

# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.

LAA. — LOU.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

# DICTIONNAIRE

# DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de MICHAUD;
la Biographie universelle historique de WEISS; l'Encyclopédie nouvelle; l'Art de vérifier les dates, etc.;

ÉDITION AUGMENTÉE DE VINGT MILLE ARTICLES;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME ONZIÈME.

LAAN. — LOUIS XI.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, BOULEVARD WATERLOO, N° 34
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1845


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

# L

**LAAN** (A. van der), graveur hollandais, né à Utrecht en 1690, demeura quelques années à Paris, où il travailla à la pointe et au burin pour les libraires et les marchands d'estampes. On regarde comme ce qu'il a fait de mieux une suite de *paysages,* la plupart dans le style héroïque, d'après les dessins de Glauber. L'époque de sa mort est inconnue.

**LAAR** ou **LAER** (Pierre van), dit *il Bamboccio,* peintre hollandais, auquel la difformité de sa taille a fait donner ce surnom par les Italiens, naquit à Laaren en 1613, et passa 16 années à Rome dans la société du Poussin, de Claude Lorrain, de Sandrart et des autres artistes fameux de l'époque : il en faisait le charme par la gaieté de son caractère et l'originalité de son esprit. De retour dans sa patrie, il se fixa à Harlem chez un de ses frères et y mourut en 1673. Ce maître excellait surtout à représenter des chasses, des pêches, des fêtes de village ; et ce dernier genre de composition a conservé le nom de *bambochades.* Le Musée royal de Paris possède deux tableaux de cet artiste : l'un représente *le Départ de l'hôtellerie ;* l'autre une *Femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau.* Van Laar a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres dessins, 16 pièces, parmi lesquelles on distingue une suite de *divers animaux et sujets champêtres,* Rome, 1636, petit in-4°. Deux frères du *Bamboccio* s'adonnèrent comme lui à la peinture, et le suivirent en Italie, où ils moururent l'un et l'autre, sans avoir rien fait de remarquable.

**LABACCO** et non **ABACO** (Antoine), habile charpentier (*maestro di legname*), était l'élève de San-Gallo. Il exécuta sur les dessins de son maître le grand modèle en bois de la basilique de Saint-Pierre que l'on voit au palais du Belvédère, véritable chef-d'œuvre en ce genre. Il mourut à Rome vers 1580, dans un âge avancé, puisqu'on sait qu'il était marié dès 1528. On a de lui : *Libro appartenente à l'architettura, nel quale si figurano alcune notabili antichità di Roma,* Rome, 1559, in-fol. ; Venise, 1576, in-fol. : c'est un recueil de planches d'architecture avec de courtes explications. Il a été reproduit plusieurs fois jusque dans le 18e siècle. Dans la *Raccoltà di lettere sulla pittura,* etc., Rome, 1754, 7 vol. in-4°, on trouve une *Lettre* de Labacco à Baltaz. Perruzi de Sienne.

**LABADIE** (Jean), fanatique, né à Bourg en Guienne, le 13 février 1610, entra chez les jésuites de Bordeaux, où il se fit une haute réputation par son talent pour la chaire. Les éloges qu'on lui donna l'enflèrent d'un tel orgueil, qu'il se crut un autre St. Jean-Baptiste appelé à annoncer la venue d'un nouveau Messie, et pour compléter la ressemblance avec son prototype, il se mit à pratiquer de grandes austérités. Bientôt il eut des révélations, des extases, quitta la maison de son ordre, et se rendit successivement à Paris, à Amiens, à l'ermitage de Graville près Bazas, prêchant avec une conviction au moins apparente une morale encore plus relâchée que celle de ses premiers maîtres, et y mêlant quelque chose de chacune des hérésies qui désolèrent l'Église depuis son berceau. Ayant abjuré le catholicisme en 1650, à Montauban, il fut deux ans après nommé ministre de Cette, et commença à jeter le trouble et la division parmi les luthériens comme il avait fait précédemment parmi les catholiques. Forcé de se réfugier successivement à Genève, à Orange, à Middelbourg, à Terveer, à Erfurt, à Altona, il mourut dans cette ville, le 13 février 1674. Ses nombreux ouvrages sont aujourd'hui tombés dans un juste oubli. On a publié une *Vie de Jean de Labadie,* la Haye, 1670, in-12.

**LABAN**, fils de Bathuel et petit-fils de Nachor, demeurait à Haran en Mésopotamie. Il donna ses deux filles, Lia et Rachel, à Jacob, son neveu, fils de sa sœur Rebecca, à condition qu'il le servirait pendant 14 ans. Au bout de ce temps-là, Jacob ayant voulu se retirer, Laban le conjura de rester à son service, moyennant une récompense convenue. Six ans après, Jacob entendit les enfants de Laban qui disaient entre eux : « Jacob a pris tout ce qui était à notre père ; il s'est enrichi de ses biens et est devenu puissant. » Laban, de son côté, ne le voyait plus du même œil dont il le regardait auparavant. C'est ce qui fit prendre à Jacob la résolution de partir avec tout ce qui lui appartenait d'après les conventions, pendant que son beau-père était allé tondre ses brebis. Jacob avait déjà marché trois jours, quand Laban, averti de son départ, assembla ses enfants et ses serviteurs pour se mettre à sa poursuite Il l'atteignit, après 7 jours de marche, à la montagne de Galaad, lorsque celui-ci venait de tendre ses tentes. Dieu qui protégeait visiblement Jacob, apparut en songe à Laban, et lui défendit de faire aucun mal à son gendre. Ils se séparèrent contents l'un de l'autre ; Laban embrassa ses enfants, les combla de bénédictions, et s'en retourna dans son pays, l'an 1739 de la création.

**LABARBINAIS-LE-GENTIL**, voyageur français, s'embarqua à Cherbourg en 1714, visita plusieurs des colonies espagnoles, la Chine, le Brésil, l'île Bourbon, et revint par Gênes dans sa patrie, où il publia le récit de ses explorations sous ce titre : *Nouveau voyage autour du monde,* etc., *avec une Description de la Chine,* Paris, 1728, 3 vol. in-12 ; Amsterdam, 1728 et 1731, 3 vol. in-12, figures.

**LABARCA** (Vincent **CALDÉRON** de), peintre espagnol, né à Guadalaxara en 1762, mort en 1794, était élève de François Goya, et s'exerça avec un égal succès dans le paysage, l'histoire et le portrait. On regarde comme sa meilleure production un tableau fait pour les religieux prémontrés d'Avila, représentant *la naissance de saint Norbert.*

**LABAROLLIÈRE** (Jacques-Marguerite, baron de),

né à Lunéville, en 1746, fut dès l'âge de 11 ans exempt des gardes du roi de Pologne, Stanislas, et devint ensuite aide de camp du marquis de Soupire, avec lequel il fit les campagnes de Hanovre, en 1761-1762. Il passa ensuite comme lieutenant dans le régiment de la marine, fut nommé capitaine d'état-major en 1770, puis réformé, et fait un peu plus tard major dans un régiment de chasseurs, et décoré de la croix de Saint-Louis en 1787. Nommé colonel en 1788, et maréchal de camp en 1792, il commanda en cette qualité l'avant-garde de l'armée de la Moselle, sous Luckner et Kellermann, et il était à Valmy le 20 septembre. Il suivit Beurnonville dans son invasion du pays de Trèves, et combattit à Dellingen et à la Montagne-Verte. Chargé de couvrir la retraite, il mérita d'être fait général de division le 6 mai 1792. Envoyé alors contre les Vendéens, il se mit en marche le 15 juillet pour aller camper à Martigné-Briant, où Bonchamp et Larochejacquelein vinrent l'attaquer et le mirent en déroute. Labarollière fut destitué, arrêté, et très-heureux d'échapper à l'échafaud. Il ne sortit de prison qu'après la chute de Robespierre, et fut employé de nouveau à l'armée de l'Ouest en 1795, puis en Bretagne, où il commanda la division de Rennes. Admis à la retraite, en 1802, avec le grade de général de division, après 50 ans de service, il fut nommé membre de la Légion d'honneur, en 1804, à la création, et se retira à Nîmes, où il mourut le 1er décembre 1827.

**LABARRE** (Éloi), né à Ourchamp (Oise), le 17 avril 1764, étudia à l'académie d'architecture, obtint le 2e grand prix sur des greniers publics, et le 1er d'exécution pour la distribution des terrains du château Trompette. Il suivit, comme inspecteur sous Chalgrin, la restauration du Luxembourg; fit exécuter, sur ses plans, la colonne colossale de Boulogne et le théâtre de cette ville, et acheva le monument de la Bourse à Paris, commencé par Brongniart. Cet architecte était très-laborieux, et, quoiqu'il n'eût pas fait le voyage d'Italie, le style de son architecture était pur et sévère, et les ornements, qu'il savait y appliquer avec justesse et modération, étaient toujours d'un bon goût. Attaqué de paralysie, il mourut à Vitry-sur-Seine en 1824, âgé de 60 ans.

**LABARRE.** *Voyez* BARRE et BARRIÈRE.

**LABARTHE** (Pierre), né à Dax, le 9 juin 1760, entra dès l'âge de 23 ans, dans l'administration des colonies, en qualité de secrétaire de l'intendant général. Il fit plusieurs voyages à la côte occidentale d'Afrique; et, en 1794, il obtint l'emploi de chef de bureau des colonies orientales et des côtes d'Afrique. Cette place le mit à même de puiser dans les mémoires des officiers de marine envoyés en station, les documents dont il composa en grande partie les ouvrages qu'il a publiés sur la côte occidentale. Il se retira en 1808, et mourut le 6 juin 1824. On a de lui : *Essai sur l'étude de la législation de la marine,* 1796, in-8°; *Annales maritimes et coloniales,* an VII (1799), in-8°; *Voyage au Sénégal, d'après les mémoires de Lajaille,* an X (1802), in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand par Sprengel, sous ce titre: *Voyage au Sénégal, par Lajaille, publié sur ses papiers par Labarthe,* Weimar, 1802, in-8°; *Synonymes anglais,* 1203, in-8°; *Voyage à la côte de Guinée,* an XI (1803), in-8°; ouvrage puisé dans les mémoires du capitaine Denys Bonaventure; *Harmonies maritimes et coloniales,* 1815, in-8°; *Intérêts de la France dans l'Inde,* 1816, in-8°.

**LABASTIE** (Joseph BIMARD, baron de), archéologue, né à Carpentras le 6 juin 1703, prit, en terminant ses études, la résolution de renoncer au monde, et échappant à la surveillance du précepteur qui l'accompagnait dans ses voyages, alla s'enfermer dans un couvent de jésuites d'où l'on eut beaucoup de peine à le retirer. Contrarié par ses parents dans le choix d'une carrière, il embrassa successivement celle des armes, puis du barreau. Pendant un séjour qu'il fit à Dijon, il eut l'occasion de voir le savant Bouhier, qui décida de son goût pour les recherches d'antiquités. Ses succès lui méritèrent, en 1736, le titre d'associé honoraire de l'Académie des inscriptions. Il mourut à Carpentras le 5 août 1742. Outre une excellente édition de la *Science des médailles*, par le P. Jobert, 1739, 2 vol. in-12, on lui doit des *Dissertations* estimées dans les *Mémoires de Trévoux*, dans ceux de l'Académie des inscriptions. Il a laissé quelques manuscrits.

**LABAT** (Jean-Baptiste), religieux dominicain, né en 1663 à Paris, s'embarqua pour la Martinique en 1693, et visita, comme supérieur des missions de son ordre, toute la chaîne des Antilles françaises, anglaises et hollandaises, depuis la Grenade jusqu'à Saint-Domingue. Les Anglais ayant en 1703 attaqué la Guadeloupe, le P. Labat, qui s'y trouvait, contribua à la défense de la colonie par ses conseils éclairés, et pointa lui-même plusieurs pièces contre l'ennemi. Étant revenu en France par l'Espagne en 1706, il se rendit à Rome pour y veiller aux intérêts de la mission des Antilles, passa 10 ans en Italie, et, de retour à Paris, s'occupa de la publication de ses voyages et de plusieurs autres qui lui avaient été confiés, et mourut en 1738. On a de lui : *Nouveau voyage aux îles de l'Amérique contenant l'histoire naturelle de ces pays,* etc., Paris, 1722, 6 vol. in-12; ibid., 1742, 8 vol. in-12, avec cartes et figures; *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale,* etc., d'après les *Mémoires* de Bruc, Paris, 1728, 1732 et 1738, 5 vol. in-12, figures; *Voyage du chevalier Desmarchais en Guinée,* 1730, 4 vol. in-12; *Voyage en Espagne et en Italie,* 1730, 8 vol. in-12; Amsterdam, 1731, 8 vol. in-12, figures; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale,* 1732, 5 vol. in-12, avec planches; *Mémoires du chevalier d'Arvieux, contenant ses voyages en Asie, en Syrie,* etc., 1735, 6 vol. in-12.

**LABAT** (Pierre-Daniel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, était né à St.-Sever en 1725. Il coopéra à la collection des chartes entreprise par ordre du gouvernement, et dont le premier volume parut en 1784. Il seconda dom Clémencet dans l'édition des œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Il fut ensuite chargé de la nouvelle collection des conciles de France, dont il donna le premier volume en 1789. La moitié du second était déjà imprimée, lorsque la révolution vint ôter au laborieux cénobite les moyens de continuer son travail. Il faisait partie de la communauté des Blancs-Manteaux à Paris. Transféré, en 1792, à celle de Saint-Denis, qui fut supprimée peu après, il se fixa dans cette ville chez des personnes charitables, et y vécut dans la retraite,

jusqu'à ce que les temps étant devenus plus calmes, il se livra, quoique âgé, à l'exercice du ministère. Il mourut, le 10 avril 1805, des suites d'une incommodité qu'il avait contractée, pendant l'hiver précédent, en accompagnant souvent les convois au cimetière.

**LABBE** (Philippe), jésuite, né à Bourges le 10 juillet 1607, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différents colléges de son ordre, en province et à Paris, où il mourut le 25 mars 1667, laissant 75 ouvrages dont il a lui-même donné deux fois la liste, qu'on retrouve au tome XXV des *Mémoires de Niceron*. Les plus remarquables sont : *Histoire du Berri abrégée dans l'Éloge panégyrique de la ville de Bourges*, Paris, 1647, in-12; *Cl. Galeni vita ex propriis operibus collecta, atque intervallis quatuor distincta*, ibid., 1660, in 8°; *le Chronologiste français, ou l'Abrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane*, ibid., 1666, in-12; *Concordia chronologica technica et historica*, ibid., 1670, 5 vol. in-fol. : le dernier vol. est du P. Briet.

**LABBÉ** (Charles), jurisconsulte, né à Paris en 1582, fut avocat au parlement et mourut en 1657. On a de lui une édition des *Constitutiones X novellæ, gr.-lat.*, 1606, in-8°; *Observationes et emendat. in synopsin basilicon*, 1606, in-8°; *Cyrilli, H. Philoxeni, aliorumque vet. glossaria lat.-gr. et gr.-lat. collecta*, etc., publié par Ducange, 1670, in-fol. On lui doit aussi le recueil des *OEuvres de P. Pithou*, 1606, in-4°.

**LABBÉ** (Pierre), jésuite, né en 1594 à Clermont en Auvergne, mort recteur à Lyon en 1680, est auteur de plusieurs pièces de poésie latine et de quelques ouvrages ascétiques et historiques : nous citerons seulement : *Vita et Elogia Ludovici XIII, novo lyrici carminis modo*, Lyon, 1634, in-4°; *Eustachius, seu Placidus heros christianus, poema epicum*, 1673, in-12; *Lugduni veteris usque ad Lugdunum christianum historia*, 1671, in-fol.

**LABBÉ** (Jean-Pierre), agriculteur, né le 21 janvier 1765 à Louvigny (département du Calvados), montra dès sa jeunesse une inclination prononcée vers les arts utiles. Envoyé à Caen pour y faire ses études de philosophie, il remporta le prix d'honneur. Son père voulait en faire un prêtre; mais Labbé préféra se livrer au commerce, qu'il alla étudier à Paris, où bientôt on lui donna la direction de plusieurs entreprises importantes. Un quatrain piquant qu'il improvisa dans le salon de la princesse de Rohan, et qu'on eut l'imprudence d'insérer à son insu dans un journal, le força de quitter Paris, et de se réfugier aux armées, où il fut employé dans l'administration. Arrêté comme royaliste, vers la fin de 1793, par un ordre du comité de salut public, il fut sauvé par la chute de Robespierre. Ayant acheté dans le village de Viroflay un domaine rural, il l'exploita lui-même, se fit remarquer par ses succès dans cette partie, et fut reçu membre de la Société d'agriculture de Versailles, dont il devint ensuite président. En 1810 il fut admis à la Société d'agriculture de Paris, et s'y montra l'un des membres les plus zélés. Nommé maire de sa commune, il y rendit de grands services, surtout à l'époque de l'invasion étrangère. On a de Labbé : *Rapport sur la fabrication des eaux-de-vie de pommes de terre; Rapport sur un mémoire* de M. Bouvic, relatif aux améliorations opérées dans son domaine du département de la Meuse (1820); *Rapport* fait en 1840, conjointement avec M. Payen, sur la belle manufacture dite de *sucre de fécule*, établie en 1837 à Rueil. Attaqué d'une violente fluxion de poitrine, Labbé mourut le 13 février 1840.

**LABBEY** (Dom Fauste), savant bénédictin, né à Vesoul en 1653, était fils de Jean César Labbey, docteur en droit, et dont on a quelques ouvrages. Il prit l'habit religieux à l'abbaye de St.-Vincent de Besançon, partagea le reste de sa vie entre les devoirs de son état et les recherches historiques, et mourut à Luxeuil le 8 juin 1727. On a de lui : *Luxovii chronicon libri X*, 2 vol. in-4°; *Recherches sur les monastères de l'ordre de St.-Benoît, établis dans le comté de Bourgogne*, in 4°; *Analyse et Table des registres de l'hôtel de ville de Vesoul*, in-fol.

**LABBEY DE POMPIÈRES** (Guillaume-Xavier), membre de la chambre des députés, né à Besançon le 3 mai 1751, servit pendant 24 ans dans l'arme de l'artillerie. A l'époque de la révolution, il était chevalier de Saint-Louis et capitaine. Il adopta les nouveaux principes, ce qui lui valut la place d'administrateur de son district en 1793. Incarcéré sous la Terreur, il devint après le 18 brumaire conseiller de préfecture du département de l'Aisne, qu'il habitait, et en 1813 député au corps législatif. Il continua de siéger, après la restauration, à la chambre des députés, et ne tarda pas à se signaler par la plus violente opposition aux projets du ministère. Il parlait avec facilité et improvisait assez heureusement; mais par son opiniâtreté et son irritation il nuisait plus à sa cause qu'il ne lui était utile. En 1828 il proposa de mettre en accusation le ministère Villèle, et prononça un *Discours* dans lequel les jésuites n'étaient pas épargnés. Obligé de modifier sa proposition, qui d'ailleurs fut ajournée, il la renouvela en 1829, et fut encore repoussé. Malgré son grand âge, il eut une part très-active à la révolution de 1830, et mourut à Paris le 14 mai 1831.

**LABÉ** (Louise), dite *la belle Cordière*, née en 1526 à Lyon, morte en mars 1566, joignit à tous les agréments de son sexe les charmes d'un esprit cultivé. Elle apprit le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, la musique, l'équitation, l'escrime : telle était sa passion pour la gloire, sous quelque forme qu'elle se présentât, qu'elle parut à l'armée en 1542 au siége de Perpignan, et y fit preuve de tant de bravoure qu'il n'y était parlé que du beau *capitaine Loys*. Toutefois l'expédition ayant manqué, Louise revint à Lyon, épousa Ennemond Perrin, riche fabricant de cordes, et se livra plus que jamais à son goût pour les lettres. Sa maison, qu'elle avait enrichie d'une bibliothèque précieuse, devint le rendez-vous des savants : la réputation que lui firent ses talents comme musicienne et comme poëte fut telle, que la rue où elle demeurait prit le nom de *la belle Cordière*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Il existe plusieurs éditions de ses poésies; la plus récente et la plus estimée est celle qui a paru, Lyon, 1824, in-8° : cette édition, publiée par les soins de M. Bréghot, contient 1° un *Dialogue entre Sapho et Louise Labé*, par M. Dumas; 2° une *Notice historique*, par Cochard, avec notes par M. Bréghot, auteur du *Commentaire* et du *Glossaire*, et qui, en 1825, a mis au jour le *Testament de Louise Labé*, in-8° de 15 pages.

**LABÉDOYÈRE** (CHARLES-ANGÉLIQUE HUCHET, comte DE). *Voyez* **BEDOYÈRE.**

**LABÉO** (Q.-FABIUS), d'abord questeur, puis consul, l'an 197 avant J. C., a été signalé par Cicéron et Valère-Maxime comme un vainqueur peu généreux et sans bonne foi envers les ennemis de la république. Il fut l'ami de Térence, et l'aida, dit-on, de ses conseils.

**LABÉO** (ANTISTIUS), sénateur, bon jurisconsulte, s'opposa aux projets ambitieux de César et prit part à la conjuration formée contre lui. Il combattit à la journée de Philippes, et voyant la fortune trahir la cause de Brutus et de Cassius, il se fit ôter la vie par un de ses esclaves, l'an 31 avant J. C.

**LABÉO** (C.-ANTISTIUS), fils du précédent, ouvrit une école à Rome pour l'enseignement du droit, et refusa la protection de l'empereur Auguste. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages dont on ne connaît plus guère que les titres. Corneille van Eck a publié une dissertation curieuse : *De vitâ, moribus et studiis C. Antistii Labeonis et C. Ateii Capitonis,* Utrecht, 1692, in-4°.

**LABÉO** (CORNÉLIUS) est cité par Macrobe comme auteur de quelques livres des *Fastes* et d'un traité *De oraculo Apollinis Clarii.*

**LABÉO** (ANTISTIUS), cité par Pline, fut préteur, puis proconsul dans la Gaule Narbonnaise. Il s'amusait, dit-on, à peindre de petits tableaux qui n'étaient point sans mérite.

**LABÉO** (ACTIUS ou ATTICUS), mauvais poëte latin, avait traduit *l'Iliade* et *l'Odyssée.* Un passage de la première satire de Perse nous apprend que ces traductions obtinrent un grand succès à la cour de Néron.

**LABERGERIE** (JEAN-BAPTISTE ROUGIER, baron DE), agronome, né à Bourgueil, en Touraine, en 1759, fut dès 1789 membre de la commune de Paris, et envoyé par le département de l'Yonne à l'assemblée législative. Rentré dans ses foyers, il se livra aux expériences agricoles, reçut diverses missions relatives à l'agriculture, fut nommé préfet de l'Yonne en 1800, et résigna sa préfecture au bout de 11 ans d'exercice. Riche, il séjourna alternativement à Paris et dans ses terres, partageant son temps entre des travaux théoriques et pratiques. Sa mort eut lieu en 1836. Il était membre de la Société royale d'agriculture, du Lycée de l'Yonne, et de plusieurs autres sociétés savantes. On lui doit : *Histoire de l'agriculture ancienne des Grecs, depuis Homère jusqu'à Théocrite,* etc., Paris, 1829, in-8° ; *Histoire de l'agriculture ancienne des Romains,* Paris, 1834, in-8° ; *Histoire de l'agriculture des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à Jules-César,* Paris, 1829, in-8° ; *Histoire de l'agriculture française,* ibid., 1815, in-8° ; *Manuel des étangs,* ou *Traité des moyens d'en construire avec économie et solidité,* ibid., 1819, in-12, planches, etc.

**LABÉRIUS** (DÉCIMUS), chevalier romain, auteur de pièces de théâtre appelées *mimes,* fut contraint par César à paraître sur la scène pour y jouer dans une de ses pièces ; il interpola dans son récit plusieurs traits contre la tyrannie dont le peuple saisit l'application. Labérius mourut l'an 44 avant J. C., 10 mois après le meurtre de César. On trouve dans la *Bibliothèque latine* de Fabricius les titres de 40 *mimes* de Labérius, mais il ne nous reste que le prologue de celui qu'il joua devant César, lequel a été conservé par Macrobe dans ses *Saturnales,* et quelques fragments recueillis par H. Estienne, 1564, in-8° ; réimprimé dans les recueils.

**LABERTHONIE.** *Voyez* **BERTHONIE.**

**LABEY** (JEAN-BAPTISTE), savant géomètre, né vers 1750 dans la Normandie, professa les mathématiques à l'école militaire, puis aux écoles centrales de la Seine, enfin à l'école polytechnique et au lycée Napoléon, et mourut en 1825. On lui doit : *Introduction à l'analyse infinitésimale,* traduite du latin d'Euler, Paris, 1799, 2 vol. in-4° ; de bonnes éditions des *Leçons élémentaires de mathématiques* de la Caille, 1811 ; des *Lettres d'Euler à une princesse d'Allemagne sur divers sujets de physique et de philosophie,* etc., 1812, 2 vol. in-12, et un *Traité de statique,* 1812, in-8°.

**LABIÉNUS** (TITUS), chevalier romain, tribun du peuple, l'an 63 avant J. C., pendant le consulat de Cicéron, servit avec distinction sous César dans les Gaules, mais l'abandonna quand il eut passé le Rubicon, combattit contre lui à Dyrrachium et à Pharsale, suivit Caton en Afrique, puis passa en Espagne, auprès des fils de Pompée, et périt à la bataille de Munda, l'an 45 avant J. C.

**LABIÉNUS** (QUINTUS), fils du précédent, fut envoyé près d'Orodé, roi des Parthes, pour l'engager à se déclarer en faveur de Brutus et de Cassius ; après la bataille de Philippes, il se retira chez les Parthes, contribua aux succès qu'ils obtinrent sur les Romains, et fut vaincu et pris par Ventidius, un des lieutenants de Marc-Antoine. — Un autre LABIÉNUS composa des écrits qui furent condamnés, par un édit de l'empereur Auguste, à être brûlés comme diffamateurs.

**LABILLARDIÈRE** (JACQUES-JULIEN HOUTON DE). *Voyez* **BILLARDIÈRE.**

**LABISSACHÈRE** (PIERRE-JACQUES LEMONNIER DE), né à Bourgueil, en Touraine, vers 1764, exerça la prêtrise pendant 2 à 3 ans, entra au séminaire des Missions étrangères, et, le 11 décembre 1789, partit de Paris pour aller à Lorient, où il s'embarqua pour les Indes orientales, avec trois autres missionnaires sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui ne fit voile qu'au mois d'avril 1790. Arrivé à Macao au commencement du mois d'octobre de la même année, il se rendit immédiatement au Tonquin. Ce fut en y remplissant les fonctions de son ministère qu'il courut souvent les plus grands dangers, auxquels il n'échappa que par une espèce de miracle. Pendant un séjour de plus de 16 ans en Orient, il visita aussi la Cochinchine, mais il résida peu dans ce royaume, et demeura presque toujours dans le Tonquin. Il paraît qu'il avait été élevé, dans les derniers temps, au rang de mandarin, et que, par ordre de l'empereur, des Tonquinois avaient été attachés à son service personnel. En 1807, Labissachère quitta définitivement le Tonquin, et se rendit à Macao, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva en 1808, accompagné d'un jeune néophyte tonquinois. Labissachère n'avait aucune autre espèce de moyen de pourvoir à son existence que les modestes honoraires d'une messe qu'il disait chaque jour pour quelques anciennes religieuses, à un demi-mille de sa résidence. Des personnes qui prenaient intérêt à sa position, sachant qu'il avait rapporté des documents inté-

ressants sur l'état du Tonquin et de la Cochinchine, lui donnèrent le conseil d'essayer d'en tirer parti. On l'engagea à confier la révision ou même la rédaction de ses notes et documents à M. de Montyon, Français retiré comme lui en Angleterre, où il jouissait d'une certaine réputation littéraire. Celui-ci mit en ordre les matériaux précieux qui lui avaient été confiés, les rédigea et les publia à Londres en 1811, sous le titre d'*Exposé statistique du Tunkin, de la Cochinchine, du Camboge*, etc. (par M. de Montyon), *sur la relation de Labissachère*. Le même ouvrage a paru à Paris en 1812, également en 2 vol. in-8°, sous ce titre : *État actuel du Tunkin, de la Cochinchine, et des royaumes de Camboge, Laos et Lac-Tho*. Labissachère resta en Angleterre jusqu'au mois de juillet 1817 qu'il revint en France. Il rentra au séminaire des Missions étrangères, et mourut le 1er mars 1830.

**LABITTE** (Jacques), jurisconsulte du 16e siècle, était le compatriote de Lacroix du Maine, qui lui a consacré quelques lignes dans sa *Bibliothèque française*. Il remplissait en 1584 l'office de juge dans la ville de Mayenne-le-Juhel; et l'on peut conjecturer qu'il était alors avancé en âge, puisqu'il s'était écoulé près de 30 ans depuis la publication de l'ouvrage qui paraît destiné à sauver son nom de l'oubli. C'est l'*Index legum quæ in Pandectis continentur*, imprimé pour la première fois à Paris, 1557, in-4°; il a reparu depuis, Genève, 1585, in-8°, avec une préface et des notes de Guillaume Schmucke, Leipzig, 1616, et avec des corrections de Nic. Jér. Gundling, Leyde, 1674, in-8°, et Francfort (Halle), 1724, même format.

**LABLANCHERIE** (Mammès-Claude PAHIN de), né à Langres le 29 décembre 1752, se rendit à Paris, après avoir terminé ses études, y fréquenta les cours des plus célèbres professeurs, et fit ensuite un voyage dans les possessions françaises en Amérique. De retour à Paris, il ouvrit un bureau général de correspondance pour les sciences et les arts. La révolution le força d'aller chercher un asile en Angleterre. Il se fixa à Londres, où il se logea dans une maison de peu d'apparence et presque abandonnée. Il découvrit que cette maison était celle qu'avait habitée Newton. Dès le lendemain il fit insérer dans les journaux qu'il allait la faire réparer à ses frais, comme un monument de sa reconnaissance pour l'hospitalité que les émigrés français avaient reçue des Anglais. Il eut quelques jours après la visite de lord Buccleugh, qui lui accorda sa protection et lui fit avoir une pension de la cour, avec l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Newton. Lablancherie mourut à Londres en 1811. Outre quelques brochures de peu d'importance qu'il publia en Angleterre, on a de lui : *Extrait du Journal de mes Voyages*, ou *Histoire d'un jeune homme, pour servir d'école aux pères et mères*, Paris, 1776, 2 vol. in-12; *Correspondance générale sur les sciences et les arts*, ou *Nouvelles de la république des lettres depuis* 1778-1788; *Essai d'un tableau historique des peintres de l'école française depuis Jean Cousin en* 1500 *jusqu'en* 1783, Paris, in-4°.

**LABLANDINIÈRE.** *Voyez* **BLANDINIÈRE.**

**LABLÉE** (Jacques), né à Beaugency le 26 août 1751, fils d'un négociant en vins, fit ses études dans cette ville, et se rendit fort jeune à Paris, où, avant l'année 1789, il était avocat. Il fut nommé en 1790 officier municipal, l'un des 60 administrateurs de la commune de Paris, et président de la section du Luxembourg. Chargé par la municipalité, dans le mois de février 1791, de s'assurer si Monsieur, frère du roi, alors résidant au Luxembourg, voulait réellement s'éloigner de la capitale, il se rendit dans ce palais, où il reçut du prince lui-même l'assurance que son intention était de rester à Paris. Il dispersa ensuite facilement quelques femmes qui s'étaient ameutées, en leur faisant connaître cette résolution du prince. Il fut un des agents les plus actifs de Danton, alors ministre de la justice. Mais ayant eu l'imprudence de témoigner quelque scrupule sur le procès de Louis XVI, dans un journal intitulé : *le Fanal parisien*, il fut arrêté et détenu pendant 6 mois dans le palais du Luxembourg. Il en sortit avant la chute de Robespierre, et fut nommé en 1794, par le comité de salut public, administrateur général des subsistances militaires, puis procureur syndic dans le département du Loiret. En 1798 il était contrôleur général du service de la guerre dans le Midi, mais ne put obtenir sous l'empire qu'un emploi aux droits réunis. Nommé en 1810, par la protection de la reine Hortense, inspecteur des vivres en Italie, il ne put tenir au chagrin de vivre séparé de ses enfants, et, près d'arriver à sa destination, il quitta la diligence pour revenir les embrasser à Paris, où il ne s'occupa plus guère que de faire des vers et de la prose pour célébrer toutes les solennités du règne impérial. En 1811 il réunit dans un seul volume, sous le titre de : *Couronne poétique de Napoléon*, tous les vers qui avaient été composés à la gloire du grand empereur. Cependant Louis XVIII revint, et la prévoyance de Lablée fut mise en défaut; mais il ne se déconcerta pas. Ayant fait imprimer un *Procès-verbal et notes explicatives d'un événement qui a eu lieu au palais du Luxembourg le* 22 *février* 1791, il le présenta lui-même à Louis XVIII qui, paraissant très-persuadé de l'importance du service que lui avait rendu Lablée, lui accorda la croix de la Légion d'honneur avec une pension de 1,200 francs qu'il a conservée jusqu'à sa mort, en 1841. Les publications de Lablée sont : *Essai de poésies légères* (avec S. Maréchal), Paris, 1777; *Apelle et Campaspe, ou le Triomphe d'Alexandre*, comédie héroïque; *Opuscules lyriques*, 1784, 2 vol. in-12; *Étrennes d'amour*, 1787, in-12; *Werther à Charlotte*, héroïde, 1798, in-8°, etc.

**LABOISSIÈRE** (Joseph de la FONTAINE de), prêtre de l'Oratoire, né en 1649 près d'Aumale, diocèse de Rouen, mort à Paris le 18 août 1732, a laissé des *Sermons* divisés en 5 parties, et publiés de 1731 à 1738; *Carême*, 3 vol. in-12; *Panégyrique des saints*, 2 vol. in-12; *Mystères*, in-12; plus une *Oraison funèbre de Françoise Molé, abbesse de Saint-Antoine-des-Champs-lez-Paris*, 1686, réimprimée à la suite de ses sermons.

**LABOISSIÈRE** (Simon HERVIEU de), né à Bernay en 1707, fut ordonné prêtre à Lisieux, n'entra point dans le ministère, et étant allé à Paris en 1746, il se jeta dans les disputes du jansénisme. Il a publié : *Préservatif contre les faux principes et les maximes dangereuses établis par M. de Mongeron pour justifier les secours violents*, 1750, in-12; *Traité des miracles*, 1763, 2 vol. in-12; *De l'esprit prophétique*, 1767, in-12, etc.

**LABORDE** (Vivien), oratorien, né à Toulouse en

1680, mort le 5 mars 1748, supérieur de la maison de Saint-Magloire, à Paris, a donné, entre autres ouvrages : *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12 ; *Principes sur la distinction des deux puissances*, 1753 ; *Conférences sur la pénitence*, ibid., etc.—LABORDE (J. B. DE), jésuite, mort en 1777, est auteur du *Clavecin électrique*, 1761, in-12.

**LABORDE** (JEAN-BENJAMIN DE). *Voyez* **BORDE** (DE LA).

**LABORDE**, voyageur français, avait été employé, vers le milieu du 17e siècle, aux missions des Antilles, avec le père Simon, jésuite. C'est tout ce que l'on sait sur son compte. On a de lui un ouvrage intitulé : *Relation de l'origine, mœurs, coutumes, guerres et voyages des Caraïbes, sauvages des îles Antilles de l'Amérique*; il se trouve dans un recueil de *Divers voyages faits en Afrique et en Amérique, qui n'ont point esté encore publiés*, Paris, 1674, in-4°, cartes et figures.

**LABORDE** (JEAN-JOSEPH, marquis DE), né à Jacca, en Aragon en 1724, se voua au commerce de très-bonne heure, sous le patronage d'un de ses oncles, qui avait formé à Bayonne un établissement dont la prospérité avait été rapide. Cette maison faisait le commerce de l'Inde, et elle exploitait également l'Espagne. Telles furent l'importance et la suite des opérations de Laborde dans la Péninsule, que son nom y était devenu plus populaire qu'en France. C'est à ce banquier célèbre que commencent les rapports directs du gouvernement et de la banque. Laborde est le premier industriel, dit Saint-Simon, dont le gouvernement ait recherché l'assistance pour les finances. Le duc de Choiseul l'avait fait nommer banquier de la cour et décorer du titre de marquis. Lorsque de Choiseul fut disgracié, Laborde se retira des affaires. Les terres immenses qu'il avait achetées aux environs de Paris furent embellies à grands frais et décorées de châteaux qui, depuis la décomposition de cette grande fortune, ont successivement passé dans les mains des princes ou des plus riches particuliers de France. La révolution survint : arrêté vers la fin de 1793 dans son château de Méreville, Laborde périt le 18 avril 1794.

**LABORDE DE MÉREVILLE** (FRANÇOIS-LOUIS-JOSEPH DE), fils aîné du précédent, avait fait la guerre d'Amérique, et remplissait au commencement de la révolution la place de garde du trésor royal. Il fut nommé député des communes aux états généraux par le bailliage d'Étampes, et siégea au côté gauche dans la constituante. Il s'y distingua particulièrement dans toutes les discussions financières. Il est mort dans l'émigration à Londres en 1801.

**LABORDE** (le comte ALEXANDRE-LOUIS-JOSEPH DE), frère du précédent, naquit à Paris le 17 septembre 1773. Il était destiné à la marine, et il fut élevé au collége de Juilly; mais la révolution ayant dû changer les idées de son père, il fut envoyé en Autriche, et y prit du service pendant les premières guerres que cette puissance fit à la France révolutionnaire. Le traité de Campo-Formio le rendit à sa première patrie et à la culture des arts. Ce goût, qui ne tarda pas à devenir une passion, le porta à faire le voyage d'Italie pour y étudier les monuments de l'antiquité, et le conduisit ensuite en Espagne. Attaché à l'ambassade de Lucien Bonaparte, il trouva dans ses relations toutes les facilités désirables pour accomplir son projet de consacrer à la Péninsule un ouvrage dans le genre de celui que Choiseul-Gouffier venait de publier sur la Grèce, *Voyage pittoresque d'Espagne*. Cette belle entreprise s'avançait avec la perspective de l'avenir le plus encourageant, lorsque la guerre continentale détruisit les espérances d'Alexandre de Laborde et compromit gravement sa fortune. Il se détermina à s'attacher à l'empereur, et à courir la carrière des emplois. Nommé auditeur au conseil d'Etat en 1808, il accompagna l'empereur à Madrid, revint en France à sa suite, et fut presque aussitot chargé de suivre la grande armée pendant la guerre de 1809 en Autriche ; il remplit dans les pays conquis sur cette puissance diverses missions pour le succès desquelles il tira un grand parti de la connaissance qu'il avait du pays et des relations qu'il y avait conservées. A l'époque du mariage de l'empereur, il accompagna le prince de Neuchâtel à Vienne, en qualité de cavalier d'ambassade, et à ce titre, ce fut lui qui présenta à l'archiduchesse les diamants envoyés par Napoléon. En 1810, il fut fait maître des requêtes, et en 1811 chargé du service des ponts et chaussées du département de la Seine. En 1814, appelé aux fonctions d'adjudant-major de la garde nationale, il accepta la pénible mission d'aller pendant la nuit de la reddition de Paris, traiter de la capitulation au nom et pour la part de la garde nationale. Pendant les cent jours, il fut attaché à Lucien. A demi rentré en grâce auprès des Bourbons, il avait été nommé en 1819 maître des requêtes au service ordinaire. Mais en 1822, il fut appelé à la chambre des députés. Le ministère trouva en lui un adversaire intrépide de ses systèmes, soit en matière fiscale, soit en matière politique ; en effet, après avoir combattu le projet du tarif des douanes établi en 1822, de Laborde remonta à la tribune en 1823, pour démontrer l'absurdité d'un projet d'invasion en Espagne. Membre de l'Institut, de la Société des Antiquaires, et aide de camp du roi, de Laborde est mort le 20 octobre 1842. On lui doit : *Description d'un pavé en mosaïque*, 1802, in-fol.; *Lettre à Mme de Genlis, sur les sons harmoniques de la harpe*, Paris, 1806, in-12 ; *Voyage pittoresque et historique de l'Espagne*, 1807-20, 48 livraisons grand in-fol., formant 4 vol.; *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux*, Paris, 1808-1815 : il n'a paru que 15 livraisons de cet ouvrage; *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808, 5 vol. in-8° ; 2e édition, 1809, 5 vol. in-8° ; *Collection de vases grecs de M. le comte de Lamberg, expliqués*, première livraison, 1813, in-fol.; *Plan d'éducation pour les enfants pauvres, d'après les deux méthodes combinées de Bell et de Lancaster*, 1815, in-8°; 2e édition, 1816, in-8°; 3e édition, 1817, in-8°; *De la Représentation véritable de la communauté*, ou *Du système de la nomination aux deux chambres basé sur la propriété*, 1815, in-8°; *les Monuments de la France, classés chronologiquement et considérés sous le rapport des faits historiques et de l'étude des arts*, 1816-1826, 24 livraisons in-fol.; *Voyage pittoresque en Autriche*, Paris, 1821-1823, 3 vol. in-fol., etc.

**LABORDE-BOUTERVILLE** et **LABORDE-MARCHAINVILLIERS**, frères des précédents, périrent dans l'expédition de la Pérouse, à l'extrémité de la Californie, dans un endroit de la côte connu sous le nom

de la Baie des Français. Ils s'étaient élancés sur une chaloupe pour porter du secours à plusieurs de leurs camarades qui, sur une embarcation encore plus légère, s'étaient exposés à toute la violence des brisants, imprudence que les ordres de la Pérouse auraient fait éviter s'ils eussent été rigoureusement exécutés. Les deux Laborde furent submergés par la violence du flot au moment où, près d'atteindre leurs infortunés camarades, ils leur jetaient des cordes pour les remorquer.

**LABORDE** (Henri-François, comte de), lieutenant général, entra au service en 1783. Il commandait au siége de Toulon en 1793, une division à la tête de laquelle il enleva deux redoutes. Il fit toutes les campagnes de l'empire, et se signala dans plusieurs circonstances, commanda une division de la jeune garde dans la malheureuse expédition de Russie, et eut le bras cassé à la bataille de Dresde. Pendant les cent jours il fut nommé pair de France et conseiller d'État. Disgracié au second retour du roi, il vécut dans la retraite, et mourut à Paris presque septuagénaire en 1833.

**LABORDE.** *Voyez* **DELABORDE.**

**LABOREAU** (Jean-Baptiste), né en 1752 à Saint-Claude, en Franche-Comté, annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour le dessin. Il fit de bonnes études au collége de sa ville natale, alla ensuite à Paris, et passa en Angleterre, où il vécut quelque temps du produit de son crayon. L'ambassadeur de France ayant été à même d'apprécier ses talents, se l'attacha comme secrétaire. Après un séjour de 15 ans à Londres, Laboreau revint à Paris, où il obtint un emploi dans l'administration des domaines. Il est mort, receveur à Sens, le 20 décembre 1814. Il avait publié, sous le voile de l'anonyme, une traduction du *Précis philosophique et politique de l'Angleterre,* Londres, 1776, 2 vol. in-12.

**LABORIE** (J. B. P.), médecin, né à Montpellier en 1797, mort le 23 novembre 1823 professeur de physiologie à la faculté de cette ville, a publié: *Dissertation sur le tétanos traumatique,* 1820, in-8°; *Pronostics d'Hippocrate,* commentés par A Piquer, etc., traduits de l'espagnol, 1822, in-8°; *Éclaircissement analytique sur la doctrine physiologique de Barthez,* dans les *Nouvelles Annales cliniques* de la Sociémédicale de Montpellier, septembre et et octobre 1822. M. Pierquin a publié une *Notice sur Laborie,* etc., in-8°.

**LABOTTIÈRE** (Jacques), imprimeur-libraire à Bordeaux, sa patrie, y est mort en 1798, âgé de 82 ans. Il a été longtemps le principal rédacteur des *Affiches et Annonces de Bordeaux,* et publia l'*Almanach des laboureurs* et l'*Almanach historique de la province de Guienne,* qui parut pour la première fois en 1760, in-12.

**LABOULLAYE-MARILLAC** (Pierre-Charles-Madeleine, comte de), né en 1771 à Billom, en Auvergne, suivit la carrière des armes et parvint au grade de lieutenant-colonel; il portait alors le titre de comte honoraire de Brioude, mais la révolution vint troubler son existence. A l'époque du procès de Louis XVI, il s'offrit à la Convention comme un des otages de ce prince, quitta la France après la journée du 10 août, et servit comme officier dans l'armée des princes. Au licenciement de cette armée, il alla habiter Gœttingue, suivit les cours de l'université, et se fit recevoir docteur en médecine. Rentré en France sous le consulat, il y publia la traduction des *Voyages de Pallas* dans la partie méridionale de l'empire de Russie, 1805, 2 vol. in-4°, et 1811, 4 vol. in-8°. A la restauration il fut fait directeur de la manufacture des Gobelins, et mourut le 23 août 1824, laissant: *Mémoire sur les couleurs inaltérables,* etc., suivi du rapport fait par MM. Vauquelin, Gay-Lussac, etc., Paris, 1814, in-4°.

**LABOURDONNAIS.** *Voyez* **MAHÉ.**

**LABOURDONNAIS** (Mahé de), petit-fils du gouverneur de l'île de France, et surnommé *le Roi des échecs,* naquit en 1795, l'année même de la mort de Philidor. Au sortir du collége il fut entraîné au café de la Régence et se sentit épris d'enthousiasme pour un jeu dont le calcul est la base. Parvenu à une grande force, il inspira de l'intérêt à M. Deschapelles, regardé comme le successeur de Philidor. Après l'avoir admis deux ans à sa partie, M. Deschapelles lui abandonna le sceptre. Labourdonnais n'était alors (1820) qu'un joueur d'instinct et de pratique. Ce fut à Londres, auprès de Mac-Donel, qu'il étudia à fond les auteurs anciens de tous les pays, traduits par le savant Lewis; et, depuis ce moment, il devint une bibliothèque vivante des 50 volumes écrits en Europe sur les échecs. Tous les coups possibles, avec leurs innombrables variantes, se classaient méthodiquement dans son cerveau, et cette exactitude encyclopédique ne lui laissait rien ignorer de ce qui avait fait la gloire de ses devanciers. Comme écrivain, Labourdonnais a publié l'*Histoire de la vie de Mahé de Labourdonnais,* gouverneur de l'île de France, le *Traité du jeu des Échecs,* et, pendant plusieurs années, *le Palamède,* revue mensuelle consacrée aux échecs. C'était un joueur plein de hardiesse et de génie, mais de ce génie qui ne laisse de trace, comme les comédiens célèbres, que dans la mémoire des contemporains. Le *Traité* de Philidor est encore aujourd'hui le meilleur, parce qu'il est le plus complet. Ce fut lui qui imagina le premier les parties sans voir l'échiquier: espèce de miracle renouvelé par Labourdonnais. Philidor faisait ainsi, à Londres, trois parties simultanées. On l'a vu en jouer deux contre de forts adversaires, et les gagner. M. Deschapelles lui avait conseillé de ne pas faire abus de cet exercice, mais il n'en tint pas compte. Trois coups de sang, dont il fut frappé, prouvèrent la sagesse de cet avis. L'hydropisie fut la suite de ces atteintes au cerveau. Il vécut encore quelque temps, et subit quatre fois la ponction. Dans cet état voisin d'une désorganisation complète, il n'avait conservé son intelligence et sa mémoire que pour des parties d'échecs. Il y avait peu de temps qu'il était arrivé à Londres, lorsqu'une dernière attaque d'apoplexie l'emporta en février 1840, à l'âge de 55 ans.

**LA BOURDONNAYE** (Anne-François-Augustin, comte de), né à Guérande le 27 septembre 1747, était maréchal de camp avant la révolution, dont il adopta les principes. Il fut employé dans son grade à l'armée du Nord en 1792; mais après les premières hostilités qui avaient eu lieu entre les Français et les Autrichiens, Dumouriez, généralissime après la Fayette, ayant rassemblé les faibles débris de cette armée, et abandonné la Flandre française à ses places fortes, pour aller s'opposer aux progrès du roi de Prusse en Champagne, la Bour-

donnaye, qui était resté dans la Flandre, ne put empêcher le duc de Saxe-Teschen, à la tête de l'armée autrichienne, de bombarder Lille, et l'on en fit contre lui le sujet d'une accusation dont il se justifia; mais ayant reçu des renforts, après la retraite des Prussiens, il marcha sur Lille, et son approche suffit pour obliger les Autrichiens à en lever le siége le 8 octobre. Lorsque la victoire de Jemmapes eut ouvert aux Français l'entrée de la Belgique, il commanda l'aile gauche de l'armée, fut reçu le 8 novembre dans Tournai, que l'ennemi avait évacué, fit occuper sans résistance Ypres, Furnes et Bruges, arriva à Gand avec la même facilité, et se porta sur Anvers, dont les magistrats vinrent le 18 lui présenter les clefs; mais la citadelle ne se rendit qu'au bout de 4 jours. Ce furent les seules opérations auxquelles la Bourdonnaye prit part dans le Nord. De longs et fâcheux démêlés qu'il eut avec Dumouriez, le déterminèrent à quitter cette armée, et vers la fin de février 1793, on l'envoya commander celle des côtes de l'Ouest, qui n'existait pas encore. Mais bientôt, accusé par Bourdon de l'Oise d'avoir, sans motifs, fait porter sur ses derrières 3,000 hommes de nouvelles levées que les commissaires, dans le département de la Manche, lui avaient envoyés, il parvint avec peine à justifier, non ses manœuvres militaires, mais du moins ses intentions. On lui donna pour successeur, à la fin d'avril, le général Canclaux, et on l'envoya, peu de temps après, commander la droite de l'armée des Pyrénées occidentales. Il y arriva malade, au mois de juin, et n'assista qu'à l'affaire d'Urrugue, où les Français, attaqués dans leur camp le 23 juillet, par l'armée espagnole ayant à sa tête son général en chef, don Ventura Caro, le forcèrent de repasser la Bidassoa, et durent principalement la victoire à Willot qui commandait l'avant-garde, et au brave la Tour d'Auvergne. La Bourdonnaye mourut en novembre 1793.

**LA BOURDONNAYE** (François Régis, comte de), né à Angers le 19 mars 1767, embrassa dès sa jeunesse la carrière militaire, et servait encore dans le régiment d'Austrasie à l'époque de la révolution. Il fut alors nommé officier municipal de la ville d'Angers. Attaché par sa naissance et par son éducation aux principes de l'ancien régime, il se montra opposé au nouvel ordre de choses que la révolution venait de consacrer. Comme la plupart des membres de l'ancienne noblesse, il émigra en 1792, et se rendit à Coblentz, pour servir dans l'armée du prince de Condé. Quand cette armée eut été désorganisée, il rentra en France, et se réunit aux chouans et ensuite aux Vendéens, sous les drapeaux desquels il combattit, jusqu'à l'époque où ces différents corps furent entièrement anéantis ou dispersés par les armées de la république. De la Bourdonnaye profita de l'amnistie, et fut successivement nommé aux fonctions de membre du conseil général du département de Maine-et-Loire, maire d'Angers, et enfin, en 1807, proposé pour candidat au corps législatif. Appelé par son département à la chambre de 1815, il s'y montra le champion le plus ardent des principes royalistes et surtout des mesures violentes. Le 11 novembre, il lut à la chambre un projet de loi, qualifié depuis du nom de *Loi d'amnistie,* dans lequel il demandait qu'on proscrivît en masse, et d'après certaines catégories, tous ceux qui avaient pris part à la révolution du 20 mars. Dans la même session, M. Michaud avait proposé de voter des remercîments aux individus qui s'étaient armés pour la cause royale pendant les cent jours: de la Bourdonnaye appuya cette demande, et proposa en outre, à la chambre de déclarer que les troupes royales et catholiques de la Vendée, de l'Ouest et du Midi, avaient bien mérité de la patrie. Son animosité contre le ministère de 1815 lui fit attaquer, dans la discussion du budget de 1816, le ministre de la police. Il proposa à la chambre d'examiner si le produit des impôts sur les jeux, les journaux, etc., devait être perçu par ce département. Dans la session suivante (1817), il renouvela ses attaques contre le même ministre, au sujet de la discussion de la loi contre la liberté individuelle. Dans la discussion du budget, il prit occasion d'accuser de nouveau le ministre de la police et celui de la justice, pour n'avoir pas sévi contre un écrit du colonel Fabvier, intitulé: *Lyon en* 1817, dans lequel ce brave officier avait dénoncé les assassinats juridiques commis dans cette ville, sous le gouvernement militaire du général Canuel. L'année suivante (1819), il parla contre une résolution de la chambre des pairs sur la loi des élections, et fit une violente sortie contre le ministère à cause de la création de nouveaux pairs; le 17 mai, il s'éleva avec force contre la pétition présentée à la chambre en faveur des proscrits. A l'ouverture de la session de 1820, il s'opposa à l'admission de M. Grégoire à la chambre, et s'écria qu'il devait être chassé comme indigne et comme régicide. Le 14 février, il proposa à la chambre l'adresse qui fut présentée au roi, au sujet du meurtre du duc de Berry. Lors de la discussion sur la loi suspensive de la liberté individuelle, il prétendit qu'il n'était pas question de savoir si cette loi était contraire à la charte, mais si elle était nécessaire; que lorsqu'on injuriait les missionnaires, et qu'un régicide était nommé député, on ne pouvait refuser aux ministres le droit d'emprisonner. Le 22 mars, il parla en faveur de la nouvelle loi sur la censure et accusa les écrivains libéraux de vouloir renverser la légitimité et la religion, en prêchant l'égalité et la souveraineté du peuple. Le 17 avril, il déclara que les ministres avaient toujours le droit de parler sur toutes sortes de questions, mais que les députés n'avaient pas toujours le droit de leur répondre. Le 12 juillet suivant, Labbey de Pompières ayant prouvé que la grande propriété payait à peine le dixième de la contribution foncière et le centième des contributions indirectes, de la Bourdonnaye lui reprocha de n'avoir pour but que d'appeler l'animadversion. A l'ouverture de la session de 1823, la chambre ayant à discuter le projet d'adresse en réponse au discours de la couronne, de la Bourdonnaye (séance du 8 février) se prononça vivement pour la guerre d'Espagne, reprocha aux ministres d'avoir agi sans énergie à l'occasion de la révolution de la Péninsule, de n'avoir su que négocier avec une poignée de factieux qui retenait captif, au milieu d'une population fidèle, un roi qu'il eût été si facile de rétablir sur son trône. Le 26 février, quand, au sujet de la même discussion, Manuel fut accusé d'avoir fait l'apologie du régicide, pour avoir démontré, par un rapprochement de la position de Ferdinand VII, à celle où se trouvaient les Stuarts et Louis XVI, à des époques différentes, que l'intervention

en Espagne, loin de prévenir dans ce pays les catastrophes qui avaient ensanglanté la révolution d'Angleterre et celle de France, était plutôt faite pour en hâter l'événement, la Bourdonnaye se présenta à la tribune pour développer l'acte d'accusation et réclamer l'expulsion de Manuel. Lors de la dissolution de la chambre en novembre 1827, la Bourdonnaye fut réélu par son département, malgré les efforts du ministère. Ce cabinet tomba (6 janvier 1828) et fut remplacé par le ministère Martignac. la Bourdonnaye fut avec MM. Delalot et Hyde de Neuville appelé aux conciliabules politiques qui présidèrent aux remaniements ministériels; il fut même un instant question de l'appeler aux finances à la place de M. Roy; mais cette nouvelle ayant fait baisser les fonds, les journaux ministériels s'empressèrent de la démentir. Le 20 janvier il avait été nommé, par le nouveau garde des sceaux, Portalis, membre de la commission chargée d'assurer l'exécution des lois dans les écoles ecclésiastiques secondaires; en d'autres termes, d'assurer l'exécution des lois contre les jésuites. La Bourdonnaye fut au nombre des cinq membres de cette commission qui leur étaient favorables; or, elle se composait de neuf personnes. M. de Polignac étant revenu d'Angleterre, le ministère qui devait porter son nom fut constitué le 8 août 1828, et la Bourdonnaye obtint le portefeuille de l'intérieur. Le ministère ne justifia ni les craintes ni les espérances des divers partis. Dès les premiers jours il fut divisé. La Bourdonnaye repoussait le système de M. de Polignac, qui portait dans la politique ses préoccupations religieuses. Dans l'intérieur de son ministère, la Bourdonnaye opéra peu de changements. Il fit rendre quelques ordonnances utiles, entre autres celle qui régularisait le commerce de la boucherie dans la capitale; il réorganisa l'Académie de médecine dans un sens favorable au pouvoir. Cependant ses dissentiments s'envenimaient avec M. de Polignac, avec le garde des sceaux Courvoisier, avec le ministre des finances Chabrol, qui affectait de craindre que la Bourdonnaye ne voulût donner la préfecture de la Seine à un royaliste plus prononcé que Chabrol de Volvic. M. de Polignac s'étant fait nommer président du conseil, la Bourdonnaye donna sa démission, et une ordonnance du roi le nomma ministre d'État et membre du conseil privé. Le 27 janvier suivant, il fut élevé à la pairie et reçut une dotation de 10,000 francs. Absorbé en 1830 dans la chambre des pairs, il y acheva de perdre son influence politique, et demeura étranger aux journées qui virent tomber le trône de Charles X. Retiré dans ses terres, il mourut le 28 août 1839 en son château de Mésangeau, près de Beaupreau (Maine-et-Loire).

**LABOUREUR** (Jean le), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à éclaircir l'histoire de France, naquit en 1623 à Montmorency : son père et son aïeul avaient possédé successivement la charge de bailli de cette terre. Il montra dès son enfance beaucoup d'ardeur pour l'étude, et s'appliqua particulièrement à la lecture des anciennes chartes et des autres documents historiques qu'il pouvait se procurer. Après la mort de son père, il vint se fixer à Paris, et acquit une charge de gentilhomme servant de Louis XIV; place qui lui laissait les loisirs nécessaires pour se livrer à son goût pour les recherches, et qui lui facilitait l'entrée de toutes les archives. Il fut désigné pour accompagner la maréchale de Guébriant dans son ambassade en Pologne, où elle conduisait la princesse Marie de Gonzague, fiancée à Wladislas. Ce fut au retour de ce voyage qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Peu de temps après, il fut nommé l'un des aumôniers du roi, et pourvu du prieuré de Juigné. La réputation que lui acquirent ses travaux lui mérita la bienveillance du roi, qui, par une distinction particulière, le nomma, en 1664, commandeur de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut à Paris, dans le courant du mois de juin 1675. Le Laboureur fut l'éditeur des deux derniers vol. des *Mémoires de Sully*, et publia divers ouvrages importants, entre autres : *les Tombeaux des personnes illustres, avec leurs éloges, généalogies, armes et devises*, Paris, 1642, in-fol.; *Relation du voyage de la reine de Pologne, et du retour de la maréchale de Guébriant, ambassadrice extraordinaire*, etc., 1647, in-4°; *Tableau généalogique des 16 quartiers de nos rois depuis St. Louis*, 1683, in-fol., publié après la mort de l'auteur par le P. Ménestrier.

**LABOUREUR** (Louis le), poëte médiocre, frère du précédent, né vers 1615 à Montmorency, mort au même lieu le 21 juin 1679, est auteur des ouvrages suivants : *les Victoires du duc d'Enghien*, en trois divers poëmes, 1647, in-4°; *Charlemagne*, poëme héroïque, 1664, in-8°; 1666, 1687, in-12; *la Promenade de St.-Germain*, dédiée à M^lle^ de Scudéry, en prose mêlée de vers, 1669, in-12; *les Avantages de la langue française sur la langue latine*, ibid., 1669, in-12.

**LABOUREUR** (Claude le), de la famille des précédents, né vers 1601, mort à Paris vers 1682, a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *les Mazures de l'abbaye de l'Isle-Barbe-ez-Lyon*, 1661-1681-1682, 3 parties in-4°, rare et recherché; l'auteur était prévôt de cette abbaye; *Discours sur l'origine des armes*, 1658, in-4°, contre le P. Ménestrier.

**LABOURLOTTE** (Claude), l'un des plus braves capitaines de son temps, était né dans un village du comté de Bourgogne, d'une famille très-obscure. Il avait appris un peu de chirurgie; et il entra comme *barbier* au service du comte de Mansfeld, qui se chargea de sa fortune. Labourlotte embrassa l'état militaire, et parvint au grade de colonel des gardes wallonnes. Il poussait la bravoure jusqu'à la témérité. Il fut blessé au siége de Noyon, à celui d'Ardres et dans d'autres occasions. Après la bataille de Nieuport, il fit entrer dans la place un secours qui en empêcha la réduction; il fut tué quelques mois après d'un coup de mousquet, le 24 juillet 1600, dans un retranchement, entre Bruges et le fort Isabelle. Le roi d'Espagne l'avait anobli en récompense de ses services.

**LABRADOR** (Juan), peintre espagnol, né dans l'Estramadure, élève de Moralès, est placé parmi les premiers peintres de fleurs. Il mourut à Madrid en 1600. Deux de ses tableaux dans le palais, à Madrid, justifient pleinement les éloges de ses contemporains.

**LABRE** (le vénérable Benoît-Joseph), né le 26 mars 1748 au village d'Amette près de Boulogne-sur-Mer, reçut d'un de ses oncles, curé d'Érin, une éducation toute chrétienne, et de bonne heure se proposa d'arriver à la perfection par les exercices de la plus austère pénitence. Après être sorti de différentes maisons religieuses, dont la faiblessse de sa santé ne lui permettait pas de

suivre la règle, il se fixa à Rome en 1776; chaque année il faisait un pèlerinage à Lorette; il vivait d'aumônes, et partageait avec un plus pauvre son superflu. Il mourut le 16 avril 1783, d'une tumeur qui lui était survenue aux genoux par suite de l'habitude qu'il avait contractée de passer en prières une grande partie du jour et de la nuit, et fut inhumé dans l'église de Notre-Dame des Monts. Sa *Vie*, écrite en italien par le P. Marconi, son confesseur, a été traduite en français par Roubaud, Paris, 1784, in-12.

**LABROUSSE** (Jacques de), né en 1486, dans le Périgord, près de Nontron, embrassa la carrière des armes, devint successivement lieutenant de 100 hommes d'armes, capitaine de 50 lances, et commanda des corps d'armée. Gentilhomme de la chambre et chevalier de l'ordre du Roi, il fut placé par Henri II auprès du Dauphin, qui régna sous le nom de François II. Fort attaché aux Guise, Jacques se trouva en position de bien connaître leur nièce, femme de son élève, l'infortunée Marie Stuart. Lorsque cette princesse, retournée dans ses États, eut à lutter contre ses sujets révoltés, il conduisit à son secours un corps de 2,000 hommes, et défendit vigoureusement, à l'âge de 75 ans, la ville de Leith, assiégée par les insurgés écossais. De retour en France, il continua de servir, et périt à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562.

**LABROUSSE** (Jacques de), fils du précédent, gentilhomme de 100 hommes d'armes, périt à côté de son père, à la bataille de Dreux.

**LABROUSSE** (Nicolas de, comte de VERTEILLAC) né en 1648, entra très-jeune au service dans les gardes-françaises, en sortit en 1667, passa comme capitaine au régiment Dauphin, et fit les campagnes de Flandre et de Franche-Comté, que termina le traité d'Aix-la-Chapelle. Employé en 1670 au camp de Saint-Germain, sous les ordres du maréchal de Créqui, Labrousse le suivit dans sa campagne de Lorraine et fut blessé au siége d'Épinal. En 1672 il fit la campagne de Hollande, et fut encore blessé au visage d'un pot à feu au siége de Maestricht. Il servit cet hiver-là sous Turenne, continua de servir dans les campagnes de 1673 et 1674, et reçut trois blessures au siége de Dôle, puis dans celles de 1675 et 1676. Devenu major du régiment Dauphin, il fut employé l'année suivante en qualité de major de brigade dans l'armée qui s'empara des places de Cambrai et de Valenciennes. En 1678 il se trouva aux siéges de Gand et d'Ypres, puis à la bataille de Saint-Denis, où il fut blessé de deux coups de mousquet. Lieutenant-colonel du régiment Dauphin en 1680, brigadier des armées du roi en 1686, il suivit en 1688 le grand Dauphin qui allait commander l'armée d'Allemagne, et qui le demanda pour major général; il en remplit les fonctions aux siéges de Philipsbourg, Frankenthal et Manheim. En 1689 il reçut l'ordre de se jeter dans Mayence assiégée, et contribua puissamment à la défense de cette place. Il reprit en 1690 les fonctions de major général à l'armée du grand Dauphin, et fut chargé l'hiver suivant du commandement de la place d'Ypres, ainsi que de tout le pays situé entre la Lys et la mer. Il servit encore en 1691 au siége de Mons, commandé par le roi en personne. Cette ville ayant été emportée d'assaut, on y mit une garnison de 10,000 hommes d'infanterie et de 4,000 chevaux, et le gouvernement en fut confié à Verteillac, avec celui de tout le pays du Hainaut. Il fut alors promu au grade de maréchal de camp, et servit en cette qualité au siége de Furnes, sous Boufflers, qui l'avait demandé. C'est à la fin de cette campagne que Louis XIV le pourvut de la charge de lieutenant de roi de la province de Périgord. Enfin, en 1693, le maréchal de Luxembourg, ayant formé le siége de Charleroi, donna l'ordre à Verteillac, alors fixé à Mons, de protéger un convoi de 700 chariots dont l'arrivée lui était indispensable pour le succès du siége. Verteillac sortit de Mons le 2 juillet, à la tête de 600 dragons et d'un gros corps d'infanterie. L'ennemi ne put intercepter le convoi, qui atteignit heureusement sa destination, grâce à ses habiles manœuvres. Mais il eut à soutenir le poids de forces bien supérieures dans un combat livré à Boussu. Blessé à la hanche dès le commencement de l'action, il ne voulut pas quitter le champ de bataille qu'il n'eût vu le convoi en parfaite sûreté, et, dans la dernière charge, il reçut à la tempe un coup de feu qui l'étendit roide mort, le 4 juillet 1693.

**LABROUSSE DE VERTEILLAC** (Madeleine-Angélique de), fille du précédent, mariée à Thibaut, comte de Verteillac, son cousin germain, fut une femme d'un esprit très-distingué. On n'a d'elle qu'une *Lettre* sur les beautés et les défauts du style, adressée à Rémond de Saint-Mard, dans les œuvres duquel elle a été insérée au commencement du tome III, édition de 1750. Cette dame mourut le 21 octobre 1751.

**LABROUSSE** (Clotilde-Suzanne COURCELLES de), visionnaire, née à Vauxain, en Périgord, le 8 mai 1841, manifesta dès ses premières années une grande exaltation d'esprit. Vers l'âge de 19 ans elle entra chez les religieuses du tiers ordre de Saint-François. Bientôt elle prétendit avoir des révélations, des extases, et se sentit appelée à parcourir le monde pour prêcher la conversion aux pécheurs; mais ses supérieurs arrêtèrent ce zèle indiscret. Suzanne Labrousse se mit alors à rédiger sa propre biographie, et le fameux chartreux dom Gerle, ayant eu connaissance de cet écrit, où il trouva des idées assez conformes aux siennes, en fut émerveillé et entretint une correspondance avec l'auteur, pendant 30 ans. La révolution arriva. Dom Gerle, nommé député aux états généraux, y parla des prophéties de M^lle^ Labrousse, favorables au système dominant, mais l'assemblée passa à l'ordre du jour. Toutefois il la recommanda vivement à l'abbé Fauchet, et surtout à Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne, qui la fit venir à Paris, et dès lors ne cessa d'être un de ses plus ardents prosélytes. La duchesse de Bourbon, entraînée elle-même aux rêveries de l'illuminisme, la logea dans son hôtel. Mais la prophétesse conçut le projet d'aller à Rome défendre en personne devant le souverain pontife et le sacré collége, les principes de la constitution civile du clergé, et persuader le pape de renoncer à son autorité temporelle. Elle retourna d'abord dans son pays, et partit pour Rome. Pendant sa route elle pérorait dans les églises, dans les clubs, même en pleine rue, appelant ses auditeurs *frères et amis*. Arrivée à Bologne (août 1792), elle en fut expulsée par le légat. S'étant rendue ensuite à Viterbe, elle y fut arrêtée, conduite à Rome, et détenue au château Saint-Ange.

En 1796, le Directoire ayant obtenu sa liberté, elle n'en voulut pas profiter. Ce ne fut qu'après l'invasion de Rome par les Français (1798) qu'elle revint à Paris. Dès ce moment jusqu'à la fin de sa longue carrière, quoique toujours attachée à ses illusions, elle se renferma dans un petit cercle d'adeptes persévérants, et mourut octogénaire en 1821, après avoir nommé pour son exécuteur testamentaire Pontard, à qui elle légua 5,000 francs. Cette clause amena un procès avec la famille de la défunte. On a d'elle des *Prophéties concernant la révolution française, suivies d'une prédiction qui annonce la fin du monde* (pour 1899), Paris, 1790, in-8°. Pontard a publié un *Recueil des ouvrages de la célèbre Mlle Labrousse,* Bordeaux, 1797, in-8°.

**LABROUSTE** (François-Marie-Alexandre), né à Bordeaux le 26 octobre 1762, entra dans l'administration publique. Ayant embrassé la cause de la révolution, il fut nommé major d'un bataillon de la garde nationale, puis administrateur du département de la Gironde. Proscrit sous la Terreur, il échappa aux bourreaux, et en 1795 ses concitoyens l'envoyèrent au conseil des Cinq-Cents, où il se distingua par ses opinions sages et conciliatrices. Après le 18 brumaire, il entra au tribunat, et en devint secrétaire le 24 octobre 1803. Il fut nommé, au mois de mai 1804, aux fonctions de directeur des droits réunis du département du Rhône; il les refusa, et resta au tribunat jusqu'à la suppression de ce corps, en 1807. Nommé, peu de temps après, administrateur de la caisse d'amortissement, il perdit cette place en 1815, lorsqu'elle fut supprimée, et fut appelé, le 26 juin 1816, à la place de commissaire-liquidateur pour l'apurement des comptes de tous le comptables de l'ancienne administration, sous la surveillance du ministre des finances. Il publia, dans le cours de cette même année, des *Considérations sur la caisse d'amortissement.* Devenu depuis receveur particulier des contributions directes, à Paris, il est mort le 28 juillet 1835, mortellement frappé par les balles de Fieschi.

**LABRUNE.** *Voyez* **BRUNE.**

**LA BRUYÈRE** (Michel-Philippe AULAS de), né à Montargis le 1er octobre 1751, entra en 1766 dans la maison militaire de Louis XV, fut pendant 2 ans gendarme de la garde, 11 ans garde du corps dans la compagnie de Luxembourg, quitta ce service sous Louis XVI pour être lieutenant de maréchaussée à Senlis, parvint 9 ans après au grade de lieutenant-colonel de gendarmerie, fut chargé de l'organisation de ce corps dans le département de la Nièvre et admis à la retraite en 1792, à cause des graves et nombreuses blessures dont il avait été couvert dans une horrible catastrophe. Le 13 décembre 1789, un horloger de Senlis, nommé Billon, renvoyé de la compagnie des chevaliers de l'arquebuse comme usurier, voulut se venger, et en trouva l'occasion lors de la bénédiction des drapeaux donnés à la garde nationale par le duc de Lévi, grand bailli de Senlis. Après avoir disposé derrière les jalousies des fenêtres de sa maison, située sur une place où devait passer le cortége, une batterie de plusieurs fusils réunis, dont un ressort faisait partir tous les coups simultanément, il se munit en outre de plusieurs armes à feu, et commença à tirer sur le commandant, qui fut tué, et sur plusieurs autres personnes, qui furent grièvement blessées. La Bruyère, qui marchait à la tête du cortége en qualité de commandant de la garde nationale à cheval, se hâta de faire cerner la maison d'où étaient partis les coups de feu. La machine infernale mise en jeu tua et blessa un grand nombre de militaires et de gardes nationaux. Aussitôt la Bruyère force la porte extérieure de la maison, et y pénètre, suivi de son sous-intendant de maréchaussée, d'un brigadier, de deux cavaliers, et de plusieurs personnes du cortége. Parvenus au premier étage, ils trouvent toutes les portes barricadées. Une ouverture est faite dans la cloison de la chambre d'où Billon tirait encore par la fenêtre sur le peuple. A peine la Bruyère et son sous-lieutenant se sont-ils introduits dans cette brèche que celui-ci est tué à bout portant d'un coup de pistolet par Billon, qui s'enfuit par une issue secrète. La Bruyère rejoint ce misérable sur l'escalier du grenier, le saisit, et jouit déjà du bonheur de livrer un pareil monstre à la justice, quand une mine pratiquée dans la maison éclate, fait sauter les bâtiments, et ensevelit sous ses décombres les assaillants et l'auteur du crime. Quarante personnes périrent; et ce ne fut qu'après plusieurs heures de recherches que la Bruyère fut découvert, et retiré de ces ruines vivant, mais criblé de 29 blessures. Louis XVI lui avait accordé la croix de Saint-Louis, et l'avait nommé lieutenant-colonel de gendarmerie à Nevers, place qu'il ne conserva que jusqu'au milieu de 1792. Le 8 avril 1800 il devint maire de Senlis, et fut nommé le 23 mars 1804 juge de paix de la ville et du canton de ce nom; il en exerça les fonctions pendant 22 ans, et donna en 1826 sa démission, motivée sur son âge avancé et ses longs services. Il mourut le 24 mai 1835.

**LABUSSIÈRE** (Charles-Hippolyte), né à Paris en 1768, était fils d'un pauvre chevalier de Saint-Louis. A peine âgé de 16 ans il entra en qualité de cadet dans le régiment de Savoie-Carignan, qui était en garnison à Dunkerque; mais son humeur capricieuse et son goût pour la dissipation le détournèrent bientôt de la carrière des armes. De retour à Paris, il joua avec quelque succès les rôles de niais sur des théâtres de société, et acquit dans le monde la réputation d'un plaisant mystificateur. Dans les premières années de la révolution, il réussit à se faire employer dans les bureaux du comité de salut public, et se rendit éminemment utile aux personnes incarcérées, et obtint une quantité innombrable de mises en liberté; mais, à l'époque du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) il fut à son tour arrêté, et il ne sortit de prison, au bout de 8 jours, que pour rentrer dans la vie privée. Les comédiens français donnèrent à son bénéfice, sur le théâtre de la porte Saint-Martin, une représentation à laquelle le premier consul assista. Mais, incapable d'économie, Labussière eut bientôt dissipé cette somme, et il tomba dans une extrême misère. A la suite d'une violente attaque de paralysie, ses facultés intellectuelles se dérangèrent à un tel point que la police se vit forcée de le tenir enfermé dans une maison de fous, où il mourut peu de temps après. On trouve l'éloge de Labussière, et quelques détails sur sa vie, dans l'*Histoire du Théâtre-Français,* par MM. Étienne et Martainville; les *Mémoires de Fleury,* par M. Lafitte; la *Revue des Comédiens,* etc.

**LA CALLEJA** (André de), peintre espagnol, né à Rioja en 1705, mort à Madrid le 2 janvier 1785, était élève de Jérôme de Esquera, et s'adonna avec un tel succès au genre de l'histoire, qu'il fut chargé d'achever, sur les dessins de Miguel Menendez, les tableaux dont cet artiste devait décorer le couvent de St.-Philippe-el-Réal. Nommé en 1752 peintre du roi et directeur de l'académie des beaux-arts fondée cette même année, enfin directeur général de l'académie de St.-Fernand en 1778, la Calleja consacra les dernières années de sa vie à restaurer les tableaux de la galerie royale, et s'acquitta en homme habile et consciencieux de cette tâche ingrate et trop peu appréciée.

**LACARRY** (Gille), jésuite, né dans le diocèse de Castres en 1605, mort à Clermont-Ferrand le 25 juillet 1684, a laissé plusieurs ouvrages qui attestent à la fois son érudition et son amour pour l'étude; les principaux sont : *Historia romana à Julio Cæsare ad Constantinum Magnum per numismata,* Clermont, 1671, in-4°; *Historia Galliarum sub præfectis prætorii Galliarum,* ibid., 1672, in-4°. On lui doit une bonne édition de *Velleius Paterculus,* avec notes.

**LACASSIÈRE** (Jean LÉVESQUE de), né en Auvergne vers 1502, chevalier de Malte, fut élu grand maître de l'ordre en 1572. Depuis 9 ans, et il était presque octogénaire, il tenait les rênes du magistère de Malte, lorsque son caractère, devenu aigre et irascible de plus en plus, lui suscita des ennemis nombreux et puissants parmi ses sujets. Trois familiers de l'inquisition avaient déjà tenté de l'empoisonner à l'instigation de Petrucci, inquisiteur à Malte, quand la révolte éclata ouvertement en 1581. Le caractère de Lacassière, et quelques violences envers plusieurs chevaliers, servirent de prétexte au soulèvement; mais la cause véritable fut l'ambition de lui succéder. Les conjurés, ayant tenu plusieurs assemblées en juillet 1581, élurent Romégas lieutenant du magistère. Lacassière fut enfermé dans un fort, sous bonne et sûre garde. Deux jours après l'emprisonnement, le bailli de Chabrillant rentra à Malte avec les galères dont il était général. On n'osa lui refuser une entrevue avec le grand maître. Ce dernier ne voulut pas accepter la proposition d'être rétabli à main armée, préférant une décision pacifique du pape à une entreprise qui ferait verser du sang. Cependant les révoltés avaient envoyé des députés à Rome, où il en arriva aussi de Lacassière, qui avait trouvé le moyen de tromper la surveillance de ses ennemis. Un auditeur de rote fut envoyé à Malte pour y ramener, sinon la concorde, du moins la tranquillité. Romégas et plusieurs de ses partisans reçurent l'ordre d'aller trouver le pape. Pendant que l'auditeur de rote Visconti rétablissait la tranquillité à Malte, Lacassière arrivait à Rome le 26 octobre. Il fut reçu en souverain. Romégas, désespéré de la tournure que prenaient les affaires, mourut de chagrin le 4 novembre, et précéda de peu de semaines son grand maître, qui cessa de vivre le 21 du mois suivant, avant que le pape eût pu prononcer sa décision formelle.

**LACAZE** (Louis de), né en 1703 à Lambeye dans le Béarn, mort à Paris en 1765, médecin ordinaire du roi, a laissé: *Specimen novi medicinæ conspectûs,* Paris, 1749-51, in-8°; *Institutiones medicæ ex novo medicinæ conspectu,* 1755, in-12; *Idée de l'homme physique et moral,* 1755, in-8°, *Mélanges de physique et de morale,* 1761, in-8°.

**LACENAIRE** (Pierre-François), né à Francheville, près de Lyon en l'année 1800, d'une honorable famille de commerçants, commença ses études au lycée de Lyon dont il fut expulsé pour son esprit d'irréligion. Ses parents, pour l'amender, le mirent au séminaire d'Alix; au bout d'un an il fut renvoyé. On le fit rentrer au lycée de Lyon d'où il ne tarda pas à être chassé de nouveau. L'argent lui faisant défaut, il vendit ses livres, puis commit des vols chez son père. Celui-ci plaça son fils à un atelier de soieries, qu'il abandonna au bout de deux mois. Il fut envoyé alors au collège de Chambéry où il termina ses études avec distinction, revint à Lyon, entra dans l'étude d'un avoué, puis dans celle d'un notaire et de là dans les bureaux d'un banquier. Adonné au jeu, à la débauche, il recourut au vol pour alimenter ses vices, dévora en orgies tout ce qu'il avait d'argent, de crédit, se fit soldat sous un faux nom, déserta, devint commis voyageur, et enfin se rendit à Paris afin d'y vivre dans l'oisiveté et le déréglement. Ruiné par le jeu, il reprit le chemin de Lyon, muni de fausses lettres de change pour 10,000 francs qu'il sema sur son passage. Il se rendit ensuite en Italie où il commit son premier meurtre sur un malheureux Suisse sous le couvert duquel Lacenaire se faisait adresser ses lettres et qui avait ouvert une missive dont il paraissait avoir parlé indiscrétement. Nous ne suivrons pas ce brigand dans la carrière de crimes qu'il avait si bien inaugurée : arrêté à Beaune le 2 février 1835, il comparut le 12 novembre avec ses complices, Avril et François, devant la cour d'assises de la Seine, fut condamné à mort et exécuté le 9 janvier 1836. L'esprit que déploya Lacenaire dans les débats lui attira des marques d'intérêt de la part de la haute société parisienne. On sollicita des audiences dans son cabanon, on chercha à se procurer des vers de ce bandit. L'empressement dont il fut entouré causa du dégoût à celui même qui en était l'objet. On a publié *Mémoires de Lacenaire* 2 vol. in-8°. On trouve quelques pièces de vers jointes à un vol. in-8°, sous ce titre : *Lacenaire après sa condamnation.* On peut voir son procès extrait de l'*Observateur des tribunaux,* brochure in-8°.

**LACÉPÈDE** (Bernard-Germain-Étienne de la VILLE-SUR-ILLON, comte de), célèbre naturaliste, né le 26 décembre 1756 à Agen, était fils du comte de la Ville, et héritier d'un oncle maternel dont il dut prendre le nom. Il s'appliqua de bonne heure à l'histoire naturelle, et cultiva en même temps les beaux-arts, et surtout la musique, dont il s'occupa jusqu'à la fin de sa vie. Vers 1776, le jeune Lacépède, qui depuis quelque temps était en correspondance avec Buffon et Gluck, alla à Paris perfectionner ses connaissances et continuer ses travaux scientifiques. Élève de Gossec, il venait de faire paraître une œuvre de *Symphonies concertantes,* quand sa famille obtint pour lui un brevet de colonel dans les cercles de l'Empire; mais son service se borna à deux voyages en Allemagne. Il était de retour à Paris en 1781, et c'est alors qu'il publia ses premiers écrits. La réputation qu'ils valurent au jeune auteur et l'admiration qu'il y professait pour Buffon décidèrent l'illustre naturaliste à le choisir pour continuer son *Histoire naturelle,* et il le fit

attacher au Jardin du Roi avec le titre de garde adjoint-démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle. La révolution trouva dans Lacépède un partisan de bonne foi. Nommé par la section du Jardin des Plantes commandant de bataillon, il présida les deux premières assemblées du corps électoral, fut élu membre de l'administration départementale de Paris, puis député à l'assemblée législative, où il vota constamment avec les défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Après avoir refusé le poste difficile de gouverneur du Dauphin, il se démit de toutes fonctions pour vivre dans la retraite, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor, époque où il fut nommé élève de l'école normale par les administrations de Corbeil. En 1795, on créa pour lui une chaire au Muséum d'histoire naturelle et il fit partie de l'Institut à son organisation. Admis au sénat à sa création, Lacépède fut nommé en 1803 grand chancelier de la Légion d'honneur, place qu'il conserva jusqu'à la restauration; elle lui fut rendue pendant les cent jours et ce ne fut qu'en 1819 (6 mars) que le roi le rappela à la chambre des pairs, dont il avait fait précédemment partie. Ce savant aimable mourut le 6 octobre 1825, à Épinay, où il avait coutume de passer la belle saison. Parmi ses ouvrages scientifiques, nous citerons : *Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*, 1781, 2 vol. in-8° ; *Physique générale et particulière*, 1782-1784, 2 vol. in-12 ; *Poétique de la musique*, 1785, 2 vol. in-12 ; *Histoire naturelle des quadrupèdes ovipares*, Paris, imprimerie royale, 1788, in-4°, ou 2 vol. in-8°; *des reptiles*, ibidem, 1789, in-4°, ou 2 vol. in-12 ; *des poissons*, ibidem., 1798-1803, 5 vol. in-4°, ou 14 vol. in-12; *des cétacés*, ibidem., 1804, in-4°, ou 2 vol. in-12 ; ces quatre derniers forment la suite et le complément des *OEuvres de Buffon*, avec lesquelles ils ont été réimprimés, Paris, 1826, 10 vol. in-8°, figures; le premier contient, outre l'*Éloge* de l'auteur par Cuvier, divers *Discours* et *Mémoires* publiés séparément ou inédits ; *Histoire générale, physique et civile de l'Europe depuis les dernières années du* 5e *siècle jusque vers le milieu du* 18e, Paris, 1826, 18 vol. in-8°. Lacépède est encore auteur de deux romans (anonymes), de *Mémoires*, *Notices*, *Discours* et *Articles* lus à l'Institut ou insérés dans les recueils d'histoire naturelle, et enfin il a laissé manuscrits les *Ages de la nature*. Outre les *Éloges* prononcés au nom des corps savants dont il faisait partie, il a paru sur Lacépède deux *Notices*, l'une dans le tome XXIX de la *Revue encyclopédique*, par M. d'Amalric ; l'autre par M. Julia-Fontanelle, in-8°.

**LACER** (Caïus-Julius), architecte, contemporain de Trajan, a joui d'une haute réputation justifiée par un monument que le temps a respecté. C'est un pont jeté sur le Tage, près d'Alcantara, dont l'élévation au-dessus du fleuve est de 176 pieds, et la longueur de 577. Au milieu s'élève un arc de triomphe de 40 pieds, formé d'immenses blocs de granit ; à l'extrémité qui fait face à la ville se trouve un petit temple consacré à St. Julien, où l'on voit un tombeau renfermant les restes de Lacer suivant une inscription qui porte tous les caractères de l'antiquité.

**LACERDA.** *Voyez* **CERDA.**

**LA CHABEAUSSIÈRE** (Ange-Etienne-Xavier POISSON de), littérateur, né le 4 décembre 1752 à Paris, où il mourut le 10 septembre 1820, fils de l'instituteur de Mirabeau, avec lequel il conserva des relations, suivit la carrière des armes, qu'il abandonna pour la littérature. Il courut les plus grands dangers à l'époque de la Terreur, et ne dut son salut qu'au 9 thermidor, qui précéda de deux jours celui qui était déjà fixé pour son exécution. Plus tard, il fit partie du comité de l'instruction publique. Nommé en 1798 administrateur de l'Opéra, il fut accusé de dilapidation devant le conseil des Cinq-Cents, qui le renvoya absous, malgré la sanglante épigramme que Pons de Verdun y fit circuler contre lui. Outre divers morceaux de poésie dans l'*Almanach des Muses*, et de nombreux articles dans les *Soirées littéraires* et la *Décade*, il a donné entre autres ouvrages : *l'Intrigante*, comédie en 5 actes et en vers, 1776 ; *les Maris corrigés*, en 3 actes, 1781 ; *l'Éclipse totale*, *le Corsaire*, *Azémia*, *Gulistan*, *Dilara*, etc., opéras-comiques ; le *Catéchisme, ou Principes de la morale républicaine*, en vers, 1795, in-8°; *OEuvres diverses*, etc., 1801, in-8°, etc.

**LA CHABEAUSSIÈRE** (Ange-Jacques-Marie POISSON de), frère du précédent, naquit à Paris, le 6 août 1755. Après avoir servi comme surnuméraire dans les gardes du comte d'Artois, il entra dans l'administration des mines, et perdit sa place en 1793. Entièrement oublié sous les gouvernements républicain, consulaire et impérial, la Chabeaussière ne fut guère plus heureux sous la restauration. Il s'était enrôlé, en 1814, dans les gardes de la porte du roi ; mais, ce corps ayant été supprimé, il rentra en 1815, dans les bureaux de la direction des mines, et fut réformé par suite de la réunion de cette direction à celle des ponts et chaussées. Sans place, sans pension, la Chabeaussière voulut mettre à profit ses connaissances en chimie ; mais, s'étant jeté dans les expériences de la carbonisation, il acheva de ruiner sa fortune. M. Delestre-Poirson, qui venait de fonder le Gymnase-Dramatique, lui donna l'emploi de régisseur adjoint et d'inspecteur du matériel de ce théâtre. La Chabeaussière en jouit à peine 2 ans, et mourut le 22 octobre 1823. Outre divers *Extraits et Mémoires*, imprimés dans le *Journal des Mines*, de 1796 à 1814, il a coopéré au premier volume du *Nobiliaire français*, publié en 1814, par M. Viton de Saint-Allais.

**LACHAISE** (François d'AIX de), jésuite, né au château d'Aix en Forez le 25 août 1624, entra de bonne heure dans cet institut. Après avoir longtemps professé la philosophie et la physique à Lyon, il était devenu provincial, lorsque, en 1675, il fut choisi par Louis XIV pour son confesseur. Placé dans les affaires ecclésiastiques entre Bossuet et Fénélon, dans les intrigues de cour entre Mme de Montespan et Mme de Maintenon, entre Mme de Maintenon et Louis XIV, il devait être, et fut en effet, diversement jugé par les écrivains contemporains; tous s'accordent cependant à louer la bonté de son cœur ; ils conviennent aussi qu'il avait un esprit cultivé, une âme loyale et désintéressée, excepté cependant quand il s'agissait des intérêts de sa société, qu'il avait plus à cœur que les siens propres ou ceux de sa famille. Sans asseoir un jugement précis sur ce personnage célèbre, on peut le blâmer d'avoir abandonné au ressentiment injuste du roi, Fénélon, son ancien ami, et d'avoir contribué à la destruction de Port-Royal ; on doit le louer d'avoir porté

Louis XIV à sanctifier par la religion son union avec Mme de Maintenon, et d'avoir assoupi les persécutions et les querelles religieuses. Outre quelques *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, on a de lui quelques ouvrages de philosophie scolastique, écrits en latin, qui sont depuis longtemps oubliés. Un anonyme a publié : *Histoire du P. Lachaise*, Cologne, 1696, 2 vol. in-16. Son *Éloge*, par de Boze, se trouve au t. Ier des *Mémoires* de l'Académie.

**LACHAISE** (Jacques-François, baron de), né à Montcenis (Saône-et-Loire) en 1743, entra jeune au service, y resta 30 ans, durant lesquelles il parcourut tous les grades jusqu'à celui de général de brigade, et passa 30 autres années dans les fonctions civiles. Maire de Beauvais en 1795, il fut en 1803, appelé à la préfecture du Pas-de-Calais, qu'il administra jusqu'en 1815 : c'est en cette qualité qu'il adressa à Napoléon, au camp de Montreuil, une phrase devenue célèbre dans les fastes de l'adulation : *Dieu créa Bonaparte et se reposa.* Le baron de Lachaise est mort à Beauvais le 12 mars 1823, membre du conseil municipal.

**LACHAPELLE** (Jean de), né à Bourges en 1655, acheta, jeune, la charge de receveur général des finances à la Rochelle, et continua d'employer ses loisirs à la culture des lettres. Après la retraite de Racine, il eut la hardiesse de se produire sur la scène, et remplaça Furetière à l'Académie française. Lachapelle était alors attaché au prince de Conti, en qualité de secrétaire des commandements. Il l'avait accompagné en 1685, dans la campagne de Hongrie. Louis XIV, instruit de la capacité de Lachapelle, le chargea de négocier avec les Suisses, pour les engager à garder la neutralité dans la guerre de la *succession*. Ce littérateur mourut à Paris le 29 mai 1723. On a de lui : *Zaïde, Cléopâtre, Téléphonte, Ajax,* tragédies, faiblement écrites, mais auxquelles le jeu de Baron donna de la vogue dans le temps, et qui ont été réimprimées dans le tom. X du *Théâtre-Français, ou Recueil des meilleures pièces de théâtre ; les Amours de Catulle* et *les Amours de Tibulle,* deux romans imprimés, l'un en 1680, l'autre en 1723, dans lesquels l'auteur a intercalé quelques mauvaises traductions des plus belles pièces des poètes latins ; *Lettre d'un Suisse à un Français, où l'on voit les véritables intérêts des princes et des nations de l'Europe qui sont en guerre*, etc., Bâle (Paris), 1703-11, 2 vol. in-12 ; traduite en latin par l'auteur.

**LACHAPELLE** (Armand BOISBELEAU de), ministre protestant, né en 1676 à Auzillac en Saintonge, mort pasteur de l'église wallonne à la Haye le 6 août 1746, a été l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque anglaise*, Amsterdam, 1729 et années suivantes, 15 vol. in-12, et de la *Bibliothèque raisonnée des savants de l'Europe*, 1728-1753, 52 vol. in-12. Il a traduit en outre de l'anglais plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *la Religion chrétienne démontrée par la résurrection de J. C.*, par Ditton, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8° ; Paris, 1729, in-4° ; et publia : *Examen de la manière de prêcher des protestants français,* etc., 1730, in-8° ; *Mémoires de Pologne,* 1737, Londres, 1739, in-12, etc.

**LACHAPELLE** (l'abbé de), littérateur, né à Rouen vers 1710, mort à Paris vers 1792, était censeur royal, membre des Académies de Lyon et de Rouen, et de la Société royale de Londres. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Discours sur l'étude des mathématiques*, Paris, 1743, in-12 ; *le Ventriloque ou l'Engastrimythe,* Londres (Paris), 1772, 2 parties in-12 ; *Traité de la construction du scaphandre, ou du bateau de l'homme,* Paris, 1774, in-8°.

**LACHAPELLE** (Marie-Louise DUGÈS, femme), née à Paris le 1er janvier 1769, acquit de bonne heure auprès de sa mère, sage-femme en chef de l'Hôtel-Dieu, les premières connaissances de son art, et mérita de lui être adjointe dans ses fonctions. Lorsque, en 1797, on songea à consacrer les deux maisons de Port-Royal et de l'Oratoire, l'une aux enfants trouvés, l'autre aux femmes enceintes qui languissaient à l'Hôtel-Dieu, et qu'en même temps on voulut fonder une école où les élèves sages-femmes pussent recevoir une instruction plus solide et plus complète, Mme Lachapelle fut chargée de surveiller l'exécution des travaux qu'exigeaient ces nouveaux établissements. Elle y forma dès lors par ses leçons, tant théoriques que pratiques, un très-grand nombre d'élèves distinguées, et mourut dans l'exercice de ses fonctions le 4 octobre 1822. Outre plusieurs *Observations* dans le 1er vol. de l'*Annuaire médico-chirurgical*, on a d'elle : *Pratique des accouchements,* etc., Paris, 1821-25, 3 vol. in-8°, ouvrage rédigé sur les mémoires de l'auteur par son neveu M. le docteur Dugès.

**LACHARCE** (Philis de), fille de Pierre II de la Tour-du-Pin, maréchal de camp, se mit à la tête des paysans de ses domaines pour repousser les Piémontais, qui avaient fait en 1692 une invasion dans le Dauphiné, marcha à la rencontre des ennemis, les repoussa sur tous les points, et reçut en récompense de sa valeur une pension de Louis XIV, qui fit placer son portrait avec ses armes au trésor de Saint-Denis. Un anonyme a publié un roman historique intitulé : *Mémoires de Mlle Lacharce*, Paris, 1731, in-12.

**LA CHASTRE** ou **LA CHATRE** (Claude-Louis, comte, puis duc de), naquit le 30 septembre 1745, à Paris. Fils du marquis de la Chastre-Nançay, mort lieutenant général, il servit successivement dans l'infanterie et dans la cavalerie depuis 1761. Nommé en 1763 lieutenant, et un an après capitaine dans le régiment des carabiniers, il devint en 1770 colonel des grenadiers de France, puis du régiment de Royal-Vaisseau, l'année suivante mestre de camp de dragons, enfin chevalier de Saint-Louis en 1779, et, dans la même année, un des premiers gentilshommes de la chambre de Monsieur. Il était grand bailli d'épée du Berry lorsque la révolution éclata en 1789. Il venait d'être élu député de la noblesse de sa province aux états généraux, et il signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791 contre les opérations de l'assemblée nationale. Il émigra après la session et se rendit à Mons auprès de Monsieur, conçut l'idée de former les émigrés en corps réguliers, se fixa dans la ville d'Ath, et son rassemblement de 15 à 1,800 hommes fut le premier élément de la composition de 2 bataillons et de quelques escadrons dont le duc de Bourbon vint prendre le commandement en 1792. L'armée des princes ayant été licenciée, le rassemblement d'Ath le fut aussi. La Chastre se rendit en Angleterre. Dans le mois de mai 1793, il obtint par capitulation la levée d'un régiment d'infanterie qui porta

le nom de *Loyal-Émigrant*. Ce corps, embarqué à Greenwich, eut dès son arrivée en Flandre des affaires à Ostende, à Furnes, à Nieuport, et surtout à Menin. En 1794, Loyal-Émigrant, qui avait pris son quartier d'hiver à Bremen, perdit beaucoup de monde. Il était réduit à 300 hommes lors de l'expédition de Quiberon. Malgré tout ce que l'on a dit et imprimé, que les Anglais n'avaient sauvé personne, il est positif que ce régiment, la division d'artillerie de Rothalier, et 600 soldats et officiers appartenant à d'autres corps de cette armée, durent la vie aux matelots britanniques qui s'exposaient aux coups de sabre des gendarmes qui parcouraient alors le rivage. Loyal-Émigrant, se trouvant réduit à 45 hommes après cette malheureuse expédition, alla occuper en Angleterre Lymington, près Southampton. En décembre 1796, Loyal-Émigrant vint retrouver à Falmouth un autre corps d'émigrés. Ils s'embarquèrent le 9 janvier 1797 pour le Portugal, où le débarquement s'opéra le 6 février. Le régiment de la Chastre resta en Portugal jusqu'à la paix d'Amiens, et alors il revint en Angleterre avec les régiments de Castries, Mortemart et Rothalier : tous les 4 furent licenciés avec 2 années de paye. La Chastre se retira alors à Londres, conserva le titre de colonel dans l'armée anglaise, et continua d'en toucher le traitement. En 1807, Louis XVIII le nomma son chargé d'affaires confidentiel auprès du cabinet britannique, et, lorsque l'année suivante, ce prince eut été forcé de se retirer en Angleterre, il attacha le comte de la Chastre à sa maison, avec le titre de premier écuyer. En 1814, la Chastre resta dans ce pays, en qualité d'ambassadeur. Nommé pair de France, le 17 août 1815, duc et premier gentilhomme de la chambre, il revint à Paris au mois de mai 1816. Malgré sa bravoure et les services qu'il avait rendus à la légitimité comme militaire et diplomate, il ne jouissait pas à la cour de beaucoup de considération personnelle. Aussi lorsqu'il voulut, en 1824, prendre parti pour M. le vicomte de Chateaubriand, qui venait de prendre le portefeuille des affaires étrangères, il parut une ordonnance du roi qui nommait le comte Charles de Damas premier gentilhomme de la chambre, en remplacement du duc de la Chastre, *démissionnaire*. Frappé de cette disgrâce, le duc eut une attaque de paralysie dont il mourut à Meudon, huit jours après, le 13 juillet 1824.

**LACHAU** (l'abbé Géraud de), bibliothécaire du duc d'Orléans, a publié en société avec Leblond, son ami, aidés par Coquille, le 2^e^ vol. de la *Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans*, Paris, 1784; mais il est surtout connu par une *Dissertation sur les attributs de Vénus*, Paris, 1776, in-4°.

**LACHENAL** (Werner de), né à Bâle en 1736, y mourut en 1800. S'étant voué à la médecine, il fit ses études à l'université de sa ville natale, qui le nomma professeur d'anatomie et de botanique en 1776. Il cultiva aussi avec succès la botanique; et il fut très-lié avec Haller, qui se servit de ses observations et recherches pour son Histoire des plantes suisses. Les *Épîtres latines* écrites à Haller, renferment un nombre considérable de ses Lettres; et les *Acta* et *Nova acta helvetica*, contiennent ses Mémoires, qui forment des suppléments au grand ouvrage de Haller.

**LACHEVARDIÈRE** (Auguste-Louis), né à Paris, vers l'an 1770. Fils d'un marchand de musique, il fit d'assez bonnes études, et devint clerc de procureur, puis employé dans l'administration des finances. En 1791 il était commis à la dette publique, et se montrait un des plus chauds partisans de la révolution. Au 18 fructidor an V (4 septembre 1777), il fut nommé secrétaire du ministère de la police, puis inspecteur général, et enfin consul à Palerme, où il n'arriva qu'après s'être échappé des mains d'un corsaire anglais. Obligé bientôt de quitter la Sicile par suite d'une nouvelle déclaration de guerre, il fut encore une fois pris dans la traversée par des corsaires africains, qui le conduisirent à Tunis, le relâchèrent presque aussitôt et le laissèrent s'embarquer pour Gênes, d'où bientôt il put venir à Paris. Il publia alors dans cette ville une petite brochure intitulée : *Observations sur Naples*. Gohier et Moulins le firent ensuite nommer président de l'administration départementale de Paris. Quand le Directoire fut renversé, Lachevardière fut inscrit avec Jourdan et d'autres chefs du parti républicain, sur une liste de proscription. Il resta fort paisiblement à Paris, et, dès l'année suivante, le général Menou le fit nommer commissaire des relations commerciales de France à Hambourg, puis consul à Dantzig, d'où il fut rappelé le 13 février 1808; il se retira dans ses terres, et mourut le 15 octobre 1828. Il a composé des articles pour le *Dictionnaire d'Agriculture pratique*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°, et pour le *Bulletin universel* de Férussac.

**LACHÈZE** (René de), poëte moraliste, naquit à Reims dans le 16^e^ siècle. Il était échevin du ban Saint-Rémi de cette ville, où il mourut le 15 juin 1637. Ce magistrat s'est fait connaître par des poésies morales qui ne sont pas sans mérite pour le temps. On a de lui : *Pompes funèbres et cérémonies observées aux obsèques et funérailles de Loys de Lorraine, cardinal de Guise*, Reims, 1621, in-8°; *OEuvres de René Lachèze, Remois*, Reims, 1630; *le Roi triomphant, ou la Statue équestre de Louis XIII posée sur le fronton de l'hôtel de ville de Reims*, Reims, 1637, in-4°; *l'Olympe rémois, ou les Assemblées faites à Reims durant trois divers temps du carnaval, en l'honneur de l'invincible monarque Louis le Juste*, Reims, 1637.

**LACHICHE** (Claude-Quentin), auteur du projet du canal de jonction du Rhône au Rhin, naquit en 1719, à Dôle, fils d'un procureur à la chambre des comptes. Après avoir terminé ses premières études, il entra chez les jésuites, quitta le cloître pour embrasser l'état militaire, et admis dans le corps du génie, il assista, comme volontaire, au siége de Fribourg en 1744. A la fin de la campagne il revenait dans sa famille, lorsque en traversant le Sundgaw le hasard lui fit découvrir près de Valdieu le point de partage des eaux qui, d'un côté, se versent dans le bassin du Rhin, et, de l'autre, dans celui du Rhône. Cette découverte lui donna l'idée d'une communication entre les deux grands fleuves par le moyen du Doubs et de l'Ill, et dès lors il s'occupa de ce projet avec un zèle et une persévérance que les difficultés qu'il rencontra ne purent jamais affaiblir. Attaché comme officier du génie à la direction de Besançon, il leva les plans des abords du Doubs depuis son embouchure dans la Saône,

en remontant jusqu'à Montbéliard, en mesura le niveau, et détermina l'emplacement des patins qui devaient y assurer la navigation dans toutes les saisons. Son travail achevé, il s'empressa de le communiquer au gouvernement. Ayant passé de la direction de Besançon à celle de Strasbourg, il profita de cette circonstance pour son projet de canal du Rhône au Rhin, et en 1765 il adressa ses nouveaux plans au ministre. Les plans, renvoyés à l'examen de l'administration des ponts et chaussées, restèrent plusieurs années enfouis dans les bureaux. Lachiche, alors capitaine de génie à Grenoble, fit partie de l'expédition de Corse, sous les ordres du maréchal de Vaux. En 1773, il profita d'un congé pour venir à Paris solliciter le renvoi de ses plans à une commission mixte. Présenté par le maréchal de Vaux au ministre de la guerre, il fut compris dans une promotion des officiers de son arme, et envoyé directeur à Marseille, avec le grade de brigadier des mines. Il remplit ensuite la même place dans le Languedoc, où il eut tout le loisir d'examiner le canal de Riquet, et enfin dans le Dauphiné. Cependant Bertrand, attaché depuis peu à l'administration des ponts et chaussées de Franche-Comté, s'avisa de reproduire le projet du canal de Dole à Saint-Jean-de-Losne et joignit à son mémoire un plan qui parut entièrement calqué sur celui de Lachiche. Lachiche se plaignit donc d'un plagiat aussi préjudiciable à sa gloire qu'à ses intérêts; mais il eut le tort d'envelopper le corps entier des ponts et chaussées dans les reproches qu'il se croyait le droit d'adresser à Bertrand. Cette imprudence fut punie avec la plus grande sévérité. Privé de son grade de maréchal de camp, il fut mis en 1783, à la retraite avec une modique pension. L'administration des ponts et chaussées, n'ayant plus rien à redouter de la concurrence de Lachiche, revint sur le plan du canal du Rhône au Rhin. Lachiche, qui venait d'être rétabli dans son grade, demanda que l'exécution de ce canal fût confiée au génie militaire. On lui offrit 12.000 francs pour l'indemniser. Quoique pauvre, Lachiche les refusa. Il mourut à Paris le 14 octobre 1802, laissant à peine de quoi payer ses modestes obsèques. On a de lui : *Prospectus d'un canal de vingt-cinq lieues de longueur*, Paris, 1790, in-4°; *Observations sur le Mémoire imprimé que M. Bertrand a remis à l'Assemblée nationale le 28 avril* 1790, 1790, in-4°; *Mémoire sur la navigation des rivières et des fleuves en général*, 1791, in-4°, etc.

**LACHNITH** (Louis-Venceslas), musicien-compositeur, né à Prague en 1756, fut d'abord maître de la musique et des spectacles du duc de Deux-Ponts. Il se rendit à Paris en 1773, et fit applaudir plusieurs fois au Concert spirituel son talent sur le cor. Il le perfectionna sous Rodolphe; mais il quitta cet instrument pour raisons de santé, et apprit de Philidor les règles de la composition. Il est mort le 3 octobre 1820. Il a publié (avec Adam) une *Méthode de doigté pour le forte-piano*, adoptée par le Conservatoire de musique, à laquelle il a ajouté deux parties. On a aussi de lui 18 œuvres de musique, symphonies, quators, concertos, sonates, pour le piano et la harpe. Il a arrangé pour l'Opéra les *Mystères d'Isis* (1801), *Don Juan*, de Mozart (1805). Il a composé avec Kalkbrenner l'oratorio de *Saül* (1803), et la *Prise de Jéricho* (1805); et seul, la musique de *l'Heureuse réconciliation*, jouée aux Italiens, 1785; *Eugénie et Linval*, aux Variétés, 1798. Il a laissé en portefeuille l'opéra des *Fêtes lacédémoniennes*, paroles de Lourdet de Santerre.

**LACINIO** (Jean), alchimiste, né dans la Basilicate au commencement du 16e siècle, embrassa l'ordre des frères mineurs ou cordeliers, et parcourut les différentes provinces de l'Italie, prêtant le secours de son ministère aux curés qui le réclamaient. Ayant découvert à Padoue un manuscrit de la *Pretioza Margarita* de Pierre Boni, célèbre alchimiste italien du 14e siècle, Lacinio compléta cet ouvrage et le publia à Venise, 1546, petit in-8°, fig. sur bois. Lacinio mourut peu de temps après.

**LACKEMACHER** (Jean-Godefroi), né à Osterwick, dans la principauté d'Halberstadt, le 17 novembre 1695, se perfectionna aux cours des universités de Helmstadt et de Halle, et revint, vers la fin de 1719, se fixer à Helmstadt, pour y prendre le doctorat en philosophie, et y donner des leçons particulières de grec, d'hébreu et d'arabe. En 1724, il fut nommé professeur ordinaire de grec dans l'université; et en 1727 il réunit à cette chaire celle des langues orientales. Il mourut le 16 mars 1736. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Éléments de la langue arabe*, en latin, Helmstadt, 1718, in-4°; *De fatis studiorum apud Arabos; Dissertation sur le philosophe arabe Alkendi; Observations philologiques*, 10 parties, Helmstadt, 1725-1733; *Antiquités sacrées des Grecs*, Helmstadt, 1734.

**LACKINGTON** (Jacques), célèbre libraire anglais, né vers 1746, dans le comté de Sommerset, commença d'abord par vendre des petits pâtés dans les rues. A l'âge de 14 ans, sa mère le plaça comme garçon dans une boutique de cordonnier. Les conversations des ouvriers excitèrent sa curiosité, et, comme ils étaient de la secte des *méthodistes*, il ne tarda pas à adopter leurs opinions, et il devint si exalté dans sa dévotion qu'il passait une partie de la nuit à lire la Bible. La lecture des anciens philosophes succéda à celle de la Bible, et il devint bibliomane. Il abandonna l'état de cordonnier et ouvrit en 1774 une espèce de boutique composée surtout de vieux livres. Il acquit une certaine fortune. En 1779 il publia le catalogue de ses livres qui s'élevaient à 12,000 vol.; en 1784 ce nombre fut de 30,000. Il a publié : *Mémoires des quarante-cinq premières années de ma vie*, 1791, in-8°; *Deuxièmes confessions*, auxquelles il a ajouté des lettres sur les conséquences dangereuses d'avoir des filles élevées dans des pensions, 1804.

**LACKMAN** (Adam-Henri), savant philologue saxon, né en 1694, à Weningen dans le duché de Lauenbourg, mourut à Kiel le 17 août 1753. Il a laissé : *Miscellanea litteraria*, Hambourg, 1721, in-8°; *Epistolæ diversi argumenti*, etc., Hambourg, 1728, in-8°; *Introduction à l'histoire de la principauté de Slesvig* (en allemand), Hambourg, 1730-1746, 5 partie in-8°; *Annalium typographicarum selecta quædam capita*, ibid., 1740, in-4°, etc.

**LACLÈDE**, né vers le commencement du 18e siècle, n'est connu que par *l'Histoire générale du Portugal*, Paris, 1735, 2 vol. in-4° ou 8 vol. in-12 : cet ouvrage est estimé. MM. Fortia d'Urban et Mielle en annoncent une édition refondue et augmentée en 10 vol. in-8°.

**LACLOS** (PIERRE-AMBROISE FRANÇOIS CHODERLOS DE), littérateur, né à Amiens en 1741, entra au service à l'âge de 18 ans, devint capitaine du génie en 1778, et s'attacha en 1789, en qualité de secrétaire, au duc d'Orléans, dont il fut bientôt l'ami et le confident, et qu'il accompagna lors de sa prétendue mission en Angleterre. Rédacteur du *Journal des Amis de la constitution*, Laclos composa de concert avec Brissot la fameuse pétition qui provoqua le rassemblement du Champ-de-Mars, et dans laquelle on demandait que le roi fût mis en jugement. Nommé en 1792 maréchal de camp et gouverneur des établissements français dans l'Inde, Laclos fut enveloppé dans la disgrâce de son protecteur et jeté en prison à Picpus, d'où il sortit bientôt pour exécuter à Meudon et à la Fère des expériences sur de nouveaux projectiles. Arrêté une seconde fois et rendu à la liberté par les événements du 9 thermidor, il fut nommé secrétaire général de l'administration des hypothèques, puis général de brigade, commandant l'artillerie aux armées du Rhin et d'Italie, et mourut à Tarente le 5 octobre 1803. Laclos, qui se fit aimer et estimer pour la douceur de ses manières et la bonté de son cœur, est malheureusement auteur d'un livre immoral, d'autant plus dangereux qu'il est écrit avec plus d'esprit. Outre *les Liaisons dangereuses*, 1782, 4 parties in-12, ou 2 vol. in-8°, roman souvent réimprimé et qui n'est que trop connu, Laclos a publié des *Poésies fugitives*, et une *Lettre à l'Académie française*, 1786, in-8°, sur le prix qu'elle se proposait de donner pour l'éloge de Vauban. Barbier lui attribue la rédaction des *Causes secrètes de la révolution du 9 au 10 thermidor*, par Villate, 1795, in-8°.

**LACOLOMBE** (JACQUES), avocat, puis libraire, né en 1724 à Paris, mort dans cette ville le 16 septembre 1801, a coopéré à la rédaction du *Mercure* de 1761 à 1768, fourni à l'*Encyclopédie méthodique* 6 *Dictionnaires* particuliers, formant 13 vol. in-8°, et publia 14 autres ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, Paris, 1757, in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, 1762, 2 vol. in-8°; *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal, commencé par le président Hénault*, 1759, 2 vol. in-8°; *Précis de l'art dramatique chez les anciens et chez les modernes*, 1808, 2 vol. in-8°, en société avec Champfort.

**LACOLOMBE DE PREZEL** (HONORÉ), frère du précédent, avocat, né à Paris en 1725, est auteur des ouvrages suivants : *Progrès du commerce*, Paris, 1760, in-12; *les Pensées de Pope, avec un abrégé de sa vie*, etc., 1766, in-12; *Dictionnaires d'anecdotes*, etc., 1756, 2 vol. in-8°; *iconologique*, etc., 1756, in-12; *portatif de jurisprudence*, 1763, 3 vol. in-12; *des portraits historiques*, 1768, 3 vol. in-8°.

**LA COLOMBIÈRE**. *Voyez* **COLOMBIÈRE** et **VULSON**.

**LACOLONIE** (JEAN-MARTIN DE), maréchal de camp, né en 1674 à Bordeaux, mort dans cette ville le 26 novembre 1759, après avoir passé presque toute sa vie au service de l'empereur d'Allemagne, a publié : *Mémoires contenant les événements de la guerre depuis le siége de Namur en* 1692 *jusqu'à la bataille de Belgrade*, Bruxelles (Blois), 1737, 2 vol. in-12; Francfort (Bordeaux), 1730, 2 vol. On lui attribue l'*Histoire de la ville de Bordeaux*, 1757, 3 vol. in-12.

**LACOMBE** (GUI DU ROUSSEAU DE), avocat au parlement de Paris, mort en 1749, est auteur de plusieurs ouvrages de jurisprudence, dont les plus importants sont : *Commentaires sur les nouvelles ordonnances, sur les donations*, etc., 1733, in-4°; *Recueil de jurisprudence civile*, 1767, in-4°; *Traité des matières criminelles*, 1769, in-4°; *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, ibid., 1771, in-8°. Il a donné aussi une édition du *Praticien universel*, de Couchot, augmenté d'un petit *Traité* sur l'exécution provisoire des sentences des premiers juges en différentes matières, etc., 1738; et une nouvelle édition des *Arrêts de Louet*, avec des augmentations, 1742, 2 vol. in-fol.

**LACOMBE** (FRANÇOIS), littérateur, dit *Lacombe d'Avignon*, né en 1733, mort commissaire de police à Montpellier en 1795, a été l'éditeur des *Lettres choisies de Christine, reine de Suède*, 1759, in-12. Le succès de cet ouvrage lui donna l'idée de publier les *Lettres secrètes de Christine*, etc., Paris, 1762, in-12, recueil apocryphe. Il a traduit de l'anglais les *Lettres du comte d'Orrery*, celles du *lord Shaftesbury*, et publia : *Dictionnaire du vieux langage français*, 1765-67, 2 vol. in-8°; *Observations sur Londres et ses environs*, etc., 1780, in-12, réimprimées sous le titre de : *Tableau de Londres*, etc.

**LACOMBE** (DOMINIQUE), né en 1749, à Montrejean, près de Toulouse, était recteur du collége de Bordeaux, quand la révolution éclata; il en embrassa les principes, et bientôt fut député à l'assemblée législative; mais donna sa démission lors du décret qui supprimait tout costume ecclésiastique. En 1797 il fut nommé évêque de Bordeaux, et après les négociations qui amenèrent le concordat de 1801, et dans lesquelles il joua un rôle important, il vint occuper le siége d'Angoulême. Constamment attaché aux principes auxquelles il devait sa dignité, il sut conserver dans son diocèse une sorte de crédit et de popularité, même après le retour des Bourbons, et mourut le 5 avril 1823. *L'Ami de la religion* a consacré une *Notice* à Lacombe, tom. XXXV, p. 337.

**LACOMBE-SAINT-MICHEL** (J. P.), né dans le Languedoc en 1749, d'une famille noble, était parvenu au grade de capitaine d'artillerie avant la révolution, dont il adopta les principes avec chaleur. Député du département du Tarn à la Convention, il y siégea à l'extrême gauche, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans sursis et sans appel. Envoyé peu après en Corse, il y résista vigoureusement aux Anglais, et se vit cependant forcé d'abandonner le pays pour retourner à la Convention où il se fit très-peu remarquer. En 1795 il passa au conseil des Anciens, et se montra favorable au Directoire qui le nomma en 1798 ambassadeur près de la cour de Naples. L'année suivante il rentra au service, fut créé successivement général de brigade, général de division, inspecteur général de l'artillerie, grand officier de la Légion d'honneur, fut employé en Italie, dans le Hanovre, en Espagne, en Allemagne, et mourut le 27 janvier 1812, des suites de ses blessures et de ses fatigues.

**LACOMBE** (JEAN-BAPTISTE), président du tribunal révolutionnaire de Bordeaux en 1793, était né à Toulouse

dans une classe obscure, et après avoir fait de médiocres études, s'était établi maître d'école. Au 31 mai 1793, les représentants Baudot, Tallien et Ysabeau, envoyés à Bordeaux pour y poursuivre les débris de la faction de la Gironde, ne crurent pouvoir faire mieux que de le nommer président du tribunal qu'ils créèrent sous le nom de *commission militaire*. La chute de Robespierre amena la sienne, et dès le 27 thermidor, Lacombe fut lui-même traduit à un autre tribunal qui venait d'être substitué à la *commission militaire*. Il fut condamné et exécuté sur-le-champ.

**LACORTE** (Juan de). *Voyez* **CORTE**.

**LACOSTE** (Jean), en latin *Janus à Costa*, savant jurisconsulte, né à Cahors vers 1560, se rendit à Bourges, où il suivit, pendant 5 ans, les leçons de Cujas. A son retour dans sa patrie, il fut pourvu de la chaire de droit romain; mais il s'en démit en 1599 pour passer à l'université de Toulouse, revint en 1630 à Cahors, et mourut le 13 août 1637. On a de lui : *Commentarius ad institutiones juris civilis*, Utrecht, 1714, in-4°, Leyde en 1744; *Commentaria in Decretales*, Paris, 1676, in-4°.

**LACOSTE** (Élie), médecin à Montagnac, département de la Dordogne. avant la révolution, en embrassa les principes, fut élu d'abord administrateur de son département, puis député à la Convention, où il vota la mort du roi, sans sursis et sans appel. Ce fut lui qui fit en juin 1794, au nom du comité de salut public, le fameux rapport sur la prétendue *conspiration du baron de Batz* ou *de l'étranger*, qui fit verser bien du sang. Après avoir contribué à la chute de Robespierre, Lacoste se vit accusé lui-même à raison de ses fonctions dans les comités de salut public et de sûreté générale. Amnistié lors de la publication de la constitution de l'an III, il ne reparut plus sur la scène politique, et mourut dans l'été de 1803.

**LACOSTE** (Jean), fils d'un avocat célèbre de Dijon, né dans cette ville en 1725, y suivit la carrière du barreau avec la plus grande distinction, et mourut le 15 septembre 1793. On a de lui, outre beaucoup de mémoires imprimés : *Lettres galantes et morales*, 1754, in-12; *Essai sur la pesanteur*, Dijon et Paris, 1762, in-12; *Judith* et *David*, tragédies, Paris, 1763, in-12; *Cléopâtre*, tragédie, 1774, in-12; *Éloge de Henri IV*. Ses *OEuvres* ont été publiées, Dijon, 1789, 2 vol. in-12.

**LACOSTE** (le baron de), né à Dax, en Gascogne, fut reçu en 1757 avocat au parlement de Bordeaux. S'étant rendu à Paris, Lacoste partagea son temps entre les audiences du palais et les labeurs du Châtelet. En 1766, le contentieux du bureau des colonies lui fut confié. Sa carrière fut interrompue par les suites d'un coup de feu reçu en couvrant de son corps son père menacé. Il fut nommé, en novembre 1774, premier commis du bureau des colonies. Le mandat de député de Saint-Domingue lui fut confié le 11 janvier 1783, par le roi. Admis à la retraite dans cette même année, il obtint une pension de 12,000 francs avec un brevet d'intendant colonial. Des revers de famille obligèrent Lacoste à solliciter en 1789, la place d'intendant dont il avait le brevet. En exécution du décret de l'assemblée nationale du 27 novembre 1791, le roi le choisit pour être l'un des quatre envoyés chargés de se rendre aux colonies des Antilles, où déjà des troubles sérieux avaient éclaté. Revenu de cette mission en février 1792, Lacoste fut proposé par Dumouriez comme ministre de la marine et des colonies. Entré en fonctions vers la fin de mars, le 21 juillet 1792, il cessa de toucher le traitement de 50,000 livres qu'il recevait comme ministre. Il fut dans ce même mois nommé ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Toscane. Dénoncé comme ayant mal choisi les employés des iles et pour n'y avoir pas envoyé des forces suffisantes, il fut mandé à la barre de la Convention nationale le 8 novembre et décrété d'accusation. Appelé, en germinal an VIII (mars 1800), au conseil des prises, il ne cessa d'en faire partie qu'à la suppression de ce conseil (août 1815), et mourut quelques années après.

**LACOSTE** (le marquis Hippolyte-Gracieux de), né à Confolens (dans la Charente), était résident de France près le duc de Deux-Ponts en 1789. Nommé député de la noblesse du Charolais aux états généraux, il s'y montra l'un des députés de son ordre les plus favorables à la révolution, et fut un de ceux qui allèrent les premiers se réunir au tiers état. Il passa à l'étranger après la dissolution de l'assemblée, rentra en France en 1795, et y fut arrêté comme émigré; mais il présenta des certificats constatant sa résidence à Lyon, et fut mis en liberté. Il habita ensuite paisiblement Paris, où il fit prononcer son divorce avec M^lle^ de Vérac pour épouser une actrice de l'Opéra-Buffa (*la Balletti*). En 1801, il fut nommé sous-préfet de Molle, dans le département des Deux-Sèvres, sous le nom de *Lacoste-Messelière*, et dès l'année suivante, il obtint la préfecture de l'Allier. Il est mort dans ces fonctions à Moulins, vers la fin du gouvernement impérial.

**LACOSTE** (Jean-Baptiste), avocat, et député à la Convention nationale par le département du Cantal, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il fut chargé de plusieurs missions, et prit fort peu de part aux travaux de l'assemblée; envoyé aux armées du Nord, il donna des preuves de courage; il servit lui-même les pièces de canon à Haguenau, et resta dans la mêlée à la défaite de Hoche, à Kaiserlautern. Lacoste accompagna l'armée qui fit la conquête de la Hollande. Quelque temps après son retour, il fut accusé par ses collègues Faure et Dentzel, d'avoir organisé la commission qui ensanglata l'Alsace sous la direction de l'accusateur public Schneider. Lacoste fut décrété d'arrestation, fut ensuite amnistié, et nommé préfet du département des forêts, sous le consulat. Ayant accepté la préfecture de la Sarthe, en 1815, il fut atteint par la loi d'amnistie du 12 janvier 1816, se retira en Belgique et mourut vers 1820.

**LACOSTE** (Pierre-François), né vers 1754 au village de Plaisance, près Toulouse, était vicaire à la Dalbade, faubourg de Toulouse, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, adhéra à la constitution civile du clergé, en faveur de laquelle il écrivit, et publia quelques brochures politiques. Plus tard il professa l'histoire naturelle et la physique à l'école centrale du Puy-de-Dôme, puis au lycée de Clermont-Ferrand et à la faculté des sciences de cette ville; enfin il fut nommé conservateur du cabinet de minéralogie et professeur au jardin des plantes de Clermont-Ferrand où il mourut le 18 avril 1826.

**LACOSTE** (le baron Étienne-Clément), né à Romans en Dauphiné, le 27 décembre 1773, s'enrôla en 1792 dans un bataillon des volontaires de la Drôme, fut envoyé à l'armée des Alpes avec le grade de lieutenant, et assista au siége de Toulon, sous les ordres du général Dugommier. Il servit ensuite sous le même chef dans l'armée des Pyrénées-Orientales, fut blessé à l'attaque de la redoute de la Seine et à la bataille de Saint-Laurent de la Mouga (6 mai 1794). Plus tard, Lacoste, nommé capitaine adjudant-major, passa à l'armée d'Italie, commandée par Bonaparte, et s'y distingua dans plusieurs affaires, notamment à la bataille d'Arcole (octobre 1796). Il accompagna son général en Égypte, et prit une part glorieuse au siége de Saint-Jean-d'Acre, où il reçut un coup de feu; au combat de Damiette, où son intrépidité lui valut le grade de chef de bataillon; et enfin à la bataille d'Alexandrie, où il eut une jambe cassée. Après son retour en Europe, il fut employé dans les guerres contre l'Autriche en 1805, dans les campagnes de Prusse et de Pologne en 1806 et en 1807. Le grade de colonel fut la récompense de sa conduite à la sanglante bataille de Preussich-Eylau. Envoyé en Espagne dès 1808, il se signala dans une foule d'affaires, entre autres aux siéges de Bilbao, de Saint-Ander et de Burgos, aux batailles d'Espinosa et d'Occana. Lacoste, créé baron et nommé général de brigade, fut chargé d'un commandement dans la campagne de Saxe (1813). Pendant que les Français se repliaient sur le Rhin, il fut atteint d'un coup mortel.

**LACOSTE** (le comte N.) servait avec distinction dans l'arme du génie, et était parvenu au grade de colonel, lorsqu'il fit en cette qualité la campagne de 1807, et fut blessé à la bataille de Friedland. Employé au siége de Dantzig, il en dirigea les opérations, et contribua puissamment à la prise de cette ville. Napoléon l'attacha à sa personne, en qualité d'aide de camp, avec le grade de général de brigade. Les événements d'Espagne, en 1808, ayant nécessité l'envoi dans ce pays d'une force imposante, le général Lacoste reçut ordre de s'y rendre, et ayant été chargé de la conduite du siége de Saragosse, il y déploya autant d'intrépidité que de talents; une balle l'atteignit au front et le tua, le 21 février 1809, au moment où les assiégés faisaient leurs dispositions pour se rendre.

**LACOSTE** (Henri VERDIER de), d'une famille commerçante de Nîmes, adopta avec modération les principes qui éclatèrent en 1789. Décrété d'accusation, comme l'un des chefs du parti fédéraliste, pour avoir voulu s'opposer au 31 mai, il quitta la France. Le 9 thermidor lui en rouvrit les portes; il entra dans la carrière administrative, et fut nommé en l'an VIII, par le département du Gard, membre du corps législatif. Nommé de nouveau, en l'an XIII, il ne fut pas admis par le sénat, et occupa aux archives de la police générale une place de chef de division. Après la chute de Napoléon en 1814, il fut envoyé dans les départements de l'Ouest, pour y diriger l'esprit public, fut rappelé et resta sans emploi, jusqu'au mois de mai 1815, où son département le nomma député à la chambre des représentants. Il commença par s'y déclarer contre le gouvernement de Napoléon, et publia contre l'*acte additionnel* une brochure énergique, intitulée : *Appel aux promesses de l'empereur*. Le second retour du roi rendit Lacoste à la vie privée. Il travailla alors à la rédaction de plusieurs journaux, entre autres, de *la Quotidienne*. Le drame de *Washington*, représenté avec quelque succès en 1793, sur le théâtre de l'Odéon, lui est attribué. Il mourut vers 1821.

**LACOSTE** (Bertrand de). *Voyez* **COSTE** (de la).

**LA COUDRAYE** (François-Célestin de LOYNES, chevalier de), né vers 1750, entra dans la marine sous les auspices de son compatriote l'amiral Destouches, et s'y fit remarquer surtout par son savoir. Il publia d'abord une *Dissertation sur la manière de déterminer les longitudes en mer*, couronnée par la Société des arts et métiers d'Utrecht en 1783; puis une *Théorie des Vents*, qui remporta en 1785, un prix proposé par l'Académie des sciences de Dijon. Choisi par la noblesse du Poitou comme un de ses députés aux états généraux de 1789, il vota avec la minorité, et finit par émigrer. Il alla d'abord à Copenhague, où il donna des leçons aux jeunes officiers de marine et devint membre de l'académie. Après plusieurs années de séjour il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il n'eut pas moins de succès, et il y reprit l'impression de son *Dictionnaire de marine* commencée à Copenhague. Étant entré dans la marine russe, le chevalier de la Coudraye y obtint le grade de capitaine. Il mourut à Saint-Pétersbourg à la fin de 1815.

**LA COUDRAYE** (le marquis de), frère aîné du précédent, naquit en 1746, et fut gouverneur de Fontenay-le-Comte. Il servit aussi dans la marine, qu'il avait quittée avant la révolution. Ayant émigré en 1792, il fit les campagnes dans les armées des princes, et se retira en Allemagne. En 1814, il rentra en France, fit imprimer une brochure avec ce titre singulier : *les Vérités éternelles qui constituent les empereurs et les rois, d'où il résulte que le révolutionnaire Bonaparte, en osant couronner sa tête, avait lui-même prononcé son arrêt de mort*. Cette publication, citée par Quérard, est très-rare. L'auteur retourna dans le nord de l'Europe, où il est mort en 1817.

**LA COUDRAYE-BOISBAUDRON** (N. de LOYNES de), frère cadet des précédents, connu dans le monde sous le nom de *baron de Boisbaudron*, eut une jeunesse très-dissipée. Il travailla à la feuille royaliste, *les Actes des Apôtres*, et émigra en 1792. Il remplit ensuite, dans les intérêts du roi, plusieurs missions auprès des Vendéens, fut blessé dans une descente sur les côtes de Bretagne, et mourut en 1801 des suites de ses blessures. Il a publié quelques poésies légères et vaudevilles.

**LACOUR** (dom Didier de), instituteur des congrégations de Saint-Vannes et de Saint-Maur, né en 1550 à Monzeville près de Verdun, n'avait pas commencé ses études lorsqu'il prit l'habit de Saint-Benoît; il n'en apprit pas moins le grec, le latin, l'hébreu et la théologie. Tourmenté du désir de la perfection, il eut beaucoup à souffrir de la part des autres religieux, qui trouvaient dans sa fidélité scrupuleuse à remplir la règle un reproche frappant du mépris dans lesquels ils l'avaient laissée tomber. Nommé prieur en 1600, il fut puissamment secondé dans ses projets de réforme par le prince Éric de Lorraine, évêque de Verdun, eut la consolation de voir les deux abbayes de Saint-Vannes et de Saint-Maur érigées en congrégation par le pape Clément VIII, et mourut à Saint-Vannes le 14 novembre 1623. Sa *Vie* a été écrite par dom Haudiguier, 1732, in-12.

**LACOUR** (Jacques de), écrivain irlandais, d'extraction française, né en 1709, montra de bonne heure du talent pour la poésie, et publia, avant l'âge de 20 ans, une Épître d'*Abailard à Héloïse,* où l'on trouva une imitation assez heureuse de Pope. Un poëme qu'il publia 2 ans après, en 1733, intitulé *Aperçu de la poésie* (Prospect of poetry), donna de lui une idée encore plus avantageuse; mais il ne produisit plus rien au delà, si ce n'est quelques satires qui n'ajoutèrent point à sa réputation. Il entra bientôt après dans les ordres, et n'y obtint que peu d'avancement par suite de sa passion pour le vin. Il passait souvent les nuits entières dans des cabarets. Vers la fin de sa vie, il vendit à son frère un petit bien, sur le revenu duquel il avait principalement vécu jusqu'alors, pour une certaine somme qui devait lui être payée chaque année, outre la nourriture et le logement: il s'engageait en même temps à rentrer chez lui avant minuit, sous peine de payer une amende d'un schelling; il en résulta que sa rente se trouvait presque absorbée par des amendes réitérées. Lacour mourut en 1781.

**LACOUR**, professeur de dessin à l'école de Bordeaux, né dans cette ville en 1746, y mourut le 28 janvier 1814, associé de l'Institut. Élève du célèbre Vien, il avait fait le voyage de Rome, et refusé les offres les plus brillantes pour rester dans sa ville natale, dont la plupart des églises possèdent quelques-uns de ses tableaux. On regarde comme son chef-d'œuvre *Saint Paulin, archevêque de Bordeaux, accueillant dans son palais une foule de malheureux persécutés.*

**LACOUR** (N. Guyot, baron de), lieutenant général, né à Carignan, département des Ardennes, en 1771, entra comme cadet dans le régiment de Royal-Auvergne. En 1793, il était capitaine et aide de camp du général de Fontbonne. Élevé au grade de chef de bataillon adjoint aux adjudants généraux, puis à celui d'adjudant général, il fit en cette qualité la campagne de Hollande, sous le général Pichegru, passa ensuite à l'armée d'Allemagne sous le commandement du général Moreau. En 1801, il fut nommé général de brigade, et le commandement des départements de l'Yonne, de la Mayenne et de la Loire lui fut confié. En 1805, il passa à l'armée d'Italie. En 1809, il faisait partie de la grande armée, et se distingua surtout à l'attaque du pont de Landshut. C'est peu après, à la bataille de Wagram, que ce brave général fut blessé à mort. Transporté à Vienne, il y mourut le 28 juillet.

**LACOURT** (Jean), historiographe, naquit à Reims sur la fin du 17e siècle. Ordonné prêtre et n'ayant pu se décider plus tard à accepter la cure de Cumières, il se rendit à Paris et fut placé chez le premier médecin du roi en qualité de précepteur. Libre d'une partie de son temps, il se livra à l'étude de l'antiquité de l'histoire et rassembla de nombreux matériaux pour un traité historique de la théologie des païens, où il s'attache à rechercher les sources et les progrès de l'idolâtrie par des preuves qu'il tire des médailles et autres monuments de l'antiquité. Rappelé à Reims par un oncle, chanoine de la collégiale de Saint-Symphorien, qui lui résigna son bénéfice, il obtint, à la mort de l'archevêque le Tellier, un canonicat de la cathédrale, et devint recteur de l'université, place qu'il occupait encore en 1720. L'abbé Lacourt était caustique; les officiers du gouvernement le craignaient; aussi saisit-on l'occasion de deux méchantes épitaphes des cardinaux Richelieu et Mazarin, qu'on fit courir dans Reims sur le cardinal de Mailly, mort en 1721, pour l'arrêter (janvier 1722) et le transporter à la Bastille, d'où il ne sortit que six mois après, pour être exilé à Rouen comme appelant de la bulle. Il y resta jusqu'au mois de mars 1726, et il obtint alors de se rendre à Paris, où il mourut en octobre 1730, laissant à l'Hôtel-Dieu de Reims tout son mobilier. L'abbé Lacourt s'était occupé d'une manière toute particulière de l'histoire de Reims. Il était parvenu à exécuter sur un plan magnifique un ouvrage qui, on ne sait par quelle fatalité, fut enlevé à sa mort.

**LACOURT.** *Voyez* **VANDENHOVE.**

**LACRETELLE** aîné (Pierre-Louis), né à Metz en 1751, débuta avec éclat dans la carrière du barreau, et se lia dès 1780 avec les hommes les plus distingués dans les lettres. L'un des rédacteurs du *Répertoire de jurisprudence* et du *Mercure,* il recueillit aussi quelques palmes académiques, et fut en 1787 appelé à faire partie d'une commission chargée de préparer la réforme de la législation pénale. Lorsque la révolution éclata, Lacretelle en embrassa les principes avec modération, et siégea à l'assemblée législative avec les défenseurs de la monarchie constitutionnelle. Cette conduite, au milieu de l'exaspération générale, l'obligea de s'éloigner des affaires après le 10 août, et il ne sortit de la retraite qu'au 9 thermidor. Élu juré de la haute cour nationale, il entra ensuite au corps législatif (1801), mais y vota contre les projets du nouveau gouvernement, et par conséquent n'obtint aucun emploi. L'Académie française l'appela bientôt à remplacer la Harpe. Pendant l'empire, Lacretelle se consacra aux études philosophiques et littéraires, et rédigea quelques mémoires consultatifs, entre autres pour le prince de Carignan, de la maison de Savoie. En 1817 il s'associa aux rédacteurs de *la Minerve,* et inséra dans ce journal quelques articles écrits dans ses principes bien connus d'indépendance. Lorsque parut la première loi de censure sur la presse périodique, il tenta d'en éluder les dispositions en se faisant libraire, et publia des brochures politiques qui réellement étaient une suite de *la Minerve.* Cité pour ce fait devant la police correctionnelle, il fut condamné à un mois de prison: la bienveillance royale lui fit remise de cette peine. Il s'occupait de revoir ses ouvrages et d'en publier une édition complète, lorsqu'il mourut le 5 septembre 1824. M. Parent-Réal lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclopédique,* tome XXIV. Il n'a paru de l'édition complète de ses œuvres que les volumes suivants: *Éloquence judiciaire et philosophie législative,* tomes I et III; *Roman théâtral,* tome IV; *Portraits et tableaux,* tomes V et VI: cette édition doit être continuée, et contiendra deux ouvrages inédits: *les Études sur la révolution* et *mes Soirées à Malesherbes.* Lacretelle est encore auteur des articles de logique, métaphysique et morale dans l'*Encyclopédie méthodique.* Son opinion sur le *Génie du christianisme* est imprimé dans une *Collection d'observations critiques* sur cet ouvrage, Paris 1817, in-8°.

**LACROIX** (Étienne), jésuite, né en 1579 à Saint-Pierre de Bogerat, dans le diocèse d'Évreux, s'embarqua

en 1602 pour les Indes orientales. Arrivé à Goa, il fut chargé d'enseigner la philosophie et la théologie à Salcette, et s'acquitta de cet emploi pendant un grand nombre d'années. Il mourut le 24 septembre 1643. Parmi ses productions on distingue la *Vie de saint Pierre, apôtre,* poëme en langue maratte, et différents *Discours en vers,* contenant la réfutation des erreurs des Orientaux; Goa, de l'imprimerie de la maison professe de la société, 1634, 2 tom. in-fol.

**LA CROIX** (Emeric de), en latin *Cruceus,* né à Paris vers 1590, est principalement connu par une édition de Stace imprimée à Paris en 1618, 2 vol. in-4°. On a encore de lui : *Adonia seu Mnemosyne Henrici Magni,* Paris, 1615, in-8°; *Soteria casalea sive expeditio italica Ludovici Justi,* Paris, 1820, in-8°; etc.

**LA CROIX** (Jacques de), en latin *Crucius,* né à Delft vers la fin du 16e siècle, commença ses études à Leyde, et les finit à l'université de Franeker. De retour dans sa patrie, il se maria, et fut nommé pasteur de l'église réformée, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1650. Le recueil de ses lettres fut imprimé, pour la première fois, à Delft en 1655, in-8°.

**LACROIX** (Séraphin de), savant récollet, né à Lyon en 1589, a laissé quelques ouvrages de controverse, parmi lesquels on distingue : *le Flambeau de la vérité catholique,* Paris, 1627, in-4°.

**LACROIX-MARRON** (N. de), né à Bordeaux dans le 16e siècle, embrassa la profession des armes, et servit sous les ordres du duc d'Épernon. On connaît de lui un ouvrage en vers intitulé : *la Muse catholique,* Bordeaux, 1612, in-8 .

**LACROIX** (Phérotée de), Lyonnais, maître de langues, de géographie et de mathématiques, mort vers 1715, est auteur des ouvrages suivants : *Abrégé de la morale,* Lyon, 1675; *l'Art de la poésie française,* 1675, in-8°; *Nouvelle méthode pour apprendre facilement la géographie universelle,* Lyon, 1690, 4 vol.; ibid., 1705, 5 vol. in-12; *Relation universelle de l'Afrique ancienne et moderne,* Lyon, 1688, 4 vol. in-12; ibid., 1713, 2 vol. in-8°.

**LACROIX** (de), de Paris, secrétaire de l'ambassade de Constantinople sous M. de Nointel, parti de Toulon en 1670, revenu 10 ans après, et que l'on croit mort en 1704, a publié : *Mémoires concernant diverses relations très-curieuses de l'empire ottoman,* Paris, 1684, in-12, 2 vol.; *Guerres des Turcs avec la Pologne, la Moscovie et la Hongrie,* Paris, 1689, in-13; *État général de l'empire ottoman, depuis sa fondation jusqu'à présent,* Paris, 1695, 3 vol. in-12; *la Turquie chrétienne contenant l'état présent des nations et des Églises grecque, arménienne et maronite dans l'empire ottoman,* Paris, 1695, in-12.

**LACROIX** (Jean-Baptiste), auteur dramatique, naquit à Paris (en 1664, suivant quelques biographes, et en 1672 suivant d'autres). On ne cite de lui qu'une seule pièce de théâtre, l'*Amant Protée,* comédie française en 3 actes et en prose. Fils d'un armurier du roi, il devint 1er secrétaire du maréchal Biron, inspecteur général de l'infanterie, et il obtint, après 12 années de services, une pension de 4,000 francs, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1742.

**LACROIX** (Antoine de), vivait dans le 16e siècle, et fit imprimer, en 1561, une tragi-comédie intitulée : *les Trois enfants dans la fournaise,* imprimée sans division d'acte ni de scènes.

**LACROIX** (C. S.), avocat au parlement et auteur de plusieurs pièces de théâtre, vivait au commencement du 17e siècle. Il a laissé *Climène,* tragi-comédie-pastorale, 1628; l'*Inconstance punie,* ou *Mélanie,* tragi-comédie, 1630.

**LACROIX** (l'abbé Louis-Antoine-Nicolle de), géographe, né en 1704 à Paris, mort dans cette ville le 14 septembre 1760, est très-connu par la *Géographie moderne,* Paris, 1747, in-12, ouvrage élémentaire qui, pendant plus de 50 ans, a servi de base à l'instruction dans les colléges, et dont les éditions ont été successivement améliorées jusqu'au moment où elle a été effacée par les *Géographies* de Mentelle, Guthrie, Pinkerton, etc. Lacroix donna lui-même un *Abrégé de sa Géographie à l'usage des jeunes personnes,* 1758, in-12. On lui doit en outre : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin,* traduite de l'italien de Ballerini, 1760, in-12.

**LACROIX** (J. P. de), né en 1754 à Pont-Audemer, exerçait la profession d'avocat à Anet lorsqu'il fut élu député d'Eure-et-Loire à l'assemblée législative. Ce fut lui qui signala par le nom de *côté gauche* et de *côté droit* les deux partis qui divisaient l'assemblée comme la nation. Lacroix ne se fit guère remarquer que par son empressement à prendre la parole contre les ministres, et par l'amertume des reproches qu'il leur adressait. Réélu à la Convention, il y vota la mort du roi, sans appel et sans sursis, s'unit aux girondins contre Marat, aux cordeliers contre les girondins, et périt sur l'échafaud le 8 avril 1794.

**LACROIX** (Sébastien), démagogue fougueux, commissaire de la commune de Paris pour les subsistances, fut envoyé en mission à Meaux, en septembre 1792, époque à laquelle eut lieu, dans cette ville, le massacre des prêtres. De retour à Paris, il proposa l'abolition de la royauté, fut membre du comité révolutionnaire, dont il exerça les fonctions avec fureur. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, comme complice d'Hébert, il fut condamné à mort, et exécuté le 13 avril 1794.

**LACROIX** (Isaac-Jacob), graveur à la pointe et au burin, né à Païerne, canton, de Berne, en 1751, mort dans les premières années du 19e siècle, reçut des leçons de différents maîtres, passa deux années à Rome pour se perfectionner, et, de retour dans sa patrie, ne s'occupa qu'à la gravure d'ornements typographiques. On regarde comme ses meilleures productions une *Vue de Césène* et une *de l'église de Saint-Pierre de Rome,* d'après Hackert.

**LACROIX** (Claude), jésuite, né en 1652 à St.-André, dans le duché de Limbourg, entra dans la société en 1673, et enseigna la morale à Cologne et à Munster. Il mourut à Cologne le 1er juin 1714. On ne connaît de lui qu'un *Commentaire sur la théologie morale de Busembaum,* Cologne 1719, 2 vol. in-fol.

**LACROIX** (Jean-François de), de Compiègne, laborieux compilateur du 18e siècle, travailla à l'*Histoire littéraire des femmes françaises,* publiée en 1769, par l'abbé de la Porte, et au recueil de *Contes, Aventures et faits singuliers,* tirés du *Pour et Contre,* de l'abbé Prevost. Il fit paraître en outre, sous le voile de l'anonyme, un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire et à l'éducation.

**LACROIX** (Pierre-Firmin), prêtre de la doctrine chrétienne, professa la philosophie à l'université de Toulouse, et mourut en 1786. On a de lui : *Traité de morale, ou Devoirs de l'homme envers Dieu, envers la société et envers lui-même,* Carcassonne et Paris, 1767, in-12; *Connaissance analytique de l'homme, de la matière et de Dieu,* Paris, 1772, in-12.

**LACROIX** (Marie-Nicolas CHRESTIEN de), né à Paris le 3 octobre 1754, était fils de J. Fr. Aug. Chrestien, écuyer, sieur de Lacroix, ancien secrétaire d'ambassade. Élève de l'école militaire, il en sortit en 1769 pour entrer dans les gardes de la porte de Louis XV. Le comte de Vergennes le fit attacher en 1771 à son ambassade en Suède. En 1775, Lacroix entra au bureau des ingénieurs-géographes du ministère des affaires étrangères. Il put alors se livrer plus facilement à son goût pour les arts; il reprit ses pinceaux, et fit plusieurs tableaux qui annonçaient un homme destiné à figurer parmi les plus habiles paysagistes. Mais la géographie et la topographie réclamaient la meilleure partie de son temps; il se vit donc obligé de consacrer sa plume et son crayon à ce genre dans lequel il devint maître et fit école. Le 1er mai 1779, il rejoignit au Havre le régiment provincial de Paris, auquel il était attaché en qualité de porte-enseigne depuis le 24 mars 1775. Le 20 mai 1779, il fut nommé sous-lieutenant au même corps, et le 22 novembre suivant lieutenant de dragons. Le 1er mars 1780 il reprit ses fonctions d'ingénieur pour les limites de la Lorraine, et en novembre 1781, ses travaux de cabinet à Versailles. Le 24 octobre 1784, il fut envoyé avec le comte d'Ornano, commissaire du roi, pour reconnaître l'état politique et topographique de la frontière des Pyrénées, en tracer la délimitation et essayer de terminer les différends qui existaient depuis longtemps entre les deux puissances relativement au pays de Quint et au pâturage des Aldudes. Le 5 février 1788, il reçut le brevet de capitaine au régiment provincial d'artillerie de Besançon, réformé en 1790, et dans la réforme duquel il fut compris. Il continua toutefois ses travaux aux Pyrénées jusqu'au 1er juin 1793, époque où les hostilités avec l'Espagne y mirent fin. Lorsque en 1793 il fut question de faire franchir la frontière espagnole à l'armée française, on vint à lui comme au plus capable pour l'engager à prendre du service dans l'état-major avec le grade d'adjudant-commandant. Chrestien de Lacroix refusa ce grade et retourna à Paris pour s'y livrer à ses travaux de cabinet, avec le titre de chef de bureau topographique du ministère des relations extérieures. En 1802 le ministre de la guerre chargea une commission de dresser un répertoire topographique où l'unité d'exécution dans le dessin fût reconnue et adoptée dans l'intérêt de tous les services publics de l'État. Chrestien de Lacroix et son collègue Barbié du Bocage y représentèrent le ministère des affaires étrangères. Ce fut dans cette commission que Chrestien se fit remarquer par son entente du dessin et de la peinture, et par son talent dans l'application de cet art à la représentation du terrain. Il fut chargé de faire tous les modèles qui ont servi à l'instruction de cette école. Les travaux de Chrestien de Lacroix et ceux de ses collègues, dans cette commission, ont été publiés par le gouvernement en 1803, 1805 et 1810, dans une première édition du *Mémorial topographique* du dépôt de la guerre ; ils l'ont été de nouveau dans le Ier et le 2e vol. de la seconde édition qui a paru en 1831. Chrestien de Lacroix, qu'on appelait le *père de la topographie,* fut plus d'une fois chargé par l'empereur, par Talleyrand et les ducs de Cadore et de Bassano, de faire les cartes des États que créait ou que détruisait chaque victoire. Il fut mis à la retraite en 1830 par le prince de Polignac, et mourut le 29 janvier 1836.

**LACROIX** (Silvestre-François), né à Paris en 1765, fut élève de Monge, qui lui fit obtenir, en 1782, la place de professeur de mathématiques des gardes de la marine à Rochefort. De là il fut appelé à Paris, en 1786, par Condorcet, qui désirait l'avoir pour suppléant au lycée qu'on venait de fonder, et qui, en 1787, le fit nommer à l'école militaire. Cette même année il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences sur les assurances maritimes. L'école militaire ayant été supprimée l'année suivante, Lacroix devint professeur à l'école d'artillerie de Besançon, puis, en 1793, examinateur des aspirants et élèves du corps d'artillerie. A la réorganisation de l'instruction publique, en 1794, il fut nommé chef de bureau à la commission chargée de ce travail important. Monge se l'adjoignit encore pour professer la géométrie descriptive à la première école normale. Il fut ensuite nommé professeur de mathématiques à l'école centrale des Quatre-Nations, et en 1799, professeur d'analyse à l'école polytechnique. Il dut alors renoncer à ses fonctions de chef de bureau. L'Académie des sciences, qui, en 1789, l'avait nommé membre correspondant, l'appela, le 25 mai 1799, à faire partie de l'Institut, où il remplaça Borda. A la réorganisation de l'université, Lacroix fut nommé professeur de mathématiques transcendantes, et membre de la faculté des sciences, dont il fut en même temps le doyen. La même année, il passa de la place de professeur d'analyse qu'il remplissait à l'école polytechnique, à celle d'examinateur permanent des élèves de cette même école. En 1815, Mauduit, son premier maître, ayant laissé vacante par sa mort la chaire du collége de France, Lacroix y fut nommé, sur la double présentation des professeurs du collége de France et des membres de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut. Il donna alors sa démission des places qu'il occupait à l'école polytechnique, et en 1821, renonça aux fonctions de doyen de la faculté des sciences, pour se livrer exclusivement à l'enseignement dans la chaire du collége de France. Il est mort à Paris au mois de mai 1843. Il a publié : *Éléments de géométrie descriptive; Traité du calcul différentiel et du calcul intégral,* 1797, 2 vol. in-4°; *Traité des différences et des séries; Traité élémentaire de trigonométrie rectiligne et sphérique et d'application de l'algèbre à la géométrie; Traité élémentaire d'arithmétique; Éléments de géométrie; Éléments d'algèbre; Complément des Éléments d'algèbre,* Paris, 1799, in-8°; 4e édition, 1817, in-8°; *Éloge de Borda,* Paris, 1800, in-8°; *Discours sur l'instruction publique,* Paris, 1800, in-12; *Traité élémentaire de calcul différentiel et de calcul intégral,* Paris, 1810, in-8°, 1806, in-8°; *Essai sur l'enseignement en général, et sur celui des mathématiques en particulier,* Paris, 1804, in-8°; 1816, in-8°; *Traité du calcul des probabilités,* Paris,

1816, in-8°; *Introduction à la géographie mathématique*, dans la *Géographie de Pinkerton*, traduite par M. de Walkenaer, Paris, 1810, in-8°; Lacroix a fourni en outre quelques articles au *Dictionnaire des sciences naturelles* et à la *Biographie universelle* de Michaud.

**LACROIX** (le vicomte François-Joseph-Pamphile de), né en 1774, embrassa la carrière militaire, et servit sous les ordres de Jourdan, dans les campagnes de la révolution. Il se distingua aux combats de Friedberg et de Francfort, et s'empara plus tard, dans les guerres d'Italie, de la ville de Reggio, qu'il emporta de vive force. Il fit aussi partie, en 1802, de l'expédition de Saint-Domingue, dont la funeste issue le ramena bientôt en France. Sous l'empire, le général Lacroix demeura inaperçu jusqu'en 1815. Il fut placé, à cette époque, à la tête de l'état-major du deuxième corps d'armée, commandé par le g néral Reille, et prit part aux opérations militaires qui se terminèrent par les désastres de Waterloo. Des soupçons injurieux s'étant alors élevés sur la conduite de ce corps, il vint le défendre à la barre même de la chambre des représentants. La seconde restauration le rendit à la vie privée. En 1819, il fut chargé de l'oraison funèbre du maréchal Serrurier. Peu de temps après, appelé au commandement de la 7e division militaire, il mérita, dans ce poste, les faveurs du gouvernement, et gagna le grand cordon de la Légion d'honneur, avec le titre de gentilhomme de la chambre du roi, dans l'échauffourée de Grenoble, du mois de mars 1821. Les Dauphinois s'obstinèrent cependant à ne pas lui manifester autant de reconnaissance que les ministres, et il demanda une nouvelle division. On l'envoya à Strasbourg, où de nouvelles circonstances lui permirent de déployer encore son zèle contre le carbonarisme. En 1823, le général Lacroix sollicita et obtint un commandement dans la guerre d'Espagne. Il est mort à Versailles le 18 octobre 1841. Il a publié : *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue*, Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

**LACROIX-CHEVRIÈRES** (Jean de), né en Dauphiné, fut successivement conseiller au parlement, conseiller d'État, surintendant des finances de sa province, président à mortier au parlement de Grenoble, ambassadeur en Savoie, évêque de Grenoble, député aux états généraux de 1615, à l'assemblée des notables de 1618, et mourut à Paris en 1619. On a de lui des notes sur les *Questions* de Gui-Pape, et un *Commentaire* sur le statut de Louis XI, touchant les donations entre vifs, suivant l'usage du Dauphiné, connu sous le nom de *statut delphinal*.

**LACROIX-CHEVRIÈRES** (J.B.), de la famille du précédent, chevalier de Malte, docteur de Sorbonne, chanoine de Grenoble et aumônier de Louis XIV, refusa plusieurs évêchés en France, accepta celui de Québec au Canada, y fonda un hôpital, et mourut dans cette ville en 1727.

**LACROIX DE CONSTANT** (Charles de), ministre des relations extérieures, né en 1754 à Givry en Champagne, occupait un emploi de chef de bureau dans les finances, lorsqu'il fut en 1792 député du département de la Marne à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, sans sursis et sans appel, et remplit ensuite avec une modération très-remarquable diverses missions dans les départements des Ardennes et de la Meuse. A son retour dans l'assemblée, il s'opposa presque seul à ce qu'on rendît aux familles des suppliciés les biens non vendus. Toutefois cet acte de justice fut exécuté. Membre du conseil des Anciens, Lacroix fut, après le 13 vendémiaire (5 octobre 1795), nommé ministre des affaires étrangères, et son impéritie fut d'autant plus remarquée, qu'il eut pour successeur M. de Talleyrand. Chargé de l'ambassade de Hollande, il y seconda la révolution démocratique de 1798, fut appelé successivement à la préfecture des Bouches-du-Rhône, à celle de la Gironde, et mourut à Bordeaux en novembre 1808.

**LACROIX DU MAINE** (François GRUDÉ, sieur de), en latin *Crucimanus*, bibliographe, né en 1552 au Mans, se rendit à Paris pour y terminer ses études, et, de retour dans son pays natal vers 1572, conçut le plan d'un catalogue universel, où seraient indiqués les ouvrages écrits dans toutes les langues. Peu secondé dans son projet par les savants, il n'y renonça point, et, après d'immenses travaux préparatifs, il revint à Paris (1582), sollicita en vain l'assistance du gouvernement pour l'exécution de l'entreprise utile à laquelle il avait déjà consacré lui-même tant de fatigues et une portion de sa fortune, et fit enfin paraître en 1584 le premier volume de sa *Bibliothèque française*, in-fol., dédiée au roi. Cet ouvrage, qui dans le temps fut très-utile, et dont les curieux font encore beaucoup de cas, est, avec un *Éloge funèbre* du poëte Dumonin (en vers latins), tout ce qui reste de ce laborieux bibliographe. Il fut lâchement assassiné à Tours, en 1592, par des fanatiques qui le soupçonnaient de professer les principes de la réforme. La *Bibliothèque* de Lacroix du Maine et celle de Duverdier, son contemporain, ont été réimprimées par les soins de Rigoley de Juvigny, avec des remarques historiques, littéraires et critiques de la Monnoye, Bouhier et Falconet, Paris, 1772, 6 vol. in-4°. Il existe à la Bibliothèque du roi à Paris, un exemplaire de cette édition, corrigé et annoté par Mercier de Saint-Léger.

**LACROIX** *de Niré* (J. L.), poëte et romancier, né à Paris en 1766, était chef adjoint à l'administration générale des domaines, lorsqu'il mourut le 20 avril 1813. On a de lui : *Andromède*, poëme en V chants, Paris, 1785; *Ianthe*, ou *la Rose du mont Snodon et les Cinq Rivaux*, roman traduit de l'anglais de miss Émilie Clarke, Paris, 1801 ; *Ladonski et Florisko*, ibid., 1801, etc.

**LACROIX** (A. M. A.), mère du précédent, morte à Paris, vers 1820, à l'âge de 88 ans, publia, sous le voile de l'anonyme, un roman intitulé : *Constantine*, ou *le Danger des préventions maternelles*, Paris, 1802, 3 vol. in-12. Lacroix de Niré était le père de M. Paul Lacroix, littérateur connu sous le pseudonyme de *Jacob, bibliophile*.

**LACROSSE** (Jean-Baptiste-Raymond, baron de), contre-amiral, né à Meilhan (Lot et Garonne), le 7 septembre 1760, fit ses études au collége de Juilly, à 18 ans entra dans la marine comme simple garde sur la frégate *la Friponne*, et fit la brillante campagne d'Amérique. A la paix il fut attaché à plusieurs stations lointaines (1783-89). Sous la Terreur il n'échappa que par miracle à l'échafaud. Chef de division dans la malheureuse expédition d'Irlande, au retour il soutint, sur le vaisseau *les*

*Droits de l'homme*, l'un des combats les plus glorieux pour la marine française. Nommé contre-amiral, il se retira dans le port de la Hogue, avec sa flottille, qui fut bombardée par les Anglais. En 1798, époque où le Directoire s'occupait d'une descente en Angleterre, il reçut la place d'inspecteur général des côtes depuis Cherbourg jusqu'à Anvers. Plus tard, lorsque l'amiral Brueix mit en mer, Lacrosse fut chargé d'aller à Madrid pour décider le cabinet espagnol à réunir ses escadres de Carthagène et de Cadix à la flotte française, et réussit dans cette mission. Après la paix d'Amiens, il fut nommé capitaine général de la Guadeloupe, et rétablit l'ordre dans cette colonie. A son retour, il fut fait préfet maritime du Havre, puis directeur général de l'armement, et commandant en second de la flottille destinée à opérer une descente en Angleterre. Créé commandant, après la mort de Brueix, il résista courageusement à toutes les attaques des Anglais. Nommé en 1811 préfet maritime à Rochefort, il fut mis à la retraite en 1816 et mourut le 10 septembre 1829.

**LACROUZETTE** (Jean de NOEL, seigneur de), l'un des guerriers les plus distingués du 16e siècle, appartenait à une bonne maison du pays Castrais. Recommandé au maréchal de Damville, il entra en qualité d'archer dans la compagnie d'ordonnance de ce général, se trouva en 1562 à la bataille de Dreux, et eut le bonheur de sauver la vie à son chef et à son bienfaiteur. Damville récompensa cette belle action en nommant Lacrouzette maréchal des logis, puis guidon-enseigne, enfin son lieutenant. Ayant été nommé gouverneur du Languedoc, Damville se fit accompagner par Lacrouzette, à qui il donna la commission d'aller soumettre la ville de Montpellier. La paix ayant été conclue, il fut nommé gouverneur de Castres, sa patrie, et se trouvait dans cette ville lors du massacre de la Saint-Barthélemi. Il eut le bonheur de calmer l'effervescence des catholiques et de sauver la vie aux calvinistes. Le maréchal de Damville l'ayant rappelé auprès de lui, il suivit ce général dans toutes ses expéditions, revint en Albigeois après 2 ans d'absence, trouva la ville de Castres au pouvoir des calvinistes, et fut obligé de fixer le siége de son gouvernement à Labruyère, d'où il ne cessa de les combattre. Ce brave officier mourut dans un âge peu avancé, le 15 octobre 1584.

**LACROZE** (Mathieu VEYSSIÈRES de), orientaliste, né le 4 décembre 1661 à Nantes, avait à peine terminé ses études qu'il passa en Amérique dans le dessein de se livrer au commerce; mais il négligea les affaires pour apprendre l'anglais, l'espagnol et le portugais, et, de retour à Nantes, il voulut étudier la médecine. Bientôt dégoûté de ce nouvel état, en 1682 il entra dans la congrégation de Saint-Maur. Son caractère indépendant l'empêcha de trouver le repos dans le cloître : il s'en échappa, se réfugia à Bâle, embrassa la religion réformée, passa à Berlin, où il eut d'abord assez de peine à vivre, puis devint bibliothécaire du roi de Prusse, précepteur de la princesse royale, depuis margrave de Bareuth, enfin professeur de philosophie au collége français de cette ville, où il mourut le 21 mai 1739. Ce savant laborieux a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Vindiciæ veterum scriptor. contra Harduinum*, Rotterdam, 1708, in-8° ; *Histoire du christianisme des Indes*, la Haye, 1724, petit in-8°; ibid., 1758, 2 vol. in-12 ; *Histoire du christianisme d'Éthiopie et d'Arménie*, la Haye, 1739, petit in-8° ; *Lexicon ægyptiaco-latinum ex veteribus illius linguæ monumentis summo studio collectum et elaboratum*, Oxford, 1775, in-4°. Il a laissé manuscrits : un *Dictionnaire arménien* ; un *Dictionnaire slavon-latin* ; un *Dictionnaire syriaque*; des notes sur *Lycophron* et le *Théâtre d'Aristophane*, etc. Jordan a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Lacroze*, Amsterdam, 1741, in-8°.

**LACROZE** (Jean CORNAND de), littérateur que la révocation de l'édit de Nantes força à se retirer en Hollande, puis à Londres, où il mourut au commencement du 18e siècle, eut part à la rédaction de la *Bibliothèque ancienne et moderne* de Leclerc, et publia : *Critique de l'histoire du divorce de Henri VIII*, Amsterdam, 1690, in-12, etc.

**LACROZE.** *Voyez* **GAULTIER DE LACROZE.**

**LACRUZ** (Juan de), peintre espagnol, dit *Pantoja*, né à Valence en 1545, mort à Valladolid en 1610, fut peintre de Philippe II, qui lui accorda une pension de 600 ducats. On cite de lui une *Conception*, un *Saint Laurent* et un *Christ à la colonne* dans le palais de l'Escurial, à la décoration duquel il a longtemps travaillé. On regarde comme ses chefs-d'œuvre son *Portrait*, celui de *Philippe III à cheval*, et une *Adoration des bergers*, où, suivant le goût du temps, il avait représenté toute la famille de Philippe II.

**LACRUZ** (Manuel de), peintre d'histoire, né à Madrid en 1750, mort dans cette ville le 26 octobre 1792, est connu par un tableau placé dans la cathédrale de Carthagène représentant les quatre saints protecteurs de cette ville, et par neuf autres exécutés pour le couvent de Saint-François de Madrid, transportés depuis dans l'église du Rosaire.

**LACRUZ** (Juana-Inès de), née à Mexico en 1614, annonça de bonne heure des dispositions que son oncle maternel cultiva avec le plus grand soin. Un amour malheureux la fit entrer en 1668 dans le couvent des hiéronymites de Mexico, où elle mourut le 22 janvier 1695. La 3e édition de ses ouvrages est intitulée : *Poemus de la unica poetisa americana muso decima, soror Juana-Inez de Lacruz*, etc., Barcelone, 1691, in-4°. Ses poésies sont *sacrées* ou *profanes*, et renferment des essais dans presque tous les genres.

**LACRUZ-BAGAY** (Nicolas), Indien, de la nation des *Tagales*, a gravé à Minelle en 1734 la *Carte hydrographique et chorographique des îles Philippines*, composée par le P. Murillo Velarde. Cette carte, curieuse à cause des ornements qui l'accompagnent, étant devenue extrêmement rare, a été reproduite à Nuremberg en 1750, par les soins du professeur de mathématiques Lowitz.

**LACRUZ-CANO Y OLMEIDA** (D. Antonio de), géographe espagnol, né à Cadix en 1735, fut chargé par le conseil des Indes de lever la carte exacte des possessions espagnols dans l'Amérique. Cette carte, publiée en 1780 à Madrid, et à Londres, 1799, en 6 feuilles, passe pour la meilleure qui ait encore été donnée sur ces pays intéressants. Lacruz, comblé d'honneurs par son souverain, mourut en 1794, membre de plusieurs académies et correspondant de celles de Londres, de Berlin, etc., etc.

**LACRUZ Y CANO** (Ramon de), poëte dramatique espagnol, naquit à Madrid, le 12 mai 1728. Après avoir fait de bonnes études, il fut tour à tour avocat, secrétaire d'un grand seigneur, employé dans un bureau de finances, professeur de philosophie, etc. Il avait une grande facilité pour faire des vers ; et, ayant publié quelques compositions qui eurent du succès, il pensa enfin qu'il était né poëte, et que cet état, si c'en est un, était le seul qui pût lui convenir. Il essaya ses forces dans la carrière dramatique, et y débuta par une petite pièce qu'il composa pour un théâtre de société. Encouragé par cette première épreuve, il se livra entièrement à ce genre de composition : mais son caractère vif, impatient, ne lui permettait pas d'entreprendre des ouvrages de longue haleine ; aussi, excepté deux comédies en 3 actes, il n'a écrit que des pièces en un acte, appelées en espagnol *saynetes*. Il y met en scène toutes les classes de la société, depuis la noblesse jusqu'au menu peuple. Il passait les soirées en société ; et, en sortant de chez le marquis, le marchand ou l'ouvrier, la tête remplie de ce qui l'avait le plus frappé, il s'en allait souvent au Prado, employait la nuit à imaginer une pièce, l'écrivait le lendemain sur le même banc où il avait attendu l'aurore, et la portait aussitôt aux comédiens, qui la jouaient deux ou trois jours après. Quoique ces pièces lui produisissent beaucoup d'argent, don Ramon passa la plus grande partie de sa vie dans une étroite médiocrité. Il se plaisait beaucoup au milieu du peuple ; il était connu de la ville, et plus encore dans les faubourgs, dans chacun desquels il avait toujours un gîte à sa disposition. Il fut atteint de sa dernière maladie dans la maison d'un pauvre et honnête menuisier, où il avait passé la soirée à un bal de noces ; et il mourut dans cette même maison, le 4 novembre 1795. Il a laissé : *Teatro o coleccion de los Saynetes y demas obras dramaticas, de don Ramon de Lacruz*, Madrid, Sancha, 1788, 10 vol. in-8°.

**LACTANCE** (Lucius-Coelius-Firmianus), apologiste de la religion chrétienne, né en Afrique dans le 3e siècle, fut appelé par Dioclétien dans la ville de Nicomédie pour y enseigner les belles-lettres, abjura le paganisme, et passa dans les Gaules sur l'invitation de l'empereur Constantin, qui lui confia l'éducation de son fils Crispus. On présume qu'il mourut à Trèves vers 325, dans un âge avancé. Le changement qui s'était opéré dans sa croyance lui fit prendre la résolution de renoncer à la profession de rhéteur, et de consacrer son talent à la propagation et à la défense de la religion qu'il avait embrassée. On a de lui : *De opificio Dei*, composé vers l'an 310, pendant la persécution de Dioclétien contre les chrétiens ; *Divinarum institutionum lib. VII*, traduit en français par René Famé, Paris, 1542, in-fol.: le premier livre a été traduit par Drouet de Maupertuy, Avignon, 1710, in-12 ; *Institutionum epitome ; De irâ Dei ; De mortibus persecutorum*, ouvrage attribué sans raisons suffisantes à un *Lucius-Cécilius*, et traduit en français par Maucroix, Paris, 1680, in-12 ; par Basnage (d'après la version anglaise de Burnett), Utrecht, 1687, in-8°, et par Godescard. Ces écrits, imprimés d'abord in-fol., au monastère de Sublacen 1465 (c'est le premier livre imprimé en Italie avec date), l'ont été depuis plusieurs fois séparément ou réunis. L'édition la plus complète et la mieux exécutée est celle du P. Édouard de Saint-François-Xavier, Rome, 1654-59, 14 vol. in-8°. Les *OEuvres* de Lactance font partie de la collection des PP. Oberthuer, Wurtzbourg, 1783, tom. VI et VII. Le style pur, élégant de cet écrivain lui a fait donner le surnom de *Cicéron chrétien*. On lui attribue, mais sans preuves suffisantes, un poëme intitulé *Symposium, sive centum epigrammata tristicha ænigmatica*, etc., Hanovre, 1722, in 8°. Nous n'avons que les titres de plusieurs de ses autres ouvrages.

**LACTANTIUS PLACIDUS**, que l'on trouve aussi cité sous le nom de *Luctatius* ou *Lutatius*, est un grammairien d'une époque incertaine, du 6e siècle peut-être, dont il nous reste des *Scolies* sur la Thébaïde et l'Achilléide de Stace, imprimées dans quelques éditions de ce poëte. On lui attribue aussi les *Arguments des Métamorphoses d'Ovide*, qui se trouvent dans l'*Ovide de Burmann* et dans le *Recueil des Mythographes latins* de Thomas Muncker et de Van Staveren.

**LACUÉE** (Jean-Gérard de), comte de Cessac, né à Massas, près d'Agen, le 4 novembre 1752, fut d'abord sous-lieutenant, puis capitaine, au régiment de Dauphin. Il donna sa démission, et vivait retiré dans sa famille au moment où la révolution commença. Il en adopta les principes, et fut nommé procureur-syndic du département du Lot, en 1790 ; puis député à l'assemblée législative, où il vota avec le parti modéré, et s'occupa principalement d'objets militaires. Lacuée ne fut pas réélu à la Convention nationale, et il fut alors employé dans les bureaux du ministère de la guerre. En juin 1793 il fut accusé par Baudot de participer à la rébellion des autorités de Toulon, où il se trouvait ; il échappa à ce péril, et réussit à se tenir caché pendant la Terreur. Ayant survécu à toutes les proscriptions, il fut nommé en 1795 au conseil des Anciens par son département, et en fut secrétaire le 20 mai 1796, puis président le 22 octobre. Étant sorti en 1799 du conseil des Anciens, il fut aussitôt réélu à celui des Cinq-Cents, où il présenta encore divers travaux sur les finances et sur le militaire, notamment sur la levée des conscrits. Ayant concouru à la révolution du 18 brumaire, il fut aussitôt après conseiller d'État, membre de l'Institut. En 1800 il fut chargé par *interim* du portefeuille de la guerre, et après le départ du général Brune pour l'ambassade de Constantinople, Lacuée devint président de la section de la guerre au conseil d'État. Enfin en 1804, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur et gouverneur de l'école polytechnique, avec le grade de général de division. Il administra cette école avec beaucoup de sagesse, d'intelligence, et mérita ainsi de nouvelles faveurs. Il fut nommé, le 31 juillet 1807, directeur général de la conscription, puis ministre d'État, comme président du conseil de la guerre. Le 3 octobre 1809 il parut à la tribune du sénat, pour y provoquer une levée de 360,000 hommes. Le 3 janvier 1810, Lacuée fut nommé ministre directeur de l'administration de la guerre, après la démission du comte Dejean, place qui lui fut ôtée après la campagne de Russie. Ayant accompagné Marie-Louise à Blois en 1814, il ne s'éloigna d'elle qu'après l'abdication de l'empereur. Lacuée n'obtint rien alors de la restauration, si ce n'est la croix de Saint-Louis, et en 1815 il fut mis à la retraite. Il se trouvait à Paris lors de la solennité funéraire de Napoléon, le 15 octobre 1840, et il

voulut, malgré le froid et son grand âge, assister à cette cérémonie dans l'église des Invalides, où il se fit transporter. Il est mort le 18 juin 1841. Il avait publié : *Guide de l'officier particulier en campagne, ou connaissances nécessaires pendant la guerre aux officiers particuliers*, 1re édition, 1786 ; 3e édition, Paris, 1815, 2 vol. in-8° ; *Projet d'une constitution pour l'armée des Français*, Paris, 1789, in-8° (avec Servan) ; *Un militaire aux Français*, Paris, 1789, in-8°. Lacuée avait donné un *Dictionnaire de l'art militaire*, faisant partie de *l'Encyclopédie* par ordre de matières, et plusieurs mémoires militaires. — Deux de ses fils, colonels d'infanterie et tous deux militaires très-distingués, dont l'un était aide de camp de Napoléon, sont morts sur le champ de bataille dans les guerres de l'empire, en 1805 et 1807.

**LACUEVA.** *Voyez* **CUEVA** et **BEDMAR.**

**LACUNZA** (Emmanuel), jésuite, naquit le 19 juillet 1731 à St.-Jago, capitale du Chili, dans l'Amérique méridionale. Il étudia chez les jésuites, et fut admis dans la société, le 7 septembre 1747. Élevé au sacerdoce, il commença à exercer le ministère ; mais sa négligence lui attira plusieurs fois des réprimandes de ses supérieurs, qui le rappelèrent au noviciat ; il y était chargé de l'instruction et de la direction spirituelle des jeunes gens. Plus tard, il se mit à étudier la géométrie et l'astronomie, et se livra à la prédication, où il eut une certaine vogue, quoique son style ne fût pas bon. Sa profession solennelle eut lieu le 2 février 1766. Expulsé l'année suivante, avec tous ses confrères, des États de la domination espagnole, et jeté sur les côtes de l'État de l'Église, il alla résider à Imola, où peu après il se séquestra volontairement de toute société. Il se servait lui-même, se couchait au point du jour, et passait la nuit à travailler. Le soir, il faisait seul une promenade à la campagne. Le 17 juin 1801, on le trouva mort sur les bords de la rivière qui baigne les murs d'Imola ; il est probable qu'il y était tombé la veille en faisant sa promenade accoutumée. Lacunza n'est connu que par un ouvrage qui paraît l'avoir beaucoup occupé dans sa solitude, et qui a pour titre : *Avénement du Messie dans sa gloire et sa majesté*, Londres, 1816, 4 vol. in-8°, en espagnol. L'éditeur fut l'envoyé de la nouvelle république de Buenos-Ayres en Angleterre. L'auteur croit que Jésus-Christ descendra du ciel lorsque le temps sera venu, et que, accompagné des anges et des saints, il régnera visiblement avec eux pendant 1000 ans, et qu'enfin, mais sans être remonté aux cieux, il se montrera dans toute sa majesté pour juger tous les hommes.

**LACURNE.** *Voyez* **SAINTE-PALAYE.**

**LACUSON.** *Voyez* **PROST.**

**LACY** (Jean), acteur et auteur dramatique anglais, né près de Doncastre dans le Yorkshire, servit durant la guerre civile en qualité de lieutenant et de quartier-maître dans un régiment de l'armée royale. Lorsque la guerre fut terminée, il se livra à son goût naturel pour la poésie. Ses succès comme acteur lui acquirent une réputation extraordinaire. Lacy mourut en septembre 1681. Il avait composé plusieurs pièces de théâtre ; les 3 suivantes sont les plus estimées : *la Vieille troupe ; la Femme muette ; l'Hercule bouffon*, ou *l'Écuyer poëte*.

**LACY** (Guillaume), natif du Yorkshire, après avoir fait son cours académique dans l'université d'Oxford, entra chez les jésuites à Rome, d'où il fut envoyé professer les humanités à Saint-Omer. Il repassa en Angleterre en 1622, pour remplir les fonctions de missionnaire. Il mourut en 1673. Il existe de lui 3 *Traités de controverse* contre Chillingworth.

**LACY** (François-Antoine, comte de), général et diplomate espagnol, issu d'une ancienne et illustre famille irlandaise qui avait suivi en Espagne le maréchal de Berwick, naquit en 1731, et commença sa carrière militaire à l'âge de 16 ans, comme enseigne dans le régiment irlandais d'Ultonie-infanterie. Il fit dans ce corps la campagne de 1747 en Italie, et il était déjà colonel de son régiment lorsqu'il servit en 1762 dans la guerre contre le Portugal. Nommé en 1780 commandant de l'artillerie, il fut employé au fameux siége de Gibraltar, et, après la paix de 1783, il fut successivement envoyé comme ministre plénipotentiaire en Suède et en Russie. A son retour, il fut nommé commandant général par *interim* de la côte de Grenade, puis membre du conseil suprême de la guerre, lieutenant général des armées, commandant général du corps royal d'artillerie, et unique inspecteur général de ce corps, ainsi que de toutes les manufactures d'armes et de munitions, tant en Espagne que dans les deux Indes. Il devint enfin gouverneur et capitaine général de l'armée et de la principauté de Catalogne, puis président de l'audience royale de cette province, en mars 1789, par suite d'une émeute survenue à Barcelone où son prédécesseur n'avait pas fait son devoir. Il mourut à Barcelone, le 31 décembre 1792.

**LACY** (Louis de), petit-fils ou neveu du précédent, naquit le 11 janvier 1775, à Saint-Roch, près de Gibraltar. Ayant perdu dès son enfance son père, Patrice de Lacy, qui était major du régiment d'Ultonie ; et sa mère, après la mort d'un second mari, étant allée rejoindre ses frères, officiers dans le régiment de Bruxelles-infanterie, Lacy, âgé de 9 ans, y entra comme cadet, suivit ce régiment à Porto-Rico, et ayant passé en 1789 dans le régiment d'Ultonie, il y parvint au grade de capitaine en 1794. Employé à l'armée de Catalogne contre les Français, il se signala dans les journées des 5 février, 5, 16 et 25 juin, et servit avec la plus grande distinction jusqu'à la paix de Bâle en 1795. Embarqué pour les Canaries, en décembre 1798, il y eut une intrigue amoureuse dans laquelle il fut le rival préféré du capitaine général, qui l'exila dans l'île de Fer ; il s'indigna d'un traitement plus arbitraire qu'injuste, et écrivit des lettres outrageantes à ce gouverneur, qui le fit traduire devant un conseil de guerre. Lacy ne fut condamné qu'à un an de prison, sous prétexte d'aliénation mentale, obtint bientôt sa liberté et fut envoyé en retraite à Cadix, où, ayant vainement sollicité l'honneur de faire, comme simple grenadier, la campagne de 1801 contre le Portugal, il traversa à pied une partie de la Péninsule et de la France, et arriva en octobre 1803 à Boulogne-sur-Mer. Il s'engagea dans le 6e régiment d'infanterie légère comme simple soldat, et au bout d'un mois il fut fait sergent. Le général Clarke (depuis duc de Feltre) ayant raconté les aventures de Lacy, son parent, à Bonaparte, en obtint bientôt pour lui le brevet de capitaine dans la légion irlandaise d'Arthur O'Conor, qui s'organisait à Morlaix.

Il suivit ce corps à Quimper, y épousa, en juin 1806, M<sup>lle</sup> de Guermeur, dont les parents s'opposèrent en vain à ce mariage, et trois jours après, il partit avec sa légion pour Anvers, emmenant son épouse, qui le suivit aussi dans l'île de Walcheren. Nommé, en 1807, chef du bataillon irlandais dans l'armée que Murat devait commander en Espagne, Lacy, bien déterminé à ne pas servir contre sa patrie, renvoya sa femme dans sa famille à Quimper, en attendant le dénoûment des affaires de la Péninsule. Il se trouvait à Madrid lors de l'événement du 2 mai 1808, et quitta aussitôt l'armée française pour se rendre à Séville, où le général Cuesta le nomma lieutenant-colonel commandant du bataillon de Ledesma. A la tête de ce corps, qu'il disciplina, Lacy combattit courageusement à Logrono, à la retraite de l'Èbre, à Guadalaxara, lorsque les plus braves des troupes espagnoles lâchaient pied devant les Français. Colonel du régiment de Burgos-infanterie, dans la même année, il défendit plusieurs défilés de la Sierra-Morena, surprit 3,000 chevaux à Foralva, et prit le commandement de l'avant-garde avec le grade de brigadier. Il se battit encore à Cuesta de la Reyna, à Aranjuez, soutint pendant 9 heures à Almonacid le feu des Français, et se distingua aux batailles d'Ocana et de Despena-Perros. Forcé par les revers des Espagnols à se retirer dans Cadix, et nommé successivement sous-inspecteur, major général, maréchal de camp et commandant de l'île de Léon, il y dirigea les différentes sorties, et prit une part active à la bataille de Chiclana, le 5 mai 1811. Élevé un mois après au commandement général de la Catalogne, et n'ayant pu empêcher la prise de Tarragone par les Français, il rallia les débris des troupes espagnoles, et organisa une nouvelle armée avec laquelle il soutint pendant 20 mois une lutte opiniâtre, quoique inégale. Son courage et sa persévérance lui méritèrent, en 1812, le commandement en chef de l'armée de Galice et le gouvernement de cette province, où il tint tête aux Français avec des forces très-inférieures et déploya de grands talents militaires. Après de tels services, il fut destitué à la rentrée de Ferdinand VII, en 1814, à cause de son attachement pour la constitution des cortès. Retiré à Vinaroz, sur la côte du royaume de Valence, il y vécut tranquille jusqu'en 1816, où il fut remis en activité. Étant allé prendre les eaux de Calvetes en Catalogne, il y trouva le général Milans, son ancien compagnon d'armes, et concerta avec lui, avec don Raphaël Milans, frère de ce dernier, et deux autres, le projet de rétablir les cortès. Lacy, comptant sur les dispositions de plusieurs régiments, devait leur faire prendre les armes le 5 avril 1817, et proclamer la constitution : mais, dénoncée par deux traîtres, l'entreprise échoua. Le 4 principaux complices parvinrent à se sauver : Lacy, abandonné, arrêté avec quelques-uns de ses partisans, fut conduit à Barcelone et traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort. Comme on craignait un soulèvement du peuple en sa faveur, on l'embarqua secrètement, dans la nuit du 20 juin, pour l'île de Mayorque; on le débarqua sur une plage déserte d'où il fut conduit au château de Belver, pendant la nuit du 4 juillet, et fusillé dans les fossés le lendemain, à 4 heures du matin, par des soldats d'un régiment napolitain.

**LACYDES**, philosophe académicien, né à Cyrène, fut élève d'Arcésilas, lui succéda l'an 241 avant J. C., et continua de professer jusque dans une vieillesse avancée. Athénée et Diogène de Laërce le représentent comme très-adonné à l'ivrognerie, et assurent qu'il mourut à la suite d'une débauche. Lacydes avait composé, sur la physique et la philosophie, plusieurs ouvrages dont aucun ne nous est parvenu.

**LADAM** (Nicaise), dit *Grenade*, chroniqueur, né à Béthune dans le 15<sup>e</sup> siècle, entra au service de Charles-Quint, devint l'un de ses rois d'armes, se retira sur la fin de sa vie à Arras, et composa une *Chronique* qui s'étend de 1488 à 1545. Cette chronique, que l'on dit assez curieuse, est suivie de pièces en vers et en prose à la louange de Charles-Quint. Le manuscrit unique appartenait à Dulaure, auteur de l'*Histoire de Paris*, etc.

**LADERCHI** (Jean-Baptiste), jurisconsulte italien, né à Imola vers 1538, professeur à l'université de Ferrare, fut chargé par le duc Alphonse II de diverses négociations et mourut à Modène le 7 février 1618. On a de lui : *Responsa juris*, 1600, in-fol.; *Eruditum responsum in materiâ monetarum*, etc., 1611.

**LADERCHI** (Jacques), né à Faenza, entra dans la congrégation de l'Oratoire, s'y acquit de la réputation par son savoir et sa piété, et mourut à Rome le 25 avril 1738. On a de lui plusieurs ouvrages historiques et biographiques, parmi lesquels nous citerons : *De sacris basilicis SS. martyrum Petri et Marcellini dissertatio historica*, Rome, 1705, in-4°, et la continuation des *Annales* de Baronius, 1727-37, formant les tomes XXII-XXIV de ce grand ouvrage.

**LADISLAS I**<sup>er</sup>, roi de Hongrie, fils de Bela I<sup>er</sup>, né en Pologne en 1041, succéda en 1080 à son frère Geysa, et mourut après un règne de 17 ou 18 ans, au moment où il se préparait à rejoindre les croisés. Ce prince, l'un des plus grands rois qu'ait eus la Hongrie, a été mis au rang des saints par Célestin III. Sa *Vie*, par un moine contemporain, Cracovie, 1511, a été réimprimée avec des notes dans les *Acta sanctorum*, tome V.

**LADISLAS II**, roi de Hongrie, succéda en 1200 à Éméric, son père, et annonçait d'heureuses qualités; mais il fut enlevé par une mort prématurée au bout de 6 mois.

**LADISLAS III**, roi de Hongrie, succéda en 1272 à son père Étienne IV; il aida l'empereur Rodolphe à détrôner Ottocare, roi de Bohême. Attaqué lui-même par les Cumans et les Tartares, il eut recours à la protection du prince qu'il avait si bien servi. Rodolphe, qui désirait voir affaiblir son vassal, lui envoya d'abord quelques secours insuffisants, et bientôt l'abandonna tout à fait. Le malheureux Ladislas, fait prisonnier dans un combat par les Cumans, fut emmené hors de ses États, et massacré dans sa tente par les Tartares, l'an 1290.

**LADISLAS IV**, grand-duc de Lithuanie et roi de Pologne, succéda sur ce trône au fameux Jagellon, son père. Après la mort d'Albert d'Autriche en 1440, il fut appelé au trône de Hongrie par les grands, qui craignaient de ne pouvoir, pendant les troubles d'une minorité, résister aux efforts des Turcs. Ladislas envoya contre eux le célèbre Jean Huniade, qui les força de demander une trêve de 10 ans; mais à peine était-elle signée que le cardinal Julien Cesarini, légat du pape, contraignit le roi à

la rompre et à profiter de cette occasion pour écraser les infidèles. Ladislas, craignant l'excommunication, rentre en Bulgarie, attaque les Turcs près de Varna, et perd la bataille et la vie le 11 novembre 1444.

**LADISLAS V**, roi de Hongrie, était fils d'Albert d'Autriche, et c'est à lui qu'appartenait la couronne, que les circonstances firent offrir à Wladislas IV. A la mort de ce prince, les Hongrois songèrent à placer sur le trône leur légitime souverain, et furent obligés de recourir aux armes pour arracher ce jeune prince des mains de l'empereur Frédéric, qui s'était déclaré son tuteur. Les attaques des Turcs ayant recommencé, la Hongrie fut sauvée une 2e fois par Jean Huniade. Toutefois, à peine ce héros était-il mort, que l'ingrat Wladislas fit périr son fils aîné sur l'échafaud. Ce crime le rendit si odieux, qu'il fut obligé de se sauver à Vienne, puis à Prague, où il mourut en 1458, au moment où il allait épouser Madeleine, fille de Charles VII, roi France. Il eut pour successeur Mathias Corvin, second fils de Jean Huniade.

**LADISLAS VI**, roi de Hongrie, était déjà roi de Pologne et de Bohême lorsque après la mort de Mathias Corvin il réunit sa couronne à celles qu'il possédait. Le trône lui était disputé par de puissants compétiteurs : il triompha de tous, plus encore par son habileté et la douceur de son caractère que par la force de ses armes. C'est lui qui rassembla et mit dans un meilleur ordre les lois de Hongrie, qu'il présenta à la sanction des états en 1514. Pour éviter les troubles renaissant à chaque élection, il fit de son vivant reconnaître pour son successeur Louis, son fils aîné, et mourut le 13 mars 1516, regretté de ses sujets, au bonheur desquels il n'avait cessé de travailler.

**LADISLAS** ou **LANCELOT**, roi de Naples, né en 1376, succéda en 1386 à son père Charles III de Duras, mort dans la Hongrie, dont il était allé entreprendre la conquête. Les circonstances forcèrent la régente Marguerite, sa mère, à quitter Naples, dont les partisans de Louis d'Anjou s'emparèrent aussitôt. Toutefois avec le secours du pape et de Clermont de Sicile, son beau-père, Ladislas reconquit ses États en 1392. A peine assis sur le trône, il répudia Constance, fille de Clermont, pour épouser Marie de Lusignan, fille du roi de Chypre. Renonçant à faire valoir ses droits sur la Hongrie, il voulut s'emparer de la couronne impériale que se disputaient Wenceslas et Robert ; mais ses efforts échouèrent contre la fidélité et le courage des Florentins, qui rappelèrent son compétiteur Louis d'Anjou. Ladislas, vaincu à Rocca-Secca en 1411, se releva de sa défaite, et menaçait de nouveau l'Italie, lorsqu'il mourut à Naples le 6 août 1414 d'une maladie, suite de ses longues débauches.

**LADISLAS.** *Voyez* **WLADISLAS.**

**LADJYN** ( Melik - Al - Mansour - Housam - Eddyn ), 11e sultan d'Égypte, de la dynastie des Mameluks baharites, était un esclave européen, et, à ce qu'il paraît, un Allemand, auquel le sultan Kelaoun fit abjurer le christianisme, et qu'il nomma gouverneur du château de Damas. Kalil, fils et successeur de Kelaoun, déposa Ladjyn 11 ans après, l'envoya prisonnier au Caire, le relâcha, le fit arrêter de nouveau, et le condamna à mort. Le cordon ayant cassé dans les mains de l'exécuteur, le sultan fit grâce à Ladjyn, qui ne tarda pas à l'assassiner. Forcé de s'expatrier à la suite de ce meurtre, il reparut pendant la minorité de Nasser-Mohammed, persuada au régent Ketboga de s'emparer du trône, et fut créé son lieutenant-général en Égypte. Bientôt il voulut assassiner encore son nouveau bienfaiteur ; le coup manqua en partie; mais s'étant emparé de la tente et du trésor impérial, il se fit proclamer sultan à Gaza en 1296. C'est alors qu'il déploya une modération et des talents qu'on ne lui aurait pas soupçonnés : il laissa vivre son prédécesseur, partagea les dignités entre ses partisans, fit avec bonheur la guerre aux Arméniens, et aurait probablement longtemps régné sur l'Égypte, si sa coupable faiblesse pour son esclave Mangou-Tymour, et les excès auxquels ce favori se porta, n'eussent forcé les émirs à conspirer contre lui, et à le priver du trône et de la vie l'an 1299 (698 de l'hégire).

**LADMIRAL** ( Jean), graveur en couleur, né à Leyde en 1680, a exécuté les belles planches anatomiques de l'ouvrage de Ruysch. On connaît encore de cet artiste 25 feuilles *d'insectes,* qu'il publia en 1746, et qu'il avait été 30 ans à rassembler en parcourant la France, la Hollande et l'Angleterre.

**LADMIRAL.** *Voyez* **ADMIRAL.**

**LADORE** (Jacques), né en Touraine au commencement du 17e siècle, obtint le grade de docteur en théologie, et entra dans l'ordre des Minimes, dont il devint procureur général. Ces fonctions l'appelèrent à Rome, où il composa son *Horace chrétien,* et il était encore dans cette ville en 1664. Revenu en France, il se noya en passant la Seine à Joigny, et il fut enterré dans cette ville, sans qu'on puisse dire positivement en quelle année. Ce religieux a publié : *le Vol de l'âme sur les autels,* Paris, 1656, in-8° ; *le Bonheur de la fréquente communion,* Paris, 1658, in-8° ; *Digestum sapientiæ minimitanæ, sive de jure Minimorum,* Rome, 1660, in-4° ; *Horatii christiani tripartitus in B. Francisci Salesii canonisationis inauguratione, fidei scilicet, spei et charitatis triumphus,* Rome, 1662, in-4°.

**LADRILLEROS** (Jean), navigateur espagnol, s'était fait remarquer avantageusement dans les guerres civiles du Pérou, lorsque don Garcia Hurtado de Mendoça, gouverneur général du Chili, le chargea de reconnaître la côte méridionale de ce pays et le détroit de Magellan. Ladrilleros partit de Valdivia en novembre 1557 avec 2 vaisseaux sous ses ordres. Après avoir essuyé les plus grandes fatigues et vu périr 70 hommes de son équipage, il rentra dans le port de Valdivia avec un seul matelot et un nègre. Le résultat de ce voyage si malheureux fut une connaissance plus exacte de l'île de Chiloe et des archipels voisins. Les archives générales des Indes conservent deux copies manuscrites de son journal. C'est là que Navarrète puisa les matériaux de l'extrait du voyage de Ladrilleros ; il l'a inséré dans l'introduction de son ouvrage, intitulé : *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes en los anos de* 1785 *y* 1786, Madrid, 1788, in-4°.

**LADURNER** (Antoine), pianiste-compositeur, naquit à Allgund dans le Tyrol, en 1764. Son père, organiste d'un couvent voisin, voulant faire de lui un moine, le jeune homme prit la fuite. Après s'être formé à Munich, à l'école d'un maître de chapelle savant dans la composition, il se rendit à Paris, où il donna avec succès des

leçons de forte-piano. Ses liaisons avec Vogel, auteur de *Démophon*, le tirèrent de l'obscurité. Il mérita d'être cité, comme pianiste, avec les Steibelt et les Hermann qui avaient alors une grande réputation. Après s'être fait connaître par des sonates pour son instrument, il travailla pour le théâtre, et, en 1794, il fit représenter sur le théâtre des Arts (depuis le grand Opéra) un opéra en 3 actes, intitulé : *Wenzel*, ou *le Magistrat du peuple*. Quelque temps après, il donna au théâtre Feydeau l'opéra des *Vieux Fous*, paroles du vicomte de Ségur. Ladurner, ne pouvant alors suffire au grand nombre d'élèves qui lui demandaient des leçons de piano, se vit forcé de renoncer à la composition dramatique, et de se borner à la publication de plusieurs recueils de sonates. Frappé de paralysie en 1836, il se retira dans sa maison de campagne, à Villain, commune de Massy (Seine-et-Oise), où il mourut le 4 mars 1839. Il avait épousé Mlle Magnier de Goudreville, qui s'était fait connaître sous le nom de Mlle de la Jonchère, comme excellente violoniste. Cette dame, élève du célèbre Mestrino, brilla longtemps dans les concerts de Paris, fut nommée directrice de la maison royale de Saint Denis, et mourut le 28 octobre 1823.

**LADVOCAT** (Louis-François), littérateur, naquit à Paris le 3 avril 1644. Nommé conseiller du roi, il succéda à son oncle dans la charge de maître ordinaire de la chambre des comptes, et mourut doyen de cette compagnie le 8 février 1735. Il a publié, en gardant l'anonyme : *Entretien sur un nouveau système de morale et de physique*, Paris. 1721, in-12; *Nouveau système de philosophie*, etc.. Paris. 1728, 2 vol. in-12.

**LADVOCAT** (Jean-Baptiste), docteur et bibliothécaire de Sorbonne, né à Vaucouleurs, diocèse de Toul, le 3 janvier 1709, mort à Paris le 29 décembre 1765, occupa le premier la chaire fondée par le duc d'Orléans pour expliquer l'Écriture sainte selon le texte hébreu. C'était un homme plus érudit que judicieux, possédant les belles-lettres, les mathématiques, l'hébreu, le chaldéen, etc. On a de lui : *Dictionnaire géographique portatif*, publié sous le nom de Vosgien, comme une traduction de l'anglais, Paris, 1747, in-8°, souvent réimprimé : la meilleure édition est celle qu'a donnée M. Letronc, Paris, 1813 ; *Dictionnaire historique portatif des grands hommes* (abrégé de Moréri), Paris, 1752, 2 vol. in-8° ; 1777, 3 vol. in-8° ; dans une dernière édition, publiée à Paris, 1821-24, 5 vol. in 8°, on a refondu le *Supplément* donné en 1719 par Charles-Guillaume Leclerc : l'ouvrage a été traduit en italien et en allemand ; *Grammaire hébraïque à l'usage des écoles de Sorbonne*, etc., 1755, 1765, 1789, 1822, in-8° ; *Tractatus de conciliis in genere*, Caen, 1796, et Porto, 1773, in-8° ; *Lettre dans laquelle on examine si les textes originaires de l'Écriture sainte sont corrompus, et si la Vulgate leur est préférable*, Amsterdam et Caen, 1766, in-8° ; quelques autres écrits moins importants dont on peut voir les titres dans l'*Année littéraire*, 1766, tome II, et dans le *Nécrologe* de 1767.

**LADVOCAT-BILLIAD** (Nicolas), en latin *Billialdus*, né à Paris en 1620, succéda à l'un de ses oncles, chanoine de l'église de Notre-Dame, et devint vicaire général du cardinal de Retz, qu'il aida, pendant plusieurs années, dans l'administration de son diocèse, et qu'il suivit à Rome. Nommé, en 1675, évêque de Boulogne, il y mourut le 11 avril 1681. On a de lui : *Vindiciæ parthenicæ*, Paris, 1670, 1772, in-12.

**LÆLIEN, LOLLIEN** ou **ÆLIEN** (Ulpius Cornelius LÆLIANUS AUGUSTUS), l'un des tyrans qui troublèrent l'empire sous le règne de Gallien, profita de l'affection des troupes pour se faire proclamer empereur à Mayence, après la mort de Posthume le Jeune, en 266. Mais quelques mois après il fut renversé du trône par les soldats qu'il voulait occuper à réparer les forteresses de la Gaule.

**LÆLIUS-NÉPOS** (Caïus), consul, accompagna P. C. Scipion dans son expédition d'Espagne (l'an de Rome 544), contribua à la prise de Carthage-la-Neuve (Carthagène), se distingua dans plusieurs autres campagnes, fut chargé de quelques expéditions partielles en Afrique, fit prisonnier le roi Syphax dans un combat qui rendit les Romains maîtres de toute la Numidie, fut ensuite appelé à divers commandements de province, et mourut dans un âge très-avancé, après avoir passé les dernières années de sa vie éloigné des affaires publiques. C'est d'après les récits de Lælius que Polybe écrivit les campagnes de Scipion en Espagne.

**LÆLIUS** (Caïus), surnommé *Sapiens*, fils du précédent, étudia la philosophie sous Diogène le Stoïcien, et sous Panætius, fréquenta depuis le *forum*, et se fit remarquer parmi les orateurs de son temps. Il accompagna Scipion-Émilien, son ami, au siége de Carthage, et s'y distingua par sa valeur. Après avoir été préteur en Espagne et consul (l'an 614 de Rome), retiré à la campagne, il y partagea ses loisirs entre l'étude et les travaux agrestes. Son amitié pour Scipion ne se démentit jamais ; et Cicéron l'a immortalisé en plaçant le nom de Lælius en tête de son dialogue *De Amicitiâ*. Ce sage Romain fut aussi l'ami de Pacuvius et de Térence, et l'on croit généralement que ses conseils ne furent point inutiles au célèbre comique.

**LAENNEC** (Guillaume-François), médecin, né à Quimper-Corentin en novembre 1748, d'une ancienne famille de robe, qui comptait un fameux ligueur parmi ses ancêtres. Après avoir fait ses études médicales à Paris, il se rendit à Montpellier, où il fut reçu docteur. Il alla ensuite passer 2 ans à Londres pour y perfectionner ses études médicales dans l'hôpital Saint-Barthélemy, et revint enfin exercer la médecine à Quimper. En 1779, il fut nommé médecin ordinaire du roi, et médecin auxiliaire de la marine à Brest. En 1781, il alla s'établir à Nantes, où il fut obligé de se soumettre aux formalités d'une nouvelle réception, et de subir deux examens dont le second n'eut lieu qu'en 1785. Nommé procureur général de l'université en 1787, et régent l'année suivante, puis médecin de l'Hôtel-Dieu en 1792, il a fait, pendant près de 30 ans, le service médical de cet établissement. En 1795, il fut nommé médecin en chef de l'armée des côtes de Brest sans changer de résidence. En 1806, il fut reçu associé correspondant de l'école de médecine de Paris, et en 1808, il fut nommé l'un des professeurs de l'école secondaire de médecine que le gouvernement venait d'établir à Nantes. Il fut mis à la retraite malgré lui en 1816, sous le ministère de Vaublanc; mais en 1820, M. Decazes le désigna pour membre du jury de médecine du département, et lui rendit ses fonc-

tions de médecin de l'Hôtel-Dieu, qu'il avait remplies pendant 25 ans. Laënnec n'en jouit pas longtemps. Il mourut le 8 février 1822. Entièrement livré à la pratique de son art, Laënnec a peu écrit. Ses ouvrages se bornent à des *discours* latins ou français, prononcés en diverses circonstances.

**LAENNEC** (René-Théophile-Hyacinthe), neveu du précédent, naquit à Quimper le 17 février 1781. Son père, homme instruit, mais resté veuf et chargé d'un grand nombre d'enfants en bas âge, se vit forcé d'en confier quelques-uns à son frère, médecin à Nantes. Cette circonstance décida la vocation de Laennec. Lorsque s'organisèrent les hôpitaux militaires, il commença à visiter des malades sous la direction de son second père et à s'adonner à l'étude de l'anatomie. Il ne tarda pas à être nommé interne dans l'un de ces hôpitaux, et choisi pour accompagner les troupes dans une excursion que, par les ordres de l'autorité, elles tentèrent dans le Morbihan. Transporté sur un plus vaste théâtre et arrivé à Paris en 1800, il refit ses humanités, étudia le latin, devint helléniste habile, et se livra à l'examen approfondi de la langue celtique. En 1801, il remporta les deux premiers prix de médecine et de chirurgie. L'anatomie devint son étude favorite. L'impulsion avait été donnée par Bichat; Laennec s'engagea dans la même voie, et chacun de ses pas fut signalé par une découverte importante. La réputation de Laennec grandissait avec ses travaux; aussi en 1812 fut-il appelé à la collaboration du premier dictionnaire de médecine, auquel il fournit une série d'articles assez considérable. Trois ans plus tard, dans le mois de février 1815, il communiqua à la Société de l'École les premiers résultats obtenus par l'application de l'acoustique à la connaissance des affections de poitrine. Ce fut le 14 mai 1815 qu'il fit le premier essai du stéthoscope, après avoir, 15 jours auparavant, donné à la Société de l'École lecture d'un mémoire sur l'auscultation. Nommé en 1816 médecin à l'hôpital Beaujon, puis, bientôt après, à l'hôpital Necker, il fit des maladies de poitrine son étude spéciale. Le *Traité d'Auscultation médiate,* qu'il publia en 1819, et dans lequel il consigna ses intéressantes recherches, fit une sensation immense dans le monde médical. La phthisie pulmonaire, dont il portait le germe depuis longtemps, le force d'interrompre ses travaux. En 1820 il va dans son pays chercher la santé qu'il a perdue sans retour. Deux ans plus tard, croyant à une amélioration trompeuse, il revient à Paris, soulagé, mais non guéri. Nommé professeur de la clinique interne, il reprend ses travaux avec une nouvelle ardeur. Bientôt ses forces trahissent son courage, il regagne la Bretagne, et il meurt à Kerlouanec (Finistère), le 13 août 1826.

**LAENSBERG** (Mathieu), chanoine de Saint-Barthélemy de Liége, est l'auteur réel ou supposé d'un ouvrage imprimé pour la première fois en 1636, réimprimé depuis annuellement avec de nouvelles prophéties et pronostics : c'est le fameux *Almanach de Liége, avec les prédictions générales pour chaque mois de l'année,* etc.

**LAERCE.** *Voyez* **DIOGÈNE.**

**LAET** (Jean de), géographe et philologue flamand, né à Anvers, mort en 1649, a publié plusieurs ouvrages, dont quelques-uns peuvent encore être consultés avec fruit. Nous nous contenterons de citer ses *Descriptions de la France, l'Italie, l'Espagne, la Belgique, l'Angleterre, le Mogol, la Perse et le Portugal,* faisant partie de la collection connue sous le nom de *Petites républiques,* et imprimée par les Elzevirs en 62 vol. in-32; *Novus orbis, seu descriptionis Indiæ occidentalis libri XVIII, cum tab. et fig.,* Leyde, 1633, in-fol., traduit la même année en français et en flamand; *Notæ ad dissertat. Hug. Grotii de origine gentium americanarum,* Paris, 1643, in-8°.

**LÆTUS** (Quintus-Ælius), préfet du prétoire sous le règne de Commode, fit emprisonner et étrangler ce prince, qui avait résolu sa mort, lui donna pour successeur Pertinax, qu'il fit massacrer au bout de 3 mois de règne, et fut lui-même tué (l'an 193 de J. C.), par les ordres de Didius Julianus, qu'une partie de l'armée venait de proclamer empereur.

**LÆVINUS** (P. Valérius), consul l'an 472 de Rome, chargé de continuer la guerre contre Pyrrhus et les Tarentins, fut vaincu dans un premier combat; mais, ayant reçu des renforts, il mit le roi d'Épire dans la nécessité de demander la paix au sénat.

**LÆVINUS** (M. Valérius), de la famille du précédent, commandait l'an 540 de Rome la flotte destinée à agir contre celle de Philippe, roi de Macédoine. Après avoir battu ce prince en plusieurs rencontres, il le força de brûler ses vaisseaux. Élu consul l'an 544, Lævinus passa en Sicile avec une armée, s'empara d'Agrigente sur les Carthaginois, et acheva la conquête de l'île. L'année suivante il fit une descente en Afrique, ravagea le pays aux environs de Carthage, à son retour, rencontra la flotte carthaginoise et la dispersa. Il mourut l'an 554 de Rome, après avoir été propréteur en Macédoine. Ce fut lui qui reçut des mains d'Attale, roi de Pergame, et apporta à Rome la statue d'Idea, mère des dieux, dont la possession, suivant un ancien oracle, assurait aux Romains l'empire du monde.

**LÆVIUS**, poëte latin, antérieur à Cicéron, avait composé deux poëmes qui se sont perdus. Festus cite le premier, qui avait pour titre : *les Centaures.* Aulu-Gelle et Apulée nous ont conservé quelques vers du second, intitulé : *Erotopægnia* (les jeux d'amour).

**LAFAGE** (Raimond de), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né en 1654 à l'Isle, en Albigeois, passa 3 années à Rome, où il fit l'étonnement de tous les artistes par son habileté singulière à dessiner à grands traits, d'une manière grande et forte qui rappelait celle de Jules Romain et des Carrache. Il est fâcheux qu'avec un beau talent Lafage n'eût pas de conduite; il travaillait le plus souvent dans un cabaret, et seulement autant qu'il fallait pour payer sa dépense. Après avoir quitté Rome, Lafage parcourut différentes villes de France, et mourut de misère à Paris en 1684. Le *Recueil des meilleurs dessins* de cet artiste a été publié, Amsterdam, in-fol., gravé par Vermeulen, G. Audran, F. Ertinger, le comte de Caylus, Cl. Duclos et Lafage lui-même.

**LA FAILLE.** *Voyez* **FAILLE.**

**LA FARE.** *Voyez* **FARE.**

**LAFARGUE** (Étienne de), avocat au parlement de Pau, né à Dax le 7 décembre 1728, mort en 1795, associé des académies de Caen et de celle de Bordeaux, a publié : *Histoire géographique de la Nouvelle-Écosse,*

traduite de l'anglais, 1755, in-12 ; *OEuvres mêlées,* contenant quelques opuscules et diverses poésies, Senlis, 1786, 2 vol. in-8°; *Poëme sur l'éducation,* Paris, 1788, in-8°; *le Beau jour des Français, ou la France régénérée,* poëme en 11 chants, avec des notes historiques, Paris, 1791, in-8°.

**LAFAYE** (Antoine de), en latin *Fayus,* ministre protestant, né au 16e siècle à Châteaudun, fut l'ami de Théodore de Bèze, qu'il accompagna au colloque de Montbéliard en 1589, et mourut vers 1618 à Genève, où il professait la philosophie et la théologie. On a de lui une traduction de l'*Histoire des Juifs,* de Josèphe, Genève, 1560, in-fol.; de l'*Histoire romaine,* de Tite-Live Paris, 1582, in-fol.; *Geneva liberata,* etc., 1603, in-12; *De vitâ et obitu Bezæ hypomnemata,* 1606, in-4°, traduit en français par P. Solomeau, 1610, in-8°, et par Antoine Teissier, 1681, in-12.

**LAFAYE** (Jean-Élie LERIGET de), mathématicien, né à Vienne le 15 avril 1671, d'une famille honorable du Dauphiné, s'enrôla dans un régiment de cavalerie à 19 ans, parvint au grade de capitaine, et se distingua sous les ordres de Boufflers, aux batailles d'Eckeren, de Ramillies, d'Audenarde, aux siéges de Douai et du Quesnoy. Mathématicien jusque sur le champ de bataille, il était sans cesse occupé d'inventions et de machines; ce fut lui qui présenta au duc de Bourgogne un projet dans lequel il était question pour la première fois d'organiser des régiments de pionniers et d'ouvriers. Il mourut à Paris le 20 avril 1718, laissant dans le recueil de l'Académie des sciences, dont il était membre, deux mémoires, l'un d'*une machine à élever les eaux,* l'autre *de la formation des pierres de Florence.* Son *Éloge* a été prononcé par Fontenelle.

**LAFAYE** (Jean-François LERIGET de), frère du précédent, né en 1674, embrassa comme lui la profession des armes, mais fut contraint de quitter le service à cause de la délicatesse de sa santé. Envoyé successivement en ambassade à Gênes, au congrès d'Utrecht et en Angleterre, il s'y fit admirer pour son esprit et la politesse de ses manières. Quoique membre de l'Académie française, Lafaye n'a publié qu'un très-petit nombre de pièces, parmi lesquelles on distingue une *Ode sur les avantages de la rime,* adressée à la Motte, et à laquelle celui-ci crut faire beaucoup d'honneur en la traduisant en prose. Lafaye mourut à Paris le 11 juillet 1731. Son *Éloge,* par d'Alembert, est inséré dans le 4e vol. de l'*Histoire* des membres de l'Académie française.

**LAFAYE** (George), démonstrateur à l'académie royale de chirurgie, mort à Paris en 1781, a donné une édition avec des notes d'un *Cours d'opérations de chirurgie,* de Dionis et publié des *Principes de chirurgie,* Paris, 1739, in-12, souvent réimprimé et traduit dans presque toutes les langues.

**LAFAYETTE.** *Voyez* **FAYETTE** (la).

**LAFERANDIÈRE** (Marie-Amable PETITEAU, marquise de), née à Tours en 1736, morte à Poitiers en janvier 1817, cultivait la poésie et publia des pièces légères dans *le Mercure* et *l'Almanach des Muses,* etc. Ses différents opuscules ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de Mme de Lafer.......,* Paris, 1806, 2 parties in-12.

**LAFERRIÈRE-LEVESQUE** (Louis-Marie), général français, né le 9 avril 1776 à Redon, en Bretagne, entra comme sous-lieutenant dans le 99e régiment d'infanterie en 1792. Il fit avec ce corps les campagnes de 1793 et 1794, aux armées de la Moselle et de Sambre-et-Meuse; et, ayant été nommé aide de camp du général Monnet, en 1795, il le suivit à l'armée de l'Ouest, où il devint commandant des guides du général en chef Bernadotte. La suppression de ce corps le laissa sans emploi; mais, en 1802, il obtint le brevet de chef d'escadron au 2e de hussards, et en 1805 celui de major au 3e régiment qu'il commandait à la bataille d'Iéna, où il fut blessé. Nommé peu de temps après colonel de ce régiment, il le conduisit en Espagne, signala sa bravoure à Tudela, ainsi que dans différents combats qui précédèrent l'évacuation du Portugal. Il fut fait, en 1811, général de brigade et comte. Deux ans après il eut le commandement des grenadiers à cheval de la garde impériale, et fit, à la tête de cette belle troupe, la campagne de Saxe, où il se distingua encore, par sa bravoure, à Leipzig et à Hanau. Dans celle de France, en 1814, il soutint sa réputation à Champaubert, puis à Reims, d'où il délogea les Russes, et enfin à Craonne, où il eut une jambe cassée par un boulet, lorsque, selon les ordres et sous les yeux de l'empereur, il chargeait à la tête de ses grenadiers une batterie formidable. Porté à Paris sur un brancard, il y subit avec le plus grand courage une amputation douloureuse. Au moment de la chute de Napoléon, ayant donné son adhésion à la déchéance, il fut fait inspecteur général de cavalerie, chevalier de Saint-Louis et grand-officier de la Légion d'honneur. Dans le mois de janvier 1815, le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, le nomma commandant de l'école de cavalerie de Saumur. Il fut compris dans la formation de la nouvelle chambre des pairs; mais il cessa d'en faire partie au second retour du roi, et peu de temps après il fut remplacé dans le commandement de Saumur. Après la révolution de 1830 il fut rappelé à la chambre des pairs, puis nommé commandant de la garde nationale à cheval de Paris. Il mourut le 22 novembre 1835, dans sa terre de Vallery.

**LAFERRIÈRE** (GRANGIER de), général de brigade, fut employé en 1793 dans les départements méridionaux et accusé d'avoir favorisé les rebelles de la Lozère. Traduit au tribunal révolutionnaire à Paris, il fut condamné à mort dans le mois d'avril 1794.

**LAFERTÉ-IMBAULT** (Marie-Thérèse GEOFFRIN, marquise de), fille de la célèbre Mme Geoffrin, née le 20 avril 1715 à Paris, où elle mourut en 1791, contracta de bonne heure dans la société de Fontenelle, de Montesquieu, de d'Alembert, etc., qui se rassemblaient chez sa mère, le goût de la lecture et un grand amour pour les études sérieuses. Mariée en 1733 au petit-fils du maréchal de Laferté, elle se trouva veuve à 21 ans avec une fille unique qui mourut à l'âge de 13 ans. Après la mort de sa mère, dont elle soigna et consola la vieillesse, Mme de Laferté-Imbault fut l'une des institutrices de Mesdames Clotilde et Élisabeth, sœurs du roi Louis XVI, pour lesquelles elle rédigea de volumineux extraits des philosophes chrétiens et païens, avec un traité de morale religieuse. Ces divers *Extraits* sont restés manuscrits ainsi que sa *Correspondance* avec Stanislas, le cardinal de Bernis, le duc de Nivernois, etc.

**LA FERTÉ-SÉNECTÈRE.** *Voyez* **FERTÉ.**

**LAFERTÉ-MEUN** (la comtesse DE), née Courbois, épousa fort jeune le comte de Laferté, qui mourut dans l'émigration, et la laissa veuve chargée de plusieurs enfants. Sa fille avait épousé le duc de Rivière que M^me de Laferté, quoique avancée en âge, accompagna dans son ambassade à Constantinople. De retour à Paris, elle fit imprimer des *Lettres sur le Bosphore, ou Relation d'un voyage en différentes parties de l'Orient, pendant les années* 1816 *à* 1819, 1822, in-8°. Elle mourut à Paais en 1830. On a encore d'elle : *Alexandre et Caroline,* Paris, 1809, 2 vol. in-12; *Mesdemoiselles Duguesclin,* 1825, 3 vol.; *Léonore et Clémence, ou la confession du crime,* Paris, 1825, 2 vol.

**LAFFEMAS** (BARTHÉLEMI DE), contrôleur général du commerce sous Henri IV et l'un des plus fidèles serviteurs de ce prince, né l'an 1545 à Beausemblant en Dauphiné, et mort à Paris vers 1612, publia (de 1598 à 1610) 16 ouvrages dont le but est d'indiquer les sources de prospérité de la France, les abus du gouvernement, les moyens d'améliorer l'agriculture et le commerce; nous citerons seulement : *les Trésors et richesses pour mettre l'état en splendeur,* Paris, 1598, in-8°; *Remontrances sur l'abus des charlatans, pipeurs et enchanteurs,* 1601, in-8°; *Preuve du plant et profit des meuriers pour les paroisses de la généralité de Paris, Orléans, Tours,* etc., 1603.

**LAFFÉMAS** (ISAAC DE), fils du précédent, mort à Paris vers 1650, conseiller d'État, a publié *l'Histoire du commerce de France, enrichie des plus notables de l'antiquité et du trafic des pays étrangers,* Paris, 1606, in-12; *Lettres à M. le cardinal* (Mazarin), 1649, in-4°; *le Terme de Pâques sans trébuchet,* 1649, in-4° : ces deux dernières pièces en vers burlesques sont signées du pseudonyme *Nicolas le Dru.*

**LAFFITE-CLAVÉ** (N.), inspecteur général des fortifications de France, naquit à Clavé, près de Moncrabeau en Gascogne en 1750. Envoyé en Turquie en 1785, il fut chargé par la Porte d'un commandement dans la guerre contre la Russie, et rendit des services que le sultan reconnut en lui faisant présent d'une épée magnifique. De retour en France, il fut élevé au grade de colonel, et obtint la direction des fortifications de Valenciennes. Il passa en 1792 aux armées du Nord, en qualité de commandant du corps de génie, fit la campagne de Belgique, et mérita le grade de maréchal de camp. Destiné pour l'armée des Ardennes, il ne put accepter les fonctions qu'on lui offrait, et fut employé à l'armée des Pyrénées occidentales, sous les ordres des généraux Servan et Lacuée. Il y rendit des services importants, et n'en fut pas moins compris dans un décret d'arrestation prononcé contre 20 officiers généraux. Cet acte injuste lui porta le coup mortel. Son innocence fut bientôt reconnue; le courrier qui lui apporta l'ordre de son élargissement et le brevet de général de division arriva trop tard; le brave général était mort la veille. Laffite-Clavé a publié : *Mémoire militaire sur la frontière du Nord,* 1779, in-8°; *Traité élémentaire de castramétation et de fortification passagère.* Cet ouvrage, composé pour une école que l'auteur fonda en Turquie, a été magnifiquement imprimé en langue turque à Pera, dans l'imprimerie du palais de l'ambassadeur de France, 1787, 2 parties in-4°, avec 20 planches.

**LAFFITE** (JACQUES), né à Bayonne en 1767, fut d'abord destiné à l'exercice de la profession de son père, lequel était maître charpentier. Son père le plaça à 12 ans chez Lesseps, notaire, et à 14 ans, le confia aux soins de Formulaguès, négociant. Laffitte montra dès lors pour la science commerciale une prodigieuse aptitude et une sorte de passion. S'étant rendu de très-bonne heure à Paris, il entra en 1788 dans la maison Perregaux en qualité de teneur de livres. Le zèle qu'il montra et les services qu'il rendit dans cet emploi à la maison qui l'avait honoré de sa confiance, engagèrent bientôt le sénateur Perregaux à se le donner pour associé, et lorsqu'il se sentit près de mourir, à le nommer son exécuteur testamentaire. A la mort de son patron, Laffitte devint le chef de la maison, et Perregaux fils fut son associé commanditaire. Perregaux fils, à la fois auditeur au conseil d'État et chambellan de l'empereur, abandonna entièrement à Laffitte la direction des opérations considérables dans lesquelles sa maison se trouvait engagée. En 1809, Laffitte fut nommé régent de la banque de France, et à la retraite de Dupont de Nemours il le remplaça dans la présidence de la chambre de commerce de Paris. En 1815, il fut nommé juge au tribunal de commerce de Paris, et l'année d'après le gouvernement provisoire le mit à la tête de la banque de France pour remplir le vide que laissait le départ du gouverneur Joubert. Laffitte a toujours rempli ces fonctions depuis cette époque, sans vouloir profiter des émoluments qui y étaient attachés. En 1815, il fit partie de la chambre des représentants, comme membre de la députation du commerce, qui se composait encore de Delessert, Hottinguer et Chaptal; il s'abstint de toute participation ostensible aux délibérations, et ne parut point à la tribune; en 1816 il fut nommé, par ordonnance royale du mois de mai, membre de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement, et presque au même instant nommé à la chambre des députés par le collége électoral du département de la Seine. On l'entendit pour la première fois à la tribune dans la discussion très-grave à laquelle donna lieu, dans cette session, la loi des finances. Réélu en 1817, Laffitte défendit éloquemment la liberté de la presse. Il vota contre le projet présenté par les ministres, et parut avec sa supériorité accoutumée, dans la discussion de l'emprunt de 300 millions. En 1819, il fut du nombre des orateurs qui se signalèrent en parlant pour le régime électoral en vigueur, attaqué par la proposition de Barthélemy, et il proposa de faire une adresse au roi dans ce sens. C'est à cette époque que Laffitte fut destitué de ses fonctions de gouverneur de la banque de France. La même année, à l'époque des troubles du mois de juin, Laffitte se mit encore au premier rang des organes courageux de l'opinion publique, et peignit avec énergie les alarmes où des violences sans excuse avaient plongé la ville de Paris. Dans les sessions suivantes, et particulièrement dans celle de 1822, il parut avec le même éclat dans toutes les discussions importantes; en 1823, il vota avec la minorité contre la guerre d'Espagne; mais en 1824, à la grande surprise du public, il se rangea du parti du ministère dans l'affaire

de la conversion des rentes. Jusqu'en 1830, il n'a pas cessé de faire partie de la chambre. L'un des principaux personnages qui ont figuré dans la révolution de juillet, il a depuis rempli les fonctions de président de la chambre des députés et de ministre des finances, président du conseil. Laffitte est mort le 27 mai 1844. Il a publié : *Opinion sur le projet de loi relatif aux finances pour* 1817, *prononcée dans la séance du* 1er *février* 1817, 1817, in-8°; *Opinion sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, prononcée dans la séance du* 27 *décembre, session de* 1817, 1817, in-8°; *Opinion sur le projet de loi de finances de* 1818, *prononcée à la séance du* 31 *mars* 1818, 1818, in-8°; *Discours prononcé dans la séance du* 12 *mai* 1818, 1818, in-8°; *Opinion sur le projet de loi de finances de* 1622, *prononcée à la séance du* 15 *avril* 1822, 1822, in-8°; *Réflexions sur la réduction de la rente et l'état du crédit,* 1824, in-8°, 2 éditions; *Laffitte, banquier à Paris, à MM. les électeurs de l'arrondissement de Vervins,* 1826, in-8°, 2 éditions.

**LAFFON-LADEBAT** (André-Daniel), né à Bordeaux le 30 novembre 1746, d'une famille protestante, fut élevé à l'université de Franeker et renonça jeune encore aux spéculations commerciales pour se livrer dans la retraite à son goût pour l'économie politique, science qui ne comptait alors en France qu'un très-petit nombre d'adeptes. Habitant une campagne près de Bordeaux, il y partagea ses loisirs entre l'étude et la culture des arts. L'un des fondateurs de l'académie de peinture de cette ville, il devint membre de son académie des sciences, et correspondant des Sociétés d'agriculture et d'encouragement de Paris. A la convocation des états généraux, il publia divers écrits de circonstance, et fut chargé d'aller réclamer contre les nominations avec mandats spéciaux. Nommé en 1791 à l'assemblée législative, il se rendit le 20 juin 1792 au château pour protéger la famille royale, présida l'assemblée du 23 juillet au 9 août, et lors des massacres de septembre, eut le bonheur d'arracher à la mort l'abbé Sicard. Dénoncé en décembre sous le faux prétexte qu'il avait reçu des fonds de la liste civile, il recouvra sa liberté et prit la direction de la caisse d'escompte, dont il conserva la liquidation lorsque cet établissement fut supprimé. Arrêté de nouveau en 1794, il n'échappa à la mort que parce qu'on eut besoin de lui pour assurer le service des subsistances. En 1795 les départements de la Seine et de la Gironde l'élurent député au conseil des Anciens, dont il fut secrétaire le 20 mai et président le 20 août 1797. Opposé aux projets du Directoire, il fut frappé par le coup d'État du 18 fructidor (4 septembre 1797), déporté à Sinamary, et atteint de la maladie qui enleva plusieurs de ses compagnons d'infortune. Resté seul avec Barbé-Marbois, il fut rappelé avec lui après 21 mois d'exil, devint l'un des administrateurs de l'institut des jeunes aveugles, et mourut à Paris le 15 octobre 1829.

**LAFITAU** (Joseph-François), jésuite, né à Bordeaux, mort dans cette ville en 1740, après avoir été employé pendant plusieurs années aux missions du Canada, a publié : *Mémoire concernant la précieuse plante ging-seng de Tartarie,* Paris, 1718, in-8°; *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps,* ibid., 1723, 2 vol. in-4°, figures; 1724, 4 vol. in-12; *Histoire des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde,* 1733, 2 vol. in-4°, figures; 1734, 4 vol. in-12.

**LAFITAU** (Pierre-François), parent du précédent, évêque de Sisteron, né à Bordeaux en 1685, entra d'abord chez les jésuites et joua un certain rôle sous la régence dans l'affaire du jansénisme. Chargé des affaires de France à Rome, il y fut sacré en 1719, et vint l'année suivante prendre possession de son évêché de Sisteron, où il mourut le 3 avril 1764. On a de ce prélat plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Mandement sur les anecdotes ou Mémoire sur la bulle* Unigenitus (de Villefort), *avec une réfutation des anecdotes,* 1734, 3 vol. in-8°; *Histoire de la constitution* Unigenitus, 1737, 2 vol. in-12; *la Vie et les mystères de la très-sainte Vierge,* 1759, 2 vol. in-12.

**LAFITTE** (Justin, baron de), lieutenant général, né à Dax le 4 janvier 1772, entra au service au commencement de la révolution, et fit toutes les campagnes. Après avoir été 2 ans major du 20e dragons, il reçut en 1806 le commandement du 18e. Employé en Espagne en 1808, il se distingua au passage du Tage et dans diverses autres circonstances. La bande de Mina le fit prisonnier en 1811, mais il revint bientôt en France. Après le retour du roi en 1814, il fut nommé commandant du département de l'Arriége. En 1831, il fut élu député de l'arrondissement de Foix, siégea à la première section de gauche, signa le compte-rendu, et mourut en août 1832.

**LAFITTE** (Marie-Élisabeth, dame de), née à Paris vers 1750, et morte à Londres au mois de novembre 1794, a composé divers ouvrages d'éducation : *Lettres sur divers sujets,* la Haye, 1775, in-12; *Réponses à démêler,* ou *Essai d'une manière d'exercer l'attention,* Lausanne, 1791, in-12; *Entretiens, Drames et Contes moraux à l'usage des enfants,* 4e édition, Paris, 1801, 2 vol. in-12 ou in-8°. Elle a en outre traduit divers ouvrages de l'allemand.

**LAFLISE** (Dominique), médecin, né en 1736 à Nancy, où il mourut en 1793, outre plusieurs *Mémoires* et *Discours* couronnés par l'académie de Paris, a publié différents ouvrages, parmi lesquels on distingue une traduction du latin de la *Méthode nouvelle et facile d'administrer le mercure,* etc., de Plank, Nancy, 1768, in-12; et un traité *De aquis Nanceianis,* 1770, in-4°.

**LAFOENS.** *Voyez* **BRAGANCE.**

**LAFOLIE** (Charles-Jean), né à Paris le 27 janvier 1780, fut employé dès l'âge de 15 ans au département de la Seine, dans la partie de l'instruction publique. Lors du procès de Moreau, en 1804, il publia, la veille du jugement, un petit écrit intitulé : *l'Opinion publique sur le procès du général Moreau,* dédié à Napoléon Bonaparte. Lafolie fut appelé à Milan, en 1805, par Méjan, secrétaire d'État du royaume d'Italie, pour y être chef de ses bureaux. En 1812 il fut disgracié; envoyé à Trévise comme secrétaire général de la préfecture du Tagliamento, puis à Ravenne comme sous-préfet. Revenu en France par suite des événements de 1814, il y fut aussitôt nommé conservateur des monuments de Paris. Il mourut dans cette ville le 4 février 1824. On a de lui : une édition revue du *Janua linguæ latinæ reserata,* de

J. Amos Comenius, 1802, in-12; *Grammaire italienne de Port-Royal,* 5e édition, précédée de réflexions, Paris, 1803, in-8°; *l'Angleterre jugée par elle-même,* Paris, 1808, in-12; *Notice des monuments publics, palais, édifices, musées,* etc., Paris, 1820, in-12; *Histoire de l'administration du royaume d'Italie, pendant la domination française,* prétendument traduite de l'italien de F. Corradini, Paris, 1823, in-8°; reproduite sous le titre de *Mémoires sur la cour du prince Eugène et sur le royaume d'Italie.*

**LAFOLLIE.** *Voyez* **FOLLIE.**

**LAFOND** (Mathias), né le 16 juillet 1769, au Conquet (Finistère), s'embarqua dès son bas âge, et parcourut successivement, soit sur les vaisseaux de commerce, soit sur les bâtiments de l'Etat, toutes les mers du globe. Promu en 1792 au grade d'enseigne de vaisseau, son avancement fut d'abord rapide. Dès 1798 il était capitaine de vaisseau, et fut choisi par l'amiral de Brueix pour chef d'état-major de la flottille de Boulogne. En 1815, se trouvant chargé de remplir les fonctions de chef militaire à Toulon, il prit des dispositions pour empêcher l'entrée dans ce port des fédérés et de l'armée du Var. Malgré ce dévouement au gouvernement royal, il passa pour un partisan du régime impérial et fut condamné à une retraite anticipée. Il languit dans la détresse et mourut en février 1834.

**LAFOND DE SOULÉ** (J. J. C. Étienne), né vers 1770, entra au service fort jeune comme sous-lieutenant, émigra en 1791, et fit plusieurs campagnes dans les armées des princes. Revenu en France après le 9 thermidor, il fut nommé commandant de l'une des colonnes du faubourg Saint Germain qui marchèrent contre la Convention nationale. Pris les armes à la main, et traduit à un conseil de guerre, il fut condamné à mort le 30 vendémiaire an IV (12 octobre 1795).

**LAFONT** (Joseph de), fils d'un procureur au parlement de Paris, naquit en cette ville en 1686. Sa liaison avec le comédien la Thorillière le jeta dans une carrière différente de celle à laquelle il semblait destiné. Il aimait le vin et le jeu; son état, voisin de la misère, ne lui permettait pas d'être fort délicat dans ses plaisirs ni dans ses liaisons. Il mourut à Passy en 1725. Lafont a donné au Théâtre-Français : *Danaé,* ou *Jupiter Crispin; le Naufrage,* ou *la Pompe funèbre de Crispin; l'Amour vengé; les trois Frères rivaux.* Ces quatre pièces ont été réunies en 1746, in-12. La dernière, restée au théâtre, fait partie du tome XXI du *Répertoire* de Petitot. Lafont est encore auteur de 5 opéras : *les Fêtes de Thalie ; la Critique ; la Provençale; Hypermnestre,* et *les Amours de Protée.* Il a travaillé avec Lesage et d'Orneval pour l'Opéra-Comique : *le Monde renversé* est en ce genre sa meilleure pièce.

**LAFONT** (Charles de), de Nîmes, docteur et professeur en médecine de la faculté d'Avignon, mort au commencement du 18e siècle, a laissé : *Dissertationes duæ medicæ de veneno pestilenti,* Amsterdam, 1671; Iéna, 1683, in-12; *Tractatus de hydropo-tympanite,* Genève, 1697.

**LAFONT** (Charles-Philippe), célèbre violoniste, naquit à Paris, le 1er décembre 1781. Sa belle-mère, dont les soins avaient sauvé sa vie, lui mit l'archet dans la main, et le premier air que joua l'enfant fut le menuet d'*Exaudet.* Il prit ensuite des leçons de Bertheaume, dont elle était la sœur. Plus tard son éducation musicale fut confiée à Alexandre Boucher, pendant 3 ans. Ce dernier le recommanda, en partant pour l'Espagne, aux soins de Navoigille aîné et de Kreutzer. Enfin il devint élève de Rode, et acquit le surnom de *violoniste des dames,* pour la grâce et le fini de son jeu. C'est avec son oncle Bertheaume qu'il fit son premier voyage dans diverses parties de l'Europe. De retour à Paris, il y reçut, en 1796, des leçons de chant de Garat, qui le présenta comme chanteur aux fameux concerts de Feydeau, en 1797 et 1798. Lafont reprit bientôt le violon et s'y consacra entièrement. Après avoir eu beaucoup de succès aux concerts de l'Opéra et de la rue Chantereine, il se rendit à Saint-Pétersbourg, où il resta premier violon de l'empereur de Russie jusqu'en 1814. Revenu en France à cette époque, il fut nommé premier violon de la chambre du roi, et premier accompagnateur de la duchesse de Berry. En 1816 Lafont fit un voyage en Italie. A Milan il osa paraître à côté de Paganini, et, cet essai n'ayant pas réussi, il se hâta de revenir en France, où de temps en temps il se faisait entendre dans les concerts. En 1839, il parcourut les départements avec son ami, le pianiste Herz. Le 23 août ils s'étaient rendus tous deux de Tarbes à Bagnères de Bigorre, où ils devaient donner un concert. Arrivés à Bagnères, ils trouvèrent que déjà une représentation au bénéfice des pauvres était annoncée pour le même jour; et, ne voulant pas distraire un seul baigneur de cette bonne œuvre, ils repartirent le même soir, comme ils étaient venus. Les deux virtuoses avaient choisi de préférence une place sur la banquette de la diligence. La moitié du chemin de Bigorre à Tarbes était déjà parcourue, lorsque, au détour d'un chemin, la voiture versa du côté droit. Lafont était à l'autre bout de la banquette : il fut brisé par le choc et expira sur-le-champ. Outre deux opéras, qui ont été représentés, l'un à Paris, en 1803, et l'autre à Saint-Pétersbourg, Lafont a composé 7 concertos, 15 airs variés pour le violon seul, 24 duos pour violon et piano, et plus de 200 romances.

**LAFONT** (Pierre de), prieur de Valabrègue et official de l'évêché d'Uzès, né à Avignon vers le milieu du 17e siècle, mort au commencement du 18e, a publié un recueil d'*Entretiens ecclésiastiques,* Paris, 5 vol. in-12, et un recueil de *Prônes,* 4 vol. in-12.

**LAFONTAINE** (Jean de), né à Château-Thierry le 8 juillet 1621, d'un maître des eaux et forêts, ne se fit remarquer, jusqu'à l'âge de 19 ans, que par une extrême insouciance. Après avoir passé 18 mois dans la congrégation de l'Oratoire, il fut ramené sous le toit paternel par le même instinct d'indépendance qui l'en avait d'abord éloigné, et plusieurs mois s'écoulèrent encore avant qu'il songeât sérieusement à se vouer au culte des Muses. A 22 ans Lafontaine avait, il est vrai, produit quelques pièces de vers; mais ces essais furent loin d'annoncer son génie, qui se révéla tout à coup à la lecture de la belle *Ode* de Malherbe *sur l'assassinat de Henri IV.* Le père du jeune poëte, consultant moins ses inclinations et son goût que sa propre sollicitude, se démit en sa faveur de la charge de maître des eaux et forêts et le maria. Bientôt les tracasseries du ménage rendant à Lafontaine le séjour de sa maison insupportable, il chercha au dehors des dis-

tractions, et fut accueilli dans la société de la duchesse de Bouillon, alors exilée à Château-Thierry. La piquante ingénuité de ses premiers contes, qu'il écrivit à cette époque, attira sur lui l'intérêt de la duchesse; et rappelée à Paris, elle lui fit accepter un asile dans sa maison. Dès lors Lafontaine eut l'occasion de se lier avec les grands écrivains de son époque, et trouva des appuis dans les personnages du plus haut rang, dont la plupart ne craignirent pas de s'avouer aussi ses admirateurs : au nombre on distingue Madame Henriette d'Angleterre, le grand Condé, le prince de Conti, le duc de Vendôme, le grand prieur, et particulièrement le jeune duc de Bourgogne. Lafontaine mourut à Paris le 13 avril 1695, dans la maison de M^me^ Hervard, dernier asile que lui offrit l'amitié après qu'il eut perdu M^me^ de la Sablière, chez qui, durant 20 années, il avait également reçu la plus délicate et la plus généreuse hospitalité. La conduite privée du poëte-philosophe n'a pas toujours répondu à la pureté de ses principes; mais en faveur de sa bonté naturelle, de sa rare constance en amitié, et plus encore peut-être, pour la beauté de ses ouvrages, précieux fruits de son insouciance même, la postérité lui pardonne volontiers les écarts de sa vie, et jusqu'à la singulière négligence de ses devoirs de père de famille. M. Walkenaër est celui qui le premier l'a bien fait connaître : son livre a pour titre : *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de Lafontaine*, 3e édition, Paris, 1824, in-8°. Le travail bibliographique de Barbier dispense d'énumérer les éditions de ses œuvres : cet opuscule intitulé : *Notice des principales éditions des fables et des œuvres de Lafontaine*, est imprimé dans le tome II des *Fables inédites*, etc., publiées par M. Robert, 1825, 2 vol. in-8°. Parmi les éditions des *Fables*, on cite les suivantes comme les plus belles : Paris, Didot aîné, 1802, 2 vol. grand in-fol.; Parme (Ve Bodoni), 1814, 2 vol. grand in-fol.; Paris, Didot aîné, 1818, 2 vol. in-8°; les plus recherchées des *Contes* sont celles d'Amsterdam (Paris, Barbou), 1762, 2 vol. in-8°, figures d'Eisen, Paris, Didot aîné, 1796, grand in-4°, figures d'après Gérard. Outre la traduction latine des *Fables*, par le P. Giraud, 1775, 2 vol. in-8° ou in-12, on a des imitations ou des traductions de ces petits chefs-d'œuvre dans presque toutes les langues. C'est à Barbier qu'est due la découverte de l'ingénieuse *Ballade sur Escobar*, qu'on avait longtemps regardée comme perdue, et dont plus tard il a rétabli le texte fautif. La meilleure et la plus belle édition des *OEuvres complètes* est celle de Paris, 1826, 6 vol. in-8°. Cette édition, qui fait partie de la *Collection des classiques français*, est due à M. Walkenaër.

**LAFONTAINE** (Henri-Jules-Auguste), romancier, naquit à Brunswick, le 6 février 1756 ou 1759, ailleurs on dit 20 octobre 1758. Son père était peintre. Destiné à la carrière ecclésiastique, après avoir fini ses études au gymnase de Brunswick, il suivit les cours de philosophie et de théologie à l'université d'Helmstadt. A l'hébreu, à l'exégèse biblique il préférait la littérature; il lisait et relisait les tragiques plus que les prophètes. Il reçut les ordres, et peu de temps après il entra comme instituteur particulier dans une des grandes maisons de Halle, chez le général prussien Thadden (1786). Nommé ensuite (1789), grâce à la protection de cet officier, aumônier de son régiment, il assista, comme spectateur, aux événements de cette première campagne, ainsi qu'aux deux suivantes. La paix de Bâle, en déterminant son licenciement, le fit revenir à Halle, où lui furent données les fonctions de pasteur, qu'il ne quitta désormais que pour divers voyages d'art et d'agrément, soit en Suisse, soit en Allemagne. Il finit par y être membre du consistoire. Sa mort eut lieu le 20 avril 1831. Le roman est presque le seul genre qu'ait cultivé Lafontaine. Quiconque a lu l'*Homme singulier, Quintus Heymeran de Flamming, la famille de Walden, le Journal de Charles Engelmann* et quelques autres de ses meilleures productions, peut fort bien en demeurer là. Presque tous les *Romans* d'Auguste Lafontaine ont été traduits en français, et notamment par M^me^ de Montolieu.

**LAFONTAINE** (Léopold), docteur en médecine et en chirurgie, membre de la Société des amis des sciences de Varsovie, naquit en Suisse en 1756. Depuis sa première jeunesse, il passa en Pologne, qui devint sa patrie. Le roi Stanislas-Auguste Poniatowski le nomma son conseiller, et médecin de sa cour, et plus tard, lorsqu'une partie de la Pologne fut érigée, par l'empereur Napoléon en grand-duché de Varsovie, le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, à titre de grand-duc de Varsovie, destina à Lafontaine la place de chirurgien général de l'armée polonaise, et d'inspecteur général des hôpitaux du grand-duché. Les principaux ouvrages de Léopold Lafontaine sont : *Description des effets que produisent les eaux chaudes sulfuriques et froides ferrugineuses, aux bains de Krzeszowite*, Cracovie, 1784; *Chirurgisch-medicinische abhandlungen*, Breslau et Leipzig, 1792, in-8°; *Journal de santé, destiné à l'usage de toutes les classes des habitants de la Pologne*, publié à Varsovie, en 1801 et 1802. Lafontaine mourut en 1812 à Mohilew, dans la Russie-Blanche, où il était prisonnier de guerre par suite de la désastreuse campagne de cette année.

**LAFONTAINE.** *Voyez* **FONTAINE.**

**LA FORCE.** *Voyez* **FORCE** et **PIGANIOL.**

**LAFORGE** (J. de), poëte français, habitait Paris, et eut, en 1664, l'honneur de présenter au roi *la Hongrie sauvée*, poëme héroïque, in-4°. La même année il fit imprimer *la Joueuse dupée*, comédie en un acte et en vers in-12. On en trouve l'analyse dans l'*Histoire du Théâtre-Français*, tome IX, page 317. Laforge avait déjà publié *le Cercle des femmes savantes*, dialogue en vers héroïques, Paris, 1663, in-12; petit volume très-rare. On trouve à la fin la *Clef* des noms des savantes de France, au nombre de 67, dont il est parlé dans cet ouvrage, suivant l'ordre où elles y sont placées.

**LAFOSSE** (Charles de), peintre, né à Paris en 1640, élève de Lebrun, fut envoyé à Rome aux frais du roi, se rendit ensuite à Venise, où il se perfectionna dans le coloris et pratiqua la fresque. De retour à Paris, il peignit à fresque, dans une chapelle de Saint-Eustache, le *Mariage d'Adam et Ève*, et celui *de la Vierge*, et présenta en 1683, pour sa réception à l'Académie, *l'Enlèvement de Proserpine*. Appelé à Londres par lord Montaigu pour décorer son hôtel, il y peignit deux plafonds représentant *l'Apothéose d'Isis* et *l'Assemblée des dieux*. Charles II en fut si charmé, qu'il voulut le fixer en Angleterre; et Lafosse eût accepté ses offres, si Mansard ne lui eût fait

espérer la place de premier peintre du roi, vacante par la mort de Lebrun. Lafosse n'obtint pas la place; mais il fut chargé de la peinture du dôme des Invalides, ouvrage capital, qui passe pour le chef-d'œuvre de ce maître. Il peignit encore dans le château de Versailles la voûte de la chapelle, les plafonds des salles du Trône et de Diane, et mourut à Paris en 1716, sans laisser d'enfants. Le musée de Paris possède 3 tableaux de cet artiste : *l'Enlèvement de Proserpine, le Mariage de la Vierge* et *Moïse sauvé des eaux*. Les graveurs qui ont le plus travaillé d'après Lafosse sont Lempereur, Simon Vallée, Cochin père, Simoneau, etc.

**LAFOSSE** (Antoine de), poëte dramatique, neveu du précédent, né à Paris en 1653, secrétaire du marquis de Créqui, se trouva à la bataille de Luzara, où ce seigneur fut tué, rapporta son cœur à Paris, et fit sur sa mort des vers qui respirent une vive sensibilité. Il fut ensuite attaché au duc d'Aumont, gouverneur du Boulonnais, et mourut en 1708. On a de lui 4 tragédies : *Polyxène; Thésée; Corésus*, et *Manlius Capitolinus*; cette pièce, la meilleure de Lafosse, est imitée de la *Conjuration de Venise*, tragédie d'Otway, qui en avait lui-même puisé l'idée dans l'ouvrage de Saint-Réal; elle est restée au théâtre. Les *OEuvres* de Lafosse ont été publiées, Paris, 1747, 2 vol. in-12.

**LAFOSSE** (Jean-Baptiste-Joseph de), graveur au burin, élève de Fessard, né à Paris en 1721, a dirigé la gravure du *Voyage de Naples et de Sicile*, par Saint-Non, et reproduit plusieurs des brillants dessins de Carmontelle, etc. On regarde comme ses chefs-d'œuvre : *Le duc d'Orléans à cheval partant pour la chasse*, in-4°; *le duc d'Orléans dans un fauteuil, sur le bras duquel est assis le duc de Chartres, son fils*, 1759, in-fol.; *la Famille Calas*, grand in-fol. oblong, 1765.

**LAFOSSE** (Étienne-Guillaume), hippiatre, maréchal des écuries du roi, mort à Paris en 1765, a publié sur l'art qu'il avait pratiqué avec le plus grand zèle : *Traité sur le véritable siége de la morve des chevaux*, Paris, 1749, in-8°; *Observations et découvertes faites sur les chevaux, avec une nouvelle pratique de la ferrure*, 1754, in-8°; *Mémoires sur une tumeur du pied des chevaux*, etc., dans la Collection des savants étrangers, *Académie des sciences*.

**LAFOSSE** (Philippe-Étienne), fils du précédent, surpassa de beaucoup son père. Livré à ses seuls efforts, il parvint à obtenir le titre de médecin ordinaire des écuries du roi, place que des vexations de toute espèce ne lui permirent cependant pas de conserver; il fut même forcé de s'expatrier de 1777 à 1781. A sa rentrée en France il fut successivement vétérinaire en chef aux voitures de la cour, au corps des carabiniers et à celui de la gendarmerie. Au 14 juillet 1789, Lafosse fut l'un des premiers à se porter sur le dépôt d'armes des Invalides et à marcher contre la Bastille. En peu de temps il devint commandant de section, officier municipal et membre du comité militaire, où il travailla principalement à l'organisation de la garde nationale. Nommé en 1791 inspecteur vétérinaire des remontes de la cavalerie, sa vigilance et sa probité lui attirèrent la haine des dilapidateurs, dont les délations l'eussent probablement conduit à l'échafaud, vers la fin de 1793, sans le généreux appui que lui prêta Huzard, son parent et son ami. Rentré dès lors dans la vie civile, dont il ne sortit plus, il mourut au mois de juin 1820, dans un âge avancé, à Vileneuve-sur-Yonne. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Dissertation sur la morve des chevaux*, Paris, 1761, in-12; *le Guide du maréchal, avec un Traité sur la ferrure*, Paris, 1766, in-4°; *Cours d'hippiatrique*, Paris, 1769, in-fol., avec 65 planches; *Dictionnaire raisonné d'hippiatrique, cavalerie, manége et maréchallerie*, Paris, 1775, et 1776, 2 vol. in-4°; Bruxelles, 1776, 4 vol. in-8°; *Manuel d'hippiatrique*, Paris, 1803, in-12; 1813, in-12; 1824, in-12; *Observations et découvertes d'hippiatrique*, Paris, 1801, in-8°; *Nouvelle théorie pratique d'équitation*, Paris, 1819, in-8°.

**LAFOSSE** (Jean), médecin, né à Montpellier en 1742, attaqua le rapport fait sur le cadavre de Calas le fils, et conclut qu'il s'était détruit lui-même. Cette affaire l'ayant conduit à s'occuper des autres parties de la médecine légale, il se proposait d'en donner un traité complet, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée en 1775. On a de lui deux mémoires : l'un *sur les contre-coups*, l'autre *sur les anastomoses*, ou communications des vaisseaux, dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, 1767 et 1772.

**LAFOSSE** (Jean-François de), chanoine d'Orléans, né le 6 octobre 1734 dans cette ville où il mourut le 6 mars 1813, a publié : *Éloge funèbre de Louis XV*, Orléans, 1774; *Oraison funèbre de Louis Philippe, duc d'Orléans*, ib., 1786; *Poésies diverses*, ib., 1807, in-12.

**LAFRERY** (Antoine), imprimeur, né à Salins, comté de Bourgogne, mort à Rome en 1577, avait établi dans cette ville, pour la vente des gravures et cartes géographiques, une maison dont la réputation devint bientôt européenne. Un anonyme a donné à Rome en 1571 un *Index*, ou catalogue de toutes les estampes publiées par Lafrery, et parmi lesquelles on remarque un recueil d'antiquités intitulé : *Speculum romanæ magnitudinis*, 118 planches, 1554-73; *Effigies XXIV romanorum imperator. et illustrium virorum*, 1570, in-fol.

**LAFRESNAYE** (Vauquelin de). *V.* **FRESNAYE**.

**LAFUENTE** (Jean-Léandre de). *Voyez* **FUENTE**.

**LAGALLA** (Jules-César), né en 1571, à Padula, dans la Basilicate, au royaume de Naples, fut reçu docteur en médecine à 18 ans, servit ensuite, pendant un an, comme médecin sur les galères du pape, et, au bout de ce temps, fut appelé à Rome par le cardinal San-Severino, qui lui donna un logement dans son palais, et le combla de ses bontés. Le pape Clément VIII, le nomma, en 1597, professeur de philosophie au collége romain, place qu'il remplit pendant 33 ans, de la manière la plus brillante. Lagalla aimait passionnément les femmes. Mais son goût pour le plaisir ne ralentissait point son ardeur pour l'étude, et il donnait au travail une grande partie des nuits : il ne put, malgré la force de son tempérament, soutenir longtemps ce genre de vie. Ayant éprouvé des difficultés d'uriner, il voulut se sonder lui-même, et il mit si peu de soin à cette opération, qu'il se déchira le canal de l'urètre. Aucun moyen n'ayant pu le guérir des suites de cet accident, il prévit sa fin prochaine, voulut présider lui-même à la construction de son tombeau, et mourut le 15 mars 1624, après 24 jours de souffrances atroces. On a de lui : *De passione Christi domini Oratio*, Rome, 1600; *De phœnomenis in orbe*

*Româ, novi telescopii usu à Galileo nuperrime suscitatis*, Venise, 1612, in-4°; *Tractatus de cometis*, 1613; *De immortalitate animarum ex Aristotelis sententia, libri XII*, Rome, 1621, in-4°; *De cœlo animato disputatio, ed. Leon Allatio*, Heidelberg, 1622, in-4°. La *Vie* de Lagalla, écrite en latin par Allatius, a été imprimée à Paris en 1644, et dédiée à Gui Patin, par Gabriel Naudé, in 8° de 32 pages : elle est rare et curieuse. Guill. Bates l'a insérée dans ses *Vitæ selectæ aliquot virorum*, Londres, 1681, in-4°.

**LAGALLISSONNIÈRE** (BARRIN DE). *Voyez* GALLISSONNIÈRE.

**LAGALLISSONIÈRE** (AUGUSTIN-FÉLIX-ÉLISABETH BARRIN, comte DE), fils de l'amiral de ce nom, né vers 1740, entra comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie; fit avec ce corps les guerres de Hanovre, et parvint successivement au grade de colonel. Il commanda en cette qualité la légion de Flandre, puis les chasseurs des Pyrénées; fut nommé maréchal de camp le 9 mars 1788, et employé comme tel dans le Dauphiné en 1788 et en 1789. Grand sénéchal d'épée héréditaire des cinq sénéchaussées de l'Anjou et du pays saumurois, il présida les trois ordres pour la convocation des états-généraux en 1789, où il fut envoyé comme premier député de la noblesse d'Anjou. La confusion des ordres étant opérée, Lagallissonnière siégea constamment [illegible] droit, et signa toutes les [illegible]ations de la minorité. Sorti de France en 1792, il fut un des officiers généraux commandant l'avant-garde de l'armée des princes qui pénétra en Champagne dans le mois de septembre 1792. Licencié à la fin de la campagne, il passa à l'armée de Condé en 1795, et, après avoir fait toutes les guerres d'Allemagne de cette époque, il rentra en France en 1801, fut élu député au corps législatif par le département de la Sarthe, en 1809, candidat au sénat en 1810, et à la présidence du corps législatif en 1811. Après le retour des Bourbons en 1814, il fit au corps législatif quelques propositions et rapports sur l'importation des grains, sur le traitement à accorder aux députés hollandais, sur les naturalisations, etc. Il fut nommé lieutenant général le 22 juin 1814, et commandeur de Saint-Louis le 23 août suivant. Le corps législatif, ayant été dissous par l'ordonnance de juillet 1815, Lagallissonière alla vivre dans la retraite, où il est mort, vers 1820.

**LAGARAYE** (CLAUDE-TOUSSAINT MAROT DE), né à Rennes le 27 octobre 1675, mort le 2 juillet 1755 à son château près de Dinan, consacra tous les instants de sa longue carrière au soulagement de l'humanité. Non content d'avoir établi des écoles pour les enfants, des retraites pour les vieillards, des hospices pour les malades, il apprit la médecine et la chimie, pour prodiguer aux pauvres des secours plus immédiats et plus éclairés. Cet homme vénérable est auteur des 2 ouvrages suivants : *Recueil alphabétique des pronostics dangereux et mortels sur les différentes maladies de l'homme*, etc., Paris, 1736 et 1770, in-18; *Chimie hydraulique pour extraire les sels essentiels des végétaux, animaux et minéralogiques, avec l'eau pure*, Paris, 1745 et 1775, in-12. L'abbé Carron a publié : *les Époux charitables, ou Vie du comte et de la comtesse de Lagaraye*, Rennes, 1782, in-8°.

**LAGARDE** (PHILIPPE BRIDARD DE), littérateur, né à Paris en 1710, mort dans cette ville le 5 octobre 1767, était chargé des fêtes de la cour, et ce fut en cette qualité qu'il fit jouer en 1754 l'opéra d'*Alceste* sans paniers, perruques, habits à la française, etc. Cette réforme plut, et Mme de Pompadour accorda une pension à l'auteur, qu'elle choisit en même temps pour son bibliothécaire. On a de Lagarde quelques romans, tels que : *Lettres de Thérèse*, etc., 1739-40, 5 parties in-12; *les Annales galantes*, 1743, in-12; quelques opéras en société avec Favart, Lesueur, Laporte; mais de tous ses ouvrages aucun n'a eu autant de vogue que sa chanson : *Malgré la bataille qu'on livre demain*, etc.

**LAGARDE** (JOSEPH-JEAN), né à Narbonne le 11 mai 1755, était à Douai en 1776 avocat au parlement de Flandre, puis conseiller et substitut du procureur du roi près la maîtrise des eaux et forêts à Lille. En 1778, il fut pourvu d'un office de conseiller au bailliage de cette ville, et nommé secrétaire général du département du Nord en 1790. Dénoncé en 1793 comme rédacteur d'une adresse de l'administration départementale contre l'attentat du 20 juin 1792, il fut arrêté et détenu dans les prisons d'Arras, d'où il sortit par l'intervention de Merlin de Douai et autres représentants qui le [illegible] Belgique après l'invasion [illegible] sition pour aller [illegible]. Nommé en 1795 secrétaire général du Directoire exécutif, Lagarde demeura inamovible malgré une accusation de dilapidation portée contre lui par M. Frison, député belge au conseil des Cinq-Cents. Lagarde aida au triomphe de Bonaparte au 18 brumaire, fut en décembre 1799 secrétaire général des consuls, et en 1801 préfet du département de Seine-et-Marne. Ayant échoué dans sa candidature au sénat, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur et baron en 1809. Suspendu de ses fonctions de préfet en novembre 1810, il se retira dans le département du Nord, trouva le moyen d'obtenir de la restauration une pension de 4,000 fr. et mourut à Paris le 9 juillet 1839. Il a publié beaucoup de *Mémoires* sur des matières de jurisprudence et d'administration.

**LAGARDE** (le baron MARTIN), maréchal de camp, né à Lodève le 15 mai 1770, entra au service le 30 juillet 1792, en qualité de sous-lieutenant, au 13e régiment d'infanterie de ligne (ci-devant Bourbonnais), et passa lieutenant à la 26e demi-brigade d'infanterie de ligne le 21 mars 1794. Fait capitaine d'état-major le 21 novembre 1796, chef de bataillon aide de camp du général Morand le 12 juin 1800, il fut nommé colonel du 21e régiment d'infanterie légère le 4 mars 1807, et général de brigade le 30 mai 1813. Il servit successivement aux armées du Rhin, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, d'Italie, d'Égypte, et des Côtes de l'Océan, à la grande armée d'Allemagne et à celle d'Espagne. Nommé membre de la Légion d'honneur le 16 février 1804, il devint officier de la même légion, le 20 mai 1811, pour récompenser les services qu'il avait rendus à la bataille d'Alfuera, en Espagne. Après la première restauration, le 11 octobre 1814, le roi le créa chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, et le 17 janvier 1815, il lui accorda la croix de commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur. Pendant les cent jours, le général Lagarde fut employé dans la 11e division d'infanterie, au 3e corps de l'armée

du Rhin, et y reçut une blessure à la poitrine. Classé parmi les maréchaux de camp en disponibilité, il ne reparut plus depuis 1816, dans les états généraux de l'armée, et mourut en 1822.

**LAGARDE** (le comte AUGUSTE-MARIE BALTHASAR-CHARLES PELLETIER DE), pair de France, né au château d'Aspremont en Dauphiné, le 20 avril 1780, sortait à peine de l'enfance lorsque ses parents émigrèrent en 1792, et l'emmenèrent avec eux. Dès qu'il put porter les armes il prit du service en Russie, et ne tarda pas à devenir aide de camp du marquis d'Autichamp, son parent. Par la suite, il fut major général, puis chambellan de l'empereur Alexandre. Les événements de 1814 le ramenèrent en France, et le roi le nomma commandant à Nîmes. Dans une émeute suscitée dans cette ville en 1815, Lagarde fut grièvement blessé d'un coup de pistolet en s'efforçant de rétablir l'ordre, mais il persista à soustraire son assassin aux poursuites de la justice. Obligé, par les suites de cette blessure, de quitter le service, il fut, en 1816, nommé ministre plénipotentiaire à la cour de Bavière. Envoyé près du roi d'Espagne, il était à Madrid lors des événements de juillet 1822, et quitta cette ville en janvier 1823. Pair de France la même année, il prêta serment au gouvernement de juillet, et mourut à Paris le 5 avril 1834.

**LAGARDE.** *Voy.* GARDE et DÉSHOULIÈRES.

**LAGERBRING** (SVEN), professeur d'histoire à l'université de Lund en Scanie, membre de l'académie de Stockholm, né en 1707, mort le 5 décembre 1788, est auteur des ouvrages suivants : *Histoire générale de la Suède*, jusqu'en 1457, 1769 et années suivantes, 4 vol. in-4° ; *Abrégé de l'histoire de Suède jusqu'aux temps modernes*, traduit en français, Paris, 1788, in-12, et plusieurs dissertations latines, telles que : *De anthropophagis*, 1744, in-4° ; *De vanitate artis deifratoriæ*, 1779, in-4° ; *De statu rei litterariæ in Sueciâ per tempora unionis Calmarinsis*, in-4°.

**LAGERLOEF** (PIERRE), professeur d'éloquence à Upsal, et historiographe de Suède, né en 1648, mort en 1699, a laissé plusieurs discours en latin et des vers dans la même langue. On peut voir dans le Continuateur de Jœcher, les titres de ses dissertations académiques au nombre de 64.

**LAGERSTROEM** (MAGNUS DE), directeur de la compagnie des Indes en Suède, né à Stockholm le 16 décembre 1696, se servit de son influence sur cette compagnie, créée à Gothembourg en 1752, pour faire décider que les capitaines joindraient à leurs journaux des observations météorologiques, que les aumôniers et subrécargues en feraient sur les mœurs et coutumes des peuples qu'ils visiteraient, et qu'un double de ces observations serait transmis à l'académie de Stockholm ainsi qu'à la Société royale d'Upsal. Lagerstroem rendit par là un important service aux sciences ; aussi fut-il reçu membre des deux corps savants que nous venons de nommer. Il mourut le 8 juilllet 1759, après avoir publié une *Grammaire anglaise*, un *Recueil relatif à l'administration du pays*, et plusieurs ouvrages traduits du français de l'allemand et du danois.

**LAGIBONAYS** (JEAN-ARTHUR DE), né à St.-Malo, se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Après avoir terminé ses études, il prit le degré de bachelier en théologie, se livra plus tard à l'étude du droit et s'y voua presque exclusivement. Il était doyen des maîtres de la chambre des comptes de Bretagne, quand il mourut à Paris, au mois de janvier 1728. On a de lui : *De l'usure, intérest et profit que l'on tire du prest*, Paris, 1710 ; *Maximes pour conserver l'union dans les compagnies*, Nantes, 1714, in-8° ; *Recueil des édits, ordonnances et règlements concernant les fonctions ordinaires de la chambre des comptes de Brètagne*, Nantes, 1721, 2 vol. in-fol.

**LAGNEAU** (DAVID), médecin-alchimiste, était né, vers 1590, à Aix, en Provence. Il prit ses degrés, en 1610, à la faculté de Montpellier, et dans la suite il fut pourvu de la charge de médecin conseiller du roi. Il se livra dès sa première jeunesse à l'étude de l'alchimie avec beaucoup d'ardeur, fit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Suisse pour conférer avec les adeptes. Il dépensa la plus grande partie de sa fortune en expériences. Lagneau vivait encore en 1659. On connaît de lui : *Harmonia, seu Consensus philosophorum chimicorum*, Paris, 1611, in-12 ; traduit en français sous ce titre : *Harmonies mystiques, ou Accord des philosophies chimiques*, Paris, 1636, in-8° : cette version, assez rare, est très-recherchée des curieux ; elle est de Lagneau, qui la publia sous le nom du docteur *Veillutil* (veille utile) ; *les Douze Clefs de philosophie* de frère Valentin, traduit en français, Paris, 1624, in 8° ; *Traité pour la conservation de la santé, et sur la saignée de ce temps*, Paris, 1650, in-4°.

**LAGNIET** (JACQUES), marchand d'estampes à Paris vers le milieu du 17e siècle, a publié un ouvrage singulier et digne de l'attention des curieux ; il est intitulé : *Recueil des plus illustres proverbes, divisés en trois livres : le premier contient les proverbes moraux ; le second, les proverbes joyeux et plaisants ; le troisième représente la vie des gueux, en proverbes*, Paris, 1657, in-4°. On connaît encore de Lagniet quatre autres recueils : *L'esbattement moral des animaux*, 25 pièces ; *les Aventures de D. Quixote*, 38 ; *les Aventures de Buscon*, 12 pièces ; et *une suite de 115 sujets plaisants et du même genre.*

**LAGNY** (THOMAS FANTET DE), mathématicien, né à Lyon en 1660, quitta le barreau pour suivre le penchant qui l'entraînait à l'étude des sciences. Reçu membre de l'Académie en 1695, mais sans pension, il fut contraint d'accepter une place de professeur d'hydrographie, à Rochefort. Le duc d'Orléans le nomma en 1716, sous-directeur de la banque générale, à peu près comme Newton avait été nommé directeur de la monnaie de Londres. Comme ce grand homme, Lagny ne fut point étourdi par ce passage soudain de la médiocrité à la richesse, et quitta ses fonctions délicates sans que sa probité eût été un moment soupçonnée. Il mourut à Paris le 12 avril 1734, membre de la Société royale de Londres et l'un des conservateurs de la Bibliothèque du roi à Paris. Les ouvrages de Lagny sont aujourd'hui sans utilité ; nous citerons seulement : *Méthodes nouvelles et abrégées pour l'extraction et l'approximation des racines*, etc., Paris, 1671 et 1692, in-4 ; *la Cubature de la sphère*, la Rochelle, 1702, in-12.

**LAGOMARSINI** (JÉRÔME), savant jésuite, et l'un des premiers philologues de son temps, issu d'une famille noble originaire d'Espagne, naquit à Gênes en 1698, et

fit ses études chez les jésuites, dans le collége de Prato en Toscane. Il embrassa leur institut en 1713. Ses supérieurs l'envoyèrent en 1721, dans leur collége d'Arezzo, enseigner les belles-lettres. Après avoir donné plusieurs cours de littérature, et fait sa théologie à Rome, il fut envoyé à Florence, où il professa la rhétorique pendant 20 ans. Vers 1750, le P. Lagomarsini fut appelé à Rome, et nommé professeur dans le collége romain, et mourut le 18 mai 1773. On a de lui : *Antonii Mariæ Gratiani de scriptis invitâ Minervâ*, Florence, 1746, 2 vol. in-4°; *Julii Poggiani Senensis epistolæ et orationes*, Rome, 1762, 4 vol. in-4°, etc.

**LAGRANDIÈRE** (Charles-Marie de), né à Brest en 1729, entra de bonne heure au service, se distingua souvent comme capitaine de vaisseau, et surtout dans le combat du 16 mars 1781, à l'entrée de la baie de la Chesapeak, entre l'escadre française aux ordres de Destouches et l'escadre anglaise commandée par l'amiral Arbuthnot. Lagrandière fut nommé commandant de la marine à Brest en 1791, et mourut à Vannes en avril 1812.

**LAGRANGE** (Isaac de), maître de pension à Vendôme, est auteur d'une *Lamentation sur la mort de Henri le Grand*, pièce en vers héroïques, imprimée en 1610; *commentarii in Decii Junii Juvenalis Aquinatis satiras sexdecim*, Paris, 1614. Lagrange avait aussi traduit de l'italien de Bracciolini la pastorale du *Dédain amoureux*, qui fut jouée en 1603, au théâtre du Marais, et publiée en 1612.

**LAGRANGE** (Joseph de CHANCEL de), poëte, vulgairement appelé *Lagrange-Chancel*, né à Périgueux le 1er janvier 1676, fit à 9 ans une comédie dans laquelle, à défaut d'autre talent, perçait celui de la satire; et à 16, composa une tragédie, *Adherbal, ou Jugurtha*, que Racine ne dédaigna pas de corriger. Il fut un de ces poëtes qui brillèrent sur la scène pendant les 30 années qui s'écoulèrent depuis la mort de l'auteur d'*Athalie*, jusqu'aux premiers chefs-d'œuvre de Crébillon; mais aucune des 10 tragédies qu'il donna n'est restée au théâtre. Il en est de même de ses 6 opéras; on ne lit guère davantage ses *Poésies diverses*, et son nom serait à peu près ignoré, s'il n'avait composé ses *Philippiques*. Malgré l'exagération outrée des reproches qu'il y adresse au régent, on ne peut disconvenir qu'elles ne renferment des strophes pleines de verve et de poésie. Obligé, par suite de leur publication de chercher un asile à Avignon, Lagrange fut livré par un traître, et relégué aux îles Marguerites où il passa plusieurs années dans une dure captivité. Étant parvenu à s'échapper, il se réfugia successivement en Espagne et en Hollande, jusqu'à ce qu'après la mort du régent, il fut rappelé par le duc de Bourbon. Il mourut près de Périgueux le 27 décembre 1758, après avoir donné lui-même une édition de ses *OEuvres*, Paris, 1758, 5 vol. in-12. Les *Philippiques* ont été réimprimées bien des fois; les meilleures éditions sont celles de Paris, 1795, in-12, et de Bordeaux, 1797, in-8°.

**LAGRANGE**, traducteur laborieux et fidèle, né en 1738, à Paris, mort dans cette ville le 18 octobre 1775, a traduit les *Antiquités de la Grèce*, par Lambert Bos, Paris, 1769, in-12; le poëme de Lucrèce *De naturâ rerum*, 1768, 2 vol. in-8°; les *OEuvres de Sénèque le philosophe*, Paris, 1778, 7 vol. in-12 : cette traduction, terminée et publiée par Naigeon, a été réimprimée en 1795, 8 tomes en 7 vol. in-8°, et en 1819, avec le texte en regard, 13 vol. in-12. On trouve une *Notice* sur ce littérateur estimable dans le *Nécrologe de* 1777.

**LAGRANGE** (Nicolas), de Montpellier, se fit auteur après avoir dissipé sa fortune, et mourut en 1767 à l'hôpital à Paris : il avait donné aux théâtres Français et Italien quelques comédies, telles que *la Gageure*, *le Déguisement*, *les Femmes Corsaires*, *l'Accommodement imprévu* et *le Rajeunissement inutile*. Il a mis en vers l'*Écossaise* de Voltaire, et le poëme allemand, *Phaéton renversé*, et on lui doit entre autres traductions celle du roman d'*Adrienne*, 2 vol. in-12, et d'un autre intitulé *le Coche*, 1767, 2 vol. in-12.

**LAGRANGE** (Joseph-Louis), l'un des plus grands géomètres des temps modernes, naquit le 25 janvier 1736 à Turin, de parents d'origine française. Celui qui devait aller si loin dans la carrière des sciences ne montra d'abord des dispositions que pour les lettres; ce ne fut qu'à la seconde année de son cours de philosophie que la lecture d'un mémoire d'Halley lui révéla son génie pour les mathématiques; 2 ans après il envoyait au célèbre Euler les premiers essais de sa *Méthode des variations*, pour répondre à un appel que ce savant avait adressé depuis 10 ans à tous les géomètres de l'Europe. Professeur de mathématiques à l'école d'artillerie de Turin, Lagrange, âgé de 19 ans, fut l'un des fondateurs de l'académie des sciences de cette ville, et membre de celle de Berlin quand il en avait à peine 23; enfin il remporta 5 fois le grand prix à l'Académie des sciences de Paris, sur les questions les plus difficiles et de la solution desquelles on avait longtemps désespéré. Désigné par Euler lui-même pour le remplacer dans la présidence de l'académie de Berlin, Lagrange se rendit en 1766 près du grand Frédéric, qui, appréciant à la fois son mérite et sa modération, le surnomma le *Philosophe sans crier*. Le roi étant mort, son successeur ne parut pas faire le même cas des hommes de génie dont il se trouvait entouré; ce fut alors qu'à la sollicitation de Mirabeau le ministère français attira Lagrange à Paris, où il arriva en 1787, pour n'en plus sortir. Louis XVI lui avait accordé une pension de 6,000 francs que l'assemblée nationale, en 1791, confirma dans les termes les plus honorables; et plus tard pour compenser la dépréciation des assignats, elle le nomma l'un des trois administrateurs de la monnaie. Lorsqu'un décret du 16 octobre 1793 vint bannir les étrangers de France, Guyon-Morveau réussit à y retenir Lagrange; un autre décret fut rendu, qui mit le géomètre *en réquisition pour continuer des calculs sur la théorie des projectiles*. Des jours plus sereins vinrent enfin; l'école normale, le bureau des longitudes, l'école polytechnique avaient été fondés; Lagrange fut l'ornement et la gloire de ces institutions, qui dès leur naissance jetèrent un si vif éclat. Cependant le Piémont venait d'être réuni à la France : c'est alors qu'on vit le Directoire rendre au génie un hommage digne des beaux temps de la Grèce; un commissaire extraordinaire, suivi de l'état-major de l'armée, vint au nom de la république complimenter le père de Lagrange, alors âgé de 90 ans. Bientôt de nouveaux honneurs s'accumulèrent sur la tête du modeste géomè-

tre, qui fut nommé successivement sénateur, grand officier de la Légion d'honneur, comte, grand-croix de l'ordre de la Réunion. Lagrange mourut à Paris, le 10 avril 1813. Trois jours après, ses restes furent déposés au Panthéon, où son éloge fut prononcé par Lacépède et Laplace. Ce qui caractérise surtout le génie de Lagrange, c'est cette constante préférence pour les méthodes générales d'analyse indépendantes des constructions géométriques, pour les principes féconds qu'il a le premier révélés à l'école moderne. Sa *Mécanique analytique* (édition refondue, 1811-15, 2 vol. in-4°) ; sa *Théorie* (1797, 1813, in-4°) ; ses *Leçons sur le calcul des fonctions* (1806, in-8°) ; sa *Résolution des équations numéraires,* (1798, 1808, in-8°), etc., seront toujours des modèles inimitables pour la profondeur de l'invention, la simplicité dans la forme des principes, la clarté des expositions et l'élégance des démonstrations et du style ; ses *Recherches sur les cordes vibrantes, sur la libration de la lune,* et sa *Démonstration*, surtout, *de la Variation périodique des grands axes du système solaire,* auraient suffi pour l'immortaliser quand il n'aurait écrit rien autre chose. On peut consulter l'*Eloge de Lagrange,* par Delambre (*Mémoires de l'Institut,* 1812).

**LAGRANGE** (le comte JOSEPH), lieutenant général, né en Gascogne, le 10 janvier 1761, fit toutes les guerres de la révolution en Espagne, en Égypte, à Saint-Domingue et en Allemagne. Il fut ministre de la guerre du royaume de Westphalie sous le roi Jérôme. Après avoir pris une part glorieuse à la campagne de France en 1814, il s'était retiré dans sa terre de Dangu, près Gisors. Il était pair de France et grand officier de la Légion d'honneur, lorsqu'il mourut en 1836.

**LAGRANGE** (François-Adélaïde-Blaise LELIÈVRE, marquis de), lieutenant général, né le 21 décembre 1766, servit sous l'empire, perdit un bras à la Guadeloupe, devint en 1814 capitaine-lieutenant des mousquetaires noirs, suivit les princes à Béthune, en mars 1815, y licencia son corps, et ne reprit point de service sous Napoléon. Aussi, bien qu'il eût d'abord subi quelques désagréments au second retour du roi, fut-il nommé gouverneur de la 18e division. Mis à la retraite en 1830, il mourut dans son château de Viarmes le 2 juillet 1833.

**LAGRANGE D'ARQUIEN** (Henri de), cardinal, né à Calais en 1613, prit le parti des armes et devint capitaine des gardes suisses du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. Il serait toutefois demeuré dans l'obscurité, si sa fille puînée, Marie-Casimire, veuve du prince de Zamosk, Jacob de Radziwill, n'eût épousé en secondes noces Jean Sobieski, élu roi de Pologne en 1674, sous le nom de Jean III. La nouvelle reine appela son père à Varsovie, et n'ayant pu le faire nommer duc et pair de France, elle le fit créer cardinal par Innocent XII en 1695. Jean Sobieski étant mort l'année suivante, le cardinal d'Arquien se retira à Rome, où il mourut le 24 mai 1707.

**LAGRENÉE** (Louis-Jean-François), peintre d'histoire, né à Paris le 30 décembre 1724, élève de Carle Vanloo, a joui d'une grande réputation. Surnommé *l'Albane français* pour son coloris et la grâce de ses figures, il avait sans doute plus de droits à ce titre que Boucher, auquel les contemporains l'avaient aussi accordé. Ayant remporté le grand prix, il fut envoyé à Rome, et fut, à son retour, admis en 1755 à l'académie, sur la présentation de son tableau représentant l'*Enlèvement de Déjanire par le centaure Nessus.* Appelé en Russie par Élisabeth, en qualité de premier peintre, il se hâta de terminer quelques tableaux destinés à l'ornement des châteaux impériaux, et revint à Paris qu'il quitta quelques années après pour diriger l'école de Rome, et où il mourut le 19 juin 1805, professeur-recteur de l'école des beaux-arts. On regarde comme ce qu'il a fait de mieux : *la Veuve d'un Indien ; Alexandre consolant la famille de Darius ; les Grâces lutinées par les Amours ; l'Entrevue de saint Louis et du pape Innocent IV,* etc.

**LAGRENÉE** (Jean-Jacques), dit *le Jeune,* frère du précédent et peintre comme lui, né en 1740, mort le 13 février 1821 à Paris, fut professeur à l'académie de cette ville, et attaché quelque temps à la manufacture de Sèvres. Parmi ses tableaux, quelques-uns sont remarquables par la grâce de la composition et le goût de l'antique. Son chef-d'œuvre est *Télémaque dans l'île de Calypso.*

**LAGRENÉE** (Anthelme-François), peintre, fils de Louis, né en 1775, paya sa dette militaire dans les premières guerres de la révolution ; puis, se livrant à son art, étudia particulièrement les chevaux, leurs allures, leurs formes, et parvint à traiter cette partie avec une grande vérité. On peut en juger par les jolis *tableaux* historiques des usages et costumes russes qu'il peignit à Pétersbourg. Parmi ses autres compositions on remarque : *OEdipe rencontrant Laïus ; Mlle George dans le rôle de Camille,* etc. Il mourut le 27 avril 1832, du choléra.

**LAGRIVE** (Jean de), ecclésiastique, géographe de la ville de Paris, où il mourut le 18 avril 1757, était né en 1689 à Sedan. On a de lui : *Manuel de trigonométrie pratique,* 1754, in-8° ; 1805, 2e édition revue et augmentée d'une table de logarithmes : *Nouveau plan de Paris,* 1729, grand in-fol. ; 3 autres *Plans de Paris,* 1735, 1744, in-fol. ; 1740, demi-feuille ; *Environs de Paris,* 1731, en 9 feuilles.

**LAGUERRE** (Marie-Joséphine), première cantatrice de l'Opéra, née à Paris en 1755, morte en février 1783, avait été reçue dans les chœurs en 1774, et débuta 2 ans après par le rôle d'Adèle de Ponthieu. En 1778, elle se vit en possession des premiers emplois avec Rosalie Levasseur. Plus jeune et plus jolie, douée d'un organe ravissant, elle n'eut pas de peine à l'éclipser ; mais une mort prématurée, fruit de son inconduite, l'enleva aux applaudissements du public. Mlle Laguerre, qui n'avait pas été 10 ans au théâtre, laissa une fortune de près de 2 millions.

**LAGUILLE** (Louis), jésuite, né à Autun en 1658, mort à Pont-à-Mousson le 13 avril 1742, a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire de la province d'Alsace, depuis Jules-César jusqu'au mariage de Louis XV,* Strasbourg, 1727, 3 parties in-fol., ouvrage très estimé ; *Oraison funèbre de Louis XIV,* ibid., 1715, in-4° ; *Préservatifs pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage*, Nancy, 1739, in-12.

**LAGUNA** ou **LACUNA** (André), médecin espagnol, né à Ségovie en 1499, mort en 1560, avait été premier

médecin de Charles-Quint : aux connaissances médicales, il joignait une profonde érudition dans les langues grecque et latine. Ses ouvrages, qui ont été d'une grande utilité, sont très-nombreux; nous citerons seulement : *Compendium curationis præcautionisque morbi passim populariter grassantis*, Strasbourg, 1542, et Anvers, 1556, in-8°; traduit en espagnol par l'auteur, sous ce titre : *De la preservacion de la peste y su curacion*, Salamanque, 1560, in-8°; *Epitome Galeni operum*, Bâle, 1551, 1571, in-fol.; Lyon, 1553, 4 vol. in-8°; *Annotationes in Dioscoridem*, Lyon, 1555, in-16; une traduction espagnole des *OEuvres de Dioscoride*, Salamanque, 1565, 1570 et 1586, in-fol.

**LAHAIE** (Jacob BLANQUET de), officier français, partit de Brest en 1670, avec le titre de lieutenant général, commandant pour le roi dans les îles de Madagascar, Bourbon et autres, depuis les détroits de Magellan et de Lemaire, ainsi que dans toutes les Indes soumises à la France. Après 4 ans de séjour dans ces parages et d'inutiles efforts pour fonder des établissements dans les îles de Ceylan et de Saint-Thomé, Lahaie, ne recevant pas de renforts, conclut une capitulation honorable avec les Hollandais, qui s'étaient réunis aux naturels du pays pour s'opposer à ses desseins, et revint en France, où il servit depuis en qualité de lieutenant général. Chargé d'enlever un convoi, il y réussit, mais fut tué dans l'action en 1677. Un anonyme a publié : *Journal du voyage des grandes Indes, contenant ce qui s'y est fait et passé, par l'escadre de S. M..... sous le commandement de M. de Lahaie*, etc., Paris, 1698, in-12.

**LAHAIE** (Charles de), graveur au burin, né à Fontainebleau en 1641, passa fort jeune en Italie, s'y fixa, et fut employé à graver les peintures exécutées par Piétro de Cortone, au palais Pitti à Florence, conjointement avec Bloemaert, Spierre, Blondeau et autres. On cite en outre de lui une *Vierge et l'enfant Jésus; saint Philippe de Néri;* et *Coriolan refusant de recevoir les envoyés de Rome*, d'après Ciro Ferri; une *Réunion de philosophes dans le jardin d'Académus*, d'après Romanelli : cette estampe est très-estimée des amateurs.

**LAHARPE** (Jean-François de), né à Paris le 20 novembre 1739, mort le 11 février 1803. Le voile qui couvre son origine n'a jamais été complétement levé. On lui a reproché l'illégitimité de sa naissance dans 20 pamphlets auxquels il dédaigna de répondre. Cependant, en 1790, dans une lettre adressée au *Mercure*, il déclara qu'il descendait d'une famille noble du pays de Vaud. Orphelin, il se trouva à l'âge de 9 ans sans appui et sans ressources. Les sœurs de la charité de la paroisse de Saint-André-des-Arcs le recommandèrent à M. Asselin, alors proviseur du collége d'Harcourt, qui se chargea de son éducation. Le jeune boursier paya ses soins paternels par les plus brillants succès. Deux années de suite il obtint le prix d'honneur en rhétorique. Il venait d'achever ses humanités, lorsque, ayant fait quelques couplets contre des maîtres d'études dont il avait à se plaindre, il fut puni de ce tort de jeunesse par plusieurs mois de détention. Cette peine était trop sévère. L'envie répandit que les couplets étaient dirigés contre son bienfaiteur M. Asselin. Cette atroce calomnie fut propagée entre le succès de *Warwick* et la chute de *Timoléon*, causée en partie par la défaveur qu'elle jeta sur l'auteur. Laharpe, rentré dans la carrière dramatique, donna successivement *Pharamond* (1765), *Gustave* (1766), 2 tragédies qui n'eurent aucun succès. *Menzicoff* (1775) ne fut pas plus heureux. Il fit représenter en 1778 *les Barmécides*, en 1783 *les Brames* et *Jeanne de Naples*, puis *Coriolan* en 1784, *Virginie* en 1786, enfin, en 1787, *Philoctète*, traduction heureuse de Sophocle, et la seule tragédie de Laharpe qui, avec *Warwick* et *Coriolan*, soit restée au théâtre. On lui doit encore *les Muses rivales*, apothéose de Voltaire (1779), et enfin le drame très-vanté mais très-ennuyeux de *Mélanie, ou les Vœux forcés*, qui ne fut joué qu'après la révolution, et que l'auteur retira du théâtre. A l'époque de la révolution, dont il se montra d'abord le défenseur, Laharpe, qui depuis quelque temps avait quitté la rédaction du *Mercure*, la reprit, et consigna ses sentiments dans la partie littéraire de ce journal. Ce fut surtout dans ses leçons de littérature au lycée qu'il manifesta son enthousiasme révolutionnaire. Tant de zèle ne put le sauver de la proscription. Mis en prison, menacé de la mort, ce fut alors qu'il revint à résipiscence. Pour réparer le scandale qu'il avait causé, il crut devoir donner à sa conversion le plus grand éclat. On le vit fréquenter les églises, et à l'époque du soulèvement des Parisiens contre la Convention, il se signala par plusieurs écrits, dans lesquels il demandait le renouvellement intégral de cette assemblée. Ayant repris son cours au lycée, il commença sa première leçon par une amende honorable, et ne cessa dès lors d'attaquer avec force, en présence d'une foule d'auditeurs, les anciens objets de son admiration. Le 18 fructidor vint lui imposer silence. Lorsqu'il lui fut permis de reparaître, il se condamna à la retraite, et ce fut alors qu'il publia sa *Correspondance avec Paul Ier*, dans laquelle il juge ses contemporains avec une sévérité que le secret présumé d'un commerce épistolaire ne contrariait en rien. Le premier titre de Laharpe est son *Cours de littérature*, dans lequel il rassembla les leçons qu'il avait faites pendant 12 ans au lycée. C'est cet ouvrage qui lui a valu le titre de *Quintilien français*. Les *OEuvres de Laharpe* ont été publiées avec une *Notice sur sa vie*, par M. de Saint-Surin, Paris, 1821-22, 16 vol. in-8° : cette collection renferme le *Théâtre*, 2 vol.; les *Poésies*, 1 vol.; les *Éloges, Discours* et *Mélanges*, 2 vol.; les *douze Césars de Suétone*, 2 vol.; *la Lusiade*, les 8 premiers chants de *la Jérusalem délivrée*, et fragments de la *Pharsale*, 1 vol.; *le Psautier*, 1 vol.; *Correspondances*, 4 vol.; *Littérature et critique, philosophie du* 18e *siècle*, 2 vol.; fragments de l'*Apologie de la religion*, 1 vol.; *le Cours de littérature*, Paris, 1821-22, 16 vol. in-8°; l'*Abrégé de l'Histoire des voyages*, Paris, 1820-21, 24 vol. in-8°, et atlas in-fol.; les *Commentaires* sur Racine, sur le *Théâtre* de Voltaire, etc.

**LAHARPE** (Amédée-Emmanuel), général français, né en Suisse, au château des Uttins, dans le pays de Vaud, en 1754, servit d'abord en Hollande dans un régiment helvétique, commandé par le père de Benjamin Constant. Revenu bientôt dans sa patrie, il y prit part à différentes intrigues politiques, tendant à soustraire le pays de Vaud à la domination du canton de Berne. Mais ces entreprises n'eurent aucun succès, et il fut obligé de prendre la fuite. On le déclara coupable de haute trahison, et il fut con-

damné à perdre la tête sur un échafaud. Ses biens furent confisqués, et il se réfugia en France. A la fin de 1791, lorsque les premiers volontaires nationaux furent organisés, les soldats du 4e bataillon de Seine-et-Oise le nommèrent leur commandant, et il les conduisit à la frontière des Ardennes, où cette troupe faisait partie de l'armée du Centre, sous les ordres de Luckner, dans le mois d'août 1792. Laharpe fut ensuite chargé du commandement de Bitche, et, après la retraite des Prussiens, se joignit à l'armée que Beurnonville conduisit dans le pays de Trèves, où il se distingua dans plusieurs occasions. Nommé alors colonel du régiment ci-devant Auvergne, il alla commander cette troupe dans le midi de la France, et fit partie, dans le mois de juin 1793, de l'armée qui assiégea Toulon. Il se signala encore pendant cette opération mémorable, à l'attaque du fort Faron, ce qui lui valut le grade de général de brigade. Employé quelque temps en cette qualité à Marseille, et bientôt envoyé à l'armée des Alpes, il eut beaucoup de part aux plus brillantes affaires de cette époque, et surtout à la bataille de Loano, gagnée par Scherer au mois de décembre 1793. Nommé alors général de division, il prit part aux victoires de Montenotte, de Millesimo et de Dego. Le général Laharpe contribua puissamment aux opérations qui amenèrent la séparation des armées sardes et autrichiennes, et enfin le traité de Cherasco, conclu avec le roi de Sardaigne. Bientôt il passa le Pô à la tête de l'avant-garde, tomba sur l'ennemi et lui fit essuyer une grande perte. Après le combat de Fombio, ayant pris position à Codogno, entre Lodi et Crémone, il fut attaqué pendant la nuit par une colonne autrichienne qu'il parvint à repousser; mais lorsqu'il revenait de la poursuivre par un autre chemin que celui où ses soldats l'avaient vu s'engager, ils prirent son escorte pour un corps ennemi et tirèrent sur elle. Une balle l'ayant atteint à la poitrine, il tomba mort sur le coup.

**LAHARPE** (Frédéric-César), de la famille du précédent, né à Rolle, pays de Vaud, en 1760, acheva ses études à Genève, puis à Tubingue, où il fut reçu docteur en droit à 20 ans, et de retour dans sa ville natale, exerça la profession d'avocat. Pendant un voyage qu'il faisait en Italie avec un seigneur russe, il reçut du baron de Grimm l'invitation de se rendre à Pétersbourg pour y faire une éducation. Il arriva dans cette capitale en 1782, et lorsqu'il eut terminé l'éducation dont il s'était chargé, l'impératrice Catherine le plaça comme instituteur près de ses petits-fils, les grands-ducs Alexandre et Constantin, et lui donna le grade de major dans l'armée russe. Laharpe quitta la Russie en 1795 avec une pension et le titre de colonel, acquit une campagne près de Genève et concourut activement à la révolution suisse de 1798. Élu membre du sénat, puis l'un des directeurs de la république unitaire, il fut destitué par un coup d'État, et contraint de s'expatrier, il s'établit au Plessis-Piquet, près de Paris, et y resta jusqu'à la restauration, étranger aux affaires. Depuis son avénement au trône, Alexandre entretenait une correspondance active avec son ancien instituteur. Lors des événements de 1814, Laharpe profita de son crédit sur ce prince pour assurer l'indépendance de la Suisse, et pour faire ensuite décider par le congrès de Vienne la grande question qui l'avait occupé toute sa vie, l'affranchissement du pays de Vaud. A la seconde entrée des alliés, il se rendit à Paris où il fut accueilli par Alexandre avec la même bienveillance, la même cordialité. Après le départ de l'empereur qu'il ne devait plus revoir, il alla en 1816 habiter Lausanne. Élu membre du grand conseil, il se démit de cette place en 1828, à raison de ses infirmités; il mourut le 30 mars 1838. M. Monnard a publié : *Notice sur le général Laharpe*, in-8o.

**LAHAYE** (Guillaume de). *Voyez* **DELAHAYE.**

**LAHIRE** (Étienne VIGNOLES, si connu sous le nom de), l'un des plus vaillants capitaines du roi Charles VII, se trouvait en 1418 enfermé dans Coucy, lorsque cette ville fut livrée aux Bourguignons par la perfidie de la maîtresse du gouverneur. Les guerriers, restés sans chef, élurent pour les commander Lahire et Poton de Xaintrailles, son ami, et, sous leur conduite, ils se hasardèrent à traverser un pays entièrement occupé par les Anglais. Il s'empara, en 1429, de Crespi en Valois, mais il en fut chassé par les Bourguignons l'année suivante. En 1421, il entra dans la Champagne, attaqua avec des forces très-inférieures le comte de Vaudemont, et le fit son prisonnier; il s'enferma ensuite dans Château-Thierry, la seule place de la province qui reconnaissait encore l'autorité du Dauphin (Charles VII), et s'y défendit contre les Bourguignons avec beaucoup d'opiniâtreté. Obligé enfin de céder au nombre, il fut retenu prisonnier, et jeté dans un cachot, d'où il ne sortit qu'après avoir payé sa rançon. En 1423, il surprit Compiègne, mais il ne put s'y maintenir : il contribua en 1427 à sauver Montargis, attaqué par le duc de Bedfort, et vola au secours d'Orléans, menacé par les Anglais. Cette ville n'avait qu'une faible garnison et manquait de vivres; il alla trouver le roi Charles à Bourges pour tenter l'envoi des secours demandés par le gouverneur. Lorsque Lahire fut introduit près du monarque, ce prince était occupé des apprêts d'une fête, et lui demanda ce qu'il en pensait : Je pense, répondit le brave Lahire, qu'on ne peut perdre plus gaîment un royaume. De retour à Orléans, il fit plusieurs sorties pour détruire les travaux de l'ennemi; et après la malheureuse journée des *Harengs*, ce fut lui qui protégea la retraite des débris de l'armée française. Il alla au-devant de Jeanne d'Arc, et escorta cette héroïne lorsqu'elle fit sa première entrée dans Orléans. Après la levée du siége de cette ville, il se mit à la poursuite des Anglais, et se trouva au combat de Jargeau et à la bataille de Patai (1429), où il fit des prodiges de valeur. Il surprit Louviers par escalade au milieu de l'hiver, et s'avança jusqu'aux portes de Rouen, dans le dessein de s'opposer au supplice de Jeanne d'Arc; mais il tomba lui-même au pouvoir des Anglais. Échappé de leurs mains il contribua à leur enlever Chartres en 1432; il rejoignit ensuite Xaintrailles, son ancien compagnon d'armes. Ayant fait, du château de Gerberoi, leur place de sûreté, ils fondirent à l'improviste sur les troupes du duc d'Arundel et s'emparèrent de sa personne. Lahire ravagea ensuite l'Artois, les frontières de l'Ile-de-France et de la Picardie, traitant de la même manière amis et ennemis et commettant des désordres dont l'histoire de ces temps malheureux n'offre que trop d'exemples. Le seigneur d'Auffemont, qui commandait le château de Clermont en

Beauvoisis, étant venu offrir à Lahire, son ami, des rafraîchissements pour sa troupe, il l'arrêta prisonnier; et, sans égard pour les prières du roi lui-même, il ne le relâcha que lorsqu'il eut payé entièrement la somme à laquelle il l'avait taxé. Quelque temps après, Lahire fut arrêté jouant à la paume, et traité de la même manière. Cependant Lahire, resté maître du château de Clermont, emporta Soissons par escalade en 1436, et, malgré les traités, continua de faire la guerre aux Anglais et au duc de Bourgogne. Il fit une nouvelle tentative contre Rouen; mais ayant été blessé sous les remparts d'une pierre qui lui fut lancée, il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Le roi l'invitait depuis longtemps à remettre les deux villes dont il s'était emparé, mais il refusait d'obéir; et ce ne fut qu'en 1437, qu'ayant été fait prisonnier, il fut forcé de les rendre pour sa rançon. Lahire accompagna le roi Charles à Montauban en 1442; il y tomba malade de ses blessures, et y mourut.

**LAHIRE** (Philippe de), géomètre célèbre, né à Paris en 1640, cultiva d'abord la peinture, dont son père (Laurent Lahyre) lui avait donné les premières leçons, et fit même le voyage d'Italie. Toutefois, entraîné par un penchant irrésistible pour les sciences, il termina le *Traité sur la coupe des pierres,* de Desargues, et publia sur les *Sections coniques et la cycloïde* quelques mémoires qui lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences en 1678. Dès ce moment il fut employé par Colbert et Louvois à des travaux d'utilité publique, aida Picard à rectifier la carte générale de la France, rectifia celle des côtes de Gascogne et de Provence, mesura le bras de mer qui sépare Douvres et Calais, et exécuta des nivellements considérables pour amener des eaux à Versailles, etc. Astronome, mécanicien, géomètre, hydrographe, c'était, dit Fontenelle, une académie des sciences réunie dans la personne d'un seul homme. Lahire mourut le 21 avril 1719, professeur d'astronomie et de mathématiques au collége de France. On peut voir dans *Nicéron,* tomes V et X, la liste de ses ouvrages; on citera seulement : *Tabulæ astronomicæ,* etc., Paris, 1702, in-4°; traduit en français par l'auteur, 1735, in-4°, et depuis dans toutes les langues de l'Europe, même en indien; *l'École des arpenteurs, avec un abrégé du nivellement,* Paris, 1689, 1692 et 1728, in-8°; *Traité de mécanique,* etc., ibid., 1675, in-12.

**LAHIRE** (Gabriel-Philippe de), fils du précédent, né à Paris en 1677, reçu à l'Académie des sciences en 1699, succéda à son père dans la place de professeur d'architecture, mais il ne lui survécut pas longtemps, et mourut en 1719, épuisé par un travail excessif. On a de lui des *Éphémérides,* calculées sur les tables de son père pour les années 1701, 1702 et 1703, in-4°; un *Mémoire sur l'organe de la vue* (*Histoire de l'Académie,* 1707). Enfin il a été l'éditeur de l'*Art de la charpenterie,* par Math. Jousse, Paris, 1702.

**LAHIRE** (Jean-Nicolas), frère du précédent, médecin-botaniste, né à Paris en 1685, reçu à l'Académie des sciences en 1709, mourut en 1727, après avoir publié un *Recueil de plantes dessinées au naturel* par le moyen d'un secret dont il était l'inventeur, et qui consistait, autant qu'on peut le conjecturer, à rapporter, au moyen d'une certaine impression, les plantes elles-mêmes sur le papier.

**LAHORIE** (Victor-Claude-Alexandre FANEAU de), né le 6 janvier 1766, à Gavron (Mayenne), se trouvait, en 1792, commandant de l'un des bataillons de volontaires de l'Orne. Les premières campagnes lui méritèrent le grade d'adjudant général. Il remplaça ensuite auprès du général Moreau le général Dessolles, en qualité de chef d'état-major. Dès ce moment, il resta invariablement attaché à Moreau, et conserva avec lui, après la rentrée de l'armée du Rhin en France par suite de la paix de Lunéville, les rapports les plus intimes. On l'a même accusé d'avoir abusé, en 1804, de l'influence de l'amitié pour réconcilier Moreau avec Pichegru, et l'amener ainsi à conspirer avec ce dernier et Georges Cadoudal contre le premier consul. Il eut l'adresse de s'échapper au moment où l'affaire éclata, et s'enfuit avec Fresnières, secrétaire de Moreau, en pays étranger. Le besoin de créer de nouvelles intrigues en exploitant les germes de mécontentement qu'il croyait rencontrer en France l'y ayant ramené quelques années après, il s'y conduisit avec une telle imprudence, et s'expliqua sur le gouvernement de Napoléon avec une telle hardiesse, qu'il attira sur lui les regards de la police, et fut arrêté et détenu à la Force. Il était encore dans cette prison en 1812, lorsqu'il en fut tiré, le 27 octobre de la même année, pour devenir un des principaux agents de la conspiration du général Malet. Lahorie, arrêté et traduit devant une commission militaire, fut condamné à mort, le 28 octobre, et fusillé le 29.

**LAHOSDINIÈRE.** *Voyez* **BERTRAND** (Charles-Ambroise de la).

**LAHOUSSAYE** (Pierre), né à Paris, le 12 avril 1735, apprit la musique sans maître et jouait très-agréablement du violon à l'âge de 7 ans. Les leçons de Piffet le mirent en état de débuter, au bout de 2 ans, au concert spirituel. Pagès l'adopta ensuite pour élève. La Houssaye s'attacha au prince de Monaco, le suivit en Italie, et se rendit à Padoue, où Tartini lui donna des leçons. Rappelé par le prince de Monaco, la Houssaye résida quelque temps à Parme, apprit la composition du célèbre Traetta, et fit beaucoup d'airs de ballets pour le spectacle de cette ville et de Venise. En 1769, il partit pour Londres, d'où, après un séjour de 3 ans, il retourna à Paris. En 1779, il fut nommé pour diriger l'orchestre du concert spirituel, et, en 1781, celui de la Comédie-Italienne, qu'il conduisit jusqu'en 1790. Il partagea avec Puppo la succession de Mestrino, en qualité de maître d'orchestre du théâtre de Monsieur; mais après le départ des *Bouffons,* en 1792, il resta seul chef de celui du théâtre Feydeau. Après la réunion des deux opéras-comiques, Favart et Feydeau, en 1810, la Houssaye fut mis à la retraite et, quelques années après, on lui ôta la place de professeur de première classe, qu'il avait. Il est mort dans la misère, en 1818. Il n'a publié qu'un œuvre de sonates de violon; mais il en a laissé en manuscrit 7 à 8 ainsi que 3 œuvres de duos.

**LAHOZ,** général italien, né dans le Milanais, servit d'abord dans l'armée autrichienne, et déserta lorsque les Français envahirent la Lombardie en 1796. Ayant embrassé leur cause avec beaucoup d'ardeur il les seconda de tout son pouvoir, et réussit à se faire nommer général de brigade dans l'armée de Bonaparte. Il était employé à Brescia dans le mois d'avril 1797; et, chargé de commencer l'agresssion préparée dès longtemps contre la république de Venise, ce fut lui qui introduisit une troupe

française à Vicence, avant la révolution de Venise. L'année suivante on vit le général Lahoz sur un autre point menacer les États de Sardaigne. Le Directoire français imagina de centraliser davantage les pouvoirs de la république Cisalpine, et pour cela envoya M. Trouvé à Milan. Les patriotes cisalpins, alarmés de ces changements, envoyèrent à Paris le général Lahoz, qui adressa de vaines représentations aux directeurs. Ne pouvant pas même être admis à leur audience, il adressa au ministre des affaires étrangères Talleyrand une lettre très-vive. Le Directoire, loin d'accueillir de telles plaintes, en parut très-offensé. Lahoz reçut ordre de quitter Paris. Retourné en Lombardie, il y excita par ses rapports avec des nobles et des prêtres les défiances des généraux français, et particulièrement de Montrichard qui donna ordre de l'arrêter. Ayant été prévenu à temps, Lahoz se sauva, et il réunit un corps d'insurgés considérable, avec lequel il attaqua les Français sur différents points au moment de leurs revers de 1799. Après avoir éprouvé quelques échecs sous les murs d'Ancône, défendue par une garnison française, il reçut une blessure grave dans une sortie que firent les assiégés, et mourut peu de jours après.

**LAHUERTA** (Gaspard de), peintre espagnol, né le 18 décembre 1645 à Altobucy près de Cuença, mort à Valence en 1714, n'eut point de maître particulier; il en résulte que son dessin est peu régulier, mais qu'il a une manière tout à fait à lui. Les couvents de Valence, de Segorbe et de Caudiel possèdent un grand nombre de ses tableaux.

**LAHYRE** (Laurent de), peintre, né à Paris en 1606, mort en 1656, fut élève de son père, puis de Simon Vouet, et se distingua presque également dans l'histoire, le portrait, le paysage et l'architecture. Plusieurs églises de Paris furent ornées de ses tableaux, et le Musée en possède 7 : *Laban réclamant ses idoles enlevées par Jacob; l'Apparition de Jésus-Christ aux trois Maries; saint Pierre guérissant les malades; Nicolas V découvrant les reliques de François d'Assise; la Vierge et l'enfant Jésus,* et deux *paysages.* Lahyre a gravé plusieurs de ses tableaux à la pointe; on estime surtout parmi ses estampes celle qui représente la *Conversion de saint Paul,* in-fol. oblong.

**LAHYRE**, fils du précédent. *Voyez* **LAHIRE**.

**LAIDOLFE** ou **LAIDULFE**, prince de Capoue et de Bénévent, 3e fils de Landolfe, dit *Tête de Fer,* succéda à son frère Landenolfe qu'il avait fait assassiner en 993. Il eut assez d'astuce pour tenir son crime caché pendant 6 mois. Mais l'empereur Othon, en ayant été informé, le dépouilla de sa principauté dont il investit Adémar. Laidolfe mourut ignoré loin de sa patrie.

**LAIGNELOT** (Joseph François), né à Versailles le 12 juin 1750, fit représenter en 1779, sur le théâtre de sa ville natale, et en 1782 à Paris, une tragédie intitulée *Agis,* qui obtint du succès, et qui lui valut même une pension de 1,200 francs sur la cassette du roi. Député en septembre 1792 à la Convention par le département de Seine-et-Oise, il fut un des membres qui, dans le procès de Louis XVI, votèrent pour la peine la plus forte. Envoyé en mission, quand les puissances coalisées eurent pénétré sur le territoire, il excita vivement les citoyens à défendre le sol de la patrie. En septembre 1794, il se prononça contre Carrier, et fut nommé membre du comité de sûreté générale le 12 novembre, même année. Les comités réunis ayant arrêté qu'il serait fait un rapport sur la nécessité de fermer la société des Jacobins, Laignelot en fut chargé et ses conclusions furent adoptées. Depuis, accusé d'avoir pris part aux insurrections des 12 germinal (1er avril 1795), 3 et 5 prairial (22 et 24 mai même année), il fut décrété d'arrestation; mais, faute de preuves suffisantes, il ne partagea pas le sort de ses collègues Romme, Soubrany, Duroy, etc., et recouvra la liberté par l'amnistie du 4 brumaire. Ami de Babeuf, et soupçonné de partager ses principes politiques, il fut arrêté de nouveau et traduit devant la haute cour de Vendôme, qui l'acquitta. Le Directoire lui offrit en 1799 une place de receveur des droits de passe, qu'il n'accepta point. En 1804, il fit réimprimer sa tragédie de *Rienzi.* Elle fut saisie et lui attira quelques persécutions. N'ayant rempli aucune fonction pendant les cent jours, il ne fut point exilé comme les autres régicides, et mourut à Paris le 23 juillet 1829.

**LAIGUE** (Philibert de), surnommé *le Magnifique,* premier chambellan du roi René, comte de Provence, fut envoyé par Jean d'Anjou auprès du pape Paul II en 1469, pour traiter des moyens de replacer ce prince sur le trône de Naples, et fut créé grand sénéchal de Bar en 1480, par la duchesse Yolande d'Anjou.

**LAIGUE** (Antoine de), baron d'Oraison, petit-fils du précédent, lieutenant de la compagnie d'armes du connétable de Montmorenci, se signala à la bataille de Dreux en 1562, où il eut le bonheur de sauver la vie au connétable, et ne montra pas moins de courage à celle de Moncontour en 1569.

**LAIGUE** (François de), mort en 1596, fut fait marquis par Henri IV, en récompense de sa belle conduite pendant les guerres de la Ligue, et particulièrement pour la délivrance de Marseille, tombée sous le joug des Espagnols.

**LAIGUE** (Étienne de), surnommé *Beauvais,* né vers la fin du 15e siècle, gentilhomme de la chambre de François Ier, est cité par Comines comme l'un des premiers nobles qui aient cultivé les lettres. On lui doit des *Commentaires,* in-fol., *sur l'histoire naturelle de Pline;* une traduction des *Commentaires de César,* Paris, 1539 et 1541, in-8°.

**LAIGUE** (Geoffroy, marquis de), né l'an 1614 en Dauphiné, mort à Paris en 1674, capitaine des gardes du corps de Gaston de France, frère de Louis XIII, se distingua au siége de Gravelines en 1644, à la bataille de Lens de 1648, et embrassa le parti de la Fronde, dont il fut l'un des chefs jusqu'en 1649 qu'il fit sa paix avec la cour.

**LAINÉ** (le vicomte Joseph-Henri-Joachim-Hostein), ministre d'État, pair de France, et membre de l'Académie française, est né à Bordeaux, le 11 novembre 1767. Il avait à peine 22 ans quand la révolution éclata. Il exerçait alors la profession d'avocat et fut nommé en 1793 administrateur du district de la Réole, dans la partie des subsistances. Député au corps législatif, il s'y fit remarquer, lors de la discussion du code pénal, par une vive opposition au système des confiscations. Lainé reçut, peu de temps après, la décoration de la Légion d'honneur. Dans une séance du conseil d'État, Napoléon, au sujet d'un rapport du corps législatif, qui lui faisait connaître quel pouvait être le vœu de la nation, au moment où la

France était menacée par l'invasion des troupes étrangères, s'écria avec emportement : « *Le nommé Lainé est un traître vendu, soudoyé par l'Angleterre par l'intermédiaire de l'avocat Desèze ; je le sais, j'en ai la preuve.* » Le corps législatif fut ajourné. Lainé retourna alors à Bordeaux, où il resta dans la vie privée jusqu'au 12 mars 1814. Le corps législatif ayant pris le nom de chambre des députés, Lainé revint à Paris dans le mois du juin suivant, et présida cette chambre pendant toute la session. Il ne quitta le fauteuil qu'une seule fois : ce fut dans la séance du 3 novembre, où fut votée la loi qui réintégrait les émigrés dans leurs biens non vendus. Il s'éleva avec force contre un amendement qui attaquait la validité de la vente des biens nationaux, que le roi avait promise, et que la Charte avait définitivement consacrée. Il ne prit plus la parole dans cette session que pour prononcer le discours de clôture. L'ouverture des chambres pour la session suivante devait avoir lieu au mois de mai 1815, lorsque le débarquement inattendu de Napoléon et sa marche rapide sur la capitale firent convoquer extraordinairement l'assemblée par une ordonnance du 6 mars ; elle s'ouvrit le 11, sous la présidence de Lainé, qui, dans la séance du 16, à laquelle Louis XVIII assistait, put à peine faire entendre quelques paroles. Le roi fut obligé de quitter Paris le 19, et Napoléon, loin d'éprouver la moindre résistance dans sa marche, entra le même jour dans le palais des Tuileries; Lainé avait pris la route de Bordeaux. C'est de cette ville qu'il publia, le 28 mars, une brochure dans laquelle il protestait contre la dissolution de la chambre et contre tout ce qui avait été ou pouvait être fait en vertu des décrets de Napoléon ; il déliait les Français du devoir de payer les impôts et d'obéir aux lois de la conscription militaire, etc. Dès que la duchesse d'Angoulême eut quitté Bordeaux, et que le général Clausel y fut entré, Lainé s'embarqua pour la Hollande, d'où il vint, après la rentrée du roi, reprendre fauteuil à la chambre des députés. Il fut alors nommé membre d'une commission d'enquête, chargée d'examiner les inculpations élevées contre MM. Mollien et Gaudin, ex-ministres des finances et du trésor, et celles dirigées contre MM. Perregaux, Laffitte et Ouvrard à raison d'un dépôt de 1,500,000 fr. fait par eux à la banque de France. En 1816, le collége électoral du département de la Gironde, présidé par le duc d'Angoulême, nomma encore Lainé député à la chambre; appelé de nouveau à la présidence, le 7 mai 1816, il fut chargé du portefeuille de l'intérieur, et concourut à l'ordonnance du 5 septembre suivant, portant dissolution de la chambre des députés de 1815, et abrogation d'un acte précédent du trône, qui autorisait la révision de quelques articles de la charte. Le 28 décembre 1818, il cessa d'être ministre, et ne parut que très-rarement à la tribune. Elevé à la pairie en 1824, dans la séance du 5 février 1825, il se déclara contre un projet de loi tendant à accorder aux communautés religieuses le droit d'acquérir des biens à quelque titre que ce soit ; à l'occasion de la pétition de M. le comte de Montlosier, il se prononça ouvertement contre la congrégation des jésuites. Nommé membre de l'Académie française par une ordonnance de 1816, il fut élu président de ce corps littéraire pour le dernier trimestre de 1817. Quelque temps après sa sortie du ministère, il fut décoré du cordon bleu : une ordonnance précédente l'avait anobli en lui conférant le titre de vicomte. Lors de la révolution de juillet 1830 il se tint à l'écart, et mourut le 17 décembre 1835. Son Éloge a été prononcé à la chambre des pairs par M. Mounier, et à l'Académie française par M. Dupaty, son successeur.

**LAINEZ** ou **LAYNEZ** (Jacques), 2e général des jésuites, né l'an 1512 au diocèse de Siguença en Castille, venait de terminer ses études à l'université d'Alcala, lorsque, sur la renommée de saint Ignace de Loyola, il accourut à Paris pour voir cet homme célèbre qui s'y était réfugié pour se soustraire aux recherches de l'inquisition. Dès lors il résolut de ne plus le quitter, et, de concert avec le fondateur des jésuites, il rédigea le fameux plan de *constitution*, qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme un chef-d'œuvre de gouvernement. Le nouvel institut fut confirmé en 1540 par le pape Paul III; Lainez succéda en 1558 à son ami dans la place de général, se rendit en France 3 ans après, assista au colloque de Poissy, qui n'eut guère d'autre résultat que l'introduction de la société de Jésus. Le P. Lainez qui, par obéissance à ses propres statuts, avait refusé la pourpre, établit au concile de Trente, où il paraissait pour la troisième fois : « La nécessité d'un seul chef dans l'Église, et la prééminence du pape sur les autres évêques ses délégués, puisque en lui seul résident l'autorité suprême, l'infaillibilité et tous les priviléges que Jésus Christ a promis à son Église. » Le P. Lainez mourut à Rome le 19 janvier 1565, laissant des *Harangues* insérées dans les actes du concile de Trente; une *Lettre* parmi celles des supérieurs généraux de la société, et plusieurs ouvrages de théologie, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de Sotwell.* Sa *Vie*, en espagnol par le P. Ribadeneira, a été traduite en latin par André Schott, et en français par Michel d'Aisne, seigneur de Bettancourt, Douai, 1597, in-8o.

**LAINEZ** (Alexandre) naquit à Chimai, vers l'année 1650. Après avoir fait de bonnes études à Reims, il se rendit à Paris, et se lia d'amitié avec le chevalier de Colbert qui l'emmena à l'armée. De là, il se mit à voyager dans l'Europe et dans l'Asie ; ses courses durèrent 3 ou 4 ans. Revenu fort pauvre dans son pays, la vie retirée et singulière qu'il y menait le fit prendre pour l'un des auteurs de quelques libelles injurieux qui se distribuaient alors sur les frontières de la Flandre. L'intendant du Hainaut, qui avait été chargé de l'enlever, reconnut à la fois son innocence et son mérite, et l'amena peu de temps après à Paris. Il en sortit bientôt pour aller voir en Hollande le fameux Bayle dont il partageait le scepticisme philosophique ; et il revint ensuite dans cette capitale, où il se fixa, et mourut le 18 avril 1710. Quoiqu'il fît facilement des vers, on n'a qu'un bien petit nombre de ses *Poésies ;* elles ont été publiées par les soins de Titon du Tillet, la Haye (Paris), 1753, in-8o.

**LAINEZ** (Étienne), acteur lyrique, né le 23 mai 1751 ou 1753 à Vaugirard, fut élevé par les soins de Gouve, procureur général à la cour des monnaies, dont son père était jardinier, et débuta en 1774 à l'Opéra, où ses succès hâtèrent la retraite de Legros, qu'il avait commencé par doubler dans les emplois de haute-contre. Depuis 1777 ce fut lui qui créa les rôles de haute-contre (faits pour lui) dans la plupart des opéras de Gluck et de

Sacchini. Dès 1790 son attachement connu pour la famille royale lui suscita d'assez vifs désagréments, dont les moindres ne furent pas d'être contraint de désavouer en public les sentiments dont il fut toujours animé; enfin il reçut sa démission vers 1807. La direction du grand théâtre de Lyon, qui lui fut offerte, devint pour lui une source de nouveaux mécomptes ; il se ruina complétement ; et lorsque, de retour à Paris en 1817, il reparut sur la scène de l'Académie royale de musique, où une représentation fut donnée à son bénéfice, il ne s'y montra plus que l'ombre de lui-même, bien qu'il méritât encore des applaudissements. Cet artiste distingué mourut le 16 septembre 1822 des suites de l'opération de la pierre.

**LAING** (Alexandre-Gordon), voyageur anglais, naquit à Édimbourg en Écosse, le 27 décembre 1794, et reçut sa première éducation chez son père, chef d'une institution particulière. Parvenu à l'âge de 16 ans, il fut envoyé à Newcastle, en Angleterre, pour y remplir les fonctions de sous-chef d'un établissement du même genre. Six mois après il revint chez son père pour l'aider, et tout annonçait qu'il lui succéderait, mais il embrassa la carrière des armes. En 1810 il fut nommé enseigne d'un corps de volontaires écossais, et se consacra tout entier à l'état militaire. En 1811 il alla servir dans les Antilles. Son séjour à la Barbade, à Antigoa, à la Jamaïque, finit par altérer sa santé. Il passa 18 mois près de sa famille, et revint à Londres, en 1819, comme officier à demi solde. Son ancien colonel le fit rentrer dans le régiment comme adjudant, et Laing partit pour Sierra-Leone. Sir Ch. Maccarthy, gouverneur, le chargea en 1822 d'aller examiner l'état politique des pays africains du voisinage, et de sonder les sentiments de leurs chefs sur l'abolition de la traite des noirs. Laing s'acquitta si bien de cette mission que le gouverneur lui en confia une autre qui avait pour but de rétablir la paix entre des roitelets nègres, et qui réussit également. Divers renseignements qu'il recueillit dans cette expédition lui inspirèrent l'idée de proposer au gouverneur le projet d'un voyage dans l'intérieur. Il partit le 16 avril 1822, suivit la rive gauche du fleuve, nommé Rokelle, et traversa le Timanni, le Kouranko et le Soulimana, pays où jusqu'alors aucun blanc n'avait porté ses pas. Il sollicita du roi des Soulimas la permission d'aller visiter la source du Dialiba, découverte par Mungo-Park en 1796, et nommé par lui Niger. Le prince répondit que c'était impossible parce qu'il faisait en ce moment la guerre aux Kissis, dans le territoire desquels elle se trouve. Laing n'obtint ensuite qu'avec beaucoup de difficultés un guide qui le conduisit à la source du Rokelle. A son retour à Falaba, capitale du Soulimana, il fut de nouveau comblé de marques d'amitié par le roi, vaccina beaucoup d'enfants, et reprit la route de Sierra-Leone, où il arriva le 26 octobre. Il apprit qu'il avait été nommé capitaine, et s'embarqua pour rejoindre son régiment, qui était en garnison au cap Corse, sur la côte de Guinée. Il y eut de fréquentes occasions de déployer son zèle contre les Aschantis, peuple nègre qui ne cessait d'inquiéter le territoire anglais. A la mort du gouverneur, en 1824, il fut envoyé en Angleterre pour instruire le gouvernement de l'état des choses dans cette partie de l'Afrique. On récompensa ses services par le grade de major ; mais ce qui le flatta bien plus, fut d'être désigné pour entreprendre un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, où il devait pénétrer par le nord. Il quitta Londres au commencement de février 1825, passa par Malte, et vint à Tripoli, où il se lia intimement avec le consul Warrington, qui avait voyagé en Égypte et en Nubie, et dont bientôt après il épousa la fille, pour se séparer d'elle aussitôt après, et s'enfoncer dans le désert avec une caravane. Il avait voyagé heureusement jusqu'à l'oasis de Touat; un juif de Barbarie lui servait d'interprète ; 4 domestiques noirs et 9 chameaux chargés de vivres et de marchandises le suivaient. Une autre caravane, composée de Touariks, peuple d'origine berbère et très-adonné au brigandage, vint camper près de lui. Ces nomades lui demandèrent des présents et ensuite lui proposèrent de faire des échanges; il y consentit. Cette affaire terminée, il s'était retiré dans sa tente ; ils l'y attaquèrent pendant la nuit ; il se défendit courageusement, quoique blessé à l'épaule ; un de ses domestiques fut tué. Conduit à Tombouctou, sa guérison fut lente ; mais il vécut paisiblement, grâce aux lettres de recommandation des marchands tripolitains. Cependant on le sollicitait souvent d'embrasser l'islamisme. D'un autre côté, le roi de Tombouctou refusa de le livrer aux Touariks. Comme ils rôdent continuellement dans les environs, Laing fut obligé de profiter de la nuit pour voir Cabra, qui est le port de cette ville, sur le Dialiba. De retour à Tombouctou, il proposa à des Foulahs, qui sont très répandus dans la Nigritie, de l'emmener avec eux aux comptoirs européens de la côte occidentale; mais ils déclarèrent qu'ils ne souffriraient jamais qu'un chrétien mît le pied sur leurs terres. Alors Laing, décidé à gagner Sansanding, qui est au sud, se mit en route avec une escorte de 15 cavaliers tombouctains ; mais le 5e, suivant d'autres rapports, le 3e jour de marche, la petite troupe, qui avait rejoint une caravane, fut rencontrée par une bande de Zouats, vagabonds avides de pillage. Leur cheik arrêta Laing sous le prétexte qu'il était entré sur son territoire sans sa permission ; ensuite il voulut le contraindre à prononcer la profession de foi des musulmans ; et Laing s'étant montré inébranlable dans son refus, il chargea un autre More de l'égorger. Celui-ci ayant repoussé avec horreur cette commission, elle fut confiée à des esclaves noirs, qui étranglèrent aussitôt sans scrupule l'infortuné voyageur. Le peu de marchandises qu'il avait, tous ses papiers et ses instruments d'astronomie, devinrent la proie des Zouats. On a de Laing en anglais : *Voyage dans le Timanni, le Kourako et le Soulimana, contrées de l'Afrique occidentale, fait en* 1822, Paris, 1826, in-8°.

**LAIR** (Pierre Jacques Guillaume), né à Caen le 10 août 1769, fut admis en 1793 à l'école des ingénieurs de vaisseaux dirigée par le chevalier Borda, en sortit la même année avec le grade de sous-ingénieur, et fut attaché en cette qualité au service de l'exploitation et du martelage des bois de construction ; il obtint bientôt le grade d'ingénieur ordinaire, et fut nommé ingénieur de deuxième classe lorsque Forfait fit, en l'an IX, une nouvelle organisation du génie maritime. A cette époque il quitta le service forestier, et fut chargé en chef de la direction des travaux exécutés au Havre. En l'an XII il fut désigné pour diriger les immenses travaux du port de Boulogne, lors de la descente projetée en Angleterre. Il

concourut puissamment à la formation et à l'armement de la flottille, dont il fut nommé ingénieur en chef. Il s'occupa avec ardeur de la formation des bataillons d'ouvriers militaires, fit les règlements organiques de ces nouveaux corps, et ne tarda pas à être nommé chef. Anvers étant devenu, en 1803, le principal chantier de la marine française, Lair fut choisi pour aller improviser des vaisseaux de guerre là où jusqu'alors on n'avait pu construire que des bâtiments de commerce d'un faible échantillon. Les résultats qu'il obtint en quelques années dépassèrent toutes les espérances. Les Anglais débarquèrent à Flessingue en 1809, et menacèrent bientôt Anvers. La belle conduite de Lair et de ses ouvriers militaires fut mise à l'ordre du jour. Au moment de l'invasion de 1814, Anvers fut investi par une armée nombreuse. Lair, à la tête de ses ouvriers, rendit pendant le siége les plus grands services, et mérita les éloges les plus flatteurs de la part de Carnot. A la rentrée de Louis XVIII il fut nommé officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis. A la fin de 1815 on le nomma directeur des constructions navales au port de Brest. Ce fut pendant qu'il dirigeait les travaux de ce port qu'il appliqua ses études au perfectionnement de l'art de la corderie. Le roi le récompensa en lui conférant le titre de baron, et bientôt après le grade d'inspecteur adjoint du génie maritime. Employé à Paris en cette qualité, en 1824 il fut nommé commandant de la Légion d'honneur. La mort vint le frapper, le 27 mars 1830, à Caen.

**LAIRE** (François-Xavier), célèbre bibliographe, né au village de Vadans près de Gray en Franche-Comté, le 10 novembre 1738, mort le 27 mars 1801, bibliothécaire de la ville d'Auxerre, après l'avoir été pendant plusieurs années du cardinal de Brienne, auquel il demeura fidèle dans sa disgrâce, a publié : *Specimen historicum typographiæ romanæ XV seculi*, Rome, 1778, in-8° ; *Dissertation sur l'origine et les progrès de l'imprimerie en Franche-Comté pendant le 15e siècle*, Dôle, 1785, in-8° ; *Serie dell' edizioni Aldine*, Pise, 1790 ; Venise, 1799 ; et Florence, 1800, in-12 ; *Index librorum ab inventâ typographiâ usque ad annum* 1500, etc. ; Sens, 1791, 2 vol. in-8°. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits. On trouve une *Notice sur le P. Laire* dans le *Magasin encyclopédique* (1801), et son *Éloge*, par Grappin, dans le recueil de l'académie de Besançon (1816).

**LAIRE** (Sigismond), peintre en miniature, né en Bavière vers l'année 1550, alla à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, et entra à l'école de François du Chatel, peintre flamand, renommé par son talent pour la miniature. Il peignit une grande quantité de *Madones*, qui furent presque toutes transportées dans les Indes, et il exécuta encore une foule de petits sujets historiques sur des pierres précieuses. Arrivé à l'âge de 86 ans, et possédant des richesses considérables, il se consacra au service de Dieu. Il mourut à Rome en 1636.

**LAIRESSE** (Gérard de), peintre et graveur à la pointe et au burin, né à Liége en 1640, mort à Amsterdam en 1711, fut élève de son père et de Bartholet Flemalle, et se fit connaître dès l'âge de 15 ans par de beaux portraits et des tableaux d'histoire qu'il peignit pour les électeurs de Cologne et de Brandebourg. Doué d'une prodigieuse facilité, dans un seul jour cet artiste peignit *les Neuf Muses et Apollon* de grandeur naturelle, et de plus la tête de celui contre qui il avait fait cette gageure. Devenu aveugle, il dicta à ses fils les ouvrages suivants : *les Principes du dessin*, en français, Amsterdam, 1719 et 1729, in-fol., avec 120 planches ; traduits en allemand et en anglais ; *Leçons de peinture*, etc., en hollandais, Amsterdam, 1720 ; traduites en allemand, Nuremberg, 1724, in-4° ; en français, Paris, 1787, 2 vol. in-4°. Le Musée de Paris possède 4 tableaux de ce maître : *l'Institution de l'Eucharistie ; une Bacchante et six enfants dans un rond ; Hercule jeune entre le Vice et la Vertu*, et *le Débarquement de Cléopâtre au port de Tarse*. Son œuvre, comme graveur, s'élève à plus de 200 pièces, parmi lesquelles on admire surtout : *Joseph se faisant reconnaître à ses frères*, et *Marc-Antoine et Cléopâtre*.

**LAIS**, célèbre courtisane, née en Sicile vers l'an 420 avant J. C., fut emmenée captive par les Athéniens lors de leur expédition contre Syracuse, et alla s'établir à Corinthe, où elle attira par le bruit de son esprit et de ses charmes une foule de personnages distingués de la Grèce et de l'Asie. Elle mettait à très-haut prix ses faveurs. Les Corinthiens lui érigèrent après sa mort un magnifique mausolée décrit par Pausanias et représenté sur quelques-unes des monnaies de la ville. Le revers présente une tête de femme que Visconti a fait graver comme le portrait de Laïs dans son Iconographie grecque. Legoux de Gerland a donné une *Histoire de Laïs, avec quelques anecdotes sur les philosophes de son temps*, Paris, 1756, in-12. — Une autre Laïs, que l'on a souvent confondue avec la précédente, vivait à Athènes 50 à 60 ans plus tard. Elle était fille d'une courtisane qui avait été attachée au célèbre Alcibiade. C'est à elle que se rapporte l'anecdote si connue des 10,000 drachmes qu'elle demanda à Démosthène comme prix de ses faveurs ; à quoi ce célèbre orateur répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. »

**LAIS** (Joseph-Marie), évêque de Ferentino, naquit à Rome le 24 mars 1775, de parents Bavarois d'origine. Sa première éducation fut dirigée par les jésuites. Le cardinal Galeffi, abbé commandataire de Subiaco, ayant apprécié ses talents, le nomma son vicaire général. Les événements de 1808 forcèrent Lais de se retirer à Naples, auprès du duc Gravina, puis à Florence, où il publia la première partie de l'ouvrage, intitulé : *De universâ Christi Ecclesiâ*. En 1817 Pie VII le nomma évêque d'Hippone *in partibus* ; et, après avoir été sacré à Rome, le nouveau prélat fut fait administrateur du diocèse d'Anagni. En 1823 il fut promu par Pie VII à l'évêché de Ferentino, et continua néanmoins d'administrer le diocèse d'Anagni. Il mourut le 18 juillet 1836.

**LAIS** ou **LAYS** (François). *Voyez* **LAY**.

**LAISNÉ** (Antoine), avocat au parlement, directeur de l'hôtel des Monnaies de Lyon, né à Paris vers la fin du 17e siècle, est auteur de quelques écrits sur la numismatique et l'archéologie. On citera seulement : *Disquisitio in dissertationem cui titulus est : Tumulus T. Flavii martyris illustratus*, Lyon, 1728, in-4° ; *Explication d'une médaille singulière de Domitien présentée à l'académie de Lyon*, Paris, 1735, in-12 ; *Dissertation sur les médailles de l'empereur Commode, frappées en Égypte*, dans les *Mémoires de Trévoux* (mai 1737).

**LAISNÉ** ou **LAINAS** (Vincent), oratorien, né le

15 février 1633 à Lucques, alla de bonne heure en France, fit avec succès des conférences sur l'Écriture sainte à Avignon, à Paris, à Aix, et mourut dans cette ville le 20 mars 1677. Outre ses *Conférences,* dont 4 vol. in fol. manuscrits existent à Aix, on cite de lui : *les Oraisons funèbres du chancelier Séguier, et du maréchal de Choiseul:* Mme de Sévigné, dans une de ses *Lettres* à sa fille, parle avec beaucoup d'éloges des talents oratoires de Laisné, qu'elle avait entendu débiter une de ses oraisons funèbres, et le compare à Mascaron, dont ce jeune père était l'ami.

**LAJARD** et non **LAJARRE** (Pierre-Auguste), dernier ministre de Louis XVI, né le 20 avril 1757 à Montpellier, entra jeune au service, fut sous-lieutenant dans le régiment de Médoc, puis capitaine dans la légion de Maillebois, et à la suppression de ce corps obtint une compagnie dans les chasseurs des Alpes. Plus tard aide de camp du marquis de Lambese, il fut promu en 1792 au grade d'adjudant général. Les devoirs de sa place l'ayant mis à portée d'entretenir quelquefois Louis XVI, ce prince, appréciant son zèle et ses talents, le nomma ministre de la guerre le 16 juin. Quatre jours après il se trouva aux Tuileries lors de l'invasion du château par la populace des faubourgs, et sa présence d'esprit sauva ce jour-là le monarque et la famille royale. Il donna sa démission le 6 août, et le 10 il fut, comme adjudant général chargé de défendre la porte royale du château. Proscrit par la faction qui venait de renverser le trône, il se réfugia en Angleterre d'où, lors du procès du roi, il écrivit à la Convention qu'il était prêt à reparaître en France pour justifier ses actes comme ministre, dont il prenait la responsabilité. Rentré en 1800, il fut rayé de la liste des émigrés, et admis à la retraite de son grade, Napoléon lui accorda, comme ancien ministre, une pension de 6,000 francs, que plus tard Louis XVIII éleva à 10,000 francs. Député du département de la Seine au corps législatif en 1808, il cessa d'en faire partie en 1815, ne payant point le cens exigé par la loi. Dès lors il rentra dans la vie privée, et mourut en juin 1837.

**LAJOLAIS** (François), général français, né à Weissenbourg en 1761, entra dès l'enfance dans la carrière des armes, et parvint au grade de capitaine. En 1792 il devint colonel, et fut employé en 1793 et 1794 à l'armée de la Moselle et à celle du Rhin, sous les ordres de Pichegru, qui le prit en affection et lui communiqua ses projets les plus secrets. Lajolais se trouva gravement compromis; il fut arrêté et subit, ainsi que Badonville, une longue détention qui ne se termina que dans le mois de janvier 1800, où il fut acquitté par un conseil de guerre à Strasbourg. Mais ce fut en vain qu'il demanda de l'emploi au gouvernement consulaire. N'ayant pu en obtenir, il chercha à se rapprocher de son ancien protecteur Pichegru, et passa secrètement en Angleterre. Il revint à Paris au commencement de 1804, un peu avant George et Pichegru. Bientôt arrêté par la police, il fut mis en jugement avec George Cadoudal et les autres conspirateurs, et condamné à mort. Mais sa fille, alors âgée de 14 ans, obtint sa grâce de Bonaparte. La peine ayant été commuée en 4 ans de détention, Lajolais fut transféré au château d'If, et il mourut dans cette prison en 1808.

**LAJONCHÈRE** (Étienne LÉCUYER de), né en 1690, à Montpensier, en Auvergne, se destina de bonne heure à la marine, et, à l'âge de 18 ans, il avait déjà été employé dans différentes croisières, sur les côtes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Se trouvant, en 1708, enfermé dans la ville de Lille assiégée par le prince Eugène, il suivit avec beaucoup d'attention les opérations du siége, et se persuada qu'il avait acquis assez d'expérience pour être ingénieur, titre qu'il prit dès lors à la tête de ses ouvrages. Il publia, en 1718, une brochure dans laquelle il proposa d'établir en Bourgogne un canal pour la jonction des deux mers. Des commissaires furent nommés pour l'examiner; mais Lajonchère, poursuivi par des créanciers impitoyables, ne put pas attendre le résultat de leur travail : il se sauva en Hollande, où il rédigea quelque temps une gazette qui n'eut aucun succès. De là il passa en Angleterre, où il était au commencement de l'année 1728. Ce fut à Londres qu'il apprit que son projet de canal avait été écarté par celui d'Abeille. Il revint aussitôt à Paris, et il y publia un *factum* contre les états de Bourgogne (1728, in-8°, qui fut supprimé comme injurieux. Lajonchère repassa en Angleterre, où il mourut dans l'obscurité vers 1740. On a de lui : *Nouvelle méthode de fortifier les grandes villes,* Paris, 1718, in-12 ; *Projet d'un canal de Bourgogne,* ibid., 1718, in-12 ; *Principes d'hydraulique et de mécanique, suivis d'une dissertation sur les nouvelles pompes de la Samaritaine,* Paris, 1719, in-12 ; *Système d'un nouveau gouvernement en France,* Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12, etc.

**LAKE** (Arthur), prélat anglais, né à Southampton, mort évêque de Bath et Wells en 1629, avait été élevé au nouveau collége (New-College) à Oxford, dont il dota richement la bibliothèque, et dans lequel il fonda deux chaires, l'une l'hébreu et l'autre de mathématiques. On a de lui plusieurs volumes de *Sermons,* une *Paraphrase du premier psaume,* et des *Méditations;* le tout a été réuni, Londres, 1629, in-fol.

**LAKE** (Gérard, lord vicomte), général anglais, né en 1744, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et s'éleva par son propre mérite. Après avoir servi en Amérique et en Irlande sous les ordres de Cornwallis, il obtint en 1800 le commandement en chef des forces anglaises dans l'Inde, remporta les avantages les plus décisifs sur les Marattes et le petit nombre de Français qui étaient venus à leur secours, s'empara de plusieurs places importantes, força le rajah de Barar à lui demander la paix en 1806, revint à Londres l'année suivante, fut élevé à la pairie, et mourut le 21 février 1808.

**LAKE** (George-Auguste-Frédéric), 2e fils du précédent, né en 1780, fit ses premières armes en Irlande l'an 1796 comme aide de camp de son père, l'accompagna en Hollande et dans l'Inde, où il se distingua dans l'emploi de député quartier-maître général de l'armée. A son retour en Angleterre, il fut nommé lieutenant-colonel et envoyé en Portugal, où il périt le 17 août 1808 à la bataille de Roleia.

**LALA**, dame grecque, née à Cyzique, dans la Mysie, et qui habitait Rome 80 ans avant J. C., se rendit célèbre par son talent de peindre à l'encaustique et sur l'ivoire, au point que ses ouvrages étaient préférés à ceux

de Dionysius et de Sopylon. Les historiens n'en citent que deux : son *Portrait*, peint par elle-même au moyen d'un miroir, et un grand tableau représentant, soit *Néoptolème*, soit un *Napolitain*, suivant le texte adopté par les différents éditeurs de Pline.

**LALAIN** (Jacques de), surnommé *le bon chevalier*, naquit vers 1421 dans le château de Lalain ou Lalaing en Hainaut. Il apprit le latin et le français, et se rendit en même temps adroit aux exercices du corps. Le duc de Clèves le demanda à ses parents pour lui servir d'écuyer, et l'emmena à la cour du duc de Bourgogne son oncle, alors à Bruxelles. Jacques ne tarda pas à s'y distinguer par son adresse dans les joutes et les tournois, et il obtint l'affection du duc Philippe, qui le conduisit au siége de Luxembourg (1443), où il se signala par nombre de faits d'armes. Il suivit ce prince à Nancy, où était alors le roi de France (Charles VI) ; et ayant obtenu la permission de paraître au tournoi qui y fut célébré, il resta vainqueur de tous les chevaliers qui combattirent contre lui. Dans un assaut d'armes qui eut lieu à Gand en 1445, il combattit à pied et à cheval deux chevaliers étrangers, et sortit de cette double lutte avec avantage. Il se présenta alors devant le duc, son seigneur, et le requit, dans la forme accoutumée, de lui donner l'ordre de chevalerie ; ce que le duc lui octroya sur-le-champ. Bientôt après il se mit à la recherche des aventures, et il visita la France, l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre, et revint ensuite en Flandre, ou la renommée de ses exploits l'avait précédé. Peu après, il demanda *congé* au duc de terminer le cours de ses aventures chevaleresques par un pas à la *fontaine des Pleurs*, près de St.-Laurent-lez-Challon, qu'il s'obligeait de soutenir pendant un an contre tous les nobles hommes qui s'y présenteraient. Dans cet espace de temps, il rompit un bon nombre de lances : lorsque le terme fut arrivé, il distribua de grands présents aux chevaliers qui avaient encore combattu contre lui, et les ayant réunis à un festin dans la ville de Challon, il prit congé d'eux, et alla visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres. Lorsqu'il eut satisfait sa dévotion, il se rendit à Naples, où il rencontra le duc de Clèves qui revenait de Jérusalem, et il retourna dans sa compagnie en Hainaut. Dans ce temps-là (1451), le duc de Bourgogne tenait à Mons le chapitre de l'ordre de la Toison d'or, et Lalain s'y étant présenté fut élu tout d'une voix chevalier. Il fut presque aussitôt obligé de retourner à Rome avec l'ambassade que le duc envoyait au pape, pour le consulter sur les moyens les plus propres à arrêter les progrès des Turcs qui semblaient menacer toute la chrétienté. La révolte des Gantois fournit bientôt après à Lalain l'occasion de signaler son courage. Les rebelles ayant pris quelques villes peu importantes, crurent pouvoir s'emparer avec la même facilité d'Audenarde, dont la garnison était très-faible ; mais Simon de Lalain, oncle de Jacques, s'étant jeté dans la ville avec des hommes déterminés, la mit en état d'attendre des secours. A cette nouvelle, Jacques demanda l'un des premiers à marcher ; il atteignit les rebelles sous les murs d'Audenarde, et s'étant mis à leur poursuite avec quelques cavaliers, il en fit une grande déconfiture. Lalain se trouva ensuite à la bataille de Rupelmonde, et dans d'autres combats où il signala sa valeur. Avec une poignée d'hommes il chassa devant lui les rebelles et leur reprit plusieurs villes ; enfin, par le commandement du duc, il vint mettre le siége devant le fort de Pouckes. Le lendemain étant allé visiter les travaux, il fut atteint à la tête d'un éclat de bois ou d'une pierre lancée par un *veuglaire* (un fauconneau), et expira sur-le-champ le 3 juillet 1453. *L'Histoire de Jacques de Lalain*, par George Châtelain, a été imprimée à Bruxelles, 1634, in-4°. C'est Jules Chifflet qui en est l'éditeur.

**LALAIN** (George de), comte de Renneberg, de la même famille que le précédent, se distingua dans les guerres des Pays-Bas au 16e siècle. Il embrassa d'abord le parti des confédérés hollandais, fut nommé en 1575 gouverneur de la Frise, et deux ans après chef du conseil des finances : mais séduit par les promesses de Philippe II, roi d'Espagne, il abandonna les rangs où il avait servi avec distinction, et devint même l'un des ennemis les plus acharnés des confédérés, sur lesquels il remporta quelques avantages. Il mourut le 22 juillet 1581.

**LALANDE** (Jacques de), doyen des professeurs en droit de l'université d'Orléans, naquit dans cette ville le 2 décembre 1622. Il y fut nommé conseiller au bailliage et siége présidial en 1652, et professeur en 1661 : il occupa cette dernière place pendant quarante ans. Il mourut le 5 février 1703. On a de lui : *Commentaire sur la coutume d'Orléans*, 1673, in-fol ; *Traité du ban et de l'arrière-ban ; Specimen juris romano-gallici ad pandectas seu Digesta*, ib. 1690, etc.

**LALANDE** (Michel-Richard de), né à Paris le 15 décembre 1657, fut placé enfant de chœur au chapitre de St.-Germain-l'Auxerrois. Il apprit sans maître, à jouer du violon ; mais Lulli ayant refusé de l'admettre à l'orchestre de l'Opéra, Lalande en fut si piqué, qu'il brisa son violon, et renonça pour toujours à cet instrument. Il s'appliqua dès lors au clavecin et à l'orgue, et il acquit en peu de temps une grande facilité d'exécution. Le roi se plaisait à faire travailler Lalande dans son cabinet ; il lui indiquait des sujets de composition, et l'aidait à les corriger : il le nomma, en 1683, maître de musique de sa chapelle, et ne cessa de le combler de ses bontés. Lalande mourut le 18 janvier 1726. Il a fait la musique des ballets de *Mélicerte*, de *l'Inconnu* et des *Éléments*, et beaucoup de morceaux pour les fêtes de Versailles : mais ce qui a le plus contribué à sa réputation, ce sont ses motets au nombre de 60, parmi lesquels on distingue le *Cantate*, le *Dixit* et le *Miserere :* le recueil en a été publié, depuis sa mort, en 2 vol. in-fol.

**LALANDE** (Joseph-Jérôme LEFRANÇAIS de), célèbre astronome, né le 11 juillet 1732 à Bourg-en-Bresse, fut élevé par les jésuites, et composait à 10 ans des romans et de petits drames mystiques. Parvenu en rhétorique, il se passionna pour l'éloquence, et voulut être avocat; mais quand le P. Béraud lui eut fait observer à Lyon la grande éclipse de 1748, il se sentit astronome ; et, pour se vouer plus facilement à cette carrière, il résolut de se faire jésuite ; toutefois ses parents l'envoyèrent a Paris, où il se fit recevoir avocat pour leur complaire. Admis dans l'intimité de Delisle, de Messier et de Lemonnier, il ne tarda pas à faire tous les progrès qu'on avait droit d'attendre d'un tel élève, dirigé par de tels maîtres. Envoyé à Berlin pour une observation qui devait dé-

terminer la distance de la lune à la terre, Lalande, reçu membre de l'Académie des sciences à son retour (en 1753), publia le résultat de son travail sous ce titre : *De observat. suis berolinensibus, ad parallaxin lunæ definiendam epistola* (*Act. crud. Aug.*, 1752). Il succéda en 1762 à Delisle, dans la chaire d'astronomie au collége de France. Non content d'en remplir les fonctions avec une rare assiduité pendant 46 ans, il fit de sa maison une sorte de séminaire pour la science : il y logeait et nourrissait plusieurs jeunes gens peu aisés, mais doués d'heureuses dispositions; et cette noble conduite lui ayant valu une pension de 1,000 francs qu'il n'avait pas sollicitée, il la consacra aussitôt à l'éducation d'un nouvel élève. D'autres astronomes ont brillé d'un éclat plus vif, d'autres ont fait des découvertes plus nombreuses et plus importantes: il n'en est pas qui ait autant que Lalande contribué à répandre le goût et la connaissance de l'astronomie; et presque tous les savants que depuis la France a possédés en ce genre se sont formés à ses leçons, ou par la lecture de ses ouvrages. Les plus importants sont : *Mémoires sur le passage de Vénus*, etc., 1772, in-4°; *Traité d'astronomie*, ibid., 1764, 2 vol. in-4°, souvent réimprimé; *Connaissance des temps de* 1760 *à* 1775, *et de* 1791 *à* 1807; *Bibliographie astronomique, avec l'histoire de l'astronomie*, depuis 1781 jusqu'en 1802, in-4°; *Voyage d'Italie*, 1786, 9 vol. in-12, et atlas. On pourrait encore indiquer plusieurs *Éloges* et quelques ouvrages plus que *philosophiques;* mais on se contentera de renvoyer à la *France littéraire* de Querard. Lalande mourut à Paris le 4 avril 1807. Son *Éloge*, par Delambre, est imprimé, tome VII des *Mémoires* de l'Institut. M^me Constance de Salm a lu en 1809, à l'Athénée, un *Éloge historique de Lalande;* ce morceau, suivi de notes extraites des *Mémoires* de Lalande, se trouve dans le tome II du *Magasin encyclopédique* (1810).

**LALANDE** (MICHEL-JEAN-JÉRÔME LEFRANÇAIS DE), astronome, neveu du précédent, né en Normandie, à Courcy près de Coutances, le 21 avril 1766, se rendit à Paris, où, favorisé par la position de son oncle, il se livra presque exclusivement à l'étude de l'astronomie, fut reçu membre de l'Institut, nommé administrateur au bureau des longitudes, et directeur de l'observatoire de l'école militaire, puis suppléant de son oncle à la chaire d'astronomie au collége de France. Il établit la théorie elliptique de la planète de Mars; décrivit toute la partie du ciel étoilé visible, et arriva ainsi à compter 50,000 étoiles sur l'horizon de Paris. La *Connaissance des Temps* présente beaucoup de petits articles, de notes, dont il est l'auteur. Il mourut en 1839.

**LALANE** (PIERRE DE), poëte, né à Paris, où il mourut vers 1661, était lié avec Ménage, à qui il a adressé l'une de ses pièces, réputée la meilleure : ce sont des *Stances* sur la vie champêtre; dans les autres il déplore la perte de sa femme. Elles ont été publiées dans le *Recueil des plus belles pièces des poëtes français*, et Lefèvre de Saint-Marc les a réunies à celles du marquis de Montplaisir, ami de Lalane, Amsterdam (Paris), 1759, 2 parties in-12.

**LALANE** (NOEL DE), frère du précédent, docteur de Navarre et abbé de Valcroissant, né en 1618, prit beaucoup de part aux contestations produites par le livre de Jansénius, et se déclara fortement en faveur de cet ouvrage. Envoyé à Rome pour le défendre, il harangua le pape dans les congrégations, et publia des *Factums*, des *Éclaircissements*, des *Défenses* pour empêcher le jugement. De retour en France il s'efforça de prouver que les cinq propositions n'étaient pas dans Jansénius. Il mourut le 23 février 1673, ayant laissé sur ces disputes près de 40 écrits, dont aucun ne lui a survécu.

**LALANNE** (MICHEL), né en 1793 à Casalis, près de Bazas, et mort en octobre 1823, montra dès sa plus tendre jeunesse un goût prononcé pour la poésie, fit imprimer, en 1813, une ode sur l'incendie de Moscou, qui fut insérée dans *le Mercure de France*. Il fit ensuite représenter sur le théâtre de l'Odéon : *les Mécontents, ou le Choix d'un État.*

**LALAURE** (CLAUDE-NICOLAS), né à Paris le 22 janvier 1722, fut reçu avocat en 1746, nommé censeur royal en 1764, et mourut le 10 septembre 1781, laissant: *Traité des servitudes réelles*, etc., 1761 et 1777, in-4°. On lui doit une édition du *Recueil d'arrêts du parlement de Paris, pris des mémoires de Bardet, avec un grand nombre d'additions*, 1773, 2 vol. in-fol.

**LALIVE DE JULLY** (ANGE-LAURENT DE), introducteur des ambassadeurs, né en 1725 à Paris, où il mourut en 1775, était frère de M^me d'Houdetot et beau-frère de M^me d'Épinay, qui parle souvent de lui dans ses *Mémoires*. Il avait, comme amateur, un talent assez remarquable pour la peinture et la gravure à l'eau-forte, et avait employé de grandes sommes à réunir des tableaux choisis de toutes les écoles. Son cabinet a été dispersé à sa mort. Lalive a gravé une trentaine d'estampes, parmi lesquelles on distingue une suite de *Caricatures*, d'après Saly, et les *Fermiers brûlés*, d'après Greuse.

**LALIVE DE SUCY** (DE), mestre de camp de cavalerie, est auteur d'un *Manuel du cavalier à l'usage de la compagnie des grenadiers à cheval*, Paris, 1752, in-12.

**LALLEMAND** (CHARLES-FRANÇOIS-ANTOINE, baron), né à Metz le 23 juin 1774, fut militaire dès sa jeunesse, se signala par une grande bravoure et devint aide de camp du général Junot. En 1802, pendant l'expédition de Saint-Domingue, il fut chargé, par le premier consul, d'une mission auprès du général Leclerc, et, peu de temps après son retour, il devint colonel du 27^e régiment de dragons. Il fit, en cette qualité, la campagne de 1805, et mérita d'être cité honorablement dans la plupart des bulletins de cette guerre. Il ne se fit pas moins remarquer les années suivantes, en Prusse et en Pologne, et y reçut, pour prix de ses services, la décoration d'officier de la Légion d'honneur. Envoyé en Espagne, en 1808, il y déploya autant de courage que d'habileté; et l'empereur l'éleva au grade de général de brigade le 6 août 1811. Après l'évacuation de la Péninsule, il rentra en France, et défendit, en 1814, le territoire français contre les puissances coalisées. Après la restauration, il reçut la croix de Saint-Louis, et fut pourvu du commandement du département de l'Aisne. Lorsqu'on apprit le débarquement de Napoléon, Lallemand chercha à s'attacher les troupes des garnisons de Guise et de Chauni, et à s'emparer de l'arsenal de la Fère. Mais la précipitation qu'il mit dans cette entreprise, avant de l'avoir suffisamment préparée, l'ayant fait échouer, il fut arrêté avec son frère, et ne recouvra sa liberté qu'au moment où le gou-

vernement royal eut pris la fuite. Napoléon le nomma lieutenant général et membre de la chambre des pairs. Il alla bientôt rejoindre l'armée aux frontières, et assista aux batailles de Fleurus et de Waterloo. Après les désastres de cette journée, il s'embarqua pour l'Angleterre, où il demanda inutilement à accompagner Napoléon à Sainte-Hélène. Traité lui-même en prisonnier, le général Lallemand fut jeté sur un vaisseau anglais et conduit à Malte, où il fut enfermé. Rendu enfin à la liberté, quelques mois après, à la condition de quitter aussitôt l'île, il se rendit à Smyrne, où un ordre du Grand Seigneur ne lui permit pas de faire un long séjour. Il alla alors chercher un asile en Perse, et s'embarqua peu de temps après pour l'Amérique, où il trouva son frère à Boston. Tous deux ensuite se rendirent ensemble à la Nouvelle-Orléans, afin d'aller, de là, fonder une colonie sur la Mobile et la Tombegbe. Cette colonie devait se nommer le Champ-d'Asile, parce qu'elle recevait surtout les Français bannis par suite des derniers événements. Conformément à son plan de favoriser par tous les moyens le défrichement des vastes terres de l'Ouest, la législature des États-Unis venait de faire à l'ensemble des réfugiés arrivés de France la concession de 100,000 acres dans ces fertiles solitudes. L'idée de s'établir chef de colonie, chef d'un des futurs États de l'Union, souriait beaucoup à l'esprit aventureux de l'aîné des Lallemand. Malheureusement l'établissement sur la Mobile et la Tombegbe se trouvait un peu loin dans les terres. Les deux frères commencèrent par déterminer les concessionnaires de terrains dans l'Ouest, à engager leurs lots contre les sommes qu'ils pourraient trouver sur ce gage, puis à réunir ces fonds en une caisse commune qui serait la caisse du Champ-d'Asile. Pendant ce temps les deux frères avaient par eux-mêmes ou par autrui exploré les environs de la Louisiane, et fini par jeter les yeux sur un district inhabité du Texas, sur les bords de la rivière la Trinité, à 20 lieues environ de son embouchure. Là fut donc le nouveau, le célèbre *Champ-d'Asile*. Toutes les trompettes de la Renommée contèrent à l'envi les merveilles de la nouvelle colonie, la fertilité du sol. Surtout on eut soin de faire appel aux contribuables bénévoles par la voie de la souscription. On recueillit ainsi la somme de 95,000 francs. Le célèbre corsaire Lafitte, alors négociant à la Nouvelle-Orléans (et armateur avoué des corsaires indépendants du Mexique), fut le principal des auxiliaires des frères Lallemand. Le plus jeune des Lallemand qui venait de se marier, cessa à peu près de se mêler du Champ-d'Asile. Cependant il permit qu'on usât de son nom. Ainsi les deux frères signèrent et adressèrent à Ferdinand VII une note par laquelle, déclarant leur intention de s'établir au Texas, les réfugiés offrirent de payer à l'Espagne un impôt proportionnel au revenu de la colonie, et toutefois se réservèrent le droit de se régir par leurs propres lois. Deux cents et quelques colons partirent de Philadelphie, sur une goëlette, par la saison la plus mauvaise, le 18 décembre 1817, sous le commandement du général Rigaud, et mouillèrent au bout d'un mois à l'île basse et nue de Galweston. Deux à 300 autres arrivèrent en mars 1818, conduits par Lallemand en personne. On met à terre vivres, munitions, armes, les 8 pièces d'artillerie et tous les objets nécessaires à la colonie; on établit un camp provisoire, on trace le plan de 4 forts dont 2 reçoivent les noms de fort Charles et fort Henri, en l'honneur des fondateurs de la colonie; on répartit les colons en 3 cohortes, et tout est organisé sur un pied militaire. Six ou 700 Espagnols, sous don Juan de Castagneda, vinrent de Saint-Antoine enjoindre à Lallemand de quitter le territoire du Texas. Il feignit d'abord de vouloir résister; mais bientôt il prononça que le parti le plus sage était de se replier sur Galweston. Graduellement et bientôt les vivres tirèrent à leur fin. On apprit, un beau matin du mois de septembre, que Lallemand était parti avec ses aides de camp sous prétexte d'aller presser l'envoi de vivres, laissant pour gouverneur l'octogénaire Rigaud, et promettant de revenir sous peu. A cette nouvelle la fureur, le désespoir éclatèrent en imprécations. Finalement, après des maux incalculables, Lafitte les fit transporter au delà de la baie de Galweston, d'où ils durent se rendre, à pied ou comme ils pourraient, la plupart à la Nouvelle-Orléans, quelques-uns vers Alexandrie, en Louisiane, sur la rivière Rouge, d'autres chez les Natchdoches et parmi les sauvages. Pour Lallemand, après avoir flotté longtemps irrésolu, il finit par prendre à ferme (1819) un grand domaine à 3 lieues de la Nouvelle-Orléans. C'est là qu'il vivait, au milieu des 5 ou 6 officiers qui l'avaient suivi au Champ-d'Asile et hors du Champ-d'Asile. A la mort de Napoléon, un legs de 100,000 francs en faveur de Lallemand se trouva dans le testament, mais les fonds étaient à Paris et Lallemand dut intenter un procès. Bien longtemps avant qu'il y eût rien de décidé sur les affaires d'intérêt, il était venu tenter derechef la fortune en Europe. C'était au moment où l'intervention française allait détruire le gouvernement des cortès. Il débarqua à Lisbonne au mois de mai 1823, et bientôt se rendit en Espagne, où il publia une proclamation qui fit beaucoup de bruit. Renfermé dans les prisons de Cadix et mis en liberté, il eût voulu retourner en France et purger sa contumace. Il fit tâter le terrain par quelques amis qu'il avait à Paris, et par sa femme, qui était restée dans cette capitale; mais ses intermédiaires échouèrent. On entendit alors répéter qu'il allait se rendre en Grèce (1826), où il eût retrouvé quelques compagnons d'armes; mais il ne se rendit qu'à Bruxelles, où quelque temps après il se trouva dans un dénûment absolu. Il écrivit alors au directeur de la police de Paris, Franchet, que des affaires urgentes exigeant sa présence dans cette capitale, il allait y venir sans sauf-conduit, quitte à subir le sort de Ney. On le laissa faire : il passa incognito chez ses vieux amis de Sainte-Hélène les quelques semaines ou quelques mois nécessaires à l'expédition de ses procès. Il se rendit ensuite à Londres. De retour enfin aux États-Unis, Lallemand créa un établissement d'éducation à New-York. Après les journées de juillet, il se hâta de reparaître en France. On lui reconnut d'abord le titre de lieutenant général. En 1832 il fut compris dans une promotion de pairs. Il fut ensuite chargé, comme inspecteur général de cavalerie (1833, 1834), de visiter quelques départements. C'est en cette qualité qu'étant allé en Corse (1834), il réconcilia fastueusement les familles Giampetri et Matteo. Le roi Louis-Philippe lui donna le commandement du département de la Corse. Lallemand le

garda environ 2 ans. De retour à Paris, il y mourut en avril 1839.

**LALLEMAND** (le baron Henri-Dominique), dit Lallemand *jeune*, frère du précédent, se fit admettre à l'école d'application de Châlons-sur-Marne, fit toutes les guerres de l'empire, et, après avoir franchi les grades inférieurs par son mérite et sa bravoure, commanda les canonniers à cheval de la garde impériale et introduisit le premier dans ce corps les grandes manœuvres dont la théorie a été rédigée par Lhéritier, sous la direction du général Aubry. Parmi les affaires auxquelles il assista, on remarque celle de Cullor (1811). Il était en 1814 maréchal de camp d'artillerie; après la restauration, il fut créé chevalier de St.-Louis. A la rentrée de Napoléon il prit part avec son frère à l'échauffourée de la Fère, fut pris et emprisonné. Mis en liberté, il obtint le grade de lieutenant général, combattit à Waterloo, et suivit l'armée sur la Loire. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, et condamné à mort par contumace, il passa en Angleterre, et de là en Amérique, où il prêta d'abord son concours à la fondation du *Champ-d'Asile.* Ayant peu après épousé la fille d'un riche négociant français établi à Philadelphie, il vécut paisiblement, et mourut à Borden-Town, province de New-Jersey, le 15 septembre 1823. On a de lui un *Traité d'artillerie,* 2 vol. in-4°, rare, et traduit en anglais par le professeur Renwick.

**LALLEMAND**, chef de bataillon au corps royal d'état-major, mort à Paris en 1825, est auteur de quelques écrits sur l'art militaire, savoir : *Instructions sur l'exercice, les manœuvres et l'exercice intérieur des postes, à l'usage de la garde nationale,* Paris, 1815, in-12; *Guide des gardes nationales de France,* etc., Paris, 1816, in-12; *Traité théorique et pratique des opérations secondaires de la guerre,* Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

**LALLEMAND** (Jean-Baptiste), peintre, né à Dijon, vers 1710, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions, mais étant sans fortune, il fut obligé d'exercer la profession de tailleur d'habits, et de travailler avec son père, mais le peu de loisirs qu'il avait était employé à manier le crayon ou le pinceau. Il demanda à son père la permission d'aller travailler à Paris de son métier de tailleur. Un jour, une personne, en causant dans la boutique où il était alors, dit qu'elle avait besoin de quelques tableaux pour décorer sa maison. « Je me charge de vous les faire, » dit le jeune Dijonnais. Il exécute quatre tableaux représentant les *Quatre Saisons.* Ce coup d'essai fut admiré et payé généreusement. Lallemand eut bientôt acquis assez de réputation pour que les connaisseurs voulussent avoir de ses ouvrages. Ayant amassé quelque argent, il passa en Angleterre où ses productions furent recherchées; mais ne pouvant s'accoutumer à la température de ce pays, il revint en France, et après avoir passé quelque temps à Dijon, dans le sein de sa famille, il partit pour l'Italie. Pendant un séjour de plusieurs années à Rome, il fit différents ouvrages pour le Vatican. Puis il repassa en France et alla se fixer à Paris où il fut reçu membre de l'académie de St.-Luc. Il travailla pour le duc d'Orléans. Lallemand a peint tous les genres; mais c'est surtout dans les paysages et dans les marines qu'il a excellé. La plupart de ses ouvrages ont été gravés. Ce peintre est mort en 1802 ou 1803.

**LALLEMANDET** (Jean), né en 1595 à Besançon, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des minimes, et fut envoyé par ses supérieurs en Allemagne où il professa la théologie et la philosophie avec distinction. Il fut élu en 1641 provincial, et chargé de la surveillance des maisons de son ordre, établies dans la haute Allemagne, la Bohême et la Moravie. Il mourut à Prague, le 10 novembre 1647. Le P. Lallemand est auteur de deux ouvrages qui ont joui longtemps en Allemagne d'une grande célébrité : *Decisiones philosophicæ tribus partibus comprehensæ,* Munich, 1645 et 1646 in-fol.; *Cursus theologicus,* etc., Lyon, 1656.

**LALLEMANT** (Jacques-Philippe), jésuite, né vers 1660, à Saint-Valery-sur-Somme, mort à Paris en 1748, écrivit en faveur des décisions de l'Église dans l'affaire du jansénisme : *Le véritable esprit des nouveaux disciples de St. Augustin,* 1706, 4 vol. in-12. Les jansénistes lui attribuèrent le *Mandement* de M. de Vintimille contre les *Nouvelles ecclésiastiques,* en 1732, et différents opuscules dans le même sens. Il y a lieu de croire que ce jésuite ne fut pas étranger à la rédaction du *Supplément aux nouvelles ecclésiastiques,* que ses confrères firent paraître de 1734 à 1748. On a aussi de lui des livres de piété, comme : *le Sens propre et littéral des psaumes*, 1707, in-12; *Réflexions morales avec des notes sur le Nouveau Testament traduit en français, et la Concorde des évangélistes,* 1713, 12 vol. in-12.

**LALLEMANT** (Louis), jésuite, né à Châlons-sur-Marne en 1578, et mort, en 1635, à Bourges, où il était recteur. Le père Rigoulet a fait un *Recueil* de ses *Maximes,* que le père Champion a joint à sa *Vie,* publiée à Paris, en 1694, in-12. Ce recueil a reparu depuis sous le titre de *Doctrine spirituelle.*

**LALLEMANT** (Pierre), prieur de Sainte-Geneviève et chancelier de l'université, naquit à Reims en 1622 et mourut à Paris le 18 février 1673. Il se donna tout entier à l'étude de la théologie, prit le degré de bachelier, et professa ensuite la rhétorique au collége du cardinal Lemoine. Les sermons, les panégyriques des saints, les oraisons funèbres et les harangues qu'il prononça en diverses circonstances eurent tant de succès que l'université voulut l'avoir pour son recteur, et le continua dans cette charge pendant trois années. Sa réputation était telle qu'il n'y avait guère de dignité dans l'Église que la voix publique ne lui donnât. Dans une situation si avantageuse et au milieu de tant d'espérances, il prit la résolution de quitter entièrement le monde, et s'étant démis du rectorat il se retira à Saint-Vincent de Senlis, l'une des maisons de chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Après quelques années que le père Lallemant passa dans l'exercice continuel de toutes les vertus de son état, la dignité de chancelier de l'université dépendant de l'abbaye de Sainte-Geneviève étant devenue vacante par la mort du père Fronteau (1662), l'université demanda le père Lallemant, que l'abbé nomma quoiqu'il s'en défendît. Sentant sa fin prochaine, il commença autant qu'il le put à se soustraire aux affaires et aux visites de ses amis, pour se livrer plus que jamais à la méditation. Ayant fait nommer le père Retelet pour son successeur, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort. Dans cette disposition il composa les trois admirables

traités : *le Testament spirituel, la Mort des justes,* et *les saints Désirs de la mort,* imprimés séparément à Paris, in-12, 1672 et 1673, et ensuite réunis en un seul volume. Pierre Lemarchand, imprimeur à Bruxelles, en donna en 1713 une 5e édition in-12, et il y joignit l'éloge ou abrégé de la *Vie* de sainte Geneviève, qui avait été imprimé séparément in-8°. Claude Hérissant publia en 1754 une nouvelle édition de ces ouvrages, sous ce titre : *les saints Désirs de la mort, ou Recueil de quelques pensées des Pères de l'Église,* Paris, 1754, in-12. On a encore du père Lallemand *l'Éloge funèbre de Pompone de Bellièvre,* in-4°.

**LALLEMANT** (Richard CONTERAY), imprimeur, né en 1726 à Rouen, acquit une certaine réputation par de bonnes éditions des classiques. Il fut échevin, maire de Rouen, et mourut dans cette ville le 3 avril 1807. Parmi les ouvrages dont il est l'éditeur, on distingue : *le Petit apparat royal,* 1760, in-8°, souvent réimprimé; Paris, 1818, in-8°, 13e édition, revue et augmentée par Boinvilliers; et *l'École de la chasse aux chiens courants,* de Verrier de la Conterie, précédée de la *Bibliothèque des thérenticographes, ou Auteurs qui ont écrit sur la chasse,* 1763, in-8°.

**LALLEMANT** (Nicolas CONTERAY de), né à Renwez (Ardennes), le 26 avril 1739, fut pendant un temps l'associé de son frère pour la librairie, et c'est à lui en grande partie qu'est dû le *Petit apparat royal.* On lui doit encore une *Bibliothèque historique et critique des thérenticographes* (Rouen, 1763, in-8°. Savant en physique, en mathématiques, et en général dans tous les objets scientifiques, professeur de mathématiques transcendantes, examinateur pour l'admission dans le génie, l'artillerie et les ponts et chaussées, non-seulement il forma beaucoup d'élèves distingués, mais il fit des recherches originales, s'acquit encore jeune assez de renom pour que Louis XV lui fit expédier des lettres de noblesse, et par ses nombreux travaux d'un ordre supérieur s'ouvrit les portes de l'Académie des sciences. La *Biographie* Boisjolin le fait mourir par erreur le 3 avril 1807, il survécut plus de 22 ans à cette époque, et n'expira que le 12 septembre 1829.

**LALLEMANT DE MAUPAS** (Richard-Xavier-Félix), frère des précédents, né le 8 mars 1729, embrassa l'état ecclésiastique et fut vicaire général d'Avranches. Il chercha un asile en Angleterre pendant la révolution, et rentré dans sa patrie, il mourut à Rouen le 18 août 1810. Il est auteur de *l'Avertissement* qui est à la tête de la première édition de *l'Apparat royal* publié par ses frères. On lui doit aussi la traduction française des *Fables de Phèdre,* avec des notes, et le catalogue raisonné des éditions de ce fabuliste.

**LALLEMENT**, professeur de médecine à Paris, né dans la seconde moitié du 18e siècle, fut nommé, en remplacement de Boyer, chirurgien adjoint à la clinique de perfectionnement, et plus tard il devint chirurgien en chef de la Salpêtrière. Il occupa avec Sabatier la chaire de médecine opératoire, et il se chargea d'enseigner les maladies des os. A la réorganisation de la Faculté, en 1823, il fut rangé parmi les professeurs honoraires, et il refusa de rentrer à l'école lorsque la révolution de 1830 vint rétablir l'ancienne Faculté. Il mourut en novembre 1834. A part quelques observations publiées dans les journaux de médecine et dans le *Bulletin de la Société de l'École,* il n'a rien laissé.

**LALLEMENT** (Guillaume), né à Metz, le 2 décembre 1782, alla jeune à Paris pour y remplir dans l'imprimerie les fonctions, tantôt de prote, tantôt de correcteur. Il fut secrétaire de Félix Lepelletier, et fit, comme lui, montre d'un grand enthousiasme pour les formes et les institutions républicaines. Sous l'empire il publia plusieurs opuscules poétiques à la louange du grand homme. L'empire tombe; plutôt que de se résigner aux Bourbons, Lallement redevient républicain et travaille à l'Aristarque (1815). Il s'expatria en 1816 en compagnie de réfugiés français de Belgique, et se mit à publier à Gand le *Journal de la Flandre orientale et occidentale.* Le ministère lui enjoignit de quitter le pays. Lallement alors se rendit à Aix-la-Chapelle; mais la Prusse Rhénane lui fut de même interdite par le gouvernement prussien, et ordre lui arriva de Berlin d'aller résider à Kœnigsberg, sinon de quitter les États de Frédéric-Guillaume III. Il feignit d'obéir à la première partie de cet ordre, mais en réalité il se hâta de rentrer, sous un travestissement, en Belgique, et bientôt après il fut rédacteur en chef de *la Gazette de Liége,* puis inséra des articles dans *le Vrai Libéral de Bruxelles.* Le gouvernement le fit reconduire en France par deux gendarmes. A son retour il coopéra au *Feuilleton Littéraire* (1824), au *Diable Boiteux,* au *Frondeur;* puis, par sa compilation républicaine des discours prononcés dans les chambres délibérantes de 1789 à 1815, il sut en même temps gagner de l'argent commodément et se créer des relations. Sa mort eut lieu en 1828. On lui doit : *le Secrétaire royal parisien, ou Tableau indicatif de tout ce qui dans Paris peut intéresser,* etc., Paris, 1814, in-12; *Petit Roman d'une grande histoire, ou Vingt ans d'une plume,, facétie,* 1814, in-8°; *De la Véritable légitimité des souverains, de l'Élévation et de la Chute des dynasties en France,* 1814, in-8°; *Choix de rapports, opinions et discours prononcés à la tribune nationale depuis 1789, recueillis dans un ordre historique,* Paris, 1818-1823, 22 vol. in-8°.

**LALLI** (Jean-Baptiste), poëte et jurisconsulte italien, naquit à Norcia, ville de l'Ombrie, en 1572. Ses connaissances dans le droit public engagèrent les cours de Parme et de Rome à l'employer à diverses négociations auprès de plusieurs gouvernements d'Italie. Il cultiva d'abord la poésie sérieuse; et ses ouvrages en ce genre, parmi lesquels on remarque surtout, *Il Tito Vespasiano, ossia la Gerusalemme desolata,* poëme épique en quatre chants, lui ont assigné un rang distingué parmi les bons poëtes de son siècle. Mais le caractère de son esprit le portait, de préférence, vers la poésie badine; ses Épîtres plaisantes (*Pistole giocose in terza rima*), et ses ouvrages plus étendus, intitulés : *la Moscheide o Domiziano il Moschicido* (Domitien le destructeur des mouches), poëme en quatre chants; la *Franceide, ossia il mal francese,* poëme en six chants, publié pour la première fois à Foligno, en 1629, et dédié au prince Odoard Farnèse, duc de Parme, sont comptés parmi les meilleures productions de ce genre que possède l'Italie. Lalli mourut à Norcia le 3 février 1767. Ses poésies ont été réunies, Milan, 1630, 1 vol. in-12 en deux parties.

**LALLOUETTE** (Ambroise), chapelain de l'église métropolitaine, et chanoine de Sainte-Opportune de Paris, né vers 1653, mort le 9 mai 1724, a laissé : un *Discours sur la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie,* Paris, 1687 ; un autre *Discours de la communion sous une espèce,* imprimé avec le précédent ; l'*Histoire des traductions françaises de l'Ecriture sainte, tant manuscrites qu'imprimées,* Paris, 1692, in-12, etc.

**LALLOUETTE** ou plutôt **L'ALLOUETTE** (François-Philippe) et non *François-Louis,* comme l'appelle le P. Lelong, était né à Laon, et vint faire ses études de théologie à Paris. Il mourut en 1697. On connaît de lui : *Hierolexicon, sive Dictionarium variorum Scripturæ sacræ sensuum,* Paris, 1694, in-8° ; précédé d'un *Abrégé de la Bible* en vers latins.

**LALLOUETTE** (Jean-François), compositeur, élève de Lulli, mort en 1728 à Paris, âgé 75 ans, fut successivement maître de chapelle de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis à Notre-Dame, et composa plusieurs morceaux à grand chœur qui furent très-goûtés. On estime encore son *Miserere,* ainsi que ses motets pour les principales fêtes. De tout son œuvre, ce sont les seules pièces qui aient été gravées.

**LALLY** (Thomas-Arthur, comte de), baron de *Tullendally* ou *Tolendal* en Irlande, naquit à Romans (Dauphiné) en 1702, de l'ancienne famille des *O'Mul-Lally,* dont les chefs, dévoués au parti de Jacques II, suivirent ce prince en France lorsqu'il alla y chercher un asile. Dès l'âge de 8 ans, il fut commissionné capitaine dans le régiment irlandais de Dillon, et son père, qui commandait ce corps, le fit camper avec lui en 1709, près de Gironne, voulant lui faire *sentir au moins la poudre pour gagner son premier grade.* A 12 ans, le précoce capitaine monta sa première tranchée sous le même guide à Barcelone, et, après de telles vacances, il retourna au collége. Ce fut au siége de Kehl (1733) que Lally fit ses premières armes en qualité d'aide-major du régiment de Dillon ; l'année suivante, il se signala à l'attaque des lignes d'Etlingen, où il sauva la vie à son père, auquel il venait de faire rendre le titre de brigadier. A la paix, il passa en Angleterre pour connaître par lui-même les forces du parti des Stuarts, et, après avoir visité les trois royaumes, et établi des correspondances avec les principaux jacobites, il revint en France. Peu de temps après il fut chargé d'une mission secrète en Russie, dans laquelle il fit preuve de talents diplomatiques. Devenu successivement colonel d'un régiment de son nom, puis lieutenant général, il fut en 1756 nommé gouverneur des possessions françaises dans l'Inde. A son arrivée (28 avril 1758), la guerre était déclarée, et 38 jours après les Anglais étaient chassés des côtes du Coromandel. Il s'empara successivement de Gondelour et de Saint-David ; mais il échoua devant Madras, qu'il était sur le point d'enlever après des prodiges de valeur, lorsque l'apparition d'une flotte de 6 vaisseaux anglais dans la rade le contraignit à se retirer sous Pondichéry. Bloqué dans cette place par les Anglais, il fut réduit à la leur remettre le 16 janvier 1761. C'est ainsi que se termina une expédition commencée sous de si heureux auspices. Mais l'intrépide et trop audacieux général pouvait-il faire face à une armée de 22,000 hommes appuyée par 14 vaisseaux de ligne et 2 frégates, lui qui n'avait pas même un esquif, et à qui il ne restait plus que 720 hommes, dont 50 à peine pouvaient tenir leurs armes, et dont le reste allait succomber aux privations de toute espèce? Évidemment aucun reproche n'a pu lui être adressé quant à sa conduite militaire, si ce n'est celui d'avoir trop compté sur des renforts promis et qui n'arrivèrent point, de s'être trop reposé du soin d'assurer les communications sur la flotte française envoyée à cet effet, et qui, pendant une campagne de 33 mois, ne put couvrir les côtes du Coromandel qu'environ 20 semaines. La plus puissante des armes qu'employèrent ses ennemis pour le perdre fut le zèle même avec lequel il s'était efforcé de remplir ses instructions, zèle qui lui attira l'irréconciliable haine de tous les agents français dont il avait voulu réprimer les exactions. Prisonnier de guerre ainsi que tous les siens, il fut conduit à Londres ; mais ayant appris qu'en France ses ennemis demandaient sa tête, ce fut pour lui un motif de s'y rendre, et on le lui permit sur parole. Mis à la Bastille, il y resta 19 mois sans être interrogé, et lorsque enfin l'instruction de son procès fut commencée, il ne put, malgré les démarches de son défenseur, malgré celles des personnes du plus haut rang qui lui étaient attachées et qu'une telle injustice avait soulevées d'indignation, obtenir un délai de 8 jours pour mettre en état sa défense, pas même 12 heures pour présenter une requête d'atténuat. Condamné à mort le 6 mai 1766, il fut trois jours après conduit à l'échafaud : on lui en vit faire plusieurs fois le tour, montrant au peuple l'infâme bâillon qui couvrait sa bouche ; enfin, après un dernier geste par lequel il sembla faire un imposant appel de la justice des hommes à celle de Dieu, il reçut le coup fatal avec une intrépide résignation. Le généreux défenseur des Calas, Voltaire, publia un *factum* en faveur du comte de Lally, et les accusations que ce grand écrivain y portait contre quelques-uns des ennemis de l'infortuné gouverneur ne contribuèrent sans doute pas peu aux difficultés qu'eut à vaincre l'héritier de son nom désormais vengé. Ce fut 10 ans après la mort de Lally que sa mémoire, déjà lavée dans l'esprit public de toute inculpation criminelle, fut juridiquement réhabilitée.

**LALLY-TOLLENDAL** (Trophime-Gérard, marquis de), fils du précédent, né le 5 mars 1751 à Paris, étudiait au collége d'Harcourt à l'époque où son père fut envoyé à l'échafaud, et ne connut le secret de sa naissance que la veille du jour où il devint orphelin. En 1778 il se pourvut en cassation de l'arrêt prononcé contre son père, et ses nobles efforts allaient être couronnés d'un plein succès lorsque la révolution fit suspendre l'affaire, portée en dernier lieu au parlement de Rouen. Grand bailli d'Étampes, il fut député de la noblesse de Paris aux états-généraux, où dès le principe il se déclara pour les réformes. Il se réunit aux communes avec la minorité de la noblesse, et fut un des membres de l'assemblée constituante qui se prononcèrent avec le plus de chaleur pour la monarchie avec les deux chambres. Le 14 juillet, jour de la prise de la Bastille, il fit partie de la députation chargée d'aller à Paris apaiser l'agitation des esprits, et le lendemain il harangua la multitude à l'hôtel de ville. Le 17 il accompagna Louis XVI à l'hôtel de ville, et dans un discours éloquent rappela les vues bienfaisantes du monarque et ses droits à l'amour des Fran-

çais. Rapporteur du comité de constitution, il échoua dans son projet de faire prévaloir les deux chambres, et lors de la discussion des articles il vota pour le *veto* absolu. Après les déplorables journées des 5 et 6 octobre, désespérant du salut de la monarchie, il quitta l'assemblée et se retira chez Necker, à Coppet, où, dans un écrit intitulé : *Q. Capitolinus aux Français,* il signala les fautes de l'assemblée, et prédit que la constitution qu'elle avait adoptée ne pourrait pas subsister. Rentré en France en 1792 pour tenter de s'opposer aux projets des jacobins, il fut arrêté après le 10 août, et conduit à l'Abbaye. Échappé par miracle aux massacres de septembre, il alla chercher un asile en Angleterre, d'où il écrivit à la Convention pour solliciter le dangereux honneur de défendre Louis XVI. Après les triomphes des armées républicaines, il fit le premier entendre une voix éloquente en faveur des émigrés, et demanda, mais sans succès, la fin des proscriptions. Il obtint du 1er consul l'autorisation de revenir en France, et s'établit à Bordeaux, où il resta, pendant la durée du gouvernement impérial, uniquement occupé de la culture des lettres, qui l'avaient consolé de l'exil et qui le dédommagèrent de la perte de sa fortune. A sa rentrée à Paris, Louis XVIII le nomma membre de son conseil, et il suivit ce prince à Gand pendant les cent jours. Créé pair de France le 19 août 1815, il fut nommé l'année suivante membre de l'Académie française. Royaliste par ses sentiments et par ses principes, il n'en fit pas moins partie de l'opposition à la chambre des pairs, et tenta dans toutes les circonstances d'éclairer le gouvernement sur les dangers de la marche qu'il s'obstinait à suivre. Il eut le bonheur de ne pas vivre assez pour voir ses prédictions s'accomplir, et mourut le 11 mars 1830, dans de grands sentiments de piété. Parmi ses ouvrages on distingue ses *Mémoires* pour la réhabilitation de son père, dont la collection est devenue rare ; *Lettres à Edmond Burke,* 1791, in-8° ; *Plaidoyer pour Louis XVI,* 1795, in 8°; *Mémoire au roi de Prusse pour réclamer la liberté de la Fayette,* 1795, in-8°; *Essai sur la vie de Strafford,* 3e édition, 1814, in-8°; *Défense des émigrés français,* réimprimée en 1825, in-8°.

**LALOBE** (Gérard de), prêtre, docteur en théologie, curé de la paroisse de Saint-Jacques de Reims, naquit dans cette ville vers le milieu du 16e siècle et y mourut vers 1620. Il était devenu aveugle sur la fin de ses jours. Les archives de Reims, dit P. J. Grosley, contiennent la relation d'un fait honorable à sa mémoire. Comme il était sincèrement attaché au parti de Henri IV, ayant entendu dans son église un jacobin prêcher en faveur de la Ligue, il lui cria avec force : « Père, vous êtes dans la chaire de vérité, mais vous ne la dites pas. » Il fit descendre le prédicateur, monta à sa place et détruisit par un discours ce que ce religieux avait avancé. Lalobe fut jeté en prison et y resta plusieurs années pour cette action courageuse. Henri IV, passant à Reims et en ayant été informé, manda Lalobe, lui témoigna sa reconnaissance, et lui fit des offres dignes de sa générosité ; mais le modeste curé demanda pour toute récompense de rentrer dans sa cure. On a de Lalobe un volume de Noëls et de *cantiques* spirituels qu'on chantait pendant l'office divin, ce que l'archevêque Letellier défendit par son ordonnance du 30 août 1702.

**LALOBE** (Maurice de), arrière-neveu du précédent, né à Troyes vers 1740, embrassa la carrière commerciale, fut d'abord consul des marchands, puis officier municipal, et nommé maire en 1791. La révolution avait déjà pris à cette époque un caractère qui rendait difficile l'exercice de ces fonctions. La cherté du pain, le renchérissement des denrées, le manque de travail et la licence révolutionnaire causèrent plusieurs émeutes, dont il faillit devenir victime en interposant son autorité pour arrêter le désordre. Au mois de novembre 1792 il présida l'assemblée électorale qui se tint à Arcis pour la nomination des administrateurs du département. Il fut élu membre du Directoire, et exerça jusqu'au même mois de l'année suivante. Alors il se retira des affaires comme de l'administration, résolu de demeurer impassible spectateur des événements. Cependant, lorsqu'un commissaire de la Convention nationale vint à Troyes et frappa sur quelques-uns de ses habitants une réquisition de près de 2 millions en numéraire sur le commerce de cette ville, Lalobe s'opposa fortement à cette exaction, et fit valoir, devant les sections assemblées, les moyens de la repousser. Pour récompense de son courage, il fut, par ordre du représentant Bô, enfermé, lui quarantième, dans les maisons de détention de Troyes et de Brienne, d'où il ne sortit qu'au bout de 8 mois, peu de jours avant le 9 thermidor. Il se retira depuis à la campagne, où il se livra à ses goûts pour la retraite et l'étude. Il a composé : *le Berger philosophe,* ou *le Retour d'un père au sein de sa famille,* pastorale en 5 actes et en vers mêlés de chants, imprimée à Troyes, 1812, in-8°. Plein de confiance dans la restauration, il revint à Troyes, et reprit le commerce dans la vue de réparer les brèches que l'invasion avait faites à sa fortune, devenue insuffisante pour fournir à ses besoins. Les événements le contraignirent de retourner à la campagne. Bientôt il y perdit son épouse, et des arrangements de famille le ramenèrent à Troyes. Il s'y condamna, à l'âge de 80 ans, à la plus rigoureuse abstinence. Il mourut le 21 novembre 1824.

**LALONDE** (François-Richard de), gentilhomme normand, né en 1685 à Caen, où il mourut le 18 septembre 1765, membre de l'académie de cette ville, s'est distingué par son goût pour les lettres, les sciences et les arts. La grande occupation de sa vie fut de trouver et de démontrer la possibilité de rendre l'Orne navigable depuis sa source jusqu'à son embouchure : les cartes qu'il exécuta à cet effet, gravées par ses soins, attestent son mérite comme ingénieur. Il fit aussi des recherches sur les antiquités de sa patrie, et consigna le résultat de ses investigations dans deux ouvrages manuscrits : *Recherches sur l'antiquité du château et de la ville de Caen,* et *Mémoire concernant le commerce de la basse Normandie.* Outre un grand nombre de portraits, il a exécuté plusieurs *Vues, Perspectives* et *Paysages,* pris de Caen et de ses environs ; enfin il a composé divers œuvres de musique, et fait insérer dans les recueils périodiques beaucoup de pièces de poésie, telles que *Cantates, Élégies,* etc. On a en outre de lui : *Paraphrase* (en vers) *des sept psaumes de la pénitence,* 1748 in-8°.

**LALOUE** (Jean-Robin BELLAIR de), né à Montbrison en Forez, en 1736, entra fort jeune dans la car-

rière militaire, fit les campagnes de Hanovre, les guerres de Corse et d'Amérique, s'éleva par son mérite au grade de capitaine de grenadiers, puis à celui de major dans le régiment de Hainaut, et obtint la croix de Saint-Louis. Ayant quitté le service peu de temps avant la révolution, il s'était retiré en Auvergne, où il fut nommé en 1792, par le département du Puy-de-Dôme, député à la Convention nationale. Il embrassa le parti des girondins, vota dans le procès de Louis XVI pour la mort et contre le sursis, et fut un des 73 députés qui protestèrent contre la journée du 31 mai; mais sa nullité le sauva de la détention. Après la session, il devint membre du conseil des Cinq-Cents, en sortit en 1798, et ne fut point réélu. N'ayant rempli depuis aucune fonction publique, il ne fut point compris dans l'ordonnance de 1815 contre les régicides, et mourut le 25 janvier 1822.

**LALOUETTE** (Pierre), né à Paris en 1711, fut nommé en 1742 docteur-régent à la faculté de médecine de cette ville, où il mourut aveugle le 14 août 1797. Il a publié : *Nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation*, Paris, 1776, in-8°; *Traité des scrofules*, Paris, 1780-1782, 2 vol. in-12.

**LALOUETTE** (Jean-François-Achille), docteur-régent de l'ancienne faculté de médecine de Paris, né vers 1742, parcourait, comme il nous l'apprend lui-même, son quatorzième lustre quand il commença à écrire. Son *Essai sur la rage* parut en 1812; on lui doit aussi *Réflexions sur la nature de la goutte*, 1815, in-8°.

**LA LUZERNE.** *Voyez* LUZERNE.

**LAMA** (Jean-Bernard), peintre et architecte de l'école napolitaine, naquit à Naples vers l'année 1508. Son père cultivait aussi l'art de la peinture, et il le plaça d'abord dans l'école de l'Amato, que le jeune Lama quitta bientôt pour celle de Polydore Caravage. Il étudia en même temps l'architecture. Les ouvrages dont Lama a enrichi les églises de Naples sont : une *Pietà*, dans l'église de Saint-Jacques en Espagne; un *Crucifix* et une *Descente de croix*, dans l'église de Sainte-Marie-des-Grâces; les tableaux du maître-autel de l'église de Saint-André et de celle de Saint-Éphrem-le-Neuf; *la Transfiguration*, à Saint-Marcellin; *le Martyre de saint Étienne*, à Saint-Laurent; *Jésus enfant au milieu des docteurs*, au maître-autel de l'église de la Sapience. Lama travaillait en stuc avec un rare talent. Il mourut à Naples en 1579.

**LAMA** (Jean-Baptiste), peintre, naquit à Naples, vers l'an 1660. Il fut élève de Luc Giordano, et condisciple de Paul de Matteis, dont il devint par la suite le beau-frère. Les grands tableaux qu'il exécuta pour la galerie du duc Saint-Nicolas de Gaëte lui firent beaucoup d'honneur; mais ce furent particulièrement les petits tableaux qu'il peignit pour les cabinets de quelques curieux, qui fondèrent sa réputation. Il y représentait ordinairement des sujets tirés de la Fable. Ses ouvrages sont assez répandus à Naples et dans les autres villes de ce royaume.

**LAMA** (Julie), peintre, naquit à Venise au commencement du 18e siècle, et s'acquit une réputation, par la manière pleine de talent dont elle a peint quelques-uns des tableaux de l'église de la Vierge-aux-Miracles, et de celle de Sainte-Marie-Formose.

**LAMANDÉ** (François-Laurent), inspecteur général des ponts et chaussées, né à Dinan, en Bretagne, le 15 avril 1735, fit ses études à Paris, et eut pour maître de mathématiques le célèbre la Caille. L'abbé Marie, Bailly et Bernardin de Saint-Pierre furent ses condisciples. Les ports de Rouen, de Dieppe, de Fécamp et de Honfleur lui durent successivement des améliorations importantes; mais ce fut surtout dans celui du Havre qu'il déploya le plus de talent et de savoir. On y a continué, sur ses plans, depuis sa mort, de très utiles travaux. Les Sables-d'Olonne, menacés d'être envahis par la mer, lui durent leur conservation; et l'un des plus riches propriétaires de cette ville, en reconnaissance d'un si grand service, lui fit par son testament un legs considérable. Lamandé mourut à la Flèche, le 15 mai 1819.

**LAMANDÉ** (Mandé), fils du précédent, et comme lui inspecteur général des ponts et chaussées, naquit en 1777 aux Sables-d'Olonne, dans la Vendée. Nommé ingénieur ordinaire, il fut successivement attaché au ministère de la marine et à celui de l'intérieur. A peine élevé au grade d'ingénieur en chef, il justifia cet avancement par la construction du pont en fer d'Austerlitz (1806), et du pont en pierre d'Iéna (1807). En 1812, Lamandé fut chargé de continuer le pont de Rouen. Il revint à Paris en 1815, avec le grade d'ingénieur en chef du département de la Seine, fut récompensé en 1835 par le grade d'inspecteur général, et mourut à Paris le 1er juillet 1837, lorsqu'il venait de terminer un mémoire *sur les moyens à employer pour la fondation des constructions hydrauliques*.

**LAMANNA** (Jérôme), peintre et poëte célèbre du 16e siècle, naquit à Catane, en Sicile, vers l'année 1580. Comme poëte il est connu par des *rime*, insérées dans le recueil intitulé : *Poesie de' Signori accademici fantastici di Roma*. Il a fait imprimer à part *Lieandro, tragi-comedia; pastorale, idillj, rime*, etc. Mais c'est surtout comme peintre qu'il est célèbre. Il mourut en 1640, laissant d'excellents tableaux, dont plusieurs se voient encore dans les galeries napolitaines.

**LAMANON** (Robert de PAUL, chevalier de), naturaliste, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et membre de celle de Turin, né en 1752 à Salon en Provence, s'était déjà fait connaître par plusieurs *Mémoires* sur la géodésie et les fossiles, lorsqu'il obtint en 1785 la permission d'accompagner la Pérouse en qualité de naturaliste. *L'Astrolabe*, qu'il montait, ayant relâché le 10 décembre 1787 pour faire de l'eau dans l'île Maouna, l'une de celle de l'archipel des Navigateurs, il fut massacré par les habitants, ainsi que le capitaine Delangle et plusieurs de leurs compagnons. On trouve à la suite de la relation du voyage de la Pérouse plusieurs *Mémoires* de Lamanon, et son *Éloge*, par Ponce.

**LAMAQUE** ou **LAMACHUS**, fils de Xénophane, général athénien du 5e siècle avant notre ère, était né en Attique vers l'an 4 de la 77e olympiade (469 et 468 avant notre ère) et prit parti bien jeune encore dans l'armée athénienne, où il se signala par sa valeur. Envoyé en ambassade en Chaonie en 426, il fut ensuite chargé d'aller lever le tribut dans les villes alliées de la côte de l'Euxin et notamment de réduire la ville d'Héraclée en liaison alors avec le grand roi. Un orage épouvantable mit le désordre parmi les vaisseaux de l'expédi-

tion, et Lamaque et tout son corps d'armée, obligés de se réfugier sur la côte, furent contraints de subir une capitulation. Cette catastrophe n'empêcha pas Lamaque d'être employé les 6 ou 7 années suivantes, et lorsque la seconde expédition de Sicile fut décrétée, il devint, comme général en chef, le collègue d'Alcibiade et de Nicias. Alcibiade ayant été rappelé, et Nicias étant resté le chef de cette expédition, Lamaque rendit de grands services, mais ne put faire prévaloir ses plans; lors d'une deuxième attaque contre les retranchements des Syracusains, il fut tué par Callicrate, commandant de ces derniers.

**LAMAQUE**, sophiste athénien, vivait au 4e siècle avant notre ère, et prononça aux Jeux Olympiques, en 330, un panégyrique de Philippe et d'Alexandre, qui provoqua une réponse magnifique de Démosthènes.

**LA MARCHE** (Jean-François de), né dans le diocèse de Quimper en 1729, suivit d'abord la carrière des armes, et fit une campagne en Italie, en qualité de lieutenant de dragons; mais ayant ensuite embrassé l'état ecclésiastique, il fut promu, en 1772, à l'évêché de Saint-Pol de Léon. Quand il reçut la notification, qui lui fut faite par le district de Morlaix, de la constitution civile du clergé, il renvoya les dépêches accompagnées d'un refus formel d'y obéir. Son chapitre suivit cet exemple, et il fallut recourir à la force pour apposer les scellés sur les archives de l'évêché et du chapitre de Léon. Le prélat se retira chez une famille noble du pays; mais, ne tenant aucun compte des décrets de l'assemblée nationale, il continua d'officier dans sa cathédrale et de régir son diocèse. Ses mandements, excitant le peuple à la résistance, produisirent une telle agitation que l'administration départementale résolut de le faire traduire au tribunal de Morlaix, récemment établi. Il parvint à se sauver, s'embarqua pour l'Angleterre, et mourut à Londres le 25 novembre 1806. La Marche a fondé le collége de Saint-Pol de Léon, dont l'édifice seul lui coûta 300,000 francs. Il a introduit dans son diocèse la culture de la pomme de terre, dédaignée de son temps.

**LAMARCHE** (Joseph DROUOT), général français, né à Wiche (Vosges), le 14 juillet 1733, s'enrôla dès l'âge de 18 ans dans un régiment de dragons, où il devint sous-officier après 8 ans de service, et lieutenant en 1760. Il était alors à l'armée de Hanovre, et il y fut blessé d'un coup de sabre, puis d'un coup de feu à la poitrine, qui lui fit courir de grands dangers. Nommé par suite capitaine-commandant dans les hussards de Colonel-général, en 1783, il y parvint successivement au grade de lieutenant-colonel. Dès le 25 juillet 1791, aussitôt après l'émigration des officiers nobles, il devint colonel de ce même régiment des hussards de Colonel-général. Placé dès le commencement de la guerre sous les ordres de Luckner, il eut part aux opérations de l'armée qui fut opposée aux Prussiens dans leur expédition de Champagne, et il les suivit dans leur retraite sous le commandement de Valence. Ayant été nommé maréchal de camp le 10 octobre 1792, il prit pour aide de camp le jeune Ney, alors officier de son régiment. Lamarche concourut à la prise de Namur, et après quelques succès de peu d'importance il passa l'Ourthe et alla s'établir à Verviers, où il prit ses quartiers d'hiver. Dampierre, qui commandait sur la Roër, ayant été forcé le 1er mars suivant, par l'armée du prince de Cobourg, de se retirer sur Liége, Lamarche vint occuper la position de Henri-Chapelle, où il soutint les efforts de l'ennemi, et forma l'arrière-garde jusqu'à Tirlemont. Il combattit encore à Cumptich contre des forces très-supérieures. Placé au centre à la bataille de Neerwinden, il chassa d'abord l'ennemi de ce village et passa rapidement la Nèthe. Mais la gauche de l'armée, sous les ordres de Miranda, ayant fait une retraite précipitée, Lamarche concourut à maintenir l'ordre parmi les troupes, et soutint, notamment dans la position de la montagne de Fer, près de Louvain, le choc d'une grande partie de l'armée autrichienne. La fatigue et ses anciennes blessures ayant alors épuisé ses forces, il demanda et obtint du général en chef la permission de se retirer à Douai. Ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'eut lieu la défection de Dumouriez. Sommé aussitôt par les commissaires de la Convention de se rendre à son poste, Lamarche reçut du conseil exécutif l'ordre de se mettre à la tête de l'armée des Ardennes, tandis que Dampierre prit le commandement de celle du Nord; et bientôt ces deux armées, qui formaient à peine 30,000 hommes, se réunirent pour secourir Valenciennes et attaquer le camp de Famars. En présence de 80,000 Autrichiens victorieux l'entreprise était difficile, et elle donna lieu à des attaques très-meurtrières où Dampierre fut tué. Le commandement général se trouvant alors tout entier dans les mains de Lamarche, il demanda un successeur que l'on se hâta de lui donner. Ce fut Custine que l'on nomma; mais ce général, alors malade, ne put venir que le mois suivant, et, en attendant, Lamarche, aidé de Kilmaine, dut soutenir encore une lutte très-inégale. La droite et la gauche de l'armée se trouvant forcées par l'abandon du poste d'Orchies, que devait garder le général Ransonnet, il fallut se retirer sur Bouchain, puis sur le camp de César et l'Escaut, où Custine vint enfin prendre le commandement le 30 juillet 1793. Lamarche fut suspendu de ses fonctions et confiné dans l'intérieur, avec défense de s'approcher de l'armée à moins de 20 lieues, fort heureux de n'être pas, comme tant d'autres, envoyé à l'échafaud. Il se retira à Épinal, où il vécut d'une modique pension jusqu'à ce que le premier consul Bonaparte, à la sollicitation du général Ney, voulût bien le nommer, en 1800, commandant d'une brigade de vétérans; mais Lamarche mourut peu de temps après.

**LAMARCK** (Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de MONET, chevalier de), l'un des naturalistes dont la France s'honore le plus, naquit le 1er avril 1744, à Bazantin, village du département de la Somme. Onzième enfant du seigneur de ce lieu, il fut destiné au sacerdoce et on l'envoya au collége des jésuites d'Amiens. A la mort de son père, arrivée en 1760, nulle remontrance ne fut capable de le retenir au séminaire. Agé à peine de 17 ans, il s'empara d'un mauvais cheval, se fit suivre par un pauvre garçon de son village, et s'achemina vers l'armée d'Allemagne, où le colonel du régiment de Beaujolais l'admit comme volontaire, à Willinghausen. Une compagnie de grenadiers, au premier rang de laquelle le jeune Lamarck s'était placé dès le point du jour, reçut la garde d'un poste qui la tint exposée au feu de l'artillerie ennemie, et où on l'oublia même dans la confusion de la re-

traite. Tous les officiers et sous-officiers avaient succombé, et il ne restait plus que 14 grenadiers, dont le plus ancien proposait de suivre le mouvement rétrograde qu'il voyait opérer aux autres troupes. Lamarck s'y opposa avec énergie, et il fallut que le colonel envoyât à ce faible détachement une ordonnance qui eut beaucoup de peine à pénétrer jusque-là pour lui transmettre l'ordre de se rallier. Ce trait de fermeté ayant été rapporté au maréchal, il fit sur-le-champ Lamarck officier. Peu après le jeune homme obtint le grade de lieutenant, et il trouva dans la même campagne plusieurs autres occasions de se distinguer. Mais un accident imprévu l'empêcha de profiter d'un si heureux début. A la paix son régiment ayant été envoyé à Monaco, un de ses camarades, en jouant, le souleva par la tête, et détermina ainsi le développement d'une affection grave, qui mit Lamarck dans la nécessité d'aller à Paris se confier à des mains habiles. Le traitement de cette maladie avait exigé une année entière, pendant laquelle l'exiguité de ses ressources le tint confiné dans une solitude où il eut tout le loisir de se livrer à la méditation: il prit le parti d'embrasser la médecine, et dans les intervalles de ses études, de travailler pour vivre dans les bureaux d'un banquier. La médecine ne s'accordant point avec ses goûts, il la quitta au bout de 4 années, durant lesquelles d'ailleurs il ne s'était guère occupé que de botanique. Ce fut définitivement à cette dernière science qu'il s'attacha pour s'en faire un état. Après s'être préparé pendant 6 années, il se révéla tout à coup au monde savant par sa *Flore Française*, Paris, 1778, 3e édition, 1815, 6 vol. in-8°, enrichie de notes de M. de Candolle. A la même époque, une place dans la section de botanique étant devenue vacante à l'Académie des sciences, Lamarck y fut promu en 1779. Buffon voulant le faire servir de mentor à son fils, qu'il se proposait de faire voyager, mais sentant qu'il ne pouvait le réduire au rôle de précepteur, lui procura une commission de botaniste du roi. Revêtu de ce titre honorable, Lamarck consacra une partie des années 1781 et 1782 à parcourir la Hollande, l'Allemagne et la Hongrie, avec son jeune élève, visitant partout les établissements publics et les savants. A son retour en France, il cultiva la botanique avec plus d'ardeur que jamais, et bientôt il acquit de justes droits à la célébrité par la publication d'un travail moins généralement connu, mais plus important que sa *Flore*, la partie botanique de l'*Encyclopédie méthodique*. En 1788, le marquis de la Billarderie fit créer pour lui une place de botaniste du cabinet, en le chargeant de conserver et d'arranger les herbiers. La Convention nationale, par un décret rendu le 10 juin de l'année suivante, reconstitua l'établissement sous le titre de Muséum d'histoire naturelle, laissant aux 12 personnes, qui alors y occupaient des places, le soin de se distribuer entre elles les 12 chaires nouvelles qu'elle instituait. Lamarck, le dernier venu de tous, n'eut point à choisir, et dut prendre la chaire dont personne ne voulait, parce qu'on la jugeait trop peu importante, celle dans les attributions de laquelle rentrait la classe des animaux alors désignés, d'après Linné, sous les noms d'insectes et de vers. Or jusque-là il ne s'était jamais occupé des animaux, et moins encore de cette vaste branche de la zoologie, à l'exception toutefois des coquilles. Mais, bien qu'il fût près d'atteindre l'âge de 50 ans, son courage inépuisable ne l'abandonna pas dans cette conjoncture. Les travaux auxquels il se livra avec une assiduité qui ne s'est jamais démentie, l'ont placé plus haut encore que ceux qu'il avait exécutés en botanique. Lamarck est mort le 8 décembre 1826. Il a exposé son système dans son *Extrait du cours de zoologie du muséum d'histoire naturelle*, 1812, in-8°, et dans l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, 1815-22, 7 vol. in-8°, 2e édition, publiée par MM. Deshayes et Milne-Edwards, Paris, 1836-1844, et réimprimée à Bruxelles, chez Meline, 3 vol. à 2 colonnes; *Annuaire météorologique*, 1799-1810; mais l'auteur fut obligé de renoncer à cette publication. Parmi les autres ouvrages de Lamarck on distingue : *l'Histoire naturelle des végétaux classés par familles*, Paris, 1802-26, 15 vol. in-8° ( avec M. Brisseau-Mirbel, auteur des 12 derniers vol.) ; *Philosophie zoolog.*, 1809, 2 vol. in-8°; *Recherches sur l'organisation des corps vivants*, 1802, in-8°; *Tableau encyclopédique et méthodique de la botanique*, etc., 1791-1823, 3 vol. in-4°. Lamarck est encore auteur d'un grand nombre de *Mémoires* dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, le *Journal de physique*, le *Choix de Mémoires sur divers objets d'histoire naturelle*, le *Magasin encyclopédique*, les *Annales* et les *Mémoires du muséum*. Dans ses dernières années, ce savant ne faisait plus ses cours; il était devenu aveugle.

**LAMARCK.** *Voyez* **AREMBERG.**

**LAMARDELLE** (Guillaume-Pierre-François de), procureur général près le conseil supérieur du Port-au-Prince, né en 1752 à St.-Domingue, mort près de Tours le 19 janvier 1813, a publié : *Éloge du comte d'Ennery*, 1789, in-8°; *Moïse justifié*, 1808, in-8°; *Réforme judiciaire en France*, 1806, in-8°; *Principes organiques de l'univers*, 1809, 2 vol. in-8°.

**LAMARE** ( Guillaume de), né à Paris en 1664, et mort dans cette ville en 1747, fut curé de Saint-Benoît et ensuite chanoine de Notre-Dame. Il a laissé: *Épitres et Evangiles pour les dimanches et fêtes, avec des courtes réflexions*, 1 vol. in-8°, imprimé en 1714, et qui a eu plus de 50 éditions; la dernière est de 1824.

**LAMARE.** *Voyez* **MARE.**

**LAMARLIÈRE** (Antoine-Nicolas COLLIER, comte de), général français, issu d'une noble et illustre famille d'Écosse, dont les ancêtres suivirent la fortune du roi Jacques II, lorsque ce prince se réfugia en France, naquit à Crépy, près de Meaux, en 1746, et fut destiné dès l'enfance à la carrière des armes. Entré comme élève à l'école militaire en 1756, il fut nommé 6 ans après sous-lieutenant dans le régiment du Dauphin, dans lequel il fit les dernières campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. Blessé à l'attaque du fort de Hamm, en Westphalie, il passa comme lieutenant dans le régiment du Perche, devint major des grenadiers royaux en 1769, et fit la campagne de Corse de cette année sous le maréchal de Vaux. Dix ans plus tard il fut nommé lieutenant de roi et commandant de la ville et citadelle de Montpellier, emploi qu'il conserva jusqu'à la révolution de 1789. S'étant alors montré partisan des innovations, et n'ayant par conséquent pas émigré, il obtint en 1791 le commandement du 14e régiment d'infanterie, puis le grade de maréchal de camp. Ce fut en cette qualité qu'il fit

entrer neuf bataillons d'infanterie dans Lille assiégé par les Autrichiens, dans le mois de septembre 1792, et qu'il eut part avec le général Ruault à la défense de cette place. Après avoir pris la citadelle d'Anvers, le 18 novembre 1792, il commanda l'avant-garde de Miranda sur la Meuse, et partit de Ruremonde pour faire une invasion dans la Gueldre prussienne, afin de mettre ce pays à contribution. Lamarlière était à peine revenu sur la Meuse que le corps de Miranda fut obligé de lever le siége de Maestricht et de se retirer en toute hâte. Il paraît que cette retraite fut exécutée par la division de Lamarlière avec quelque désordre ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut dénoncé pour cela au ministère de la guerre par le capitaine Dejean. Lors de la défection de Dumouriez (avril 1793), Lamarlière, à l'exemple de Dampierre, se sépara de lui pour se réunir aux commissaires de la Convention nationale, lesquels le nommèrent général de division, et lui donnèrent le commandement d'un corps d'armée. Il combattit alors sous Dampierre dans plusieurs occasions, notamment à l'affaire meurtrière de Reymes où le général en chef fut tué. Le 24 mai Lamarlière battit les Hollandais à Roubaix et à Turcoing ; puis on l'envoya à Lille pour prendre le commandement de cette place, où il fut ensuite dénoncé comme noble et complice de Dumouriez, par un protégé de Robespierre, nommé Lavalette. Poursuivi plus tard par Robespierre lui-même, il fut décrété d'accusation à la suite d'un rapport du comité de salut public, condamné à mort le 25 novembre 1793, et exécuté.

**LAMARQUE** (François), conventionnel, était né dans le Périgord vers 1755, et fut reçu avocat au parlement de Paris en 1785. Ayant embrassé la cause de la révolution, il fut nommé juge au tribunal du district de Périgueux en 1790, et l'année suivante député du département de la Dordogne à l'assemblée législative. Il commença à se faire connaître dans cette assemblée par des travaux sur l'ordre judiciaire, et ensuite par des motions contre les émigrés. Le 9 août, il pressa l'assemblée de prononcer la déchéance du roi. Le lendemain, au moment où la populace attaquait le château des Tuileries, il fut envoyé avec Carnot et deux autres de ses collègues pour essayer de rétablir l'ordre. Le 20 du même mois il fut chargé d'une mission auprès de l'armée de Luckner. A son retour, il devint membre de la Convention nationale, et y vota la mort de Louis XVI, rejeta l'appel au peuple et le sursis à l'exécution. Lamarque se montra fort hostile au parti de la Gironde, et défendit, contre Gensonné, la commune de Paris, accusée de faire délibérer la Convention sous le couteau. Il entra ensuite au comité de défense générale, et demanda la suspension des procédures commencées contre les auteurs des massacres de septembre. Au moment de la défection de Dumouriez il fut envoyé à l'armée du Nord, avec Bancal, ses collègues Camus, Quinette, et le ministre de la guerre Beurnonville, afin de le faire arrêter; mais ce général les ayant livrés au prince de Cobourg, ils furent tous détenus par les Autrichiens jusqu'au mois de décembre 1795 dans les cachots du Spielberg. A cette époque l'Autriche consentit à les échanger contre la princesse fille de Louis XVI. Lamarque entra alors au conseil des Cinq-Cents. Il fut élu président le 20 avril 1797. En mars 1800, il fut appelé aux fonctions de préfet du département du Tarn ; puis, en 1804, nommé substitut du procureur général au tribunal de cassation. Il y siégea jusqu'en février 1815, ne fut pas compris dans la nouvelle organisation de cette cour ordonnée par le roi, et y fut rétabli par ordre de Napoléon, après le 20 mars 1815. A l'époque du Champ-de-Mai, il présida les colléges électoraux de la Dordogne, et harangua Napoléon en cette qualité. Compris dans la loi contre les régicides, en 1816, Lamarque se réfugia à Genève, où il obtint l'autorisation de résider, et passa de là en Autriche. Revenu en France en 1819 par la faveur du ministre Decazes, il se retira à Montpont, dans la Dordogne, où il demeura paisiblement et mourut au mois d'août 1839.

**LAMARQUE** (Maximilien, comte), lieutenant général, né à St.-Sever (Landes) le 22 juillet 1770, s'enrôla comme simple soldat en 1792, et devint, au bout de quelques mois, capitaine des grenadiers de la Tour d'Auvergne. Il fit la campagne de 1793, à l'armée des Pyrénées orientales, et reçut deux blessures graves, en arrêtant, le 3 février, une colonne espagnole avec une seule compagnie. Plus tard il s'empara de Fontarabie à la tête de 200 grenadiers, ce qui lui valut le grade d'adjudant général. Employé aux armées d'Angleterre et du Rhin, il fut nommé général de brigade en 1801, et se distingua en cette qualité à la bataille de Hohenlinden. Après la paix de Lunéville, il commanda une division sous les ordres de Leclerc, fit la campagne d'Allemagne en 1805, et rejoignit les troupes qui marchaient sur Naples. Chargé en 1807 de réduire les insurgés calabrois, ses services lui méritèrent le grade de général de division. Le roi Joseph le nomma son chef d'état-major ; Joachim, qui succéda à Joseph, chargea Lamarque de prendre Caprée, nouveau Gibraltar, où commandait le futur geôlier de Ste.-Hélène, sir Hudson Lowe. Après cette conquête, appelé dans la haute Italie, où il eut le commandement d'une division dans l'armée du vice-roi, il se distingua dans de nouvelles campagnes, surtout à Wagram, où il eut 4 chevaux tués sous lui. Envoyé à Anvers, il rendit de nouveau services. Employé en 1812 dans la campagne de Russie, il fut rappelé en Espagne, et, jusqu'à la fin de la guerre de la Péninsule, il s'honora par son désintéressement et son humanité, non moins que par sa brillante valeur. Au retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui donna le commandement de Paris, puis d'une division sur les frontières de la Belgique ; enfin, dans le mois de mai, nommé général en chef de la Vendée, il écrivit aux Vendéens : « Je ne rougis pas de vous demander la paix ; car, dans les guerres civiles, la seule gloire est de les terminer. » Après avoir obtenu quelques succès à la Roche-Servière, il réussit à opérer une pacification. Au retour du roi, Lamarque se retira d'abord à St.-Sever, sous la surveillance de la police, puis se réfugia à Bruxelles. Rappelé en 1820 il s'établit à Paris, et fit paraître un ouvrage sur la nécessité d'une armée permanente, avec le projet d'une organisation d'infanterie plus économique. En 1825, il donna un *Mémoire* sur les avantages d'un canal de navigation parallèle à l'Adour, considéré sous les rapports agricole, commercial et militaire. En 1826 il publia : *De l'esprit militaire en France, des causes qui contribuent à l'éteindre, de la nécessité et des moyens de le ranimer*. En 1829, élu à la chambre

des députés par le département des Landes, il siégea au côté gauche, défendit les intérêts de ses anciens compagnons d'armes, et traita toutes les questions d'administration militaire, avec la justesse et la clarté que l'on devait attendre d'un orateur habile et d'un savant praticien. Après la révolution de 1830, envoyé de nouveau dans les départements de l'Ouest, il commençait à peine ses opérations qu'il fut rappelé. Depuis, il se livra exclusivement à ses fonctions de député. Il mourut à Paris, le 3 juin 1832. Ses obsèques, exploitées par l'esprit de révolte, furent l'occasion des tristes journées des 5 et 6 juin.

**LAMARQUE D'ARRONZAT** (le baron JEAN-BAPTISTE-ISIDORE), maréchal de camp, né à Drazon (Basses-Pyrénées), s'enrôla dès l'année 1791 dans un bataillon de volontaires du département des Landes, où il fut nommé capitaine, et fit avec distinction dans ce corps les guerres d'Espagne, d'Italie et d'Égypte. Devenu colonel du 3e régiment d'infanterie légère, il se signala particulièrement aux batailles d'Essling, de Wagram, et reçut pour récompense le titre de baron, d'officier de la Légion d'honneur, et une dotation. Étant passé en Espagne l'année suivante, il s'y distingua par la défense de Figuières avec trois bataillons contre 15,000 Espagnols, et à la bataille d'Alta-Fnalla, où il fit 1,500 prisonniers. Le général Decaen demanda pour lui à cette occasion le grade de maréchal de camp, qu'il obtint au mois de mai 1812. Chargé en cette qualité du commandement de Lérida, et se trouvant séparé plusieurs mois de l'armée de Suchet, Lamarque tomba dans un piége du baron d'Eroles qui lui envoya un émissaire avec un faux ordre du maréchal d'évacuer la place. Il en était à peine sorti avec sa garnison, qu'entouré d'une armée anglaise et espagnole, il fut obligé de se rendre prisonnier avec 1,500 hommes. Après quelques mois de captivité, il revint en France à l'époque de la restauration, fut mis en retraite et mourut à Pau le 8 mai 1834.

**LA MARTELIÈRE** (JEAN-HENRI-FERDINAND), littérateur, dont le véritable nom était SCHEWING DEN HAMMER (*brandissant le marteau*), naquit le 14 juillet 1761, à Ferrette, dans la haute Alsace. Après avoir fait ses études dans les universités d'Allemagne, où il eut Schiller pour condisciple, la Martelière alla les perfectionner à Paris, et revint s'y fixer lorsqu'il eut voyagé dans quelques parties de l'Europe. La révolution lui ayant fait perdre la plus grande partie de sa fortune, il fut obligé de recourir à sa plume. Dès l'année 1786, il avait terminé un drame en 5 actes et en prose, *Robert chef de brigands,* imité de Schiller, qui ne put être joué qu'en 1792 au théâtre de Monsieur, et obtint une vogue prodigieuse. La Martelière donna encore à ce théâtre, la même année, *le Tribunal redoutable*, drame en 5 actes et en prose, qui eut presque autant de succès que celui de *Robert,* dont il était la suite. (Ces deux pièces furent imprimées en 1793, in-8°, et la première passa, la même année, avec Baptiste, au Théâtre-Français de la République, où elle continua d'attirer la foule. Il reparut en 1798, et donna au théâtre Louvois : *les Trois Espiègles*, ou *les Arts et la Folie,* comédie en 3 actes, en vers, prose et couplets, in-8°; au théâtre de la Gaieté : *le Testament, ou les Mystères d'Udolphe,* drame en 5 actes, en prose, 1799, in-8°; au Théâtre-Français : *l'Amour et l'Intrigue,* drame en 5 actes et en prose; au théâtre des Jeunes-Artistes : *Gustave en Dalécarlie,* ou *les Mineurs suédois,* trait historique en 5 actes et en proso, 1803, in-8°. A cette époque, la Martelière accepta un emploi dans l'administration centrale des droits réunis, créée nouvellement. Il y devint successivement sous-chef de bureau, puis contrôleur extraordinaire, fut mis à la retraite le 1er janvier 1823, et mourut le 27 avril 1830. On a encore de lui : *les Francs-Juges,* mélodrame; *Menzikoff et Fœdor*, en 3 actes, musique de Champein, 1808; *les Trois Gil-Blas*, ou *Cinq ans de folie,* 4 vol. in-12; *Fiorella,* ou *l'Influence du cotillon,* suite des *Trois Gil Blas,* 1802 et 1809, 4 vol. in-12, etc.

**LA MARTILLIÈRE** (JEAN FAVRE DE), général d'artillerie, né à Nîmes, le 10 mars 7732, d'un conseiller au parlement de Toulouse, entra comme sous-lieutenant dans l'artillerie en 1757, et fit aussitôt la guerre en Allemagne jusqu'à la paix de 1763. Alors il passa dans les colonies occidentales, fut employé particulièrement à la Guadeloupe, et composa sur la défense de cette île des mémoires lumineux qui fixèrent l'attention de Gribeauval. Cet ingénieur lui confia l'inspection de la fonderie de Douai. La Martillière était en 1789 colonel et chevalier de Saint-Louis. Ayant embrassé la cause de la révolution, il devint maréchal de camp en 1792, et fut chargé, au commencement de l'année suivante, du commandement de l'artillerie à l'armée des Pyrénées orientales. Ce fut en cette qualité qu'il dirigea la vigoureuse défense de Bellegarde et le siége de la citadelle de la Trinité. Le 17 novembre 1794, il conférait avec Dugommier pendant l'attaque de Peyrostortes et de Lupia, lorsque ce général en chef fut frappé mortellement d'un éclat d'obus. La Martillière reçut du même coup une assez forte contusion. Nommé général de division en 1795, il fut envoyé à l'armée du Rhin pour en organiser l'artillerie, qu'il commanda aux batailles de Stockach et de Zurich en 1799. De là il passa à l'armée d'Italie, au moment où elle était rejetée dans Gênes sous les ordres de Masséna. Chargé du commandement de l'artillerie durant ce siége mémorable, il déploya, malgré son grand âge, une activité et des talents qui ajoutèrent beaucoup à sa célébrité et lui firent donner le commandement général de l'artillerie, lorsque les deux armées se trouvèrent réunies après la bataille de Marengo. Le 4 janvier 1802, ses services furent récompensés par le titre de sénateur, et un peu plus tard par celui de comte, de grand officier de la Légion d'honneur, et par la sénatorerie d'Agen. Alors, profitant de ses loisirs, il mit la dernière main à ses divers écrits, savoir : *Recherches sur les meilleurs effets à obtenir dans l'artillerie,* 2 vol. in-8°, 2e édition, 1812; *Réflexions sur la fabrication en général des bouches à feu, augmentées d'un traité de la ballistique,* Paris, 1817, in-8°. Le général de la Martillière mourut à Paris le 28 mars 1819.

**LAMARTINIÈRE** (PUZIN DE). *Voyez* **BENOIT** (FRANÇOISE-ALBINE).

**LAMARTINIÈRE** (BRUZEN DE). *Voyez* **MARTINIÈRE.**

**LAMAUVE** (LOUIS-CÉSAR), né à Villefleur en Caux, suivit d'abord les cours de chirurgie à Rouen, puis se

rendit à Paris, où il fut nommé successivement prévôt d'anatomie de l'école pratique, professeur de médecine et d'accouchement, et enfin, en 1791, chirurgien des hôpitaux militaires. Quelques années après il se rendit à Rouen, où il fit gratuitement, et avec grand succès, des cours d'anatomie, de chirurgie et d'accouchement. Il mourut le 3 août 1821. Nous avons de lui : *Manière de traiter les maladies syphilitiques dans les femmes enceintes, dans les enfants nouveau-nés et dans les nourrices,* Paris, an XII (1804), in-8° ; *Nouveau procédé pour détruire les polypes,* etc.

**LAMB** (Jacques Bland-Burges), publiciste et poëte anglais, né le 8 juin 1752, à Gibraltar, suivit les cours de Westminster-Hall et, à la saison d'été, 1777, fut admis membre du barreau de Lincoln's-Inn. Lié avec Pitt et avec le duc de Leeds, il abandonna totalement les affaires juridiques dès qu'il eut été élu représentant de Helston (Cornouailles) à la chambre des communes, en 1787. Les ministres, ses amis, le nommèrent en 1789 sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. Dans cette belle position, qui le rendait en quelque sorte membre du cabinet, il lança diverses publications sur les affaires du jour. Uni à un autre sous-secrétaire d'État, bientôt il fonda, sous la protection de Pitt, la célèbre feuille quotidienne *the Sun* (le Soleil), et, dans les commencements surtout, il y fit lui-même une foule d'articles en vers et en prose, badins et sévères, qui contribuèrent puissamment à la fortune du journal. Ces services lui valurent en 1794, conjointement avec Evan Nepean et Cotterell, le poste de commissaire du sceau privé, puis, en 1795, lorsqu'il résigna celui de sous-secrétaire d'État, le titre de baronnet de Burville avec celui de maréchal à vie de la maison du roi. Beaucoup de poésies, parmi lesquelles un poëme épique, signalèrent cette époque de sa vie. A partir de 1812, commence une quatrième et dernière phase de l'existence de Burges. L'ex-légiste, l'ex-journaliste, l'ex-sous-secrétaire des affaires étrangères, l'ex-poëte épique, ne s'occupa plus que de philologie sacrée et de théologie. Sa mort eut lieu en 1824. Il avait été marié trois fois, et ses trois femmes, toutes de familles titrées, l'avaient précédé dans la tombe : de la seconde, lady Anne Montolieu, fille d'un baron de Saint-Hippolyte, il avait eu 10 enfants ; les autres unions restèrent stériles. Jusqu'en 1821 il n'avait porté de nom que celui de Burges, et c'est sous ce nom qu'on le trouve cité comme fondateur du *Sun,* comme homme d'État et comme écrivain ; une ordonnance de George IV lui permit de joindre à son nom celui de Lamb, et d'écarteler les armes des Lambs avec celle des Burges.

**LAMB** (Charles), littérateur et poëte anglais, naquit à Londres, vers 1675. Après avoir étudié à l'école de grammaire de l'Hôpital-du-Christ, il entra comme employé dans les bureaux du comptable général de la compagnie des Indes. Lamb avait toute la ponctualité, toutes les minutieuses vertus du parfait commis. On se louait beaucoup de lui au bureau. Hors du prosaïque édifice cependant, il ne voyait pas une tête bureaucratique. Toutes ses propensions l'entraînaient vers les gens de lettres et vers les lettres. L'école à la mode alors, c'était l'école laquiste ou lacustre, l'école de Southey, l'école des poëtes cumberlandais. Un mince recueil de *vers blancs* qu'il publia en 1798, en société avec Lloyd, fut sa première communication au public ; et c'est le seul de ses ouvrages qui porte quelques traces du faux goût des laquistes. Mais dès ce temps il s'était voué au culte des vieilles légendes, à la revivification des vieilles époques, et rapidement il en vint à se choisir une époque favorite sur laquelle il concentra toutes ses études, toutes ses facultés. Ce fut celle d'Élisabeth, étendue de quelques années en deçà et au delà. Lamb ne se maria jamais ; il vivait patriarcalement avec sa sœur, célibataire comme lui et comme lui faisant de la poésie et de la prose tour à tour. Il fumait énormément et prisait de même. Lamb était quinquagénaire lorsque enfin il quitta son administration avec une pension de retraite : mais il n'en jouit que quelques années : sa mort eut lieu en 1834. Il était petit et faible, mais sa tête avait de la beauté, de l'expression : on eût dit un des types du Titien. Voici la liste des ouvrages qu'on lui doit : des poésies peu nombreuses, savoir : sa part des *Poëmes en vers blancs* (par Ch. Lamb et Ch. Lloyd), Londres, 1798, in-8° ; *Jean Woodeville,* tragédie, 1801, in-8° ; le conte de *Rosamonde Grey et la vieille aveugle Marguerite,* Londres, 1798, in-8° ; *Récits sur Shakspeare,* Londres, 1807, 2 vol. in-8° ; *Aventures d'Ulysse,* Londres, 1808, in-12 ; des *Essais,* d'assez nombreux articles dans le *Magazine,* le *New-Monthly Magazine,* le *Blackwood's Magazine,* la plupart sous le voile de l'anonyme ou sous le pseudonyme d'Élie ; un recueil intitulé *Échantillons des poëtes anglais dramatiques,* avec des notes, 1808, in-8°.

**LAMB** (Guillaume), médecin, membre du collége royal de médecine, champion bruyant du régime végétal, est auteur de *Recherches sur les propriétés de l'eau de sources et sur les précautions à prendre contre l'emploi du plomb dans les conduits, pompes, réservoirs...* (Londres, 1803, in-8°) ; de *Recherches sur l'origine des malaises de la constitution* (Londres, 1805, in-8°) ; d'*Essais sur l'effet d'un régime particulier prescrit dans les cas de squirres,* etc., etc. — *George* Lamb, auteur *des Mystères du château de Ferney,* Londres, 1809, 2 vol. in-12. — *William* Lamb fit paraître en 1802 (Londres), in-8°, une comédie intitulée *les Amis fashionables.*

**LAMB** (George), frère cadet de lord Melbourne, et sous-secrétaire d'État pour le département de l'intérieur, né le 11 juillet 1784, joua pendant longtemps un rôle fort actif dans le parlement, où il représentait la cité de Westminster, et où il succéda à sir Samuel Romilly. Lamb se distinguait par les grâces de son esprit et par des connaissances littéraires fort étendues qu'atteste, au reste, une élégante *Traduction* de Catulle. Il mourut le 2 janvier 1834 à Londres.

**LAMB** (lady Caroline), fille de Frédéric Ponsomby, comte de Besborough, née le 13 novembre 1785, épousa à 20 ans Guillaume Lamb, depuis lord Melbourne. Elle connaissait le latin, le grec et plusieurs langues vivantes, et aimait la littérature avec passion. Elle eut une liaison intime avec lord Byron pendant 3 ans ; mais ce poëte la délaissa, et ce fut alors qu'elle publia son premier roman *Glenarvon,* dont le héros est lord Byron. Elle en composa ensuite deux autres : *Graham Hamilton* et *Ada Reis.* Ses ouvrages, d'ailleurs pleins d'imagination et d'originalité,

fourmillent d'invraisemblances. Elle mourut d'hydropisie le 25 janvier 1828.

**LAMBALLE** (MARIE-THÉRÈSE-LOUISE DE SAVOIE-CARIGNAN, princesse DE), veuve de Louis-Alexandre-Joseph-Stanislas de Bourbon-Penthièvre, prince de Lamballe, née à Turin le 8 septembre 1749, était surintendante de la reine Marie-Antoinette, qui l'honorait d'une entière confiance, et lui portait le plus vif attachement. Lorsque fut concerté le départ de la famille royale pour Varennes, elle se rendit en Angleterre, d'où elle revint après l'acceptation de la constitution par Louis XVI, ne pouvant dès lors espérer de servir la reine en pays étranger. Elle voulut partager la captivité de cette infortunée princesse à la tour du Temple (13 août 1792); mais au bout de quelques jours on la conduisit à la Force. C'est là que, le 3 septembre, fut immolée cette illustre victime : sa tête, belle encore, fut promenée au haut d'une pique par ses hideux assassins, et apportée sous les yeux de la reine. On a publié en 1826, comme rédigé d'après ses notes autographes, etc., un ouvrage très-curieux et plein de détails ignorés, mais dont l'authenticité a été contestée par de grands personnages. On se bornera à en indiquer le titre : *Mémoires relatifs à la famille royale de France pendant la révolution, publiés pour la première fois d'après le journal, les lettres et les entretiens de la princesse de Lamballe, par une dame de qualité* (Mme Catherine Hyde, marquise Govion Broglio Solari) *attachée au service confidentiel de cette infortunée princesse*, Paris, 2 vol. in-8°.

**LAMBARDE** (GUILLAUME), savant légiste et antiquaire anglais, fils d'un alderman de Londres, naquit dans cette ville en 1536, et fut admis dans la société de Lincoln's-Inn en 1556. Il s'appliqua surtout à l'étude des coutumes et de la jurisprudence des temps saxons. Le premier résultat de ses travaux fut une collection et traduction des lois saxonnes sous le titre de Ἀρχαιονομία, *sive De priscis Anglorum legibus libri*, Londres, 1568, in-4° ; réimprimé en 1644, avec l'Histoire ecclésiastique de Bède, par Abraham Wheeloch. Lambarde travailla aussi à un voyage dans le comté de Kent, qu'il termina en 1570, sous le titre de *Perambulation of Kent*, et qui fut publié en 1576. Lambarde ayant été nommé, en 1579, juge de paix du comté de Kent, composa, pour l'instruction de ceux qui exerçaient la même magistrature, l'*Eirenarcha*, ou les *Devoirs des juges de paix*, en 4 volumes, imprimés d'abord en 1581, et dont la 11e édition parut en 1619. En 1592, il fut nommé maître en chancellerie, et en 1597 sir Thomas Egerton, garde du grand sceau, le choisit pour garde des archives de la Chancellerie : enfin, en 1600, la reine le distingua particulièrement en lui annonçant elle-même qu'elle l'avait fait garde des archives d'Angleterre déposées à la Tour de Londres. Il présenta à cette princesse, en 1601, son *Pandecta Rotulorum* ; et il avait écrit dans le temps un autre ouvrage, intitulé *Archeion*, ou *Discours sur les hautes cours de Justice en Angleterre*, qui ne fut publié qu'en 1635, quelques années après sa mort, par les soins de Thomas Lambarde, son petit-fils. G. Lambarde mourut le 19 août 1601. On trouve de grands détails sur ce savant et sur ses manuscrits dans sa *Vie*, insérée par Nichols dans sa *Bibliographie topographique de l'Angleterre*, et dans la *Bibliographie légale* de Bridgman.

**LAMBECIUS** (PIERRE), l'un des premiers bibliographes de l'Allemagne, naquit à Hambourg en 1628; il était fils de Lambeck, bon arithméticien dont on a plusieurs ouvrages, et d'une sœur de Luc Holstenius. Après qu'il eut achevé ses premières études, son oncle lui donna le conseil de visiter les écoles les plus célèbres, et eut la générosité de se charger des frais de son voyage. Il partit de Hambourg sur la fin de l'année 1645, et rejoignit son oncle à Rome en 1647. Au bout de 2 ans, ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre. Lambecius quitta Rome en 1649, étudia quelque temps le droit à Toulouse, et se rendit à Paris; il s'y occupa de rassembler des matériaux pour l'histoire de Hambourg, où il retourna en 1651. Quelques mois après son retour dans sa patrie, il fut nommé professeur d'histoire à l'École Illustre. Il paraît certain que pendant son voyage Lambecius avait secrètement abjuré le luthéranisme ; ce qui lui attira toutes sortes de tracasseries. Sentant qu'il ne pouvait conserver son emploi, il voulut assurer son avenir, en épousant une vieille fille qu'il croyait fort riche; mais il s'aperçut qu'il s'était trompé, et, 15 jours après ce ridicule mariage, il s'enfuit de Hambourg avec la résolution de n'y jamais rentrer. Il partit le 14 avril 1662, et se rendit d'abord à Vienne, où il reçut un accueil très-flatteur de l'empereur Léopold, à qui il eut l'honneur d'offrir ses premiers ouvrages. Arrivé à Rome, il y trouva la protection de la reine de Suède Christine. Il y abjura solennellement, et revint à Vienne, où l'Empereur lui accorda le titre de son historiographe, avec la place de sous-bibliothécaire ; et quelques mois après, par la démission de Mathias Manchter, il devint bibliothécaire en chef. Il s'appliqua à mettre dans un meilleur ordre le vaste dépôt confié à ses soins. Il mourut à Vienne au mois d'avril 1680. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue surtout : *Origines hamburgenses, sive rerum hamburg. libri II*, Hambourg, 1652-61, 2 vol. in-4° ; 1706, in-fol.; *Prodromus histor. litterariæ*, ibid., 1659 et 1710, in-fol.; *Comment. de augustissima biblioth. cæsareâ vindobonensi*, Vienne, 1665-79, 8 vol. in-fol.

**LAMBERG** (JOSEPH-MAXIMILIEN, comte DE), écrivain original et ingénieux, né le 24 novembre 1729, à Brünn dans la Moravie, visita les différents États de l'Allemagne, s'arrêta quelque temps à la cour de Bareith, et alla résider à Paris près du comte de Starhemberg, son ami, qui y était ambassadeur d'Autriche. Il passa 3 années dans la société des littérateurs, des savants et des artistes ; puis il accompagna dans son voyage d'Italie le duc de Wurtemberg, dont il était conseiller intime. Il accepta la place de grand maréchal de l'évêque, fit en 1770 un second voyage en Italie, et de retour en Allemagne, il resta d'abord à Landshut, dans la Bavière, et finit par se fixer dans son château de Brünn, où il mourut le 23 juin 1792. Tous ses ouvrages sont écrits en français, savoir : *Mes Fragments*, Paris, 1758, in-8° ; *Essai sur l'impossible*, ouvrage problématique, ibid., 1764, in-8° ; *Vanité de quelques-unes de nos connaissances*, ibid., 1766, in-8° ; *Nouveaux sujets de littérature et de philosophie*, 1767, in-8° ; *Réflexions sur la propriété d'une courbe algébrique dont les contours mar-*

*queraient les traits d'un visage connu*, Livourne, 1770, in-8°; *Mémorial d'un mondain*, au cap Corse (Vienne), 1775, in-8°, etc.

**LAMBERT** (St.), né vers l'an 640, succéda en 668 sur le siége épiscopal de Maestricht, à Théodorat, son maître. Conseiller de Childéric II, roi d'Austrasie, il fut après la mort de ce prince, chassé par Ébroin, dépouillé de son évêché et contraint à se réfugier dans le monastère de Stavelot jusqu'en 681. Rendu à son troupeau, il convertit à la religion chrétienne les habitants de la Toxandrie, aujourd'hui la Zélande, et périt assassiné en 708 par Dodon, beau-frère de Pepin d'Héristal. Sa réputation de sainteté attira un si grand concours au village de Liége, où le crime avait été consommé, que ce village ne tarda pas à devenir une ville considérable. La *Bibliothèque historique de France*, tome Ier, nos 8746-8760, indique 14 *Vies* de ce prélat.

**LAMBERT** (St.), né à Térouane, de parents illustres, fut abbé de Fontenelle en Normandie, puis élu évêque de Lyon en 681, et mourut en 689. Un fragment de sa *Vie*, par le moine Aigrard, a été inséré dans le *Recueil des Bollandistes*, précédé d'une *Dissertation*, par le P. God. Henschenius.

**LAMBERT** (St.), évêque de Vence, fut élevé dans la célèbre abbaye de Lérins, d'où il fut tiré en 1114 pour être placé sur le siége qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 26 mai 1154. Sa *Vie*, par un moine de Lérins, a été insérée au tome Ier de la *Chronologia insulæ lerinensis*, et traduite en français par Baillet.

**LAMBERT**, empereur et roi d'Italie, associé en 892 à Gui de Spolette, son père, régna seul de 894 à 898, et fut continuellement en guerre avec ses compétiteurs Bérenger et Arnolphe, avec lesquels il venait de faire un partage du royaume de Lombardie, lorsqu'il périt à la chasse, d'un accident ou assassiné.

**LAMBERT**, fils d'Adalbert II, duc de Toscane, frère et successeur de Gui, régna à Spolette depuis 917, et en Toscane depuis 929 jusqu'à 931. Il avait contribué puissamment à élever sur le trône d'Italie Hugues de Provence, son frère utérin; mais celui-ci, fatigué de lui devoir de la reconnaissance, prétendit que Lambert, bâtard, n'avait aucun droit au duché de Toscane. Lambert soutint la légitimité de sa naissance par un combat judiciaire, dont il sortit victorieux. Hugues n'en continua pas moins de lui tendre des embûches, et s'étant emparé de sa personne, lui fit crever les yeux. On ignore ce que devint ce malheureux prince; il paraît qu'il vécut encore longtemps.

**LAMBERT**, de l'ordre de Saint-Benoît, né vers le commencement du 11e siècle à Aschaffenbourg en Franconie, a écrit une *Chronique* qui s'étend depuis Adam jusqu'à l'année 1077; que l'on croit être celle de la mort de l'auteur. Cette chronique remarquable a été continuée jusqu'en 1472 par un moine d'Erfurt. Mélanchton l'ayant découverte la fit publier par Gaspard Schurrer, Tubingue, 1525, in-8°; elle a depuis été imprimée plusieurs fois, entre autres dans le tome Ier des *Scriptores rerum germanic.*, de Simon Schardi, et dans les *Illustr. veter. scriptor.*, de Pistorius.

**LAMBERT**, évêque d'Arras, né à Guines, était grand chantre de Lille, et jouissait d'une haute réputation dans la chaire, lorsque les Artésiens, ayant fait séparer leur église de celle de Cambrai, à laquelle elle était unie depuis 500 ans, l'élurent pour leur évêque en 1093. Il fut sacré l'année suivante à Rome par Urbain II, qui le nomma par la suite son légat dans la seconde Belgique. Il parut avec éclat dans plusieurs conciles, surtout en 1095, dans celui de Clermont, dont il rédigea les *actes*, qu'on trouve au Xe tome de la Collection du P. Labbe. Ce prélat mourut en 1115.

**LAMBERT**, disciple de saint Bruno, et abbé de Pouthière, dans le diocèse de Langres, à la fin du 11e et au commencement du 12e siècle, composa quelques écrits dont il ne nous reste qu'un petit traité de grammaire latine. On le trouve dans l'*appendix* du tome II des *Annales bénédictines*. Lambert assista au concile de Troyes en 1104.

**LAMBERT** (François), théologien, né en 1487 à Avignon, entra à l'âge de 16 ans dans l'ordre des cordeliers, et le quitta en 1522 pour embrasser la doctrine de Luther, auprès duquel il se rendit à Wittenberg, et dont il reçut l'accueil le plus favorable. Après avoir vainement essayé d'introduire la nouvelle doctrine à Metz, il alla la propager dans la Hesse, et mourut professeur de théologie à l'université de Marbourg le 18 avril 1530. Parmi ses nombreux ouvrages on citera seulement: *Evangeliei in minoritarum regulam commentarii*, Wittenberg, 1523, et Strasbourg, 1525, in-8°; *De sacro conjugio commentar.*, Nuremberg, 1525, in-8°; *De regno, civitate et domo Dei ac Domini nostri Jesu Christi*, Worms, 1538, in-8°.

**LAMBERT** (Jean de), marquis de *Saint-Bris*, naquit au château des Escuyers, en Périgord, le 25 septembre 1586. Il était fils d'un des plus dévoués serviteurs et compagnons d'armes de Henri IV. Nommé page de ce monarque, il alla faire sa première campagne en Hollande sous Maurice de Nassau, par lequel il fut chargé d'une mission importante à la cour de France, n'ayant encore que 22 ans. Il combattit alors la politique de Sully. Il était entré en 1605, avec le grade d'enseigne, dans le régiment de M. de Châtillon. Il se trouva au siége de Juliers et au siége de Gravelines (1644), où commandaient les maréchaux de France Gassion et de la Meilleraye. Ces deux généraux s'étant brouillés, les troupes, divisées par la querelle de leurs chefs, allaient se charger, lorsque Lambert, qui n'était encore que maréchal de camp, ordonna, de la part du roi, et en son nom, aux deux partis de s'arrêter, de ne plus reconnaître l'autorité supérieure de ces maréchaux. On obéit à l'instant; les maréchaux se retirèrent, et l'armée fut sauvée par cet acte de vigueur. Il eut l'honneur de commander Turenne, qui avait la bonne grâce de dire que Lambert lui avait appris son métier. Il avait été fait, le 21 novembre 1651, chevalier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Jean de Lambert passa les dernières années de sa vie dans sa terre de Saint-Bris, comté d'Auxerre, érigée pour lui en marquisat (1644). Il y mourut le 23 octobre 1665.

**LAMBERT** (Henri-Joseph, marquis de), issu d'une branche cadette de la famille des précédents, naquit le 11 février 1738. Entré au service dès son enfance, il commença, avec le grade de capitaine dans le régiment de Harcourt cavalerie, la guerre de sept ans. De 1757 à 1762, passant de grade en grade, il prit part aux com-

bats les plus importants de toute cette époque. A la fin de 1762, il fut nommé mestre de camp, commandant du régiment de Berry-cavalerie, et en conserva les fonctions jusqu'en 1789. Décoré de la croix de Saint-Louis en 1765, malgré sa jeunesse, il devint brigadier des armées du roi en 1770. On avait, en 1778, rassemblé sur les côtes de Bretagne et de Normandie, dans la vue d'une descente en Angleterre, deux corps commandés par le maréchal de Broglie. Le marquis de Lambert fut nommé premier aide de camp faisant les fonctions de maréchal des logis. Après avoir été placé ensuite (1779) sous les ordres du comte de Vaux, il fut fait commandeur de l'ordre de Saint Louis dans la même année, et maréchal de camp en 1780, enfin inspecteur général des troupes du roi. Nommé gouverneur de la citadelle d'Arras, en 1788, il fut bientôt après employé dans son grade au camp de Saint-Omer, sous les ordres du prince de Condé. Lorsque les princes français émigrèrent, le marquis de Lambert sortit de France et entretint une correspondance suivie avec les frères de Louis XVI, qui le nommèrent ministre auprès du roi de Prusse pendant la campagne de 1792. Après la campagne de 1793 le marquis de Lambert se rendit à Hamm, dans la vue d'obtenir l'agrément de Louis XVIII pour se rendre à Saint-Pétersbourg, où il arriva en février 1794. Il fut traité favorablement par Catherine, ensuite par Paul I^er^ et par Alexandre. Des affaires de famille l'ayant rappelé en France, il tomba malade à son retour, dans la ville de Graudentz, en Prusse, et y mourut le 19 janvier 1808.

**LAMBERT** (Jacques), jésuite, né à Macon en 1605, se consacra au ministère de la chaire, et obtint de grands succès dans les missions du midi de la France. Sur la fin de sa vie, il fut fait recteur du collége de Carpentras, et ensuite de celui de Vienne, où il mourut le 21 décembre 1670. On a de lui plusieurs ouvrages ascétiques, mais qu'on ne lit plus depuis longtemps.

**LAMBERT** (Jacques), autre jésuite, né à Paris en 1614, fut chargé, pendant un grand nombre d'années, de la direction de la maison professe, et mourut à Paris le 24 mai 1670. Il est auteur de deux petits ouvrages ascétiques : *le Trésor de la communion générale*, et *le Bon Pasteur*, imprimés en 1665, in-12.

**LAMBERT** (Joseph), fils d'un maître des comptes, né en 1654 à Paris, prit le bonnet de docteur de Sorbonne et eut le prieuré de Palaiseau, près Paris. Il mourut en 1722. Il a laissé : *Discours sur la vie ecclésiastique*, 1702, 2 vol.; *l'Année évangélique*, ou *Homélies*, 7 vol., 1692-95; en 8 vol., 1740; *Épîtres* et *Évangiles de l'année, avec des réflexions*, 1713; *les Ordinations des Saints*, 1717; *la Manière de bien instruire les pauvres*, 1717; *Histoires choisies de l'Ancien et du Nouveau Testament*, etc.

**LAMBERT** (Jean), général anglais, exerçait les fonctions d'avocat lors des premiers troubles civils qui eurent lieu sous Charles I^er^. Ayant embrassé le parti républicain, il en devint bientôt le général le plus marquant après Cromwell, auquel il disputa vainement la place importante de lieutenant d'Irlande. Après avoir remporté des avantages considérables sur les royalistes en Angleterre et en Écosse, il conçut l'idée de succéder dans le protectorat à Cromwell, et s'opposa en conséquence à ce que le parlement lui offrit le titre de roi, qui devait entraîner l'hérédité. Privé de toutes ses places, exilé à Winbledon-House, il reparut à l'armée dès qu'il apprit la mort de son rival, et fut l'âme du parti formé contre Richard Cromwell, pénétra le premier la défection de Monk, et marcha contre ce général; mais abandonné des troupes, il fut pris et relégué par grâce dans l'île de Guernesey, où il vécut tranquille et oublié jusqu'à sa mort, vers 1692.

**LAMBERT**, fameux capitaine hollandais, eut en 1624 le commandement d'une escadre de 6 vaisseaux que les États-Généraux armèrent contre les Algériens. Le résultat de cette expédition, l'une des plus hardies dont les annales maritimes offrent l'exemple, fut de contraindre les Algériens à rendre sans rançon les Hollandais qu'ils avaient prisonniers.

**LAMBERT** (Étienne), jésuite, né à Willafans, bourg de Franche Comté, au commencement du 17^e^ siècle, fut envoyé par ses supérieurs en Espagne, où il professa la rhétorique au collége royal de Madrid. Il se consacra ensuite au ministère de la chaire, et mourut le 15 septembre 1667. On a de lui : *Opera poetica*, 2 vol. in-12.

**LAMBERT** (Michel), fameux musicien, né en 1610 à Vivonne près de Poitiers, vint fort jeune à Paris, et eut le bonheur d'être admis chez le cardinal de Richelieu, qui se chargea de sa fortune. Il chantait très-agréablement, en s'accompagnant avec le luth ou le téorbe, instruments alors à la mode. Il fut nommé maître de musique de la chambre du roi; et sa réputation s'accrut dès lors au point qu'on ne donnait pas une fête sans l'en prier : mais il manquait souvent à sa parole, et préférait à des plaisirs plus bruyants ceux qu'il goûtait dans sa maison de campagne à Puteaux. Perrin, Boisrobert, Quinault, et surtout Benserade, s'empressèrent de lui fournir des morceaux à mettre en musique. Lambert passait pour l'inventeur du beau chant; il vécut assez pour se voir éclipsé par Lully son gendre. Il mourut à Paris en 1696. On a de ce musicien un grand nombre de *Motets*, et des *Leçons des Ténèbres*. Le *Recueil de ses œuvres* a été gravé en 1666, et avec de nouvelles pièces en 1689, in-fol. Titon du Tillet lui a consacré une *Notice* dans son *Parnasse français*; et Dreux du Radier l'a insérée dans sa *Bibliothèque* de Poitou, tome IV, page 504.

**LAMBERT** (Claude-François), compilateur laborieux, né à Dôle, embrassa l'état ecclésiastique, et résigna la cure qu'il avait obtenue en Normandie pour se fixer à Paris, où il se mit aux gages des libraires. Il mourut le 14 avril 1765. Ses principaux ouvrages sont : *Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences des différents peuples de l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, Paris, 1749, 4 vol. in-12; *Histoire générale, civile, naturelle et religieuse de tous les peuples du monde*, 1750 et années suivantes, 15 vol. in-12; *Histoire littéraire du règne de Louis XIV*, 1751, 3 vol. n-4°, traduite en allemand, Copenhague, 1759, 3 vol. in-8°.

**LAMBERT** (George), peintre et graveur à l'eau-forte, né dans le comté de Kent en 1710, mort à Londres en 1765, fut élève de Jacques Hassel, et se proposa pour modèle le célèbre Wooton, dont il rappelle quelquefois la manière. On regarde comme ses chefs-d'œuvre 2 *Pay-*

sages anglais, et 2 *Vues*, l'une du *Château de Douvres*, l'autre du *Château de Saltwood*. Ces 4 pièces ont été supérieurement gravées par James Mason. Lambert a gravé lui-même à l'eau-forte un *Paysage orné de ruines et de figures*, et 3 *petites figures*, dédiées à James Robinson de Wandsworth.

**LAMBERT** ( Charles-Guillaume ), conseiller au parlement, puis au conseil d'État, naquit à Paris, en 1726. Ce fut lui que l'on chargea de faire le rapport au conseil sur l'arrêt qui avait condamné le malheureux général Lally, lequel fut cassé d'après ses conclusions. Ce magistrat fut ensuite appelé au conseil des finances, puis il fit partie de l'assemblée des notables en 1787, et fut nommé contrôleur général dans la même année. Lorsque, dans le mois de juillet 1789, Necker quitta le ministère, Lambert, qui avait exercé sous lui, continua d'administrer les finances; mais il ne resta que peu de temps en place, se retira à Sainte-Foy, y fut arrêté dans le mois de février 1793, amené à Paris, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 27 juin, même année.

**LAMBERT** (Jean-Henri), savant universel, né à Mulhausen dans la haute Alsace le 29 août 1728, était fils d'un pauvre tailleur chargé d'une nombreuse famille, et qui ne put satisfaire son goût pour l'étude. Lambert n'eut pour ainsi dire pas de maître; excepté les éléments des langues latine et française qu'on lui enseigna dans une école gratuite, il apprit tout dans les livres; et telle était la force de sa tête, qu'il parvint à connaître à fond le grec, le latin, le français, l'allemand, la physique, la mécanique, l'astronomie, la théologie, la philosophie, l'éloquence et même la poésie. Après avoir terminé l'éducation des fils du comte Pierre de Salis, il fut admis professeur honoraire à l'académie électorale de Bavière, puis appelé à Berlin en 1764 par le grand Frédéric, et nommé membre de l'académie; il en resta, jusqu'à sa mort en 1777, la gloire et le plus ferme soutien. Outre une quantité prodigieuse de *Mémoires* et de *Dissertations* sur presque tous les objets, on doit à Lambert plusieurs ouvrages, parmi lesquels on citera : *Photometria, sive de gradibus luminis, colorum et umbræ*, Augsbourg, 1761, in-8°; *Échelles logarithmiques*, 1761, in-12; *Novum organon*, ou *Nouvelle clef des sciences*, Leipzig, 1763, 2 vol. in-8°; *Pyrométrie*, Berlin, 1779, in-4°, ouvrage posthume, avec une préface de Karsten, et une *Notice biographique*, par Eberhard.

**LAMBERT** (Bernard), dominicain, né en Provence en 1738, mort à Paris le 27 février 1813, a publié sous le voile de l'anonyme, de 1776 à 1811, beaucoup d'ouvrages dont on trouve la liste dans le Dictionnaire de Barbier; nous indiquerons : *Mémoire sur le projet de détruire les corps religieux*, et deux *Adresses des dominicains de Paris à l'assemblée nationale*, Paris, 1789; *Devoirs du chrétien envers la puissance publique*, 1793, in-8°; *la Vérité et la sainteté du christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs d'un livre intitulé :* Origine de tous les cultes, etc., 1796, in-8°.

**LAMBERT** (Louis-Amable-Victor), né à Cherbourg, en 1766, fut le précepteur des fils de M. de Juigné, frère de l'archevêque. Ayant émigré avec cette famille dès le commencement de la révolution, il entra chez les pères de la Foi en Allemagne. Revenu en France vers 1802, Lambert s'attacha au diocèse de Poitiers, où il fut nommé chanoine, puis placé à la tête d'une mission, et enfin grand vicaire en 1820. Quelques années plus tard, il reçut le titre de prédicateur ordinaire du roi. C'est dans ce temps que, le hasard l'ayant conduit près de 2 soldats qui allaient s'égorger, il se jeta au milieu d'eux, bravant leurs glaives, et parvint à les réconcilier. Ce respectable ecclésiastique est mort en 1831. On a de lui : *Oraison funèbre de Louis XVIII; Oraison funèbre de MM. de Larochejacquelein, généraux en chef de l'armée vendéenne; Puissance de la Croix*, discours prononcé à Migné, le jour anniversaire de l'apparition de la Croix, Poitiers, 1828, in-8°, etc.

**LAMBERT** (Pierre-Thomas), né en 1751, à Lons-le-Saulnier, entra dans la congrégation des missionnaires de Saint-Joseph, à Lyon, d'où il passa bientôt dans celle du Mont-Valérien. M. de Juigné, archevêque de Paris, l'employa souvent dans les affaires de son diocèse, et en 1790 le fit agréer par le duc de Penthièvre pour son confesseur. Après la mort de ce prince, il fut attaché comme aumônier à Mme la duchesse d'Orléans, émigra en Suisse et, en 1797 obtint la permission de revenir à Paris. La journée du 18 fructidor le força de quitter de nouveau la France. Il se rendit à Fribourg auprès de la princesse de Conti, et, mourut à Sirin ou à Figuières en 1802.

**LAMBERT** (Anne-Thérèse de MARGUENAT de COURCELLES, marquise de), née à Paris en 1647, morte dans cette ville le 12 juillet 1733, composa pour l'éducation de ses enfants deux ouvrages qu'une heureuse indiscrétion de quelques amis fit connaître au public, et qui ont suffi pour assurer à l'auteur une réputation durable. Ce sont les *Avis d'une mère à son fils et à sa fille*, 3e édition, Paris, 1727, in-12; les *OEuvres de Mme de Lambert*, 1748, 2 vol. in-12, et 1813, 2 vol. in-8°, contiennent en outre quelques pièces moins importantes, telles qu'un *Traité de la vieillesse*, un *Traité de l'amitié*; des *Réflexions sur les femmes sur le goût, sur les richesses*, etc.

**LAMBERT BEGH** ou **LE BÈGUE**, prêtre du diocèse de Liége, dans le 12e siècle, est regardé comme le fondateur des béguines. Touché des désordres qui régnaient dans le clergé, il prêcha avec un très-grand zèle, surtout contre la simonie, ce qui irrita contre lui la plupart des ecclésiastiques. Raoul, évêque de Liége, fit arrêter Lambert, le retint quelque temps prisonnier au château de Rivogne, puis l'envoya à Rome pour l'y faire juger comme coupable de s'être érigé en prédicateur sans y être autorisé. Le pape Alexandre III, instruit des motifs de sa détention, l'accueillit honorablement, et lui permit de retourner dans son pays, avec tous les pouvoirs nécessaires pour exercer librement le ministère de la parole. Ce fut à son retour de Rome que Lambert rassembla des filles et des veuves pour en former un ordre religieux. Elles furent appelées *béguines*, de son surnom de Begh ou le Bègue. Leur premier établissement fut à Nivelle, dans le Brabant : de là elles se répandirent promptement en Flandre, en Hollande, en Allemagne. Leur fondateur, Lambert, mourut en 1177.

**LAMBERT** (Saint-). *Voyez* **SAINT-LAMBERT**.

**LAMBERTAZZI** (Imelda), jeune Bolonaise, fille

d'Orlando, chef du parti gibelin à Bologne, étant devenue l'amante de Boniface Gievernei, fils du chef des Guelfes, vit ses frères assassiner son amant presque dans ses bras avec un de ces stylets empoisonnés dont les Sarrasins avaient introduit l'usage. N'écoutant que sa passion, elle se jette sur le cadavre de ce malheureux jeune homme, cherche à le rappeler à la vie en suçant sa plaie, et meurt elle-même sans pouvoir le sauver. Ce déplorable événement, arrivé en 1273, fut la cause d'une guerre civile qui fit verser bien du sang, et ne fut apaisée qu'à la fin du 13e siècle.

**LAMBERTI** (le P. Archange), missionnaire, né dans le XVIIe siècle à Aversa, ville du royaume de Naples, entra dans la congrégation des théatins, et, ayant été envoyé par ses supérieurs dans la Mingrélie, parcourut cette belle province dans tous les sens et en publia la description sous ce titre : *Relazione della Colchide, oggi detta Mengreillia*, Naples, 1654, in-4°. Cet ouvrage est rare. On en trouve une traduction française dans le *Recueil de voyages*, par Melchis. Thévenot, I, 31-52.

**LAMBERTI** (Bonaventure), peintre, né à Carpi, en 1652, vint à Bologne apprendre la peinture sous la direction de Carlo Cignani. Après avoir travaillé quelque temps à Modène, en concurrence avec Lana, il se rendit à Rome, où il mourut en 1721. Dorigny a gravé en 1693, d'après ce maître, la *Vierge dans une tribune, montrant l'enfant Jésus à saint Charles Borromée prosterné devant elle, et à saint Liborio debout.*

**LAMBERTI** (Jacques-Louis, comte), helléniste distingué, né à Reggio en 1758, se montra partisan de la révolution que l'armée française venait de naturaliser au delà des monts. Membre du congrès national assemblé en 1797, il fit décréter l'abolition de la noblesse et des priviléges, s'opposa à l'établissement de la polygamie proposée par Compagnoni, fut nommé successivement membre du Directoire exécutif, puis de l'institut italien, professeur de belles-lettres au collége de Brera, directeur de la bibliothèque de ce nom qui lui dut de grandes et importantes améliorations, et mourut à Milan à la fin de 1813. On lui doit une magnifique édition d'*Homère* en grec, imprimée par le célèbre Bodoni, plusieurs *Odes* en l'honneur de Bonaparte, et quelques autres ouvrages, parmi lesquels il faut distinguer *Poesie*, Parme, Bodoni, 1796; *Sculture del palazzo della villa Borghese*, etc., Rome, 1796, 2 tomes in-8°; *Osservazioni soprà alcune lezioni della Iliade di Omero*, Milan, 1813, in-8°.

**LAMBERTINI** (Prosper). *Voyez* **BENOIT XIV.**

**LAMBERTINI** (Michele di Matteo), peintre, né à Bologne dans les premières années du 15e siècle, fut élève de Lippo Dalmasio. La peinture à l'huile venait à peine d'être inventée, et Lambertini, à l'exemple de son maître, peignit dans un genre qui tenait encore du gothique, mais où déjà l'on aperçoit un acheminement vers une meilleure manière. On conserve de lui au-dessus de la porte du réfectoire des carmes de Saint-Martin de Bologne un tableau en plusieurs compartiments, qu'il avait signé de la manière suivante : *Michel Mattei l'anno* 1469. On ignore en quelle année il mourut.

**LAMBERTY** (Guillaume de), diplomate, était né vers 1668 dans le pays des Grisons, de parents d'origine italienne. Ayant achevé ses études, il parcourut les principaux États de l'Europe pour s'instruire de leurs intérêts politiques. Se trouvant à Rotterdam en 1691, il visita Bayle. Peu de temps après il fut attaché comme secrétaire à lord Portland, ambassadeur d'Angleterre; et depuis il fut employé par divers autres ministres. Le journal que Gueudeville publiait à la Haye, sous le titre d'*Esprit des cours de l'Europe*, ayant été supprimé sur les plaintes de l'ambassadeur de France, Lamberty le continua pendant 3 mois, pour obliger Gueudeville, auquel il en remit ensuite la rédaction. Parvenu à l'âge du repos, il s'établit à Nyon, petite ville du canton de Berne. Ce fut là qu'il recueillit et mit en ordre les traités et autres actes diplomatiques publiés en Europe depuis la mort du roi d'Espagne Charles II. Cette compilation fut imprimée à la Haye, 1624-36, in-4°, en 12 vol., sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire du 18e siècle.* L'édition était à peine terminée que des libraires d'Amsterdam en donnèrent une seconde qui parut de 1735 à 1740, in-4°, 14 vol. C'est la plus estimée. Lamberty mourut plus qu'octogénaire, en 1742.

**LAMBESC** (Charles-Eugène de LORRAINE, duc d'ELBEUF, prince de), colonel-propriétaire du régiment Royal-Allemand, né le 25 septembre 1751, était parent de la reine Marie-Antoinette, et parut avec éclat à la cour de Versailles. Aux approches de la révolution, il se montra l'un de ses plus ardents antagonistes, et fut employé au camp formé près de Paris pour maintenir les habitants de cette capitale. Le 12 juillet 1789, un rassemblement s'étant formé dans le jardin des Tuileries, le prince de Lambesc ordonna à ses soldats de charger, et lui-même se précipitant au milieu de la foule, blessa plusieurs personnes. Le triomphe du parti populaire au 14 juillet entraîna la mise en accusation de l'impétueux champion de la cour; et il fut traduit devant le Châtelet comme ayant trempé dans une conspiration ourdie contre la nation. Les juges l'acquittèrent; mais ayant émigré, il ne reparut sur le territoire français que plusieurs années après dans les rangs des armées autrichiennes. Il y obtint, en 1796, le grade de feld-maréchal-lieutenant. Porté sur la liste des pairs de France après la restauration, le prince de Lambesc ne quitta point Vienne, où sa qualité de prince du sang lui assignait le premier rang après les archiducs. Il mourut dans cette ville le 21 novembre 1825, ne laissant point d'héritiers. En lui s'est éteinte la branche mâle de la maison de Lorraine.

**LAMBIN** (Denis), philologue célèbre, né vers 1516 à Montreuil-sur-Mer, mort en septembre 1572, professeur d'éloquence et de littérature grecque au collége de France, a donné des traductions latines des *Harangues choisies* d'Eschine et de Démosthènes, 1565, in-4°; des *Harangues* de Démosthène *sur la couronne*, 1587, in-4°; des éditions de Lucrèce, 1563, in-4°, 1565, in-16; de Cicéron, 1566, 4 vol. in-fol.; d'Horace, 1561, in-4°; Venise, Manuce, 1566, in-4°; de Démosthène, en grec, Paris, 1570, in-fol., etc.

**LAMBINET** (Pierre), bibliographe, né en 1742 à Tourne près de Mézières, fut admis à 15 ans dans l'institut des jésuites, y resta jusqu'à sa suppression en 1776, passa quelques années dans l'ordre de Prémontré, obtint de la cour de Rome un bref de sécularisation, se voua exclusivement à la bibliographie, et mourut à Paris le

10 décembre 1813. De tous ses ouvrages, le plus important est *Recherches historiques, littéraires et critiques sur l'origine de l'imprimerie, particulièrement sur ses premiers établissements*, au 15e siècle, *dans la Belgique*, Bruxelles, 1798, in-8°, réimprimée sous ce titre : *Origine de l'imprimerie d'après les titres authentiques, l'opinion de M. Daunou*, etc., Paris, 1810, 2 vol. in-8°, figures.

**LAMBLARDIE** (Jacques-Élie), ingénieur, né à Loches en Touraine, en 1747, mort à Paris le 26 novembre 1797, directeur de l'école polytechnique, place à laquelle il avait été appelé dés sa fondation (1795), a publié un *Mémoire sur les côtes de la haute-Normandie*, Paris, 1789, in-4°. M. Prony a donné, dans le 5e cahier du *Journal de l'école polytechnique*, une *Notice sur la vie et les ouvrages de Lamblardie*.

**LAMBRECHTS** (Charles-Joseph Mathieu), né à Saint-Trond (Belgique), le 20 novembre 1753, consacra sa jeunesse aux études du droit civil et canonique, fut nommé professeur à Louvain en 1777, et en 1788, chargé par Joseph II de visiter les universités d'Allemagne. A la réunion de la Belgique à la France, il dut à son mérite d'être appelé à plusieurs emplois importants, et peu après il remplaça Merlin de Douai au ministère de la justice. Membre du sénat après le 18 brumaire, il se prononça contre les envahissements de Bonaparte, et fut l'un des trois sénateurs qui votèrent contre l'établissement de l'empire. En 1814 il se trouvait à la tête de la minorité, et rédigea les considérants de l'acte de déchéance de Napoléon. Constant dans ses principes, Lambrechts ne prêta point serment à l'empereur pendant les cent jours ; en 1819 deux départements le portèrent à la chambre des députés, où sa santé ne lui permit que rarement de paraître. Ce magistrat mourut le 4 août 1823, léguant une partie de sa fortune à divers établissements de bienfaisance. Quoique catholique, il affecta 12,000 fr. à la fondation d'un hospice exclusivement destiné aux protestants aveugles qui ne peuvent être admis aux Quinze-Vingts. Il destina diverses autres donations à réparer des injustices dictées par l'esprit de parti : les unes et les autres font honneur à l'esprit de tolérance de cet homme éminemment honorable, qui avait encore légué à l'Institut une somme de 2,000 fr. pour un prix à décerner au meilleur ouvrage en faveur de la *liberté des cultes*. Le ministre de l'intérieur n'ayant pas autorisé l'Académie française à accepter ce legs, l'héritier de Lambrechts chargea la société de la Morale chrétienne de mettre cette question au concours, et le prix fut décerné en 1826 à M. Alexandre Vinet. M. le pasteur Boissard et M. Kératry prononcèrent des discours sur sa tombe. Lambrechts a publié entre autres opuscules : *Quelques réflexions à l'occasion du livre de M. l'abbé Frayssinous intitulé :* Des vrais principes de l'Église gallicane, Paris, 1818. Il a laissé sur sa vie quelques lignes publiées par M. Charles d'Outrepont, son héritier, sous le titre de *Notice trouvée dans les papiers de M. le comte Lambrechts*, Paris, 1823, in-8°.

**LAMBRUN** (Marguerite), l'une des femmes de l'infortunée Marie Stuart, avait vu son mari mourir de douleur en apprenant la fin tragique de cette princesse, dans la maison de laquelle il servait depuis son enfance. Résolue à venger la mort de deux personnes qui lui avaient été si chères, Marguerite passe en Angleterre sous un habit d'homme, et pénètre jusque dans les jardins d'Élisabeth. Tandis qu'elle s'empresse de fendre la foule des courtisans, la détente d'un de ses pistolets part et trahit son dessein ; aussitôt elle est conduite devant la reine qui veut l'interroger elle-même. Marguerite répond avec tant de hardiesse, tant de conviction intérieure, qu'Élisabeth, qui déjà sentait des remords, ordonna qu'on la transportât en France sans lui faire aucun mal. Depuis, le nom de Marguerite Lambrun ne se trouve plus cité dans aucun des historiens anglais.

**LAMBTON** (Guillaume) né vers l'an 1748, était simple brigadier d'infanterie, lorsque le marquis de Wellesley le chargea de diriger les levées trigonométriques qui avaient pour but de lier par une suite de triangles les côtes occidentales de l'Inde avec les côtes orientales, de manière à rattacher le tout à l'observatoire de Madras. Lambton commença ce grand travail vers l'an 1801, mais il conçut bientôt le projet de lui donner plus d'importance scientifique, en mesurant, à l'exemple de ce qui avait été fait en France, un arc de méridien terrestre, afin de déterminer la valeur d'un degré moyen d'un grand cercle de la terre. Durant le cours de plus de 20 ans de travaux assidus, Lambton avait successivement poussé son opération commencée dans le Carnatic jusqu'à Ellichpoor. Il avait mesuré un arc de méridien dont l'amplitude surpassait 12°. Il s'embarqua plein de santé, et surtout plein d'ardeur, pour Hyderabad vers le milieu de janvier 1823 ; une fièvre catarrhale le força de s'arrêter à Hinghan-Ghaut, à 50 milles au sud de Nagpour, et il mourut dans cet obscur village, le 20 ou 26 janvier, à l'âge de 75 ans. Il avait été successivement promu aux grades de capitaine, de major, de lieutenant-colonel ; et nommé membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France. M. Fourier, dans ses comptes-rendus de l'Académie des sciences et de l'Institut, et M. Ritter, dans sa Géographie (1836, tome VI), ont parlé avec éloge de Lambton, et donné une analyse de ses travaux.

**LAME** ou **LAMME** (Blaise PUPINI, ou maestro BIAGIO dalle), peintre, naquit à Bologne vers la fin du 15e siècle. Il se rendit à Rome pour y suivre les leçons de François Francia, et se lia d'une étroite amitié avec Barthélemi Ramenghi, surnommé le Bagnacavallo. Lorsque ce peintre alla s'établir à Bologne, Biagio l'y suivit et l'aida dans la plupart des travaux qui lui furent commandés. Biagio peignit conjointement avec Bagnacavallo le réfectoire du couvent St.-Sauveur. Leur tableau a pour sujet *le Miracle des cinq pains et des deux poissons*. Ils peignirent encore à fresque la façade de la Bibliothèque : ils y représentèrent *la Dispute de St. Augustin*. On ignore en quelle année il mourut.

**LAMECH**, patriarche, descendant de Caïn, donna, suivant la Bible, le premier l'exemple de polygamie en épousant deux femmes, Ada et Sella. De la première il eut Jabel, le premier des pasteurs nomades, et Jubal, inventeur des instruments de musique. De Sella, Lamech eut Tubalcaïn, le premier qui ait forgé le fer et fondu les métaux, et Noéma qui inventa le tissage de la toile et des étoffes. — Lamech, fils de Mathusalem, fut père de Noé, et vécut selon la Vulgate 757 ans.

**LAMELIN** (Engelbert), médecin, né vers 1580 à Cambrai, a écrit : *De vita longa libri duo : quibus adjecta sunt commodo et incommodo sobriæ et moderatæ vitæ*, Lille, 1628, in-12 ; *Tractatus de Peste, ejusque præservatione*, ibid., 1628, in-12 ; *l'Avant-goût du vin*, déclaration de sa nature, faculté médicinale et alimentaire, etc., Douai, 1630, petit in-8°, volume rare et très-recherché des curieux.

**LAMÉSANGÈRE** (Pierre), ancien doctrinaire, naquit à Baugé, en Anjou, le 23 juin 1751, fit de bonnes études au collége d'Angers, et devint professeur de belles-lettres et de philosophie à celui de la Flèche. Après la révolution il se consacra à la littérature, et succéda à Sellèque dans la direction du *Journal des Modes*, en 1797. Il est mort à Paris le 23 février 1831. Lamésangère sortait toujours sans parapluie. S'il venait à pleuvoir, il en achetait un. Il oubliait souvent sa tabatière, et, dans ce cas, il en achetait une autre. Chaque fois qu'il sortait il achetait quelque chose ; tantôt une paire de bas de soie, tantôt une paire de souliers, un habit ou un chapeau. Il avait toujours dans sa poche des pièces de 15 et de 30 sous pour donner aux pauvres qu'il rencontrait dans la rue. A sa mort, on a trouvé parmi ses effets, 1,000 paires de bas de soie, 2,000 paires de souliers, 6 douzaines d'habits bleus, 100 chapeaux ronds, 40 parapluies, 90 tabatières, et 10,000 fr. en pièces de 15 et 30 sous. On lui doit : *Géographie de la France, d'après la nouvelle division en 83 départements*, Paris, 1771, in-8° ; *Nouvelle bibliothèque des enfants*, ibid., 1794, in-12 ; *Histoire naturelle des quadrupèdes et des reptiles*, ibid., 1794, in-12 ; *Géographie historique et littéraire de la France*, ibid., 1796, in-12 ; *Dictionnaire des proverbes français*, ibid., 1821, in-8° : presque tous ces ouvrages ont eu plusieurs éditions. Lamésangère est éditeur des *Voyages en France, en vers et en prose*, auxquels il ajouta des *Notes*, 1798, 4 vol. in-18.

**LAMET** (Adrien-Augustin de BUSSY de), docteur de Sorbonne, né dans le Beauvoisis en 1621, mort à Paris le 10 juillet 1691, fut associé à Sainte-Beuve, son ami, pour la décision des cas de conscience, et se rendit justement célèbre par les solutions qu'il en donna. Lamet, dont la vie entière s'écoula dans la pratique des vertus chrétiennes, n'a rien publié, et ce n'est que longtemps après sa mort qu'on a imprimé ses *Résolutions de plusieurs cas de conscience*, avec celles de Fromageau, Paris, 1724, in-8°. L'abbé Goujet en a donné une édition plus complète sous le titre de *Dictionnaire des cas de conscience par de Lamet et Fromageau*, Paris, 1733, 2 vol. in-fol. Ils ont été réunis depuis à ceux de Jean Pontas, Bâle, 1741, 5 vol. in-fol.

**LAMETH** (Charles de), baron de Bussy, maréchal de camp, était fils du baron de Lameth, capitaine de chevau-légers, où il entra lui-même fort jeune, dans la compagnie de son père, en 1622. Deux ans après il obtint le commandement de cette même compagnie, qu'il conduisit dans les Cevennes, puis au siége de la Rochelle contre les protestants. Il s'y distingua en plusieurs occasions, fut ensuite employé dans le Piémont, devint en 1631 mestre de camp, colonel d'un régiment d'infanterie qu'il commanda à la prise de Trèves, où il tint garnison, et reçut le titre de gouverneur. Ayant conduit une partie des troupes qu'il commandait dans cette ville au siége de Lamothe, il y fut blessé, revint à Trèves et obtint le brevet de maréchal de camp le 3 octobre 1634. Ayant été appelé à Coblentz dans le mois de mars 1635, les Espagnols profitèrent de son absence pour attaquer la place de Trèves, qu'ils prirent le 26 de ce mois. Le baron de Lameth resta à Coblentz, dont il eut le commandement, jusqu'au mois de mars 1636, où, pressé encore par les Espagnols, il fut obligé de se renfermer dans Ehrenbreitstein. Étroitement bloqué dans cette forteresse, il y souffrit pendant 18 mois toutes les horreurs de la plus cruelle famine, et n'en sortit que le 27 juin 1637 par une capitulation honorable. S'étant alors rendu à l'armée de Picardie, il fut tué le 10 septembre 1637 au siége de la Capelle. — LAMETH (Augustin, marquis de), de la même famille, fut maréchal de camp et gouverneur de Doulens jusqu'à sa mort, arrivée en 1694.

**LAMETH** (le marquis Augustin-Louis-Charles de), arrière petit-neveu des précédents, naquit à Paris, le 20 juin 1755. La Dauphine, plus tard devenue reine, pourvut aux frais de son éducation et à celle de ses frères. Voué comme eux dès l'enfance à la carrière des armes, il y obtint d'abord, sous les auspices du maréchal de Broglie, un avancement rapide. Il était colonel lorsque la révolution éclata, et il avait commandé successivement le régiment d'Auvergne et celui de la Couronne. Continuant à vivre paisiblement dans son château d'Hénecourt près d'Amiens, il fut à plusieurs reprises maire de son village. En 1809, il était chef de légion de la garde nationale de cet arrondissement, et il fut en cette qualité chargé de commander les gardes nationaux que l'on envoya sur l'Escaut pour défendre Anvers contre l'invasion des Anglais. Lameth était depuis 1805 l'un des membres du corps législatif, et il conserva ces faciles fonctions jusqu'à l'année 1810. Nommé à la chambre des représentants dans les cent jours de 1815, par le département de la Somme, il s'y fit peu remarquer, et, après la seconde chute du gouvernement impérial, il retourna habiter ses terres de Picardie, et y mourut le 19 janvier 1837.

**LAMETH** (Alfred de), fils du précédent, né en 1784, d'un premier mariage avec M^lle de la Tour du Pin, entra en 1800 dans un corps de volontaires et fit la campagne de Suisse sous le maréchal Brune. Il devint ensuite capitaine aide de camp du maréchal Soult, puis chef d'escadron dans la garde impériale, et enfin, en 1808, aide de camp de Murat, qui le conduisit en Espagne, où il se trouva à l'émeute de Madrid. Ce jeune officier fut tué par une bande de guérillas, à peine âgé de 24 ans. — Son frère, Adolphe, qui servait dans la marine, s'y était fait remarquer particulièrement de l'amiral Villaret-Joyeuse, lorsqu'il mourut de la fièvre jaune dans l'île Sainte-Lucie.

**LAMETH** (Alexandre de), frère du marquis, Augustin-Louis-Charles, né à Paris le 28 octobre 1760, renonça à la carrière ecclésiastique pour entrer dans un régiment de cavalerie. A l'époque de la guerre d'Amérique, aide de camp de Rochambeau, il obtint le grade d'adjudant général. A son retour il fut fait colonel en second du régiment de cavalerie Royal-Lorraine, fit plusieurs voyages en Allemagne, en Autriche,

en Pologne, en Russie, et rapporta dans sa patrie des idées de réforme. Membre des états généraux, il fut l'un des députés de la noblesse qui se réunirent au tiers état. Il fit consacrer par un décret la liberté des cultes (4 août), rédigea plusieurs articles de la *Déclaration des droits*, vota contre le *veto* absolu, contribua à la suppression des parlements, et, en février 1790, présenta sur l'organisation de l'armée un rapport qui produisit un tel effet, que son auteur fut nommé membre du comité militaire par une délibération spéciale. Le 15 mai, le droit de paix et de guerre fut enlevé au roi sur la proposition de Lameth. Président le 20 novembre 1790, il fut toujours attaché au comité militaire. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il proposa d'envoyer une députation pour garantir les jours du monarque et de sa famille. Lameth fit partie du comité de révision de la constitution. Après la session, voyant la monarchie en péril, il fit tout ce qui dépendait de lui pour la sauver; mais il ne put faire écouter des conseils devenus suspects. Lorsque la guerre fut déclarée, il se rendit en qualité de maréchal de camp à l'armée du Nord, commandée par Luckner. Chargé de défendre la frontière des Ardennes, il était à Mézières, lorsqu'il fut décrété d'accusation par l'assemblée législative. Il quitta précipitamment l'armée, fut arrêté avec Lafayette, Latour-Maubourg et Bureaux de Pusy, et envoyé à Magdebourg. Rendu à la liberté en décembre 1795, il alla en Angleterre, dont le gouvernement lui intima l'ordre de se retirer. Réfugié à Hambourg, il y établit une maison de commerce. Cependant, en 1797, il demanda au Directoire sa radiation de la liste des émigrés, rentra en France sans l'avoir obtenue, fut contraint au 18 fructidor de se réfugier une seconde fois à l'étranger; mais le 18 brumaire lui permit de reparaître dans sa patrie, et, en 1800, son nom fut rayé de la liste des émigrés. En avril 1802, Napoléon nomma Lameth préfet des Basses-Alpes, et en 1805 préfet de Rhin-et-Moselle. Il fut appelé en 1806 à la préfecture de la Roër, et en 1809 à celle du Pô (Milan), qu'il quitta par suite des événements de 1814. Louis XVIII le nomma dans le mois de mai préfet de la Somme et lieutenant général. Napoléon, pendant les cent jours, le fit entrer à la chambre des pairs. Après la seconde restauration, il resta sans fonctions jusqu'en 1821, où le département de la Seine-Inférieure le nomma membre de la chambre des députés. Depuis il fit partie de toutes les législatures, et mourut le 18 mars 1829. On lui doit un grand nombre d'*Articles* d'économie politique et de politique générale, dans la *Minerve*, le *Constitutionnel*, le *Courrier français*, la *Revue encyclopédique*, et en outre l'*Histoire de l'assemblée constituante*, dont 2 vol. ont paru. Lameth était l'un des membres les plus distingués de l'opposition.

**LAMETH** (Charles-Malo-François, comte de), frère des précédents, né le 5 octobre 1757, aide-maréchal général des logis dans la guerre d'Amérique, fut blessé grièvement sur le parapet d'une redoute à York-Town, et obtint, avec la croix de St.-Louis, le grade de colonel en second des dragons d'Orléans. A son retour, nommé colonel-commandant du régiment des cuirassiers du roi, il devint en même temps gentilhomme d'honneur du comte d'Artois, mais donna sa démission de cette place pour se mettre hors de l'influence du prince. En 1789, député de l'Artois aux états généraux, il se réunit, avec plusieurs de ses collègues de la noblesse, aux députés du tiers état, et se rallia au parti du Palais Royal, qu'on appelait le *camp des Tartares*. On prétend même que Lameth fut le fondateur du *club des Jacobins* à Paris, et qu'il donna l'idée d'une association pareille dans les provinces. Quoi qu'il en soit, son système politique reposait sur les principes les plus absolus de liberté et d'égalité; suivant lui, la souveraineté entière était dans la nation, et le pouvoir exécutif (roi ou président) était resserré dans les limites les plus étroites. Pendant la discussion sur le *livre rouge*, il garda le silence : il s'y trouvait indiqué pour des sommes considérables, que son éducation et celle de ses frères avaient coûtées au roi; aussi fit-il reporter au trésor public 60,000 fr. Accusé d'avoir fait une perquisition *nocturne* dans un couvent d'annonciades, sous le prétexte d'y chercher le ministre Barentin, Lameth ne nia point le fait, et de Bonnay publia le *Siége des Annonciades*, qui fit rire aux dépens du héros. Celui-ci prit gaiement la plaisanterie; mais toutes ses aventures n'étaient pas aussi plaisantes. Son duel avec le duc de Castries eut des suites terribles : Lameth reçut un coup d'épée, et bientôt l'hôtel de son adversaire fut assiégé par le peuple, qui brisa les meubles et les jeta par les fenêtres. Porté à la présidence de l'assemblée le 5 juillet 1791, il l'occupait encore le 17, lors des événements du Champ de-Mars. De ce moment il cessa d'être hostile au gouvernement, et se rangea d'une manière non équivoque dans le parti constitutionnel ou *feuillant*. En 1792, il se rendit à l'armée de Lafayette, où il commandait la division de cavalerie : il avait obtenu un congé, lorsque eut lieu la sanglante journée du 10 août. Arrêté en route le 12, il fut transféré à Rouen; remis en liberté, il rejoignit sa famille au Havre. Ayant appris qu'un nouvel ordre d'arrestation était arrivé à la municipalité de cette ville, il partit pour Hambourg, se fixa ensuite à Bâle. Rentré en France en 1800, il se retira dans ses foyers avec son grade de général de brigade en réforme, devint aide de camp de Murat en 1807, se battit à Heilsberg, où il fut blessé, fit la campagne de 1809 contre l'Autriche, et fut nommé gouverneur du grand-duché de Wurtzbourg. En juin 1812, il prit le commandement de la ville de Santona, sur la côte de Biscaye, qu'il remit le 16 mai 1814 aux Espagnols, par ordre de Louis XVIII. A son retour, nommé (22 juin 1814) lieutenant général, il vécut presque ignoré sous la restauration, et après la révolution de juillet, élu député de Pontoise, il vota pour le ministère, et mourut à Paris le 28 décembre 1832.

**LAMETH** (Théodore de), frère des précédents, né le 24 juin 1756 à Paris, servit dans la marine, et devenu enseigne de vaisseau en 1774, échangea ce grade contre celui de capitaine de cavalerie. Quatre ans après il obtint la permission de se rendre en Amérique, où il se signala pour la cause de l'indépendance, et fut blessé au combat de la Grenade. De retour en France, il fut nommé colonel, et commanda successivement plusieurs régiments de cavalerie. Promu en 1791 au grade de maréchal de camp, il fut un des généraux chargés de la rédaction de l'ordonnance concernant les manœuvres de la cavalerie. Député du département du Jura à l'assemblée législative, il s'y rangea parmi les défenseurs de la monarchie constitutionnelle, et comme

membre du comité de marine fit adopter des améliorations importantes dans l'organisation de l'artillerie et des autres troupes employées à bord des vaisseaux. Le 2 septembre 1792 il protesta courageusement contre les massacres des prisonniers, et réclama, mais en vain, que des mesures fussent prises pour arrêter les auteurs de ces horribles assassinats. Obligé pendant la Terreur de quitter la France, il alla chercher un asile en Suisse, d'où il ne revint que lorsque le calme fut rétabli. Ses talents militaires auraient pu alors être utilisés, mais une réponse que le premier consul trouva trop fière l'empêcha d'être employé. Pendant les cent jours il fut élu par le département de la Somme membre de la chambre des représentants. A la seconde restauration il cessa de prendre part aux affaires publiques, et mourut en 1837, à 81 ans.

**LAMÉTHERIE.** *Voyez* **MÉTHERIE.**

**LAMETTRIE.** *Voyez* **METTRIE.**

**LAMEY** (André), historien, né en 1726 à Munster dans la haute Alsace, fut l'élève du savant et laborieux Schoepflin, et devint ensuite son collaborateur. L'électeur Charles-Théodore l'appela à Manheim, sur la recommandation de Schoepflin, et lui confia la garde de la bibliothèque Palatine. Lamey fut nommé, en 1763, secrétaire perpétuel de l'académie nouvellement formée à Manheim; et bientôt après, il joignit à ce titre celui de conseiller intime de l'électeur, qui ne cessa de le combler de bontés. Il fit, en 1774, un voyage en Italie; il employa 2 années à parcourir les dépôts littéraires de Rome, de Florence et de Venise, et il mourut à Manheim le 17 mars 1802. C'est à Lamey qu'on doit la publication de l'*Alsatia diplomatica* de Schoepflin. On citera encore de lui : *Codex principis olim Laureshamiensis abbatiæ diplomaticus,* Manheim, 1768, 3 vol. in-4° ; *Histoire diplomatique des anciens comtes de Ravensberg,* 1779, in-4°; 27 *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Manheim, dont il publia les 7 premiers volumes de 1766 à 1794.

**LAMI** (dom François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Montereau, près de Chartres, en 1636. Il porta d'abord les armes, et les quitta ensuite pour embrasser la vie monastique. En 1659, il fit profession chez les bénédictins. Il mourut à Saint-Denis le 4 avril 1711. On a de lui : *les Leçons de la sagesse sur l'engagement au service de Dieu,* Paris, 1703, in-12 ; *De la connaissance de soi-même,* Paris, 1694-98 et 1700, 6 vol. in-8° ; *le Nouvel athéisme renversé, ou Réfutation du système de Spinosa,* etc., Paris, 1696, in-12.

**LAMI** (Bernard), prêtre de l'Oratoire, né au Mans en juin 1645, fut un ecclésiastique aussi recommandable par sa piété que par ses connaissances ; mais son attachement à la doctrine de Descartes, et son opiniâtreté à soutenir sa propre opinion dans la querelle relative à la concordance des quatre évangélistes, lui suscitèrent nombre de désagréments. Il mourut dans l'exil à Rouen le 29 janvier 1715. Il avait été grand vicaire de Grenoble et supérieur du séminaire de St.-Magloire à Paris. Lami a publié 11 ouvrages, dont les plus importants sont : *Apparatus biblicus, sive manuductio ad sacram Scripturam,* etc., Mayence, 1708, et Lyon, 1724, in-4°; *Harmonia sive concordia quatuor evangelist.*, etc., Paris, 1689, in-12 ; *De Tabernaculo fœderis, de sanctâ civitate Jerusalem,* etc., Paris, 1720, in-fol. M. Poté a publié un *Éloge du P. Lami,* le Mans, 1816, in-8°.

**LAMI** (Jean), archéologue et littérateur, né en 1697 au village de Santa-Croce, entre Pise et Florence, mourut le 6 février 1770, professeur d'histoire ecclésiastique dans cette ville, où il rédigeait depuis 30 ans les *Nouvelles littéraires.* Propagateurs d'une saine philosophie, il fut longtemps persécuté par les jésuites, et décocha contre eux quelques traits de satire assez mordants. C'était du reste un homme d'une vaste érudition, également versé dans les lettres anciennes et modernes, sacrées et profanes. De ses ouvrages très-nombreux, nous citerons seulement : *De eruditione apostolorum liber singularis,* Florence, 1738, in-8°, 1766, 2 vol. in-4°; *Deliciæ eruditorum, seu veterum anecd. opusculorum collectanea,* 1746-1769, 18 vol. in-8°; *J. Meursii opera,* 1740 et années suivantes, 12 vol. in-fol.; *Pifferi di montagna, che andarono per sonare, e furono sonati, satira in terza rima di Cesellio Filomastige* , 1738, in-8°, satire contre les jésuites. Ses manuscrits sont conservés à la bibliothèque *Riccardiana ;* sa *correspondance* seule forme 40 vol. L'*Éloge* de Lami se trouve au tome IV des *Elogj degli uomini illustri toscani.* L'abbé François Fontani en a publié un autre plus complet, 1789, in-4°.

**LAMILLETIÈRE** (Théophile BRACHET de), issu d'une ancienne famille de magistrature, entra d'abord dans la carrière de ses ancêtres, qu'il quitta pour se livrer à l'étude de la controverse. Son zèle pour le protestantisme le fit députer, en 1620, par le consistoire de Paris, à l'assemblée de la Rochelle ; il contribua beaucoup à faire décider la guerre contre le gouvernement, et fut envoyé en Hollande pour y solliciter des secours. Arrêté en 1627, il fut traduit devant la chambre mi-partie de Toulouse, condamné à la peine capitale qu'il aurait subie si les Rochelois n'avaient menacé d'user de représailles envers Figuières, parent du P. Joseph, qui était entre leurs mains. Il fit abjuration en 1645, et il soutint cette démarche par des écrits véhéments contre ses anciens coreligionnaires. Lamilletière mourut en 1665. Le projet de réunir les catholiques et les protestants l'avait occupé très-sérieusement. On assure qu'il avait dépensé 40,000 francs pour l'impression de ses écrits publiés dans cette vue.

**LAMIOT** (Louis-Marie), missionnaire français, né dans le diocèse d'Arras vers 1765, fut admis en 1787 dans la congrégation de Saint-Lazare. Après avoir été ordonné diacre, il s'embarqua pour la Chine en 1789, avec deux autres missionnaires (Clet et Pené). Arrivé à Macao, il reçut l'ordre de prêtrise, se rendit à Canton et ensuite à Pékin, où il fut chargé de la direction d'un séminaire. Il y était aussi interprète du gouvernement pour les langues d'Europe et professeur de mathématiques. Il résida longtemps dans cette ville ; mais en 1819, soupçonné d'avoir des relations avec le P. Clet, qui venait d'être arrêté dans la province de Ho-Nan, où il prêchait l'Évangile, et transféré dans le Hou-Pé, Lamiot y fut conduit également afin d'être confronté avec lui. Parvenu auprès de son confrère, il lui administra le viatique dans la prison, où ce généreux missionnaire fut étranglé le 17 février 1820. On le conduisit à Canton, mais bientôt

ayant pu se rendre à Macao, il y fonda un collége et y mourut le 2 juin 1831.

**LAMIRAL** (Dominique Harcourt), voyageur, né à Lyon vers 1750, mort à Paris en septembre 1795, accompagna en 1779 Eyriès, administrateur du Sénégal, resta dans ce pays jusqu'en 1783, y retourna en 1785, et y demeura 2 ans comme agent de la compagnie qui en avait obtenu le commerce exclusif. A son retour il consigna le fruit de ses observations dans les deux ouvrages suivants : *l'Affrique et le peuple affricain, considérés sous tous leurs rappports avec notre commerce et nos colonies*, etc., Paris, 1789, in-8°, carte et figures ; *Mémoire sur le Sénégal*, ib., 1791, in-4°.

**LAMMA** (Augustin), peintre, né à Venise, vers 1636, reçut les leçons d'Antoine Colza, élève du Bourguignon. Il est compté parmi les meilleurs peintres de batailles qu'ait possédés l'Italie. Toutes les galeries un peu riches de ce pays renferment quelques tableaux de Lamma. Le plus renommé est celui que l'on voit dans le cabinet de la famille Curti, à Venise, et qui représente le *Siége de Vienne par les Turcs*. Cet artiste vivait encore en 1696.

**LAMOIGNON** (Charles de), seigneur de Bâville, né le 17 juin 1514, étudia le droit à Ferrare sous Alciat, parut ensuite avec éclat au barreau de Paris, devint successivement conseiller à la table de marbre et au parlement, maître des requêtes, conseiller d'État, et mourut en novembre 1572. Il avait été désigné pour remplacer en cas de mort le chancelier de l'Hôpital.

**LAMOIGNON** (Pierre de), 3e fils du précédent, mort le 4 août 1584 à 29 ans, fut un prodige de science. Il n'avait que 12 à 13 ans lorsqu'il composa, sur les malheurs de la France, deux poëmes en vers latins, qu'il traduisit ensuite en grec. Ils ont été imprimés en 1570 sous le titre de *Deploratio calamitatum Galliæ*.

**LAMOIGNON** (Chrétien de), 10e fils de Charles, né en 1567, étudia le droit sous Cujas, devint conseiller au parlement en 1595, puis président aux enquêtes, conseiller de la grand'chambre, président à mortier en 1633, et mourut le 28 juin 1636. C'était un magistrat intègre, pieux et bienfaisant.

**LAMOIGNON** (Guillaume de), premier président du parlement de Paris, 2e fils de Chrétien de Lamoignon, né en 1617, fut d'abord conseiller, puis maître des requêtes en 1644. La réputation qu'il acquit dans cette place lui valut l'honneur de succéder au premier président de Bellièvre en 1658. Louis XIV, en lui apprenant sa nomination, lui adressa ces paroles célèbres :. « Si j'avais connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, je l'aurais choisi. » Lamoignon justifia pleinement cette distinction. Il soutint les droits de sa compagnie, éleva souvent la voix en faveur du peuple, et se conduisit avec une grande générosité dans l'affaire du surintendant Fouquet, avec lequel il était brouillé depuis quelques années. Nommé président de la chambre de justice qui devait prononcer sur le sort de l'ex-ministre, Lamoignon lui fit donner un conseil qui n'était gêné par la présence d'aucun témoin ; et sondé sur ses propres dispositions par Colbert, le plus ardent ennemi du surintendant, le digne magistrat répondit : « Un juge ne dit son avis qu'une fois, et sur les fleurs de lis. » Colbert engagea Louis XIV à témoigner son mécontentement au premier président. Lamoignon offrit au roi sa démission qui ne fut point acceptée. Fouquet, apprenant la noble conduite du magistrat, le fit prier d'oublier ses torts ; Lamoignon répondit à l'intermédiaire : « Je me souviens seulement qu'il fut mon ami, et que je suis son juge. » Considérant ensuite l'acharnement que l'on montrait envers l'accusé, qu'au fond il trouvait coupable, mais qu'il voyait menacé de condamnations peut-être trop sévères, il se retira sans éclat de la commission, alléguant la nécessité de sa présence au parlement, et il répondit à quelques amis qui le pressaient de reprendre son poste : « *Lavavi manus meas, quomodò inquinabo eas ?* » Ce respectable magistrat mourut le 10 décembre 1677. C'est à lui que la France doit les premiers essais qui aient été tentés pour la réforme de la justice. Il les consigna dans l'ouvrage qu'on appelle les *Arrêtés de Lamoignon*, dont le chancelier d'Aguesseau faisait tant de cas. Cet ouvrage publié pour la première fois à Paris, 1702, in-4°, a été réimprimé en 1781 et 1783. Lamoignon voulait que Louis XIV, nouveau Justinien, ajoutât à l'illustration de son règne, en donnant à la France une législation complète et uniforme.

**LAMOIGNON** (Chrétien-François), fils aîné du précédent, né à Paris le 26 juin 1644, s'appliqua de bonne heure à l'étude des lois, parut d'abord au barreau comme simple avocat, et en exerça le ministère pendant deux ans avec distinction. En 1666 il fut nommé conseiller au parlement, puis maître des requêtes, avocat général, président à mortier en 1690, et mourut le 7 août 1709. Comme son père, il fut lié avec Bourdaloue, Boileau, Racine, Regnard, et les réunissait souvent à sa terre de Bâville, ainsi que plusieurs autres hommes célèbres de l'époque. Il fut membre de l'Académie des inscriptions, et c'est à lui qu'est adressée la 6e épître de Boileau. De quelques écrits qu'il a laissés, entre autres la *Vie* du premier président, son père, on n'a imprimé que sa *Lettre* sur la mort du P. Bourdaloue, à la fin du 3e vol. du *Carême* de ce prédicateur.

**LAMOIGNON** *de Bâville* (Nicolas), intendant du Languedoc, conseiller d'État, 5e fils du premier président et frère de Chrétien-François, né en 1648, fut destiné à la magistrature, et, comme son frère, exerça la profession d'avocat pendant 4 ans avec quelque succès. Conseiller au parlement en 1670, puis maître des requêtes en 1675, il suivit la carrière administrative, occupa successivement les intendances de Montauban, de Pau, de Poitiers, de Montpellier, et resta dans cette dernière ville pendant 33 ans : « Il y acquit une célébrité qui fut l'objet des éloges de ses contemporains, et qui a été un sujet de satire pour les écrivains du dernier siècle. » Il s'agit de sa conduite à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes et de la révolte des Cevennes. On a dit, pour disculper Lamoignon, que la position où il se trouvait, ses obligations envers Louis XIV qui avait comblé sa famille de grâces et de faveurs, ne lui laissaient pas la liberté d'hésiter sur ses déterminations ; et que dans ces circonstances difficiles les moyens de douceur et de persuasion ne furent pas toujours laissés à la disposition des magistrats. Rulhières a dit que « M. de Bâville passait, dans ce temps-là, pour un homme doux et modéré ; » et que ce ne fut pas lui qui donna l'idée des mesures oppres-

sives et cruelles que l'on employa contre les protestants; il les avait trouvées établies dans les diverses intendances où il fut appelé. Ces assertions paraissent justifiées dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Languedoc*, que Lamoignon de Bâville écrivit en 1698, par ordre du roi et pour l'instruction du duc de Bourgogne, et qui furent imprimés en 1734, sur un manuscrit déposé à la Bibliothèque du roi. De Bâville quitta l'intendance de Languedoc en 1718, et mourut à Paris en 1724.

**LAMOIGNON** (Urbain-Guillaume, comte de LAUNAY-COURSON, de), fils du précédent, né le 29 octobre 1674, fut intendant de Rouen en 1704, de Bordeaux en 1707, et conseiller d'État ordinaire en 1717. Duclos cite de lui des traits d'arbitraire et de despotisme qui lui firent perdre l'intendance de Bordeaux.

**LAMOIGNON** (Guillaume II de), seigneur de Malesherbes, chancelier de France, 2e fils du président Chrétien-François, né en 1683, fut successivement avocat général, président du parlement de Paris, premier président de la cour des aides avant d'occuper la première place de la magistrature en 1750, sans avoir toutefois les sceaux de l'État. En 1763 la famille Maupeou, soutenue par une intrigue de cour, désira la place de chancelier. Lamoignon, ayant refusé de donner sa démission, fut exilé, et remplacé par Maupeou, que le parlement refusa de reconnaître sous le titre de vice-chancelier. Plus tard (1768), le titulaire, cédant aux persécutions et aux obsessions, se démit, et Maupeou lui succéda avec le titre plein et entier. Guillaume de Lamoignon fut père de l'illustre Malesherbes, et mourut en 1772.

**LAMOIGNON** (Chrétien-François II de), garde des sceaux, arrière-petit-fils du président Chrétien-François, né le 18 octobre 1735, fut en 1758 président à mortier du parlement de Paris, dont il partagea l'exil en 1772, et pendant l'assemblée des notables en 1787, obtint les sceaux en remplacement de Miromesnil. Il travailla, de concert avec le principal ministre, Loménie de Brienne, aux édits du timbre et de la subvention territoriale, dont le refus d'enregistrement occasionna l'exil du parlement à Troyes. Les autres opérations des deux ministres provoquèrent encore, de la part de la cour souveraine, des résistances funestes, dont le résultat fut d'entraîner le gouvernement dans l'abîme. Lamoignon donna sa démission en octobre 1788, 3 mois après de Brienne, et se retira dans sa terre de Bâville, où il mourut le 16 mai 1789, d'un accident arrivé à la chasse. Sa riche bibliothèque (commencée par le premier président Guillaume) fut vendue après sa mort, et les plus beaux ouvrages passèrent en Angleterre.

**LAMOIGNON-MALESHERBES.** *Voyez* **MALESHERBES.**

**LAMOLA** (Jean), littérateur, né à Bologne vers 1400, alla très-jeune à Vérone fréquenter l'école de Guarino, et ensuite à Florence, où il fut précepteur des fils du patricien Palla Strozzi. En 1427 il se rendit à Milan, et ce fut alors qu'il y fit, dans la célèbre bibliothèque Ambrosienne, la découverte du meilleur et plus complet manuscrit d'*Aurelius Cornelius Celsus*. De cette ville il passa à Pavie, où il fut professeur de belles-lettres dans l'université. En 1437 il se rendit à Venise, et y resta quelque temps; il n'en sortit même que parce que la peste s'y était déclarée. Alors il revint à Bologne, où il professait encore les humanités en 1448. La contagion de Venise ayant gagné le pays que Lamola habitait, il partit pour Rome, et y mourut vers 1449. Ses ouvrages sont conservés en manuscrits, les uns dans la bibliothèque Ambrosienne, les autres dans la Bibliothèque impériale de Venise.

**LA MONCE** (Ferdinand de). *Voyez* **MONCE.**

**LA MONNOYE.** *Voyez* **MONNOYE.**

**LAMORIER** (Louis), anatomiste et chirurgien, naquit à Montpellier en 1696, et y mourut en 1777. Il a paru de lui, dans les lettres de l'Académie royale des sciences de Paris, 2 *Mémoires*, l'un *sur une nouvelle manière d'opérer la fistule lacrymale*, et l'autre *sur les causes qui empêchent le cheval de vomir*.

**LAMORINIÈRE** (Adrien-Claude LEFORT de), littérateur, né à Paris le 25 décembre 1696, d'une famille noble, mais peu riche, étudia chez les jésuites, où il eut pour maître le célèbre P. Porée. Afin de se livrer au travail avec plus de tranquillité, il se retira à Senlis, dans une maison de Genovéfains, et pendant les 12 ans qu'il y demeura il rassembla les matériaux de diverses collections poétiques qu'il publia plus tard. Étant retourné à Paris, il continua de s'y occuper de littérature, et mourut dans cette ville le 12 avril 1768. Il a donné, sans y mettre son nom : *les Vapeurs*, comédie en un acte et en vers, Paris, 1753, in-12; *le Temple de la Paresse*, ou *le Triomphe du Travail*, comédie; *Histoire abrégée du règne de Constance, empereur d'Orient et d'Occident*, Paris, 1756, in-12. Comme éditeur il a publié : *Choix de poésies morales et chrétiennes, depuis Malherbe jusqu'aux poëtes de nos jours*, Paris, 1739, 3 vol. in-8°; *Nouveau choix de poésies morales et chrétiennes*, Paris, 1740, 3 vol. in-8°; *OEuvres choisies de J. J. Rousseau*, 1741, in-12; *Bibliothèque poétique*; ou *Nouveau choix des plus belles pièces de vers en tout genre, depuis Marot jusqu'aux poëtes de nos jours*, Paris, 1745, 4 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12; *Passe-temps poétiques, historiques et critiques*, 1777, 2 vol. in-12.

**LAMORINIÈRE.** *Voyez* **NOEL DE LA MORINIÈRE.**

**LAMORLIÈRE.** *Voyez* **MORLIÈRE.**

**LAMOTHE** (le baron Étienne-Auguste de), né le 3 avril 1772, à Paris, partit pour l'armée en 1793, se rendit d'abord à Bordeaux, où il fut employé à l'état-major de la place. Il se distingua dans toutes les campagnes de la révolution et de l'empire. Il était général de brigade en 1812, lorsqu'il fut compromis, prr un *quiproquo* fâcheux, dans l'affaire de Mallet. Disgracié par Napoléon, il ne fut remis en activité qu'au commencement de 1814, et prit part à la campagne de Champagne. Dès le 2 avril, il fut un des premiers généraux qui se rallièrent au gouvernement provisoire, et firent leur soumission au roi. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis le 29 août, et commandant de la Légion d'honneur le 23. Le général Lamothe était à Bordeaux au moment du retour de Napoléon, en mars 1815, et il suivit en cette occasion les ordres et l'exemple du général Decaen. Revenu à Paris aussitôt après, il s'y trouvait lors de la capitulation et de la retraite derrière la Loire. Il fut cependant porté sur la liste des généraux en activité,

mais il resta sans emploi. Le général Lamothe mourut à Paris en 1836.

**LA MOTHE.** *Voyez* **MOTHE.**

**LAMOTTE-DUPORTAIL** (Jacques Malo de), né à Saint-Malo, en 1760, était sous-lieutenant dans la marine, en 1791, quand il fut envoyé à la recherche de La Pérouse, sous les ordres d'Entrecasteaux et d'Auribeau. Ces deux chefs étant morts, Lamotte leur succéda dans une partie du commandement. Mais lorsqu'il vit les équipages proclamer la république, il se retira, à l'exemple de Rossel, et ne rentra qu'en 1805 dans sa patrie, où il mourut en 1812. Le manuscrit de son journal ne fut pas inutile à Labillardière et à Rossel pour la rédaction de leurs relations.

**LAMOTTE-FOUQUÉ** (Caroline, baronne de), morte le 21 juillet 1831, dans sa terre de Rathenow en Saxe, a composé un assez grand nombre de romans qui ont eu du succès en Allemagne. *Rodrigue, la dame de Falkenstein, Féodora,* ses *Contes* et ses *Lettres sur l'éducation des femmes,* lui ont fait une sorte de réputation.

**LAMOTTE-FOUQUÉ** (François, baron de), mari de la précédente, littérateur allemand, issu d'une ancienne famille de Normandie, que la révocation de l'édit de Nantes força de s'expatrier, est auteur de plusieurs ouvrages, dont deux sont traduits en français : *Ondine,* conte, traduit par Mme de Montolieu, Paris, 1819-1822, in-12; *Pierre Schlemihl,* Paris, 1822, in-12.

**LAMOTTE-VALOIS** (le comte Marc-Antoine-Nicolas de), né vers 1750, à Bar-sur-Aube, en Champagne, fils d'un chevalier de Saint-Louis, qui avait été tué à Mindon, servit pendant quelques années dans la gendarmerie et se retira dans sa famille où il vivait d'une modique pension que lui faisait M. de Surmont son oncle. Sa femme, Jeanne, comtesse de Lamotte, si connue par la fameuse affaire du Collier, eut son mari pour aide et pour complice dans cette intrigue; ce fut lui qui dépeça le collier et alla le vendre en Angleterre. Lorsqu'on arrêta la comtesse, le comte de Lamotte était absent et échappa ainsi à l'arrestation. Il se réfugia en Angleterre et fut condamné, par contumace, à la flétrissure et à la prison perpétuelle. Il réclama la liberté de sa femme, menaçant de publier un libelle contre la reine et le baron de Breteuil. La reine lui fit remettre, pour prix de son manuscrit, une somme considérable, et le comte garda le silence. Après la révolution, le comte demanda à l'assemblée constituante sa réhabilitation ainsi que celle de sa femme. Ses pétitions furent rejetées. Pendant ce temps il faisait imprimer, à Paris, le libelle dont il avait vendu le manuscrit à la reine, et le vendit une seconde fois à cette princesse qui en fit brûler l'édition dans les fourneaux de Sèvres. Enfermé à la Conciergerie, il s'en échappa le 10 août, se retira à Bar-sur-Aube où le comité de salut public le fit arrêter et détenir jusqu'au 9 thermidor. Il traversa, tout en cherchant à exploiter sa position, l'empire et la restauration, et mourut à Paris, en novembre 1831.

**LA MOTTE.** *Voyez* **MOTTE** et **DORLÉANS.**

**LAMOTTRAYE.** *Voyez* **MOTTRAYE.**

**LAMOURETTE** (Adrien), évêque constitutionnel, né en 1742, à Fervent (Pas-de-Calais), était grand vicaire d'Arras en 1789, lorsque quelques écrits où il s'efforçait d'associer la religion à la philosophie l'ayant fait connaître à Mirabeau, celui-ci lui confia la partie théologique de ses discours, et le chargea de rédiger le *Projet d'adresse au peuple français sur la constitution civile du clergé.* Élu évêque du département de Rhône-et-Loire et membre de l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par une sage modération, dont il ne s'écarta qu'une seule fois, le 29 août 1792, en faisant l'inconcevable motion que *toute communication cessât entre les membres de la famille royale.* Lors des massacres du 2 septembre, il fit décréter que la municipalité de Paris répondrait de la sûreté générale. Il se rendit à Lyon après la clôture de l'assemblée, y demeura pendant le siége, fut arrêté, conduit à Paris, et décapité le 10 janvier 1794. L'abbé Lamourette a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *les Délices de la religion, ou le Pouvoir de l'Évangile pour nous rendre heureux,* Paris, 1788, in-12, traduits en espagnol, Madrid, 1791, in-8°; *le Décret de l'assemblée nationale sur les biens du clergé, justifié par son rapport avec la nature et les lois de l'institution ecclésiastique,* 1789 et 1790, in-8°; *Prônes civiques, ou le Pasteur patriote,* Paris, 1790 et 1791, in-8°.

**LAMOUREUX** (. . . .), sculpteur, naquit à Lyon en 1674, et fut élève de Coustou l'aîné. Il se fit connaître de bonne heure et fut chargé de plusieurs ouvrages importants qui sont au nombre des monuments les plus remarquables de la ville de Lyon. On cite particulièrement deux excellents bas-reliefs placés sous une des tribunes de la chapelle du Gonfalon, dont l'un représente *Jésus-Christ au milieu des docteurs,* et l'autre *la Mort de la Vierge.* Revenant de Thoissey à Lyon, par le coche d'eau, il eut le malheur de tomber dans la Saône, et s'y noya.

**LAMOUROUX** (Jean-Vincent-Félix), naturaliste, né à Agen, le 3 mai 1779, fils d'un manufacturier de toiles peintes, étudia la chimie dans le dessein de perfectionner les procédés dont se servait son père; mais de rares dispositions pour la botanique le mirent bientôt en état de suppléer son maître, le professeur Saint-Amans; et, en 1808, obligé par les circonstances d'abandonner toute opération commerciale, Lamouroux put remplir, d'une manière honorable, la chaire d'histoire naturelle à l'académie de Caen. Dès lors il se livra en grand à ses goûts favoris : c'est surtout à l'histoire naturelle de la mer qu'il a fait faire d'importants progrès; ses collections, très-riches et très-complètes, sont maintenant au musée de Caen. Il mourut dans cette ville, le 26 mars 1825. Outre un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils scientifiques, et dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle,* il a publié : *Dissertation sur plusieurs espèces de fucus,* etc., Agen, 1805, in-4°; *Essai sur les genres de thalassiophytes non articulés,* 1813, in-4°; *Histoire des polypiers coralligènes flexibles,* 1816, in-8°; *Exposition méthodique des genres de l'ordre des polypiers,* etc., 1821, in-4°; *Résumé d'un cours élémentaire de géographie physique,* etc., 1821, in-8°. On lui doit encore la publication de quelques volumes d'une édition de *Buffon,* 1824, et suivantes, qui a été terminée par Desmarets.

**LAMPE** (Frédéric-Adolphe), théologien protestant, naquit le 19 février 1683 à Dethmol, dans le comté de

la Lippe. Après avoir terminé ses études, il fut élevé au pastorat, et chargé de desservir différentes églises. Il fut ensuite appelé à Utrecht pour y professer la théologie et l'histoire ecclésiatique. Il se démit de cet emploi au bout de quelques années, et alla occuper la place de premier pasteur de l'église Saint-Étienne de Brême. Il mourut en cette ville d'une hémorragie le 3 décembre 1729. On a de lui : *De cymbalis veterum libri tres,* Utrecht, 1703, in-12, figures; *Exercitationum sacrarum dodecas,* Brême, 1715; *Synopsis Historiæ sacræ et ecclesiasticæ ab origine mundi ad præsentia tempora,* Utrecht, 1721, in-8°; *Commentarius analytico-exegeticus tam litteralis quàm realis Evangelii secundùm Joannem,* Amsterdam, 1724-1725, 3 vol. in-4°; *Historia ecclesiæ reformatæ in Hungariâ et Transsylvaniâ ex monumentis fide dignis et multis accessionibus locupletata,* Utrecht, 1728, in-4°.

**LAMPILLAS** (D. François-Xavier), littérateur espagnol, né à Jean en 1739, occupait la chaire de belles-lettres au collége des jésuites de Séville, lors de la suppression de la société. Retiré à Gênes, où il mourut en 1798, l'abbé Lampillas apprit la langue italienne, et publia *Saggio storico,* Gênes, 1778-81, 6 vol. in-8°, c'est un essai historique et apologétique de la littérature espagnole, pour répondre aux ex-jésuites Bettinelli et Tiraboschi, qui en avaient parlé trop défavorablement. L'ouvrage de Lampillas eut beaucoup de succès; Bettinelli et Tiraboschi répliquèrent par deux lettres que l'écrivain espagnol réfuta victorieusement. Ces diverses pièces furent imprimées à Rome en 1791, et leurs succès encouragèrent d'autres jésuites espagnols à publier de bons ouvrages qui firent peu à peu revenir les Italiens de leurs préjugés contre la langue et la littérature de Caldéron et de Cervantès.

**LAMPINET** (Ferdinand), conseiller au parlement, mort à Besançon en 1720, a laissé manuscrits plusieurs ouvrages, dont les copies sont très-recherchées. On cite entre autres : *Histoire du parlement de Franche-Comté,* in-fol.; *Actes des saints de la province de Franche-Comté,* in-fol.; *Bibliothèque séquanoise,* in-fol., composée de plus de 500 articles.

**LAMPREDI** (Urbain), né à Naples en 1761, étudia d'abord les belles-lettres, la poésie et les mathématiques, et acquit une connaissance profonde des langues grecque et latine. Se destinant à l'état ecclésiastique, il suivit pendant 5 ans des cours de théologie, et reçut les ordres sacrés. Il s'occupa aussi de politique. Ayant embrassé la cause des Français lorsqu'ils vinrent dans sa patrie, en 1799, il fut obligé de se retirer avec eux, et se rendit en France, où il obtint une place de professeur au collége de Sorèze. Bientôt il se rendit à Paris, où plusieurs savants et littérateurs italiens s'étaient réfugiés par suite des événements politiques. Il s'y trouvait encore en 1806. Nommé professeur de mathématiques des pages du vice-roi (Eugène Beauharnais), l'inconstance de son caractère lui fit quitter cette place pour se rendre à Naples, où il fut chapelain du ministre de la justice Ricciardi. Lampredi mourut dans cette ville le 22 février 1836. Outre des traductions italiennes très-estimées de divers passages d'Homère, d'Oppien, de Tryphiodore, etc., on a de lui : *Osservazioni sopra il giudizio pronunciato in Firenze intorno ad alcune opere italiane,* Milan, 1811, in-12; *Lettere filologiche e critiche seguite da un dialogo intorno all' opera del cavalier Vincenzo Monti intitolata Proposta d'alcune correzioni ed aggiunte al vocabolario della Crusca,* Naples et Milan, 1820, in-8°; *Lettere a Vincenzo Monti intorno alla sua traduzione dell' Illiade d'Omero,* Milan, 1827, in-8°; *I fenomeni e le apparenze celesti di Arato Solitano,* etc., Naples, 1831, in-8°, avec figures.

**LAMPRIDE** (Ælius LAMPRIDUS), historien latin, vivant sous les règnes de Dioclétien et de Constance Chlore, a écrit la *Vie de Commode, d'Héliogabale, d'Alexandre Sévère,* etc. Ce qui nous reste de Lampride, ou pour mieux dire ce qu'on lui attribue, fait partie des *Historiæ augustæ scriptorum,* dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1671, 2 vol. in-8°. Vossius (*De Historia latina*) et Fabricius (*Bibliotheca latina*) croient que Lampride et Spartien ne sont qu'un seul écrivain; mais cette opinion a été réfutée par de Moulines dans la préface de sa traduction des *Écrivains de l'histoire auguste,* déjà traduite par l'infatigable de Marolles.

**LAMPRIDE** (Benoît), poëte latin, né à Crémone vers la fin du 15e siècle, fut choisi par le savant Jean Lascaris pour remplir une chaire au collége des Grecs fondé nouvellement à Rome par Léon X. Après la mort de ce pontife, Lampride ouvrit une école particulière à Padoue, refusa de se présenter pour occuper une chaire dans une université, et mourut en 1540 ou 1542 à la cour du duc de Mantoue, qui lui avait confié l'éducation de ses fils. Ses *Poésies, Odes, Épîtres, Élégies* et *Épigrammes,* Venise, 1540, in-8°, ont été insérées dans plusieurs recueils, entre autres dans le 6e vol. des *Carmina illustrium poetarum italorum,* Florence, 1719.

**LAMPSONIUS** (Dominique), de Bruges, cultiva les lettres et les arts, et après avoir été, en Angleterre, attaché au cardinal Polus, il revint en Belgique, à la mort de ce prélat, et fut consécutivement secrétaire de trois évêques de Liége. Il a publié en vers latins : *Elogia in effigies pictorum celebrium Germaniæ inferioris,* Anvers, 1572, in-4°. On a encore de lui : *Psalmi pœnitentiales lyricis versibus redditi,* le *Typus vitæ humanæ,* à la suite du recueil des *Poemata et effigies trium fratrum Belgarum,* et enfin une *Vie de Lambert Lombard,* peintre et architecte liégeois du 15e siècle, écrite en latin et en prose, Bruges, 1565, in-8°. Il mourut à Liége en 1599, dans la 67e année de son âge.

**LAMPSONIUS** (Nicolas), frère du précédent, protonotaire apostolique, chanoine et doyen de Saint-Denis de Liége, cultivait aussi la poésie latine; et quelques-unes de ses productions ont été réunies à celles de son frère à Liége, 1626. Il termina sa carrière à Liége en 1635, dans un âge avancé. Deux pièces assez étendues de Dominique Lampsonius se trouvent recueillies dans les *Deliciæ poetarum belg.,* tome III.

**LAMPUGNANI** (Jean-André), domestique de Galéaz Sforce, duc de Milan, tua ce prince dans l'église de Saint-Étienne (26 décembre 1476), assisté de Charles Visconti et Jér. Olgiati; il périt avec eux l'année suivante au milieu des tortures.

**LAMPUGNANI** (Augustin), de Milan, abbé d'un couvent de bénédictins, membre de l'académie *degl' Incogniti* de Venise, vivait au milieu du 17e siècle. On a de lui : *Lettre à l'académie degl' Incogniti,* Bologne, 1641,

in-12; *Lumi della lingua italiana*, 1652, in-12; *Diporti academic.*, Milan, 1653, in-8°.

**LAMPUGNANI** (Jérôme), jurisconsulte de Milan, mort en 1644, après avoir professé le droit dans plusieurs villes d'Italie, a publié : *Compendium introductionis ad justinianeas institutiones; De ratione studendi in utroque jure*, etc., 1644.

**LAMURE.** *Voyez* **MURE.**

**LANA** (Louis), peintre, né à Modène en 1597, mort directeur de l'académie de peinture de cette ville en 1646, fut l'un des plus heureux imitateurs du Guerchin. On regarde comme son chef-d'œuvre le tableau composé pour l'église *del Voto* de Modène, représentant cette ville délivrée de la peste.

**LANA TERZI** (François), jésuite et physicien, né à Brescia le 13 décembre 1631, mort dans cette ville le 26 février 1687, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Magisterium naturæ et artis*, Brescia, 1684, 1686, et Parme, 1692, 3 vol. in-fol., dans lequel les détracteurs de Montgolfier ont prétendu qu'il avait puisé la première idée de ses aérostats, et dont ils ont donné un extrait intitulé : *Navis volans*, Naples, 1784.

**LANAY** (Jean de), doyen du collége des chirurgiens de Paris, mort en 1641, était né à Bois-Commun, dans la Beauce, vers le milieu du 16e siècle. Il n'est guère connu que par deux éditions (grec-latin) des *Aphorismes d'Hippocrate*, qu'il publia à Paris en 1629, et en 1628, in-8° : la première lui avait attiré quelques critiques, il y répondit dans la seconde par un écrit intitulé : *In censuram nonnullorum medicorum parisiensium apologia.*

**LANÇAROT**, navigateur portugais, attaché au prince Henri, fut mis en 1447 à la tête d'une flotte de 28 vaisseaux, remporta de nombreuses victoires sur les Mores, alla reconnaître au sud du désert la rivière d'*Ordek*, déjà découverte, la remonta à une certaine distance, et lui donna le nom de *Senaga*, ou *Sénégal*, qui était celui d'un More qu'il venait de faire mettre à terre.

**LANCASTER** (Jacques), navigateur anglais, fut le premier qui commanda une flotte expédiée par ses compatriotes pour les Indes orientales. Il partit de Plymouth avec 3 vaisseaux le 10 avril 1591, en perdit un dans le canal de Mosambique, fit plusieurs prises sur les Portugais, alla jusqu'à Malac, vint mouiller à Ceylan, et après avoir recueilli partout où il avait abordé, des renseignements sur le commerce, fit voile pour l'Europe le 8 décembre 1692. Le manque de vivres le força de relâcher au golfe de Paria. Il fut ensuite jeté par les tempêtes jusqu'aux Bermudes, et revint aborder sur un îlot voisin de Saint-Domingue. Descendu à terre avec 21 des siens, il y fut abandonné par son vaisseau que le reste de l'équipage emmena. Un bâtiment français vint le secourir, le prit à bord, et le conduisit à Saint-Domingue. Lancaster débarqua ensuite heureusement à Dieppe, et, le 24 mai 1593, revit l'Angleterre : l'année suivante, il fit un voyage au Brésil. On lui confia, en 1601, le commandement d'une nouvelle expédition, dans laquelle il eut Jean Davis pour premier pilote. Le 18 avril, il appareilla de Torbay : arrivé dans la mer des Indes, il présenta les lettres de sa souveraine au roi d'Achem, qui l'accueillit avec distinction. Il conclut un traité avec ce prince; et, malgré les obstacles que lui suscitèrent les Portugais, il réussit dans son projet d'établir des relations de commerce. Il laissa dans le pays deux de ses compatriotes pour suivre les affaires entamées, fit un grand butin sur les Portugais, alla ensuite à Bantam, où le même succès couronna ses démarches; et le 20 février 1603, il quitta Java pour revenir en Europe. Assailli dans le golfe de Mosambique par une tempête affreuse, une partie de l'arrière de son vaisseau fut emportée. Le 11 septembre, il mouilla heureusement aux Dunes. L'assurance positive, donnée par Lancaster sur le passage au nord-ouest, détermina les Anglais à le tenter : on expédia donc Weymouth et Hudson, et successivement d'autres navigateurs, qui ne réussirent pas. Baffin, un de ceux qui s'avancèrent le plus, donna le nom de *Lancaster's Sound* à une grande baie qu'il aperçut au milieu des glaces par 74° de latitude nord. Lancaster fut ensuite récompensé de ses services par le titre de chevalier. Il mourut en 1620. Ses voyages se trouvent dans le 5e volume de Hakluyt et le 1er volume de Purchas.

**LANCASTER** (Nathaniel), écrivain anglais, né dans le Cheshire vers l'année 1700, fut recteur de Stamford Rivers près Ongar dans le comté d'Essex, et mourut en 1775. On a de lui : *Essai sur la délicatesse*, 1748, réimprimé par Dodsley dans ses *Pièces fugitives ;* un poëme rapsodique imprimé sous le voile de l'anonyme, et intitulé le *Vieux Serpent*, ou *le Méthodisme triomphant*, et un sermon sur l'*Amour de la patrie*, 1746, in-4°.

**LANCASTER** (Joseph), connu par la méthode d'enseignement mutuel qui porte son nom, quoiqu'il n'en soit pas l'inventeur, né le 25 novembre 1778 en Angleterre, s'attacha d'abord à la secte des quakers, et s'en sépara pour se vouer exclusivement à l'instruction des enfants. Ayant connu le mode d'enseignement pratiqué depuis des siècles dans l'Hindoustan, il le perfectionna et l'appliqua le premier en Angleterre, avec un succès d'autant plus rapide, qu'il eut à lutter dès le principe contre les autres instituteurs. La méthode lancastrienne, introduite en France après la restauration, y devint une affaire de parti. Pendant plusieurs années elle y fut attaquée et soutenue avec une incroyable passion de part et d'autre. Lancaster lui-même était à peu près traité de la même manière en Angleterre, où il ne trouvait que des prôneurs enthousiastes ou des ennemis acharnés. Ceux-ci l'emportèrent : son école, d'abord si fréquentée, devint déserte; poursuivi par ses créanciers, il fut mis plusieurs fois en prison pour dettes; ses protecteurs finirent par se lasser. Il s'embarqua pour les États-Unis, dans l'espoir d'y rétablir sa fortune, et il y mourut à New-York le 24 septembre 1838. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus connu : *Améliorations dans l'éducation*, 1803, in 8°, a été traduit en français par le duc de la Rochefoucault-Liancourt, sous ce titre : *Système anglais d'instruction*, etc., Paris, 1815, in-8°.

**LANCASTER** (Edmund ou Edmond, dit *le Bossu*, comte de), fils puîné du roi d'Angleterre Henri III, et d'Éléonore de Provence, naquit à Londres en 1245. Il était à peine âgé de 8 ans lorsque son père le nomma comte de Chester, et que l'évêque de Romanie, de l'ordre des frères prêcheurs, l'investit, au nom du pape, de la souveraineté de la Sicile et de la Pouille, avec le titre de roi de Sicile; titre fictif, puisque Conrad, le vé-

ritable souverain, existait encore. De 1264 à 1268 Henri III fit don à son fils des biens de Simon de Montfort, comte de Leicester, qui venaient d'être confisqués, et de beaucoup d'autres domaines, en lui conférant d'abord le titre de comte de Derby, et ensuite celui de comte de Leicester et de Lancaster, et de gardien du royaume. Edmund épousa, en 1269, une riche héritière, Aveline, fille de Guillaume, comte d'Albemarle, dont il n'eut point d'enfants. Il se rendit ensuite dans la terre sainte, d'où il revint en 1271. A la mort de Henri III, arrivée en 1272, Édouard, son fils aîné, se trouvait en Palestine, et il était à craindre qu'Edmund ne profitât de la circonstance pour se faire reconnaître roi au préjudice de son frère absent. Mais, soit qu'il ne voulût, soit qu'il n'osât rien entreprendre, il ne s'opposa pas à ce qu'Édouard fût proclamé, malgré son absence. A son retour, Édouard, pour reconnaître cette marque de fidélité, fit diverses concessions à son frère Edmund, et disposa entre autres, en sa faveur, du comté de Champagne. Ce prince lui fut toujours fidèle, et combattit avec courage dans les rangs de l'armée anglaise envoyée contre l'Écosse. De violentes querelles entre des matelots anglais et des sujets du roi de France, qui se terminèrent par un sanglant engagement, dans lequel plusieurs vaisseaux français furent capturés et près de 15,000 hommes tués ou noyés, provoquèrent le ressentiment de Philippe le Bel, qui somma le roi d'Angleterre (1293), en sa qualité de duc d'Aquitaine, à comparaître pour répondre à ces insultes. Édouard, occupé à cette époque de ses projets contre l'Ecosse, fit offrir par son ambassadeur, l'évêque de Londres, un dédommagement aux victimes du parti français, pourvu que les Anglais obtinssent aussi compensation. Mais cette proposition ayant été rejetée, Édouard, qui avait besoin de la paix, envoya en France, comme négociateur, son frère Edmund, époux actuel de la reine douairière de Navarre, mère de Jeanne, reine de France. Les deux princesses offrirent leurs bons offices, et signèrent, le 1er janvier 1294, un traité par lequel la Guienne dut être remise entre les mains du roi de France, qui s'engageait à la rendre immédiatement, en acceptant des satisfactions convenables pour les autres injures dont il avait à se plaindre. A l'expiration des quarante jours du délai qui avait été fixé, le comte de Lancaster rappela à Philippe son engagement; il n'obtint d'abord que des réponses évasives, et, sur de nouvelles instances, il reçut ensuite un refus positif, bientôt suivi d'un jugement qui déclarait la Guienne confisquée. A son retour en Angleterre Edmund prit part à la guerre contre les Gallois, et fut envoyé en France, en 1295, avec une armée de 7,000 hommes, pour reconquérir la Gascogne. Il obtint d'abord quelques avantages sur les Français auprès de Bordeaux, mais étant tombé malade, il mourut à Bayonne, en 1296.

**LANCASTER** (Thomas, comte de), fils du précédent et de Blanche, reine douairière de Navarre, succéda, en 1296, aux grands biens laissés par son père, et en fit hommage au roi Édouard Ier, son oncle, en 1298. Cousin germain du roi Édouard II, et premier prince du sang, le comte de Lancaster était en même temps le sujet le plus puissant et le plus riche du royaume. Turbulent et factieux par caractère, il haïssait mortellement Pierre Gaveston, favori du roi. La haute faveur de Gaveston et son insolence avaient irrité au dernier point les barons, qui se confédérèrent, et, réunissant une armée sous la conduite du comte de Lancaster, qu'ils avaient placé à leur tête, forcèrent Édouard II à éloigner son favori (1518). Gaveston, rappelé l'année suivante, brava de nouveau l'animosité des grands. Indignés de cette audace et certains de la faiblesse du roi, les barons le forcèrent à consentir que des commissaires nommés par eux gouvernassent le royaume. D'après un nouveau règlement, signé en 1511, Gaveston fut banni, mais, en 1512, Édouard, qui ne pouvait vivre sans ce favori, l'ayant rappelé auprès de lui, les seigneurs résolurent d'employer la violence pour achever sa ruine. Le comte de Lancaster s'unit étroitement aux comtes de Warwick, de Pembroke, d'Arundel, de Hereford, de Warren, à l'archevêque de Cantorbery, et à plusieurs autres évêques et barons, et ils résolurent tous, d'un commun accord, de prendre les armes, dans le seul but, disaient-ils, de soutenir les droits de l'Église et de l'État, et Lancaster fut élu chef de la confédération. Sous prétexte d'un tournoi, ils rassemblèrent secrètement les chevaliers de leur parti. Ne trouvant pas le roi à York, Lancaster se dirigea en toute hâte sur Newcastle. Édouard n'eut que peu d'heures pour évacuer la place avant l'arrivée des barons. Il s'enfuit à Tynmouth, malgré les larmes et les prières de sa femme, s'embarqua avec Gaveston à bord d'un vaisseau, et débarqua à Scarborough. Le favori, pour plus de sûreté, resta dans le château; le roi se rendit à York, où il déploya la bannière royale. Lancaster revint alors sur ses pas, campa entre York et Scarborough, et donna commission aux comtes de Surrey et de Pembroke d'assiéger le château, où il savait que Gaveston était enfermé. Après quelques jours de siége Gaveston fut contraint de se remettre à la discrétion de ses ennemis, qui lui accordèrent une capitulation par laquelle il lui fut promis qu'on le ferait parler au roi, et qu'il ne serait jugé que par ses pairs, dans la forme ordinaire. Mais le comte de Warwick, qui s'était fortement opposé à l'entrevue du roi et de son favori, ayant trouvé moyen d'enlever celui-ci par force, le conduisit à Warwick, et, de concert avec quelques autres seigneurs lui ayant fait sommairement son procès, lui fit trancher la tête, en présence des comtes de Lancaster, de Hereford et de Surrey. Après ce meurtre les confédérés poursuivirent le roi, et le forcèrent à leur accorder une amnistie pour tout ce qui s'était passé, sous la condition de lui faire une réparation publique; acte qui eut lieu, en 1313, dans la grande salle de Westminster, devant tout le peuple. Craignant de se livrer ensuite entre les mains du roi, le comte de Lancaster et quelques autres seigneurs refusèrent de le servir dans la guerre qu'il fit aux Écossais en 1314 et qui se termina par la bataille de Bannock-Burn (24 juin 1314), où les Anglais éprouvèrent une déroute complète. Suivant Lingard, le comte de Lancaster fut placé, en 1316, à la tête de l'administration du royaume; mais il ne consentit à remplir les fonctions de président que sous trois conditions : qu'il lui serait permis de se retirer si le roi refusait de suivre son avis; que rien d'important ne serait fait sans qu'il eût été consulté, et enfin que les conseillers inutiles se-

raient congédiés par l'autorité du parlement. Édouard, principalement animé contre le comte de Lancaster, lui suscita une affaire que la défiance la plus excessive n'aurait pas été capable de prévenir. Pendant que ce seigneur se tenait éloigné de la cour, un chevalier, nommé Saint-Martin, homme d'une très-petite mine et qui avait la taille d'un nain, présenta aux juges une requête pour réclamer la femme du comte de Lancaster, héritière des maisons de Lincoln et de Salisbury, en soutenant qu'il avait couché avec elle, et qu'elle lui avait fait une promesse de mariage avant que de s'engager avec le comte. Cette dame, mécontente de son mari, ayant, à sa honte éternelle, reconnu la vérité du fait, fut adjugée, avec tous ses biens, à cet indigne prétendant. Un affront de cette nature, fait à un prince du sang royal extraordinairement aimé du peuple, excita une vive indignation contre Édouard. Les barons, mécontents de la conduite du roi, qui avait prorogé et révoqué le parlement sur leurs instances, coururent de toutes parts aux armes. Néanmoins le légat du pape et quelques seigneurs plus modérés s'étant entremis, un accord fut conclu et signé à Leek, le 9 août 1318, et confirmé, trois jours après, par le parlement. Les seigneurs avaient introduit à la cour un jeune homme nommé Hugues Spencer, qu'ils croyaient dévoué à leurs intérêts, et lui avaient procuré une place de chambellan dans la vue de se servir de lui comme d'un espion. Mais leur projet tourna contre eux-mêmes. Il ne tarda pas, en effet, à force de patience et de souplesse, à gagner les bonnes grâces du roi. De son espion il devint son confident, et remplit enfin dans son cœur la place que Gaveston y avait autrefois occupée. Il devint, ainsi que son père, qu'il avait fait nommer comte de Winchester, odieux à la nation, et particulièrement à la noblesse. Le comte de Lancaster, toujours populaire, et ennemi juré du roi, malgré leur réconciliation extérieure, avait su profiter de ces conjonctures pour former un parti contre les deux favoris. L'ancienne confédération fut renouvelée en 1320. Après avoir saccagé les terres des deux Spencer, Lancaster et les barons surent inspirer une telle crainte au roi qu'il se vit obligé de consentir à l'exil des favoris. Mais un prétexte qui s'offrit à Édouard lui ayant permis d'assembler des troupes pour venger une insulte personnelle que lord Badlesmere avait faite à la reine, il rappela le jeune Spencer, ainsi que son père, et, ayant jeté dans un terrible embarras les barons qui n'avaient pas eu le temps de se concerter et de lever une armée, les attaqua séparément, en intimida plusieurs qui se soumirent, et poursuivit sur out avec acharnement le comte de Lancaster, le plus puissant d'entre eux, quoique sa popularité semblât depuis quelque temps sur son déclin. Battu près de Burgh par le chevalier André Harcley, gouverneur de Carlisle, Lancaster, après avoir fait des efforts inutiles pour rallier ses troupes, ne put éviter le malheur d'être pris, avec 95 barons ou chevaliers, et il fut conduit d'abord à York, et de là à son château de Pontfract. Ce malheureux prince se vit d'abord exposé aux insultes de soldats qui l'appelaient par moquerie *le roi Arthur,* à cause de certaines lettres qu'on avait interceptées, et où il était désigné par ce nom. Peu de jours après (22 mars), le roi, s'étant rendu à Pontfract, le fit comparaître en jugement devant 6 comtes et barons qui l'accompagnaient, et parmi lesquels se trouvaient les deux Spencer. Cette assemblée, réunie à la hâte et peu nombreuse, le condamna, comme traître, à être traîné, pendu et mis en quartiers. Mais comme il était d'extraction royale, le roi voulut bien lui épargner l'infamie de ce supplice, et il lui fit trancher la tête.

**LANCASTER** (Henri, comte de), frère du précédent, dont il prit le titre aussitôt après sa mort, s'appelait auparavant comte de Leicester. En 1326, la reine Isabelle, débarquée en Angleterre avec Mortimer, appela les Anglais à la révolte; Henri de Lancaster se joignit à elle contre son mari, Édouard II, et fut un des principaux barons qui firent déposer ce souverain, et nommer par le parlement le jeune prince royal gardien du royaume, au nom et du droit de son père. Lancaster s'empara du jeune Spencer et du chancelier Baldock, qui s'étaient retirés dans les bois près du château de Lantressan. Mécontent, ainsi que d'autres seigneurs, de ce que la reine et Mortimer avaient usurpé toute l'autorité contre l'intention du parlement, qui avait nommé douze barons pour avoir soin des affaires publiques, Lancaster et ses adhérents refusèrent d'assister à l'assemblée dans laquelle Mortimer fut créé comte de la Marche. Ils avaient déjà commencé à tenir des conférences secrètes et à former des projets pour réformer le gouvernement, lorsque la reine et son favori furent avertis de leurs menées. Le comte de Lancaster, qu'ils regardaient comme l'auteur de ce complot et le chef des mécontents, fut la première victime qu'ils résolurent de sacrifier à leur sûreté. Il leur fournit bientôt un prétexte en refusant de livrer Thomas Withers, qui venait de tuer lord Holland, considéré comme l'ennemi capital de la maison de Lancaster, et l'un des principaux auteurs de la mort du comte Thomas. La reine anima le roi contre le comte de Lancaster. Dès que Lancaster apprit qu'on avait dessein de l'attaquer il fit de son côté (1328) des préparatifs pour se défendre, et forma une association dans laquelle entrèrent Edmond, comte de Kent, et Thomas, comte de Norfolk, oncles du roi, le lord Beaumont et quelques autres seigneurs qui convinrent tous d'opposer la force à la force, si on les attaquait. Ils publièrent en même temps un manifeste contenant les motifs de leur armement, tous tirés des griefs du royaume et de l'intérêt public. Vivement pressé par les troupes royales, avant d'avoir eu le temps de terminer ses préparatifs, Lancaster, inopinément abandonné d'ailleurs des comtes royaux, et désespérant du succès, accepta le pardon que l'archevêque de Cantorbery fut chargé de lui offrir, en s'engageant à payer la moitié de la valeur de ses domaines. En 1330, sous prétexte que le comte de Lancaster avait donné son approbation à une conspiration supposée du comte de Kent, Mortimer le fit emprisonner ainsi que plusieurs autres seigneurs dont il se défiait. Il fut mis en liberté l'année suivante (1331), lorsque le roi Édouard III, ayant fait arrêter et exécuter le comte de la Marche, eut pris lui-même les rênes du gouvernement. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée en 1345, on ne voit pas que le comte de Lancaster ait fait des actions dont le souvenir doive être conservé par l'histoire.

**LANCASTER** (Henri, comte et plus tard duc de), fils du précédent, reçut en 1338, d'Édouard III, pour

récompense de ses services dans la guerre d'Écosse, le titre de comte de Derby. Chargé la même année d'attaquer l'île de Cagant, dont les Français s'étaient emparés et où ils avaient mis une garnison, il fut grièvement blessé et renversé sur le champ de bataille. En 1339 Derby fit la guerre de Flandre, sous les ordres du roi lui-même, et se trouva 2 ans après au combat naval que ce prince livra devant Sluys, et dans lequel les Français furent battus. Après avoir été employé dans plusieurs négociations qu'il termina heureusement, le comte de Derby reçut en 1342 le commandement de l'armée destinée à agir contre les Écossais, mais qui ne fit rien de remarquable. Le talent qu'il avait montré pour les négociations décida le roi à l'envoyer en Espagne (1344), accompagné du comte de Salisbury, pour traiter avec Alphonse XI, roi de Castille, relativement à des différends survenus entre leurs sujets respectifs. Il se rendit ensuite à Rome afin de négocier, par l'intermédiaire du pape, la paix entre Philippe de Valois et Édouard. De retour d'une nouvelle mission auprès du roi de Castille, le comte de Derby fut nommé lieutenant d'Édouard en Aquitaine. Il se rendit avec une armée dans cette province, attaquée alors par les Français qui y avaient fait de grands progrès. Débarqué à Bayonne le 6 juin 1345, Derby marcha sur Bordeaux, et, secondé par le brave Manny, reprit la plupart des places que l'ennemi avait conquises. La cour de France, ayant enfin rétabli ses finances, commença de grands préparatifs, et le duc de Normandie, accompagné du duc de Bourgogne et d'une foule de noblesse, conduisit contre Derby une puissante armée qui l'obligea de se tenir sur la défensive. Ne pouvant s'opposer au siége et à la prise d'Angoulême, il se vit contraint d'inviter Édouard à lui envoyer des renforts. Lorsqu'il les eut reçus il put reprendre l'offensive, tandis que le roi d'Angleterre s'embarquait pour Sluys, afin d'y rejoindre les députés de Flandre, avec lesquels il était en pourparlers. La retraite du duc de Normandie de la Guienne laissa le comte de Lancaster maître du champ de bataille. Il profita de sa supériorité pour s'emparer de Mirabeau, de Lusignan, de Taillebourg et de Saint-Jean-d'Angély. Poitiers lui ouvrit aussi ses portes; il poussa ses incursions jusque sur les bords de la Loire, remplit les provinces méridionales de la France d'horreur et de dévastation, et ramena ses troupes chargées de dépouilles dans leurs quartiers d'hiver. Il assista au siége et à la prise de Calais, et fut admis en 1350 dans la Société des chevaliers de la Jarretière, qu'Édouard venait de créer. Dans la bataille navale qui se donna le 29 août, entre Calais et Douvres, où Édouard vainquit une flotte espagnole commandée par don Carlos de la Cerda, le comte de Lancaster vint au secours du prince de Galles, dont le vaisseau était sur le point de couler bas, et l'arracha à la mort. En 1352 le roi accorda au héros anglais le titre de duc de Lancaster. Parti la même année, avec la permission d'Édouard, pour aller combattre les infidèles, il retournait en Angleterre après avoir appris qu'une trêve venait d'être conclue entre les chrétiens et les mahométans, lorsqu'il eut une vive discussion avec Othon, duc de Brunswick, et lui proposa de la terminer par un duel. La querelle ayant été soumise, d'un commun accord, à l'arbitrage du roi de France, ce prince réconcilia les deux adversaires. En 1357 Lancaster fut nommé lieutenant et capitaine général dans le duché de Bretagne, pour le roi d'Angleterre et pour Jean de Montfort, alors mineur. Ce fut surtout par ses conseils qu'Édouard conclut avec le roi Jean, le 8 mai 1360, le célèbre traité de Bretigny. Lancaster mourut de la peste, en 1362, à Leicester. En lui s'éteignit la première maison de Lancaster.

**LANCASTER** (Jean de Gand, duc de), 3e fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, naquit en 1339 à Gand dans les Pays-Bas, où la reine Philippe de Hainaut, sa mère, résida pendant 3 ans. Il épousa, en 1359, Blanche, fille et héritière de Henri, comte et depuis duc de Lancaster, titre auquel il succéda, à la mort de son beau-père, arrivée en 1362. Pierre le Cruel, roi de Castille, chassé de ses États par Henri de Transtamare, son frère, s'étant rendu à Bordeaux pour implorer l'assistance du prince de Galles, celui-ci leva une armée de 30,000 hommes, et, se mettant à sa tête, pénétra en Espagne, dispersa les ennemis à la bataille de Najara (1367), où Jean de Gand montra une grande valeur, et rétablit sur le trône le monarque espagnol, qui paya ce service de la plus noire ingratitude. Vaincu et tué par son frère l'année suivante, Pierre le Cruel laissa 2 filles qui se réfugièrent dans la Guienne, où le duc de Lancaster épousa l'aînée, en 1370, un an après avoir perdu sa première femme. Ce prince prit incontinent le titre de roi de Castille et de Léon, annonçant par là son dessein de revendiquer les droits qu'il tenait de la fille de Pierre le Cruel. Cette démarche impolitique, ou tout au moins prématurée, obligea Henri de Transtamare à s'unir encore plus étroitement avec la France. Les Français ayant rompu le traité de Brétigny, et les villes cédées aux Anglais par ce traité s'étant révoltées, le duc de Lancaster et le comte de Cambridge, son frère, passèrent en Angleterre pour y solliciter des secours. Édouard III, leur père, décidé à faire un puissant effort en Gascogne, assembla une armée de 30,000 hommes dont il donna le commandement au duc de Lancaster, lequel prenait toujours en Angleterre le titre de roi de Castille. Ce prince, étant débarqué à Calais, traversa la plus grande partie de la France pour se rendre à Bordeaux; les Français le harcelèrent tellement dans cette longue marche, et il y perdit tant de monde qu'il lui restait à peine la moitié de son armée quand il atteignit sa destination. La trêve conclue en 1371, ayant été prorogée, il revint en Angleterre avec les débris de ses troupes. L'âge avancé et les infirmités d'Édouard III le déterminèrent à résigner en grande partie l'administration entre les mains du duc de Lancaster, malgré l'extrême impopularité de ce prince. Mais le parlement réclama et obtint son éloignement, sans doute à l'instigation du prince de Galles : ce héros cessa d'exister le 8 juin 1376; immédiatement après sa mort, le roi s'empressa de rappeler auprès de lui le duc de Lancaster qu'il plaça de nouveau (1377) dans le poste que celui-ci avait été obligé de quitter. Pendant que tout cela se passait à la cour, Jean Wiclef, docteur en théologie de l'université d'Oxford, publia ses opinions qui furent condamnées par le pape Grégoire XI. L'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres, chargés de faire souscrire l'hérésiarque à cette condamnation, et, en cas de refus, de le citer à Londres, le sommèrent d'abord de se

trouver au synode qu'ils avaient convoqué dans cette ville, malgré la crainte que leur inspiraient les nombreux partisans de Wiclef, et surtout le duc de Lancaster, dont l'autorité n'était guère moins grande que celle du roi. En effet cette crainte n'était pas sans fondement, car l'évêque de Londres ayant voulu forcer Wiclef à se tenir debout et découvert devant eux pendant son interrogatoire, le duc de Lancaster ne voulut pas y consentir, et la dispute s'échauffant sur ce sujet, il en vint jusqu'à menacer l'évêque. Le peuple, croyant le prélat en danger, prit son parti avec tant de chaleur que Lancaster jugea prudent de se retirer, en emmenant Wiclef. Peu après cet événement le roi Édouard tomba malade et expira le 21 juin 1377. Richard, alors âgé seulement de 11 ans, fut couronné sans opposition, le 16 juillet 1377, 24 jours après la mort d'Édouard. Lancaster, l'aîné des trois frères, se chargea avec le comte de Cambridge de l'administration des affaires, en attendant la tenue du parlement, qui ne devait s'assembler qu'au mois d'octobre. Le parlement nomma plusieurs gouverneurs au jeune roi pour prendre soin de son éducation, et ordonna que les trois oncles fussent régents du royaume, mais il leur associa quelques évêques et des seigneurs laïques. Cette précaution fut un grand sujet de mortification surtout pour le duc de Lancaster, qui s'était flatté de l'espoir d'être seul régent, il acheva d'équiper la flotte qu'il préparait depuis longtemps, non pour garder les côtes et pour protéger les navires marchands, comme il s'y était obligé, mais pour rétablir le duc de Bretagne que le roi de France avait chassé de ce duché. Lorsque la flotte fut en état d'être mise en mer, Lancaster s'y embarqua lui-même (1378) et fit voile pour la Bretagne, où il assiégea Saint-Malo. Mais il trouva tant d'obstacles à ce siége de la part de Duguesclin, qui commandait l'armée française, qu'il fut contraint de renoncer à son entreprise. Quoique l'Angleterre fût en guerre avec la France et avec l'Écosse, et qu'elle eût quelque peine à défendre ses propres côtes, le duc de Lancaster eut assez de crédit dans le conseil pour la déterminer (1380) à envoyer des troupes au secours de Ferdinand, roi de Portugal, alors attaqué par Jean, roi de Castille. Lancaster voulut s'emparer du royaume de Castille, sur lequel il avait de justes prétentions. Le parlement ayant accordé les fonds nécessaires, Lancaster fit donner la conduite de ce secours au duc de Cambridge, son frère, se réservant de le suivre bientôt lui-même, accompagné de plus grandes forces. Cependant, comme la trêve avec l'Écosse allait expirer, il se chargea, avec l'assentiment du conseil, d'aller sur la frontière des deux royaumes, pour en négocier la prolongation, afin que l'envoi des troupes en Portugal n'éprouvât aucun obstacle. Cette trêve allait être signée quand un soulèvement général du bas peuple, qui s'était donné pour chef un couvreur de Deptford, nommé Walter, et qu'on appelait communément Wat-Tyler, ou Gautier le couvreur, mit tout à feu et à sang dans le royaume. Cette populace, irritée surtout contre le duc de Lancaster, réduisit en cendres le palais de ce seigneur. Le duc de Lancaster, qui était sur les frontières du nord quand la rébellion éclata dans la province de Kent, située à l'autre extrémité du royaume, se hâta, dès qu'il en eut appris la première nouvelle, de conclure une trêve de 3 ans avec les Écossais, et prit le parti de se retirer chez eux, où il s'arrêta jusqu'à ce que la sédition fût apaisée. En 1383, les Écossais ayant recommencé leurs irruptions, le parlement accorda au roi un subside pour leur faire la guerre. La conduite en fut confiée au duc de Lancaster, qui pénétra dans le pays ennemi, et s'avança jusqu'aux portes d'Edimbourg, ce qui força le roi d'Écosse à demander d'être compris dans la trêve de 10 mois, conclue entre la France et l'Angleterre. A son retour Lancaster, accusé de vouloir s'emparer du trône, se justifia aisément; mais secrètement averti d'un complot formé contre lui, il se retira dans son château de Pontfract, où il assembla quelques troupes, et fit d'autres préparatifs avec l'intention de se défendre, dans le cas où il serait attaqué. Une guerre civile était sur le point de s'allumer dans le royaume, quand la princesse de Galles, mère du roi, s'entremit pour procurer la paix (1385) avant qu'on eût commencé les hostilités. Elle y réussit enfin, après bien des voyages et des fatigues; et Richard, désabusé des soupçons qu'on avait voulu lui inspirer contre le duc son oncle lui rendit ses bonnes grâces. Il lui confia même cette année 60,000 hommes avec lesquels le duc marcha contre les Écossais qui venaient de faire une invasion en Angleterre; ils se retirèrent à son approche, et, en les poursuivant en Écosse, il vengea ses compatriotes par les ravages qu'il exerça dans le pays de leurs ennemis. Le roi Richard s'étant joint à lui, avec l'élite de son armée, tout promettait les plus grands succès, lorsque les Écossais opérèrent une diversion dans le Cumberland, où ils mirent tout à feu et à sang. Le duc de Lancaster fit ce qui dépendait de lui pour porter le roi à une vigoureuse résolution; mais celui-ci, cédant aux suggestions du comte d'Oxford, son favori, retourna honteusement à Londres sans vouloir combattre. La crainte de l'invasion des Français et des Écossais étant passée, le duc de Lancaster mit ses propres affaires sur le tapis, et demanda du secours au roi pour faire valoir les droits qu'il avait sur le royaume de Castille. Le parlement accorda l'argent nécessaire, et, lorsque tous les préparatifs furent achevés, le duc de Lancaster s'embarqua à Portsmouth, à la tête de 20,000 combattants, menant avec lui Constance de Castille, sa femme, et ses deux filles. Le duc s'arrêta quelque temps à Brest, et fit lever le siége que le duc de Bretagne avait mis devant cette place. Ensuite, ayant continué sa route, il arriva, le 7 août 1386, à la Corogne, où il fit débarquer ses troupes. Il se rendit aussitôt maître de diverses places dans la Galice, et enfin de Saint-Jacques-de-Compostelle, où il passa l'hiver. Ses succès, pendant la campagne, sans être assez décisifs pour le mettre en état de conquérir le pays dont il était souverain titulaire, obligèrent toutefois le roi de Castille à faire avec lui un traité par lequel ce prince s'engagea à lui payer comptant 600,000 livres, et à lui assigner une pension annuelle de 40,000 livres durant sa vie et celle de la duchesse sa femme. Ce traité fut suivi du mariage de la princesse Catherine, fille du duc et de Constance, avec Henri, fils aîné du roi de Castille, en faveur duquel le duc et la duchesse se départirent de leurs prétentions sur ce royaume. Après la conclusion de ce mariage, le duc de Lancaster revint en Angleterre (1390). Malgré les apparences, la présence du duc de Lancaster ne lais-

sait pas d'être importune à Richard, qui, pour acheter son éloignement, lui fit le plus riche présent dont un roi d'Angleterre pût alors gratifier un sujet, en l'investissant, avec les mêmes droits qui avaient été accordés au feu prince de Galles, père du roi, du duché de Guienne, que l'humeur inconstante des Gascons avait replacé sous le gouvernement de l'Angleterre. Chargé en 1393, ainsi que le duc de Glocester, d'aller négocier une paix finale avec la France, Lancaster ne put remplir sa mission, par suite de la maladie mentale de Charles VI. La mort de la reine, arrivée au commencement de 1394, et le départ du duc de Lancaster pour la Guienne, où il était allé prendre possession de sa principauté, ne contribuèrent pas peu à hâter les desseins des ennemis des Lollards (c'était le nom que l'on donnait aux sectateurs de Wiclef), et ils profitèrent de ces favorables conjonctures pour les persécuter. Le duc de Lancaster, qui s'était rendu à Bordeaux (1396) pour y faire reconnaître sa souveraineté, y avait trouvé des obstacles auxquels il ne s'était pas attendu. Les Gascons, prétendant que leur pays était inséparablement uni à la couronne d'Angleterre, soutenaient qu'il n'était pas au pouvoir du roi de l'aliéner. Après plusieurs contestations sur ce sujet, le roi se décida à révoquer sa donation, et le duc de Lancaster se soumit d'assez bonne grâce. Le duc de Lancaster mourut en 1399.

**LANCASTER** (Henri). *Voyez* **HENRI IV.**

**LANCELLOTI** ou **LANCILLOTTI** (D. Secondo), écrivain laborieux et spirituel, né vers 1575 à Pérouse, d'une bonne famille de cette ville, entra en 1594 dans la congrégation du Mont-Olivet. Pourvu d'une abbaye, il profita de la facilité qu'il avait de voyager à peu de frais, pour visiter les principales villes d'Italie. Pendant son séjour à Rome, il se lia avec le fameux Gabriel Naudé. Peu de temps après son arrivée à Paris, il tomba malade, et mourut d'un flux de sang le 13 janvier 1643. Lancelloti est auteur de plusieurs ouvrages fort estimés, parmi lesquels on citera : *Hist. olivetanæ lib. II*, Venise, 1623, in-4°; *Mercurius olivetanus, sive dux itinerum per integram Italiam*, 1628, 2 vol. in-12; *l'Hoggidi ovvero il mondo non peggiore ne più calamitoso del passato*, 1632, in-4°; *Farfalloni degli antichi storici*, 1636 et 1677, in-8°; traduit en français par l'abbé Oliva, sous ce titre : *les Impostures de l'histoire ancienne et profane*, Paris, 1770, 2 vol. in-12. La liste des autres ouvrages de Lancelloti, tant imprimés que manuscrits, se trouve à la suite de son *Éloge* dans les *Illust. viror. vitæ*, de Thomasini.

**LANCELOT** (dom Claude), solitaire de Port-Royal, né à Paris en 1615, disciple de l'abbé de Saint-Cyran, Duvergier de Hauranne, partagea ses opinions, et fut enveloppé dans les persécutions qu'elles lui attirèrent. Premier régent de Port-Royal, il fut le maître de Tillemont et Racine, et compta parmi ses collègues, Nicole, Arnauld et de Sacy. A la suppression de ces écoles célèbres, il fut chargé de l'éducation des deux jeunes princes de Conti; mais il perdit cette place pour avoir refusé de conduire ses élèves à la comédie, et se retira au monastère de Saint-Cyran, diocèse de Bourges. Les mêmes opinions qui avaient troublé Port-Royal ayant amené la ruine de cette maison en 1678, il fut envoyé en exil à Quimperlé, et y mourut le 15 avril 1695. C'était un homme doux et pacifique, d'une érudition profonde, et dont la modestie égalait le savoir. Goujet a donné des détails sur sa vie et ses ouvrages en tête des *Mémoires touchant l'abbé de Saint-Cyran*, par Lancelot, Cologne, (Utrecht), 1738, 2 vol. in-12. Après avoir indiqué les *méthodes* pour apprendre *le plain-chant*, *l'italien*, *l'espagnol*, etc., très utiles lors de leur publication, mais surpassées depuis, on citera la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*, Paris, 1644, in-8°, et la *Nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, Paris, 1655, in-8°, deux ouvrages souvent réimprimés, et qui, sous le titre de *Grammaires de Port-Royal*, sont encore aujourd'hui l'un des meilleurs guides des maîtres et des disciples; le *Jardin des racines grecques*, Paris, 1657, in-8°, modèle de *Racines* pour diverses langues, mais resté supérieur à ses nombreuses imitations.

**LANCELOT** (Nicolas), littérateur, né à Paris en 1587, mort après 1636, occupa un petit emploi dans le Dauphiné qu'il habita près de 15 ans, et publia *la Palme de fidélité*, Lyon, 1620; *les Délices de la vie pastorale de l'Arcadie*, ibid., 1622, 1624; *Nouvelles tirées des plus célèbres auteurs espagnols*, Paris, 1628, Rouen 1641; *le Parfait ambassadeur*, traduit de J. A. Vera y Zuniga, Paris, 1435, in-4°; Elzevir; 1642.

**LANCELOT** (Antoine), savant littérateur, né à Paris en 1675, était fils d'un fabricant de chandelles, originaire de Champagne. Un embarras dans les organes de la voix retarda ses premiers progrès; mais il parvint à le faire cesser, et il se trouva bientôt au courant des études de son âge. Ses parents attribuèrent sa guérison à un miracle, et ils voulurent témoigner leur reconnaissance à Dieu en lui consacrant l'enfant qui paraissait avoir été l'objet de sa protection spéciale. En conséquence, il fut tonsuré, et assujetti à assister en surplis, les dimanches et les fêtes, aux offices de la paroisse. Il n'avait cependant aucune vocation pour l'état qu'on lui avait choisi sans le consulter; il essaya d'en convaincre son père, et désespérant d'y réussir, il prit le parti de s'enfuir secrètement : mais forcé par le manque d'argent de revenir sur ses pas, il ne put obtenir son pardon que sous la condition de reprendre l'habit ecclésiastique. L'année suivante, il s'échappa encore, alla jusqu'en Flandre, vit les dispositions de la bataille de Steenkerque du haut d'une maison où il s'était réfugié, et reprit le chemin de Paris dans un tel état de dénûment, qu'il ne vécut plusieurs jours que des épis de blé qu'il cueillait le long de la route. Le récit des privations qu'il avait endurées toucha enfin son père, qui lui permit de suivre son inclination. Il venait d'achever son cours de droit, lorsque Herbinot, conseiller au Châtelet, lui proposa de l'aider dans la rédaction d'un dictionnaire étymologique, où il essayait de démontrer que tous les mots français viennent du grec quand, changeant tout à coup de système, il résolut de prouver qu'ils viennent de l'hébreu. Lancelot, sans s'inquiéter des bizarreries de son Mécène, profita de cette circonstance pour apprendre à fond le grec et l'hébreu, et il acquit de plus le goût et la connaissance des livres. L'amitié de Coulleau, docteur de Sorbonne, lui procura bientôt après la place de sous-bibliothécaire du collége Mazarin. Frappé d'une apoplexie foudroyante, il mourut à Paris le 8 novembre 1740. Lancelot est le rédacteur du *Mémoire pour les pairs de*

*France avec les preuves*, Paris, 1720, in fol. On lui doit de bonnes éditions de l'*Abrégé de l'histoire universelle* de Cl. Delisle, 1731, 7 vol. in-12, et de la traduction d'Amyot du roman de *Longus*, 1731, 7 vol. in-12. Enfin il a enrichi d'un très grand nombre de savantes *Dissertations* le *Recueil de l'Académie*.

**LANCELOT-CASTELLO** (Gabriel), prince de Torremuzza, né à Palerme en 1727, mort dans cette ville le 27 février 1794, avait consacré toute sa vie à l'étude de la numismatique et de l'archéologie. Ses principaux ouvrages sont: *Dissert. sopra una statua di marmo*, 1749, in-4°; *Le antiche iscrizioni di Palermo*, 1762, in-fol.; *Siciliæ veter. populor., urbium, regum et tyrannorum numismata, quæ Panormi exstant in ejus cimelio*, 1767, in-8°.

**LANCELOT**, roi de Naples. *Voyez* **LADISLAS**.

**LANCES** (Charles-Victor-Amédée des), cardinal, archevêque de Nicosie, né à Turin le 1er septembre 1712, mort dans son abbaye de Saint-Bénigne le 25 janvier 1784, abandonna le revenu de son titre de cardinal de Saint-Laurent *in Lucinâ*, pour être employé aux frais du procès de béatification de Joseph Labre, mort l'année précédente. Gerdil, dont il avait été le protecteur, lui dédia : *Défense du sentiment de Malebranche sur la nature et l'origine des idées contre Locke*, Turin, 1748. Le cardinal des Lances a laissé des *Mandements*, ou *Actes de synode diocésain*, publiés de 1745 à 1752.

**LANCHARÈS** (Antoine), peintre d'histoire, naquit à Madrid en 1586. Élève de Patrice Caxès, il fut chargé, conjointement avec Louis Fernandez et Pierre Nunez, de la peinture des tableaux du couvent des carmes à Madrid. Ceux de Lancharès représentent la *Vie de saint Pierre de Vélasquez*. Il mourut à Madrid le 21 juillet 1658.

**LANCIA** (Galvano), issu d'une famille puissante en Lombardie, joua un rôle important dans les révolutions de Naples au 13e siècle. Une de ses sœurs avait été maîtresse de Frédéric II, et avait eu de lui Manfred, qui fut ensuite roi de Naples. Le marquis Galvano Lancia fut le soutien et le conseil de Manfred, lorsque en 1254 le pape voulut profiter de la mort de Conrad IV pour dépouiller la maison de Souabe de son héritage. Galvano, qui aida son neveu à reconquérir son royaume, fut, pendant tout le règne de Manfred, son plus fidèle ministre et un de ses meilleurs généraux. Giordano Lancia, frère de Galvano, fut fait prisonnier le 26 février 1266, à la bataille de Grandella, où Manfred fut tué; et ce fut ce même Giordano qui reconnut son cadavre. Charles d'Anjou l'envoya ensuite dans une prison de Provence, où il le fit mourir. Galvano et Frédéric Lancia, qui survécurent à leur frère, appelèrent Conradin du fond de l'Allemagne, et pressèrent ce jeune prince de venir venger son oncle; ils lui consacrèrent leurs biens et leurs vies. Galvano Lancia commandait les Italiens à la bataille de Tagliacozzo le 23 août 1268; il accompagna Conradin dans sa fuite, et il périt avec lui sur l'échafaud. On croit que Frédéric Lancia, et tous les autres membres de cette famille, furent à leur tour victimes des vengeances de Charles d'Anjou.

**LANCIA** ou **LANZA** (le marquis Manfred de) fut un des plus grands capitaines du 13e siècle. Il naquit dans le village de Cavaglia, dont son père était seigneur, et fut un des plus solides appuis de la ligue lombarde en faveur de l'empereur Frédéric II contre le pape Grégoire IX. Manfred épousa Bianca Galvano, de la ville d'Acqui, l'une des plus belles femmes de l'Italie, et dont l'Empereur se montra fort épris. Il eut d'elle Manfred, conquérant de la Sicile. Un des premiers exploits du marquis de Lancia fut en 1238 (selon Muratori), lorsque à la tête des milices de Verceil, de Novare, de Tortone et d'Asti, il arriva sur le Pô, afin de détruire le pont bâti par les Placentins, et d'arrêter les Milanais qui faisaient la guerre à l'empereur Frédéric. La rencontre des deux armées fut très-sanglante. Manfred fut ensuite nommé par l'Empereur gouverneur d'Alexandrie, ville libre, qui avait abandonné la ligue de Lombardie, et en 1239 s'étant réuni au marquis Obert Pallavicini, ils allèrent mettre à contribution le territoire de Gênes. Les Milanais et les Placentins ayant envoyé des secours aux Génois, ceux-ci repoussèrent courageusement les deux généraux. Le parti guelfe, soutenu par les De Advocatis, aujourd'hui Avogadro, familles riches et puissantes, ayant prévalu en 1243, le marquis de Lancia fut proscrit avec Pierre Bichieri, le neveu du cardinal Guala Bichieri. Les dissensions politiques ayant changé de face sous le pontificat d'Innocent IV, le bannissement des deux Gibelins Pierre Bichieri et Manfred Lancia fut révoqué. En 1247, il défendit la ville de Verceil contre les Langosco, seigneurs de Lumello, et il éleva le château fort de Motta de Conti. En 1248 Manfred Lancia se trouvait dans la ville de Vittoria, que l'empereur Frédéric avait fait bâtir près de Parme, lorsque, le 18 février même année, cette ville fut attaquée par les Parmesans; la citadelle ayant été prise et la garnison impériale passée au fil de l'épée, Lancia mourut, tandis que son souverain était à la chasse du faucon.

**LANCILOTTI** (François), peintre, né à Florence vers la fin du 15e siècle, imita la manière de François Mostraerts, peintre flamand. Vasari dit qu'il excellait dans la représentation des scènes nocturnes éclairées par des feux ou des lumières, et autres sujets analogues. Il mérite d'être connu pour un petit poëme sur la peinture, dont il est l'auteur. Cet opuscule, où éclate un rare talent, porte la date suivante : *Impressum Romæ anno MDVIII et di XXV de Zugno*. Il a été réimprimé de nos jours dans le t. VII des *Lettres sur la peinture*, de Bottari.

**LANCILOTTI** (Jacopino), peintre, poëte et orateur, naquit à Modène en 1507. Outre les belles-lettres, il ajouta à ses connaissances l'étude de l'astrologie, cultiva la musique, et fabriqua lui-même les instruments nécessaires pour s'y livrer; enfin il se distingua par son adresse sur le tour et par ses ouvrages de peinture. Il exerça la charge de notaire, et mourut le 4 mai 1554. De tous les ouvrages qu'il a composés, on n'a imprimé que celui qui a pour titre *Vera Storia del Pota da Modena* (Histoire véritable du Podestat de Modène).

**LANCISI** (Jean-Marie), né à Rome en 1654, mort dans cette ville le 21 janvier 1720, premier médecin du pape, donna de son vivant à l'hôpital du Saint-Esprit, sa bibliothèque, composée de 20,000 volumes pour l'usage du public et surtout des étudiants. L'abbé Casughi en a dressé le *Catalogue*, 1718, in-4°. Les *OEuvres* de Lancisi, recueillies par P. Assolto, ont été publiées, Genève, 1718, 2 vol. in-4°; Venise, 1739, in-fol., et Rome, 1745, 4 vol. in-4°. On peut voir au tome XII de Nicéron le

détail des écrits dont se compose cette collection; les plus importants sont : *De subitaneis mortibus libri II,* 1707-1708, in-4°, souvent réimprimé; *De noxiis paludum effluviis, eorumque remediis,* 1716-1771, in-4°.

**LANCIVAL.** *Voyez* **LUCIE.**

**LANÇON** (Nicolas-François), conseiller au parlement de Metz, et maître échevin de cette ville, y naquit le 17 mai 1694. Sa profonde connaissance de l'ancienne législation le fit charger par le roi de commissions importantes, entre autres de la rédaction des coutumes des évêchés de Toul et Verdun. Élu en 1758 maître échevin, il rétablit l'ordre dans les finances de la ville, et ses hôpitaux lui durent des améliorations essentielles. A ces travaux, il joignit l'étude de l'histoire de la province et la recherche des titres. Il fut un des fondateurs de l'Académie royale établie à Metz en 1760. Une apoplexie foudroyante l'enleva le 6 mars 1767. On a de Lançon : *Mémoire sur l'état de la ville de Metz et les droits de ses évêques,* Metz, 1737, in-fol.; *Table chronologique des édits, déclarations,* etc., *enregistrés au parlement de Metz depuis sa création,* Metz, 1740, in-4°; *Usages locaux de la ville de Toul,* etc., ibid., 1746, in-12; *Coutumes de la ville et du pays de Verdun,* ibid., 1747, in-12; *Recueil des lois, coutumes et usages des Juifs de Metz,* ibid., 1763, in-12.

**LANCRE** (Pierre de), né à Bordeaux dans le 16e siècle, d'une bonne famille de robe, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement, et envoyé en cette qualité dans le pays de Labourd en Gascogne, pour instruire le procès des malheureux accusés de sortilége, et que la rigueur des lois de cette époque avait fait entasser dans les prisons. Naturellement crédule, il resta convaincu de la réalité du sabat par les aveux naïfs de plus de 500 personnes, qui déclaraient y avoir assisté; et il pensa faire une action méritoire en condamnant au feu des gens qu'on essaierait aujourd'hui de guérir ou que l'on enfermerait comme des insensés. De Lancre, récompensé de ses longs services par la place de conseiller d'État, mourut à Paris vers 1630, dans un âge avancé. On a de lui : *le Tableau de l'inconstance et instabilité de toutes choses,* Paris, 1611, in-4°; *le Livre des princes, contenant plusieurs notables discours,* etc., ibid., 1617, in-4°; *le Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons,* Paris, 1612, in-4°; *l'Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue, où il est traité de la fascination, de l'attouchement,* etc., ib., 1622, in-4°; rare, mais moins recherché que le précédent.

**LANCRET** (Nicolas), peintre de genre, né à Paris en 1690, mort membre de l'académie le 14 septembre 1743, fut élève de Pierre d'Ulin et de Gillot, et contribua beaucoup à la dégradation de l'art. On a dit que Lancret avait représenté la nature telle qu'on la trouve à l'Opéra; cependant ses compositions, inférieures à celles des Boucher, des Natoire et des Watteau, ont joui d'une grande vogue, et plus de 80 ont été reproduites par la gravure, quoique aucune ne mérite d'être signalée aujourd'hui.

**LANCRET** (Michel), ingénieur des ponts et chaussées, mort à Paris en 1807, à 33 ans, commença par étudier l'architecture, se livra ensuite aux mathématiques, fut admis à l'école polytechnique dès sa formation, et plus tard fit partie de l'expédition d'Égypte, comme membre de l'Institut. De retour en France, il fut nommé commissaire près la commission chargée de diriger l'exécution du grand et précieux ouvrage qu'il ne devait pas voir publier, et qui a paru sous ce titre : *Description de l'Égypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites pendant l'expédition de l'armée française,* Paris, 1809 et suivantes, 15 vol. in-fol. On trouve une *Notice* sur Lancret dans le *Magasin encyclopédique,* 1807, tome VI, page 410.

**LANCRINCK** (Prosper-Henri), peintre, né en Allemagne vers 1628, mort en 1692 en Angleterre, où il s'était fixé depuis longtemps, a laissé des *Paysages* justement admirés pour l'invention, l'ensemble et le coloris. Ses *Vues,* remarquables surtout pour la beauté et la vérité des ciels, sont ornées de petites figures qui rappellent la manière du Titien et de Salvator Rosa.

**LANDAIS** ou **LANDOIS** (Pierre), fils d'un tailleur de Vitré, n'était lui-même en 1475 qu'un garçon tailleur du duc de Bretagne François II, lorsque ce prince l'éleva jusqu'à la dignité de grand trésorier. Abusant de son pouvoir, le favori fit mourir en prison le vertueux chancelier Chauvin, et donna sa place à l'un de ses flatteurs. L'indignation publique éclata de toute part; le duc vit ses sujets prêts à se révolter, et fut obligé de consentir à ce que Landais fût jugé. Les commissaires chargés d'instruire son procès le condamnèrent à être pendu, et l'arrêt fut exécuté le 19 juillet 1485, sans avoir été soumis à l'approbation du prince, qui lui aurait sans doute fait grâce, et qui continua de combler d'honneurs et de richesses la famille de son ministre.

**LANDAZURI** (Joachim), ecclésiastique espagnol, né à Vittoria en 1734, fit paraître les ouvrages suivants, tous imprimés à Vittoria, et qui sont estimés en Espagne : *Histoire ecclésiastique et politique de la Biscaye,* 1752, 5 vol. in-4°; *Géographie de la Biscaye,* 1760, 2 vol. in-8°; *Histoire des hommes illustres de la Biscaye,* 1786, in-4°. Il mourut à Vittoria, le 12 janvier 1806.

**LANDEN** (Jean), mathématicien anglais, naquit à Peakirk, près de Peterborough en 1719. Dès sa plus tendre enfance, il montra de grandes dispositions pour les mathématiques. En 1744, il travaillait au *Journal des Dames* (Lady's Diary). En 1755, il publia un volume intitulé : *Mathematical Lucubrations :* ce livre renferme divers traités relatifs à la rectification des courbes, à la sommation des séries, à plusieurs parties de la haute analyse. Le premier volume de l'*Analyse résiduelle* (Residual analysis) parut en 1764. Dans ce traité, après avoir expliqué les principes sur lesquels cette analyse est fondée, l'auteur l'applique à une grande variété de problèmes, pour trouver les propriétés des courbes, leur mener des tangentes, en décrire les développées, en déterminer le rayon de courbure, ainsi que les points d'inflexion et de rebroussement, et les asymptotes. En 1766, Landen fut élu membre de la Société royale de Londres. Deux ans après, il publia, dans le tome LVIII des *Transactions philosophiques,* le *Spécimen d'une nouvelle méthode pour déterminer les aires curvilignes.* En 1744, il publia : *Animadversions on Dr Stewart's computation of the sun's distance from the earth* (Recherches sur le calcul de la distance de la terre au soleil, par Stewart). Dans le tome LXV des *Transactions,* Landen donna le théorème

qu'il avait promis en 1771, et qui consiste à trouver un arc hyperbolique égal à deux arcs elliptiques; ce qui depuis a été démontré plus simplement par Legendre. Dans le tome LXVII on trouve une nouvelle théorie du mouvement de rotation des corps auxquels sont appliquées des forces propres à détruire ce mouvement. Cet ouvrage est imprimé dans un vol. de *Mémoires* publié en 1780, et enrichi d'un *Appendix* contenant des théorèmes pour la détermination d'intégrales plus complètes que celles qu'on avait déjà trouvées. Sa santé commençait à décliner, et depuis plusieurs années, il était attaqué de la pierre. C'est pendant les intervalles de ses souffrances, qu'il composa le second volume de ses *Mémoires*, qui renferme le problème général sur le mouvement de rotation. Il vécut assez pour achever ce volume, et il en reçut un exemplaire la veille de sa mort, arrivée le 15 janvier 1790 à Milton, près de Peterborough.

**LANDENOLFE Ier**, prince de Capoue, avait reçu la tonsure quoique marié, et avait été investi de l'évêché de Capoue en 879, bien que ce siége fût alors occupé par un prince de sa famille. Cette double élection occasionna des guerres civiles ; et le pape Jean VIII ne trouva pas d'autre moyen pour les terminer que de partager le diocèse et l'autorité épiscopale entre les deux concurrents. Toutefois Landenolfe étant parvenu en 884 à la principauté par la mort de son frère Pandenolfe, renonça à l'état ecclésiastique, et régna sans gloire jusqu'en 887, époque à laquelle il fut détrôné par son parent Atenolfe.

**LANDENOLFE II**, prince de Bénévent et de Capoue, succéda conjointement avec sa mère Aloara à son frère Landolfe VI, tué en 982 à la bataille de Basentello. Aloara, princesse d'une grande prudence et d'une grande fermeté, mourut en 992, et Landenolfe, privé de son appui, fut assassiné l'année suivante par ordre de son frère Landolfe VII, qui lui succéda.

**LANDER** (Richard), voyageur anglais, naquit à Truro, petite ville du Cornouailles le 8 février 1804. A 11 ans, il accompagna, comme domestique, un négociant qui allait aux Antilles. En 1818, il était de retour en Angleterre, et il passa 5 ans au service de diverses maisons; il suivit un de ses maîtres en France et dans d'autres pays du continent européen. Revenu à Londres, il apprend qu'un commissaire chargé par le gouvernement d'aller faire une enquête sur l'état des colonies a besoin d'un domestique ; aussitôt il quitte son maître, est agréé par le commissaire, et s'embarque avec lui à Portsmouth, en février 1823, débarque au cap de Bonne-Espérance, parcourt toute la colonie, se sépare de son maître et revoit l'Angleterre en 1824. Bientôt il entre chez un parent du duc de Northumberland, où il vivait assez agréablement, quand la renommée lui apprit en 1824 que Clapperton et Denham avaient achevé leur voyage dans l'intérieur de l'Afrique et préparaient une nouvelle expédition. Il courut chez le capitaine Clapperton, qui devait conduire l'entreprise, et qui l'engagea comme son domestique de confiance. Clapperton et ses compagnons de voyage firent voile de Portsmouth le 25 août 1825; on trouvera à son article les divers événements de ce voyage. Après avoir rendu les derniers devoirs à son maître, Lander tomba malade ; ce ne fut qu'au bout de 15 jours de souffrances qu'il put se tenir sur son séant. Conformément aux recommandations verbales de Clapperton, il aurait bien voulu revenir en Europe par le Sahara et le Fezzan; mais ayant réfléchi sur la perfidie des hommes auxquels il devait avoir affaire, il pria Bello de le laisser s'en retourner par la route du Sud. Après quelques difficultés celui-ci y consentit, et le jeune Anglais partit le 4 mai de Sackatou avec deux nègres, des chameaux et des chevaux, et marcha au sud. Le 25, il était à Kano. Le 19 juin Lander sortait de Danrora, lorsque quatre cavaliers de Zegzeg le contraignirent de les suivre à Zaria, où leur maître l'attendait. Il y entra le 22 juillet et reprit son voyage deux jours après. Il était arrivé le 11 novembre à Badagry, où les intrigues des Portugais marchands d'esclaves lui attirèrent des vexations. Le 20 janvier 1828 le capitaine d'un navire anglais, qui trafiquait le long de la côte, lui écrivit de Juidah pour lui offrir ses services. Lander réunit tous ses effets, prit congé du roi, atteignit le même jour Juidah, et s'embarqua sur un brick anglais. Il alla au cap Corse, où il donna la liberté à ses esclaves. Le 13 février la corvette *l'Esk* le reçut et le conduisit à l'île Fernando Po, où il eut une longue entrevue avec Denham, ancien compagnon de voyage de Clapperton. Le 30 avril il revit Portsmouth, puis il se hâta de porter à l'amirauté, à Londres, tous les papiers de Clapperton. Un séjour de près d'un mois dans la capitale lui fut nécessaire pour copier le journal qu'il avait tenu depuis le 20 novembre 1826 ; ensuite il partit pour embrasser sa famille, dont il était éloigné depuis 13 ans. Le gouvernement l'engagea alors à se rendre à Fenndah, dans l'intérieur de l'Afrique, pour de là suivre le cours du Niger, vers le Benin. Il partit accompagné de son frère John Lander. Le 9 janvier 1830 les deux frères firent voile de Portsmouth sur un navire marchand, qui les débarqua le 22 février au cap Corse ; puis ils gagnèrent Accra, d'où un brick de guerre les porta promptement à Bagadry. Le 31 mars ils commencèrent leur marche; ce ne fut pas sans beaucoup de fatigues, de privations et de souffrances qu'ils arrivèrent le 13 mai à Kateunga, capitale de l'Yarriba. Ils se dirigèrent au nord-ouest jusqu'à Kiama, ensuite au nord-est vers Boussa, sur le Kouarra ; ils y entrèrent le 17 juin. Les deux Anglais réussirent à recouvrer plusieurs des effets qui avaient appartenu à Mungo Park ; on avait déjà constaté qu'il avait péri près de Boussa, dans le Kouarra. Le 25 ils remontèrent ce fleuve sur une pirogue qui les conduisit à Yaourie, ville considérable au nord de Boussa. Ils y restèrent jusqu'au 2 août. Le 20 septembre ils commencèrent leur mémorable navigation sur la portion du Kouarra qu'aucun Européen n'avait encore vue; mais faits prisonniers par des bandits et forcés de racheter leur liberté, ils s'embarquèrent le 24 novembre sur un navire anglais qui, le 27, franchit la barre du Rio Noun, et le 1er décembre ils arrivèrent chez le gouverneur de l'île Fernando Po, où ils restèrent jusqu'au 20 janvier 1831. Alors ils montèrent sur un vaisseau de guerre qui allait à Rio de Janeiro. Un bâtiment de transport les mena du Brésil en Angleterre. Ils atterrirent à Portsmouth le 9 juin 1831. Richard Lander partit aussitôt pour Londres afin d'annoncer au ministère la découverte importante que son frère et lui venaient de faire. Ce fut une grande nouvelle; ils avaient constaté,

par leur navigation sur le Kouarra, que ce fleuve, après avoir coupé une chaîne de montagnes, entre dans un pays uni, et se partage en plusieurs bras; ils étaient arrivés à la mer par celui qui a reçu le nom de Rio Noun. Le gouvernement et la Société de géographie de Londres les récompensèrent : le prix annuel, laissé à la disposition de cette compagnie par le roi, fut remis à Richard Lander, comme ayant été chargé de l'expédition. Les deux frères étaient retournés à Truro; Jean Lander, cédant à son humeur casanière, s'y établit : quant à Richard, quoiqu'il se fût marié avant son second voyage, il prêta l'oreille aux propositions d'une compagnie de négociants de Liverpool qui l'invitèrent à diriger un armement destiné pour l'intérieur de l'Afrique. On espérait vendre à la population nombreuse des pays baignés par le Kouarra des marchandises de manufactures anglaises, rapporter en échange des productions de ces contrées, et établir ainsi les bases d'un commerce lucratif. On avait aussi pour objet de recueillir des renseignements utiles à la géographie, de mettre un terme à la traite des nègres. Deux navires à vapeur, *le Kouarra* de 145 tonneaux, *l'Alburkah* de 55 tonneaux, construits en fer, et le brick *la Colombine,* composaient l'expédition; elle partit le 25 juillet 1832 de Milford-Haven, port de la côte sud du pays de Galles, arriva heureusement le 7 octobre au cap Corse, et peu de jours après à l'embouchure du Rio Noun. *La Colombine* y resta mouillée. Le 27, les deux pyroscaphes remontèrent le fleuve. Bientôt les obstacles entravent leur navigation : les roitelets nègres, qui tiraient leurs principaux profits de la traite, s'efforcent naturellement de faire avorter une expédition qui veut pénétrer dans l'intérieur du pays en se bornant au trafic des marchandises qu'il produit. Ennuyé de son oisiveté forcée et affaibli par la dyssenterie, Lander partit le 17 août 1833, pour aller chercher à Fernando Po des marchandises et des médicaments. Il y arriva le 1er mai, et quitta cette île le 18 mai. Il remontait le Rio Noun dans sa pirogue, quand il rencontra, le 10 juillet, Laird, qui, après avoir fait une excursion jusqu'à Feundah sur le Tchadda, ramenait son pyroscaphe en Angleterre. Lander, parvenu à Cottamcarrassi, au confluent des deux rivières, remonta sur *l'Alburkah,* que commandait Oldfield, et on entra dans le Tchadda, que ce capitaine nomme Chary. Lander voulait remonter le fleuve jusqu'à Boussa; un accident arrivé à la machine du pyroscaphe contraignit de prendre une route opposée; et le 2 octobre, on suivit le cours du fleuve. Quand on fut à Attah, Lander acheta une île voisine qu'il nomma *English island.* La destinant à servir d'entrepôt de commerce, il y laissa pour gérant un Anglais né en Afrique. Le 1er novembre, *l'Alburkah* atteignit, dans le plus pitoyable état, l'embouchure du Rio Noun. A peine en mer, il rencontra *le Kouarra,* qui le remorqua jusqu'à Fernando Po. Il écrivit à son frère le 1er janvier 1834; il lui racontait tous ses malheurs, mais annonçait qu'il allait visiter l'intérieur de l'Afrique pour la troisième et dernière fois, et qu'il comptait être à Londres dans les premiers jours de mai. Peu de jours après, il s'embarqua sur le cutter *le Craven,* qui le conduisit à l'embouchure du Rio Noun : là, il transporta ses marchandises dans deux pirogues avec lesquelles il voulait rejoindre l'*Alburka.* Parvenus à une distance d'à peu près 70 milles, la plus grande des deux pirogues échoua; déjà leurs équipages, formés de nègres Kroumen, travaillait à la remettre à flot, quand une fusillade, partie de derrière les broussailles touffues qui bordaient les îles et les rives voisines, vint les interrompre. Lander essaya de se défendre jusqu'à la dernière extrémité: il se baissait pour prendre une cartouche, une balle le frappa près de la hanche. Voyant ses munitions presque épuisées, et l'ardeur de ses Kroumen ralentie, tandis que le feu de ses adversaires devenait plus vif, il reconnut que le seul moyen de salut était de tâcher de gagner l'autre pirogue qui était à flot à peu de distance. Abandonnant alors leurs marchandises, ils se jetèrent à la nage, et gagnèrent la pirogue avec de grandes difficultés; puis ils se livrèrent au courant du fleuve. Poursuivis pendant plus de quatre heures avec un acharnement extrême, ils échappèrent enfin à leurs ennemis. Un jeune chirurgien anglais qui était avec Lander lui donna tous les soins que sa position exigeait, et l'amena le 27 janvier à Fernando Po. Durant les premiers jours, son état parut si satisfaisant que l'on se flattait de le sauver; lui-même reprenait du cœur; mais le 6 février, la gangrène survint à sa blessure, d'où l'on n'avait pu extraire la balle : il expira un peu après minuit. On a de Richard Lander, en anglais : *Journal du voyage de Kano à Sackatou et de là à Badagry,* imprimé à la suite de la 2e relation de Clapperton; *Records of captain Clapperton's last expedition in Africa,* etc. (Souvenirs de la dernière expédition du capitaine Clapperton en Afrique, par Richard Lander, son fidèle serviteur et le seul membre survivant de l'expédition, et aventures subséquentes de l'auteur), Londres, 2 vol. in-8°, figures; *Journal of an expedition to explore the course and termination of the Niger : with a narrative of a voyage in that river to its termination,* Londres, 3 vol. in-12; Le récit du dernier voyage de Richard Lander est contenu dans l'ouvrage suivant : *Narrative of an expedition into the interior of Africa by the river Niger in the steam-vessels* Quorra *and* Alburkah, *in* 1832, 1833 *and* 1834, *by* Mac-Gregor Laird, *and* R. A. K. Oldfield, *surviving officers of the expedition* (Relation d'une expédition, dans l'intérieur de l'Afrique, par le fleuve le Niger, sur les navires à vapeur *le Kouarra* et *l'Alburka,* faite en 1832, 1833 et 1834), Londres, 1835, 2 vol. in-8°, carte et figures.

**LANDES** (Pierre), né à Paris vers 1754, fils du secrétaire en chef des états du Dauphiné, avocat au parlement de Dijon, publia, en 1790, une brochure intitulée *Discours aux Welches,* qui fut le prétexte de beaucoup de persécutions contre l'auteur. Il fut arrêté et dirigé en 1793 sur Paris, mais quelques amis courageux se masquèrent et s'embusquèrent sur la route pour arrêter son escorte et le rendre à la liberté. Assez heureux pour avoir pu gagner la Suisse, il se réfugia à Berne, puis à Fribourg, où il consacra sa plume à la cause du trône et de l'autel. Il entretint pour cela pendant longtemps une correspondance avec le prince de Condé. Arrêté de nouveau par les troupes françaises, lors de leur entrée en Suisse sous les ordres du général Brune, il allait être transféré des prisons de Berne dans celles de Paris, par ordre supérieur, lorsque sa fille, âgée de 7 ans, alla se jeter aux pieds de Mme Brune. Sa piété filiale toucha si vivement le cœur de cette dame, qu'elle obtint de son

mari la liberté de Landes. Il se réfugia à Augsbourg, et il fit plusieurs voyages en Allemagne dans l'intérêt des Bourbons. Rentré en France avec sa famille, en 1802, après 12 ans d'exil, il mourut à Dijon le 28 novembre 1806. On a de lui : *Journal de ce qui s'est passé à Dijon à l'occasion de la rentrée du Parlement, et des autres Cours de la province*, Kell (Dijon), 1789, in-8°; *Discours aux Welches*, Dijon, 1790 ; *Principes du droit politique, mis en opposition avec ceux de J. J. Rousseau sur le Contrat social*, Neufchâtel en Suisse, 1794, 1 vol. in-8°; réimprimé à Paris en 1801, etc.

**LANDI** (Ortensio), littérateur, né à Milan, au commencement du 16e siècle, se destina d'abord à la médecine; mais il ne tarda pas à quitter cette profession, trop grave pour un esprit aussi léger que le sien. Après avoir visité différentes villes de France, il revint en Italie, fut attaché successivement aux évêques de Catane et de Trente, assista à l'ouverture du fameux concile tenu dans cette ville, et mourut à Venise vers 1560. Ses nombreux ouvrages sur lesquels on peut consulter le tome VII de la *Storia letter.* de Tiraboschi et le tome Ier des *Memorie per la storia letter. de Piacenza* de Poggiali, offrent un singulier mélange d'érudition et de paradoxes, d'esprit et de non-sens ; nous citerons seulement : *Paradossi*, Lyon, 1543 ; Venise, 1544 et 1545, in-8°; *Sermoni funebri di varj autori nella morte de' diversi animali*, Venise, 1548 et 1559, in-8°, traduit en français sous le titre de *Harangues burlesques sur la vie et sur la mort de divers animaux*, etc., *par M. Raisonnable*, Lyon, 1618, in-12, et sous celui de *Regrets facétieux et plaisantes harangues funèbres sur la mort de...*, etc., par Fr. d'Amboise, Paris, 1583, in-12 ; *I sette lib. de' catalogi a varie cose appartenenti non solo antiche ma anche moderne*, Venise, 1552, in-8°.

**LANDI** (Costanzo), littérateur et numismate, né en 1521, à Plaisance, mort le 25 juillet 1564, a publié : *Lusuum puerilium libellus*, Ferrare, 1543 in-8°; *Ad tit. Pandectarum de justitia et jure enarrationum liber*, etc., Plaisance, 1549, in-folio ; *Carmina*, Pavie, 1550, in-4° ; *In epithalamium Catulli annotationes*, ibid., 1550, in 8° ; *Methodus de bona valetudine tuenda*, Lyon, 1557, in-12 de 42 pages; *In veterum numismatum Romanorum miscellan. explicationes*, ibid., 1559 ou 1560, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Selectiorum numismatum praecipue Romanorum expositiones*, Leyde, 1695, in-4°.

**LANDI** (le comte Jules), littérateur, né à Plaisance, dans les premières années du 16e siècle, se livra tout entier à la jurisprudence, et fut admis au collége de magistrature de sa ville natale. Il partit peu de temps après pour la Hongrie, où il fit au moins une campagne, comme volontaire, contre les Turcs. Il parcourut ensuite l'Europe afin de satisfaire sa curiosité. On ne cite ni le lieu ni la date de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : *Formagiata di ser Stentato al serenissimore della virtude*, Plaisance, 1542, in-8°; *la Vita di Esopo tradotta*, Venise, 1545 ; ibid., 1550 ; et Milan, 1561, in-8° ; *la Vita di Cleopatra, reina d'Egitto*, Venise, 1551 ; *le Azioni morali nelle quali si discorse intorno al duello*, etc., Venise, 1564, in 8°, tome Ier, Plaisance, 1575 ; *la Descrizione dell' isola della Madera*, Plaisance, 1574, in-12.

**LANDI** (le chevalier Gaspard), peintre, né à Plaisance, le 6 janvier 1756, remporta le grand prix à l'académie de Parme, pour son tableau de *Tobie et Sara*. Le marquis de Landi, s'étant déclaré le Mécène d'un jeune homme qui portait son nom, l'envoya à ses frais étudier à Rome sous Pompeo Batoni, et ensuite sous Corvi. En 1813, il fut chargé de plusieurs tableaux par le gouvernement français, et nommé un des directeurs de l'école établie dans le couvent de l'Apollinaire, qui fut supprimée par le pape en 1815 ; malgré le chagrin qu'en éprouva Landi, il continua de résider à Rome, quitta cette ville en 1829, et alla se fixer dans sa patrie. On a plusieurs *Notices* sur Landi, entre autres une par son compatriote Giordani, insérée dans le tome V de ses œuvres.

**LANDI** (Vergusio), chef de parti, se rendit fameux en Lombardie dans la première moitié du 14e siècle. Il était le chef d'une famille gibeline de Plaisance, qui avait procuré la souveraineté de cette ville aux Visconti de Milan, et qui leur avait donné de grandes preuves d'attachement; mais Galéaz Visconti séduisit la femme de ce gentilhomme, qu'il exila ensuite pour se mettre à couvert de sa vengeance. Vergusio Landi abjura dès lors le parti gibelin pour s'associer aux Guelfes : il se distingua dans plusieurs combats, et, à l'aide d'un petit corps d'armée que lui avait prêté le légat Bertrand de Poïet, il surprit Plaisance le 9 octobre 1322, et se fit déclarer seigneur de cette ville. Mais les Guelfes qu'il y rappela ne pouvaient se confier à un chef qui avait été gibelin, et que ses parents gibelins entouraient encore. Vergusio Landi donna en vain des preuves de son attachement à son nouveau parti par les actions les plus brillantes. Dès l'année suivante, les Guelfes qu'il avait rappelés à Plaisance, le chassèrent de sa patrie avec tous ses partisans.

**LANDINO** (Christophe), l'un des principaux membres de l'académie Platonique de Florence, né dans cette ville en 1424, mort en 1504, avait fait l'éducation de Laurent et de Julien Médicis. On a de lui des *Commentaires sur Virgile*, Venise, 1520, in-fol. ; *sur Horace*, Florence, 1482, in-fol.; *sur Dante*, Florence, 1481, in-fol., souvent réimprimés ; une traduction de l'*Histoire naturelle de Pline*, 1476, in-fol.; des *Poésies latines*, des *Harangues* en latin et en italien, etc.

**LANDO** (Conrad et Lucius), aventuriers allemands, faisaient partie de cette troupe qui désola l'Italie au milieu du 14e siècle, sous les ordres du chevalier Montréal. Celui-ci, près de partir pour Rome où Rienzi lui fit trancher la tête en 1354, investit de son autorité Conrad qui continua de mettre à contribution les différentes villes de l'Italie, tantôt faisant la guerre pour son compte, tantôt s'engageant au service de quelque prince ou de quelque république, qu'il abandonnait dès que l'ennemi lui offrait une paye plus considérable. Fait prisonnier en 1358, Conrad recouvra sa liberté à force d'argent et fut tué près de Novare en 1363. Son frère Lucius, qui prit le commandement, cessa de faire la guerre en brigand, fut plus fidèle à ses engagements avec les puissances, et rendit de grands services aux Florentins, pendant la guerre dite de la liberté contre l'Église de 1376 à 1377.

**LANDO** (Michel), cardeur de laine à Florence, fut, pendant la révolution de 1378, élevé à la dignité de gonfalonier, parvint à réprimer beaucoup de désordres, et pendant les 3 ans que dura son pouvoir, montra une

prudence et une modération qu'on n'avait pas lieu d'attendre d'un homme de si basse extraction.

**LANDO** (Pierre), doge de Venise, né en 1461, fut appelé au souverain pouvoir en 1539, et le garda jusqu'en novembre 1545, époque de sa mort. Son règne fut remarquable par la paix qu'il conclut avec les Turcs et la neutralité rigoureuse qu'il fit garder aux Vénitiens pendant que les démêlés de François Ier et de Charles V mettaient en feu l'Italie.

**LANDO-SITINO**, antipape, sous le nom d'Innocent III. *Voyez* **ALEXANDRE III**, pape.

**LANDOIS** (Paul) fit représenter aux Français le 17 août 1741, *la Silvie*, en un acte et en prose, avec un prologue. Ce drame, emprunté du roman des *Illustres Françaises*, fut sifflé et n'eut que deux représentations; néanmoins l'auteur le fit imprimer l'année suivante. Il y donna le premier exemple d'une pièce qualifiée de *tragédie bourgeoise*, et du soin de détailler minutieusement la pantomime théâtrale et le costume des acteurs. Après une tentative aussi malheureuse, il garda le silence; mais son innovation a été depuis ridiculement suivie et fastueusement vantée par Diderot, Beaumarchais et tant d'autres. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de Landois, omis jusqu'ici par les biographes.

**LANDOIS.** *Voyez* **LANDAIS** (Pierre).

**LANDOLFE Ier**, comte et prince de Capoue, obéissait encore en 833 à Sicon, prince de Bénévent, par l'ordre duquel il bâtit sur le mont Triflisco une forteresse appelée Sicopoli; et ce fut là qu'il se retira en 840, lorsqu'il se révolta contre Radelgise, successeur de ce prince, et se déclara indépendant. Le duché de Bénévent fut alors divisé en 3 principautés, Bénévent, Salerne et Capoue. Landolfe, qui avait justifié son usurpation par de grandes qualités, mourut en 842.

**LANDOLFE II**, fils du précédent, évêque et troisième prince de Capoue, usurpa la couronne en 862, sur les fils de son frère Landonne dont il était tuteur, et régna jusqu'en 879. C'était, dit-on, un homme de mauvaises mœurs, aussi mauvais prélat que mauvais prince; mais on doit se défier de ce portrait tracé par les moines dont il ne fut jamais l'ami.

**LANDOLFE III**, 7e prince de Capoue, associé en 901 à son père Atenolfe Ier, lui succéda en 910. Il régna dès lors avec son frère Atenolfe, qui mourut en 940. Son règne fut illustré par la conquête qu'il fit de la Pouille sur les Grecs commandés par Ursileo. Landolfe mourut en 943.

**LANDOLFE IV**, fils du précédent, avait été associé à son père dès 940. Il s'associa, suivant l'usage des rois lombards, son fils, Pandolfe Tête de Fer, eut une guerre à soutenir en 959 contre le pape Jean XII, et mourut en 961. — **LANDOLFE Ier**, dit *Tête de Fer*, et **LANDOLFE V** ses fils, lui succédèrent et régnèrent ensemble jusqu'à l'an 768.

**LANDOLFE VI ou IV**, prince de Bénévent et de Capoue, avait été associé à la principauté par son père Pandolfe Tête de Fer, dès l'année 968, et l'avait remplacé pendant que celui-ci était prisonnier des Grecs. Il lui succéda, en 981, dans une partie seulement de ses États, et fut tué l'année suivante, à la bataille de Bazentello. Pandenolfe II, son frère, lui succéda.

**LANDOLFE VII ou V**, ou de Sainte-Agathe, fils de Landolfe V, fut élevé sur le trône de Capoue en 999, par les habitants de cette ville, qui ne voulaient pas reconnaître l'autorité d'Adémar II, prince étranger que l'empereur Othon III leur avait donné, et qui ne régna que 4 mois. Landolfe VIII mourut le 24 juillet 1007, sans avoir rien fait, durant son règne, de digne de mémoire. Il eut pour successeur Pandolfe IV, son fils.

**LANDOLFE VIII ou VI**, dernier prince de Capoue, fils de Pandolfe V, auquel il fut associé dès l'an 1050, lui succéda vers l'an 1060. Il était déjà pressé par les armes des Normands commandés par Richard, comte d'Averse. Le pape avait donné à cet aventurier la principauté de Capoue. Cette ville était bloquée; et des redoutes étaient élevées devant ses portes. Landolfe fut enfin obligé de se rendre aux Normands en 1062. Il paraît que le pape lui accorda un asile dans la ville de Bénévent, que Landolphe gouverna comme feudataire de l'Église jusqu'à l'année 1077, où il mourut. En lui s'éteignit la race des princes lombards de Bénévent, qui, pendant 500 ans, avaient gouverné avec gloire l'Italie méridionale.

**LANDOLPHE** (Jean-François), né à Auxonne, en Bourgogne, le 5 février 1747, il fut le dernier de 22 enfants. En 1755, le jeune Landolphe se rendit à Paris dans l'intention de se livrer à l'étude de la chirurgie, mais au bout d'une année il y renonça pour entrer dans la marine. Il commença par servir en qualité de mousse. Il faut lire la relation de ses voyages pour se faire une idée de toutes les aventures qui lui arrivèrent pendant une période de 36 ans qu'il servit, tant dans la marine civile que dans la marine militaire. Au milieu d'une semblable agitation, il avait acquis une réputation de bravoure et de capacité, telle que, en 1786, une riche compagnie le chargea d'établir des comptoirs sur les côtes d'Afrique pour faire pénétrer les produits de l'industrie française dans le centre de ce pays, encore inconnu. Les Anglais détruisirent, quoiqu'on fût en pleine paix, ces établissements; Landolphe en tira une vengeance exemplaire. Lorsque la révolution française éclata, il reprit du service dans la marine militaire, et s'y distingua en s'emparant de l'île du Prince. En 1802, couvert de blessures, accablé sous le poids de ses infirmités, Landolphe quitta le service, et alla se fixer à Paris, où il mourut le 13 juillet 1825, d'une attaque d'apoplexie foudroyante. On a publié sur ses manuscrits : *Mémoires du capitaine Landolphe, contenant l'histoire de ses voyages pendant 36 ans, aux côtes d'Afrique et aux 2 Amériques*, rédigé sur son manuscrit, par J. S. Quesné, Paris, 1823, deux vol. in-8°, ornés de fig.

**LANDOLT** (Salomon), militaire et peintre, né en 1741 à Zurich, où son père était membre du grand conseil, se destina d'abord à la carrière des armes, et fut admis, en 1764, à l'école de Metz. Il la quitta pour aller étudier la peinture à Paris, sous la direction du peintre le Paon, et à Lyon l'art vétérinaire sous Bourgelat, étant amateur passionné des chevaux et de la chasse. De retour dans sa patrie, il obtint une place au tribunal municipal de Zurich, et, sur sa proposition, il fut chargé d'organiser un corps de tirailleurs cantonaux, le premier qu'ait eu la Suisse. L'idée fut approuvée, et d'autres can-

tous imitèrent l'exemple donné par Landolt dans le canton de Zurich. En 1776 le désir de voir Frédéric II et son armée le conduisit à Berlin ; il fut bien accueilli par le roi. L'année suivante il fut nommé membre du grand conseil, reprit le commandement des tirailleurs, et obtint en 1778 le bailliage de Greifensée. A l'époque de la révolution, lorsque la France eut déclaré la guerre au roi de Sardaigne, il fut mis à la tête du contingent envoyé par le canton de Zurich à celui de Genève ; et peu de temps après il fut nommé bailli à Eglisau, sur le Rhin. Il seconda de tout son pouvoir les opérations de l'archiduc Charles et du général russe Korsakoff, et prit part aux combats de Wiedikon et de Zurich. Les victoires de Masséna le forcèrent de se retirer à la suite des troupes étrangères, pour lesquelles il s'était compromis, et de se réfugier en Souabe, avec son ami Escher. Après le départ de l'armée française il revint à Zurich ; en 1803 il fut nommé membre du grand conseil et colonel de la réserve des tirailleurs ; plus tard il fut président du tribunal de Wiedikon. Il quitta encore une fois les fonctions publiques pour vivre à la campagne ; mais ne possédant plus de maison, il changea plusieurs fois de demeure, et mourut enfin en 1818 chez un ami, à Andelfingen. Dans les derniers temps de sa vie, le délabrement de sa fortune l'avait forcé de tirer parti de son talent, comme peintre. Outre ses tableaux militaires, il a peint des chasses et des paysages de la Suisse. David Hess, son compatriote, a publié à Zurich, en 1820, une *Notice* sur la vie et les travaux de cet artiste singulier.

**LANDON**, pape, élu en 914, succéda à Anastase II, et mourut après 4 mois et 22 jours de pontificat. On sait qu'à la prière de Théodora il conféra l'archevêché de Ravenne à l'un des amants de cette princesse lequel devint pape sous le nom de Jean X.

**LANDON** (Charles-Paul), peintre et littérateur, ancien pensionnaire de l'académie de France à Rome, né à Nonant (département de l'Orne) en 1760, mort en 1826, correspondant de l'Institut, conservateur des tableaux du Musée et membre de plusieurs sociétés savantes, est auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Annales du Musée et de l'école moderne des beaux-arts* (1re collection 1801-10, 17 vol. in-8° ; 2e collection, 1810-17, 12 vol. in-8°) ; on y joint les *paysages et tableaux de genre,* 1805, 4 vol. in-8° : chacun des 33 vol. contient 72 planches gravées au trait ; *Vies et œuvres des peintres les plus célèbres,* 1803-1817, 22 vol. in-4° ; *Description historique de Paris et de ses édifices,* avec un *Précis historique* par Legrand, 1806-09, 2 vol. in-8° ; *Galerie des hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations,* 1805-09, 12 vol. in-12 ; *Recueil des ouvrages de peinture et de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux,* in-8°, avec 45 planch., etc. Il est éditeur des *Antiquités d'Athènes mesurées et dessinées par Stuart et N. Revett,* traduites de l'anglais par L. F. (Feuillet), Paris, 1808-1812, 3 vol. in-8°. Comme peintre, Landon a exécuté plusieurs tableaux assez remarquables.

**LANDON** (miss Lætitia), si connue sous le nom de *l'Improvisatrice,* naquit à Londres vers 1803. Elle manifesta de bonne heure une grande facilité pour la poésie. Le gouverneur du cap de Bonne-Espérance, le capitaine Maclean, l'épousa à Londres, et l'emmena au Cap avec lui. Le 15 octobre 1838, elle mourut subitement. En moins de 6 ans, miss Landon fit paraître 4 volumes, chacun de 4 à 5,000 vers.

**LANDONE**, second prince de Capoue, succéda en 842 à son père Landolfe ; et comme lui, il chercha, pour affermir l'indépendance de sa principauté, à s'allier aux Grecs et au prince de Salerne contre celui de Bénévent. En 856, la ville de Sicopoli que son père avait bâtie, fut consumée par un incendie ; la vieille Capoue que la cour avait abandonnée depuis longtemps, était presque déserte : Landone, de concert avec ses frères, résolut de bâtir une nouvelle ville sur les bords du Vulturne, à 3 milles de distance de l'ancienne ; c'est la Capoue qui subsiste aujourd'hui. Cependant les frères de Landone, et surtout Landolfe qui était évêque de Capoue, s'étaient rendus odieux au peuple par leurs violences ; et le prince, dès l'année 859, eut à réprimer les insurrections d'une ville qu'il avait à peine achevé de bâtir. Landone, atteint d'une paralysie, mourut en 862 ; il recommanda en mourant son fils Landone II à ses frères Landolfe et Pandolfe. Le dernier fut tué peu de temps après dans un combat contre les Salernitains ; et Landolfe, évêque de Capoue, usurpa la souveraineté de son pupille, qu'il envoya mourir en exil.

**LANDRÉ-BEAUVAIS** (Augustin-Jacob), né à Orléans, le 4 avril 1772, étudia la chirurgie à Paris sous le célèbre Desault, en 1790 et 1791, et alla terminer ses études chirurgicales à Lyon sous Rey et M. A Petit. En 1793, il fut nommé chirurgien en second de l'hôpital civil de Châlons sur-Saône : il revint à Paris en 1795, et obtint au concours une place à l'école de santé. Pinel le fit nommer, 4 ans après, aide-médecin à l'hospice de la Salpêtrière. Dès ce moment il commença à faire des cours de *séméiotique,* de *pathologie interne* et de *médecine clinique :* ces cours étaient suivis par un grand nombre d'élèves ; mais, en 1807, il fut forcé de les cesser à cause du mauvais état de santé. Il mit à profit ce temps de repos et composa son *Traité de séméiotique.* Landré-Beauvais fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1814, médecin de l'école polytechnique l'année suivante, et, en 1823, médecin consultant du roi. Une ordonnance du 2 février de la même année le nomma professeur de clinique, et doyen de la nouvelle faculté de médecine de Paris. En 1830, il rentra dans la vie privée et mourut le 26 décembre 1840.

**LANDRI** (St.), placé sur la liste des évêques de Paris le 28e, et entre Audebert et Chrodobert, florissait, d'après cela, vers l'an 650, sous Clovis II. Dans une année de disette, après s'être défait de tout ce qu'il possédait, il vendit encore les vases sacrés pour venir au secours des indigents. C'est une tradition généralement reçue, dans le diocèse de Paris, que ce fut lui qui fonda et dota l'Hôtel-Dieu de cette ville, et qu'il le plaça près de l'église et du palais épiscopal, pour être plus à portée de veiller sur les soins qu'on donnait aux malades. On ignore l'époque précise de sa mort : le dernier Bréviaire de Paris la met à l'an 656. L'Église de Paris célèbre sa fête le 5 juin. Sauval et Valois doutent qu'il y ait jamais eu un évêque de Paris du nom de Landri. L'abbé Lebeuf, au lieu d'un Landri, croit qu'il faut en admettre deux,

dont l'un peut avoir été évêque de Paris, et l'autre était chorévêque ou évêque régionnaire.

**LANDRIANI** (Paul-Camille), peintre d'histoire, né à Milan vers 1570, suivit la manière d'Octave Semini, dont il avait reçu des leçons. Il fut appelé *il Duchino*. Il a fait un grand nombre de tableaux d'autel, parmi lesquels les connaisseurs estiment celui qu'on voit dans l'église Saint-Ambroise de Milan, et qui représente la *Nativité du Seigneur*. Landriani mourut vers l'année 1619.

**LANDRY** (Pierre), dessinateur et graveur au burin, naquit à Paris vers 1630. Ses portraits sont d'un burin ferme et d'une extrême propreté. Ses principales productions sont : *Louis XIV*, d'après François; grand in fol.; *le prince de Conti*, d'après Gribelin ; *Charles de Bourbon, évêque de Soissons*, d'après J. Laniel, *le comte d'Harcourt, nommé le Cadet à la Perle*, portrait anonyme ; *saint Jérôme*, et *la Vierge, demi-figure portant l'enfant Jésus dans son berceau*, d'après deux de ses compositions ; *la Samaritaine*, d'après l'Albane ; *une grande tête de saint Jean-Baptiste*, d'après le Carrache; *le Triomphe de Jésus-Christ*, grande composition en 9 feuilles, formant 14 pieds de long.

**LANDULPHE**, surnommé *Sagax*, historien qui parait avoir vécu dans le 9e siècle, a continué l'*Historia miscella*, de Paul Diacre, depuis le 16e jusqu'au 24e livre, Cette histoire a été imprimée par les soins de P. Pithou, Bâle, 1569, in-8°. Muratori a, d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne, publié la partie attribuée à Landulphe, dans le 1er vol. des *Scriptores rerum italicarum*.

**LANDULPHE**, surnommé *de Columnâ*, chanoine de Chartres, au 14e siècle, et que quelques biographes confondent avec le précédent, est auteur des ouvrages suivants : *Breviarum historiale, ut homines bonis præteritis discant vivere, et malis exemplis sciant prava vitare*, Poitiers, 1479, in-4°, ouvrage très-rare et recherché, comme étant le premier qui ait été imprimé dans cette ville ; *De translat. imperii ad Græcos libellus*, inséré par Schard dans le *Sylloge de juridict. et auctoritate imperiale*, Bâle, 1566.

**LANDULPHE**, surnommé *Senior*, prêtre de Milan. On conjecture qu'il vivait dans le 11e siècle, vers 1085, puisque c'est à la mort de Grégoire VII que se termine son ouvrage intitulé : *Mediolanensis historiæ libri IV*, publié par Muratori, dans le tome IV des *Scriptores rerum italicarum*.

**LANDULPHE**, surnommé *Junior*, neveu du fameux Luitprand, né en 1076 à Milan, mort vers 1138, a laissé l'*Histoire de son temps*, 1095-1137, insérée par Muratori dans le tome V des *Scriptores rerum italicarum*.

**LANE** (sir Richard), premier lord de l'échiquier, étudia les lois à Middle-Temple, embrassa la profession d'avocat, et se fit bientôt une grande réputation. Chargé en 1640 de la défense du comte de Strafford, il fit d'inutiles efforts pour sauver cette généreuse victime de la haine du parlement et de la faiblesse de Charles Ier. Ce prince le nomma en 1643, conseiller de l'Échiquier, baronnet et membre du conseil privé : l'année suivante il le chargea de traiter avec les rebelles et lui confia les sceaux en 1645, après la mort de lord Edouard Lyttleton. En 1646, Lane fut un des commissaires pour la reddition d'Oxford ; il se retira bientôt après dans l'île de Jersey, où il mourut en 1650 ou 1651, laissant l'ouvrage intitulé : *Reports in the court of exchequer in the reign of King James*, 1657, in-fol.

**LANFRANC**, archevêque de Cantorbéry, né à Pavie en 1005, enseigna le droit dans cette ville, puis fit, en 1042, profession à l'abbaye du Bec, qui devint bientôt, grâce à ses soins, une des plus célèbres écoles de l'Occident pour les lettres et la théologie. Conseiller intime du duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, il en obtint l'abbaye de Saint Étienne de Caen, et l'archevêché de Cantorbéry, lorsque ce prince eut fait la conquête de l'Angleterre. Lanfranc contribua puissamment à répandre le goût des études dans ce pays encore barbare, bâtit des églises, dota des hôpitaux, et tint plusieurs conciles, un entre autres à Londres en 1075, où il fit décréter que les siéges épiscopaux qui se trouvaient dans les campagnes seraient transférés dans les villes avec l'autorisation du roi. Guillaume, à son lit de mort, chargea Lanfranc de couronner roi d'Angleterre son fils Guillaume le Roux, alors âgé de 13 ans. L'archevêque remplit les intentions de son protecteur. éclaira le jeune prince de ses conseils, et mourut le 28 mai 1089, entouré du respect et de la vénération de toute la chrétienté. Des *OEuvres* de ce prélat ont été publiées par D. d'Achery, Paris, 1648, in folio.

**LANFRANC**, médecin, né à Milan vers le milieu du 13e siècle, après avoir professé avec distinction dans son pays, fut obligé de le quitter par suite des guerres des Guelfes et des Gibelins, et alla se fixer à Paris, où il exécuta le premier les grandes opérations de la chirurgie, qui jusque-là n'avaient été pratiquées que par des empiriques. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Chirurgia magna et parva*, Venise, 1490 et 1553, in-fol.; traduit en français par maître Guillaume, Lyon, 1490, in-4°, et en allemand par Othon Brunfels, Francfort, 1566, in 8°.

**LANFRANC** (Jean), peintre, né à Parme vers 1581, mort en 1647, fut élève des Carrache. Sa manière grande lui permettait de négliger certains détails, certains effets particuliers qu'il sacrifiait volontiers aux masses ; il a surtout excellé à peindre des coupoles ; on cite comme ses chefs-d'œuvre en ce genre celles de St.-André *della Valle*, du Jésus et du Trésor de St.-Janvier à Naples. Le Musée de Paris possède de ce maître 4 tableaux : *Agar dans le désert; saint Pierre, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel ; saint Pierre et saint Paul entraînés hors des murs de Rome*, et *le Couronnement de la Vierge*. Lanfranc a gravé à l'eau-forte, en partie d'après ses propres compositions, la *Bible de Raphaël*, 1607, in-4°.

**LANFRANCHI**, famille illustre de la noblesse pisane, est une des sept familles d'origine allemande qui s'établirent à Pise vers l'année 980, pendant le règne de l'empereur Othon II, et qui formèrent le premier ordre dans la noblesse de cette république. Dès lors les Lanfranchi demeurèrent toujours attachés au parti gibelin : souvent victimes des révolutions de leur patrie, ils y ont toujours été rétablis avec gloire ; et leurs descendants subsistent encore.

**LANFREDINI** (Jacob), cardinal, né en 1680 à Florence, où il mourut en 1741, a laissé entre autres ouvrages : *Raccolta d'orazioni sinodali, e lettere pastorali*,

Jesi, 1740, in-4°; *Lettere pastorali*, Turin, 1768, 2 vol. in 8°; *Lettere scritte alla nobilità ed alli artisti*, in-8°, etc. On peut consulter sur Lanfredini sa *Vie* dans le tome II des *Memorabilia ital. erudit. præstant.* du P. Lami, les *Vitæ et res gestæ pontif. rom.*, etc., et *De claris pontif. epist. script.* de Buonamici, page 286.

**LANG** (Charles-Nicolas) naquit à Lucerne en 1670, et y mourut le 2 mai 1741. Après avoir fait ses études en Suisse, en Allemagne et en Italie, et avoir obtenu, à Rome, le grade de docteur en médecine, il voyagea dans ces mêmes pays et en France. L'Académie des sciences de Paris le nomma son correspondant en 1713. L'archiduchesse Anne-Marie, épouse de Jean V, roi de Portugal, le fit appeler pour être son médecin ; mais il préféra de rester dans sa patrie, où il fut nommé, en 1709, médecin ordinaire de la ville. Il a laissé entre autres ouvrages : *Historia lapidum figuratar. Helvetiæ*, etc., 2e édit., 1735, in-4° ; *Methodus nova et facilis testacea marina in suas classes genera et species distribuendi*, 1722, in-4°.

**LANG** (François-Béat), fils du précédent, né en 1715, aussi médecin et naturaliste, a orné de figures la description manuscrite du cabinet de son père : *Ordo musei lucernensis Langiani, iconibus à filio Beato Francisco delineatis ad 622 adauctis illustrati*, 10 vol. in-4°.

**LANGALLERIE** (Philippe de GENTILS, marquis de), né en 1656 à la Motte-Charente dans la Saintonge, avait, après 32 campagnes, obtenu le grade de lieutenant général, lorsque, en 1706, croyant le ministère indisposé contre lui, il accepta de l'emploi dans les armées de l'Empereur. Placé sous les ordres du prince Eugène, il donna des preuves d'une grande valeur ; mais il s'était fait de nombreux ennemis, et, prévoyant que la faveur dont il jouissait ne durerait pas, il passa successivement au service de la Pologne et de la Hollande ; on prétend même qu'il venait de conclure à la Haye un traité par lequel il s'engageait à conduire les armées du Grand Turc en Italie, lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'Empereur, transféré à Vienne, puis au château de Raab ou Javarin en Hongrie, où il mourut de chagrin le 20 juin 1717, au bout d'un an de captivité. On peut consulter sur ce personnage *le Manifeste écrit par lui-même*, Cologne, 1707, in-4°; *Guerre d'Italie*, ou *Mémoire du marquis de Langallerie* (par Sandras de Courtilz), Cologne, 1709, 2 vol. in-12; *Mémoires du marquis de Langallerie, histoire écrite par lui-même dans sa prison à Vienne*, Cologne ou la Haye, 1743, in-12.

**LANGARA** (Don Juan de), amiral espagnol, naquit, vers 1730, d'une famille noble de l'Andalousie. Entré de bonne heure dans la marine, il en parcourut rapidement les grades inférieurs, et parvint, en octobre 1779 à celui de chef d'escadre. L'Espagne était alors l'alliée de la France contre l'Angleterre, dans la guerre de l'indépendance américaine. Langara se trouvait, le 15 janvier 1780, à la hauteur du cap Saint-Vincent, quand il rencontra la flotte anglaise, commandée par l'amiral Rodney, et composée de 21 vaisseaux de ligne, et de plusieurs frégates. L'escadre espagnole n'était que de onze vaisseaux, dont trois venaient de recevoir du commandant une autre destination. Forcé au combat, malgré l'extrême infériorité du nombre, Langara ne craignit pas de l'accepter, et disputa la victoire pendant 12 heures ; mais trois blessures qu'il reçut, la perte d'un de ses vaisseaux, qui sauta en l'air, et la prise de 4 autres, au nombre desquels était celui qu'il montait, l'empêchèrent de s'opposer à l'entrée de la flotte victorieuse dans le détroit, où, après avoir ravitaillé Gibraltar, elle mit à la voile pour les Antilles. Langara, quoique prisonnier de guerre, fut nommé lieutenant général des armées navales. Sous Charles IV, l'Espagne, ayant pris part à la coalition contre la France républicaine, Langara commanda, en 1793, la flotte espagnole, qui, réunie à celle des Anglais, entra, pendant la nuit du 27 au 28 août, dans le port de Toulon, que leur livrèrent les sections de cette ville insurgées contre la Convention nationale. Langara commanda l'escadre d'honneur qui, le 2 avril 1794, alla prendre à Livourne le prince Louis de Parme, gendre futur de Charles IV, et depuis roi d'Étrurie : il le débarqua, le 10 mai, à Carthagène, d'où il repartit dans le mois de juillet pour observer les côtes d'Italie. Au printemps de 1795, il joignit son escadre à celle de Gravina, près de Collioure, pour tenter de reprendre Rosas sur les Français ; mais par la réunion de leurs efforts ils ne purent pas même réussir à s'emparer de 2 frégates mouillées dans la rade. Après la paix de Bâle, l'Espagne étant redevenue l'alliée de la France, Langara fut chargé du commandement d'une flotte de 26 vaisseaux des ligne, 13 frégates, etc., qu'il conduisit à Toulon, en octobre 1796, ayant contraint à la retraite les Anglais, qui bloquaient l'armée navale française dans ce port. Au retour de cette expédition il se rendit à Madrid, où il succéda, en janvier 1797, à don Pedro Varela de Ulloa, dans le ministère de la marine, qu'il avait refusé, en novembre 1795, après la démission forcée de son ami, don Antonio Valdez. Le fait le plus important du ministère de Langara fut la délivrance de Cadix, que les Anglais bombardaient. Cette délivrance fut opérée, au mois de juillet 1797, par Mazarredo, à qui Langara avait fourni tous les moyens et donné tous les pouvoirs qui lui facilitèrent le succès de cette entreprise. Mais comme les Anglais recommençaient sans cesse le blocus de Cadix, et que l'âge avancé de Langara ne lui permettait pas de déployer l'activité nécessaire dans des circonstances si difficiles, il fut obligé de céder le ministère de la marine au lieutenant général Domingo Grandallana (1798), reçut, pour dédommagement, le grade de capitaine général qui correspond à celui de maréchal de France, et mourut en 1800. Il était décoré du grand cordon de plusieurs ordres de l'Espagne.

**LANGBAINE** (Gérard), savant anglais, naquit en 1608 à Bartonkirke. Nommé, en 1644, garde des archives de l'université, et, en 1645, prévôt du collége de la reine, il conserva ces deux places jusqu'à sa mort, arrivée le 10 février 1658. Il est l'auteur du *Platonicorum aliquot qui etiamnum supersunt authorum*, publié par le docteur Feil à la suite de *l'Alcinous*, Oxford, 1667, in-8°. On a conservé de lui des lettres adressées à Usher et à Selden.

**LANGBAINE** (Gérard), fils du précédent, né à Oxford, en 1656, mort en juin 1692, a publié : *Appendix au catalogue de tous les gradués en théologie, en droit et en médecine; Momus triomphant*, 1688.

**LANGBEIN** (Auguste-Frédéric-Ernest), littérateur allemand, né en 1757, à Radeberg en Saxe, et fils d'un

bailli, se destina à la carrière de son père, et étudia le droit à l'université de Leipzig. Il commença par être greffier; puis, s'ennuyant de cette occupation, il alla, en 1785, s'établir comme avocat à Dresde; mais il fit plus de vers que de plaidoyers, et fut heureux d'obtenir une place d'employé aux archives. Au bout de 12 ans, n'étant pas plus avancé que le premier jour, il quitta les archives et la Saxe, et en 1800 il se rendit à Berlin pour y cultiver les lettres. Il y publia une suite de romans et de poésies badines, surtout des contes en vers dont il puisait en grande partie les sujets dans les œuvres de Boccace et la Fontaine. Le gouvernement prussien lui donna, en 1820, la place de censeur des ouvrages de littérature. Il mourut à Berlin le 2 janvier 1835. Langbein avait préparé une édition complète de ses œuvres, en 30 vol.; elle a commencé à paraître en 1835 à Stuttgard.

**LANGDALE** (Marmaduke), général anglais, né vers la fin du 16e siècle dans le comté d'York, était shérif de cette province, lorsque en 1642 il embrassa la cause du malheureux Charles Ier, auquel il demeura inviolablement attaché. Il leva à ses frais 3 compagnies, à la tête desquelles il défit un nombreux parti d'Écossais. Chargé d'aller avec 2,000 hommes délivrer le château de Pontfract assiégé par Fairfax, il battit ce général, et, pour s'acquitter de sa commission, traversa 9 fois l'armée du parlement. Après la perte de la bataille de Naseby, où il commandait l'aile gauche, Langdale passa en Écosse par ordre du roi, ramena de nouvelles troupes, fut encore vaincu par Cromwell, fait prisonnier et détenu au château de Nottingham. Étant parvenu à corrompre ses gardes, il se rendit en France près de Charles II, qui le nomma à la restauration pair du royaume, lord-lieutenant du comté et de la ville d'York; il y mourut le 5 août 1661, avec la réputation d'un des hommes les plus habiles et les plus honnêtes de son parti.

**LANGE** (Rodolphe de), érudit allemand, fils d'un baron westphalien, né vers 1440, alla, avec le comte de Spiegelberg et Pyrmont, visiter l'Italie, et puisa dans les leçons de George de Trébizonde, de Théodore Gaza, de Léonard Aretin, de Laurent et Nicolas Valla, une instruction qu'il n'avait pas trouvée dans la basse Allemagne. Il revint de l'Italie avec une belle collection de livres, et un vif désir d'améliorer les études scolastiques de sa patrie. D'après ses avis, de bons maîtres formés à Deventer furent appelés au gymnase de Munster; il aida de ses livres, de sa bourse, de ses conseils, les jeunes gens qui annonçaient de grandes dispositions, et les plaça dans les établissements d'instruction de la Westphalie, ou dans les églises collégiales, pour y suivre leurs études. Chargé, vers 1475, par l'évêque de Munster, d'une mission auprès du pape Sixte IV, il se lia d'amitié avec Perotti, Politien, Pic de la Mirandole, et autres savants; Laurent de Médicis l'accueillit aussi avec bienveillance. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il revint à Munster, et fut promu au décanat du chapitre de l'église dite le Vieux-Dôme. A l'avénement de l'évêque d'Osnabruck au siége de Munster, il obtint sur les écoles du pays toute l'influence nécessaire pour réformer la vieille routine, et introduire des livres et des méthodes supérieurs à ce qui existait. En vain l'université de Cologne s'éleva contre toute réforme et prit la défense de la vieille scolastique; Lange peupla les écoles de Munster de bons élèves du gymnase de Deventer, et y introduisit l'explication des auteurs classiques latins, ainsi que l'étude du grec. Rodolphe de Lange mourut octogénaire, en 1519, et fut enterré dans le cloître de la cathédrale de Munster. Il avait publié plusieurs ouvrages qui sont devenus très-rares; ce sont: 1° un poëme épique, *De excidione Hierosolymæ postrema*; 2° un autre poëme, *De excidione urbis Nusiensis*, sur le siége mis, en 1475, devant la ville de Neuss ou Nuys par Charles le Téméraire; enfin 3° un recueil d'hymnes et autres pièces sacrées sous le titre de *Carmina*, imprimé à Munster, en 1486. Hamelman, dans ses *Opera genealogico-historica de Westphalia*, a donné un discours funèbre sur ce savant.

**LANGE** (Jean), en latin *Langius*, médecin, né en 1485, à Lœwenberg en Silésie, fut premier médecin de l'électeur palatin, Frédéric II, qu'il accompagna dans ses voyages en Espagne, en Italie, en France, dans les Pays-Bas, etc., et mourut à Heidelberg, le 21 juin 1565, à l'âge de 80 ans. On a de lui: *Medicinalium epistolarum miscellanea*, Bâle, 1554, in-4°; *De syrmaismo et ratione purgandi per vomitum ex Ægyptiorum invento et formulâ*, Paris, 1572, in-8°; *De scorbuto epistolæ duæ*, etc.

**LANGE** ou **LANGIUS** (Jean), autre Silésien, savant jurisconsulte, naquit en 1503, à Freistadt, dans la principauté de Teschen. L'empereur Ferdinand le nomma conseiller aulique, et l'employa dans différentes négociations. Il mourut à Schweidnitz en 1567. Il est principalement connu aujourd'hui par sa traduction latine, aussi fidèle qu'élégante, de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore Calliste, Bâle, 1553, in-fol.; réimprimée plusieurs fois dans le 16e siècle.

**LANGE** ou **LANGIUS** (Charles), en flamand *de Langhe*, chanoine de St.-Lambert de Liége, et ami de Juste Lipse, né, à Gand selon les uns, selon d'autres à Bruxelles, mourut à Liége, le 29 juillet 1573, dans un âge peu avancé. Son père, successivement secrétaire intime de Charles-Quint et de Philippe II, lui donna une éducation soignée. Ses études terminées, Langius voyagea en Italie, et y fut créé docteur en droit. De retour dans ses foyers, il se livra avec passion à la philologie et à la critique; il s'exerçait aussi à la poésie latine et enfin à la culture des plantes et des fleurs exotiques. On a de Langius: *Ciceronis Officia, de amicitiâ ac de senectute, è membranis belgicis emendata notisque illustrata*, Anvers, 1563, in-12; *Variantes lectiones in Plauti comœdias*; *Carmina lectiora*, à la suite d'une édition de ses notes sur Cicéron, publiée à Anvers en 1615, in-4°, avec les *Observationes humanæ* du P. André Schott.

**LANGE** ou **LANGIUS** (Joseph), philologue, né au 16e siècle à Kaiserberg dans la haute Alsace, professeur de grec et de mathématiques au collége de Fribourg en Brisgau, mort vers 1630, a laissé des *Éditions* de Perse et de Juvénal (Fribourg, 1608, in-4°); de Martial (Paris, 1607, in-4°, et 1617, in-fol.), etc., avec des *Index* très-amples; on lui doit aussi les ouvrages suivants: *De obitu Georgii Calamini ode*, Strasbourg, 1705, in-4°; *Florilegium*, ibid., 1598, in-8°; *Polyanthea nova*, Genève, 1600; *Odæ Horatii in locos communes digestæ* Hanau, 1605, in-8°; ibidem, 1614; *Anthologia sive Florilegium rerum et materiarum selectarum ex probatis*

*scriptoribus collecta*, Strasbourg, 1615, in-8° ; avec des additions, ibidem, 1662, in-8° ; *Tyrocinium græcarum litterarum*, Fribourg, 1607, in 8° ; *Adagia sive sententiæ proverbiales*, grec, latin et allemand, 1596 ; *Elementale mathematicum logisticæ, astronomicæ et theoricæ planetarum*, Fribourg, 1612, in-4°; ibid., 1627.

**LANGE** (François), avocat, né à Reims en 1610, mort à Paris le 11 novembre 1684, est auteur du *Praticien français*, qui parut pour la première fois sous le nom de Gastier, procureur au parlement, et dont la 4ᵉ édition était épuisée lorsque les ordonnances de 1667 et de 1670 exigèrent un entier remaniement de l'ouvrage, qui eut une foule d'éditions ; la dernière est celle qu'a donnée Pimont, conseiller référendaire à la chancellerie, 1755, 2 vol. in-4°.

**LANGE** (Chrétien), fils d'un théologien assez célèbre, vint au monde le 9 mai 1619, à Luckau, près d'Altenbourg, s'appliqua pendant quelque temps à la chimie, puis embrassa la carrière de la médecine, et reçut les honneurs du doctorat à Leipzig, à son retour d'un voyage en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande. L'année suivante (1644), l'université lui confia la chaire de physiologie, qu'il échangea bientôt après contre celle d'anatomie et de chirurgie. Il devint enfin professeur de pathologie, et conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 24 mars 1662. Lange a publié une édition du *Scrutinium de Peste*, de Kircher, à laquelle il joignit une préface peu remarquable. On lui doit aussi un commentaire sur le Traité des fièvres de Van Helmont, et un autre sur la Pathologique spagyrique de Fabri. Ces productions ont été réimprimées sous le titre de *Miscellanea medica curiosa*, Francfort, 1688, in-4°, par les soins de G. Francus.

**LANGE** (Guillaume), en latin *Langius*, écrivain et mathématicien danois, né dans l'île de Sélande en 1622. Après avoir terminé ses études et visité l'Italie et la Hollande, il fut nommé à la chaire de mathématiques de l'université de Copenhague. Il mourut en cette ville le 12 mai 1682. On connaît de lui : *De annis Christi libri duo*, Leyde, 1649, in-4°; *De quatuor monarchiis*, Copenhague, 1650, in-4°; *Exercitationes mathematicæ VII, de annuâ emendatione et motu apogæi solis*, etc., ibidem, 1653, in-4°; *De veritatibus geometricis*, ibidem, 1656, in-4°; *Catalogus codicum Mss. bibliothecæ mediceæ*.

**LANGE** ou **LANG** (André), membre du sénat de Lubeck, né dans cette ville le 15 janvier 1680, y mourut le 24 octobre 1715. On connaît de lui : *Dissertatio de æquitate juris Lubecensis*, Leipzig, 1703, in-4°; *De erroribus quæ circà quæstiones per tormenta committuntur*, Utrecht, 1704, in-4°; *Brevis introductio in notitiam legum nauticarum et scriptorum juris reique maritimæ*, Lubeck, 1713, 1724, in-8° de 152 pag., etc.

**LANGE** ou **LANG** (Jean-Michel), orientaliste et théologien protestant, né le 9 mars 1664, à Ellwangen, dans le duché de Sulzbach, mort le 10 janvier 1731 à Prentzlau dans le Brandebourg, après avoir professé avec distinction à l'université d'Altdorf, a laissé plusieurs ouvrages sur lesquels on peut consulter sa *Vie*, par Conrad Zeltner, dans l'*Histoire de l'académie d'Altdorf*. Nous citerons : *Dissertatio de Alcorani primâ inter Europæos editione arabicâ*, etc., 1703, in-4° ; *Dissertatio de Alcorani vers. variis*, etc., 1705. in-4°; *Philologia barbarogræca, continens meletema de origine, progressu et fatis linguæ grææ*, etc., Nuremberg, 1707-1708, 2 parties in-4°; 8 dissertations *De versione Novi Test. barbarogræca*, 1705-1708, in-4°.

**LANGE** (François), peintre, né à Annecy en 1676, élève d'André Cheville, son aïeul maternel, fut maître de dessin des princes Amédée et Thomas de Carignan, et mourut le 17 avril 1756, chez les PP. de l'Oratoire, à Bologne, où il s'était retiré depuis 32 ans. On cite comme les plus estimables de ses compositions : *Juvénal Ancina aux pieds de la Vierge et de l'enfant Jésus*, et *la Nativité du Seigneur*. C'est d'après les dessins de Lange qu'ont été gravés les *Portraits des comtes et ducs de Savoie* qui ornent l'ouvrage du comte Ferrero de Lavrian : *Augustæ Sabaudiæ domûs arbor gentilitia*, Turin, 1702, in-fol.

**LANGE** (Jean-Remi), peintre flamand, né à Bruxelles, fut élève de Vandyck. C'est, de tous les disciples de ce maître, celui qui s'est le mieux approprié sa manière et qui a le plus approché de son coloris. Ses tableaux, que l'on conserve à Bruxelles et dans d'autres villes des Pays-Bas, sont en général de grandes compositions destinées pour les églises et représentant des sujets de dévotion. Lange mourut en 1671.

**LANGE** (Laurent), voyageur, né à Stockholm dans les dernières années du 17ᵉ siècle, fut employé par Pierre le Grand dans les diverses ambassades qu'il envoya à la Chine pour y établir des relations de commerce. Le czar fut si satisfait de la manière dont il s'était acquitté de sa mission, qu'il le nomma en 1737 conseiller de chancellerie et vice-gouverneur d'Irkoutsk. Les différents *Voyages de Lange à la Chine* ont été insérés, partie aux tome V et VIII du *Recueil des voyages au Nord*, partie au tome II des *Nouveaux essais sur le Nord*, publiés par Pallas.

**LANGE** (Adolphe-Gottlieb), né en 1778 à Weissensée en Thuringe, mort le 6 juillet 1831, était recteur de l'école de Schlpforte, dont il avait été l'élève. Ses écrits, tant latins qu'allemands, ont été recueillis et publiés avec une notice sur sa vie, par son collègue Jacob, sous le titre de : *A. G. Lange Vermischte Schriften und Reden*, Leipzig, 1832, un vol. in-8°.

**LANGE** (Joseph), né le 1ᵉʳ avril 1751, à Wurtzbourg, où son père fut employé comme secrétaire de légation auprès du cercle de Franconie, montra de bonne heure beaucoup d'inclination pour la peinture et cultiva ce talent, aidé de M. Reimoald, alors chancelier du prince-évêque de Wurtzbourg. Après la mort de ce dernier il quitta son pays, et passa à Vienne où il trouva son frère aîné, alors placé auprès d'une famille très-distinguée. Ce fut dans ce temps que se manifesta chez lui le goût de l'art dramatique. Les deux frères, pleins d'enthousiasme pour le spectacle, s'associèrent quelques jeunes gens et établirent un théâtre de société. Le célèbre Sonnenfels, en ayant été instruit, fit appeler les frères artistes, les engagea à représenter une petite pièce chez lui, et les décida à se consacrer tout entiers au théâtre. L'aîné mourut quelque temps après ; mais le cadet s'acquit, par ses talents, une grande renommée, et obtint pour toujours la faveur des Viennois. Il se retira du théâtre dans un âge très-avancé, et mourut vers 1829. Lange n'avait ja-

mais négligé la peinture; on a de lui plusieurs compositions tirées de l'histoire des saints.

**LANGE** (Samuel-Théophile), théologien allemand, né le 5 avril 1767 à Ohra, non loin de Dantzig, mort le 15 juin 1823, a laissé entre autres ouvrages; *Histoire du dogme de l'Église chrétienne, d'après les Pères de l'Église*, Leipzig, 1796, in-8°, 1re partie; *Système de morale théologique, ou de théologie morale*, Leipzig et Rostock, 1803, grand in-8°, 1re partie; *Essai d'une apologie de la Révélation*, Iéna, 1794, in-8°; *Du besoin où est l'Église d'un nouveau système de théologie chrétienne, et de la meilleure manière de l'établir* (principalement contre le docteur Ammon), Rostock, 1804, in-8°.

**LANGE** ou **L'ANGE** (Anne-Françoise-Élisabeth), actrice du Théâtre-Français, non moins fameuse par ses galanteries et ses prodigalités que par son talent, naquit à Gênes, le 10 septembre 1772, de parents français dont on n'a connu ni le rang ni la profession. On ignore les détails de sa première jeunesse ainsi que les motifs et l'époque de son retour dans sa patrie originaire, et de son entrée dans la carrière théâtrale. Mais on sait qu'en 1787 elle jouait les jeunes premières à Tours, et qu'elle fut ensuite attachée à l'une des quatre troupes ambulantes de la Montansier. Ce fut le 2 octobre 1788 qu'elle débuta sur la scène française, au faubourg Saint-Germain, par le rôle de Lindane, dans *l'Écossaise* de Voltaire, et de Lucinde, dans *l'Oracle* de Saint-Foix. Elle quitta le théâtre lorsqu'elle eut épousé, le 24 décembre, Michel-Jean Simons, associé de son père, riche entrepreneur de voitures à Bruxelles. Après la ruine de Simons père et fils, leurs femmes vinrent à leur secours, l'une par une pension viagère, l'autre en vendant une partie des ses diamants et de ses bijoux. Celle-ci, qui n'avait pas les talents littéraires de sa belle-mère, serait peut-être rentrée au théâtre, si le scandale qu'avait produit son portrait en Danaé, peint et exposé au salon de 1799, par Girodet, ne l'eût couverte d'un ridicule ineffaçable. Le chagrin s'empara d'elle et lui causa une maladie pour laquelle on lui prescrivit le voyage d'Italie. Mais son état empira, et elle mourut en Toscane, vers 1825.

**LANGEAC** ou **LANGHAC** (Jean de), évêque de Limoges, de 1533 à 1541, fut honoré de l'amitié de François Ier, qui se plut à lui prodiguer les plus riches bénéfices, et lui confia des missions importantes en Pologne, en Portugal, en Hongrie, en Suisse et à Rome, où il soutint avec vigueur les droits du roi et les libertés de l'Église gallicane. Il mourut à Paris, le 22 mai 1541. Ce prélat a laissé un recueil manuscrit des statuts synodaux de son diocèse; c'est à lui qu'Étienne Dolet, son secrétaire à Venise, a dédié ses 3 livres: *De officio legati*, Lyon, 1541, in-4°.

**LANGEBECK** (Jacques), savant danois, né en 1710 au diocèse d'Aalbourg, dans le Jutland, annonça de bonne heure de grandes dispositions pour l'étude, et publia sous les auspices des rois Christian VI et Frédéric V, 6 vol. in-4° de pièces sous le titre de *Magasin danois*. Chargé bientôt après de voyager en Suède pour y recueillir des documents relatifs au Danemark, il composa de ses recherches 3 vol. d'une *Bibliothèque danoise* en allemand, continuée depuis par Olaüs Moller. Membre de l'Académie royale de Suède, de celles de Copenhague et de Gœttingue, il mourut le 16 août 1774, garde des archives du royaume et conseiller d'État. Parmi les autres ouvrages de Langebeck, les plus importants sont: une *Histoire des mines de Norwége*, 1758, in-4°, en danois, traduite en latin, tome VII des *Mémoires de la Société de Copenhague*; *Scriptores rerum danicarum medii ævi*, etc. 1772-1792, 7 vol. in-fol., figures: les trois premiers ont été publiés par Langebeck, et les suivants par Suhm et M. Schœning, d'après les matériaux qu'il avait laissés.

**LANGELANDE** (Robert), poëte anglais qui florissait vers le milieu du 14e siècle, est auteur d'un poëme allégorique, principalement dirigé contre le clergé, écrit en vers non rimés. La langue dans laquelle il est écrit se rapproche beaucoup de l'ancien saxon, ce qui, joint à l'obscurité dont le poëte a cru prudent de s'entourer, rend la lecture de son ouvrage très-difficile. Ce poëme, *The visions of Pierce Plowman*, paraît avoir été terminé en 1369; il fut imprimé pour la première fois par Crowley en 1550, et il s'en fit trois éditions cette même année. Owen Rogers en donna une nouvelle en 1561, où l'on trouve, ainsi que dans celles qui ont suivi, un autre poëme: *Pierce the Plowman's crede*, imprimé séparément en 1553.

**LANGELANDE.** *Voyez* **LANGLAND.**

**LANGENDYK** (Pierre), poëte hollandais, historiographe de Harlem, né dans cette ville en 1683, mort en 1756, a composé plusieurs comédies originales, telles que: *Don Quichotte aux noces de Gamache; la Noce villageoise; les Mathématiciens*, et *Krelis Louwen*, etc. Les deux derniers ont été traduits par J. Cohen, dans les *Chefs-d'œuvre de Th. Holland*. On lui doit encore des *Épigrammes*; une *Parodie du 4e livre de l'Énéide*; un poëme intitulé: *les Comtes de Hollande; Jules-César et Caton*, tragédies imitées du français, etc. La collection de ses œuvres forme 4 vol. in-4°.

**LANGERMANN** (Jean-Godefroid), médecin, naquit à Maxen, près de Dresde, le 8 août 1768. Son père, cultivateur, désirait qu'il se destinât à sa profession, et ne le vit qu'avec peine suivre une autre carrière. En 1789 il commença, à l'université de Leipzig, l'étude de la jurisprudence, à laquelle il joignit celle de la philosophie et de l'histoire. Après avoir terminé son cours de droit, il se livra à l'éducation de la jeunesse, et l'on compte parmi ses élèves le poëte Hardenberg Novalis. Il fut ensuite instituteur chez un riche négociant de Leipzig. Décidé à changer de profession, il se rendit à l'université d'Iéna en 1794 pour y étudier l'art de guérir, fut en état, au bout de 3 ans, de soutenir, pour obtenir le grade de docteur, une thèse qui lui acquit la plus brillante réputation, et qui a contribué à le faire regarder en Allemagne comme le fondateur de la médecine mentale; elle est intitulée: *De methodo cognoscendi curandique animi morbos stabilienda*, Iéna, 1797, in-8°. Dans le traitement moral des aliénés, il conseille surtout d'imiter ceux qui sont chargés de l'éducation des enfants, qui cherchent à exercer, à former la raison de leurs élèves, à réprimer leurs passions, à corriger leurs défauts. Pendant son séjour à Iéna, il contracta une étroite amitié avec Schiller et Gœthe. Il y concourut aussi à la rédaction de la *Gazette littéraire* de cette ville, publiée par Schütz. De là il alla visiter les hospices d'aliénés de la Saxe, et se rendit en observateur

dans les prisons et les maisons de correction pour y étudier les passions des hommes. En 1799 il se fixa à Bayreuth, où sa réputation lui acquit bientôt une clientèle nombreuse. Il fut nommé assesseur au collége de médecine de Franconie, conseiller médical, professeur d'accouchement, et, en 1802, directeur et médecin de la maison des aliénés de Saint-George, près de Bayreuth. Il fut nommé, en 1810, conseiller d'État du roi de Prusse, et, en 1821, chevalier de l'ordre de l'Aigle rouge. Il mourut le 5 septembre 1832. Outre sa dissertation inaugurale, ce médecin a laissé les écrits suivants : *Quelques mots au public sur l'extraction du placenta après l'accouchement* (en allemand), Hof et Bayreuth, 1803, in-8°; *De la fièvre jaune et des établissements sanitaires qui existent en Allemagne pour prévenir l'introduction de cette prétendue peste et des autres maladies contagieuses*, Hof, 1805, in-8°.

**LANGERON** (le comte **ANDRAULT** DE), issu d'une famille ancienne du Nivernais, naquit à Paris le 13 janvier 1763. Il s'embarqua, en 1782, comme sous-lieutenant dans le régiment de Bourbonnais, sur la frégate *l'Aigle*, qui soutint un combat glorieux contre le vaisseau anglais *l'Hector*, et échoua dans la Delaware. Le comte de Langeron rejoignit alors l'armée alliée, et il fit la campagne de 1783 sous les ordres de Viomesnil, à Porto-Cabello, à Caracas, dans la terre ferme de l'Amérique et à Saint-Domingue. La paix le ramena en France; il fut nommé capitaine au régiment de Condé-dragons; en 1786 colonel en second du régiment de Médoc, et, en 1788, colonel surnuméraire au régiment d'Armagnac. La guerre ayant éclaté entre la Russie et l'Autriche contre la Turquie et la Suède, le comte de Langeron sollicita vainement la permission de servir comme volontaire dans l'armée autrichienne; mais, plus heureux dans ses démarches auprès de l'impératrice Catherine, il partit pour Saint-Pétersbourg au mois de mai 1790. On lui confia le commandement d'une division de chaloupes canonnières, sous le prince de Nassau, dans la Baltique, et sa conduite au combat de Biorek lui mérita la croix de Saint-George. Le lendemain il s'empara de plusieurs bâtiments dans le combat de Rogel, où Tchitchagoff défit la flotte du roi de Suède. Huit jours plus tard il combattait pendant 22 heures à la sanglante affaire de Rotchensalen, si funeste à la flottille russe. Après la paix avec la Suède, il alla joindre en Bessarabie l'armée du prince Potemkin. Le 21 décembre 1790 il monta à l'assaut d'Ismaïl sous les ordres de Souwarow, à la tête du I^er^ bataillon des chasseurs de Livonie, après avoir traversé le Danube sous le feu le plus meurtrier. Précipité du haut des remparts, il fut rejeté dans le fleuve et blessé à la jambe. Dans le mois de mai 1791 il servit en Moldavie sous Repnin, en qualité de colonel. L'année suivante il entra comme volontaire dans l'armée du prince de Saxe-Teschen dans les Pays-Bas, et se trouva le 13 au combat de la Grisuelle où Gouvion, qui commandait l'avant-garde de la Fayette, fut surpris et tué. Au mois de septembre suivant il fit, avec les princes français et l'armée du duc de Brunswick, la campagne de la Champagne. Après la retraite il retourna à Saint-Pétersbourg, et l'impératrice Catherine l'envoya, avec le duc de Richelieu, dans les Pays-Bas, servir à l'armée autrichienne sous le prince de Saxe Cobourg. Il y fit les campagnes de 1793, 1794, et il se trouva aux batailles de Maubeuge, de Landrecies, de Launoy, de Turcoing, de Tournay, et du Camp de César, à l'attaque du camp retranché de Maubeuge, et à Wattignies. Après la retraite des Autrichiens derrière le Rhin, Langeron retourna encore à Saint-Pétersbourg, où l'impératrice lui donna le régiment des grenadiers de la Petite Russie. Brigadier en 1796, il fut promu par l'empereur Paul I^er^ au grade de général-major en 1797, puis de lieutenant général en 1799, et fut employé dans la Courlande et la Samogitie comme quartier-maître général d'un corps de 25,000 hommes qu'il commanda. Paul I^er^ le nomma inspecteur d'infanterie, chevalier de l'ordre de Sainte-Anne, et ensuite comte de l'empire. En 1805 il marcha en Moravie, dans la seconde armée commandée par Buxhowden, et, après la réunion de cette armée avec la première sous les ordres de Kutusoff, il commanda la seconde colonne à la bataille d'Austerlitz. En 1806, la guerre ayant éclaté de nouveau entre la Russie et la Turquie, le comte de Langeron fut employé à Bucharest sous les ordres de Michelson, et, en 1807, il commanda en Bessarabie l'aile gauche du général Meyendorff. Il se trouva au combat de Babilé, près d'Ismaïl, au blocus de cette forteresse qui lui rappelait ses premiers exploits, enfin à cinq affaires contre sa garnison et contre les Tartares. L'hiver suivant il commanda sur le Pruth. Le prince Prozorovsky lui confia son aile gauche placée en Bessarabie, puis son armée de réserve chargée de défendre les deux Valachies et le cours du Danube. Lorsque ce général fut mort, le prince Bagration lui succéda, et, après le passage du fleuve, s'avança vers Silistrie. Le grand vizir était à Schumla; il n'attaqua point Bagration, passa le Danube à Roustchouk et menaça Bucharest, où était le comte de Langeron, si malade qu'il ne pouvait monter à cheval. Ses troupes étaient disséminées sur une étendue de 200 lieues, et la moitié de ses soldats encombraient les hôpitaux. Il ne put rassembler que 6,000 hommes; le grand vizir en commandait 130,000. Le comte Langeron attaqua l'avant-garde ennemie, forte de 15,000 hommes, à Fracina, la culbuta, la poursuivit jusque sous les murs de Giurgevo, où était campé le grand vizir; qui n'osa pas accepter le combat; il repassa le Danube, et la Valachie fut sauvée. En juin 1810, chargé du siége de Silistrie, il s'en empara, après 7 jours de tranchée ouverte; fit ensuite une brillante expédition dans les monts Hémus, et assiégea Roustchouk et Giurgevo, qui capitulèrent. Nommé chef de la 22^e^ division militaire, en mars 1811, il commanda toute l'armée de Moldavie jusqu'à l'arrivée de Kutusoff, qu'il seconda ensuite de la manière la plus habile; l'armée turque enveloppée se rendit à discrétion. La paix fut conclue en mai 1812. Napoléon avait passé le Niémen et s'avança vers Smolensk. Langeron commanda une colonne sous Tchitchagoff, qui avait succédé au général Kutusoff et qui marchait de Valachie en Pologne et en Lithuanie. Il se trouva à plusieurs combats sur le Don, près de Bracez, ensuite à la prise de la tête du pont de Borisow et au combat de la Bérésina. Il poursuivit l'armée française par Wilna jusqu'à la Vistule. En mars 1813 il fut chargé du siége de Thorn, et, après 7 jours de tranchée ouverte, cette place se rendit. Il marcha ensuite sur Bautzen. A

la bataille de Kœnigsvarta, il attaque ce village, s'empare de 5 pièces de canon, fait prisonniers plusieurs généraux et environ 1,200 hommes. Après la bataille de Bautzen il se retire sur Sweidnitz, et pendant l'armistice il reçoit le commandement de l'armée de Barclay; puis il est chargé d'un corps de 50,000 hommes, qui, avec ceux de Sacken et du général prussien York, composait l'armée de Silésie, commandée par Blücher. Dans le mois d'août, après la rupture de l'armistice, il passe la rivière de Bober; son avant-garde est au moment d'être coupée; il vole à son secours avec 2 divisions: le combat est vif et sanglant; son cheval est tué sous lui, l'avant-garde est dégagée. L'empereur Napoléon attaque Blücher près de Lœvenberg en Lusace, et l'oblige à la retraite, que Langeron soutient jusqu'à la nuit contre les efforts de toute l'armée française. A la bataille de Goldberg, le maréchal Macdonald attaque Blücher; Langeron commande la gauche; il obtient d'abord des succès; ensuite il opère, depuis 4 heures jusqu'à 9, une retraite par échelons qui lui mérite les éloges du général en chef. Le 26 août il contribue au gain de la bataille décisive de la Katzbach, où l'armée française, contrainte de repasser la Bober, fait une perte considérable en matériel et en prisonniers. Il soutint en Lusace d'autres combats qui lui furent également avantageux. Dans le mois de septembre, les 3 corps de Blücher, commandés par Langeron, Sacken et York, passent l'Elbe; après un vigoureux combat ils marchent sur la Saale, et se placent derrière l'armée française. Cette manœuvre, que les étrangers regardent comme une des plus belles dont l'histoire fasse mention, et qui contraignit Napoléon de combattre à Leipzig dans une position fâcheuse, contribua beaucoup au succès de cette campagne. Mais, pendant ce temps, par un mouvement habile et imprévu des Français, Blücher et le comte de Langeron furent au moment d'être surpris dans la petite ville d'Uben. Peu de jours après, Napoléon, dont les manœuvres étaient devenues incertaines, revient à Leipzig et y est cerné par toutes les armées des alliés. Le 18 octobre, à la bataille de Leipzig, sous les ordres du prince royal de Suède (Bernadotte), Langeron passe la Partha, attaque le village de Schœnfeld; trois fois il le prend, trois fois il en est repoussé; il s'y établit enfin, et contribue ainsi sur ce point au gain de la bataille. Le 19, Langeron et Sacken forcent la porte de Halle, ils entrent dans Leipzig. Langeron est chargé d'observer la tête du pont de Cassel, vis-à-vis Mayence. Le 1er janvier 1814, il passe le Rhin à Kaul, enlève Bingen, et tient Mayence bloqué pendant les mois de janvier et de février. Il quitte ensuite le blocus de cette ville, qu'il remet au duc de Saxe-Cobourg, et se rend en France auprès de Blücher; défend Soissons, et combat à Laon, à Craon, à Vichy, etc.; enfin il marche, par Reims et Châlons, sur Paris. Le 29 mars il occupe le Bourget et repousse les avant-postes sur la Villette, observe Saint-Denis, en emporte d'assaut, à 4 heures du soir, avec le corps du général Roudzewitch, la position retranchée de Montmartre, et le soir même occupe les barrières de Paris. A son retour en Russie il eut le commandement d'un corps de 70,000 hommes en Volhynie. En 1815 il marcha de nouveau sur le Rhin, et après la bataille de Waterloo il prit différentes positions en Alsace et en Lorraine, dont il bloqua les forteresses jusqu'à la conclusion de la paix. Il fut ensuite appelé au gouvernement de Kherson, d'Ekaterinoslav, et de la Crimée, nommé chef de la ville d'Odessa, des Cosaques de la mer Noire et de ceux du Don. Gouverneur général de la Nouvelle Russie (1822), le comte de Langeron fut aussi nommé protecteur du commerce de la mer Noire et de la mer d'Azof, etc. Il reçut la démission de tous ces emplois le 11 mai 1823, sans qu'on en sache la cause; et ne rentra en faveur qu'à l'avénement de l'empereur Nicolas. En 1826 il suivit ce prince à Moscou. En 1828 la guerre ayant été déclarée aux Turcs, et l'empereur étant venu lui-même commander son armée, appela près de lui le comte de Langeron, qui se trouva au combat du Danube, près de Satounose en Bessarabie. Il accompagna encore le czar devant Schmula, et prit part à deux combats livrés aux troupes turques qui occupaient cette ville. A la fin de juillet, l'empereur lui confia le commandement de toutes ses forces dans les deux Valachies; il fut chargé de la défense de ces deux provinces comme il l'avait été 20 ans auparavant, et s'en tira aussi heureusement. Ses détachements soutinrent 14 combats heureux contre des forces très-supérieures, sorties des forteresses de Giurgevo, de Tourno, de Kladova et de Viddin. Au mois de mars 1829, Diebitsch ayant été nommé commandant en chef de l'armée, Langeron, plus ancien que lui, se retira avec l'agrément de l'empereur, et passa 2 ans à Saint-Pétersbourg. Attaqué du choléra, lorsque cette épidémie exerça ses ravages en Russie, il mourut le 4 juillet 1831. Avant son émigration, il avait passé plusieurs années à Paris, et donné au théâtre une fort jolie comédie, intitulée: *le Duel*, qui a été imprimée en 1789. Il travaillait dans le même temps aux *Actes des Apôtres* avec Peltier et Champcenetz.

**LANGES** (Nicolas de) naquit à Lyon, en 1525. Après avoir fait ses études à Bologne et à Padoue, il suivit le barreau de Paris. Il était déjà lieutenant général de la sénéchaussée de Lyon, lorsqu'en 1541, lors de l'érection du présidial de cette ville, il y fut pourvu d'une charge de conseiller. Au retour d'une mission qu'il eut en Suisse, en 1582, à la suite de François de Mandelot, il fut nommé premier président de sa compagnie. Il s'était montré opposé au massacre des protestants exécuté à Lyon en 1572, à la Saint-Barthélemi. Pendant les troubles de la Ligue, en 1589, il fut sourd aux promesses comme aux menaces des ligueurs, et quitta cette ville, où il ne rentra qu'en 1594. Papyre Masson dit qu'il fut enterré le 6 avril 1606. C'était un homme instruit, grand amateur d'antiques et de médailles; il acheta la maison où l'académie de Fourvières avait tenu ses séances au 15e siècle, pour y établir une société littéraire dont l'existence ne fut pas de longue durée. Paradin reçut de lui divers renseignements imprimés à la fin de ses *Mémoires de l'histoire de Lyon*.

**LANGETTI** (Jean-Baptiste), peintre, naquit à Gênes en 1635. Il fut d'abord élève de Pierre de Cortone, et entra ensuite dans l'école du vieux Cassana. Il alla s'établir à Venise, et, en 1650, il était au nombre des peintres étrangers qui florissaient dans cette ville. Les galeries de Venise et de la Lombardie possèdent un grand nombre de ses tableaux, dans lesquels il s'est plu

à représenter des *vieillards*, des *philosophes*, des *anachorètes*, etc. Il mourut à Venise en 1676. La galerie de Dresde contient un de ses tableaux, représentant *le Supplice de Marsias*, qui a été gravé.

**LANGEY** (DUBELLAY DE). *Voyez* **BELLAY.**

**LANGHANS** (CHARLES-GOTHARD), célèbre architecte, né à Landhuter (Silésie) en 1733, fut appelé à Berlin et nommé directeur des bâtiments de la couronne. La capitale de la Prusse lui doit plusieurs monuments d'un bon goût, entre autres la *Porte de Brandebourg* et la *Nouvelle salle de spectacle*. Langhans mourut dans un voyage en Silésie le 1er octobre 1808. On a de lui plusieurs *Mémoires sur l'architecture ;* il était membre l'académie des beaux-arts de Berlin, de celle des sciences et arts de Bologne, et de la Société patriotique de Silésie.

**LANGHORNE** (JEAN), écrivain anglais du 18e siècle, naquit vers 1736, à Kirby-Stephen, dans le comté de Westmorland. Il entra dans les ordres ecclésiastiques, fut précepteur des enfants d'un riche propriétaire, dont il épousa la fille, et mourut le 1er avril 1779, dans la cure de Blagden, au comté de Somerset. On a de lui plusieurs ouvrages ingénieux : *Lettres sur la retraite religieuse, la mélancolie et l'enthousiasme*, 1762, in-8°; *Épanchements de l'amitié et de l'imagination*, 1763, 2 vol. in-12, réimprimés vers 1765 ; une traduction anglaise des *Vies de Plutarque*, faite sur le grec, conjointement avec Guillaume Langhorne, enrichies de notes et d'une nouvelle vie de Plutarque, 1770, 6 vol. in-8°. etc.

**LANGHORNE** (GUILLAUME), frère du précédent, né en 1721, fut ministre de Hakinge et de Folkestone, et mourut en 1772. On a de lui : *Job*, poëme, 1760, in-4°, et une *Paraphrase en vers d'une partie d'Isaïe*.

**LANGIUS.** *Voyez* **LANG** et **LANGE.**

**LANGLADE** (JACQUES DE), baron de Saumières, naquit vers 1620 au château de Limeuil en Périgord. Il fut chargé, comme secrétaire du duc de Bouillon, des négociations qui déterminèrent en 1649 les habitants de Bordeaux à entrer dans les intérêts de la princesse de Condé. Quoiqu'il eût pris une part très-active aux troubles de la Fronde, il trouva le moyen de plaire au cardinal Mazarin, et il obtint une charge de secrétaire du cabinet. Le rôle qu'il a joué dans l'histoire de ce temps, n'a été que secondaire. Louvois ayant fait au mois de mai 1680 un voyage dans le Midi, revint par le Poitou : il devait passer à peu de distance de la maison de Langlade. Celui-ci, désirant faire parade auprès de ses voisins de l'amitié d'un grand ministre, les réunit dans son château, alla au-devant de Louvois, et le pria instamment de s'arrêter quelques moments chez lui : mais ce dernier l'apercevant lui fit, de sa chaise, signe du chapeau, et lui dit adieu. Langlade, désespéré de ce refus, tomba malade, et mourut peu de jours après. On a de lui des *Mémoires sur la vie du duc de Bouillon* (depuis 1628 jusqu'en 1642) ; suivis de quelques *Particularités de la vie et des mœurs du maréchal de Turenne*, Paris, 1692, in-12.

**LANGLADE**, l'un des plus grands scélérats dont le nom ait souillé les fastes de la jurisprudence criminelle, naquit dans les Cevennes, vers l'année 1745, de parents honnêtes qui soignèrent son éducation, lui firent étudier la médecine, et l'envoyèrent à Avignon, en 1766, pour se perfectionner dans la chirurgie. Admis dans les meilleures sociétés de la bourgeoisie, il se lia plus intimement avec le fils d'un vieux horloger, Mence, jeune homme simple et crédule, qui désirait depuis longtemps d'être reçu franc-maçon, et Langlade, qui avait promis de lui épargner toutes les épreuves et les mystifications auxquelles sont exposés les récipiendaires dans les réunions et les banquets fraternels, renvoyait d'un jour à l'autre la réception de son ami. Enfin, dans la nuit du 11 au 12 février 1768, Langlade, se trouvant avec Mence à un bal de société, lui propose de le recevoir franc-maçon, et l'invite à sortir pour se rendre à la loge, dont il avait une clef, et où il était bien sûr de ne trouver personne, car il n'y avait pas même un concierge. Ils arrivent dans la salle des épreuves, là il le fait mettre à genoux, lui bande les yeux, lui attache les mains, et lui tranche la tête. Il s'empare aussitôt des effets les plus précieux et de l'argent que cet infortuné avait sur lui, sans oublier les clefs de sa maison. A l'aide des clefs, il s'introduit dans la maison de l'horloger, et va frapper à la porte de la servante, qui, croyant que c'est son jeune maître qui revient du bal, se lève en chemise pour lui donner de la lumière; mais à peine a-t-elle ouvert la porte, qu'elle tombe frappée de plusieurs coups de poignard. Il ne restait plus, pour être maître de la maison, qu'une troisième et faible victime à immoler. Langlade entre dans la chambre du vieillard, et, le trouvant endormi, il l'assomme avec un marteau. Tranquille alors, il enlève à son gré l'argent, l'argenterie, les montres, les emporte chez lui, et retourne effrontément passer le reste de la nuit au bal. Il fut arrêté le 20 février. On instruisit son procès, et, d'après ses propres aveux, il fut condamné, le 12 avril 1768, à être rompu vif, à expirer sur la roue, son corps à être brûlé, ses cendres jetées au vent, et sa tête à être exposée dans un lieu élevé, pour perpétuer le souvenir de ses forfaits.

**LANGLE** (PIERRE DE), évêque de Boulogne, né à Évreux en 1644, fut honoré de l'amitié de Bossuet, et donna longtemps à son diocèse l'exemple de toutes les vertus chrétiennes; en 1709 il vendit ses livres et sa vaisselle pour subvenir aux besoins de son séminaire et de l'hôpital. Sur la fin de sa vie il prit une part active aux troubles excités par le livre des *Réflexions morales*. Après avoir refusé d'adhérer à l'avis de la majorité du clergé en 1713 et 1714, il publia des mandements qui furent condamnés par la cour de Rome, en appela au futur concile en 1717, renouvela son appel l'année suivante et même en 1720, après l'accommodement auquel il ne voulut prendre aucune part, et mourut le 12 avril 1724.

**LANGLE** (Le marquis DE). *Voyez* **FLEURIAU.**

**LANGLÉ** (HONORÉ-FRANÇOIS-MARIE), compositeur, né à Monaco en 1741, entra à 16 ans au conservatoire de Naples, où il eut pour maître Caffaro, sous lequel il fit de tels progrès, qu'au bout de quelques années il fut appelé à Gênes pour y diriger à la fois le théâtre et le concert des nobles. Arrivé en France en 1768, ce ne fut qu'en 1791 qu'il y fit entendre sa *Corisandre* qui fut généralement applaudie ; ambitionnant alors un autre genre de gloire, il entreprit deux tragédies lyriques *Mahomet II* et *le Choix d'Alcide*, qu'il ne put parvenir à faire représenter. Langlé mourut le 20 septembre 1807

à sa maison de Villiers-le-Bel près d'Écouen. Il a publié : *Traités d'harmonie et de modulations ; de la basse sous le chant ; de la fugue ;* et une *Nouvelle méthode pour chiffrer les accords.*

**LANGLÉ** (Jean), conseiller au parlement de Rennes, étudia le droit à Bourges, sous Alciat, et eut pour condisciple et ami le célèbre Douaren, de Moncontour. Député vers Charles IX, aux états généraux de 1560, il se concilia l'estime de ce prince, qui le retint quelque temps à Bordeaux, et lui permit de siéger au parlement de cette ville. On lui doit : *Jani Langlæi, regii in senatu Britanniæ Celticæ consiliarii Otium semestre,* Rennes, 1577, in-fol. On ignore les lieux et les dates de sa naissance et de sa mort.

**LANGLÈS** (Louis-Mathieu), membre de l'Institut, etc., né le 23 août 1763 à Péronne, alla terminer ses études à Paris, et succéda à son père dans la charge d'officier près le tribunal des maréchaux de France. Il mit à profit ses loisirs pour ajouter à ses connaissances, suivit les leçons d'arabe de Caussin de Perceval, celles de persan de Ruffin, et ne tarda pas à prendre rang parmi les orientalistes les plus distingués. La traduction française des *Instituts politiques et militaires de Tamerlan,* etc., Paris, 1787, in-8°, commença sa réputation. Il fut chargé de publier le *Dictionnaire tartare-mantchou-français* (1789-90, 3 vol. in-4°), du P. Amiot, qui en avait envoyé de Chine le manuscrit à M. Bertin, trésorier des parties casuelles ; et ce fut sur ces mêmes manuscrits qu'il composa son *Alphabet tartare mantchou* (1787, in-4°, 3e édition, 1807, in-8°), qui lui valut tant d'éloges outrés, et lui attira l'injuste reproche de s'être approprié l'alphabet de Deshauterayes, gravé 20 ans auparavant dans les planches de l'*Encyclopédie.* Nommé professeur de persan et de malais, et conservateur des manuscrits orientaux, etc., Langlès a consacré sa laborieuse carrière à populariser en France l'étude des langues orientales. Il parlait avec facilité la plupart des idiomes vivants, et s'il attacha à ce genre de mérite une trop haute importance, on est du moins obligé de convenir qu'il sut employer son érudition philologique à éclaircir une foule de points d'histoire, de géographie et de statistique des diverses contrées de l'Asie. Il mourut le 28 juillet 1824. On peut voir la nomenclature de ses nombreux ouvrages dans la *France littéraire* de Querard. Langlès, éditeur ou coopérateur de plusieurs ouvrages, a fourni un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle* de Michaud ; les *Mémoires* de l'Institut, le *Magasin,* les *Annales* et la *Revue encyclopédique,* contiennent de lui une foule de *Notices* et autres morceaux. Le *Catalogue* de sa précieuse bibliothèque a été publié, 1825, in-8°. On trouve dans le tome IV du *Journal asiatique* une *Notice nécrologique sur Langlès,* par Abel Rémusat, son successeur dans la place de conservateur de manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, y prononça son *Éloge,* etc., etc.

**LANGLET.** *Voyez* **LENGLET.**

**LANGLOIS** (Michel), poëte latin, né vers le milieu du 15e siècle, à Beaumont dans le Hainaut, se rendit à Paris, et se disposait à visiter l'Italie et la Grèce lorsque, ayant perdu toute sa fortune par un incendie, il entra comme professeur dans une des écoles de Paris. Il fut ensuite pourvu d'une cure au diocèse de la Térouane. Il accompagna en Italie le cardinal de Luxembourg son protecteur ; et en 1505 il était à Pavie, logé chez le neveu de ce prélat : il profita de son séjour en cette ville pour étudier le droit et y fit de grands progrès. Il revint à Paris dans le courant de l'année 1506, et dès l'année suivante, il y ouvrit une école de jurisprudence, qui fut très-fréquentée. Le silence des contemporains fait conjecturer que Langlois mourut peu de temps après. On a de lui : *Varia Opuscula,* Pavie, 1505, 1507, in-4°.

**LANGLOIS** (Martin) était échevin de Paris, lorsque le comte de Brissac, nommé gouverneur de cette ville par Mayenne, convint avec Lhuillier, prévôt des marchands, d'en ouvrir les portes à Henri IV. Langlois était depuis longtemps lié d'amitié avec le capitaine Saint-Quentin, sieur de Beaurepaire, colonel des Wallons, et avait cherché à lui inspirer de la défiance des Espagnols, afin de l'attacher au parti du roi. Cet officier ayant été arrêté sur un simple soupçon du complot, l'exécution du projet de Brissac fut décidée aussitôt. Langlois se posta lui-même dans la nuit du 21 au 22 mars 1594, en avant de la porte St.-Denis, prêt à donner, de ce côté, accès à un corps des troupes du roi, commandé par Vitry, ainsi qu'à plusieurs seigneurs et gentilshommes dévoués à Henri IV. Ce monarque fit son entrée dans Paris, sans qu'il y eût d'autre sang répandu que celui d'un corps de garde espagnol et de trois bourgeois qui furent tués. Le 28, il accorda au brave et fidèle Langlois une charge de maître des requêtes, en reconnaissance des efforts que celui-ci avait faits pour remettre la capitale sous l'obéissance royale. Bientôt après il le nomma prévôt des marchands. En 1599, Marguerite de Valois choisit Martin Langlois pour régler tout ce qui était relatif à la dissolution de son mariage.

**LANGLOIS** (Jean-Baptiste), jésuite, né à Nevers en 1663, mort à Paris le 12 octobre 1706, est auteur des ouvrages suivants : *Histoire des croisades contre les Albigeois,* Rouen, 1703, in-12 ; *Traité du respect humain,* Paris, 1703, in-12 ; *Journée spirituelle à l'usage des colléges,* in-12.

**LANGLOIS** (Isidore), journaliste, né le 18 juin 1770 à Rouen, était le principal rédacteur du *Messager du soir.* Mis hors la loi après les événements de vendémiaire comme l'un des moteurs de l'insurrection, puis condamné à la déportation au 18 fructidor, il obtint du gouvernement consulaire l'autorisation de rentrer en France ; mais épuisé de fatigues, il mourut le 11 août 1800. On a de lui *Des Gouvernements qui ne conviennent pas à la France,* 1795, in-8° ; *Appel à mes juges et à mes concitoyens,* 1795, in-8°.

**LANGLOIS** (Jean-Thomas), avocat au parlement, né à Gisors en 1747, mort en 1804, concourut à la rédaction des *Actes des apôtres* (par Peltier), Paris, 1789-1791, 10 vol. in-8°. Opposé aux principes de la révolution, il se tint éloigné de tous les emplois, et ne s'occupa que de la rédaction de quelques *Mémoires.* On cite comme un modèle celui qu'il publia *pour le chef de brigade Magloire Pelage et pour les habitants de la Guadeloupe,* Paris, 1803, 2 vol. in-12.

**LANGLOIS** (Eustache-Hyacinthe), dessinateur,

graveur et antiquaire, naquit au Pont-de-l'Arche, en Normandie, le 3 août 1777, alla à Paris en 1793, fut placé chez David, puis entra à l'école de Mars, qui avait succédé à l'ancienne école militaire. Dans cet établissement les leçons de dessin furent celles qu'il suivit avec le plus d'ardeur. En 1798 il reprit l'étude de la peinture. Atteint bientôt après par la conscription, Langlois servit pendant quelque temps d'une manière active, fit partie d'un conseil de guerre, et, après de nombreuses démarches, obtint son congé par la protection de l'impératrice Joséphine. Il espérait se fixer à Paris, ce grand centre artistique, mais le sort contraire le força de revenir en 1806 dans sa ville natale. Pendant dix ans il y vécut obscur, inconnu, dans la position la plus gênée, la plus pénible. En 1816 Langlois quitta Pont-de-l'Arche pour Rouen, que depuis il n'a pas cessé d'habiter. Mais la misère, qui avait chassé Langlois du Pont-de-l'Arche, devait l'accompagner à Rouen. Il avait une femme, sept enfants, et malheureusement Langlois n'avait pas le bonheur de trouver dans son ménage cet esprit d'ordre, de conduite, si nécessaire, surtout avec tant de charges et peu de moyens pour les soutenir. A son arrivée à Rouen il s'établit au fond d'un des quartiers les plus tristes et les plus retirés. Ensuite il se logea dans l'ancien couvent de la Visitation de Sainte-Marie. Langlois avait renoncé, ou à peu près, à la peinture. Mais, au milieu de ses admirables monuments du moyen âge, dont Rouen et ses environs sont peuplés, il s'était en quelque sorte identifié avec eux, et sa plume, son crayon, son burin les étudiaient, les décrivaient, les reproduisaient sans cesse. Langlois excellait dans les scènes fantastiques. Gargouilles des vieilles églises, prenant vie sous son crayon, diables, sorcières, tout ce monde surnaturel des antiques légendes lui inspirait des fantaisies. Il exécutait aussi avec un rare fini des ouvrages à la plume imitant la gravure. Il réussissait parfaitement dans la gouache : on estime en ce genre ses scènes d'hiver et ses chasses ; il faisait aussi de la miniature. On reste confondu de tant de travaux, quand on pense que l'artiste normand les entremêlait d'une foule d'autres *besognes* purement commerciales, telles que des enseignes de marchands, des vignettes pour des confiseurs, des enveloppes de sucre de pomme, des dessins d'indiennes, comme il en faut à l'industrie rouennaise. Le désordre intérieur dissipait le fruit de ses veilles. Les dons remis par une amitié discrète, en des mains que l'on devait croire le plus naturellement appelées à en faire le meilleur emploi, disparaissaient sans que le pauvre artiste en profitât, souvent même sans qu'il en eût connaissance. En 1824 Langlois fut nommé membre de l'académie de Rouen, et, faute de souliers, il ne put pendant plusieurs semaines se faire recevoir. En 1827, Madame, duchesse de Berry, se rendit à Rouen. Il fallait lui trouver un bon *cicerone* dans ses visites aux monuments : on songea à Langlois, dictionnaire vivant. La princesse fut charmée de l'esprit, du savoir, de l'allure un peu sauvage de son guide. L'année suivante la place de professeur de dessin de l'école municipale devint vacante. On en avait déjà presque disposé ; mais un ami de Langlois, M. Destigny, l'entraîna bon gré malgré à Rosny, où se trouvait la duchesse, qui se souvint parfaitement de son *cicerone* et lui fit donner la place. Dès lors la position de Langlois devint plus favorable ; il eut du moins le nécessaire : la pauvreté remplaça la misère. En 1835 il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Mais une trop longue et trop pénible lutte avait usé avant le temps sa forte constitution. Ses accès d'hypocondrie étaient de jour en jour plus fréquents et plus noirs. Le 2 août 1837, il fut soudainement frappé de cécité. Il expira le 29 septembre de la même année. Voici la liste des ouvrages que Langlois, comme écrivain, a publiés : *Recueil de quelques vues, sites et monuments de France, et spécialement de la Normandie, et de divers costumes de ses habitants*, Rouen, 1817 ; *Notice sur l'incendie de la cathédrale de Rouen, occasionné par la foudre, le 15 septembre 1822, et sur l'histoire monumentale de cette église*, Rouen, 1823, 1 vol. avec gravures ; *Essai historique et descriptif sur l'abbaye de Fontenelle et de Saint-Wandrille*, Paris, 1827 ; *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre ancienne et moderne, et sur les vitraux les plus remarquables de quelques monuments français et étrangers, suivi de la Biographie des plus célèbres peintres verriers*, Rouen, 1832, 1 vol., etc. ; M. Charles Richard a publié une intéressante *Notice* sur E. H. Langlois, Rouen, 1838, grand in-8°.

**LANGLOIS** (Jean-Jérôme), peintre d'histoire, né à Paris vers 1782, élève de David, se distingua par la correction et la sagesse du dessin, plus que par la couleur ou le mérite de la composition. Cependant plusieurs de ses tableaux attirèrent les suffrages des connaisseurs, et lui firent une réputation méritée. Admis à l'Institut en 1838, en remplacement de Thevenin, il mourut dans les derniers jours de décembre, même année, à 56 ans. Son tableau de *Diane et Endymion*, acquis par le gouvernement, passe pour son morceau capital. On fait beaucoup de cas aussi du *Portrait* de son maître David.

**LANGOUEZNOU** (Dom Jean), bénédictin et abbé du monastère de Landévennec, vivait dans le 14e siècle. Il écrivit en bon latin l'*Histoire miraculeuse contenant le mystère de Nostre-Dame du Folgoet ou Foulgoat, au fond de la basse Bretagne, advenu environ l'an 1350, et solennisé au premier jour de novembre*, etc.

**LANGRENIÈRE** (Jandonnet de), des environs d'Argenton-Château, en Poitou, ancien mousquetaire de la garde du roi, fut un des officiers supérieurs marquants de la haute Vendée, et signa à Saumur, le 12 juin 1793, la nomination de Cathelineau au grade de généralissime. Un secours en hommes, envoyé par Laroquejaquelein à Piron, avant la bataille de Coron, fut confié à Langrenière, qui contribua puissamment au succès obtenu par son parti dans cette journée. Ce chef passa la Loire avec la grande armée vendéenne. Suivant quelques-uns, il fut tué aux côtés de Lyrot de la Patouillère, à la bataille de Savenay, le 23 octobre 1793 ; suivant d'autres, ayant été pris à cette même affaire par les patriotes, il fut conduit à Nantes, où on le fusilla.

**LANGRISH** (Browne), médecin anglais, a fait quelque sensation parmi les physiologistes, à cause des théories chimiques qu'il employait pour l'explication des fonctions de la vie. Suivant lui, le mouvement musculaire tenait à l'action d'esprits éthérés qui augmentent la force contractile des éléments de la fibre charnue. Ce qu'il a fait de plus remarquable, ce sont des tables indi-

quant les différentes proportions de la sérosité et de la partie solide du sang, des degrés de cohésion que possèdent les globules rouges constituant cette dernière, et de la proportion des divers principes qu'on obtient du sang et de l'urine, en leur appliquant les procédés de l'analyse chimique. On doit à Langrish quelques expériences intéressantes sur l'empoisonnement par l'acide prussique ou hydrocyanique, et sur les traces qu'il laisse après la mort. Langrish mourut à Londres le 29 novembre 1759. Ses ouvrages sont : *New essay on muscular motion*, Londres, 1733, in-8°; *The modern Theory and practice of physik*, Londres, 1738, in-8°; *Physical Experiments upon brutes*, Londres, 1745, in-8°.

**LANGTON** (Étienne), né en Angleterre vers la fin du 12e siècle, fit ses études à l'université de Paris, dont il devint chancelier, et fut appelé à Rome par le pape Innocent III, qui le créa cardinal. Une contestation s'étant élevée en 1207 au sujet d'une double élection à l'archevêché de Cantorbéry, le souverain pontife exclut les deux sujets nommés, sacra lui-même Langton en leur place, et contraignit à force de menaces et d'excommunications le roi Jean sans Terre à le reconnaître. A peine en possession de son siége, le prélat persuada au faible monarque de se déclarer feudataire de la cour de Rome, et quelque temps après de signer la grande charte, regardée depuis comme le *palladium* des libertés anglaises (1215). Malgré ces antécédents, Langton sut défendre aussi les prérogatives de la couronne contre les barons et même contre le pape, avec lequel il eut de longs démêlés à ce sujet. Ce prélat éclairé, dont la conduite a été diversement jugée par les historiens, mourut en 1228. On croit que Langton a divisé le premier ou fait diviser la *Bible* par chapitres : on a de lui une *Histoire de la translation du corps de St. Thomas de Cantorbéry*, imprimée à la suite des Lettres de cet archevêque, Bruxelles, 1683, et on lui attribue un *Poëme sur la Passion de Jésus-Christ*, et une sorte de drame mystique où la Vérité, la Justice et la Compassion discutent sur le sort d'Adam après sa chute.

**LANGUEDOC** (Michel), jésuite, né à Rennes en 1670 et mort le 28 mai 1752, a laissé des *Notes sur les sept premiers tomes du Nouveau Testament du P. Lallemand*, édition de 1713 à 1716; *Dissertation sur les trirèmes ou vaisseaux de guerre des anciens*, Paris, 1721, in-4°.

**LANGUEDOC** (Gilles), greffier de la communauté de Rennes, né en 1640 et mort en 1731, est auteur d'une histoire de Rennes du 15e au 18e siècle, sous ce titre : *Recueil historique de ce qui s'est passé de plus important touchant la ville et la communauté de Rennes*, etc.

**LANGUET** (Hubert), publiciste, né en 1518 à Viteaux (Bourgogne), annonça de bonne heure de très-heureuses dispositions. Après avoir terminé ses études avec succès, il passa en Allemagne, où le célèbre J. Camérarius n'eut point de peine à lui faire adopter les principes de la réforme; ensuite il visita l'Italie, la Suède, le Danemark et la Laponie, puis s'engagea au service d'Auguste, électeur de Saxe, qui l'envoya deux fois en France pour complimenter Charles IX. Se trouvant à Paris lors de la Saint-Barthélemi, Languet fit les plus grands efforts pour sauver Ad. Wechel et Duplessis-Mornay ses amis, et les démarches que son zèle lui dicta pensèrent lui coûter la vie à lui-même. Depuis il remplit différentes missions, et mourut à Anvers le 30 septembre 1581 au service du prince d'Orange. On lui doit plusieurs ouvrages importants et très-hardis, parmi lesquels nous citerons : *Epistolæ ad J. Camerarium et filium*, Groningue, 1646, et Leipzig, 1685, in-12, avec les réponses de Camérarius, de Craton, etc., Francfort, 1702, in-4°; *Arcana sæculi decimi sexti*, etc., Halle, 1699, in-4°; *Vindiciæ contra tyrannos, sive de principalis in populum populique in principem legitimâ potestate*, Édimbourg (Bâle), 1579, in-8°, sous le nom de *Junius Brutus*; traduite en français par François Estienne, sous ce titre : *De la Puissance légitime du prince sur le peuple*, 1581, in-8°.

**LANGUET DE GERGY** (Jean-Baptiste-Joseph), curé de St.-Sulpice, né à Dijon en 1675, fut promu à cette cure en 1714; 4 ans après il entreprit, ne possédant que 100 écus, d'achever son église qui fut terminée en 1745, et que l'on regarde comme l'une des plus belles de Paris. Il serait trop long de décrire tous les moyens pieux, toutes les petites ruses auxquels il eut recours pour ranimer le zèle et la générosité des fidèles : il suffira de dire que, pour faire couler une statue de la Vierge en argent haute de 6 pieds, il avait averti ses paroissiens qu'il ne dînerait dans aucune maison sans emporter son couvert : cette Vierge fut appelée *Notre-Dame de la vieille vaisselle*. D'autres œuvres plus utiles occupaient Languet : il fondait l'hôpital de l'Enfant-Jésus, soutenait les pauvres de sa paroisse, et faisait passer à Marseille des sommes immenses pendant la peste; il était devenu l'aumônier général du faubourg Saint-Germain, et l'on prétend qu'il distribuait annuellement plus d'un million aux malheureux. Après avoir refusé plusieurs évêchés, il résigna sa cure en 1748, mourut le 11 octobre 1750 dans son abbaye de Bernay, et fut enterré à Saint Sulpice, où un superbe monument lui fut élevé de la main de Slodtz.

**LANGUET DE GERGY** (Jean-Joseph), frère du précédent, né à Dijon en 1677, fut nommé évêque de Soissons en 1715, archevêque de Sens en 1730, et mourut dans cette ville le 11 mai 1753. Ce prélat, qui réunissait à des connaissances solides un style facile, passa toute sa vie dans des querelles avec ses suffragants, les jansénistes et plusieurs évêques et archevêques étrangers à sa juridiction. Il écrivit contre les convulsionnaires; plusieurs de ses ouvrages, accueillis de la cour de Rome, furent condamnés par le parlement de Paris. On peut consulter les *Nouveaux ecclésiastiques* et l'*Histoire de la constitution* Unigenitus. Languet était membre de l'Académie française, où il fut remplacé par Buffon qui, contre l'usage, ne dit pas un mot du mérite et des talents littéraires de son prédécesseur. Parmi ses nombreuses productions nous citerons seulement : *Traité de la confiance en Dieu*, etc., Paris, 1718, in-12; traduit en italien et souvent réimprimé; *Catéchisme à l'usage du diocèse de Sens*, 1727, in-12; *Recueil d'ouvrages polémiques*, Sens, 1752, 2 vol. in-fol.

**LANGUSCO** (Philippe, comte de), exerça la souveraineté dans Pavie au commencement du 14e siècle. De fréquents combats entre la famille de Langusco qui y

dirigeait le parti guelfe, et les Beccaria chefs des Gibelins, avaient souvent porté le trouble dans la république de Pavie, lorsqu'une grande victoire, remportée en 1300 par Philippe Langusco sur Manfred Beccaria, donna au premier les moyens d'exiler ses ennemis. Philippe Langusco contribua en 1302 à priver Matteo Visconti de la seigneurie de Milan ; il seconda en 1305, Théodore Paléologue, son beau-frère, lorsque ce prince grec vint se mettre en possession de l'héritage des marquis de Montferrat : il fut, à cette occasion, fait prisonnier, en 1307, par le sénéchal de Provence; mais l'intercession de la république de Gênes lui fit au bout de six mois recouvrer sa liberté. Henri VII de Luxembourg, venant en Italie, prendre la couronne impériale, voulut rendre la liberté aux villes italiennes, et le dépouilla de son autorité. Mais Langusco avait tant de partisans et de clients dans Pavie, que, réduit au rang de citoyen, il n'en était pas moins maître de la ville : aussi, lorsque Henri VII passa en 1311 à Pavie, il sentit avec inquiétude qu'il était entre les mains de ce chef de parti. A peine l'Empereur était sorti de la ville, que Langusco en chassa les Gibelins, et s'en fit de nouveau déclarer seigneur. L'année suivante, il s'empara aussi de Verceil, et il se mit avec tout son parti sous la protection de Robert, roi de Naples. En 1313, ayant attaqué Plaisance, de concert avec Gilbert de Corregio seigneur de Parme, il fut battu, fait prisonnier, et envoyé à Milan sous la garde de Matteo Visconti. Lorsqu'il apprit, deux ans après, que son fils Richard, qui lui avait succédé dans la seigneurie de Pavie, avait été tué, il se laissa mourir de douleur. Etienne Visconti était entré par surprise dans Pavie le 6 octobre 1315 ; et Richard de Lagusco, s'étant présenté à la tête de ses gardes pour repousser les assaillants, fut tué en combattant dans les rues.

**LANGWEDEL** (Bernard), médecin allemand, né à Hambourg en 1596, devint médecin public de cette ville et mourut en 1656. Il a laissé : *Carolus Piso enucleatus, sive observationes medicæ C. Pisonis*, Hambourg, 1639, in-8°; Leyde, 1639, in-16 ; *Thesaurus Hippocraticus*, Hambourg, 1639, in-12, etc.

**LANIÈRE** (Nicolas), artiste italien, né en 1568, mort en 1646, exécuta pour Charles Ier d'Angleterre une *sainte Famille ;* quoique ce tableau soit assez remarquable, c'est surtout à son talent pour la musique que Lanière a dû sa réputation. Playford a conservé plusieurs œuvres de ce maître, entre autres : *Musica narrativa ; Airs et dialogues*, 1565 ; *le Musicien accompagnant*, 1667.

**LANINO** (Bernardino), peintre d'histoire, mort à Verceil en 1558, imita parfaitement la manière de Gaudenzio Ferrari, son maître. Parmi les ouvrages de cet artiste on distingue la belle fresque du *Dôme de Novarre ; une Sibylle*, et *le Père éternel.*—Ses deux frères, Gaudenzio et Girolamo, suivirent la même carrière, mais avec moins de succès.

**LANJUINAIS** (Joseph), né à Rennes en Bretagne en 1730, entra dans l'ordre de Saint-Benoît, où il professa la théologie ; des querelles de couvent lui firent quitter son monastère, son ordre et sa patrie; il se retira à Moudon en Suisse, où il embrassa la religion réformée, dirigea une école, et mourut vers 1808. On a de lui : *le Monarque accompli*, ou *Prodiges de bonté, de savoir et de sagesse, qui font l'éloge de S. M. I. Joseph II*, etc., 1774-80, 3 vol. in-8°; *Manuel des jeunes orateurs*, etc., 1777, 2 vol. in-12 ; *Supplément à l'Espion anglais*, etc., 1781, in-8°; *Esprit du pape Clément XIV, mis au jour par le R. V. B., confesseur de ce souverain pontife*, etc., 1775 ; un *Éloge* de Catherine II ; une traduction des *Méditations* de Dodd.

**LANJUINAIS** (Jean-Denis), neveu du précédent, né le 12 mars 1753 à Rennes, d'abord avocat, puis professeur en droit à l'université de sa ville natale, fut en 1779 élu par les trois ordres l'un des conseillers des états de Bretagne. Député en 1789 aux états généraux par le tiers état de Rennes, qui le chargea de la rédaction de ses cahiers, il prit part aux délibérations les plus importantes de l'assemblée constituante; il s'éleva contre le décret qui déclarait les biens du clergé nationaux, quoiqu'il eût contribué puissamment à la constitution civile du clergé. Après la session il alla reprendre sa chaire de droit, puis devint membre de la haute cour nationale, et fut l'un des députés à la Convention du département d'Ille-et-Vilaine. Lors de la mise en jugement de Louis XVI, il demanda qu'on lui laissât les mêmes moyens de défense et d'appel qu'aux autres accusés; il combattit ensuite l'acte d'accusation de ce malheureux prince (26 décembre), et vota, non comme juge, mais comme représentant, sa reclusion et son bannissement à la paix, demandant toutefois que, quel que fût le jugement, il ne pût recevoir son exécution que s'il réunissait les deux tiers des voix. Décrété d'arrestation après la journée du 2 juin, il parvint à s'évader, fut mis hors la loi le 28 juillet, et n'échappa à la mort que par le dévouement de son épouse et d'une servante nommée Julie Poirier, gardes vigilantes au soin desquelles il dut sa sécurité pendant 18 mois qu'il passa caché dans sa maison à Rennes. Rentré à la Convention, il en fut nommé président en juin 1795, fut porté au conseil des Anciens par 73 départements. Admis au sénat sur une double présentation du corps législatif (22 mars 1800), Lanjuinais s'y prononça contre l'établissement du consulat à vie; mais il n'en fut pas moins nommé plus tard comte de l'empire et commandant de la Légion d'honneur. A la restauration ; il fut compris dans la première organisation de la chambre des pairs, le roi l'y maintint après les cent jours. Lanjuinais mourut le 13 janvier 1827. Outre ses rapports et discours aux diverses législatures, Lanjuinais a publié plusieurs ouvrages scientifiques et littéraires, ainsi que divers écrits d'économie politique. Nous nous bornerons à citer : *Mémoire sur l'origine des différentes espèces de dîmes*, etc., 1786, in-8° ; *Rapport sur la nécessité de supprimer les dispenses de mariage*, 1791, 1815, in-8°; *Appréciation du projet de loi relatif aux concordats*, 1817, in-8°, plusieurs fois réimprimé ; *Constitutions de la nation française, précédées d'un essai historique et politique sur la charte*, 1819, 2 vol. in-8°; *Études biographiques et littéraires sur Antoine Arnauld, P. Nicole et J. Necker, avec une notice sur Christophe Colomb*, 1823, in-8°; *Tableau général de l'état politique intérieure de la France depuis 1814, et de l'Angleterre depuis 1716*, ou *Discours contre la septennalité, avec un avertissement*, 1824, in-8°; *Fragments historiques sur le 31 mai*, à la suite de l'*Histoire de la Convention*, par Durand de Maillane, 1825, in-8°, etc.

Lanjuinais fut éditeur avec l'abbé Grégoire de la *Vie* et des *Mémoires de Scipion Ricci*, par de Potter, Paris, 1825, 4 vol. in-8°.

**LANNEAU** (Pierre-Antoine-Victor MAREY de), fondateur et ancien chef de l'institution de Sainte-Barbe, né à Bar, près de Semur, le 24 décembre 1758, d'une famille noble, mais sans fortune, commença en 1767 ses études à la Flèche, et les termina à l'école militaire de Paris. Destiné à l'état ecclésiastique, et pourvu d'un canonicat à Langres, il suivit le penchant qui l'entraînait vers l'instruction publique; entra dans l'ordre des théatins, qui se livrait à l'enseignement, et devint principal du collége de Tulle. La révolution, dont il adopta les principes, l'enleva bientôt à ces paisibles fonctions; il vint alors à Autun, prêta le serment à la constitution civile du clergé (1791), et fut nommé grand vicaire de l'évêque Talleyrand, mais ayant renoncé au sacerdoce il se maria, puis devint successivement membre du club d'Autun, maire de cette ville, agent du district, administrateur de la fonderie du Creusot. Élu, par le département de Saône-et-Loire, député suppléant à l'assemblée législative, il n'eut point l'occasion de siéger. Incarcéré au Luxembourg, il dut sa liberté à la protection de Carnot, son compatriote. Il s'éloigna de Paris pendant quelque temps, et quand il put y revenir sans danger il établit une imprimerie; mais il quitta bientôt cette profession. Par la protection de Ginguené, qui, sous le ministère de Bénezech, cherchait à réorganiser les études en France, il obtint une place de chef de bureau de l'instruction publique; mais il ne conserva pas longtemps cet emploi. La place d'administrateur de l'Opéra, qu'on lui offrit alors, ne le tenta point; et, revenant à la vocation de toute sa vie, il accepta avec empressement le modeste emploi de sous-directeur du Prytanée français (1797), qui est aujourd'hui le collége de Louis le Grand; mais bientôt il devait fonder lui-même une institution qui, depuis 40 ans, a soutenu avec avantage la concurrence des établissements du gouvernement. Il ne restait plus en l'an VII, de l'ancien collége de Sainte-Barbe que les bâtiments vendus comme biens nationaux à différents acquéreurs, qui, vu leur vétusté, spéculaient sur la démolition. Lanneau entreprit de les rendre à leur ancienne destination. Le nouveau pensionnat reçut d'abord le nom de *Collége des Sciences et des Arts*. Secondé par des professeurs tels que Maugras et Laromiguière, Lanneau ne tarda pas à rendre son institution la première de Paris. Dans un moment où l'enseignement primaire était si négligé à Paris comme par toute la France, Lanneau avait fondé de ses deniers, dans les bâtiments de son collége, donnant rue des Sept-Voies, une école gratuite pour les enfants du 12e arrondissement, dirigé par deux anciens frères de la doctrine chrétienne. Il admettait gratuitement dans son pensionnat les sujets couronnés de cette petite école, et plusieurs sont devenus des professeurs distingués. Sous la restauration, menacé dans la possession de son établissement, à cause de sa position de prêtre marié, il se vit obligé de renoncer à la direction de son collége. Cependant, jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars 1830, Lanneau continua de résider à Sainte-Barbe et de s'occuper de la discipline et de l'enseignement. Voici les titres de ses ouvrages: *Cours* ou *Leçons pratiques de Grammaire française*, Paris, 1824; *Grammaire des enfants* qui passent de la lecture et de l'écriture à l'étude du français, Paris, 1824, in-12; 3e édition 1826; *Grammaire élémentaire, par demandes et par réponses*, en faveur des commençants, Paris, 1824, in-12; *Grammaire française par demandes et par réponses*, en faveur des premières classes de latin, Paris, 1824, in-12; *Dictionnaire de poche de la langue française*, rédigé d'après l'Académie, Paris, 1827, grand in-32; 4e édition, 1829; *Dictionnaire portatif des Rimes françaises*, rédigé d'après l'Académie, Paris, 1828, in-32; *Dictionnaire de poche latin-français*, Paris, 1829, in-32.

**LANNEL** (Jean de), sieur *du Chaintreau* et de *Chambord*, littérateur peu connu, était né vers 1570. Neveu de Hillerin, trésorier, ou, comme on dirait aujourd'hui, receveur général à Poitiers, il fit d'excellentes études chez les jésuites, et fut placé par son oncle près du maréchal de Brissac. Après la mort de son protecteur, il passa au service du duc de Lorraine, et resta quelque temps à sa cour. Lannel vivait en 1630; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui: *Histoire de la vie et de la mort d'Artémise*, Paris, 1621, in-12: c'est un roman; *Recueil de plusieurs harangues*, remontrances, discours et avis d'affaires d'État de quelques officiers de la couronne et d'autres grands personnages, ibid., 1622, in-8°; 1623, in-4°; *Discours des obsèques et enterrement du roi Charles IX*, écrit par un catholique, ibid., 1622, in-8°; *Histoire de don Jean II, roi de Castille, recueillie de divers auteurs*, ibid., 1622, in-8°; 1640 et 1641; *le Roman satirique*, ibid., 1624, in-8° de 1115 pages: c'est un tableau d'une vérité frappante, mais quelquefois trop naïf, des mœurs de la cour de Henri III et de ses successeurs, etc.

**LANNES.** *Voyez* **MONTEBELLO.**

**LANNOY** (Charles de), né vers 1470, d'une des plus anciennes maisons de Flandre, se distingua sous l'empereur Maximilien, qui récompensa ses services par le collier de la Toison d'or et le gouvernement de Tournai. Charles-Quint le nomma vice-roi de Naples en 1522, et lui confia le commandement des armées impériales en Italie après la mort de Prosper Colonne. Lannoy gagna la bataille de Pavie (1525) sur François Ier, et ce prince, voyant toute résistance inutile, le fit appeler pour lui remettre son épée. Lannoy eut les plus grands égards pour son prisonnier, et fut chargé de le ramener en France. Ce général, auquel il n'a peut-être manqué qu'un peu d'audace pour être un des plus grands hommes de guerre de son temps, mourut à Gaëte en 1527.

**LANNOY** (Ferdinand de), 3e fils du précédent, né en Italie vers 1510, servit dans les guerres d'Italie, d'Allemagne et de Flandre, fut fait général de l'artillerie espagnole, devint successivement gouverneur de la Hollande, de l'Artois, de la ville de Gray en Franche-Comté, et mourut le 4 octobre 1579 dans un de ses châteaux près de Dôle. Il était fort instruit en mathématiques, et on lui attribue l'invention des petites pièces dont on se sert dans la guerre de montagnes. On lui doit la carte du duché de Bourgogne et celle de la Comté, insérées dans les *Atlas* d'Ortelius, de Hondius et de Blaeu.

**LANNOY**, de la famille du précédent, mais non descendant du vice-roi de Naples, était gouverneur de

Bruxelles en 1753. C'est chez lui que J. B. Rousseau trouva, dans son malheur, un asile et des consolations.

**LANNOY** (Raoul de) fut un des plus valeureux capitaines de l'armée française sous Louis XI.

**LANNOY** (François-Ferdinand de), né à Lille en 1732, d'une autre famille que les précédents, maréchal de camp, mort à Paris le 20 janvier 1790, a laissé quelques ouvrages manuscrits, dont on trouve l'indication dans la *Notice* publiée sur l'auteur par J. B. E. B. Soreau, Paris, an IX (1801), in-8°.

**LANNOY** (Julienne-Cornélie, baronne de), occupe un rang distingué parmi les dames qui ont cultivé la poésie hollandaise. Née à Breda en 1738, elle y mourut en 1782, laissant 3 tragédies qui ont eu un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam, *Léon le Grand*, 1767, in-12; *le Siége de Harlem*, 1770, et *Cléopâtre*, 1776. On lui doit en outre 2 vol. de *Poésies mêlées*, Leyde, 1780, in-8°, et un d'*OEuvres posthumes*, publié en 1783, par Bilderdyk.

**LANOUE** (René-Jean de), général français, né en Bretagne vers 1740, entra fort jeune dans la carrière des armes, fit les campagnes de la guerre de sept ans, et parvint successivement au grade de colonel. Maréchal de camp à l'époque de la révolution, il devint alors lieutenant général et fut employé en cette qualité à la fin de 1792, sur la frontière du Nord, où des commissaires de la Convention le firent arrêter et mettre en prison à Douai, sous prétexte qu'il avait refusé de marcher au secours de Lille. Dumouriez le plaça d'abord à son état-major, et lui donna ensuite le commandement de la division de l'avant-garde sur la Roër. On sait que cette avant-garde, attaquée à l'improviste, le 1er mars 1793, par des forces très-supérieures, fut repoussée et dispersée dans un grand désordre. Arrêté encore une fois par ordre des représentants du peuple, Lanoue fut conduit à Paris, traduit à la barre de la Convention nationale et interrogé par le président Jean Debry, dans la séance du 28 mars 1793. Danton fut le seul qui parla en sa faveur. Remis en prison jusqu'à de nouveaux renseignements, Lanoue fut ensuite traduit au tribunal révolutionnaire sur un rapport que fit l'ex-moine Poultier, le 12 avril suivant, et 3 jours après le malheureux général périt sur l'échafaud.

**LANOUE** (Gustave-Colas de), jeune poëte enlevé à la fleur de l'âge, naquit à Orléans, le 16 février 1812. A peine âgé de 13 ans, il composa un poëme sur Jeanne d'Arc. En 1831, il commença son cours de droit, et en 1833, il prit, en cette faculté, le grade de bachelier; se livra exclusivement aux lettres et surtout à la poésie. C'est alors qu'il fut un des fondateurs d'une association de charité d'autant plus honorable qu'elle ne recherchait pas les louanges de la renommée, l'éclat de la publicité. Des jeunes gens de famille distinguée s'étaient réunis dans le noble but de soulager les maux et, en même temps d'améliorer les mœurs de la classe pauvre. Chaque membre de l'association avait, comme un domaine, sa rue à parcourir, ses indigents à visiter. En 1830 il avait composé plusieurs fragments d'histoire sainte appropriée aux lecteurs d'un journal intitulé *le Peuple*. Plus tard il devint collaborateur de différents recueils littéraires : *la Revue européenne, la France catholique, l'Univers religieux, l'Université catholique*. Un voyage aux ruines de Jumiéges, en Normandie, lui fit naître le désir de visiter les nouveaux bénédictins de Solesmes, et il se rendit en 1834 à cette communauté naissante. C'est là qu'il conçut le poëme qu'il dédia à dom Guéranger, fondateur de cette maison. Il le composa à Auteuil, où il passa une partie des années 1835 et 1836. Il rentra à Paris au commencement de 1837, et bientôt il ressentit plus gravement les atteintes de la maladie de poitrine qui devait le conduire au tombeau. Il mourut le 18 février 1838. Outre les articles mentionnés ci-dessus, Gustave de Lanoue a laissé *Enosh, prologue*, 1 vol. in-8°.

**LANOUE** et **LANOVIUS**. *Voyez* **NOUE**.

**LANSBERG** (Jean), dit le *Juste*, en latin *Lanspergius*, écrivain ascétique distingué, natif de Lansberg en Bavière, au commencement du 16e siècle, étudia la philosophie à l'université de Cologne, et entra jeune aux chartreux de cette ville. Il fut ensuite prieur d'une maison près Juliers, et à Cologne en 1539. Ses principaux ouvrages sont : *Enchiridion militiæ christianæ*, Paris, 1546; *Divini amoris Pharetra, ignitis aspirationibus referta*, Cologne, 1607. Les œuvres de Lansberg ont été recueillies et publiées à Cologne, en 1603, 2 vol. in-4°.

**LANSBERG** (Philippe), mathématicien et astronome, naquit en 1561 dans la Zélande. Il fut élevé dans les principes de la réforme, et s'appliqua d'abord à l'étude de la théologie. Après avoir terminé ses cours, il fut chargé du pastorat à Anvers; mais cette ville étant rentrée en 1585 sous l'obéissance du roi d'Espagne, il se retira à Tergoes, dans la Zélande, où il remplit les fonctions de pasteur pendant un grand nombre d'années. Il s'établit ensuite à Middelbourg, et publia plusieurs ouvrages de mathématiques qui eurent beaucoup de succès : il mourut dans cette ville, ou, suivant Foppens (*Bibl. Belgica*), à Tergoes, le 8 novembre 1632. On a de lui: *Geometria triangulorum*, 1591; *Progymnasmata astronomiæ restitutæ*, Middelbourg, 1619, in-4°; *Chronologiæ sacræ libri tres*, Amsterdam, 1625, in-4°.

**LANSBERG** (Mathieu). *Voyez* **LAENSBERG**.

**LANSDOWN**. *Voyez* **GRANVILLE** et **PETTY**.

**LANSKOI** (Alexandre-Démitriéwitch), favori de l'impératrice Catherine II, né en 1758, était capitaine dans la garde et aide de camp du prince Potemkin, lorsque, au jour de Pâques 1780, il fut présenté à l'impératrice. Frappée de sa belle figure et de son maintien noble, cette princesse lui donna aussitôt le rang de colonel, le prit pour son aide de camp, et le fit loger au palais dans l'appartement qu'occupait peu de jours avant Korsakoff disgracié. Dès lors Lanskoi jouit auprès de Catherine d'une faveur illimitée; mais il refusa de s'en servir pour entrer dans aucune affaire politique, et mourut le 25 juin 1784, vivement regretté de sa souveraine, qui, depuis son élévation, n'avait pas passé un seul jour loin de lui.

**LANSSELIUS** (Pierre), théologien flamand du commencement du 17e siècle, naquit à Gravelines et s'agrégea à la compagnie de Jésus. Il s'adonna tout entier à l'étude des langues anciennes, en particulier de celles de l'Orient, et il aimait à appliquer ses connaissances à la critique sacrée. Il voyagea en Allemagne pour y visiter les principales bibliothèques, et se fit une réputation qui engagea Philippe IV, roi d'Espagne, à l'attirer à Madrid

pour y professer l'hébreu. Il mourut à Madrid, à l'âge de 52 ans, le 16 août 1632. On a de lui : *S. Dionysii Areopagitæ Opera ;* un supplément aux Scolies de Jean Mariana, et d'Emmanuel Sa, sur la bible Sixtine, édition d'Anvers, 1634, 2 vol. in-fol.; *Brevis omnium qua notarum, qua calumniarum, quæ ab Isaaco Casaubono, in exercitationibus suis adversus ill. card. Baronium, Justino martyrii inіruntur dispunctio ;* à la suite de *Justini martyris opera,* Paris, 1636, in-fol.

**LANTARA** (Simon-Mathurin), peintre de paysages, près de Montargis en 1745, mort le 22 décembre 1778 dans l'hôpital de la Charité de Paris, n'eut pour ainsi dire d'autre maître que la nature. Doué d'un talent véritable, il excellait surtout à rendre les clairs de lune, les soleils couchants, etc. Il eût pu faire une fortune brillante, mais il ne voulait plus travailler dès qu'il possédait un écu. La misère l'inspirait : il entrait dans un cabaret, prenait ses pinceaux, et payait sa dépense avec quelques dessins que les connaisseurs s'empressaient d'acheter. Darel a gravé d'après lui : *la Rencontre fâcheuse ; le Pêcheur amoureux ; l'heureux Baigneur,* et *le Berger amoureux,* 4 estampes en long; Piquenot, *la Nappe d'eau* et les *Chasse-marée,* 2 estampes en long; et enfin Lebas, 1er livre des *Vues des environs de Paris,* 12 petites feuilles en long.

**LANTHENAS** (François), conventionnel, né dans le Forez, vers 1740, pratiquait la médecine à Paris lorsque la révolution commença. Il s'en déclara l'un des plus chauds partisans, et fut chef de division au ministère de l'intérieur sous Rolland. Nommé en 1792 député à la Convention nationale par le département de Rhône-et-Loire, il y vota la mort de Louis XVI. Devenu, à la fin de 1795, membre du conseil des Cinq-Cents, il sortit du conseil en 1797, reprit alors la pratique de la médecine et mourut en 1799. Lanthenas a publié : *Inconvénients du droit d'aînesse,* Paris, 1789; *De la liberté indéfinie de la presse,* Paris, 1791 ; *Des sociétés populaires considérées comme une branche essentielle de l'instruction publique,* Paris, 1791, in-8° ; *Théorie et pratique des droits de l'Homme,* traduit de l'anglais de Thomas Paine, Paris, 1792, etc.

**LANTHENÉE** (le RATZ de), gentilhomme du pays de Liége, cultiva les sciences physiques et mathématiques, dans le 18e siècle, avec plus de zèle que de succès. On croit qu'il mourut vers 1770. Il a publié : *Éléments de géométrie, ou Principes de la mesure de l'étendue, expliqués très-clairement par démonstrations la plupart nouvelles, et surtout sans le secours des proportions,* Paris, 1738, in-12 ; *Examen et Réfutation de quelques opinions sur les causes de la réflexion et de la réfraction,* ibid., 1740, in-8°, etc.

**LANTIER** (Étienne François de), littérateur estimable, ancien capitaine de cavalerie, né le 1er octobre 1734 à Marseille, où il mourut le 31 janvier 1826, membre de l'académie de cette ville et le doyen des écrivains français, a laissé : *l'Impatient,* comédie en un acte et en vers, 1778, in-8°; *le Flatteur,* comédie, publié par Grimod de la Reynière, 1782, in-8° ; *les Travaux de l'abbé Mouche,* 1784, in-12; *Voyage d'Anténor en Grèce,* 1798, 3 vol. in-8° ; 5e édition, 1800, 5 vol. in-8° ; 16e édition, 1823, 6 vol. in-8° : bien que cet ouvrage, surnommé *l'Anacharsis des boudoirs,* soit fort au-dessous de celui de Barthélemy, il n'a guère eu moins de succès ; il en a été fait des traductions allemande, espagnole, portugaise, russe, etc.; *Contes en prose et en vers,* etc. 1801, 3 vol. in-18; 1809, 2 vol. in-8° : quelques pièces de ce recueil avaient déjà paru isolément ; *les Voyageurs en Suisse,* 1803, 1817, 3 vol. in-8°. On a publié ses *OEuvres,* Paris, 1836, 2 vol. à 2 colonnes, etc.

**LANTIN** (Jean-Baptiste), né à Challon le 13 décembre 1572, conseiller au parlement de Bourgogne, mort à Dijon, le 15 décembre 1652, a laissé en manuscrit des ouvrages sur différentes matières de droit, dont on trouvera les titres dans la *Bibliothèque de Bourgogne.*

**LANTIN** (Jean-Baptiste), né à Dijon en 1620, conseiller au parlement de Bourgogne en 1652, mourut à Dijon le 4 mars 1695. Lantin était en correspondance avec Ménage, Huet, Saumaise, d'Ablancourt, etc. On n'a de lui que la *Préface* du livre de Saumaise : *De homonymis hyles iatricæ,* Dijon, 1668, in-4°.

**LANTIN DE DAMEREY** (Jean-Baptiste), petit-fils du précédent, né à Dijon en 1680, mort en 1756, membre de l'Académie et doyen du parlement de Bourgogne, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue le *Supplément au glossaire du roman de la Rose, contenant des notes critiques, historiques, grammaticales,* etc., Dijon, 1737, in-12 : ce supplément forme le 5e vol. de l'édition de 1735, in-12. Il a été réimprimé dans celle qu'ont publiée les frères Fournier, Paris, 1798, in-8°.

**LANTIVY-TREDION** (de), né à Vannes, d'une des familles distinguées de la Bretagne, se joignit en 1793 aux insurgés du Morbihan, et dans une rencontre fut fait prisonnier par les républicains. La commission militaire le condamna à être fusillé à Vannes avec d'autres royalistes. Ces infortunés étaient au nombre de douze, rangés sur la même ligne ; à la première décharge ils tombèrent tous, et avec eux le jeune Lantivy, qui avait reçu la balle au bras droit. On les enleva sans examen, et ils furent enterrés hors de la ville. La nuit suivante, des paysans allèrent les visiter, ayant un prêtre à leur tête. On s'aperçut que Lantivy n'était pas mort ; on le dégagea, et on le transporta dans une maison sûre, où ses parents, avertis qu'il existait encore, lui portèrent en secret des secours. Il ne fut pas plus tôt en état de marcher, qu'il sortit de la Bretagne, et parvint à se réunir aux émigrés rassemblés à Jersey. Il fut repris les armes à la main à l'affaire de Quiberon, jugé encore une fois à Vannes, et fusillé.

**LANUSSE** (François), général français, né le 3 novembre 1767 à Habbas (dép. des Landes), fut destiné au commerce, et dès l'âge de 15 ans il occupa une place de commis dans une maison de commerce de Limoges. La révolution étant survenue, il s'enrôla, au commencement de l'année 1792, dans l'un des premiers bataillons de volontaires nationaux que fournit le département de la Haute-Vienne. Ses camarades le nommèrent aussitôt commandant en second, puis commandant en chef. Envoyé d'abord avec cette troupe à la frontière espagnole, il y prit part aux premières opérations de la guerre, au commencement de l'année 1793, sous les ordres de Dugommier, et se distingua dans plusieurs occasions, no-

tamment à Figuières où il fut blessé. Nommé adjudant général avec le grade de chef de brigade, il passa à l'armée d'Italie quand la paix se fit avec l'Espagne, en 1795, et se trouva sous les ordres de Bonaparte, lorsque ce général y parut pour la première fois dans le mois de mars 1796. Il se distingua à Dego, à Montenotte et à Millesimo, où il fut blessé, et mérita par sa valeur que le général en chef demandât au Directoire le grade de général de brigade. Blessé de nouveau à Mondovi, il ne quitta pas le champ de bataille, et se distingua encore au pont de Lodi, et surtout à Castiglione, où il commandait une brigade sous Augereau. Ce fut lui que le général en chef chargea, à la même époque, de réprimer l'insurrection qui venait d'éclater à Pavie, et il s'acquitta de cette mission délicate avec beaucoup de fermeté et de vigueur. Employé sur la Brenta dans la campagne suivante, il y exécuta de très-belles charges à la tête d'un corps de hussards; mais enveloppé par la cavalerie de Wurmser, il reçut dans la mêlée plusieurs coups de sabre, et fut conduit prisonnier jusqu'à Vienne, où l'on voulut lui faire l'amputation d'une cuisse; il s'y refusa obstinément et fut guéri en trois mois. Revenu à l'armée française après les préliminaires de Léoben (août 1797), il obtint la permission d'aller aux eaux de Baréges pour y achever sa guérison. Elle était à peine achevée qu'il fut demandé par Bonaparte pour commander une division dans son armée destinée à la conquête d'Égypte. Il arriva au port de Toulon lorsque la flotte était déjà partie, et ne put se rendre à son poste que sur un aviso. Employé d'abord à soumettre quelques tribus d'Arabes, il déploya une grande énergie et fit incendier la ville de Damanhour, qui s'était insurgée. Chargé de commander le delta du Nil pendant l'expédition de Syrie, il sut y maintenir l'ordre, et mettre cette contrée à l'abri des descentes dont la menaçaient les Turcs et les Anglais. Il était malade au Caire lorsque ceux-ci vinrent, sous les ordres d'Abercromby, attaquer l'armée française que commandait Menou, après le départ de Bonaparte et la mort de Kléber. Dès qu'il reçut la nouvelle de leur débarquement, Lanusse fit partir sa division pour aller à leur rencontre, et s'y porta lui-même en descendant le Nil sur une embarcation. Arrivé sur la plage d'Aboukir, il y prit le commandement de l'aile gauche; et, quoique blessé dès le commencement, il ne quitta pas le champ de bataille, ramena plusieurs fois les troupes à la charge, et fut à la fin frappé mortellement d'un biscaïen à la cuisse.

**LANUZA** (Vincent BLASCO de), historien espagnol, était né vers 1570 à Sallent, petite ville de l'Aragon. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé théologal du chapitre de Jaën; et, dans la suite, il obtint le même emploi à Saragosse, après un concours très-brillant. L'étude de l'histoire nationale et la culture des lettres partagèrent ses loisirs, et il mourut vers 1630. On a de lui: *Historias ecclesiasticas y seculares de Aragon*, Saragosse, 1622, 2 vol. in-fol.; *Peristephanon, seu de coronis sanctorum Aragonensium, vita, morte, miraculis Petri Arbuesii canonici Cæsaraugustani et primi inquisitoris, libri V*, ibid., 1623, in-8° (en vers).

**LANZANI** (André), peintre d'histoire, naquit à Milan vers l'an 1645, et fut d'abord élève de Scaramuccia, qui à cette époque résidait à Milan. Il se rendit ensuite à Rome, où il suivit quelque temps les leçons de Carle Maratta; mais passa plus tard dans l'école de Lanfranc. Après avoir donné dans sa patrie des preuves de talent, il fut appelé à Vienne par l'Empereur, nommé chevalier, et chargé d'importants travaux; il ne cessa de se distinguer dans son art jusqu'à sa mort arrivée en 1712.

**LANZI** (l'abbé Louis), savant jésuite, né en 1732 à Monte del Olmo, près de Macerata, mort le 31 mars 1810, conservateur de la galerie de Florence, passe avec raison pour un des plus grands archéologues et des plus habiles philologues italiens. On lui doit la fondation du *cabinet étrusque*, qu'il disposa dans un ordre admirable, et 28 ouvrages estimés dont on peut voir la liste dans une *Notice* de Mauro Boni, traduite en français, t. IV des *Annales encyclopédiques* (1817); les principaux sont: *Saggio di lingua etrusca, e di altre antiche d'Italia*, etc., Rome, 1789, 3 vol. in-8°; *De' vasi antichi dipinti, chiamati etruschi*, etc., Florence, 1806, in-8°; *Storia pittorica della Italia, dal risorgimento delle belle arti fin presso al fine del XVIII secolo*, Bassano, 1809, 6 vol. in-8°, 3e édition.

**LANZONE**, gentilhomme milanais, chef de parti, se signala dans le 11e siècle, à l'époque où les villes d'Italie commençaient à secouer le joug de l'autorité royale pour se constituer en républiques. Quelques nobles voulaient alors fonder une oligarchie sur les ruines de la domination des empereurs: Lanzone prit, en 1041, la défense de ses concitoyens opprimés par le reste de la noblesse; il s'offrit pour chef au parti populaire. Il donna une constitution à la nouvelle république dont il demeura le premier magistrat: il attaqua les nobles dans leurs forteresses, et les chassa tous de la ville. Il sut aussi associer sa cause à celle de l'empereur Henri III, dont il alla solliciter les secours en Allemagne; et après avoir intimidé la noblesse milanaise, il la força d'accepter les conditions que lui imposait la république de Milan, dont il fut le vrai fondateur.

**LANZONI** (Joseph), célèbre médecin et antiquaire italien, né le 26 octobre 1663, à Ferrare, mort le 1er février 1730. Ses ouvrages, assez nombreux, ont été réunis sous ce titre: *Opera omnia medico-physica et philosophica, tum edita hactenus, tum inedita*, Lausanne, 1738, 3 vol. in-4°.

**LAODICE**, sœur et femme d'Antiochus II *Theos*, roi de Syrie, fut répudiée par ce prince lorqu'il conclut la paix avec Ptolémée Épiphane, qui lui donna pour épouse sa fille Bérénice. Épiphane étant mort peu de temps après, Antiochus renvoya sa seconde femme, et rappela auprès de lui Laodice, dont il avait eu deux fils: Seleucus Callinicus, qui lui succéda, et Antiochus, surnommé *Hierax*, qui fut longtemps en guerre avec son frère, et qui usurpa la souveraineté dans quelque partie de la Syrie. Laodice craignant que le sort des jeunes princes ne dépendît d'un nouveau caprice de son mari, empoisonna celui-ci pour mieux assurer les droits de ses enfants: puis elle fit mettre dans le lit du roi un homme qui ressemblait à Antiochus, et qui dicta les dispositions convenables aux desseins de la reine. Seleucus monta sur le trône, et bientôt après, secondant les projets criminels de sa mère, il fit assassiner Bérénice et le fils qu'elle avait eu d'Antiochus. Ces événements désastreux attirèrent sur

la Syrie les maux de la guerre. Ptolémée Évergète, qui avait succédé à Épiphane, se hâta d'accourir au secours de sa sœur : il avait d'abord espéré d'arriver assez à temps pour la sauver ; mais ayant appris qu'elle avait été mise à mort à Daphné, où elle avait cherché un refuge, il voulut au moins venger ce meurtre : la Syrie entière se souleva contre son prince. Plusieurs villes ouvrirent leurs portes au roi d'Égypte, qui fit périr Laodice ; il ravagea tous les États des Séleucides, et s'en retourna chargé d'un immense butin.

**LAO-TSÉE** ou **LAO-TSEU**, philosophe chinois, né en 600 avant J. C., contemporain de Confucius et de Pythagore, enseignait comme ce dernier la métempsycose, et prétendait comme lui se rappeler les différents corps d'hommes et de bêtes dans lesquels son âme avait successivement habité. Abel Rémusat a traduit en français un des principaux livres de la secte Tao-sse dont Lao-tseu est le fondateur : c'est le *Livre des récompenses et des peines,* Paris, 1816, in-8°. M. Pauthier, orientaliste fort distingué, a récemment publié un savant mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao.

**LAPALICE.** *Voyez* **PALICE.**

**LA PALME.** *Voyez* **PALME.**

**LAPARA** *de Fieux* (Louis), né le 24 septembre 1651, au hameau de Bas-Bourlès, près d'Aurillac, en Auvergne, d'une famille roturière, mais qui avait des prétentions à la noblesse, fut destiné dès l'enfance à la carrière des armes. Entré en 1667 comme enseigne dans le régiment de Sourches, puis comme lieutenant dans celui de Piémont, il passa dans l'arme du génie en 1670, et fit la guerre en Hollande. Il assista ensuite aux siéges de Maestricht, de Trèves, et à ceux de Besançon, de Dôle et de Salins, où il fut blessé. L'année suivante il fut encore blessé lorsque l'armée française alla secourir Audenarde, assiégée par le prince d'Orange, et continua néanmoins ses services d'ingénieur aux siéges de Dinant, de Huy, de Limbourg, de Condé, de Bouchain et d'Aire, puis à ceux de Valenciennes, de Cambrai et de Saint-Omer. Blessé de nouveau à celui de Saint-Ghislain, par lequel il termina la campagne, il reçut en récompense le titre de gouverneur de cette place. Il fut fait brigadier des armées du roi en 1693, puis maréchal de camp, et enfin lieutenant général en 1704. Nommé chevalier de Saint-Louis lors de la création de cet ordre, il fut ensuite major de la citadelle d'Arras, puis de celle de Luxembourg, et enfin de Niort et de Mont-Dauphin, en 1706. Les principaux siéges qu'il dirigea en chef sont ceux de Suse, de Carmagnole, de Montmélian, de Bruxelles, de Valence, et enfin de Barcelone, dont le dernier lui coûta la vie, le 15 avril 1706. S'étant approché très-près de la place pour reconnaître les travaux, il reçut au-dessus de la hanche un coup de mousquet qui lui traversa le bas-ventre, et il mourut deux heures après.

**LAPARELLI** (François), architecte, né Cortone en 1521, mort en 1570, fut employé successivement par Cosme Ier, duc de Toscane, et par le pape Pie IV, à entourer de fortifications Civita-Vecchia et Malte. Il passa ensuite au service des Vénitiens pendant le siége de Candie, et fut d'un puissant secours à Michel-Ange pour l'érection d'une église de Saint-Pierre.

**LAPÉROUSE.** *Voyez* **PÉROUSE** (la) et **PICOT.**

**LAPEYRE** (Jacques d'AUZOLES de). *Voyez* **AUZOLES** (Jacques d').

**LAPI** (Laurent-Marie), poëte italien, né en 1703 à San-Lorenzo, bourg de Toscane. Après ses premières études, il entra au séminaire de Florence ; mais, emporté par son goût naturel pour la littérature, il y consacrait tous ses loisirs. Reçu membre de l'académie des *Apatisti,* Lapi lut une satire, où il passait en revue les vices des divers États ; et les moines n'y étaient pas épargnés. Le P. Accetta, augustin calabrois, prit leur défense avec vivacité. Lapi ne répliqua point ; mais il cessa de lire à l'académie ses nouvelles productions. Il reçut les ordres sacrés peu de temps après, et se livra entièrement aux études ecclésiastiques ; il fut nommé professeur de philosophie morale au séminaire, et mourut à Florence le 20 octobre 1754. On cite de lui : *Theologia scholastica versibus elegiacis expressa,* Florence 1728 ; *Instituzioni cristiane,* ibidem, 1748 ; 1751 ; *Inni sacri tradotti in versi toscani,* ibid., 1753.

**LAPIDE** (Cornelius a). *Voyez* **CORNÉLIUS.**

**LAPIS** (Gaetano), peintre d'histoire, né à Cagli, dans l'Ombrie, en 1704, entra dans l'école de Conca. On fait un grand cas d'une *Cène* et d'une *Nativité* placées aux deux côtés d'un des autels de l'église du Dôme, à Cagli. Ce peintre mourut à Rome en 1776.

**LAPISSE** (N.) partit, en 1792, comme simple soldat, dans un bataillon de volontaires de son département, et était parvenu, en l'an III, au grade de colonel, lorsque la paix fut faite avec l'Espagne. Il fut, à cette époque, envoyé à l'armée d'Italie : Bonaparte apprécia promptement les talents et la bravoure de Lapisse, qui, à son arrivée, commandait, comme colonel, la 57e demi-brigade, et il le fit nommer général de brigade. Lapisse commanda, en cette qualité, le camp d'Utrecht, passa en Prusse, en 1806, et s'y distingua. Il s'empara de Plosk, le 20 décembre de la même année, il fut fait général de division, peu de temps après. Appelé en Espagne, en 1808, il donna des preuves d'une rare valeur à la prise de Madrid, et à la bataille de Talaveyra-de-la-Reyna, les 27 et 28 juillet. Lapisse fut tué à cette dernière affaire, en chargeant à la tête de sa division.

**LAPLACE** (Pierre-Simon), célèbre géomètre, né le 22 mars 1749 à Beaumont-en-Auge, fils d'un cultivateur, commença par professer les mathématiques à l'école militaire établie dans son bourg natal, puis il se rendit à Paris, où d'utiles protecteurs, notamment le président Saron, lui facilitèrent l'accès des hautes dignités auxquelles il est parvenu par son talent. Ayant remplacé Bezout comme examinateur du corps de l'artillerie (1784), il présida en 1796 la députation qui présenta au conseil des Cinq-Cents l'exposé des travaux de l'Institut depuis sa création ; et après le 18 brumaire il fut appelé au ministère de l'intérieur, où il fut remplacé au bout de 6 semaines par Lucien Bonaparte. Admis au sénat (dès 1799), il en devint vice-président au mois de juillet 1803, et fut l'année suivante chargé du rapport sur la nécessité de reprendre le calendrier grégorien. En 1814, il fut compris dans la première organisation de la chambre des pairs, et reçut du roi le titre de marquis. Lorsque l'Académie française résolut, dans sa séance de janvier 1827,

de mettre sous les yeux du roi une supplique dans laquelle seraient exposés les inconvénients de l'adoption du projet de loi *sur la répression des délits de la presse*, Laplace, qui, en qualité de directeur, occupait le fauteuil, l'abandonna après avoir combattu vainement la résolution de ses confrères. Il est mort à Paris le 6 mars 1827. Des discours furent prononcés à ses funérailles, au nom de l'Institut, par Daru, Poisson et Biot, et le marquis de Pastoret prononça son *Éloge* à la chambre des pairs. Les principaux ouvrages de ce géomètre sont : *Théorie du mouvement et de la figure elliptique des planètes*, 1784, in-4°; *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes*, 1785, in-4°; *Exposition du système du monde*, 1796, 2 vol. in-8°; 1799, in-4°; 4e édition, 1813, in-4°, ou 2 vol. in-8°; 1824, 5e édition, augmentée d'un précis de l'histoire de l'astronomie; *Traité de mécanique céleste*, 1799 et années suivantes, 5 tom. in-4° ou in-8°; *Théorie analytique des probabilités*, 1812, 1814, 1820, in-4°; *Essai philosophique sur les probabilités*, 1814, in-4°; 5e édition, 1825, in-8°. On a encore de lui un grand nombre de *Mémoires* dans les collections de l'Institut, de l'Académie des sciences, et dans le *Journal de l'école polytechnique*. L'importance de ses travaux a été sagement appréciée par Delambre dans son *Rapport sur les progrès des sciences*. La *Société d'Arcueil* comptait Laplace au nombre de ses fondateurs.

**LAPLANCHE** (Étienne de), avocat au parlement de Paris, dans le 16e siècle, n'est connu que par la traduction qu'il a donnée des cinq premiers livres des *Annales* de Tacite.

**LAPO**, diminutif de *Jacopo*, Jacques, de Castiglionco en Toscane, canoniste du 14e siècle, fit ses premières études à Florence, fut reçu docteur à Bologne, et professa le droit dans sa patrie, et ensuite à Padoue. Il donna plusieurs essais d'éloquence et de poésie; mais ce qui lui fit le plus de réputation, et lui assura le plus la reconnaissance de la postérité, ce fut la recherche des ouvrages classiques des anciens, objet qui occupait alors plusieurs savants. Il aida principalement Pétrarque à découvrir les *Institutions* de Quintilien, et lui envoya la harangue de Cicéron *Pro Milone* et les *Philippiques*, qu'il avait eu le bonheur de retrouver. Lapo enseigna le droit canonique à Florence pendant plus de 20 ans. La république le chargea de diverses ambassades importantes, et le nomma plusieurs fois son conseiller et son secrétaire. Il fut également élu capitaine ou chef des Guelfes; et on le regardait comme le soutien le plus ferme de ce parti. En 1378, les Gibelins ayant repris le dessus, sa maison fut pillée et brûlée; et lui-même, pour échapper à ses ennemis, fut contraint de se déguiser en moine. On le condamna au bannissement; on lui assigna Barcelone pour séjour, et l'on mit sa tête au prix de 1,000 florins dans le cas où il se trouverait hors de l'enceinte de cette ville. On lui offrit un asile et une chaire de droit canon à Padoue; mais ses prétentions et les menaces des Florentins l'ayant obligé de se retirer, il suivit à Rome, en 1380, Charles de Duras, et lui donna de si bons avis qu'Urbain VI dit, en consistoire public, que c'était à Lapo que Charles devait la couronne de Naples. Dès lors ce roi le nomma son conseiller, et solliciteur à la cour du pape; et le pape, à son tour, le créa avocat consistorial et sénateur de Rome. Lapo jouit très-peu de ces honneurs; il mourut le 27 juin 1381. L'abbé Mehus a publié, en 1753, une lettre, ou *Ragionamento*, de Lapo, avec une *Notice* sur sa vie.

**LAPO**, architecte florentin, fut contemporain du célèbre Arnolfo di Lapo, qui florissait vers le milieu du 13e siècle. Il apprit son art de Nicolas de Pise. Lapo se rendit célèbre dans son art, et il avait orné la ville de Florence de plusieurs édifices remarquables que le temps a détruits. Ce fut Lapo qui donna les plans de l'évêché d'Arezzo. Il mourut vers l'année 1277.

**LAPO** (Riccio di), peintre, naquit à Florence, vers l'année 1330. Il épousa une fille de Giotto, dont il eut Étienne di Lapo, également peintre, et qui fut le père de Giotto le jeune, dit *il Giottino*, peintre célèbre.

**LAPOIX**. *Voyez* **FRÉMINVILLE**.

**LAPORTE**. *Voyez* **PORTE**.

**LAPOSTOLLE** (Alexandre-Ferdinand-Léonce), professeur de physique et de chimie à l'école d'Amiens, né à Maubeuge en 1749, consacra sa vie entière à d'utiles applications des sciences, aux besoins et au soulagement de l'humanité. Telles sont des *Recherches* sur l'emploi des ustensiles en cuivre; des *Mémoires* sur les tourbières, sur la culture de la pomme de terre, et sur l'usage qu'on peut faire de ses fanes pour l'extraction de la potasse; ses *Paragrêles*, ou moyens propres à empêcher la formation de la grêle, etc. Il mourut à Paris en 1831.

**LAPPOLI** (Mathieu), peintre d'Arezzo, naquit vers le milieu du 15e siècle, et fut élève de dom Bartolomeo della Gatta, abbé de Saint-Clément, célèbre peintre en miniature. Vasari a conservé une nomenclature étendue des tableaux à fresque et en détrempe dont il avait orné la plupart des églises d'Arezzo. On admire un *saint Bernard* qui passe pour son meilleur ouvrage. Lappoli mourut en 1504.

**LAPPOLI** (Jean-Antoine), fils du précédent, naquit en 1492. Élève du Pontorme, il s'adonna pendant quelque temps, avec ardeur, à l'étude; mais le goût des plaisirs vint le détourner et mettre un terme à ses progrès. Il apprit la musique, et devint un habile joueur de luth. Cependant, ayant fait connaissance avec François di Sandro, élève d'André del Sarto, ce nouvel ami lui persuada de l'accompagner chez son maître, où il se remit à dessiner et à peindre d'après le modèle vivant. La peste s'étant déclarée à Rome en 1532, Perino del Vaga se réfugia à Florence, où il se lia d'amitié avec Lappoli. Le fléau s'étant étendu jusqu'à cette ville, les deux artistes s'abandonnèrent, et Lappoli revint à Arezzo, où il peignit avec succès une grande frise de *la Mort d'Orphée*, imitant le bronze. Enfin Lappoli se rendit à Rome où il entreprit quelques tableaux pour se faire connaître du pape Clément VII. Mais le sac de Rome, arrivé au mois de mai 1527, détruisit ses espérances; les dessins et les tableaux qu'il avait commencés furent brûlés; lui-même fut fait prisonnier par les soldats du duc de Bourbon, qui le retinrent pour en obtenir une rançon à laquelle il n'échappa qu'en se sauvant en chemise pendant une nuit, à travers les plus grands périls. Il revint dans sa patrie d'où la peste le chassa de nouveau. A son retour il y fut chargé de l'exécution de plusieurs tableaux, parmi lesquels on conserve encore une *Adoration des Mages*, dans le couvent

des Capucins. Il mourut dans sa patrie, en 1552, des suites d'une fièvre aiguë.

**LAQUEUILLE** (le marquis DE), maréchal de camp dans les armées du roi de France, avant la révolution, fut député aux états généraux par la noblesse de la sénéchaussée d'Auvergne, sa patrie. Il donna sa démission dès le mois de mai 1790, sortit de France et se retira dans la Belgique. Lorsque la guerre de l'émigration fut arrêtée, on le chargea de lever des troupes dans les Pays-Bas, et les princes lui donnèrent le commandement des volontaires nobles assemblés sur ce point. Le 27 octobre 1791, il répondit au roi au nom de la noblesse émigrée qu'il avait invitée à rentrer en France, et expliqua les motifs qui l'empêchaient d'obtempérer aux désirs du monarque. Le marquis de Laqueuille fut décrété d'accusation, par l'assemblée législative, le 2 janvier 1792. Dans la campagne des Français émigrés, en 1792, Laqueuille commanda la noblesse d'Auvergne, avec le titre d'adjudant général du comte d'Artois, et continua assez longtemps son service. Après le licenciement, il vécut dans la retraite, en Allemagne; il rentra en France lorsque Bonaparte y fut maître du pouvoir, et il mourut à Paris en 1810.

**LARAUZA** (JEAN-LOUIS), ancien maître de conférences à l'école normale, et bibliothécaire de la faculté de théologie de l'académie de Paris, né le 8 mars 1793 dans cette ville, où il mourut le 29 septembre 1825, avait fait au lycée Napoléon (collége de Henri IV) de brillantes études, au sortir desquelles il fut admis comme élève à l'école normale; quelques années après il fut jugé digne d'y professer les langues anciennes et la grammaire générale. A la suppression de cet établissement, Larauza, qui s'était également livré avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la musique et à la composition, se rendit en Italie pour y éclaircir divers points de critique sur cette science chez les anciens. Son voyage, dont il a rapporté des fruits précieux sous ce rapport, n'a pas été sans intérêt pour les lettres; outre une foule d'observations curieuses qu'il n'a pas eu le temps de rédiger, mais qui peut-être ne seront point entièrement perdues, il a laissé: *Histoire critique du passage des Alpes par Annibal*, Paris, 1826, in-8°. M. H. Patin lui a consacré une *Notice* dans la *Revue encyclopédique*, tome XXXI.

**LARCHER** (PIERRE-HENRI), savant helléniste, né à Dijon le 12 octobre 1726, mort le 22 décembre 1812, membre de l'Institut et professeur de littérature grecque à la faculté de Paris, fut un homme très-érudit et très-profond, mais auquel la nature avait refusé les grâces et l'harmonie du style, sans lesquelles les plus savantes observations et les pensées les plus justes ne peuvent attacher le lecteur. M. Boissonade a inséré dans plusieurs journaux une *Notice sur la vie et les écrits de Larcher*. Nous ne citerons de lui que les ouvrages ou traductions suivantes: *Supplément à la philosophie de l'histoire* (contre Voltaire), Paris, 1767 et 1769, in-8°; *Mémoire sur Vénus*, couronné en 1775 par l'Académie des inscriptions; *la Retraite des Dix-mille*, par Xénophon, 1778, 2 vol. in-12; *Hérodote*, 1786, 9 vol. in-8° ou 7 vol. in-4°; 1802, 9 vol. in-8°, bonne édition; *Histoire de Martin Scriblère*, par Pope, 1755; *Essai sur le blanchiment des toiles*, par Home, 1762.

**LARCHEVÊQUE**, sculpteur français, né en 1721, fut appelé à Stockholm vers 1760 pour y faire le modèle de la statue pédestre de Gustave Vasa. Il exécuta ensuite celui d'une statue équestre de Gustave-Adolphe, et toutes deux furent coulées en bronze par un fondeur suédois nommé Meïer. Larchevêque avait été décoré de l'ordre de l'Étoile polaire; à son retour en France vers 1776, il obtint celui de Saint-Michel, et mourut à Montpellier le 25 septembre 1778.

**LARDENOY DE BOLANDRE** (le comte ANTOINE-PHILIPPE DE), lieutenant général, né vers 1747 d'une ancienne famille du Luxembourg, mort en 1825 à Cannes, près de Montereau (Seine-et-Marne), avait été page de Louis XVI, et devint enseigne dans les gardes françaises, puis colonel en second du régiment de la Reine (cavalerie), et colonel du régiment provincial d'artillerie à Strasbourg. Il émigra dès 1791, fit les campagnes de 1792 et 1793 dans l'armée des princes, se trouva à l'expédition de Quiberon en qualité de capitaine de la première compagnie des gentilshommes, et rentra en France au mois d'avril 1814 avec le titre de maréchal de camp. Depuis Lardenoy fut élevé successivement aux postes de lieutenant général, de commandant militaire à Toulon, et enfin de gouverneur de la Guadeloupe (11 avril 1816).

**LARDIZABAL** (don MANUEL DE), ministre de Ferdinand VII, roi d'Espagne, naquit en Biscaye, vers 1750, d'une famille noble, et vint de bonne heure à la cour de Madrid, où il fut, sous le règne de Charles IV, membre du conseil suprême de Castille. S'étant mis en opposition avec le fameux Godoy, il éprouva une disgrâce complète à l'époque du procès de l'Escurial, et ne rentra en grâce qu'à l'avénement de Ferdinand VII, en 1808. Ce prince l'ayant alors rétabli dans ses titres et emplois, il le suivit à Bayonne, et se vit contraint, dans cette ville, de faire partie de la junte des notables espagnols que Napoléon força d'accepter la constitution qui établissait la royauté de son frère Joseph Bonaparte. Il fut en conséquence l'un des 92 membres de cette junte qui reconnurent le nouveau roi par la déclaration du 8 juin et qui l'accompagnèrent ensuite en Espagne. Mais il saisit la première occasion de se soustraire à cette oppression et de se réunir à ses compatriotes insurgés, qui le nommèrent aussitôt l'un des cinq membres de la junte suprême de gouvernement, installée à Madrid dans le mois de septembre de cette année, et que la marche des Français obligea ensuite de se retirer à Aranjuez, puis à Séville. Lardizabal y conserva ces fonctions importantes pendant près de 2 ans. Il se déclara hautement contre les cortès qui voulaient des changements dans la constitution et il cessa de faire partie du gouvernement. S'étant alors retiré à Alicante, il y publia en 1811 une brochure intitulée: *le Gouvernement et la Hiérarchie d'Espagne vengés.* Les partisans de la nouvelle constitution jetèrent les hauts cris; ils soulevèrent la populace, et l'on vit éclater contre l'auteur une véritable émeute. Après avoir échappé à ces fureurs, Lardizabal fut poursuivi et arrêté par ordre des cortès. On saisit tous ses papiers, et il fut conduit prisonnier à Cadix. Le conseil de Castille, soupçonné de partager ses opinions, fut suspendu de ses fonctions, et lui-même destitué par un jugement que l'assemblée des cortès prononça à la suite des plus vio-

lents débats. Éloigné ainsi de toute participation aux affaires, Lardizabal resta dans cette position jusqu'au retour de Ferdinand VII, en 1814. Un des premiers actes du pouvoir de ce prince fut de rapporter le jugement des cortès et de le nommer conseiller d'État et ministre des Indes. Lardizabal adressa aussitôt aux habitants du Pérou une proclamation très-énergique, afin de les ramener à l'obéissance du roi légitime, et ce début eut un plein succès. Tout à coup arrêté par ordre du roi, ainsi que ses amis Abadia et Calomarde, ils furent transférés dans différentes prisons. On a dit qu'une correspondance indiscrète, dans laquelle se trouvaient révélées quelques intrigues de la cour de Ferdinand VII, et que des ennemis de Lardizabal communiquèrent à ce prince, fut cause de cette catastrophe. On a dit aussi, ce qui est plus probable, qu'il fut poursuivi par la haine des cortès. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après avoir été longtemps détenu dans la citadelle de Pampelune, il mourut exilé en Biscaye, à la fin de 1823.

**LARDIZABAL** (don José), général espagnol, de la famille du précédent, né en 1777, entra fort jeune dans la carrière des armes. Il était officier supérieur en 1808. Ayant embrassé avec beaucoup de zèle la cause de l'indépendance, il fut nommé général, et se distingua dans plusieurs occasions, notamment au siége de Sagonte. Il commandait une division dans Valence, lorsque le maréchal Suchet s'empara de cette ville en janvier 1812. Fait prisonnier de guerre et transféré en France, il resta longtemps détenu dans la forteresse de Vincennes. Cette détention, qui fut extrêmement rigoureuse et ne cessa qu'en 1814, altéra singulièrement sa santé. Revenu alors à Madrid, le général Lardizabal mourut au bout de six mois.

**LARDNER** (Nathaniel), savant ministre presbytérien anglais, né en 1684 à Hawkherst, dans le comté de Kent, fit de bonnes études à Londres, à Utrecht et à Leyde, et débuta dans la carrière de la prédication à l'âge de 25 ans. Les presbytériens l'ayant chargé, en 1723, de prêcher à Old Jewry, Lardner donna *sur la crédibilité de l'Histoire évangélique* 3 sermons qui furent probablement le germe du grand ouvrage qu'il publia 4 ans après: *Crédibilité de l'Histoire évangélique*. Lardner passa presque toute sa vie dans un état voisin de la pauvreté. Quand il se sentit près de sa fin, il se fit transporter à Hawkherst, sa patrie, où il mourut le 24 juillet 1768.

**LARÉVELLIÈRE-LÉPAUX** (Louis-Marie de), l'un des cinq directeurs ds la république française, né le 25 août 1753 à Montaigu en Poitou, vint au monde avec une constitution frêle, et dans sa première enfance, éprouva des maux et des accidents qui le rendirent contrefait. Il commença au collége de Beaupreau ses classes, qu'il acheva chez les oratoriens d'Angers. Reçu licencié en droit à l'université de cette ville, il partit pour Paris, à l'âge de 22 ans, prêta serment d'avocat au parlement, et entra chez un procureur, nommé Potel. Laissant bientôt la pratique et la jurisprudence, dont l'étude était peu faite pour un tel esprit, il se livra à ses vagues spéculations qu'on a décorées du nom de sciences morales et politiques, s'adonna aux arts, et surtout à la musique. Il retourna en Anjou, où il épousa Mlle Boyleau de Chandoiseau, et ouvrit un cours public de botanique. Cependant Larévellière et sa femme, qui poussaient à l'extrême leurs opinions philosophiques et républicaines, se trouvaient mal placés, en France, sous une monarchie, et ils projetaient d'aller s'établir en Suisse ou en Amérique, lorsque les événements de 1789 donnèrent un autre cours à leur destinée. Nommé syndic de la commune et membre de l'assemblée du bailliage d'Angers, Larévellière y fut élu député aux états généraux. Après la session, il fut élu membre de l'administration de Maine et-Loire; puis juré près la haute cour d'Orléans. Au mois d'août 1792, il revint à Angers, fut nommé adjudant général des gardes nationales de Vihiers, et peu de temps après député à la Convention nationale. La guerre civile commençait à éclater. Irrités par les innovations religieuses dans l'Ouest, les habitants des campagnes s'apprêtaient à s'armer pour les repousser. Larévellière-Lépaux, rêvant déjà une religion nouvelle, établit une espèce de mission patriotique qui parcourait les campagnes, les jours de foire et de marché, en prêchant la liberté; mais ce nouvel apostolat, auquel lui-même prit une part personnelle, ne réussit point, et peu s'en fallut que lui et ses associés ne fussent assommés par le peuple. Dès les premières séances de la Convention, il s'y déclara pour l'incompatibilité de toute espèce de fonctions avec celles de législateur. Il siégeait au milieu des députés du centre, dans le procès de Louis XVI. Il vota contre l'appel, pour la mort et contre le sursis. Après s'être séparé ainsi des girondins dans le procès du roi, il se rallia désormais à leur parti. Il signala ce changement d'opinion en publiant, dans la *Chronique de Paris* du 11 février 1793, un article intitulé *le Cromwellisme,* où il dénonçait, avec autant de vérité que de courage, la marche et les desseins du parti de Robespierre et de la commune de Paris. Larévellière avait trop peu de consistance pour que la Montagne jugeât à propos de le comprendre dans la proscription des girondins; aussi ne fut-il pas question de lui au 31 mai. Ce jour-là et le 2 juin, il prit hautement la défense de ses collègues, déclarant qu'il voulait *partager leurs fers.* A l'une des séances du mois d'octobre, dans l'impossibilité de faire consacrer son vote par l'appel nominal, il donna sa démission, pour ne pas *paraître s'associer à tant de mesures atroces et extravagantes.* Le comité de sûreté générale lança contre lui un mandat d'arrêt qui fut à l'instant converti en mise hors la loi. Il trouva un refuge à l'ermitage de Sainte-Radegonde, dans la forêt de Montmorency, chez le naturaliste Bosc, qui, à cette époque, sauva plus d'un proscrit. La chute de Robespierre lui permit enfin de revenir à Paris; mais il était ruiné; ses propriétés dans la Vendée avaient été dévastées, et il se voyait réduit à chercher une occupation pour faire vivre sa famille, lorsque sur la demande de Thibault (du Cantal), il fut rappelé à la Convention, où il n'avait pas été remplacé. Il y reparut le 8 mars 1795. Le 26 il fut nommé secrétaire, puis membre de la commission chargée de préparer les lois organiques de la constitution. Il entra au comité de salut public le 1er septembre 1795. Réélu au conseil des Anciens, il en fut nommé président. Appelé 4 jours après au Directoire par 216 suffrages sur 218 votants, il se hâta d'accepter, bien qu'il eût annoncé le contraire dans une lettre adressée le 1er novembre au conseil des Cinq-Cents. C'était des sciences, des mœurs, de la religion, que s'occupait plus particuliérement Laré-

vellière : de la religion, en créant cette déplorable secte des théophilanthropes. Larévellière, qui proscrivait les cérémonies du catholicisme comme des momeries, voulut cependant que sa secte eût des apôtres et des solennités. Chacun des adeptes dut être prêtre à son tour; les officiants furent revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures tricolores, et récitèrent en chaire des hymnes et des cantiques philosophiques, en invoquant le Dieu de la nature. Quoique les principales églises de Paris fussent déjà rendues au culte, les théophilanthropes ne venaient pas moins, les décadis, y exercer le leur; et comme ces nouveaux religionnaires parlaient de vertus, qu'ils prêchaient une morale assez rapprochée de celle de l'Évangile, quelques bonnes gens se déclarèrent pour eux; mais lorsque de malins journalistes eurent fait connaître parmi les nouveaux prêtres des révolutionnaires forcenés, des hommes couverts de crimes, on se moqua d'eux ouvertement, et le surnom burlesque de *filous en troupes* leur fut donné. Leur grand prêtre, Larévellière, fut voué au ridicule, et ses collègues eux-mêmes lui firent sur ce point des plaisanteries fort piquantes. Les députés appelés *Clichiens* espérèrent l'attirer dans leur parti quelque temps avant la révolution du 18 fructidor; mais, soit faiblesse, soit perfidie, Larévellière se rejeta dans le parti de Rewbell et de Barras, où la peur en fit un des plus ardents proscripteurs. Dès le 16 fructidor (2 septembre), les mesures offensives et défensives étaient complètes, et le 18 ils purent les exécuter à loisir. Le sabre d'Augereau fit le reste. Dès ce moment fut établie l'oligarchie des trois directeurs, Rewbell, Larévellière, Barras. Après le succès, on put reconnaître l'influence personnelle de Larévellière dans les persécutions nouvelles qui éclatèrent contre les prêtres : le Directoire obtint la faculté de les déporter, selon son bon plaisir, et la loi du 24 août précédent, qui rapportait toutes les dispositions pénales à leur égard, fut rapportée. Non content de dogmatiser et d'expédier les affaires du second ordre, Larévellière s'occupa beaucoup plus qu'on ne le croit généralement des affaires extérieures, en ce qui concernait l'Autriche et surtout l'Italie, parce que dans cette dernière contrée il voyait régner le pape, dont il se croyait réellement le rival. Au mois de septembre 1797, il voulut opposer Augereau à Bonaparte, dont la gloire et l'esprit d'indépendance offusquaient les obscurs directeurs. Profitant de la mort inopinée de Hoche, ils nommèrent Augereau général en chef des armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Larévellière, président et organe du Directoire, fit connaître à ce général qu'Augereau venait de remplacer Hoche, guerrier, disait-il, *qui n'avait pas connu de bornes dans son dévouement à la cause de la république.* Parlant ensuite des négociations entamées, il ajoutait qu'on ne devait plus songer au moindre ménagement envers la maison d'Autriche, qu'il accusait d'intelligence avec les conspirateurs de l'intérieur. Cette dépêche, du 25 septembre, fut suivie d'une autre lettre, du 29, par laquelle, renversant les bases des préliminaires proposés par Bonaparte, Larévellière déclara que le Directoire préférait les chances de la guerre au moindre changement dans son *ultimatum*, déjà trop favorable à la maison d'Autriche. A cela le général répondit par sa démission. Larévellière opina pour que sa démission fût acceptée. Rewbell et même Barras penchaient vers cette opinion; mais les deux nouveaux directeurs, Merlin (de Douai) et François de Neufchâteau, s'opposèrent à ce qu'on indisposât un chef aussi habile en politique qu'heureux à la guerre. Puis Larévellière écrivit au général une lettre flatteuse, et par laquelle il lui déclara que le Directoire n'acceptait pas sa démission. Quant à Bonaparte, devenu en vertu de la lettre du Directoire, arbitre des conditions du traité qui fut bientôt après conclu à Campo-Formio, il mit fin à la première guerre de la révolution. Lorsque à son retour, au mois de décembre suivant, Bonaparte fut reçu avec solennité par le Directoire, Larévellière lui fit beaucoup d'avances, et s'efforça même de le gagner à la secte théophilanthropique, mais en vain. L'amour-propre de Larévellière en fut mortellement offensé; sa haine contre Bonaparte devint irréconciliable; aussi eut-il la plus grande part aux petites et tortueuses manœuvres par lesquelles le triumvirat directorial s'efforça d'éloigner et de tenir dans l'ombre ce génie naissant qui l'offusquait. Au 30 prairial an VII (18 juin 1799), Larévellière-Lépaux fut éliminé du Directoire. Il se retira modestement à Andilly. Dans sa retraite, il fut d'abord en butte à de nombreuses dénonciations. Vers ce moment il disparut de la scène politique, et, après avoir publié une apologie de sa conduite, il retourna à ses plantes et à ses livres. Il continuait d'assister régulièrement aux séances de l'Institut, où il lut des *Recherches historiques et statistiques sur la Vendée.* Lors de la création de l'empire, il refusa de prêter serment, comme membre de l'Institut. On choisit pour son successeur ce même Visconti qui, peu d'années auparavant, avait, en qualité d'ambassadeur de la république cisalpine, harangué Larévellière. Obligé alors de quitter Paris, celui-ci choisit pour sa retraite un petit hameau qu'il avait acquis dans la commune d'Ardon, à 3 lieues d'Orléans. Pendant six années, il vécut paisiblement à Ardon avec sa femme et ses enfants, affectant le républicanisme et conservant encore ses idées théophilanthropiques. En 1809, il fut permis à Larévellière de retourner à Paris pour achever l'éducation de son fils. En 1811, Napoléon lui offrit une pension dont on le laissait libre de fixer le montant. Logé non loin du Jardin des Plantes, à l'Estrapade, il vivait dans l'intimité de la famille Thouin; le goût de la botanique avait formé cette liaison. On pouvait le rencontrer quelquefois sur les quais, dans un costume plus que modeste, arrêté devant les étalages des libraires. En 1815 la proscription contre les régicides ne l'atteignit point, parce qu'il était resté sans fonctions publiques pendant les cent jours. Il est mort à Paris le 27 mars 1824. On a de lui : *Essai sur les moyens de faire participer l'universalité des spectateurs à tout ce qui se pratique dans les fêtes nationales, ou Réflexions sur le culte, sur les cérémonies et sur les fêtes nationales*, Paris, 1797, in-8°; *Du Panthéon et d'un théâtre national*, 1798, in-8°; *Réponse de Larévellière-Lépaux aux dénonciations portées au corps législatif contre lui et ses anciens collègues*, 1799, in-8°; *Essai sur le patois vendéen*, et quelques articles dans les Mémoires de l'*Académie celtique*. En 1819 il avait commencé à dicter à son fils aîné des Mémoires qui furent achevés en 1823, et dont il ordonna que la publication n'eût lieu qu'à une époque éloignée.

**LARGILLIÈRE** (Nicolas), peintre de portraits, né à Paris en 1656, mort dans cette ville en 1746, chancelier de l'académie de peinture, fut élève d'Antoine Goubeau, peintre d'Anvers, qui le renvoya lorsqu'il avait à peine 18 ans, disant n'avoir plus rien à lui apprendre. Le jeune artiste se rendit à Londres, où son talent fut apprécié; mais obligé de quitter cette ville comme catholique, il y retourna cependant pour faire le portrait de Jacques II et de la reine sa femme. Quoiqu'il eût été reçu à l'académie comme peintre d'histoire, il abandonna presque entièrement ce genre pour celui du portrait, dans lequel il excella au point qu'il fut surnommé *le Vandyck français*. Son dessin est correct, sa touche légère et spirituelle, son coloris frais et transparent, mais l'habitude de travailler sans regarder le modèle donne quelquefois à ses compositions quelque chose de maniéré et de peu naturel. On cite comme les chefs-d'œuvre de ce maître *le Repas donné en* 1687 *par la ville* (de Paris) *à Louis XIV; le Mariage du duc de Bourgogne en* 1697, et un *Vœu* de la ville placé à Sainte-Geneviève. Ses portraits gravés sont au nombre de plus de 60; les plus remarquables sont : *Louis XIV en habit militaire*, par Roullet; *Charles Lebrun*, par Édelinck; *Mlle Duclos*, par Desplaces; enfin son propre portrait, dont l'original est au Musée royal de Paris.

**LARIBOISIÈRE** (Jean-Ambroise BASTON de), né à Fougères en août 1759, s'était acquis déjà la réputation d'un très-habile officier, lorsque la révolution éclata. Il en embrassa les principes, et défendit vaillamment sa cause sur les champs de bataille. Parvenu en peu de temps au grade de général de brigade, il fixa sur lui, pendant la campagne de 1805 en Autriche, l'attention de Napoléon, qui, après l'avoir nommé général de division, lui confia le commandement de l'artillerie au siége de Dantzig. Il remplit de semblables fonctions en 1809 à Essling et à Wagram, et en 1811, nommé premier inspecteur général, il fut chargé de préparer cette artillerie qui fut arrêtée si misérablement dans les glaces de la Russie. Une mélancolie profonde abrégea la vie de ce brave militaire, qui, après avoir eu la douleur de perdre un de ses fils, atteint sous ses yeux d'un boulet à la Moskowa, mourut par delà le Niémen, le 29 décembre 1812.

**LARIVE** (Jean MAUDUIT de), acteur tragique du Théâtre-Français, naquit à la Rochelle le 6 décembre 1744. Ses parents, qui appartenaient à la classe bourgeoise, l'amenèrent à Paris en 1760, pour lui procurer une éducation complète; mais, voyant qu'il ne répondait pas à leurs intentions, ils l'envoyèrent à Saint-Domingue, où ils entretenaient des relations commerciales. Le jeune Mauduit ne séjourna que 2 ans dans cette colonie. De retour en France, il fréquenta les théâtres de la capitale, se sentit du goût pour l'état de comédien, et, sous le nom de Larive, qu'il conserva toute sa vie, il s'engagea dans des troupes de province, débuta en 1770 à la Comédie-Française; et, à la mort de Lekain, en 1778, il eut l'honneur de l'emporter sur Molé, Monvel et Ponteuil, pour l'héritage des premiers rôles tragiques. Depuis cette année jusqu'en 1789, époque où des cabales de foyer lui firent prendre la résolution de quitter la Comédie-Française, il fut constamment l'idole des jeunes gens. Arrêté en septembre 1793, par ordre du comité de salut public, comme prévenu d'avoir reçu dans sa maison du Gros-Caillou la Fayette et Bailly, au moment où ceux-ci faisaient proclamer la loi martiale dans le Champ-de-Mars, il resta détenu, avec une partie de ses camarades, jusqu'à la fameuse journée du 9 thermidor (27 juillet 1794). Il remonta pour quelque temps sur la scène, ne prit point d'engagement avec la Comédie-Française, et après de nouvelles tournées en province, il s'attacha au théâtre de Louvois, qu'administrait Mlle Raucourt, et qui fut fermé par ordre du Directoire exécutif, après la révolution du 18 fructidor. Ce fut alors qu'il occupa ses loisirs à la composition d'un ouvrage sur l'art théâtral, et qu'il ouvrit à Paris, rue Grange-Batelière, un cours de déclamation, dont les leçons furent recueillies en 3 volumes in-8°. Il composa et fit représenter, en juin 1783, une scène lyrique ou mélodrame intitulé *Pyrame et Thisbé*. Nommé en 1806 lecteur du roi Joseph Bonaparte, il se rendit à Naples, et y dirigea le théâtre français jusqu'à l'avénement de Joachim Murat au trône des Deux-Siciles. De retour en France, il se retira dans sa belle propriété de Moulignon (près de Montmorency), où il exploita sans beaucoup de succès une sorte d'eaux minérales. Il fut longtemps maire de sa commune, et il y mourut le 30 avril 1827.

**LARIVE**. *Voyez* **RIVE**.

**LARIVEY** (Pierre de), poëte dramatique, né à Troyes vers le milieu du 16e siècle, mort vers 1612, a traduit plusieurs morceaux de différents poëtes et prosateurs italiens; mais il est surtout connu par ses pièces de théâtre, dont le recueil est intitulé : *Comédies facétieuses de*, etc., Paris, 1579, Troyes, 1611, 2 vol. in-12; le premier contient 6 pièces : *le Laquais; la Veuve; les Esprits; le Morfondu; le Jaloux*, et *les Écoliers*; le 2e vol., beaucoup plus rare, parce qu'il n'a eu qu'une seule édition, renferme : *la Constance; les Tromperies* et *le Fidèle*. Toutes ces comédies sont en prose, précédées d'un prologue à la manière des anciens; le style en est aisé et naturel, mais entaché d'expressions qu'on ne souffrirait pas aujourd'hui. Molière et Regnard ont puisé dans les comédies de Larivey.

**LARIVEY** (Pierre de), dit *le Jeune*, né à Troyes en 1596, y a publié de 1618 à 1647 un *Almanach avec grandes prédictions*, auxquelles il paraît qu'il ajoutait foi, autant et peut-être plus qu'aucun autre.

**LARIVIÈRE** (Jean-Baptiste-Étienne de), né vers 1755, était depuis 1779 avocat au parlement de Paris, quand la révolution éclata. Il fut élu officier municipal de Paris, et chargé d'y ramener l'intendant Berthier, que le peuple avait arrêté à Compiègne. Lorsqu'il fut arrivé avec son prisonnier sur la place de l'Hôtel-de-Ville, Larivière essaya vainement de le soustraire à la rage des assassins. Nommé, en 1791, juge de paix de la section de Henri IV, il dénonça à l'assemblée nationale, le 17 mai 1792, Carra, qui, dans son journal (*les Annales patriotiques*), avait signalé les ministres Bertrand-Moleville et Montmorin comme membres du comité autrichien. Deux jours après il décerna un mandat d'arrêt contre les députés Chabot, Bazire et Merlin (de Thionville), qui avaient émis la même opinion à la tribune législative. Mandé sur-le-champ à la barre, il présenta sa justification, qui ne fut point admise, et, le 20 du même mois,

décrété d'accusation, sur le rapport de Guadet, comme ayant attenté à l'inviolabilité des représentants du peuple, il fut envoyé dans les prisons d'Orléans pour être jugé par la haute cour qui devait être établie dans cette ville. Ramené à Paris après les massacres de septembre, il fut égorgé dans les rues de Versailles le 9 de ce mois, avec les autres prisonniers d'Orléans.

**LARIVIÈRE** (Pierre-Joachim-Henri), membre fameux des assemblées législatives de France, né en 1761 à Falaise, embrassa la profession d'avocat, qu'il exerçait dans sa ville natale, lorsque en 1791 il fut député par le département du Calvados à l'assemblée législative, où, dans le principe, il se fit peu remarquer. Mais l'année suivante il dénonça le ministre de Lessart, félicita la France de son renvoi et de la mort de l'empereur Léopold, et, après la journée du 10 août, appuya la proposition d'exiger des fonctionnaires le serment de haine à la royauté. L'un des commissaires choisis pour examiner les pièces trouvées dans la fameuse armoire de fer aux Tuileries, il fut chargé d'en rendre compte à l'assemblée, et signala dans son rapport Barnave et Lameth comme vendus à la cour. Cependant il parut s'intéresser à l'ancien garde des sceaux Duport du Tertre. Il combattit la proposition de Jean Debry d'organiser une légion de tyrannicides, et, réclamant la liberté la plus absolue en matière de religion, demanda que les prêtres fussent dispensés de prêter le serment. Réélu à la Convention, dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple, le bannissement et le sursis. Membre de la commission des 12, chargée de prendre des mesures pour limiter les pouvoirs exorbitants que s'était arrogés la commune de Paris, il prit au 31 mai la défense de ses collègues, dont il partagea le sort. Il se sauva dans le Calvados, et, mis hors la loi avec les girondins, parvint à se soustraire à l'exécution de ce décret. Rentré dans le sein de la Convention en 1795, il y poursuivit les restes de la faction vaincue avec Robespierre au 9 thermidor, et, devenu membre du comité de salut public, joignit ses efforts à ceux de quelques-uns de ses collègues pour obtenir l'adoucissement des lois révolutionnaires contre les prêtres et les nobles. Après le 13 vendémiaire, accusé d'avoir favorisé le mouvement insurrectionnel des sections, il cessa de faire partie du comité de salut public. Admis peu de temps après au conseil des Cinq-Cents, il s'y montra l'un des plus actifs adversaires du Directoire, dont il combattit toutes les mesures. Il ne pouvait manquer d'être porté l'un des premiers sur la liste des proscrits au 18 fructidor; mais il réussit encore cette fois à se soustraire aux recherches de la police, et parvint à se sauver en Angleterre. Rentré en France avec les Bourbons en 1814, il fut nommé d'abord avocat, puis en 1818 conseiller à la cour de cassation, et, de l'aveu même de ses ennemis politiques, remplit ses hautes fonctions avec une sagesse et une impartialité très-remarquables. Après la révolution de 1830, il se démit de sa place, et il mourut le 3 novembre 1838, à 78 ans.

**LARIVIÈRE** (Pierre-François-Toussaint) naquit à Séez (Orne), le 13 octobre 1762. Grand vicaire, en 1790, il adopta les principes de la révolution; et, se livrant à l'enseignement, il fut un des professeurs de l'école centrale du Calvados. Ce ne fut qu'en 1818 que la nouvelle université appela Larivière à une chaire de philosophie, à Clermont. Pendant une année, il suppléa, à Paris, le savant Laromiguière. Royer-Collard le nomma proviseur du collége d'Orléans. Larivière releva ce collége pour les études comme pour le temporel durant les 7 années qu'il administra. Sous le ministère de M. Frayssinous, on exigea de lui sa démission. L'abbé Larivière menaça d'en appeler à l'opinion publique, et il fut envoyé, en 1827, inspecteur d'académie à Strasbourg. Dans le cours des vacances de 1829, il mourut à Montargis, le 30 octobre. Secrétaire, pendant 15 ans, de l'académie des sciences et belles-lettres de Caen, il a publié 3 volumes des mémoires de cette compagnie. On a de lui : *Grammaire élémentaire latine-française; Nouvelle Logique classique.*

**LARIVIÈRE.** *Voyez* **RIVIÈRE.**

**LARMESSIN** (Nicolas de), dessinateur et graveur au burin, né à Paris vers 1640, n'est connu que par un grand nombre de portraits d'hommes illustres qui l'ont placé au 2ᵉ rang parmi les artistes en ce genre. On lui doit entre autres les *Augustes représentations de tous les rois de France,* depuis Pharamond à Louis XIV, Paris, 1688, in-4°, et la presque totalité des portraits insérés dans l'*Académie des sciences et arts,* de Bullart.

**LARMESSIN** (Nicolas de), fils du précédent, né à Paris le 28 février 1683, mort le 28 février 1755, membre de l'académie de peinture et graveur du roi, fut élève de son père et le surpassa de beaucoup. Cet artiste a gravé pour le *Recueil de Crozat :* les portraits de *Raphaël,* du *Pontorme,* de *Carondelet,* le *saint Michel* du cabinet du roi; 2 *saint George,* etc. Sur la fin de sa vie Larmessin consacra son burin à reproduire les compositions des Watteau, des Lancret et des Boucher, désavouées par le goût.

**LAROCHE** (Antoine de), navigateur français, qui, étant au service de l'Angleterre, revenait, au mois de mai 1675, de l'île de Chiloë, doubla le cap Horn, et voulut rentrer dans l'océan Atlantique méridional par le détroit de Lemaire; car on ignorait à cette époque que la mer fût ouverte à l'est de la terre des États. Les vents de l'ouest étaient si violents et les courants si rapides que Laroche fut porté dans l'est, sans pouvoir se rapprocher des terres qui forment le détroit de Magellan. Le mois de mai était déjà avancé, l'hiver de ces climats commençait, et Laroche désespérait de sa navigation. Ses inquiétudes s'accrurent encore lorsqu'il aperçut devant lui, à l'est, une terre inconnue. Les écrivains qui se sont occupés de l'histoire des découvertes géographiques ont pensé que la terre de Laroche était la même terre vue par Duclos-Guyot, de Saint-Malo, en juin 1756, qu'il nomma l'île St.-Pierre, et que Cook nomma Géorgie australe, en 1772.

**LAROCHEFOUCAULD.** *Voyez* **ROCHEFOUCAULD.**

**LAROCHEJACQUELIN** (Louis de) prit part aux mouvements de la Vendée en 1830, et forcé de quitter la France, alla offrir ses services à don Miguel. Il fut tué devant Lisbonne le 5 septembre 1833, en chargeant contre une batterie à la tête de 60 cavaliers. Il était âgé de 25 ans.

**LAROCQUE** (S. G. de) écrivait sous Henri IV et entretenait commerce de vers avec Florent Chrétien,

précepteur de ce prince, le cardinal Duperron et Philippe Desportes. C'était un gentilhomme probablement seigneur ou du moins natif du village d'Aguetz, près de Clermont en Beauvoisis. On conjecture, d'après un de ses sonnets, qu'il était né vers 1550, avait porté les armes et fait d'assez longs voyages sur terre et sur mer. Ce fut sans doute à la suite de Henri d'Angoulême, grand prieur et amiral de France, et gouverneur de la Provence, dont il était gentilhomme en même temps que Malherbe. Plus tard il s'attacha à la reine Marguerite, et la *Vie* de Malherbe, attribuée à Racan, dit qu'il mourut à la suite de cette princesse, par conséquent avant 1615. Ses poésies, imprimées à Rouen en 1594 par parties détachées, furent réunies avec la date de 1595, sous le titre de *Premières OEuvres du sieur de Larocque, de Clermont en Beauvoisis*. Ce recueil, format in-18, contient : les Amours de Phyllis ; les Amours de Carithée ; la continuation d'Angélique d'Aristote ; les heureuses Amours de Cloridan ; les OEuvres chrétiennes.

**LAROMIGUIÈRE** (Pierre), professeur de philosophie, né en 1756 à Levignac, dans le Rouergue, entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et fut régent d'humanités dans différents colléges avant d'être nommé à la chaire de philosophie au collége de Toulouse. A la suppression des corps enseignants, il fut appelé à Paris sur la recommandation de quelques personnes influentes qui connaissaient tout son mérite, et peu de temps après fut nommé professeur de logique, puis d'histoire dans une école centrale. Lors de la création de l'Institut, il fut adjoint à la classe des sciences morales et politiques sous le titre de correspondant, et les divers mémoires qu'il eut l'occasion de lire dans ses séances ajoutèrent à sa réputation naissante. Plus tard il refusa les offres brillantes qui lui furent faites, et, nommé membre du tribunat, s'empressa de donner sa démission pour se vouer exclusivement aux études philosophiques. Professeur à la faculté des lettres de Paris, il y commença en 1822, sur les principes de l'intelligence et l'origine des idées, une série de leçons qui obtinrent un immense succès. Observant une sorte de neutralité entre les diverses écoles, il adopta un éclectisme à peu près également éloigné du sensualisme de Locke et de Condillac et de l'idéalisme de Descartes et de Leibnitz. Son principal mérite est d'avoir éclairci plusieurs parties qui ne l'avaient pas été si bien avant lui, et d'avoir défini avec plus de précision certains mots dont l'abus avait égaré plusieurs de ses devanciers. Aussi modeste qu'instruit, ce ne fut que sur les instances réitérées de Fontanes qu'il consentit à faire imprimer ses *Leçons de philosophie*, qui ont eu plusieurs éditions et qui ont été traduites dans plusieurs langues. L'édition la plus récente est celle de 1826, 2 vol. in-8° ou 3 vol. in-12. Il mourut à Paris le 12 août 1837. M. Jouffroy, son suppléant, lui a succédé comme professeur de philosophie. Indépendamment de ses *Leçons*, on a de lui : *Éléments de métaphysique*, Toulouse, 1793, 2 vol. in-8° ; *Paradoxes de Condillac, ou Réflexions sur la langue des calculs*, 1805 ; 2e édition, 1825, in-8°.

**LARRAMENDI** (le P. MANUEL DE), savant philologue, était né vers la fin du 17e siècle, dans le Guipuscoa, province qui fait partie du royaume de Biscaye. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, il dut se livrer, suivant l'usage, à l'enseignement des langues anciennes et de la rhétorique. Dans la suite, il remplit avec succès la chaire de théologie au collége de Salamanque. La reine Marie-Anne de Neubourg, veuve de Charles II, l'ayant choisi pour son confesseur, il habita quelque temps la cour. Depuis il se retira dans sa province natale, et il y mourut vers 1750. On a du P. Larramendi : *La antiquedad y universalid del Bascuence en Espagna*, Salamanque, 1728, in-8° ; *El impossible vencido. Arte de la lengua bascongada*, ibid., 1729, in-8° ; *Discorso historico sobre la antiqua famosa Cantabria*, Madrid, 1736, in-8° ; *Diccionario trilengue del castellano, bascuence y latin*, Saint-Sébastien, 1745, 2 vol. in-fol.

**LARREY** (Isaac de), historien français, né en 1638 à Montivilliers, dans le pays de Caux, professait la religion protestante et avait élevé ses enfants dans la même croyance ; mais un édit de Louis XIV enlevant aux réformés toute autorité sur leurs enfants dès que ceux-ci annonçaient l'intention de se faire catholiques, une des filles de Larrey, à peine âgée de 12 ans, profita de cette disposition pour entrer dans un couvent. Après d'inutiles efforts pour l'en arracher, Larrey voulut s'expatrier ; on l'en empêcha, et ce ne fut que 2 ans après qu'il parvint à gagner la Hollande. De là il passa à Berlin, où il mourut le 17 mars, laissant un grand nombre d'ouvrages très-estimés de son temps, mais peu lus aujourd'hui, et parmi lesquels nous citerons : l'*Histoire d'Auguste* (Berlin), 1690, in-12, souvent réimprimée ; *l'Héritière de Guienne, ou Histoire d'Éléonore*, etc., 1691, in-8° ; 1692, in-12 ; *Histoire des sept sages de la Grèce*, 1713-1716, 2 vol. in-8°.

**LARREY** (Claude-François-Hilaire), né à Beaudeau, près Bagnères de Bigorre, en 1774, étudia la médecine dans une école spéciale que son oncle Alexis Larrey, chirurgien distingué, avait fondée à Toulouse pour l'enseignement de l'anatomie et de la chirurgie. En 1793, il obtint au concours une place de chirurgien-major dans l'un des corps récemment formés, et que l'on destinait à renforcer l'armée des Alpes maritimes. Il s'y rendit aussitôt ; et, après plusieurs campagnes, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire de Nîmes. En 1803 il alla prendre le bonnet doctoral à Montpellier. Il mourut en 1819. On a de lui : *Réflexions particulières sur l'art des accouchements*, Nîmes, 1799, in-8° ; *Lettres aux habitants de Nîmes*, 1804, in-8° : le but de cet opuscule est de combattre les craintes qu'on avait conçues relativement à l'efficacité de la vaccine ; *Discours sur les précautions que doivent prendre les mères pour procurer une bonne constitution à leurs enfants, suivi de quelques réflexions sur les accouchements*, Nîmes, 1802, in-8° ; *Discours sur la prééminence et la certitude de la médecine opératoire*, Nîmes, 1802, in-8° ; *Dissertations sur l'application du trépan à la suite de quelques lésions du crâne, et sur l'utilité en général des préparations dans les grandes opérations, fondée sur l'observation*, Montpel., 1803, in-8°.

**LARREY** (Dominique-Jean, baron), chirurgien, né en juillet 1766, à Beaudeau, près Bagnères de Bigorre, fit ses humanités à Toulouse, et commença dans cette ville l'étude de la chirurgie sous les auspices de son oncle Alexis Larrey, chirurgien en chef de l'hôpital. Il vint à

Paris, à la fin de 1787, obtint au concours une place de chirurgien auxiliaire de la marine royale, et s'embarqua en qualité de chirurgien-major sur la frégate *la Vigilante*, pour une expédition dans l'Amérique septentrionale. Malgré les fatigues de cette campagne, Larrey prodigua tant de soins aux blessés et aux malades, fit suivre à tous les hommes de l'équipage un si convenable régime, que *la Vigilante* n'eut à regretter que la mort d'un seul homme. Licencié à son retour, il revint à Paris reprendre ses études médicales, et obtint au concours la place de second chirurgien interne aux Invalides, où Sabatier était en chef. Attaché, en 1792, comme chirurgien aide-major à l'armée du Rhin, il imagina et fit organiser, en 1793, sous ses yeux, un système d'ambulances volantes qui fournissaient aux chirurgiens les moyens de suivre tous les mouvements de leurs corps respectifs, et donner des secours aux blessés au moment même où ils étaient atteints. Chargé de la direction des hôpitaux militaires de Toulon, d'Antibes et de Nice, il profita de son séjour dans la première de ces trois villes pour y fonder une école de chirurgie et d'anatomie. En 1794, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées orientales pour y diriger le service chirurgical, et en 1796, après la paix avec l'Espagne, il fut nommé professeur à l'école de médecine et de chirurgie militaire, établie au Val-de-Grâce, à Paris. Mais il ne tarda pas à être appelé par Bonaparte à l'armée d'Italie, pour y organiser les ambulances légères dont il était l'inventeur. Il fut chargé, au moment de la paix, de l'inspection des hôpitaux militaires d'Italie, et il créa dans la plupart d'entre eux des écoles de chirurgie: telles furent celles de Padoue, Milan, Udine. Se trouvant dans le Frioul vénitien, il arrêta les progrès d'une épizootie qui ravageait ce pays, ce qui lui valut d'être décoré de l'ordre de la Couronne de fer. Il fut avec Desgenettes de l'expédition d'Égypte, et dans cette campagne difficile il montra un véritable dévouement dans les soins qu'il prodigua aux blessés. A Saint-Jean-d'Acre il parvint, au péril de sa vie, car il y fut blessé, à faire conduire en Egypte les blessés de l'armée. A la bataille d'Aboukir, un général tombe frappé d'un boulet à l'épaule, c'était au plus fort de l'action; Larrey commande à deux de ses aides de le suivre, et s'élance au milieu du feu ; les balles et la mitraille pleuvaient autour de lui. Le général, il se nommait Fugierès, se sentait mourir ; il conjure Larrey de s'éloigner et de porter à d'autres des soins pour lui désormais inutiles. Tranquille comme dans une salle d'hôpital, Larrey s'empare du blessé, le déshabille, juge qu'une opération peut le sauver, l'exécute sur-le-champ, et, avec l'assistance de ses aides, transporte le malheureux général jusqu'à l'ambulance voisine. Dans le trajet ils rencontrèrent le général en chef, qui s'approcha du blessé pour lui adresser quelques paroles de consolations. Fugierès croyait toucher à sa dernière heure, il tendit son épée au général en chef en prononçant ces mots si singulièrement prophétiques : *Général, un jour peut-être vous envierez mon sort.* Bonaparte prit l'épée, et quelques jours après il l'offrit à Larrey après avoir fait graver sur la lame, son nom, celui du général Fugierès et celui de la bataille. Cependant le général Fugierès ne mourut pas, et, grâce à la prompte et habile opération qu'il avait subie, il put commander pendant 17 ans l'hôtel des Invalides à Avignon. Au siége d'Alexandrie, Larrey le premier fit tuer ses chevaux pour nourrir les blessés. A son retour en France, en 1802, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital de la Garde des consuls ; en 1804, officier de la Légion d'honneur, et en 1805, inspecteur général du service de santé des armées. Il fit en cette qualité, et avec le grade de chirurgien en chef de la garde, les campagnes d'Allemagne, de Prusse, de Pologne et d'Espagne. A la bataille d'Eylau 18 février 1807, où un froid intense rendait son service pénible et la position des blessés si déplorable, il courut les plus grands dangers en leur portant des secours ; il reçut en récompense la croix de commandant de la Légion d'honneur. En Espagne, il partagea ses soins entre les prisonniers français et les prisonniers anglais, et contracta parmi ces derniers le *typhus nosocomial*. Il ne donna pas de moindres preuves de courage à la bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809) : il fut fait baron, avec une dotation de 5,000 fr. de revenu. Après les journées de Wurtchen et Bautzen, Larrey soutint contre des accusateurs puissants, et démontra au chef de l'armée, que tous les jeunes soldats qui se déclaraient blessés ne s'étaient pas mutilés eux-mêmes, mais l'avaient été par l'ennemi sur le champ de bataille : ce rapport lui valut la reconnaissance de l'armée entière, un présent précieux, et une pension viagère de 3,000 fr. Une loi de 1817 supprima cette pension, mais elle fut rendue en 1818 à Larrey par les chambres, qui en firent l'objet d'une disposition spéciale. Dans toutes les villes où Larrey séjourna à la suite des armées victorieuses, il s'entourait des chirurgiens placés sous ses ordres, appelait ceux qui pratiquaient dans les villes où il était, et propageait dans des leçons publiques les préceptes de la chirurgie française. En mars 1812, un décret spécial le nomma chirurgien en chef de la grande armée. Il fit en cette qualité la campagne de Russie, où il multiplia ses efforts en raison de la diminution journalière du nombre de ses collègues. Il put, à la fin de cette déplorable campagne, étudier les cruels effets du froid sur notre économie, et on trouve dans le 4<sup>e</sup> volume de ses mémoires le résultat de ses observations ; il opérait en plein air, et souvent avec succès. Il ne montra pas moins de dévouement à Waterloo ; il y fut fait prisonnier après avoir été blessé. On voit dans le testament de Napoléon que ce grand homme garda toujours le souvenir de celui qu'il avait nommé le *vertueux Larrey*. A l'époque de la restauration, Larrey fut nommé chirurgien en chef de la garde royale, et au moment de son organisation membre titulaire de l'Académie de médecine. Il accompagna l'armée française en 1832 lorsqu'elle alla faire le siége d'Anvers, y rendit d'éminents services, et mourut à Paris en 1842. Outre une infinité de mémoires insérés dans les *Mémoires et Bulletins de la Société médicale d'émulation*, dans les *Actes de la société de la Faculté de médecine*, et d'autres recueils scientifiques, et grand nombre d'articles fournis au *Dictionnaire des sciences médicales*, Larrey a publié les ouvrages suivants, dans lesquels sont consignés presque tous ses travaux : *Relation chirurgicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1804, in-8°. M. Alibert a puisé dans cet ouvrage plusieurs observations sur les différentes espèces de lèpre ; *des Amputations des membres à la suite des coups de feu*, Paris, 1808, in-8° : *Mémoires*

*de chirurgie militaire, et campagnes* de D. J. Larrey, Paris, 1812 à 1817, 4 vol. in-8° : cet ouvrage a été traduit dans plusieurs langues; *Recueil de mémoires de chirurgie*, Paris, 1821, in-8°; *Considérations sur la fièvre jaune*, Paris, 1822, in-8°. Larrey a aussi été collaborateur, pour la partie médicale, du grand ouvrage sur l'Égypte.

**LARRIÈRE** (Noel de), né à Bazas vers 1738, mort en 1802, se livra à l'étude des matières ecclésiastiques, quoiqu'il soit toujours resté laïque. Il rédigea la *Vie d'Arnauld* qui parut à Lausanne en 1 vol. in-4°. On lui attribue aussi des *Principes sur l'approbation des confesseurs*, 1785.

**LARRIVÉE** (Henri), acteur de l'Opéra, né à Lyon le 8 septembre 1733, se rendit de bonne heure à Paris, où il exerçait l'état de barbier, lorsque, ayant eu occasion de raser Rebel, directeur de l'Opéra, celui-ci fut si frappé du beau timbre de sa voix et de ses autres avantages extérieurs, qu'il le fit immédiatement entrer dans les chœurs. Larrivée débuta dans l'emploi de basse-taille en 1755, et le remplit pendant 32 ans à la satisfaction du public. Cet artiste n'était pas moins bon comédien que chanteur; il excellait surtout dans les rôles d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*, Oreste d'*Iphigénie en Tauride*. Larrivée quitta le théâtre en 1786, et donna depuis quelques concerts en province avec sa femme, qui avait aussi chanté à l'Opéra, et ses 2 filles qui jouaient l'une du violon et l'autre de la harpe. Il mourut au château de Vincennes le 7 août 1802.

**LARROQUE** (Mathieu de), ministre protestant, né en 1619 à Leirac, près d'Agen, mort pasteur de l'église de Rouen le 31 janvier 1685, était un homme d'un jugement profond et d'une vaste érudition. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse sur lesquels on peut consulter le *Dictionnaire de Bayle* et les *Mémoires de Nicéron*, et dont les plus importants sont : l'*Histoire de l'Eucharistie*, Amsterdam, 1669 et 1671, in-4°; *Réponse au livre de M. l'évêque de Meaux* (Bossuet) *de la communion sous les deux espèces*, 1683, in-12; *Nouveau traité de la régale*, 1665, in-12.

**LARROQUE** (Daniel de), fils du précédent, né vers 1660 à Vitré, venait d'être promu au pastorat, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le contraignit à quitter sa patrie. Après avoir passé quelques années en Danemark, en Angleterre et en Hollande, il rentra en France en 1690, fit abjuration et mit sa plume aux gages des libraires. Une disette affreuse ayant été en 1693 le résultat de l'impéritie des ministres, Larroque composa la préface d'un ouvrage satirique à ce sujet : comme on n'avait pas de bonne réponse à faire, on pendit l'imprimeur, et l'homme de lettres fut jeté en prison. L'abbesse de Fontevrault l'en fit sortir au bout de 5 ans, et lui procura un emploi au ministère des affaires étrangères. Larroque mourut à Paris le 5 septembre 1731. On lui doit plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *les Véritables motifs de la conversion de l'abbé de la Trappe* (de Rancé), Cologne, 1685, in-12; *Remarques générales sur les mémoires du comte d'Estrades*, Paris, 1709, in-12; *Vie de Mézeray*, Amsterdam, 1720, in-12; *Vie de Mahomet*, traduite de l'anglais, 1698, 1699, in-12.

**LARROQUE** (Louis-Bonifas) naquit à Castres, le 14 septembre 1744, de parents zélés calvinistes, et qui envoyèrent leurs fils perfectionner ses études à Lausanne en Suisse. Il y fit des progrès rapides, et devint ministre de l'Évangile le 18 février 1768. Bientôt il fut placé, en qualité de pasteur, à la tête de l'église de Castres. Larroque mourut le 5 octobre 1811. Il n'avait livré aucun de ses ouvrages à l'impression pendant sa vie. Après sa mort, un de ses neveux publia, à Toulouse, l'*Élève de l'Évangile*, 2 gros vol. in-8°.

**LARRUGA** (don Eugenio), auteur espagnol, entreprit la tâche très-méritoire de faire connaître à ses compatriotes les richesses de leur sol et de leur industrie, dans un ouvrage commencé pendant le règne de Charles III, sous le titre de *Memorias politicas y economicas sobre la industria, las minas*, etc. *de Espagna*. 48 vol. en avaient déjà paru en 1804, année de la mort de l'auteur. Une société de gens de lettres en a entrepris la continuation; mais les révolutions qu'a subies ce malheureux pays ont de nouveau interrompu cette publication.

**LARTIGAUT**, grammairien du 17[e] siècle, n'est guère connu que par ses vaines tentatives pour réformer l'orthographe de la langue française. Il mourut à Paris au mois de janvier 1716. On a de lui : les *Progrès de la véritable ortografe*, ou l'*Ortografe francéze fondée sur les principes*, Paris, 1669, in-12; *Principes infaillibles et Règles de la juste prononciation de la langue française*, ibid., 1760, in-12; la *Sphère historique*, ou *Explication des signes du zodiaque, des planètes et des constellations par rapport à l'histoire ancienne des diverses nations*, etc., Paris, 1716, in-12.

**LARUE** (Gervais de) naquit à Caen le 7 septembre 1751, de parents obscurs. Son père était ouvrier tisserand, et sa mère tenait une échoppe de fruitière. La bienveillance de l'abbé Macpherson, principal du collége du Bois, lui ouvrit la carrière des études classiques. Lorsqu'il les eut terminées, il fit sa théologie à l'université de Caen, fut promu en 1773 au sous-diaconat, l'année suivante au diaconat, et reçut l'ordre de prêtrise en 1775. Nommé, en 1780, second chapelain des religieuses de la Charité, il obtint, trois ans plus tard, la chaire de quatrième au collége des Arts, fut porté, en 1786, au professorat d'histoire du collége du Bois, et la même année élu doyen de la faculté des Arts, dignité annuelle à laquelle il fut appelé de nouveau en 1790. Dès l'année 1785, il était devenu membre de l'Académie royale des belles-lettres de Caen. A la révolution l'abbé de Larue refusa le serment à la constitution civile du clergé, comme ecclésiastique et membre de l'université de Caen, qui fut supprimée en 1791. Condamné à la déportation comme réfractaire, il s'embarqua au Havre, pour se réfugier en Angleterre. Les trésors de la fameuse Tour de Londres devinrent l'objet plus spécial de ses investigations. C'est là que le hasard lui fit découvrir une masse énorme de *poëmes français du moyen âge*, qu'il fit connaître dans une suite d'articles fournis en 1794 et années suivantes à un recueil périodique dit *Archæologia*. A l'avénement de Bonaparte au consulat, l'abbé de Larue rentra dans sa patrie. Ses premières années s'écoulèrent dans une retraite où il demeura ignoré sous le simple nom de *Gervais*. C'est alors qu'il composa, en 1804, ses *Recherches sur les prairies de Caen*; en 1805, un mémoire sur le commerce de Caen depuis le 11[e] siècle jusqu'à la prise de cette

ville en 1417 par les Anglais. C'est à la même époque (1805) que ce savant antiquaire écrivit ses *Recherches sur la célèbre tapisserie de la reine Mathilde,* représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands, et appartenant à l'église cathédrale de Bayeux. Un commencement de réorganisation de l'instruction publique avait eu lieu, en 1802. En 1808 on jugea convenable d'organiser, au-dessus des lycées, ce que l'on appela des facultés des lettres et des académies. L'abbé de Larue obtint, le 20 juillet 1809, la chaire d'histoire à celle de Caen, et fut en même temps nommé secrétaire de la Faculté des lettres, dont il devint doyen en 1821. Larue avait donné en 1815 un intéressant mémoire sur les Bardes armoricains, et il avait été alors nommé correspondant de l'Institut ; il publia en 1820 ses *Essais historiques sur la ville de Caen.* Il fut décoré de l'ordre de la Légion d'honneur le 31 octobre 1826. Il avait été élu, en 1832, associé libre de l'Académie des inscriptions ; ce ne fut que deux ans après, en 1834, qu'il fit enfin paraître l'*Histoire des Trouvères.* Il survécut d'une année à peine à cette publication, et mourut le 24 septembre 1835.

**LARUE** (Isidore-Étienne de), né dans le Nivernais, vers 1765, fut nommé député au conseil des Cinq-Cents par le département de la Nièvre, en 1795. Ayant été nommé membre de la commission des inspecteurs avec Pichegru et Willot, il prit une grande part aux mouvements qui précédèrent la journée du 18 fructidor an V (septembre 1797). Il fut arrêté par Augereau, ainsi que Pichegru, et conduit à la prison du Temple, puis déporté à la Guyane. Après quelques mois de captivité dans les déserts pestilentiels de Sinnamari, il s'évada sur une frêle pirogue avec Pichegru, Willot, Ramel et six autres de ses compagnons d'infortune. Après avoir couru en pleine mer de très-grands dangers, les malheureux proscrits abordèrent à la colonie hollandaise de Surinam, où ils furent très-bien reçus par le gouverneur ; ils se rendirent ensuite en Angleterre, où de Larue fut présenté au comte d'Artois, qui lui fit le meilleur accueil. Attaché dès lors aux Bourbons, Larue accompagna Pichegru en Allemagne et passa en France, où il vint se réunir à son beau-frère, M. Hyde de Neuville, et prendre part à ses entreprises et à ses périls pour la cause royale. Bientôt poursuivi par la police consulaire, il fut encore obligé de se cacher et n'obtint qu'avec peine d'être tenu en surveillance dans le département de la Nièvre. Cet état de persécution ne cessa qu'en 1814, à l'époque de la restauration. Larue fut alors créé chevalier de la Légion d'honneur, et le roi Louis XVIII lui donna des lettres de noblesse. En 1816 il fut nommé conservateur des archives de France, en remplacement de Daunou, et garda cet emploi jusqu'à la révolution de juillet 1830. Le 1er août, on trouva son cadavre sur les bords du canal de l'Ourcq, et l'on crut généralement que, désespéré des suites de cette révolution et craignant surtout de perdre sa place, il s'était donné la mort. Il avait publié en 1821 : *Histoire du 18 fructidor,* ou *Mémoires contenant la vérité sur les divers événements qui se rattachent à cette conjuration,* 2 vol. in-8°.

**LARUE.** *Voyez* **RUE.**

**LARUETTE** (Jean-Louis), acteur et compositeur de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Italien, naquit à Toulouse en 1731, et débuta à Paris dans les rôles d'amoureux à la foire Saint-Laurent en 1752, lors du renouvellement de l'Opéra-Comique ; mais sa figure vieillotte, sa voix naturellement un peu cassée, nuisirent au succès qu'il espérait y obtenir. Il prit alors les rôles de pères et de tuteurs, et s'y fit bientôt une telle réputation que son nom sert encore aujourd'hui pour désigner cet emploi. Il fut reçu à la Comédie italienne en 1762, lorsqu'on y réunit l'Opéra-Comique, et se retira en 1779, après avoir réjoui le public pendant 27 ans sur ces deux théâtres par le naturel et la vérité de son jeu dans un très-grand nombre de rôles qu'il créa, surtout ceux de *Pierre le Roux* dans *Rose et Colas*, de *Cassandre* dans le *Tableau parlant,* etc. Il composa la musique de plusieurs opéras-comiques qui réussirent dans le temps. Il donna au théâtre de la Foire, en 1758, *le Docteur Sangrado, l'Heureux Déguisement, le Médecin de l'Amour;* en 1759, *l'Ivrogne corrigé, Cendrillon;* à la Comédie italienne, en 1761, *le Dépit généreux ;* en 1763, *le Gui de Chêne;* en 1772, *les Deux Compères.* Laruette mourut à Toulouse, au mois de janvier 1793.

**LASALLE** (Pied-de-Fer, marquis de), né en 1734, dans le pays de Soule, fils d'un conseiller au Châtelet, entra dès sa jeunesse dans la carrière des armes, fit comme officier d'infanterie la guerre de sept ans en Allemagne, et devint successivement capitaine, lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis, commandeur de Malte et gouverneur de Saint-Domingue. Ayant épousé une demoiselle d'Olfemont, petite-nièce de la fameuse marquise de Brinvilliers, il acquit par cette union la propriété de la terre d'Olfemont en Soissonnais. Il se fixa dans la capitale, où il se ruina dans de folles dépenses et finit par tenir une espèce de maison de jeu. Les produits de sa plume n'étaient pas capables de relever sa fortune. Il composa des pièces de théâtre, et traduisit de l'anglais des romans et d'autres ouvrages peu connus aujourd'hui. S'étant déclaré dès le commencement partisan de la révolution, il fut élu le 14 juillet, au moment de la prise de la Bastille, l'un des membres du comité permanent qui s'empara du pouvoir à l'hôtel de ville ; et ce même comité le nomma presque aussitôt commandant de la milice parisienne. La Fayette ayant été nommé le lendemain commandant général, Lasalle resta commandant en second ; mais il faillit dès le 5 août payer bien cher ce commencement de faveur. Ayant voulu faire sortir de Paris un bateau de poudre avariée, la populace imagina qu'il cherchait à priver les Parisiens de munitions de guerre ; ce qui était alors un grave délit. On se saisit de sa personne, et déjà la corde du fatal réverbère était prête, lorsque la Fayette vint à son secours et l'aida à se sauver à travers la foule. Le lendemain Lasalle vint se justifier devant ce même peuple qui l'applaudit avec autant d'enthousiasme qu'il en avait mis la veille à le poursuivre. Il fut nommé maréchal de camp et continua de commander la garde nationale sous la Fayette ; mais, plus heureux que celui-ci, il échappa aux proscriptions. On croit que dès lors il était atteint d'aliénation mentale, ce qui ne l'empêcha pas de paraître à la barre de la Convention nationale le 14 juillet 1793, et d'y recevoir l'accolade du président, en commémoration du service qu'il avait rendu à la patrie 6 ans auparavant. Il fut ensuite nommé lieutenant géné-

ral et commandant d'une cohorte de vétérans ; depuis il tomba tout à fait en démence, et mourut à Charenton le 23 octobre 1818.

**LASALLE** (Antoine de), né à Paris en 1754, passa pour le fils naturel du comte de Montmorency-Pologne, et fut élevé dans la maison et sous la tutelle du prince de Montmorency-Tingry, légataire universel du comte. Orphelin de père et de mère dès l'âge de six ans, il fut destiné par son tuteur à l'état ecclésiastique, et porta l'habit violet ; mais lorsqu'il eut terminé sa philosophie, ayant témoigné beaucoup de répugnance pour cet état, on lui fit apprendre l'anglais, afin de le placer à Londres dans le commerce, pour lequel il ne montra pas plus de goût. Il avait à peine atteint sa seizième année qu'on l'envoya à St.-Malo étudier l'hydrographie. En 1770, il s'embarqua sur le navire *le St.-Pierre*, expédié pour la pêche de Terre-Neuve ; trois ans après, sur le navire *l'Américain*, employé à la traite des nègres ; et enfin en 1776, sur le vaisseau *le Superbe*, équipé pour la Chine, aux frais d'une compagnie d'actionnaires, dont Lasalle lui-même faisait partie. De retour de l'Inde en 1778, ayant essuyé un passe-droit dans la demande du commandement d'une frégate, il quitta la marine, et voyagea en Suisse et en Italie, où il encourut la disgrâce du prince de Tingry. Revenu à Paris, il finit par être un homme de lettres, et, de plus un métaphysicien. Le *Novum Organum* de Bacon lui étant tombé dans les mains, il se mit à faire de l'analyse. Il publia un premier essai, original par les idées et le style, sous le titre bizarre de *Désordre régulier*, Berne (Auxerre), 1786, 1 vol. in-12. Hérault de Séchelles, alors avocat général, fit les frais d'impression d'un second ouvrage de Lasalle, *la Balance naturelle*, Londres (Paris), 2 vol. in-8°, que l'auteur lui dédia ; un 3e ouvrage, *la Mécanique morale*, Genève (Auxerre), 1789, 2 vol. in-8°, qui est l'application utile et plus mesurée, mais parfois abstraite, de *la Balance naturelle*, à l'homme moral, intellectuel et physique. Lasalle émigra à Rome en 1790, revint en France, au fort de la Terreur. Il s'occupa de la traduction des *OEuvres* de Bacon. Cette version, imprimée à Dijon en 1799-1802, 15 vol. in-8°, ne fit pas la fortune du malheureux Lasalle, qui resta plongé dans la plus profonde misère. Il mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 21 novembre 1829.

**LASALLE** (Henri), né à Versailles vers 1765, fit de bonnes études à Paris, et fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, auquel la révolution le fit renoncer. Il entra alors dans la carrière du barreau, se fit avocat, et, comme la plupart de ses confrères, il embrassa la cause de la révolution. Lors du 18 fructidor, le Directoire le nomma l'un des trois membres du bureau central chargé de la police de Paris, et que remplaça, sous le consulat, la préfecture de police. Après son triomphe au 18 brumaire, Bonaparte l'envoya commissaire général de police à Brest. Lasalle fut rappelé, et resta sans fonctions. Forcé alors de recourir à ses talents littéraires, Lasalle publia plusieurs écrits et traductions de l'anglais, et en même temps il concourut à la rédaction de quelques journaux, entre autres du *Journal des Débats*. Ce ne fut qu'en 1815, lorsqu'il revint de l'île d'Elbe, que l'empereur consentit à nommer Lasalle commissaire général de police dans les départements de l'Est. Ses fonctions cessèrent avec le pouvoir de Napoléon, et il revint à ses occupations littéraires, pour ne plus les quitter, jusqu'à sa mort, en 1833. Lasalle a publié : *Sur l'arrêt des consuls du 24 thermidor, relatif aux lois des prévenus d'émigration*, Paris, 1801, in-8° ; *Sur le commerce de l'Inde*, 1802, in-4° ; *Des Finances de l'Angleterre*, Paris, 1803, in-8° ; *De la neutralité des villes hanséatiques*, Paris, 1803, in-8° ; *le Secret de M. Lebrun-Tossa, ou Lettre à l'auteur de Non-Révélation, suivie des variantes qui existent entre le manuscrit de M. Lebrun-Tossa et le manuscrit de Conaxa ; Sur le concordat de* 1817, Paris, 1818, in-8°, etc.

**LASALLE** (Antoine-Charles-Louis COLLINET de), général français, né à Metz le 10 mai 1775, fut porté comme cadet gentilhomme sur le contrôle du régiment d'Alsace en 1786, mais la révolution étant survenue, il n'y fut pas reçu officier, et s'engagea en 1793, comme simple cavalier, dans le 23e régiment de chasseurs à cheval, où il devint fourrier, et fit les campagnes de cette époque aux armées du Rhin et de la Moselle. Doué d'une belle stature et de toutes les qualités qui font le bon officier, il en obtint bientôt le grade et fut aide de camp du général Kellermann, qui le mena en Italie, où il fut fait prisonnier à Brescia le 29 juillet 1796. Renvoyé presque aussitôt sur parole, il fut nommé capitaine de hussards, puis chef d'escadron à la suite de nombreux exploits, particulièrement à Rivoli, le 16 janvier 1797, où avec quelques hussards il fit mettre bas les armes à un bataillon autrichien tout entier. Combattant ensuite à l'avant-garde, à côté de Leclerc, devenu plus tard le beau-frère de Bonaparte, il se lia avec lui d'une étroite amitié, et tous les deux se distinguèrent également aux passages de la Piave et du Tagliamento. Ayant suivi Bonaparte en Égypte, Lasalle y donna de nouvelles preuves de courage à Chebreiss, aux Pyramides, à Thèbes, où il sauva Davoust, et surtout au combat de Salahieh, qui fut si meurtrier pour la cavalerie française. A son retour en France, après l'évacuation définitive de l'Égypte, il fut nommé colonel du 10e de hussards, et se distingua encore en Italie, à la tête de ce corps, dans les campagnes de 1800 et 1801, sous Masséna, notamment à Caldiero, où il eut trois chevaux tués sous lui. Nommé commandant de la Légion d'honneur et général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1805 en Allemagne, où il eut sous ses ordres 2 régiments de dragons qui exécutèrent de très-brillantes charges à la bataille d'Austerlitz. L'année suivante il fit la campagne de Prusse, et, après avoir concouru à la victoire d'Iéna, il ne contribua pas moins efficacement aux prodiges qui opérèrent en si peu de temps la dispersion et l'anéantissement de l'armée prussienne. Il était un de ceux qui firent prisonnière la garde royale tout entière, sous les ordres du prince de Hohenlohe ; et lui tout seul, à la tête de 2 régiments de hussards, il fit ensuite capituler la place de Stettin, défendue par une garnison de 6,000 hommes. Lasalle se distingua encore à Lubeck et à Schwartau, où Blücher fut obligé de rendre les armes, et il reçut à la suite de cette glorieuse campagne, le 30 décembre 1806, le brevet de général de division. Dans l'année suivante, en Pologne, il ajouta encore à sa réputation d'intrépidité à Deppen, à Eylau et à Heilsberg. Après le traité de Til-

sitt, Lasalle passa en Espagne où il concourut à l'invasion de la Vieille-Castille, puis à la victoire del Rio-Secco sous le maréchal de Bellunc, et à celles de Burgos, de Villarejo et de Medellin. Rappelé en Allemagne, lorsque Napoléon y revint lui-même pour combattre les Autrichiens, il commanda encore la cavalerie de l'avant-garde, et se distingua à Raab, à Essling et enfin à Wagram, où il fut frappé mortellement d'une balle le 6 juillet 1809.

**LASALLE** (Philippe de), dessinateur et machiniste, naquit à Sessell en 1723. Il reçut de Sarrabat, peintre d'histoire à Lyon, les premières leçons de dessin : il passa de là dans l'école de François Boucher. Il était sur le point de partir pour Rome, afin de s'y perfectionner, lorsqu'un commerçant de Lyon le fixa dans cette ville, en lui donnant la main de sa fille et une part dans son commerce. Lasalle ne tarda pas à se faire remarquer par son talent pour peindre les fleurs et les exécuter, et il obtint, en 1753, une pension de 600 livres. Il conçut et exécuta le premier l'idée des étoffes en soie pour meubles; il imagina ensuite le moyen de conserver les formes de chaque dessin, de sorte qu'on fit en quelques minutes ce qui coûtait avant lui deux mois de travail, et rendit ainsi le plus grand service aux manufactures de Lyon. La navette le disputa au pinceau le plus habile dans l'exécution de tableaux d'animaux, et fit aussi de cette manière des portraits en broché de la plus exacte ressemblance. Tels furent ceux de Louis XV et de l'impératrice de Russie. Turgot, fit accorder à Lasalle le cordon de Saint-Michel, avec une pension de 6,000 livres. Louis XVI lui permit en outre de faire, au château des Tuileries, l'essai de la navette volante pour la fabrique des gazes et autres étoffes de toute grandeur. Outre les inventions dont cet artiste enrichit le commerce, on lui doit encore une foule de perfectionnements, qui lui méritèrent, en 1783, la grande médaille d'or destinée à récompenser les découvertes de ce genre les plus utiles. Le siége de Lyon, en 1793, lui fut fatal, sous ce rapport, qu'il perdit tous ses ateliers et toutes ses machines ; il ne put les reconstruire qu'en se défaisant de ses effets les plus précieux. La ville vint à son secours en lui accordant un logement où il plaça son cabinet : les dernières années de sa vie furent encore employées à perfectionner le tour et le moulin à soie. Il donna à la ville de Lyon, sa patrie adoptive, où il avait reçu l'hospitalité la plus généreuse, des preuves de sa reconnaissance, en lui léguant toutes ses machines. Il mourut à Lyon, le 27 février 1804.

**LASAUSSE** (l'abbé Jean-Baptiste), né à Lyon le 22 mars 1740, fut directeur du séminaire de la congrégation de Saint-Sulpice, d'abord à Tulle, puis à Paris. Ayant adopté les principes de la révolution, il prêta le serment qui fut exigé des ecclésiastiques, et Lamourette, alors évêque constitutionnel de Lyon, le nomma son grand vicaire. L'abbé Lasausse, revenu à l'unité catholique, mourut à Paris le 2 novembre 1826. Il a publié un grand nombre de livres de piété, dont plusieurs ne sont que des réimpressions, des extraits ou des traductions d'ouvrages de différents auteurs.

**LASCA** (Antoine-François GRAZZINI, dit le). *Voyez* GRAZZINI.

**LASCARIS** (Théodore), prince grec, épousa en 1200 Anne, fille d'Alexis l'Ange, qui venait d'usurper sur son frère Isaac le trône de Constantinople. Lors du siége de cette ville par les croisés en 1203, Théodore fit de vains efforts pour la sauver, prit le titre de despote, passa le Bosphore avec sa famille et quelques amis, s'empara de la Bithynie, de la Lydie, des côtes de l'Archipel, d'une partie de la Phrygie, et choisit Nicée pour capitale de ses États. Ayant appris que son beau-père était prisonnier du marquis de Montferrat, il se fit couronner empereur en 1206. Cependant 4 ans après, Alexis, sorti de captivité, arriva à la cour du sultan d'Iconc, et somma Théodore de lui rendre un empire que sa valeur seule avait arraché aux croisés. Celui-ci refusa d'obéir, marcha contre eux, tua le sultan de sa propre main, et renferma son beau-père dans un couvent où le malheureux vieillard mourut bientôt dévoré de chagrin et d'ennui. Théodore ayant affermi son autorité par cette victoire et par ses alliances avec les empereurs français de Constantinople, mourut en 1222 à Nicée. Ce prince a mérité, par son courage et sa prudence, la reconnaissance de ses concitoyens et l'estime de la postérité. Il eut pour successeur Jean Ducas, son gendre.

**LASCARIS** (Théodore II, dit *le Jeune*), empereur de Nicée, né en 1222, succéda en 1255 à Jean Ducas ou Vatace, son père. Après quelques exploits assez marquants contre les Bulgares et les Tartares, ce prince fut atteint d'une mélancolie furieuse et ressentit plusieurs attaques d'épilepsie. Cette maladie, en affaiblissant son jugement, augmenta son penchant à la superstition et sa facilité à s'emporter, de sorte qu'il ternit par des actions cruelles et souvent absurdes un règne dont les commencements avaient donné de meilleures espérances. Il mourut au mois d'août 1259, laissant un fils qui fut proclamé empereur sous le nom de Jean IV ; mais Michel Paléologue, son tuteur, le priva de la vue et du trône.

**LASCARIS** (Constantin), savant grec, quitta Constantinople en 1454, et passa en Italie, où le duc de Milan, François Sforce, le chargea d'enseigner la langue grecque à sa fille Hippolyte, mariée à Alphonse, roi de Naples, en 1465. Lascaris se fixa ensuite à Rome, près du cardinal Bessarion, puis à Naples, où il donna des leçons de grec et de rhétorique, et enfin à Messine, où il mourut en 1493, dans un âge avancé. On a de ce savant : *Grammatica græca, sive compendium octo orationis partium*, Milan, 1476, in-4° ; c'est le premier livre imprimé en grec; les exemplaires en sont extrêmement rares; réimprimé avec la traduction latine, Milan, 1480, in-fol.; Vicence, 1489, in-4°; Venise, Alde Manuce, 1494-95, in-4°. On doit encore à Lascaris plusieurs opuscules grecs moins importants.

**LASCARIS** (André-Jean), surnommé *Rhyndacenus*, savant de la même famille, né vers 1445, se retira, après la prise de Constantinople, près de Laurent de Médicis qui le renvoya deux fois en Grèce pour en retirer des manuscrits précieux. Il passa en France sous Charles VIII, et y donna des leçons à Budé et à Danes ; Louis XII l'envoya deux fois en ambassade à Venise ; Léon X, auquel il s'attacha ensuite, le plaça à la tête du collége des Grecs qu'il venait de fonder à Rome, et le chargea en 1515 d'une mission importante près de François Ier. Ce prince lui confia le soin de former avec Budé la bibliothèque de Fontainebleau, et l'envoya de nouveau à Venise, où il

demeura jusqu'à ce que, cédant aux instances de Paul III, il se mit en route pour Rome l'an 1535 : mais il mourut avant d'arriver près de ce pontife. On a de Lascaris la traduction latine de quelques *Traités de Polybe sur l'art militaire; Epigrammata græca et latina,* Paris, 1527, in-8°; 1544, in-4°; *De veris græcarum litterarum formis ac causis apud antiquos*, Paris, 1556, in-8°; *Orationes,* Francfort, 1573. Ce savant ne dédaigna pas de remplir les fonctions de correcteur à Florence et à Rome, et on lui doit des éditions aussi précieuses que rares des ouvrages suivants : *Anthologia epigrammatum græcorum, libri VII, gr.,* Florence, 1494, in-4°; *Callimachi hymni græci, cum scholiis gr.,* ibid., 1492, in-4°; *Scholia græca in Iliadem, in integrum restituta,* Rome, 1517, in-fol., etc. M. Villemain a publié un ouvrage aussi intéressant qu'instructif sous le titre de *Lascaris, ou les Grecs du* 15e siècle, etc., Paris, 1825, in 8°.

**LASCARIS** (Paul), descendant des anciens comtes de Vintimille, près de Nice, famille alliée, du côté maternel, aux empereurs d'Orient, naquit à Chastellar en 1560. A l'âge de 24 ans, il fut admis dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, fit ses caravanes, puis sa profession. En 1636, il était bailli de Manosque, lorsqu'il fut élevé à la dignité de grand maître de l'ordre et investi de la souveraineté de l'île de Malte, où il commença, par des ouvrages de fortifications, à se mettre en garde contre les infidèles; et, par son activité, il parvint à s'emparer du fameux renégat marseillais Ibrahim Raïs, surnommé *Bécasse*. L'île de Malte dut au grand maître Lascaris l'acquisition faite en Amérique de l'île de Saint-Christophe, acquisition qui fut confirmée par lettres patentes de Louis XIV en 1653. Il établit dans la cité Vallette une bibliothèque considérable et fit un règlement pour que les livres des chevaliers morts dans l'île fussent réunis à la bibliothèque. Lascaris, après avoir gouverné l'ordre pendant 21 ans, mourut à Malte le 14 août 1657.

**LASCARIS** (Paul Louis), de la famille des marquis de Vintimille, naquit l'an 1774, en Provence, proche de Nice. Il se trouvait à Malte, pour ses caravanes, près d'être reçu chevalier profès, lorsque Bonaparte, faisant route pour l'Égypte, s'empara de cette île en juin 1798. Le jeune chevalier s'attacha au général français et le suivit en Orient dans cette fameuse expédition, qui pouvait avoir des résultats immenses que Lascaris comprit bien, et dont Bonaparte fut toujours préoccupé. Comptant sur l'enthousiasme qu'il avait excité dans ces contrées et qui n'était pas éteint, il conçut le projet, après la rupture du traité d'Amiens, en 1803, de s'ouvrir la route des Indes pour attaquer les Anglais, et de faire alliance avec la Perse. Ce projet fut communiqué à Lascaris, qui, muni d'argent et d'instructions secrètes, partit de Paris et alla d'abord s'établir à Alep, pour s'y perfectionner dans la langue arabe. Homme de courage et de talent, il feignit une sorte de monomanie, afin de faire excuser son séjour en Syrie, ses relations avec tous les Arabes du désert qui arrivaient à Alep. Enfin, après quelques années de préparation, ayant épousé une Géorgienne, parente de Soliman-Pacha, il tenta sa grande et périlleuse entreprise. Depuis le 18 février 1810, jour du départ d'Alep avec le marchand Fatalla, porteur de différents objets de mode de la valeur de 10,000 fr., et sous des déguisements nécessaires, il parcourut toutes les tribus de la Mésopotamie et des rives de l'Euphrate. Lascaris revint à Alep, riche de connaissances qu'il avait acquises et de relations politiques qu'il avait préparées pour Napoléon. Mais, pendant qu'il accomplissait sa mission, la fortune renversa son protecteur et son héros. De retour à Constantinople en 1814, il apprit, par l'ambassadeur Andréossi, les malheurs de Napoléon, et reçut la nouvelle de sa chute le jour même où il se disposait à retourner en France pour lui rapporter les fruits de sept années de périls et de dévouement. Ce coup imprévu fut mortel pour Lascaris. Il passa en Égypte et mourut au Caire en 1815, laissant pour unique héritage ses notes, qui furent achetées par M. de Lamartine en 1830, et publiées sous le titre suivant : *Récit de Fatalla Sayeghir, demeurant à Latakié, sur son séjour chez les Arabes errants du grand désert, rapporté et traduit par les soins de Lamartine,* Paris, 1835, in-8°.

**LASCARIS** (Augustin), marquis de Vintimille, de la même famille que le précédent, naquit à Turin en 1776, fut placé parmi les pages et reçut sa première éducation à la cour. Premier page de la reine, il fut promu au grade d'officier de cavalerie, et, en 1792, les Français ayant occupé le comté de Nice, il fut nommé aide de camp du roi Victor-Amédée, qui avait établi son quartier général à Saorgio, d'où bientôt il fut obligé de repasser le col de Tende. La guerre ayant cessé par suite du traité de Cherasco (1796), le marquis de Lascaris continua son service dans les bureaux de l'état-major, où il se distingua par son instruction et son activité. Après la bataille de Marengo, en 1800, il abandonna la carrière militaire; il épousa Mlle Carron de Saint-Thomas, héritière de l'ancienne et riche famille de ce nom. Napoléon, voulant entourer son trône de l'ancienne noblesse, nomma en 1810, la marquise Lascaris-Saint-Thomas dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise. Le mari vint à Paris où il s'occupa de sciences, d'arts, et surtout d'agriculture. En 1814 le roi de Sardaigne, étant revenu à Turin, rappela au service les anciens officiers avec le grade d'ancienneté qui leur était dû, comme s'ils l'avaient toujours servi; et Lascaris, de capitaine qu'il était en 1800, se trouva général dans l'état-major. Depuis longtemps il présidait la Société royale d'agriculture, lorsque en 1829 il fut admis à l'Académie des sciences dont il devint aussi président. Nommé, en 1831, conseiller d'État, il prit part à la rédaction définitive du code civil sarde, publié en 1837. Enfin, accablé de chagrins et de contrariétés, il mourut le 28 juillet 1838, dans la vallée d'Aoste, au petit village de Saint-Vincent, où les médecins l'avaient envoyé pour prendre les eaux minérales. On a de lui : *Capelli di paglia di Toscana,* Turin, 1819, in-8°; *Ragionamento sopra la litografia,* Turin, 1820, in-8°; *Dei fontanili,* Turin, 1830, in-8°; *Sul Arracha olicifera,* 1841, in-8°; *Sul gelso delle Filippine,* 1832, in-8°; *Schiarimenti sopra il riso bertone del Dolton ormea,* 1834, in-8°; *Brevi discorsi,* Turin, 1837, in-8°; *Dell' Acero campestre,* 1837.

**LAS-CASAS** (Barthélemi de). *Voyez* **CASAS**.

**LAS-CASES** (le comte Marin-Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné de) naquit au château de Las-Cases, commune de Revel (Haute-Garonne), en 1766. Il fit ses premières études chez les pères de l'Oratoire, à Ven-

dôme, et fut ensuite placé à l'école militaire de Paris, où il obtint plusieurs fois le prix d'honneur. Destiné d'abord à servir dans la cavalerie, il préféra la carrière de la marine. Peu de jours après sa sortie de l'école militaire, il fut reçu à bord d'un vaisseau de l'escadre gallo-espagnole, commandée par Louis de Cordova, et assista au siége de Gibraltar, où il courut les plus grands dangers. Le 20 octobre 1782, il prit une part glorieuse au combat naval qui se donna près de Cadix. Le retour de la paix lui laissa le loisir de se livrer exclusivement à son instruction. Il visita successivement l'Amérique, la Nouvelle-Angleterre, le Sénégal, l'île de France et les Indes orientales. Promu au grade de lieutenant de vaisseau, il était à Saint-Domingue lorsque le gouvernement ordonna les préparatifs de l'expédition qui fut confiée à l'infortuné Lapérouse. Sa famille, qui désirait de le voir partager la gloire de ce navigateur, pressa son retour en Europe; mais le jeune Las Cases, quelque diligence qu'il pût faire, n'arriva qu'après le départ de la flotte. Dès les premiers jours de la révolution, le comte de Las-Cases courut se ranger, au delà du Rhin, sous les drapeaux de l'émigration, et fit partie du premier noyau réuni à Worms, sous les ordres du prince de Condé. Pendant son séjour à Coblentz, Las-Cases avait fait plusieurs voyages à Aix-la-Chapelle, où se trouvaient réunis des personnages d'une haute distinction. Il y gagna l'affection du roi de Suède Gustave III, qui parcourait l'Europe *incognito,* sous le nom de comte de Haya, et qui, après lui avoir conféré un grade dans sa marine, voulut l'emmener avec lui dans ses États. Il y fut aussi honoré de l'estime et de la confiance de la princesse de Lamballe, qu'il accompagna jusqu'à la frontière lors de son retour en France, auprès de la reine, et qu'il aurait suivie, déguisé, jusqu'à Paris, si elle ne l'en eût pas empêché. Après la déroute des Prussiens en Champagne, Las-Cases chercha à pénétrer dans la Hollande, à travers le Luxembourg et le pays de Liége, et passa de Rotterdam à Londres, sur un vaisseau charbonnier anglais, où il eut à souffrir les plus durs traitements. Arrivé sur le sol britannique, sans connaissances, sans argent, sans appui, il mit quelque fierté à braver le sort, et à se créer une existence honorable sans ne rien devoir qu'à lui-même. Il apprit la langue anglaise, et se livra immédiatement aux travaux intellectuels qui, jusque-là, n'avaient été pour lui qu'un objet d'agrément, et n'avaient eu pour but que son instruction personnelle; il donna des leçons sur diverses matières d'enseignement, qu'il étudiait au fur et à mesure qu'il devait les développer à d'autres. Las-Cases fit partie d'une expédition dans la Vendée, qui resta sans effet, et assista à l'horrible boucherie de Quiberon : son beau-père y fut tué; plusieurs autres de ses parents y périrent. Il se sépara dès lors de l'émigration proprement dite, retourna en Angleterre, continua d'y vivre de ses leçons, conçut l'heureuse idée de son *Atlas historique,* et en publia la première esquisse un an après. Lorsque Napoléon, maîtrisant la révolution, voulut la forcer à se montrer généreuse après la victoire, et fit un appel aux émigrés, Las-Cases rentra l'un des premiers; il s'occupa d'abord de son *Atlas historique,* auquel il donna plus d'étendue et une forme nouvelle, ce qui lui valut un succès extraordinaire. Après avoir goûté, pendant 6 ans, le calme et la douceur d'une vie consacrée à l'étude et à la retraite, il se trouva tout à coup transporté sur la scène politique. En 1809, lorsque les Anglais attaquèrent Flessingue et menacèrent Anvers, Las-Cases s'empressa d'offrir ses services au gouvernement, et figura parmi les nombreux volontaires qui marchèrent vers l'Escaut, sous les ordres de Bernadotte. Placé dans l'état-major du maréchal, il s'en fit assez remarquer par son courage et ses autres qualités pour mériter d'être signalé à Napoléon, qui le nomma chambellan, à l'époque de son mariage avec Marie-Louise. A la fin de 1810, Las-Cases demanda et obtint d'être attaché au conseil d'État, section de la marine, en qualité de maître des requêtes. Peu de temps après, Napoléon lui donna une grande preuve de confiance et l'envoyant en Hollande prendre possession de tous les objets utiles à la marine et aux constructions navales. En 1811, il fut chargé de la liquidation des dettes des provinces illyriennes, et montra dans cette mission délicate autant de capacité financière que d'intégrité. A son retour à Paris, en 1812, Napoléon lui exprima sa satisfaction, en lui confiant l'inspection des établissements publics, prisons, hôpitaux, dépôts de mendicité, etc., d'une grande partie de l'empire; il lui donna ordre en même temps de rassembler dans ses voyages le plus de renseignements possible, et bien précis, sur tout ce qui concernait le service de mer, sur les ports et stations navales depuis Toulon jusqu'à Amsterdam. Après les désastres de Moscou et de Leipzig, Las-Cases commanda en second la 10e légion de la garde nationale de Paris. Lorsque les Bourbons eurent repris le sceptre, Las-Cases refusa de signer l'acte d'adhésion du conseil d'État à la déchéance de Napoléon, et retourna en Angleterre. Il en revint aux approches du 20 mars 1815. L'empereur voulut d'abord lui confier une mission diplomatique pour Londres, ou l'envoyer dans les départements en qualité de commissaire extraordinaire; il abandonna ensuite cette résolutions, pour lui donner la préfecture de la Moselle ou celle de la Seine-Inférieure : mais ses intentions changèrent encore, et Las-Cases fut appelé à la commission des pétitions, poste important où il sut se rendre utile à la fois au prince et à ses concitoyens. La bataille de Waterloo ayant renversé une seconde fois les espérances de Napoléon, le comte de Las-Cases ne dévia point de la route honorable qu'il avait embrassée lors de la première abdication de l'empereur; son dévouement et sa fidélité semblèrent s'accroître au contraire proportionnellement aux infortunes de son bienfaiteur. L'empereur, partant pour Rochefort, lui permit de l'accompagner; Las-Cases emmena avec lui son fils Emmanuel. En arrivant à Sainte-Hélène, le comte vécut pendant deux mois sous le même toit que Napoléon, à qui il prodiguait toutes sortes de soins, et dont il eut bientôt obtenu une confiance sans bornes. Après la transaction de Napoléon à Longwood, le comte de Las-Cases continua de l'entourer des soins les plus empressés et de la plus vive sollicitude, lui donna des leçons d'anglais, l'accompagna dans ses promenades solitaires, assista à ses profondes méditations, passa des nuits au chevet de son lit, et recueillit enfin de la bouche du grand homme, ces pensées de haute politique et de saine philosophie, que la possession du pouvoir et les prestiges de la grandeur avaient trop souvent étouffées

jusque-là. Las Cases entreprit un journal régulier et présenta, chaque soir, à l'empereur une feuille contenant un rapport détaillé de tout ce qui s'était passé, de ce qu'il avait vu, et de ce qui lui avait été confié dans la journée. Les services que le comte rendait à Napoléon, les écrits et mémoires dont on savait qu'il était occupé, le ton hardi et élevé avec lequel il s'exprimait, dans ses lettres envoyées en Angleterre, sur les traitements indignes qu'on éprouvait à Sainte-Hélène, tous ces faits, isolés ou réunis, servirent bientôt de motifs à une inquisition sévère, à des menaces personnelles, et à des persécutions immédiates de la part du gouverneur. Sir Hudson Lowe lui fit dire que s'il continuait d'écrire sur le même ton en Angleterre, il l'éloignerait de Napoléon. Enfin, il fit saisir le comte en la présence même de l'empereur, sous prétexte de conspiration, tramée par lettres secrètes, et le fit traîner loin de lui. Retenu au secret à Sainte-Hélène pendant 5 semaines, il fut conduit à 500 lieues de là au cap de Bonne-Espérance, pour y rester 8 mois prisonnier, et être jeté ensuite dans un petit navire, sur lequel il fut ramené en Europe, et traité comme un prisonnier. En entrant dans la Tamise, un agent de la police que lord Castlereagh tenait aux ordres de la sainte alliance vint lui saisir de nouveau ses papiers, sans vouloir même en dresser l'inventaire, et le renvoya sur le continent. Las-Cases, ainsi abreuvé de dégoûts, traîné de prison en prison, accablé de mauvais traitements qui devaient ruiner sa santé pour toujours, traversa le royaume des Pays-Bas, et parvint à Francfort-sur-le-Mein. A son arrivée dans cette ville, il s'adressa à l'empereur d'Autriche, et fut rendu à liberté et au repos. Las-Cases a vécu depuis dans la plus profonde retraite, aux environs de Paris, il est mort en mai 1842. Il a publié (sous le nom de Lesage) : *Atlas historique et géographique*, 1802, in-folio ; *Mémorial de Sainte-Hélène, ou Journal où se trouve consigné, jour par jour, ce qu'a dit et fait Napoléon pendant* 18 *mois*, Paris, 1822-1823, 8 vol. in-8° et in-12, deuxième édition, 1824, 8 vol. in-8°. On a publié : *Mémoires d'E. A. D. comte de Las-Cases, communiqués par lui-même, contenant l'histoire de sa vie, etc.*, Paris, 1819, in-8°.

**LASCY** ou **LACY** (Pierre, comte de), feld-maréchal des armées russes, né en 1678 au comté de Limmerick (Irlande), avait servi sans obtenir un avancement marqué en France, en Autriche et en Pologne, lorsque Pierre le Grand lui confia une compagnie russe. Lascy fit la guerre contre les Suédois sous les ordres du maréchal Scheremetof, et fut remarqué du czar par son courage et ses talents ; il était brigadier à la bataille de Pultawa en 1709, et y fut blessé, il fut fait lieutenant général en 1721, général en chef de l'infanterie en 1728, feld-maréchal en 1735, et mourut gouverneur général de la Livonie en 1751. Le prince de Ligne a publié dans la collection de ses œuvres un *Journal des campagnes du feld-maréchal Lascy*.

**LASCY** (Joseph-François-Maurice, comte de), fils du précédent, né à Saint-Pétersbourg en 1725, passa au service d'Autriche en 1744, fit sa première campagne en Italie, comme aide de camp du comte de Browne, et eut trois chevaux tués sous lui au combat de Veletri. Continuant de signaler son courage, il fut fait colonel en 1748, après le siége de Maestricht, général-major en 1756, après la bataille de Lowositz, lieutenant général l'année suivante, après celle de Breslau, et enfin maréchal en 1762. A la paix, devenu conseiller aulique, il introduisit beaucoup d'ordre et d'économie dans l'administration. En 1788, Joseph II, voulant commander lui-même dans la guerre contre les Turcs, prit le maréchal Lascy pour son conseil ; la campagne ne fut pas heureuse, et Lascy eut la généreuse modestie de désigner Laudon comme seul propre à réparer les affaires. Le comte de Lascy, général d'une valeur éprouvée et ministre d'une habileté non moins reconnue, mourut à Vienne le 30 novembre 1801. On trouve sur lui d'amples détails dans les *Mémoires* du prince de Ligne.

**LA SENA** ou **LA SEINE** (Pierre), jurisconsulte et philologue distingué, né à Naples en 1590 d'une famille française, mort à Rome le 3 septembre 1636, a écrit des Bigarrures, ou Mélanges philologiques (*Vergati*), Naples, ibid., 1616, in-8° ; *Homeri Nepenthes, seu de abolendo luctu liber*, Lyon, 1624, in-8° ; *Cleombrotus, sive de iis qui in aquis pereunt philologica Dissertatio*, Rome, 1637.

**LASERNA.** *Voyez* **SANTANDER.**

**LASERRE** (le chevalier BARBIER de), né le 27 septembre 1764, à Valenciennes, fut garde de la marine en 1778, et lieutenant de vaisseau en 1786. Ayant émigré, il fit en 1792 la campagne dite des Princes, passa ensuite en Angleterre et servit en qualité de capitaine, puis de major, dans la légion de Montalembert. Il se trouvait en 1795 à la tête d'un régiment, avec le grade de colonel. Réformé en 1798, on ne sait par quel motif, il entra au service du Portugal en 1801. Revenu, l'année suivante, en Angleterre, il paraît s'être dès lors rattaché à la cause des Bourbons. Louis XVIII lui confia, en 1813, une mission près du prince royal de Hollande. Il obtint le grade de contre-amiral honoraire. A la seconde restauration le gouvernement de l'école navale d'Angoulême lui fut confié. Admis à la retraite en 1826, il mourut cette même année, des suites d'un coup de feu reçu dans la poitrine, pendant la guerre. On a du chevalier de Laserre un ouvrage anonyme intitulé : *Essais historiques et critiques sur la marine de France, de* 1661 *à* 1789, *par un ancien officier de la marine royale*, in-8° de 306 pages, publié en 1813 à Londres.

**LASINSKY** (Frédéric-Henri-Charles), théologien allemand, né au commencement du 19e siècle à Trarbach, sur la Moselle, fut promu, jeune encore, à la cure de Bacharach. Là, en méditant solitairement sur l'Évangile, il conçut des idées qui s'éloignaient des doctrines qu'il était chargé d'enseigner, donna sa démission, et se retira à Heidelberg, où il publia le résultat de ses méditations, sous le titre de *die Offenbarung des Lichts*, la révélation de la lumière dans la parole joyeuse des quatre évangélistes ; explication des évangiles depuis le premier verset jusqu'au dernier, pour tout ami de la lumière, Stuttgardt, 1836, 2 vol. in-8°. Selon Lasinsky, tous les miracles doivent être entendus comme ayant été opérés, non pas sur les corps, mais sur les âmes ; ainsi, quand l'Évangile dit que Jésus-Christ a ressuscité Lazare, cela veut dire non pas qu'il lui a rendu la vie matérielle, mais qu'il a sauvé son âme de la mort, suite de son incrédulité ou de son égarement. Il est mort peu de temps

après la publication de ce travail, le 29 décembre 1836, dans la ville où il s'était retiré.

**LASIUS** (Laurent-Othon), savant philologue et pasteur luthérien, né dans le duché de Brunswick le 31 décembre 1675, fut professeur de théologie à Helmstadt, où il mourut le 20 septembre 1750. Parmi ses nombreux ouvrages, presque tous en allemand, et dont on peut voir la liste dans Meusel, nous citerons : *Essai d'une méthode pour apprendre sans grammaire, l'hébreu, le grec, le latin, le français et l'italien,* Budissin, in-8°, 1717, 1721 ; *Mélanges* (Sæmmtliche Schriften), *premier volume,* Lubben, 1729, in-8° ; *Notice sur sa Vie,* Soran, 1730, in-8°; *Quinque folium linguarum*, Budissin, 1732, in-8°.

**LASIUS** (Othon-Benjamin), supérieur ecclésiastique (*superintendant*) à Burgdorf, dans la principauté de Zell, a publié, en allemand, *Ausfurliche Nachricht,* etc., Leipzig, 1775, in-8°, figures.

**LASNE** (Michel), dessinateur et graveur au burin, né à Caen l'an 1596, mort à Paris en 1667 a imité avec succès la manière de Villamena et de C. Bloemaert ; son œuvre se compose de 600 pièces, presque toutes très-recherchées des amateurs, et dont les principales sont un *Christ mort étendu sur une pierre et pleuré par la Vierge,* 1641 ; *la Visitation* d'après L. Carrache ; *la Vierge assise dans les nues sur un croissant,* d'après l'Albane ; un *Portrait de Louis XIII à cheval, proclamé par la Renommée;* le fond, qui représente la bataille de Veillane, est gravé par Callot.

**LASNIER** (Remi), chirurgien français, mort à Paris en 1690, s'était fait une réputation pour la taille ; mais dans la suite il se livra exclusivement à l'art de l'oculiste, où il n'eut pas de rivaux. Il opérait avec beaucoup de dextérité, et fut le premier à reconnaître que la cécité, suite de la cataracte, provient de l'épaississement du cristallin lui-même, et non, comme on l'avait cru jusqu'alors, de l'interposition d'une pellicule hétérogène entre le cristallin et la cornée transparente.

**LASO** (Garcias). *Voyez* **GARCILASO.**

**LASPHRISE** (Marc de PAPILLON, seigneur de), poëte français, né l'an 1555 à Amboise, quitta le collége en 1567, prit l'état militaire, servit sur terre et sur mer en Asie, en Afrique, en Allemagne, en Flandre, etc., parvint au grade de capitaine, et se retira couvert de blessures après 21 ans de service, pour ne plus s'occuper que de littérature. Ses *OEuvres* ont été réimprimées en 1590; il en donna une 2e édition, 1599, et l'on conjecture qu'il mourut peu de temps après. Les vers de Lasphrise, incorrects comme tous ceux qui ont paru avant Malherbe, offrent cependant de la grâce et de la facilité. Ses principaux morceaux sont : *Amours de Théophile; Amours passionnés de Noémie; Délire d'Amour; la Nouvelle inconnue,* conte en vers à l'imitation de Boccace ; des *Tombeaux, ou Épitaphes de ses amis ;* une *Nouvelle tragi-comique;* des *Elégies,* des *Poésies chrétiennes,* etc.

**LASSALA** (Manuel), historien et poëte, né en 1729, à Valence en Espagne, entra dans la compagnie de Jésus, se livra avec ardeur à l'étude des langues, et professa l'éloquence, la poésie et l'histoire dans l'université de cette ville. En 1767, Charles III ayant expulsé les jésuites de ses États, Lassala fut transporté, avec ses frères, en Italie, et se fixa à Bologne. Il mourut le 4 décembre 1798. On a de lui, en espagnol : *Essai sur l'Histoire générale, ancienne et moderne,* Valence, 1755, 3 vol. in-4° ; *Notice sur les Poëtes castillans,* Valence, 1757, in-4°, et 2 tragédies, etc.

**LASSAY** (Armand-Léon de MADAILLAN DE LESPARRE, marquis de), né en 1652, entra de fort bonne heure au service, s'y distingua, devint officier général, gouverneur de la Bresse et du Bugey, et mourut à Paris, le 21 février 1738. Il avait été marié quatre fois ; sa seconde femme, dont la perte lui fut très-sensible, était la célèbre Marianne Pajot, femme de chambre de Mlle de Conti, si belle et si vertueuse, qu'il avait fallu toute l'autorité du roi pour empêcher le duc de Lorraine de l'épouser. On lui doit : *Recueil de différentes choses ;* c'est l'ouvrage connu sous le titre de *Mémoires du marquis de Lassay;* la première édition, 1727, in-4°, est très-rare, n'ayant été tirée qu'à un petit nombre d'exemplaires. La deuxième publiée par l'abbé Pérau, Lausanne (Paris), 1756, 4 vol. in-8° ou in-4°, quoique plus complète et plus méthodique, n'est pas recherchée.

**LASSELS** (Richard), prêtre catholique anglais, né en 1603 à Brokenborough, dans le Yorkshire, fit ses études au collége anglais de Douai, et fut ensuite choisi pour accompagner dans leurs voyages plusieurs jeunes gens des familles les plus distinguées, avec lesquels il parcourut les Pays-Bas, la France, l'Italie et l'Allemagne. Il mourut à Montpellier, au mois de septembre 1668. On a de lui : *Voyage en Italie*, publié par Wilson en 1670 ; *Méthode pour entendre la messe ; Traité de l'invocation des saints.*

**LASSERÉ** (Louis), hagiographe, né à Tours, vers la fin du 15e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat au chapitre de Saint-Martin. Appelé par François Ier à Paris, en 1540, il échangea son canonicat contre un de Notre-Dame, et fut nommé proviseur du collége de Navarre. On a de Lasseré : *Explication de l'oraison dominicale, de la salutation angélique,* Paris, 1532, in-12 ; *Traité du sacrement de l'autel,* etc.

**LASSIS**, médecin connu surtout par ses opinions anticontagionistes, né à Châtillon-sur-Loire, le 21 octobre 1772, entra en 1793, au Val-de-Grâce, en qualité de chirurgien de 3e classe, au mois de mars 1794, obtint au concours la place de prosecteur, et deux mois plus tard fut nommé chirurgien aux Invalides, où il resta jusqu'en 1805. A cette époque, il quitta Paris pour aller se fixer à Nemours. En 1812 il apprit les cruels ravages qu'exerçait le typhus sur la grande armée. Il réalise ses petites économies, va à Paris les confier à un de ses amis, fait son testament, et part pour Mayence, théâtre du danger. Il était très-sobre de médicaments, mais il savait les employer à propos, son zèle ne se démentit pas un seul instant. Il revint à Paris en 1814, avec les Cosaques et le typhus ; et, après avoir observé la maladie sous toutes ses formes, à toutes ses périodes, sur des individus des deux sexes de tout âge, il soutint, dans un ouvrage publié en 1819, qu'elle n'est pas de nature contagieuse. Quelque temps après, la fièvre jaune éclate à Barcelone ; Lassis y court et lutte contre les médecins, les académies et le gouvernement, pour soutenir son opinion. Ne recueillant qu'ingratitude en retour des

services qu'il avait rendus, il sollicita vainement de l'Académie de médecine, dont cependant il était membre, un rapport général et détaillé sur les ouvrages qu'il avait déjà publiés, ou qu'il tenait encore manuscrits. En 1835 le choléra régnait à Marseille ; Lassis partit seul, et se rendit à Toulon, où il succomba bientôt à une fièvre typhoïde, compliquée de choléra. Outre quelques articles insérés dans divers journaux, il a publié : *Dissertation sur les avantages de la paracentèse pratiquée dès le commencement de l'hydropisie abdominale*, Paris, 1803, in-8°; *Recherches sur les véritables causes des maladies appelées typhus*, ou *de la contagion des maladies typhoïdes*, Paris, 1819, in-8° ; ouvrage reproduit en 1822 ; *État de la science relativement aux maladies épidémiques*, etc.

**LASSONE** (Joseph-Marie-François), né à Carpentras en 1717, fils d'un médecin ordinaire du roi, qui le destinait à lui succéder, reçut des leçons de chirurgie du célèbre Morand, et fit son cours d'anatomie sous Winslow. Un jour qu'il allait porter le scalpel sur un cadavre à l'Hôtel-Dieu, s'étant aperçu qu'il restait quelque peu de vie à ce malheureux, il lui prodigua ses soins, le rendit à la santé, et se chargea dès lors de fournir à ses besoins. Médecin de la reine Leczinska dès 1751, il le devint ensuite de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Lassone mourut le 8 octobre 1788, après avoir publié dans les dernières années de sa vie divers traités de chimie auxquels les progrès de la science ont fait perdre de leur intérêt. On a de lui un grand nombre de mémoires et d'observations dans les recueil de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine, dont il était l'un des fondateurs. Vicq d'Azyr en a donné la liste à la suite de son *Éloge*, 1789, in-4°.

**LASSUS** (Pierre), chirurgien, né à Paris en 1741, se livra dès l'âge de 24 ans à l'enseignement particulier avec tant de succès, que l'Académie de chirurgie lui confia les fonctions de démonstrateur. En 1770 il fut nommé chirurgien ordinaire des dames de France, filles de Louis XV, auxquelles il demeura toujours attaché, et qu'il accompagna lorsque les événements politiques les contraignirent à se retirer en Italie. Rentré en France, il trouva le moyen d'échapper à la loi contre les émigrés, en montrant les travaux dont il s'était occupé à l'étranger, et dont il rapportait les fruits dans sa patrie. A la création des écoles, il fut nommé professeur de l'histoire de la médecine, puis de pathologie externe. Admis à l'Institut lors de sa formation, il fut secrétaire de la première classe et bibliothécaire, et mourut le 17 mars 1807. Thouret, Pelletan, P. Suc et Cuvier, ont chacun publié l'*Éloge* de Lassus, auquel on doit plusieurs traductions de l'anglais et quelques ouvrages dont on trouve la liste dans la *Biographie médicale*. Les plus importants sont : *Traité élémentaire de médecine opératoire*, 1795, 2 vol. in-8°; *Pathologie chirurgicale*, 1805-06, 2 vol. in-8° ; *Mémoire sur le prolongement de la langue hors de la bouche*, tome Ier des *Mémoires* de l'Institut ; *Recherches sur la cause de la hernie ombilicale de naissance*, tome III du même recueil.

**LASSUS** (Orland ou Rorland de), fameux compositeur, appelé par les Italiens *Orlando di Lasso*, mais dont le vrai nom était *Roland de Lattre*, né à Mons, en 1520, devint d'abord, ainsi que Grétry, enfant de chœur dans une des églises de sa ville natale. Son père ayant été condamné, comme faux monnayeur, à porter au cou un collier de monnaies fabriquées, et à faire, en cet équipage, trois fois le tour d'un échafaud dressé sur le marché, Roland, révolté de l'infamie qui s'attachait à son nom, le quitta pour celui d'Orland de Lassus. Ferdinand de Gonzague, général au service de l'Empire, et vice-roi de Sicile, l'emmena en Italie. Lassus avait alors 16 ans. A 18, il sortit, de la maison de son protecteur pour s'attacher à Constantin Castriotto, avec lequel il alla à Naples, où il obtint l'appui du marquis de la Terza, qui pendant plus de deux années le garda chez lui. A 21 ans, il alla à Rome, où l'archevêque de Florence lui fit le plus bienveillant accueil, six mois après il obtint la place de maître de chapelle à Saint-Jean de Latran. Vers 1543 il fut rappelé dans sa patrie par le danger que couraient ses parents, atteints d'une maladie mortelle. Lassus quitta Rome, courut à Mons, mais il était trop tard, ses parents avaient succombé. Il se rendit en Angleterre, puis en France, avec Jules-César Brancaccio. Ces voyages terminés, il se fixa à Anvers, et y resta deux ans, choyé, fêté partout. Roland prenait spécialement à tâche de propager le goût de la musique. Sa réputation se répandit au loin et pénétra jusqu'aux têtes couronnées. Albert V, dit *le Généreux*, duc de Bavière, invita, en 1557, Lassus à se rendre à sa cour. Il lui fit des propositions très-avantageuses et l'engagea à emmener avec lui à Munich plusieurs musiciens des Pays-Bas, qui fournissoient alors à toute l'Europe des artistes habiles. Lassus mérita bientôt la bienveillance du duc Albert. Régina Weckinger, fille d'honneur de la duchesse, devint son épouse en 1558. En 1562, Albert le nomma maître de sa chapelle, alors une des plus célèbres. Lassus s'abandonna à toute sa verve. Par la multiplicité de ses compositions, surtout par leur originalité et leur richesse, il obtint l'honneur d'être placé au-dessus de tous les musiciens contemporains, excepté cependant Palestrina, avec lequel il a été glorieux pour lui d'être mis en parallèle. Le 7 décembre 1570, à la diète impériale de Spire, l'empereur Maximilien lui donna, ainsi qu'à ses enfants légitimes et à leurs descendants des deux sexes, des lettres de noblesse. Le 6 avril 1574, le pape Grégoire XIII le créa chevalier de Saint-Pierre à l'éperon d'or, dans la chapelle papale du Vatican. Cette même année, Lassus fit une excursion en France, et Charles IX, dont la musique seule pouvait dissiper les sombres vapeurs, voulut le retenir à Paris. Le duc Albert, préférant à sa propre satisfaction la fortune de son favori, l'exhortait à accepter les offres brillantes qui lui étaient faites, et que la reconnaissance l'engageait à rejeter, lorsque Charles IX expira le 30 mai 1574. Dès ce moment Lassus fut fixé irrévocablement à Munich, où Albert lui prodigua de nouveaux bienfaits. Ce prince mourut le 24 octobre 1579, et son successeur, le duc Guillaume V, hérita de son estime pour Lassus. Vers la fin de sa vie, des chagrins et l'épuisement causé par un travail excessif avaient affaibli sa raison. Il mourut vers 1595. Sa femme lui survécut jusqu'au 5 juin 1600. Parmi leurs enfants, Ferdinand, nommé en 1602 maître de chapelle du duc de Bavière Maximilien Ier, et Rodolphe sont les plus connus comme musiciens. Les ouvrages d'Orland de Lassus, soit imprimés, soit inédits, forment un catalogue considérable. Beaucoup d'auteurs ont parlé de

Lassus, entre autres Samuel Van Quickelberg, d'Anvers. Mais, de tous ces biographes, le plus exact et le plus intéressant est sans contredit H. Delmotte. La *Notice* sur Roland de Lattre, qui ne parut qu'après sa mort, à Valenciennes, en 1836, in-8°, figures, a été traduite en allemand. La Société des sciences et des lettres du Hainaut a résolu d'ériger une statue à Lassus. (1)

**LASTANOSA** (Vincent-Jean de) de Figueruelas, numismate espagnol, né vers 1606 à Huesca, dans l'Aragon, employa la plus grande partie de ses revenus à favoriser dans sa province l'étude de l'histoire et les recherches d'antiquités. Il vivait encore en 1681 ; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui : *Museo de las medallas desconocidas espanolas,* Huesca, 1645, in-4°, fig.; *Tratado de la moneda jaquesa y de otras de oro y plata del regno de Aragon,* Saragosse, 1681, in-4°; *Oraculo manual y arte de prudencia,* Huesca, 1647, in-4°.

**LASTESIO** ou **DALLE LASTE** (Noel), né en 1707, à Marostica, près de Vicence, était professeur de belles-lettres à l'université de Padoue, lorsque Facciolati, avec lequel il avait travaillé aux corrections du *Calepin,* lui occasionna tant de désagréments, qu'il se vit contraint de quitter sa chaire, et de se retirer à Venise, où il enseigna les belles-lettres et le droit. Il y mourut le 21 juin 1792. Outre différentes *Oraisons funèbres* en latin, on a de lui : *Laurentii Pataroli Vita,* Venise, 1743, in-4° ; *De Museo Philippi Farsetti epistola,* etc., Venise, 1764, in-4°.

**LASTHÉNIE**, femme illustre de l'ancienne Grèce, née vers l'an 420 avant J. C., à Mantinée, ville d'Arcadie, montra de bonne heure une très-grande aptitude aux sciences, et surtout un amour passionné pour l'étude de la philosophie. Platon tenait alors à Athènes une école célèbre qui prit le nom d'Académie. Lasthénie se rendit dans cette ville pour y jouir des entretiens de Platon. Elle se déguisait en homme, afin d'assister régulièrement aux leçons. Les historiens ne s'accordent pas sur l'époque de la mort de Lasthénie ; mais tous la rangent au nombre des disciples les plus distingués de Platon.

**LASTIC** ( Jean BONPAR de), 34e grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né en Auvergne vers 1371, admis dans l'ordre en 1395, succéda en 1437 au grand maître Antoine Fluvian ou de Larivière. Les circonstances étaient difficiles : Abouzaïd Yacmak, sultan d'Égypte, repoussé dans une attaque contre Rhodes en 1440, parut en 1444 avec des forces imposantes, et commença le siége de Rhodes, tandis que sa flotte la tenait bloquée par mer. Après 40 jours de siége et plusieurs assauts infructueux, il fut obligé de se rembarquer honteusement. La guerre fut terminée par le ministère du célèbre argentier de France Jacques Cœur ; mais elle avait nécessité de grandes augmentations d'impôts, et plusieurs commandeurs se refusaient à les acquitter : le conseil suprême investit alors d'une autorité absolue Lastic, qui parvint à faire rentrer les mutins dans le devoir, et à réparer les pertes que l'ordre avait essuyées, en faisant un appel à la jeune noblesse. Il mourut le 19 mai 1454, au moment où il se préparait à soutenir un nouveau siége dont le menaçait Amurat II, qui l'avait vainement sommé de se reconnaître son vassal et de lui payer tribut. Lastic, un des héros de l'ordre, est le premier, à ce qu'il paraît, qui ait porté le titre de grand maître.

**LASTMAN** ( Pierre ), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Harlem en 1581, fut élève de Corneille Corneliz, alla en 1604 à Rome pour s'y perfectionner, et de retour dans sa patrie acquit une haute réputation, comme l'attestent les vers écrits en son honneur par des poëtes contemporains. Cet artiste, l'un des maîtres de Rembrandt, a gravé d'après ses propres compositions un petit nombre de pièces très-recherchées, entre autres : *Judas* et *Thamar.*

**LASTMAN** ( Nicolas ), ou *Nicola di Petri,* fils du précédent, né à Harlem en 1619, a gravé *le Christ au jardin des Olives,* d'après son père ; *Saint Pierre délivré de prison,* d'après Jean Pinas ; *le Martyre de saint Pierre,* d'après le Guide : *le Samaritain charitable,* etc.

**LASUZE** (Henriette de). *Voyez* **SUZE**.

**LASUS** ou **LASSUS**, poëte et musicien grec, vivait 550 ans avant J. C. ; il fut le premier qui écrivit sur la théorie de la musique, et s'il n'inventa pas le poëme dithyrambique, c'est lui du moins qui l'introduisit dans les jeux de la Grèce et fit instituer des prix pour ceux qui y auraient excellé. Lasus fit bannir d'Athènes le poëte Onomacrite parce qu'il mêlait aux vers de Musée de fausses prédictions pour abuser le peuple. Lasus paraît avoir eu une haute opinion de lui-même et des deux arts que, suivant l'usage du temps, il exerçait simultanément. On cite de lui un *Hymne à Cérès* et une ode intitulée : *les Centaures,* dans lesquels il n'avait point fait entrer la lettre *sigma.*

**LATAPIE** (François de Paule), botaniste, né à Bordeaux le 8 juillet 1739, commença son éducation sous les auspices de Montesquieu, qui le chargea d'accompagner son fils dans plusieurs voyages où il puisa le goût de l'histoire naturelle et de la technologie. A son retour il occupa la place d'inspecteur des arts et manufactures de la Guienne, et en 1785 fut nommé professeur de botanique à Bordeaux ; il y a enseigné les sciences naturelles jusqu'à sa mort le 8 octobre 1823. On a de lui : *l'Art de former les jardins modernes,* traduit de l'anglais, Paris, 1771, in-8° ; *Hortus Burdigalensis,* Bordeaux, 1784, in-12 ; *Notice sur les arts et manufactures en Guyenne,* manuscrit. On trouve une *Notice* sur Latapie dans le *Musée d'Aquitaine,* tome II.

**LATASTE.** *Voyez* **TASTE.**

**LATES** (BONNET de). *Voyez* **BONNET**.

**LATHAM** (Jean), savant ornithologiste anglais, naquit le 27 juin 1740 au bourg royal d'Eltham (comté de Kent). Son père, qui cumulait la profession de chirurgien et les profits d'une boutique de pharmacie, le destinait à être son successeur. Ayant subi ses examens, il alla s'établir, dès 1763, dans une ville du comté de Kent, à Dartford. Il sut se faire, dans un espace de 32 ans, une assez belle fortune. Une fois sa vie quotidienne arrangée, sa clientèle créée, sa future fortune en train de se faire et se faisant à toute minute, Latham, établi, marié, se mit en tête d'utiliser les loisirs qui restent toujours dans une ville de province, en étudiant les sciences naturelles, et il fixa son choix sur les oiseaux pour sujet de collection ; puis, chemin faisant, et chaque jour davantage, il étudia les objets réunis dans son petit musée. Latham écrivit à Pennant au moment où *la Zoologie britannique* venait de paraître, et à des observations remarquables il joignit des

(1) c'est fait. au Parc à Mons

échantillons d'oiseaux (britanniques cependant) qu'avait omis le célèbre naturaliste. Frappé de cette circonstance, Pennant lui répondit par la lettre la plus gracieuse, et lui demanda la faveur de sa correspondance. La correspondance, en effet, se noua, devint active, et ne finit qu'en 1799 avec la vie de Pennant. A son tour Latham fut recherché par divers amateurs, divers savants d'un ordre élevé, entre autres sir Lever Ashton et sir Joseph Banks. Latham finit par recueillir assez de matériaux pour donner sur les oiseaux un ouvrage fondamental. La première partie du tome Ier de cet ouvrage fut mise sous presse vers la fin de 1780 et parut en 1781 ; les années suivantes, jusqu'à 1785 inclusivement, virent les autres parties, au nombre de cinq ; puis en 1787 fut publié un supplément que vulgairement on appelle premier supplément de Latham, parce qu'il en sortit un second beaucoup plus tard. Il avait fortement contribué à la création de la Société Linnéenne de Londres, en 1788. Latham était de plus membre de la Société Royale de Londres (depuis le 15 décembre 1774), membre correspondant de la Société médicale (1788), membre honoraire de la Société d'Histoire naturelle de Berlin et de la Société royale de Stockholm. En 1795, l'université d'Erlangen lui décerna sans examen, et d'office, un diplôme de docteur. Il abandonna l'année suivante l'exercice de la double profession qu'il avait remplie pendant un tiers de siècle, renonça en même temps au séjour de Dartford et se retira dans la petite ville de Ramsey. De nouveaux honneurs lui furent encore décernés et allèrent le trouver au fond de sa province : tels furent le titre de médecin extraordinaire du prince-régent, de médecin de l'hospice de Saint-Barthélemy, de président de la Société médicale de Londres. De temps à autre quelques opuscules ou quelques articles échappaient de sa plume ; il éditait la *Pharmacopée* d'Healde (1805), en la remettant en harmonie avec les idées et les découvertes récentes ; il révisait et augmentait la *Zoologie britannique* de Pennant (1811) ; mais son rêve de tous les jours, c'était de donner, en la retouchant profondément, une nouvelle édition de l'ouvrage qui avait fait sa réputation (la *Synopsie des Oiseaux*). Cette édition nouvelle, il en avait préparé le manuscrit en 1809, et déjà des libraires de Londres s'étaient chargés de cette publication, quand des contestations pécuniaires ajournèrent, et définitivement firent avorter ce projet. Il ne fut repris qu'en 1820, après d'énormes pertes d'argent qui enlevèrent à la vieillesse de Latham presque tous ses moyens d'existence, et le réduisirent à quitter sa retraite de Ramsey, avec sa seconde femme, pour aller vivre à Winchester, auprès de sa fille et de son gendre, médecin et pharmacien en cette ville. La sympathie obligeante de ses amis trouva un libraire pour la réimpression de son ouvrage remanié, et attira des souscripteurs en nombre assez considérable pour qu'il y eût profit en même temps qu'honneur à sa publication. Il ne fallut guère que 3 ans pour commencer et terminer les 10 volumes in-8° d'un ouvrage dont un tiers au moins était tout neuf, relativement à sa 1re édition. Latham vécut encore 14 années après cet effort. Il s'alita et s'éteignit insensiblement en quatre jours, le 4 février 1837. Voici les ouvrages qu'on lui doit : *Tableau synoptique général des oiseaux* (A general synopsis of the birds), Londres, 3 vol. en six parties, in-4°, et 2 suppléments ; *Histoire générale des Oiseaux*, de 1821 à 1824, en 10 vol. (plus une table) in-8°, à Londres ; *Index ornithologicus, sive systema ornithologiæ complectens avium divisionem in...*, Londres, 2 vol. in-4°, 1790 ; 2e édit., 1801 ; des *Mémoires* dans les *Transactions de la Société Linnéenne*.

**LATHORRILLIÈRE.** *V.* **THORILLIÈRE** (LA).

**LATHUILLERIE.** *Voyez* **THUILLERIE** (LA).

**LATHURE** ou **LATYRE** (PTOLÉMÉE), roi d'Égypte. *Voyez* **PTOLÉMÉE.**

**LATIL** (JEAN-BAPTISTE-MARIE-ANNE-ANTOINE DE), cardinal, né le 6 mars 1761 aux îles Sainte-Marguerite, acheva ses études au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et fut ordonné prêtre en 1784. Nommé grand vicaire de l'évêque de Vence, il représenta ce prélat à l'assemblée bailliagère du diocèse, qui précéda la convocation des états généraux, et s'y montra fort opposé aux réformes réclamées alors de toutes parts. Conséquent à ses principes, il refusa le serment à la constitution qui changeait l'ancienne organisation du clergé, et quitta la France en 1791, pour se réunir aux émigrés à Coblentz. Il y revint en 1792, sans doute chargé de quelque mission dans l'intérêt de son parti ; mais, arrêté à Montfort-l'Amaury, il se hâta, dès qu'il le put, de retourner en Allemagne, et s'établit à Dusseldorf, où il se fit connaître par son talent pour la chaire. En 1794, le comte d'Artois le fit son aumônier, et, dès ce moment jusqu'à la restauration, il ne quitta plus ce prince, qui lui avait donné toute sa confiance. Évêque d'Amyclée en 1816, il obtint, en 1821, l'évêché de Chartres, rétabli par le nouveau concordat, et fut, en 1824, élevé sur le siége archiépiscopal de Reims. L'année suivante, le 29 mai, il sacra Charles X. Créé pair depuis 1823, le duc, auparavant comte de Latil, ne pouvait manquer d'être appelé l'un des premiers dans les conseils du nouveau roi. Nommé ministre d'État, il fut, en 1826, déclaré cardinal par le pape Léon XII, en récompense des services qu'il avait rendus à l'Église pendant les temps de troubles. Cependant il signa, le 11 avril, la déclaration du clergé français sur l'indépendance de la puissance temporelle en matière purement civile. La haute part qu'on lui attribuait aux fameuses ordonnances et la crainte d'être victime de la fureur populaire, dans un moment de désordre, le décidèrent à quitter la France aux premiers éclats de la révolution de juillet. Il parvint, non sans peine, à gagner l'Angleterre, où il attendit Charles X. Il suivit ce malheureux prince dans son nouvel exil, et mourut à Gemenos près de Marseille le 1er décembre 1839.

**LATIL** (JEAN-PAUL-MARIE-ANNE), né à Marseille, en 1747, entra à l'Oratoire en 1765, devint supérieur du collége de cette congrégation à Nantes, fut nommé député aux états généraux par le clergé de cette ville, prêta le serment en 1791, et fut élu la même année curé constitutionnel de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris. Arrêté en 1793, il fut condamné à mort le 5 thermidor an II par le tribunal révolutionnaire, à Paris, comme coupable d'une conspiration dans la prison des Carmes, où il avait été transféré.

**LATIMER** (HUGH), prélat anglais, né vers 1470 à Thurcaston, dans le comté de Leicester, fut l'un des

plus zélés propagateurs de la réforme introduite par Henri VIII : aussi ce prince l'éleva-t-il sur le siége épiscopal de Worcester. Toutefois il ne resta pas longtemps en faveur ; Henri lui enleva promptement son évêché et le fit mettre à la Tour, où il demeura pendant six ans. Rendu à la liberté lors de l'avénement d'Édouard VI, il continua de persécuter les catholiques jusqu'à ce que sous le règne de Marie il lui fut ordonné d'entrer en colloque, ainsi que Ridley, avec deux docteurs de cette communion. Les arguments des protestants ayant été trouvés mauvais par une reine et des conseillers catholiques, Latimer et Ridley furent condamnés à être brûlés, et la sentence fut exécutée à Oxford le 16 octobre 1555. Latimer a laissé des *Sermons* souvent réimprimés.

**LATINI** (Brunetto), célèbre grammairien, était né à Florence, vers le commencement du 13ᵉ siècle, d'une famille noble. Cette ville était alors divisée entre les deux factions des Guelfes et des Gibelins. Ces derniers ayant appelé à leur secours Manfred, roi de Naples, Latini, que ses talents avaient déjà fait connaître d'une manière avantageuse, fut député par les Guelfes vers Alphonse, roi de Castille, pour l'engager à prendre leur défense. Il revenait de son ambassade, lorsqu'il apprit que les Guelfes venaient d'être chassés de Florence. Il prit le sage parti de se réfugier en France, où il trouva dans la culture des lettres les consolations et les ressources dont il avait besoin. Il ne retourna dans sa patrie qu'après la mort de Manfred : ses concitoyens s'empressèrent de le dédommager des peines qu'il avait éprouvées dans l'exil, en l'élevant aux premières dignités publiques. Il donna des leçons de grammaire et de philosophie, et eut l'avantage d'être le premier maître de Dante. Il mourut comblé d'honneurs et dans un âge très-avancé, en 1494. De tous les ouvrages de Brunetto Latini, celui qui a le plus contribué à sa célébrité est *le Trésor;* il le composa pendant son séjour à Paris, et, quoique étranger, l'écrivit en langue française : c'est un recueil de différents morceaux extraits ou traduits des anciens auteurs sur toutes les sciences. On a encore de Brunetto : *Il Tesoretto,* poëme, dans lequel Dante paraît avoir puisé l'idée de sa *Divina commedia ; Rettorica in volgar fiorentino,* 1546, in-4° ; l'*Etica di Aristotile,* 1568, in-4°.

**LATINI** (Latino), critique savant et judicieux, né à Viterbe en 1513, apprit d'abord le droit, mais s'appliqua tout entier à la littérature. Il se rendit à Rome en 1552, prit l'habit ecclésiastique, et obtint l'emploi de secrétaire du cardinal del Pozzo, archevêque de Bari, qui l'emmena dans son diocèse et lui donna un bénéfice. Après la mort de son patron, il passa au service du cardinal Rodolpho Pio, doyen du sacré collége, et ensuite à celui du cardinal Farnèse. Il mourut à Rome le 21 janvier 1593. On a de lui : *Epistolæ, conjecturæ et observationes sacrâ, profanâque eruditione ornatæ,* Rome, 1659, 1 vol. in-4° ; *Bibliotheca sacra et profana,* ibid., 1677, in-fol., etc.

**LATOMUS** (Jacques) naquit au bourg de Cambron dans le Hainaut, fut docteur, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre à Louvain, où il mourut le 29 mai 1544, après avoir composé contre Luther, un grand nombre d'ouvrages de controverse, que son neveu Jacques Latomus recueillit et fit imprimer à Louvain, 1550, 1 vol. in-fol.

**LATOMUS** (Barthélemi), né vers 1485 à Arlon pr. de Luxembourg (Belgique), enseigna la rhétorique en plusieurs villes, et occupa le premier, en 1534, la chaire d'éloquence au collége royal à Paris. Comme il était né sujet de Charles-Quint, il se trouva impliqué la même année dans la fameuse affaire des placards contre le saint sacrement, affichés dans Paris, et dont le soupçon tomba sur les Allemands. Il fut obligé de se cacher avec d'autant plus de soin que sa place était fort enviée. En 1539, François Iᵉʳ l'envoya en Italie pour le service des lettres. En 1542, il se retira auprès de l'archevêque de Trèves, qui le fit son conseiller. Il y cherchait le repos ; il y trouva des querelles théologiques, et fut obligé, à 60 ans, d'entrer dans cette nouvelle carrière, contre Bucer et quelques autres. Il mourut à Coblentz vers l'an 1566. On a de lui des *Notes* sur Cicéron et Térence, un *Abrégé* de la Dialectique de Rodolphe Agricola, et des livres de controverse, in-4°. On trouve aussi de ses vers dans les *Deliciæ poetarum belgarum.*

**LATOMUS** (Jean), prieur du monastère de Thrône, près d'Hérenthals en Belgique, mort en 1578, ayant été chargé d'opérer la suppression du couvent de Saint-Agnès près Zwoll, y découvrit le manuscrit de la main de Kempis où se trouvent les IV livres de *l'Imitation,* et en fit présent en 1577 à J. Beller, imprimeur d'Anvers, qui à son tour en fit don aux jésuites de cette ville, après s'en être fait délivrer une copie sur laquelle son fils Balthasar publia l'édition de 1616. A la suppression des jésuites en Flandre, ce manuscrit passa avec le cabinet des bollandistes au monastère de Tongerloo, supprimé par Joseph II. Depuis on ignore ce que devint ce manuscrit.

**LATOUCHE.** *Voyez* **CREUZÉ, GUYMOND** et **TOUCHE.**

**LA TOUCHE-TREVILLE** (Louis-René-Madeleine Lavassor de), vice-amiral, né à Rochefort le 3 juin 1745, entra au service à 13 ans comme garde de marine, et assista au combat de Belle-Isle sur le vaisseau *le Dragon.* Compris dans la réforme en 1768, il entra dans les mousquetaires, puis servit en qualité d'aide de camp sous les généraux Dennery et Valière jusqu'en 1772, époque où il fut nommé capitaine de brûlot. Devenu commandant de *l'Hermione,* il soutint au mois de juin 1780 un combat de 2 heures et demie contre la frégate anglaise *l'Iris,* fut blessé dans cette action, et en récompense de la bravoure qu'il avait montrée nommé chevalier de Saint-Louis et capitaine de vaisseau. A son retour à Brest, il fut chargé d'une mission pour les États-Unis, et la Fayette, ainsi que plusieurs officiers qui s'y rendaient, passèrent sur son bord. Au mois de juillet 1781, *l'Hermione,* de concert avec *l'Astrée,* que commandait la Pérouse, soutint, sur les côtes d'Acadie, un combat de plusieurs heures contre 4 frégates et 2 corvettes anglaises. La frégate commandante ennemie et l'une des corvettes furent prises. L'année suivante il soutint, avec 2 frégates, un autre combat contre le vaisseau anglais *l'Hector.* En 1787 le duc d'Orléans nomma la Touche chancelier de sa maison. Il fut, en 1789, député aux états généraux par la noblesse du bailliage de Montargis, et fit ensuite partie de l'assemblée constituante. Destitué et incarcéré comme noble en 1793, il ne rentra dans la marine qu'en 1799. Il commandait en chef la flottille réunie à Boulo-

gue, et il soutint les deux attaques infructueuses que Nelson dirigea contre elle en 1801. Lors de l'expédition de Saint-Domingue, il eut sous ses ordres l'escadre de Rochefort, qui portait 3,000 hommes de troupes. Nommé vice-amiral en 1804 il alla prendre à Toulon le commandement de l'armée navale, mais à peine y était-il arrivé qu'il fut attaqué d'une maladie grave. Pressé par ses officiers de se faire descendre à terre pour y être plus à portée des secours de l'art, il s'y refusa constamment : « Un amiral, répondit-il, est trop heureux lorsqu'il peut mourir sous le pavillon de son vaisseau. » La Touche, en effet, succomba le 19 août à bord du *Bucentaure*, après 10 jours de maladie.

**LATOULOUBRE.** *Voyez* **TOULOUBRE.**

**LATOUR** (Dominique), médecin à Orléans, né en 1749, à Ancizan (Hautes-Pyrénées), mort vers 1820, a publié, outre divers *Mémoires* dans le *Journal de Médecine*, *Histoire philosophique et médicale des causes essentielles, immédiates ou prochaines, des hémorragies*, sur laquelle reposent principalement la division méthodique, la bonne théorie et le traitement convenable de cette classe de maladies, Orléans, 1815, 2 vol. in-8°.

**LATOUR** (Jean-François-Louis-Dominique), fils du précédent, né à Neuville-aux-Loges, dans l'Orléanais, le 25 décembre 1783, mort le 24 février 1814, a laissé : *Essai sur le rhumatisme*, 1803, in-8°; *Manuel sur le croup*, 1808, in-12 ; *Nosographie synoptique*, 1810, grand in-folio.

**LATOUR-FOISSAC** (Philippe-François de), né le 11 juillet 1750, entra dans le corps royal du génie ; il y était capitaine lorsque la guerre d'Amérique commença, et il servit en cette qualité dans l'armée de Rochambeau. Revenu en France après la paix de 1783, il y exécuta quelques travaux importants. S'étant montré favorable à la révolution, il fut employé sur la frontière du Nord, en 1792, comme adjudant général, et chargé de porter la déclaration de guerre au duc de Saxe-Teschen, commandant de l'armée autrichienne. Il fut ensuite chef d'état-major de la division d'Harville, et se trouva à la plupart des affaires qui eurent lieu de ce côté, notamment à la bataille de Jemmapes. Devenu général de brigade, en 1793, il ne tarda pas à être arrêté, et resta détenu jusqu'à la chute de Robespierre. Ayant alors été nommé ambassadeur de la république en Suède, il refusa cette mission pour être de nouveau employé à l'armée, et fut nommé général de division et commandant de Paris. C'est alors qu'un parti de jacobins ayant attaqué le camp de Grenelle pendant la nuit, il les fit tailler en pièces par sa cavalerie. Envoyé bientôt après à l'armée d'Italie, dont Bonaparte venait de prendre le commandement, il s'y distingua dans plusieurs occasions. Il s'y trouvait encore en 1799, lors de la désastreuse retraite de Schérer, et fut chargé de la défense de Mantoue, où, après avoir résisté pendant quatre mois aux efforts de l'armée autrichienne, commandée par le général Kray, il capitula le 25 juillet, et permit ainsi à ce général de conduire ses troupes à la bataille de Novi, ce qui eut sur les événements de cette campagne une grande influence. Par cette capitulation les officiers furent retenus comme otages et garantie de l'échange des soldats, qui rentrèrent en France immédiatement. Le général Latour-Foissac lui-même n'ayant pas tardé à y revenir, Bernadotte, qui était alors ministre de la guerre, nomma un conseil de guerre pour prononcer sur cette affaire ; mais les événements du mois de brumaire, qui survinrent bientôt, empêchèrent qu'on donnât suite à cette décision. Après le triomphe de Bonaparte, ce général, excessivement mécontent d'apprendre qu'une place qui lui avait coûté tant de sang et de travaux eût été rendue si promptement, ordonna par un arrêté consulaire que Latour-Foissac fût destitué de son grade et qu'il lui fût interdit de porter aucun uniforme de l'armée. Latour-Foissac passa le reste de sa vie dans la retraite, et y mourut en février 1804. Le mémoire qu'il publia pour sa justification, en 1801, est intitulé : *Précis*, ou *Journal historique et raisonné des opérations militaires et administratives qui ont eut lieu dans la place de Mantoue, depuis le 9 germinal jusqu'au 10 thermidor de l'an VII* (1799). Latour-Foissac avait publié à Strasbourg, en 1790 : *Traité théorico-pratique et élémentaire de la guerre de retranchement*, 2 vol. in-8°.

**LATOUR-MAUBOURG** (Marie-Victor **FAY**, marquis de), lieutenant général, né le 11 février 1756, d'une ancienne famille du Vivarais, était en 1782, sous-lieutenant dans le régiment de Beaujolais (infanterie), en 1786, capitaine dans le régiment d'Orléans (cavalerie), et en 1789, sous-lieutenant des gardes du corps. Il donna le 5 octobre 1789 des preuves de son dévouement à Louis XVI, sortit de France au 10 août 1792, et n'y rentra qu'après le 18 brumaire. Aide de camp de Kléber dans l'expédition d'Égypte, il avait obtenu le grade de colonel lorsqu'il fit la campagne d'Austerlitz. Dans cette journée, il reçut le grade de général de brigade, fit les campagnes de Prusse et de Pologne, fut blessé au combat de Deypen, reçut en 1807 le titre de général de division, et fut blessé à Friedland. En 1808, il commandait en Espagne la cavalerie de l'armée du Midi, et se signala dans diverses affaires. En 1812, il passa à la grande armée de Russie. A la bataille de Mojaïsk, il opéra sa retraite dans le meilleur ordre à la tête de son corps. Chargé en 1813 du premier corps de cavalerie, il se couvrit de gloire à Dresde (27 septembre), et surtout à Leipzig, où un boulet de canon lui emporta la cuisse (18 octobre). A la restauration, membre de la commission chargée de la réorganisation de l'armée, il fut appelé le 2 juin à la chambre des pairs. Pendant les cent jours, il ne remplit aucune fonction, reprit au second retour du roi sa place à la chambre des pairs, et en 1820, fut chargé du portefeuille de la guerre. A la mort du duc de Coigny, il devint gouverneur des Invalides, poste dans lequel il mourut en 1832.

**LATOUR.** *Voyez* **TOUR** et **DELATOUR.**

**LATREILLE** (Bernard de), religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né à Nîmes, vers l'an 1240, professa la théologie aux colléges de Montpellier et d'Avignon, puis à Paris. Il avait composé sur diverses parties de l'Écriture sainte des commentaires, entre autres sur l'Apocalypse. Latreille encourut la disgrâce du pape Nicolas IV, pour avoir défendu le général des dominicains contre les préventions de ce pontife. Il mourut à Avignon le 4 août 1292.

**LATREILLE** (Pierre-André), célèbre naturaliste, né à Brives le 29 novembre 1762, fut voué dès sa nais-

sance à l'infortune; mais il trouva dans sa ville natale un citoyen généreux, M. Malepeyre, qui lui accorda le plus tendre intérêt. D'abord destiné à l'état ecclésiastique, la révolution le persécuta. Délivré de prison d'une manière miraculeuse, il s'adonna dès lors à l'étude de l'entomologie, et publia en 1796 à Brives, son *Précis des caractères génériques des insectes*, in-8°, où l'on trouve le germe des méthodes philosophiques qu'il a depuis développées dans son *Genera crustaceorum et insectorum*, 1808-1809, 4 vol. in-8°, qui fixa les bases de la science. Infatigable dans ses travaux, Latreille a publié une foule d'ouvrages, tels que *Histoire naturelle des salamandres*, 1800, in-8°; *Histoire naturelle des reptiles*, 4 vol. in-8°, pour le *Buffon* de Déterville; *Histoire naturelle des crustacées et des insectes*, 1802, 1805, 14 vol. in-18, pour faire suite au *Buffon* de Sonnini; *Histoire naturelle des fourmis*, 1802, in-8°. En 1817, digne collaborateur de Cuvier, il publiait la *partie entomologique* du *Règne animal* de ce célèbre anatomiste, et la reproduisit en 1829. En 1825, il faisait paraître ses *Familles naturelles*, où, avec sa sagacité ordinaire, il embrassait toute la zoologie. Enfin, il était sur le point de publier le 2e vol. de son *Cours d'entomologie*, dont le 1er avait paru en 1831. Latreille a coopéré à la partie entomologique du *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, à celle de l'*Encyclopédie méthodique*; il a rédigé l'entomologie du *Recueil d'observations de zoologie* du voyage de Humboldt et Bompland; enfin il a publié plus de 80 *Mémoires* sur différentes parties de la science. Latreille, qui possédait aussi des connaissances géographiques très-étendues, était, depuis 1820, professeur au muséum d'histoire naturelle, membre de l'Académie des sciences et de presque toutes les académies de l'Europe. Ce savant, modeste et laborieux, qui a fait faire un pas si vaste à l'étude des insectes, mourut le 6 février 1833 avec la certitude d'avoir imprimé à la science une impulsion vive et durable.

**LATROBE** (Benjamin-Henri), architecte, était fils du supérieur des frères moraves en Angleterre. Son père l'envoya en Allemagne pour le faire élever dans une communauté de sa secte. De retour dans sa patrie, il obtint en 1783, une place de commis au bureau du timbre. Bientôt il renonça à sa place, et prit des leçons d'un bon architecte à Londres; puis favorisé par des amis, il bâtit plusieurs maisons de campagne qui lui furent commandées, et dont on admira l'élégance. En 1795, âgé de 32 ans, il résolut de partir pour l'Amérique, et d'aller trouver un oncle demeurant auprès de Philadelphie. Le bâtiment sur lequel il s'était embarqué fut forcé par le mauvais temps de relâcher dans le port de Norfolk en Virginie. Mis en relation avec un parent de Washington, il fut chargé successivement des travaux publics les plus importants. Le premier fut la navigabilité de la rivière de James, dont il fut récompensé par la place d'ingénieur de l'État de Virginie. Appelé à Philadelphie, il y construisit la Banque, édifice magnifique; augmenta ensuite les fortifications, éleva des phares le long de la côte, et exécuta de grands travaux hydrauliques. En 1811, il se chargea de pourvoir d'eau la Nouvelle-Orléans; les travaux furent aussitôt commencés; et il en confia la direction à son fils aîné, qui succomba, en 1817, aux effets meurtriers du climat. Latrobe renonçant alors à ses places, vint avec sa famille s'établir à la Nouvelle-Orléans pour achever une entreprise dans laquelle ses capitaux étaient engagés; mais deux ans après il fut lui-même victime de la fièvre jaune, et mourut le 3 septembre 1820. Il avait eu le projet de publier en Angleterre les plans de tous les travaux qu'il avait exécutés aux États-Unis. Les *Transactions philosophiques* de Philadelphie, tome IV et VI, contiennent un mémoire de Latrobe *sur les Collines sableuses du cap Henri et sur les Carrières de grès voisines des rivières de Potomac et Rappahanoc.*

**LATTAIGNANT.** *Voyez* **ATTAIGNANT** (l').

**LATUDE.** *Voyez* **MASERS.**

**LAUBANIE** (Yrieix de MAGONTHIER de), l'un des plus braves généraux du siècle de Louis XIV, naquit à Saint-Yrieix, en Limousin, le 6 février 1631, et se voua dès sa jeunesse au métier des armes. En l'année 1671, n'étant encore qu'aide-major du régiment de la Ferté, il fut fait major de Bommel, en Hollande, par le vicomte de Turenne. En 1684 il était major général de l'armée commandée par le maréchal de Créqui; en 1686 brigadier des armées du roi; l'année suivante inspecteur d'infanterie. Il commanda peu après à Huy, puis à Calais, et enfin fut récompensé de ses services, en 1689, par le grade de maréchal de camp. Il fut nommé, en 1693, au gouvernement de Mons, vacant par la mort de Nicolas de Labrousse, comte de Verteillac, et fait en même temps commandeur de l'ordre de Saint-Louis. On le dédommagea, en 1699, de la perte de ce gouvernement, en lui donnant celui de Neu-Brisach, auquel on joignit le gouvernement de l'Alsace, en l'absence du maréchal d'Uxelles. C'est alors qu'ayant fait une sortie de la place de Neu-Brisach, où il se trouvait assiégé, il s'empara de la ville et du château de Neubourg, fit 400 prisonniers, et prépara par ce succès la victoire de Freisingen. La guerre qui recommença lui fournit de nouveaux moyens d'obtenir de l'avancement. Dès le commencement de 1702 il fut fait lieutenant général, et on lui donna, en 1703, une nouvelle marque de distinction en lui confiant le gouvernement de la forteresse de Landau. Après l'affaire d'Hochstedt (13 août 1704), le prince Louis de Bade et le roi des Romains, depuis Empereur sous le nom de Joseph Ier, vinrent mettre le siége devant Landau, protégés qu'ils étaient par l'armée d'observation de Marlborough. Une capitulation honorable mit fin à ce siége, qui avait commencé le 9 septembre et qui ne finit qu'au 23 novembre. Laubanie mourut à Paris, le 25 juillet 1707. Il a laissé un journal manuscrit du siége de Landau.

**LAUBARDEMONT** (Jean-Martin, baron de), né vers 1590, fut d'abord président des enquêtes au parlement de Bordeaux, puis premier président de la cour des aides de Guienne, et nommé, en 1632, intendant de la généralité de Touraine, Anjou et Maine. Louis XIII, ayant résolu de faire raser les châteaux et forteresses qui existaient dans le cœur du royaume, Laubardemont fut chargé de la démolition de celui de Loudun. On a dit que dans le voyage qu'il y fit il recueillit beaucoup de plaintes sur les actes de vengeance exercés par le curé Urbain Grandier, et sur ses relations de débauche avec les religieuses des Ursulines. D'un autre côté, une note manuscrite de Charles-René d'Hozier, généalogiste contemporain, est ainsi conçue : « Ce Jean-Martin de Lau-

bardemont est le juge inique que le feu cardinal de Richelieu commit pour faire le procès du malheureux Urbain Grandier, et le condamner au feu, sous le prétexte horrible qu'il était sorcier et qu'il abusait des religieuses de Loudun, mais pour se venger de ce qu'il le croyait auteur d'un libelle sur la naissance de ce cardinal. Voir l'histoire de la possession desdites religieuses de Loudun et du supplice dudit Urbain Grandier, et les folios 81 à 545 et suivants de la vie de Pierre Béranger, Guillaume Ménage, etc., où l'extrait de cette histoire peut se lire. » Quoi qu'il en soit, Laubardemont se rendit à Paris, instruisit de ces plaintes le roi, le cardinal, et, le 30 novembre 1633, fut nommé président d'une commission chargée d'en connaître souverainement et sans appel. Dès le 17 décembre suivant il procéda à l'audition des témoins, et poursuivit avec une grande activité l'instruction et les exorcismes. Laubardemont expédiait presque tous les jours un courrier au cardinal-ministre, pour l'informer de la marche du procès. On en connaît l'épouvantable issue (18 août 1634). Le supplice d'Urbain Grandier fut le seul qui résulta de ce déplorable procès. Mais les exorcismes continuèrent sur les religieuses, toujours sous la présidence et l'influence de Laubardemont. Sa femme l'avait suivi à Loudun et assistait aux interrogatoires subis par la sœur Claire de Sazilly, *possédée du diable Astaroth*. Laubardemont avait été nommé, par brevet du 4 novembre 1631, conseiller d'État, semestre ordinaire, et au conseil privé. Il paraît qu'après le procès des possédés de Loudun il fut retiré de l'intendance de Tours, et fixé à Paris pour être mieux sous la main de Richelieu, au premier besoin. L'occasion ne tarda pas à se présenter. La querelle du jansénisme s'envenimait, et Port-Royal en était le foyer. L'intime ami de Jansénius, le célèbre abbé de Saint-Cyran, fut arrêté le 14 mai 1638 et incarcéré au château de Vincennes (d'où il ne sortit qu'après la mort du cardinal), et les solitaires de Port-Royal ne restèrent pas à l'abri de l'orage. Ils avaient quitté la maison de Paris 15 jours après cette arrestation et s'étaient retirés à Port-Royal-des Champs. Laubardemont fut chargé de les interroger tous, depuis Antoine Lemaistre, jusqu'aux enfants de 8 à 10 ans qu'on y élevait. On a l'interrogatoire que Laubardemont fit subir à Lemaistre, qui, en homme du métier, le lui rendit bien, le raillant et le déjouant à chaque parole. Tout cet interrogatoire excite à la fois risée et nausée : c'est de la bêtise, mais de la bêtise méchante et cruelle. Laubardemont avait encore un office à rendre au haineux cardinal pour servir sa vengeance. Tout le monde sait la conspiration de Cinq-Mars et de Thou. La commission qui les jugea était présidée par le chancelier Séguier; Laubardemont en fut à la fois membre et rapporteur. Dans ses interrogatoires, il disait à Cinq-Mars que de Thou avait tout avoué, et l'avait chargé dans ses aveux; il tenait le même langage à de Thou, et cette double perfidie, indigne d'un homme d'honneur et d'un magistrat, obtint tout le succès désiré; l'un et l'autre furent condamnés par le sanguinaire tribunal. Le cardinal survécut peu à cette dernière exécution; et tout porte à croire que dès lors Laubardemont tomba dans l'obscurité pour n'en plus sortir jusqu'à sa mort, dont on ignore la date; il vivait encore en 1653, mais n'existait plus en 1657. On a dit qu'il avait eu un fils tué en 1651 dans une bande de voleurs parmi lesquels il s'était enrôlé.

**LAUBRY** (Maurice), né à Reims en avril 1745, s'adonna à la théologie et fut reçu docteur de la faculté de Reims en 1770. Fatigué du vicariat de Saint-Martin qu'il exerçait, il se rendit à Paris, où l'abbé Batteux le plaça chez le jurisconsulte Piales, qui lui fit faire son droit et le mit en état d'obtenir le titre d'avocat au parlement. L'archevêque de Reims, Talleyrand-Périgord, lui donna en 1782 un canonicat de son église, et bientôt Laubry fut vice-gérant de l'officialité diocésaine (1783), et promoteur métropolitain et diocésain en 1787. Il mourut à Reims le 22 mars 1803. On a de lui : *Traité des unions des bénéfices,* Paris, 1778, in-12; *Traité des érections de bénéfices,* Paris, 1782, in-12.

**LAUCEZ** (N... BATAILLE, chevalier de), naquit vers la fin du règne de Louis XIV, et entra dans la marine. Il commandait en second le vaisseau *le Diamant* dans les campagnes de 1740 à 1748. Se trouvant sur les côtes d'Espagne, il fut attaqué par 2 vaisseaux de guerre anglais. Ayant perdu son chef et une partie de ses agrès, il prit le commandement, s'adressa au chef de la batterie, et lui demanda si ses canons étaient bons; sur sa réponse affirmative, Laucez lui ordonna de les charger à double charge. Les Anglais le pressaient de se rendre : pour toute réponse il fit pointer les pièces des deux bords dans les eaux, et commanda le feu. Les équipages des deux bâtiments ennemis furent forcés de courir aux pompes; Laucez profita de leur embarras pour échapper et gagner le Ferrol, où il reçut tous les secours qui lui étaient nécessaires en mâture et en vivres, et put ensuite regagner Toulon. Le 1er mai 1741 ce brave marin avait obtenu des provisions d'une pension de 1,000 livres, laissée libre par la mort du comte Duquesne : il comptait alors 49 ans de service. Le brevet porte qu'il avait été blessé et s'était distingué sur *le Diamant,* où il servait en second. Dans la campagne de 1747, au Levant, le chevalier Laucez commanda le vaisseau *le Duc d'Orléans,* armé par ordre du 6 novembre 1746. Il se retira au château de Mandelot, près de Beaune, et y mourut dans un âge avancé, vers 1770.

**LAUD** (Guillaume), fils d'un marchand de draps de la ville de Reading, né en 1573, fit de brillantes études au collège de Saint-Jean à Oxford, prit les ordres en 1601, et, après avoir rempli différentes places subalternes, fut fait évêque de Saint-David en 1621. Il officia en 1626 au sacre de Charles Ier en qualité de doyen de Westminster, fut transféré la même année au siége de Bath et Wells, remplaça son rival Abbot sur le siége archiépiscopal de Cantorbéry en 1633, et après la mort de Buckingham fut nommé principal ministre. La fermeté qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions, la rigueur avec laquelle il s'opposa aux fanatiques et aux rebelles lui attira leur haine, qu'il méprisa d'abord, et dont il devint à la fin victime. Arrêté en 1640 avec neuf autres évêques qui étaient venus se plaindre au parlement des tentatives faites pour changer la liturgie, il fut renfermé à la Tour pendant 3 ans avant que l'on voulût instruire son procès. On le commença enfin; Laud montra pendant tout le cours des débats une éloquence et une présence d'esprit admirables, mais n'en fut pas moins

condamné et exécuté le 16 janvier 1645. On a prétendu que ce prélat voulait opérer la réunion de l'Église anglicane à la communion romaine; mais il est certain qu'il protesta jusque sur l'échafaud que telle n'avait jamais été son intention ni celle du roi. Laud était, au contraire, le plus ferme soutien de cette Église, et ce qui semble le prouver, c'est que le lendemain même de son exécution la liturgie fut supprimée, et que le puritanisme triompha ainsi que toutes les autres sectes qui lui devaient leur naissance. On a de ce prélat plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 7 *Sermons* réunis et publiés à Londres, 1651, in-8°.

**LAUDER** (Guillaume), critique écossais, mort maître d'école aux Barbades en 1771, s'est fait connaître par l'accusation de plagiat qu'il intenta faussement à la mémoire de Milton. Après diverses tentatives pour acquérir de la fortune et de la renommée, il s'avisa d'interpoler de Milton plusieurs passages traduits dans Masenius, Grotius, Ramsay, etc.; puis il inséra dans le *Gentleman's magazine* un article où il accusait l'Homère anglais d'avoir dérobé les idées de ces auteurs. Cette ruse perfide ayant assez bien réussi, il publia en 1751: *Essai sur l'usage et l'imitation qu'a faits des modernes Milton dans son Paradis perdu.* Mais la fourberie fut alors clairement prouvée par le docteur Douglas ; et Lauder, contraint de signer un aveu de son infamie que Samuel Jonhson rendit public, se vit condamné le reste de ses jours à l'indigence et au mépris.

**LAUDERDALE** (John, duc de), fut l'un des seigneurs les plus ardents pour l'acceptation du covenant, et comme son parti avait la plus grande confiance dans ses talents en matières religieuses et politiques, il fut l'un des commissaires chargés de traiter avec Charles I<sup></sup>er. Après la malheureuse issue des conférences ouvertes à ce sujet, il rejoignit l'étendard royal, et quand le roi eut été mis à mort il rentra à main armée en Angleterre avec Charles II, fut fait prisonnier à la bataille de Worcester, et jeté dans une prison où il demeura 9 ans. Nommé premier ministre à la restauration, il resta à la tête des affaires pendant 20 ans, fut obligé au bout de ce temps de résigner toutes celles de ses places qui n'étaient pas à vie, et mourut en 1682.

**LAUDERDALE** (Jacques MAITLAND, comte de), homme d'État anglais, né en Écosse en 1752, était le second fils de Jacques, 7e comte de Lauderdale. Connu d'abord sous le nom de lord Maitland, il termina son éducation à l'université de Glascow, et voyagea ensuite en Angleterre et sur le continent. La mort de son frère aîné, en le rendant héritier présomptif de la pairie et de la fortune de la famille, changea les projets de ses parents. On lui fit obtenir un siége à la chambre des communes, où il représenta le bourg de Newport, et il y porta plusieurs fois la parole contre le ministère. Il soutint, avec énergie, en 1783, le bill de Fox pour le gouvernement de l'Inde. En 1787, on le nomma, sous le ministère Pitt, l'un des commissaires pour diriger l'acte d'accusation contre Hastings, et, à la mort de son père, en 1789, il lui succéda dans ses honneurs et sa fortune. Élu bientôt après (novembre 1790), malgré les efforts du cabinet, l'un des 16 pairs écossais, qui représentent la pairie d'Écosse à la chambre haute, il s'éleva avec force, en 1791, contre la politique des ministres qui voulaient faire déclarer la guerre à la Russie. Lauderdale ne l'empêcha pas de blâmer avec aigreur la mesure prise dans l'Inde contre Tippoo-Saeb. Il se fit aussi remarquer lors de la discussion du bill sur les fonctions des jurés dans les cas de libelles (mars 1792). Peu de temps après cette discussion, le délabrement de sa santé ayant rendu nécessaire son séjour dans un climat plus chaud, il partit au commencement du mois d'août pour le continent, accompagné du docteur Moore, son médecin et son ami. Il avait le projet de traverser seulement la France et de passer l'hiver en Italie ; mais, arrivé à Paris la veille du 10 août il y resta jusqu'au 4 septembre, et se déclara, à son retour en Angleterre, l'admirateur des révolutionnaires. Ces opinions furent vivement attaqués dans différents pamphlets, et dans les journaux ministériels. Ce fut vainement que Lauderdale fit des démarches auprès du procureur général pour obtenir satisfaction du pamphlétaire. Il se décida alors à justifier ses opinions dans une série de lettres adressées aux pairs d'Écosse, lesquelles parurent en 1794. A la dissolution du parlement, en 1796, le ministère fit rayer son nom de la liste des seize pairs d'Écosse élus, et ce fut vainement que Lauderdale présenta plusieurs protestations contre les intrigues illégales qu'on avait employées à son égard. Au mois de juin 1797 il se fit marchand d'aiguilles dans la Cité de Londres, afin de pouvoir être élu shérif, mais il ne réunit qu'un petit nombre de voix. A la mort de Pitt, en 1806, Fox, alors secrétaire d'État, fit élever Lauderdale à la dignité de pair de la Grande-Bretagne. Il fut aussi nommé membre du conseil privé et garde du grand sceau d'Écosse. Pendant le court ministère de Fox, son ami, il fut envoyé à Paris pour diriger les négociations entamées par lord Yarmouth. Lauderdale et lord Yarmouth suivirent d'abord ces négociations avec le général Clarke, auquel Napoléon avait adjoint Champagny. L'ultimatum que ce dernier remit le 25 septembre n'ayant pas convenu au plénipotentiaire anglais, Lauderdale quitta Paris quelques jours après. La mort de Fox, arrivée le 13 septembre, avait changé la situation des affaires en Angleterre, où la rupture des négociations était déjà résolue. Par suite du changement de ministère, Lauderdale fut forcé de donner sa démission, et depuis ce temps il est presque toujours resté dans l'opposition. Cet homme d'État est mort au mois de septembre 1839.

**LAUDIVIO** (Zachias ou Zacharias), littérateur, était né, dans le 15e siècle, à Vezzuno, petite ville de la Lumigiane, sur la côte de Gênes. Il prend le titre de chevalier de Saint-Jean de Jérusalem ; et l'on doit en conclure que, dans sa jeunesse, il fit au moins quelques campagnes contre les Turcs. Il vint ensuite à la cour de Ferrare, qu'il fut obligé de quitter, ne pouvant y vivre d'une manière convenable à son rang. Il se rendit à Naples, où il fut admis dans l'académie fondée par le Panormita. Son orgueil lui fit à Naples beaucoup d'ennemis. Il s'était retiré, vers 1473, à Ciciano, dans la Campanie, pour s'y livrer plus tranquillement à l'étude et à la composition de ses ouvrages. On connaît de lui : *Epistolæ magni Turci, editæ cum præfatione,* etc., Naples, 1473 ; Rome, même année, in-4°, deux éditions très-rares ; *De vita B. Hieronymi,* in-4° de 10 feuilles, 1re édition, que l'on

croit sortie des presses de J. Gensberg, à Rome, vers 1472; *De laudibus sapientiæ et virtutis,* sans date, in-4°.

**LAUDON** (Gédéon-Ernest, baron de), généralissime des armées autrichiennes, né en 1716 à Tootzen en Livonie, s'engagea en 1731 dans un régiment d'infanterie russe en qualité de cadet, et fit la guerre contre les Turcs de 1736 à 1739. Mécontent d'un passe-droit qu'il éprouva, il essaya, en 1741, d'entrer dans les armées de Frédéric, qui ne sut pas l'apprécier, et passa au service d'Autriche, où il fit les campagnes de 1743 et 1744 à la tête d'une compagnie de pandours. En 1753 il fut nommé major dans un régiment de Croates, colonel et général-major, en 1757; lieutenant général l'année suivante, il contribua puissamment à rétablir les affaires de Marie-Thérèse, et fit éprouver à Frédéric les premiers revers que ce prince eût encore essuyés. La paix signée, en 1762, suspendit les exploits de Laudon : la guerre s'étant rallumée en 1788, il fut créé feld-maréchal et chargé du commandement en chef de l'armée de Silésie. Joseph II avait entrepris sans lui la campagne de 1788 contre les Turcs, mais des revers forcèrent bientôt son rival Lascy à déclarer qu'il était le seul homme qui pût rétablir la gloire de l'armée autrichienne. Laudon y arriva au milieu de l'année 1789, prit Belgrade, fut nommé généralissime, c'est-à-dire, indépendant du conseil aulique, et mourut le 14 juillet 1790 à Neustichen, au moment où l'avénement de Léopold au trône impérial faisait présager le retour de la paix. M. Pezzi a écrit la *Vie de Laudon.* Ce général avait eu le dessein de rédiger sur ses campagnes contre les Prussiens des mémoires qui pussent servir à rectifier ceux de Frédéric; mais le temps lui manqua pour mettre ce projet à exécution.

**LAUDONNIÈRE** (René de), gentilhomme français, fut, en 1564, chargé d'aller fonder dans la Floride une colonie de protestants. Charles IX, qui désirait vivement les éloigner, lui donna trois vaisseaux, des munitions, des vivres et 50,000 écus. L'expédition ne fut point heureuse : une partie des nouveaux colons refusèrent de travailler, d'autres s'emparèrent des vaisseaux pour aller courir la mer en pirates : ceux qui restèrent se virent en proie à la famine. Le capitaine Ribault, qui arriva sur ces entrefaites avec 7 vaisseaux de guerre, s'en retourna aussitôt pour aller à la rencontre d'une flotte espagnole, laissant Laudonnière malade dans son fort Caroline avec une centaine de personnes, dont 20 à peine pouvaient soutenir un mousquet. Les Espagnols ayant opéré un débarquement se rendirent aisément maîtres de la place; ils massacrèrent les femmes et les enfants, et pendirent les soldats avec cette inscription sur la poitrine : *Non comme Français, mais comme hérétiques.* Cette odieuse barbarie fut vengée peu de temps après par Gourgues. Cependant Laudonnière, échappé à cette boucherie avec quelques soldats, parvint, après mille dangers, à rejoindre les vaisseaux de Ribault, arriva en France, en 1566, fut mal reçu à la cour, et se retira dans sa terre, où il mourut inconnu. Il a laissé l'*Histoire notable de la Floride, contenant les 3 voyages faits en icelle par des capitaines et pilotes français,* Paris, 1586, in-8°. Crispin de Pas a gravé le *Portrait* de Laudonnière, 1598, in-8°.

**LAUFFER** (Jacques), né à Zoffingen, ville de l'Argovie, en 1688, étudia dans sa patrie, à Halle, et à Utrecht, voyagea ensuite en Allemagne et en France; et en 1718, obtint la chaire d'éloquence et d'histoire à Berne, où il mourut le 26 février 1734. On a de lui différents traités académiques, et un travail plus considérable, par lequel il se fit surtout connaître, c'est son *Histoire suisse,* publiée en allemand après sa mort, de 1736 à 1738, en 18 vol. in-8°: elle s'étend jusqu'en 1657.

**LAUGIER** (Marc-Antoine), littérateur, né à Manosque en 1713, mort à Paris, le 7 avril 1769, après avoir rempli diverses missions diplomatiques, était membre des académies d'Angers, de Marseille et de Lyon. Son *Éloge,* par François de Neufchâteau, se trouve dans le *Nécrologe,* année 1770. On a de l'abbé Laugier plusieurs ouvrages, dont les plus importants sont : *Essai sur l'architecture,* Paris, 1753, in-12, et avec des additions, 1775, in-8°; *Apologie de la musique française,* 1754, in-8°; *Histoire de la république de Venise,* 1759-68, 12 vol. in-12, traduite en italien, Venise, 1778, 12 vol. in-8°. M. Eugène Labaume a publié, en 1812, l'abrégé de l'ouvrage de Laugier, 2 vol. in-8°, et Daru a traité depuis le même sujet avec une grande supériorité.

**LAUGIER** (André), né à Lisieux, le 1er août 1770, entra dans la carrière des sciences sous les auspices de Fourcroy, son ami et son parent. Ce chimiste célèbre sut bientôt apprécier Laugier, et ne tarda pas à l'associer à ses travaux. Plusieurs années avant sa mort, il lui confia sa chaire de chimie au Muséum, dont Laugier fut ensuite titulaire. Ses travaux répandus dans les recueils périodiques embrassent surtout la chimie minérale, à laquelle il a fait faire de notables progrès, et l'étude des aérolithes. Quelques années avant sa mort, il publia en 2 vol. in-8°, le résumé de ses *Leçons de chimie générale.* Ce savant modeste et laborieux mourut en 1832, victime du choléra.

**LAUGIER DE TASSY**, historien, avait exercé un emploi dans le consulat de France à Alger, puis fut commissaire de la marine, pour le roi, en Hollande. Il mérite d'être cité pour un ouvrage intitulé : *Histoire du royaume d'Alger, avec l'état présent de son gouvernement de ses forces de terre et de mer, de ses revenus, police, justice, politique et commerce,* Amsterdam, 1725, in-12, avec carte; Paris, 1727, in-12, sans carte.

**LAUJON** (Pierre), poëte français, né à Paris, le 13 janvier 1727, était fils d'un procureur qui le destinait à suivre la carrière du barreau; mais un goût inné pour les chansons et le théâtre ne tarda pas à lui en ouvrir une autre. Charmés de ses premiers essais, les personnages de la cour les plus distingués l'admirent dans leur intimité; le comte de Clermont le nomma secrétaire de son cabinet, puis de ses commandements, et l'emmena à l'armée avec le titre de commissaire des guerres, ce qui lui valut la croix de St.-Louis. A la mort de ce prince en 1770, le dernier des Condé nomma Laujon secrétaire du duc de Bourbon, et le chargea du détail des fêtes de Chantilly. La révolution atteignit le chansonnier; places, faveurs, il perdit tout, et fut contraint de vendre sa bibliothèque; il n'en continua pas moins à faire des chansons. L'orage passé, Laujon recouvra quelque aisance, fut reçu membre de l'Institut, en 1807, et s'éteignit doucement,

le 14 juillet 1811. Il avait donné, de 1747 à 1806, à différents théâtres, une vingtaine de pièces qui, presque toutes, eurent du succès : *l'Amoureux de quinze ans,* composée, en 1771, pour le mariage du duc de Bourbon, est celle qui en obtint le plus. Outre un recueil de chansons sous le titre d'*A-propos de société,* 1771, 3 vol. in-8°, on a de lui, sous le titre d'*OEuvres,* etc., 1811, 4 vol. in 8°, un choix de ses pièces représentées et quelques autres qui ne l'ont pas été.

**LAUMOND** (Jean-Charles-Joseph), né à Arras en 1753, entra jeune dans la carrière administrative, devint en 1789 chef de division, et 4 ans après l'un des directeurs de la caisse de l'extraordinaire. Il laissa cet emploi, en 1793, pour celui de consul à Smyrne. La guerre d'Égypte l'ayant obligé de quitter le Levant, il revint en France, fut nommé commissaire du Directoire à l'armée d'Italie, puis administrateur des monnaies à Paris. En 1801, désigné préfet du Bas-Rhin, il signala son administration par la réouverture des églises, et la mise en liberté des émigrés détenus. Il entra au conseil d'État en 1802, et, de 1804 à 1806, il passa de la préfecture de la Roër à celle de Seine-et-Oise; enfin, en 1810, il reçut le titre de comte et la direction générale des mines. La suppression de cette place, en 1815, détermina la retraite de Laumond, qui mourut à Paris, le 8 mars 1825. On lui doit une *Statistique du département du Bas-Rhin,* 1802, in-8°.

**LAUMONT** (François-Pierre-Nicolas GILLET de), minéralogiste distingué, né en 1747 à Paris, était fils d'un célèbre jurisconsulte (Pierre Gillet), et se livra d'abord lui-même à l'étude des lois. Reçu avocat en 1768, il quitta le barreau lors de l'exil des parlements, et se présenta pour être admis à l'école militaire. Enseigne dans les grenadiers royaux en 1772, il parvint rapidement au grade de capitaine-commandant; mais, malgré les brillants avantages que lui promettait la carrière des armes, il l'abandonna en 1784, pour se livrer entièrement à la minéralogie, science dans laquelle, à cette époque, il avait déjà fait plusieurs découvertes importantes. Nommé, cette même année, inspecteur des mines, il visita la Bretagne, où il découvrit la zéolite efflorescente, qui reçut le nom de *laumontite,* et l'année suivante les Pyrénées. En 1787, il visita les houillères des environs de Paris, et, deux ans après, il présenta au gouvernement un mémoire sur les mines de France alors en exploitation. Chargé de l'inventaire des objets d'arts et de sciences appartenant aux établissements supprimés, il fut, en 1794, adjoint à la commission créée dans le même but. Membre de l'agence des mines, il concourut à l'organisation de la nouvelle école dont il est sorti tant de sujets distingués, et fut admis à l'Institut, classe des sciences, à laquelle il s'empressa de communiquer la suite de ses recherches et de ses travaux. L'âge ne ralentit point son zèle pour la science qui lui est redevable d'une partie de ses progrès, et il mourut à Paris, le 1er juin 1834. Ses *mémoires, observations et rapports* sont épars dans le *Journal de physique,* dans les *Annales des mines,* dans le *Bulletin de la Société Philomatique,* dans les *Recueils de la Société centrale d'agriculture,* etc.

**LAUNAY** (François de), avocat et professeur en droit à l'université de Paris, naquit à Angers, le 12 août 1612. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il alla à Paris, et y fut reçu avocat le 20 janvier 1638. Un arrêt du conseil d'État du 26 novembre 1680, ayant érigé en l'université de Paris une chaire de droit français, Launay l'occupa le premier : il fit l'ouverture de ses leçons le 28 décembre de la même année, et soutint dans son discours que *le droit romain n'était pas le droit commun de la France.* Il mourut le 9 juillet 1693. On a de lui : *Discours prononcé à l'ouverture de ses leçons,* Paris, 1681, in-12; *Traité du droit de chasse,* Paris, 1681, in-12; *Remarques sur l'institution du droit romain et du droit français,* Paris, 1686, in-4°; *Commentaire sur les Institutes coutumières d'Antoine Loisel,* Paris, 1688, in-8°.

**LAUNAY** (Nicolas de), graveur, né à Paris, en 1739, mort le 2 avril 1792, élève de Louis Lempereur, réussit presque également dans toutes les parties de son art. Il était membre de l'Académie de peinture et de celle de Copenhague. Parmi ses estampes on remarque surtout la *Marche de Silène,* d'après Rubens; *la Partie de plaisir,* d'après Wœnix; *la bonne Mère* ou *l'Escarpolette,* d'après Fragonard; parmi ses vignettes, les plus estimées sont celles qui ornent le Rousseau de Bruxelles, in-8°; le Molière, in-8°; l'Aristote de Baskerville, etc.

**LAUNAY** (Robert de), frère et élève du précédent, né à Paris, en 1754, mort en 1814, a laissé : *le Malheur imprévu,* d'après Greuze; *les Adieux de la nourrice,* d'après Aubry, etc., et plusieurs charmantes vignettes pour diverses éditions de Rousseau, de Voltaire, de la Bible, etc.

**LAUNAY** (Jean-Baptiste) naquit le 8 mars 1769 à Avranches. Destiné à l'état ecclésiastique, il reçut une bonne éducation et réussit principalement dans l'étude des mathématiques. La révolution de 1789 changea sa destination et ses projets. Son père le rappela chez lui, et il y exerça pendant quelque temps les arts mécaniques. S'étant enrôlé dans un bataillon de volontaires dès le commencement de la guerre de la révolution, il y fut bientôt nommé capitaine, et il se trouvait en cette qualité à Pontorson en 1794, lorsque les royalistes vendéens vinrent attaquer cette ville. Il concourut très-efficacement à la résistance; ce qui lui donna une sorte de réputation et le fit passer dans l'arme du génie. Attaché ensuite au matériel de l'armée, il fut chargé de diriger la fonte des canons et des projectiles. Un accident affreux, dont il faillit être victime, vint interrompre ses travaux. Une pièce de canon devait être fondue; le sable du moule avait conservé une légère humidité; cette circonstance fit rejaillir la matière enflammée, qui couvrit les assistants d'une pluie de feu. Plusieurs périrent sur la place ou furent grièvement blessés. Launay, qu'au premier moment on crut mort, ne put être guéri qu'après une année de souffrances et fut aussitôt admis à la retraite, ne pouvant plus servir activement. Il habitait depuis plusieurs années la capitale lorsque, en 1802, il fut chargé de diriger la fonte du pont des Arts, et ensuite celle de tous les ponts à bascule. En 1804 il dirigea la fonderie du pont d'Austerlitz, sous l'inspection de Béquey de Beaupré, ingénieur du département. Ce pont fut terminé le 1er juin 1806. Sur la fin de la même année, on lui confia la direction de la colonne qui s'élève sur la place Vendôme. Ce succès fit des envieux à Launay, et on lui suscita beau-

coup de tracasseries. Il se tint à l'écart et ne parut plus s'occuper que de la coupole de la Halle au Blé, qu'il fit exécuter dans son atelier, et qui plus tard fut confiée à un autre artiste. Abreuvé ainsi d'injustices et de dégoûts, Launay cessa de concourir aux travaux du gouvernement, et il s'occupa d'un projet de fonderies ambulantes, qui fut soumis à l'empereur. En 1813, il en fit des essais sous les yeux de plusieurs officiers d'artillerie. Lors de l'entrée des alliés à Paris en 1814, quelques insensés, au nombre desquels était le fameux Maubreuil, voulant faire disparaître la statue qui surmontait la colonne de la place Vendôme, et ne pouvant parvenir à la descendre, envoyèrent chercher Launay : ils le conduisirent devant le monument, avec un ordre signé du général russe Sacken, qui commandait dans Paris, et lui signifièrent que dans trois jours, si la statue n'était pas enlevée, il serait passé par les armes. Launay conçut aussitôt, et exécuta en moins de trois jours le plan qui amena la descente complète et sans accident de la colossale statue. Cette statue fut portée dans son atelier, et il la garda en nantissement de ce qui lui restait dû sur la construction. Il proposa ensuite de la vendre à Napoléon revenu de l'île d'Elbe; mais les événements se pressèrent avec tant de rapidité que l'on n'eut pas même le temps de s'occuper de cette affaire. Après le second retour des Bourbons, Launay offrit au gouvernement 10,000 francs de sa statue, et il y eut pour cela une négociation qui se termina par l'ordre donné à l'artiste de restituer ce chef-d'œuvre, qui fut aussitôt anéanti par la fusion. Launay lui-même fut témoin de cette opération, qui lui causa, dit-on, un tel chagrin qu'il tomba malade et ne releva plus. Il mourut à Savigny-sur-Orge le 23 août 1827. On a de lui : *Relation des faits qui se sont passés lors de la descente de la statue de Napoléon érigée sur la colonne de la place Vendôme*, Paris, 1825, in-8°; *Description du tonneau hydraulique de la pompe aspirante et foulante*, imprimée à la suite du *Manuel du sapeur-pompier*, par M. Joly, 1830, in-12; *Manuel du fondeur sur tous métaux*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°, ornés de planches, chez Roret, libraire.

**LAUNAY** (M^lle^ DE). *Voyez* **STAAL.**

**LAUNAY** (DE). *Voyez* **DELAUNAY** (JOSEPH).

**LAUNAY DE VALERI.** *Voyez* **CORDIER.**

**LAUNEY** (BERNARD-RENÉ JOURDAN DE), né à Paris, le 9 avril 1740, à la Bastille, dont son père était gouverneur, et dont il fut gouverneur lui-même, depuis 1776, qu'il succéda au comte de Jumilhac de Cubjac, se trouva à son poste quand, le 14 juillet 1789, une multitude effarée se présenta devant cette forteresse, demandant que la garde en fût remise au peuple. Comptant d'abord, à ce qu'il paraît, sur le renfort en hommes et en munitions qui lui avait été annoncé le matin même, le gouverneur, qui, pour résister à cette tourbe mutinée, n'avait qu'environ 120 soldats, tant Suisses qu'invalides, se mit en devoir de repousser les assaillants. Le combat durait depuis 4 heures environ, lorsque enfin l'on se décida dans la forteresse à baisser un pont-levis pour recevoir une dernière députation envoyée par la commune de Paris. La Bastille se rendit par une capitulation qu'un officier du régiment de la reine accepta au nom des assiégeants; mais la multitude s'empara du malheureux gouverneur pour le conduire à l'hôtel de ville. Son trajet fut un long supplice; percé de coups d'épée et de baïonnette, et demandant qu'on l'achevât, il expira avant d'arriver au perron de l'hôtel de ville.

**LAUNEY** (JEAN-BAPTISTE DE), avocat, né à Isigny en 1752, mort à Bayeux le 6 décembre 1831, fut nommé en 1789 député du tiers état aux états généraux, où il contribua beaucoup aux travaux relatifs à la nouvelle division de la France. Launey, revenu à Bayeux, s'occupa de littérature et de beaux-arts jusqu'à ses derniers moments. Il fut membre du conseil général de son département et président des assemblées de son canton. Il est auteur de *Bayeux et ses environs*, poëme, Bayeux, 1804, in-8°; de divers morceaux de poésie, insérés dans le *Journal de Bayeux*, et dont le plus important est intitulé : *Bayeux rebâti, ou les Amours de Rollon*; d'un *Mémoire* sur un tableau conservé à Bayeux, qu'on dit représenter la bataille de Formigny. Il fait partie du premier volume des Mémoires de la société des Antiquaires de Normandie.

**LAUNEY** (HONORÉ-FRANÇOIS DE), né à Bayeux en 1764, embrassa l'état ecclésiastique, et se trouvait curé de Vancelles, proche cette ville, au commencement de la révolution, dont il embrassa les principes avec une telle ardeur, qu'on le surnomma *Gorsas*. Il s'offrit, en 1792, pour servir la patrie comme aumônier et comme soldat, et finit par se marier. Persécuté pour ses opinions politiques et religieuses, après la chute de Robespierre, insulté dans des pamphlets, malheureux dans son mariage, il supporta avec impassibilité tous ces dégoûts, et se livra avec ardeur à l'étude des antiquités du pays. Il avait rassemblé une foule de matériaux précieux; mais la bizarrerie de son caractère et l'absence de toute méthode l'ont empêché de publier rien d'important. On ne connaît de lui qu'un mémoire sur la tapisserie de Bayeux, imprimé en 1824. Il mourut le 11 septembre 1829.

**LAUNOY** (JEAN DE), célèbre docteur de Sorbonne, né le 21 décembre 1603, à Valdéric, diocèse de Coutances, mort à Paris, le 10 mars 1678, a laissé un grand nombre d'ouvrages réunis par l'abbé Granet, Genève, 1721-33, 5 tom. ou 10 vol. in-fol. Nous citerons : *Regia in matrimonium potestas*, etc., 1674, in-4°; *Dispunctio epistolæ de tempore quo primùm in Galliis suscepta est Christi fides*, 1659, in-8°; *De scholis celebrioribus, seu à Carolo Magno, seu post Carolum per Occidentem instauratis liber*, 1672, in-8°. Écrivain laborieux et plein de courage, Launoy se fit un grand nombre d'ennemis pour avoir attaqué sans ménagement l'erreur et la fourberie partout où il les rencontrait. Il était difficile de le réfuter, parce qu'il n'avançait rien sans citer ses preuves, et qu'il avait lu à peu près tout ce qui a été écrit sur les matières religieuses depuis l'institution du christianisme. On l'appelait *le dénicheur des saints*, et D. Dargenne a dit : « Il a plus détrôné de saints du paradis que 10 papes n'en ont canonisé. »

**LAUPIES** (PIERRE), né à Toulouse en 1746, se fit recevoir avocat au parlement, mais entraîné par son goût pour l'architecture, il se livra à l'étude de cet art sous l'ingénieur Garipuy, et fut bientôt nommé inspecteur de la sénéchaussée, puis ingénieur en chef du département de la Haute-Garonne. Son nom s'est lié pendant un demi-

siècle à toutes les entreprises importantes qui ont eu lieu dans le midi de la France. Il demanda sa retraite en 1815 et mourut le 16 janvier 1820. Il a publié plusieurs *Mémoires* insérés parmi ceux de l'académie des sciences de Toulouse, entre autres : *Sur la construction des fontaines publiques* et *Sur les moyens d'amener à Toulouse l'eau de l'Arriége*.

**LAURÆUS** (Gabriel), aumônier de l'armée suédoise sous Charles XII, fut fait prisonnier à la bataille de Pultawa, et envoyé en Sibérie avec les autres Suédois qui tombèrent au pouvoir du czar Pierre le Grand à cette célèbre journée. Traité d'abord avec la plus grande rigueur, il parvint à adoucir sa captivité en exécutant divers ouvrages de mécanique qui excitèrent l'admiration des Moscovites : sa réputation s'étendit dans le pays; le prince Gagarin, gouverneur général, le consulta sur divers projets d'établissement d'instruction publique. Lauræus contribua à la fondation de l'hôpital des orphelins à Tobolsk, et fut ainsi que ses compagnons placés dans des écoles et des colléges nouvellement établis. Au bout de 9 ans la paix le rendit à sa patrie; il y végéta longtemps, obtint enfin une cure en Finlande l'an 1724, fut reçu membre de l'académie de Stockholm, et mourut en 1755. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans le recueil de cette académie, quelques *Dissertations* latines et des *Hymnes* sacrés en langue finoise.

**LAURAGUAIS** (Louis-Léon-Félicité, duc de BRANCAS, comte de), né à Versailles le 3 juillet 1733, est célèbre par les services qu'il a rendus aux sciences comme à la littérature, et par l'originalité piquante de son esprit. C'est à lui que l'on est redevable de la suppression des banquettes sur le théâtre, que Voltaire avait demandée vainement : le duc de Lauraguais l'obtint au prix d'une somme considérable. Ce fut son début dans le monde. On lui dut ensuite la découverte de la décomposition du diamant, qu'il fit de concert avec Lavoisier. En 1771 il fut nommé associé vétéran de l'Académie des sciences, dont il était adjoint depuis 1758. Lauraguais contribua de sa fortune à propager l'inoculation, bienfait précurseur de la vaccine. Il échappa heureusement aux excès de la révolution, ne se fit remarquer durant l'empire que par quelques satires ingénieuses et, lors de la restauration, il fut appelé par sa naissance à siéger dans la chambre des pairs, où il ne parut guère que dans la session de 1814. Il mourut le 8 octobre 1824. Il a publié 2 tragédies : *Clytemnestre*, 1764, et *Jocaste*, 1784, qui n'ont point été représentées. Grimm disait de la dernière : « Ce qu'il y a de plus clair dans cette pièce, c'est l'énigme du sphinx. » Chaque événement, chaque progrès dans les arts fut pour le duc de Lauraguais l'occasion d'une foule de brochures spirituelles. Les plus intéressantes sont : *Mémoire sur l'inoculation*, 1762, in-12; *Du droit des Français*, 1771, in-4°; *Mémoire pour moi, par moi, Louis de Brancas*, etc., Londres, 1773, in-8°; *Lettre de L. B. Lauraguais à M**** Paris, 1802, in-8°; *Lettre à l'abbé Geoffroy*, 1802, in-8°. Les curieux recherchent encore le *Catalogue* de sa bibliothèque vendue.

**LAURATI.** *Voyez* **LORENZETTI.**

**LAURE** (César), riche manufacturier lyonnais, mort en 1636, mérite un souvenir honorable comme fondateur de l'association dite de *la Miséricorde*. Cette confrérie qu'on vit pendant plus de 150 ans à Lyon se charger du soin d'enterrer les suppliciés et les pauvres, et d'arracher aux prisons les malheureux détenus pour dettes, comptait au nombre de ses membres les plus riches bourgeois de cette ville.

**LAURE** (la belle). *Voyez* **NOVES.**

**LAUREA** (Marcus-Tullius), était un esclave de Cicéron, qui mérita, comme Tiron, l'affection et la reconnaissance de son maître : pour prix de ses services, il en reçut la liberté. Cet affranchissement fut antérieur au départ de Cicéron pour son gouvernement de Cilicie (62 ans avant J. C.) ; car Lauréa, qui l'y suivit en qualité de scribe, c'est-à-dire avec le titre officiel de secrétaire du gouverneur pour les affaires publiques, portait déjà, suivant l'usage des affranchis, les noms de son patron, de son bienfaiteur, et s'appelait Marcus-Tullius. Quant au surnom de Lauréa, qui signifie feuille de laurier, il le dut sans doute à son talent pour la poésie ; il excellait également comme poëte grec et comme poëte latin. Les deux Anthologies latine et grecque ont recueilli des vers de Tullius Lauréa. Lauréa survécut à son maître et honora toujours sa mémoire.

**LAUREAU** (P. B.), né à Dijon, en 1750, se consacra entièrement à l'instruction de la jeunesse, pendant 56 ans, remplit les fonctions d'instituteur, et mourut à Saulieu, le 6 août 1825. Laureau a publié des *Notions préliminaires pour servir d'introduction à l'étude de la géographie*; une *Grammaire latine raisonnée*, Dijon, 1808, 2 vol. in-12.

**LAURELIUS** (Olaus), évêque de Vesteras en Suède, était né, en 1585, dans la province de Vestro-Gothie, où son père était paysan. Aidé par le gouvernement, il fit de bonnes études dans son pays et visita ensuite les universités d'Allemagne. On lui confia, en 1621, la chaire de philosophie à Upsal, et, en 1625, il obtint celle de théologie. Parvenu, en 1647, à l'évêché de Vesteras, il mourut en 1679. On a de Laurelius un grand nombre d'ouvrages en latin et en suédois, dont les plus remarquables sont : *Compendium theologicum*, Stockholm, 1640; *Systema theologicum in thesi et antithesi adornatum*, Upsal, 1641 ; *Articulorum fidei Synopsis Biblica in usum scholasticæ juventutis*, Lindkoping, 1666, en latin et en suédois; ouvrage longtemps en vogue ; *le Miroir de la vraie religion* ; des *Traités* en faveur du luthéranisme ; des *sermons* et des *oraisons funèbres*, en suédois.

**LAURENBERG** (Guillaume), professeur de médecine et de mathématiques à Rostock, né en 1547, mort en 1612, a laissé entre autres écrits : *De Curatione calculi*, in-12, Leyde, 1619 ; Wittenberg, 1625 ; *Botanotheca, sive modus conficiendi herbarium vivum*, in-12, Rostock, 1626, Copenhague, 1655, etc.

**LAURENBERG** (Pierre), fils du précédent, né à Rostock en 1585, professa la philosophie à Montauban en 1611, se démit de sa chaire et voyagea en Hollande et en Allemagne. Il s'arrêta quelque temps à Leyde où il publia un opuscule d'astronomie, professa la physique à Hambourg de 1614 à 1620, et retourna à Rostock occuper la chaire de poésie. Il y mourut le 13 mai 1659. On cite de lui : *Amphyticus sive de natura crepusculorum*, Hambourg, 1625; *Apparatus plantarum* ; *Anatomia corporis humani*, etc.

**LAURENBERG** (Jean), frère du précédent, né en 1590 à Rostock, étudia la médecine, comme son frère et son père, et se fit recevoir docteur à Reims en 1616; mais il ne pratiqua son art que rarement. Passionné pour les lettres, il fut d'abord nommé suppléant de son frère à la chaire de poésie de l'académie de Rostock, et ensuite professeur, en 1618; mais il ne remplit cette place que peu de temps. Le roi de Danemark, Christian IV, ayant converti le gymnase de Soroe en une académie pour la jeune noblesse, en 1623, Laurenberg y fut appelé pour enseigner les mathématiques. Mais la guerre que Christian eut à soutenir l'ayant forcé de suspendre le payement des professeurs, Laurenberg fut obligé, pour vivre, de recourir à des emprunts onéreux. Il avait des créanciers impitoyables qui le harcelaient sans cesse. Il fit enfin connaître sa triste situation au roi Frédéric III, dans un petit poëme : *Querimonia Daphnorii;* mais il était trop tard, le chagrin avait épuisé ses forces, et il succomba le 28 février 1658. On trouvera la liste de ses productions dans le *De scriptis Danorum* de Bartholin, 74-75; et dans les *Hypomnemata* de Muller, 282-83. Les principaux sont : une traduction latine de la *Sphère* de Proclus, Rostock, 1611, in-8°; *Antiquarius in quo, præter antiqua et obsoleta verba, ac voces minus usitatas, exponuntur plurimi ritus populi romani ac Græcis peculiares,* Lyon, 1622, in-4°; *Quatre satires* (en allemand), Copenhague, 1648, in-8°; Hambourg, 1682, in-8°; *Græcia antiqua cum tabulis geographicis*, Amsterdam, 1660, in-4°.

**LAURENBERG** (Sébastien), fils du précédent, né à Soroe, le 25 avril 1628, commença ses études dans cette ville, et les termina à l'université de Rostock en 1644. Après avoir accompagné dans leurs voyages de jeunes nobles danois, il devint professeur de mathématiques à l'académie de Soroe, et passa en 1692 en la même qualité à l'académie de Copenhague, où il mourut la même année. On a de lui : *Diss. de America priscis cognita*, Copenhague, 1644, in-4°.

**LAURENCEOT** (Jacques-Henri), né à Arbois en 1763, fut élu à la Convention en 1792 par le département du Jura, montra dans le procès du roi beaucoup de courage, et déclara que « les menaces de la majorité ne parviendraient pas à lui faire croire qu'il pût réunir les fonctions de juge à celle de législateur. » Néanmoins il prit part au jugement, en votant la reclusion et le bannissement à la paix. Ce vote, son attachement au parti de la Gironde, et sa signature apposée aux protestations du 6 juin, étaient des titres plus que suffisants à la proscription, et il fut arrêté avec 72 de ses collègues. Rappelé dans le sein de la Convention après le 9 thermidor, ses opinions n'étaient point changées. Le 7 janvier 1795, il plaida avec chaleur la cause des émigrés des départements du Haut et du Bas-Rhin. Le 3 août suivant il devint secrétaire. Lors de la réélection des deux tiers, il passa au conseil des Cinq-Cents, ne s'y fit point remarquer, et sortit en mai 1797. Nommé depuis inspecteur des forêts, il conserva cette modeste place jusqu'à l'âge de la retraite, et mourut le 19 août 1833.

**LAURENCIN** (Jean-Espérance BLANDINE, comte de), naquit à Chabeuil, près de Valence, le 17 janvier 1741, fit, à l'âge de 17 ans, la campagne de 1757 en qualité de capitaine. Blessé à la bataille de Minden, et foulé aux pieds de la cavalerie, Laurencin fut laissé pour mort sur le champ de bataille, et n'en revint que trois heures après, portant ses entrailles dans ses mains. En 1764, le projet des travaux de Perrache, pour l'agrandissement de Lyon, fixa l'attention des habitants. Laurencin eut une grande part à la création d'une société pour l'exécution des travaux. En 1783, Laurencin fut un des sept aéronautes qui accompagnèrent Montgolfier dans sa première ascension, et qui faillirent être victimes de leur courage. Laurencin entretint des correspondances littéraires avec Voltaire, J. J. Rousseau, d'Alembert, Ducis et Thomas. Il est auteur d'un grand nombre de petits ouvrages de poésie. Il mourut vers la fin du 18e siècle.

**LAURENCIN** (Julie d'ASSIER de la CHASSAGNE, comtesse de), épouse du précédent, née à Saint-Hippolyte, en Lorraine, le 15 mai 1741, et morte vers le même temps que son mari, a publié beaucoup de poésies qui furent imprimées dans le recueil de Berton et dans l'*Almanach des Muses*.

**LAURENCIN** (Aimé-François, comte de), fils des précédents, né vers 1770, fut créé chevalier de Malte en naissant. Il se montra opposé à la révolution, émigra en 1792, et fit toutes les campagnes dans les armées des princes. Rentré en France après le triomphe de Bonaparte, au 18 brumaire, il se fixa à Lyon, et il était adjoint au maire de cette ville, en 1814, lorsque les Autrichiens s'en approchèrent. Il déploya en cette qualité une grande fermeté quand il fallut contenir la multitude et réprimer les émeutes. Nommé maire de Sens aussitôt après, le comte de Laurencin se rendit dans cette ville. Il donna sa démission quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, en 1815, fut réhabilité après le retour de Louis XVIII, et, dans le mois de septembre, élu par le département de l'Yonne député à la chambre. Il s'y fit peu remarquer, mais vota constamment avec la majorité. Après l'ordonnance de dissolution du 5 septembre 1816, Laurencin ne fut point réélu par le département de l'Yonne, mais il le fut plus tard par celui du Rhône. Dans la session de 1825, il parla plusieurs fois en faveur de la loi d'indemnité des émigrés, et proposa de l'appliquer aux maisons démolies après le siége de Lyon, en 1793. Les discours qu'il prononça à cette occasion furent imprimés dans la même année. Il parut comme témoin, ainsi que Mme de Laurencin, son épouse, dans le procès de Mouton-Duvernet. Le comte de Laurencin est mort à la Chassagne, dans le Beaujolais, en 1833.

**LAURENS** (Henri), président du congrès de la Caroline méridionale, où il mourut en 1782 à 70 ans, avait eu part aux principaux actes qui amenèrent l'indépendance des colonies anglaises. Successivement chargé de plusieurs missions importantes, la dernière qu'il remplit avait pour objet la négociation d'un traité avec la Hollande (1780). Pris à son retour par un vaisseau anglais, il fut amené à Londres, et enfermé à la Tour; mais, dans la crainte de représailles, on n'osa point lui faire son procès, et, après une détention d'environ un an, il lui fut permis d'aller mourir dans sa patrie.

**LAURENS** (Louis du). *Voyez* **DULAURENS**.

**LAURENT** (St.), diacre et martyr, était né à Rome dans le 3e siècle. Ses vertus lui gagnèrent l'affection de saint Sixte, archidiacre de Rome ; et ce prélat, ayant été élu pape en 257, lui confia la garde du trésor de l'Église. L'empereur Valérien renouvela bientôt après les édits contre les chrétiens, et Sixte fut traîné l'un des premiers au supplice. Laurent le suivait, en pleurant de ce qu'il n'était pas jugé digne de partager un sort si glorieux : mais le pontife lui prédit qu'il n'aurait rien à lui envier, et il lui ordonna cependant de distribuer aux pauvres toutes les richesses dont il était dépositaire. Laurent vendit donc les vases et les ornements sacrés, et en partagea le produit aux indigents. Le préfet, informé que l'Église possédait des trésors, fit venir Laurent, et lui enjoignit de les livrer pour les besoins publics ; le diacre demanda un peu de temps pour le satisfaire, et ayant rassemblé les vieillards, les veuves et les orphelins qu'il avait secourus, il dit au préfet : « Voilà les trésors de l'Église, que je vous avais promis. » Le barbare, à cette vue, entra en fureur, et ayant ordonné qu'on dépouillât Laurent de ses habits, le fit déchirer à coups de fouet et attacher ensuite à un gril de fer, sous lequel étaient des charbons à demi allumés. Le saint martyr endura cet affreux supplice avec une héroïque constance, et ne cessa de prier pour ses bourreaux. Les spectateurs furent si touchés de sa résignation, que plusieurs se convertirent à la foi chrétienne : son corps fut enlevé pendant la nuit, et inhumé honorablement le 10 août 258, jour où l'Église célèbre la fête de ce martyr. Les *Actes* qu'on a de ce saint sont évidemment l'ouvrage d'un pieux cénobite du moyen âge, et ne méritent aucune confiance.

**LAURENT**, antipape. *Voyez* **SYMMAQUE**.

**LAURENT** (Corneille BALDRAN), dit *de Graff*, l'un des plus déterminés aventuriers connus sous le nom de flibustiers, naquit à Dordrecht, en Hollande. Après avoir servi d'abord comme matelot, puis comme canonnier, les Espagnols contre les flibustiers, il prit parti parmi ces derniers, qui l'avaient fait prisonnier. Il ne resta pas longtemps simple flibustier ; les Français le reconnurent bientôt pour un de leurs principaux chefs, et il fit honneur à leur choix. Il remplit tellement les côtes de toutes les possessions espagnoles de la terreur de son nom, que, dans les prières publiques, on y demandait à Dieu d'être délivré de la fureur de *Laurencillo ;* c'était le nom qu'il avait porté pendant son séjour parmi les Espagnols. Sachant que les Espagnols souhaitaient ardemment de le prendre pour lui faire un mauvais parti, il ne se battait pas qu'il ne plaçât un homme avec une mèche allumée auprès des poudres, pour faire sauter le navire en cas de nécessité. En 1683 Van Horn, ayant d'abord rassemblé environ 300 flibustiers, médita une entreprise plus considérable que la simple course, et eut bientôt réuni 1,200 hommes d'élite, qui furent embarqués sur 10 bâtiments. Laurent de Graff et Van Horn, qui furent reconnus pour chefs de l'expédition, montaient chacun une frégate de 50 canons ; deux autres avaient aussi de gros navires ; le reste n'en avait que de petits. On se dirigea vers Vera-Cruz, sur la côte du Mexique. La place fut surprise pendant la nuit ; les principaux habitants arrêtés traitèrent de leur rançon. On n'en put embarquer qu'une partie, parce que les secours arrivés de l'intérieur et du dehors forcèrent les flibustiers de s'éloigner. Ils emmenaient avec eux plus de 1,500 prisonniers des deux sexes. Une dispute survenue au sujet du partage du butin évalué à un million de piastres, occasionna un duel entre Van Horn et de Graff. Un coup d'épée que reçut le premier termina le combat. Mais la querelle des chefs devint celle des équipages, et l'on allait en venir aux mains, si de Graff ne se fût hâté de partager le butin et les prisonniers, et n'eût aussitôt mis à la voile avec la plupart des vaisseaux. Il arriva heureusement au Petit-Goave, sur la côte ouest de Saint-Domingue, d'où il était parti. Van Horn, qui le suivait de près, mourut pendant la traversée. L'expédition de Vera Cruz ayant été faite malgré la défense du gouvernement français, de Graff fut, ainsi que ses compagnons, quoique bien accueilli par les habitants, obligé de ne pas se montrer publiquement. Dès 1684 il se remit en course ; le 25 décembre, le gouverneur de Carthagène, ayant appris que lui et deux autres flibustiers de réputation croisaient dans ces parages, envoya contre eux 2 frégates et 1 sloop. Les Espagnols avaient 104 bouches à feu ; les flibustiers n'en comptaient qu'un peu plus d'une soixantaine sur leurs 4 bâtiments. Toutefois, quand ils aperçurent les Espagnols, ils allèrent au-devant d'eux, les abordèrent, et, après un combat d'une heure et demie, les enlevèrent. Tout ce qui ne périt pas fut renvoyé à terre, et une lettre fut écrite par de Graff au gouverneur pour le remercier, au nom de ses compagnons, de leur avoir envoyé de si bons bâtiments, qui leur étaient bien nécessaires, ceux qu'ils montaient ne valant plus rien. Bientôt de Cussy, gouverneur de Saint-Domingue, qui s'était attaché Laurent de Graff, le chargea d'escorter aux îles du Vent les commissaires du roi. De 1685 à 1688, de Graff prit part aux diverses entreprises des flibustiers contre les Espagnols dans la mer des Antilles et dans le grand Océan. De Graff était avec Grammont lorsque Campêche fut pris. Ces deux chefs se séparèrent ensuite, et, peu de jours après, Laurent se trouva seul au milieu de 3 vaisseaux espagnols de 60, de 54 et de 50 canons, qui le démâtèrent et pensèrent le couler à fond, mais n'osèrent jamais l'aborder. Enfin, après avoir essuyé un feu extraordinairement vif, il se sauva pendant la nuit, fort grièvement blessé et ayant perdu 9 hommes. S'étant perdu sur un récif à 2 lieues de la côte de Carthagène, en poursuivant un navire espagnol, il acheva la poursuite en canot, et prit le bâtiment, qui était assez grand pour contenir les 200 hommes de son équipage. De là il gagna le golfe de Darien, où les Indiens, à la sollicitation des Espagnols, lui tuèrent 27 hommes dans une embuscade. Il équipa ensuite 2 cutters et un petit bâtiment de 6 canons ; les 2 cutters reprirent ensuite la route de Saint-Domingue ; le reste de son monde l'obligea de continuer la course, ce qu'il fit jusqu'à ce que des envoyés de Cussy lui eussent remis un brevet de major. Il fut nommé gouverneur de l'île Avache, et reçut l'ordre de faire une rude guerre aux forbans qui désolaient la côte méridionale de Saint-Domingue. De Graff s'acquitta avec beaucoup de zèle de son emploi. De Cussy ayant été tué en 1691, avec beaucoup de monde, en se battant vaillamment contre les Espagnols, des troubles éclatèrent dans la colonie. Dumas, lieutenant du roi, expédia 300 flibustiers à Lau-

rent pour faire la course le long du Cap. Le cap Français fut mis en état de défense, et Ducasse, ayant été nommé gouverneur, prit, en 1692, des mesures si efficaces pour défendre ses postes, que le bruit seul de ses préparatifs occasionna la retraite des Espagnols, qui s'étaient avancés jusqu'à 15 lieues du Cap. Lorsque Ducasse attaqua la Jamaïque, en 1694, de Graff emporta, l'épée à la main, le poste formidable d'Ouatirou, et seconda puissamment les efforts du gouverneur. Ensuite les Anglais, unis aux Espagnols, ayant fait des tentatives sur plusieurs points de Saint-Domingue, de Graff, nommé lieutenant du roi, fut chargé de la sûreté du Port-de-Paix et du pays de l'intérieur. Dans cette occasion il montra une indolence dont les ennemis profitèrent. Le Cap fut pris, le Port-de-Paix assiégé, puis évacué. L'armée française fit une belle retraite. La conduite de de Graff fut examinée. Il fut privé de son emploi, et en même temps nommé capitaine de frégate ; il fut plus d'une fois embarqué sur les escadres à cause de sa connaissance parfaite des côtes du golfe du Mexique et de la mer des Antilles. Quoique Laurent eût déjà obtenu des lettres de naturalité, il en demanda, et on lui en accorda de nouvelles en 1703.

**LAURENT** (le B.), supérieur général des capucins, né en 1557 à Brindes ou Brindisi (Calabre), sollicita dès l'âge de 4 ans la permission de porter l'habit religieux, entra dans l'ordre des capucins en 1576, fut nommé définiteur en 1596, supérieur général en 1602. Après avoir parcouru à pied plusieurs fois l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne, répandant l'édification et l'instruction dans toutes les classes de la société, il mourut à Lisbonne le 22 juillet 1619. Le pape Pie VI ordonna sa canonisation en 1783. On a du P. Laurent des *Sermons* et des *Traités de controverse*, conservés dans la bibliothèque de Venise. Sa *Vie* a été écrite en italien par le P. Ange-Marie de Voltaggio, Rome, 1710, in-4°, et par le P. Maïeul (frère de D. Chaudon), capucin, Avignon, 1784, in-12.

**LAURENT** ou **LAURENS** (Pierre-Joseph), habile ingénieur et mécanicien, né en 1715, mort en 1773, était fils d'un simple éclusier de Bouchain. Ce fut lui qui donna le plan du fameux canal de Flandre, terminé depuis, et qui méritait à son auteur les éloges que Voltaire lui a adressés dans une lettre (6 décembre 1771). Valenciennes lui est redevable d'une machine ingénieuse pour la grille qui ferme l'Escaut, et au moyen de laquelle un seul homme exécute en quelques minutes la manœuvre qui nécessitait 24 heures de travail et les bras de cinquante hommes. Après avoir cité sa machine si connue dans l'exploitation des mines sous le nom de *grand puits*, et ce fameux *bras mécanique*, qu'il fit pour un soldat mutilé, nous renverrons à la belle *Épître* où Delille a célébré les divers chefs-d'œuvre de cet homme si éminemment remarquable, et pourtant oublié par la plupart des biographes.

**LAURENT** (Pierre), graveur, né à Marseille en 1739, mort à Paris le 30 juin 1809, réussit également bien dans l'histoire, le paysage et les animaux ; il a droit à la reconnaissance des amateurs pour avoir conçu l'idée de reproduire les principaux chefs-d'œuvre du musée du Louvre à Paris : la première série fut seule publiée de son vivant ; cette entreprise vraiment nationale a été continuée par son fils Henri Laurent, avec un succès mérité. Outre les 7 pièces qu'il a gravées pour le *Musée français*, on regarde comme ses estampes capitales : *la Mort du chevalier d'Assas*, et le *Déluge* du Poussin.

**LAURENT** (Jean-Antoine), directeur du Musée du département des Vosges, né à Baccarat en 1763, cultiva ses dispositions pour les arts du dessin, et se forma par l'étude des grands modèles. *L'Amour enchaîné*, *l'Amour dans une rose*, *dans une coupe* signalent la facilité et la grâce qu'il apportait dans ses compositions. Prenant un vol plus hardi, Laurent composa le tableau de *Galilée*, et celui de *Callot refusant à Louis XIII de peindre le siége de Nancy*. Il mourut à Épinal en 1833.

**LAURENT-JUSTINIEN**, ou plutôt **LORENZO GIUSTINIANI** (St.), premier patriarche de Venise, né dans cette ville en 1380, d'une ancienne famille, entra fort jeune dans la congrégation des chanoines réguliers de Saint-George *in Algâ*, devint général de l'ordre, fut nommé par le pape Eugène IV évêque de Venise en 1433, patriarche en 1451 par le pape Nicolas V, et mourut le 8 janvier 1465. Ses vertus et sa haute piété l'ont fait placer au rang des saints ; l'Église honore sa mémoire le 5 septembre, jour anniversaire de son élévation à l'épiscopat. Saint Laurent a laissé des *Sermons*, des *Lettres*, des *Traités* ascétiques, dont la meilleure édition est celle qu'a publiée le P. Nicol.-Ant. Giustiniani, bénédictin, Venise, 1751, 2 vol. in-fol. Sa *Vie* en latin, imprimée à la tête de ses œuvres, a été insérée dans les *Acta sanctorum* de Bollandus, ainsi que dans plusieurs autres collections. On en a une autre du P. Maffei, en italien.

**LAURENT**, conventionnel, était médecin à Strasbourg, avant la révolution. Nommé en septembre 1792 député du Bas-Rhin à la Convention nationale, il vint, dès les premières séances, se placer au plus haut de la Montagne, à côté de Marat et de Robespierre. Laurent remplit ensuite différentes missions, d'abord en Belgique d'où il envoya à la Convention les dépouilles des églises ; puis aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse. il se trouvait à Anvers en 1794. Revenu à la Convention, il en sortit après la session, en 1795, et fut employé comme commissaire du Directoire exécutif dans le département du Bas-Rhin, qui l'élut député au conseil des Cinq-Cents en 1798. Ainsi il faisait partie de cette assemblée lorsque Bonaparte la mit en fuite à Saint-Cloud, au 18 brumaire. Il se montra l'un des plus opposés à cette révolution, et fut en conséquence inscrit sur la liste de proscription que les consuls révoquèrent presque aussitôt. S'étant retiré dans sa patrie, il y fut nommé médecin de l'hôpital militaire, et mourut dans ces fonctions, en 1804.

**LAURENTI** (Joseph-Nicolas), médecin de Vienne, en Autriche, en 1768, soutint, pour obtenir le grade de docteur, une thèse intitulée : *Specimen medicum exhibens synopsin reptilium emendatam circa venena et antidota reptilium Austriacorum*, Vienne, 1768, in-8°, avec 5 planches. Le travail de Laurenti doit être considéré comme celui auquel l'erpétologie est redevable de ses premiers progrès, et il restera toujours comme un monument précieux dans l'histoire de la science. On lui doit, en outre, la première figure du singulier reptile connu sous

le nom de protée anguillard, et une des meilleures que nous ayons de la vipère.

**LAURENTIUS-LYDUS.** *Voyez* **LYDUS.**

**LAURENTZEN** (Jean), en latin *Laurentii,* savant danois, né vers le milieu du 17e siècle à Ribe ou Rypen en Jutland, fut employé d'abord aux archives du roi : il devint, en 1698, directeur de l'imprimerie royale, assesseur du consistoire, et mourut en 1729. On a de lui : *Éloge de Frédéric II*, Copenhague, 1695, in-4°, en allemand; *Auctarium variorum quæ Musco regio Hafniæ per triennium accesserunt,* ibid., in-fol.; *Museum regium auctum,* ibid., 1710, in-fol.; *Journal de la vie et du règne de Christian V,* ibid., 1710, in-8°, etc.

**LAURÈS** (Antoine de), poëte né en 1707 à Gignac, diocèse de Montpellier, mort à Paris en 1779, fut couronné 4 fois aux Jeux Floraux et 4 à l'Académie française. Lorsque en 1774 le corps du commerce de Toulouse proposa pour sujet d'un prix aux Jeux Floraux le retour de l'ancienne magistrature, il rentra dans la lice, quoiqu'il fût alors plus que sexagénaire, et obtint une Thémis d'argent. Les principales productions du chevalier Laurès, à qui ses qualités personnelles ont valu plus d'éloges que ses talents poétiques, sont une *Ode sur le Jeu,* une tragédie intitulée *Thomiris,* l'opéra de *Narcisse,* dont Désaugiers fit la musique, enfin une imitation libre de la *Pharsale* de Lucain (en vers), 1773, in-8°. Le tome III de l'*Esprit des Journaux* (mars 1779) contient une *Lettre* d'Imbert sur ce poëte son ami.

**LAURET** (Christophe), né à Provins, vers l'année 1547, devint professeur de rhétorique à Mayence, et y publia : *Rhetoricæ descriptionis ex optimis quibusque auctoribus libri duo,* adressé au savant docteur Jacques (1574). Il prit ensuite à la faculté d'Angers des lettres de licencié en droit canon et civil. Versé dans les lettres grecques et hébraïques, historien et astronome, il composait dans la retraite de remarquables ouvrages dont la réputation paraît avoir été grande; mais la plupart sont restés manuscrits. En voici la liste : *la Doctrine des temps,* in-fol., Paris, 1598; *Hazoar, sive illustratio prophetarum, de plenitudine temporis,* Paris, 1610, Traité théologique *De Trinitate; Histoire des Hébreux,* manuscrit; *le Sommaire des plus notables histoires du monde rapportées à leur vray temps,* manuscrit à la bibliothèque de Saint-Jacques; *la doctrine des nombres en 20 chapitres;* manuscrit; *Demonstratio annorum mundi per verum motum solis, anno* 1603, manuscrit; *Liber cyclorum veri motus planetarum.*

**LAURETI** (Thomas), peintre, naquit en Sicile vers l'année 1508, et fut surnommé *Thomas le Sicilien.* Il exerça d'abord son art à Bologne, où il reçut des leçons de Sébastien del Piombo. C'est sur ses dessins que fut élevée la belle fontaine qui existe sur la place de Bologne. La réputation qu'il s'était acquise décida le pape Grégoire XIII à l'appeler à Rome pour y peindre le plafond et les croisées de la salle de Constantin, au Vatican. Mais il mit tant de négligence à son travail, que Grégoire XIII mourut avant que les peintures fussent achevées. Le nouveau pontife, Sixte-Quint, lui fit des reproches sévères et le menaça de le punir s'il ne terminait promptement. L'artiste effrayé se hâta d'achever son ouvrage; mais lorsqu'on le découvrit, il parut inférieur à la réputation du peintre, et surtout aux autres tableaux qui décoraient cette salle. Non-seulement il ne reçut pas le salaire qu'il attendait, mais on lui compta tout ce qui lui avait été fourni jusqu'alors, même l'avoine donnée à ses chevaux, de sorte qu'il n'eut rien à recevoir, et que, sous le pontificat suivant, il mourut dans le besoin. Il rétablit cependant sa réputation par les tableaux de *Brutus* et d'*Horatius Coclès,* qu'il peignit dans le Capitole. Il eut même l'honneur d'être élevé à la dignité de prince de l'école romaine de Saint-Luc. Laureti mourut à Rome en 1592.

**LAURI** ou **DES LAURIERS** (Balthasar), peintre de paysages, né à Anvers en 1587, fut élève de Paul Brill, dont il parvint à imiter les ouvrages, au point de laisser les connaisseurs indécis entre les tableaux de ces deux maîtres. Après avoir parcouru diverses contrées de l'Europe, Lauri s'établit à Rome, où il ne cessa jusqu'à l'âge de près de 60 ans de travailler pour satisfaire aux demandes que lui adressaient de toutes parts les princes de l'Europe. Il mourut à Rome en 1641.

**LAURI** ou **DES LAURIERS** (François), fils du précédent, naquit dans la même ville en 1610. Il annonçait les plus heureuses dispositions, mais une mort prématurée l'enleva en 1635. Le tableau le plus important que l'on connaisse de lui est celui des *trois figures de Déesses,* qu'il a peintes à fresque au plafond de la salle de Crescenzi, à Rome.

**LAURI** ou **DES LAURIERS** (Philippe), frère du précédent, né à Rome en 1623, excellait à peindre de petits sujets tirés de la Fable. Il avait d'abord adopté la manière de son maître (Ange Caroselli); mais il l'abandonna bientôt pour en suivre une plus propre à son génie. Néanmoins, il exécuta dans l'église de la Paix, à Rome, 2 figures colossales d'*Adam* et d'*Ève.* Le musée du Louvre possède de ce maître un *saint François en extase.* Il mourut à Rome en 1694.

**LAURI** ou **DES LAURIERS** (Piedro), peintre, né en France vers le milieu du 17e siècle, fut élève du Guide. Plusieurs églises de Bologne sont ornées de ses tableaux.

**LAURIA** (François-Laurent de' BRANCATI, plus connu sous le nom de), savant cardinal napolitain, né à Lauria en 1611, mort à Rome le 30 novembre 1693, était entré dans l'ordre de Saint-François, où il parvint bientôt par son mérite aux premières dignités. En 1687 Innocent XI le revêtit de la pourpre romaine; après la mort de ce pontife, il obtint 13 voix au conclave où fut élu Alexandre VII, et peut-être eût-il obtenu la tiare sans l'exclusion que lui fit donner le cabinet espagnol, avec lequel il était brouillé. Son écrit le plus connu a pour titre : *Prædestinatione et reprobatione,* in-4°, Rome, 1688, et Rouen, 1705.

**LAURIÈRE** (Eusèbe-Jacob de), avocat au parlement, né le 31 juillet 1659 à Paris, où il mourut le 9 janvier 1728, s'acquit beaucoup de réputation par les ouvrages qu'il mit au jour. Outre sa *Bibliothèque des coutumes de France,* qu'il rédigea en commun avec Berroyer, nous citerons de lui : *Glossaire du droit français,* 1704, in-4°; *Texte des coutumes de la prevôté de Paris,* augmentées de notes, Paris, 1777, 3 vol. in-8°. On trouve la liste des ouvrages de Laurière avec l'indication

de leurs divisions, dans son *Éloge* par Secousse, en tête du 2e vol. des *Ordonnances*.

**LAURISTON** ( JACQUES-ALEXANDRE BERNARD LAW, marquis DE), maréchal et pair de France, né à Pondichéry le 1er février 1768, mort à Paris le 11 juin 1828, était le petit-fils de Law. Entré dans l'artillerie en 1795, il obtint 2 ans après le grade de colonel. L'un des aides de camp du 1er consul, il fut fait en 1808 général de brigade et commandant de l'école de la Fère, puis chargé de mettre en état de défense la place de Belle-Isle. En 1801, après avoir rempli une mission diplomatique à Copenhague, et secondé les efforts de cette ville bombardée par les Anglais, il alla porter à Londres la ratification du traité d'Amiens. Vers la fin de 1804, il eut le commandement des troupes embarquées sur l'escadre de Villeneuve, et, au commencement de l'année suivante, il fut promu au grade de général de division. A la suite du désastre de Trafalgar, il fut envoyé à la grande armée d'Allemagne, et, après la bataille d'Austerlitz, il fut chargé d'aller prendre possession des arsenaux et magasins de Venise. En 1807, il eut ordre de s'emparer de Raguse. Il y réussit, malgré les efforts réunis des Russes et des Monténégrins, et reçut l'ordre de se maintenir dans la Dalmatie et de soutenir les Turcs, qui étaient alors de puissants auxiliaires contre la Russie. Il concourut à l'attaque de Castel-Nuovo, et, dans cette expédition importante et difficile, il se plaça au rang des plus habiles généraux : le gouvernement de Venise fut sa récompense. En 1808, après avoir accompagné Bonaparte à la conférence d'Erfurt et dans les divers États de la confédération, il le suivit en Espagne, où il contribua à la prise de Madrid. En 1809, étant passé à l'armée d'Italie, qu'il suivit en Hongrie, il prit une part active à la victoire remportée sous les murs de Raab et à la capitulation de cette ville. Appelé de nouveau près de l'empereur et chargé par lui du commandement de l'artillerie de la garde, il dirigea à la bataille de Wagram une batterie de 100 pièces, qui fit beaucoup de mal aux Autrichiens. A la paix, il fut envoyé auprès de l'empereur d'Autriche, et, au bout de 6 mois, il amena à Paris l'archiduchesse Marie-Louise. Nommé en 1811 ambassadeur à Pétersbourg, il quitta ce poste à la rupture de la paix. Après la prise de Moscou, il conclut un armistice avec le général Koutousoff. Lors de la retraite de l'armée, il commandait l'arrière-garde. Au commencement de 1813, il organisa à Magdebourg le 5e corps d'armée, dont on lui confia le commandement, prit part aux batailles de Lutzen, de Bautzen et de Vurtschen, s'empara de Breslau, commanda ensuite provisoirement les 5e et 11e corps, et se distingua dans plusieurs occasions, jusqu'à la bataille de Leipzig, où il fut fait prisonnier. Rentré à la restauration, et nommé capitaine lieutenant des mousquetaires gris, il resta tranquille spectateur de tous les événements des cent jours. Après la seconde restauration, il fut comblé par Louis XVIII, qui l'aimait beaucoup, de faveurs et de dignités, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne le titre de pair de France et le commandement de la 1re division de la garde royale (1815), le ministère de la maison du roi (1820), enfin, à l'époque de la guerre d'Espagne, le bâton de maréchal et un commandement dans l'armée expéditionnaire.

**LAURO** (JACQUES), graveur et archéologue, né dans le 16e siècle, à Rome, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'antiquité. Il avait employé 25 ans à dessiner et graver les plus beaux monuments de Rome. Il en publia le recueil avec de courtes explications au bas des planches, sous ce titre : *Antiquæ urbis splendor, hoc est præcipua ejusdem templa*, etc., 1612-1615, in-fol. obl. Lauro mourut à Rome vers 1630.

**LAURO** (JACQUES), peintre, naquit vers l'année 1550, à Venise. On le nomme aussi *Jacques da Trevigi*, parce qu'il vint s'établir jeune encore à Trévise. D'abord élève de Paul Véronèse, puis de son fils Carletto, il fit sous ces deux habiles maîtres des progrès rapides, à Trévise surtout, sa nouvelle patrie, où il exécuta la majeure partie de ses ouvrages, parmi lesquels *le tableau de saint Roch*, dans l'église des Dominicains, tient le premier rang.

**LAURO** (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né en 1582 à Pérouse, entra jeune au séminaire de cette ville. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé professeur extraordinaire de philosophie, et alla ensuite à Rome, où ses talents lui méritèrent la protection du cardinal Lanti et de plusieurs autres prélats. Matteo Barberini, devenu pape sous le nom d'Urbain VIII, le fit son camérier secret; une mort prématurée l'enleva, le 20 septembre 1629. On a de ce prélat : *Poemata*, Pérouse, 1606; ibid., 1625, in-12; *Epistolarum centuriæ duæ*, Rome, 1621; Cologne, 1624, in-8°; *Theatri romani orchestra; Dialogus de viris sui ævi doctrina illustribus*, Rome, 1618; ibid., 1625, in-8°; *De annulo pronubo B. Virginis Perusiæ asservato*, ibid., 1622; Cologne, 1626, in-8°.

**LAUS DE BOISSY** (M. A. et non pas Louis), littérateur médiocre, né à Paris en 1747, était fils d'un riche artisan nommé Laus, qui soigna son éducation. Mais son goût, ou plutôt sa manie pour les vers l'ayant fait surnommer, dans les sociétés qu'il fréquentait, *le bâtard de Boissy*, bien des gens furent persuadés qu'il était fils de l'auteur des *Dehors trompeurs*, et il finit par le croire lui-même, car il s'appela depuis, *de Laus de Boissy*, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Favart, en mars 1774, pour le prier d'examiner et de corriger un opéra-comique de sa façon. Il prenait alors le titre d'écuyer, et il fut bientôt après nommé lieutenant particulier du siége général de la connétablie et maréchaussée de France, à la Table de Marbre du Palais, et rapporteur du point d'honneur, au département de Choisy-le-Roi. Il fut ensuite membre des académies de Rome, de Madrid, de celle des Ricovrati de Padoue, et correspondant de la Société royale des sciences de Montpellier. Laus de Boissy appartenait à l'école de Dorat, et quoiqu'il lui fût inférieur comme poëte, et qu'il n'eût pas les agréments et la gentillesse de son esprit, il le surpassait pour les avantages physiques; aussi lui succéda-t-il, en 1780, auprès de la comtesse Fanny de Beauharnais comme amant et comme teinturier, ce qui excita la jalousie de plusieurs autres hommes de lettres. Il en résulta une guerre d'épigrammes dans laquelle figurèrent Lebrun, Ginguené et le chevalier de Cubières. On ignore la date et le lieu de sa mort, qui le frappa ignoré dans quelque ville de province ou peut-être dans un hôpital.

**LAUSUS**, préfet et grand chambellan sous Arcadius, florissait vers l'an 400 de J. C. Son amour pour les let-

tres et les arts lui acquit une juste célébrité. Pallade, évêque d'Hélénople, lui dédia son histoire des Anachorètes, sous le titre de Lausiaque; sainte Mélanie, qui se rendit à Constantinople vers 436, en fait aussi mention. Le noble emploi qu'il sut faire de sa puissance, de ses lumières et de ses richesses, le signalent à la postérité. Byzance était alors l'arche recueillant les débris de la destruction générale en Grèce et en Italie. Le palais de Lausus, très-probablement un des 12 élevés par Constantin pour les sénateurs romains qui l'avaient suivi en Thrace, fut à cette fin orné de riches colonnes, et de marbres rares. Situé dans la grande rue, non loin du *forum* de Constantin, il abritait partie de ce que l'antiquité avait enfanté de plus précieux. La plupart de ces chefs-d'œuvre étaient parvenus au centre de l'empire d'Orient par les ordres de Théodose le Grand, que la mort surprit avant leur réunion; il était réservé au chambellan d'Arcadius d'attacher son nom au dépôt le plus riche de l'univers, le musée Lausiaque. En 475, par suite du seul hasard, un épouvantable incendie allumé au quartier des Chaudronniers ravagea la plus belle partie de la capitale, en dévorant tout ce qui s'élevait depuis le forum de Constantin jusqu'à la mer. La bibliothèque Basilique, rivale de celle d'Alexandrie, et le musée Lausiaque, unique au monde, furent réduits en cendres.

**LAUTENSACK** (Henri), orfévre, peintre et graveur sur cuivre, naquit à Nuremberg vers 1506, et y mourut en 1590. Son père (Paul Lautensack *le vieux*) exerçait la peinture dans cette ville. Henri alla s'établir à Francfort-sur-le-Mein, où en 1567 il publia en un volume in-folio un *Traité géométrique de la perspective et de la proportion de l'homme et du cheval.* Sa manière de graver se rapproche plus de l'art de l'orfévre que de celui du graveur.

**LAUTENSACK** (Hans-Sébald), frère du précédent, né en 1508, a gravé à la pointe et au burin. Ses nombreux paysages à l'eau-forte sont estimés des connaisseurs. On estime particulièrement de ce maître les pièces suivantes : *l'Aveugle de Jéricho, la Cananéenne, Balaam,* et *David combattant Goliath*, deux jolis *paysages* en travers, un *grand tournois* et de *grandes joutes*, grand in-fol., en travers.

**LAUTERBACH** (Wolfgang-Adam), jurisconsulte allemand, professeur à l'université de Tubingen, né le 22 décembre 1618 à Schailtz dans le Vogtland, mort le 19 août 1678, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont été réunis en 3 volumes in-folio, indépendamment de ses *Consilia juridica Tubingensia,* 1732-36, 6 vol. in-fol. Il doit principalement sa réputation à son *Collegium theorico-practicum in Pandectas.*

**LAUTH** (Thomas), né à Strasbourg le 29 août 1758, fit ses premières études au gymnase protestant, s'appliqua à la philosophie, aux sciences naturelles et aux mathématiques, et se livra à l'étude de la médecine. En 1781 il entreprit un voyage scientifique, et, après s'être arrêté pendant quelque temps à Paris pour assister aux brillantes leçons de Desault, il visita successivement l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne. De retour à Strasbourg, vers la fin de 1782, il fut nommé adjoint aux professeurs d'accouchements Rœderer et Ostertag; ensuite prosecteur et démonstrateur d'anatomie (17 janvier 1784), puis professeur extraordinaire de médecine neuf mois plus tard; enfin, le 11 avril 1785, l'académie lui décerna le titre et les fonctions de professeur ordinaire d'anatomie et de chirurgie. Chanoine de Saint-Thomas, il faisait un cours d'anthropologie au séminaire protestant. En 1795 il fut appelé comme médecin en chef à l'hôpital civil de Strasbourg. Il mourut le 16 septembre 1826, au retour d'un voyage en Allemagne, qu'il avait entrepris dans l'intérêt d'une santé déjà chancelante. Ses ouvrages sont : *Dissertatio de analysi urinæ et acido phosphoreo,* Strasbourg, 1781, in-8°; *Dissertatio botanica de acre,* Strasbourg, 1781, in-8°; *Scriptorum latinorum de aneurysmatibus collectio,* Strasbourg, 1785, in-4°; *Nosologia chirurgica accedit notitia auctorum recentiorum Platnero,* Strasbourg, 1788, in-8°; *De l'état atmosphérique, de la fièvre scarlatine et de l'angine maligne,* Strasbourg, 1788, in-8°; *Vita Johannis Hermann,* Strasbourg, 1802, in-8°; *Histoire de l'Anatomie,* tome I^er^, Strasbourg, 1815, in-4°.

**LAUTH** (Alexandre), fils du précédent, professeur de physiologie à la faculté de médecine de Strasbourg, né dans cette ville, le 14 mars 1803, mort en 1837, a laissé : *Essai sur les vaisseaux lymphatiques; Mémoire sur les vaisseaux lymphatiques des oiseaux; Manuel de l'anatomiste,* 1 vol. in-8°, Strasbourg, 1829; 2^e^ édition, Strasbourg, 1835, avec 7 planches, etc.

**LAUTOUR-DU CHATEL** (Louis), avocat au parlement de Normandie, né en janvier 1676 à Argentan, mort dans cette ville en 1758, n'a publié aucun ouvrage *ex professo,* mais il a fourni 1300 *additions* au *Dictionnaire de Trévoux,* édition de 1721, et 2,800 nouveaux articles à celle de 1743. Il a laissé quelques manuscrits sur la philologie et la lexicologie.

**LAUTOUR** (Pierre-Jacques), neveu du précédent, lieutenant général des eaux et forêts, a publié : *Récréations littéraires, ou Pensées choisies sur divers sujets,* avec un *Essai sur la trahison,* 1759, in-12. On lui doit en outre une *Vie* de son oncle, 1758, in-12.

**LAUTREC** (Odet de Foix, plus connu sous le nom de), maréchal de France, suivit Louis XII dans son expédition d'Italie, et reçut tant de blessures à la bataille de Ravennes en 1512, qu'il y fut laissé pour mort. François I^er^ l'ayant nommé son lieutenant général en Italie, il reprit Brescia, Vérone, et força les Impériaux à lever le siége de Parme en 1521; mais ayant voulu, l'année suivante, les attaquer dans le château de la Bicoque, il fut battu complétement et obligé d'évacuer l'Italie. Il y revint en 1525 avec François I^er^, qu'il ne put détourner d'attaquer les Espagnols devant Pavie, combattit vaillamment près de ce prince, et reçut une nouvelle blessure. Deux ans après, ayant repris, malgré lui, le commandement général, il s'empara d'Alexandrie et de Pavie, qu'il abandonna au pillage pour venger l'affront que les armes françaises avaient éprouvé devant ses murs. Après des succès variés, Lautrec mourut le 15 août 1528 au siége de Naples, victime d'une maladie contagieuse qui fit périr la plus grande partie de ses troupes. « Lautrec, dit son naïf historien, était brave, hardi, vaillant et excellent pour combattre en guerre et frapper comme sourd;

mais pour gouverner un État, il n'y était bon. » (Brantôme, *Vies des grands capitaines*, tome Ier.)

**LAUTREC.** *Voyez* **TOULOUSE-LAUTREC.**

**LAUWERS** (Nicolas), graveur distingué, né en 1620 à Leuze (Belgique), a exécuté, d'après Rubens, l'*Adoration des rois, J. C. devant Pilate, une Descente de croix*. On ignore l'époque de la mort de cet artiste, dont l'on a plusieurs autres estampes d'après différents maîtres.

**LAUWERS** (Conrad), frère du précédent, a gravé d'après Rubens le tableau d'*Élie au désert*. On estime aussi son *Baptême de nègres* d'après Érasme Quillinus, et *Philémon et Baucis* d'après Jordaens.

**LAUZUN** (Antonin NOMPAR de CAUMONT, duc de), né en Gascogne vers 1632, porta d'abord le nom de de marquis de Puyguilhem. Louis XIV, l'ayant vu chez la comtesse de Soissons, ne tarda pas à en faire son favori, et le nomma successivement gouverneur du Berri, maréchal de camp et colonel général des dragons; il lui avait même promis la charge de grand maître de l'artillerie qui vint à vaquer en 1669; mais Lauzun s'étant vanté de cette promesse, le roi la révoqua; Lauzun, furieux, s'oublia jusqu'à casser son épée devant Louis XIV, disant qu'il ne servirait plus sous un prince sans foi. Mis à la Bastille, il en sortit peu de jours après avec la place de capitaine des gardes, et l'année suivante il manqua d'épouser Mlle de Montpensier, petite-fille de Henri IV. Créé maréchal de France, il commanda l'armée qui en 1671 accompagna le roi en Flandre. C'est alors que Mme de Montespan, qu'il n'avait cessé d'insulter depuis qu'elle avait fait manquer son brillant mariage, se réunit à Louvois pour amener sa disgrâce. Jeté dans un cachot à Pignerol, il y passa 5 ans, fut exilé pendant 4 autres à Angers, revint à Paris, puis se rendit en Angleterre, où Jacques II lui confia le soin de conduire la reine et son fils auprès de Louis XIV. Cette circonstance lui rendit ses entrées à la cour, mais il ne recouvra plus la faveur dont il avait joui. Élevé à la dignité de duc en 1692, Lauzun mourut à Paris le 19 novembre 1723. On n'agitera pas la question de savoir s'il épousa secrètement la duchesse de Montpensier et s'il en eut une fille; ce qui est certain, c'est qu'il prit le grand deuil à la mort de cette princesse, et que ce ne fut que 2 après cet événement qu'il épousa Mlle de Durfort, fille du maréchal de Lorges.

**LAUZUN.** *Voyez* **BIRON.**

**LAVAL** (Gilles de), seigneur de RETZ, conseiller et chambellan du roi, et maréchal de France, fut enterré en 1440 dans l'église des Carmes de Nantes, après avoir subi la peine qu'il avait méritée par des crimes exécrables, qui seraient demeurés impunis s'il ne s'était rendu coupable de quelques atteintes contre l'autorité du duc de Bretagne Jean VI. C'est alors que dans une longue procédure fut dévoilée la vie atroce de ce monstre, qui avoua lui-même à ses juges qu'il s'était chargé d'assez de crimes pour mériter dix mille fois le dernier supplice. Mézerai dit qu'il croyait à la magie, entretenait de jeunes filles qu'il tuait après pour en avoir le sang, afin de faire ses charmes. Outre un grand nombre de victimes qui furent sacrifiées à son épouvantable lubricité, soit à Vannes, soit à Nantes ou ailleurs, il ressort tant des procès-verbaux légalement dressés que de sa propre confession, qu'il en immola près de 100 dans ses seuls châteaux de Machecoul et de Chantocé. Dom Lobineau, qui pourtant a cru devoir taire une partie des abominations trop scandaleuses de Gilles de Laval dans son *Histoire de Bretagne*, rapporte que, sans avoir d'habitudes avec les femmes, cet homme exécrable se divertissait par le hideux aspect des dernières convulsions des misérables à qui il donnait ou faisait donner la mort. Il est dans la vie de ce scélérat une circonstance que ne doit point omettre le biographe: c'est que d'assez brillants exploits pendant les guerres de Charles VII lui assuraient une place honorable dans l'histoire, sans la cause toute politique qui le fit vouer au supplice que tant d'atrocités lui avaient mérité.

**LAVAL** (Antoine de), sieur de Belair, né le 24 octobre 1550, maître des eaux et forêts du Bourbonnais, mourut à l'âge de 80 ans, capitaine des châteaux de Beaumanoir-les-Moulins; il s'était livré à l'étude des langues, de l'histoire et de la théologie. Le plus considérable de ses ouvrages a pour titre : *Desseins de professions nobles*, etc., Paris, 1605, in-4°.

**LAVAL** (Antoine-Joseph de), jésuite, né à Lyon dans le 17e siècle, a publié : *Voyage de la Louisiane, en 1728*, in-4°, *dans lequel on traite plusieurs matières de physique, astronomie, géographie et marine*. Laval était professeur de mathématiques et d'hydrographie de la marine à Toulon. Il mourut en 1758.

**LAVAL** (Anne-Adrien-Pierre de MONTMORENCY, duc de), pair de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, chevalier de Saint-Louis, etc., né à Paris, le 29 octobre 1768, était le second des 4 fils du duc de Laval, et l'aîné des enfants du maréchal. Il sortit du séminaire, après la mort de son frère aîné, pour entrer dans les chasseurs du vicomte de Noailles. La révolution ayant éclaté, Adrien sortit de France et passa en Angleterre. Là il se lia avec le prince de Galles. Ensuite capitaine dans le régiment de Montmorency, il eut ordre de partir pour l'Italie. Dès que les lois devinrent plus douces, il rentra en France, où l'amitié que Talleyrand témoignait au duc de Laval, père d'Adrien, facilita probablement ce retour. En 1814, Adrien de Laval fut un des premiers qui allèrent complimenter Louis XVIII à Calais. Ce souverain lui accorda le titre de prince. Le 13 août 1814, il fut nommé ambassadeur en Espagne. Là il eut à traiter avec Cevallos, dont le caractère avait quelque chose de sévère et d'inflexible. Les deux gouvernements, à propos de l'arrestation de Mina, ordonnée par un ambassadeur de S. M. C. à Paris même, et exécuté irrégulièrement par un commissaire de police de cette ville, virent cesser la bonne intelligence qui régnait entre eux. L'ambassadeur espagnol fut forcé de quitter Paris, et celui de France eut ordre de sortir de Madrid, parce que Cevallos adressa, relativement à la mesure prise contre l'ambassadeur de Ferdinand, des plaintes d'un ton qui semblait passer toute mesure. Déjà les mules étaient attelées à la voiture du prince de Laval, et il réglait la distribution de son itinéraire, lorsqu'un courrier annonça le débarquement de Napoléon à Cannes. Le prince de Laval consentit à ne pas quitter Madrid, malgré les ordres positifs de son gouvernement. On connaît les événements qui suivirent le débarquement de Napoléon. M. de Laval continua de gérer les affaires de la France.

Il fut rappelé en 1819 et envoyé à Rome en remplacement de M. de Blacas. Lorsque, après une chute assez grave que Pie VII fit dans son appartement, il fut aisé de reconnaître que le pontife, accablé de tant d'années, n'avait plus que peu de semaines à vivre, toutes les affaires du conclave où l'on devait choisir le successeur de Pie VII furent confiées sans réserve au duc de Laval; il reçut *le secret de la cour*, et il porta, de concert avec l'Autriche, le cardinal Castiglioni, auquel un parti plus fort refusait ses suffrages. L'Autriche, pour se montrer fidèle à son accord avec la France, donna l'exclusion au cardinal Sévéroli, que soutenait un parti nombreux. Alors les voix des amis de Sévéroli se portèrent sur le cardinal Annibal della Genga; l'Autriche et la France persistaient à demander le cardinal Castiglioni, mais le parti qui préférait le cardinal della Genga fut vainqueur. Le 30 mars 1828, le duc de Laval fut nommé ambassadeur à Vienne. Il y suivit, entre autres, les affaires relatives à la Grèce. Le ministère, moins d'une année après, proposa au roi de confier à son ambassadeur près la cour d'Autriche la direction du département des affaires étrangères. Le duc de Laval refusa ce poste. Le 4 septembre de la même année, Charles X fit passer le duc de Laval de l'ambassade de Vienne à celle de Londres. Le 25 juillet, le duc de Laval, se disposant à faire un voyage en France, alla prendre congé du ministère anglais. Il arriva à Paris au moment où Charles X quittait Saint-Cloud pour aller à Rambouillet. A Rambouillet, il se fit reconnaître par un garde du corps, et il parvint sur-le-champ jusqu'à lui. Il passa quelque temps hors de France, puis se rendit en Angleterre et alla visiter Holy-Rood, où il passa près du roi un mois entier. Revenu à Paris, il prit part aux souscriptions qui furent faites en faveur des pensionnaires de l'ancienne liste civile, et s'occupa d'embellir sa terre de Montigny. Il y mourut le 16 juin 1837.

**LAVALETTE** (le père Antoine de), né le 21 octobre 1707, dans l'ancien diocèse de Valves, dont l'arrondissement de Sainte-Affrique formait à peu près la circonscription, entra dans la compagnie de Jésus à Toulouse, le 10 octobre 1725, professa dans des colléges de l'ordre jusqu'en 1740, où il fut ordonné prêtre et partit pour la Martinique en 1741. Nommé, en 1754, supérieur général de toutes les missions de l'Amérique méridionale, faisant partie de l'assistance de la France, le père Lavalette fut accusé à Paris d'avoir voulu faire le commerce contrairement aux lois, mais sur ses explications cette affaire fut assoupie. Plus tard, il acheta des terres considérables dans la Dominique, petite île voisine de la Martinique, les mit en culture, et se livra à des spéculations malheureuses qui finirent par le charger d'une dette énorme. Le général des jésuites, le père Ricci, informé enfin de ce désordre, envoya un visiteur à la Martinique pour examiner la conduite de Lavalette. Il s'ensuivit un procès à la suite duquel, le 25 avril 1762, Lavalette fut privé de toute administration spirituelle et temporelle, et interdit *à sacris*. Le père Lavalette publia immédiatement une déclaration pour assumer sur lui seul la responsabilité de ses fautes et décharger la compagnie de Jésus de toute complicité. Il partit pour l'Angleterre, où le père général lui fit signifier son exclusion de la compagnie. Les ennemis des jésuites étaient parvenus à faire saisir le parlement parisien de cette affaire, et la compagnie de Jésus fut mise en cause. On rappela à ce sujet toutes les anciennes accusations de richesses commerciales, articulées contre les jésuites, et enfin un arrêt ordonna la saisie de tous leurs biens. Le 6 août 1761, le procureur général fut reçu appelant comme d'abus de toutes les bulles ou brefs concernant la compagnie de Jésus. Survint ensuite l'arrêt qui défendit aux jésuites de tenir des colléges et aux sujets du roi d'y étudier ou d'entrer dans cet ordre proscrit. Quant au père Lavalette, la cause ou le prétexte de ce grand procès, on ignore la date et le lieu de sa mort.

**LAVALETTE** (Marie CHAMANS, comte de), naquit à Paris en 1769. Son père, commerçant aisé, lui fit donner une bonne éducation. Destiné au barreau, il avait déjà commencé de faire son droit, quand la révolution survint, et l'obligea de suspendre ses études. Dès le mois de juillet 1792, il signa les pétitions dirigées contre le projet d'un camp sous Paris, et contre les événements du 20 juin précédent. Officier de la garde nationale de Paris à l'époque du 10 août, il marcha en tête de sa section à la défense du château, prit poste dans la cour des Tuileries, et ne se retira dans le jardin qu'à la suite de la fusillade. Cette conduite fut pour lui un titre de proscription; ce fut pour s'y dérober qu'il embrassa la carrière des armes. Il s'enrôla, comme volontaire, dans la légion des Alpes. Il devint officier d'état-major du général Custines en 1794. Appelé l'année suivante à l'armée d'Italie, il y servit en qualité d'aide de camp du général Baraguay d'Hilliers. Le général Bonaparte avait eu plusieurs fois l'occasion d'apprécier le courage et les talents de Lavalette : le lendemain de la bataille d'Arcole, il le nomma son aide de camp à la place de Muiron, qu'il venait de perdre. Depuis, il servit toujours sous ses ordres, et fut chargé de plusieurs missions importantes. Il assista au traité de Léoben en qualité de secrétaire. Vers la fin de 1797, il retourna à Paris avec Bonaparte, qui lui fit épouser M[lle] Émilie de Beauharnais, nièce de sa femme. Un mois après son mariage, Lavalette partit pour l'expédition d'Égypte. De retour en France vers la fin de 1799, il fut envoyé en Allemagne, pour traiter avec les cours de Saxe et de Hesse. Sous le régime impérial, il fut créé comte de l'empire, et nommé commandant de la Légion d'honneur. Il exerça les fonctions de directeur général des postes jusqu'à l'avénement des Bourbons. Le 20 mars 1815, à 7 heures du matin, il reprit sa place, et donna aussitôt des ordres pour intercepter les journaux, les dépêches ministérielles et celles du préfet de la Seine. Il rétablit sur-le-champ, sur les deux routes de Lyon, le service des postes qui avait été interrompu, et expédia en même temps un courrier à Napoléon. Dans la même journée, il fit partir d'autres courriers porteurs d'une circulaire adressée aux directeurs des postes dans les départements, dans laquelle il leur annonçait la prochaine arrivée de l'empereur à Paris, leur peignait l'enthousiasme de la capitale, et les rassurait contre les craintes d'une guerre civile. Le 2 juin, il fut nommé membre de la chambre des pairs. Après la seconde restauration des Bourbons, il fut de nouveau destitué, et son nom fut compris dans les tables de proscription du 24 juillet, au

mépris de la foi des traités ; car on sait que la convention de Paris, du 3 du même mois, portait que les individus ne pourraient être recherchés en rien, relativement aux fonctions qu'ils avaient occupées, à leur conduite et à leurs opinions politiques. Arrêté par les soins du préfet de police, M. Decaze, il fut mis en accusation, et traduit le 20 novembre, devant la cour d'assises du département de la Seine, comme prévenu de complicité dans l'attentat commis par Bonaparte contre la famille royale. Le lendemain, il fut déclaré coupable, et condamné à mort. Quand il entendit son arrêt de mort, il se tourna vers son défenseur, et lui dit : « Que voulez-vous, mon ami? c'est un coup de canon qui m'a frappé. » Le pourvoi en cassation avait été rejeté; le recours en grâce, formé par Mme de Lavalette, n'avait point été accueilli, et l'exécution était fixée au jeudi 21 décembre. Le 20 décembre la comtesse se rendit à la Conciergerie, accompagnée de sa fille, âgée de 12 ans, et de sa gouvernante. Comme à l'ordinaire, elle était arrivée en chaise à porteurs; elle était enveloppée dans un wichtchoura; un grand chapeau lui couvrait le visage. Le concierge les laissa passer, en vertu d'un permis du procureur général. Quelques instants après, l'enfant et la gouvernante se présentèrent à la grille pour sortir. Elles soutenaient de Lavalette qui, ayant revêtu les habits de sa femme, et tenant un mouchoir sur les yeux, comme pour cacher une affliction profonde, ne fut pas reconnu par le geôlier, qui se rendit, presque au même instant, dans la chambre du condamné; il n'y était plus, il était libre ; sa femme avait pris sa place. Toutes les recherches qu'on fit à l'intérieur et à l'extérieur de la prison furent inutiles. On retrouva cependant la chaise sur le quai des Orfèvres, mais elle ne renfermait que la fille du comte. Le concierge fut destitué sur-le-champ ; les barrières de Paris furent fermées, et des estafettes, porteurs du signalement du fugitif, envoyées sur toutes les routes. Quoique échappé de sa prison, de Lavalette courait encore de très-grands risques. Dans Paris, il pouvait être découvert d'un moment à l'autre; il lui importait donc de quitter au plus tôt la capitale, et de se rendre en pays étranger. Trois généreux Anglais, MM. Hutchinson, R. Wilson et Bruce, s'associèrent dans le noble projet de protéger son évasion, et lui fournirent bientôt les moyens de passer la frontière. Le 7 janvier 1816, vers les 9 heures du soir, le comte de Lavalette, revêtu de l'uniforme d'officier général anglais, se rendit chez le capitaine Hutchinson ; et le lendemain, à 7 heures du matin, il partit en cabriolet avec le général Wilson, qui s'était offert pour être son guide. Grâce à ce nouveau déguisement, il ne fut point reconnu aux barrières, et il arriva sain et sauf à Mons, où sir Wilson prit congé de lui pour retourner à Paris. De Mons, Lavalette se rendit en Bavière, et se fixa dans une maison de campagne aux environs de Munich, où il demeura près de 5 ans, vivant dans une solitude presque absolue. Enfin, il apprit qu'une ordonnance royale annulait la condamnation dont il avait été l'objet, et lui permettait de rentrer en France. Rendu à son pays et à sa famille, le comte de Lavalette mourut en mars 1830. Il a laissé 2 vol. de *Mémoires*.

**LAVALLÉE** (Joseph, et non pas Jean), littérateur, né le 23 août 1747, dans les environs de Dieppe, était d'une famille noble et portait le titre de marquis avant la révolution, dont il adopta les principes avec enthousiasme. Militaire dès sa jeunesse, il était devenu capitaine au régiment de Bretagne, infanterie; mais dans ses loisirs il cultivait la poésie, et alimentait l'*Almanach des muses* et les recueils périodiques. Il quitta le service, s'établit à Paris, et se fit remarquer parmi les membres les plus zélés du Musée national, ensuite de l'Athénée et de la Société philosophique, dont il fut longtemps secrétaire. Membre de la Légion d'honneur dès la création en 1804, il fut nommé, peu de temps après, chef de division à la grande chancellerie de cet ordre ; mais ayant perdu cette place en 1814, au retour des Bourbons, il se retira à Londres, où il mourut en février 1816. Ses ouvrages sont : *les Bas-reliefs du 18e siècle, avec des notes*, Londres (Paris), 1786, in-12; *Cécile, fille d'Achmet III, empereur des Turcs*, Paris, 1788 ; *Éloges de Léon X, de François Ier et de Pierre le Grand*, 1787; *le Nègre comme il y a peu de blancs*, Paris, 1789, in-12, etc.

**LAVARDE** (Jacques-Philippe de), chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, naquit à Paris le 14 août 1693, et mourut le 24 novembre 1760. On a de lui une *Lettre critique et historique au P. Bougerel, sur la vie de Gassendi*, Paris, 1737, in-12, et une *Réponse* sage et judicieuse à une *Lettre* de l'abbé Dinouart au sujet des hymnes de Santeul, adoptées dans quelques nouveaux bréviaires, 1748, in-8°.

**LAVARDIN** (Jean de BEAUMANOIR, plus connu sous le nom de maréchal de), naquit dans le Maine en 1551, et fut élevé auprès de Henri IV, qui n'était alors que prince de Béarn. Dès l'âge de 18 ans, il commença à porter les armes, et se trouva en 1569 au siége de Poitiers dans l'armée des huguenots. Son père, Charles de Beaumanoir, avait été un des plus zélés partisans de cette secte, et avait perdu la vie dans le massacre de la St.-Barthélemi : Jean de Beaumanoir se fit catholique à la mort de son père. Il se trouva en 1574, à la prise de St.-Lô, où il fut blessé. Lorsque le roi de Navarre quitta Paris et la cour de France, Lavardin le suivit ; mais ce ne fut ni par attachement, ni par un retour de religion. ce fut pour le soin de sa sûreté : il venait de tuer de sang-froid et par jalousie, à Lucé dans le Maine, le surintendant de la maison de la Rochefoucauld, qui faisait la cour à la dame de Lucé, jeune et riche veuve, que Lavardin voulait épouser. Il ne demeura pas longtemps auprès du roi de Navarre. La reine mère, dans le voyage qu'elle fit en 1578 à la cour de Béarn, débaucha à ce prince plusieurs de ses officiers, du nombre desquels se trouva Lavardin. En 1580, il était colonel de l'infanterie française, et prit, à la tête des troupes catholiques, Villefranche de Rouergue, Cahors, Marans. En 1587, il commanda sous le duc de Joyeuse, et se distingua à la bataille de Coutras. En 1589, par un quatrième changement, il suivit le parti de la Ligue. Mais, en 1595, il fut du nombre de ceux qui composèrent avec Henri IV. Fait chevalier du Saint-Esprit, gouverneur du Maine, et maréchal de France en 1595, il fut envoyé, en 1602, commander en Bourgogne, et contenir cette province, à la tête d'un corps d'armée, après la découverte de la conspiration de Biron. C'était un des sept seigneurs qui étaient dans le carrosse de Henri IV, quand Ravaillac

l'assassina. Lavardin remplit les fonctions de grand maître de France au sacre de Louis XIII, en 1612, et fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Il mourut à Paris en 1614.

**LAVARDIN** (Henri-Charles de BEAUMANOIR, marquis de), arrière-petit-fils du précédent, lieutenant général au gouvernement de Bretagne, né en 1643, fut chargé par Louis XIV, en 1687, de l'ambassade de Rome devenue si difficile à cause de l'affaire des franchises. A peine avait-il mis le pied dans l'État de l'Église, qu'il lui fut signifié qu'il ne serait point reçu comme ambassadeur, à moins qu'il ne renonçât au droit contesté; il poursuivit sa route et fit son entrée dans Rome comme un triomphateur. L'audience du pape lui fut refusée; il fut personnellement excommunié, et l'église où il avait fait ses dévotions le jour de Noël frappée d'interdit. Louis XIV fut indigné, le parlement de Paris protesta comme d'abus, le pontife demeura inflexible; heureusement il mourut sur ces entrefaites, et son successeur fit à la cour de France des satisfactions pour l'insulte qui lui avait été faite dans la personne de son ambassadeur. Celui-ci revint à Paris en 1689, et y mourut le 19 août 1701.

**LAVARDIN** (Jacques de), littérateur du 16e siècle, descendait d'une ancienne maison du Vendômois, différente de celle des Lavardin-Beaumanoir. Dans sa jeunesse, Jacques porta les armes et fit partie de diverses expéditions. Au retour de son premier voyage en Italie, son père lui remit un exemplaire, annoté de sa main, de la tragi-comédie de *Célestine*, en lui recommandant de la mettre en français pour l'instruction de ses frères. La guerre, qui ne tarda pas à éclater, lui fit perdre cet objet de vue; mais, à la paix, se trouvant désœuvré, dans son château du Bourot, en Touraine, il prit *la Célestine*, la relut plusieurs fois, et la publia sous ce titre : *la Célestine, fidèlement repurgée et mise en meilleure forme*, Paris, 1578, in-12. Précédemment Lavardin avait traduit de Barlesio l'*Histoire des faits et gestes de George Castriot, dit Scanderberg, roi d'Albanie*, Paris, 1576, in-4°.

**LAVARDIN** (Jean de), frère aîné du précédent, était abbé de l'Estoile, et maître ou supérieur de l'Hôtel-Dieu de Vendôme. Savant dans les langues anciennes, on lui doit des traductions de plusieurs *Opuscules* de saint Grégoire de Nazianze, des *Lettres* de saint Jérôme, du *Traité du jugement dernier*, de Salvien, etc. Pour de plus amples détails on peut consulter les *Bibliothèques* de Lacroix du Maine et Duverdier.

**LAVATER** (Louis), théologien protestant, né en 1527 à Kybourg, où son père était bailli, et mort à Zurich le 15 juillet 1586, a laissé : *De ritibus et institutis ecclesiæ Tigurinæ*, 1559; *Historia de origine et progressu controversiæ de cœnâ Domini*, 1563; la *Vie de Henri Bullinger* (son beau-père), 1576, en allemand; *De spectris lemuribus et magni atque insolitis fragoribus et præsagitionibus quæ obitum hominum, clades, mutationesque imperiorum præcedunt*, Zurich, 1570, in-12 : ce livre, assez curieux, et plusieurs fois réimprimé, a été traduit en français, 1571, in-8°.

**LAVATER** (Jean-Rodolphe), petit-fils du précédent, mort à Zurich, en 1625, dans sa 46e année, après avoir été recteur au gymnase de Hanau, devint professeur et chanoine à Zurich. Il a laissé un nombre considérable d'écrits académiques et d'autres de théologie.

**LAVATER** (Henri), médecin, né à Zurich en 1560, mort dans cette ville, professeur de mathématiques et de physique en 1623, a publié : *Defensio medicorum galenicorum adversus calumnias Angeli Gala*, 1610; *Epitome philosophiæ naturalis*, 1621.

**LAVATER** (Jean-Henri), fils du précédent et son successeur dans la chaire de mathématiques et de physique, né à Zurich en 1611, y mourut en 1691, après avoir publié une *Analyse des eaux thermales*, 1667, et des *Règlements pour la peste, destinés à l'usage de la ville de Zurich*, 1668.

**LAVATER** (Jean-Gaspard), né à Zurich le 15 novembre 1741, termina ses études au moment où ses compatriotes étaient sous l'influence de l'enthousiasme qu'y avait fait naître la lecture du poëme de Klopstock et des ouvrages philosophiques de J. J. Rousseau. Né avec une âme ardente, il débuta par un libelle virulent contre un bailli qui s'était rendu coupable de quelques actes illégaux; et tel fut l'effet de cet écrit, que les parents de l'auteur crurent devoir le faire voyager en Allemagne, où ils l'adressèrent au respectable docteur Spalding. A son retour en 1769, Lavater fut nommé diacre, et quelques années après premier pasteur de l'église de Zurich. Ami de la liberté, il fut du nombre des Suisses qui crurent voir, dans l'invasion des Français en 1798, l'occasion de réformer un grand nombre d'abus; mais quand une triste expérience lui apprit que le bien-être de la nation helvétique n'était pas le mobile qui faisait agir le Directoire français, il ne craignit pas d'écrire une lettre pleine de patriotisme et de dignité à Rewbell, protestant avec force contre les mesures arbitraires et vexatoires dont les prétendus amis de la liberté accablaient la patrie de Guillaume Tell. Lors de la reprise de Zurich par les Français en 1799, un soldat logé chez Lavater lui tira un coup de fusil dans le bas-ventre, dont il mourut le 2 janvier 1801, après 15 mois de douleurs aiguës, sans avoir voulu que l'auteur de cet assassinat fût recherché. Un seul des ouvrages de Lavater est connu hors de son pays, et c'est le plus original; il est intitulé : *Essais physiognomoniques*, 1775-78, 4 vol. in-4°; traduits en français, 1781-87, 3 vol., suivis d'un 4e après la mort de l'auteur. Moreau de la Sarthe en a donné une réimpression corrigée et augmentée, 1805-1809, 10 vol. in-8° et in-4°.

**LAVAU** (Louis-Irland de), né à Paris, se destina d'abord à la diplomatie et fut chargé de quelques missions obscures, puis il embrassa l'état ecclésiastique, acheta en 1671 le brevet de garde des livres du cabinet du Louvre, et fut reçu à l'Académie française en 1679, par le crédit de Colbert, quoiqu'il n'eût aucun titre littéraire; mais il avait facilité le mariage d'une des filles du ministre avec le duc de Montemart. Il mourut à Poitiers le 4 février 1694, n'ayant fait imprimer dans sa vie que deux *Harangues* au roi et au Dauphin, à l'occasion de la mort de la Dauphine.

**LAVAUGUYON** (Paul-François de QUELEN de STUER de CAUSSADE, duc de), pair de France, né le 30 juillet 1746, était fils unique du duc de Lavauguyon, gouverneur des 4 fils du Dauphin, fils de Louis XV. Il

porta, du vivant de son père, le titre de marquis, puis celui de duc de Saint-Mégrin. Entré au service en 1758, il fit les dernières campagnes de la guerre de sept ans. Pourvu ensuite du gouvernement de Cognac, il succéda à la pairie de son père le 4 février 1772. Il avait été jusqu'alors attaché à la cour comme l'un des menins du Dauphin, depuis Louis XVI. Il devint brigadier d'infanterie le 5 décembre 1781, puis maréchal de camp le 9 mars 1788. Déjà, en 1768, il avait publié, dans *les Éphémérides du citoyen, les Doutes éclaircis, ou Réponses aux objections de l'abbé de Mably sur l'ordre naturel des Sociétés politiques* : cet écrit, en forme de lettre, a été tiré à part à un petit nombre d'exemplaires in-12. Ces antécédents engagèrent le comte de Vergennes à désigner en 1776 le duc de Lavauguyon au choix de Louis XVI, pour être son ministre près des États-Généraux des Provinces-Unies. L'objet de sa mission était d'affaiblir la prépondérance de l'Angleterre sur la Hollande, gouvernée par un stathouder tout dévoué à cette puissance. A son arrivée en Hollande, les États-Généraux étaient en quelque sorte sous l'empire du gouvernement britannique ; tout était changé à cet égard quand Lavauguyon quitta ce pays. Le 1er janvier 1784 il fut créé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit et nommé à l'ambassade d'Espagne. Lavauguyon sut gagner la confiance et l'affection du duc de Florida-Blanca, qui dirigeait alors le cabinet de Madrid. En 1788, Charles IV, roi d'Espagne, le nomma chevalier de la Toison d'or. L'année suivante il fut rappelé en France par Louis XVI, devenu roi constitutionnel, pour prendre possession du ministère des affaires étrangères, il se retira dès le 16 juillet. L'effervescence populaire, exaltée par la prise de la Bastille, était alors à son comble. Lavauguyon se déguisa en négociant, prit un passe-port sous le nom de Chevalier, puis, accompagné de son fils aîné, le prince de Carency, se rendit au Havre avec le projet de passer en Angleterre. Les réponses de son fils, qui n'était point compris dans le passe-port, ayant paru suspectes, tous deux furent arrêtés par la municipalité du Havre. L'affaire fut déférée à l'assemblée nationale, qui, dans la séance du 1er août, sans prendre aucune décision, la renvoya au comte de Montmorin, ministre des affaires étrangères ; mais des difficultés s'élevèrent, et, quelques jours après (6 août), le comité des rapports en référa de nouveau à l'assemblée. Sur la motion de l'évêque de Langres, la Luzerne, appuyée par Sieyès et par Mirabeau, la municipalité du Havre reçut ordre de le mettre en liberté. Le roi rappela à Paris le duc de Lavauguyon et l'envoya bientôt après à Madrid en qualité de ministre plénipotentiaire. A la séance du 16 mai 1790, Charles de Lameth exprima le vœu que le président de l'assemblée instruisit le roi de l'inquiétude qu'éprouvait le corps législatif en voyant cette délicate négociation entre les mains du duc de Lavauguyon, qui s'était montré si hostile à la révolution. Lavauguyon fut rappelé et remplacé par Bourgoing ; mais longtemps il refusa de communiquer ses lettres de rappel, et ce ne fut que le 16 août qu'il demanda et obtint son audience de congé. La prolongation de son séjour en Espagne, épargna bien des périls au duc de Lavauguyon. Vers la fin de 1795, Louis XVIII l'appela à Vérone pour être un des quatre ministres qui composaient son conseil d'État. Le duc de Lavauguyon a passé pour l'auteur du plan de contre-révolution, par les moyens conciliants et politiques, qui fut suivi avec le plus d'activité durant l'année 1797. Enfin, dans le mois de mars 1798, à l'instigation de MM. d'Avaray, de Jaucourt et Flachslanden, le duc de Lavauguyon reçut l'ordre de donner sa démission. Il fut remplacé par le comte de Saint-Priest. Lavauguyon, après avoir séjourné quelque temps à Hambourg, retourna en Espagne, où sa famille était fixée depuis plus de 15 ans, et il n'en sortit qu'en 1805. A cette époque il rentra en France et y vécut, jusqu'à la restauration, dans une retraite absolue. Il avait été promu au grade de lieutenant général des armées du roi pendant l'émigration. Élevé à la pairie dès la première restauration, il professa dans la chambre des pairs des principes modérés et conciliants, et mourut le 14 mars 1828.

**LAVAUGUYON** (Paul de QUELEN de STUER de CAUSSADE, comte de), second fils du précédent, né le 24 février 1777, suivit sa famille en Espagne en 1786, entra au service de cette puissance, et prit part à la guerre contre la république en 1794 et 1795, dans un corps d'émigrés commandé par le marquis de Saint-Simon, dont il était aide de camp. Élevé au grade de capitaine, il continua de servir dans les rangs espagnols jusqu'en 1805, époque à laquelle il donna sa démission pour rentrer en France avec sa famille, il s'enrôla comme volontaire et combattit à Austerlitz. Nommé aide de camp de Murat, il fit avec lui les campagnes de 1806, 1807, 1808, et fut successivement nommé chef d'escadron et chevalier de la Légion d'honneur. Lorsque Murat fut élevé au trône de Naples, il le suivit dans ses États et fut du nombre des officiers français qui occupèrent les postes les plus brillants dans sa cour et dans son armée. Joachim le fit général de brigade et colonel général de l'infanterie de sa garde. Ce fut en qualité de son lieutenant qu'au mois de janvier 1814 il occupa la ville de Rome, à la tête de l'armée napolitaine. Après les événements de 1815, il rentra en France, et son grade lui fut conservé dans l'armée française. Il fut créé lieutenant général le 24 juillet 1816, et officier de la Légion d'honneur le 1er mai 1821. Accoutumé à la vie fastueuse d'un courtisan en faveur, le comte de Lavauguyon, réduit à la solde d'un officier général en non-activité, s'enfonça dans un abîme de dettes ; et ce fut un motif pour qu'à la mort de son père il éprouvât d'insurmontables difficultés afin d'être admis à siéger dans la chambre des pairs. A la fin de l'année 1830, il succomba au chagrin.

**LAVAUGUYON.** *Voyez* **VAUGUYON.**

**LAVAUR** (François-Louis), jésuite, supérieur de la mission des Indes, né vers la fin du 17e siècle, dans le Périgord, était établi à Pondichéry, et y prenait une part très-active aux affaires politiques, lorsque le gouvernement français choisit l'infortuné général Lally pour replacer sous son autorité cette colonie prête à lui échapper. Après s'être montré plein d'empressement à seconder les projets du général, et avoir plus tard rédigé pour la capitulation de Pondichéry des articles qui furent rejetés par le vainqueur, auquel on l'avait chargé de le présenter, il alla à Paris postuler une modique pension de 600 francs ; et à sa mort, survenue vers 1765, on trouva dans sa cassette une somme de 1,250,000 livres, tant en

papiers qu'en or et diamants. Cette même cassette renfermait deux *Mémoires* relatifs à l'affaire du comte de Lally; l'un était écrit en sa faveur, l'autre le chargeait de diverses inculpations qui ont servi de base à sa condamnation. On ignore ce que devint le premier de ces deux écrits; mais il est avéré que l'autre fut envoyé au chancelier de Maupeou par l'abbé Terray, qui avait été chargé de faire l'inventaire des papiers du jésuite défunt.

**LAVAUR** (Guillaume de), avocat au parlement de Paris, né le 11 juin 1653 à Saint-Ceré, dans le Quercy, où il mourut le 8 avril 1730, a laissé: *Histoire secrète de Néron, ou le festin de Trimalcion*, traduit avec des notes historiques, 1726, in-12; *Conférence de la Fable avec l'Histoire sainte*, 1730, 2 vol. in-12.

**LAVAUX** (Cristophe), né en 1747, fut reçu avocat aux conseils du roi en 1787, la même année que Danton. Il se montra, dès les premiers jours de 1789, opposé aux doctrines nouvelles, et au 13 vendémiaire figura parmi les sectionnaires insurgés contre la Convention. Il avait, depuis 1792, le titre d'avoué près la cour de cassation. Le retour d'un peu de calme, sous le Directoire, lui permit de se livrer aux affaires; et lorsque, sous le gouvernement de Bonaparte, les tribunaux se réorganisèrent, il eut le titre d'avocat à la cour de cassation et au conseil des prises. Le conseil des prises étant supprimé, il joignit à son titre d'avocat à la cour de cassation celui d'avocat aux conseils. Il mourut en 1836, il s'était fait connaître par divers ouvrages de jurisprudence: *Exposition de l'esprit des lois concernant la cassation en matière civile*, Paris, 1809, 1 vol. in-12; *Traité sur les faillites*, Paris, 1812, 1 vol. in-12; *Manuel des tribunaux et des arbitres en matière de commerce et de manufactures*, Paris, 1813, in-12.

**LAVEAUX** (Jean-Charles THIBAULT de), homme de lettres, né à Troyes le 17 novembre 1749, fut, au sortir de ses études qu'il fit à Paris, professeur de langue française à Bâle. S'étant rendu ensuite à Stuttgard, il y fut nommé professeur de littérature française et membre de l'université Caroline; enfin il alla occuper une chaire à l'université de Berlin, qu'il habitait au commencement de la révolution dont il embrassa les principes, et d'où il entretint quelque temps une correspondance avec plusieurs savants, notamment avec Raynal. Ne voulant point demeurer étranger aux grands mouvements qui s'opéraient en France, et dont, comme tant d'autres, il espérait un résultat favorable, il vint s'établir à Strasbourg, où il accepta la rédaction du journal que le libraire Treuttel venait d'y créer sous le titre de *Courrier de Strasbourg*. Ses opinions politiques lui suscitèrent bientôt de la part du maire Dietrich une répression quelque peu arbitraire, et dont plus tard il se vengea cruellement en dénonçant Dietrich, qu'il ne cessa de poursuivre, et qu'il finit par conduire à l'échafaud. Venu à Paris avant le 10 août 1792, il occupa successivement divers emplois, après l'établissement du régime républicain, fut quelque temps rédacteur en chef du *Journal de la Montagne*; et, las enfin de cet emploi autant que des récriminations et des périls même auxquels il l'avait exposé, il s'en tint aux occupations plus douces vers lesquelles l'entraînait son goût. Après le 18 brumaire, il sortit des bureaux de la préfecture pour remplir les doubles fonctions de chef de division et d'inspecteur général des prisons et hospices du département de la Seine, et il les conserva jusqu'à la seconde restauration. Ce laborieux écrivain est mort à Paris le 15 mars 1827, laissant un grand nombre de traductions de l'allemand, et plusieurs ouvrages estimables, entre autres: *OEuvres de Hedlinger, avec explications*, 1776, 2 vol. in-fol.; *Entretiens avec les enfants sur quelques histoires de la Bible*, traduits de l'allemand, 1782, in-8°; *les Nuits champêtres*, 1783, in-8°; *le Maître de langue, ou Remarques instructives sur quelques ouvrages français écrits en Allemagne*, 1783, in-8°, *Cours théorique et pratique de langue et littérature française*, Berlin, 1784, in-8°; *Dictionnaire français-allemand et allemand-français*, 1784-85, 2 vol. in-8°; 4° édition, 1789; *Vie de Frédéric II, roi de Prusse*, 1788-89, 7 vol. in-8°, dont 3 de *Correspondances*, etc.; *Dictionnaire de l'Académie française*, nouvelle édition, 1803, 2 vol. in-4°: cette publication occasionna un procès célèbre; *Nouveau dictionnaire de la langue française*, etc., 1820, 2 vol. in-4°; *Dictionnaire raisonné des difficultés grammaticales et littéraires de la langue française*, 1822, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire de la langue française, extrait du Nouveau Dictionnaire*, etc., 1825, 2 vol. in-8°; *Nouveau dictionnaire portatif de la langue française*, etc., 1825, in-16; *Dictionnaire synonymique de la langue française*, etc., 1826, in-8°.

**L'AVERDY.** *Voyez* **AVERDY** (l').

**LAVERNE.** *Voyez* **DUBOY** et **VERNE.**

**LAVIELLE** (Bernard), jurisconsulte, né à Oleron en 1752, mort à Pau en 1829, signala ses débuts au barreau en sauvant la tête d'un innocent, qu'une coïncidence fatale de circonstances semblait désigner au glaive des lois. Il défendit avec un égal bonheur et un rare courage les victimes des troubles révolutionnaires. Ses consultations furent très-recherchées. Depuis la réorganisation de l'ordre des avocats, il en fut toujours le bâtonnier. Son désintéressement était devenu proverbial, et après plus de 50 années de travaux assidus, il n'a laissé à ses enfants que le modeste héritage qu'il recueillit lui-même de son père.

**LAVIGNE** (Guillaume), gentilhomme breton, vivait dans le 16° siècle. Accompagné de cinq autres gentilshommes de la province de Bretagne, calvinistes comme lui, il surprit, le 15 janvier 1577, la ville de Concarneau, dans le diocèse de Quimper, dont elle n'est éloignée que de 4 lieues. Mais ils ne purent s'y maintenir plus de six jours; les ligueurs reprirent la ville et tuèrent tous les calvinistes. On a de lui: *Ample Discours de la surprise de la ville de Conq, près de Vannes, pays de Bretagne, par ceux de la religion, ensemble de la reprise de la dicte forteresse par ceux du pays, le mardy ensuivant, avec le nombre des morts, tant d'une part que d'autre; plus une particulière description, tant des mœurs des incoltes et habitants que de l'advenue des forts du dict pays. A Paris pour Pierre Laurent, libraire, tenant son ouvroir sur la Mégisserie*, 1577, *avec permission*, in-8°.

**LAVIGNON** (dom Pulchrone), bénédictin de Saint-Vannes, mort en 1660, abbé de Saint-Avold dans la Lorraine allemande, eut à soutenir contre un prêtre nommé Anglure de Bourlemont, au sujet de la validité de sa no-

mination, un procès fameux sur lequel dom Calmet a donné d'amples détails. Frappé d'excommunication, condamné par contumace à payer à la chambre apostolique une amende de 500 écus d'or, et à servir pendant 7 ans sur les galères du pape, Lavignon, nonobstant le jugement rendu contre lui par la cour de Rome sur les poursuites de son compétiteur, qu'elle-même avait nommé, fut réintégré et maintenu dans son abbaye par décision des états généraux auxquels s'unirent le clergé et les diverses cours de la province.

**LAVIGNY** (Pierre), né à Langres, à la fin du 15e siècle, entra à Mâcon dans l'ordre des dominicains. Il eut quelque réputation comme prédicateur et comme poëte. Ses principaux ouvrages sont : *Ovidii Metamorphoseos libri moralisati cum pulcherrimis fabularum præcipuarum figuris*, per P. Lavinium, Lyon, 1510; *Officium B. Rochi nocturnum diuturnumque*, 1510, in-16; *J. Marii Belgæ elucidationes Gallicanæ Trojanæque*, Paris, 1521 : c'est la traduction des rêveries de Lemaire de Belges.

**LAVILLEHEURNOIS.** *Voyez* **VILLEURNOY.**

**LAVIROTTE** (Louis-Anne), né en 1725 à Nolay, en Bourgogne, fut envoyé à Paris pour étudier la médecine; y prit ses grades et devint docteur-régent de la Faculté. Il mourut le 3 mars 1759. Depuis 1750 il était attaché à la rédaction du *Journal des Savants*, et il a aussi travaillé au recueil intitulé : *Collection académique*. Lavirotte n'a publié qu'un ouvrage de sa composition : *Observations sur une hydrophobie spontanée, suivie de rage*, Paris, 1757, in-12; mais il a donné plusieurs traductions estimées.

**LAVISCLÈDE.** *Voyez* **VISCLÈDE.**

**LAVOISIER** (Antoine-Laurent), célèbre chimiste, né à Paris le 16 août 1743, fit ses études au collége Mazarin, et obtint de son père, lorsqu'il en fut sorti, de se livrer entièrement à son goût pour les sciences. Il les étudia toutes : astronome avec la Caille, chimiste avec Rouelle, botaniste avec Bernard de Jussieu, il n'avait pas 20 ans lorsqu'il remporta le prix proposé par l'Académie des sciences *sur un meilleur mode d'éclairage à donner à la ville de Paris*. On assure que ce jeune savant s'enferma 6 mois dans une chambre tendue de noir, pour rendre ainsi ses yeux plus sensibles aux différentes intensités de la lumière des lampes. Cependant il présentait à l'Académie plusieurs *Mémoires* intéressants, un entre autres *sur les couches des montagnes*, et ce corps savant l'appela à remplir, quand il avait à peine 25 ans, la place d'associé, vacante par la mort de Baron. Le premier de tous les chimistes, Lavoisier renversa l'existence du *phlogistique*, prétendu principe de combustion que l'autorité de Becher et de Stahl avait accrédité. Il démontra jusqu'à l'évidence que la calcination des métaux est due à leur combinaison avec l'air, puisque cette partie d'air, ainsi absorbée, est respirable; enfin qu'elle est précisément et exclusivement la partie respirable de l'air. Cavendish avait découvert que la combustion de l'air inflammable donne de l'eau pour produit. Suivant cette idée féconde, Lavoisier établit par de belles expériences que l'eau peut se décomposer en air inflammable et en air respirable, et il appliqua bientôt cette donnée à tous les êtres des trois règnes de la nature. Ce furent là les bases d'une nouvelle science; alors seulement la chimie cessa d'être une suite de rêveries d'adeptes. De nouvelles choses exigeaient de nouveaux mots : en 1787 Lavoisier fit paraître sa *Méthode de nomenclature chimique*, et mit le sceau à sa réputation en publiant un *Traité élémentaire de chimie*, 1789, 2 vol. in-8°, avec des planches dues à Mme Lavoisier, et qui représentaient les instruments et les machines exécutés sous les yeux et par les conseils de son mari. Quelque importants que fussent les services rendus par Lavoisier, ce n'était là que le prélude de découvertes plus importantes; il ne put ni les perfectionner par l'expérience, ni les immortaliser par la publication. Lavoisier était fermier général, et ceux qui battaient monnaie sur la place de la Révolution, n'avaient garde d'oublier les financiers auxquels on supposait des richesses immenses. Arrêté sur la déposition d'un misérable qui devait tout à la générosité de M. Paulze, son beau-père, Lavoisier fut condamné avec 28 de ses collègues : on l'accusait entre autres choses d'avoir trop fortement humecté le tabac mis en vente par la ferme générale. Lavoisier demanda qu'il lui fût accordé un délai de quelques jours pour terminer plusieurs expériences sur la transpiration et la respiration : « *Nous n'avons plus besoin de savants*, » répondit le barbare président de l'assemblée, et le premier chimiste de l'Europe, l'honneur de la France, par son génie, porta sa tête sur l'échafaud le 8 mai 1794.

**LAW** (Jean), né à Édimbourg en 1671, était fils d'un orfévre-banquier, et annonça de bonne heure une habileté singulière pour la science des calculs, qui lui procura les moyens de gagner beaucoup d'argent à toute sorte de jeux. Ayant tué en duel un sieur Wilson, son rival, il fut contraint de quitter Londres en 1694, et le désir d'obtenir sa grâce fut sans doute le premier motif qui lui fit inventer son trop fameux système. Après l'avoir en vain présenté au parlement d'Écosse et à celui d'Angleterre, il passa sur le continent, visita la France, la Suisse et l'Italie, jouant partout avec bonheur, offrant son plan à tous les souverains, et se voyant partout rebuté, jusqu'à ce qu'enfin, Louis XIV étant mort, le régent lui accorda en 1716 des lettres patentes avec le privilége d'établir une banque générale, dont le fonds serait de 6,000,000 divisés en 12,000 actions de 500 francs chacune, et le but de faciliter les affaires par l'escompte à raison d'un 1/4 par mille. C'était fort bien jusque-là, mais on ne s'y arrêta pas : un arrêt du conseil (1717) joignit à la Banque une compagnie de commerce du Mississipi, à laquelle on accorda la propriété du Sénégal et le privilége exclusif du commerce de la Chine; on créa alors 25,000,000 d'actions, et l'on mit en circulation une quantité démesurée de billets. En 1719 la banque de Law acquit encore les priviléges de l'ancienne compagnie des Indes; elle possédait déjà celui de l'affinage des métaux, de la fabrication des espèces, de la vente du tabac, et enfin elle fut déclarée Banque royale, et son chef nommé contrôleur général des finances. Un délire, ou plutôt une fureur aveugle, s'était emparée de la nation : le commerce, l'agriculture, les arts, parurent des moyens trop lents de s'enrichir; prêtres, nobles, bourgeois, artisans, tout se mit à spéculer; les actions furent portées au delà de 20 fois leur valeur première. Un tel état de

choses ne pouvait durer : les moins imprudents ouvrirent les yeux ; on se hâta de vendre au moins autant que l'on s'était empressé d'acheter ; des arrêts irréfléchis précipitèrent la chute du système que l'on voulait en vain soutenir ; la déconfiture fut complète. Le parlement, qui n'avait cessé de protester, lança un mandat contre Law ; le régent, pour le sauver, le nomma ministre de France en Bavière ; il y resta jusqu'à la mort de son protecteur ; alors il se rendit en Angleterre, repassa sur le continent, et mourut à Venise en 1729, dans un état voisin de misère. On a publié les *OEuvres de Law* (traduites de l'anglais par de Senovert), Paris, 1790, in-8°. L'ouvrage le meilleur et le plus récent sur Law et son système est celui de M. Thiers dans l'*Encyclopédie progressive*, année 1826.

**LAW** (Edmond), prélat anglais, né dans le comté de Lancastre en 1705, mort évêque de Carlisle en 1787, a publié une traduction de l'ouvrage de King, *Sur l'origine du mal ;* une édition du *Trésor* de Henri Estienne ; une édition des *OEuvres de Locke*, en 3 vol. in-4°, etc.

**LAW** (Guillaume), ministre dissident, né dans le comté de Northampton en 1686, mort en 1761, a publié un grand nombre d'ouvrages de théologie et de controverse qui ont été réunis en 9 vol. in-8°, et parmi lesquels nous citerons : *A Serious call to a devout and holy life ; A pract. Treatise on christ. perfection.*

**LAWRENCE** (Jean), écrivain anglais, né en 1756 à Colchester, dans le comté d'Essex, montra de bonne heure un vif penchant pour la littérature, et à 10 ans, écrivait déjà passablement en vers et en prose. Une affection nerveuse dont il fut atteint éteignit son imagination, et le priva même, par intervalles, de l'usage de la mémoire. Les instances de sa mère l'ayant décidé à se rendre chez un ami de sa famille à Ipswith, pour y apprendre le commerce du blé, et ensuite la nouvelle méthode de culture suivie à Suffolk, il resta quelque temps dans cette dernière ville, où il puisa les premiers éléments de ces vastes connaissances en agronomie, qu'il répandit plus tard par ses écrits. Il mourut vers 1836. Il avait publié en 1814 plusieurs écrits sur des matières politiques, sur l'esclavage des noirs et sur la prostitution. Quelque temps après, il fit paraître 2 vol. de mélanges et un vol. intitulé : *Rights and remedies, or the Theory et practise of politics*, qu'il dédia au comte de Stanhope. On a du même auteur : *A philosophical, and practical treatise of horses and the duties of man towards the brute creation*, 1798, 2 vol. in-8° : 3e édition, 1809 ; *The new farmers's calender*, 1799, in-8° ; cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions ; *The modern land Steward*, 1802, in-8° ; *A general treatise of castle management, and medicine*, 1802, in-8° ; *The farmer pocket calendar*, 2e édition, 1818, in-8° ; *History of the horse and declination of the race horse*, 1810, in-4°. Les ouvrages suivants ont été publiés par l'auteur sous des noms pseudonymes : *Mowbray on Poultry*, 1818, in-8° ; *British Field sport's by W. H. Scott*, 1818, in-8° ; *The sportsman's repository*, 1819, in-8° ; *Description for a similar work*, 1820, in-8°.

**LAWRENCE** (sir Thomas), né à Bristol le 9 mai 1769, fut un enfant précoce. Son père, successivement avoué, poëte, déclamateur, histrion, receveur de l'accise, et enfin aubergiste au bourg de Devizes dans le Wiltshire, donnait son fils en spectacle à ses pratiques pour achalander son auberge, et lui faisait réciter des tirades de Shakspeare ou de Milton, et dessiner des portraits qu'il traçait fort ressemblants. Thomas venait d'atteindre sa 10e année quand son père, qui avait fait de mauvaises affaires dans son auberge, quitta le bourg de Devizes et s'établit à Oxford. Là Thomas fit des portraits d'abord pour 12 francs, puis pour 2 guinées et demie. Il passa à Bath et, au milieu de ses succès d'atelier, voulut tenter la carrière dramatique. Son père contribua à le faire échouer. En 1787, Thomas se rendit à Londres, s'y livra à des études sérieuses, et parvint à un haut degré de réputation et de fortune. Nommé premier peintre du roi, en remplacement de Joshua Reynolds, il succéda à Benjamin West dans la présidence de l'Académie royale des beaux-arts de Londres, et mourut le 7 janvier 1830, d'ossification des gros vaisseaux du cœur. En 1814, lorsque les souverains coalisés visitèrent l'Angleterre, Lawrence fut chargé d'exécuter leurs portraits. Il visita ensuite les différentes cours de l'Europe, et son pinceau reproduisit les traits des têtes couronnées et des personnages les plus illustres. On trouve des détails intéressants sur la vie et le caractère de Lawrence dans le *Juvenile library*, le *Gentleman's Magazine*, la *Literary Gazette*, le *Journal de la Cour*. Les meilleures notices sont dans l'*Obituary* pour 1831, publié à Londres, chez Longman, et dans l'*Histoire des peintres, sculpteurs et architectes* d'Allan Cunningham.

**LAXMANN** (Adam), officier russe, était lieutenant d'infanterie, et en garnison à Irkoutsk, en Sibérie, lorsque, en 1792, il fut chargé par le gouverneur général de ce pays d'une mission importante. Un négociant japonais avait été jeté, avec son navire et sa cargaison de grains, sur Amtchika, l'une des îles Aléoutiennes, entre l'Asie et l'Amérique. Échappé à la mort avec son équipage, le Japonais fut conduit au Kamtchatka, puis à Okhotsk, port de la Sibérie, sur le grand Océan, et enfin à Irkoutsk. Les Japonais se montrèrent si satisfaits du bon accueil qu'ils avaient reçu des Russes, que l'impératrice Catherine II voulut essayer s'il ne serait pas possible de profiter de cette circonstance pour lier des relations de commerce avec un empire qui n'en entretient qu'avec une seule nation européenne, les Hollandais. Le gouverneur jeta les yeux, pour remplir les intentions de sa souveraine, sur Laxmann, en qui il avait reconnu beaucoup d'intelligence, de circonspection et d'habileté. Cet officier partit aussitôt d'Irkoutsk avec les Japonais. Le 13 septembre il fit voile d'Okhotsk, sur la gabarre *la Catherine*, commandée par Lovsov. Le 9 septembre 1793, il se retrouva parmi ses compatriotes à Okhostsk, et fut, ainsi que ses compagnons de voyage, récompensé par Catherine II, quoiqu'il n'eût pas atteint le but que l'on s'était proposé par cette expédition. Sa relation, insérée dans les *Éphémérides géographiques*, de Weimar, cahier de juin 1805, a été traduite en français par Eyriès, et ajoutée à la relation du voyage de Broughton.

**LAY** (Benjamin), célèbre quaker anglais, mort en 1760, âgé de 60 ans, à Abington, près de Philadelphie, ne s'est pas uniquement distingué par l'âpreté de caractère et par la singularité de mœurs commune à tous ceux de cette secte bizarrement philanthropique ; il s'est réel-

lement placé au rang des bienfaiteurs de l'humanité par les constants efforts qu'il fit pour discréditer l'esclavage dans la Pensylvanie. Après sa mort, Antoine Benazet termina et mit au jour un ouvrage que dès 1757 Lay avait écrit dans ce but honorable. On rapporte que Franklin, auquel il en avait présenté le manuscrit pour qu'il se chargeât de le publier, lui ayant représenté que son ouvrage était écrit sans ordre, il répliqua avec son sang-froid ordinaire : « Cela ne fait rien ; imprimez toujours, et commencez par où vous voudrez. »

**LAY**, dit **LAYS** ou **LAÏS** (François), né le 16 février 1758 à Barthe-de-Nestés près de Comminges, fut élevé dans le monastère de Guaraison, où il reçut les premières leçons de musique. Il eut d'abord le dessein d'embrasser l'état ecclésiastique : la beauté de sa voix l'en détourna. Les succès qu'il obtint à Bordeaux parvinrent à la cour; une lettre de cachet lui enjoignit de se rendre à Paris, et il fut admis à l'essai à l'Opéra. En 1779, il commença ses débuts, qui furent heureux. L'année suivante, il fut attaché aux concerts de la reine. Il avait une voix de ténor grave, assez de chaleur dans certains morceaux de Gluck, de Piccini et de Sacchini, mais il manquait des principales qualités d'un acteur. Ses ornements étaient de mauvais goût, et il ignorait à peu près les éléments de l'art du chant. La beauté de sa voix se conserva jusque dans un âge fort avancé. Nommé professeur au Conservatoire de 1795 à 1797, il rentra en 1819 à l'école de chant, et obtint sa retraite en 1826, époque à laquelle il alla se fixer à Ingrande, où il mourut en mars 1831.

**LAYA** (Jean-Louis), de l'Académie française, né à Paris le 4 décembre 1761, d'une famille originaire d'Espagne, sortait du collége lorsqu'il publia avec Legonvé, son condisciple, un recueil d'héroïdes sous le titre d'*Essais de deux amis*. En 1789 il fit paraître des écrits de circonstance : *Voltaire aux Français sur leur constitution*, et *la Régénération des comédiens en France, ou leurs droits à l'état civil*. L'année suivante il fit représenter *les Dangers de l'opinion*, drame en 5 actes et en vers, dont le succès commença la réputation de l'auteur. *Jean Calas* obtint un succès encore plus prononcé. La comédie de *l'Ami des lois*, dont la première représentation eut lieu le 2 janvier 1793, 19 jours avant le supplice de Louis XVI, n'est pas une bonne pièce, mais c'était une protestation contre la tyrannie révolutionnaire, et l'on sut gré à Laya de son courage. La pièce fut dénoncée et l'auteur jeté dans les cachots de la Terreur, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Il rédigea pour Courtois : *le Rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre ; la Motion d'ordre*, qui fit fermer le club anarchique du Manége, et *l'Opinion* prononcée à la tribune par ce conventionnel pour la restitution des biens des condamnés. Sous le consulat il voulut embrasser la carrière administrative, mais ses services furent dédaignés. Alors il entra dans l'instruction publique, et fut successivement professeur au lycée Charlemagne et au lycée Napoléon ; il remplaça Delille à la faculté des lettres, Choiseul-Gouffier, en 1817, à l'Académie française, et mourut le 25 août 1833. Indépendamment des trois ouvrages déjà cités, il a fait représenter *les deux Stuarts*, *une Journée du jeune Néron*, *Falkland*. On lui doit encore : *Épître à un jeune cultivateur*, et plusieurs autres morceaux de poésies dans lesquels la justesse de l'expression est toujours unie à la morale la plus pure. Laya concourut à la rédaction de plusieurs journaux, et donna pendant 15 ans des *Articles* de littérature au *Moniteur*. On a publié en 1833 les *OEuvres complètes de J. L. Laya*, avec une notice par ses fils, 5 vol. in-8°.

**LAYMANN** (Paul), jésuite, natif de Deux-Ponts, enseigna la philosophie, le droit canon et la théologie en divers colléges d'Allemagne, et mourut à Constance, en 1635, à l'âge de 60 ans. L'empereur Ferdinand II ayant ordonné en 1629 que tous les biens ecclésiastiques dont les protestants s'étaient emparés fussent restitués aux églises qui en avaient été dépouillées, le P. Laymann fut chargé par sa compagnie d'écrire pour prouver que les ordres dont les monastères avaient été détruits n'étaient point dans le cas de participer à cette restitution, parce que les biens de chaque couvent lui appartenaient en propre, et qu'ainsi il fallait convertir ces fonds en établissements de colléges et de séminaires pour la Société. Il ajoutait que les biens enlevés aux jésuites n'étaient pas dans le même cas, attendu que toutes leurs maisons ne formaient ensemble que les parties intégrantes d'un même corps gouverné par un seul chef, lequel, étant seul propriétaire de tous les biens, peut toujours en réclamer la possession, quelque sort qu'aient subi les maisons particulières, qui ne jouissent qu'à titre de destination, sans propriété. Ce principe fut vivement attaqué par dom Lay, bénédictin allemand, et fortement soutenu par les jésuites Lavarda, Mangion et Crusius, qui vinrent au secours de leur confrère. Ce principe est devenu funeste à ceux qui l'avaient avancé, par l'usage qu'en ont fait les parlements pour juger, dans la fameuse affaire des Lioncy, que tout l'ordre était solidaire des dettes contractées par une maison ou par un particulier avoué de ses supérieurs. Outre les ouvrages composés par Laymann à cette occasion, on a de lui : *Théologie morale et canonique*, 1 vol. in-folio, souvent réimprimé.

**LAYS**, acteur de l'Opéra. *Voyez* **LAY**.

**LAZARUS**, prince de Servie, s'étant mis l'an 1386 de J. C. (788 de l'hégire) à la tête des Valaques, des Hongrois, des Dalmates et autres peuples chrétiens qui n'avaient point encore subi le joug des musulmans, marcha contre Amurath Ier, perdit la bataille de Cassovie, et fut fait prisonnier. Mais, au milieu même de sa victoire, le sultan ayant été assassiné par un soldat chrétien qui prétendait venger ainsi son prince et son pays, ce dévouement aveugle ne fit qu'accélérer la perte de Lazarus. Bazajet Ier, fils et successeur d'Amurath, immola ce prince comme une victime aux mânes de son père.

**LAZERI** (le P. Pierre), savant jésuite, naquit en 1710, à Sienne. Placé par ses supérieurs à Rome, il y remplit plus de 20 ans, de la manière la plus brillante, la chaire d'histoire ecclésiastique et la place de bibliothécaire du collége romain. Il enrichit de notes et de préfaces la belle édition des *OEuvres du pape Benoît XIV*, publiée par Emmanuel Azevedo. Ce pontife nomma Lazeri membre de la congrégation de l'*Index*, et le chargea de l'examen des ouvrages en langues orientales qui s'imprimaient par les soins de la Propagande. A la suppression des jésuites il fut conservé dans tous ses emplois,

mais il s'en démit volontairement pour accepter la place de théologien et de bibliothécaire du cardinal Zelada, son protecteur. Il mourut à Rome, au mois de mars 1789. Outre quelques opuscules, qui n'offrent que peu d'intérêt, et dont on trouvera les titres dans le *Supplement. bibliothec. Soc. Jesu*, on a de lui : *Theses selectæ ex historia ecclesiastica : de persecutionibus in Ecclesiam excitatis ævo apostolico*, Rome, 1749, in-4°; *De factis sæculi V*, ibid., 1751 ; *De arte critica et generalibus ejus regulis ad historiam ecclesiasticam relatis*, ibid., 1754; *De conciliis romanis prioribus quatuor Ecclesiæ sæculis*, ibid., 1755; *De vera et falsa traditione historica*, ibid., 1755; *De hæresi Marcionitarum*, ibid., 1755; *De falsa veterum christianorum rituum a ritibus ethnicorum origine*, ibid., 1777.

**LAZERME** (Jacques), célèbre médecin, né au Pouguet, dans le Languedoc, en 1676, fut professeur de médecine à Montpellier, et l'un des plus habiles praticiens de son temps. On a de lui : *Tractatus de morbis internis capitis*, Amsterdam, 1748, 2 vol. in-12; *Curationes morborum*, Montpellier, 1751, 2 vol. in-12; *De suppurationis eventibus*, 1724, in-8°; *De febre tertiana intermittente*, 1731, in-8°. Lazerme mourut au mois de juin 1756.

**LAZIUS** (Wolfgang), savant médecin et historien de l'empereur Ferdinand Ier, né à Vienne en 1514, mort le 19 juin 1565, a laissé un grand nombre d'ouvrages qui ont été recueillis à Francfort, 1698, 2 vol. in-fol., et dont les plus importants sont : *Viennæ-Austriæ, seu rerum viennensium commentarii*, etc., Bâle, 1546, in-fol.; *De gentium aliquot migrationibus, sedibus fixis, reliquiis, linguarumque initiis et immutationibus ac dialectis, lib. XII*, ibid., 1557, 1572, et Francfort, 1600, in-fol.

**LAZOWSKY**, révolutionnaire polonais, se réfugia en France vers 1784, et se rendit à Paris, où, protégé par le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, il fut nommé à une des quatre places d'inspecteur des manufactures qui venaient d'être créées par M. de Calonne. Nommé capitaine de garde nationale dans son quartier, ce fut lui qui dirigea l'attaque de l'artillerie des fédérés bretons contre le château des Tuileries dans la journée du 10 août 1792. Il ne se montra pas moins furieux dans les massacres de septembre. Lazowsky se rendit ensuite à Versailles avec Fournier l'Américain, et tous les deux y dirigèrent les massacres des prisonniers d'Orléans. Nommé alors membre du comité d'insurrection de la commune, il se fit remarquer par sa violence, au milieu même des plus forcenés jacobins. Après avoir demandé plusieurs fois, au nom des sections de Paris, la proscription des députés de la Gironde, il fut lui-même décrété d'arrestation, sur la proposition de Vergniaud, dans le mois de mars 1793. Le parti de la Montagne le défendit avec beaucoup de chaleur, et il ne fut point arrêté. S'étant retiré à Vaugirard, il y mourut presque subitement d'une fièvre inflammatoire. Sa mort causa de vifs regrets au parti de la Montagne, et Robespierre ne dédaigna pas de prononcer sur sa tombe une espèce d'oraison funèbre.

**LAZZARA** (le chevalier Nicolas) naquit à Padoue, en 1744. Créé chevalier de Malte en naissant, il fit de très-bonnes études, et se voua par goût à l'archéologie. Il réunit d'abord plus de 2,000 gravures, les plus anciennes et les plus belles, de Montegna, d'Albert Durer et de Marc-Antoine, de Bervic, de Morghen, de Longhi, de Toschi, dont il se procura toujours les épreuves avant la lettre. Dans un voyage qu'il fit à Rome, en 1783, il se lia d'amitié avec Ennio Visconti, puis avec Canova, Milizzia, Monti, etc. Il alla ensuite à Naples pour y voir les riches et précieuses collections de bronzes, que les ruines d'Herculanum et de Pompeïa fournissent en abondance. Au retour de son voyage, en 1787, le chevalier Lazzara coordonna ses collections d'une manière scientifique. Obligé d'aller à Malte en 1789, pour faire son service en qualité de chevalier, Lazzara n'y resta qu'un an, et, dès l'année 1791, il voyagea dans la Dalmatie. A son retour à Padoue, il assista aux séances de l'Académie à laquelle il appartenait dès sa fondation. Sa maison y fut le rendez-vous des Cesarotti, des Sibiliato, Valsechi, Caldani, Marsili, Carburi, Stratico, etc. En 1793, la république de Venise le nomma inspecteur et surintendant des objets d'arts dans l'arrondissement de Padoue. Lazzara mourut des suites d'une paralysie de la vessie, le 11 février 1833, à Padoue.

**LAZZARELLI** (Louis), philosophe et poëte latin, naquit en 1450 à San-Severino, dans la Marche d'Ancône, et mourut le 23 juin 1500. On a de lui : *Crater Hermetis*, traduit en français par Gabriel du Préau, sous ce titre : *le Bassin d'Hermès*, auquel il est traité de la manière de connaître Dieu et soi-même, Paris, 1549-1557, in-8°; *Asclepii seu Æsculapii definitiones ad Ammonem regem e græc. in lat. traductæ; Bombyx, carmen*, Bâle, 1518, in-4°; dans un Recueil de poésies, Jesi, 1765, grand in 8°, etc.

**LAZZARELLI** ou **LAZZERELLI** (Jean-François), poëte italien, naquit en 1621 à Gubbio, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses cours, il reçut le laurier doctoral à la faculté de droit, et accepta les fonctions d'auditeur du cardinal Carpegna, qui le tinrent quelque temps à Rome. Des intérêts de famille l'ayant rappelé dans sa patrie, il en fut nommé gonfalonier. Il remplit ensuite la charge d'auditeur général de la légation de Ferrare, puis celle d'auditeur de rote à Pérouse, à Macerata, à Bologne, etc. Charmé de ses talents, le duc de la Mirandole, voulant l'attacher à sa petite cour, le fit son conseiller et lui accorda toute sa confiance. Lazzarelli, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique et fut bientôt pourvu de la prévôté du chapitre, très-riche bénéfice. Il mourut à la Mirandole en 1694. Lazzarelli n'est guère connu que par *la Ciceeide legitima*, suite de sonnets dans lesquels il tourne en ridicule D. Ciccio (Arrighieri), son collègue, dont il paraît qu'il avait eu à se plaindre, Paris, 1692, in-12. Les autres ouvrages de Lazzarelli sont disséminés dans les mémoires des Sociétés littéraires ou dans les *Raccolte* de son temps. Une *Vie* exacte et érudite de ce poëte a été publiée par l'abbé Sébastien Ranghiasci.

**LAZZARI**. *Voyez* **BRAMANTE**.

**LAZZARINI** (Grégoire), peintre, né à Venise en 1655, mort en 1730, fut élève de Salvator-Rosa ; mais il n'en adopta pas la manière sombre et sauvage, et la bannit même presque entièrement de l'école vénitienne. Cet artiste est surtout célèbre pour la beauté de son coloris. On regarde comme ses chefs-d'œuvre le *Triompho*

*de Morosini, surnommé le Péloponésiaque,* et un *saint Laurent Giustiniani.* P. Peiroleri a gravé d'après lui *Moïse sauvé des eaux* et *la Charité romaine;* Wagner, une *Fête à Bacchus.*

**LAZZARINI** (Dominique) naquit en 1668, d'une famille noble, au château de Morro, près de Macerata, dans la Marche d'Ancône. Ayant perdu son père dès son bas-âge, il dut à sa mère, Louise Gasparini, une éducation si soignée, qu'à 19 ans il obtint le bonnet de docteur en théologie et en jurisprudence. Il se consacra entièrement à la littérature; mais, ayant critiqué hautement la méthode d'enseignement grammatical adopté par les jésuites, il alluma, entre eux et lui, une guerre qu'il soutint avec opiniâtreté. En 1690, Lazzarini fut nommé professeur de jurisprudence à l'université de Macerata, et, comme il avait médité les œuvres de saint Augustin, il fut promu, l'année suivante, à la chaire de droit canonique. En 1711, il fut appelé à l'université de Padoue pour y occuper la chaire de littérature grecque et latine. Il mourut à Padoue, le 12 juillet 1734. Sa *Vie* littéraire a été écrite par Fabroni. Outre quatre sonnets que l'on trouve dans la collection de Gobbi, on cite : *la Sanese* (la Siennoise), comédie en prose et en vers, Venise, 1734; *Rime di Domenico Lazzarini*, 1736, in-8°; *l'Elettra di Sofocle*, Bologne, 1737, in-8°; *Osservazioni sopra la Merope del Maffei*, Rome, 1743, in-4°; *Tre lettere nelle quali si prova che Verona apparteni ai Cenomani*, Brescia, 1745, in-8°; *Note ed osservazioni al Lucrezio Caro di Alessandro Marchetti*, Londres (Venise), 1764, 2 vol. in-8°.

**LAZZARINI** (le chanoine Jean-André), peintre, né à Pezaro en 1710, mort en 1786, fut élève de François Mancini. Son ouvrage capital est un grand tableau placé dans la chapelle des comtes de Fantuzzi, à Gualda, diocèse de Rimini. Il y a représenté *la Vierge et l'enfant Jésus, deux anges ayant près d'eux, d'un côté sainte Catherine, et de l'autre le bienheureux Marc Fantuzzi, franciscain.* Lazzarini est auteur de plusieurs traités et dissertations sur différentes parties de son art; ils ont été réunis et publiés à Pezaro en 1806.

**LEADE** (Jeanne), célèbre mystique anglaise, née en 1623, morte le 19 août 1704, fit d'abord partie d'une société d'illuminés présidée par le médecin Jean Pordage; mais bientôt, portant dans la nouvelle doctrine toute l'ardeur naturelle à son sexe, elle devança son maître et sut exciter son admiration et celle de ses condisciples. Pordage avait publié un livre intitulé : *Sophie;* Jeanne vit dans cette *Sophie* la sagesse divine. Plus tard elle fonda le culte des *philadelphes*, et occupa un rang distingué parmi les *théosophes*, société d'illuminés paisibles qui se répandit en Angleterre, en France, et surtout en Allemagne. Embarrassé d'expliquer le degré de perfection auquel Jeanne était parvenue, le rêveur Kirchberger pense qu'elle avait la faculté de se *somnambuliser* elle-même et qu'elle jouissait par là de *manifestations astrales* ou *magnétiques.* Il suffira de citer quelques-uns de ses ouvrages pour montrer qu'elle était dans un état bien rapproché de la démence. Ce sont : *les Nuages célestes, ou l'Échelle de la résurrection*, 1682, in-8°; *les Merveilles de la création en huit mondes différents; tels qu'ils ont été montrés à l'auteur*, 1695, in-8°; *le céleste Messager de la paix universelle*, etc., 1695, in-8°; *l'Arbre de vie*, etc., 1696, in-12; *l'Arche de la foi*, 1696, in-12; *Motifs et établissement de la société des Philadelphes*, 1696, in-12. Tous ces ouvrages ont été traduits en allemand. Le docteur Lée a écrit la *Vie* de Jeanne Leade; et l'on trouve dans le *Gynecœum* d'Arnold Feustking des détails sur sa vie et ses écrits.

**LEAKE** (Richard), brave et habile marin, naquit en 1626 à Harwich, et mourut en 1696. Grâce à lui surtout, le vaisseau qu'il montait fit face à 15 navires hollandais, pendant la première guerre de Hollande, et se tira d'affaire. Dans un autre combat livré à 2 vaisseaux danois sur la Baltique, tous les officiers ayant été blessés, il commanda et il eut l'avantage. Enfin, en 1673, dans une des quatre grandes batailles qui signalèrent la deuxième guerre de Charles II contre la Hollande (la bataille du 14 juin, dans les eaux de la Zélande), le vaisseau *le Prince Royal*, où il remplissait son office, ayant été démâté, 400 hommes de l'équipage avaient été tués, ou mis hors de combat, un tiers des canons était démonté : le capitaine George Rooke (celui même qui plus tard devint amiral) ne voyait aucun moyen de résister et avait dit à tout son monde de se sauver, quand Leake vint se jeter à la traverse, criant : « Non, tant que j'aurai la force de bourrer une pièce de canon, *le Prince Royal* ne se rendra pas. » Il ranima par son ardeur le courage chancelant de l'équipage, et prenant le commandement, recommença le feu avec un tel succès qu'il contraignit le navire hollandais à prendre la fuite, et ramena en triomphe *le Prince Royal* à Chatham. L'amirauté lui conféra le titre de maître artilleur de la Grande-Bretagne, et le plaça, comme garde des projectiles de la marine, à Woolwich.

**LEAKE** (sir John), fils du précédent, amiral anglais, naquit en 1656, dans le comté de Surrey. Son père fut son maître de mathématiques, l'initia aux principes de l'artillerie navale, et lui fit avoir une commission de midshipman. Il était à la grande bataille navale livrée par Spraggs à Tromp, sur les côtes de Zélande, et servait avec son frère Henri, à côté de son père, sur *le Prince Royal.* La guerre achevée, John Leake chercha fortune dans la marine marchande, et fit, comme commandant, 2 ou 3 voyages dans la Méditerranée. Maître canonnier en 1675, quand son père reçut le commandement de l'artillerie du *Neptune*, en 1688, il avait le commandement d'un brûlot avec lequel il rendit des services au roi devant Londonderry, lors des troubles qui remplissaient l'Irlande. Capitaine de *l'Aigle* (vaisseau de 70), il prit une part brillante à la bataille de la Hogue (1692), qui porta un coup mortel à Jacques II. En 1701 il fut promu au commandement du *Britannia*, et en 1702, fut mis à la tête de l'escadre dirigée contre Terre-Neuve. De retour à Londres, Leake reçut une nomination de contre-amiral, puis de vice-amiral du pavillon bleu. C'est en cette dernière qualité qu'il fit voile pour la Méditerranée, où les flottes espagnole et française balançaient les efforts de la Grande-Bretagne. Il y développa dans une sphère plus élevée les talents dont il avait donné des preuves dans des rangs inférieurs. Il accompagnait, en 1704, l'amiral sir George Rooke, lorsque, revenant de son infructueuse expédition de Catalogne, ce dernier fit escalader par ses marins les rochers de Gibraltar, qui, du reste, n'avait

que 100 hommes de garnison. Leake alla ensuite passer l'hiver dans la rade de Lisbonne. Pendant ce temps, on jurait à Madrid et à Versailles de reconquérir Gibraltar, et l'on entreprenait, sans moyens suffisants, le siége de cette place inexpugnable par les moyens réguliers, moins puissants alors qu'ils ne le sont de nos jours. Peut-être eût-on fini par la prendre (car les assiégés étaient réduits à l'extrémité), si l'arrivée de Leake avec des renforts et des vivres (29 octobre 1704) n'eût rendu le courage aux assiégés. Le siége pourtant continua ; et au commencement de 1705, une escadre française de 18 vaisseaux, aux ordres du baron de Pontis, vint mouiller dans la baie, et resserrer, par mer, le blocus que faisaient, du côté de la terre, les Espagnols de Philippe V. Pour la seconde fois, l'escadre de Leake parut devant Gibraltar. En arrivant (10 mars 1706), il tomba sur cinq navires français sortant de la baie, en prit 2, en fit échouer 2 autres, et ne manqua que le 5ᵉ, qui emportait Pontis blessé mortellement. La suite de cette victoire fut la levée du siége de Gibraltar (25 avril) et surtout une impression morale très-grave, en France encore plus qu'en Espagne. Cinglant vers le Nord, sir John Leake se joignit à la flotte qui débarqua sur la côte de Catalogne le comte de Peterborough, et coopéra efficacement à la réduction de Barcelone qui, prise au bout de 6 semaines, devint la résidence de l'archiduc, rival de Philippe V. La réduction de Carthagène, bientôt suivie de la soumission d'Alicante, puis la prise de Palma, etc., et l'occupation de toute l'île de Majorque, pendant la même année 1706, achevèrent de le classer parmi les plus hautes notabilités de la marine anglaise. La reine Anne s'empressa de le faire amiral (1707) du pavillon blanc, en remplacement de Cloudesly Shovel, qui venait de mourir, et de lui donner une flotte à commander. Il justifia son élévation par une nouvelle campagne non moins riche en événements (1708). L'assujettissement de la Sardaigne et de l'île de Minorque au pouvoir de l'archiduc en fut le résultat principal. John Leake avait été créé, pendant son absence, lord grand amiral, et deux villes, Harwich et Rochester, l'avaient nommé leur représentant à la chambre des communes. De retour en Angleterre, il opta pour Rochester. Il fut ensuite promu à la dignité de contre-amiral (mars 1709), devint membre de l'amirauté, et lors de la révolution ministérielle de 1710, on lui offrit la place de premier lord de l'amirauté, vacante par la démission de lord Oxford. Il déclina cette proposition, et borna son existence politique à se faire réélire au parlement par la ville de Rochester (1710). Deux fois encore (1711 et 1712) il prit le commandement d'une flotte, mais sans rien avoir à faire de grave, même lors de la seconde excursion qui se réduisit à prendre possession de Dunkerque : et enfin, en 1714, à la mort de la reine Anne, on sembla vouloir fixer sa position en le faisant amiral en activité. Mais le remaniement général que l'avénement de George Iᵉʳ amena bientôt dans toute l'amirauté lui devint funeste. Il fut rayé des cadres de l'activité. Sir John Leake mourut le 1ᵉʳ août 1719.

**LEAKE** (Étienne-Martin ou Stephen Martin), né le 5 avril 1702, était fils d'un autre Stephen-Martin, beau-frère de l'amiral, dont il avait épousé la sœur, et capitaine de vaisseau, ainsi que jadis l'avait été sir John. Il se livra paisiblement à l'étude du blason et de la généalogie de la Grande-Bretagne, sous Maissaire ; se fit admettre à Middle-Temple, fut reçu membre du collége héraldique, arriva au titre de garter (jarretière), le plus élevé de ceux auxquels peut parvenir, dans le collége, celui qui n'est pas né grand seigneur, et mourut le 24 mars 1774 à Mile End. On n'a de lui que 3 ouvrages imprimés : *Nummi Britannici Historia*, Londres, 1726 ; 2ᵉ édition (très-augmentée), 1745 ; c'est le plus ancien ouvrage qui existe, dit-on, sur les monnaies de l'Angleterre ; *la Vie de sir John Leake* (l'amiral, son oncle), Londres, 1750, grand in-8° ; *Motifs qu'il y a de donner aux rois d'armes de la province commission de visiter leur circonscription*, Londres, 1744.

**LEAKE** (Jean), médecin anglais, d'une autre famille que les précédents, était d'Ainstable, en Cumberland. Son père était curé du lieu ; le fils voulait se faire militaire, et il se rendit à Londres dans ce dessein, se flattant d'y obtenir un grade, dès son entrée au régiment. Déçu de cet espoir, il se jeta dans l'étude de l'art médical, suivit avec succès la clinique des hôpitaux, et, après avoir été chirurgien, profita, pour augmenter ses connaissances, de l'occasion qui s'offrit à lui de visiter Lisbonne et l'Italie dans des vues scientifiques. A son retour, il s'établit dans Piccadilly, puis dans Craven-Street, où il se fit rapidement une belle clientèle, et acquit surtout un grand renom comme accoucheur. Il faisait aussi des leçons publiques sur l'art qu'il exerçait. On le trouva mort dans son lit, le 8 août 1792 au matin. On a de lui : *Observations pratiques sur la fièvre puerpérale*, Londres, 1775 ; *Introduction* (A lecture introductory) *à la théorie et à la pratique de l'art obstétrical*, Londres, 1774 ; *Instructions médicales sur les moyens de prévenir et de guérir diverses maladies des femmes*, etc., Londres, 1778, 2 vol. in-8°, etc.

**LÉANDRE** (St), archevêque de Séville, frère de saint Isidore, né à Carthagène vers le milieu du 6ᵉ siècle, combattit avec chaleur l'arianisme, opéra plusieurs conversions, entre autres celle d'Hermenegilde, fils aîné du roi Leuvilgide, qui le chassa de ses États ; mais le roi, repentant de sa conduite, ne tarda pas de le rappeler, et lui recommanda d'instruire dans la foi catholique son fils Recarède, qui devait lui succéder. Le saint évêque présida en 589 le 3ᵉ concile de Tolède et mourut le 27 février 596. Il était lié avec saint Grégoire le Grand, qu'il avait connu à Constantinople pendant son exil. On a de saint Léandre : *Liber de institutione virginum et contemptu mundi*, etc., Rome, 1661, in-4°, dans le *Codex regular.*, publié par Holstenius, et dans la *Biblioth. Patrum* ; *Homilia in laudem Ecclesiæ*, etc., dans la *Collection des conciles* du P. Labbe, tome V. On lui attribue l'origine de l'office *mozarabique*, perfectionné depuis par saint Isidore.

**LEANG-OU-TI**, empereur de la Chine et fondateur de la dynastie des Leang, portait, avant de régner, le nom de *Siao-yen*, et appartenait à la famille Siao. Il gouvernait la province de Lam, ou Leang, sous les empereurs de la dynastie des Tsi, qui régnait sur la Chine méridionale, lorsque, pour venger la mort de son frère, gouverneur du Yong-Tcheou, et pour éviter le même sort, il se révolta, l'an 501 de J. C., contre l'empereur

Pao-Kuen, prince cruel et dominé par les eunuques. De concert avec le roi de Nankin, Hou-ti, frère de ce monarque, il s'empara de plusieurs places, déposa Pao-Kuen, et mit sur le trône Hou-ti, dont il devint premier ministre et auquel il ne laissa aucune autorité. Peu de temps après, ayant reçu la tête de l'ex-empereur qui avait été assassiné par deux de ses officiers, il se déclara roi de Leang, et fit périr la plus grande partie des princes de la famille des Tsi. Le faible Hou-ti crut échapper à la mort, en descendant volontairement du trône; mais il fut bientôt étranglé, et sa veuve épousa Siao-yen, qui prit le nom de Leang-ou-ti. Ses crimes et son usurpation lui suscitèrent de nombreux ennemis, dont les plus puissants furent un prince de la race des Han et Yuen-Kio, prince des Oueï. L'empereur en triompha par ses généraux ; accorda la vie au premier qui avait été forcé de se rendre à discrétion, et conclut la paix avec le second, qui mourut en 515. Pendant la minorité du fils de ce dernier, la régente Hou-chi fit la guerre à Leang-ou-ti, et obtint d'abord des succès : mais la licence de ses mœurs, son abus d'autorité et ses actes de vengeance provoquèrent contre elle plusieurs révoltes qui permirent à l'empereur de reprendre l'avantage. La mort violente de cette princesse, les révolutions qui continuèrent, jusqu'en 539, à troubler, à ensanglanter les États des Oueï et à les partager en deux royaumes, offrirent à Leang-ou-ti des moyens faciles de reculer les frontières de son empire en recouvrant une partie des provinces qui en avaient été démembrées sous ses prédécesseurs. Ce monarque a été regardé comme un très-grand prince. Pendant un règne de 48 ans, il reçut des ambassadeurs de plusieurs souverains de l'Inde, de la Perse et de l'île de Ceylan. Mais son attachement à la doctrine extravagante de Foé et aux mystiques rêveries des bonzes, lui fit négliger les soins de son empire pour se livrer aux pratiques minutieuses de ces visionnaires. Il imitait leur abstinence et se privait, comme eux, de vin, de viande et de toute espèce d'aliments qui provenaient des animaux. La faiblesse de son gouvernement enhardit les peuples de Kiao-tchi à secouer sa domination l'an 541, et à lever l'étendard de l'indépendance. Dans le même temps, les Oueï orientaux reprirent les armes. Ce ne fut qu'au bout de 6 ans que les armées de l'empereur soumirent tous ces ennemis. Heou-King, gouverneur de la province de Ho-nan, ayant passé du service des Oueï à celui de Leang-ou-ti, qui le fit prince de Ho-nan, se brouilla bientôt avec son nouveau maître, leva le masque, lui déclara la guerre et l'assiégea dans Nankin. L'empereur, accablé de vieillesse, confia son autorité et la défense de la ville au prince héréditaire son fils, qui soutint le siége avec valeur. Au bout de 4 mois, la disette des vivres s'étant fait sentir également dans la place et dans le camp des assiégeants, Heou-King, à l'aide d'une suspension d'armes qu'il avait obtenue, pénétra secrètement dans Nankin, vint se jeter aux pieds du monarque, en témoignant le plus vif repentir et en frappant la terre avec son front. Mais bientôt il changea la garde du vieil empereur et de son fils, et s'empara du gouvernement. Leang-ou-ti mourut de chagrin et en état de captivité peu de temps après, en 549, à l'âge de 86 ans. Son fils, Kien-ou-ti, et plusieurs autres princes de la famille impériale, furent massacrés par ordre de Heou-King, qui, ayant mis sur le trône un fantôme d'empereur, l'en fit descendre presque aussitôt, pour y monter lui-même. Mais le prince Siao-Yuen-ti, l'un des fils du dernier empereur, avait échappé au massacre ; il envoya contre l'usurpateur deux de ses généraux qui le vainquirent complétement. Heou-King, arrêté dans sa fuite, fut mis en pièces par la populace. Le nouvel empereur n'en régna pas plus heureusement : attaqué par un de ses frères, il fut tué par les Tartares, dans Kiang-Ling en 555, et, 2 ans après, la dynastie, fondée par Leang-ou-ti, finit par la déposition de son petit-fils King-ti, que détrôna Tchin-pa-sien, son général, lequel fonda la dynastie des Tchin.

**LEAPOR** (Marie), Anglaise, poëte, née en 1722 dans le comté de Northampton, était la fille d'un jardinier. Son éducation fut conforme à son humble situation; mais ses dispositions triomphèrent de ce désavantage. Elle cultiva la poésie en secret, pour elle seule, sans maître; et mourut inconnue au monde, de la rougeole, en 1746, à l'âge de 24 ans. Avant d'expirer, elle remit à son père une liasse de papiers comprenant divers ouvrages de poésie, qui ont été publiés en 1748 et 1751, 2 vol. in-8°. Parmi plusieurs de ces ouvrages, estimés en Angleterre, on cite le poëme intitulé *le Temple de l'Amour, songe*. On y trouve aussi une tragédie intitulée *le Père malheureux,* et quelques actes d'une autre pièce de théâtre.

**LÉARQUE**, l'un des plus anciens sculpteurs grecs, né à Régium, vivait vers la 40e olympiade. Il avait fait la statue en bronze de Jupiter que l'on voyait à Sparte du temps de Pausanias, et qui passait pour le plus ancien ouvrage de ce genre. Elle n'était point coulée d'un seul jet, mais se composait de pièces travaillées séparément et adaptées les unes aux autres par des clavettes et des repères qui rendaient leur désunion presque impossible. La fonte d'un seul jet ne fut mise en usage que plus tard par les sculpteurs Théodore et Rhœcus de Samos.

**LEBAILLIF** (Alexandre-Claude-Martin), né à Saint-Fargeau (Yonne), le 11 novembre 1764, s'adonna principalement aux sciences physiques et naturelles, qu'il cultiva toute sa vie. S'étant marié en 1785 à Mlle Trullier, fille du receveur du grenier à sel de Noyers, en Bourgogne, il aurait succédé à son beau-père dans cet emploi. Il retourna en 1790 à Saint-Fargeau, où il fut nommé greffier du tribunal, place qu'il conserva jusqu'à la suppression de ce siége. De 1798 à 1799, il fut employé au ministère de la police, division des émigrés. Ayant perdu cet emploi à la fin de 1799, il fit un voyage à Saint-Domingue, et à son retour des Antilles, en 1803, son ami Tabarié le fit entrer au ministère de la guerre, dans les bureaux de l'infanterie. Il demeura jusqu'en 1809, époque où il passa au ministère de l'intérieur, dans une des divisions de la police générale (celle des départements au delà des Alpes), qui fut dirigée successivement par les conseillers d'État Vincent de Margnola et Anglès; et lorsque ce dernier fut nommé préfet de police, dans les premières années de la restauration, il appela Lebaillif auprès de lui, et lui confia, en 1819, la caisse de la préfecture, à laquelle, plus tard, celle des prisons fut réunie. Il cumulait encore ces deux fonctions, lors de sa mort, arrivée à Paris, le 27 décembre 1831.

Le premier, en France, il construisit dans la perfection les micromètres sur verre destinés à la mensuration des microscopiques. Il inventa les petites coupelles d'argile réfractaire qu'il décrivit dans un mémoire publié en 1823. On doit encore citer, au nombre des travaux qui lui sont propres, ses recherches sur la coloration du sang, sur toutes les dissolutions de fer au maximum d'acide par le sulfo-cyanure de potasse ; ses aiguilles d'argile pour reconnaître l'effusibilité des terres destinées à la fabrication de la porcelaine ; des méthodes d'analyse pour reconnaître les substances métalliques employées dans la coloration des papiers ; des notes sur l'aventurine artificielle et la déflagration des fils de fer et de la fonte blanche. En 1826, il signala le danger de certains bonbons coloriés, et reconnut la présence du chromate de plomb dans les dragées jaunes, ce qui en amena la saisie chez tous les débitants.

**LEBAILLY** ( Antoine François ), fabuliste, né le 1er avril 1756 à Caen, fréquenta le barreau, mais, entraîné par son penchant pour les lettres, ne tarda pas à l'abandonner. Il débuta sous les auspices de Court de Gebelin, qui avait pour lui de l'amitié, par la publication d'une *Fable* allégorique sur la naissance d'un fils du duc d'Orléans ; mais il prit un rang dans la littérature par ses *Fables nouvelles, suivies de Poésies fugitives,* Paris, 1784 ; 4e édition, 1823, in-12. On lui doit en outre des *Notices* sur les poëtes dramatiques dans la *Petite bibliothèque des théâtres,* 1785-88 ; *Corisandre, ou les Fous par enchantement*, comédie-opéra, avec le comte de Linières, 1792, in-4° ; *Notice sur les ouvrages de feu Grainville,* 1806, in-8° ; *le Choix d'Alcide,* opéra-ballet en 2 actes, 1811, in-8° ; *OEnone,* opéra en 2 actes, 1812 ; *Diane et Endymion,* opéra-ballet en 2 actes, avec un intermède, 1814 ; *le Gouvernement des animaux, ou l'Ours réformateur*, poëme épisodique divisé en 5 actes, avec un prologue, 1819 ; *Arion, ou le Pouvoir de la musique,* cantate à deux parties, musique parodiée de Mozart, 1817, in-8°. Il mourut à Paris le 13 janvier 1832.

**LEBARBIER DE FRANCOURT** (Gervais), né au commencement du 16e siècle, à Torcé, près le Mans, exerça d'abord les fonctions d'avocat en cette ville, et devint successivement chancelier du roi de Navarre et maître des requêtes, sous Charles IX. Imbu des principes de Calvin, il servit avec zèle les réformés, qui lui confièrent plusieurs missions délicates. Après la bataille de Saint-Denis, en 1567, les calvinistes l'envoyèrent secrètement en Allemagne, avec quelques autres chefs, pour lever des reîtres et des lansquenets. Lebarbier fut une des victimes de la Saint-Barthélemi, à Paris, en 1572, par ordre du duc de Montpensier, qui le fit jeter par la fenêtre et traîner à la rivière. On a de lui : *Remonstrance envoyée au roy par la noblesse de la religion réformée du païs et comté du Maine, sur les assassinats, pilleries,* etc., Orléans, 1565, in-8° ; *Conseil sacré d'un gentilhomme français, aux églises de Flandres,* Anvers, 1567, in-8°.

**LEBARBIER** *aîné* (Jean-Jacques-François), membre de l'Institut, né le 11 novembre 1738 à Rouen, mort à Paris le 7 mai 1826, apprit les éléments de la peinture dans sa ville natale, et remporta deux années de suite ( 1755-56) le premier prix. Il vint ensuite à Paris, où il entra dans l'atelier de Pierre, premier peintre du roi. En 1776 il se rendit en Suisse pour dessiner les vues qui devaient orner le bel ouvrage de Zurlauben : *Tableaux topographiques,* etc., 1780-88, 4 vol. in-fol. Dans ce voyage il connut Gessner, et plus tard il embellit de ses dessins une édition française des œuvres de ce poëte. Pendant son voyage à Rome, où il séjourna 4 ans, Lebarbier recueillit une foule de beaux dessins d'après les grands maîtres ; presque tous ont été gravés. Outre une quantité prodigieuse de vignettes et de dessins dont il a fourni les modèles, il a produit un nombre assez considérable de tableaux, entre autres *le Siége de Beauvais* ( en 1742), *le Siége de Nancy ; Jupiter sur le mont Ida* (galerie de Versailles) ; *Aristomène* (château de Compiègne) ; *l'Apothéose de saint Louis* et *saint Louis prenant l'oriflamme* (à Saint-Denis) ; un *Christ* (cathédrale de Sens) ; *Sully aux pieds de Henri IV* (aux Gobelins) ; *le Tombeau des Canadiens,* etc. On a : *Catalogue des Tableaux , dessins,* etc., *de feu M. Lebarbier, membre de l'Institut,* par Piéri-Benard, 1826, in-8°, précédé d'une courte *Notice.*

**LEBAS** (Jean Philippe), graveur, né à Paris en 1707, fut élève d'Hérisset, qu'il surpassa bientôt ; mais ce fut surtout Gérard Audran qu'il se proposa pour modèle. C'est dans la manière de ce grand maître qu'il grava la *Prédication de saint Jean,* d'après le Mola. Cette estampe établit sa réputation. Berghem, Wouwermans, Van Ostade, Van Falens, exercèrent successivement son burin ; mais l'artiste d'après lequel il a travaillé de préférence, c'est Teniers. En 1771, il avait été nommé conseiller de l'académie : il obtint quelque temps après une pension. Louis XVI, en 1782, lui accorda le titre de graveur du roi. Il mourut le 14 avril 1783. Son œuvre s'élève au-delà de 500 pièces, parmi lesquelles on en compte plus de 100 d'après Teniers, et plus de 30 d'après Vernet. On peut voir un catalogue étendu de l'œuvre de Lebas dans le *Manuel des amateurs de l'art,* de Huber et Rost.

**LEBAS** (Pierre), député à la Convention par le département du Pas-de-Calais, né à Frévent vers 1762, fut, avec Saint-Just, l'un des séides de Robespierre, son compatriote. Il vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans sursis et sans appel, fut l'un des membres les plus fougueux du comité de sûreté générale, et, dans sa mission à l'armée du Rhin, se signala par sa violence et sa cruauté. Fidèle à Robespierre, il déclara vouloir partager son sort, et se brûla la cervelle dans la nuit du 9 thermidor (24 juillet 1794.

**LEBAUD** (Pierre), doyen de Saint-Tugdual de Laval, aumônier de la célèbre Anne de Bretagne, a donné une histoire générale de cette province, qui se termine au règne du duc François II. La reine Anne lui avait fait expédier, le 4 octobre 1498, l'autorisation nécessaire pour qu'il eût communication de tous les titres déposés dans les chapitres, abbayes, communautés et archives du pays.

**LEBÉ** (Guillaume), graveur et fondeur de caractères, né à Troyes en 1525, mort à Paris en 1598, fut chargé par François Ier de perfectionner les caractères orientaux dont s'est servi Henri Estienne, et par Philippe II de fondre les caractères qui servirent à l'impression de la Bible polyglotte d'Anvers. Après la mort de Cl. Garamond en 1561, Lebé acheta la plupart de ses poinçons, et, les réunissant aux siens, en forma la plus riche collec-

tion qui se fût encore vue en Europe. Son fils et son petit-fils, nommés comme lui Guillaume, soutinrent dignement sa réputation ; ses arrière-petites-filles furent elles-mêmes très-habiles dans l'art de fondre les caractères, et travaillèrent sous la direction de J. C. Fournier, chef des typographes de ce nom, qui devint en 1730 seul possesseur du fonds de Lebé.

**LEBEAU** (Jean-Baptiste), jésuite, né dans un village du comtat Venaissin, mort dans le collége de son ordre, à Montpellier, le 26 juillet 1670, a laissé : *Diatribæ duæ, prima de partibus templi auguralis; altera de mense et die victoriæ pharsalicæ*, Toulouse, 1637, in-8° ; *Breviculum expeditionis hispaniensis Ludovici XIII*, Toulouse, 1642, in-4°; *Polyænus gallicus de veterum et recentium Gallorum stratagematibus*, Clermont, 1658 ; Francfort, 1661, in-8°.

**LEBEAU** (Charles), historien, né à Paris le 15 octobre 1701, faisait de brillantes études au collége de Sainte-Barbe, lorsqu'il se décida à en sortir sur les reproches amers et les menaces sérieuses que lui adressaient ses maîtres, qui avaient trouvé dans ses mains un volume de J. Racine. Le jeune Lebeau passa au collége du Plessis, et, à l'âge de 26 ans, il y occupa une chaire de seconde. Un mariage qu'il contracta, en 1736, pour venir au secours de sa famille, ne lui permit pas de rester dans cette place; mais il obtint, au collége des Grassins, la chaire de rhétorique, qu'il céda depuis à son frère. Après la mort du cardinal de Polignac, il fut, par l'abbé de Rothelin, chargé de mettre en ordre les matériaux de l'*Anti-Lucrèce* : il ne fut pas simplement l'éditeur de ce poëme; il y mit l'ordre, et y fit quelques corrections. Six ans après (en 1748), l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'admit au nombre de ses associés : dès l'année suivante, il y faisait les fonctions de secrétaire perpétuel; il obtint ce titre en 1755, lors de la démission de Bougainville. Il succéda, en 1752, à Piat dans la chaire d'éloquence au collége de France. Il mourut le 13 mars 1778. Outre plusieurs *Mémoires* dans le recueil de cette société savante, il a laissé des poésies et des discours latins imprimés en 1782 et en 1816, 3 vol. in-8°. On lui doit encore un ouvrage historique que celui de Gibbon a fait presque oublier : c'est l'*Histoire du Bas-Empire en commençant à Constantin le Grand*, Paris, 1757 et années suivantes, 27 vol. in-12. Lebeau n'a donné que les 21 premiers; les autres sont d'Ameilhon. M. Ravier a publié une *Table alphabétique* de l'ouvrage, 1817, 2 vol. in-12. Cette histoire a été imprimée, Paris, 1828, 12 vol. in-8°, et de Saint-Martin, de l'Institut, en préparait une édition en 20 vol., qui sans contredit eût été supérieure à toutes les précédentes; mais à la mort du savant éditeur en 1832, il n'en avait paru que 12 vol. On trouve l'*Éloge* de Lebeau par Dupuis dans les *Mémoires de l'Académie*, tome XLII.

**LEBEAU** (Jean-Louis), frère du précédent, né en 1721, mort en 1760, professeur de rhétorique au collége des Grassins, a publié quelques *Mémoires* dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, où l'on trouve aussi son *Éloge* par l'abbé Garnier, tome XXXIV.

**LEBEAU**, médecin, naquit en 1721, au Pont-Beauvoisin. Après avoir fait ses études médicales à Paris, il alla prendre le titre de docteur à Montpellier, en 1747. L'année suivante, il fut nommé médecin du roi à Québec, puis à la Louisiane, où il se rendit en 1761. De retour en France, en 1774, il fut nommé, le 17 août 1775, premier médecin de la marine à Brest. Une épidémie s'étant manifestée à bord de plusieurs vaisseaux, en 1777, il se livra tout entier au traitement des malades, et en fut lui-même bientôt attaqué. Il y succomba le 28 avril 1777.

**LEBÈGUE.** *Voyez* **LAMBERT BEGH.**

**LEBEL** (Jean), chanoine de Saint-Lambert de Liége en Belgique, fut le conseiller de Jean de Hainaut, sire de Beaumont et de Chimay, et mourut plus qu'octogénaire vers l'année 1356. Il a rédigé des chroniques qui paraissent perdues, mais qui ont servi de guide à Froissart dans le récit des trente premières années dont il a traité dans ses *Chroniques* de 1326 à 1356.

**LEBEL** (Jean-Louis), avocat au parlement de Paris, mort dans cette ville le 22 janvier 1784, a laissé : *Anatomie de la langue latine*, 1764, in-12; l'*Art poétique d'Horace; Abrégé de l'Histoire romaine de Florus*, 1776, in-12 ; *l'Art d'apprendre seul sans maître, et d'enseigner en même temps le latin d'après nature, et le français d'après le latin*, 1780, 2e partie publiée par la fille de l'auteur, Paris, Berlin, 1788, in 8°. — Lebel (Philippe) a traduit beaucoup d'ouvrages de Saint-Bernard, qu'il fit imprimer sous le titre d'*OEuvres de Saint-Bernard*, Paris, 1622, in-fol. — Lebel (Jean), chanoine de St.-Lambert de Liége, au commencement du 9e siècle, a laissé manuscrite une chronique citée honorablement par Froissart.

**LEBEL**, supérieur du couvent des Mathurins de Fontainebleau, chargé par la reine Christine de donner les secours de la religion au malheureux Monaldeschi, a laissé une *Relation de sa mort*, tome Ier de la *Description de Fontainebleau* par l'abbé Guilbert, 1731, et au tome IV des *Pièces intéressantes et peu connues*.

**LEBERECHT** (Charles de), fameux graveur en médailles, naquit à Meiningen, en 1749, et, à l'âge de 26 ans, alla chercher fortune en Russie. Attaché à la cour des Monnaies en qualité de médailleur, il mérita, par quelques médailles habilement exécutées, l'attention de Catherine II, qui l'envoya se perfectionner dans l'ouest et le sud de l'Europe, en subvenant libéralement à ses dépenses. Leberecht passa la majeure partie de ce temps à Rome, où il fit de grands progrès, et revint à Saint-Pétersbourg, regardé comme un des premiers artistes du siècle dans la spécialité qu'il avait adoptée. L'impératrice, non contente de lui confier l'exécution de ses médailles, songeait à le mettre à la tête d'un établissement destiné à former des élèves graveurs en médailles. Leberecht lui présenta même un plan pour l'organisation de cette espèce d'école normale typographique; mais elle mourut avant d'avoir rendu l'ukase à ce sujet. C'est Paul Ier qui réalisa ce projet, le 3 février 1800, en nommant Leberecht premier graveur des médailles et directeur de la cour des Monnaies. Sa position, du reste, était fort belle : il avait été gratifié d'une pension à la vie sur la Banque; depuis 1797, il avait le titre de conseiller de cour, duquel il arriva, en 1800, à celui de conseiller de collége, en 1806 à celui de conseiller d'État. Membre honoraire de l'académie des beaux-arts de St.-Pétersbourg, il devint, en 1806, chevalier de l'ordre de Sainte-Anne,

et en reçut les insignes en diamants. En 1812, les académies de beaux-arts de Berlin et de Stockholm, la Société économique d'Abo, l'admirent parmi leurs membres. Sa mort eut lieu le 30 octobre 1827. Presque tous les artistes en médailles de la Russie ont été les élèves de Lebereclit.

**LEBERRYAIS.** *Voyez* **BERRYAIS.**

**LEBESNERAIS** (Marie), né dans la première moitié du 18e siècle, à Vire, en Normandie, fut maîtresse à Saint-Hilaire du-Harcouët, se livra, pendant plus d'un demi-siècle et avec un succès remarquable, à l'instruction des jeunes personnes, et mourut vers 1824. Elle a laissé: *Cantiques nouveaux sur les plus beaux traits de l'Écriture sainte,* Avranches, 1809, 1 vol. in-12; une *Histoire sainte; Principes généraux de la grammaire française,* Avranches, 1815.

**LEBEUF** (Jean), chanoine d'Auxerre, né en 1687 dans cette ville, où il mourut le 10 avril 1760, était membre de l'Académie des inscriptions, qui, plusieurs fois avait couronné ses laborieuses recherches sur l'histoire de France. Personne avant lui n'en avait mieux connu les détails, et ses ouvrages seront toujours consultés utilement par ses successeurs. Les plus remarquables sont: *Discours sur l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne,* 1734, in-12; *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissement à l'histoire de France,* etc., Paris, 1738, 2 vol. in-12; *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris,* ibid., 1754, 15 vol. in-12; 46 *Mémoires* dans le *Recueil* de l'Académie des inscriptions, où l'on trouve son *Éloge* par Lebeau.

**LEBEY DE BATILLY** (Denis), jurisconsulte français, dont le nom latinisé *Dionysius Lebeus Batillus* (ou même Bathyllus) est plus connu, naquit à Troyes le 27 novembre 1551. Il étudia d'abord à Paris, à Genève, où il passa 5 ans, se rendit ensuite à Lausanne, à cause de la peste qui sévissait à Genève, puis enfin à Paris. Il venait d'achever sa logique et il se mit à l'étude de la jurisprudence, mais alla finir son droit à Valence sous Cujas. En 1754, il fut reçu docteur. L'année suivante il prêta serment à Paris comme avocat, trouva facilement une clientèle, et acquit une certaine réputation au barreau. Le cardinal de Bourbon, que plus tard la Ligue fit roi sous le nom de Charles X, le choisit pour avocat du marquisat de l'Ile en Champagne, lequel appartenait à sa nièce et pupille, Catherine de Condé; et le duc d'Alençon (ou duc d'Anjou, frère de Henri III) le fit son maître des requêtes. A la mort de ce prince, en 1585, il quitta Paris pour n'y plus revenir, et alla chercher un refuge à Montbéliard, puis à Bâle, ensuite à Sainte-Marie-des-Mines, et finalement (1589) à Metz. Lebey, après deux ans de séjour dans cette ville, fut renvoyé en France avec une mission d'abord pour le duc d'Épernon et ensuite pour Henri IV, auprès duquel il arriva pendant le siége de Rouen (1591). Il s'y fit surtout connaître du sévère Duplessis-Mornay, et c'est, grâce à sa recommandation qu'il dut d'être, peu de temps après son retour à Metz, nommé président de la cour de cette ville. Il mourut en 1600. On a de lui plusieurs ouvrages, la plupart rédigés pendant les dix années de son séjour à Metz. Le plus connu de tous est celui qui a pour titre: *Dionysii Lebei Bathilli regii Mediomatricum præsidis Emblemata,* Francfort-sur-le-Mein, 1596, in-4°: c'est une imitation des *Emblemata* de Boissard; ses autres ouvrages sont: *Farrago proverbiorum; Poemata varia; Commentarii rerum Mediomatricensium; Calendarium historicum cum fastis omnium gentium; De reliquiis Gigantum; De iis qui se pro aliis gesserunt,* c'est-à-dire, des imposteurs qui ont voulu se faire passer pour d'autres; *Histoire de l'Ordre des Assassins,* en français; un *Trésor de la langue française;* deux traductions françaises, l'une de l'*Histoire d'Écosse,* de Buchanan, l'autre du *de Remediis utriusque fortunæ,* de Pétrarque; une édition de Pétrone, Lyon, 1574.

**LEBIGOT** (Jean), né en Normandie vers 1549, a publié: *Larmes sur le trépas de Bastien de Luxembourg, pair de France et gouverneur de Bretagne,* Paris, 1569, in-4°; *Vœu et actions de grâces au cardinal Charles de Bourbon,* etc., ib., 1570, in-4°; *la Prise de Fontenoy-le-Comte,* etc., ib., 1574, in-4°.

**LEBLANC** (Richard), l'un des plus féconds traducteurs français du 16e siècle, était né vers 1510, à Paris. A cette époque, où toute l'instruction consistait dans l'étude du grec et du latin, il se rendit très-habile dans ces deux langues. Il était, en 1547, instituteur des enfants d'Étienne de Mérainville, maître d'hôtel du duc de Guise. Ce fut pour ses élèves qu'il traduisit *Hésiode.* Ses talents lui méritèrent la bienveillance de la princesse Marguerite, fille de François Ier, dont le nom se trouve à la tête de la plupart de ses traductions. On conjecture, d'après quelques passages de ses épîtres, que, sur la fin de sa vie, il remplissait une chaire dans un des colléges de Paris. Mais on ignore l'époque de sa mort, qui, selon toute apparence, ne peut être postérieure à l'année 1580. On connaît de lui les traductions suivantes: *les OEuvres et les Jours d'Hésiode,* Lyon ou Paris, Royard, 1547, in-8°; les *Centons,* de Proba Falconia, Paris, 1553, in-16; *Dialogue* de saint Chrysostôme, *de la dignité sacerdotale,* ibid., 1553, in-16; *l'Histoire de Tancredus,* prise des vers de Philippe Béroaldo, ibid., 1553, in-16; *l'Élégie de la complainte du Noyer,* attribuée à Ovide, en vers, ibid., 1554, in-8°; les *Géorgiques* de Virgile, ibid., 1554, in-8°, reproduites en 1574 et 1578, même format; les *Bucoliques* de Virgile, ibid., 1555, in-8°, figures; ibid., 1574; *les Livres de la subtilité,* de Jérôme Cardan, ibid., 1556, in-4°; 1578, 1584, in-8°.

**LEBLANC** (Guillaume), évêque de Toulon, était né vers 1520 à Alby. Le cardinal d'Armagnac, archevêque de Toulouse, le nomma son vicaire général. Il accompagna ce prélat à Rome, et ayant découvert dans sa bibliothèque deux manuscrits de l'*Histoire* de Xiphilin, il en fit une traduction latine. De retour en France, il ne tarda pas à ressentir les bons effets de la protection de son Mécène. En 1565, il était conseiller-clerc au parlement et chancelier de l'université de Toulouse. En 1571, il fut pourvu de l'évêché de Toulon, et, 4 ans après, vice-légat d'Avignon. Il assista aux états de Blois de 1576, et mourut au mois de février 1588, à Avignon. Outre la *Traduction latine* de Xiphilin, on a de lui: *Recherches et discours sur les points principaux de la religion qui sont aujourd'hui en controverse entre les chrétiens,* Paris, 1579, in-8°; *Discours des sacrements de l'Église en général,* ibid., 1583, in-8°.

**LEBLANC** (Guillaume), neveu du précédent, naquit en 1561 à Alby, et fut élevé sous les yeux de son oncle,

qui l'envoya fort jeune à Rome. Le pape Sixte V, auquel il avait adressé ses premiers essais, le créa son camérier secret, et ne cessa depuis de le combler de témoignages d'affection. Nommé, en 1588, à l'évêché de Vence, il obtint, en 1591, une bulle du pape Clément VIII, qui réunissait à ce siége celui de Grasse (*exclusis successoribus*). L'union des deux siéges, attaquée par le prévôt et les chanoines de Grasse, fut confirmée par le parlement de Provence. Le chapitre de Grasse attaqua de nouveau l'acte d'union devant le parlement d'Aix; un arrêt du 21 novembre 1601 en prononça la nullité. Leblanc ne survécut que 8 jours à cette sentence. Il mourut le 29 novembre à Aix, où il s'était rendu pour son procès. On a de lui : des poésies latines, publiées séparément à Rome, et recueillies sous le titre de *Guilel. Blanci Poemata*, Paris, 1588, in-8°; *Discours sur le déloyal assassinat entrepris sur la personne de Guillaume Leblanc, et inopinément découvert le 27 septembre* 1576, in-8° ; petite pièce très-rare; *Discours à ses diocésains touchant l'affliction qu'ils endurent des loups en leurs personnes et des vermisseaux en leurs figuiers*, Lyon, 1598, in-8°.

**LEBLANC** (Vincent), voyageur français, né à Marseille en 1554, n'avait pas encore atteint sa 14e année, que, poussé du désir de courir le monde, il résolut, en 1567, de s'embarquer à bord d'un navire qui partait pour Alexandrie. Après 8 mois de séjour au Caire, Leblanc, revenant en France sur le même bâtiment, fit naufrage sur les côtes de Candie. Le consul de France à la Canée le recueillit, le garda chez lui près de 7 mois, et lui fournit les moyens d'aller à Jérusalem. Leblanc prit terre à Tripoli de Syrie, à la suite d'un marchand, parcourut tout ce pays, ainsi que la Palestine, la presqu'île du mont Sinaï et les trois Arabies. Leblanc et son maître débitèrent ensuite leurs marchandises avec grand profit dans la Perse et la Babylonie, jusqu'à l'Euphrate. Ils poussèrent dans le Nord jusqu'à Samarcand, revinrent à Aden, suivirent les côtes d'Arabie, du Mekran et de l'Inde jusqu'à Diu, Cambaye, Goa, et aux ports de la côte de Malabar; puis les côtes de Coromandel et du Bengale, celles de la presqu'île orientale de l'Inde; enfin ils virent Pégou, Martaban, Malacca, Siam, Sumatra, Java. En revenant des Indes orientales, la première terre où ils abordèrent, en naviguant à l'ouest vers l'Afrique, fut la grande île de Saint-Laurent ou Madagascar. De là ils longèrent la côte orientale du continent, pénétrèrent dans l'intérieur, et entrèrent en Abyssinie, dont le souverain est appelé le Preste-Jan. Ils s'avancèrent par terre jusqu'au Caire; et, au bout de 8 mois de voyage à travers l'Afrique, arrivèrent à Alexandrie. Une longue visite à Malte retarda de 5 mois son retour à Marseille, en 1578. Son père et sa mère, qui depuis 6 ans avaient fait célébrer ses funérailles, ne le reconnurent pas après 10 ans d'absence. Le repos ne pouvait lui convenir; aussi s'empressa-t-il, au bout de 6 mois, d'accompagner un envoyé de Henri III vers le roi de Maroc. Le bâtiment qui les portait chavira sous les murs de Gibraltar; tous les Français furent emprisonnés, parce que le navire était chargé de munitions de guerre pour un prince ennemi de l'Espagne. Mais bientôt on les relâcha, et ils entrèrent dans le port de Larache. L'ambassadeur prit la route de la capitale; Vincent et quelques autres le quittèrent à Méquinez, afin d'aller se promener à Fez. Une imprudence qu'ils commirent leur attira une mauvaise affaire. Leblanc, mené devant le cadi, reçut la bastonnade, fut jeté dans une prison et sollicité de renier sa foi; sur son refus, le magistrat prononça contre lui la peine de mort. Mais, des musulmans ayant remontré que sa faute ne méritait pas une telle peine, il fut ramené dans son cachot, où il ne rentra qu'accablé des coups de la populace. Des chrétiens, instruits de sa mésaventure, vinrent prier le juge d'avoir pitié de sa jeunesse, et de considérer qu'il était de la suite de l'ambassadeur de France; ils le cautionnèrent, et il fut élargi. Leblanc raconte qu'il combattit, avec une soixantaine de Marseillais, à la bataille de Mucazam, où périt Sébastien, roi de Portugal, et qu'il vit le corps de ce prince qu'on portait dans une caisse remplie de chaux pour le conserver. Revenu à Larache, il s'embarqua pour Cadix, traversa l'Espagne méridionale, et suivit la côte de la Méditerranée jusqu'à Marseille. En 1579, il gagna par mer Constantinople; revint dans sa patrie et fit une excursion en Italie. L'année suivante, il était à Paris. Il se trouva plus tard au premier siége de la Fère, fut blessé, prit parti dans les troupes du duc d'Alençon, et souffrit extrêmement du froid. A peine de retour à Marseille, il monte, en 1583, sur un navire destiné pour le Brésil, débarque la même année au Havre et revoit sa patrie, « où je me mariai, dit-il, avec une des plus terribles femmes du monde, et telle que, pensant me reposer, je fus contraint, pour la fuir, de voyager derechef; et de fait, je m'en allai en Portugal faire quelque emplette de perles, l'an 1584. » Ses affaires le conduisirent de ce pays en Espagne, en Italie, à Malte. Revenu de nouveau à Marseille, il se trouvait en 1592, à Séville, « négociant de pierreries et de perles. » Quelques-uns de ses compatriotes lui persuadèrent d'aller avec eux trafiquer à la côte de Guinée. On partit le 22 octobre; le 15 novembre, on était devant l'embouchure du Sénégal. Leblanc raconte ensuite son voyage du port Sainte-Marie, près de Cadix, aux Canaries et aux Antilles; il nomme la Désirade, la Dominique, la Jamaïque, Cuba, comme y ayant abordé; puis la côte de Honduras. Il parle encore de villes de l'Amérique espagnole où il a demeuré, mais il ne les désigne point par leur nom. Il en est de même du Brésil. On ne sait donc pas quels sont les lieux où il a porté ses pas dans le nouveau monde. Il termina ses longs voyages vers 1606. On peut présumer qu'il cessa de vivre vers 1640. Le livre dont il avait fourni les matériaux fut publié avec ce titre : *les Voyages fameux du sieur Vincent le Blanc, marseillais, qu'il a faits depuis l'âge de 12 ans jusqu'à 60 aux quatre parties du monde*, Paris, 1649, in-4°: ibidem, et Troyes, 1658, in-4°.

**LEBLANC** (Thomas), jésuite, né à Vitry, en Champagne, en 1599, fut successivement professeur de belles-lettres, d'hébreu, de l'Écriture sainte, recteur en plusieurs colléges, provincial, et mourut à Reims, en 1669. On a de lui : *Analysis psalmorum Davidicorum amplissimo commentario*, Lyon, 1665-76; Cologne, 1681, 6 vol. in-fol.; *le Soldat généreux, pour l'utilité des soldats et des bourgeois qui les logent; l'Homme de bonne compagnie, le Bon Valet, la Bonne Servante, le Bon Vigneron*, etc.

**LEBLANC** (Jean), poëte du 16e siècle, né à Paris,

est peu connu quoiqu'il ait composé un grand nombre d'ouvrages. Ses parents l'avaient fait étudier avec soin dans les meilleures écoles, et il pouvait espérer d'eux une fortune considérable; mais en perdit une partie dans le temps des guerres civiles, et l'autre lui fut enlevée par des procès; de sorte qu'il se trouva réduit à un état voisin de la misère. Il passa en Italie, où, n'ayant plus aucune ressource, il entra au service dans les troupes vénitiennes. Il n'y demeura pas longtemps, revint en France, où il acquit par ses talents les bonnes grâces de quelques seigneurs en crédit. On ignore l'époque de sa mort; mais il faut la placer en 1622. On a de lui : *Légende véritable et le passe-temps de Jean Leblanc*, in-4°, sans date, et Paris, 1604, in-4°; *Odes pindariques*, Paris, 1604, in-4°; *la Népotimachie poétique*, odes, Paris, 1610, in-4°; *Rapsodies lyriques*, Paris, 1610, in-4°; *Joannis Albi icones*, 1611, in-4°.

**LEBLANC** (Horace), peintre lyonnais du 17e siècle, étudia la peinture en Italie, sous Lanfranc, mais la manière de ce maître lui paraissant trop sévère, il adopta celle du chevalier d'Arpino. Également exercé dans la peinture à l'huile et à fresque, il fut rappelé à Lyon où on lui donna le titre de peintre de la ville. Un des ouvrages qui lui font le plus d'honneur est le tableau cintré, placé à l'autel de la Vierge, dans l'église des Cordeliers, où il a représenté *la Mère de Dieu environnée d'une gloire céleste*. Mais le tableau dans lequel il s'est véritablement surpassé est un *Christ au tombeau*, qu'il peignit pour l'église des Carmélites. Il mourut à Lyon dans un âge avancé.

**LEBLANC** (Claude), né le 1er décembre 1669, fut reçu conseiller au parlement de Metz le 24 décembre 1696, maître des requêtes le 20 mai 1697, intendant d'Auvergne en 1704, puis de Dunkerque et d'Ypres le 12 juin 1706, et conseiller au conseil de guerre en 1716. En 1718 (28 septembre), il fut nommé secrétaire d'État du département de la guerre, et Saint-Simon assure que lui-même eut grande part à ce choix du régent. Lors de la conspiration du prince de Cellamare, Leblanc fut un des principaux initiés par l'abbé Dubois dans le secret de cette affaire ainsi que le garde des sceaux. Leblanc paraissait absolument livré au premier ministre dont il formait, avec le comte de Belle-Isle, le conseil secret. M. le duc entreprit de les perdre tous deux, et le cardinal n'était pas disposé à les défendre contre un prince du sang, le seul qu'il redoutât. Le duc, sans aucun motif personnel dans cette persécution, n'était que l'instrument de la marquise de Prie, sa maîtresse. Jalouse de l'affection que Lebrun portait à sa mère, femme de Berthelot de Pléneuf, la marquise de Prie saisit, pour le perdre, l'occasion de la banqueroute de la Jonchère, trésorier de l'extraordinaire des guerres; et, comme c'était un protégé de Leblanc on prétendit que ce ministre avait puisé dans la caisse et contribué à la faillite du trésorier. Excité par ses maîtresses, le duc de Bourbon s'adressa au régent et au cardinal Dubois, demanda qu'on fît justice de ceux qui avaient eu part au dérangement de la Jonchère, et insista principalement sur Leblanc. Celui-ci fut donc obligé de donner sa démission; et, peu de temps après, on le mit à la Bastille. La chambre de l'Arsenal eut ordre d'instruire son procès. Ce procès fut renvoyé au parlement, fort disposé à le punir de sa puissance, mais qui, dans cette occasion se plut à le venger de sa disgrâce. Il l'acquitta presque avec autant de passion que ses ennemis en mettaient à le poursuivre. En 1726, Leblanc, qui cachait dans l'exil une tête naguère échappée à tant d'ennemis, fut fait de nouveau secrétaire d'État de la guerre, à la place du marquis de Bréteuil. Il mourut au château de Versailles, le 19 mai 1728. — Deux de ses frères furent évêques, l'un César, qui était religieux et curé de Dammartin, fut nommé au siége d'Avranches, en 1719, et mourut le 13 mars 1746, âgé de 74 ans; l'autre Denis-Alexandre, évêque de Sarlat en 1722, mourut le 3 mai 1747, âgé de 69 ans.

**LEBLANC** (Louis), chirurgien distingué d'Orléans, est auteur de quelques ouvrages estimés sur son art, savoir : *Discours sur l'utilité de l'anatomie*, Paris, 1764, in-8°; *Lettre à M. Lecat*, ibid., *Précis d'opération de chirurgie*, Paris, 1775, 2 vol. in-8°. Mais ses principaux services ont trait à l'opération de la hernie, et sont consignés dans une *Nouvelle méthode d'opérer les hernies*, Paris, 1767, in-8°.

**LEBLANC** (François), gentilhomme dauphinois, mort à Versailles en 1698, a publié : *Traité historique des monnaies de France depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent*, 1690, in-4°, figure; *Dissertation sur quelques monnaies de Charlemagne, Louis le Débonnaire, Lothaire et ses successeurs, frappées dans Rome*, 1689, in-4o. Ces deux ouvrages, réimprimés, Amsterdam, 1692, in-4°, sont très-recherchés.

**LEBLANC** (l'abbé Jean-Bernard), littérateur, né à Dijon le 3 décembre 1707, mort à Paris en 1781, historiographe des bâtiments du roi, est auteur d'*Abensaïd*, tragédie représentée en 1737, et imprimée in-8°; de quelques *Poésies* médiocres; des *Lettres d'un Français sur les Anglais*, Paris, 1745, 3 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois, et de quelques traductions parmi lesquelles on distingue : *Discours politiques de Hume*, Paris, 1754, in-12; *Dialogues sur les mœurs des Anglais et sur les voyages considérés comme faisant partie de l'éducation*, 1765, in-12.

**LEBLANC DE BEAULIEU** (Jean-Claude), archevêque d'Arles, né le 26 mai 1753 à Paris, fut successivement chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Geneviève, et curé constitutionnel de Saint-Séverin, puis de Saint-Étienne du Mont. Appelé en 1800 à remplacer M. Gratien sur le siége métropolitain de Rouen, il y tint un concile et en fit imprimer les actes, ainsi que quelques autres écrits adressés à son clergé, dont la majorité refusait de le reconnaître. L'année suivante, il vint à Paris au concile national, à la suite duquel sa démission lui fut demandée. Cependant il ne tarda pas à être appelé au siége de Soissons, et, après s'être refusé à toute rétractation, il finit par se soumettre. En 1815, invité d'assister au Champ-de-Mai, il protesta de son attachement au roi et passa en Angleterre, d'où il ne revint qu'à la deuxième restauration; il fut, en 1817, promu au siége d'Arles, où il déploya dans l'exercice de ses fonctions le zèle le plus vif, et mourut le 2 mars 1825.

**LEBLANC DE BEAULIEU** (Louis). *V.* **BEAULIEU**.

**LEBLANC DE GUILLET**. *V.* **BLANC** (Antoine).

**LE BLANC DE CASTILLON** (Jean-François-André). *Voyez* **CASTILLON**.

**LEBLOND** ou **LEBLON** (Michel), orfèvre et graveur au burin, naquit à Francfort-sur-le-Mein, vers la fin du 16e siècle. En 1616, il publia un recueil de gravures estimées, contenant *divers ornements et feuillages pour les armoiries, ainsi que des fruits et des fleurs*. Leblond, ne se bornant pas à la culture des arts, jouissait de la réputation d'un des hommes les plus éloquents de son temps. Il fut député par la cour de Suède, en Angleterre et dans diverses cours du Nord. Son talent, comme graveur, consistait dans une finesse et une délicatesse extrême du burin. Leblond mourut à Amsterdam en 1656.

**LEBLOND** (Jean-Baptiste), médecin-naturaliste, né à Toulongeon, près d'Autun, en 1747, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, et fut nommé, en 1767, commissaire du roi à la Guyane, pour y faire des recherches sur le quinquina et sur d'autres objets d'histoire naturelle. Il séjourna longtemps dans cette colonie, et s'y trouvait encore à l'époque de la révolution, dont il a écrit plusieurs circonstances. Revenu en France, il habita quelque temps Paris, lut divers mémoires à la Société d'agriculture de la Seine et à l'Académie royale de médecine, dont il était correspondant, et mourut à Masille (Nièvre), le 14 août 1815. On a de lui : *Essai sur l'art de l'indigotier,* 1791, in-8°; *Mémoire sur la culture du cotonnier à la Guyane,* Cayenne, 1801, in-4°; *Voyage aux Antilles et à l'Amérique méridionale, commencé en* 1767 *et fini en* 1802, *contenant un précis historique du résultat des guerres et des faits mémorables dont l'auteur a été témoin,* etc., tome Ier et unique, Paris, 1813, in-8°, avec carte et planche; *Description abrégée de la Guyane française,* Paris, 1814, in-8°, etc.

**LEBLOND** *de Saint-Martin* (Nicolas-François), né à Château-Thierry, le 19 juin 1748, se destina au barreau; et, après avoir suivi des cours de droit, fut reçu avocat au parlement. On ignore la date de sa mort. Outre un *Mémoire sur le partage et les défrichements des communes de l'Artois,* avec un *supplément,* on a de lui : une édition latine d'*Horace,* avec des notes, Orléans, 1767, in-12; *Traduction nouvelle des œuvres de Virgile* avec des notes et discours préliminaires, 1783, 3 vol. in-8°; *Idées d'un citoyen sur la municipalité, ou la commune gouvernée par elle-même,* Paris, 1790, in-8° de 54 pages.

**LEBLOND**. *Voyez* **BLOND**.

**LEBON** (Joseph), membre de la Convention, né à Arras en 1765, offre un exemple frappant de l'influence terrible que les circonstances peuvent exercer sur certains hommes. Renommé dans l'Oratoire pour sa régularité et son exactitude à ses devoirs, il semblait destiné à suivre paisiblement la carrière de l'instruction, lorsque éclatèrent les premiers troubles de la révolution dont il embrassa les principes avec enthousiasme. Nommé maire d'Arras, puis procureur syndic du Pas-de-Calais, et enfin député suppléant à la Convention, il ne prit place dans cette assemblée qu'après la mort de Louis XVI. Envoyé la même année dans son département en qualité de commissaire, il s'acquitta d'abord de cette mission avec sagesse; mais sa conduite l'ayant fait accuser de modérantisme, il promit de faire mieux, et ne tint que trop parole. Il établit dans Arras un tribunal révolutionnaire dont les excès surpassèrent ceux du tribunal de Paris : juges et jurés étaient nommés et révoqués par lui; il annonçait d'avance la mort des accusés, et quelque soumis que fussent de tels juges, il lui arriva souvent de casser leurs arrêts, et d'envoyer le soir à l'échafaud ceux qu'ils avaient acquittés le matin. Vêtu du costume d'un brigand, armé de pistolets et d'un sabre qu'il brandissait à la main, il parcourait les rues, effrayant les femmes et les enfants par ses menaces. Il poussa la cruauté jusqu'à la démence : dirons-nous qu'il admit le bourreau à sa table, qu'il fit placer un orchestre à côté de la guillotine, et qu'il voulut faire décapiter un perroquet qu'il croyait avoir entendu dire *vive le roi?* Le 9 thermidor vint mettre fin aux fureurs du terrible proconsul : à peine était-il rentré dans le sein de l'assemblée qu'une députation de Cambrai vint l'accuser à la barre; aussitôt un grand nombre de membres prirent la parole contre lui; il ne put essayer de se justifier qu'en rejetant sur ses collègues les crimes dont il disait n'avoir été que l'agent. De tels moyens de défense ne pouvaient être accueillis, et Lebon, condamné à mort, fut exécuté le 5 octobre 1795 (13 vendémiaire an IV), à l'âge de 30 ans. Guffroy a publié les *Secrets de J. Lebon et de ses complices,* Paris, an III, in-8°.

**LEBON** (N. Regnier), femme du précédent, née à Saint-Pol, en Picardie. Elle épousa, en 1793, l'ancien oratorien Lebon, l'accompagna bientôt dans toutes ses missions, et prit une grande part à ses cruautés. Cette femme, qui a survécu longtemps à Lebon, habitait paisiblement sous la restauration le département du Pas-de-Calais; elle y est morte dans le mois de mai 1834.

**LEBON**. *Voyez* **BON** (le).

**LEBORGNE DE BOIGNE**. *Voyez* **BOIGNE**.

**LEBORGNE DE BOIGNE** (Claude-Pierre Joseph), frère du général de Boigne, naquit à Chambéry, le 8 mars 1764, et arriva de bonne heure à Paris, où il fut employé dans l'administration des colonies. Ayant embrassé le parti de la révolution, il fut nommé secrétaire, en 1791, de la commission que l'on envoya à Saint-Domingue pour y faire exécuter les décrets de l'assemblée constituante. Les pouvoirs des commissaires n'ayant pas été reconnus par l'assemblée coloniale, ils revinrent en France; mais Leborgne resta à Saint-Domingue, où il continua de favoriser de son mieux le parti des noirs et de la révolution. Obligé de s'éloigner vers le commencement de 1793, il se réfugia à la Martinique, où il concourut, avec Rochambeau, à défendre cette île contre les Anglais. Poursuivi, un peu plus tard, pour les principes révolutionnaires qu'il avait manifestés, il vint à Paris, où il fut arrêté et envoyé à la Conciergerie; mais, assez heureux pour trouver des protecteurs dans le gouvernement d'alors, il recouvra sa liberté, et traversa sain et sauf les derniers temps de la Terreur. En 1796, il fut nommé commissaire-ordonnateur du corps d'armée que Truguet fit passer à Saint-Domingue, avec les commissaires Santhonax et Rigaud, pour y organiser cette colonie selon le système républicain, et prendre possession de la partie espagnole qui venait d'être cédée à la France. Après avoir concouru de tout son pouvoir aux opérations de ces commissaires, il réussit à se faire nommer, en avril 1797, député de Saint-Domingue au conseil des Cinq-Cents. Après la cessation de ses fonctions législatives, qui eut

lieu au 18 brumaire où il s'était fortement opposé au triomphe de Bonaparte, il reprit son grade de commissaire ordonnateur, mais il resta longtemps sans emploi. Envoyé à l'armée d'Allemagne, en 1813, il fut fait prisonnier de guerre, et ne revint en France qu'en 1814. Louis XVIII le nomma chevalier de Saint-Louis. En 1817, Leborgne publia un ouvrage intitulé : *Nouveau système de colonisation pour Saint-Domingue, combiné avec la création d'une compagnie de commerce, pour rétablir les relations de la France avec cette île.* Leborgne est mort à Paris, en janvier 1832. On a de lui : *l'Ombre de la Gironde à la Convention nationale, ou Notes sur ses assassins, par un détenu à la Conciergerie*, Paris, 1794, in-8°; *Essai de conciliation de l'Amérique et de la nécessité de l'union de cette partie du monde avec l'Europe*, Paris, 1817, in-8°.

**LE BOSSU.** *Voyez* **BOSSU.**

**LEBOUCHER** (Odet-Julien), avocat au parlement de Paris, né à Beurey, près Coutances, le 14 juin 1744. L'ouvrage qu'il a donné sur l'histoire maritime, en 1787, est peu estimé, et c'est en vain que M. Emile Leboucher en a publié à Paris une nouvelle édition en 1830, sous ce titre : *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis*, 2 vol. in-8°. Il est mort le 23 septembre 1826.

**LEBOULANGER** (Jean), premier président au parlement de Paris, sous Louis XI, était fils de Raoul Leboulanger, grand panetier du roi et capitaine des gardes du duc de Bourgogne. Jean Leboulanger était président au parlement de Paris, lorsque la plupart des princes du sang et des grands vassaux de la couronne, ligués contre Louis XI, excitèrent cette révolte qu'on appela *la guerre du bien public.* Tandis que l'armée rebelle assiégeait Paris, en 1465, on choisit Jean Leboulanger pour porter des paroles de paix aux chefs qui la dirigeaient. Ses négociations furent si heureuses, que le traité de Conflans, qui rendit le repos à l'État, les suivit presque immédiatement. La dignité de premier président du parlement de Paris, à laquelle il fut élevé en 1471, devint la récompense du zèle qu'il avait déployé en cette circonstance. En 1469, il instruisit le procès du cardinal de la Balue. En 1475, il présida au procès du connétable de Saint-Paul, et, 2 ans après, à celui de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours. Une maladie contagieuse enleva Jean Leboulanger, le 24 février 1481.

**LEBOURDAIS** (Hardouin), jurisconsulte, né au Mans, vers la fin du 15e siècle, exerça dans cette ville les fonctions d'avocat et de greffier. Il a publié plusieurs ouvrages imprimés au Mans, dont les principaux sont : *Libre discours de l'origine des procès et du moyen de retrancher les abus et les chiquanneries des palais*, 1610, in-12; *Relation de l'entrée de Leurs Majestés Louis XIII et de la Royne régente, Marie de Médicis, en la ville du Mans, le 5 septembre* 1614; *la Concorde ecclésiastique sur la créance de la présence réelle au sacrement de l'Eucharistie*, 1624, in-4°. Labourdais mourut vers l'an 1640.

**LEBOURGEOIS.** *Voyez* **HÉAUVILLE.**

**LEBOUVIER-DESMORTIERS** (Urbain-René-Thomas), né à Nantes en 1739, était maître à la chambre des comptes de cette ville, avant la révolution. Ayant fait imprimer en 1809, à Paris, une *Réfutation des calomnies publiées contre le général Charette, commandant en chef des armées catholiques et royales dans la Vendée*, 2 vol. in-8°, il fut emprisonné. Il fit réimprimer plus tard cet ouvrage avec des additions, sous le titre de *Vie de Charette*, Nantes, 1823. Étant retourné dans sa patrie, il y mourut le 11 mars 1827. On a encore de lui : *Épître à une dame qui allaite son enfant*, Paris, 1766, in 8°; *Coup d'œil sur l'Auvergne, ou lettres à M. Perron*, 1789, in-8°; *Mémoire et considérations sur les sourds-muets*, etc., Paris, 1800, in-8°, etc.

**LEBOUX.** *Voyez* **BOUX.**

**LEBOYER** (Jean-François), mathématicien, naquit à Yvetot, en Normandie, le 4 janvier 1768, fut successivement professeur de philosophie au collége de Valognes, et à celui de Saint-Brieuc dans les premières années de la révolution; professeur de mathématiques à l'école centrale des Côtes-du-Nord; puis, en 1806, professeur des sciences physiques au Lycée impérial de Nantes; en 1827, professeur de mathématiques au collége royal de cette ville; et, en 1831, officier de l'université, inspecteur de l'académie de Rennes. La susceptibilité de son caractère lui occasionna, par suite d'une vive contrariété, une attaque d'apoplexie qui le fit tomber en paralysie et le conduisit au tombeau, le 5 mars 1833. Outre un grand nombre de *Discours* imprimés, que Leboyer a prononcés avant les distributions annuelles des prix au collége de Nantes, et un nombre non moins considérable de *Discours*, de *Mémoires*, et de *Rapports*, on a de lui : *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, Saint-Brieuc, 1803, in-8°; *Traité complet du Calendrier, considéré sous les rapports astronomiques, commercial et historique, dans lequel on trouve les éphémérides de tous les peuples et de tous les temps*, etc., Nantes, 1822, in-8°, etc.

**LEBRAS** (Auguste). *Voyez* **ESCOUSSE.**

**LEBRASSEUR** (Pierre), historien, né vers 1680, à Évreux, embrassa l'état ecclésiastique et alla à Paris se perfectionner dans la société des littérateurs et des savants. En 1722 l'abbé Lebrasseur était aumônier du conseil, et il remplissait en même temps les fonctions de bibliothécaire de d'Aguesseau. Mais, dès 1725, il n'exerçait plus cette dernière place. L'abbé Lebrasseur est connu principalement par l'ouvrage intitulé : *Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Évreux*, Paris, 1722, in-4°. Il s'occupait d'un nouvel ouvrage sur l'histoire de cette province; mais il est probable qu'une mort prématurée ne lui a pas permis de donner suite à ce projet. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, donne à l'historien d'Évreux le prénom de Philippe; et dans la table du même ouvrage on le confond avec Philippe Brasseur, à qui l'on doit : *Origines omnium Hannoniæ cœnobiorum*, Mons, 1650, in-8°.

**LEBRASSEUR** (J. A.), né à Rambouillet en 1745, entra, en 1762, dans l'administration de la marine. Après avoir rempli successivement les fonctions de commissaire des colonies, d'ordonnateur à Gorée et d'administrateur général, il fut nommé, en 1779, intendant de Saint-Domingue, et, en 1784, premier président des deux conseils supérieurs du Cap. Enfin, depuis le 1er avril 1788, il était intendant général des fonds de la marine et chargé des approvisionnements des hôpitaux, des Invalides, etc., quand un décret de l'assemblée constituante supprima cette place. Arrêté pendant la Ter-

reur et traduit devant le tribunal révolutionnaire, Lebrasseur fut condamné à mort le 15 juin 1794. On a de lui : *De l'Inde*, ou *Réflexions sur les moyens que doit employer la France, relativement à ses possessions en Asie*, Paris, 1790, 1795, in-8°; *De l'état de la marine et des colonies*, Paris, 1792, in-8°.

**LEBRET** (Cardin), seigneur de Flacourt, né à Paris en 1558, mort doyen des conseillers d'État, le 24 janvier 1655, est principalement connu par un savant *Traité de la souveraineté du roi, de son domaine et de sa couronne*, imprimé à Paris, 1632, in 4°, et dans le recueil de ses *OEuvres*, Paris, 1635, 1642, 1689, in-fol.

**LEBRET** (Henri), historien né vers 1630, à Paris, d'une famille originaire du Vexin, avait d'abord été militaire. Dès que sa santé fut ruinée, il embrassa l'état ecclésiastique. Nommé chanoine et théologal de la cathédrale de Montauban, il en fut créé prévôt en 1663. Ce fut seulement alors qu'il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire. En 1705, il permuta la dignité de prévôt contre celle d'archidiacre. On n'a pu découvrir la date de sa mort. Ses ouvrages sont : *Histoire de la ville de Montauban*, ibid., 1664, in-4°, rare; *Abrégé de l'histoire universelle*, Paris, 1675, 3 vol. in-12; *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, avec leurs allégories et leurs morales, ibid., 1684, in-8°; *Traduction d'un ancien manuscrit latin contenant plusieurs choses curieuses touchant la province de Languedoc*, 1698, in-4° : cet ouvrage est très-rare; *Récit de ce qu'a été et de ce qu'est présentement Montauban*, 1701, in-8°.

**LEBRET** (Alexandre-Jean), avocat au parlement et censeur royal, né à Beaune en 1693, mort à Paris le 7 janvier 1772, est auteur des ouvrages suivants : *Instructions nouvelles sur les procédures civiles*, etc., 1725, in-12; *Nouvelle école du monde*, 1764, 2 vol. in-12; *Élise*, traduction du II<sup></sup>e livre de *l'Honnête femme*, de P. du Bosc, 1766, in 12; *Entretiens d'une âme pénitente avec son Créateur*, 1767, in-12; *Mémoires secrets de Bussy-Rabutin*, etc., 1768, 2 vol. in-12; *les Amants illustres, ou la Nouvelle Cléopâtre*, 1769, 3 vol. in-12; une nouvelle édition de *l'Avare*, de Molière, avec des remarques, 1751, in-12.

**LEBRETON** (R. P. François) était, avant la révolution, prieur de Redon en Bretagne. Ayant paru dès le commencement, favorable aux innovations, il fut nommé en 1790, procureur syndic du district de Fougères, et, l'année suivante, député à l'assemblée législative où il se fit peu remarquer. Nommé, en 1792, député à la Convention nationale, il s'y lia intimement avec le parti des girondins. Proscrit comme tous ses amis, il fut au nombre des 73 députés exclus de l'assemblée. Ayant réussi à se tenir caché pendant la Terreur, il rentra dans ses fonctions de législateur, lorsque Robespierre fut tombé. Entré au conseil des Cinq-Cents par la voie du sort, après la session conventionnelle, Lebreton en sortit en 1798. Il se retira dans sa patrie, et y mourut obscurément quelques années plus tard.

**LEBRETON** (Jean-Pierre), né en 1752, dans la province de Bretagne, était bénédictin avant la révolution, et fut député du clergé de Vannes à l'assemblée constituante, où il vota constamment pour les innovations. Étant resté dans la capitale après la session, il y traversa sans péril les temps de proscription, fut ensuite nommé bibliothécaire de la cour de cassation, et mourut à Paris le 21 avril 1829. On a de lui le *Catalogue des livres composant la bibliothèque de la cour de cassation, deuxième partie* (jurisprudence), Paris, 1819, in-8°.

**LEBRETON** (André-François), imprimeur-libraire, né au mois d'août 1708 à Paris, mort le 5 octobre 1779, n'est guère connu que comme l'éditeur de l'*Encyclopédie*. Une lettre de Diderot semble indiquer que Lebreton, effrayé de la hardiesse des philosophes, adoucissait leurs pensées et leurs expressions en revoyant les épreuves. Quoique les volumes, à partir du 8e, portent le titre de Neufchâtel, ils n'en ont pas moins été imprimés à Paris.

**LEBRETON** (Joachim), ex-secrétaire de la classe des beaux-arts de l'Institut, mort le 9 juin 1819 à Rio-Janeiro, où il s'était rendu en 1816 avec une colonie d'artistes, peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, né le 7 avril 1760 à Saint-Meen en Bretagne, était fils d'un maréchal ferrant chargé de famille. Les heureuses dispositions qu'il manifesta le firent admettre comme boursier dans un collége, et, à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes, il était entré dans l'ordre des théatins, et professa la rhétorique à Tulle. Bientôt l'appui du directeur de la monnaie, Darcet, son beau-père, et ses liaisons avec les artistes et les gens de lettres lui valurent son admission à l'Institut. Nommé depuis membre du tribunat, puis secrétaire de la classe des beaux-arts de l'Institut, il en remplit les fonctions jusqu'à la restauration. Il a, en cette qualité, rédigé plusieurs *Notices* et *Rapports*, notamment celui sur le concours des prix décennaux. Lebreton a fourni des articles à diverses feuilles périodiques, entre autres à la *Décade philosophique*. Barbier lui attribue la *Logique adaptée à la rhétorique*, 1789, in-8°, ainsi que *l'Accord des vrais principes de l'Église, de la morale et de la raison sur la constitution du clergé, par les évêques constitutionnels*, 1791, in-8°.

**LEBRIS** (Charles), savant théologien bas breton, exerça les fonctions de recteur de la paroisse de Cléder, près Morlaix. On n'a aucun détail sur sa vie; il n'est connu que par un grand nombre de livres de piété, qu'il composa ou traduisit en langue bretonne, idiome dans lequel il était très-versé.

**LEBRIXA** (Ant. de). *Voyez* **NEBRISSENSIS.**

**LEBRUN** (Laurent), jésuite, né à Nantes, en 1607, mort à Paris, dans la maison professe des jésuites, le 1er septembre 1663, s'adonna particulièrement à la poésie latine. Son *Virgile chrétien* consiste, comme le véritable Virgile, en églogues, en géorgiques et en un poëme épique. Ce dernier, ayant pour titre l'*Ignaciade*, comprend en 12 livres le pèlerinage de saint Ignace à Jérusalem, et la fondation de la société à Paris. Lebrun a traité, dans ses *Géorgiques*, de la culture de l'âme; et ses *Églogues* sont également consacrées à des sujets pieux. Son *Ovide chrétien* est dans le même goût. Les *Héroïdes* sont des lettres mystiques; les *Fastes*, les six jours de la création; les *Tristes*, les lamentations de Jérémie, auxquelles il a réuni les siennes sur la mort de l'archevêque de Tours, Bertrand d'Eschaux; un poëme sur l'amour de Dieu remplace celui de l'*Art d'aimer;* enfin l'histoire de quelques conversions tient lieu des *Métamorphoses*.

**LEBRUN** (Charles), célèbre peintre français, né à

Paris en 1619, annonça de bonne heure de très-heureuses dispositions que le chancelier Séguier voulut cultiver en le faisant entrer dans l'atelier de Vouet, et l'entretenant ensuite à Rome pendant 6 ans à ses frais. Le jeune artiste eut l'avantage d'y rencontrer le Poussin ; il s'attacha à ce maître, et en imita heureusement la manière. Rappelé à Paris en 1648, il y fit quelques tableaux qui fixèrent sa réputation. Lebrun fut reçu à l'académie, et Fouquet, qui le choisit pour orner de peintures son château de Vaux, lui accorda 12,000 livres de pension, indépendamment du prix de ses ouvrages. Mazarin, l'ayant vu travailler chez ce ministre, le présenta à Louis XIV, et ce fut là le premier degré de sa faveur à la cour. Nommé en 1662 premier peintre du roi, gratifié d'une pension égale à celle que lui faisait Fouquet, Lebrun reçut des lettres de noblesse. Il usa dignement de son influence en portant Louis XIV à fonder en 1666, à Rome, une école en faveur des élèves qui obtiendraient le premier prix de peinture ou de sculpture. Après la mort de Colbert, Louvois, qui persécutait tous ceux que ce ministre avait protégés, chercha toutes les occasions de faire briller Mignard au détriment de Lebrun, et le chagrin que cet artiste en ressentit ne contribua pas peu à sa mort, arrivée le 12 février 1690. On regarde comme ses chefs-d'œuvre *la Suite des batailles d'Alexandre; la Défaite de Maxence; le Christ aux anges; les Peintures de la grande galerie de Versailles; la Madeleine pleurant les fautes de sa jeunesse; la Vierge apprêtant le repas de l'enfant Jésus*, etc. Édelinck, G. Audran et Sébastien Leclerc sont les graveurs qui ont le mieux réussi à rendre ses compositions. Cet artiste a lui-même gravé 6 planches à l'eau-forte, et publié les deux ouvrages suivants : *Conférence sur l'expression des différents caractères des passions*, Paris, 1667, et Amsterdam, 1702, in-4°; *Traité de la physionomie, ou Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux*, in-fol., orné de 56 planches, dont les dessins originaux font partie de la collection du Musée royal de Paris, qui possède 22 tableaux de ce maître.

**LEBRUN** (Guillaume), jésuite, né en 1674, professa les belles-lettres avec distinction dans les colléges de son ordre. On a de lui *Dictionnaire universel, français-latin*, in-4° ; la dernière édition en a été donnée à Rouen, par Lallemant, 1770, in-4°.

**LEBRUN** (Denis), avocat au parlement de Paris, prêta serment, en cette qualité, le 2 décembre 1659. Il est du petit nombre des auteurs dont les ouvrages n'ont point vieilli. Lebrun mourut à Paris en 1708. Nous avons de lui : *Traité des successions*, Paris, 1692, 1 vol. in-fol. ; *Traité de la communauté entre mari et femme, avec un traité des communautés ou sociétés tacites*, Paris, 1709, 1734, 1754 et 1757, 1 vol. in-fol. On a encore de Lebrun : *Essai sur la prestation des fautes*, où il a examiné combien les lois romaines en distinguent d'espèces. (Paris, 1813, in-12, avec une dissertation de Pothier).

**LEBRUN** (Pierre), né à Brignolles le 11 juin 1661, entra dans la congrégation de l'Oratoire, alla étudier la théologie à Marseille et à Toulon, et professa la philosophie à Toulouse, puis la théologie à Grenoble, en 1687 et 1688. Deux ans après, il fut appelé au séminaire de Saint-Magloire de Paris, où il resta jusqu'à sa mort, arrivée le 6 janvier. On a de lui : *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes*, 1693, in-12 ; *Discours sur la comédie, où l'on voit la réponse au théologien qui la défend, avec l'Histoire du théâtre et les sentiments des docteurs de l'Église depuis le premier siècle jusqu'à présent*, 1694, in-12. etc.

**LEBRUN** (Antoine-Louis), né à Paris le 7 septembre 1680, y mourut le 28 mars 1743. Il avait voyagé en Angleterre, en Hollande, en Italie, et avait beaucoup de goût pour les arts. C'est à lui que Voltaire attribuait les fameux *J'ai vu*, qui firent mettre à la Bastille l'auteur de la *Henriade*. On a encore de Lebrun : *les Aventures d'Apollonius de Tyr*, 1710, in-12; 1711, in-12; 1796, in-18 ; *Aventures de Calliope*, 1720 in-12; *les Épigrammes d'Owen*, traduites en vers français, 1709, in-12; *Théâtre lyrique*, avec une *Préface* où l'on traite du *Poëme de l'opéra*, 1712, in-12 : on y trouve sept opéras, qui n'ont jamais été mis en musique; *Bilingius Musarum alumnus, auspice Phœbo*, 1707, in-8° ; *Fables*, 1722, ib.

**LEBRUN** (Louis-Joseph), né à Reims le 3 novembre 1722, mourut à Épernay le 3 janvier 1787. De simple oratorien, il devint, en 1754, régent du collége de son ordre, à Angers, et ensuite précepteur des pages de la reine. On a de lui une *Explication physico-théologique du déluge et de ses effets*, qui parut en 1762, et fut réimprimée dans le *Journal ecclésiastique*, en avril, mai et juin 1785. Il inventa et fit exécuter une machine pour servir à l'explication des effets produits par le déluge, laquelle fut exposée au collége de la Trinité, à Lyon. On a encore du père Lebrun quelques écrits de peu d'importance.

**LEBRUN** (Ponce-Denis ÉCOUCHARD), poëte lyrique, né en 1729 à Paris, où il mourut le 2 septembre 1807, membre de l'Institut, fut élevé par les soins du prince de Conti, qui, plus tard, le fit secrétaire de ses commandements. Son talent poétique s'annonça de bonne heure, et il eut l'avantage de recevoir les conseils du fils du grand Racine. Lebrun, en les suivant, c'est-à-dire en s'attachant à ne prendre pour modèles que les anciens, s'est élevé au rang des premiers lyriques français. La versatilité de ses opinions, et surtout son insurmontable penchant à l'épigramme, lui firent de nombreux ennemis. Mais, quels que fussent les défauts de son caractère, il n'en compta pas moins beaucoup d'admirateurs. Il fut en correspondance avec Voltaire, Buffon, de Belloy, Thomas, Palissot, etc. Son *Éloge* fut prononcé par Chénier, qui l'a loué dans son *Tableau de la littérature*. Les *OEuvres de Lebrun* ont été publiées par les soins de Ginguené, son ami, Paris, 1811, 4 vol. in-8°, avec une *Notice* sur l'auteur. Ce recueil ne contient point ses *Odes républicaines*. Les diverses pièces qui le composent avaient paru successivement depuis 1755, que fut mise au jour son *Ode sur les désastres de Lisbonne*. On a publié en 1821 ses *OEuvres choisies*, 2 vol. in-8°. On lui doit en outre des *Notes sur Boileau et Rousseau*.

**LEBRUN** (Charles-François), duc de Plaisance, né le 19 mars 1739 à Saint-Sauveur-Landelin près de Coutances, partagea sa jeunesse entre l'étude des langues et celle du droit. Placé près de Maupeou, dont il fut d'abord répétiteur, puis secrétaire quand celui-ci devint chancelier, il partagea la responsabilité des actes qui renversèrent le parlement; le zèle et l'habileté dont il fit

preuve alors l'élevèrent rapidement aux fonctions de censeur royal, de payeur des rentes, enfin d'inspecteur général des domaines de la couronne. Mais il fut entraîné dans la disgrâce de son protecteur : 15 ans après, la révolution le tira de la retraite à laquelle il s'était condamné prudemment. Un écrit presque prophétique, *la Voix du citoyen*, le fit connaître à ses concitoyens comme digne de leur confiance. Député aux états généraux il s'y montra patriote modéré, et se distingua par de grands et utiles travaux sur les finances. Après la session, nommé président du directoire de Seine-et-Oise, il sut ramener le calme un instant troublé dans ce département par la disette des grains. Incarcéré deux fois pendant la Terreur, il fut rendu à la liberté au 9 thermidor, rappelé à la présidence du directoire de Seine-et-Oise, et élu au conseil des Cinq-Cents. Les talents dont il avait donné des preuves et la modération de son caractère le firent choisir par Bonaparte pour troisième consul. Dans ce haut poste, laissant la politique à ses collègues, il s'occupa exclusivement des finances : on lui doit le rétablissement de la cour des comptes. Lors de l'érection du trône impérial, il fut nommé successivement architrésorier, duc de Plaisance, gouverneur de la Ligurie, et enfin administrateur général de la Hollande, après l'abdication de Louis Bonaparte. Il ne signa point la déchéance de Napoléon, mais adhéra au rappel des Bourbons, et fut même employé par eux en qualité de commissaire général. Compris dans la chambre des pairs durant les cent jours, il en fut éloigné à la seconde rentrée de Louis XVIII. Cependant on l'y rappela 3 ans après. Lebrun est mort le 14 juin 1824. Les ouvrages qui lui ont mérité son admission à l'Institut sont : la traduction de *la Jérusalem délivrée*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°, anonyme, souvent réimprimée ; et de *l'Iliade*, 1776, 2 vol. in-12 ; cette traduction a reparu presque entièrement refaite, Paris, 1809, 2 vol. in-12 ; l'*Odyssée d'Homère*, Paris, 1819, 2 vol. in-12 (anonyme), est également de Lebrun. M. Brunet a publié : *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le duc de Plaisance*, in-8°.

**LEBRUN** (Jean-Baptiste-Pierre), peintre et marchand de tableaux, né à Paris, en 1748, passait dans son temps pour l'homme de l'Europe qui se connaissait le mieux en tableaux et qui savait en trafiquer avec le plus d'avantage. Versé dans l'histoire de toutes les écoles, de toutes les collections fameuses, et possesseur lui-même d'un cabinet considérable, il contribua beaucoup aux progrès de Mlle Vigée, qui, demeurant avec sa mère, dans la même maison (rue de Cléry, hôtel de Lubert), venait journellement voir les magnifiques productions dont il faisait commerce. Au bout de six mois, il la demanda en mariage. Lebrun ayant dû épouser la fille d'un habitant de la Hollande, où il faisait un grand commerce de tableaux, pria sa femme de tenir leur mariage secret jusqu'à ce qu'il eût terminé ses affaires. Après la déclaration du mariage, Lebrun, qui n'avait eu en vue, dans cette alliance, qu'une spéculation, prit l'habitude de s'emparer de tout l'argent que sa femme recevait pour ses nombreux tableaux. Il imagina, en outre, pour augmenter leur revenu, de lui faire avoir des élèves. Il paraît que, dès le premier temps de leur union, les deux époux avaient un appartement séparé : celui de Lebrun, vaste et *fort richement meublé* ; celui de sa femme, fort exigu et d'une extrême simplicité. Pendant le séjour de sa femme à l'étranger, loin que Lebrun lui fait jamais fait passer de l'argent, il lui écrivait *des lettres lamentables sur sa détresse*. Pendant la Terreur, il vécut assez tranquille à Paris. En 1793, sa femme, qui voyageait en Italie, avait été portée sur la liste des émigrés. Lebrun adressa à la Convention une pétition pour qu'elle fût rayée. Il publia cette réclamation, sous ce titre : *Précis historique de la vie de la citoyenne Lebrun, peintre, par le citoyen J. B. P. Lebrun, an deuxième de la République*, (in-8° de 22 pages). Lorsque, en 1801, elle revint à Paris, Lebrun la reçut dans leur maison de la rue du Gros-Chenet. Le soir même, il offrit à sa femme un concert, dans une grande salle de leur autre maison de la rue de Cléry, où il avait réuni toutes les anciennes connaissances de Mme Lebrun. Toutefois, l'intimité ne se rétablit point entre les deux époux, qui continuèrent à vivre séparés. Lebrun mourut le 6 août 1813. On a de Lebrun, outre la *Notice* déjà citée : *Almanach historique et raisonné des architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, ciseleurs*, Paris, 1776, in-12 ; *Galerie des peintres flamands, hollandais et allemands*, ouvrage enrichi de 201 planches, gravées, d'après les meilleurs tableaux de ces maîtres, par les plus habiles artistes de France, de Hollande et d'Allemagne, Paris, 1792-1796, 3 vol. grand in-fol. ; *Réflexions sur le Muséum national*, 1793, in-8°, etc.

**LEBRUN** (Marie-Louise-Élisabeth VIGÉE), épouse du précédent ; peintre de portraits et d'histoire, née le 16 avril 1755, d'un peintre estimé, surtout dans le genre du portrait, apprit la peinture, pour ainsi dire sans maître, dans la maison paternelle ; prit des leçons de Briard, peintre médiocre, mais excellent dessinateur ; enfin, Joseph Vernet lui donna des conseils dont elle sut profiter. En 1768, elle perdit Louis Vigée, son père ; elle avait alors 13 ans ; sa mère la conduisait à toutes les galeries où elle pouvait étudier les grands modèles. C'est alors que la jeune artiste, pour se fortifier, copia des tableaux de Rubens, des portraits de Rembrandt, de Van-dyck, et plusieurs têtes de jeunes filles de Greuze. Le peintre Vigée, homme de plaisir, n'avait point laissé de fortune ; mais sa fille, ayant beaucoup de portraits à faire, gagnait assez pour défrayer la maison. Sa mère, accoutumée aux jouissances du luxe, convola en secondes noces avec un riche joaillier, qui, sitôt après le mariage, se montra tellement avare, qu'il refusait jusqu'au nécessaire à la mère et à la fille, bien que celle-ci lui donnât tout ce qu'elle gagnait. Déjà sa jeune réputation lui attirait la visite d'un grand nombre d'étrangers. Une visite qu'elle reçut de Mme Geoffrin, le bonheur qu'elle eut d'avoir à peindre la duchesse d'Orléans, et la belle comtesse de Brionne achevèrent de la mettre à la mode. Mlle Vigée avait 20 ans lorsqu'elle épousa, en 1776, J. B. P. Lebrun. Cette union, à ce qu'il paraît, ne fit le bonheur ni de l'un ni de l'autre ; mais Mme Lebrun trouva des dédommagements dans l'amour de son art et dans ses succès, à la fois comme artiste et comme femme aimable et recherchée dans les plus hautes sociétés. En 1782, Mme Lebrun accompagna son mari à Bruxelles, où se vendait la collection des tableaux du prince Charles de Lorraine. Là, elle reçut l'accueil le plus distingué du

prince de Ligne. A Bruxelles, à Amsterdam, à Anvers, elle put admirer à son aise les chefs-d'œuvre de Van Loo, de Vandyck, et surtout de Rubens. Peu de temps après son retour de Flandre, en 1783, Joseph Vernet présenta Mme Lebrun à l'Académie royale de peinture, elle y fut reçue, et donna pour tableau de réception : *la Paix qui ramène l'Abondance*. La révolution arriva : Mme Lebrun quitta sa patrie au mois d'octobre 1789, et se rendit d'abord en Italie, où elle eut de grands succès. Puis elle porta ses pinceaux à Vienne, où, parfaitement accueillie par le comte de Kaunitz, elle se vit bientôt admise à la cour. De Vienne elle se rendit en Prusse, où le prince Henri la reçut comme une ancienne amie, puis elle partit pour la Russie, et arriva à Saint-Pétersbourg le 25 juillet 1795. Elle était à Moscou, au moment de l'assassinat de Paul Ier, et, à son retour à Saint-Pétersbourg, l'empereur Alexandre la chargea de faire son portrait en buste, puis à cheval. Aussitôt une foule de personnes de la cour vinrent chez elle pour lui demander des copies de ces portraits. Cette circonstance offrait à Mme Lebrun un moyen de fortune ; mais le triste état de sa santé la força de quitter la Russie. Elle partit pour Berlin, où elle arriva vers la fin de juillet 1801. Peu de jours avant son départ de Berlin, le directeur de l'Académie de peinture vint lui apporter lui-même un diplôme de réception. L'ambassadeur français, Beurnonville, lui apprit qu'elle avait été rayée de la liste des émigrés, et qu'elle pouvait rentrer en France. Après avoir passé par Dresde, elle prit la route de Paris, où elle arriva durant l'hiver de 1801. Elle partit pour Londres le 15 avril 1802, demeura trois ans en Angleterre, où elle fit le portrait du prince de Galles, de lord Byron, de Mme de Polastron, etc. A son retour à Paris, elle fut chargée par Bonaparte de faire le portrait de sa sœur, Mme Murat. Bientôt Mme Lebrun partit pour la Suisse, qu'elle parcourut durant les années 1808 et 1809. A son retour de Suisse, Mme Lebrun acheta à Luciennes, près de Marly, une maison de campagne qui devint bientôt le rendez-vous de la plus aimable société. C'est là qu'elle fut surprise, au 31 mars 1814, par l'invasion des Prussiens, qui pillèrent sans pitié ses appartements. Elle ne fut pas mieux traitée en 1815. Mme Lebrun, veuve depuis 1813, vit mourir dans ses bras, en 1818, sa fille unique, qui lui avait causé bien des chagrins. Deux ans après, elle perdit Vigée, son frère. Pour se distraire de sa douleur, elle fit une excursion dans le midi de la France. De retour à Paris, elle reprit ses habitudes et son travail. A 80 ans elle travaillait encore au portrait de sa nièce Mme de Rivière. En 1828, elle fut reçue membre de l'académie de Vaucluse ; elle avait été, pendant son voyage en Suisse, admise à celle de Genève ; mais tous ces titres académiques ne la consolèrent pas de n'être plus de l'Académie royale de Paris. En 1835, elle publia d'intéressants mémoires de sa vie, sous le titre de *Souvenirs* (3 vol. in-8°). Son œuvre offre 662 portraits, 15 tableaux et près de 200 paysages, pris, tant en Suisse qu'en Angleterre. Mme Lebrun, alors Mlle Vigée, avait publiée, en 1774, un opuscule intitulé : *Amour des Français pour leur roi* (in-8°). Elle mourut le 30 mars 1842, presque nonagénaire.

**LEBRUN** (Pierre), magistrat, né à Montpellier en 1761, fut d'abord conseiller à la cour des aides de cette ville. A la révolution, il alla habiter Paris, et fut assez heureux pour s'y faire oublier. Lorsqu'il s'agit de donner une organisation durable aux tribunaux, il fut nommé conseiller à la cour d'appel de la Seine, et mourut le 17 novembre 1810. On lui doit une traduction de *Salluste*, Paris, 1809, in-12, *Journal des causes célèbres*, qu'il continua seul pendant 2 ans. Dans sa jeunesse, il avait composé quelques pièces de vers. C'est de lui qu'est la version de *l'Art poétique*, dans la traduction d'*Horace*, publiée par Daru, son beau-frère.

**LEBRUN** (Louis-Sébastien) naquit à Paris, en 1765, et y mourut le 28 juin 1829. Élève de la maîtrise de Notre-Dame, il passa à l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et en sortit deux ans après pour entrer au théâtre de l'Opéra. En 1787, il débuta dans le rôle de Polynice de l'opéra d'*OEdipe*. Son succès fut plus complet au concert spirituel. C'est en 1790 qu'il s'avisa de composer, et qu'il donna au théâtre Montansier *l'Art d'aimer au village*. Depuis, il fit jouer, au théâtre Louvois, *Émilie et Melcour, un Moment d'humeur, la Veuve américaine* ; et au théâtre des Variétés, *les Petits aveugles de Franconville, la Suite de la cinquantaine*. S'élevant ensuite jusqu'au théâtre Feydeau, il fit jouer *le Bon fils, Plus de peur que de mal, l'Astronome, le Maçon et Marceline*. Enfin, en 1816, osant aborder le théâtre de l'Opéra, il donna *le Rossignol*, qui, sans rien ajouter à sa réputation, a fait celle de M. Tulou. En 1809, on exécuta, dans l'église de Notre-Dame, un *Te Deum* à grand orchestre qu'il avait composé, en actions de grâces de la bataille de Wagram. Il était chef d'une classe de chant, à l'Académie royale de musique.

**LEBRUN DE GRANVILLE** (Jean-Étienne), né à Paris, y mourut en 1765, à l'âge de 27 ans. On a de lui : la *Renommée littéraire*, nouvel ouvrage périodique (1762 et 1763), 2 vol. in-12 : il eut peu de succès ; *la Wasprie*, ou *l'Ami Wasp*, revu et corrigé, 1761, 2 vol. in-12, etc.

**LEBRUN-DESMARETTES** (Jean Baptiste), né à Rouen en 1650, de Bonaventure Lebrun, libraire de cette ville, qui fut condamné aux galères pour avoir imprimé des livres en faveur de Port-Royal, fut élevé en partie dans cette maison. Après en être sorti, il y conserva toujours beaucoup d'attachement pour ses anciens maîtres ; ce qui le fit mettre à la Bastille en 1707, où il fut traité très-rudement. Il n'en sortit qu'au bout de cinq ans ; encore lui fallut-il signer le formulaire : mais il se rétracta le 19 janvier 1717. Il avait tenu une espèce de pension où il n'admettait que 12 ou 15 enfants. Retiré à Orléans, après un long séjour il y tomba malade ; et craignant un refus de sacrements, il se traîna à l'église le dimanche des Rameaux, et mourut le lendemain le 19 mars 1731. Il a donné des éditions latines des *OEuvres de saint Paulin*, 1685, 2 vol. in-4° ; des *OEuvres de saint Prosper*, 1711, in-fol. Il est en outre auteur des ouvrages suivants : *Vie de saint Paulin, évêque de Nole*, 1685, in-8° ; *Voyages liturgiques de France*, etc., 1718, in-8°, figure ; *Concordantia librorum regum et Paralipomenon*, 1682, in-4°.

**LEBRUN**, ministre. *Voyez* **TONDU**.

**LEBRUN-TOSSA** (Jean-Antoine), auteur dramatique et pamphlétaire, né à Pierrelatte, en Dauphiné, le

24 septembre 1760, alla à Paris à l'époque de la révolution, dont il adopta chaudement les principes. Il fit jouer sur plusieurs théâtres des pièces inspirées par l'esprit du temps. Son début fut un drame intitulé : *les Noirs et les Blancs* (en 3 actes et en prose). Sous l'assemblée législative et pendant les premiers temps de la Convention, Lebrun-Tossa vécut dans la société des girondins, et fut particulièrement lié avec Pozzo di Borgo, alors député de la Corse. Lebrun-Tossa figura dans les rangs des défenseurs de la Convention à la journée du 13 vendémiaire. Plus tard, sous le Directoire, il fut employé, comme rédacteur de première classe, dans les bureaux de la police. Il passa ensuite au ministère de l'intérieur, d'où il sortit au bout de dix mois pour entrer, en 1804, dans l'administration des droits réunis. Il n'en continua pas moins de se livrer à la littérature. Il a publié deux romans : *Alexandrine de Bauni*, ou *l'Innocence et la Scélératesse* (1797, 1 vol. in-12) ; *le Terne à la loterie*, ou *les Aventures d'une jeune Dame écrites par elle-même*, 1800, 1 vol. in-12, traduit de l'italien. Il ne cessa pas non plus de donner des pièces à divers théâtres. Toutes ces pièces sont aujourd'hui complétement oubliées, et Lebrun-Tossa le serait également, s'il n'avait attaché son nom à une querelle littéraire qui fit dans le temps beaucoup de scandale. Assistant un jour, comme employé, à un triage de papiers dans les archives de la police, il eut assez d'influence sur un des commissaires chargés de cette opération, pour sauver des flammes un poëme dramatique intitulé *Conaxa*, découvert, en Bretagne, dans la bibliothèque d'un monastère. Lebrun obtint la remise de ce manuscrit qu'il communiqua à son ami Étienne, lequel venait de se faire connaître par la charmante comédie de *Brueys et Palaprat*. Tous deux songèrent d'abord à tirer de l'œuvre du jésuite le cadre d'une comédie qu'ils devaient faire en commun; mais Étienne, après avoir obtenu le consentement de Lebrun-Tossa, fit tout seul la pièce des *Deux Gendres*, l'un des ouvrages dramatiques qui ont obtenu le plus d'applaudissements depuis le commencement du siècle. Violant les droits d'une ancienne amitié et ceux de la délicatesse, Lebrun-Tossa publia, sous le titre de *Mes révélations sur M. Étienne, les Deux Gendres et Conaxa* (1812, in-8°), et de *Supplément à mes Révélations, en réponse à MM. Étienne et Hoffmann*. La restauration de 1814 trouva Lebrun-Tossa chef de bureau aux droits réunis, et respecta sa position. Mis à la retraite, le 1er décembre suivant, il obtint une pension de 1,600 francs. Il est mort le 29 mars 1837.

**LEBYD**, poëte arabe, embrassa l'islamisme à 90 ans, contribua beaucoup à établir la religion de Mahomet pour lequel il professait la plus haute admiration, et mourut, dit-on, à l'âge de 145 ans, sous le califat de Moawia. Les Arabes font grand cas de sa *Moallakat*, poëme que Silvestre de Sacy a traduit et publié avec le commentaire de Zouzeny, à la suite des *Fables de Bidpay*, Paris, 1816, in-4°.

**LECA** (Jean-Paul de), comte de Cinarca, en Corse, naquit en 1450, dans la seigneurie de Leca, ancien domaine des *Cinarchesi*, dont il tirait son origine. Échappé par miracle au sort qui avait atteint vingt membres de cette illustre famille, massacrés dans un festin, au mépris de la foi jurée, par des Génois, Jean-Paul de Leca, encore en bas-âge, fut conduit à Piombino, en Toscane, où il reçut une bonne éducation par les soins de son aïeul maternel, Mariano de Gaggio. A son retour en Corse, il dut prendre les armes pour rentrer en possession de son patrimoine, usurpé pendant son absence par son parent et son plus redoutable adversaire, Rinuccio de Leca. Sorti victorieux de cette lutte, qui lui valut une réputation de courage et d'habileté, Leca, aussi avide de gloire que de puissance, et sollicité par les Fregoso de Gênes, ses parents, déclara la guerre à l'office de Saint-George, investi de la souveraineté de l'île (1487). Mais le succès de cette entreprise ne répondit pas à son attente, et il se vit forcé, après quelques sanglants combats, de chercher son salut dans la fuite, et de se retirer dans l'île de Sardaigne. Bientôt après, conduit par l'ambition et la vengeance, il retourna dans sa patrie, en 1488, à la tête d'une nombreuse armée, et offrit encore aux Génois l'occasion d'un sanglant triomphe. Expulsé alors de la Corse, et abandonné par tous ses partisans, Leca descendit de nouveau dans l'arène des combats, en 1501, et il essuya de nouveaux revers. Repoussé pour toujours du sol de sa patrie, sans appui, sans ressources, après plusieurs années de souffrances et d'exil, il se rendit à Rome, pour engager Léon X à lui fournir des secours afin de former de nouvelles entreprises contre les usurpateurs des droits de ses aïeux. Mais la voix du malheureux proscrit ne trouva que des cœurs sourds à ses prières; et la mort, qui pouvait seule éteindre ses ardentes passions, vint mettre fin à son orageuse carrière, le 13 septembre 1515.

**LECAMUS**. *Voyez* **CAMUS**.

**LECARLIER** (Marie-Jean-François-Philibert), conventionnel, était maire de Laon et l'un des plus riches propriétaires de la Picardie avant la révolution. Il en adopta néanmoins les principes avec beaucoup de chaleur, et fut nommé, en 1789, député aux états généraux par le tiers état du baillage de Vermandois. Il siégea constamment dans cette assemblée au côté gauche et y vota toujours en faveur des innovations. Du reste, il ne parut qu'une seule fois à la tribune, pour parler contre l'exportation du blé à l'étranger. Nommé député à la Convention nationale, en 1792, par le département de l'Aisne, il s'y fit également peu remarquer, et siégea néanmoins toujours avec le parti le plus exalté. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Il cessa de faire partie du corps législatif; mais le Directoire exécutif l'en dédommagea en le nommant, après le 18 fructidor an v (1797), président de l'administration centrale de son département, puis commissaire plénipotentiaire près l'armée chargée d'envahir la Suisse. Lecarlier ne tarda pas à être rappelé. Il fut nommé, peu de temps après son retour à Paris, ministre de la police, à la place de Dondeau, et presque aussitôt remplacé par Duval, pour être commissaire général en Belgique, où il ne resta de même que fort peu de temps. Son département le nomma, en 1799, membre du conseil des Anciens, mais il mourut quelques mois après. Son ami et collègue Jean Debry prononça à la tribune son éloge funèbre.

**LECARPENTIER** (Mathieu), architecte, né à Rouen en 1707, mort dans cette ville le 15 juillet 1773,

exerça longtemps son état à Paris, où il eut la direction des travaux de l'Arsenal, des domaines, de la ferme générale, et devint membre de l'académie d'architecture.

**LECARPENTIER** (C. L. F.), fils du précédent, peintre, né en 1750, mort en septembre 1822, professeur à l'école des arts de Rouen et correspondant de l'Institut, a laissé : *Galerie des peintres célèbres*, etc., publiée de 1810 à 1821, 2 vol. in-8° ; *Itinéraire de Rouen*, etc., 1816, in-8°; 1819, in-18; *Essai sur le paysage*, etc., 1817, in-8°.

**LECARPENTIER** (Jean-Baptiste), conventionnel, né en 1760 à Hesleville, près de Cherbourg, était huissier à Valognes lorsque la révolution éclata. Député par le département de la Manche à la Convention, il y vota la mort du roi. Les départements de la Manche, d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, où il fut en mission pendant la Terreur, se rappellent ses cruautés; Saint-Malo en fut surtout le théâtre. Accusé d'être l'un des principaux chefs de l'insurrection du 1er prairial, on l'enferma au château du Taureau ; mais, compris dans l'amnistie du 3 brumaire, il vécut dès lors dans la retraite. Après la seconde restauration, atteint par la loi qui condamnait au bannissement les régicides, il enfreignit son ban et fut, en 1820, condamné par les assises de Coutances à la déportation dans la maison centrale du Mont-Saint-Michel. Il y mourut le 27 janvier 1827.

**LECARPENTIER**. *Voyez* **CARPENTIER**.

**LECAT** (Claude-Nicolas), célèbre chirurgien, né le 6 septembre 1700 à Blerancourt, termina ses études à Paris, devint ensuite chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, remporta de 1734 à 1738 les premiers prix proposés par l'Académie de chirurgie, qui s'empressa de l'admettre au nombre de ses membres, fit des cours publics d'anatomie qui eurent le plus grand succès, et fonda en 1744 une académie à Rouen, dont il fut secrétaire pour les sciences. Habile lithotomiste, il introduisit en France la méthode de Cheselden pour l'opération de la taille, et la perfectionna. Ses talents furent récompensés par des titres de noblesse en 1764. Lecat mourut le 20 août 1768. On a de lui de nombreux ouvrages; les principaux sont : *Traité des sens*, 1740, in-8°, souvent réimprimé et traduit en anglais; *Lettres concernant l'opération de la taille, pratiquée sur les deux sexes*, 1749, 1753, in-8°; *Parallèle de la taille latérale*, Amsterdam, 1766, in-8° ; *Traité de l'existence de la nature du fluide des nerfs*, etc., Berlin, 1765, in-8°, figures; *Traité de la couleur de la peau humaine*, etc., Amsterdam (Rouen), 1765, in-8°; *Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique*, 1766, in-8° ; *Traités des sensations et des passions en général, et des sens en particulier*, 1766, 2 vol. in-12; *Cours abrégé d'ostéologie*, 1768, in-8°. Les traités des sens et des sensations ont été réunis sous le titre d'*OEuvres philosophiques de Lecat*, Paris, 1767, 3 vol. in-8°. On trouve de lui dans les journaux et autres recueils scientifiques, un grand nombre de *Mémoires*, *Dissertations* et *Observations*. Valentin a publié l'*Éloge de Lecat*, 1769, in-8°. Le docteur Louis en a inséré un autre dans les *Mémoires* de l'Académie de chirurgie; et Ballière de Laisement en a lu un 3e à l'académie de Rouen, 1769, in-8°.

**LECCE** (Mathieu da), peintre, florissait sous le pontificat de Grégoire XIII. Son maître est inconnu; mais il suivit la manière de Michel-Angr, ou plutôt celle de Salviati. C'est à Rome qu'il travailla le plus. Il peignait ordinairement à fresque. Il fut désigné comme le seul capable de représenter, dans la chapelle Sixtine, *la Chute des Anges rebelles*, que Michel-Ange devait y peindre, mais qu'il ne put exécuter. Mathieu dà Lecce peignit en outre, pour pendant, *la Dispute entre le prince des Anges et Lucifer, sur le corps de Moïse*. Mathieu se rendit ensuite à Naples, où il fut chargé dr quelques ouvragrs. De là, il passa en Espagne, puis en Hollandr, et, délaissant tout à fait la peinture, il se rendit aux Indes, où il se livra d'une manière très-lucrative au commerce. Il se disposait à revenir en Europe avec tous ses trésors, lorsqu'il mourut des fatigues qu'il s'était données pour les rassembler.

**LECCHI** (Jean-Antoine), hydraulicien d'Italie, naquit à Milan, le 17 novembre 1702, se fit jésuite à 16 ans, enseigna les belles-lettres avec distinction à Verceil et à Pavie, devint ensuite professeur d'éloquenre à Milan, dans le célèbrr collége de Bréra. Choisi, en 1739, pour remplir à l'université de Pavie la chaire de mathématiques, il professa pendant 20 ans avec un grand succès. Sa réputation alla jusqu'à l'impératrice Marie-Thérèse, qui le fit venir à Vienne, et l'y nomma mathématicien de la cour. Le pape Clément XIII le rappela en Italie, pour être directeur en chef des travaux relatifs à la mesure et à la dirrction du lit du Reno et drs autres fleuves qui traversent le Bolognèse, le Ferrarais et la province de Ravenne. Lecchi s'en occupa pendant 6 ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort du pontife. Clément XIV, qui lui succéda, fit continuer cette opération sur les plans de ce savant religieux, qui s'était retiré à Milan, où il mourut le 24 août 1776. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Theoria lucis, opticam, perspectivam, catopricam complectens*, Milan, 1739 ; *Arithmetica universalis Newtoni, perpetuis commentariis illustrata et aucta*, Milan, 1752, 3 vol. in-8° ; *Elementa geometriæ theoricæ et praticæ*, ibid., 1753, 2 vol. in-8°; *La idrostatica esaminata ne' suoi principii*, 1765, in 4°; etc.

**LECÈNE** (Charles), ministre protestant, né à Caen en 1647, était pasteur à Charenton, lorsque la révocation de l'édit de Nantes le forca de passer en Angleterre, où il mourut en mai 1703. Il avait été accusé devant le consistoire de son église, de favoriser dans ses sermons les erreurs du pélagianisme et du socinianisme; l'accusation était fondée, car on trouve ces principes dans les ouvrages qu'il a publiés. Il essaya même d'organiser à Londres une église socinienne; mais le gouvernement s'y opposa. On a de Lecène : *Conversations sur diverses matières de religion, avec un traité de la liberté de conscience*, Philadelphie (Amsterdam), 1687, in-12; une version française de la *Bible*, l'ouvrage de toute sa vie, et qui ne fut publié que par son fils, libraire à Amsterdam, 1741, 2 vol. in-fol. On remarque dans cette version le soin que prend l'auteur d'affaiblir ou même de supprimer les termes les plus formels en faveur de la divinité de J. C., et d'insinuer son socinianisme sous la garantie du texte sacré.

**LECERF** (Philippe), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1677, mort à l'abbaye de Fécamp le 11 mars 1748, après une maladie

qui, dit-on, le retint 30 ans dans son lit, a laissé la *Bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de Saint-Maur,* la Haye, 1726, in-12; *Histoire de la constitution* Unigenitus *en ce qui regarde la congrégation de Saint-Maur,* Utrecht, 1736, in-12; *Bibliothèque des auteurs de Normandie,* 1748, in-12.

**LECERF DE LA VIEVILLE** (Jean-Louis), garde des sceaux du parlement de Normandie, mort à Rouen, sa patrie, le 10 novembre 1707, à l'âge de 33 ans, n'est guère connu que par quelques écrits polémiques sur les disputes musicales : *Comparaison de la musique italienne et de la musique française,* etc., Bruxelles, 1704-1705, 2 parties in-12; *l'Art de décrier ce que l'on n'entend pas, ou le Médecin musicien,* Bruxelles (Rouen), 1706, in-12. On lui doit encore quelques curieuses *Dissertations* dans le *Journal de Trévoux.*

**LECHARRON** (le baron André-Louis-Lambert), né dans le Gâtinais en 1759, fut élevé à l'école militaire et entra, en 1776, sous-lieutenant dans le régiment de Limousin. Il était capitaine dans le même corps à l'époque de la révolution. En 1792, il obtint une compagnie dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et resta à Paris après la suppression de ce corps. S'étant rendu au château des Tuileries, dans la journée du 10 août, il trouva, après la catastrophe, les moyens de rejoindre l'armée des princes, en Champagne. Devenu successivement officier dans les régiments de Royal-Émigrant et d'Hervilly, il fit les campagnes de Flandre, de Hollande, et passa en 1795 en Angleterre, d'où il partit pour l'expédition de Quiberon. Fait prisonnier dans la presqu'île, il s'évada de la prison de Vannes, et s'étant réfugié à l'étranger, il ne revint en France que sous le gouvernement impérial, vécut dans la retraite jusqu'à la restauration, et obtint alors la croix de Saint-Louis et le grade de colonel. Il mourut à Montfort-l'Amaury, dans le mois de novembre 1837. On a de lui : *Expédition de Quiberon, suivie de l'évasion des prisons de Vannes, avec une carte de la presqu'île,* dédiée au roi, Paris, 1826, in-8°.

**LÉCHELLE,** général de la république française, était maître d'armes à Saintes lorsque la révolution éclata. S'étant enrôlé dans les gardes nationales de la Charente-Inférieure, il y devint bientôt chef de bataillon; puis il fut nommé général de brigade, presque aussitôt général de division, et envoyé dans la Vendée. Protégé par Bouchotte, ministre de la guerre, il fut appelé le 30 septembre 1793 au commandement en chef de l'armée de l'Ouest; et, quoique sans éducation et totalement dépourvu des talents du commandement, il obtint des succès à Mortagne, à Chollet, et, d'après les instructions du comité de salut public et les décrets de la Convention, il incendia et dévasta complétement ces malheureuses contrées; mais battu à Laval (octobre 1793), où il perdit plus de 10,000 hommes, Léchelle, insulté par ses propres soldats, se vit encore en butte aux accusations des représentants en mission dans la Vendée. Merlin de Thionville le fit arrêter et conduire à Nantes, où il mourut en prison au bout de quelques jours.

**LECHEVALIER** (Jean-Baptiste), né à Trelly, près de Coutances le 1er juillet 1752, de parents cultivateurs, fit ses premières études chez un oncle paternel, chanoine de la cathédrale de Saint-Brieuc, qui lui destinait son bénéfice. L'ayant perdu à l'âge de 15 ans, il se rendit à Paris au séminaire de Saint-Louis. Trois ans après, il professa la philosophie et les mathématiques dans les colléges de l'université de Paris, au Plessis, à Harcourt, à Navarre, où il demeura depuis 1772 jusqu'en 1778. Il fut ensuite gouverneur du fils de M. de Pont, intendant de Metz. Le comte de Choiseul-Gouffier, nommé en octobre 1784 ambassadeur près la Porte Ottomane, proposa au jeune littérateur de l'emmener à Constantinople, en qualité de secrétaire intime, avec l'expectative de la place de secrétaire d'ambassade, ou au moins d'un poste consulaire. Obligé d'aller passer quelque temps à Londres pour les intérêts de son nouveau patron, il y apprit l'anglais, et y forma, dans les familles Fox et Lansdowne, des liaisons qui, plus tard, furent fort utiles. Revenu d'Angleterre, il partit pour l'Italie et visita Turin, Florence, Rome, Naples et Venise, où il fut retenu pendant 7 mois pour une grave maladie. Enfin il s'embarqua sur le vaisseau qui portait le Baile à Constantinople. Il explora successivement la Grèce et la Troade, et recueillit les observations dont se compose son *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin.* A la suite de ses travaux et de ses découvertes dans la Troade, et sur les rivages de la Propontide, Lechevalier fut envoyé par le comte de Choiseul-Gouffier à Yassi, pour y remplacer Blanc d'Hauterive, auprès du hospodar de Moldavie, en qualité de secrétaire. Il travailla pendant 18 mois à remplir cette mission, et quitta Yassi en 1788 pour rentrer en France. Mais les progrès de la révolution l'effrayèrent et le déterminèrent à reprendre ses voyages, soit isolément, soit comme gouverneur de jeunes Français et d'étrangers. En 1791 et 1792, il passa en Allemagne, et fut reçu membre de l'académie de Gœttingue. Il alla ensuite dans le nord de l'Europe, parcourut le Danemark, la Suède, la Russie, la Hollande la Belgique. Il se trouvait en 1794 à Saint-Pétersbourg. Il repassa ensuite à Hambourg, et de là en Angleterre, où il fit connaissance avec le banquier Coutts, et avec l'un de ses gendres, sir Francis Burdett. Après la chute de Robespierre, il songea à rentrer en France. Talleyrand, alors ministre des relations extérieures, l'attacha à son département avec un traitement de 4,000 francs, sans autres fonctions que celles de faire les honneurs de son salon et de Paris aux étrangers. Au 18 fructidor, Lechevalier, toujours soigneux de se mettre à l'abri des perturbations politiques, se hâta de passer en Espagne, avec la mission d'y porter le projet d'un nouveau système de poids et mesures. Après avoir visité cette capitale et les principales villes d'Espagne, il rentra en France à la fin de 1798. Il publia alors la première édition de son *Voyage de la Troade,* un vol. in-8°. Lorsque le gouvernement français eut adopté le système des poids et mesures fondé sur la grandeur du méridien terrestre, les astronomes Méchaim et Delambre furent chargés de mesurer exactement l'arc de ce méridien compris entre Barcelone et Dunkerque. Méchaim pria Lechevalier, qui connaissait l'Espagne et la langue du pays, de le seconder dans ce travail. Après la mort de Méchaim, Lechevalier continua ses voyages dans le midi de l'Espagne, à Séville, Cadix, Gibraltar, puis en Portugal. Il quitta la Péninsule pour se rendre en Sicile. Enfin il rentra en France. Le ministre de l'intérieur, Champagny, le fit nommer con-

servateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il mourut le 2 juillet 1836. M. l'abbé Noël, son neveu, a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de feu J. B. Lechevalier*, Paris, 1840, in-8°.

**LECLAIR** (Jean-Marie), qui a fondé la première école de violon en France, naquit à Lyon en 1697, et parut d'abord comme danseur sur le théâtre de Rouen auquel Dupré était alors attaché comme violon. L'un et l'autre s'aperçurent bientôt qu'ils n'étaient pas à leur place. Dupré quitta la musique pour la danse, devint un des premiers chorégraphes de son temps et fut le maître du fameux Vestris. De son côté, Leclair abandonna la danse, se livra entièrement à l'art musical et s'y rendit assez habile pour entrer dans la maison du roi en qualité de premier symphoniste. C'est à lui qu'on doit l'introduction de la double corde, dont l'usage était inconnu en France. Ayant entrepris un voyage en Hollande, il assista aux concerts de Pietro Locatelli, et les leçons, les conseils qu'il reçut de ce grand maître influèrent avantageusement sur les nouvelles compositions qu'il donna à son retour. Il vivait heureux et considéré, lorsque, rentrant chez lui dans la nuit du 22 au 23 octobre 1764, il fut assassiné et mourut avant qu'on pût lui porter secours. On a de Leclair : 4 livres de *Sonates*, dont le premier parut en 1720; 2 livres de *Duo*; 2 livres de *Trio*; 2 livres de *Concertos*; 2 divertissements sous le titre de *Récréations*; plusieurs opéras, entre autres celui de *Scylla et Glaucus*.

**LECLAIR**, frère cadet du précédent, fut premier violoniste et pensionnaire de la ville de Lyon, où il fit graver vers 1760, un œuvre de douze solos pour le violon.

**LECLERC** (Michel), avocat, membre de l'Académie française, né à Albi en 1622, mort le 8 décembre 1691, est moins connu par ses compositions dramatiques et autres poésies, que par une épigramme de Boileau. Outre sa tragédie d'*Iphigénie* (Paris, 1676, in-12), jouée 6 mois après celle de Racine et complétement tombée, il a publié une traduction en vers français des 5 premiers chants de *la Jérusalem délivrée*, du Tasse, avec le texte en regard, Paris, 1667, in-4°, figures.

**LECLERC** (Sébastien), dessinateur et graveur, né à Metz en 1637, fut d'abord attaché en qualité d'ingénieur-géographe au maréchal de la Ferté, et leva le plan des places fortes du Messin et du Verdunois. Dans la suite s'étant livré plus particulièrement à la gravure, il se rendit à Paris, où Colbert lui procura un logement aux Gobelins. En 1672, il fut admis à l'académie de peinture et pourvu d'une chaire de perspective qu'il occupa pendant 30 ans. Leclerc mourut le 25 octobre 1714. Son œuvre se monte à près de 4,000 pièces, presque toutes de sa composition : on y remarque surtout les *Batailles d'Alexandre; les Conquêtes de Louis XIV*, en 13 pièces; 52 planches de *Principes à dessiner*, etc. Leclerc a publié aussi plusieurs ouvrages, tels que : *Traité de géométrie, théorique et pratique*, Paris, 1669, in-8°; Amsterdam, 1692, in-8°; *Système sur la vision*, Paris, 1679, in-12, réimprimé en 1714 sous le titre de *Discours touchant le point de vue*.

**LECLERC** (Laurent-Josse), fils du précédent, prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, né à Paris en 1677, mort directeur du séminaire de Lyon le 7 mai 1736, a publié : *Remarques sur différents articles des 1er, 2e et 3e volumes du Dictionnaire de Moréri*, de l'édition de 1718, Paris, 1719-20-21, in-8°; *Bibliothèque des auteurs cités au Dictionnaire de Richelet*, Lyon, 1728, in fol.; *Lettre critique sur le Dictionnaire de Bayle*, la Haye, 1732, in-12.

**LECLERC** (David) naquit à Genève, en 1591, d'une famille originaire de Beauvais. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il alla les perfectionner à Strasbourg, puis à Heidelberg, où il travailla avec le savant Gruter à une édition des Lettres de Cicéron à Atticus. La mort de ses parents l'ayant rappelé à Genève, il y obtint, en 1618, la chaire d'hébreu dont il exerça les fonctions sans émoluments. Il fut ensuite reçu ministre, et mourut en 1665. Il est auteur de plusieurs pièces de vers latins, grecs et hébreux, dont quelques-unes ont été recueillies dans ses *Quæstiones sacræ*, publiées en 1685 par Jean Leclerc, son neveu, Amsterdam, in-8°.

**LECLERC** (Etienne), frère du précédent, après avoir suivi, pendant 5 ans, la carrière militaire, prit le bonnet de docteur en médecine, pratiqua cet art avec succès, et obtint, en 1643, une chaire de grec, qu'il remplit jusqu'en 1662. Il fut alors nommé conseiller de la république, place dans laquelle il mourut en 1676. On a de lui une *Édition d'Hippocrate*, Genève, 1657, in-fol., et quelques Dissertations dans les *Quæstiones sacræ* de son frère.

**LECLERC** (Jean), célèbre critique, neveu des deux précédents, naquit à Genève en 1657. Il s'attacha à la doctrine des latitudinaires qui, de l'école de Saumur, où elle avait pris naissance, commençait à gagner celle de Genève. Le désir de se perfectionner dans la langue française le conduisit à Saumur, où il fit imprimer, sous le nom de *Liberii à sancto Amore*, ses fameuses lettres théologiques dont les principes sont encore bien plus libres que ceux des arminiens. Étant ensuite passé à Londres, il y prêcha avec succès dans les églises wallonne et savoyarde; mais l'air de cette ville ne convenait pas à sa santé; il se rendit donc en Hollande avec Gregorio Leti, dont il épousa depuis la fille : il y forma une liaison très-étroite avec Limborch, le plus fameux des professeurs que les remontrants eussent alors. Rappelé à cette époque à Genève par ses parents, il n'y séjourna que peu de temps, et se fixa en Hollande sur la fin de 1683. Il s'attacha d'abord à l'église des remontrants d'Amsterdam. Les ministres wallons l'ayant fait interdire du ministère évangélique, il fut nommé professeur de philosophie, de belles-lettres et d'hébreu, place qu'il conserva toute sa vie. C'est dans cette ville qu'il publia, en 1685, les *Quæstiones sacræ*, avec des notes de sa façon, et une préface contenant la vie de ses deux oncles. Leclerc jouit d'une santé robuste jusqu'en 1728, qu'il eut, en donnant ses leçons, une légère attaque de paralysie qui lui affaiblit sensiblement la mémoire. Une nouvelle attaque lui ôta, en 1732, l'usage de la parole, et le réduisit à un état d'enfance qui dura jusqu'à sa mort, arrivée le 8 janvier 1736. Il a laissé un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Liberii à Sancto Amore epistolæ theologicæ*, etc., Irenopolis (Saumur), 1679, in 8°; *Novum Tes-*

*tamentum ex editione vulgatâ, cum paraphrasi et adnotat. H. Hammondi,* Amsterdam, 1698, et Francfort, 1714, 2 vol. in-fol.; *Ars critica,* 1712, 4e édition, 1730, 3 vol. in-8°; *Harmonia evangelica*, grec-latin, Amsterdam, 1699, in-fol.; *Bibliothèque universelle et historique*, 1686-93, 26 vol. in-12, en société avec Lacroze; *Bibliothèque ancienne et moderne,* 1714-30, 29 vol. in-12; *Vie du cardinal de Richelieu,* Cologne, 1695, 2 vol. in-12. On reproche à ce savant et habile critique sa hardiesse et son goût pour la singularité. Irascible, aigre et satirique, il s'appropriait sans scrupule des idées qui ne lui appartenaient point, et s'était érigé en inquisiteur général de la république des lettres.

**LECLERC** (Daniel), frère du précédent, médecin, né en 1652 à Genève, mort en 1728 consul de la république, est auteur des ouvrages suivants : *Bibliothèque anatomique,* en société avec Manget, Genève, 1688-99, 2 vol. in-fol.; *Chirurgie complète,* Paris, 1695, in-12; *Histoire de la médecine*, Genève, 1696, in-8°, et 1723, in-4°.

**LECLERC** (Jacques-Théodore), de la famille du précédent, mort en 1758, pasteur et professeur de langues orientales en Hollande, a publié une *Version des psaumes* en prose, 1740; *Préservatif contre le fanatisme, ou Réfutation des prétendus inspirés de ce siècle,* traduit du latin de Samuel Turretin, 1723, in-8°.

**LECLERC** (Paul), né à Orléans le 19 juin 1657, entra dans la compagnie de Jésus en 1677, et y prononça ses vœux en 1694. Après avoir professé la rhétorique pendant plusieurs années, il fut envoyé à Paris dans une maison de son ordre, dont il devint procureur, et mourut le 29 décembre 1740. Outre plusieurs ouvrages de piété, on a de lui, sous le voile de l'anonyme: *la Jeunesse sacrifiée dans ses études, ou l'Écolier chrétien instruit de ses devoirs par d'illustres et saints exemples,* Paris, 1726, in-24; *les Véritables motifs de confiance que doivent avoir les fidèles dans la protection de la sainte Vierge,* souvent réimprimés; la 9e édition est de Paris, 1786, in-24; *Abrégé de la vie du bienheureux J. F. Régis,* Lyon, 1711, in-12, etc.

**LECLERC** (Gabriel), médecin ordinaire de Louis XIV, cultiva en même temps la chirurgie et la médecine, et acquit une certaine réputation dans la pratique de ces deux branches de l'art de guérir. On a de lui : *l'Appareil commode en faveur des jeunes chirurgiens,* Paris, 1700, in-12; *la Médecine aisée, où l'on donne à connaître les causes des maladies internes et externes et les remèdes propres à les guérir,* nouvelle édition, Paris, 1719, in-12.

**LECLERC** (David), peintre, né à Berne en 1680, mort à Francfort en 1738, a laissé quelques tableaux d'histoire, des paysages, des fleurs, etc.; mais ses portraits ont surtout établi sa réputation. Ils sont à l'huile et en miniature, et rappellent pour le coloris la manière de Rigaud et celle de Rubens. — Son frère Isaac, mort en 1746, et son fils Jean-Frédéric, né à Londres en 1717, ont suivi la même carrière; l'un fut attaché à la cour de Cassel, et l'autre à celle de Deux-Ponts.

**LECLERC** (Claude-Barthélemi-Jean), fils d'un docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, né dans cette ville en 1762, devint docteur-régent en 1787, obtint la chaire d'anatomie, tandis que son ami Corvisart occupait celle de chirurgie; enfin, succéda à son père comme médecin du Châtelet. Pendant la révolution, il fut employé à l'armée du Nord, puis à l'hôpital militaire de Saint-Cyr, et appelé à l'école de médecine de Paris, dès sa création en 1795. Plus tard, nommé médecin de la maison et des infirmeries impériales, il donna souvent, en l'absence de Corvisart, des soins à l'impératrice Joséphine, qu'il accompagna dans plusieurs de ses voyages aux eaux thermales. Leclerc était aussi médecin en chef de l'hospice Saint-Antoine. C'est là que, palpant un malade atteint d'une fièvre maligne, il s'inocula le virus par une écorchure qu'il avait au doigt, et mourut des suites de cet accident le 23 janvier 1808. Livré entièrement à la pratique de son art, Leclerc n'a pas laissé d'ouvrages; on n'a de lui que des *Rapports* et des *Discours.*

**LECLERC** (Pierre), l'un des plus fougueux jansénistes du 18e siècle, né en 1706 au diocèse de Rouen, prit dans l'université de Paris le grade de maître ès arts, embrassa l'état ecclésiastique et reçut le sous-diaconat en 1729. Il avait d'abord signé le formulaire; mais livré au parti des appelants, il désavoua cet acte de soumission à l'Église. Ses opinions, qu'il fut dès lors loin de dissimuler, l'arrêtèrent dans sa carrière, et il n'avança pas davantage dans les ordres. Un prêtre fanatique, nommé Vaillant, était alors regardé comme un prophète par quelques enthousiastes, dont un des plus ardents fut Leclerc, que cet enthousiasme fit renfermer. Sa prison exalta encore son imagination. Retiré en Hollande, il ne fut pas longtemps sans se brouiller avec les jansénistes et les autres réfugiés de ce pays. N'approuvant pas, comme ses coreligionnaires, la paix de Clément IX, il rejetait la profession de foi de Pie IV, et n'admettait que les sept premiers conciles généraux, justifiant l'Église grecque, qu'il semblait mettre au-dessus de l'Église latine; il soutenait que l'épiscopat n'est pas d'institution divine, etc. Le prétendu concile d'Utrecht, réuni le 13 septembre 1763, le condamna formellement. Furieux, il garda dès lors encore moins de mesures, et peu touché des décrets portés contre lui, il refusa de se rendre à un concile, où il fut de nouveau mandé. Van Suphout, qui se disait évêque de Harlem, le cita à comparaître devant lui. Mais Leclerc ne répondit à cette citation et à deux autres que par un écrit où il protestait contre les injustices et les irrégularités du concile. On ignore l'époque de la mort de Leclerc; Picot la place vers 1773. Il a laissé un grand nombre de volumes, mais tous peu importants et n'ayant de mérite qu'un peu d'étalage d'érudition, et les satires contre les jansénistes de Hollande surtout.

**LECLERC** (Charles-Guillaume), libraire et député aux états généraux, né à Paris en 1723, mort en 1794, juge au tribunal de commerce, a publié : *Instructions pour les négociants,* 1784, in-12; plusieurs éditions du *Dictionnaire géographique de Vosgien* (Ladvocat), dont une de 1794, in-8°; une nouvelle édition du *Dictionnaire historique* de Ladvocat, 1777, 3 vol. in-8°; avec un *Supplément,* en 1789.

**LECLERC** (Nicolas-Gabriel), médecin, membre des académies de St.-Pétersbourg, de Besançon et de Rouen, premier médecin des armées du roi en Allemagne, du duc d'Orléans et du grand-duc de Russie, né à Baume-les-Dames en 1726, mort à Versailles en 1798, réforma

les abus qui s'étaient introduits dans l'administration des hôpitaux, mit en pratique d'heureuses innovations dans l'art de guérir, et fut chargé de la mission délicate, dont il s'acquitta avec succès, de détourner l'orage prêt à fondre sur la Suède, en apaisant Catherine II, irritée d'avoir perdu son influence sur le sénat suédois par suite de la révolution de 1772. On a de lui : *Yu le Grand et Confucius, histoire chinoise*, Soissons, 1769, in-4°; plusieurs écrits sur l'art de guérir, sur l'éducation de la jeunesse et sur la politique, dont les plus remarquables sont : *Medicus veri amator ad Apollineæ artis alumnos*, Moscou, 1764, in-8°; *Histoire naturelle de l'homme*, etc., Paris, 1767, 2 vol. in-8°; *Éducation physique et morale*, etc., traduite du russe en français, Besançon, 1777, in-4°, figures; *la Boussole morale et politique*, etc., Boston (Neufchâtel), 1779, in-8°; *Histoire de la Russie ancienne et moderne*, Paris, 1783-1794, 6 vol. in-4°, figures et atlas in-folio.

**LECLERC** (Charles-Emmanuel), général, né à Pontoise en 1772, entra en 1791 dans le 2e bataillon de volontaires du département de Seine-et-Oise, passa sous-lieutenant dans le 12e régiment de cavalerie, devint aide de camp du général Lapoype, fut nommé capitaine au siége de Toulon en 1793, puis adjudant général après la reddition de cette place, en récompense de ses services. Employé à l'armée des Alpes, il fut appelé à celle d'Italie en 1796 par Bonaparte, dont il était déjà connu avantageusement, et qui le fit sous-chef de son état-major. Promu au grade de général de brigade en 1797, et marié à l'une des sœurs de Bonaparte, il devint chef d'état-major du général Berthier, nommé commandant en chef après le traité de Campo-Formio, puis du général Brune, son successeur, et fut ensuite employé dans l'intérieur jusqu'en 1799, époque où Bonaparte, placé à la tête du gouvernement, lui conféra le grade de général de division, et lui donna un commandement à l'armée du Rhin, alors sous les ordres de Moreau. Après l'armistice qui suivit la bataille de Hohenlinden, Leclerc reçut le commandement des 17e, 18e et 19e divisions militaires, puis fut fait général en chef d'un corps d'armée destiné à forcer le Portugal de renoncer à l'alliance de l'Angleterre. Un traité négocié à Madrid ayant rendu cette expédition inutile, Leclerc fut envoyé à St.-Domingue pour faire rentrer cette île sous les lois de la métropole. Parti de Brest en décembre 1801, il débarqua devant le cap Français en février 1802. Ayant à combattre à la fois un ennemi aguerri et un climat insalubre, atteint à son tour d'un fléau (la fièvre jaune) qui avait déjà fait périr la plus grande partie de son armée, il y succomba le 1er novembre 1802. La veuve de Leclerc épousa depuis le prince Borghèse.

**LECLERC DES ESSARTS** (Louis-Nicolas-Marin), frère aîné du précédent, naquit à Pontoise, à la fin de 1770. Entré dans la carrière militaire à l'époque de la révolution, il servit dans la cavalerie, devint officier et aide de camp de son frère en Italie, puis en Espagne. Il l'accompagna aussi à Saint-Domingue, et retourna en France avec le grade de colonel. Nommé adjudant général, il fut employé au camp de Bruges, comme chef d'état-major d'une division, sous les ordres de Davoust. Il fit en cette qualité la campagne d'Austerlitz, fut nommé général de brigade, et partagea la gloire de la campagne de Prusse et de Pologne en 1806 et 1807. La guerre d'Autriche lui fournit, en 1809, de nouvelles occasions de se distinguer. Il se trouva aux batailles d'Eckmühl, de Wagram, et reçut pour récompense les titres de comte et de commandant de la Légion d'honneur, avec une dotation. En 1812, il fit la campagne de Russie; se trouva à l'affaire de Smolensk, à la sanglante journée de Valontina, où il prit le commandement de la division après la mort du général Gudin. Il fut blessé à la Moscowa. Après la retraite, il continua de servir sous les ordres du maréchal, Davoust, et, en 1813, il s'enferma avec lui dans Hambourg. Le 7 février 1814, attaqué par les forces imposantes des Russes, il conserva sa position et repoussa vigoureusement l'ennemi. A la paix, le roi le nomma chevalier de Saint-Louis. Depuis lors, le général Leclerc vécut dans la retraite. Une hydropisie de poitrine termina sa carrière, le 16 mai 1820.

**LECLERC** (Louis), frère des précédents, fut d'abord ecclésiastique, et forcé de renoncer à cette carrière par la révolution. Soutenu par ses frères, il fut agent consulaire, puis membre du corps législatif, et, pendant plusieurs années, préfet de la Meuse. Ayant perdu cet emploi à la restauration, il mourut dans la retraite en 1821.

**LECLERC**, surnommé *d'Ostin*, que l'on a confondu quelquefois avec les frères du précédent, colonel du 10e de chasseurs à cheval, se distingua particulièrement dans les campagnes de 1796 et 1797 en Italie, devint général de brigade, fit partie de l'expédition d'Égypte, se signala de nouveau dans plusieurs occasions, fut chargé par le général Kléber de la réorganisation de la cavalerie, reçut le grade de général de division, et mourut à Rosette en 1800.

**LECLERC** (Jean-Baptiste), membre de plusieurs assemblées législatives, né en 1755, mort en novembre 1826 à Chalonne, sa patrie, fut député du département de Maine-et-Loire à la Convention, et y vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Démissionnaire en août 1793, il fut réélu en 1795 au conseil des Cinq-Cents, y signala son zèle pour l'établissement du culte théophilanthropique, et fut en janvier 1799 nommé président de cette assemblée, d'où il sortit quelques mois après pour vivre dans la retraite. Son attachement aux idées républicaines le retint éloigné de toutes fonctions sous l'empire; il ne signa point l'acte additionnel en 1815, et grâce à cette circonstance ne fut point atteint par la loi du 24 juillet 1816. On a de lui différents *Opuscules* qui, pour la plupart, ont été réunis avec ceux de La Réveillère-Lépaux. Il a publié seul : *Mes promenades champêtres*, ou *Poésies pastorales*, 1786, in-8°, réimprimé en 1798, 2 vol. in-12; *Essai sur la propagation de la musique en France*, etc., 1796, in-8°.

**LECLERC** (Louis-Claude), littérateur médiocre, suivit d'abord la carrière militaire, fit la guerre de sept ans, et devint officier d'artillerie. Mis à la retraite, il alla se fixer à Bordeaux où il fonda un journal intitulé *l'Iris de Guyenne*, dont il publia, en 1763, 24 numéros formant 2 vol. in-12. Leclerc mourut dans les dernières années du 18e siècle. On a encore de lui : *l'Envieux*, comédie en 3 actes et en vers, Bordeaux 1763, in-8°; Paris, 1778, in-8°; *le Retour de Mars*, divertissement en

l'honneur du maréchal de Richelieu, gouverneur de Guienne, Bordeaux, 1762, in-12.

**LECLERC** (Antoine-François), fils unique de l'auteur de l'*Histoire de Russie,* naquit, le 31 août 1757, à Baume-les-Dames, où son père exerçait la médecine. Ayant embrassé l'état militaire, il devint officier dans le régiment de Durfort, dragons. Il émigra, fit la campagne dans l'armée des princes, et, lors de sa dislocation, suivit le duc d'York en Angleterre. Il rejoignit, en 1795, le ministre anglais Wickam en Suisse. Rentré sous le consulat, il s'établit à Versailles, où il ne parut occupé que de travaux littéraires. A la restauration, il obtint une modique pension sur la liste civile ; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort à Versailles le 21 octobre 1816. Leclerc a eu part à l'*Atlas du commerce,* ainsi qu'aux deux derniers volumes de l'*Histoire moderne de Russie,* qui contiennent la description de ce vaste empire. Il a revu la traduction de l'*Histoire de Russie,* par Tooke, et fourni des notes à plusieurs autres ouvrages sur les États du nord de l'Europe.

**LECLERC** (Julien-René), né en 1762, à Bazoche, en Normandie, embrassa l'état ecclésiastique, et se montra, dès le commencement, fort opposé à la révolution. Obligé de se réfugier en Angleterre, après le 18 fructidor, il y eut plusieurs conférences avec Dutheil, avec l'évêque d'Arras, et revint bientôt en France, où il se mit en relation avec Barras, dans les intérêts des Bourbons. Poursuivi de nouveau, en 1804, lors de la conspiration de George Cadoudal, il fut condamné à mort par une commission militaire, séant à Rouen, le 1er novembre 1804. S'étant encore une fois réfugié en Angleterre, il y vécut d'une pension que lui faisait le gouvernement anglais ; et, quand il retourna en France à l'époque de la restauration, il continua d'y jouir de cette pension jusqu'à sa mort, arrivée en 1839.

**LECLERC DE BEAUBERON** (Nicolas-François), né en 1714 à Meray, près Condé-sur-Noireau, professa pendant 49 ans la théologie, fut doyen de la Faculté, deux fois recteur de l'université de Caen ; il était official de l'abbaye de Saint-Étienne et chanoine de la cathédrale de Rouen. Il mourut à Caen le 4 décembre 1790. On a de lui un ouvrage intitulé : *Tractatus theologico-dogmaticus de homine lapso et reparato* (Traité théologico-dogmatique sur la chute de l'homme et sur sa rédemption), imprimé en 1777 à Luxembourg, puis à Paris en 1779, 2 vol. in-8°, etc.

**LECLERC DE LA FOREST** (Antoine), né à Auxerre en 1563, entra dans la carrière ecclésiastique et reçut les ordres mineurs ; mais ayant ensuite embrassé les principes de la réforme, il se mit au service du roi de Navarre. Il était capitaine lorsque, assistant en 1593 à une séance du parlement, il demanda la permission de haranguer l'assemblée sur les devoirs du magistrat, et parla avec tant d'éloquence, qu'il fut reçu à l'instant même avocat et professeur en droit. Il contribua à faire rentrer Auxerre sous l'obéissance de Henri IV, fut nommé maître des requêtes de l'hôtel de Marguerite de Valois, revint à la religion catholique, et mourut à Paris le 23 janvier 1628. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels il suffira de citer : *Explication de quelques endroits de l'Écriture sainte ;* des *Lettres de piété ;* une *Réfutation des principes de Mariana,* etc. La *Vie* de Leclerc a été publiée par Louis Provensal de la Forêt, sous ce titre : *le Séculier parfait,* Paris, 1644, in-8°.

**LECLERC DE MONTMERCY** (Claude-Germain) naquit à Auxerre, en 1716, étudia la jurisprudence, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris ; mais il paraît qu'il préférait le Parnasse au barreau, car il n'a laissé que des pièces de poésies, entre autre des épîtres. On ignore la date précise de la mort de Leclerc. Voici la liste des écrits qu'il a publiés : *Épître au P. de la Tour,* 1749, in-4° ; *Vers sur la mort de M. le duc d'Orléans,* (fils du régent), 1752 ; *les Écarts de l'Imagination,* épître à d'Alembert, Paris, 1753, in-8° ; *Voltaire,* poëme en vers libres, 1764, in-8° ; *Épître en vers à Ant. Petit,* Paris, 1770, in-12.

**LECLERC.** *Voyez* **BRUÈRE, BUFFON, CLERC, JUIGNÉ, MONTLINOT, SEPTCHÊNES.**

**LECLERC DU TREMBLAY.** *Voyez* **JOSEPH.**

**LECLERCQ** (Chrétien), missionnaire récollet, était né en Artois, vers 1630. Ses supérieurs l'ayant désigné, en 1655, pour aller au Canada, il s'embarqua, et, le 27 octobre, prit terre sur la côte de la baie de Gaspé, près de l'île Percée. Il cultivait la mission gaspésienne depuis 6 ans, lorsqu'il fut envoyé en France avec un de ses confrères, pour obtenir la permission de fonder une maison de récollets à Montréal. Leclercq partit de nouveau pour le Canada, en 1682 ; passa encore plusieurs années en Amérique. Revenu en France, il devint gardien du couvent de Lens. On a de lui : *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages gaspésiens, porte-croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite le Canada,* Paris, 1691, in-12 ; *Établissement de la foi dans la Nouvelle-France, contenant l'histoire des colonies françaises et des découvertes qui s'y sont faites jusqu'à présent,* Paris, 1691, 2 vol. in-12.

**L'ÉCLUSE** (Charles de), en latin *Clusius,* médecin, et l'un des savants du 16e siècle qui contribuèrent le plus aux progrès de la botanique, naquit, en 1626, d'une famille noble d'Arras. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Gand, et ensuite à Louvain, pour y étudier le droit. Au bout de 3 ans, il quitta cette ville pour voyager en Allemagne, et fit quelque séjour à Marbourg, puis à Wittenberg, où il fréquenta beaucoup le célèbre Melanchton. En 1550, il visita Francfort, Strasbourg, la Suisse, Lyon, et alla se fixer à Montpellier. S'y étant lié particulièrement avec Rondelet, il abandonna la jurisprudence pour se consacrer à la médecine et à la botanique. Après avoir été reçu médecin, il revint, en 1555, par Genève, Bâle, Cologne et Anvers, dans son pays, où il passa six ans. Il séjourna ensuite 2 ans à Paris, un an à Louvain, visita Augsbourg en 1563, et se rendit l'année suivante en Espagne par l'ouest de la France. La Péninsule était encore peu connue sous le rapport de l'histoire naturelle. L'Écluse la parcourut, et y fit une abondante moisson de plantes, dont il publia la description quelques années plus tard. En 1571, il passa en Angleterre ; et à son retour, sur l'invitation de l'empereur Maximilien II, il se rendit à Vienne, où il fut nommé directeur des jardins de ce prince. Il remplit cette place pendant 14 ans sous lui et sous Rodolphe II, son successeur, et fut également estimé de

l'un et de l'autre. C'est durant cet intervalle qu'il alla pour la deuxième fois en Angleterre. Il y fit connaissance avec les amiraux Sidney et Fr. Drake, qui, ainsi que leurs compagnons de voyage, lui communiquèrent, sur les productions des pays qu'ils avaient visités, beaucoup de détails curieux, dont il profita dans ses *Exotiques*. Fatigué de la cour, il quitta Vienne en 1587, et alla se fixer à Francfort, où il passa environ 6 ans dans une solitude presque complète, ne sortant de chez lui que pour aller voir le landgrave de Hesse, Guillaume, qui l'honorait d'une affection particulière, et lui faisait une pension. Enfin l'académie de Leyde l'invita, en 1589, à venir y occuper la chaire de botanique. Ce fut là qu'il passa les 16 dernières années de sa vie. Sa santé, naturellement faible, souffrait beaucoup des suites de nombreux accidents éprouvés dans ses voyages. Il en était demeuré boiteux, et de manière à ne pouvoir plus marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Le défaut d'exercice lui occasionna la gravelle et d'autres infirmités, malgré lesquelles il conserva une sérénité inaltérable et l'usage de toutes ses facultés jusqu'à la fin de sa vie, qui eut lieu le 4 avril 1609, peu de jours après la mort de Jul. C. Scaliger, son ami. On citera parmi ses ouvrages : *Histoire des plantes*, etc., traduite du flamand de Dodonée, Anvers, 1557, in-fol.; *Rariorum aliquot stirpium per Hispanias observatarum historia*, etc., 1576, in-8°, figure; *Rariorum aliquot stirpium per Pannoniam, Austriam*, etc., 1583, in-8°, figures : ces deux ouvrages se trouvent fondus dans le *Rariorum plantarum historia*, etc., 1601, in-fol., avec 1135 figures; *Exoticorum lib. X, quibus animalium, plantarum, aromat. aliorumque peregrinorum fructuum historiæ describuntur*, Anvers, 1605, in-fol., figure; *Curæ posteriores*, etc., 1611, in-4°, fig. Plumier a nommé *Clusia* un genre de la famille des guttifères, composé d'arbres de Saint-Domingue et des Antilles.

**LÉCLUSE**, acteur de l'Opéra-Comique, avait débuté à ce théâtre en 1737, et le quitta pour occuper la place de chirurgien-dentiste du roi Stanislas, poste auquel il fut nommé, dit-il, précisément le jour où l'ex-roi de Pologne perdit sa dernière dent. De retour à Paris, il y fit construire en 1777 un théâtre dit *des Variétés*, dans l'emplacement où depuis fut élevé celui des *Jeunes Artistes*, et y parut lui-même dans l'emploi des bas-comiques. Cette entreprise n'eut point de succès, et Lécluse mourut en 1792, dans le besoin et dans un âge fort avancé. Acteur et dentiste, Lécluse était encore poëte; on a de lui, entre autres ouvrages : *Lécluséade*, ou *Déjeuner de la Rapée*, 1748, in-8°, réimprimé dans les *OEuvres poissardes de Vadé*; *Anatomie de la bouche*, 1752, in-12; *Nouveaux éléments d'odontalgie*, ibid., 1754, in-12; *Dessert du petit souper agréable, dérobé au chevalier du Pélican*, 1755, in-12.

**L'ÉCLUSE DES LOGES**. *Voyez* **ÉCLUSE**.

**LECOAT** (Yves-Marie-Gabriel-Pierre), baron de St.-Haouen, contre-amiral français, né en Bretagne en 1757, eut part à plusieurs actions sanglantes, les unes sur les côtes de l'Amérique, les autres dans les mers de l'Inde, et passa successivement par tous les grades, depuis la modeste position d'enseigne de vaisseau jusqu'à celle de capitaine de frégate. C'est dans cet emploi que le trouva la révolution. Il devint suspect pendant la Terreur, et fut jeté dans la prison de l'Abbaye; le 9 thermidor ouvrit les portes de son cachot. Peu de temps après, il obtint du Directoire le grade de chef de division. Bientôt l'amiral Latouche-Tréville le choisit pour son chef d'état-major. En 1803, Bonaparte, tout entier à son grand projet de descente en Angleterre, nomma Lecoat chef militaire du port de Boulogne : Lecoat y rendit des services. Nommé préfet de marine par intérim de son arrondissement, en 1812, bientôt il eut le titre de cette place. C'est lui qu'en 1814 le gouvernement provisoire chargea d'aller offrir à Louis XVIII, à Hartwell, les hommages de la marine française, et quand le roi retourna en France, ce fut chez le baron de Saint-Haouen qu'il habita pendant son séjour à Boulogne. Louis XVIII, après sa seconde rentrée, le nomma contre-amiral et major général au port de Brest. Mais bientôt et contre son désir, il fut compris parmi les officiers de la marine mis à la retraite (1817), alors il s'occupa de perfectionner une invention, dont l'idée première remontait chez lui à près de 30 ans. C'était un télégraphe de nuit et de jour. Il fut décidé (le 20 mars 1820), qu'une ligne télégraphique, selon le système Saint-Haouen, serait établie entre Paris et Bordeaux. Toutefois la guerre d'Espagne vint interrompre ces travaux : mais elle fit naître l'occasion d'apprécier la fécondité, la portée de la découverte de Lecoat. Lecoat était à la veille de se rendre en Angleterre, où une société de capitalistes l'attendait, quand il fut rapidement enlevé le 1er septembre 1826.

**LECOINTE-PUIRAVAUX** (Mathieu), membre de plusieurs législatures, avocat à St.-Maixent, se prononça vivement pour le nouvel ordre de choses fondé par la révolution, fut nommé en 1790 administrateur des Deux-Sèvres, et en 1791 député du même département à l'assemblée législative. A peine y eut-il pris place, qu'il appuya la pétition des citoyens de Paris contre les ministres, et dénonça lui-même Duportail. En 1792 il attaqua l'évêque de Mende, et s'éleva violemment contre les prêtres insermentés. Réélu à la Convention, il fit décréter que les ministres ne pourraient être choisis parmi les membres de l'assemblée, signala Marat comme l'un des provocateurs aux massacres de septembre, et vota dans le procès du roi pour l'appel au peuple : mais il eut la faiblesse de revenir sur son vote et prononça la mort sans sursis. Cependant il se rapprocha des girondins, en appuyant la proposition d'appeler une force départementale à Paris pour la sûreté de la représentation nationale, et, après une courte absence occasionnée par une mission dans son département, il revint combattre la Montagne et faillit être proscrit au 31 mai. Appelé au conseil des Cinq-Cents, il provoqua des mesures rigoureuses contre les magistrats qui refusaient de prêter le serment de haine à la royauté, contre les émigrés dont il voulait que l'on poursuivît les parents, enfin contre la liberté de la presse. Porté deux fois au fauteuil, il présida en 1798 les fêtes des 9 thermidor et 10 août. En 1799 il s'opposa à la mise en accusation de Merlin, la Réveillère-Lépaux et Rewbell, membres éliminés du Directoire et fut envoyé par le Premier Consul dans les départements de l'Ouest, où il parvint à négocier une pacification. De retour de sa mission il entra au tribunat, remplit les fonctions de commissaire général de police

à Marseille de 1800 à 1803, tomba dans la disgrâce, fut rappelé dans les cent jours par Napoléon, qui le nomma lieutenant général pour dix ou douze départements, conserva ses fonctions un moment sous Louis XVIII, fut alors exposé aux poursuites de la réaction, erra quelque temps en fugitif, fut emprisonné, parvint à s'évader, et se retira à Bruxelles, où il mourut en janvier 1827.

**LECOINTRE** (Laurent), connu sous le nom de *Lecointre de Versailles*, né dans cette ville, vers 1750, y exerçait la profession de marchand de toiles. Nommé commandant en second de la garde nationale, puis président du département et député à l'assemblée législative, il s'y fit remarquer par une suite de dénonciations, dont l'habitude était devenue, comme il l'avouait lui-même, une sorte de maladie. Réélu à la Convention, il vota dans le procès de Louis XVI, pour la mort sans sursis et sans appel, poursuivit également les girondins au 31 mai, et les terroristes au 9 thermidor. Décrété d'arrestation en 1795 pour avoir pris part au mouvement séditieux qui menaçait la Convention, il fut amnistié; mais, malgré tous ses efforts pour captiver les suffrages des électeurs, il ne fit point partie des conseils. A l'organisation du gouvernement consulaire, il fut le seul habitant de Versailles qui osa écrire *non* sur le registre ouvert pour l'acceptation de la nouvelle constitution. Exilé momentanément, il obtint la permission de revenir à Versailles, et il mourut à Guignes le 4 août 1805. On a de lui quelques écrits politiques, dont les principaux sont : *Crimes de sept membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale*, etc., an III, in-8°; *Conjuration formée dès le 6 prairial par neuf représentants du peuple contre Max. Robespierre*, an II, in-8°. L'auteur se nomme parmi ces neuf conjurés.

**LECOMTE** (Nicolas), célestin, né à Paris, en 1620, mort le 10 février 1689, a laissé : *Voyages de Pietro della Valle dans la Turquie, l'Égypte*, etc., traduits de l'italien; Paris, 1662, 4 vol. in-4°; *Histoire nouvelle et curieuse des royaumes de Tonquin et Lao*, traduite de l'italien du P. de Marini, Paris, 1666, in-4°.

**LECOMTE** (Florent), né vers le milieu du 17e siècle, mort en 1712, fut d'abord blanchisseur et brocanteur de tableaux, ce qui le mit en rapport avec beaucoup d'artistes. Un livre qu'il publia sous le titre de *Cabinet des singularités d'architecture, peinture, seulpture et gravure, ou Introduction à la connaissance des plus beaux arts figurés, sous les tableaux, les statues et les estampes*, Paris, 1699-1700, 4 tom. in-12 en 3 vol., lui a fait, pendant assez longtemps, une certaine réputation.

**LECOMTE** (Louis), sculpteur, naquit au village de Boulogne, près Paris, en 1643. C'est à lui que fut confié l'exécution de la majeure partie des sculptures qui décoraient la maison et l'église de Sorbonne. Il fut ensuite employé dans les travaux ordonnés par Louis XIV pour l'embellissement de Versailles. Cet artiste mourut en 1695.

**LECOMTE** (Jean), professeur au collége Mazarin, où il enseigna les belles-lettres depuis 1688 jusqu'en 1707, était natif de Beauvais. C'était l'époque où la philosophie de Descartes luttait contre celle d'Aristote, dans les écoles de l'Université. Ami de Pourchot, qui professait les nouvelles méthodes, Lecomte publia, sur l'ancien enseignement, une satire intitulée : *Sermo horatianus, satira bicornis*, à laquelle le journal de Trévoux (décembre 1703) donna de grands éloges. On a encore de lui une *Paraphrase*, en vers latins, de 6 psaumes de David, et une traduction de la *Lettre politique de Cicéron à son frère Quintus*, Paris, 1697, in-12.

**LECOMTE** (Louis), jésuite, né à Bordeaux, mort dans cette ville en 1729, fut l'un des six mathématiciens envoyés à la Chine en 1685. Après avoir passé près de 2 ans à la cour du roi de Siam, il continua sa route vers la Chine, arriva à Pékin en 1688, et parcourut un espace de 2,000 lieues pendant 5 ans, profitant de toutes les occasions qui se présentaient de faire des observations astronomiques. Il prit une part très-active aux discussions qui s'élevèrent entre les jésuites et les autres missionnaires, au sujet de certaines cérémonies que les premiers jugeaient innocentes et que les autres traitaient d'idolâtres. Le P. Lecomte publia : *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, Paris, 1696, 1697 et 1701, 3 vol. in-12, figures; *Lettre à M. le duc du Maine sur les cérémonies de la Chine*, Liége, 1700, in-12. Ces 2 ouvrages furent condamnés par le pape Innocent XII en 1702, et motivèrent en partie le fameux arrêté du parlement de Paris en 1762.

**LECOMTE** (Félix), sculpteur, né à Paris le 16 janvier 1737, élève de Falconet et de Vassé, obtint le grand prix, fit le voyage de Rome, et fut reçu en 1771 membre de l'académie, sur la présentation d'une statue de *Phorbas qui détache OEdipe de l'arbre*. On regarde comme les chefs-d'œuvre de cet artiste les statues de *Rollin* et de *Fénélon*. Il mourut à Paris le 11 février 1817. Son *Éloge* a été prononcé par Quatremère de Quincy.

**LECOMTE** (Marguerite), femme d'un procureur au Châtelet, née à Paris en 1719, a gravé à l'eau-forte des *Têtes* et des *Paysages*. On connaît d'elle un portrait du cardinal *Alexandre Albini*, in-4°; une *Suite de papillons*, et des *Vignettes* pour la traduction de Gessner, par Hubert, Paris, 1764.

**LECOMTE** (Noel). *Voyez* **CONTI**.

**LECONTAT** (Jérôme-Joachim), né en 1607, à Éclaron, bourg de Champagne, fit ses humanités sous un père jésuite, qui lui inspira le goût de la vie religieuse. Son maître allant à Reims, pour y enseigner la philosophie, lui persuada de l'y suivre et d'y étudier sous lui. Lecontat fit profession, le 22 novembre 1628, dans l'abbaye des bénédictins de Saint-Rémi de Reims, qui venaient d'adopter la réforme de Saint-Maur, et il occupa presque toujours et malgré lui des emplois supérieurs dans son ordre. Il mourut à Bourgueil, le 14 novembre 1690. On a de lui plusieurs ouvrages de piété qui furent estimés dans les cloîtres.

**LECONTE** (Gabriel), né à Alençon, le 17 mai 1617, fut recteur de l'université de Reims, et se fit ensuite carme déchaussé, à Paris, en 1636, sous le nom de frère Gabriel de la Croix. Devenu bientôt après prieur de la maison de Rouen, il en établit une nouvelle, en 1660, à la Garde-Châtel, dans le diocèse d'Avranches. Il était provincial définiteur, lorsqu'il mourut à Rouen, le 9 mars 1697. Voici ses principaux ouvrages : une traduction française de la *Tabula Evangelica* du père Maurice de la Croix; *Histoire générale des carmes déchaussés de la congrégation d'Espagne*, traduite de l'espagnol du P. Fran-

çois de Sainte-Marie, Paris, in-fol., 1er vol. 1655; 2e vol. 1660., etc.

**LECONTE** (Antoine), en latin *Contius,* savant jurisconsulte, né à Noyon, mort à Bourges en 1586, à 80 ans, professa le droit avec une grande distinction à Orléans et à Bourges, et compta au nombre de ses élèves le célèbre de Thou l'historien. Ses ouvrages ont été publiés par Edm. Merille, 1616, in-4°; Naples, 1725, in-fol.

**LECONTE DE BIÈVRE** (Jean-Joseph-François), savant littérateur, né à Bièvre, vers la fin du 17e siècle, publia l'*Histoire des deux Aspasies, femmes illustres de la Grèce,* Paris et Amsterdam, 1736, in-12.

**LECONTE DE BIÈVRE**, fils ou neveu du précédent, avec qui on l'a souvent confondu, fut procureur du roi, au bailliage de Romorantin, où il mourut le 27 août 1755. On a de lui un *Éloge de Pothier,* Orléans et Paris, 1772, in-12.

**LECONTE DE LA VÉRERIE** (Pierre-Nicolas), né à Alençon, le 25 avril 1728, y est mort le 27 juin 1808. Laborieux et instruit, très-dévoué aux intérêts de sa ville dont il fut maire, en 1767 et en 1791, il avait fait, sur les antiquités et l'histoire d'Alençon, beaucoup de recherches qu'il communiqua à Odolant-Desnos, qui s'en servit avec avantage pour ses *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et ses seigneurs,* 1787, 2 gros vol. in-8°. Il avait en outre composé : un *Mémoire sur les marnes,* qui le fit recevoir à l'académie de Rouen; quelques pièces fugitives, une comédie en prose, qui n'a pas été imprimée, et quelques brochures relatives à la révolution, lesquelles furent publiées in-8°.

**LECOQ** (Thomas), curé de la paroisse Sainte-Trinité de Falaise, est auteur d'une tragédie, sans distinction d'actes ni de scènes, avec un prologue et un épilogue intitulés: *l'Odieux et sanglant meurtre commis par le maudit Caïn à l'encontre de son frère Abel,* Paris, 1580.

**LECOQ** ( Luc ), chanoine d'Orléans, né en 1669, mort le 20 février 1742, a publié: *Oraison funèbre du cardinal de Coislin, évêque d'Orléans,* Orléans, 1706, in-4°; *Abrégé des raisons qui condamnent la comédie, et Réfutation des prétextes dont on se sert pour la justifier,* Orléans, 1717, in-12.

**LECOQ** (Pierre), né en 1708, à Ifs près de Caen, entra dans la congrégation des Eudistes, dont il fut élu supérieur général en 1775. On a de lui : *Dissertation théologique sur l'usage du prêt de commerce et sur les trois contrats,* Rouen, 1767; *Lettres sur quelques points de discipline de l'Église,* Caen et Paris, 1769, in-12; *Traité de l'État des personnes suivant les principes du droit français,* 1776, 2 vol.

**LECOQ-MADELAINE**, né dans la seconde moitié du 17e siècle, d'une famille noble, suivit la carrière militaire, parvint au grade] de lieutenant-colonel de cavalerie, et fut fait chevalier de Saint-Louis. Consacrant ses loisirs à l'étude, il composa quelques ouvrages qui ont paru sous le voile de l'anonyme : *la Fidélité couronnée, ou Histoire de Parménide prince de Macédoine,* Bruxelles, 1706, Lyon, 1711, in-12; *Abrégé historique de la maison d'Egmont,* 1707, in-8°; *Service de la cavalerie,* Paris, 1720, in-12; *Histoire et explication des calendriers hébreu, romain et français,* Paris, 1727, in-12, dédié au cardinal de Fleury.

**LECOQ** (Charles-Chrétien-Erdmann-Edler de), né le 28 octobre 1767 à Torgau, où son père, colonel au service de l'électeur de Saxe, était en garnison, entra à l'école de Meissen, où il resta deux ans, et passa (1780) comme porte-drapeau dans le régiment de son père. Dès lors, il se distingua par son activité, et parvint au grade d'aspirant en 1788. Il fit avec distinction les premières campagnes de la révolution contre les Français. Nommé major et 1800, il commandait, en 1806, un bataillon de grenadiers avec lequel il se joignit au corps de Blücher après la bataille d'Iéna, et se dirigea sur l'Oder. Mais à la nouvelle des changements politiques, il quitta les alliés. Wittenberg ayant été fortifié, dans l'intérêt de l'armée française, pour mettre ce point à l'abri d'une surprise, Lecocq en fut nommé commandant. Le roi de Saxe le nomma colonel et adjudant général. L'université de la ville lui conféra aussi la dignité de magistrat. En 1809, il prit le commandement d'un régiment d'infanterie qu'il ne garda que fort peu de temps, ayant été placé, comme général-major à la tête d'une brigade d'infanterie, au commencement de la guerre contre l'Autriche. A l'ouverture de la campagne, il eut quelques altercations avec le maréchal Bernadotte qui commandait en chef les Saxons. A la bataille de Wagram, il donna des preuves de la plus brillante valeur, fut blessé et eut un cheval tué sous lui. La croix de Saint-Henri, celle de la Légion d'honneur furent les récompenses des 5 et 6 juillet. Au retour de la guerre d'Autriche, en 1810, une nouvelle organisation devant avoir lieu dans l'armée saxonne, Lecoq fut personnellement consulté, puis nommé lieutenant général et commandant d'une division. Un corps d'armée de 20,000 hommes ayant été mobilisé en 1812, pour agir comme 7e corps de la grande armée dans la campagne de Russie, Lecoq fut chargé de l'organiser et prit le commandement spécial d'une division. Dans tous les combats livrés par les Saxons, Lecoq déploya la plus grande bravoure. En mai 1813, Lecoq ne prit aucune part au combat de Bautzen. Il combattit avec distinction dans les malheureuses affaires de Grossbeeren et de Dennewitz. Comme après le dernier combat le nombre des Saxons était tellement diminué que de deux divisions on n'en put former qu'une, il remit le commandement au général Zeschau, et se rendit à Dresde où le roi Frédéric-Auguste l'avait appelé. Le résultat de la bataille de Leipzig ayant amené l'alliance de la Saxe avec les puissances confédérées, les troupes saxonnes furent de nouveau organisées pour la prochaine campagne contre la France, mais on refusa au général Lecoq toute espèce d'emploi dans l'armée active. Il prit spontanément le commandement d'une brigade d'infanterie avec laquelle il combattit près de Condé. Plus tard, il fit investir Maubeuge, et résista à plusieurs sorties que fit la garnison. A la première paix de Paris, il conduisit les troupes saxonnes dans des cantonnements sur la rive gauche du Rhin, et il établit son quartier général à Coblentz. Quelques nouvelles alarmantes ayant circulé sur le sort des Saxons et de leur roi, les officiers envoyèrent une adresse au congrès de Vienne dans laquelle ils demandaient le maintien de la Saxe et de son roi Frédéric-Auguste. Ils chargèrent de cette mission le général Lecoq. Le général en chef n'accueillit point la demande des officiers, et accusa Lecoq d'être le

moteur de cette démarche contraire aux grandes puissances. Il l'éloigna de son corps avec dureté, et le fit passer en Saxe, avec ordre de le traduire devant un conseil de guerre. Quoique cet ordre ne fût pas exécuté, Lecoq resta sans emploi jusqu'en 1815, où le roi de Saxe le fit appeler près de lui à Presbourg. Lorsque, par suite des traités, Frédéric-Auguste eut été dépouillé de la moitié de ses États, il envoya Lecoq près des troupes cantonnées dans la principauté de Waldeck, pour procéder à la séparation. Ce général conduisit ensuite à Osnabruck la partie de l'armée restée à la Saxe, et l'y organisa pour la nouvelle campagne contre Napoléon. La campagne de 1815 n'offrit au général Lecoq et aux Saxons aucune occasion de se distinguer; ils ne furent employés qu'à l'investiture de quelques forteresses en Alsace. Revenu dans sa patrie, Lecoq y reçut le commandement général de l'armée saxonne, et dès lors il s'occupa avec son zèle ordinaire de l'instruction des troupes, de la création de nouvelles ordonnances et de règlements pour le service et les exercices. En 1827, à la suite d'une maladie sérieuse, il entreprit un voyage en Suisse, et mourut, le 30 juin 1830, à Brieg, dans le pays de Vaud.

**LECORVAISIER** (René), docteur de Sorbonne, né à Angers, en 1580, fut quelque temps aumônier du roi; mais bientôt dégoûté de la cour, il revint à Angers, où il enseigna la théologie pendant 3 ans : les discours qu'il y prononça chaque année à l'ouverture des écoles, ont été imprimés ensemble en 1619.

**LECORVAISIER** (Pierre-Jean), secrétaire perpétuel de l'académie d'Angers, né à Vitré, le 22 août 1719, mort le 12 août 1758, avait fait paraître une espèce de journal sous le titre de *Recueil de littérature*, Angers, 1748, in-8°. Ses autres ouvrages sont : *Éloge du Roi*, Paris, 1754, in-12; *Discours sur la prise de Mahon*, Paris, 1754, in-12; *Lettre critique de M. le marquis*** à M. de Servandoni*, Paris, 1754, in-8°, etc.

**LECOURAYER** (P. F.). *Voyez* **COURAYER**.

**LECOURBE** (Claude-Joseph), lieutenant général, né à Lons-le-Saunier en 1759, fils d'un officier en retraite, abandonna ses études pour s'engager dans le régiment d'Aquitaine, où il servit pendant 8 ans. Rentré au sein de sa famille, il fut appelé au commandement de la garde nationale du canton de Ruffey, devint ensuite chef du 7e bataillon de volontaires du Jura, se distingua successivement aux armées du Haut-Rhin et du Nord, fut fait chef de brigade, et à la bataille de Fleurus, soutint pendant 7 heures avec 3 bataillons l'attaque d'une colonne autrichienne forte de 10,000 hommes. Nommé général de brigade, puis de division, Lecourbe continua de se signaler pendant les campagnes suivantes aux armées du Rhin-et-Moselle, du Rhin, du Danube, et déploya surtout dans la campagne de Suisse en 1799, des talents qui le placent au rang des plus habiles généraux de l'époque. Ami de Moreau, Lecourbe se déclara hautement pour lui lors du procès de ce général. S'étant ainsi attiré la disgrâce de Bonaparte, il passa plusieurs années dans l'exil, et ne fut remis en activité qu'à la restauration. Louis XVIII lui conféra les titres de grand officier de la Légion d'honneur, de comte, et le nomma inspecteur général d'infanterie. Toutefois, lors du retour de Napoléon en 1815, Lecourbe, ne considérant que les dangers d'une invasion étrangère, accepta le commandement d'un corps d'armée dans le haut Rhin, soutint plusieurs combats assez vifs contre l'archiduc Ferdinand, bien supérieur en force, se maintint dans le camp retranché qu'il avait établi sous Béfort, et mourut dans cette ville le 23 octobre 1815.

**LECOURT** (Henri), célèbre taupier, mort à Pontoise, en 1828, occupait, avant la révolution, un emploi à Versailles. Entraîné par un goût irrésistible, il fixa de bonne heure son attention sur l'instinct des animaux; et, plus tard, de nouvelles circonstances l'amenèrent à étudier exclusivement la taupe. Il commença à se faire connaître en 1800, où ses conseils préservèrent des terres sèches et fertiles d'une submersion totale. Une digue de retenue avait fait eau de plusieurs côtés, et on la réparait par des travaux insuffisants. Lecourt fut averti qu'un ennemi puissant, qu'il fallait d'abord détruire, vivait au sein de la place : c'étaient des taupes qui s'étaient logées et multipliées dans les terres de la levée. Garnier, alors préfet du département de Seine-et-Oise, reconnut cet important service en fournissant à Lecourt les moyens d'être de nouveau utile, par une école de *l'art du Taupier* qu'il fonda, et qui fut placée sous la surveillance de cet homme. Cadet de Vaux a publié les observations de ce praticien consommé, dans un ouvrage ayant pour titre : *De la taupe, de ses mœurs, et des moyens de la détruire*, 1803, vol. in-12. Geoffroy de Saint-Hilaire n'a pas dédaigné de lui consacrer une notice dans la Revue encyclopédique d'octobre 1828.

**LECOUTEULX DE CANTELEU** (Jean-Barthélemi), né en 1749, fils d'un premier président de la cour des comptes de Normandie, était premier échevin de Rouen, lorsqu'il fut nommé député aux états généraux de 1789, par le tiers état du bailliage de cette ville. Il embrassa modérément les principes de la révolution. Ses connaissances dans les affaires de commerce dirigèrent ses travaux vers les matières de finances et d'administration. Il appuya la plupart des plans proposés par Necker, avant l'éloignement de ce ministre. Lecouteulx ne fut appelé à aucune fonction publique pendant la durée de l'assemblée législative. S'étant mis en évidence après la chute de Robespierre, il fut élu, en septembre 1795, membre du conseil des Anciens, et s'y attacha, comme dans la première assemblée, aux sujets de finances. Il rédigea un grand nombre de rapports, fut nommé secrétaire du conseil le 27 janvier 1796; vota en faveur de l'emprunt forcé, parla, le 31 janvier, pour la loi du 9 floréal an IV, concernant les parents d'émigrés, et fit un rapport contre la résolution qui exceptait les maisons religieuses de Paris de la vente des biens nationaux. Élu président, le 20 avril 1796, il provoqua des résolutions relatives au paiement des biens nationaux; parla pour le droit de patentes, proposa le rejet de la résolution pour les paiements en mandats, et fit adopter celle qui prohibait l'entrée des marchandises. Ses relations avec la banque de Saint-Charles, à Madrid, donnèrent lieu à un grand procès, relativement aux fonds que lui avait versés l'Espagne, lors du procès de Louis XVI. Ce député publia, en 1798 : *Essai sur les contributions proposées en France pour l'an VII*. Lecouteulx de Canteleu fut un des plus zélés partisans de Bonaparte, lors de son triomphe au 18 bru-

maire, et il fut récompensé de son zèle, aussitôt après, par son admission au sénat conservateur. Plus tard, il fut grand officier de la Légion d'honneur, avec le titre de comte et la sénatorerie de Lyon. Nommé pair de France, par Louis XVIII, il ne fut pas compris dans la formation de la chambre haute, au retour de l'île d'Elbe, ce qui l'y maintint de droit après le retour du roi. Il mourut à Paris, le 18 septembre 1818.

**LECOUTURIER** (François-Gervais-Édouard), colonel, né à Falaise, en 1768, mourut à Paris, le 10 mars 1830, après avoir fait toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, aux armées du Nord et d'Italie. Il a publié: *Réfutation* (*en ce qui concerne le siége d'Ancône, en* 1799) *du* XI^e^ *tome des Victoires et Conquêtes, ou Récit véridique des opérations de la division du général Monnier*, Paris, 1819, in-8°; *Réflexions sur le corps royal d'état-major général, réorganisé par les ordonnances des* 6 *mai et* 22 *juillet* 1818, Paris, 1819, etc.

**LECOUTURIER.** *Voyez* **COUTURIER** (le).

**LECOUVREUR** (Adrienne), célèbre tragédienne, née en 1690 à Fismes en Champagne, débuta au Théâtre-Français en 1717 par le rôle de *Monime*, et pendant 13 années ne vit pas se refroidir un seul instant l'enthousiasme avec lequel elle avait été accueillie. Les rôles dans lesquels elle excella sont ceux de *Jocaste*, d'*Athalie*, de *Roxane*, de *Marianne* et surtout de *Phèdre*. La douceur de son caractère, les grâces de son esprit et de sa personne, sa générosité, lui eussent, à défaut de talents, concilié l'estime publique. Elle engagea ou vendit sa vaisselle et ses bijoux pour en offrir le produit à son amant, le maréchal de Saxe, nommé duc de Courlande; mais malgré cette preuve d'attachement, le héros fut souvent infidèle. Cette grande actrice mourut le 20 mars 1730. Le clergé refusa de l'admettre à la sépulture ecclésiastique. Le comédien Grandval prononça son *Éloge* à la clôture du théâtre (24 mars). Son portrait a été gravé par Drevet fils, d'après Coypel.

**LECOUVREUR**, ancien cabaretier, devint un des meilleurs officiers de l'armée de Charette; fut nommé, par ce général, chef de la division de Legé, et se fit remarquer, par sa bravoure, en toute occasion. Lecouvreur reprit les armes dès les premiers jours de 1814; et, à la rentrée des Bourbons, il avait déjà 1,200 hommes à ses ordres. Il obtint de Louis XVIII la croix de Saint-Louis, avec une pension et la reconnaissance du grade de colonel. Il mourut peu de temps après, au commencement de 1815.

**LECOZ** (Claude), archevêque de Besançon, né à Plounevez-Porzai (Finistère) le 22 décembre 1740, fit de bonnes études au collége de Quimper; il y remplit une chaire et il en était principal, lorsque en 1791 il fut nommé évêque constitutionnel du département d'Ille-et-Vilaine, depuis député de ce département à l'assemblée législative. Lecoz s'y fit remarquer par son esprit conciliant et modérateur, et combattit courageusement plusieurs décrets qui lui semblaient blesser la religion. Au 10 août, il fut un de ceux qui s'opposèrent vainement à la déchéance du roi, et l'attachement qu'il ne cessa de montrer pour ce malheureux prince fut cause de l'emprisonnement de 14 mois qu'il subit au Mont Saint-Michel. Après avoir présidé les deux conciles nationaux de 1797 et 1801, il donna sa démission sur la demande du saint-siége. Nommé par le premier consul à l'archevêché de Besançon, il mourut le 3 mai 1815 dans une tournée épiscopale. Ce prélat a publié divers écrits religieux et politiques, parmi lesquels on citera : *Lettres au club de Rennes sur l'utilité et la nécessité du célibat ecclésiastique*; *Défense de la révélation chrétienne contre l'auteur du* Mémoire en faveur de Dieu, 1802, in-8°; *Discours pour une bénédiction de drapeaux*, 1815, in-8°. Il a laissé des manuscrits assez importants.

**LECREULX** (François-Michel), inspecteur général des ponts et chaussées, né à Orléans, en 1734, a, pendant une longue carrière, attaché son nom à de nombreuses et importantes constructions et à des ouvrages utiles sur son art. Élève du célèbre Perronet, il fut d'abord employé, en qualité d'ingénieur ordinaire, dans les généralités d'Orléans et de Tours, et concourut à la fondation des plus grands ponts qui furent construits en France, à cette époque. Nommé, en 1775, ingénieur en chef des provinces de Lorraine et du Barrois, il porta principalement son attention sur les travaux hydrauliques et sur la navigation des fleuves et des rivières. Il construisit, en 1786, le manége de Lunéville, un des plus vastes de France. En 1801, il fut nommé inspecteur général des ponts et chaussées, et en 1809, président du conseil. Il mourut à Paris, en 1812. Les ouvrages publiés par lui, sont : *Discours sur le goût appliqué aux arts et particulièrement à l'architecture*, Nancy, 1778, in-8°; *Mémoire sur la construction des chemins publics et les moyens de les exécuter*, 1782, in-8°; *Mémoires sur les avantages de la navigation des canaux et rivières qui traversent les départements de la Meurthe, des Vosges, de la Meuse et de la Moselle*, Nancy, 1793, Paris, 1795 et 1800, in-4°, plan et cartes; *Recherches sur la formation et l'existence des ruisseaux, rivières et torrents qui circulent sur le globe terrestre*, Paris, 1804, in-4°, figures; *Examen critique de l'ouvrage de M. Dubuat, sur les principes de l'hydraulique*, Paris, 1809, in-8°.

**LECT** (Jacques), en latin *Lectius*, jurisconsulte, né à Genève en 1560, suivit les leçons de Cujas, devint son ami, professa le droit dans sa patrie, fut membre du conseil d'État, envoyé de la république auprès de la reine Élisabeth d'Angleterre et du prince d'Orange, contribua puissamment à la défense de Genève lors de l'attaque de cette ville par le duc de Savoie en 1602, et mourut le 25 août 1611. On a de lui des ouvrages de droit qui ont été recueillis dans le tome I^er^ du *Thesaurus juris romani* d'Éverard Otton, Leyde, 1725; des *Discours* en latin, Genève, 1615, in-12; *Poemata varia*, etc., 1597, in-4°; 1609, in-8°; plusieurs livres de controverse parmi lesquels il suffira de citer : *Claudiomastyx*, 1610, in-8°; des éditions des *Lettres* de Symmaque; des *OEuvres* d'Hottmann; des *Poetæ græci veteres heroici*, grec-latin, 1606, in-fol.; des *Poetæ græci veteres tragici*, publié après sa mort en 1614.

**LÉCUY** (Jean-Baptiste), né le 3 juillet 1740, à Yvois-Carignan (Ardennes) prit, en 1759, l'habit de chanoine régulier prémontré à l'abbaye qui était le chef d'ordre de cet institut. Envoyé en 1761 au collége de l'ordre à Paris, pour y faire son cours de théologie, il fut rappelé, en 1766, par M. de Vinay, abbé général de

Prémontré, afin d'y tenir la chaire de philosophie, et, bientôt après celle de théologie. Lécuy fut élu, le 18 septembre 1780, abbé général de Prémontré, et chef de tout l'ordre. En 1787, il fut nommé, par le gouvernement, membre de l'assemblée provinciale du Soissonnais, et président de l'assemblée du district de Laon. Forcé de quitter son abbaye en 1790, Lécuy se retira à Penancourt, retraite d'où on vint l'arracher, en 1793, pour l'incarcérer à Chauny. Mis en liberté après quelques jours de détention, il alla se réunir à son frère, retiré dans une maison solitaire, aux Grandes-Vallées, près de Melun. Il obtint, l'année suivante, la restitution de ses livres, déposés au district de Chauny; et, privé de tout revenu, le besoin de s'occuper le décida à se charger de l'instruction de quelques jeunes gens. Venu à Paris en 1801, il céda aux instances des amis qu'il retrouva dans cette capitale, et s'y fixa. Lié avec plusieurs des rédacteurs du *Journal des Débats*, alors *Journal de l'Empire*, il rédigea un grand nombre d'articles littéraires, parmi lesquels on remarque ceux où il rendit compte des *Martyrs* et de l'*Itinéraire de Jérusalem*, par M. de Chateaubriand; de l'*Histoire de Fénélon* et de l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset, etc. Quand le culte fut rétabli, Lécuy demanda et obtint, en 1803, du cardinal de Belloy, une mozette en qualité de chanoine honoraire de Notre-Dame. En 1806, Lécuy fut nommé aumônier de Marie-Julie, épouse de Joseph Bonaparte. Aux fonctions d'aumônier, cette dame avait ajouté, en faveur de Lécuy, celles d'instituteur religieux de ses deux jeunes filles. C'est à l'occasion de ces fonctions qu'il composa l'*Abrégé de la Bible* et le *Manuel d'une mère chrétienne*. En décembre 1812, Lécuy fut chargé de prononcer un discours à Notre-Dame, pour l'anniversaire du couronnement de Napoléon; et, le 15 août 1813, il prêcha dans la même église le dernier sermon sur le rétablissement du culte. En 1818, il obtint du roi Louis XVIII une pension de 1,500 francs, et M. de Quélen le nomma, en 1824, chanoine titulaire de Paris. Il avait 88 ans, quand, le 6 avril 1828, il fit une chute dans la sacristie de Notre-Dame; et, depuis ce moment, il fut obligé de rester constamment chez lui. Il mourut le 22 avril 1834.

**LEDAIN** (Olivier), l'un des favoris de Louis XI, était né dans la petite ville de Thielt, près Courtray. Il se nommait Olivier le mauvais ou le Diable; mais il le changea contre celui de Ledain. Il devint barbier de Louis XI, et sut gagner la confiance de ce prince. Le roi l'anoblit, le fit gentilhomme de sa chambre, et lui donna la capitainerie de Meulent. Olivier se fit appeler dès lors le comte de Meulent; il fut envoyé à Gand en 1477, avec la mission de pénétrer les projets de l'héritière de Bourgogne, et de lui persuader qu'elle devait se confier entièrement à la bienveillance du roi son parrain. Olivier afficha un faste qui le rendit ridicule: il tomba dans le mépris, et s'enfuit à Tournai, dont il ouvrit les portes aux Français, aidé de quelques habitants séduits par ses promesses. Cette preuve de zèle accrut encore l'intérêt que le roi lui portait; il fut nommé capitaine du château de Loches, gouverneur de Saint-Quentin, etc. L'abus qu'il avait fait de son autorité l'ayant rendu odieux, il fut arrêté après la mort de Louis XI, par l'ordre du procureur général de Tours, et pendu, en 1484, pour avoir, dans le temps de sa faveur, abusé d'une dame, sous promesse de sauver la vie du mari, qu'il fit étrangler ensuite.

**LEDANOIS** *de la Soisière* (André-Basile), né le 8 mars 1750, était lieutenant général du bailliage d'Orbec et Bernay à l'époque où éclata la révolution. Il en adopta les principes avec modération; devint maire de sa commune; commanda la garde nationale, et fut nommé, en 1791, président de l'administration du district de Bernay. Député, par le département de l'Eure, au conseil des Anciens, en septembre 1795, le 18 août 1797 Ledanois en fut nommé secrétaire. Il sortit du conseil en 1799, après la révolution du 18 brumaire; devint juge au tribunal d'appel de l'Eure, et fut élu, en mars 1802, au corps législatif. Réélu par le sénat en 1807, il en sortit au commencement de 1812; obtint du roi, en 1814, des lettres de noblesse, et fut nommé, en 1815, après le retour de l'île d'Elbe, membre de la chambre des représentants par le département de l'Eure. Il y garda un silence profond; et après la seconde restauration, il rentra dans la vie privée, et mourut quelques années plus tard dans un âge avancé. On a de lui: *Examen du livre intitulé:* Tableau des désordres de l'administration de la justice, par Selves, *et Réflexions sur les moyens de faire cesser les abus dénoncés*, etc., Paris, 1813, in-8°; *Des vices de la législation sur la contrainte par corps pour délits*, Paris, 1819, in-8°.

**LEDÉAN** (Aimé Jean-Louis-Nicolas-René), né à Quimper, le 27 juin 1776, n'avait que 18 ans, quand l'école polytechnique, qui venait d'être fondée, le reçut, en 1794, au nombre des élèves qu'elle admettait pour la première fois. A la promotion du 1er frimaire an V (21 novembre 1797), le jury d'examen le désigna le *premier* pour les constructions navales. Toujours à son poste au fond de la Bretagne, jamais solliciteur dans les bureaux, il ne dut tous ses grades qu'à son mérite et à l'assiduité de son travail, et mit 26 ans à s'élever du simple rang d'élève ingénieur à celui d'ingénieur de première classe. Destiné d'abord pour Brest, Ledéan fut définitivement attaché à Lorient dans le mois de décembre 1823, et depuis il appartint toujours à ce port. Au mois d'août 1837, après plus de 40 ans de services non interrompues, comme ingénieur, Ledéan demanda et obtint sa retraite. Il mourut subitement, le 9 juin 1841, aux eaux de Vichy où il était allé pour rétablir sa santé. On a de lui: *Lettres sur la rareté toujours croissante des bois de construction; Nécessité de s'abstenir de toute consommation mal entendue des bois de grandes dimensions; Description des nouvelles étuves propres à plier les bois, construites au port de Lorient; Note sur les feuilles de cuivre employées au doublage des vaisseaux.*

**LEDEIST** *de Botidoux*, né vers 1750, à Uzel, gros bourg des Côtes-du-Nord, entre Loudéac et Quintin, fut élu aux états généraux, en 1789, et se fit remarquer à la tribune par la véhémence de son opposition aux mesures financières de Necker. A sa sortie de l'assemblée il se fit donner une nomination de capitaine au 34e régiment d'infanterie de l'armée de la Fayette, ne tarda pas à devenir commissaire aux revues, fut ensuite commissaire ordonnateur en chef à l'armée des Alpes. Après les journées des 31 mai et 2 juin, Ledeist, qui jamais n'avait été ardent jacobin, fut compromis lui-même, perdit sa place et se

réfugia en Normandie, avec plusieurs des proscrits. Il se chargea d'organiser le parti royaliste dans le Morbihan, devint l'un des agents les plus actifs de Puisaye, et fut nommé secrétaire du premier comité général insurrecteur, qui se réunit près de la petite ville de Locminé. Mais le contre-coup des événements de Saumur se fit bientôt sentir en Bretagne, et, dès 1795, Ledeist accepta les propositions des commissaires de la Convention, et signa un accord à la Mabilais. A partir de ce temps, il vécut paisiblement dans sa province, consacrant aux lettres une partie de ses loisirs. Lors de la restauration, il trouva moyen, dès le commencement, de se faire nommer messager d'État près la chambre des pairs, et il remplit ces modestes fonctions jusqu'à sa mort, arrivée en 1823. On a de lui : *Des Celtes, antérieurement aux temps historiques*, Paris, 1818, in-8°; 3 traductions du latin, savoir : celle des *Commentaires de César*, Paris, 1809, 5 vol.; celle des *Lettres de Cicéron à Brutus et de Brutus à Cicéron*, Paris, 1812, in-12; celle des *Lettres de Cicéron à son frère Quintus*, avec des notes, Paris, 1813, in-12; les *Satires d'Horace* en vers français, Paris, 1804, et enfin *Esquisse de la carrière militaire de F. Chr. de Kellermann, duc de Valmy, pair et maréchal de France*, etc., Paris, 1817, in-8°.

**LEDEIST.** *Voyez* **KERIVALANT.**

**LEDERLIN** (Jean-Henri), savant philologue, né en 1672 à Strasbourg, mort en 1737, a laissé des éditions de l'*Onomasticon*, de Julius Pollux, 1706, 2 vol. in-fol.; de l'*Iliade*, grec-latin, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-12; de l'ouvrage de Vigerus, *De præcipuis græcæ dictionis idiotismis*, 1709, in-8°; des *Variæ historiæ*, d'Élien, 1713, in-8°.

**LEDERMULLER** (Martin-Frobène), physicien, né vers 1719, à Nuremberg, d'une famille honorable, ayant acquis une charge de notaire, consacra ses loisirs à l'étude des sciences, et s'appliqua surtout à faire au microscope des observations qui contribuèrent beaucoup à répandre ce goût en Allemagne. Ses talents lui méritèrent l'attention du margrave de Brandebourg-Culmbach, qui lui donna le titre de conseiller de justice avec celui d'intendant de son cabinet d'histoire naturelle. Il mourut le 16 mai 1769. Ses principaux ouvrages sont : *Essai d'une défense solide des animaux spermatiques*, Nuremberg, 1756, in-4°, figures; *Amusement microscopique, tant pour l'esprit que pour les yeux*, ibid., 1760-1764, 3 vol. in-4°; *Essai d'une méthode d'employer les instruments microscopiques, avec utilité et plaisir, dans la saison du printemps*; traduit de l'allemand, par J. C. Haneptler, ibid., 1764, in-fol., avec 12 planches coloriées.

**LEDESMA** (Alfonse de), célèbre poëte espagnol, l'un des admirateurs et des disciples de Gongora, naquit en 1552, à Ségovie. La nouvelle école fondée par Gongora se divisa bientôt en deux classes, dont l'une retint le nom de *cultoristes*, et l'autre adopta celui de *conceptistes*. C'est à cette dernière qu'appartient Ledesma; et il doit en être regardé comme le chef. Il avait près de 50 ans, lorsqu'il publia ses premiers vers. Il était occupé à les retoucher pour l'édition qu'il préparait de ses œuvres, quand il mourut à Ségovie, en 1623, à l'âge de 71 ans. On a de lui : *Conceptos espirituales divididos en tres partes*, Madrid, 1600, 1606, 1616, 3 vol. in-8° : le dernier volume contient des *Romances*; *Juegos de Noche-Buena*, Barcelone, 1611, in-8°; *El monstro imaginado*, ibid., 1615, in-8°; *Epigrammos y geroglificos à la vida del Cristo*, etc., Madrid, 1625, in-8°; *Epitome de la vida di Cristo en discursos metaforicos*, etc., Ségovie, 1629, in-8°.

**LEDESMA** (Clemente de), moine mexicain, fut visiteur de l'inquisition dans la province de Mechoacan, et composa entre autres ouvrages : *Vita spiritualis communis seraphici tertii ordinis sancti Francisci*, Mexico, 1689, in-4°; *Notitiarum excitator moralium*, ibid., 1695, 2 vol. in-4°.

**LEDESMA** (Iago), né vers 1520 à Cuellar dans la Castille, d'une famille illustre, s'était fait un nom comme savant, lorsque, à l'âge d'environ 30 ans, il résolut de renoncer à tous les avantages de la naissance et de la fortune pour s'attacher à l'institut fondé par saint Ignace de Loyola. Il se rendit à Rome, y vécut dans l'intimité de Jacques Lainez, et après avoir contribué à l'établissement de la société naissante, il mourut en 1575, par suite des fatigues qu'il avait éprouvées pendant le jubilé. Parmi les ouvrages qu'il a laissés on citera : *Grammaticæ institutiones*, Venise, 1569, in-8°; et *De divinis scripturis*, Cologne, 1570, in-8°, réimprimé en 1574.

**LEDESMA** (Joseph de), peintre d'histoire, naquit en 1630, à Burgos, où il reçut les premières leçons de son art. Il alla ensuite se perfectionner à Madrid, sous la direction de Juan Carreno. La ville de Madrid possède de cet artiste quelques tableaux qui jouissent d'une réputation méritée, tels qu'un *Christ mort, pleuré par la Vierge, saint Jean et la Madeleine*, dans l'église du couvent des Récollets; un *saint François*, une *Incarnation* et un *saint Dominique*, chez les Trinitaires. Ledesma mourut en 1670.

**LEDIGNE** (Nicolas), sieur de l'Épine-Fontenay, poëte français, né en Champagne dans le 16e siècle, embrassa d'abord la profession des armes, fit plusieurs campagnes en Italie, et profita du voisinage de Rome pour visiter les restes d'antiquités que renferme cette ville. Dans la suite, il abandonna l'état militaire, entra dans les ordres, et obtint les prieurés de Condes et de l'Enfourchure. Ce fut à Condes qu'il se retira, partageant ses loisirs entre les exercices de la dévotion et la culture des lettres. On conjecture qu'il y mourut vers 1611. On a de lui : *Premières OEuvres chrétiennes*, Paris, 1600, in-16; *les Fleurettes du premier mélange, poésies amoureuses*, Paris, 1601, in-12; *la couronne de la Vierge Marie*, Paris, 1610, in-12; *la Madelène et autres petites œuvres*, Sens, 1610, in-8°.

**LEDOUX** (Claude-Nicolas), architecte, né en 1736 à Dormans en Champagne, mort à Paris le 20 novembre 1806, fut élève de Blondel, et conçut, en voyant le portail de Saint-Sulpice élevé par Servandoni, un grand amour pour la noble architecture grecque, dont il s'écarta cependant quelquefois par le désir d'être original. *L'Hôtel d'Uzès*, celui de *Thelusson*, le *Théâtre de Besançon*, et surtout les *Barrières de Paris*, perpétueront le souvenir de cet artiste. Il employa la plus grande partie de sa fortune à faire graver par les meilleurs artistes le recueil de ses œuvres et projets; l'ouvrage devait former 5 vol.; le premier seul a paru sous ce titre : *l'Architecture con-*

*sidérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation,* Paris, 1804, grand in-fol., avec 152 planches. Ses principaux ouvrages ont été gravés par Landon dans les *Annales du musée.*

**LEDRAN** (Henri-François), démonstrateur d'anatomie à la Charité, membre de l'Académie de chirurgie, né en 1685 à Paris, mort le 17 octobre 1770, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on citera : *Parallèle des différentes manières de tirer la pierre hors de la vessie,* Paris, 1730 et 1740, in-8°, figures; traduit en allemand, Berlin, 1737, in-8°; en anglais, Londres, 1738, in-8°; *Traité des opérations de chirurgie,* Paris, 1731 et 1742, in-8°; Londres, 1749, in-8°, avec des additions par Cheselden ; *Réflexions pratiques sur les plaies d'armes à feu,* Paris, 1737, 1740 et 1759, in-12; traduites en allemand, Nuremberg, 1740, in-8°.

**LEDRAN** (Nicolas-Louis), né à Saint-Cloud, en 1687, était fils du chirurgien-major de l'hôtel des Invalides. Il entra dans les bureaux du ministère des affaires étrangères en qualité de traducteur, et fut, en 1710, chargé par le marquis de Torcy de la garde des dépôts et traités, négociations et correspondances politiques. En 1725, il y joignit la place de premier commis d'un bureau politique vacante par l'admission à la retraite de Mignon. De 1730 à 1740, Ledran ne s'occupa plus que du dépôt ; mais, en septembre 1740, le ministre Amelot de Chaillou le nomma premier commis du bureau que la disgrâce de Pecquet fils laissa vacant. La direction du dépôt fut donnée à l'abbé de la Ville, Ledran étant obligé de consacrer tout son temps à la correspondance politique et de suivre le roi aux Pays-Bas. Le 1er avril 1749, il reprit cette direction, et la conserva jusqu'au 1er août 1762, qu'il fut réformé par le duc de Choiseul, avec une pension de 9,000 fr., sur les fonds des affaires étrangères. Il se retira à Saint-Cloud, et y mourut à la fin de 1774, à l'âge de 87 ans. On conserve aux archives plus de 100 volumes manuscrits sur diverses matières qui portent la dénomination de *Papiers de Ledran,* indépendamment d'une volumineuse collection de Mémoires particuliers, où il a traité, en réponse aux demandes des divers ministres sous lesquels il a servi, plus de 400 questions d'État.

**LEDRU** (André-Pierre), né à Chantenay, dans le Maine, le 22 janvier 1761, entra fort jeune dans l'état ecclésiastique. Il était vicaire au commencement de la révolution, et prêta serment à la constitution civile du clergé en 1791. Il fut nommé, la même année, curé de la paroisse du Pré, au Mans. Ledru se retira au sein de sa famille ; mais la guerre civile, qui désolait le département de la Sarthe, mettant sa vie en danger, il se réfugia à Paris, et obtint du Directoire d'être associé, comme botaniste, à l'expédition du capitaine Baudin aux Canaries et aux Antilles. Lors de son retour en France, en 1798, il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de la Sarthe, et joignit à l'enseignement de cette science celui de la physique. Ayant perdu cet emploi à l'époque de la restauration, il alla à Paris, en 1816, pour en obtenir un autre. Ses efforts furent sans succès. Retourné au Mans, l'abbé Ledru y vécut dans la retraite, et il mourut dans cette ville vers 1830. Il a publié : *Essai sur l'établissement d'une bibliothèque publique dans la ville du Mans,* février, 1791, in-8°, 27 pages ; *Adresse aux habitants de la paroisse du Pré, au Mans,* mai, 1791, in-8°, 18 pages ; *Discours contre le célibat ecclésiastique, au Mans,* janvier, 1793, 2e édition, 32 pages in-8° ; *Histoire de la prise du Mans par les calvinistes en 1562,* 57 pages, etc.

**LEDRU DES ESSARTS** (le baron François-Roch), frère du précédent, né à Chantenay, département de la Sarthe, entra, en 1791, dans le 55e régiment de ligne, en qualité de sous-lieutenant. Il fut employé comme capitaine et chef de bataillon aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et reçut le grade de colonel à la bataille de la Trebia. Il fit à la tête d'un régiment les campagnes de Gênes, du Var, du Piémont et de Hollande. Sa conduite à la journée d'Austerlitz le fit élever au grade de général de brigade, et il commanda en cette qualité l'avant-garde du 4e corps, à Iéna, à Lubeck, à Hoff, à Eylau. Pendant la campagne de 1809, le général Ledru des Essarts commanda la brigade d'avant-garde du corps de Masséna. Il fut promu, en 1811, au grade de général de division, et, employé en Russie, prit, sous les ordres du maréchal Ney, commandant le 3e corps, une part glorieuse à la sanglante journée de la Moscowa. Le 15 août sa division enfonça les troupes russes qui défendaient les approches de Krasnoë, et les força à la retraite. Deux jours après elle se distingua au combat et à la prise de Smolensk, et, le 19 du même mois, à Walutina-Gora. Le général Ledru des Essarts prit part à tous les combats que l'arrière-garde eut à soutenir depuis Moscou jusque sur les bords de la Vistule. Attaché au 11e corps pendant la campagne de 1813, il combattit, à la tête de sa division, à Bautzen, Wurtschen, Leipzig et Hanau. Sa conduite pendant la campagne de France ne fut pas moins glorieuse. Attaqué, le 27 mars, par des forces supérieures, il opposa la plus vigoureuse résistance ; mais la victoire ne couronna pas ses efforts. Au retour du roi, le baron Ledru des Essarts fut nommé chevalier de Saint-Louis, et élevé, le 29 juillet, au grade de grand officier de la Légion d'honneur. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il reçut, le 19 mars, l'ordre d'occuper Essone avec 5 régiments, et de rétrograder le lendemain sur Paris, où il entra effectivement, le 20 mars au soir, à la tête de ses troupes. Il fut envoyé ensuite à l'armée des Alpes, commandée par le maréchal Suchet. En 1819, il fut chargé du commandement de la 7e division militaire, dont le chef-lieu est Grenoble, et remplacé par le général Pamphile Lacroix, inspecteur général d'infanterie. Le général Ledru des Essarts est mort à Champrosay, près Paris, le 24 avril 1844.

**LEDRU** (Nicolas-Philippe), physicien, plus connu sous le nom de *Comus.* *Voyez* **COMUS.**

**LEDUC** (Jean), peintre, naquit à la Haye en 1639, et fut élève de Paul Potter. Quoique ses talents lui eussent obtenu, en 1671, la place de directeur de l'académie de peinture de la Haye, il s'engagea comme enseigne, parvint au grade de capitaine, et depuis ce moment négligea tout à fait les pinceaux et le crayon. Il avait également cultivé la gravure. Le musée du Louvre possède deux tableaux de Leduc. L'un représente l'*Intérieur d'un corps de garde.* Le second est connu sous le nom d'une *Scène de voleurs.*

LEDUC (Gabriel), architecte du 17e siècle, a conduit, avec Antoine Broutel, les travaux du Val-de-Grâce, sur les dessins de François Mansart. Leduc continua l'église de Saint-Louis en l'île, commencée par Louis Levau ; le principal portail est son ouvrage. Cet artiste a aussi bâti plusieurs beaux hôtels particuliers, dont les plans ont été gravés par Marot, et qui prouvent qu'il fut un des bons architectes du siècle de Louis XIV. Il mourut à Paris en 1704.

LEDUC (Nicolas), d'abord curé de Trouville, dans le pays de Caux, se rendit à Paris où il exerça pendant 15 ans les fonctions de vicaire à l'église Saint-Paul. Mais son opposition à la bulle *Unigenitus*, et notamment une lettre qu'il avait adressée au clergé, en 1728, et dans laquelle il prenait la défense de l'évêque de Senez, Jean Soanen, condamné au concile d'Embrun pour le même motif, lui attirèrent une interdiction de la part de M. de Vintimille, archevêque de Paris. L'abbé Leduc mourut en 1744. On a de lui, sous le voile de l'anonyme : *Année ecclésiastique*, Paris, 1734 et années suivantes, 15 vol. in-12 ; l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduction nouvelle, Paris, 1737, in-12 ; ibid., 1741, in-8o avec figures, etc. Leduc a coopéré à la traduction française de l'*Histoire universelle* du président de Thou, publiée en 1734, 16 vol. in-4o.

LEDUC (Claude-Marie), né à Thoissey, le 2 septembre 1715, entra fort jeune dans l'artillerie, débuta à l'armée d'Italie sous les ordres du maréchal de Broglie, se trouva à la bataille de Guastalla, passa à l'armée de Flandre et prit part au siége de Landrecies. Il fit la campagne de 1745 et celle de 1746, fut blessé au siége de Mons, surpris ensuite dans une reconnaissance, et mené prisonnier au prince Charles de Lorraine. Après avoir fait encore la campagne de 1748 en Flandre, et concouru au siége de Maestricht, il fut envoyé à Antibes, puis en Corse (1756). Il fit la campagne de 1760, sous le maréchal de Broglie ; fut nommé lieutenant-colonel, puis dirigé sur Hanau et Giessen menacés par l'ennemi. S'étant ensuite rendu à l'armée du Rhin, commandée par le prince de Condé, il y concourut aux succès de cette campagne et surtout à la victoire de Johannisberg qui la termina. Nommé alors colonel du régiment de Strasbourg, il passa à celui de Besançon en 1766. Devenu directeur de l'arsenal de la Fère, nommé maréchal de camp en 1780, et inspecteur en 1781, en 1791, la révolution l'obligea à prendre sa retraite. Leduc mourut à la Fère, le 7 mai 1807. On a de lui : *Instructions élémentaires d'artillerie données à MM. les officiers du régiment de Strasbourg, du corps royal, pour les expliquer aux soldats de ce régiment*, Toul, 1767, in-4o.

LEDUCHAT. *Voyez* DUCHAT (le).

LEDWICH (Édouard), statisticien et antiquaire irlandais, né en 1739, était membre du collége de la Trinité de Dublin, vicaire d'Aghaboe, secrétaire de la commission des antiquaires de l'Académie royale d'Irlande, et faisait partie de nombre de sociétés savantes ou littéraires de l'Europe. Ledwich mourut le 8 août 1823. Son ouvrage capital a pour titre *les Antiquités d'Irlande*, 1794 et 1796, 2 vol. in-4o. Ses autres écrits sont : une *Statistique de la paroisse d'Aghaboe*, 1796, in-8o ; un *Aperçu général du gouvernement de l'Irlande depuis les premiers siècles jusqu'aux plus récentes révolutions* (inséré dans l'édition de la *Britannia* de Camden, par Gough, 1789 ; une *Dissertation sur la religion des Druides* (*Archéologie*, tome VII, page 303), et des *Observations sur nos anciennes églises* (même recueil, tome VIII, p. 161).

LEDYARD (Jean), voyageur, né à Groton dans le Connecticut, fut tourmenté dès son enfance du désir de visiter les pays inconnus, et passa plusieurs années parmi les Indiens pour étudier leurs mœurs. S'étant ensuite rendu en Europe, il fit, en qualité de caporal, partie de l'expédition du capitaine Cook autour du monde (1776-1780). A son retour, il résolut de passer de la côte occidentale à la côte orientale du Nord, manqua le vaisseau sur lequel il devait s'embarquer, traversa à pied la France, l'Allemagne, le Danemark, le Sund, et pénétra jusqu'au golfe de Bothnie, que la fonte des glaces l'empêcha de franchir, revint à Stockholm et, continuant sa route toujours à pied, arriva jusqu'à Saint-Pétersbourg en suivant la côte de Finlande. De là il se rendit en Sibérie, et allait s'embarquer pour le Kamtschatka, lorsqu'il fut arrêté par ordre de l'impératrice et conduit jusqu'à la frontière de Pologne. A peine arrivé en Angleterre, il s'engagea au service de la compagnie qui venait de s'y former pour faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, et mourut au Caire vers la fin d'octobre 1788. Les renseignements recueillis par Ledyard ont été publiés dans les *Mémoires de la Société instituée pour encourager les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique*, Londres, 1790, in-4o; 1810, 2 vol. in-8o; traduits en français par Lallemand sous le titre de : *Voyage de MM. Ledyard et Lucas en Afrique*, etc., Paris, an XII (1804), 2 parties in-8o. — Un autre LEDYARD (Thomas) a publié *l'Histoire navale d'Angleterre*, Londres, 2 vol. in-fol.; traduite en français par P. F. de Puisieux, Lyon, 1751, 3 vol. in-4o.

LÉE (Édouard), archevêque d'York, né en 1482, d'une famille honorable du comté de Kent, fut de bonne heure en relation avec les plus savants hommes de son temps, et devint le rival d'Érasme, dont il critiqua les notes sur le Nouveau Testament dans plusieurs écrits. Henri VIII le nomma un de ses aumôniers, et l'employa dans diverses missions diplomatiques sur le continent. La plus importante, fut celle de Rome en 1529, conjointement avec Bullen et Stokesley, évêque de Londres, pour y traiter de la fameuse affaire du divorce. Lée s'y conduisit avec tant d'adresse et de prudence, que, sans perdre la confiance de son maître, il évita de se compromettre avec la reine Catherine. A son retour, Henri le récompensa de ses services en le nommant à l'archevêché d'York, que Lée occupa depuis 1531 jusqu'à sa mort, arrivée le 13 septembre 1544. On a de lui : *Annotationum libri duo, in Annotationes Novi Testamenti, D. Erasmi*, Bâle, 1520 ; quelques Épîtres ; *Epicedia clarorum virorum ; De insulis Vulcaniis ; Apologia contra quorumdam calumnias*, 1520.

LÉE (Nathaniel), poëte dramatique anglais, né dans le comté d'Herfort, mort en 1691 ou 1692, dans un état de folie causé par la misère, a composé 11 pièces de théâtre, dont 2 en société avec Dryden. Toutes eurent du succès et furent immédiatement imprimées; cependant 2 seulement, *The rival Queens* et *Theodosius*, sont restées au théâtre. Ses *OEuvres* ont été réunies à Londres en 1734, 3 vol. in-8o.

**LÉE** (Charles), général anglais, né dans le Cheshire vers 1730, servit avec distinction en Portugal sous le général Burgoyne; mais, ennuyé du peu d'avantage que lui accordait le ministère, il embrassa la cause des colons américains, qu'il engagea, dit-on, le premier à déclarer leur indépendance. Toutefois, ne pouvant s'assujettir à n'occuper que le deuxième rang sous Washington, il conçut une telle jalousie contre ce général qu'il n'exécuta pas les ordres qu'il en avait reçus. Suspendu de ses fonctions pour un an par un conseil de guerre, il quitta le service et mourut à Philadelphie le 2 octobre 1782. On a de lui des *Essais politiques et militaires;* des *Lettres;* des *Mémoires sur sa vie,* publiés par Edward Langworthy, Londres, 1792, in-8°.

**LÉE** (Richard-Henri), homme d'État américain, né le 20 janvier 1732, était fils de Thomas Lée, riche colon de la Virginie. Après avoir fait ses études en Angleterre, il revint dans sa patrie. Vers 1755, il servit avec les volontaires, qui s'étaient réunis spontanément dans la colonie pour en défendre le territoire contre les attaques de bandes de Français et d'Indiens. Il commandait, en qualité de capitaine, une de ces compagnies, quand le gouvernement anglais envoya le général Braddock à la défense de la Virginie. Les volontaires ayant été licenciés alors, le jeune Lée entra dans la carrière judiciaire, et fut nommé juge de paix de son district. Il acquit dans cette fonction l'estime générale, et, bientôt après, fut nommé président de la cour de justice et membre de la chambre représentative de sa province. Là, il ne tarda pas à se signaler par son énergie dans la défense des intérêts de l'humanité et de sa patrie. Envoyé au congrès général par l'assemblée législative de la Virginie, ce fut lui qui, le 17 mai 1776, fit la première proposition, au sujet de la déclaration de la liberté et de l'indépendance des États-Unis. Secondée par John Adams et reçue avec acclamation, cette motion donna lieu à l'acte célèbre qui fonda la constitution de la confédération américaine. Des insinuations sur les véritables sentiments de Lée, et peut-être aussi le souvenir de son opposition aux intérêts des planteurs, exercèrent une grande influence sur ses commettants, qui le révoquèrent de ses fonctions. De retour dans la Virginie, il regarda comme un point d'honneur de se justifier. Ses compatriotes le nommèrent encore au congrès, dont il fut élu président en 1783. L'année suivante, il fut nommé sénateur par la Virginie. Il se retira des affaires, en 1792, et mourut le 19 juin 1794, dans sa terre de Chantilly, comté de Westmoreland, en Virginie. On lui attribue les *Observations tendant à l'examen du système de gouvernement proposé par la dernière Convention,* dans les *Lettres d'un fermier,* 1787.

**LÉE** (Arthur), petit-fils du précédent, conseiller de la cour suprême des États-Unis, mort en 1792 à Urbana dans le Middlesex (Virginie), son pays natal, avait étudié les sciences médicales à l'université d'Édimbourg, et pris des leçons de droit en Angleterre. Successivement agent de la Virginie à Londres, puis en France (1776), où il fut presque immédiatement remplacé par Franklin, il eut avec ce dernier des contestations assez violentes, au sujet desquelles il fit paraître un écrit intitulé : *Observations sur de certaines transactions commerciales en France soumises au congrès,* 1780, in-8°. Outre plusieurs *Lettres* insérées en 1769 dans un recueil périodique intitulé *Moniteur de la Virginie,* on a de lui des *Extraits d'une lettre au président du congrès, en réponse à un libelle de Silas Deane,* 1780.

**LÉE** (Richard-Henri), frère du précédent, mort en 1794 à 63 ans, siégea au premier congrès provincial de la Virginie, y concourut avec zèle à toutes les mesures patriotiques, et fut des premiers nommé sénateur à l'organisation du gouvernement. Il est auteur de quelques écrits, notamment d'une *Lettre* contre Deane, et d'une autre adressée au gouverneur Randolph. C'est à lui qu'appartenait, dit-on, la rédaction de la *Pétition au roi* adoptée par le congrès en 1774.

**LÉE** (Anne), célèbre personnage de la secte des *shakers,* naquit en 1735, à Manchester, en Angleterre. Mariée à un forgeron ivrogne, elle devint mère malheureuse de 8 enfants qu'elle perdit en bas âge. Alors une révélation contre le mariage lui apprit que l'union des sexes est ce qui constitue le péché originel. Ce fut en 1757 qu'elle embrassa la secte des shakers, sorte de quakers réformés, dont le nom signifie *secoueurs,* et dont le culte consiste à louer le Seigneur, en dansant et criant. Anne Lée, ayant reçu une manifestation de lumière divine, en 1771, fut reconnue par la société comme chef spirituel, sous le titre de *Mère en Jésus Christ,* et non sous celui de *Dame élue,* que lui donnèrent ses ennemis par dérision. Il paraît aussi qu'elle s'était imposé à elle-même le nom d'*Anne la parole.* Devenue directrice spirituelle d'une société d'environ 30 personnes, dont plusieurs l'abandonnèrent, la mère Anne s'embarqua pour l'Amérique, en 1774, avec celles qui lui restaient, et avec son mari, qui cependant n'avait aucune foi à ses dogmes. Il paraît qu'elle était poursuivie pour cause de mauvaises mœurs, qu'elle et ses adhérents furent jetés en prison, et que ces poursuites l'obligèrent à émigrer. Son premier établissement fut dans le New-Hampshire, d'où elle se rendit dans l'État de New-York : là elle commença à prophétiser, annonçant qu'elle était le second Christ, et que ceux qui croiraient en elle et la suivraient obtiendraient l'absolution de leurs péchés. Vers 1781, elle entreprit dans les diverses parties des États-Unis, et particulièrement dans celle que l'on connaissait alors sous le nom de Nouvelle-Angleterre, un voyage qui dura 2 ans et 4 mois. Enfin l'année suivante, elle qui ne devait pas mourir, malgré ses prédictions, *ayant accompli la mission qui lui avait été confiée,* pour employer les propres expressions de ses disciples, *fut soustraite à la vue des croyants, de la manière ordinaire à tous les vivants.* Mais quoique absente corporellement depuis 1784, elle est toujours en esprit avec ses prosélytes.

**LÉE** (Sophie), auteur anglais, née à Londres, en 1750, était fille d'un homme, qui de clerc de procureur s'était fait acteur et avait quitté ensuite le théâtre. Sophie, très-jeune encore, s'était essayée dans la composition de romans. Elle composa une comédie, *Le chapitre des accidents,* pour venir au secours de sa famille, qui se trouvait dans une situation fâcheuse. Cette pièce, jouée au théâtre de Haymarket, à Londres, en 1780, eut le plus grand succès. Peu de temps après la première représentation elle perdit son père, et alla avec sa sœur

aînée, Harriet, fonder une maison d'éducation à Bath. En 1784, encouragée par le succès de sa comédie, elle fit paraître un roman historique, intitulé : *The Recess* (la Retraite, ou Conte d'autrefois). La Mare le traduisit en français sous le titre du *Souterrain* ou *Mathilde*, Paris, 1786, 3 vol. in-12. Sophie Lée traita dans la suite le même sujet d'une manière dramatique, tirant une tragédie de son roman. La pièce fut représentée, en 1796, sous le titre d'*Almeyda, reine de Grenade*. Harriet, sœur de Sophie, avait commencé depuis quelque temps un recueil de contes, moitié en récits, moitié en églogues, sous le titre de *Contes de Cantorbéry*. Sophie composa deux de ces contes, ainsi que l'introduction du premier volume. Ces travaux littéraires avaient valu aux deux institutrices l'estime de la meilleure société de Bath. En 1803, elles se trouvèrent à même de se retirer et de vivre dans l'indépendance, ayant acheté une maison à Clifton, où elles continuèrent de demeurer ensemble. Sophie publia un nouveau roman sous le titre de *la Vie d'un amant*, 6 vol.; l'*Assignation*, comédie qui, jouée en 1807, au théâtre de Drury-Lane, tomba complétement à la première représentation, et dégoûta l'auteur du théâtre. En 1823, sa santé déclina rapidement, et elle expira le 31 mars de l'année suivante.

**LÉE** (George-Auguste), frère de la précédente, né en 1761, et mort le 5 août 1826, se distingua dans l'industrie : il dirigea une grande filature de coton, à Manchester, où il employait un millier d'ouvriers et qui fut un des premiers établissements importants dans lesquels on introduisit les machines à vapeur et l'éclairage par le gaz.

**LÉE-LEWIS** ou **LEWES** (Charles), acteur des théâtres de Covent-Garden et de Dublin, mort en 1804, se fit autant de réputation par ses saillies que par son jeu vif et spirituel. On publia de lui peu de temps après sa mort : *Esquisses comiques, ou le Comédien se servant de directeur à lui-même*, et l'année suivante les *Mémoires de Charles Lée-Lewis*, 4 vol. in-12. Ce sont des recueils d'anecdotes sur les acteurs, auteurs, musiciens, et sur quelques personnages absolument étrangers au théâtre.

**LEEM** (Knud ou Canut) naquit en Norwége, le 13 janvier 1697. Son père était un ecclésiastique estimable du diocèse de Bergen. Canut Leem suivit les cours de l'université de Copenhague. En 1715, il retourna en Norwége, et remplit les fonctions d'instituteur ou de vicaire dans plusieurs endroits, jusqu'à ce qu'en 1725 il fut nommé missionnaire dans la Finlande. Le gouvernement danois ayant établi, en 1752, à Drontheim, un séminaire pour former des jeunes gens qui pussent instruire les Lapons dans leur langue, Leem fut mis à la tête de cet institut, avec le titre de professeur. Il mourut en 1774. Il rédigea une *Description des Lapons du Finmark, de leur langue, de leurs mœurs et de leur ancienne idolâtrie*, 1767, 1 vol. in-4°.

**LÉÉNA**, courtisane grecque, se rendit célèbre par son courage et sa discrétion. Elle était dans le secret de la conjuration qu'avaient formée Harmodius et Aristogiton, contre les Pisistratides (514 avant J. C.). Autant même que son sexe pouvait le permettre, elle s'était associée à leur entreprise; et, suivant la belle expression de Plutarque, l'ivresse d'un amour généreux l'avait initiée à ce mystérieux et patriotique complot. Les conjurés échouèrent dans leur entreprise et furent immédiatement mis à mort; quant à Lééna, le Pisistratide Hippias la fit mettre à la question, dans l'espoir qu'elle lui nommerait les autres complices, qui n'étaient pas connus; mais elle souffrit la torture avec une héroïque constance sans nommer personne.

**LEEPE** (Jean-Antoine van der), peintre de paysages, d'une famille recommandable de Bruxelles, que les troubles de la guerre avaient forcée de se réfugier à Bruges, naquit dans cette dernière ville, en 1664. Ses parents l'envoyèrent à Bruxelles, où il acheva son éducation d'une manière distinguée. Mais son amour pour la peinture l'emporta sur tout le reste, et, à son retour à Bruges, il déclara à son père qu'il voulait se livrer exclusivement à cet art. Sans avoir eu d'autre maître que la nature, il allait dans la campagne, sur les bords de la mer, et s'appliquait à rendre tous les accidents de la nature, de la lumière, les effets de l'orage, du calme, etc. Le premier ouvrage qu'il donna au public fut un paysage, de 7 pieds sur 8 et demi de haut, représentant *la Fuite en Égypte*. Le succès qu'il obtint le détermina à se rendre en Italie; mais ses parents qui n'avaient pas d'autre héritier, lui représentèrent la faiblesse de sa santé, le décidèrent à se marier à l'âge de 19 ans, et il renonça non sans regrets au voyage d'Italie. Son mérite et sa fortune lui obtinrent de l'empereur Léopold, différentes charges de magistrature, qu'il exerça avec beaucoup de distinction, mais qui ne l'empêchèrent jamais de cultiver son art. Mais sa trop grande application altéra sa santé, et il mourut en 1720, d'une hydropisie; il fut enterré dans l'église des Carmes à Bruges. On voit à Bruges, une suite de 14 paysages de Vander Leepe, représentant des *sujets de la vie de Jésus-Christ*.

**LEEURO** (Gabriel van der), peintre hollandais, né à Dordrecht, mort en 1688, a laissé plusieurs tableaux estimés représentant divers animaux, etc.

**LEEUW.** *Voyez* **LEUW.**

**LEEUWEN** (Simon), savant jurisconsulte, né à Leyde en 1625, était fils d'un membre de la compagnie hollandaise des Indes orientales. Nommé greffier du conseil d'État, à la Haye, il mourut en cette ville, le 13 janvier 1682. Indépendamment de ses livres de droit, presque tous écrits en langue hollandaise, et dont on trouve les titres dans la *Bibliotheca belgica* de Foppens, 1100; et dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, I, 430, édition in-fol., on a de Leeuwen : *De origine et progressu juris civilis romani; authoris et fragmenta veterum jurisconsultorum cum notis*, Leyde, 1671, in-8°, belle édition; Iéna, 1677, in 8°. C'est encore à Leeuwen que l'on doit l'édition la plus estimée du *Corpus juris civilis*, Amsterdam, Elzevir, 1663, 2 vol. in-fol.

**LEEUWENHOECK.** *Voyez* **LEUWENHOECK.**

**LEFAUCHEUR** (Michel), ministre et prédicateur protestant du 17e siècle, exerçait ses fonctions à Montpellier, lorsqu'il fut appelé à Charenton. Il mourut à Paris le 1er avril 1657. On a de lui : *Traité de l'Eucharistie*, contre le cardinal Duperron, Genève, 1635, in-fol.; *Traité de l'action de l'orateur*, ou *de la prononciation et du geste*, Paris, 1657, in-12; Lyon, 1675, Leyde, 1686, in-12; *Sermons sur différents textes de l'Écriture sainte*, Genève, 1660, in-8°, etc.

**LEFÈBRE** (Valentin), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Bruxelles en 1642. Il s'exerça dans la peinture avec succès, et se rendit en Italie pour se perfectionner. Il s'établit à Venise, où il publia, en 1680, au nombre de 50 planches, *Opera selectiora quæ Titianus Vecellius Cadoriensis et Paulus Caliari Veronensis invenerunt et pinxerunt.*

**LEFEBURE** (Simon), habile ingénieur, né en Prusse vers 1720, d'une famille de réfugiés français, entra au service, sous le règne du grand Frédéric, devint major dans le corps du génie, fut nommé membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, et mourut en 1770. On a publié ses *OEuvres complètes,* Maestricht, 1778, 2 vol. in-4°, avec 33 planches, nouvelle édition, intitulée : *l'Art d'attaquer et de défendre les places, suivi d'un Essai sur les mines et d'un nouveau Traité sur le nivellement,* Paris, 1808, 2 vol. in-4°, avec 33 planches.

**LEFEBURE DE SAINT-ILDEFONT** (le baron Guillaume-René), littérateur, médecin, etc., né en 1744, à Sainte-Croix-sur-Orne, entra comme chevau-léger en 1769, dans une compagnie de la maison du roi, où il resta peu de temps. S'étant particulièrement adonné à la médecine, il fut reçu docteur, et fit de nombreuses recherches sur la maladie vénérienne et sur l'organe de la vue. Il entreprit plusieurs voyages en Hollande, en Allemagne. A son retour en France, il fut nommé médecin de Monsieur, frère du roi (depuis Louis XVIII). Obligé d'émigrer, il se rendit à Munich, puis à Augsbourg et à Francfort-sur-le-Mein, où il exerça la médecine. Il était en 1809, médecin des hôpitaux d'Augsbourg, lorsqu'une foule de blessés de l'armée française y furent transportés après les sanglantes batailles de Ratisbonne et d'Essling. En communication avec la foule des soldats en proie au typhus, il fut bientôt lui-même atteint de cette cruelle maladie, et mourut à Augsbourg le 27 juillet 1809. Lefebure a traité beaucoup de sujets sans en approfondir aucun, et ses écrits sont très-nombreux, mais très-superficiels.

**LEFEBURE** (Louis-Henri), littérateur, botaniste et musicien, naquit à Paris en 1754. Membre du corps électoral de Paris et du conseil de la commune en 1789, et dans les années suivantes, le 3 février 1791, il présenta à l'assemblée nationale, présidée par Mirabeau, une adresse qu'il avait rédigée au nom des plus célèbres musiciens de l'époque, Gossec, Méhul, Lesueur, etc. Cette adresse prise en considération fut l'origine du Conservatoire de musique. En 1793, nommé commissaire pour les beaux-arts dans le Midi, il y resta 10 mois ; mais, s'étant mis en opposition avec un féroce proconsul, il fut arrêté à Avignon, et, après une détention de 5 mois, renvoyé à Paris, escorté par 5 gendarmes. Lefebure eut le bonheur de n'arriver que 5 jours après le 9 thermidor. Le calme s'étant rétabli, Lefebure fut appelé successivement à divers emplois notamment ceux d'administrateur du département du Vaucluse, de secrétaire général de la préfecture du Var, et enfin de sous-préfet de Verdun. La restauration lui enleva ce dernier poste. Rendu à la vie privée, il en employa les loisirs à poursuivre l'étude de la botanique. Il jeta les bases d'une nouvelle méthode de classification des plantes, mais elles ne firent pas fortune, quoique l'auteur eût professé sa doctrine aux applaudissements du public dans plusieurs séances de l'Athénée royal de Paris, ainsi que de la Société Linnéenne, où il occupa en 1820, le fauteuil de président. Il imagina un système musical, auquel il travailla jour et nuit, et qui était fondé sur ce principe, que la voix humaine étant le type de tous les sons, c'est à elle qu'il faut rapporter toutes les modulations ou intonations de l'harmonie. Lefebure mourut le 23 mai 1839. On a de lui : *Coup de patte sur le salon de 1779; le Triumvirat des Arts; Nouveau Solfège,* 1780, 24 pages in-8°; *Rameau,* ballet allégorique ; *Bévues, erreurs et méprises de différents auteurs célèbres en matières musicales,* Paris, 1789, in-8° ; *Observations sur le dernier massacre d'Avignon* (26 pluviôse an V) ; *Étude analytique de l'éloquence,* ou *Manuel des Orateurs,* Paris, 1803, in-12 ; *Concordance des trois systèmes de Tournefort, Linné et Jussieu, par le système foliaire,* 2e édition, Paris, 1815, in-8° ; *le Vrai système des fleurs,* poëme, Paris, 1817, in-8°, etc.

**LEFEBVRE** (Philippe), littérateur, né en 1705 à Rouen, mort dans cette ville, président du bureau des finances en 1784, a publié sous le voile de l'anonyme, de 1725 à 1762, plusieurs ouvrages, parmi lesquels on citera : *Examen de la tragédie d'Inès de Castro,* Paris, 1723, in-8°; *Histoire de Mlle de Cerni,* Berlin, 1750, in-12 ; *l'Oracle de Nostrodamus,* divertissement en un acte et en vers, Paris, 1751, in-8°; *Abrégé de la vie d'Auguste,* ibid., 1760, in-12 ; *Mélanges de différentes pièces de littérature,* en vers et en prose, etc., 1761, in-12 ; *Récréations académiques,* 1762, in-8°; *Histoire de Henri-Félix, archevêque de Mayence,* 1762, in-8°.

**LEFEBVRE** (Armand-Bernardin), né en 1734, se dévoua dès l'enfance, au service des ponts et chaussées, et s'y distingua par des progrès rapides. Il passa successivement par tous les grades. Ingénieur ordinaire, il fit, pour la province de Champagne, des projets, à l'exécution desquels elle doit le degré de prospérité où elle est parvenue depuis. La ville de Reims particulièrement lui doit ces grands édifices et ces superbes promenades qui l'embellissent. Inspecteur général et membre du conseil des ponts et chaussées, il mourut le 12 juillet 1807.

**LEFEBVRE** (François-Joseph), duc de Dantzig, maréchal de France, né à Rufach, département du Haut-Rhin en 1755, mort à Paris le 14 septembre 1820, avait été destiné à l'état ecclésiastique; mais ayant perdu son père à l'âge de 18 ans, il s'engagea dans les gardes françaises, dont il était premier sergent lors de la dissolution de ce corps. La naissance cessant d'être le seul titre de l'avancement, Lefebvre en obtint un rapide. Adjudant général le 3 septembre 1793, général de brigade le 2 décembre, enfin général de division le 10 janvier 1794, il se distingua particulièrement aux combats de Lambach et de Giesberg. En 1795, il opéra avec autant d'intrépidité que de bonheur le premier passage du Rhin, et se fit ensuite remarquer par son courage à cette armée de Sambre-et-Meuse, où l'on ne comptait que des braves. Nommé commandant de la 17e division, dont Paris était le chef-lieu, il rendit d'importants services à Bonaparte lors du 18 brumaire, et fut nommé sénateur et maréchal de l'empire. Les champs d'Iéna, d'Eylau, de Durango, d'Eckmuhl, de Wagram, de Montmirail, de Champ-Au-

bert, etc., furent successivement le théâtre de ses talents et de sa bravoure; mais il acquit surtout une grande distinction par la prise de Dantzig, qui lui valut le titre de duc. Ayant pris place à la chambre des pairs instituée par Napoléon en 1815, il n'y rentra qu'en 1819; son *Éloge* y fut prononcé par son compagnon d'armes, le maréchal Suchet. A d'éminentes qualités comme guerrier, Lefebvre joignait une simplicité de mœurs qui ne s'est jamais démentie, un noble désintéressement et une grande modestie.

**LEFEBVRE-DESNOUETTES** (le comte Charles), lieutenant général, né à Paris le 14 décembre 1775, entra simple volontaire dans l'armée de Dumouriez, et s'éleva par ses talents et sa bravoure aux premiers grades de l'armée: capitaine à Marengo, colonel à Austerlitz, général en 1808, il fut fait prisonnier en Espagne, parvint à s'échapper, suivit Napoléon aux campagnes d'Autriche, de Russie, de Saxe, et se distingua au combat de Brienne, où il reçut plusieurs blessures. Lefebvre resta en activité lors de la restauration; mais s'étant déclaré l'un des premiers en faveur de Napoléon lors de son débarquement, il fut compris dans l'article 1<sup>er</sup> de l'ordonnance du 24 juillet, et condamné à mort par contumace en 1816. Il était parvenu à se soustraire aux poursuites, et vivait depuis plusieurs années aux États-Unis quand, guidé par l'espoir d'obtenir sa rentrée en France, il s'embarqua sur un paquebot qui échoua près des côtes d'Irlande, et périt le 22 avril 1822.

**LEFEBVRE-GINEAU** (Louis), savant physicien, né dans le département des Ardennes en 1754, de parents riches, put cultiver les sciences pour elles-mêmes. Nommé en 1786 professeur de mécanique au collége de France, il eut l'autorisation d'y faire des cours de physique expérimentale. Trois ans après, il fut appelé, par les électeurs de Paris, à des fonctions municipales. A l'époque où la disette affligeait cette capitale, il rendit de grands services comme administrateur des subsistances. Poursuivi sans relâche après le 10 août, quoiqu'on n'eût pas trouvé contre lui d'accusation plus grave que celle de *modéré outré*, il chercha son salut dans la fuite; mais au 9 thermidor, il se trouva dans les rangs des citoyens qui s'armèrent contre la tyrannie de Robespierre. Membre de la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, où il fut admis à sa création, il fit partie de la commission instituée pour régler le nouveau système de poids et mesures, et il eut en partage la détermination spéciale de l'unité de pesanteur. Réunissant à des connaissances scientifiques des talents administratifs, il devint membre du jury d'instruction publique, et fut un des savants chargés de l'organisation des lycées; plus tard, il fut nommé inspecteur général et conseiller honoraire de l'université. En 1807, il entra au corps législatif; et en 1813, il y fut élu pour la seconde fois. En 1814, on le vit défendre la liberté de la presse. Réélu successivement en 1816 et en 1820, il cessa de faire partie de la chambre en 1824, et perdit en 1827 sa chaire au collége de France. La même année, les électeurs du département des Ardennes le renvoyèrent pour la cinquième fois à la chambre, dont il se trouva le doyen d'âge. Il mourut à Paris au commencement de 1829. Dès 1780 il avait donné une édition avec *Notes*, des *Infiniment petits* du marquis de l'Hôpital. On lui doit des rapports et des mémoires dans les *Recueils de l'Institut*, etc. Il a eu part, avec Cuvier, aux *Notes* des *Trois règnes de la nature*, de J. Delille.

**LEFEBVRE DE LA BELLANDE** (Jean-Louis), employé dans les fermes générales, mort le 23 juillet 1762, est auteur d'un *Traité général des droits d'aides*, Paris, 1759, 2 vol. in-4°.

**LEFEBVRE D'HELLANCOURT**, inspecteur général des mines, était né à Amiens, en 1759, et mourut à Paris le 9 janvier 1813. Il a publié: *Considérations relatives à la législation et à l'administration des mines*, Paris, 1802, in-8°; *Aperçu général des mines de houille exploitées en France; de leurs produits et des moyens de circulation de ces produits*, Paris, 1803, in-8°.

**LEFEBVRE DE CHEVERUS** (Jean-Louis-Anne-Madeleine). *Voyez* **CHEVERUS**.

**LEFEBVRE DE VILLEBRUNE**. *Voyez* **VILLEBRUNE**.

**LEFEBVRE**. *V.* **FEBURE, FEBVRE** et **FÈVRE**.

**LEFERON** (Jean), d'une famille illustre dans la robe, fut avocat au parlement de Paris et généalogiste. Il paraîtrait, suivant quelques auteurs, que ce Leferon aurait été le mari de la *belle Feronnière*; tandis que Moréri le fait vivre seulement sous Henri II, François II et Charles IX. On lui attribue les ouvrages suivants: *Catalogue des connestables de France, chanceliers, grands-maîtres admiraux et maréchaux de France, et des prévots de Paris*, Paris, Vascosan, 1555, in-fol.; *De la primitive institution des roys, heraulds et poursuivants d'armes*, Paris, Maur Meinier, 1555, in-4°; *le Symbole armorial des armoiries de France, d'Écosse et de Lorraine*, Paris, 1555, in-4°.

**LEFÈVRE** (Jean), évêque de Chartres, né à Paris, mort à Avignon le 11 janvier 1390, fut docteur en droit canon, abbé de Tournus, puis de Saint-Waast, et enfin chancelier de Louis d'Anjou, roi de Sicile. On a de ce savant prélat 3 ouvrages manuscrits conservés à la Bibliothèque du roi à Paris. Ce sont: *Tractatus de schismate seu de planctu bonorum*; *Diarium historicum quo res gestas omnes quibus auctor interfuit singulis diebus, prout gestæ sunt, ab anno* 1381 *ad* 1388, *ordine descripsit*: l'auteur traduisit lui-même ce journal en français; *les Grandes Chroniques de Hainault, depuis Philippe le Conquérant jusqu'à Charles VI*, 3 vol. in-fol.

**LEFÈVRE** ou **LEFEBVRE** (Jean), seigneur de Saint-Remy, de la Vacquerie, d'Avernes et de Moriennes, naquit à Abbeville, vers la fin du 14e siècle. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le créa roi d'armes de la Toison d'or, et il s'acquitta de cet emploi avec distinction. Il mourut l'an 1468, le jour de la Fête-Dieu. Il a écrit les *Mémoires de son temps, comprenant les événements les plus importants qui se sont passés dans les États du duc de Bourgogne, depuis* 1407 *à* 1460. Châtelain en a extrait une grande partie de *l'Histoire du bon chevalier Jacques de Lalain*. Suivant l'usage du temps, Lefèvre n'est désigné par les chroniques contemporaines que sous le nom de *Toison d'or*, de l'emploi qu'il exerçait.

**LEFÈVRE** (Nicolas), philologue, né à Paris, le 2 juin 1544, eut le malheur de se crever un œil dans sa jeunesse, en taillant une plume, ce qui ne l'empêcha pas

de continuer ses études. Après avoir suivi un cours de droit à Toulouse, il voyagea en Italie, et demeura quelque temps à Rome. De retour en France, il fréquenta d'abord le barreau, puis, en 1572, il fut pourvu d'une charge de conseiller des eaux-et-forêts. Pendant les guerres de la Ligue, il se livra dans la retraite à des travaux scientifiques; et, lorsque Henri IV fut affermi sur le trône, il fut choisi par ce monarque pour précepteur du prince de Condé. Plus tard, aux instances de la reine-régente Marie de Médicis, il accepta le même emploi auprès du jeune roi Louis XIII; mais il ne remplit pas longtemps ces fonctions, la mort l'ayant enlevé le 3 novembre 1612. Il donna une édition latine de Sénèque le philosophe et de Sénèque le rhéteur, avec de savantes préfaces et notes, Paris, 1587, in-fol. Il composa aussi la préface des *Fragmenta* de saint Hilaire de Poitiers, disposés par Pierre Pithou, dont Lefèvre avait été le collaborateur, mais qui ne parurent qu'après sa mort, Paris, 1598, in-8°. Ces trois *Préfaces* et d'autres opuscules du même auteur furent recueillis par un de ses amis, Jean Lebègue, avocat général en la cour des monnaies, et réunis en 1 vol. in-4°, Paris, 1614.

**LEFÈVRE** (Nicolas), né à Montfort-l'Amaury en 1588, embrassa la règle de Saint-Dominique, et lorsque Louis XIII se fut rendu maître de la Rochelle, Lefèvre rétablit dans cette ville le couvent des dominicains, détruit par les protestants pendant les guerres civiles, et en fut nommé prieur. Il assista, comme définiteur de la province de France, au chapitre général assemblé à Rome en 1650. De retour à la Rochelle, il y mourut en 1655. On a de lui quelques ouvrages latins et français : *Doctrinæ orthodoxæ fidei, seu symboli D. Athanasii expositio*, Paris, 1631, in-24; *Prædicator carnuteus, sive institutio conventûs carnutensis*, Chartres, 1637, in-8°; *Manuale ecclesiasticum historicum a Christo nato ad* 1646, la Rochelle, 1646, 2 vol. in-8°, etc.

**LEFÈVRE DE LÉZEAU** (Nicolas), conseiller d'État, mort en 1680, âgé de près de 100 ans, a laissé quelques ouvrages manuscrits relatifs à l'histoire de France, et dont plusieurs se trouvent, soit à la Bibliothèque royale à Paris, soit à celle de Sainte-Geneviève.

**LEFÈVRE** (Nicolas), professeur de chimie au Jardin des Plantes de Paris, s'était fait une certaine réputation tant par ses leçons que par un traité sur son art, lorsque, en 1664, Charles II l'appela en Angleterre et lui confia la direction d'une pharmacie qu'il avait établie dans le palais de Saint-James. Estimé de ce monarque et considéré des savants, Lefèvre fut nommé membre de la Société royale de Londres, et mourut en 1674. On a de lui : *Chimie théorique et pratique*, Paris, 1660, 1669, 1674, 2 vol. in-12; Leyde, 1699, 2 vol. in-12; traduite en anglais, Londres, 1664, 1670, in-8°; ibid., 1740, in-4°; traduite en allemand, Nuremberg, 1672, 1685, 1688, in-8°; traduite en latin, Besançon, 1737, in-4°. Lenglet-Dufresnoy en a donné une 5e édition française, considérablement augmentée par Dumoustier, sous le titre de *Cours de Chimie*, Paris, 1751, 5 vol. in-12, avec figures. Nicolas Lefèvre a aussi publié : *la Religion du médecin*, la Haye, 1688, in-12; c'est la traduction française, d'après la version latine, de l'ouvrage anglais de T. Browne.

**LEFÈVRE** (Tannegui), en latin *Tanaquillus Faber*, savant philologue, né à Caen l'an 1615, termina son éducation à la Flèche chez les jésuites, qui firent d'inutiles efforts pour le retenir. Nommé inspecteur de l'imprimerie du Louvre avec un traitement de 2,000 livres, il vit sa pension mal payée après la mort du cardinal de Richelieu, auquel il en était redevable, et fut obligé de vendre sa bibliothèque pour subsister. Il embrassa le calvinisme et alla à Saumur, où il professa la troisième jusqu'à sa mort le 12 septembre 1672. On a de ce savant un grand nombre d'éditions des classiques grecs et latins; celle du *Traité du sublime*, Saumur, 1663, in-12, passe pour la meilleure; des traductions françaises de plusieurs morceaux de Platon, de Plutarque, de Diogène Laërce; et enfin plusieurs ouvrages, entre autres : *Epistolarum partes II*, Saumur, 1659-1665, 2 vol. in-4°; *la Vie des poëtes grecs*, Amsterdam, 1700, in-12. Fr. Graverol a publié des *Mémoires pour servir à la vie de Lefèvre*, Paris, 1686, in-12, nouvelle édition.

**LEFÈVRE** (Claude), peintre de portraits, naquit à Fontainebleau en 1633, et fut successivement élève de Lesueur et de Lebrun. En 1663, il fut reçu membre de l'académie de peinture, et donna en 1666 pour son tableau de réception, un portrait de Colbert, qu'on regarde comme un de ses meilleurs ouvrages. Le désir d'augmenter sa fortune porta Lefèvre à passer en Angleterre. Il se fixa à Londres, où il peignit plusieurs portraits qui accrurent sa célébrité et lui méritèrent le surnom de *second Vandyck*. Une mort prématurée l'enleva en 1675.

**LEFÈVRE** (Roland), dit *de Venise*, d'une autre famille que le précédent, naquit à Anjou au commencement du 17e siècle, et cultiva aussi le genre du portrait. Après un assez long séjour à Venise et à Paris, ce peintre passa en Angleterre, où il mourut en 1677.

**LEFÈVRE** (Jacques), né à Lisieux vers le milieu du 17e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, devint archidiacre de sa ville natale, grand vicaire de M. de Gesvres, archevêque de Bourges, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1674. Une vive polémique qu'il soutint la même année contre le P. Maimbourg, lui causa une détention momentanée à la Bastille; ce qui l'a fait appeler, par quelques auteurs, *Lefèvre de la Bastille*. Il mourut à Paris le 1er juillet 1716. Ses principaux ouvrages sont : 2 *Entretiens d'Eudoxe et d'Eucharistie*, sur les Histoires de l'Arianisme et des Iconoclastes du P. Maimbourg, Paris, 1674, in-4°; *Motifs invincibles pour convaincre ceux de la religion prétendue réformée*, Paris, 1682, in-12; *Recueil de tout ce qui s'est fait pour et contre les protestants en France*, Paris, 1686, etc.

**LEFÈVRE** ou **LEFEBVRE** (Faber, le P. François-Antoine), poëte latin, né vers 1670, était originaire de Clairvaux, petite ville du bailliage d'Orgelet. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, il professa quelque temps les humanités dans sa province, et fut avant 1703 appelé par ses supérieurs au collége de Louis le Grand, à Paris. Il mourut en 1737. On a de lui : *Commirius in Parnassum receptus* (Paris, 1703), in-12; *Aurum, carmen*, 1703, in-12, etc.

**LEFÈVRE** (Jacques-Antoine), jésuite, né le 13 août 1689 à Clairvaux, fut professeur des rois d'Espagne Philippe V et Ferdinand VI. Il remplissait en même temps

la charge honorable d'instituteur des infants; il mourût en 1767.

**LEFÈVRE** (Étienne-Albert), frère du précédent, et comme lui jésuite, né le 23 mai 1695 à Clairvaux, mort en 1777, a laissé des *poésies*.

**LEFÈVRE** (Antoine-Martial), bachelier en théologie, prêtre du diocèse de Paris, vivait dans le milieu du 18e siècle. Il se livra spécialement à des recherches archéologiques sur l'histoire ecclésiastique et littéraire de la capitale. Il a publié : *Calendrier historique de l'Église de Paris*, 1747, in-12; *Calendrier historique de l'université de Paris*, 1755, in-24 (anonyme); *Calendrier historique de la sainte Vierge*, in-12; *Description des curiosités des églises de Paris et des environs*, Paris, 1759, in-12; *les Muses en France*, ou *Histoire chronologique de l'origine, du progrès et de l'établissement des belles-lettres, des sciences et des beaux-arts dans la France, contenant la fondation des universités, colléges, académies*, etc., *et les personnes qui s'y sont le plus distinguées*, Paris, 1750, in-16, de 120 pages.

**LEFÈVRE** (André), né à Troyes, en 1717, étudia d'abord la jurisprudence et se fit recevoir avocat; il cultiva aussi la poésie, s'attacha en qualité de précepteur à quelques fils de famille. Lefèvre mourut à Paris le 25 février 1768. On a de lui : *Mémoires de l'Académie des sciences, nouvellement établie à Troyes en Champagne*, Liége, 1744, in-8o; Troyes, 1756, 2 part. in-12; Paris, 1768, in-12; *Lettres sur les Mémoires de l'Académie de Troyes*, Amsterdam (Paris), 1755 (1765), in-12; etc.

**LEFÈVRE DE FONTENAY** a donné sous le voile de l'anonyme : *Journal du voyage et des aventures de l'ambassadeur de Perse en France*, Paris, 1715, in-12; *Journal historique de la dernière maladie, de la mort et des obsèques du roi Louis XIV, et de l'avénement de Louis XV, à la couronne*, Paris, 1715, in-12. Ce littérateur travailla aussi à l'ancien *Mercure de France*.

**LEFÈVRE DE LA PLANCHE**, jurisconsulte, mort en 1738, était avocat du roi au bureau des finances et en la chambre du domaine. On a de lui un ouvrage posthume, intitulé : *Mémoire sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, Paris, 1764, 3 vol. in-4o.

**LEFÈVRE** (Jean), astronome, né à Lisieux dans le 17e siècle, était fils d'un tisserand, et travailla dans sa jeunesse du métier de son père. Il lut quelques ouvrages d'astronomie qui lui tombèrent par hasard entre les mains, et il se rendit bientôt assez habile dans cette science pour pouvoir calculer le retour des éclipses. Un de ses compatriotes, nommé Pierre, lui procura des instruments, au moyen desquels il fit un grand nombre d'observations. Pierre, nommé professeur de rhétorique au collége de Lisieux à Paris, détermina Picard à charger Lefèvre de continuer la *Connaissance des temps* : celui-ci se rendit donc à Paris en 1682, fut admis presque aussitôt à l'Académie des sciences, et accompagna Lahire dans la Provence, pour vérifier la configuration des côtes de la Méditerranée. Lefèvre eut part ensuite au travail de la méridienne, et au nivellement de la rivière d'Eure. En 1685, il accusa Lahire de lui avoir dérobé ses *Tables astronomiques*. Lefèvre mourut en 1706. On a de lui : *les Éphémérides* pour les années 1684 et 1685, calculées sur le méridien de Paris; *la Connaissance des temps*, de 1684 à 1701, continuée par Lieutaud jusqu'en 1730.

**LEFÈVRE** (Pierre-François-Alexandre), auteur dramatique, né à Paris le 29 septembre 1741, était fils d'un marchand mercier, sur le pont Saint-Michel, et de la même famille que le savant Tannegui Lefèvre. Il suivit d'abord son goût pour la peinture, et travailla dans l'atelier de Doyen. Il se consacra entièrement à la poésie, et donna, le 26 août 1767, *Cosroës*, tragédie qui obtint 10 représentations, et *Florinde*, tragédie qui tomba le 10 décembre 1770, à sa première représentation; *Zuma*, représentée en 1777, valut à l'auteur l'emploi de lecteur du duc d'Orléans, avec une pension de 1,200 livres; *Élisabeth de France*, dont le sujet est l'histoire de don Carlos, fils de Philippe II, reçue par les comédiens français en 1781, devait être jouée en 1783. Le censeur royal n'osant pas en permettre la représentation, la soumit au lieutenant de police, qui l'adressa au garde des sceaux. Renvoyée par ce dernier au comte de Vergennes, elle le fut encore par ce ministre au comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, qui, sans l'avoir lue, refusa de la laisser jouer publiquement. Le duc d'Orléans, protecteur de l'auteur et de l'ouvrage, appela vainement à la cour de Madrid, de la décision de son ambassadeur. Pour consoler Lefèvre, il lui permit de disposer de son théâtre de la Chaussée-d'Antin, et d'y faire représenter sa tragédie par les comédiens. L'assemblée fut des plus brillantes. Cette pièce fut imprimée en 1784, sous le titre de *Don Carlos*. Lefèvre avait succédé alors à Saurin et à Collé dans les places de secrétaire ordinaire et de premier lecteur du duc d'Orléans. Après la mort de son protecteur, en 1785, il ne voulut pas faire partie de la maison du nouveau duc, quitta le Palais-Royal, et retourna vivre dans la retraite. Lefèvre, ruiné par la révolution, accepta, en 1804, une place de professeur de belles-lettres, au prytanée de la Flèche. Il mourut le 9 mars 1813.

**LEFÈVRE** (Robert), peintre français, né à Bayeux (Calvados), en 1756, montra, dès l'enfance, du goût pour le dessin. Son père le plaça chez un procureur, où il fut employé à faire des copies. Ce fut sur les dossiers qu'il fit ses premiers croquis. Très-sobre et très-économe, il était parvenu à amasser une petite somme, lorsqu'à peine âgé de 18 ans, il alla à pied, à Paris, pour y jouir, au moins un instant, de la vue des chefs-d'œuvre, dont la simple description le transportait d'admiration. Revenu à Caen, il résolut d'être peintre, et réussit bientôt à pourvoir à ses besoins. Parvenu au premier rang des peintres de portraits, il était aussi un très-habile décorateur. Il décora deux appartements dans le château d'Airel, près de Saint-Lô, ce qui lui donna les moyens de revenir, en 1784, à Paris, où il fut reçu à l'école de Regnault, peintre du roi. A la restauration en 1814, il fut chargé du portrait de Louis XVIII, pour la chambre des pairs, ce qui lui valut le titre de premier peintre du roi, avec ses entrées au cabinet et la décoration de la Légion d'honneur. Lefèvre mourut à Paris, en janvier 1831.

**LEFÈVRE DE BEAUVRAY** (Pierre), littérateur, né à Paris le 14 novembre 1724, perdit la vue fort jeune, et chercha des consolations dans la culture de son esprit. Il mourut ignoré, à Paris, dans les dernières années du 18e siècle. On a de lui, outre des poésies, *Paradoxes métaphysiques sur les principes des actions humaines*, tra-

duits de l'anglais de Collins, 1754, in-12; *Histoire de Miss Honora, ou le Vice dupe de lui-même,* imité de l'anglais, 1766, in-12.

**LEFÈVRE DE LA BODERIE** (Gui), en latin *Fabricius Boderianus,* savant orientaliste, né au château de la Boderie près de Falaise en 1541, mort au même lieu en 1598, fut d'un grand secours à Arias Montanus pour son édition de la Bible polyglotte d'Anvers. Parmi ses ouvrages on distingue : *Syriacæ linguæ prima elementa,* Anvers, 1572, in-4°; *Confusion de la secte de Mahumed,* écrit en espagnol par un More converti, et traduit en français par Lefèvre sur la version italienne de Dominique Gatzelu, Paris, 1574, in-8°; *Mélanges poétiques,* Paris, 1582, in-16.

**LEFÈVRE DE LA BODERIE** (Antoine), frère du précédent, né en 1555, découvrit les intelligences du maréchal de Biron avec les ennemis de l'État, fut chargé de différentes missions à Bruxelles, à Rome, en Angleterre, et mourut en 1615. On a de lui : *Ambassade de M. de la Boderie en Angleterre sous le règne de Henri IV et la minorité de Louis XIII,* Paris, 1750, 5 vol. in-12; *Traité de la noblesse,* traduit de l'italien de Jean-Baptiste Nonna, ibid., 1583, in-8°.

**LEFÈVRE DE LA BODERIE** (Nicolas), frère des précédents, contribua à la rédaction de la Polygotte d'Anvers, et publia un opuscule intitulé : *Ad nobiliores linguas communi methodo componendas isagoge,* Paris, 1598, in-4° de 80 pages.

**LEFÈVRE D'ÉTAPLES.** *Voyez* **FEBVRE.**

**LEFÈVRE-GINEAU.** *V.* **LEFEBVRE-GINEAU.**

**LEFÈVRE.** *Voyez* **CAUMARTIN, CHANTEREAU, DACIER, FEBVRE, FÈVRE, ORMESSON, SAINT-MARC, VILLEBRUNE.**

**LEFIOT** (Jean-Alban), conventionnel, exerçait obscurément la profession d'avocat, lorsque, en 1790, il fut nommé procureur syndic du district de Saint-Pierre-le-Moutier, dans le Nivernais. Ayant été choisi, en 1792, pour président de l'assemblée électorale du département de la Nièvre, il fut député à la Convention nationale, où il se montra un des plus ardents révolutionnaires, et vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis à l'exécution. Lefiot fut accusé, après le 9 thermidor (27 juillet 1794), de plusieurs actes de cruauté et de tyrannie dans les départements de la Nièvre et du Cher, où il avait été en mission. La Convention le décréta d'arrestation le 8 août 1795. Emprisonné dans la maison des Quatre-Nations, il fut bientôt amnistié, après avoir publié un compte justificatif de sa mission. Sorti de la Convention, Lefiot fut employé au ministère de la justice, par Merlin et Génissieux. Mais, en 1796, il se retira à Nevers pour obéir à une loi d'exil. Il y devint tour à tour secrétaire du département, et administrateur. Obligé de sortir de France en 1816, par la loi contre les régicides, il se réfugia en Suisse; mais il fut bientôt rappelé, vint habiter Paris; et y mourut en février 1839.

**LEFORT** (François), général et amiral de Russie sous Pierre I^er, dont il fut longtemps le conseiller et l'ami, naquit en 1656 à Genève, où son père Jacques Lefort était membre du grand conseil. Il n'avait pas 14 ans lorsqu'il alla servir en qualité de volontaire dans la citadelle de Marseille. Il devint ensuite cadet dans un régiment des gardes suisses au service de France. Une affaire d'honneur l'ayant obligé de sortir de ce royaume, il passa sous les drapeaux du duc de Courlande, qui avait un régiment à la solde des Hollandais. Le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, le distingua, et pensa même à se l'attacher : mais la destinée de Lefort l'appelait ailleurs; un officier nommé Verstin l'engagea, ainsi que d'autres militaires, à s'embarquer avec lui pour la Russie. Ils arrivèrent à Archangel, et furent très-mal reçus par le gouverneur, qui leur refusa des passe-ports pour avancer dans le pays. Lefort en reçut un par l'entremise d'un marchand bâlois, auquel il s'était adressé. Il partit pour Moscou, où il fut présenté au résident de Danemark, M. de Horn : celui-ci apprécia ses talents, et le retint dans sa maison. Comme il l'avait conduit un jour à l'audience du czar Fédor Alexiewitch, ce prince engagea le jeune étranger à son service, et le nomma capitaine. Lefort fit aussitôt une campagne contre les Tartares et les Turcs, et montra une bravoure et une intelligence qui fixèrent l'attention. Cependant le czar paraissait décidé à congédier une partie des officiers étrangers. Dans le même moment la guerre se ralluma entre la Russie et la Porte : le czar sentit qu'il avait besoin des officiers étrangers, et Lefort resta à son service. Pour le fixer davantage dans le pays, on le détermina, en 1678, à épouser M^lle Souhay, fille d'un Français, lieutenant-colonel au service de Russie. Il avait à peine formé cette union, qu'il fut obligé d'entrer en campagne : il ne quitta le théâtre de la guerre qu'en 1681. Voyant la paix rétablie, il conçut le projet de faire un voyage à Genève, arriva dans cette ville le 13 avril 1682, et se remit en route dès le mois de mai de la même année. Passant à Bernbourg, il apprit la mort du czar Fédor; il continua sa route, et entra dans Moscou, ensanglanté par les querelles de la princesse Sophie avec ses frères Ivan et Pierre. Les prétentions alarmantes des strélitz ayant nécessité la levée d'un corps de troupes en état de leur résister, Lefort fut nommé l'un des chefs de ce corps. Il se présenta dans les manœuvres avec un air d'aisance et de bravoure qui fixa l'attention du czar Pierre. Ce prince voulut avoir un entretien avec lui; et, dès cette première entrevue, se forma cette liaison qui devint si étroite, et qui eut des suites si remarquables. Peu après, Lefort reçut de Pierre le premier témoignage public de bienveillance; il fut nommé major le 29 juin 1683. Cependant Sophie poursuivait ses projets ambitieux; elle était plus que jamais jalouse du pouvoir, et ne voulait élever que Galitzin. Les jours de Pierre, et même ceux d'Ivan, étaient menacés. Quelques strélitz avertirent Pierre, qui se retira dans le couvent fortifié de Troïzkoi. Parmi les officiers étrangers qui se rendirent à cette retraite pour soutenir le czar, était Lefort, qui dans cette journée critique ne craignit point de braver les plus grands dangers. Sophie succomba : Pierre fut proclamé souverain (1689), et put dès ce moment exercer le pouvoir suprême. Lefort, admis à la confiance du souverain, lui donna les plus sages avis, lui fit sentir l'importance de l'industrie, du commerce et des lumières. Le corps des strélitz étant dangereux d'un côté pour le repos intérieur, et ne pouvant de l'autre rendre que de faibles services dans les entreprises extérieures, il fut résolu d'introduire avant tout une autre

organisation militaire. Lefort choisit 50 hommes, tous étrangers, à l'exception de quelques strélitz bien connus ; il leur fit faire des habits à l'allemande, et quand il les eut exercés quelque temps, il parut un jour avec cette troupe dans le Kremlin sous les fenêtres du czar. Pierre, entendant le bruit du tambour, applaudit à la surprise qu'on lui faisait, et assista aux manœuvres. Il s'approcha du chef, et lui témoigna combien il était satisfait. D'autres corps ou régiments se formèrent peu à peu, et Lefort devint lieutenant général. Les diverses branches de l'administration intérieure furent successivement les objets de son attention : il ouvrit surtout de sages avis sur les finances. Pierre vit augmenter ses revenus; et, pour exprimer sa reconnaissance à son favori, il lui fit construire un superbe hôtel. Lefort, de son côté, pour faire un usage utile des richesses dont il jouissait, fit bâtir près de Moscou un palais, dans l'enceinte duquel on creusa un lac propre à porter de petits bâtiments. Il y donna une fête à la cour ; et faisant monter le prince sur un des bâtiments, il lui offrit le simulacre d'un combat naval au bruit du canon. Pierre, frappé de ce spectacle, forma le projet de construire quelques vaisseaux sur le lac Périslaw. Lefort, croyant devoir mettre à profit ce goût naissant de son maître pour la marine, fit chercher le patron d'un navire hollandais, venu avec deux charpentiers sous le règne d'Alexis, et oublié depuis. Il les chargea de construire quelques petites frégates sur le lac Périslaw ; et il les envoya ensuite à Archangel pour y bâtir des vaisseaux plus considérables. En 1693, Pierre fit avec lui le voyage d'Archangel, et visita les vaisseaux. Résolu de répéter le même voyage l'année suivante, il avait chargé Lefort d'écrire en Hollande pour qu'on lui envoyât un vaisseau complétement équipé, sur lequel il pût aller en pleine mer. Vers le milieu du mois de mai, il quitta Moscou avec une suite de 400 personnes ; et peu après on vit arriver dans le port d'Archangel un vaisseau de 50 canons. Pierre s'y rendit avec Lefort et une partie de sa suite ; les autres le suivirent dans de petites frégates, et la flottille fit une espèce de croisière dans la mer Glaciale. Le citoyen de Genève venait d'être nommé général en chef, quoiqu'il n'y eût pas encore d'armée disciplinée : il fut nommé amiral, bien qu'il n'y eût point de marine ou de flotte qui méritât ce nom. Les premiers projets de Lefort pour donner à Pierre une influence politique dans l'étranger, se dirigèrent vers la Turquie. Il proposa la conquête d'Azof sur le Don ; mais il fallait, pour réussir, des vaisseaux et des frégates ; et les Russes ne pouvaient en avoir suffisamment. Ils furent repoussés malgré l'intrépidité de Lefort. Au commencement de l'année 1696, Pierre se rendit à Voronetz, où, à la voix de Lefort, 32 bâtiments de guerre avaient été équipés avec la plus grande diligence. Le général-amiral, retenu par une blessure qu'il avait reçue en tombant de cheval après le premier siége d'Azof, joignit bientôt le czar ; et faisant voile vers cette place, il reçut à son bord le souverain, qui brûlait du désir de réparer les mauvais succès de la campagne précédente. Lefort fit construire deux batteries à l'endroit où le Don se jette dans la mer. Il prit ainsi 18 galères, un vaisseau chargé de munitions, et il s'empara d'une caisse militaire considérable. Azof, assiégé par terre et par mer, capitula, et reçut une garnison russe. Pierre, au retour de cette campagne, fit entrer son armée à Moscou avec une pompe triomphale ; et Lefort parut à la tête du cortége avec les signes de la victoire. Le czar, appréciant ses services, et lui attribuant la gloire de ses exploits, le nomma vice-roi du grand-duché de Nowogorod, et lui donna en toute propriété plusieurs villages et des terres très-étendues du côté de Moscou, avec 200 paysans pour les faire cultiver. Toujours dirigé par le dessein de placer la Russie au rang des puissances de l'Europe, Lefort faisait adopter les mesures les plus propres à conduire au but qu'il se proposait. Sur ses avis, il fut résolu qu'on augmenterait le nombre des vaisseaux dans la mer Noire, qu'on attirerait de l'étranger des officiers expérimentés dans la marine, et qu'on enverrait dans les cours d'Europe une ambassade extraordinaire pour faciliter l'exécution des projets qui devaient amener la gloire et la prospérité de la Russie. A sa demande, plusieurs officiers du régiment dont il était le chef, et d'autres qui avaient été attachés au service du czar Ivan, dont la mort venait de terminer la carrière, furent envoyés en Italie, en Angleterre et en Hollande. Les Russes qui tenaient le plus aux anciens usages se montrèrent peu satisfaits de ce nouvel ordre de choses ; et il y eut une conspiration contre les jours du czar ; mais elle fut étouffée dès sa naissance par les soins vigilants de Lefort. Cet orage ayant été apaisé, Pierre revint aux plans qui avaient été proposés par son ministre favori ; l'ambassade extraordinaire fut décidée, et le czar prit la résolution d'en être lui-même le chef : mais pour mieux s'instruire, il cacha son rang. Lefort, et d'autres personnages importants, furent chargés de la représentation. Le voyage fut entrepris au commencement de l'année 1697. Arrivé dans les États de l'électeur de Brandebourg, le czar s'arrêta dans le voisinage de Kœnigsberg, pour célébrer le jour anniversaire de la naissance de l'électeur. Il y eut un festin où le vin coula à grands flots. Un des seigneurs de la suite ayant refusé de boire des santés, en alléguant la faiblesse de sa constitution, Pierre, qui s'était livré avec plus d'abandon aux plaisirs de la table, s'emporta, et courut l'épée à la main sur Lefort, qui cherchait à rétablir le calme. Sans être épouvanté, le favori s'arrête devant lui, découvre sa poitrine, et lui dit qu'il pouvait le tuer, mais que la mort seule pourrait mettre fin au zèle qu'il avait pour son service. Pierre est ému, revient à lui-même, et embrasse celui qu'il voulait immoler à sa colère. Le voyage fut continué ; et le souverain, avide de s'instruire, parvint à son but en consultant Lefort, et en le prenant pour guide. Une émeute des strélitz hâta leur retour. Pierre était intérieurement convaincu que cette émeute avait été suscitée par sa sœur la princesse Sophie ; et il eut, dit-on, le projet de la faire mourir : mais le général-amiral lui donna des leçons sur la vraie grandeur, et engagea le prince à prononcer un généreux pardon. Depuis assez longtemps sa santé s'était affaiblie ; son ancienne blessure lui fit éprouver de nouveau de grandes douleurs : l'inflammation et une fièvre ardente étant survenues, il mourut à Moscou le 12 mars 1699. Bassville a écrit la *Vie* de Lefort. On trouve des détails sur cet homme extraordinaire dans l'*Histoire de Pierre Ier*, par M. de Halend, 1803, en allemand, et dans un autre ouvrage allemand intitulé : *les Favoris russes.*

**LEFORTIER** (Jean-François), né en 1771 à Paris, où il mourut le 21 octobre 1825, professa les belles-lettres à l'école centrale de Seine-et-Marne, puis à l'école militaire de Fontainebleau. Admis à la retraite en 1815, il devint alors un des rédacteurs du *Journal général* et du *Journal des maires*. Outre quelques opuscules, il a publié une traduction de la *Manière d'apprendre et d'enseigner* du P. Jouvency, Paris, 1803, in-12.

**LEFRANC**, prêtre de la congrégation des eudistes, était supérieur de la maison de Caen, au moment de la révolution. Il s'y montra fort opposé, et publia plusieurs brochures destinées à la combattre. Étant à Paris en 1791, il s'y lia avec l'abbé Barruel, et fut arrêté dans le mois d'août 1792. Transféré au couvent des Carmes, devenu prison, il y périt par la main des égorgeurs, le 2 septembre suivant. On a de lui : *le Voile levé pour les curieux*, ou *Secret de la Révolution révélé à l'aide de la franc-maçonnerie*, Paris, 1791 ; seconde édition, 1792, in-8° ; réimprimé à Liége, en 1827, sous ce titre: *Histoire de la franc-maçonnerie, depuis son origine jusqu'à nos jours ; Conjuration contre la religion catholique et les souverains, dont le projet, conçu en France, doit s'exécuter dans l'univers entier*, Paris, 1792, in-8°.

**LEFRANC** (Denis-François), prêtre de la doctrine chrétienne à Soissons, et professeur de physique et de mathématiques à Chaumont, puis à Avallon et à St.-Omer, mourut le 30 mai 1795, à l'âge de 35 ans ; il est auteur d'*Essais sur la Théorie des atmosphères et sur l'accord qu'elle tend à établir entre les systèmes de Descartes et de Newton*, Paris, 1819, in-8°.

**LEFRANC** (Jean-Baptiste-Antoine) se livrait à l'étude et à la pratique de l'architecture, à Paris, lorsque la révolution commença. Compromis, en 1796, dans la conspiration Babeuf, il fut envoyé à la haute cour de Vendôme, qui l'acquitta. Il se trouva compris dans la proscription qui suivit l'explosion de la machine infernale du 3 nivôse (24 septembre 1800). Après avoir longtemps erré de mers en mers, après s'être échappé des îles Séchelles, et avoir vu périr presque tous ses compagnons d'infortune, il ne revit, au bout de 3 ans d'exil, les rivages de sa patrie, que pour être plongé, en arrivant, dans les cachots de Brest. Il demeura en surveillance, pendant quelque temps, dans une petite ville du Languedoc ; mais il éprouva bientôt de nouvelles persécutions, et fut emprisonné au château de Hâ, à Bordeaux. Conduit à Pierre-Châtel, sur les bords du Rhône, il y fut délivré par les troupes alliées en 1814. Lefranc, accusé d'avoir conspiré contre la vie et l'autorité du roi, vint figurer dans le procès des patriotes de 1816, dont Pleignier était le chef. Condamné à la déportation, il mourut dans un cachot.

**LEFRANC** (Martin). *Voyez* **FRANC**.

**LEFRANC**. *Voyez* **POMPIGNAN**.

**LEFRANÇAIS**. *Voyez* **LALANDE**.

**LEFRANÇOIS**. *Voyez* **FRANÇOIS**.

**LEFRANCQ VAN BERKEY**. *Voyez* **BERKEY**.

**LEFREN** (Laurent-Olofson), savant suédois, était né, en 1722, d'un laboureur de la Westrogothie. Il fit d'abord quelques études dans les écoles de sa province, se rendit, à l'âge de 24 ans, à l'université d'Abo, en Finlande, où il devint maître ès arts, et donna des leçons publiques, qui furent très-suivies. En 1770, il obtint la place de bibliothécaire de l'université, et, quelque temps après, il fut nommé professeur de théologie et des langues orientales. Il mourut le 15 janvier 1803. On a de lui des *Dissertations* sur divers sujets de philosophie et de théologie.

**LEFRÈRE** (Jean), né à Laval au commencement du 16e siècle, alla de bonne heure à Paris, où il fut nommé principal du collége de Bayeux, et mourut à Paris, le 13 juillet 1583. Ses principaux ouvrages sont : une nouvelle édition du *Dictionnaire latin-français de Robert Estienne, avec un vocabulaire géographique*, Paris, 1572, 2 vol. in-fol.; *Histoire de Flave Joseph*, traduite du grec en français, par Bourgoin, nouvelle édition, corrigée, avec la version latine, Paris, 1573, 2 vol. in-fol. ; *la Vraye et entière histoire des troubles et guerres civiles advenues de nostre temps pour le faict de la religion, tant en France, Allemaigne que Pays-Bas*, Paris, 1573, in-8°, en 19 livres ; 3e édition, 1576, avec un 20e livre ; *la Vraye et entière histoire des troubles et guerres civiles advenues de nostre temps, tant en France qu'en Flandre et pays circonvoisins depuis l'an* 1560 *jusqu'à présent* (1582), Paris, 1584, 2 vol. in-8° en 38 livres.

**LEGALLOIS** (Julien-Jean-César), médecin, né vers 1775 à Cherneix, près de Dol-les-Bretagne, venait de terminer ses études à Caen, lorsque ayant pris parti pour les *fédéralistes*, il fut bientôt obligé de fuir, et chercha un asile dans les hôpitaux de Paris. Menacé de nouveau, il se fit envoyer dans son département pour y surveiller la fabrication de la poudre, et y resta jusqu'à ce que, le calme se rétablissant, il put revenir à Paris, où il se fit recevoir docteur en 1801. Sa thèse sur cette question : *Le sang est-il identique dans tous les vaisseaux qu'il parcourt?* regardée comme un ouvrage classique, n'était cependant que le prélude d'un ouvrage qui, par sa nature et son mérite, a placé le nom de Legallois près de celui de Haller ; il est intitulé : *Expériences sur le principe de la vie, notamment sur celui des mouvements du cœur, et sur le siége de ce principe*, 1812, in-8°. Legallois mourut à Paris en février 1814, médecin de l'hospice de Bicêtre.

**LEGALLOIS**. *Voyez* **GALLOIS** (le).

**LEGANGNEUR** (Guillaume), habile calligraphe, né dans l'Anjou, vers 1550, s'établit à Paris. Pourvu de la charge de secrétaire écrivain du roi, il fut confirmé dans cette place par Henri IV. Il vit ses talents célébrés par tous les poëtes de la cour, amassa de grands biens, et mourut en 1624. On a de lui : *la Calligraphie*, ou belle écriture de la langue grecque ; *la Technographie*, ou briève méthode pour parvenir à la parfaite connaissance de l'écriture française ; *la Rizographie*, ou les sources, éléments et perfections de l'écriture italienne, Paris, 1599, 3 parties in-4° obl.

**LEGASPI**. *Voyez* **LOPEZ**.

**LEGAUFFRE** (Ambroise), jurisconsulte, né à Lucé, dans le Maine, en 1568, fit son cours de belles-lettres, à Paris. Il voyagea en Flandre, pour les affaires de sa famille, et s'arrêta quelque temps à Louvain, auprès de Juste Lipse qui devint son ami. Revenu en France, Legauffre entra dans l'état ecclésiastique, et obtint la chaire de droit canonique à l'université de Caen. Député par la

Normandie aux états généraux de 1614, il mourut le 23 novembre 1655. Les leçons qu'il avait dictées, pendant 20 ans, furent mises en ordre par son neveu (*Hubert-François*), maître des comptes à Paris, et publiées sous ce titre : *Synopsis decretalium, seu ad singulos decretalium titulos methodica juris utriusque mutationum distinctio,* Paris, 1656, in-fol.

**LEGAUFFRE** (Thomas), neveu du précédent, prêtre, conseiller du roi à la chambre des comptes, a publié *la Vie de Charles Bernard,* dit *le pauvre prêtre* (mort en 1641), Paris, dernière édition, 1680, in 8°.

**LEGAY** (Louis-Pierre-Prudent), fécond romancier, était né, à Paris, en 1744, et y mourut le 4 janvier 1826. Il fut chargé, dans la première année de la révolution, par l'administration des subsistances, d'opérations très-importantes, telles que l'achat de grains à l'étranger, l'approvisionnement des places de guerre, la remonte des chevaux, etc. Cependant, il était resté sans fortune; et il a rempli, dans les dernières années de sa vie, un emploi très-modeste au ministère de l'instruction publique. Il travaillait en même temps à la composition de beaucoup de romans qu'il vendait aux libraires, et qui, pour la plupart, ont été publiés sous le voile de l'anonyme ou sous le pseudonyme de *Langlois,* qui était le nom de sa femme. Legay a aussi publié quelques ouvrages pour les enfants, entre autres : *le Petit savant de société,* etc., Paris, 1810, 4 vol. in-32, *le Nouveau magasin des enfants,* Paris, 1820, 3 vol. in-18.

**LEGAY**, ancien avocat, né à Arras, vers 1750, est auteur de *Poésies fugitives,* recueillies en un volume, imprimé en 1786, à Paris, sous le titre de *Mes Souvenirs.* Il vécut retiré pendant les premières années de la révolution, fut nommé juge à un tribunal de district, en 1791, et porté au tribunal révolutionnaire, dirigé par le trop fameux Lebon. Legay mourut quelques années après, de misère et de chagrin. Il avait prononcé, en 1787, à une séance publique de l'académie d'Arras, un discours qui a été imprimé à Douai, en 1816, sous ce titre : *Du célibat et du divorce*, in-8°, de 32 pages.

**LEGAYGNARD** (Pierre), né probablement dans le Poitou, vers 1522, est auteur d'un *Promptuaire d'unisons, ordonné et disposé méthodiquement pour tous ceux qui voudront promptement composer en vers français,* Poitiers, 1585, in-8°. C'est, comme on le voit, un dictionnaire de rimes; et c'est incontestablement un des premiers qui aient paru.

**LEGENDRE** (Louis), historien, né à Rouen en 1655, mort chanoine de la cathédrale de Paris en 1733, est auteur d'ouvrages estimables, dont les principaux sont : *Nouvelle histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII,* 1718, 2 vol. in-fol.; 1719, 8 vol. in-12; *Mœurs et coutumes des Français,* 1712 et 1753, in-12; *Vie du cardinal d'Amboise, premier ministre de Louis XII*, 1728, 2 vol. in-12; *Vie de l'archevêque de Harlay,* 1720, in-4°, en latin.

**LEGENDRE** (Nicolas), sculpteur, né à Étampes, a laissé plusieurs morceaux de sculpture estimés, entre autres ceux qui ornent l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

**LEGENDRE** (Gilbert-Charles), marquis de Saint-Aubin-sur-Loire, né en 1688 à Paris, mort dans cette ville le 8 mai 1746, avait été maître des requêtes pendant plusieurs années; il a laissé : *Traité de l'opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain,* Paris, 1733, 6 vol. in-12; 4e édition, 1758, 9 vol. in-12; *Antiquités de la maison de France et des maisons mérovingienne et carlienne,* 1739, in-4°; *Antiquités de la nation et de la monarchie française,* 1741, in-4°, etc.

**LEGENDRE** (Louis), conventionnel, né à Paris en 1756, était boucher à l'époque de la révolution, dont il se montra dès le principe l'un des plus chauds partisans. Dans les premiers jours de 1789 on le vit à la tête des rassemblements qui promenaient dans les rues les bustes de Necker et du duc d'Orléans. Le 14, il décida la populace à se rendre à l'hôtel des Invalides prendre des armes et la conduisit ensuite contre la Bastille. On a dit que Legendre était l'agent de certains meneurs qui n'avaient point assez de courage pour se mettre en évidence. Quoi qu'il en soit, il se lia bientôt avec Danton, Marat, Fabre d'Églantine, Camille Desmoulins, dans les assemblées de district, fut l'un des fondateurs du club des Cordeliers, puis député à la Convention par la ville de Paris. Sa conduite y fut incertaine. Il abandonna ses amis à la vengeance de Robespierre, contre lequel il se prononça vivement dans la journée du 9 thermidor, ferma la société des Jacobins, dont il avait été l'un des membres les plus fougueux, dénonça tous ses anciens complices, et, avec cette éloquence sauvage qui le fit surnommer *le Paysan du Danube*, déclara une *guerre à mort aux jacobins.* A l'établissement du gouvernement directorial, il devint membre du conseil des Anciens, et continua d'y voter avec les hommes modérés. Lors de la conspiration de Babeuf, il demanda que les ex-conventionnels fussent bannis de Paris; mais à peu près dans le même temps il se prononçait contre les émigrés, et menaçait Portalis, leur défenseur, de détruire ses *sophismes avec la hache de la raison.* Il n'eut point de part à la proscription du 18 fructidor, et mourut à Paris le 13 décembre 1797. Il n'avait reçu presque aucune instruction, et dans les derniers temps de sa vie il prenait, dit-on, des leçons de grammaire et de latin. Cet homme, qu'on a accusé d'avoir fait de la révolution un moyen de s'enrichir, ne laissa qu'un très-mince patrimoine à sa fille unique. Il légua, par testament, son corps à l'école de médecine, « afin, y est-il dit, d'être utile aux hommes, même après sa mort. »

**LEGENDRE** (Adrien-Marie), célèbre géomètre, né à Toulouse en 1752, se distingua fort jeune par ses succès dans l'enseignement. Il n'avait pas atteint sa 39e année lorsqu'il débuta par un *Mémoire sur l'attraction des sphéroïdes,* qui lui ouvrit les portes de l'Académie des sciences. Ses autres travaux ont pour objet des questions non moins importantes, telles que la *Figure des planètes homogènes,* ou de celles *composées de couches hétérogènes.* Ayant pris part, en 1787, à l'opération qui avait pour objet de lier le méridien de Paris à celui de Greenwich, il fut conduit à s'occuper de trigonométrie, et la science y gagna plusieurs beaux théorèmes. Legendre est encore auteur d'une *Nouvelle méthode pour la détermination de l'orbite des comètes* (1805), de la règle de calcul si ingénieuse qu'il a nommée *Méthode des moindres carrés des erreurs,* et de recherches sur les *Intégrales eulériennes.* On lui doit aussi des *Éléments de géométrie,* ouvrage de-

venu classique ; des *Exercices de calcul intégral*, 1811-19, et un excellent *Essai sur la théorie des nombres*, publié en 1798, réimprimé avec de nombreuses additions en 1816, et pour la 3e fois en 1830. Mais un genre de recherches qui fut pour lui un objet de prédilection, sur lequel il revint bien des fois, est celui qu'il a terminé par un grand ouvrage où se trouve réuni en corps de doctrine tout ce qu'il a fait sur les *Transcendantes elliptiques*. Legendre est un des hommes dont les travaux ont le plus puissamment contribué à l'avancement des sciences mathématiques. Tous ses ouvrages portent le cachet de l'élégance et de la profondeur. Il mourut à sa campagne d'Auteuil le 10 janvier 1833.

**LEGENTIL DE LA GALAISIÈRE** (Guillaume-Joseph Hyacinthe-Jean-Baptiste), astronome, né à Coutances le 12 septembre 1725, fut l'un des membres de l'Académie des sciences désignés pour aller en 1761 observer à Pondichéry le passage de Vénus sur le disque du soleil. Les Anglais s'étant emparés des possessions françaises dans l'Inde, ce fut sur le vaisseau qui le ramenait à l'île de France que Legentil put, non pas observer, mais apercevoir le passage de Vénus. Désespéré de ce contre-temps, l'intrépide astronome résolut d'attendre dans ces parages le second passage de la même planète, qui devait avoir lieu 8 ans après, et consacra plus d'une année à tout disposer pour ses observations. Le jour tant désiré arriva : le temps qui avait été superbe depuis plusieurs mois se couvrit tout à coup ; Legentil ne vit rien cette fois encore, revint en France en 1771, et mourut en 1792. On a de lui : *Mémoire sur le passage de Vénus sur le soleil*, Journal des savants, 1760 ; *Voyage dans les mers de l'Inde à l'occasion du passage*, etc., Paris, 1779 81, 2 vol. in-4°, figures, cartes et plans, abrégé et traduit en allemand, Hambourg, 1780-82, 3 vol. in-8°. M. J. D. Cassini a publié un *Éloge* de Legentil, Paris, 1810, in-8°.

**LEGENTIL.** *Voyez* **LABARBINAIS.**

**LÉGER** (St.), en latin *Leodegarius*, évêque d'Autun, et ministre d'État sous Clotaire III, né vers 616, n'était encore qu'abbé de Saint-Maixent en Poitou, lorsqu'il fut appelé à la cour par sainte Bathilde, mère du roi, pour former avec saint Éloi de Noyon et saint Ouen de Rouen, une espèce de conseil de régence pendant la minorité du jeune prince. L'évêché d'Autun fut la récompense des services de saint Léger, qui ramena l'ordre et la paix dans son diocèse, jusqu'alors troublé par les intrigues de deux compétiteurs ambitieux. Après la mort de Clotaire, le saint évêque contribua puissamment à l'élection de Childéric II, roi d'Austrasie : il déjoua d'abord les intrigues d'Ebroin, qui fut renfermé dans le monastère de Luxeuil ; mais l'opposition qu'il mit au mariage de Childéric avec une de ses parentes lui fit perdre la faveur de ce prince. Enfermé lui-même à Luxeuil, il fut rétabli sur son siége en 673 par le roi Thierry. Deux ans après, Ébroin, sorti de Luxeuil, vint assiéger Autun, s'empara de saint Léger, auquel il fit crever les yeux, et, après l'avoir relégué successivement dans différents monastères, lui fit trancher la tête en 678, dans une forêt de l'Artois qui porte encore son nom. L'Église célèbre la mémoire de ce martyr le 2 octobre. Il reste de saint Léger une *Lettre* à Sigrade, sa mère, dans la *Bibliothèque manuscrite* de Labbe ; *Canones augustodunenses*. On trouve la *Vie* de ce prélat dans la collection des historiens de France, et dans les *Vies* des saints de l'ordre de Saint-Benoît.

**LÉGER**, nommé *Leuter* par Orderic Vital, fut le 59e archevêque de Bourges, ayant remplacé Hildebert en 1097, suivant l'opinion commune. Il assista au concile de Rome, qui fut tenu en 1099 sous Urbain II, et eut part aux principales affaires ecclésiastiques qui se traitèrent de son temps. Il mourut le 31 mars 1120.

**LÉGER** (Antoine), ministre protestant, né en 1594, dans la vallée de Saint-Martin en Piémont, mort en 1661, professeur de théologie et de langues orientales à Genève, avait accompagné en qualité de chapelain Corneille de Haga, ambassadeur de Hollande à Constantinople. Etant entré en relation avec le patriarche Cyrille Lucar, il le pressa de donner sa profession de foi, qu'il jugeait devoir se rapprocher de celle des protestants. Sa *Correspondance* à ce sujet est conservée dans la bibliothèque de Genève; Jean Aymon en a donné des extraits dans ses *Monuments authentiques de la religion des Grecs*. On doit à Antoine Léger : *Novum Testamentum idiomate græco litterali et græco vulgari ex versione Maximi Calliopolitani*, 1638, 2 parties in-4°.

**LÉGER** (Antoine), fils du précédent, né à Genève en 1652, mort dans cette ville professeur de théologie en 1719, a laissé 8 *Dissertations latines*, imprimées de 1705 à 1715, une harangue *de Waldensium ortu et progressu* ; et des *Sermons sur divers textes*, 1720, 5 vol. in-8°.

**LÉGER** (Jean), fils de Jacques Léger, consul général de la vallée de St.-Martin, naquit à Ville-Sèche, le 2 février 1625. Il fit ses études à Genève, avec beaucoup de succès, et succéda, dans le pastorat de St.-Jean, à son oncle Antoine, obligé de prendre la fuite. A cette époque, les catholiques et les protestants étaient également aigris. Les Vaudois des vallées des Alpes, fiers de la protection ouverte que leur avait accordée Lesdiguières, et profitant de l'embarras où se trouvait le Piémont, accablé depuis longtemps de guerres intestines et étrangères, étaient devenus plus entreprenants que jamais, avaient détruit le fort de la Tour, se répandaient dans les vallées de Suse et de Saluces, et ne dissimulaient pas le projet de former une république indépendante enclavée dans le Piémont, se flattant que tous les États protestants de l'Europe armeraient en leur faveur. Le duc de Pianezze, chargé de les réduire, déploya une rigueur excessive : des régiments bavarois et hongrois, à la solde du duc de Savoie, et qui, pendant les guerres du Piémont, s'étaient accoutumés à une indiscipline totale, se livrèrent à des atrocités inouïes. Les Vaudois, de leur côté, se défendirent avec un courage incroyable. Leur dernier retranchement, qu'ils appelaient leur *Rochelle*, au sommet de la vallée d'Angrogne, fut enfin emporté d'assaut. Léger, échappé à ces massacres, se sauva en France, où il rédigea un mémoire dans lequel il essaya de disculper ses frères des accusations portées contre eux, et demanda la punition de leurs assassins. Cromwell s'intéressa au sort des malheureux Vaudois, et écrivit en leur faveur à Louis XIV et au duc de Savoie. La conduite du marquis de Pianezze fut *blâmée ;* et l'on autorisa Léger à faire une quête en France pour le soulagement de ses compatriotes. Il assista en leur nom, en 1655, aux conférences de Pignerol, où l'on régla les droits des protestants ; on leur accorda une

amnistie générale, et, sous certaines conditions, le libre exercice de leur culte. Quelque temps après, Léger accusa les officiers du duc de Savoie de s'être permis diverses infractions à ce traité. Ses plaintes n'ayant pas obtenu à la cour de Turin le succès qu'il désirait, il réclama l'intervention de la cour de France. Cette démarche de sa part fut regardée comme un acte de rébellion; et le duc de Savoie ordonna que la maison de Léger serait rasée. Il revint cependant à Genève quelques années après : il fut nommé, en 1663, pasteur de l'église wallonne à Leyde. Son éloignement ne l'empêcha pas de chercher tous les moyens d'adoucir le sort de ses coreligionnaires. La date de sa mort est incertaine; mais on peut la placer vers 1670. On a de lui : *Histoire générale des églises évangéliques des vallées de Piémont, ou vaudoises,* Leyde, 1669, in-fol. figures.

**LÉGER** (Claude) naquit, en 1699, dans le diocèse de Soissons, et alla faire ses études à Paris, au collége de Sainte-Barbe. Après avoir pris des degrés et reçu les ordres, il professa pendant quelque temps au collége de Lisieux, et fut pourvu de la cure de Saint-André-des-Arcs le 28 novembre 1738. La réputation du curé Léger passa jusqu'à la cour. Louis XV, sur le bruit de ses vertus, avait jeté les yeux sur lui pour en faire son confesseur. Son âge avancé, qu'on représenta à ce prince, lui fit abandonner ce projet. Il mourut à Paris, en 1775. Les pauvres furent ses seuls légataires.

**LÉGER** (Pierre-Laurent), prêtre, qui, en 1790, prononça à Montpellier, et fit ensuite imprimer des discours en l'honneur de la constitution et de la liberté, publia, sans son nom, une *Lettre à un ecclésiastique, au sujet de celle de M. l'évêque d'Alais, du* 21 *juillet* 1790. Après avoir essuyé quelques persécutions dans le cours de la révolution, malgré ses manifestations patriotiques, Léger mourut, en 1814, à l'âge de 70 ans.

**LÉGER** (François-P.-A.), poëte dramatique, né à Paris en 1765, porta dans sa jeunesse le petit collet, quitta l'enseignement pour le théâtre, fut directeur du Vaudeville, puis du théâtre Louvois, publia seul ou en société avec Barré, Radet, Désaugiers, etc., une foule de pièces qui presque toutes eurent du succès, et mourut le 27 mars 1823. Parmi ses pièces, dont on trouve la liste dans *la France littéraire,* de Querard, on cite : *l'Auteur du moment,* vaudeville, 1791; *la Clef forcée, ou la première représentation,* 1800, in-8°; *l'Homme sans façon, ou le vieux cousin,* comédie en 3 actes et en vers, etc.

**LEGET** (Antoine) fut d'abord professeur de théologie, puis supérieur du séminaire fondé, à Aix, par le cardinal Grimaldi, archevêque de cette ville. Il écrivit contre l'*Explication des maximes des saints* de Fénelon, et publia, en 1703, la *Conduite des confesseurs dans l'administration du sacrement de pénitence.* Il fut accusé d'enseigner le jansénisme, et ses traités *de la grâce* et *des actes humains,* furent condamnés, en 1710, par M. de Vintimille, alors archevêque d'Aix. Leget fut alors renvoyé avec les professeurs. Il alla à Paris en 1715, et, s'étant mêlé dans des intrigues, au sujet de la bulle *Unigenitus,* il fut détenu quelque temps. Après la mort de Louis XIV, le cardinal de Noailles lui donna de l'emploi. On a de Leget une *Retraite de dix jours.* Il mourut le 24 mars 1728.

**LEGGE** (George), baron de Darmouth, amiral anglais, était fils aîné du colonel William Legge, valet de chambre de Charles Ier, et son fidèle compagnon d'infortune, qui fut blessé et fait prisonnier à la bataille de Worcester, et nommé trésorier de l'artillerie à la restauration. George Legge entra dans la marine à l'âge de 17 ans, sous l'amiral Édouard Spragge, et, avant d'avoir atteint sa 20e année, se fit tellement remarquer par sa bravoure, qu'en 1667, le roi Charles II lui donna le commandement du *Pembroke.* En 1671, il fut nommé capitaine du *Fairfax,* et, l'année suivante, du *Royal Catherine,* sur lequel il obtint une grande réputation, dans un combat qu'il soutint contre les Hollandais, montés déjà à l'abordage. En 1673 le roi le fit gouverneur de Portsmouth, grand écuyer et gentilhomme du duc d'York. Plusieurs autres dignités lui furent également conférées; et, en décembre 1682, il fut créé pair d'Angleterre, avec le titre de baron de Darmouth. De grandes dépenses avaient été faites par le gouvernement anglais, pour réparer les fortifications de Tanger et y entretenir une nombreuse garnison, afin de protéger cette place contre les entreprises des Mores, qui n'attendaient qu'une occasion pour s'en emparer. Le roi résolut de faire démolir les fortifications et de transporter la garnison en Angleterre. Lord Darmouth fut chargé de cette entreprise, nommé, à cet effet (1683), gouverneur de Tanger, général en chef des forces anglaises en Afrique et amiral de la flotte, et remplit complétement sa mission. Lorsque Jacques II monta sur le trône (1685), lord Darmouth conserva la place de grand écuyer et fut créé général de l'artillerie, constable de la Tour de Londres, capitaine de la compagnie franche d'infanterie, et membre du conseil privé. Ce monarque mit toute sa confiance dans l'amitié de lord Darmouth, et lorsqu'il eut acquis la conviction que le prince d'Orange avait l'intention de débarquer en Angleterre, il le nomma commandant de la flotte, que des vents contraires et bien d'autres accidents empêchèrent d'agir. Lord Darmouth retourna ensuite à Spithead, dans le mois de novembre, avec 43 vaisseaux de guerre, ayant laissé le reste de la flotte dans d'autres ports; il fut néanmoins privé de tous ses emplois par le nouveau souverain et envoyé, en 1691, prisonnier à la Tour de Londres, où il mourut au bout de 3 mois, d'une attaque d'apoplexie, le 25 octobre de la même année. Quelques auteurs attribuent sa détention à la découverte d'une correspondance secrète, qu'il aurait entretenue avec Jacques II.

**LÉGIER** (Pierre), littérateur, naquit en 1734, à Jussey, petite ville de Franche-Comté, étudia le droit à Paris, où il rechercha la société des gens de lettres, revint dans sa famille, obtint la charge de maire et de lieutenant général de police, et mourut le 7 janvier 1791. On a de lui : le *Rendez-vous,* opéra en un acte et en vers, représenté en 1763 : la musique de cette pièce est de Duni; les *Protégés,* comédie en 3 actes et en vers, Paris, 1769, in-12; *Amusements poétiques,* 1769, in-12.

**LEGIPONT** (le P. Olivier), savant et laborieux bibliographe, naquit le 1er novembre 1698 à Soiron, dans le duché de Limbourg. En 1720, il embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Martin à Cologne. Après y avoir enseigné quelque temps la philosophie, il en fut élu prieur, et profita de l'autorité que lui donnait cette

charge pour introduire, dans le système d'étude, plusieurs améliorations. Il contribua beaucoup à fonder, en Allemagne, l'académie Bénédictine, et il venait d'en être élu secrétaire, quand il mourut à Trèves le 16 juin 1758. Il est l'éditeur du grand ouvrage de Ziegelbauer : *Historia rei litterar. ordinis S. Benedicti.* On a de lui 70 ouvrages, dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque générale de l'ordre de Saint-Benoît,* par J. François, t. II, p. 53-57; 19 seulement sont imprimés et 51 inédits. On se contentera de citer : *Conspectus operum trithemianorum simul edendorum,* Lintz, 1746, in-8°; *Dissertationes philologico-bibliographicæ de ordinanda et ornanda bibliotheca,* etc., Nuremberg, 1747, in 4°, etc.

**LEGIVRE DE RICHEBOURG** (Mme), romancière du 18e siècle, a publié sous le voile de l'anonyme : *la Veuve en puissance de mari,* nouvelle tragi-comique, Paris, 1732, in-12; *Aventures de Clamade et de Clarmonde,* Paris, 1733, in-12; *Aventures de Flore et de Blanchefleur,* Paris, 1735, 2 vol. in-12, etc.

**LEGNANI** (Étienne), peintre milanais, surnommé *il Legnanino,* pour le distinguer d'Ambroise Legnani, son père, peintre de portraits, naquit en 1660, et fut de son temps un des artistes les plus distingués de la Lombardie. Successivement élève du Cignani, à Bologne et de Carle Maratta, à Rome, il a réuni la manière diverse de ces deux maîtres et passe pour un de leurs plus habiles disciples. Il a laissé beaucoup d'ouvrages estimés à Gênes, à Turin et dans d'autres villes du Piémont; mais son chef-d'œuvre est la peinture du dôme de Saint-Gaudence à Novare. Legnani mourut en 1715.

**LEGOBIEN** (Charles), historien jésuite, naquit à St.-Malo en 1653; il professa d'abord à Tours, puis alla à Paris, où il fut secrétaire et ensuite procureur des missions de la Chine. Il mourut le 5 mars 1708. On a de lui : *Lettres sur les progrès de la religion à la Chine,* 1697, in-8°; *Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne,* 1698, in-12; *Éclaircissements sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts,* 1698, in-12; *Histoire des îles Mariannes,* 1700, 1701, in-12, avec cartes; *Lettres de quelques missionnaires de la compagnie de Jésus, écrites de la Chine et des Indes orientales,* 1702, in-12 : le succès de cet ouvrage fut l'origine du recueil des *Lettres édifiantes,* dont le P. Legobien publia les 6 premiers vol.; *Lettre aux jésuites français, missionnaires à la Chine,* etc., Paris, in-4°, et tome 8 de la première édit. des *Lettres édifiantes.*

**LEGONIDEC** ou **LE GONIDEC** (Jean-François-Maurice-Agathe), savant antiquaire, naquit le 4 septembre 1775 au Conquet, petit port de mer situé à la pointe occidentale du Finistère, où son père, d'une ancienne maison, mais sans fortune, occupait un emploi des fermes. Orphelin à l'âge de 3 ans (sa mère venait de mourir, et son père, homme dur et bizarre, délaissait tous les siens), il fut recueilli au château de Kerjean-Môl par M. et Mme de Kersauson qui l'avaient tenu sur les fonts de baptême. Jusqu'à sa 12e année, le pauvre orphelin ne se douta nullement de sa position. A cette époque, l'abbé Legonidec était grand chantre de Tréguier où il y avait un collége d'une réputation méritée; le jeune Legonidec y fut envoyé. Ses études furent parfaites. Vers la fin de 1791, M. de Kersauson émigra. Legonidec, qui achevait ses études, vint s'établir à Kerjean, et là se fit le précepteur du fils et des neveux de son généreux parrain, dont les biens ne tardèrent pas à être mis sous le séquestre. Toute la famille Kersauson dut abandonner la demeure de ses pères. Legonidec lui-même, forcé de chercher une retraite, ne put rester longtemps paisible et ignoré dans celle où il s'était réfugié. Une visite domiciliaire fit découvrir des armes sous son lit. Arrêté, il fut jeté dans les prisons de Carhaix. Condamné en 1793, après une longue détention, il marchait au supplice et il était déjà arrivé au pied de l'échafaud, sur la place du château de Brest, quand des amis se précipitent tout armés sur la place, renversent les soldats et délivrent le prisonnier. Legonidec fuyait au hasard par les rues de Brest; une maison est ouverte, il y entre : c'était celle d'un terroriste. « Ah ! monsieur, crie une femme, quel bonheur que mon mari est absent ! Mais sortez, sortez vite, ou vous êtes perdu ! — Et perdu, madame, si je sors. Pour un instant, de grâce, cachez-moi! » La pauvre femme, émue tout à la fois de peur et de pitié, lui donna asile jusqu'à la nuit. Le proscrit put alors franchir les portes de la ville et gagna, à travers champs, le petit port de Léon, d'où il passa en peu de jours en Angleterre. En 1794, il prit une part active aux guerres civiles du Morbihan et des côtes du Nord; il y reçut 2 graves blessures. Promu, dans les armées royales, au grade de lieutenant-colonel, il fit un second voyage en Angleterre, d'où le ramena la fameuse expédition de Quiberon. Depuis lors, errant plusieurs années, il profita enfin de l'amnistie qui suivit le 18 brumaire, et rentra à Brest le 9 novembre 1800. Ses courses aventureuses lui avaient déjà révélé, en partie, sa vocation. Forcé de se cacher et de vivre sous l'habit des paysans, il s'était mis à apprendre parmi eux, d'une manière raisonnée, la langue celto-bretonne. La protection de son oncle, le baron Sané, inspecteur général du génie maritime, lui fit obtenir, au mois de juillet 1804, un emploi dans l'administration forestière. L'année suivante, son nom figura parmi ceux des membres de l'Académie celtique, créée dans le but de rechercher les antiquités des Celtes et des Gaulois. Elle ne contribua pas peu à faire éclore la grammaire celto-bretonne. En 1806, il était chargé de reconnaître la situation forestière de la Prusse. En 1812, il porta à Hambourg le titre de chef de l'administration forestière au delà du Rhin. Quand les désastres de Moscou entraînèrent l'évacuation de Hambourg, Legonidec, le dernier à quitter son poste, y perdit ses meubles, ses livres, ses manuscrits. La perte de son brevet d'officier annule tous ses services militaires. Une réduction s'opère même dans son administration, et le conduit successivement à Nantes, Moulins, Angoulême, et toujours avec un grade et des appointements inférieurs. L'étude devint son refuge. Mis à la retraite en 1834, il alla à Paris chercher, dans une maison particulière, le travail nécessaire pour nourrir sa famille. Tombé malade au mois de juin 1838, il mourut après 5 mois de continuelles douleurs, le 12 octobre suivant. Il est auteur de : *Grammaire celto-bretonne, contenant les principes de l'orthographe, de la prononciation,* etc., Paris, 1807, in-8°; *Dictionnaire celto-breton ou breton-français,* Fr. Tremeau, 1821, in-8°, etc.

**LEGOTE** (Paul), peintre, florissait à Séville au commencement du 17e siècle. En 1629 il fut chargé de peindre, pour la paroisse de Sainte-Marie de Lebrixa, 4 tableaux représentant: *la Nativité de Jésus-Christ, l'Adoration des Rois, les* deux *saints Jean* et *une Annonciation*. On a longtemps attribué à Herrera le Vieux *douze Apôtres à mi-corps,* qui ornaient l'église de la Miséricorde à Séville; ils ont depuis été restitués à Legote, auquel ils font honneur. Sur la fin de sa vie, cet artiste alla s'établir à Cadix, où il mourut vers 1662.

**LEGOUVÉ** (Jean-Baptiste), avocat distingué, naquit à Montbrison vers l'an 1730. Une affaire, qui eut beaucoup d'éclat (celle des frères Lioncy contre la société des jésuites), et dans laquelle Legouvé déploya autant de talent que de sagesse et de fermeté, avait attiré sur lui l'attention publique. Dans la discussion solennelle de cette grande cause, il ne fut effacé ni par Gerbier, ni par Target. Ce succès le fit dès lors appeler à toutes les plaidoiries importantes : mais sa faible santé le força de se borner aux travaux de la consultation. Il reste de lui une tragédie intitulée *Attilie,* qui n'eut point les honneurs de la représentation. J. B. Legouvé mourut le 3 janvier 1782.

**LEGOUVÉ** (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), fils du précédent, né à Paris le 23 juin 1764, achevait son cours d'études lorsqu'il perdit son père; et toute son ambition se porta vers la littérature. Les premiers vers qu'il publia furent une héroïde de la *Mère des Brutus à Brutus, son mari, revenant du supplice de ses fils.* Cette pièce parut avec deux autres du même genre, par M. Laya, l'un des compagnons d'étude de Legouvé, sous ce titre : *Essais de deux amis,* 1786, in-8°. Deux ans après, les deux amis lurent au Théâtre-Français une comédie en deux actes, en vers de dix syllabes, qui fut reçue, mais qui n'a jamais été représentée. Legouvé, en 1792, donna au même théâtre la *Mort d'Abel,* sorte de drame pastoral, en trois actes, qui plut, par sa simplicité même. *Épicharis, Quintus-Fabius, Étéocle, la Mort de Henri IV,* n'eurent qu'un succès contesté et ne sont pas restées au répertoire. On lui doit encore plusieurs poëmes : *la Sépulture, les Souvenirs, la Mélancolie* et *le Mérite des femmes,* etc., petit chef-d'œuvre de grâce et de sensibilité qui paraît devoir survivre à tous ses autres ouvrages. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées, 1826-1827, 3 vol. in-8° : le dernier contient les morceaux inédits. Bouilly a placé en tête de cette édition une *Notice* sur Legouvé, dont l'*Éloge* fut prononcé à l'Institut par Regnault de St.-Jean-d'Angely. Outre les ouvrages mentionnés on a de Legouvé divers morceaux dans les *Veillées des Muses;* il a eu part aux vaudevilles intitulés : *M. de Bièvre* et *Christophe Morin,* et a fait un nouveau 3e acte à l'opéra de *Montano et Stéphanie,* de Dejaure. Legouvé fut reçu à l'Institut, le 8 octobre 1798. Quelques années avant sa mort, il avait été nommé suppléant de Delille à la chaire de poésie latine, au collége de France. Ses dernières années furent malheureuses. Sa femme était morte deux ans avant lui ; et il périt d'une maladie mentale, dans une maison de santé, à la suite d'une chute qu'il avait faite à Ivri chez Mlle Contat.

**LEGOUVERNEUR** (Guillaume), né à Saint-Malo, fut doyen de la cathédrale de cette ville. Pourvu le 29 janvier 1610 par Henri IV, de l'évêché dont elle était le siége, il fut sacré le 20 février de l'année suivante. Aussitôt après son sacre, il fit une collection des anciens statuts de son diocèse, qu'il publia sous ce titre : *Statuts synodaux pour le diocèse de Saint-Malo,* Saint-Malo, 1612 et 1619, in-8°. En 1614, il assista, en qualité de député du clergé, aux états de Bretagne. On lui doit, outre l'établissement des Ursulines dans cette province, la création d'un grand nombre de maisons religieuses. Il mourut à Saint-Malo le 25 juin 1630.

**LEGOVELLO** ou **LE GOUVELLO** (Pierre), plus connu sous le nom de *Quériolet,* né à Auray en Bretagne le 14 juillet 1602, fut reçu conseiller au parlement de Bretagne le 5 octobre 1628. Oubliant ce qu'il devait à sa famille, à lui-même et aux fonctions dont il était revêtu, il fut longtemps un objet de scandale. Plongé entièrement dans le vice, il paraissait n'en devoir jamais sortir lorsque, tout à coup, on le vit rentrer en lui-même, et, peu de temps après, se retirer à la Chartreuse d'Auray. Cette conversion subite provenait d'une vision qu'il avait eue de l'enfer. Il s'ennuya de sa retraite, la quitta, et se livra de nouveau à ses penchants déréglés. Ce fut alors qu'il apprit qu'à Loudun, en Poitou, vivait une jeune calviniste qui passait pour la plus belle femme de son temps. Il part sur-le champ, avec le dessein de ne rien épargner pour la séduire, et arrive à Loudun le 4 janvier 1636. Le même jour, il se trouva devant l'église de Sainte-Croix, où il entendit un grand bruit. Ayant demandé ce qui le causait, on lui répondit que l'on exorcisait des filles énergumènes. La curiosité le fit entrer dans cette église. Saisi tout à coup de remords, il se jeta aux pieds des prêtres et fit, avec les plus grandes marques de douleur, une confession générale et publique de tous les désordres de sa vie passée, avec promesse d'en faire pénitence le reste de ses jours. On balança longtemps avant d'accéder à sa demande; mais Sébastien de Rosmadec, évêque de Vannes, pensant que Dieu qui, dans un instant, avait fait d'un persécuteur un apôtre, pouvait bien faire un bon ecclésiastique d'un impie nouvellement converti, l'ordonna prêtre le 28 mars 1637. Il retourna alors à Loudun, et passa le reste de sa vie dans une pénitence continuelle. Il mourut en prédestiné le 8 octobre 1660, au couvent de Sainte-Anne d'Auray. Le P. Dominique de Sainte-Catherine, carme du couvent d'Hennebon, a publié une Vie de ce saint homme, sous ce titre : *Vie de Pierre le Gouvello de Quériolet, prêtre, ancien conseiller au parlement de Bretagne,* Paris, 1663, in-16; 1665, 1677, in-12.

**LEGRAIN** ou **LEGRIN** (Jean-Baptiste), historien, naquit à Paris en 1565, d'une famille noble des Pays-Bas. Ses études terminées, il fréquenta la cour, fut attaché à la personne de Henri IV, et nommé conseiller et maître des requêtes de la reine Marie de Médicis. Il se démit de ses emplois lorsqu'il eut le projet d'écrire l'histoire de son temps, et mourut dans sa maison de Montgeron le 2 juillet 1642. On a de lui : *Décade contenant la vie et les gestes du roi Henri le Grand,* Paris, 1614, in-fol.; Rouen, 1633, in-4° ; *Décade contenant l'histoire de Louis XIII, depuis l'an* 1610 *jusqu'en* 1617, Paris, 1619, in-fol., etc.

**LEGRAND** (Jean-Baptiste), savant ecclésiastique

du 17ᵉ siècle, s'appliqua principalement à la philosophie et acquit une réputation assez grande pour que Clerselier lui léguât en mourant (1684), avec une somme de 500 francs, plusieurs manuscrits inédits de Descartes pour les revoir et les mettre en état de paraître. Legrand s'en occupa quelque temps avec ardeur; cependant il mourut au séminaire de Saint-Magloire vers 1704 sans les avoir publiés. Les manuscrits passèrent alors entre les mains de Marmion, professeur au collége des Grassins, puis à la mort de celui ci (1705) entre celles de Mᵐᵉ Legrand, mère de l'abbé. On ignore ce qu'ils sont devenus depuis. L'abbé Eymery, qui a fait beaucoup de recherches sur les manuscrits de Descartes (comme le prouve son *Discours préliminaire des pensées de Descartes*, Paris, 1811, in-8°), paraît avoir ignoré cette anecdote.

**LEGRAND** (Marc-Antoine), acteur et auteur, né à Paris le 17 février 1673, le jour même de la mort de Molière, fut, ainsi que ce grand homme, plus recommandable pour les pièces qu'il a composées que pour la manière dont il les jouait. A l'époque de ses débuts, ayant eu à soutenir les railleries du parterre à cause de sa taille de pygmée et de la laideur de son visage, il prit gaiement son parti, et, par des saillies heureuses, il désarma les critiques. Ses pièces sont pour la plupart des bluettes légères, dont l'à-propos faisait presque tout le mérite; les meilleures sont : *l'Aveugle clairvoyant, le galant Coureur,* restés au répertoire; et *le Roi de Cocagne,* que l'on revoit de temps en temps à l'époque du Carnaval. *Cartouche,* qu'il fit jouer pendant l'instruction du procès de ce fameux voleur, attira la foule, et c'était tout ce qu'il s'en promettait. Son *Théâtre complet* est en 4 vol. in-12. Legrand mourut le 7 janvier 1728.

**LEGRAND** (Joachim), historien, naquit le 6 février 1653 à Saint-Lô, diocèse de Coutances, alla étudier la philosophie à Caen, entra dans la congrégation de l'Oratoire, se rendit à Paris en 1676, accompagna en 1692, avec le titre de secrétaire d'ambassade, l'abbé d'Estrées, son élève, envoyé en Portugal, et s'y occupa de rassembler des mémoires sur les découvertes des Portugais dans les Indes. De retour en France en 1697, il visita la Bourgogne et le Dauphiné, dans l'intention d'y recueillir des matériaux pour une histoire de Louis XI. Vers la fin de 1702, il retourna en Espagne avec l'abbé d'Estrées, et y développa un talent rare pour les négociations. A son retour, il fut nommé secrétaire général de la pairie, place qui était restée vacante depuis la mort de Jean le Laboureur; et le marquis de Torcy l'attacha au ministère des affaires étrangères avec un traitement honorable. Il publia divers mémoires relatifs à la succession d'Espagne. Il fut chargé, en 1720, de dresser l'inventaire du trésor des chartes, et ce fut alors qu'il termina la *Vie* de Louis XI. Il mourut le 30 avril 1733. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon,* Paris, 1688, 3 vol. in-12; *Histoire de l'île de Ceylan,* traduite du portugais de Jean de Ribeyro, Trévoux, 1701, in-12; *Relation historique d'Abyssinie,* traduite du portugais du P. Jérôme Lobo, Paris, 1728, in-4°; *De la succession à la couronne de France par les agnats, avec un Mémoire touchant la succession à la couronne d'Espagne,* ibid., 1728, in-12; les *Éloges* du P. Lecointe et de l'abbé de Marolles, dans le *Journal des savants,* année 1681. Enfin Legrand a laissé en manuscrit l'*Histoire de Louis XI,* divisée en 26 livres. On en trouvera l'analyse dans la *Vie* de l'auteur, par le P. Bougerel, qui a été insérée dans les *Mémoires* de Niceron, tome XXVI.

**LEGRAND** (Louis), sulpicien, né le 12 juin 1711 à Lusigny en Bourgogne, mort au séminaire d'Issy le 20 juillet 1780, fut l'un des théologiens les plus instruits et les plus modérés de son temps. Chargé de rédiger les censures portés contre l'*Émile, Bélisaire,* et *les Époques de la nature,* il sut, en condamnant leurs principes, ménager les auteurs, et rendit même d'importants services à Marmontel. Legrand a publié des traités de théologie en latin; les plus connus sont ceux de *l'Incarnation,* 1774. 3 vol.; et de *l'Église,* 1779, in-8°; celui *de l'Existence de Dieu,* 1812, in-8°, ouvrage posthume, est accompagné d'un *Précis de sa vie.*

**LEGRAND** (Étienne-Antoine-Mathieu), interprète pour les langues orientales, né à Versailles, en 1724, mourut dans le mois d'août 1784. Envoyé de bonne heure à Constantinople, il passa en qualité de second, puis de premier interprète à la Canée, Alexandrie, à Tripoli de Syrie, au Caire, à Alep; il revint ensuite à Constantinople, d'où il obtint son retour en France, où il fut fait secrétaire interprète du roi. Des différents morceaux qu'il avait traduits, le seul qu'il publia est : *Controverse sur la religion chrétienne et sur celle des Mahométans,* Paris, 1767, in-12.

**LEGRAND** (Jacques-Guillaume), architecte, né à Paris le 9 mai 1743, mort à Saint-Denis le 9 novembre 1807, fut élève de Clérisseau dont il devint le gendre. Associé de bonne heure à Molinos, il partage avec cet artiste le mérite d'avoir élevé le *Théâtre Feydeau,* la *Halle aux blés,* la *Halle aux draps,* l'*Hôtel Marbœuf,* et d'avoir restauré la belle fontaine de Jean Goujon, dite *des Innocents.* Legrand est auteur de plusieurs ouvrages : *Parallèle de l'architecture ancienne et moderne,* Paris, 1799, in-4°; *Galerie antique, ou Collection des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et de peinture antique,* 1806, in-fol., 1ᵉʳ vol. : c'est le seul qui ait paru; *Essai sur l'histoire générale de l'architecture,* ouvrage posthume, publié par Molinos, 1809, in-fol., 1810, in-8°.

**LEGRAND** (Jean-Mathieu), docteur en droit, naquit vers le milieu du 16ᵉ siècle à Gallardon, près de Chartres, fils du lieutenant général du bailliage de Châteauneuf en Thimerais, dont la coutume a été commentée par Dumoulin. Legrand fit ses études à Paris, et sa philosophie sous son oncle, professeur distingué dans cette ville. Il étudia le droit à Orléans, sous Robert, et eut l'insigne honneur d'avoir étudié sous Cujas, lors de son professorat à Bourges. De retour à Paris, il fréquenta le parlement, et enseigna publiquement les institutes de Justinien. Il quitta la capitale pour se rendre à Angers, où il reçut le bonnet de docteur. L'université le comptait au nombre des six docteurs institués par elle. Il ne prit possession de cette nouvelle dignité qu'en 1592. Revenu à Orléans, il y disputa une chaire de droit, et obtint les honneurs du triomphe. Il y mourut au commencement du 17ᵉ siècle. Legrand a laissé : *Annotationes ad librum tertium Decretalium,* in-fol., 200 pages, dont le manu-

scrit existe à la bibliothèque d'Orléans, n° 198 du catalogue de l'abbé Setier; *Differentiarum et rationum juris civilis libri duo,* Paris, 1606, in-12.

**LEGRAND** (Louis), jurisconsulte, né à Troyes en 1588, acheva ses études à Paris, et fut ensuite envoyé à Bourges pour y suivre des cours de droit. De retour à Troyes, il y exerça d'abord les fonctions d'avocat; puis, en 1625, après la mort d'un de ses oncles, il lui succéda comme conseiller au bailliage et présidial. Legrand mourut dans sa ville natale le 10 janvier 1664. On a de lui un *Traité des restitutions,* Troyes, 1655, in-8°; *Coutume du bailliage de Troyes, avec des commentaires,* Paris, 1661, 1681, in-fol.; il en a paru une 3e édition, Paris, 1737, in-fol.

**LEGRAND** (le P. Albert), né dans le 16e siècle à Brest, ou probablement à Morlaix, au diocèse de Tréguier, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et acquit de la réputation comme prédicateur. Après 10 ans de recherches et de soins, il publia en 1636 *la Vie, gestes, mort et miracles des Saints de la Bretagne Armorique.* La première édition des *Vies des Saints* d'Albert Legrand fut imprimée à Nantes, 1636, in-4°; la seconde à Rennes, 1659, in-4°, corrigée et augmentée par messire Autret de Missirien; la troisième à Rennes, 1680, in-4°. Albert Legrand a laissé en outre : *la Providence de Dieu sur les justes; Admirable providence de Dieu sur un pauvre homme miraculeusement délivré du naufrage,* Rennes, 1640, in-4°; *Vita Sancti Hærvæi* et aussi *Vita Sancti Majani,* imprimées dans le recueil des Bollandistes. Il mourut vers 1640.

**LEGRAND** (Pierre), né à Dieppe, sous le ministère du cardinal de Richelieu, passait pour un des plus braves flibustiers de son temps. C'était vers le commencement de ces célèbres aventuriers. Il se trouvait en 1660 proche du cap Tiburon, le plus occidental de l'île de Saint-Domingue, dans le sud, après avoir longtemps couru la mer sans faire aucune prise, n'ayant que 4 petites pièces de canon et 28 hommes d'équipage, sur un petit bâtiment qui commençait à faire eau de tous côtés. Pendant qu'en cet état il tenait conseil, le matelot qui était au haut du mât cria qu'il apercevait un navire, qui paraissait fort grand : « Tant mieux, répondit l'équipage, la prise en sera meilleure. » Aussitôt le conseil cessa, et l'on ne songea plus qu'à faire voile pour le joindre. En approchant le bâtiment espagnol, ils virent qu'effectivement il était d'une force à les faire douter du succès de leur entreprise. Mais Legrand ranima les siens, en leur exposant qu'il était probable que, à cause de la petitesse de leur navire, on ne se défierait aucunement d'eux, et que par conséquent, ils auraient la facilité d'approcher et d'en venir à l'abordage. Dès qu'ils furent près du bâtiment, ils y montèrent à la hâte; la surprise y fut égale à la consternation. Dans l'excès de leur étonnement, les Espagnols ne songèrent pas d'abord à se défendre, et quand ils le voulurent tenter, il n'était plus temps. Ce bâtiment était le vice-amiral des galions d'Espagne, éloigné de la flotte. Il portait 54 pièces de canon, la plupart de bronze, quantité de vivres, de munitions et des richesses considérables. Legrand débarqua ensuite les Espagnols au cap Tiburon, ne garda que ce qu'il lui fallait de matelots pour manœuvrer, conduisit sa prise en France, en fit le partage, et, plus sage que la plupart des flibustiers qui dissipèrent aussitôt leurs richesses en bonne chère, en femmes et au jeu, s'établit dans son pays natal, et y jouit d'une fortune qu'il devait à son courage et à sa prudence. Il vécut fort honorablement et mourut en 1670.

**LEGRAND** (Antoine), né à Douai au commencement du 17e siècle, fit profession dans l'ordre de Saint-François, et s'associa particulièrement avec les membres du collège anglais de cette ville. Il fut envoyé en Angleterre avec la qualité de missionnaire, et se fixa dans l'Oxfordshire. Partageant tout son temps entre l'étude et les fonctions de son état, il y mourut vers la fin du 17e siècle. Legrand avait professé avec beaucoup de distinction la philosophie et la théologie dans l'université de Douai. On le regarde comme le premier qui ait réduit à la méthode scolastique la philosophie de Descartes, dont il se montra toujours le zélé partisan, et dont il fut surnommé *l'abréviateur.* Il a composé divers ouvrages, dont 2 en français : *le Sage des stoïques,* ou *l'Homme sans passions, selon les sentiments de Sénèque,* la Haye, 1662, in-12, dédié à Charles II, roi d'Angleterre; *l'Épicure spirituel,* ou *l'Empire de la volupté sur les vertus,* Douai, 1669, in-8°. Les autres écrits d'Antoine Legrand sont en latin : *Physica,* Amsterdam, 1664, in-4°; *Philosophia veterum e mente Renati Descartes, more scholastico breviter digesta,* Londres, 1671, in-12, etc.

**LEGRAND** (François-René-Frédéric), poëte et littérateur, mort à Paris en 1832, était né à Orléans et prenait le titre *d'élève de la nature.* Il a publié un grand nombre d'opuscules en vers et en prose, parmi lesquels on citera : *Stances à l'Éternel sur les principaux devoirs de l'homme,* Paris, 1829, in-12; *les Journalistes intrigants et calomniateurs démasqués, suivis du journaliste tel qu'il devrait être,* Paris, 1829, in-12; *la Philippiade,* fragments en vers sur la vie de Louis-Philippe Ier, roi des Français, Paris, 1830, etc.

**LEGRAND** (Claude-Just-Alexandre), général français, naquit au Plessier-sur-Saint-Just (Oise), le 23 février 1762. Devenu orphelin à 15 ans, il entra au service comme soldat dans le régiment Dauphin, infanterie, le 16 mars 1777. Il y était sergent-major en 1786, lorsqu'il obtint son congé. Il se maria ensuite à Metz, reprit du service en 1790 et fut nommé chef d'un bataillon de volontaires de la Moselle. L'année suivante le gouvernement le chargea de l'inspection d'une partie de l'armée de la Moselle, et, en 1793, il fut élevé au grade de général de brigade. Employé en cette qualité à l'armée de Sambre-et-Meuse, il eut part aux victoires d'Arlon, de Fleurus et de Juliers. En 1795, le passage du Rhin à Ham, au-dessus de Dusseldorf, lui offrit une nouvelle occasion de se distinguer. Dans la nuit du 6 août (19 thermidor), il s'embarque avec un bataillon de grenadiers, traverse le Rhin, sous le feu d'une redoute ennemie, dont la clarté de la lune dirige les coups. Les grenadiers se précipitent sur ses pas, culbutent 2,000 hommes, et s'emparent de 7 pièces de canon. Legrand se porte rapidement sur Dusseldorf, qu'il enlève de vive force, et fait prisonnier le commandant, avec sa garnison de 1,500 hommes. Legrand donna de nouvelles preuves de talent et de courage à l'attaque des hauteurs de Poperg, de Leinsfeld, et facilita la prise de Cassel. Il se distingua

encore aux batailles de Wurtzbourg, de Liptingen; et le grade de général de division fut en 1799 la récompense de ses nombreux services. Il prit alors le commandement des troupes, en avant du fort de Kehl. Dans la campagne suivante, sous les ordres de Moreau, il eut la gloire d'attacher encore son nom à la victoire de Hohenlinden. En 1801, il fut choisi pour commander le Piémont, et il y rétablit bientôt l'ordre. Le gouvernement consulaire le nomma inspecteur général d'infanterie en 1802. Lors de la formation du camp de Saint-Omer, il y commanda la 3e division. En 1805, également employé sous les ordres du maréchal Soult, il contribua aux succès de la campagne d'Autriche, et décida en faveur des Français le combat de Wertingen, se signala à l'affaire de Hollabrunn et particulièrement à la bataille d'Austerlitz où, avec une faible partie de sa division, il contint pendant plus de 12 heures, sur les points de Telnitz et de Sokolnitz, tous les efforts de l'aile gauche russe, lui fit 4,000 prisonniers et enleva 12 pièces de canon; il en fut récompensé par le grand cordon de la Légion d'honneur et le titre de comte. Commandant en 1806 une division du 4e corps d'armée; il se distingua de nouveau à la prise de Lubeck, à Iéna, Eylau, Heilsberg et devant Kœnigsberg; puis en 1809, dans la campagne d'Autriche, aux combats d'Ebersberg, de Gross-Aspern et ensuite à Essling et Wagram. Mais ce fut surtout dans la désastreuse campagne de Russie, en 1812, qu'il se fit le plus d'honneur en combattant sous les ordres du duc de Bellune. Ce fut en forçant le passage de la Bérésina le 28 novembre 1812, et en sauvant, par son intrépidité, les débris de l'armée française et l'empereur Napoléon lui-même, qu'il reçut la blessure dont il mourut à Paris le 8 janvier 1815. Il avait été nommé sénateur en 1813. Se trouvant à Paris en avril 1814, il fut un des premiers généraux à se soumettre au gouvernement royal.

**LEGRAND D'AUSSY** (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur, né en 1737 à Amiens, élevé chez les jésuites, sollicita lui-même son admission parmi ses maîtres, et fut chargé de professer la rhétorique à Caen. Lors de la dissolution de la société, Legrand alla à Paris, s'occupa de recherches sur les antiquités françaises, et mourut le 5 décembre 1800, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale et membre de l'Institut. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on distingue : *Fabliaux ou contes des 12e et 13e siècles*, traduits ou extraits d'après les manuscrits, etc., Paris, 1779; *Contes dévots; Fables et romans anciens*, 1781, 4 vol. in-8o, ou 5 vol. petit in-12; *Histoire de la vie privée des Français*, 1782, 3 vol. in-8o; 1815, 3 vol. in-8o, nouvelle édition revue par M. de Roquefort; *Voyage dans la haute et basse Auvergne*, 2e édition, 1795, 3 vol. in-8o; *Vie d'Apollonius de Thyanes*, 1808, 2 vol. in-8o.

**LEGRAND DE LALEU** (Louis-Augustin), né à Nouvion en Picardie, le 18 mai 1755, étudia la jurisprudence et suivit la carrière du barreau; mais en 1786, ayant signé une *consultation* en faveur de 3 hommes condamnés à la roue par le bailliage de Chaumont, il fut rayé du tableau des avocats. Appelé comme professeur de législation à l'école centrale du département de l'Aisne, établie à Soissons, Legrand de Laleu fut aussi nommé correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), et reçut la croix de la Légion d'honneur. Outre la *Consultation* citée plus haut, on a de lui: *Philotas*, roman qui parut sous le voile de l'anonyme, 1786, in-8o; *Dissertation historique et politique sur l'ostracisme et le pétalisme*, lue à l'Institut national, Paris, an VIII (1800), in-8o; *Recherches sur l'administration de la justice criminelle chez les Français avant l'institution des parlements.* Il mourut à Laon d'un anévrisme le 13 juin 1819.

**LEGRAS** (Richard), médecin, né à Rouen en 1526, y mourut le 28 novembre 1584. Son fils rassembla tous les vers publiés en son honneur en français, en latin, et même en grec, dans un recueil intitulé : *le Tombeau de feu noble homme maître Richard Legras*, etc., Paris, 1586, in-12.

**LEGRAS** (Jacques), fils du précédent, avocat au parlement, cultiva les lettres avec succès; on a de lui deux *Sonnets* à la louange du projet de la *Bibliothèque française*, de Lacroix-du-Maine, et une traduction d'Hésiode (*les Besongnes et les jours*), Paris, 1586, in-12, en grands vers.

**LEGRAS** (Antoine), né à Paris vers 1680, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et se distingua par sa régularité et par sa science. Ayant ensuite quitté cette société, il rentra dans le monde, et mourut le 11 mars 1751. Presque tous ses écrits ont paru sous le voile de l'anonyme. En voici les titres : *Ouvrages des saints Pères qui ont vécu du temps des Apôtres, contenant la lettre de saint Barnabé, le Pasteur de saint Hermas, les Lettres de saint Clément, de saint Ignace et de saint Polycarpe, avec des notes*, Paris, 1717, in-12; *Livres apocryphes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en latin et en français*, Paris, 1742, 2 vol. in-12; *Épître à Diognète*, Paris, 1725, in-12; *les Vies des grands capitaines grecs et romains, de Cornélius Népos*, etc., Paris, 1729, in-12.

**LEGRAS** (Philippe), jurisconsulte, né en 1752 à Dijon, était procureur au parlement de cette ville avant la révolution. Il s'y montra d'abord fort opposé et essuya quelques persécutions. S'étant rendu à Paris après la chute de Robespierre, il s'y lia particulièrement avec Maret, depuis duc de Bassano. Nommé par sa protection l'un des membres de la commission qui prépara le Code de commerce, il eut une grande part à sa rédaction. Legras fut nommé, à la suite de cette opération, avocat au conseil d'État, et chevalier de la Légion d'honneur. A la chute du gouvernement impérial, il se retira à Dijon, et y mourut le 14 avril 1824. Il avait publié : *le Citoyen français*, ou *Mémoires historiques, politiques, physiques*, etc., 1785, in-8o; *Puissante réclamation pour les pères et mères des émigrés*, Paris, 1795, in-8o; *Note sur la formule de procéder devant les tribunaux de commerce*, brochure in-8o, Paris, 1812.

**LEGRAS** (Louise de MARILLAC), fondatrice avec saint Vincent de Paule des *Sœurs de la Charité*, dites aussi *Sœurs grises*, née en 1591, veuve en 1625 d'Antoine Legras, secrétaire des commandements de Marie de Médicis, se consacra dans la fleur de l'âge au service des malades et des enfants trouvés. Digne amie de St. Vincent, il la mit à la tête du nouvel ordre qu'il venait de fonder. L'œuvre fructifia entre ses mains; tous les hôpitaux de Paris furent bientôt desservis par les saintes filles; plusieurs villes de province en demandèrent; elles

se rendirent jusqu'en Amérique et aux Indes. Mme Legras mourut à Paris en 1662. Sa *Vie* et ses *Pensées*, données par le curé Gobillon, ont été revues par Collet, 1769, in-12.

**LEGRAVEREND** (Jean-Marie-Emmanuel), jurisconsulte, né à Rennes en 1776, fut, dès sa 16e année, nommé secrétaire en chef de l'administration du département d'Ille-et-Vilaine, emploi qu'il quitta à l'âge de 19 ans, pour occuper celui de chef de bureau au ministère de la justice. En 1813, il devint chef de division, et l'année suivante Louis XVIII le nomma directeur des affaires criminelles et des grâces. Pendant les cent jours, il fut envoyé par ses compatriotes à la chambre des représentants. Il fut élu de nouveau en 1817, et sans cesser d'être attaché au ministère de la justice, il prit le titre d'avocat au conseil du roi et à la cour de cassation. En 1819 il fut fait maître des requêtes en service extraordinaire. Il mourut à Paris, le 23 décembre 1827. Parmi les ouvrages estimés qu'on lui doit, nous citerons : *Traité de la législation criminelle en France,* 1816, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1823, 2 vol. in-8° ; *Des lacunes et des besoins de la législation française en matière politique et en matière criminelle, ou du Défaut de sanction dans les lois d'ordre public,* Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

**LE GRIS** (Jacques), écuyer de la cour de Pierre III, comte d'Alençon, est célèbre par un duel qu'il soutint contre Jean, seigneur de Carrouges. Cet événement eut lieu en 1387, le 22 décembre, après plus d'un an de plaidoiries, tant à Alençon qu'au parlement de Paris, Jean, seigneur de Carrouges, avait épousé en secondes noces Marie de Thibouville. Il était chevalier, et chambellan du comte d'Alençon. Jacques le Gris, simple écuyer et possesseur de plusieurs fiefs près d'Argentan, vivait aussi à la cour et dans l'intimité du comte, qui n'estimait pas moins son esprit et ses connaissances que sa bravoure et sa loyauté. Carrouges, naturellement jaloux, dur et brutal, avait toujours porté envie à le Gris et cherché inutilement à le supplanter. Il partit pour l'Écosse avec l'amiral Devienne, et envoya sa femme chez sa belle-mère, à Capoménil, près de Lisieux, dans la commune de Ménilmauger. Elle y était depuis quelque temps, lorsqu'un homme, qu'elle prit pour le Gris, alla la visiter, et l'ayant trouvée seule, la viola, après avoir vainement essayé de la séduire par les caresses et par l'argent. Marie dissimula jusqu'au retour de son mari l'horrible affront qu'elle avait éprouvé. Alors elle lui raconta ce qui lui était arrivé. Carrouges assembla sa famille, porta plainte au comte d'Alençon, qui ne put concevoir que le Gris, qui, le jour indiqué par Marie, s'était trouvé au château à quatre heures du matin, et l'avait encore servi à neuf heures, eût pu se rendre d'Alençon à Capoménil et de Capoménil à Alençon en cinq heures. En effet, la distance est de plus de 20 lieues. L'alibi parut suffisamment établi aux yeux du comte d'Alençon et de toutes les personnes judicieuses. Il n'en fut pas de même au parlement de Paris, qui, par son arrêt du 15 septembre 1386, admit la plainte de Carrouges et déclara que « il échéait gage de bataille. » On prépara dans la place Sainte-Catherine, derrière le Temple, des lices pour le combat. Toute la cour, le roi Charles VI et une nombreuse affluence de spectateurs environnaient le champ clos. Pour que le combat pût décemment avoir lieu, on fut obligé d'armer chevalier le Gris, qui n'était qu'écuyer. Il avait cinquante ans environ, et tel était aussi à peu près l'âge de Carrouges. La dame de Carrouges fut présente au combat ; elle était dans un char de deuil, et couverte de vêtements noirs. On se battit d'abord à cheval avec un égal avantage. Les deux champions s'avancèrent ensuite à pied, et s'attaquèrent avec beaucoup de vivacité. Le Gris porta à Carrouges un coup violent qui lui blessa la cuisse. Le combat ne fut continué qu'avec plus d'acharnement. L'infortuné le Gris eut le malheur de faire une chute, et son adversaire en profita pour se précipiter sur lui. Ce fut en vain que Carrouges voulut lui faire avouer qu'il était coupable : il persista à protester hautement qu'il était innocent, et à le jurer de la manière la plus formelle. Cependant l'impitoyable Carrouges, usant de toute la rigueur de sa victoire et du droit qu'elle lui donnait, lui enfonça son épée dans le corps. Telle fut la fin de ce combat, qui ne permit à personne de douter que le Gris ne fût coupable, puisqu'il avait été vaincu. Le corps de le Gris fut livré au bourreau qui le pendit, suivant l'usage, et l'abandonna à la voirie, Carrouges fut comblé de faveurs, et devint chambellan du roi. Enfin le véritable auteur du viol de la dame de Carrouges fut découvert : c'était un écuyer qui sans doute avait quelques rapports de ressemblance avec le malheureux le Gris. Carrouges était alors en Afrique, et on ne le revit pas. Sa femme (suivant l'Anonyme de Saint-Denis), pénétrée de désespoir, se fit religieuse. Elle mourut inconsolable de la méprise cruelle dont elle était l'auteur.

**LEGRIS-DUVAL** (René-Michel), ecclésiastique, né le 16 août 1765, à Landernau (Bretagne), après avoir fait de bonnes études au collége Louis le Grand, entra au grand séminaire St.-Sulpice. Il n'émigra point durant les troubles de la révolution ; on dit même que, quittant Versailles où il s'était réfugié dans les premiers jours de la Terreur, il se rendit à Paris dans la nuit du 20 janvier 1793, et se présenta à la commune pour solliciter la dangereuse mission de prêter à l'infortuné Louis XVI les secours de son ministère. Le même zèle le conduisit alternativement, dans les années suivantes, auprès de quelques fidèles de Passy, Meudon et Versailles, qui réclamaient ses instructions ou ses pieux conseils ; et dès que les églises furent rouvertes au culte, il y fit des premiers entendre sa voix apostolique. Le calme se rétablit enfin ; mais le modeste abbé, qui jouissait à juste titre d'une haute estime auprès des princes, refusa les honneurs de l'épiscopat qui lui furent offerts ; satisfait d'une modeste pension de 1,500 francs, qui suffisait à ses besoins, il contribua beaucoup au rétablissement des pieuses congrégations dont les membres se dévouaient à l'instruction de l'enfance et au soulagement des misères humaines, et mourut le 18 janvier 1819. Il avait fait paraître : *Mentor chrétien ou Catéchisme de Fénélon,* 1797, in-12 : ce travail, qui devait former 3 vol., est resté imparfait. Les *Sermons* de l'abbé Legris-Duval, précédés d'une *Notice* sur sa vie par le cardinal de Beausset, ont été publiés à Paris en 1820, 2 vol. in-12.

**LEGROING DE LA MAISONNEUVE** (la comtesse Françoise-Thérèse-Antoinette), née à Bruyères, en Lorraine, le 11 juin 1764, passa sa première jeunesse

dans les montagnes de l'Auvergne, entra dans le chapitre noble et séculier de la Veine, à l'âge de 16 ans, et fut, à 18 ans, chargée, par les chanoinesses ses compagnes, de rédiger de nouvelles constitutions pour la communauté. Elle parut dans les conciles de Paris, où la publication de *Zénobie* (1800), lui fit de la réputation. A la révolution elle émigra, revint dans sa patrie après le 18 brumaire, se livra à l'enseignement et à la littérature, et établit un pensionnat à Paris. Lors de la répartition du milliard de l'indemnité, Mme Legroing reprit avec plus de liberté ses recherches qu'elle avait depuis longtemps commencées pour son *Histoire des Gaules et de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne de Hugues-Capet,* 3 volumes. La révolution de 1830 empêcha de reprendre la publication interrompue de cet ouvrage. Mme Legroing mourut le 12 mars 1837. On a de cette dame : *Zénobie,* 1800 ; *Essai sur le genre d'instruction le plus analogue à la destination des femmes,* 1801 ; *Contes,* 1 vol.; *Clémence,* 1802, 3 vol.; *Retraite pour la première communion,* 1804.

**LEGROS** (Pierre), sculpteur, né à Paris en 1656, élève de son père, remporta à 20 ans le grand prix de sculpture et fut envoyé à Rome. A peine arrivé dans cette ville, il y remporta une nouvelle palme au concours que les jésuites avaient ouvert pour la décoration de l'autel de St.-Ignace dans l'église de Jésus. Legros fit, pour la même église, un bas-relief représentant *le bienheureux Louis de Gonzague dans une gloire d'anges.* Parmi ses autres ouvrages, on cite comme ses chefs-d'œuvre les statues de *St. Thomas* et de *St. Barthélemi,* à St.-Jean de Latran ; la statue de *St. Dominique* dans la basilique de St.-Pierre ; une *Ste-Thérèse* aux carmélites de Turin, et la statue dite *le Silence* dans le jardin des Tuileries. De retour en France, Legros voulut entrer à l'Académie sans présenter d'ouvrages de réception ; on le refusa, et il repartit pour l'Italie. Le chagrin qu'il ressentit de ce refus hâta sa mort, arrivée en 1719.

**LEGROS** (Nicolas), théologien appelant, né à Reims en 1675, mort à Rynwick, le 4 décembre 1751, refusa constamment de signer la bulle *Unigenitus,* et son opiniâtreté fut cause qu'il passa les 25 dernières années de sa vie dans l'exil et dans un état voisin de l'indigence. Outre une multitude d'écrits en faveur de la cause qu'il avait embrassée, on doit à Legros la *Sainte Bible traduite sur les textes originaux avec les différences de la Vulgate,* Cologne (Amsterdam), 1739, in-8° ; 1756, 5 vol. in-12 ; Paris, 1819, in-8° ou 5 vol. in-18,

**LEGROS** (Charles-François), abbé de St.-Acheul et prévôt de St.-Louis du Louvre, né à Paris, reçu docteur en théologie en 1759, député du clergé de Paris aux états généraux de 1789, mort le 21 janvier 1790, a publié sous le nom d'un *Solitaire : Analyse des ouvrages de J. J. Rousseau et de Court de Gebelin,* 1785 ; *Analyse et examen de l'antiquité dévoilée, du despotisme oriental et du christianisme dévoilés,* 1788 ; *Analyse et examen du système des philosophes économistes,* 1787 ; *Examen du système politique de M. Necker,* 1789.

**LEGROS** (Joseph), chanteur à l'Opéra, né le 7 septembre 1739, à Monampteuil, village du diocèse de Laon, fut d'abord enfant de chœur dans la cathédrale de cette ville. Appelé en 1764 à l'Académie royale de musique, il y remplit avec le plus grand succès l'emploi de premier haute-contre jusqu'en 1783, qu'une obésité toujours croissante le contraignit à prendre sa retraite. Il continua de diriger le Concert spirituel jusqu'à la suppression de cet établissement (1791), et mourut à la Rochelle, le 20 décembre 1793.

**LEGROS**, cuisinier, puis coiffeur, né en 1710, mort étouffé à Paris, le 30 mai 1770 aux fêtes données pour le mariage de Louis XVI, a laissé en manuscrit un grand ouvrage sur l'art culinaire, et publié : *Livre d'estampes de l'art de la coiffure des dames françaises, gravé sur les dessins originaux, avec un traité pour entretenir et conserver les cheveux naturels,* Paris, 1765, in-4°, avec 28 coiffures coloriées ; le 4e supplément parut en 1770.

**LEGUAT** (François), voyageur, né dans la Bresse vers 1638, réfugié en Hollande par suite de la révocation de l'édit de Nantes, devait faire partie d'une colonie de protestants français que les États Généraux avaient dessein d'envoyer à l'île Mascarègne, aujourd'hui Bourbon. S'étant embarqué sur une chaloupe à la hauteur de l'île Rodrigue, il y fut abandonné avec 10 compagnons d'infortune. Au bout de deux années, ils parvinrent à se sauver à l'île de France, où de nouveaux malheurs les attendaient. Le gouverneur leur fit subir mille mauvais traitements ; Leguat y survécut avec deux autres de ses compagnons, revint en Europe et se fixa à Londres, où il mourut en septembre 1735, après avoir publié *Voyages et aventures de François Leguat,* etc., 1708, 2 vol. in-12, souvent réimprimés et traduits en anglais, en hollandais et en allemand.

**LÉGUAY.** *Voyez* **PREMONTVAL.**

**LEGUERCHOIS.** *Voyez* **GUERCHOIS (le).**

**LEHARDY** (Pierre), député du Morbihan à la Convention, était né vers 1758 à Dinan, où il exerçait la profession de médecin. Il éleva d'abord la voix en faveur des ministres de la religion ; puis, l'assemblée s'étant, contre son avis, constituée juge de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention provisoire et le sursis ; le 26 février il demanda l'acte d'accusation contre Marat ; le 16 mars il s'opposa à la destruction de la maison de Saint-Cyr ; le 19 mai il appuya la pétition des habitants d'Orléans, qui réclamaient la liberté de leurs parents emprisonnés. Enveloppé dans la proscription du 2 juin 1793, il fut condamné à mort le 30 octobre suivant, et subit le lendemain son supplice.

**LEHAYER DUPERRON** était né à Alençon, en 1603, et succéda à son père dans la charge de procureur du roi au présidial de cette ville. Son poëme, intitulé : *les Palmes de Louis le Juste,* a été réimprimé sous le titre de *Muses royales,* Paris, 1637, in-4°. L'auteur y donne de grands éloges au cardinal de Richelieu. Louis XIII, dans un voyage qu'il fit en Bretagne, ayant passé par Alençon, Lehayer lui présenta son poëme, et obtint par cet hommage la protection du monarque, et, ce qui valait encore mieux, celle du ministre. Il reçut des lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et le brevet de conseiller d'État. Sa traduction de l'*Histoire de l'empereur Charles-Quint* fut d'abord imprimée à Paris, 1662, in-4°, puis à Bruxelles, 1663 et 1667, in-12.

**LEHMANN** (Jean-Gottlob), célèbre minéralogiste

allemand du 18e siècle, après avoir terminé ses premières études, s'appliqua à la physique et à la chimie, et fit de rapides progrès dans ces deux sciences. Il prit ensuite ses degrés en médecine ; mais il ne pratiqua point cet art, et se borna à la théorie. Le grand Frédéric, informé de ses talents, le nomma membre du conseil des mines ; et Lehmann parcourut en cette qualité toutes les provinces de la monarchie prussienne, pour visiter les travaux d'exploitation et faire de nouvelles expériences. Il fut nommé, en 1754, membre de la Société royale de Berlin ; mais les fonds destinés à soutenir cet établissement, ayant été absorbés par les frais de la guerre, sa pension ne fut plus payée ; et Lehmann, peu riche, et d'ailleurs chargé d'une nombreuse famille, se trouva exposé à toutes les horreurs du besoin. L'impératrice Élisabeth l'appela en Russie en 1761, avec l'offre d'une pension de mille roubles et le titre de membre de l'académie de Pétersbourg. Il se hâta de se rendre dans cette ville, et reprit ses travaux qu'il s'était vu forcé d'abandonner : il mourut à Pétersbourg le 22 janvier 1767. Ses principaux ouvrages sont : *Précis de minéralogie à l'usage des écoles*, Berlin, 1758, in-8°, souvent réimprimé et traduit en français par d'Holbach , avec plusieurs opuscules du même auteur sous le titre de : *Traités de physique, d'histoire naturelle, de minéralogie et de métallurgie*, Paris, 1759, 2 vol. in-12 ; *Lettre à M. de Buffon sur la mine de plomb rouge*, avec un *Examen physique de différentes substances minérales*, traduit en français par Sage, 1769, in-12.

**LEHMANN** (Chrétien-Godefroid-Guillaume), savant allemand, né le 15 juillet 1765, à Halberstadt, où son père était conseiller de province et premier bourgmestre, se voua de très-bonne heure à la carrière littéraire. Son but étant de se vouer au ministère évangélique, il prit les ordres ; mais sa faible santé lui interdisait la prédication. En 1789, il obtint le titre de co-recteur à l'école de Martin. Dans la grande crise de 1813, l'école de Martin cessa de fait d'être un établissement de plein exercice ; la classe supérieure devint comme une école normale primaire ou élémentaire. Mais le chapitre aussi avait à lui une école normale élémentaire, et cette concurrence écrasait Lehmann. Enfin son établissement devint l'école communale supérieure, et il eut la direction du nouvel institut. Il survécut peu à cette réorganisation et mourut le 2 juin 1823. On fait cas de son *Précis de l'histoire naturelle de l'homme*, Leipzig, 1799. Ses autres écrits consistent en une douzaine de *Programmata*, dont on peut voir le catalogue complet dans les *Halberstædtische Blætter*, 1813, tome Ier, page 391.

**LEHMANN** (Jean-George), inventeur de la méthode de dessin topographique qui porte son nom, était le fils d'un pauvre meunier, et naquit le 11 mai 1765, au moulin de Saint-Jean, près de Baruth, en Saxe. Les recruteurs parvinrent à s'emparer de Lehmann. L'exactitude avec laquelle il accomplit ses devoirs militaires, et sa belle écriture lui valurent l'emploi d'écrivain de la compagnie où il était placé, et plus tard, lorsque son régiment alla tenir garnison à Dresde, la permission de fréquenter l'école militaire établie dans cette capitale, sous la direction du capitaine Backenberg. Celui-ci apprécia les talents de Lehmann, et lui confia l'exécution de plusieurs travaux topographiques. Le général de Languenau, à qui les ouvrages de Lehmann furent soumis, lui manifesta sa satisfaction, et le nomma sergent dans son régiment. Au mois de juillet 1793, Lehmann sollicita son congé pour se livrer tout à fait aux travaux topographiques. Dès qu'il l'eut obtenu, il leva les plans d'un terrain de 26 milles carrés de l'Erzgebirge, et ceux de plusieurs biens. Il ne tarda pas à être nommé voyer du cercle de Wittenberg, et, en 1798, il obtint le grade de lieutenant et une chaire à l'académie militaire de Dresde, où il a formé un bon nombre d'habiles topographes. La campagne de 1806 l'appela auprès de l'état-major de l'armée saxonne, et la bataille d'Iéna lui fournit l'occasion de tirer parti de son excellent coup d'œil et de sa connaissance des terrains. Nommé capitaine d'état-major, il fut envoyé, en 1807, au siége de Dantzig, et ensuite au blocus de Graudenz. De Graudenz, il suivit l'état major à Varsovie. Malgré sa santé délabrée, il profita de son séjour dans cette ville pour en tracer une carte qu'il publia, et qui passe pour la meilleure que l'on possède de cette localité. En 1809, il fut rappelé à Dresde, et nommé chevalier de Saint-Henri, et, l'année suivante, il fut promu au grade de major, et obtint la surintendance de la chambre royale des plans militaires. Il mourut le 6 septembre 1811. Il a laissé en manuscrit un *Système complet de topographie*, qui a été publié, par le professeur Fischer, en deux vol., dont le dernier renferme la nouvelle méthode de se servir de la planchette. Cet ouvrage, qui obtint un prodigieux succès, a été traduit en anglais par M. Siborn. On a encore de Lehmann plusieurs mémoires sur la géographie, la géologie, la géodésie, l'art de tracer des cartes, etc.

**LEHNBERG** (Magnus), évêque de Lindkœping et grand aumônier du roi de Suède, est mort en 1809, dans un âge peu avancé. Outre d'excellents *sermons*, on a de l'évêque de Lindkœping les *Éloges historiques* de Birger, comte du palais, et de Gyllenhielm, grand amiral de Suède. Ils ont placé leur auteur au premier rang des écrivains de sa nation.

**LEHOC** (Louis-Pierre), médecin, né à Rouen, mort en 1769 à Paris, a publié entre autres écrits : *l'Inoculation de la petite vérole renvoyée à Londres*, la Haye (Paris), 1764, in-12.

**LEHOC** (Louis-Grégoire), fils du précédent, né à Paris en 1743, fut en 1778 nommé commissaire général de la marine pour l'échange des prisonniers, et suivit à Constantinople le comte de Choiseul-Gouffier en qualité de premier secrétaire de légation. Rappelé par M. de Calonne en 1787 pour concourir aux travaux préparatoires de l'assemblée des notables, il devint ensuite intendant des finances du duc d'Orléans, président de sa section et chef de bataillon dans la garde nationale. L'assemblée constituante lui confia la garde du Dauphin après le voyage de Varennes ; il s'acquitta de cette commission avec tant d'obligeance et de politesse, que Louis XVI, rendu un moment à la liberté, le nomma son ministre à Hambourg. Emprisonné pendant la Terreur, il fut en 1795 envoyé par le Directoire ambassadeur extraordinaire en Suède. Depuis le 18 brumaire, il se consacra exclusivement aux lettres et mourut à Paris le 15 octobre 1810. Il avait donné 3 ans auparavant *Pyr-*

*rhus*, tragédie, qui réussit au théâtre, et obtint une mention du jury des prix décennaux.

**LEHODEY DE SAULT-CHEVREUIL** (Étienne), fondateur du premier *Journal* qui ait rendu compte des débats législatifs, né en 1754 à Sault-Chevreuil en basse Normandie, assistait aux séances des états généraux à Versailles. Le désir d'en faire connaître les résultats au public lui inspira l'idée d'une feuille qu'il intitula : *Journal des états généraux,* puis *de l'Assemblée nationale,* dont Rabaud-Saint-Étienne fut le principal rédacteur. Lorsque l'assemblée eut été transférée à Paris, *le Moniteur universel* remplaça le *Journal* de Lehodey, qui cessa bientôt de paraître faute d'abonnés. Lehodey établit alors *le Logographe,* destiné à propager les idées monarchiques et constitutionnelles. Les discours y étaient rapportés textuellement : pour les obtenir, Lehodey avait attaché à son entreprise des jeunes gens qui les recueillaient au moyen de la tachygraphie. Ce journal fut supprimé dans le mois de septembre 1792, sur la dénonciation de Thuriot, et plusieurs fois Lehodey fut cité à la barre de la Convention. Cependant il parvint à n'être point incarcéré, et en 1799 il obtint la place de chef du bureau de l'esprit public à la police générale. En 1800 il passa secrétaire général dans une préfecture de la Belgique. De retour à Paris, il professa la rhétorique dans l'institut Labbé. A l'époque de la restauration, il devint l'un des rédacteurs de *la Quotidienne,* à laquelle il travaillait encore lorsqu'il mourut le 4 avril 1830. Il a publié : *De la conduite du sénat; Sur Napoléon Bonaparte, ou les causes de la journée du* 31 *mars* 1814; *Histoire de la régence de l'impératrice Marie-Louise, et du gouvernement provisoire,* 1814, in 8°.

**LEHONGRE** (Étienne), sculpteur, naquit à Paris, en 1628. Après avoir étudié son art sous Jacques Sarrazin, il se rendit à Rome, où il demeura 6 ans. Il tint un rang assez distingué parmi les artistes auxquels Louis XIV confia les embellissements du château de Versailles. L'un des quatre bas-reliefs qui ornent la porte Saint-Martin, à Paris, est dû à son ciseau. Lehongre fut reçu membre de l'Académie en 1668, et mourut à Paris en 1690.

**LEHRBACH** (le comte de), diplomate autrichien, né vers 1750, entra fort jeune dans la carrière politique, et y fit son apprentissage sous le célèbre Kaunitz. Il était, en 1792, lorsque la guerre avec la France commença, directeur des affaires étrangères à Vienne. Envoyé aussitôt en Franconie, il y fit tous ses efforts pour que l'*Association des Cercles* entrât dans la coalition, et, malgré de grandes contradictions, il parvint à réunir ceux de la Souabe. Après la paix de Bâle, en 1795, il fut envoyé à Berlin comme ministre de l'Empire, puis à Ratisbonne et à Bâle, où il eut des conférences avec le baron de Hardenberg et le plénipotentiaire français Barthélemy. Étant retourné à Vienne, il y eut une grande part à la direction des affaires. Envoyé un peu plus tard dans le Tyrol comme commissaire impérial, le comte de Lehrbach y acquit un grand ascendant sur l'esprit des habitants, et il en tira un grand parti pour le succès des armes de l'Autriche. Envoyé au congrès de Rastadt, comme délégué de l'Autriche, le comte de Lehrbach s'y montra, dans toutes les occasions, un des partisans les plus prononcés de la guerre. Tous les témoignages s'accordent à montrer le comte de Lehrbach comme principal directeur du complot, dont les envoyés de la république française furent les victimes. Après la dissolution du congrès de Radstadt, le diplomate autrichien continua de rester à Vienne l'un des principaux directeurs de la politique extérieure, et jouissant en apparence d'un fort grand crédit. Cependant on ne lui confia plus de mission ostensible. Lehrbach, mis à la retraite, mourut en Suisse, d'une attaque d'apoplexie, en 1805.

**LEHRBERG** (Aaron-Christian), savant littérateur et philologue, naquit le 7 août 1770, à Dorpat, en Livonie, visita en 1790 les universités de Jéna et de Gœttingue, passa en Angleterre et revint à Dorpat en 1794. Il se rendit à Pétersbourg; et en 1807 il fut nommé professeur adjoint de l'académie des sciences de cette ville, dont il devint membre peu après sous le titre d'académicien extraordinaire. Il mourut le 24 juillet 1813. Lehrberg s'était occupé principalement de l'ancienne histoire de Russie, et de celle des divers peuples qui relèvent de cet empire. Ce fut lui qui donna les instructions pour le voyage de M. Klaproth au Caucase, publiées dans la relation de ce voyage. On trouve aussi de lui plusieurs *mémoires* et *lettres* dans le journal publié à Dorpat par M. Messerschmidt, sous le titre de *Dorptsche Beytræge*. Ph. Krug a publié les *Recherches* de Lehrberg *pour éclaircir l'ancienne histoire de Russie,* Pétersbourg, 1816, in-4°. On en peut voir un extrait dans les *Annales encyclopédiques* de 1817.

**LEHWALD** (Jean), général prussien, fut un des lieutenants les plus distingués de Frédéric II. Né en 1685, il entra au service dès l'âge de 15 ans. Il était général-major lors de l'avénement de Frédéric II, en 1740. S'étant signalé à la bataille de Czaslaw, il fut nommé lieutenant général. En 1744, il eut le commandement de la place de Glatz et, dans les années suivantes, il commanda un corps de 6,000 hommes, sous le prince d'Anhalt-Dessau, et se distingua particulièrement à la bataille de Kesseldorff. Nommé feld-maréchal en 1751, il eut le gouvernement de la province de Kœnigsberg qui, dans la campagne de 1755, fut envahie par une armée de 100,000 Russes que commandait Apraxin. Il n'avait que 24,000 hommes à leur opposer, et cependant il ne craignit pas de les attaquer, dans une position formidable, à Jægerndorff. Forcé de se retirer, il fit sa retraite en bon ordre et, après quelques manœuvres habiles, il contraignit les Russes, qu'il suivit jusqu'à Tilsitt, à se retirer derrière le Niémen. L'année suivante, il combattit en Poméranie contre les Suédois, sous les murs de Stralsund où il obtint quelques succès. Le roi lui ayant ensuite donné le gouvernement de Berlin, il fut obligé d'abandonner cette capitale et de se retirer dans Spandau, lorsqu'elle fut envahie par le corps de Lascy en 1760. Bien que parvenu à un âge très-avancé, le feld-maréchal Lehwald ne cessa de combattre qu'à la paix de 1763. Il mourut le 16 novembre 1768.

**LEIBNITZ** (Godefroid-Guillaume, baron de), célèbre philosophe, et le savant le plus universel des temps modernes, né le 3 juillet 1646 à Leipzig, était fils d'un professeur de morale. Il donna de très-bonne heure des preuves du génie qui devait le distinguer. Dès l'âge de 20 ans, il fut nommé docteur en droit, et l'université

d'Alfort lui offrit une chaire. Il préféra se rendre à Nuremberg, ville où étaient réunis beaucoup de savants. Là, il se fit connaître du baron de Boinebourg, chancelier de l'électeur de Mayence, qui, charmé de son mérite, lui recommanda de s'attacher particulièrement à l'étude de l'histoire et de la jurisprudence, et lui procura la place de conseiller du prince de Neubourg. Tout en remplissant les devoirs de cette place, il publia sur le droit, la politique, la théologie et la physique, des ouvrages qui prouvaient qu'il était également propre à se distinguer dans ces sciences diverses. Trois ans après (1672) il se rendit à Paris, où il accompagna comme gouverneur le fils du baron de Boinebourg, et trouva ainsi l'occasion d'entrer en relation avec les savants les plus distingués. L'Académie des sciences lui offrit une place dans son sein; mais la différence de religion ne lui permit pas de l'accepter. De Paris, il se rendit à Londres, où l'on s'empressa de l'admettre dans la Société royale. Après la mort de l'électeur de Mayence et du baron de Boinebourg, Leibnitz, nommé conseiller aulique par le duc de Brunswick-Lunebourg (1676), témoigna sa reconnaissance envers ce nouveau protecteur par son *Traité sur le droit de souveraineté et d'ambassade*. Le fils de ce prince ayant chargé Leibnitz en 1679 d'écrire l'histoire de la maison de Brunswick, il parcourut l'Allemagne et l'Italie pour rassembler les documents qui lui étaient nécessaires, et ne tarda pas à publier plusieurs savants écrits d'histoire et de droit politique, fruits de ses recherches. En 1692, il prit part au projet de réunion des catholiques et des protestants, et eut à ce sujet une correspondance active avec Bossuet; mais ses efforts furent sans résultat. La réputation de Leibnitz se répandant de plus en plus en Europe, le roi de Prusse l'appela à sa cour en 1700 pour créer à Berlin une académie dont il le nomma président: on sait quels services a rendus depuis cette illustre société. Il reçut également des distinctions flatteuses et des pensions considérables de Pierre le Grand et de l'empereur Charles VI. Il passa les dernières années de sa vie à Hanovre, et y mourut en 1716. Leibnitz embrassa toutes les sciences, et cultiva même plusieurs branches de la littérature. Il se distingua à la fois dans la théologie, la philosophie, l'histoire, le droit, la philologie, les sciences naturelles et les mathématiques; on peut surtout considérer en lui le philosophe, le publiciste et le mathématicien. Comme philosophe, il se crut appelé à réformer le système de Descartes, dont il combattit les principaux dogmes. Il imagina celui des *monades*, êtres simples et indestructibles, doués tous d'une activité innée, quoique avec des propriétés différentes: leurs diverses combinaisons donnent naissance à tous les êtres naturels, soit corporels, soit spirituels; ils forment une chaîne infinie depuis les êtres les plus grossiers jusqu'aux plus parfaits. Pour expliquer l'union de l'âme et du corps, et les apparences de leur action réciproque, il eut recours à la singulière supposition de l'*harmonie préétablie*, enseignant que l'âme et le corps ne font que se développer parallèlement, sans agir réellement l'un sur l'autre. En psychologie, il attaqua les raisonnements de Locke contre les idées innées, et prétendit que l'âme possédait en elle-même toutes les idées, mais confuses et enveloppées comme la statue dans le bloc de marbre. Il conçut l'idée d'une langue universelle qui devait être pour toutes les sciences ce que les signes de l'algèbre sont pour les mathématiques; mais il mourut sans en avoir rien exécuté; il s'occupa beaucoup aussi de théologie, soit naturelle, soit révélée, et dans sa *Théodicée*, appliquant avec rigueur le principe de la *raison suffisante*, il fut conduit à professer l'optimisme universel, et à prétendre que ce monde est le meilleur des mondes possibles: il eut à ce sujet de vives contestations avec Bayle et Clarke. Comme jurisconsulte et publiciste, on lui doit d'avoir introduit dès l'année 1667 une nouvelle méthode d'enseignement du droit, qui ne tarda pas à opérer une révolution dans les écoles d'Allemagne, et d'avoir presque fondé le droit diplomatique de l'Europe. Comme mathématicien, il fit faire de grands pas à la science; mais il eut la singulière fatalité de faire par ses propres forces plusieurs découvertes que d'autres avaient déjà faites avant lui ou faisaient en même temps dans d'autres pays; ce qui donna l'occasion de l'accuser de plagiat. C'est ainsi qu'il paraît avoir trouvé le *calcul différentiel* à peu près en même temps que Newton. Les principaux ouvrages de Leibnitz sont, pour l'histoire et le droit: *Script. rerum Brunswic.*, 3 vol. in-fol., Hanovre, 1707, 1711; *Codex juris gentium diplomaticus*, ibid., 1693, 2 vol. in-fol.; *De jure suprematûs ac legationis principum Germaniæ*, 1687, in-12; *Accessiones histor.*, Leipzig, 1698, 1700, 2 vol. in-4°; *De origine Francorum*, Hanovre, 1715, in-8°; pour la philosophie: *Essai de Théodicée*, Amsterdam, 1716 et 1734; *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, 1684; *De primæ philosophiæ emendatione*, 1694; *Principia philosophica*; *De arte combinatoria*; pour les mathématiques et la physique: *Theoria motûs abstracti et motûs concreti* (contre Descartes); *Règles du calcul différentiel*, dans les *Acta erudit.* de Leipzig (1684); *Protogæa, ou Théorie de la formation de la terre*. Plusieurs de ses écrits les plus importants furent publiés dans des recueils périodiques, surtout dans les *Acta eruditor.* et les *Mémoires* de l'Académie de Berlin. Il entretenait aussi une correspondance extrêmement étendue, et ses lettres forment des recueils très-considérables. Les ouvrages de Leibnitz se trouvent dans deux collections, l'une publiée par L. Dutens, *Go.-Gul. Leibnitii opera omnia*, Genève, 1768, 6 vol. in-4°; l'autre publiée à Amsterdam par Rud. Éric Raspe: *OEuvres philosophiques de Leibnitz, tirées de ses manuscrits*, 1766. On doit à l'abbé Émery: *Pensées de Leibnitz sur la religion et la morale, précédées d'un discours sur sa vie*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°: cet ouvrage avait déjà paru sous le titre de l'*Esprit de Leibnitz*, Lyon, 1772, 2 vol. in-12.

**LEIBNITZ** (Frédéric), père du précédent, naquit au bourg d'Altenberg, en Misnie, le 24 novembre 1597, fut reçu maître en philosophie à l'université de Leipzig, en 1662, et devint successivement actuaire, premier curateur du grand collége des princes, assesseur de la faculté de philosophie et enfin professeur de morale à la même université. Il mourut le 5 septembre 1652. On connaît de lui quelques dissertations et opuscules académiques en latin.

**LEIBNITZ** (Jean-Jacques), théologien protestant et bibliothécaire de la ville de Nuremberg, était né à Risselbach. Après avoir exercé les fonctions de diacre à Alt-

dorf, et de pasteur à l'église de St.-Jacques à Nuremberg, il devint premier prédicateur de celle de Saint-Sebald, et mourut le 1er mai 1683. On a de lui : *Memorabilia inclitæ bibliothecæ Norimbergensis*, Nuremberg, Endter, 1674, in-4°, figures.

**LEICESTER.** *Voyez* **DUDLEY**, **MONTFORT** et **ALGERNON SIDNEY**.

**LEICH** (Jean-Henri), savant philologue, né à Leipzig en 1720, mort professeur extraordinaire en philosophie à l'université de cette ville, le 10 mai 1750, a publié plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De origine et incrementis typogr. lipsiensis liber singularis* (Leipzig, 1740), in-4°; *De Diptychis veterum et de Diptycho Em. Quirini cardinalis diatriba*, 1743, in 4°; *Sepulcralia carmina ex Anthologiâ MSs. græc. epigram. selecta cum versione latinâ et notis*, 1745, in-4°.

**LEIDRADE**, 46e archevêque de Lyon, né à Nuremberg vers 736, mort en 816 dans l'abbaye de Soissons, fut un des *missi dominici* de Charlemagne, c'est-à-dire, un des personnages que ce souverain envoyait dans les différentes parties de son vaste empire pour écouter les plaintes du peuple, et s'assurer de l'exacte administration de la justice. Ce prélat combattit avec succès les doctrines de Félix et d'Élipand de Tolède, et fonda deux écoles dans son église métropolitaine. On a de lui 4 *Lettres* et *Liber de sacramento baptismi, ad Karolum Magnum imperatorem*, dans les *Analectes* de Mabillon.

**LEIGH** (Édouard), écrivain anglais, né à Shawell, dans le comté de Leicester, le 24 mars 1602, mort à Rushall dans le Staffordshire, le 2 juin 1671, acquit, quoique laïque, une telle connaissance des matières théologiques, qu'il fut admis dans une congrégation d'ecclésiastiques, et n'en fut pas un des membres les moins remarquables. Il commanda un régiment dans les troupes du parlement, où il siégeait comme représentant du bourg de Stafford. Mais, ayant osé dire que les concessions offertes par le roi lui paraissaient acceptables, il fut chassé du parlement, et ne s'occupa plus que de la composition d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Select. and choice observat. concerning the twelve Cæsars*, Oxford, 1635, in-8°, réimprimé en 1657, 1664 et 1670, sous le titre de : *Analecta Cæsarum romanorum ; Critica sacra, or the Hebrews words of the Old and the greek of the New Testament*, Londres, 1639 et 1646, in-fol., réimprimé depuis en 2 vol.; *Choix de proverbes français*, ibid., 1657 et 1664, in-4°; *Choice observations on all the kings of England from the Saxons in the death of Charles the first*, ibid., 1662, in-8°, etc.

**LEIGH** (Charles), naturaliste, naquit vers 1650, dans le Lancashire. Après avoir pratiqué la médecine avec succès dans différentes villes de ce comté, il vint à Londres et fut admis à la Société royale en 1684. Leigh mourut vers 1710. Outre plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques*, dont un sur le *natron d'Égypte*, XIV, 609, on connaît de lui : *Phtisiologia lancastriensis, cum tentamine philosophico de mineralibus aquis in eodem comitatu*, Londres, 1694, in-8°; *Exercitationes quinque de aquis mineralibus, thermis calidis*, etc., ibid., 1697, in-8°; *The natural history of Lancashire, Cheshire. and the Peak in Derbyshire, with an account of the antiquities*, Oxford. 1700; *History of Virginia*, Londres, 1705, in-12.

**LEIGHTON** (Alexandre), théologien, né à Édimbourg en 1568, était professeur de philosophie morale à l'université de cette ville, lorsqu'il fut arrêté comme ayant attaqué l'autorité royale et l'Église rétablie. Traduit devant la chambre étoilée, et condamné à une détention perpétuelle, à être fouetté, à avoir le nez fendu et les oreilles coupées, Leighton parvint d'abord à s'échapper, fut repris, et subit sa sentence en 1630. Après 11 ans de prison, il fut amnistié en 1640 par décret du long parlement, et nommé gardien du palais Lambeth, dont on avait fait une prison d'État. Il y mourut en 1644. Les ouvrages qui avaient provoqué sa mise en jugement sont : *Défense de Sion* (*Sion's plea*), et *Miroir de la guerre sainte*.

**LEIGHTON** (Robert), prélat anglican, fils du précédent, naquit en 1613, à Londres, et fit ses études dans l'université d'Édimbourg. On le retrouve, en 1643, ministre presbytérien d'une paroisse voisine d'Édimbourg. La place de principal de l'université se trouvant vacante, les magistrats de la ville s'empressèrent de la lui offrir, et il la remplit dignement pendant 10 années. Il s'était, à cette époque, séparé des presbytériens pour se rallier aux épiscopaux ; et lorsque, après la restauration, le roi Charles II résolut d'établir l'épiscopat en Écosse, Leigthon fut appelé à un évêché, celui de Dunblane. En 1672, il fut promu à l'archevêché de Glascow, donna sa démission en 1674, et se retira auprès de sa sœur, à Broadhurst en Sussex. Il mourut le 1er février 1684. Les ouvrages qu'il a publiés, et qui ont joui d'une grande popularité, ne l'ont pas entièrement perdue. Quelques-uns, entre autres un *Commentaire sur la première Épître de saint Pierre*, 1693, in-4°, ont été souvent réimprimés. Un volume de ses sermons parut en 1692, in-8°; un 2e, enrichi d'autres écrits, en 1758. L'édition la plus complète de ses ouvrages est celle qui a paru en 1808, 6 volumes in-8°, avec une *Vie* de l'auteur par le révérend G. Jerment. On a publié en 1825 : *Aids to reflection*, etc. *Aide pour la réflexion, en une suite d'aphorismes prudentiaux, moraux et spirituels, extraits principalement des ouvrages de l'archevêque de Leighton*, avec des notes et des remarques, par S. T. Coleridge.

**LEINSTER** (Guillaume-Robert FITZ-GERALD, 2e duc de), naquit en Irlande, en 1749, d'une des plus illustres familles de ce pays. Après avoir reçu une bonne éducation à l'école d'Eton et à l'université de Cambridge, le duc de Leinster, alors marquis de Kildare, alla visiter les cours les plus polies de l'Europe et s'arrêta surtout en Italie, où son amour pour les arts le retint quelques années. Pendant son séjour dans ce pays, et lors de l'élection générale qui eut lieu en 1768, par suite de la dissolution du parlement perpétuel d'Irlande, les francs tenanciers de Dublin le portèrent comme leur candidat, et il fut nommé député. En 1776, la mort de son père lui ouvrit l'entrée de la chambre des pairs et lui donna le titre de duc de Leinster. Durant la guerre d'Amérique, les commerçants de Dublin, craignant une descente en Irlande, levèrent un corps de volontaires dont le duc de Leinster fut élu, à l'unanimité, colonel. En 1779, il fut nommé inspecteur général de toutes les milices de Dublin et des

contrées environnantes. L'esprit de patriotisme de quelques volontaires, dégénérant bientôt en une licence qui menaçait de se changer en sédition, le duc de Leinster crut devoir s'élever avec force dans la chambre des pairs, contre ces symptômes alarmants; ce qui mécontenta tellement plusieurs des individus du corps des volontaires, qu'ils firent scission et formèrent entre eux un nouveau corps sous le nom de *volontaires indépendants de Dublin*. Depuis cette époque, la popularité du duc de Leinster diminua progressivement, et il fut enfin obligé de résigner sa place d'inspecteur général. Quelques années après, il fut nommé maître des rôles d'Irlande, et, sous l'administration du comte Fitz-William, clerc de la couronne et du trésor. Lorsque l'importante question de la régence fut discutée en 1789, le duc de Leinster soutint, sans aucune restriction, les droits du prince de Galles et fit partie de la députation des pairs irlandais qui apportèrent une adresse dans ce sens à S. A. R. Le duc de Leinster qui possédait une fortune considérable, et disposait de 8 votes à la chambre des communes, fit bâtir en 1795, dans le comté de Kildare auprès de Carton, lieu de sa résidence, la jolie ville de Maynooth, et, quoique protestant, fit don d'un vaste terrain pour l'établissement d'un séminaire destiné à l'éducation des jeunes catholiques romains, qu'on était auparavant obligé d'envoyer dans les pays étrangers. Vers la fin de sa vie, le duc de Leinster, qui résidait presque toujours dans ses terres, employait une partie de ses immenses revenus au soulagement des malheureux. Il mourut le 20 octobre 1805.

**LEISEWITZ** (Jean-Antoine),* né à Hanovre, le 9 mai 1752, remplit plusieurs places importantes dans le pays de Brunswick, et mourut le 10 septembre 1806. On a de lui *Jules de Tarente*, tragédie, Leipzig, 1776.

**LEISMAN** (Jean-Antoine), peintre, né à Salzbourg, en 1604, s'appliqua d'abord à l'étude des sciences, et devint habile dans les mathématiques; mais son penchant pour les arts l'emporta. Il peignit d'abord le paysage, la marine et l'architecture. Bientôt il se hasarda à enrichir ses tableaux de petites figures. Sa réputation se répandit dans toute l'Allemagne, et il fut accablé de demandes; mais voulant voir l'Italie, il se rendit à Venise, où il obtint les mêmes succès que dans sa patrie. Il enrichit de ses tableaux la plupart des galeries de Venise, de Vérone et des autres villes de la république. Pendant son séjour à Venise, Leisman se lia de la plus étroite amitié avec Mathieu Brisighella. Cet ami avait un fils qu'il adopta, dont il fit son héritier, et auquel il donna son nom. Ce fils adoptif, après avoir pris ses leçons, se rendit célèbre à son tour, comme peintre de paysage, de marine et d'architecture, sous le nom de *Charles* Leisman. Antoine le mena à Salzbourg, sa ville natale, où il le fit connaître à sa famille; puis ils revinrent tous les deux à Rome, après avoir visité les villes les plus renommées de l'Italie, laissant, dans chacune, des preuves de leurs talents. De là, ils retournèrent à Venise, où Antoine continua de se livrer à son art jusqu'en 1698, époque à laquelle il mourut.

**LEISSÈGUES** (Corentin-Urbain-Jacques-Bertrand de), vice-amiral, né le 29 août 1758 à Hanvec (Finistère), entra dans la marine en 1778 comme volontaire, servit sur la frégate *la Nymphe* dans l'escadre qui s'empara du Sénégal, de Gambie, de Sierra-Léone. Lieutenant de frégate en 1780, il fit une croisière dans la Manche sur *la Magicienne*, monta ensuite le vaisseau *le Sphinx*, fit, sous les ordres du bailli de Suffren, les campagnes de 1781-1784, prit part à 6 combats, et fut blessé assez grièvement à la tête. Lieutenant de vaisseau en 1792, il commanda le brick *le Furet* sur les côtes de Terre-Neuve. Promu au grade de capitaine en 1793, il fut chargé de porter aux îles du Vent les commissaires de la Convention, reprit la Guadeloupe aux Anglais, fut nommé contre-amiral (16 novembre), et continua de commander les forces navales dans cette île jusqu'à son retour en 1798. En 1802 il visita les ports des États barbaresques; à Alger et à Tunis, il obtint toutes les satisfactions exigées par le gouvernement, délivra beaucoup d'esclaves, et reçut des présents pour le premier consul. De retour à Toulon, il transporta à Constantinople le maréchal Brune, ambassadeur auprès de la Porte. La guerre s'étant rallumée avec l'Angleterre, il parcourut les côtes de la Manche pour réunir les bâtiments destinés à une des escadres de l'armée aux ordres de Gantheaume. En 1805, il commanda l'escadre qui devait porter des renforts à St.-Domingue. A la hauteur des Açores, elle éprouva un coup de vent qui l'endommagea gravement, et, près de St.-Domingue, elle eut à subir un combat long et opiniâtre contre une flotte beaucoup plus nombreuse. Plusieurs vaisseaux furent pris; *l'Impérial*, que montait Leissègues, était dans un état désespéré lorsqu'il le fit échouer plutôt que de se rendre. Après un séjour de 6 mois à St.-Domingue, il s'embarqua sur un vaisseau américain, et arriva à Bordeaux (septembre 1806). En 1809, chargé de la défense de Venise par mer, il réussit dans cette opération difficile, et revint à Paris en 1811. Alors Napoléon lui donna le commandement des forces navales dans les îles Ioniennes; arrivé à Corfou, il pourvut à l'approvisionnement de ces îles, et ne retourna en France qu'en 1814. Il fut mis à la retraite en 1816, et mourut à Paris le 26 mars 1832.

**LEITH**, surnommé *Aboul Hareth*, célèbre docteur musulman, né dans les dernières années du 1er siècle de l'hégire à Kalkaschinda, ville de la basse Égypte, d'une famille originaire d'Ispahan, mort l'an 175 de l'hégire (791 de J. C.), fut cadi du Caire. Son tombeau est un de ceux où les fidèles vont en pèlerinage. Les docteurs égyptiens le regardent comme leur iman dans les matières de jurisprudence, et son autorité fait foi en fait de tradition.

**LEITZ.** *Voyez* **YACOUB.**

**LEJARS** (Louis), secrétaire de la chambre du roi Henri III, était de la même famille que mademoiselle de Gournay, si connue par son attachement pour Montaigne. Il cultivait la littérature, et comptait parmi ses amis Ronsard et Dorat, qui jouissaient tous les deux, à cette époque, d'une très-grande réputation. Lejars est auteur de *Lucelle*, tragédie en prose, *disposée d'actes et de scènes suivant les Grecs et les Latins*, Paris, 1576, in-8o.

**LEJAY** (Claude), en latin *Jaius*, jésuite, né dans le diocèse de Genève au commencement du 16e siècle, mort à Vienne en Autriche le 6 août 1552, fut des 8 premiers disciples de saint Ignace, et l'un de ceux qui, par leur caractère et leurs lumières, firent le plus d'honneur à la

société naissante. Il avait composé de nombreux écrits, dont on n'a publié que le *Speculum præsulis, ex sacrâ Scripturâ , canonum et doctorum verbis depromptum,* Ingolstadt, 1615, in-4°, et dans le tome XVIIe des *OEuvres du P. Grester.*

**LEJAY** (Guy-Michel), avocat au parlement, né à Paris en 1588, mort doyen de Vezelay le 10 juillet 1674, a bien mérité du monde savant par la *Bible polyglotte,* dont il est l'éditeur. L'entreprise touchait à sa fin, lorsque le cardinal de Richelieu, jaloux que cet important ouvrage portât son nom, lui offrit de lui rembourser tous les frais et de l'indemniser; mais Lejay préféra sacrifier 300,000 fr. et 17 ans de travail, plutôt que de céder à un autre la gloire qu'il avait si chèrement acquise. Cette bible, dont l'impression est admirable quoique fautive, forme 9 t. en 10 vol. Elle fut terminée en 1645, et renferme sept langues : l'hébreu, le samaritain, le chaldéen, le grec, le syriaque, le latin et l'arabe.

**LEJAY** (Gabriel-François), jésuite, né à Paris en 1657, mort le 21 février 1734, préfet de la congrégation établie au collége de Louis le Grand, y avait professé la rhétorique avec succès pendant 19 ans. Voltaire fut un de ses élèves. Ses ouvrages les plus remarquables sont : une traduction des *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse,* avec des notes historiques, critiques et géographiques, Paris, 1723, 2 vol. in-4°, et la *Bibliotheca rhetorum,* ibidem, 1725, 2 vol. in-4°; Ingolstadt, 1765, 3 vol. in-8°; Paris, 1809-1813, 3 vol. in-8°, édition revue par Amar du Rivier.

**LEJEUNE** (Paul), jésuite, missionnaire pendant 17 ans dans le Canada, mort en France le 7 août 1664, âgé de 72 ans, a donné : *Briève Relation du voyage de la Nouvelle-France,* Paris, 1632, in-8° ; *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France depuis l'an* 1634 *jusqu'en l'an* 1639, Paris, 1635-1640, 7 vol. in-8°.

**LEJEUNE** (Jean), prêtre de l'Oratoire, né en 1592 à Poligny, fils d'un conseiller au parlement de Dôle, mort le 19 août 1672, avait un talent particulier pour la prédication, et l'exerçait de préférence dans les campagnes; son zèle se reproduisait sous toutes les formes pour détruire les abus et les vices. Il perdit la vue en 1635 en prêchant le carême à Rouen ; mais cet accident ne lui fit pas suspendre ses travaux apostoliques, et il consacra les 20 dernières années de sa vie à faire des missions dans le diocèse de Limoges. On a de lui des *Sermons* imprimés à Toulouse, 1662 et années suivantes, 10 vol. in 8° ; on en a traduit quelques-uns en latin, Mayence, 1667, in-4°. La meilleure édition des *Sermons* du P. Lejeune a été publiée à Lyon sous ce titre : *le Missionnaire de l'Oratoire,* 1825-1827, 15 vol. in-8°.

**LEJEUNE** (Simon P.), député du département de l'Indre à la Convention nationale, vota la mort de Louis XVI, sans sursis et sans appel au peuple. Ardent montagnard, non-seulement il approuva la proscription des girondins au 31 mai, mais il proposa encore la mise hors la loi de tous ceux qui prendraient la défense des proscrits. Envoyé en mission dans le département de l'Aisne, il fit exécuter avec rigueur la loi du 17 septembre contre les nobles. Il mit la même sévérité dans le département de l'Oise, où il fut envoyé comme commissaire pour faire exécuter la loi sur les subsistances. Poursuivi après le 9 thermidor comme un des représentants du peuple les plus sanguinaires, il fut accusé par le district de Besançon d'avoir fait périr un grand nombre de citoyens de cette ville. Il fut décrété d'accusation le 1er juin 1795 ; la loi du 4 brumaire mit fin aux poursuites, et lui rendit la liberté; il rentra dès lors dans l'obscurité, fut exilé en vertu de la loi du 12 janvier 1816, et se réfugia à Bruxelles, où il concourut à la rédaction du journal *le Libéral.* Obligé de quitter cette ville, il se réfugia en Allemagne, et mourut vers 1820.

**LEJEUNE** (Jean-Nicolas), ingénieur expert du cadastre, né vers 1750, et mort à Metz le 1er février 1826, a inséré dans les mémoires de la société des Antiquaires de France, dont il était correspondant, une *Notice sur les voies romaines du département de la Moselle;* une *Notice sur les antiquités du département de la Meurthe.*

**LEJEUNE** (Taliguy), modeste maître d'école du bourg de Plabennec, où il est mort le 9 avril 1811, est auteur de différents ouvrages propres à faciliter aux paysans bas-bretons l'intelligence de la langue française. Il ne faut pas le confondre avec un autre Lejeune, de l'Académie celtique, mort, en 1807, recteur de Plougouln. On doit à ce dernier des cantiques bretons, *Canticou spirituel,* qui se chantent journellement dans les églises de la basse Bretagne.

**LEJUSTE** (Jean et Juste), frères, sculpteurs, nés à Tours, vers la fin du 15e siècle, acquirent de bonne heure une grande réputation dans leur art, et travaillèrent toujours en commun. Jean passait pour le plus habile, et ce fut à lui nominativement que François Ier confia l'exécution du tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne, que l'on admire dans une des chapelles latérales, à gauche de la nef, dans l'église de Saint-Denis. Ce monument avait subi bien des mutilations pendant l'anarchie révolutionnaire ; mais postérieurement tout a été réparé par les soins d'Alexandre Lenoir. Jean mourut en 1533 ou 1534. On croit que son frère lui survécut encore 15 à 16 ans, et qu'il ne mourut que vers 1550.

**LEKAIN** (Henri-Louis), comédien, né à Paris, le 14 avril 1728, fils d'un orfévre qui, le destinant au même état, dirigea ses premiers essais. A l'âge de 16 ans, il était recherché pour la perfection de son travail. Son père le faisait étudier au collége Mazarin, où, à la fin de l'année classique, les écoliers représentaient une pièce dramatique; ce qui occasionnait quelque dépense aux parents de ceux qui y figuraient. Ce motif empêcha Lekain d'être au nombre des acteurs; mais il trouvait moyen d'assister aux répétitions, et même d'y avoir un emploi, dont il s'acquittait avec beaucoup d'intelligence; c'était celui de souffleur. Après la classe, les jeunes acteurs s'arrachaient Lekain pour répéter leurs rôles avec lui. Quand il rentrait dans son atelier, souvent, au milieu de son travail il se mettait à déclamer quelques tirades de tragédie. La plus grande satisfaction que pouvait lui donner son père, était de le laisser aller le dimanche à la Comédie française; c'était-là son unique divertissement. A la paix de 1748, les plaisirs de tout genre se ranimant à Paris, des jeunes gens s'étaient associés pour jouer la comédie chez eux. Deux de ces sociétés se faisaient alors remarquer : il vint dans l'idée à Lekain d'en former une troisième; et il ne tarda point à fonder un théâtre à l'hô-

tel de Jabach, rue Saint-Méry, où il joua la comédie avec quelques jeunes amis. Bientôt après son début, sa troupe balança la réputation des deux autres, et finit même par l'emporter. Ces amusements de société réussirent au point que les *comédiens français* en prirent de l'ombrage, et qu'ils en demandèrent l'interdiction, qu'on leur accorda. Mais cette interdiction fut bientôt levée ; et Lekain, transporté de la préférence qu'obtint sa petite troupe, autant que des applaudissements qu'il recevait personnellement, redoubla de zèle, et se passionna de plus en plus pour ce genre d'amusement. Son talent se fortifia par l'exercice ; et ce fut alors qu'Arnaud-Baculard, voulant juger de l'effet de sa comédie du *Mauvais Riche,* engagea le jeune acteur et ses compagnons à la jouer. Arnaud, élève et protégé de Voltaire, avait invité son maître à voir cette représentation. Ce dernier, au premier coup d'œil, découvrit dans Lekain le germe d'un grand talent. Après avoir vivement tenté de le détourner de la carrière du théâtre, Voltaire reconnaissant sa vocation, le prit chez lui, et lui fit construire un théâtre où il put jouer la tragédie et la comédie. Avant de quitter Paris, Voltaire, qui allait se rendre à Berlin, sollicita pour Lekain un ordre de début à la Comédie française; et ce début eut lieu en septembre 1750. Son premier rôle fut celui de Titus dans le *Brutus* de son protecteur, et le dernier où il ait paru celui de Vendôme dans *Adelaïde Duguesclin.* Ainsi c'est par deux ouvrages de Voltaire qu'il commença et qu'il termina sa carrière théâtrale. Jugé d'abord peu favorablement à Paris, il fut plus heureux à la cour. « Il m'a fait pleurer, dit Louis XV, moi qui ne pleure guère.» Ce mot fut l'ordre de réception. Depuis ce moment Lekain, qui comprenait toutes les difficultés comme toute l'étendue de son art, se livra avec ardeur à des études continuelles, et chaque année fut marquée par de nouveaux progrès. Il finit par obtenir au plus haut degré la bienveillance du public, et les plus illustres de ses successeurs ne paraissent point avoir éclipsé sa renommée. Lekain mourut en 1778, le 8 février, jour même où Voltaire revenait à Paris après 30 ans d'absence : cette circonstance fut remarquée et méritait de l'être. Son fils aîné a publié : *Mémoires de H. L. Lekain, suivis d'une correspondance de Voltaire, Garrick, Colardeau, Lebrun,* etc., Paris, 1801, in-8°, réimprimés en 1826 dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique,* précédés de *Réflexions sur Lekain et sur l'art théâtral,* par Talma. On a publié en 1816 : *Lekain dans sa jeunesse, ou Détails historiques de ses premières années, écrits par lui-même,* in-8° : cet opuscule ne se trouve pas dans la nouvelle édition des *Mémoires.*

**LELAÉ** (Claude-Marie), avocat et poète bas breton, né 8 avril 1745 à Lannilis, près de Brest, mort juge au tribunal de Landernau le 11 juin 1791, a composé plusieurs ouvrages remarquables par le style et la gaîté, entre autres une paraphrase du poëme intitulé *Michel-Morin.* A certains égards, il est tout à la fois le Scarron, le Vadé, le Piron, et pour ainsi dire le Boileau de la basse Bretagne ; mais il est à regretter qu'il ait écrit dans un idiome à peine connu aujourd'hui dans une partie de cette province.

**LELAND** (Jean), antiquaire, né à Londres au commencement du 16e siècle, fit ses études à Cambridge et à Oxford, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint à la place de chapelain de Henri VIII, qui créa pour lui la charge d'antiquaire de la couronne. Il abandonna la religion romaine pour plaire à son puissant protecteur, et, deux ans après son abjuration, mourut à Londres le 18 avril 1552, dans un état complet d'aliénation. Leland, indépendamment de ses vastes connaissances en antiquités et dans les langues, était encore orateur et poète. On a de lui : *Principum ac illustrium aliquot et eruditorum in Angliâ virorum œconomia, trophæa, genethliaca et epithalamia,* Londres, 1589, in-4°; *Commentaria de scriptoribus britannicis,* Oxford, 1709, 2 vol. in-8°; *Itinerary of England,* 1710, 9 vol. in-8°; *Collectanea de rebus britannicis,* 1715, 6 vol. in-8°; ces trois derniers ouvrages ont été publiés par Hearne. Leland a laissé des manuscrits conservés dans la bibliothèque Bodléienne.

**LELAND** (Jean), ministre presbytérien, né à Wigan, dans le comté de Lancaster, en 1691, mort le 16 janvier 1766, s'est fait la réputation d'un des plus zélés défenseurs de la religion chrétienne par des écrits remplis de savoir, de sagesse et de modération. Le plus important, intitulé : *the Divine authority of the Old and New Testament asserted against the unjust aspersions; Advantage and necessity of the christian revelation,* etc., 1760, 2 vol. in-4°, a été traduit en français sous le titre de : *Nouvelle démonstration évangélique,* 1768, 4 vol. in-12.

**LELAND** (Thomas), historien, né à Dublin en 1722, mort en 1782, outre une traduction anglaise des *Harangues de Démosthène,* 1756-70, 3 vol. in-4°, a publié : *Histoire de Philippe, père d'Alexandre le Grand, et de son règne,* Dublin, 1758, 2 vol. in 4°; 1806, 2 vol. in-8°; *Histoire d'Irlande, depuis l'invasion de Henri II,* etc., ibid., 1773, 3 vol. in-4°; traduite en français par Eidous, 1779, 7 vol. in-12; *Dissertation sur les principes de l'éloquence nouvellement attaquée par Warburton,* 1764, in-4°, et quelques autres écrits moins importants.

**LELARGE** (Alain), chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Geneviève, naquit à Saint-Malo le 13 février 1639. Après avoir professé la théologie à Paris, à l'abbaye de Sainte-Geneviève, il fut fait prieur de celle de Chàge, à Meaux, dans le temps où Bossuet était évêque de cette ville. Il fut ensuite successivement prieur de Saint-Jacques de Montfort, en Bretagne ; de Beaulieu-lès-le-Mans, de Blois, et de Sainte-Geneviève, à Paris. Enfin, il fut fait visiteur de la province de Champagne, et abbé de Notre-Dame du Val-des Écoliers, à Liége. Il mourut à l'abbaye de Saint-Denis de Reims, le 29 juin 1705. Il a publié : *De Canonicorum ordine disquisitiones,* Paris, 1697, in-4°.

**LELEVEL** (Henri), né en 1665 à Alençon, entra en 1677 dans la congrégation de l'Oratoire, d'où il sortit, au bout de quelques années, pour être gouverneur du duc de Saint-Simon. Il avait fait une étude particulière de la philosophie du P. Mallebranche, dont il donna des leçons à Paris. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages, qui ont tous pour objet de défendre la doctrine de son maître : la *Vraie et la fausse métaphysique,* où l'on réfute les sentiments de Régis, avec plusieurs dissertations, etc., Rotterdam, 1694, in-12 ; le *Discernement de la vraie et de la fausse morale,* où l'on fait voir

le faux des Offices de Cicéron, Paris, 1695, in-12; *Conférences sur l'ordre naturel et sur l'histoire*, Paris, 1698; *Entretiens sur l'histoire de l'univers, jusqu'à Charlemagne*, 1690; *Entretiens sur ce qui forme l'honnête homme et le savant; la Philosophie moderne*, par demandes et par réponses, etc.

**LÉLIEN.** *Voyez* LÆLIANUS.

**LELIÈVRE** (Jean), abbé de Saint-Ferréol et chanoine de Vienne, a publié une *Histoire de l'antiquité et saincteté de la cité de Vienne en la Gaule Celtique*, Vienne, 1625, in-4°.

**LELIÈVRE** (Claude-Hugues), savant minéralogiste, né le 28 juin 1752 à Paris, étudia dans sa jeunesse la médecine à Strasbourg; mais il y renonça bientôt pour se livrer exclusivement à la science vers laquelle il se sentait entraîné. Admis à l'école des mines établie par Lesage sous Louis XVI, il en sortit avec le titre d'ingénieur, devint inspecteur en 1790, puis inspecteur général en 1804. Nommé par Napoléon, en 1810, pour organiser le service des mines à l'île d'Elbe, il y découvrit une nouvelle substance, à laquelle les minéralogistes allemands ont, en son honneur, donné le nom de *liévrite*. De retour de cette mission, il prit, peu de temps après, sa retraite, et, conservant le titre de vice-président du conseil des mines, alla habiter près de Sèvres, où il continua tant qu'il le put ses expériences. Il mourut à Paris le 19 octobre 1835. On doit à ce savant divers mémoires d'une haute importance, *Sur le feldspath de Sibérie et l'existence de la potasse dans cette pierre; sur le lépidolithe; sur le cuivre arseniaté en lames; sur l'émeraude découverte en France*, etc.

**LELIÈVRE** (Pierre-Étienne-Gabriel, dit CHEVALLIER), né à Madrid en 1785, vint en France à l'âge de 18 ans, et fut placé à la Banque, où il signala son adresse et sa perversité par la contrefaçon d'un grand nombre de billets faux. Surpris en flagrant délit, il fut arrêté et mis à la disposition de Fouché, alors ministre de la police générale, qui consentit à assoupir l'affaire sous la condition qu'il serait enrôlé dans un bataillon colonial. Lelièvre y fit connaissance de la veuve d'un officier hollandais, nommé Débira, jeune femme remarquable par sa beauté. Après avoir vécu plusieurs mois avec elle à Anvers, dans la plus étroite intimité, il déserta ses drapeaux et se rendit à Lyon, en 1811, à l'aide des papiers d'un nommé *Pierre-Claude Chevallier*, que le hasard lui avait procurés. M. de Bondy, alors préfet du Rhône, l'admit dans ses bureaux, et sa maîtresse ne tarda pas à le rejoindre. Au bout de quelque temps, la santé de cette femme s'altéra presque subitement, et une inflammation du bas-ventre, dont il fut impossible d'assigner les causes la conduisit en trois jours au tombeau. Huit mois après, Lelièvre épousa la demoiselle Desgranges, malgré l'opposition de la tante de cette jeune personne, à laquelle la mort peu naturelle de la veuve Débira avait inspiré quelques soupçons. Il en eut une fille qui périt dans les convulsions; sa mère ne lui survécut que vingt-trois jours. Avant l'expiration de son année de veuvage, il épousa la demoiselle Marguerite Pizard, qui, treize mois après, mourut dans les mêmes convulsions que les deux premières femmes. Elle avait donné le jour à un fils. Neuf mois après sa mort, Lelièvre contracta un troisième mariage avec la demoiselle Marie Riquet. Elle ne tarda pas à devenir mère. Son accouchement fut douloureux; cependant, elle paraissait hors de danger, quand tout à coup elle eut une crise violente accompagnée de vomissements, de dévoiement, et expira dans d'effrayantes convulsions. Lelièvre, qui, à chaque mariage, changeait de quartier et de médecin, épousa en quatrièmes noces la demoiselle Rose Besson, laquelle vraisemblablement ne dut son salut qu'à l'arrestation de son coupable mari. On se rappelle qu'il avait eu un fils de Marguerite Pizard, sa deuxième femme. Au mois d'août 1819, il alla le retirer, sous un prétexte frivole, des mains de sa nourrice, qui habitait le village de Villeurbanne, en promettant de le ramener bientôt. L'enfant disparut. Cependant la famille Pizard réclamait avec force la représentation de cet enfant, sur la position duquel Lelièvre s'obstinait à ne donner aucune lumière. Poussé à bout par ses instances et ses menaces, il se rendit, le 17 juin 1820, à Saint-Rambert, sur les bords de la Saône; et, après avoir passé une partie de la journée avec de jeunes enfants auxquels il distribuait des bonbons, il chargea l'un d'eux sur ses épaules, s'embarqua sur le fleuve, et disparut rapidement dans la direction de Lyon. Le père de l'enfant, averti, s'élança sur-le-champ à sa poursuite, atteignit le ravisseur dans l'une des rues qui avoisinent la place de Bellecour, et le remit entre les mains de la justice. Les débats de cette affaire s'ouvrirent devant la cour d'assises du Rhône, le 11 décembre 1820, et durèrent trois jours. Lelièvre entendit avec sang-froid la sentence qui le condamnait à la peine capitale, et salua sans affectation ses juges. Mais son courage se démentit à l'aspect de l'échafaud, où il fut conduit le 29 janvier 1821. La relation complète du procès de Lelièvre a été publiée à Lyon, 1820, in-8°.

**LELLI** (Jean-Antoine), peintre, né à Rome en 1591, mort le 3 août 1640, élève de Civoli, fut chargé de plusieurs travaux publics qu'il exécuta avec talent. On distingue parmi ses compositions une *Annonciation*, fresque dans l'église de Saint-Mathieu *in Marulanâ*; une *Visitation*, dans le cloître de la Minerve; une figure de la *Force*, plus grande que nature, exécutée avec un soin extrême; une *Vierge et l'enfant Jésus*, dans le chœur de l'église de Sainte-Marie, à Rome.

**LELLI** (Hercule), peintre, architecte, sculpteur et anatomiste célèbre, né à Bologne vers 1700, mort en 1766, s'acquit une grande réputation par les préparations anatomiques en cire qu'il fit pour l'institut de Bologne, et qui consistent en statues et en planches, dans lesquelles il a représenté tout ce qui est relatif à l'anatomie; non moins habile dans la perspective linéaire, il inventa une machine au moyen de laquelle il réduisait et arrêtait avec précision les contours des portraits qu'il voulait graver. On a de lui un ouvrage publié après sa mort sous le titre d'*Anatomia esterna... per uso de' pittori e scultori*, etc., et plusieurs gravures parmi lesquelles on distingue *Agar et Ismaël dans le désert; la Vierge, l'enfant Jésus et saint Joseph; sainte Thérèse en prières*, etc.

**LELLIS** (St. Camille de), né à Baccianico (Abruzze) en 1550, mort le 14 juillet 1614, fut le fondateur de la congrégation des frères réguliers destinés au service des malades et infirmes qui fut confirmée par les papes

Sixte V, Grégoire XIV et Clément VIII. Camille de Lellis fut béatifié par Benoit XVI en 1742. Sa *Vie* a été écrite en italien par Cicatello, un de ses disciples.

**LELLIS** (Charles de), jurisconsulte et poëte napolitain du 17e siècle, a publié plusieurs écrits aujourd'hui oubliés.

**LELONG** (Jacques), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, professa les humanités dans plusieurs colléges, fut bibliothécaire de la maison de la rue St.-Honoré, et mourut le 13 août 1721. Il savait l'hébreu, le chaldéen, le grec, l'espagnol, le portugais, l'anglais, avait des connaissances étendues en mathématiques, en philosophie, et était très-bon bibliographe. On a de lui *Bibliotheca sacra*, réimprimé en 1723, in-fol., par les soins du P. Desmolets; *Bibliothèque historique de la France*, etc., dont la dernière édition a été publiée par Fevret de Fontette, 1768-78, 5 vol. in-fol.; *Discours historiques sur les principales éditions des Bibles polyglottes*, 1713, in-12; *Supplément à l'histoire des dictionnaires hébreux de Wolfius*, dans le *Journal des savants*, janvier 1707. Lelong a publié : *Nouvelle méthode des langues hébraïque et chaldaïque*, 1708, in-8°; et *Nouveau dictionnaire hébraïque*, par le P. Renon, 1709, in-8°; *Histoire des démêlés du pape Boniface VIII avec le roi Philippe le Bel*, par Baillet, 1718, in-12.

**LELORRAIN** (Robert), sculpteur, né à Paris, le 15 novembre 1666, mort le 1er juin 1743, fut élève de Girardin. La chapelle et le parc de Versailles offrent plusieurs morceaux de cet artiste, dont le dessin est un peu maniéré. Il devint recteur de l'Académie royale, et eut pour élèves Lemoine et Pigale.

**LELORRAIN** (Louis-Joseph), peintre et graveur, né à Paris en 1715, mort à Pétersbourg en 1760, n'est connu que par quelques gravures, parmi lesquelles on distingue le *Jugement de Salomon; Esther devant Assuérus; Mort de Cléopâtre; Salomon sacrifiant aux idoles*.

**LELORRAIN**. *V.* **LORRAIN** et **VALLEMONT**.

**LELY** (Pierre van der FAES, dit le chevalier), peintre, né en 1618 à Soest (Westphalie), s'essaya dans le paysage et se fixa au genre du portrait; étant passé en Angleterre, il devint peintre de Charles Ier, et fit le portrait de cet infortuné monarque lorsqu'il était détenu dans la prison de Hampton-Court. Lely reproduisit aussi les traits de Cromwell, devint à la restauration premier peintre du roi Charles II, fut créé chevalier, et mourut à Londres en 1680. Le Musée de Paris possède un portrait d'homme peint par cet artiste, dont on estime le dessin et le coloris, mais auquel on reproche un peu de manière dans les poses et dans les airs de tête. Il avait eu pour maître Grebber, et imita la manière de Vandyck.

**LEMAÇON** (Antoine), secrétaire de la reine Marguerite de Valois, est auteur d'une traduction du *Décaméron* de Boccace, réimprimée plusieurs fois, et dont la plus récente édition est de 1757, in-8°. On lui doit encore les *Amours de Phydie et de Gélasine*, Lyon, 1550, in-8°; une édition des *OEuvres* de Jean Lemaire, in-fol., et une des *OEuvres* de Marot.

**LEMAIGNAN**, gentilhomme poitevin, figura en 1793, parmi les royalistes vendéens, et fut un des membres du conseil supérieur établi à Châtillon-sur-Sèvre. Il signa, en cette qualité, le règlement sur les biens dits nationaux, le 11 juillet 1793; l'ordonnance sur le même objet, du 24 dudit mois, le règlement général du 2 août 1793, sur les assignats républicains, et enfin celui qui était relatif à l'organisation judiciaire du 1er août de la même année. Ayant passé la Loire, il combattit toujours au premier rang, quoique sexagénaire. Au siége de Granville, Lemaignan eut un bras emporté par un boulet de canon, et à la bataille du Mans, il remit ses armes à ses amis qu'il força d'aller de nouveau au combat. Pour lui, il attendit la mort avec résignation.

**LEMAINGRE**. *Voyez* **BOUCICAUT**.

**LEMAIRE** (Jacques), navigateur hollandais, devenu célèbre par la découverte du détroit qui porte son nom, était fils d'un négociant très-entreprenant, nommé Isaac Lemaire, habitant d'Egmont, près d'Alkmaar. Les lettres patentes accordées par les États-Généraux à la compagnie des Indes orientales, défendaient à tous les sujets des Provinces-Unies, de passer au sud du cap de Bonne-Espérance, et même dans le détroit de Magellan, pour aller aux Indes, ou dans les pays connus et non connus, situés hors des limites du grand océan Atlantique. Cette défense, au lieu d'arrêter les spéculateurs, donna une nouvelle activité à leur industrie. Les esprits se tournèrent d'abord vers les moyens d'éluder la loi : ensuite on imagina de chercher à pénétrer par une nouvelle route dans le grand Océan ou la mer du Sud. La première idée en est due à Isaac Lemaire. Il en fit part à Cornelis Schouten, navigateur très-expérimenté, qui avait fait plusieurs voyages aux Indes orientales, et qui était animé du désir de faire de nouvelles découvertes. Celui-ci s'était persuadé, non sans raison, que le continent de l'Amérique devait se terminer au delà de la terre du Feu, que l'on savait entrecoupée d'un grand nombre de canaux. Tous les deux se flattèrent de pouvoir éluder le privilége de la compagnie, en prenant cette route nouvelle, qui n'avait pu être spécifiée dans les lettres patentes de Leurs Hautes Puissances. Isaac Lemaire se chargea de la moitié des frais de l'expédition; l'autre moitié fut partagée entre divers négociants dont les noms ont été conservés, et qui, la plupart, exerçaient alors les premières charges municipales de la ville de Hoorn. Ils prirent tous, avec Isaac Lemaire et Jacques son fils, le titre de directeurs de la nouvelle association. Schouten s'intéressa dans cette entreprise, et fut chargé d'équiper le vaisseau *la Concorde* de 360 tonneaux, avec 65 hommes d'équipage, et 29 pièces de canon de petit calibre. Schouten commanda *la Concorde*, et Jacques Lemaire s'y embarqua comme directeur général de l'association. L'expédition fut armée dans le port de Hoorn; elle se rendit ensuite dans la rade du Texel, d'où l'on mit à la voile le 14 juin 1615. Le 24 janvier 1616, elle avait dépassé le détroit de Magellan, et se trouvait près de l'extrémité orientale de la terre du Feu. Enfin, lorsqu'on fut parvenu à cette extrémité, on découvrit, dans l'est, une autre masse de terre très-élevée qui reçut le nom de *Terre des États*; et l'on vit un beau canal ouvert au sud, dans lequel *la Concorde* passa le 24 janvier 1616. On vit aussi, en sortant de ce canal, la côte de la terre du Feu se diriger vers l'ouest, et l'on s'attendit à trouver incessamment l'extrémité du continent. Cette terre fut prolongée à une assez grande distance, mais de manière à n'être pas perdue de vue. En-

fin, après avoir découvert les deux îles *Barneveldt, la Concorde* doubla le cap le plus avancé vers le sud. C'est le premier bâtiment qui soit entré dans le grand Océan, après avoir contourné le continent entier de l'Amérique. Le cap qui en marque l'extrémité, est connu sous le nom de cap *Horn,* que lui donnèrent alors les Hollandais. Le conseil de l'expédition s'assembla pour consacrer, par un acte, un si heureux succès. Jacques Lemaire réclama l'honneur de donner son nom au détroit dans lequel on avait passé avant de doubler le cap Horn ; ce qui lui fut accordé. Les deux navigateurs se dirigèrent ensuite sur l'île de Juan-Fernandès, où ils tentèrent de relâcher; mais ayant été repoussés par les vents et les courants, ils firent route pour traverser le grand Océan. La première terre dont ils eurent connaissance fut une petite île déserte que Magellan avait également vue, et qu'ils nommèrent *île des Chiens. La Concorde* fit route à l'ouest, et passa dans la partie nord de l'archipel Dangereux, où l'on découvrit les îles *Sans-Fond, Waterland* et des *Mouches.* La route de l'ouest mena ensuite entre l'archipel des îles *des Amis,* et celui des îles *des Navigateurs,* où l'on vit quatre autres petites îles qui conservent les noms qui leur furent donnés. Ce sont les îles des *Traîtres,* de *Goede Hoop* (Bonne-Espérance), des *Cocos* et de *Hoorn.* Le 12 juin 1616, Schouten se croyait à 1,660 lieues de 15 au degré des côtes du Pérou. Il jugea qu'il serait dangereux de continuer la route à l'ouest, et qu'il fallait remonter vers le nord, afin de passer au nord de la Nouvelle-Guinée. On ne tarda pas à voir les îles qui sont aux environs de la Nouvelle-Irlande; on passa dans le nord. Enfin la terre de la Nouvelle-Guinée fut serrée d'assez près, jusqu'à un cap peu éloigné des Moluques, que l'on appela cap de *Bonne-Espérance.* Le nom de *Schouten* fut donné à une île assez grande située à l'est de ce cap, et elle le conserve encore aujourd'hui. *La Concorde* vint ensuite dans les Moluques, en faisant le tour de Gilolo par le nord. Lemaire et Schouten y furent bien accueillis par leurs compatriotes. Ils quittèrent bientôt ces îles, et vinrent mouiller dans la rade de Jacatra, aujourd'hui Batavia, le 23 octobre 1616, 16 mois après avoir quitté le Texel. La suite des événements fit connaître que l'on s'était flatté en vain d'éluder le privilége de la compagnie des Indes orientales. Peters Coen, qui depuis a fondé Batavia, et qui était, à leur arrivée, président du conseil des Indes, mit leur bâtiment en séquestre, et leur donna les moyens de retourner en Hollande, et d'y aller plaider leur cause. Lemaire et Schouten s'embarquèrent sur le vaisseau *l'Amsterdam* commandé par l'amiral Spilberg, qui revenait également dans sa patrie : cet amiral était parti du Texel le 8 août 1614, avec 6 vaisseaux, et les avait conduits aux Moluques en traversant le grand Océan; mais il avait passé par le détroit de Magellan, seule route qui fût alors connue. La flotte mit à la voile le 14 décembre 1616. Lemaire mourut le 31 du même mois. On ne connaît aucune particularité de sa vie privée. La seule relation originale que nous ayons du voyage qui porte son nom et celui de Schouten, a été écrite par Aris Classen, embarqué en qualité de commis sur le petit bâtiment, et qui passa à bord de *la Concorde,* après que celui-là eût été brûlé. La relation de Classen a été traduite en latin; une version française se trouve dans le tome VIII du Recueil des Voyages de la compagnie des Indes orientales de Hollande : de Brosses en a donné un précis dans l'Histoire des terres australes.

**LEMAIRE** (Nicolas-Éloi), doyen de la faculté des lettres de Paris, né le 1er décembre 1767 à Triancourt (Meuse), fit ses études avec un brillant succès au collége du Plessis. En 1787, il eut le prix d'honneur. Reçu maître ès arts après ses deux années de philosophie, il concourut, en 1789, pour l'agrégation, et sur 20 concurrents, obtint la première place. Binet ayant été nommé recteur en 1790, Lemaire, âgé de 23 ans, le remplaça dans la chaire de rhétorique. Nommé président, en 1793, puis juge suppléant du tribunal civil du 6e arrondissement, il rendit plusieurs services à des savants poursuivis par des démagogues. De ce nombre fut Daubanton. Les gages qu'il avait donnés à la révolution ne l'empêchèrent pas d'être destitué; mais en l'an VII il fut nommé commissaire près le bureau central de police. Chargé de fermer la société du Manége qui voulait proclamer la patrie en danger, il parvint à en disperser les membres ; on songeait à lui donner le ministère de l'intérieur ou de la police : mais Bonaparte, revenu d'Égypte, fit disparaître le Directoire, au 18 brumaire, et supprima même la place de commissaire près le bureau central. Lemaire occupa pendant quelque temps un modeste emploi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Plus tard il suppléa Delille dans la chaire de poésie latine au collége de France, et s'acquitta de cette tâche difficile avec le plus grand succès. En 1811, Lemaire remplaça Luce de Lancival dans la chaire de poésie latine à la faculté des lettres. Il composa, en l'honneur de Napoléon et sur la naissance du roi de Rome, des vers latins faits avec le plus grand art. A la restauration il voyagea en Italie, où il improvisa publiquement en vers latins ; ce fut en visitant les ruines de la maison de Pline qu'il forma le projet de publier la *Collection des classiques latins,* dont Louis XVIII accepta la dédicace, et qu'il encouragea par une souscription à un nombre suffisant d'exemplaires pour couvrir les frais d'impression. *L'épître dédicatoire,* en vers latins, est un modèle de bon goût. Lemaire fut longtemps président du conseil général de son département (Meuse). Il mourut à Paris, le 3 octobre 1832.

**LEMAIRE** (Joseph-Jean-François), chirurgien-dentiste, né à Mayenne le 8 mars 1782, mort à Maisons-Alfort, le 22 février 1834, a laissé : *le Dentiste des Dames, ouvrage dédié au beau sexe,* Paris, 1812, in-18 ; *Traité sur les dents,* Physiologie, Paris, 1820, in-4° ; *Histoire naturelle des maladies des dents de l'espèce humaine,* traduite de l'anglais, Paris, 1821, in-4°; *Traité sur les dents,* Paris, 1822-1824, 3 vol. in 8°.

**LEMAIRE.** *Voyez* **MAIRE** (le).

**LEMAIRE DE BELGES** (Jean), historien et poëte, né vers 1473 à Belges (Bavai en Hainaut), fut clerc des finances du roi de France et du duc de Bourbon, passa en 1503 au service de Marguerite d'Autriche, alla à Venise en 1506, ensuite à Rome, revint en France, perdit ses emplois à la mort du roi Louis XII, et mourut vers 1520, suivant Lamonnaye, en 1547, selon Sallier. On a de lui : *le Temple d'honneur et de vertus,* ouvrage en prose et en vers, Paris, 1503; *la Légende des Vénitiens,* 1509, in-8°; *la Légende du Désiré,* 1509, in-8° ; *Épître*

*du roi à Hector de Troyes,* 1511; *le Triomphe de l'amour vert,* 1535, in-16; *Traités singuliers,* 1525, in-8°; *la Concorde des deux langages; Traité de la différence des schismes et des conciles,* etc., Lyon, 1511, in-4°; *Promptuaire des conciles de l'Église,* etc., 1512; Lyon, 1532, in-18; trois livres des *Illustrations des Gaules,* etc., Paris, 1512, in-fol.; et *la Couronne margaritique,* Lyon, 1549, in-fol. L'abbé Sallier a publié des *Recherches sur Lemaire* dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions.

**LEMAISTRE** (Martin), en latin *Martinus Magistri,* était né à Tours en 1432. Martin, se destinant à l'état ecclésiastique, alla faire ses études à Paris, et y reçut le baccalauréat en 1496. Quatre ans après, il obtint le bonnet de docteur en théologie de la faculté de Navarre. Il fut pendant quelques années principal du collége de Sainte-Barbe. Louis XI le chargea de la défense des intérêts de la France contre les prétentions de la cour de Rome. En 1480 le roi l'appela auprès de lui comme son aumônier et son confesseur. Il ne remplit pas longtemps ces fonctions: nommé chanoine de la collégiale de Notre-Dame de Cléry, il y mourut en juillet 1482. Ses écrits sont: *Quæstiones morales de fortitudine,* Paris, 1489, in-fol.; *De temperantia in generali,* 1490; *Liber de Rhetorica,* 1491, in-fol.; *Quæstio de Fato; Traité des conséquences, selon la doctrine des nominaux,* Paris, 1501, in-folio; *l'Explication des universaux de Porphyre,* Paris, 1499.

**LEMAISTRE** (Gilles), premier président au parlement, né à Montlhéri vers 1499, d'une famille ancienne et déjà illustre dans la magistrature, acquit de bonne heure la réputation d'habile jurisconsulte, devint successivement avocat général, président à mortier au parlement de Paris, fut placé à la tête de ce corps en 1551, et mourut le 5 décembre 1562. On a de lui: *Décisions notables,* 1566, in-4°, réimprimées avec des corrections et des augmentations. L'édition publiée par Cl. Bernard est de 1680, in-4°.

**LEMAISTRE** (Jean), neveu du précédent, était avocat au parlement lorsque les ligueurs le forcèrent d'accepter la place d'avocat du roi et de prêter serment à la *sainte union* en 1589. Deux ans après, il fut nommé par le duc de Mayenne premier président du parlement de Paris en remplacement de Bernard Brisson, assassiné par la faction des *Seize.* Plus tard, Lemaistre embrassa la cause de Henri IV, et c'est à son zèle que l'on attribue le célèbre arrêt du 28 juin 1593, par lequel tous traités faits ou à faire pour l'établissement de princes et princesses étrangers étaient déclarés nuls et de nulle valeur, comme faits au préjudice de la loi salique et des lois fondamentales du royaume, etc. Lemaistre, pour qui Henri IV créa un office de 5e président, mourut dans l'exercice de cette place en 1596.

**LEMAISTRE** (Antoine), avocat à Paris, né en 1608, de la famille des précédents, était neveu, par sa mère, des Arnauld de Port-Royal, et dut son éducation à leurs soins. Destiné à la carrière du barreau, il acquit une grande réputation, et fut nommé conseiller d'État en 1636; mais il avait déjà formé le projet de quitter le monde, et il ne tarda pas à l'effectuer. De Port-Royal de Paris, où il passa plusieurs années dans les exercices de la pénitence, il chercha une retraite à Port-Royal-des-Champs, et il y mourut le 4 novembre 1658. Lorsque ce monastère fut démoli, on exhuma son corps pour le transporter à Saint-Étienne du Mont, où il fut placé à côté de Pascal, son ami. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont on trouve le détail dans Moréri, et parmi lesquels on citera: *Recueil de divers plaidoyers et harangues prononcés au parlement,* 2e édition, Paris, 1654, in-4°. Falconnet en a publié un choix sous le titre d'*OEuvres choisies de Lemaistre,* précédées d'un *Essai de l'éloquence,* par Bergasse, 1806, in-8°; *Aumône chrétienne, ou la Tradition de l'Église touchant la charité envers les pauvres,* etc., 1658, 2 vol. in-12.

**LEMAISTRE** (Pierre), avocat au parlement, né en 1638, mort le 17 octobre 1728, est connu par son commentaire sur la *Coutume de Paris,* 1700, in-fol., réimprimé en 1741, avec des notes de M***, avocat.

**LEMAISTRE** ou **LEMAITRE DE SACY.** *Voyez* **SACY.**

**LEMAITRE** (Charles-François), sieur de *Claville,* né à Rouen vers 1670, fut employé 4 ans pour les affaires du roi à Ratisbonne, devint ensuite président au bureau des finances de Rouen, et mourut en 1740 doyen de sa compagnie. On a de lui: *Traité du vrai mérite de l'homme dans tous les âges et dans toutes les conditions,* Paris, 1735, 2 vol. in-12. Cet ouvrage médiocre eut une vogue extraordinaire. On en compte jusqu'à 10 éditions.

**LEMAITRE** (Pierre-Jacques), agent royaliste, était né à Magny, vers 1750, et remplissait, avant la révolution, les fonctions de secrétaire général du conseil des finances. Ayant perdu cet emploi, en 1790, il passa en Allemagne, auprès des princes émigrés, et fut chargé de leurs correspondances avec l'intérieur. Il s'établit d'abord, pour cet objet, à Bâle en Suisse, vers 1794; et de là, il entretint des relations très-suivies, avec Brotier, Lavilleurnoy, Rattel et d'autres royalistes de l'intérieur. S'étant rendu à Paris, vers 1795, et ayant pris une grande part au mouvement que la Convention réprima, le 13 vendémiaire (octobre 1795), il fut arrêté avec plusieurs de ses agents et traduit à un conseil de guerre, qui le condamna à mort, le 17 brumaire an IV (7 novembre 1795).

**LEMARCHAND** (DUCHÉ, dame), avait épousé un receveur général des domaines de la généralité de Soissons. Elle s'adonna à la culture des lettres, et composa plusieurs ouvrages, qu'elle communiqua à ses amis, mais dont elle ne voulut pas permettre l'impression. Un libraire fit paraître à son insu quelques-uns de ses *Nouveaux Contes de Fées,* Paris, 1735, in-12; mais elle en fit supprimer presque tous les exemplaires. Mme Lemarchand mourut en 1736. Sa maison était le rendez-vous des beaux esprits du temps: et ces réunions donnèrent peut-être à Mme de Tencin et Geoffrin l'idée de leurs soirées littéraires.

**LEMARE** (Pierre-Alexandre), grammairien distingué, né en 1766 à la Rivière (Jura), dut à lui seul ses succès dans ses premières études, et fut nommé professeur à 19 ans, au collége de Saint-Claude, dont il devint bientôt principal. A la révolution, dont il embrassa les principes avec ardeur, il abandonna sa chaire et l'état ecclésiastique, et remplit successivement différentes places administratives. Poursuivi comme terroriste après le 9 thermidor, il montra facilement qu'il n'avait été vio-

lent qu'en paroles, rentra dans l'administration, et en fut élu président. S'étant prononcé fortement contre la révolution du 18 brumaire, il fut poursuivi pour avoir tenté de soulever le Jura, et traduit devant le tribunal criminel de Lons-le-Saunier, qui le condamna par contumace à 10 ans de réclusion. Il fit réformer ce jugement, et se rendit à Paris, où il enseigna la langue latine avec succès, et fonda l'Athénée de la jeunesse, établissement dans lequel il mit en pratique sa nouvelle méthode de grammaire. Au milieu de ses occupations littéraires, il prit une part plus ou moins directe à toutes les conspirations qui se succédèrent sous l'empire. La chute de Napoléon, à laquelle il se flattait d'avoir contribué, ne satisfaisait pas complétement ses vues ; et il attendait du temps l'accomplissement de ses utopies politiques ; mais lorsque Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, ressaisit encore une fois le pouvoir, Lemare n'hésita pas à se déclarer en faveur des Bourbons, et fut envoyé par le roi dans les départements de l'Est, pour rallier les populations au trône constitutionnel. Après la seconde restauration, il revint à Paris, où il se fit recevoir docteur en médecine, et ne s'occupa plus que de littérature et d'objets d'utilité publique ; il y mourut le 10 décembre 1835. C'est à lui que l'on doit l'invention des *caléfacteurs*, des réchauds accélérés, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Cours technique et pratique de la langue latine*, 5e édition, 1817, in-8°; *Cours de langue française*, etc., 5e édition, 1819, 2 vol. in-8°; *Cours de lecture*, 4e édition, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire français par ordre d'analogie*, etc.; *Manière d'apprendre les langues*, etc.

**LEMARROIS** (Jean-Léonard-François), général français, né en 1776, à Briquebec (département de la Manche), de parents simples cultivateurs, fut placé, en 1795, par la protection de son compatriote Letourneur, comme élève à l'école de Mars. Lorsque cet établissement fut supprimé, après le 9 thermidor, Lemarrois accompagna à Toulon son protecteur Letourneur, qui y avait un commandement. C'est là qu'il connut Bonaparte. S'étant lié de plus en plus avec lui, lors de son retour dans la capitale, il se trouvait à ses côtés dans la journée du 13 vendémiaire, où il montra beaucoup de zèle. Il devint aussitôt son aide de camp, et lui servit, peu de temps après, de témoin pour son mariage avec Joséphine. Toujours attaché, depuis cette époque, à la fortune de Bonaparte, il le suivit en Italie et se signala par son courage à Lodi, où ses habits furent criblés de balles, puis à Roveredo, où il décida la victoire sur un point important. Le général en chef, pour le récompenser, le chargea de porter au Directoire les drapeaux conquis sur l'ennemi. Mais les blessures qu'il avait reçues à Roveredo le tinrent longtemps éloigné du champ de bataille, et il lui fut impossible d'accompagner son général en Égypte. Dès qu'il fut revenu, Bonaparte se hâta de le rappeler auprès de lui, et il était à ses côtés dans la fameuse journée du 18 brumaire. Il le suivit encore dans la brillante campagne de Marengo, et y mérita le grade de colonel. Devenu général de brigade en 1802, il reçut le titre de comte, lors de la création de la nouvelle noblesse, en 1803, et fut bientôt général de division. Toujours aide de camp de Napoléon, il l'accompagna encore dans les campagnes de 1805, contre les Autrichiens, et fut envoyé, en 1806, en Italie, avec le titre de gouverneur des Marches d'Ancône, des fermes et du duché d'Urbin. Revenu à la grande armée, il rejoignit l'empereur au champ d'Iéna, la veille de la bataille, et y fut blessé grièvement. Napoléon lui donna alors le commandement du cercle de Wittenberg, où Lemarrois réprima une insurrection, en se montrant tout à la fois ferme et modéré. Il fut ensuite gouverneur de Stettin, puis de Varsovie. Après la conclusion de la paix à Tilsitt, il passa de nouveau en Italie, pour y être gouverneur des Légations. La même année, il fut nommé au corps législatif par les électeurs du département de la Manche, et devint un des vice-présidents de cette assemblée. En 1809, l'empereur lui donna le gouvernement de Rome, où il resta jusqu'à la guerre de Russie, en 1812. Rappelé alors à la grande armée, il y eut part à tous les désastres de la campagne de Moscou ; et, après la retraite, lorsqu'il fallut défendre les conquêtes de la France, en Allemagne, Lemarrois fut chargé de réorganiser deux nouvelles divisions à Wesel, puis de commander la place de Magdebourg, où il soutint un siége de plusieurs mois avec beaucoup d'énergie. Le nouveau gouvernement le nomma chevalier de Saint-Louis, mais ne l'employa pas. S'étant alors retiré dans ses foyers, il ne reparut qu'en 1815, après le retour de Napoléon, qui le nomma membre de la chambre des pairs et commandant des 14e et 15e divisions militaires, embrassant tous les départements de la Normandie. Après le désastre de Waterloo, Lemarrois se préparait à venir au secours de la capitale avec une partie de la garde nationale de Rouen qu'il avait organisée, lorsque la capitulation de Paris rendit cette résolution inutile. Il quitta aussitôt le commandement, et rentra dans la retraite d'où il n'est plus sorti. Il mourut à Paris, le 13 octobre 1836.

**LEMASCRIER** (Jean-Baptiste), abbé, né en 1697 à Caen, mort à Paris le 16 juin 1760, a publié : *Description de l'Égypte*, etc. (d'après les *Mémoires* de Maillet, consul au Caire), Paris, 1735, in-4°, cartes et figures ; 2e édition, 1740, 2 vol. in-12 ; *Mémoires historiques sur la Louisiane* (composés sur ceux de Dumont), 1753, 2 vol. in-12 ; *Histoire de la dernière révolution des Indes orientales*, 1757, 2 vol. in-12 ; des *Poésies diverses*, latines et françaises ; quelques traductions peu remarquables ; et des éditions de *Talliamed*, des *OEuvres de Martial*, de l'*Histoire de Louis XIV*, par Pélisson ; des *Commentaires de César*, traduits de d'Ablancourt, etc.

**LEMASSON** (Innocent), 49e général de l'ordre des chartreux, né à Noyon le 10 mars 1628, entra dans la chartreuse de cette ville à 19 ans, parvint successivement aux premiers emplois de son ordre, fut l'un des plus ardents adversaires du jansénisme, et mourut le 8 mai 1703. On a de lui : *Annales ordinis carthusiensis*, 1687, in-fol., reproduites avec un nouveau frontispice, sous le titre de *Disciplina, seu statuta et constitut. ordinis*, etc., Paris, 1703, in-fol.; *Explication de quelques endroits des anciens statuts de l'ordre des chartreux*, imprimée à la grande Chartreuse, in-4° de 166 pages ; *Vie de Jean d'Aranthon, évêque d'Annecy*, Lyon, 1697, in-8°; *Introduction à la vie intérieure*, 1677, in-8°; une *Traduction du Cantique des cantiques*; une *Théologie morale*; et quelques ouvrages ascétiques peu importants.

**LEMASSON**, ecclésiastique, mort à Paris vers 1725, a publié des traductions de *Salluste*, 1716, in-8° ; et *de la Nature des dieux* de Cicéron, avec des remarques et le texte en regard, 1721, 3 vol. in-8° ; *Lettre à la Motte sur sa tragédie d'Inès*, 1723, in-12 ; *Lettre à Grenan*, etc., 1716, in-12.

**LEMAURE** (Catherine-Nicole), célèbre cantatrice, née à Paris, le 3 août 1704, débuta à l'Opéra en 1724. Petite et mal faite, elle avait sur la scène une grande noblesse. Retirée du théâtre en 1727, elle y rentra 3 ans après, y resta jusqu'en 1743, joua devant la cour en 1745, renonça à la scène en 1750, chanta deux ou trois fois dans des concerts publics en 1771, et mourut en 1783.

**LEMAZURIER** (Pierre-David), littérateur, né le 30 mars 1775 à Gisors, entra d'abord dans l'administration des finances, et fut successivement receveur de l'enregistrement, puis des loteries. Dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions assez arides pour un homme d'intelligence, il cultivait la littérature, et des *stances* qu'il inséra dans les *Soirées* de Coupé (1796), prouvèrent qu'il avait lu et médité les satiriques anciens. En 1808, attaché comme secrétaire au comité d'administration de la Comédie française, il sut profiter des matériaux qu'il avait entre les mains pour publier la *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français depuis* 1600, Paris, 1810, 2 vol. in-8°, ouvrage plein d'intérêt et qui contient des anecdotes entièrement neuves. Il fit en 1817, à l'Athénée, un cours de littérature qui eut beaucoup de succès, mais que les circonstances ne lui permirent pas de continuer. Depuis il prit part à la publication de la *Bibliothèque dramatique*, dont il a enrichi 13 volumes de préfaces et d'avertissements qui obtinrent les suffrages des amateurs du théâtre. Devenu aveugle, il se retira à Versailles et y mourut, le 7 août 1836, laissant manuscrits un *Recueil de contes en vers*, dont quelques-uns ont été publiés dans l'*Almanach des Muses* ; des *Imitations* également en vers de plusieurs *satires* de Juvénal, et l'*Histoire du théâtre et de la troupe de Molière*, dont l'impression est vivement désirée.

**LEMBKE** (Jean-Philippe), peintre et graveur à la pointe, né à Nuremberg en 1631, voyagea en Italie, séjourna quelque temps à Rome et à Venise, et fut appelé en Suède par Charles XI, qui le nomma son premier peintre. Il mourut à Stockholm, en 1721, dans un état d'indigence qu'on doit attribuer à sa mauvaise conduite. Ses compositions sont des *Batailles*, des *Sièges*, des *Marches*, des *Chasses*, etc., dans le genre de Bourguignon et du Bamboche. On a de lui quelques gravures à l'eau-forte.

**LEMENE** (François, comte), poëte italien, né à Lodi en 1634, d'une famille noble, fut ambassadeur auprès de l'impératrice Marguerite d'Autriche, puis ministre résidant de la ville de Lodi à Milan, et mourut le 24 juillet 1704. Très-instruit dans les sciences et les arts, doué d'un génie vif et fécond, d'une imagination riche, il s'était livré principalement à la poésie ; mais il s'opposa longtemps à la publication de ses œuvres, et ne s'y détermina que lorsqu'un imprimeur, qui s'était procuré quelques pièces de lui, les eut mises au jour. Il prit alors le parti de publier lui-même ses *Poesie diverse*, 1698, 2 vol. in-12 : ce sont de petits poëmes, des cantates, des églogues, des madrigaux, etc. Deux autres écrits : *Della discendenza e nobiltà de' maccaroni*, *poema eroico* (1675, in-8°) ; et la *Sposa francesca*, comédie (1709, in-8°), ne font point partie de ce recueil. Les ouvrages de Lemène, supérieurs à ceux de la plupart de ses contemporains pour la pureté du goût, ne sont pourtant pas exempts de ces recherches, de ces rapprochements bizarres et forcés, de ces *concetti*, mis en vogue par les *Seicentisti*. Il avait composé un bien plus grand nombre d'ouvrages : mais en mourant il recommanda de les brûler. Le P. Ceva, jésuite, a publié en 1706, *Memorie d'alcune virtù del Franc. de Lemene, con alcune riflessioni sulle sue poesie*.

**LEMERCIER** (Jacques), architecte, né à Pontoise vers la fin du 16e siècle, mort à Paris en 1660, avait longtemps séjourné en Italie, où il puisa le goût de l'antique. Il construisit le collége et l'église de la Sorbonne, 1629-35, le *Palais-Cardinal* depuis Palais-Royal, le Vieux-Louvre, l'église paroissiale et le château de Richelieu, le portail des églises de Ruel et de Bagnolet, et celle de l'Annonciade à Tours. Il acheva l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, commencée sur les dessins de Metezeau, corrigea très-heureusement les défauts du plan primitif, et commença en 1653 l'église Saint-Roch. Malgré les nombreux travaux dont il avait été chargé, Lemercier, décoré du titre d'architecte du roi, termina ses jours presque dans l'indigence.

**LEMERCIER** (Népomucène-Louis) naquit à Paris, le 21 avril 1771, d'une famille noble et opulente, originaire de Bourgogne. Son père était secrétaire des commandements de la princesse de Lamballe, qui fut la marraine de Népomucène. Paralysé du côté droit, par suite d'un asthme nerveux, il avait renoncé d'avance à toute carrière d'ambition, pour cultiver exclusivement les muses. Il sortait du collége, n'ayant pas encore 17 ans, lorsqu'il composa une tragédie intitulée *Méléagre*. Les comédiens hésitaient à recevoir l'essai, véritablement assez faible, d'un écolier : Mme de Lamballe obtint de Marie-Antoinette un ordre pour la représentation, qui eut lieu le 29 février 1788. La révolution éclata ; Lemercier en embrassa les principes, il se tint éloigné des affaires publiques, et on le voit, au mois d'avril 1792, faire jouer avec quelque succès, au Théâtre-Français, *Clarisse Harlowe* (comédie en 5 actes, en vers, non imprimée), à laquelle les critiques du temps ont donné le nom de *Lovelace*, qui lui est resté. Le règne de la Convention le détourna du cours paisible de ses travaux. Spectateur assidu des débats de cette assemblée, il y venait assister tous les jours. Après le 9 thermidor, Lemercier fit représenter (9 juin 1795) le *Tartufe révolutionnaire* (comédie en 5 actes et en vers). Le Directoire fit supprimer la pièce, après 5 représentations. Vint ensuite (avril 1796) le *Lévite d'Éphraïm*, tragédie en 3 actes. Mais la tragédie d'*Agamemnon* (en 5 actes et en vers) éleva sa renommée au premier rang. Représentée au Théâtre-Français (24 avril 1797), l'auteur ne put se refuser à la livrer à l'impression. Dans *Ophis*, tragédie en 5 actes, jouée l'année suivante (2 décembre 1798), il se montre inférieur à lui-même. Durant l'intervalle, vers la fin de l'année 1797, il avait donné *la Prude*, comédie en 5 actes et en vers. L'auteur la retira, pour ne pas se prêter à des corrections qu'exigeait impérieusement Mlle Contat. Une liaison

intime s'était établie, à la fin de 1795, entre Lemercier et Bonaparte. Après la tragédie d'*Ophis,* Lemercier laissa reposer quelque temps sa muse dramatique, et publia, en 1799, *les Quatre métamorphoses* (2 éditions, l'une in-4°, l'autre in-8°), poëme érotique fort licencieux. Beaumarchais se fit, dans le monde, l'introducteur et le patron de cette œuvre. C'est sans doute dans ses entretiens avec l'auteur de *Figaro* que Lemercier conçut l'idée de créer une école et un théâtre nouveaux. Lui-même annonça son projet dans une lettre adressée en 1796 aux rédacteurs de la *Décade philosophique :* « J'espère bientôt, disait-il, donner une comédie achevée depuis un mois. Elle porte le titre de *Pinto.* Mon soin, en la composant, a été de dépouiller une grande action de tout ornement poétique qui la déguise, de présenter des personnages parlant, agissant comme on le fait dans la vie, et de rejeter le prestige, quelquefois infidèle, de la tragédie et des vers heureux... » Le Directoire empêcha la représentation de *Pinto;* mais, 4 mois après le 18 brumaire, le Premier Consul, qui n'était pas encore brouillé avec Lemercier, demanda une lecture de l'ouvrage, et en permit la mise en scène, la pièce produisit une vive sensation. En 1801, Lemercier publia, dans le même volume, *Homère, Alexandre* (in-8° de 102 pages), poëmes. Bientôt parurent les *Trois Fanatiques,* poëme philosophi-comique en 4 chants (Paris, 1801, in-12) ; puis *Ismaël au désert,* ou *l'Origine du peuple arabe,* scène orientale en vers. En 1802, il publia : *Un de mes songes,* ou *Quelques vues sur Paris* (in-8°), pièce de vers ; puis en 1803, les *Ages français,* poëme en 15 chants, in-8°. Par la dégradation du goût, Lemercier s'acheminait à la destruction des règles. C'est ainsi que dans *Isule et Orovèse,* tragédie en 5 actes et en vers, représentée en 1803, il semble s'être complu à effacer de grandes situations et de beaux effets dramatiques par une versification triviale et ampoulée. La pièce fut écrasée sous les sifflets. Jusqu'alors, le poëte avait été admis dans la familiarité du premier consul. Lors de la création de la Légion d'honneur, Bonaparte lui en avait envoyé le brevet. Lemercier l'avait reçu avec plaisir, et avait prêté le serment républicain, alors prescrit aux membres de cet ordre. Mais lorsque, en 1804, la fondation de l'empire abolit la constitution républicaine et prescrivit aux légionnaires un nouveau serment, l'auteur d'*Agamemnon* renvoya son brevet à Lacépède, grand chancelier de l'ordre. La haine qu'il conçut dès lors pour l'empire devint chez lui une sorte de monomanie qui le portait à attribuer à Napoléon des crimes imaginaires, et de plus toutes les tribulations que lui-même pouvait éprouver. Cependant il préparait de grands ouvrages dans le silence du cabinet, entre autres la tragédie de *Charlemagne,* et, de 1804 à 1807, il publia quelques productions peu importantes, telles que : *Hérologues,* ou *Chants des poëtes-rois,* et l'*Homme renouvelé,* récit moral en vers (1804, in-8°) ; *Traduction des vers dorés de Pythagore et de deux idylles de Théocrite, suivies d'un dialogue entre Démocrite et Hippocrate et d'un discours sur la métempsycose* (1805, in-8° de 51 pages); *Épître à Talma,* en vers, (in-8°). Le 20 janvier 1808, il donna sur la scène française *Plaute,* ou *la Comédie latine,* en 3 actes, la pièce réussit peu, et n'eut que 7 représentations. *Plaute* fut suivi de *Baudouin, empereur,* tragédie historique en 3 actes et en vers, qui tomba tout à plat, et que Lemercier reproduisit le 9 août 1826, sur le théâtre de l'Odéon, où elle eut 18 représentations. Si, lors de sa première apparition, la chute de *Baudouin* eut lieu sans scandale, il n'en fut pas de même de *Christophe Colomb,* comédie historique en 3 actes, représentée à l'Odéon, le 7 mars 1809, en présence des baïonnettes qui soutenaient la pièce contre un parterre de jeunes gens, lesquels, dans leur ferveur toute classique, ne voulaient pas des innovations dramatiques de Lemercier. Il y eut des scènes sanglantes, des arrestations ; et, après une seconde représentation, la pièce fut défendue. L'Académie française fit, en 1810, choix de l'auteur d'*Agamemnon* comme successeur de Naigeon. A cette époque appartient la publication de son *Atlantiade,* ou la *Théogonie Newtonienne,* poëme en 6 chants (Paris, 1812, in-8°). Peu de temps après son entrée à l'Institut, Lemercier avait vu mourir son ancien ami Legouvé, et ce fut lui qui prononça le discours d'usage aux funérailles de cet académicien (1812). Il venait d'achever *Camille,* ou *le Capitole sauvé,* tragédie en 5 actes ; mais la censure impériale arrêta cette pièce. En 1826, il put faire jouer cette tragédie à l'Odéon, mais elle eut peu de succès. En 1814, il publia une diatribe, intitulée : *Épître à Bonaparte, sur le bruit répandu qu'il projetait d'écrire des commentaires historiques* (Paris, 1814, in-8° de 24 pages). On explique les nombreuses attaques, dont Lemercier était alors l'objet, par l'attitude au moins singulière qu'il avait prise dans son cours à l'Athénée, pendant les années 1811, 1812 et 1813. Ce n'est pas sans étonnement qu'on l'avait entendu recommander une entière soumission aux lois d'Aristote, et cependant l'opinion générale était qu'il se faisait gloire d'être en littérature un véritable indépendant, un audacieux novateur. On opposait ainsi ses ouvrages à ses principes. Comme il sortait de l'Athénée, dans une soirée de l'année 1813, un inconnu dirigea sur lui un pistolet dont l'amorce seule brûla. Cet homme s'enfuit. Lemercier suspendit ses leçons et ne les reprit qu'au mois de décembre 1814. Plus tard, en 1820, il fit imprimer ses leçons sous ce titre : *Cours analytique de littérature générale, tel qu'il a été professé à l'Athénée* (Paris, 4 vol. in-8°). Le 27 juin 1816, il donna au Théâtre-Français *Charlemagne,* tragédie en 5 actes et en vers ; *le Frère et la Sœur jumeaux,* comédie en 3 actes et en vers, représentée à l'Odéon, le 7 novembre 1816; *le Faux Bonhomme,* comédie en 3 actes et en vers, représentée au Théâtre-Français, le 25 janvier 1816, le jour du bénéfice de retraite de M^lle^ Émilie Contat, ne fut pas même écouté jusqu'à la fin. A l'Odéon, *le Complot domestique,* également en 3 actes et en vers (16 juin), se soutint pendant quelques représentations. Le 23 janvier 1818, il fit réciter à l'Odéon une scène biblique intitulée *Agar et Ismaël.* L'apparition de la *Mérovéide, ou les Champs catalauniques,* poëme en 14 chants (avril 1818), vint encore prouver l'intarissable fécondité de Lemercier. L'année 1819 vit éclore un nouveau poëme de sa composition : *la Panhypocrisiade, ou le Spectacle infernal du 16^e^ siècle,* production non moins bizarre que son titre, qui tient à la fois de l'épopée, de la comédie, de la satire, et n'est pas moins remarquable par ses défauts que par ses beautés. L'année 1820 fut marquée pour

Lemercier par l'apparition de deux grandes tragédies en 5 actes, *Clovis* et *la Démence de Charles VI*, qui, après avoir été reçues et mises en scène, l'une au Théâtre-Français, l'autre à celui de l'Odéon, ne furent pas représentées. Lemercier fit succéder la *Démence de Charles VI*, tragédie en 5 actes, en vers, composée en 1806, imprimée en 1814, et qui devait être jouée sur le Second Théâtre-Français, le 26 septembre 1820; mais une décision du conseil des ministres interdit l'ouvrage la veille de la représentation. L'année 1820 vit encore paraître une *Ode* de Lemercier, *à notre âge analytique*, dédiée à M. Colin, jurisconsulte. Enfin, la même année, *Frédégonde et Brunehaut*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée le 27 mars, sur le Second Théâtre-Français, obtint un véritable succès. Le 26 novembre 1822, il fit jouer à l'Odéon, *M. de Noirville, ou le Corrupteur*, comédie en 5 actes et en vers; *Moïse*, poëme en 4 chants (in-8°), parut au commencement de 1823, avec des extraits des poëmes d'*Alexandre*, d'*Homère* et de l'*Atlantiade*, dont le héros est Newton. Vers le même temps, parut le *Paysan albigeois* (in-8°). Au mois de mars de la même année, Lemercier, dans une lettre rendue publique par les journaux libéraux, défendit la cause de Manuel et l'inviolabilité de la chambre des députés, attaquée, selon lui, dans la personne de ce député. Le 1er avril, il fit représenter, au bénéfice de Talma, au Théâtre-Français, *Richard III et Jeanne Shore*, drame historique en 5 actes et en vers, imité de Shakspeare et de Lowe. Les esprits élevés de tous les partis sympathisaient alors avec les Hellènes, en lutte contre leurs oppresseurs. La publication des *Chants héroïques des montagnards et matelots grecs*, traduits en vers français (Paris, 1824, in-8°) par l'auteur d'*Agamemnon*, prouva qu'il n'était pas étranger à ce sentiment. Quelques mois après, parut la *Suite des chants héroïques* (Paris, 1825, in-8°). Dans l'intervalle, Lemercier fit imprimer *les Martyrs de Souli, ou l'Épire moderne*, tragédie en 5 actes et en vers (1825, in-8°). Lue au Second Théâtre-Français, elle ne fut pas représentée, parce qu'il refusa de se soumettre à la censure. Lemercier n'était pas, comme on l'a dit, un des rédacteurs de la *Revue Encyclopédique*; seulement il y donna trois articles qui sont, sans aucun doute, les plus remarquables de ses écrits. On cite surtout ses *Remarques sur les bonnes et les mauvaises innovations dramatiques*. Le 2 janvier 1826, il présenta un mémoire à la commission nommée par le roi pour l'examen préparatoire des progrès tendant à améliorer, dans l'intérêt des gens de lettres et artistes, la législation sur les droits des auteurs et de leurs héritiers. La commission ordonna l'impression à 80 exemplaires de ce mémoire, intitulé : *Principes et développements sur la nature de la propriété littéraire* (in-8° de 12 pages). En 1827, les *Deux filles spectres*; mélodrame en 3 actes et en prose, échouèrent au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Durant l'année 1828, on n'a de lui, en fait de productions nouvelles que le *Discours sur le prix de vertu*, lu à l'Académie dans la séance du 25 août. Lemercier réunit dans le même volume, sous le titre de *Comédies historiques*, 3 pièces, dont une seule, *Pinto*, était connue du public. Les deux autres étaient inédites: la première, intitulée : *Richelieu, ou la Journée des dupes*, en vers; *l'Ostracisme*, comédie grecque en 3 actes, l'autre en juin 1830, *les Serfs polonais*, en 3 actes en prose, obtinrent un grand succès au théâtre de l'Ambigu. Les événements du mois de juillet arrivèrent; l'auteur d'*Agamemnon* fut, par le suffrage des citoyens du 11e arrondissement de Paris, nommé membre et président de la commission municipale provisoire, qui se forma dans cette localité pour sauver l'ordre et les monuments. Rentré dans la vie privée, Lemercier s'occupa de rimer *un Chant triomphal sur la révolution de juillet*, qui fut lu par lui, le 25 août, à la séance publique de l'Académie française. Il publia, dans le même temps, une brochure intitulée : *N. L. Lemercier à ses concitoyens, sur la grande semaine* (in-8°). A cette époque, puis en 1831, il se porta candidat dans les colléges électoraux du 4e et du 7e arrondissement de Paris; mais il échoua. Toujours zélé pour la cause de la Pologne, il publia encore un petit écrit politique intitulé : *Vœu d'un membre du comité polonais*, adressé au gouvernement du roi des Français (1831, in-8° de 16 pages). En 1833, il composa *Alminti*, ou *le mariage sacrilége*, roman physiologique. En 1836, Lemercier, qui avait vu reparaître sur différents théâtres son *Clovis* et son *Pinto*, fit encore jouer, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un drame en 5 actes, intitulé : l'*Héroïne de Montpellier*. Lors de la création de l'Intitut historique, Lemercier fut, avec M. Michaud aîné, un des membres de l'Académie française qui apportèrent le plus de zèle au développement de cette institution. Il fut nommé plusieurs fois président de la deuxième classe de cette société. En 1839, de graves infirmités l'assaillirent simultanément. Sa vue s'était affaiblie, sa main s'était glacée par la paralysie. Parvenu à sa 70e année, il s'éteignit sans souffrances, le 6 juin 1840, et fut remplacé par Victor Hugo. Il n'existe pas d'édition complète des œuvres de Lemercier, il a, pour ainsi dire, clos par *Agamemnon* la tragédie voltairienne, et ouvert par *Pinto* l'ère des innovations romantiques.

**LEMÈRE** (Ignace), né à Marseille en 1677, entra dans l'Oratoire de cette ville, quitta cette congrégation, et alla se fixer à Paris, où il mourut en 1752, conseiller du duc d'Orléans. On a de lui : *Pensées chrétiennes et morales sur la Genèse*, 1734, 2 vol. in-12; une *Traduction des homélies de saint Chrysostôme*, 1741, 4 vol. in-8°; du *Traité de la Providence* de Théodoret, 1740, in-8°, des *OEuvres de piété de saint Éphrem*, 1744, 2 vol. in-12.

**LEMERRE** (Pierre), avocat, né à Coutances en 1644, se rendit très-habile dans les affaires ecclésiastiques, fut professeur en droit canon, et mourut à Paris le 7 octobre 1728. Son fils, Pierre, né à Paris en 1687, fut adjoint à son père dans la chaire de droit, lui succéda dans les affaires du clergé, et mourut en 1763. On a de ces deux jurisconsultes, qui ont presque toujours travaillé ensemble : *Justification des usages de France, sur le mariage des enfants de famille, faits sans le consentement de leurs parents*, 1687, in-12; *Sommaire touchant la juridiction pour l'archevêché de Tours, contre le chapitre de Saint-Martin*, 1709, in-fol.; *Recueil des actes, titres et mémoires concernant les affaires du clergé de France*, de 1716 à 1750, 12 vol. in-fol., auxquels on a joint une *Table*, etc., 1752 et 1764; *Mémoire relatif à l'appel interjeté au futur concile, de la constitution* Unigenitus, *par*

*4 évêques de France,* etc., 1717, in-4°; des *Mémoires,* contre le refus fait par la cour de Rome d'accorder les bulles aux évêques et abbés nommés par la cour de France, réimprimés en 1768, in-12, sous le titre d'*Avis aux princes catholiques, ou Mémoires des canonistes célèbres,* etc.; *Traité des dixmes,* 1732, 2 vol. in-12; *De l'Étendue de la puissance ecclésiastique,* etc., 1754, in-12. Plusieurs manuscrits, dont une partie a été insérée dans la *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé,* 1767 et années suivantes.

**LÉMERY** (Nicolas), médecin, né le 17 novembre 1645 à Rouen, se mit en pension (1666) chez Glazer, professeur de chimie au Jardin du Roi, et le quitta parce qu'il le trouvait trop imbu des rêves de l'alchimie. Après avoir séjourné trois ans à Montpellier, où il étudia la médecine, l'histoire naturelle et la pharmacie, il parcourut en observateur les différentes provinces de France, et revint à Paris (1672). Il y donna des leçons de chimie au grand Condé, et ouvrit un cours public qui eut un éclat extraordinaire. Son *Cours de chimie,* imprimé en 1675, eut un grand succès. Persécuté en 1681 comme calviniste, il refusa d'aller remplir à Berlin une chaire de chimie créée pour lui par l'électeur de Brandebourg; mais en 1683 il jugea prudent de passer en Angleterre, où il fut accueilli par Charles II. Il revint en France la même année, fit abjuration en 1686, devint membre de l'Académie des sciences en 1699, et mourut le 19 juin 1715. Lémery est le premier qui en chimie ait pris pour base l'expérience et banni toutes les explications hypothétiques. Outre le *Cours de chimie* dont la meilleure édition est de 1756, in-4°, ses ouvrages sont: *Traité de l'antimoine,* 1707, in-8°; *Traité universel des drogues simples,* 1697, in-4°; *Pharmacopée universelle,* 1697, in-4°, et plusieurs *Mémoires.*

**LÉMERY** (Louis), fils du précédent, né à Paris le 25 janvier 1677, reçu docteur en 1708, professeur de chimie au Jardin du Roi la même année, fut nommé démonstrateur royal (1731), exerça 33 ans les fonctions de médecin à l'Hôtel-Dieu, acheta une charge de médecin du roi, et mourut le 9 juin 1743. On lui doit beaucoup de *Mémoires* dans le *Recueil de l'académie,* dont il était associé depuis 1692. *Lettres contre le travail de la génération des vers dans le corps de l'homme,* et *Traité des aliments,* 1702, 1705, in-12.

**LÉMERY** *le Jeune,* frère cadet du précédent, chimiste, associé de l'Académie des sciences en 1715, mort en 1721, a laissé des *Mémoires* dans le recueil de 1713 à 1715.

**LÉMERY** (Louis-Robert-Joseph CORNELIER), astronome, né à Versailles, le 5 novembre 1728, avait un goût singulier pour le calcul. Lalande l'ayant connu dans le temps qu'il était attaché au marquis de Puisieux, le détermina à consacrer ses loisirs à des calculs astronomiques. Il publia, dans la *Connaissance des temps,* pour 1779, les *Tables de la lune,* par Clairaut, comparées avec celles de Bradley, et enrichies d'un grand nombre d'observations. Il a fait, depuis 1787, les calculs de la *Connaissance des temps,* presque en entier. Lémery est mort à Paris, le 1er mars 1802.

**LEMETTAY** (Pierre-Charles), peintre d'histoire et de paysages, né à Fécamp, en 1726, fut élève de Boucher, remporta le premier prix de peinture et se rendit à Rome. C'est surtout dans les marines qu'il a excellé, et ses ouvrages dans ce genre sont dignes d'être comparés à ceux de Vernet. De retour à Paris, il fut admis à l'Académie de peinture et obtint le titre de peintre du roi, où il mourut en 1760.

**LEMIERRE** (Antoine-Marin), poëte français, né à Paris en 1723, fit ses études avec beaucoup de succès. Une composition latine sur le manchon à ceinture est insérée sous son nom dans les *Musæ rhetorices.* Secrétaire du fermier général Dupin, il se livra presque exclusivement à son goût pour la poésie, et se fit connaître par les prix nombreux qu'il remporta dans les concours de l'Académie française. Son penchant l'entraînait vers le théâtre; il fit jouer en 1758, avec un succès marqué, sa tragédie d'*Hypermnestre;* moins heureux dans les pièces qu'il donna depuis, il s'est cependant relevé dans *Guillaume Tell* et la *Veuve du Malabar.* Il composa 2 poëmes didactiques, l'un en III chants: *la Peinture,* 1769; l'autre en XVI chants: *les Fastes, ou les usages de l'année,* 1779, in-8°. A la mort de Voltaire (1778), Lemierre se mit sur les rangs pour le remplacer; mais on lui préféra Ducis. Trois ans après il succéda à l'abbé Batteux. Les excès de la révolution le frappèrent d'une espèce de stupeur qui le conduisit au tombeau, le 4 juillet 1793. Ses *OEuvres,* recueillies par René Périn, 1810, 3 vol. in 8°, contiennent des *Poésies fugitives,* parmi lesquelles on distingue 4 pièces couronnées à l'Académie française et 2 à celle de Pau. Les tragédies sont au nombre de 9: *Hypermnestre,* 1758; *Térée,* 1761; *Idoménée,* 1764; *Artaxerce, Guillaume-Tell,* 1766; *la Veuve du Malabar,* 1770; *Céramis,* 1785; *Barnevelt,* 1790, et *Virginie,* non représentée. *Hypermnestre, Guillaume-Tell* et *la Veuve du Malabar,* sont restées au théâtre.

**LEMIERRE D'ARGY** (A. J.), neveu du précédent, né vers 1760, et mort à Paris, le 12 novembre 1815, possédait plusieurs langues, et avait été interprète près de différents ministères et tribunaux. On a de lui: *Olivia,* roman traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; *l'Élève du plaisir,* traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12; *Nouveau Code criminel de l'empereur,* traduit de l'allemand, 1788, in-8°; *Calas ou le Fanatisme,* drame en 4 actes et en prose, 1791, in-8°, etc.

**LEMINTIER** (Augustin-René-Louis), né le 28 décembre 1729, à Sevignac, dans l'ancien diocèse de Saint-Malo, fit ses études à Paris, et devint docteur en théologie en 1757. M. de Briac, nommé évêque de St.-Brieuc, en 1766, le choisit pour son grand vicaire, et, lorsque ce prélat fut transféré à Rennes, en 1769, Lemintier le suivit dans son nouveau diocèse et y resta attaché jusqu'en 1780, qu'il fut lui-même nommé au siége de Tréguier. Quand la vente des biens du clergé fut décrétée par l'assemblée nationale, Lemintier publia un mandement que plusieurs municipalités du diocèse dénoncèrent à l'assemblée comme séditieux et incendiaire. Décrété d'assignation par le Châtelet, Lemintier fut interrogé, le 9 août 1790, par ce tribunal. Déchargé, le 14 septembre 1790, de l'accusation qui lui avait été intentée, il devint bientôt l'objet de nouvelles poursuites. Un rapport du comité ecclésiastique le signala, le 26 novembre suivant, à l'assemblée nationale, comme ayant adressé aux curés

de son diocèse une lettre pastorale, où il leur déclarait qu'il regarderait personnellement comme intrus les évêques et curés qui seraient nommés suivant la nouvelle forme, et qu'il ne communiquerait pas avec eux *in divinis*. Le 14 février 1791, il fut mandé à la barre de l'assemblée nationale, ainsi que les évêques de Saint-Pol de Léon et de Vannes. Lemintier ne déféra pas à cet appel, mais jugea nécessaire de se soustraire par la fuite aux poursuites, passa, au mois d'avril 1791, à l'île de Jersey, et en 1796 se rendit à Londres, où il fixa sa résidence. C'est dans cette ville qu'il composa quelques écrits sur les affaires du temps, entre autres un opuscule, qui a pour titre : *Dissertation concernant la promesse de fidélité exigée des prêtres catholiques par le nouveau gouvernement de France*. Il succomba le 21 avril 1801, à une affection goutteuse.

**LEMIRE** (Aubert), en latin *Miræus*, historien, ou plutôt compilateur laborieux, naquit le 30 novembre 1573, à Bruxelles, d'une famille originaire de Cambrai. Il commença ses études à Douai, et les termina à Louvain, où il enseigna ensuite les belles-lettres avec quelque succès. Il rendait de fréquentes visites au fameux Juste Lipse, et chercha à mettre à profit les conseils qu'il en reçut. Son oncle, évêque d'Anvers, l'ayant déterminé à embrasser l'état ecclésiastique, le nomma, en 1598, à l'un des canonicats de la cathédrale; il le chargea ensuite de différentes fonctions. Rien n'était capable de diminuer l'ardeur de Lemire pour l'étude, et il prenait sur les heures de son sommeil pour faire des extraits de ses lectures. En 1620, il fut envoyé en France, afin d'y concerter les moyens de s'opposer aux progrès de l'hérésie qui commençait à s'introduire dans le diocèse d'Anvers. Son oncle mourut l'année suivante; et il se rendit à Douai, pour l'exécution du testament de ce prélat, qui avait fondé six bourses à l'université de cette ville. L'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son premier aumônier; et il succéda, en 1624, à Jean Delrio, dans la place de doyen du chapitre, et de vicaire général du diocèse d'Anvers. Il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et les recherches historiques, et mourut dans la même ville, le 19 octobre 1640. On a de lui un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire politique et littéraire des Pays-Bas. Nous nous bornerons à citer ceux qui offrent encore quelque intérêt : *Elogia illustrium Belgii scriptorum*, Anvers, 1602, in-8°; *Origines equestrium seu militarium ordinum, lib. II*, 1609, in-8°; *Originum monasticarum lib. IV*, 1620, in-8°; *Fasti Belgici*, etc., 1622, in-8°; *Annales rerum belgicarum*, etc., 1636, in-fol.; *Bibliotheca ecclesiastica*, 1639-49, 2 parties in-fol. Ses ouvrages relatifs à l'histoire des Pays-Bas ont été réunis par Foppens sous ce titre : *Opera diplomatica et historica*, Bruxelles, 1723-34-48, 4 vol. in-fol. Cette collection utile est très-recherchée.

**LEMIRE** (Noel), graveur, né en 1724 à Rouen, mort à Paris en 1801, était élève de Lebas. Il a réussi surtout dans les vignettes. On cite celles qu'il a gravées pour le *Temple de Gnide*, les *Métamorphoses* d'Ovide et les *Contes* de la Fontaine. On regarde comme sa meilleure production *le Partage de la Pologne, ou le Gâteau des rois*, qu'il a signé *Érimel*, anagramme de son nom.

**LEMKE.** *Voyez* LEMBKE.

**LEMNIUS** (Simon Lemchen), poëte latin, né à Margadant (pays des Grisons), est aussi connu sous le nom d'*Emporius*. Ses *Épigrammatum libri II* (1538, in-8°), dédiées à l'archevêque de Mayence, le firent exclure de l'université de Wittenberg, sous prétexte qu'il avait attaqué l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse et l'académie. Retiré à Bâle, il y fit réimprimer ses épigrammes avec un 3e livre rempli de traits sanglants contre Luther (1538, in-8°, rare); il erra ensuite quelque temps sur les frontières de l'Italie et de la Suisse, fut correcteur dans l'imprimerie d'Oporin à Bâle, se retira enfin à Coire au sein de sa famille, devint recteur de l'école de cette ville en 1540, et mourut le 24 novembre 1550 de la peste. On a de lui : *Monachopornomachia*, comédie licencieuse (sous le pseudonyme *L. Pisæus Juvenalis*), 1551, in-8°, très-rare; *Amorum libri IV*, 1542, in-8°; *Odyssææ Homeri libri XXIV, heroico lat. carmine translati*, etc., Bâle, 1549, in-8°; Paris, 1581, in-8°, etc.

**LEMNIUS** ou **LEMMENS** (Liévin), médecin, né à Ziericzée (Zélande) en 1505, fut disciple de Vésale, de Dodonée et de Conrad Gesner, commença à exercer en 1527, et acquit une réputation européenne; plus tard il embrassa l'état ecclésiastique, fut chanoine de l'église de Saint-Liévin, et mourut le 1er juillet 1568. Il a laissé de nombreux ouvrages; les plus connus sont : *De occultis naturæ miraculis libri II*, Anvers, in-12; *libri IV*, ibid., 1564, in-12; *De habitu et constitutione corporis*, etc., Anvers, 1561, in-12; *De Zelandis suis commentariolus*, à la suite de la *Batavia illustrata*, de Scriverius.

**LEMNIUS** (Guillaume), fils du précédent, né vers 1530 à Ziericzée, suivit aussi la carrière médicale, et fut appelé à la cour de Suède par Éric XIV, qui le combla de biens; mais ce prince ayant été renversé par une révolution, Lemnius fut étranglé en 1568, l'année même de la mort de son père. On a de lui une *Lettre* sur l'influence des climats comparée à celle de l'éducation, Anvers, 1554, in-8°.

**LEMNIUS** (André), médecin, de la même famille que les précédents, a laissé une *Lettre* sur l'utilité de l'examen des urines (avec le traité *De urinis*, d'Actuarius, Paris, 1548, Lyon, 1556, in 8°).

**LEMOELLE**, guerrier vendéen, concourut aux Herbiers, le 9 décembre 1793, à la nomination de Charette aux fonctions de général en chef de la basse Vendée, et fit partie de la députation chargée d'aller prendre son acceptation. Cet officier commanda une partie de la réserve de l'armée vendéenne au combat de Clouzeau, où furent battus les républicains, commandés par le général Haxo, qui y perdit la vie, le 19 mars 1794. Par suite de ses belles actions, Lemoelle fut nommé chef de la division du Tablier, en remplacement de Saint-Pol. Au commencement de 1795, lors du conseil tenu par Charette pour communiquer les propositions de paix qui lui étaient faites par la Convention, le nouveau divisionnaire fut du petit nombre d'officiers qui opinèrent pour la continuation des hostilités. Partageant le sort de Charette, lorsque celui-ci, poursuivi par l'adjudant général Travot, était abandonné de presque tous les siens et allait succomber, Lemoelle fut rencontré, le 20 février 1796, par le chef de brigade Lefranc, qui s'empara de lui et le mit à mort.

**LEMOINE** (Jean), cardinal, né au 13e siècle, à Cressi dans le Ponthieu, fut reçu docteur en théologie à l'université de Paris, se rendit ensuite à Rome, y fut nommé auditeur de rote, commenta le 6e livre des *Décrétales*, reçut en récompense le chapeau de cardinal, et fut nommé légat en France par Boniface VIII. Il assista en 1305 au conclave de Pérouse, où fut élu Clément V, et ayant accompagné ce pontife à Avignon, il y mourut le 22 août 1313. Le cardinal Lemoine avait fondé à Paris le collége qui portait son nom. — André Lemoine, frère du précédent, fut évêque de Noyon, et mourut en 1315.

**LEMOINE** (François), peintre d'histoire, né à Paris en 1688, fut élève de Robert Tournières et de Galloche; il étudia principalement les ouvrages du Guide, de Carle Maratte et de Piètre de Cortone, remporta le grand prix de peinture en 1711, fut reçu membre de l'académie en 1718 sur son tableau d'*Hercule et Cacus*, et voyagea ensuite quelques mois en Italie. Nommé professeur de l'académie et premier peintre du roi, il peignit successivement le plafond de la chapelle de la Vierge à St.-Sulpice et celui du salon d'Hercule à Versailles. Cette composition, qui lui coûta 4 ans de travail, est la plus vaste que l'on connaisse; elle occupe 64 pieds de long sur 54 de large et 8 1/2 de renfoncement. Lemoine, irrité de voir les faveurs prodiguées à des peintres qu'il croyait ses inférieurs, perdit la raison, se frappa de 9 coups d'épée, et mourut le 4 juin 1737. Cet artiste entendait bien la composition et séduisait par le coloris; mais son dessin est incorrect et mou, et toutes ses figures sont maniérées. Natoire, Nonotte et Boucher furent ses élèves. Thomassin, Silvestre, Cars, Cochin et Larmessin ont gravé d'après lui.

**LEMOINE**, peintre, né en 1740, mort en 1803 à Rouen, sa patrie, a laissé un grand nombre de tableaux qui se voient dans sa ville natale. Sa composition la plus remarquable est l'*Apothéose du grand Corneille*, plafond du théâtre des Arts.

**LEMOINE** (Louis), général français, né le 23 novembre 1764, à Saumur, s'engagea en 1783 dans le régiment de Brie. A l'époque où commença la révolution, il était sous-officier, et quitta ce corps à la première formation des volontaires nationaux pour se rendre à Saumur, où il fut fait commandant de l'un des bataillons de Maine-et-Loire. Ce corps se trouvait dans Verdun lorsque, après le suicide du commandant Beaurepaire, cette place se rendit aux Prussiens. Renfermé dans la citadelle, Lemoine obtint une capitulation particulière, et sortit avec quelques bagages, parmi lesquels il fit transporter à Sainte-Ménehould le corps de Beaurepaire, et lui rendit les honneurs funèbres. Il prit part, comme chef d'état-major de la division Miranda, à la campagne du mois de septembre 1792, contre les Prussiens. Il assista encore, en la même qualité, aux batailles de Jemmapes et de Neerwinden. Lemoine fit ensuite partie de la garnison de Valenciennes; et, lorsque cette place eut capitulé, il fut envoyé contre Lyon, assiégé par les troupes de la Convention. Il fut promu au grade de général de brigade, passa aussitôt après à l'armée des Pyrénées orientales, sous les ordres d'Augereau et de Pérignon. Envoyé aux armées de l'Ouest, commandées par Hoche, qui lui confia, en 1795, une division destinée à agir contre les émigrés débarqués à Quiberon, il masqua plusieurs batteries qui écrasèrent les royalistes, et contribuèrent beaucoup aux succès des républicains. Le général Hoche lui adressa des remercîments en présence de l'armée et des représentants, et le Directoire exécutif lui envoya une paire de pistolets, avec le grade de général de division et une lettre de félicitation. Lemoine continua de poursuivre pendant quelque temps les royalistes de la Bretagne, et ce ne fut qu'en 1797, qu'il suivit Hoche à l'armée de Sambre-et-Meuse, et contribua le 16 avril à la prise des redoutes de Bendorff. Lemoine étant venu à Paris à la tête de sa division, concourut à la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797). Le Directoire lui confia pendant quelques mois le gouvernement de la capitale. En 1798, il fut employé dans les départements de l'Ouest, où il fut accusé par les jacobins de faste et de condescendance pour le *parti modéré*. En 1799, Lemoine fut employé en Italie, sous les ordres de Championnet; et, se trouvant à la tête d'un corps de 1,500 hommes, à Terni, il réussit à repousser et disperser complétement une colonne de 8,000 Napolitains qui marchaient sur Rome. Lemoine combattit encore quelque temps à l'armée d'Italie sous Schérer et Joubert; mais, après le 18 brumaire, il rentra tout à fait dans la retraite. En 1812, Lemoine obtint le commandement de la place de Wesel, et, en 1813, celui d'une division qui tint la campagne des environs de Magdebourg. En 1814, il prit le commandement de la place de Mézières, qu'il défendit, au nom du roi, contre les troupes saxonnes, pendant deux mois. Il sortit, le 3 septembre, de la citadelle, par suite d'une convention, tambour battant, mèche allumée, avec plusieurs canons, munitions et caissons, qu'il conduisit à Paris, où il publia un mémoire sur sa conduite. Depuis ce temps, son activité cessa complétement, et il vécut de sa pension de retraite dans la capitale, où il est mort en janvier 1842.

**LEMOINE D'ESSOIES** (Edme-Marie-Joseph), instituteur, né à Essoies (Champagne) en 1751, mort à Paris le 17 août 1816, fréquenta d'abord le barreau, se consacra depuis à l'éducation, publia plusieurs livres élémentaires qui devinrent classiques, fut nommé professeur de mathématiques et de physique, membre du jury d'instruction, et fonda une école connue sous le nom d'*Institution polytechnique*, d'où sont sortis plusieurs bons élèves. On a de lui : *Principes de géographie*, Paris, 1780, 1784, in-12; *Traité du globe*, etc., à la portée des enfants, 1780, in-12; *Traité élémentaire de mathématiques*, etc., ibid., 1788, in-8o, souvent réimprimé; *Principes d'arithmétique décimale*, 1801 et 1804, in-12.

**LEMONNIER** (Pierre), né à Saint-Sever, près de Vire, en 1675, professa la philosophie au collége d'Harcourt, fut admis à l'Académie des sciences en 1737, et mourut le 27 novembre de la même année. On a de lui : *Cursus philosophiæ*, 1750, 6 vol. in-12; et *Premiers traités élémentaires de mathématiques dictés en l'université de Paris*, 1758, in-8o, ouvrage posthume et anonyme.

**LEMONNIER** (Pierre-Charles), astronome, fils du précédent, né à Paris le 23 novembre 1715, n'avait pas 16 ans lorsqu'il fit ses premières observations sur l'opposition de Saturne. Il fut reçu en 1736 à l'Académie des sciences, qui le choisit, cette même année, pour aller avec Maupertuis et Clairaut mesurer sous le cercle polaire un

degré du méridien. Depuis il se signala presque chaque année par quelque découverte et par quelque travail important, et professa la physique au collége de France. Lalande fut un de ses élèves. A la formation de l'Institut, il fut nommé membre de la section d'astronomie, et mourut à Héril, près de Bayeux, le 2 avril 1799. Le tome III des *Mémoires de l'Institut* (sciences physiques et mathématiques) contient son *Éloge* par Lefebvre Gineau. On a de lui beaucoup d'ouvrages sur lesquels on peut consulter la *Bibliographie astronomique* de Lalande. Nous citerons : *Histoire céleste*, 1741, in-4°; *Théorie des comètes*, 1743, in-8°; *le Nouveau Zodiaque réduit à l'année* 1755, 1755, in 8°; *Première observation faite par ordre du roi*, etc., 1757, in-8°; *Astronomie nautique*, 1771, in-8°; *Essais sur les marées et leurs effets*, etc., 1774, in-8°; *Description et usage des principaux instruments d'astronomie*, 1774, in-fol.; *Lois du magnétisme*, 1776, in-8°; *Traité de la construction des vaisseaux*, traduit du Suédois Chapman, 1779, in-fol.

**LEMONNIER** (Louis-Guillaume), frère du précédent, né en 1717, fut attaché en 1738 à l'infirmerie de Saint Germain en Laye, s'appliqua ensuite à la botanique, qu'il professa au Jardin du Roi, fut médecin en chef des armées, puis premier médecin des enfants de France, et enfin premier médecin du roi. Retiré à Montreuil, près de Versailles, après la journée du 10 août, il fut nommé correspondant de l'Institut, et mourut le 7 septembre 1799. On a de lui : *Leçons de physique expérimentale*, etc., 1742, in-8°; *Observations sur l'histoire naturelle*, 1744, in 4°; des articles dans l'*Encyclopédie*, et plusieurs *Mémoires* ou *Dissertations*, dans le recueil de l'Académie des sciences. Son *Éloge*, par Duchesne, a été imprimé dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année. Les botanistes ont consacré à sa mémoire une plante de la Guyane, sous le nom de *Monneria trifolia*.

**LEMONNIER** (Guillaume-Antoine), littérateur, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte en 1721, fit ses études au collége de Coutances, alla ensuite à Paris, où il fut nommé, en 1743, chapelain de la Sainte-Chapelle, s'appliqua à la littérature et à la musique, et obtint plus tard une cure en basse Normandie. Privé de ce bénéfice, sur son refus de prêter serment, il fut incarcéré en 1793, et ne dut la vie qu'à la journée du 9 thermidor (26 juillet 1794). Quelque temps après il fut nommé bibliothécaire du Panthéon (Sainte-Geneviève), et mourut en 1797. On a de lui une traduction fidèle et élégante des *Comédies de Térence*, 1770, 3 vol. in 8°, réimprimée en 1821 dans le *Théâtre complet des Latins*, publié par Levée; une des *Satires de Perse*, 1771, in 8°; *Fables, contes et épîtres*, 1773, in-8°; plusieurs brochures peu remarquables, et quelques pièces de théâtre dont une seule, *le Bon fils*, mise en musique par Philidor, a été représentée et imprimée en 1773, sous le nom de Devaux. Une *Notice sur Lemonnier* a été publiée par Mulot, 1797, in-8°.

**LEMONNIER** (Pierre-René), qu'on a quelquefois confondu avec le précédent, né à Paris en 1731, mort à Metz le 8 janvier 1796, fut secrétaire du maréchal de Maillebois, puis commissaire des guerres. On a de lui quelques pièces de théâtre dont les plus connues sont : *le Mariage clandestin*, comédie en 3 actes et en vers, imitée de Garrick, représentée en 1775, et non imprimée; *le Maître en droit*, opéra-comique en 2 actes, 1760, in 8°; *la Meunière de Gentilly*, opéra-comique en 1 acte, 1768, in-8°; *l'Union de l'amour et des arts*, ballet héroïque, 1773, in-4°; *Azolan, ou le Serment indiscret*, ballet héroïque, 1774, in-4°; *Renaud d'Ast*, comédie en 2 actes, 1765, in-8°.

**LEMONNIER** (Anicet-Charles-Gabriel), peintre d'histoire, né le 6 juin 1743 à Rouen, fut, comme David, un des élèves de Vien et remporta le grand prix en 1770. Un voyage en Italie, comme pensionnaire de l'Académie, fortifia son talent, et bientôt les tableaux de *saint Charles Borromée* et de *Cléombrote* firent connaître son nom. Élu en 1789 membre de l'académie, il fit partie de la commission des monuments, fut en 1810 administrateur de la manufacture des tapisseries de la couronne, place qu'il perdit en 1816, et mourut à Paris le 17 août 1824. Parmi ses compositions, on distingue *une Lecture chez Mme Geoffrin; François Ier recevant à Fontainebleau la sainte Famille de Raphaël*, et *Louis XIV assistant à l'inauguration de la statue de Milon de Crotone*, de Puget. Ces trois tableaux, qui rassemblent les personnages les plus illustres des derniers siècles, ont été acquis par le prince Eugène pour la galerie de Munich. Le musée de Rouen possède 12 tableaux de Lemonnier, dont le mérite était la fidélité des attributs, la belle expression des têtes et un grand art de draper. Son fils a publié une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, 1824, in-8°.

**LEMONTEY** (Pierre-Édouard), membre de l'Académie française, né à Lyon le 14 janvier 1762, suivit dès sa jeunesse la carrière du barreau, en même temps qu'il s'adonnait à la culture des lettres, et remporta deux prix à l'académie de Marseille, l'un en 1785 pour l'*Éloge de Peirese*, l'autre en 1788 pour celui *du capitaine Cook*. Lors de la convocation des états généraux (1789), il se fit connaître comme publiciste par différents écrits qui lui méritèrent l'estime des gens éclairés. Chargé de la rédaction du cahier de l'assemblée électorale de Lyon *extra muros*, il fut nommé substitut du procureur de la commune, puis député du Rhône à la législation, qu'il présida plusieurs fois, et se fit remarquer par sa modération et la sagesse de ses vues. Obligé bientôt de se soustraire aux persécutions, il se retira dans sa ville natale, concourut à sa défense lorsque la Convention en fit faire le siége, et n'échappa à la mort qu'en cherchant un asile en Suisse. De retour à Lyon en 1795, il fut fait administrateur du district, et chargé de quelques missions. Nommé en 1804 chef de la commission de censure des pièces de théâtre, il s'acquitta de cette tâche difficile, de manière à se concilier l'affection des auteurs, et continua de la remplir sous divers titres après la restauration et pendant les cent jours. En 1819 il remplaça Morellet à l'Académie française et mourut le 6 juin 1826. Lemontey a fait les fonds d'un prix de poésie sur les *Avantages de l'enseignement mutuel*. A une instruction solide et variée, il réunissait les dons de l'imagination et de l'esprit; et, peu d'écrivains ont su présenter sous des formes plus piquantes le langage de la raison et de la vérité. Outre des articles signés *Lefriteux* dans le *Journal général* de 1814-15, diverses *Notices* dans la *Minerve littéraire*, l'*Abeille*, la *Revue encyclopédique*, la *Galerie française*, etc., et enfin des *Discours* et *Mémoires*

lus à l'Institut, Lemontey a laissé entre autres ouvrages : *Palma, ou le Voyage en Grèce,* opéra, 1798, in-8°; *Raison, folie, chacun son mot, petit cours de morale à la portée des vieux enfants,* 1801, in-8°; 5e édition, 1816, 2 vol. in-8°; *la Vie du soldat français, ou trois Dialogues composés par un conscrit,* etc., Paris, 1805, in-8°; *Irons-nous à Paris? ou la Famille du Jura,* 1804, in-12; *Thibault, ou la Naissance du comte de Champagne,* 1811, in-12 : ces deux derniers sont des opuscules de circonstances à l'occasion du couronnement et de la naissance du roi de Rome; *Des bons effets de la caisse d'épargnes et de prévoyance, ou les trois visites de M. Bruno,* 1819, écrit ingénieux qui a beaucoup favorisé l'établissement des caisses de prévoyance; *De la peste de Marseille et de la Provence pendant les années* 1720 *et* 1721 (extrait d'un grand ouvrage inédit), 1821, in-8°; *Étude littéraire sur la partie historique du roman de Paul et Virginie,* etc., 1823, in-8° et in-18; *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV,* 1818, in-8°; *Éloge historique de Vicq d'Azyr,* ibid., 1825, in-4°; des *Notices* en tête des *Mémoires de l'abbé Morellet* (1821), et des *Poésies de Chaulieu; l'Introduction* du recueil de *Fables russes,* imitées de M. Kriloff en vers français, publié par le comte Orloff. Ses *OEuvres* ont été réunies en 1829, 5 vol. in-8°. Il faut y joindre : *Histoire de la régence et de la minorité de Louis XV,* 1832, 2 vol. in-8°.

**LEMOS** (Thomas), théologien espagnol, né à Rivadavia (Galice) en 1559, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique. Il professait la théologie à Valladolid en 1594, quand le molinisme commença à troubler les écoles, et il se distingua dans les disputes qui eurent lieu en cette occasion. Député au chapitre général de l'ordre à Naples en 1600, il présenta au cardinal d'Avila une thèse sur la doctrine de saint Thomas, et fut chargé de la soutenir devant la congrégation *de Auxiliis.* Cette circonstance accrut encore sa réputation d'éloquence et de savoir, mais il ne put faire triompher son opinion. La question resta indécise. De retour en Espagne, Lemos refusa un évêché; il fut nommé en 1607 consulteur général de l'inquisition, se retira ensuite au couvent de la Minerve, et y mourut le 23 août 1629. Ses principaux ouvrages sont : *Panoplia gratiæ,* Liége (Béziers), 1676, 2 vol. in-fol., et les *Acta congregationum et disputationum de auxiliis divinæ gratiæ,* Louvain, 1702, in-fol. En tête de cet ouvrage se trouve la *Vie de Lemos,* par le P. Serry.

**LEMOS** (don Pedro-Juan, comte de), né en 1564, de la famille du précédent, se signala sous les règnes de Philippe II, III et IV, par sa valeur, principalement au siége d'Ostende en 1604, fut nommé président du conseil des Indes en 1603, capitaine général en 1604, vice-roi de Naples en 1612, et mourut à Valladolid en décembre 1634. Il aimait les lettres, auxquelles il s'était livré dès sa jeunesse, et fut le protecteur de Cervantes, de Saavedra, de Villegas et des frères Argensola.

**LEMOT** (François-Frédéric), statuaire, né à Lyon le 4 novembre 1773, mort le 6 mai 1827 à Paris, membre de l'Institut et professeur à l'école des beaux-arts, avait appris à Besançon les éléments de l'architecture lorsqu'il se rendit à Paris (vers 1786), et fut admis dans l'atelier de Dejoux, dont bientôt il justifia par ses succès les soins paternels. Ayant remporté à 17 ans le grand prix de sculpture sur un bas-relief représentant le *Jugement de Salomon,* il fit le voyage de Rome, mais ne resta en Italie que 2 ans, au bout desquels il retourna à Paris solliciter auprès du gouvernement des secours pour les élèves ses confrères. Atteint alors par la réquisition, il partit pour l'armée du Rhin, servit quelques années dans l'artillerie sous Pichegru, et en 1795 fut mandé à Paris pour concourir à l'exécution d'une statue qui devait remplacer sur le pont Neuf celle de Henri IV. Dès lors il produisit un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : le *bas-relief* de la tribune de la chambre des députés; une statue de *Lycurgue;* celle de *Léonidas,* placée dans la salle des délibérations de la chambre des pairs; celle de *Cicéron,* qui ornait l'ancienne salle du tribunat; le buste colossal de *Jean Bart* (place d'armes de Dunkerque); une *Hébé;* la statue de *Murat;* le grand fronton de la colonnade du Louvre; enfin les statues équestres (en bronze) de *Henri IV* à Paris et de *Louis XIV* à Lyon. On doit en outre à Lemot : *Notice sur le château et la ville de Clisson,* Paris, 1812, in-8°.

**LEMOYNE** (Pierre), jésuite, né en 1602 à Chaumont en Bassigny, entra dans la société à 17 ans, professa la philosophie au collége de Dijon, et se livra ensuite à la prédication sans négliger la culture de la poésie dont il s'était occupé depuis sa première jeunesse. De toutes ses productions en ce genre, la plus remarquable est *saint Louis, ou la sainte Couronne reconquise sur les infidèles,* poëme en 18 chants, dont les 7 premiers furent imprimés à Paris en 1651, in-fol.; mais l'ouvrage en entier ne fut publié qu'en 1653. E. T. Simon a réduit en 8 chants le *poëme de Saint-Louis,* Besançon, 1816, in-8°; mais cette publication n'a obtenu aucun succès. Le P. Lemoyne mourut à Paris en 1671. Un de ses neveux a publié ses *OEuvres poétiques,* Paris, 1672, in-fol. On lui doit encore : *la Galerie des femmes fortes,* Paris, 1647, in-fol., figures; *la Dévotion aisée,* 1652, in-8°, ouvrage souvent réimprimé, et que Pascal a vivement critiqué; *Lettre sur les mémoires de la régence de Marie de Médicis,* Paris, 1666, in-12.

**LEMOYNE** (Jean-Louis), sculpteur, élève de Coysevox, membre de l'académie dont il devint recteur, né à Paris en 1665, y mourut en 1755. On a de lui, entre autres morceaux remarquables, une statue de Diane dans le parc de la Muette et deux anges adorateurs dans l'église des Invalides.

**LEMOYNE** (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1704, fut élève de son père, de son oncle, aussi sculpteurs, et de Rob. Lelorrain. Lorsque à 20 ans il eut remporté le grand prix, son père obtint qu'il n'irait point en Italie : de là le faux goût dont Lemoyne donna des preuves, et son mépris pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Bien qu'il y ait de la vigueur et quelque noblesse dans sa manière, ses poses sont théâtrales, ses airs de tête guindés; enfin ses compositions symétriques ne peuvent être citées que comme autant d'exemples de la décadence de l'art pendant le 18e siècle. Cependant, avec ces défauts, Lemoyne eut la réputation du premier sculpteur de son temps, et fut comblé des bienfaits du roi. Il mourut en 1778. On a de lui beaucoup de bustes, de figures allégoriques et plusieurs grandes compositions,

dont les plus remarquables sont : *saint Jean baptisant Jésus-Christ*, le *Tombeau de Mignard*, le *Mausolée du cardinal de Fleury*, et une *statue en pied de Louis XV*.

**LEMOYNE** (Jean-Baptiste MOYNE, dit), fils d'un ancien consul, né à Eymet (Périgord) le 3 avril 1751, apprit la musique à Périgueux, sous la direction de son oncle, maître de chapelle à l'église cathédrale de cette ville, parcourut différentes villes de France en qualité de chef d'orchestre, et se rendit à Berlin, où il reçut des leçons de Graun et de Kirnberger pour la composition. Une *scène d'orage*, qu'il composa pour l'opéra de *Toinon et Toinette*, lui valut la place de second chef d'orchestre du théâtre du roi de Prusse, et l'honneur d'être admis aux concerts du grand Frédéric. Il alla ensuite à Varsovie, puis retourna en France (1782), où il donna *Électre*, qui fut peu accueillie, et *Phèdre* (1786), qui eut le plus brillant succès. C'est alors qu'il fit un voyage en Italie pour se perfectionner encore dans l'art musical. A son retour (1789), il donna les *Prétendus* et *Nephté*, qui furent suivis de *Louis IX en Égypte*; *les Pommiers et le Moulin*, 1790; *Elfrida*, 1792; *Miltiade à Marathon*, 1793; *Toute la Grèce*, 1794; *le Petit Batelier*, *le Mensonge officieux* et le *Compère Luc*. Lemoyne mourut le 30 décembre 1796. Il a laissé 3 opéras inédits, *Nadir*, *Sylvius Nerva* et *l'Ile des femmes*.

**LEMOYNE** (Gabriel), fils aîné du précédent, héritier d'une partie de ses talents, et bon pianiste, a laissé des sonates, des romances, et l'opéra-comique de *l'Entresol*, qui fut joué au théâtre des Variétés. Né à Berlin, le 14 octobre 1772, d'un premier mariage que son père avait contracté, il est mort comme lui à Paris, le 2 juillet 1815.

**LEMPEREUR** (Louis-Simon), graveur, naquit à Paris, en 1728. Dirigé par Pierre Aveline, il se perfectionna dans l'atelier de Laurent Cars. Profitant d'une occasion qui lui était offerte, il passa en Angleterre, alors dépourvue de bons graveurs, obtint bientôt d'assez grands succès, et ses affaires y devenaient très-bonnes, lorsque la guerre s'étant déclarée, en 1756, il retourna à Paris, se lia avec Watelet, avec Pierre, et grava plusieurs tableaux de ce dernier, entre autres, *les Forges de Vulcain*, et *l'Enlèvement d'Europe*. On lui doit aussi l'estampe *des Baigneuses*, d'après Vanloo; divers sujets d'après Teniers, Palamède, Boucher et Wille. Son estampe la plus remarquable est celle du *Jardin d'Amour*, d'après Rubens. Lempereur est mort à Paris, le 5 avril 1808.

**LEMPEREUR** (Constantin). *Voyez* **EMPEREUR**.

**LEMUET** (Pierre), né à Dijon en 1591, mort à Paris le 28 septembre 1669, étudia l'architecture civile et militaire, fortifia plusieurs villes de la Picardie, acheva l'église du Val-de-Grâce, donna les plans de celle des Petits-Pères et des châteaux de Luynes, Laigle et Beauvilliers. On a de lui un *Traité des cinq ordres d'architecture*, etc., traduit de Palladio, Paris, 1626 et 1641, in-8°; *la Manière de bien bâtir*, etc., 1625, 1663, in-fol.; *les Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, etc., 1632, in-8°.

**LEMUET** (Romuald), savant mathématicien, était né, vers 1660, à Coulanges-la-Vineuse, dans l'Auxerrois. Après avoir terminé ses études, il entra dans l'ordre des frères de la Charité, et fut élevé successivement jusqu'à la charge de provincial, et mourut à Paris en 1739. Ses lettres sur la *quadrature du cercle*, *l'aiguille aimantée*, *la trisection de l'angle* et *la duplication du cube*, etc.; sont insérées dans le *Mercure* et dans le *Journal des Savants*. Il a laissé, en manuscrit, un *Commentaire sur l'Apocalypse*.

**LENÆUS** (Jean-Canut), né en 1573, à Lenna, bourgade à deux lieues d'Upsal, obtint d'abord la chaire de professeur de logique, et, peu après, celle de professeur de théologie à Upsal. Devenu archevêque d'Upsal, en 1647, Lenæus occupa ce siége pendant 22 années, et mourut le 25 avril 1669. Parmi ses ouvrages on cite : *Logica peripatetica*, Upsal, 1633; *Tractatus de veritate, et excellentiâ christianæ religionis*, ibid., 1638, etc.

**LENAIN** (Louis et Antoine), frères, tous deux peintres, nés à Laon vers la fin du 16e siècle, et morts à 2 jours de distance en mai 1648, travaillèrent toujours ensemble, et s'exercèrent avec succès dans plusieurs genres, principalement dans les scènes familières : *le Maréchal ferrant et sa famille*, tableau de leur composition qu'on voit au musée de Paris, peut être mis en parallèle avec les chefs-d'œuvre de l'école flamande. Louis et Antoine furent admis à l'Académie l'année même de sa fondation. Le musée de Paris possède un second tableau de ces artistes : *Procession dans l'intérieur d'une église*.

**LENAIN** (Mathieu), frère cadet des précédents, s'adonna comme eux à tous les genres de peinture, fut reçu en même temps qu'eux membre de l'académie, et mourut en 1677.

**LENAIN** (dom Pierre), frère cadet du savant de Tillemont, né à Paris le 25 mars 1640, entra fort jeune dans la congrégation de Saint-Victor, et de là se rendit à la Trappe, où l'abbé de Rancé le nomma sous-prieur. Il y fut un modèle de pénitence et d'humilité, et mourut le 12 décembre 1713, d'un vomissement de sang. On lui doit entre autres ouvrages la *Vie de l'abbé de Rancé*, Rouen, 1715, 3 vol. in-12, et un *Essai de l'histoire de l'ordre de Citeaux*, Paris, 1696, etc., 9 vol. in-12.

**LENAIN** (Sébastien). *Voyez* **TILLEMONT**.

**LENCLOS** (Anne de), et familièrement *Ninon*, née le 15 mai 1616 à Paris, fille d'un gentilhomme tourangeau, épicurien et bel esprit, et d'une mère très-dévote, de la famille des Abra-Raconis de l'Orléanais. Les efforts en sens inverse que firent de bonne heure ses parents pour lui inculquer leurs principes, ou seulement pour la garantir d'une trop forte influence de l'un ou de l'autre côté, apprirent à Ninon, avant même qu'elle pût réfléchir, à se faire un système d'opinions et de conduite à part; d'ailleurs, la rigide vertu ne put que perdre au contraste dans la jeune imagination que l'amabilité trouvait si docile à ses impressions et à son dangereux exemple. Orpheline à 15 ans, et maîtresse de sa destinée, Ninon, qui, pour toute fortune, possédait 8 à 10,000 livres de rentes viagères, s'appliqua à perfectionner ses talents et à orner de plus en plus son esprit. Tel devint bientôt le séduisant assemblage de ses charmes, que sa maison fut le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué à la ville et à la cour, et, bien que les personnes les moins sévères n'eussent pu se défendre de condamner la légèreté de ses principes, elle fut traitée en amie par Mme de Maintenon, de la Sablière, de la Suze, de Castelnau, de Fiesque, de la Ferté, de la Fayette, etc., qui ne regardèrent point comme indigne de leur affection celle qui eut tour à tour

pour adorateurs les Coligny, les Villarceaux, les Sévigné, le grand Condé, le duc de la Rochefoucauld, le maréchal d'Albret, le maréchal d'Estrées, Miossen, Palluan d'Effiat, Gourville, J. Bannier et la Châtre. A ces noms, la plupart historiques, si l'on ajoute ceux de Scarron, de Saint-Évremont, de Molière, de Fontenelle, etc., dont elle fut l'amie et le conseil, on comprendra la célébrité de cette femme que la nature avait parée de ses plus heureux dons, mais qui en a terni l'éclat en renonçant à la principale des vertus de son sexe. Ninon mourut le 17 octobre 1706. Il reste d'elle quelques *Lettres* dans le *Recueil* de Saint-Évremont et réimprimées à part. Les *Lettres de Ninon de Lenclos au marquis de Sévigné*, Paris, 1752, 2 vol. in-12, et sa *Correspondance secrète avec M. de Villarceaux et Mme de Maintenon*, 1789, in-8°, ou 2 vol. in-12, sont des ouvrages supposés : le premier est de Damours, et le second de Ségur le jeune. On peut consulter pour plus de détails *Mémoires sur Ninon*, par Bret, Paris, 1751, in-12.

**LENET** (Pierre), procureur général au parlement de Bourgogne, puis conseiller d'État, né à Dijon, d'une famille attachée depuis longtemps à la maison de Condé, embrassa, pendant les troubles de la Fronde, le parti des princes de Condé et de Conti, dont il servit les intérêts avec chaleur, fut nommé l'un des intendants de justice, police et finances, pendant le siége de Paris en 1649, et mourut dans cette ville, le 3 juillet 1671. Il a laissé des *Mémoires sur l'histoire des guerres civiles des années 1649 et suivantes*, publiées en 1729, 2 vol. in-12; cet ouvrage est écrit avec franchise, et l'auteur y rapporte beaucoup de circonstances qui, sans lui, seraient restées inconnues.

**LENET** (Philibert-Bernard), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, professeur en théologie, dans l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, et ancien abbé du Val-des-Écoliers, parent des précédents, naquit à Dijon, le 24 août 1677; il était fils de Philibert Lenet, conseiller au parlement de Bourgogne. On a de lui l'*Oraison funèbre* de François d'Aligre, abbé commandataire de Saint-Jacques de Provins, Paris, 1712, in-12. Il mourut en 1748.

**LENFANT** (Jean), peintre en pastel et graveur au burin, naquit à Abbeville, en 1615, et fut élève de Claude Mellan. Lenfant peignait avec succès en pastel; on a de lui en ce genre quelques figures et des portraits qu'il a gravés lui-même. Cet artiste mourut à Paris en 1674.

**LENFANT** (Jacques), ministre protestant, né à Bazoches dans la Beauce, en 1661, mort le 7 août 1728, fit ses cours de théologie à Saumur et à Genève, passa en 1684 à Heidelberg, où il fut nommé chapelain de l'électrice palatine, et pasteur ordinaire de l'Église française. Lors de l'invasion du Palatinat par Turenne, il se retira à Berlin, où il commença en 1689 à exercer les fonctions de pasteur, qu'il continua de remplir pendant près de 40 ans. Membre du consistoire supérieur et du conseil français pour la direction des affaires des réfugiés, il fut fait prédicateur de la reine Sophie-Charlotte, et, à la mort de cette princesse, en 1705, il occupa la même charge près du roi Frédéric-Guillaume. Dans un voyage qu'il fit en Angleterre, en 1707, il refusa la place de chapelain de la reine Anne. Trois ans après, il fut agrégé à la Société de la propagation de la foi établie en Angleterre. Il visita Helmstadt en 1712, et Leipzig en 1715, dans le dessein de compulser les bibliothèques pour la composition de ses ouvrages historiques. On peut dire que généralement il se montra plus modéré que ses confrères, dans lesquels on remarque trop souvent une vive animosité contre la religion qui leur avait ôté une patrie. J. Lenfant a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Histoire du concile de Constance*, Amsterdam, 1714, in-4°, fig.; 1727, 2 vol. in-4°; *Apologie pour l'auteur de l'histoire du concile de Constance, contre le journal de Trévoux, du mois de décembre 1714*, ibid., 1716, in-4°; *Poggiana, ou Vie, caractère, sentences*, etc., *de Pogge*, 1720, 2 vol. in-8°; *Histoire du concile de Pise et de ce qui s'est passé de plus mémorable depuis ce concile jusqu'au concile de Constance*, 1724; Utrecht, 1731, in-4°; *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*, Amsterdam 1729; Utrecht, 1731, 2 vol. in-4° (*voyez* un *Mémoire sur Lenfant* dans la *Bibliothèque germanique*, t. XVI).

**LENFANT** (Alexandre-Charles-Anne), jésuite, prédicateur, né à Lyon, le 6 septembre 1726, professa la rhétorique à Marseille, puis prêcha dans les principales villes de France, notamment après la suppression de son ordre en 1773. En 1791, il prêchait le carême à la cour. Enfermé l'année suivante dans les prisons de l'Abbaye, il y fut massacré le 3 septembre. On a de lui l'*Oraison funèbre du Dauphin*, prononcée à Nancy en 1766, et l'*Oraison funèbre* (en latin) *de M. de Belzunce, évêque de Marseille*, Paris, 1756, in-8°. On a publié le recueil de ses *Sermons*, Paris, 1818, 8 vol. in-12, avec une *Notice* sur l'auteur par N. S. Guillon.

**LENGLET-DUFRESNOY** (Nicolas), savant ecclésiastique, né à Beauvais, le 5 octobre 1674, fit ses études à Paris, et débuta à 22 ans par quelques ouvrages qui donnèrent lieu de croire qu'il se livrerait à la théologie. Bientôt cependant il suivit la carrière diplomatique : nommé en 1705, premier secrétaire pour les langues latine et française de la cour de l'électeur de Cologne, il se trouvait à Lille lorsque le prince Eugène s'en empara; il en obtint un sauf-conduit, et trouva, dans le poste qu'il occupait, l'occasion de rendre d'importants services à la France. On lui dut, sinon la découverte de la conspiration de Cellamare, du moins la connaissance des principaux conjurés; mais s'il est vrai qu'il consentit à jouer près d'eux le rôle de *mouton* à la Bastille, le motif ne saurait l'excuser. Mais heureusement pour son honneur, une telle allégation est loin d'être prouvée. Étant allé, vers 1721, à Vienne, il vit fréquemment le prince Eugène, dont il avait su se faire un ami; mais il refusa de s'attacher à sa personne. Son séjour en Autriche avait déplu à la cour de France : à son retour, en 1723, il fut enfermé à la citadelle de Strasbourg, puis à Vincennes, et transféré à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en 1725. C'était la seconde fois qu'il était détenu dans cette prison d'État, et son penchant à la satire, dont il ne put se corriger, l'y fit reconduire en 1743, en 1750 et en 1751. Doué d'un caractère indépendant, il refusa tous les emplois qui lui furent offerts, soit en France, soit dans les pays étrangers, pour vivre libre; même dans les dernières années de sa vie, il aima mieux rester seul et travailler que de partager l'opulence de sa sœur, qui l'aimait et

qui lui offrait sans conditions un appartement et des domestiques pour le servir. Il périt d'une manière funeste : s'étant endormi en lisant un ouvrage nouveau, il tomba dans le feu et se brûla le 16 janvier 1755. Doué d'une mémoire immense, il avait acquis beaucoup d'érudition, mais ses nombreux ouvrages ne doivent être consultés qu'avec défiance. Les principaux sont : *Traité du secret inviolable de la confession,* 1708, in-12 ; *Méthode pour étudier l'histoire,* etc., avec les additions de Drouet, Paris, 1772, 15 vol. in-12 ; *Méthode pour étudier la géographie,* etc., 1768, 10 vol. in-12 ; *De l'usage des romans,* etc., 1734, 2 vol. in-12 (sous le nom de Gordon de Percel) ; *Histoire justifiée contre les romans,* 1735, in-12 ; *les Principes de l'histoire,* etc., 1735-37, 6 vol. in-12 ; réimprimés en 1745 et 1752 ; *Histoire de la philosophie hermétique,* 1742, 3 vol. in-12 ; *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane,* 1778, 2 vol. in-8° : cette édition est la meilleure ; *Traité... sur les apparitions,* etc., 1751, 2 vol. in-12 ; *Histoire de Jeanne d'Arc,* 1753, 3 parties in-12. Parmi les ouvrages dont il n'a été que l'éditeur, on distingue le *Commentaire de Dupuy sur le traité des libertés de l'Église gallicane,* 1715 ; les *OEuvres de Marot,* 1731, 4 vol. in-4° ; *Regnier,* 1733, in-4° ; *le Roman de la Rose,* 1735, 3 vol. in-12 ; *le Journal de Henri III,* 1744, 5 vol. in-8° ; *Journal de Henri IV,* 1741, 4 vol. in-8° ; *les Mémoires de Comines,* 1747, 4 vol. in-4° ; *Mémoires de la régence,* 1749, 5 vol. in-12. On peut consulter ses *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages,* par Michault, 1761, in-12.

**LENGLET** (Étienne-Géry), membre du conseil des Anciens, né à Arras en 1757, reçu avocat au conseil d'Artois en 1781, fut nommé juge au tribunal de Bapaume en 1791, et, l'année suivante, commissaire national (procureur du gouvernement) près de celui d'Arras. Suspendu de ses fonctions pendant le régime de la Terreur, il devint ensuite agent national près du district d'Arras (1794), puis juge à Saint-Omer. Professeur d'histoire à l'école centrale de Soissons, et juge une seconde fois à Saint-Omer en 1798, le Pas-de-Calais le choisit pour son député au conseil des Anciens. Il prit une part active à la discussion des lois proposées, et plusieurs fois il prononça des discours remarquables. Au 18 brumaire, ayant invoqué *la Constitution*, Bonaparte lui répondit vivement. Nommé professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon, il fut fait, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, président de chambre à Douai, fonctions dans lesquelles il se maintint jusqu'à sa mort, en 1834. Lenglet a composé plusieurs écrits : *Observations sur Montesquieu,* 1787 (1792), in-8° ; *Du domaine national, ou Réponse à M. Sieyès sur les biens ecclésiastiques,* 1789, in-8° ; *Principe général sur la répartition des impôts,* 1790, etc. ; *Premiers résultats de la révolution de* 1830, 1831, in-8° ; *Histoire de l'Europe et de ses colonies depuis la guerre de sept ans jusqu'à la révolution de* 1830, 6 vol. in-8°, etc.

**LENGNICH** (Godefroid), né à Dantzig en 1690, mort en 1774, fut professeur d'histoire, puis syndic dans sa ville natale. On a de lui, en allemand : *Détails et jugements sur les auteurs classiques latins,* 1715, in-12 ; *Bibliothèque de la Prusse polonaise,* 1718, in-8° ; *Histoire de la Prusse polonaise,* 1723-48, 9 vol. in-fol. ; *Histoire de Pologne,* 1741, in-8°. En latin : *Droit public du royaume de Pologne,* 1742, traduit en français par Formey sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne,* la Haye, 1741, in-12 ; et plusieurs éditions, entre autres celle de l'*Histoire de Prusse,* par Gaspar Schutz, 1769.

**LENGNICH** (Charles-Benjamin), numismate et antiquaire, de la même famille que le précédent, né à Dantzig, en 1742, devint archidiacre de l'église de Sainte-Marie ; fut l'un des rédacteurs de la *Gazette littéraire* de Iéna, depuis son établissement en 1785, et mourut à Dantzig, le 5 novembre 1795. On a de lui : *Beytrag sur Kentniss* (Mémoires pour la connaissance des livres rares, et particulièrement de ceux qui traitent de la numismatique), Dantzig, 1776, 2 parties in-8° ; *Nachrichten zur Bücher und Münz Kunde* (Renseignements pour la connaissance des livres et des médailles), ibid., 1780, 1782, 2 vol. in-8°, figures.

**LENHOSSEK** (Michel de), médecin hongrois, né le 11 mai 1773, à Presbourg, étudia les sciences médicales à Vienne, puis à Pesth, où il fut promu au doctorat en 1799. Le cardinal primat Joseph Bathyany, qui avait eu occasion de l'apprécier, lui donna la place de médecin ordinaire du comté de Gran. Nommé en 1809 à la chaire de physiologie et d'anatomie de Pesth, après avoir contribué 10 ans à l'éclat de l'université, dont il fut pendant ce temps deux fois recteur et une fois doyen, il alla remplacer à celle de Vienne son savant compatriote Prochaska, également dans les chaires de physiologie et d'anatomie (1819). Membre de la Société médicale particulière de Mayence, depuis 1804, de la Société médicale de Gœttingue, depuis 1805, du *Physikat* d'Erlangen et de l'académie médico-chirurgicale Joséphine de Vienne, depuis 1818, il le devint encore après de plusieurs grandes sociétés savantes de l'étranger. Quant à son souverain, Lenhossek reçut de lui d'abord des lettres de noblesse, puis, avec les titres de conseiller de régence, de référendaire de santé, de premier médecin de Hongrie, la direction de la faculté de médecine et de chirurgie de Pesth (1825). Cet emploi le rappela en Hongrie, et il alla se fixer à Bude, où il passa encore plus de 14 ans. Sa mort eut lieu le 12 février 1840. On a de lui : *Recherches sur les passions et affections de l'âme, considérées comme causes des maladies, et moyens de les guérir* (en allemand), Pesth, 1804, in-8° ; *Introductio in methodologiam physiologiæ corporis humani,* Pesth, 1808, in-8° ; *Physiologia medicinalis,* Pesth, 1816-1818, 5 vol. in-8° ; *Institutiones physiologiæ organismi humani, usui academico accomodatæ,* Vienne, 1822, 2 vol. in-8° ; *Exposition de l'entendement humain dans ses rapports avec la vie intellectuelle et corporelle* (en allemand), Vienne, 1824-1825, 2 vol. in-8° ; 2e édition, Vienne, 1834, 2 vol. in-8° ; *Observanda circa febrim scarlatinam,* Bude, 1826, in-8° ; *Instructio pro mortuorum revisoribus,* Bude, 1828, in-8°, etc.

**LENNEP** (Jean Daniel van), helléniste, né à Leenwarde en 1724, mort à Aix-la-Chapelle, le 6 février 1771, remplit, de 1752 à 1768, la chaire de littérature grecque et latine à Groningue, puis à Franeker. On lui doit des éditions de *Coluthus,* 1747, in-8°, et des lettres de *Phalaris,* achevées par Walckenaer, son maître, 1777, et des *Observations sur l'analogie de la langue grecque, suivies d'étymologies grecques,* Utrecht, 1790, 3 vol. in-8°

publiées par Scheidius, que l'on peut regarder comme des chefs-d'œuvre.

**LENNGREN** (Charles), conseiller du commerce et de l'Académie des sciences de Stockholm, naquit le 28 mai 1750, dans la paroisse de Westerljung en Sudermanie, où son père était ministre. Après avoir rempli différentes fonctions avec zèle et exactitude, il fut nommé conseiller. Ce fut lui qui, dans le mois de novembre 1778, commença la rédaction du journal nommé *Stockholms Pasten*. Lenngren avait épousé Mlle Malmstedt, l'un des poëtes les plus remarquables de son temps. Cette femme célèbre mourut avant son mari, et cette mort le plongea dans la plus vive douleur. Le conseiller Lenngren donna sa démission le 13 décembre 1826, pour vivre dans la retraite, où il mourut le 16 novembre de l'année suivante.

**LENNOX** (Charlotte), romancière, née en 1720 à New-York, fut envoyée à l'âge de 15 ans en Angleterre, et son père étant mort sans lui laisser de fortune, elle se vit obligée de chercher dans l'exercice de ses talents les ressources qui lui manquaient. Son mariage avec M. Lennox ne l'empêcha pas de continuer à cultiver les lettres avec succès. Vers la fin de sa vie, elle retomba dans la misère. Mais les ressources que lui fournit le *Litterary fund-society* la mit à l'abri du besoin. Elle mourut, le 4 janvier 1804. Richardson et Johnson estimaient les talents de cette dame, qui a publié : *Mémoire d'Harriot-Stuart,* 1751 ; *le Don Quichotte femelle,* 1751, traduit librement en français, Lyon, 1773, 2 vol. in-12 ; *Shakespeare éclairci,* 1753-54, 3 vol. in-12 ; *Henriette,* traduit en français par G. J. Monod, 1758, 2 vol. in-12 ; *Sophie,* 1763, 2 vol. in-12, traduit en français par de la Flotte, 1778, 2 vol. in-12; *Euphémie,* 1790, 4 vol. in-8°; *Philandre,* drame pastoral, 1757, in-8° ; *les Mœurs de la vieille cité,* comédie représentée en 1773 sur le théâtre de Drury-Lane ; *Musée des dames,* recueil littéraire, 1761, 2 vol. in-8°. Mistress Lennox a traduit du français : *Mémoires de la comtesse de Bercy,* 1755, 2 vol. in-12 ; *Mémoires de Sully,* 1756, 3 vol. in-4°, réimprimés depuis in-8° ; *Théâtre des Grecs,* du P. Brumoy, 1759-60, 3 vol. in-4°, publié sous les noms du comte de Cork, d'Orrery et du docteur Johnson.

**LENOBLE** (Eustache), baron de Saint-George et de Tenelière, né à Troyes, en 1643, d'une bonne famille de robe, fut pourvu, jeune, de la charge de procureur général au parlement de Metz. Son goût excessif pour le plaisir l'entraina dans des dépenses considérables, et, au bout de quelques années, il eut dissipé toute sa fortune. Il vendit sa charge pour payer ses dettes ; et comme cette ressource ne suffisait pas, il eut recours à des moyens honteux pour se débarrasser de ses créanciers. Accusé d'avoir fabriqué de faux actes, il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à un bannissement de 9 années. Il appela de ce jugement, et fut transféré à la Conciergerie, où se trouvait Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Épicière,* que son mari avait fait enfermer pour ses désordres. Lenoble parvint à se faire aimer de cette femme, qu'il s'offrit à défendre devant les tribunaux. Cette intrigue eut des suites ; la belle Épicière demanda d'être enfermée dans un couvent, où Lenoble fit entrer, comme pensionnaire, une sage-femme pour accoucher secrètement sa maîtresse et soustraire l'enfant. Toutes ces précautions furent inutiles : on découvrit la faute de la belle Épicière, et son mari obtint un ordre pour la faire transférer dans un autre couvent ; mais elle parvint à s'échapper au bout de quelques mois, et Lenoble s'évada de la Conciergerie pour aller la rejoindre. Ils vécurent ensemble, pendant 3 ans, changeant souvent de noms et de quartier pour se dérober aux recherches de la police ; mais enfin ils furent surpris et ramenés en prison. Le jugement rendu par le Châtelet, contre Lenoble, fut confirmé, et il se vit chargé de 3 enfants, dont un arrêt flétrissait la mère. Au milieu de ces revers, il conservait sa gaieté ; et ce fut en prison qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages. L'arrêt qui le condamnait à sortir de France, ne fut point exécuté à la rigueur ; il obtint la permission de vivre obscur dans Paris, où il se mit aux gages des libraires. Il recevait jusqu'à 100 pistoles par mois, qu'il dépensait en repas et en fêtes. Pendant ses dernières années, il subsista de la charité de M. d'Argenson, lieutenant de police, et depuis garde des sceaux, qui lui envoyait un louis tous les dimanches. Il mourut, le 31 janvier 1711, dans un tel état de misère, que la fabrique de la paroisse Saint-Séverin fut obligée de payer les frais de son convoi. Bayle faisait assez de cas des talents de Lenoble. On a de lui : *Histoire de l'établissement de la république de Hollande,* Paris, 1689-1690, 2 vol. in-12 ; *Relation de l'État de Gênes,* 1685 ; une traduction en vers des *Satires de Perse,* dans laquelle il a substitué des noms modernes à ceux des anciens ; l'*Hérésie détruite,* poëme en IV chants sur la révocation de l'édit de Nantes ; des *Poésies* diverses ; *Thalestris ;* tragédie, 1717, in-8°, et 2 comédies. Les *OEuvres* de Lenoble ont été recueillies en 20 vol. in-12, Paris, 1718. On lui attribue encore la traduction du *Voyage autour du monde* de Gémelli Carreri, Paris, 1719, 6 vol. in-12.

**LENOBLE** (Joseph), compositeur distingué, naquit à Manheim le 1er septembre 1753. On a de lui une foule d'œuvres pour piano et violon, des quatuors, des septuors. Il a fait, de moitié avec Méhul, la musique d'un opéra en 3 actes, intitulé : *Lausus et Lydie ;* et seul, la musique d'un opéra-ballet, l'*Amour et Psyché,* dont l'abbé de Voisenon avait composé le poëme. Lenoble est mort à Brunoy le 15 décembre 1829.

**LENOBLE** (Pierre-Madeleine), intendant militaire, né à Autun en 1772, fut au commencement de la révolution l'éditeur d'un journal intitulé : *le Cosmopolite.* Nommé commissaire des guerres en 1792, il devint ordonnateur, ne cessa d'être employé qu'en 1815, et mourut à Paris en 1824. On a de lui plusieurs écrits, parmi lesquels nous citerons : *Projet pour l'établissement de greniers d'abondance,* 1792 ; *Mémoire sur la panification,* 1798 ; *Projet de loi ou d'ordonnance pour l'institution d'une magistrature militaire,* etc., 1817, in-8° ; *Mémoire sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage en 1809,* etc., Paris, 1821, in-8°, avec un atlas petit in-folio.

**LE NOBLETZ** ou **NOBLETZ** (Michel), célèbre missionnaire, naquit le 29 septembre 1577, au château de Kérodern, dans la paroisse de Plouguerneau, évêché de Léon. Michel n'avait que 14 ans quand une vision agit profondément sur son esprit. Dès ce moment com-

mencèrent les mortifications qu'il s'imposa pendant toute sa vie, qui se termina le 5 mai 1652. Michel le Nobletz avait écrit un journal de ses missions, dont on lit quelques fragments dans sa vie, publiée sous ce titre : *la Vie de Michel le Nobletz, prêtre et missionnaire en Bretagne, par le sieur de Saint-André* (*Antoine de Verjus, jésuite*), Paris, 1666 et 1668, in-8°; *OEuvres théologiques*, qui ont été recueillies par M. Miorcec de Kerdanet. Il en a déjà fait imprimer un fragment sous ce titre : *De l'Union de la volonté humaine avec la volonté divine*, Brest, 1841.

**LENOIR** (dom Jacques-Louis), bénédictin, naquit à Alençon en 1720, et fit profession, en 1741, dans l'abbaye de Saint-Évroult, dépendant de la congrégation de Saint-Maur. Reçu à l'académie de Caen, il obtint aussi le titre d'historiographe de Normandie, et mourut dans les dernières années du 18e siècle. On a de lui : *Mémoire couronné par l'Académie de Caen, sur le commerce particulier à cette ville et à sa généralité ; Mémoire relatif au projet d'une Histoire générale de la province de Normandie, par des religieux bénédictins*, in-4° de 14 pages.

**LENOIR** (Jean-Charles-Pierre), magistrat, né à Paris en 1732, fut successivement conseiller au Châtelet, lieutenant criminel, maître des requêtes, lieutenant de police de Paris (1774), conseiller d'État, puis bibliothécaire du roi, et enfin président de la commission des finances. Dans toutes ces charges, et principalement dans celle de lieutenant de police, il montra un zèle à toute épreuve, fit beaucoup d'améliorations, créa plusieurs établissements utiles, et s'occupa d'une manière spéciale des hôpitaux, des prisons et des approvisionnements. Disgracié sous le ministère de Turgot, il fut rappelé peu de temps après à la police, donna sa démission en 1790, se retira en Suisse, et de là à Vienne. Paul Ier voulut l'attirer à sa cour ; mais la mort de ce prince rompit cette négociation. De retour en France (1802), il obtint sur le mont-de-piété dont il avait été le fondateur, une pension de 4,000 francs, qui désormais était son unique ressource, et mourut en 1807. Lenoir était spirituel, judicieux, très-instruit. Il fut un de ceux qui contribuèrent à l'abolition de la torture. On peut consulter sur son administration un écrit rédigé par lui, ou du moins sous ses yeux, intitulé : *Détails sur quelques établissements de la ville de Paris*, etc., Paris, 1780, in-8°.

**LENOIR** (Nicolas), architecte, né en 1726 à Paris, où il mourut le 31 juin 1810, était élève de Blondel. Envoyé à Rome après avoir remporté le grand prix, il étudia les monuments anciens avec tant d'assiduité, que ses condisciples l'appelaient *le Romain*. Il éleva plusieurs édifices à Ferney par ordre de Voltaire, construisit en 1787 la salle de l'Opéra, aujourd'hui théâtre de la Porte-Saint-Martin, et plusieurs autres édifices publics. Son nom a été donné à une des rues qui aboutissent au marché dit de *Beauvau*, construit d'après ses plans, et sous sa direction.

**LENOIR** (Étienne), habile constructeur d'instruments de mathématiques, né en 1744 à Mer (Loir-et-Cher), reçut en 1786 le titre d'ingénieur du roi, pour avoir exécuté de la manière la plus exacte le cercle de réflexion, inventé en 1772 par Borda. Il construisit peu de temps après un cercle répétiteur, qui fixa sur lui l'attention du gouvernement. Il fut chargé de la confection de tous les instruments nécessaires à la Pérouse, d'Entrecasteaux et Baudin, dans leurs voyages autour du monde, et aux savants et marins lors de l'expédition d'Égypte. En 1792, il construisit les instruments que Méchain et Delambre employèrent pour mesurer un arc du méridien terrestre. Pictet a donné dans sa *Bibliothèque britannique* la description du *Comparateur* qu'il avait fait exécuter par Lenoir, à l'effet de donner avec le plus d'exactitude possible le rapport entre les mesures anglaises et françaises. A l'exposition de 1811 il obtint une médaille d'or, et dans les suivantes il mérita de nouvelles récompenses. A la suite de l'exposition de 1819, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Dans son établissement avait été construit, en 1788, le premier fanal à miroir parabolique, placé sur la tour de Cordouan près de Bordeaux. Depuis il s'attacha à perfectionner les fanaux, et découvrit que plus on diminue le diamètre placé au foyer d'une parabole, et plus la lumière réfléchie devient intense. Le résultat de cette découverte est d'autant plus précieux, qu'en diminuant les dépenses il augmente les produits. Lenoir est mort en 1832.

**LENOIR** (Paul-Étienne-Marie), fils du précédent, ingénieur, s'est distingué dans la même carrière. Né en 1776, il fut du nombre des savants qui accompagnèrent Bonaparte en Égypte, où il devint membre de l'Institut. Lenoir mourut à Paris en 1827. On a de lui 6 brochures, qui ne sont guère que des catalogues descriptifs et raisonnés des instruments inventés ou perfectionnés par l'auteur ou par son père.

**LENOIR** (Philippe), auteur protestant du 17e siècle, composa, sur la *Vie* de Jésus-Christ, un poëme intitulé : *Emmanuel*, ou *Paraphrase évangélique*, en 15 livres.

**LENOIR** (Alexandre), fondateur et directeur du Musée des monuments français, né à Paris le 26 décembre 1762, après avoir achevé ses études au collége Mazarin, entra dans l'atelier de Doyen, et cultiva la peinture avec succès. En 1790, l'assemblée nationale ayant, sur sa proposition, décrété que les objets d'art provenant des églises et des couvents supprimés seraient réunis aux Petits-Augustins, il fut nommé conservateur de ce dépôt, qui plus tard prit le nom de Musée, et dont il fut le directeur. Lenoir avait réuni dans ce vaste local plus de 500 monuments, qui furent ainsi préservés de la destruction ; il les restaura, les classa par siècle dans six salles décorées avec goût, et rassembla, dans le jardin du même couvent, les tombeaux des hommes dont la France s'honore le plus, Turenne, Molière, la Fontaine, etc. Après le 18 brumaire, le jardin de Mousseaux fut converti en une succursale du Musée des monuments, et Lenoir en fut nommé l'un des administrateurs. Ces deux établissements furent supprimés par ordonnance royale en 1816, et les monuments religieux rendus à leur destination. Lenoir fut alors nommé administrateur des monuments de l'église Saint-Denis. En 1820, il fut l'un des commissairss chargés de la restauration du palais des Thermes. Cet habile artiste mourut le 11 juin 1839. Membre de l'Académie celtique et de la Société royale des Antiquaires de France, il a enrichi leurs recueils de plusieurs mémoires. Ses principaux ouvrages sont : *Musée des monuments français*, 1800 et années suivantes, 8 vol. in 8°, figures, dont le 6e contient l'*Histoire de la*

*peinture sur verre; Histoire des arts en France par les monuments,* in-4°, avec atlas in-fol.; *Nouvelle explication des hiéroglyphes,* 1809-1822, 4 vol. in-8°; *la Vraie science des artistes,* 1823-1824, 2 vol. in-8°.

**LENOIR** (Jean). *Voyez* **NOIR** (Jean le).

**LENOIR-DUFRESNE** (Jean-Daniel-Guillaume-Joseph), né à Alençon le 24 juin 1768, mourut à Paris le 22 avril 1806. Volontaire de 1791, il se trouvait l'année suivante à la bataille de Jemmapes, et eût suivi la carrière des armes, s'il n'eût été, en 1797, rappelé à Alençon, par l'effet de la mort de son père, qui, après avoir tenu, à Paris, un magasin de draperie, s'était retiré dans sa ville natale. De retour dans la capitale, il ne tarda pas à s'y lier d'amitié, d'affaires et d'intérêts avec Richard. En peu de mois, ils réalisèrent 150,000 fr. de bénéfices, et, d'après les conseils de Richard, qui sentit toute l'importance que les filatures et les tissus de coton pouvaient acquérir, ils entreprirent, à l'aide d'un Anglais nommé Browne, la filature des cotons, au moyen des mull-jennys, rue de Thorigni, au Marais. C'était en 1797 que Lenoir-Dufresne s'était associé avec Richard. Lenoir, à son lit de mort, demanda à son associé de ne jamais séparer leurs deux noms, aussi Richard a-t-il publié des *Mémoires* sous le nom de Richard-Lenoir. Ce fut en 1799, qu'ils fondèrent ensemble, à Paris, cette belle manufacture de basins et de piqués, et cette mécanique pour la filature du coton, qui ne tardèrent pas à rivaliser avec les établissements du même genre connus en Angleterre. L'établissement d'Alençon eut lieu l'année suivante; mais cette manufacture, celle de Paris et quelques autres encore ne suffisaient pas à l'activité des entrepreneurs. Aussi en 1801, Lenoir-Dufresne et Richard firent l'acquisition, à Sées, du local magnifique des anciens bénédictins de St.-Martin, et y fondèrent une des plus belles manufactures de France.

**LENOIR-LAROCHE** (Jean-Jacques), comte, né à Grenoble le 29 avril 1749, embrassa, jeune encore, la carrière du barreau, et fut l'élève et l'ami de Servan. Ses plaidoyers ne brillaient point par l'éloquence, mais on y trouve la force de la conviction et la véritable philosophie. En 1788, un mémoire, qui fit alors du bruit, lui ouvrit l'entrée des états généraux. Il siégea parmi les patriotes éclairés de l'assemblée constituante; mais il ne parut point à la tribune, d'où l'éloignait la faiblesse de son organe. Durant la session il rédigea la feuille connue sous le nom de *Journal de Perlet.* Plus tard il défendit, dans *le Mercure* et dans *le Moniteur,* les principes d'une sage liberté, et osa même élever la voix en faveur de Louis XVI. Heureusement échappé au glaive des terroristes, il professait la législation à l'école centrale du Panthéon, lorsque le Directoire l'appela au ministère de la police. Trop modéré pour frapper des coups d'État, Lenoir-Laroche ne s'y maintint que 8 jours. En l'an vi élu au conseil des Anciens, il concourut à la révolution du 18 brumaire, et entra au sénat lors de son organisation; il y fit partie de cette faible minorité qui refusa de sanctionner toutes les volontés du maître. Après la restauration il entra à la chambre des pairs. Il mourut le 17 février 1825. Son *Éloge* a été prononcé par M. le comte Lemercier. Outre ses articles dans *le Mercure* et dans *le Moniteur,* Lenoir-Laroche a publié: *Considérations sur la constitution des états du Dauphiné,* etc., 1789, in-8°; *De l'esprit de la constitution qui convient le mieux à la France,* 1795, in-8°; *Discours prononcé au cercle constitutionnel le 10 ventôse an* vi, 1798, in-8°.

**LENOIR-LAROCHE** (Claire Réguis), épouse du précédent, née à Grenoble le 19 août 1762, morte à Aulnay, le 26 décembre 1821, s'est distinguée par son esprit et par l'exaltation de ses idées mystiques. Elle a publié sous le voile de l'anonyme: *la Grèce et la France, ou Réflexions sur le tableau de Léonidas de David, par une Française, suivies de la correspondance d'un officier d'artillerie,* etc., Paris, 1815, in 8°; *Description du Calvaire des Lauriers,* Paris, 1820, in-8°. Elle a laissé en manuscrit une *Interprétation mystique de la fable de l'Amour et Psyché.*

**LENONCOURT** (Robert de), archevêque de Reims, issu d'une ancienne famille de Lorraine, mort en odeur de sainteté en 1631, avait sacré François Ier en 1515.

**LENONCOURT** (Robert de), neveu du précédent, fut successivement abbé de Saint-Remi, évêque de Châlons-sur-Marne, de Metz, archevêque d'Embrun, d'Arles, cardinal en 1538, et mourut en 1661, avec une grande réputation de vertu et de sagesse.

**LENONCOURT** (Philippe de), neveu du précédent, fut fait cardinal par le pape Sixte V en 1586, devint archevêque en 1589, et mourut en 1591, à 65 ans, après avoir joui à un haut degré de la faveur et de la confiance de Henri III.

**LENONCOURT.** *Voyez* **COURCELLES.**

**LENOSSEK.** *Voyez* **LENHOSSEK.**

**LENOTRE** (André), architecte et dessinateur des jardins du roi, naquit à Paris, en 1613. Son père, surintendant des jardins de Tuileries, voulut qu'il se fit un nom dans les arts, et le mit chez Simon Vouet, où le jeune Lenôtre se lia avec Lebrun, d'une amitié qui dura toute leur vie. Il se serait distingué dans la peinture; mais doué d'un génie fécond et d'une imagination riante, il étudia particulièrement et perfectionna l'art des jardins. C'est d'abord dans le château de Vaux, que cet habile artiste fit connaître son génie; mais il sembla se surpasser dans les plans du parc de Versailles. C'est après ces beaux et vastes travaux, qu'il embellit ou qu'il créa les jardins de Clagny, de Chantilly, de St.-Cloud, de Meudon, de Sceaux, des Tuileries; le parterre du Tibre, à Fontainebleau, et l'admirable terrasse de St.-Germain. Amiens lui doit aussi la belle promenade appelée l'*Autoi.* Lenôtre obtint du roi, la permission de voyager en Italie, pour y acquérir de nouvelles connaissances; et en 1678, il se rendit à Rome, où le pape Innocent XI lui fit l'accueil le plus distingué. Ce pontife lui accorda une audience particulière, dans laquelle il se fit montrer tous les plans de Versailles, dont il ne put s'empêcher d'admirer la richesse. Sur la fin de l'audience, Lenôtre, transporté d'un tel accueil, s'écria: « Je ne me soucie plus de mourir; j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre Sainteté et le roi mon maître. — Il y a une grande différence, répondit le pape: le roi est un grand prince victorieux; je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu; il est jeune, et je suis vieux. » A cette réponse, Lenôtre, oubliant à qui il parlait, frappa sur l'épaule du pape, en lui disant:

« Mon révérend père, vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré collége. » Innocent XI ne put s'empêcher de rire; alors Lenôtre, n'étant plus maître de ses transports, se jeta au cou du saint-père, et l'embrassa. De retour chez lui, il se hâta d'écrire ce qui venait de se passer à Bontemps, premier valet de chambre du roi. La lettre fut lue à Louis XIV, à son lever. Le duc de Créqui, présent à cette lecture, voulut gager mille louis, que la vivacité de Lenôtre n'avait pu aller jusqu'aux embrassements. « Ne pariez pas, répondit le roi; quand je reviens d'une campagne, Lenôtre m'embrasse; il a bien pu embrasser le pape. » En 1675, le roi lui accorda des lettres de noblesse, avec la croix de St.-Michel, et voulut lui donner des armes; mais malgré tant de faveurs, Lenôtre avait conservé sa modestie : il répondit qu'il avait les siennes, qui étaient trois limaçons, couronnés d'une pomme de chou. Accablé d'années, il demanda la permission de goûter enfin le repos. Louis le combla de marques de bienveillance, et ne lui accorda la faveur qu'il sollicitait qu'à condition qu'il viendrait le voir de temps en temps. Il mourut à Paris, en 1700.

**LENOURRY** (Denis-Nicolas), savant bénédictin, né à Dieppe en 1647, mort à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 24 mars 1724, est auteur de *l'Apparatus ad bibl. maximam Patrum veterum*, etc., Paris, 1703-15, 2 vol. in-fol., recueil de la plus haute importance. Il a de plus rédigé la préface générale du *saint Chrysostôme* de Montfaucon, et coopéré à l'édition des *OEuvres de saint Ambroise*, publiées par Dufrische, 1686-90, 2 vol. in-fol.

**LENS** (Jean de), en latin *Lensæus*, né en 1541 à Bailleul, dans le Hainaut, mort le 2 juillet 1593 à Louvain, où il était professeur de théologie, a composé un grand nombre d'ouvrages sur les différentes questions de controverse entre les catholiques et les protestants. La faculté de Louvain le chargea de rédiger sa déclaration sur les articles condamnés dans la bulle de Pie V contre Baius.

**LENS** (Arnoul de), frère du précédent, périt à Moscou, dans l'incendie de 1575, étant alors médecin du czar. Nous avons de lui une introduction aux *Éléments* de géométrie d'Euclide, sous ce titre : *Isagoge in geometrica elementa Euclidis*, Anvers.

**LENS** (Bernard), surnommé *le Vieux*, dessinateur, graveur en manière noire et à l'eau-forte, naquit à Londres en 1659, et mourut en 1725. Son père, nommé également Bernard Lens, peignait avec talent en émail, et lui enseigna les principes de son art. Le jeune Lens donna d'abord dans Londres des leçons de dessin. Bientôt la manière supérieure avec laquelle il exécuta, à l'encre de la Chine, un grand nombre de *Vues de diverses contrées d'Angleterre*, le fit rechercher par des graveurs, notamment par Jean Sturt, qui l'employa à faire de nombreux dessins, lesquels ont été gravés. Bernard Lens s'appliqua lui-même à la gravure en manière noire et à l'eau-forte. Ses principales pièces sont : *David victorieux de Goliath*, d'après le Feti : le *Jugement de Pâris*, d'après Lely; *Bacchus, Vénus et Cérès*, d'après le même; *The golden äge* (l'Age d'or).

**LENS** (Bernard), fils du précédent, né à Londres en 1680, surnomma *le Jeune*, pour le distinguer de son père, dont il reçut les principes du dessin et de la gravure. Il cultiva surtout la peinture à la gouache ou à l'aquarelle, et exécuta de cette manière plusieurs excellentes copies d'après Rubens et Vandyck. Lens fut choisi pour enseigner le dessin au duc de Cumberland et aux princesses Marie et Louise. On a de lui quelques suites de jolis paysages gravés à l'eau-forte. On ignore en quelle année mourut cet artiste.

**LENS** (Bernard), graveur en manière noire, qu'il ne faut pas confondre avec les précédents, naquit à Bruxelles, vers 1730. Parmi les pièces gravées en mezzo-tinto, par Bernard Lens, on distingue particulièrement : *Jésus-Christ sur la croix*, d'après Vandyck; *David et Bethsabée; Suzanne et les vieillards; Esther; Hérodiade; saint Pierre délivré de prison; Diane et Actéon.*

**LENS** (André-Corneille), peintre, né à Anvers en 1739, fut, à son retour de Rome, nommé professeur de l'académie de dessin dans sa ville natale. Il réussit à faire dispenser les peintres des droits de maîtrise auxquels ils avaient été jusqu'alors assujettis dans les Pays-Bas, refusa les offres brillantes que lui fit Joseph II pour l'attirer à Vienne, et se fixa à Bruxelles, où il mourut le 30 mars 1822, laissant un grand nombre de tableaux de chevalet remarquables par la grâce et la simplicité. On lui doit en outre deux ouvrages estimables : *le Costume, ou Essai sur les habillements*, etc., Liége, 1770, in-8°, nouvelle édition, revue par G. H. Martin, Dresde, 1785, in-4°, figures; *Du bon goût, ou de la Beauté de la peinture*, etc., 1811, in-8°, figures. Il était correspondant de l'Institut et membre de plusieurs académies.

**LENTI** (Joseph), biographe, né en 1605, à Ascoli, d'une famille noble, n'avait que 17 ans, lorsqu'il publia un ouvrage intitulé : *Præclara facinora clarorum Asculanorum exposita*, Rome, 1622, in-8°. Lenti, après avoir terminé ses études, alla établir sa résidence à Venise, où il mourut en 1640.

**LENTILIUS**, (Rosinus), dont le nom de famille en allemand était *Linsenbahrdt*, qu'il latinisa suivant l'usage de ce temps là, naquit le 3 février 1657, à Waldenbourg, dans le comté de Hohenlohe. Il remplit successivement les fonctions de précepteur près de Leipzig, à Rostock, Wismar, Miétau et autres villes; mais lassé d'une profession si peu lucrative, il essaya d'exercer la médecine, et le fit avec assez de succès pour que le margrave d'Anspach lui accordât la place de physicien de la ville de Creilsheim en Franconie, où il se rendit en 1680, après avoir pris le degré de licence en médecine à Alfort. Il alla ensuite s'établir à Nordlingen, puis à Stuttgard, où il remplit la charge de physicien, et devint, en 1711, premier médecin du duc de Wurtemberg. Lentilius alla rejoindre à Turin, le fils de ce duc, et l'accompagna dans les voyages qu'il fit en Espagne, dans les Pays-Bas et en France. De retour à Stuttgard, il se livra à l'exercice de la médecine jusqu'à la fin de sa carrière qui arriva le 12 février 1733. Il fut un des plus ardents propagateurs du système chimiatrique, et conseilla le premier l'usage de l'arsenic pour la cure des fièvres intermittentes. Il ne faisait aucun cas de l'anatomie. Ennemi de la saignée, il publia sur ce sujet, en allemand, un livre qui fut imprimé à Ulm, en 1692, in-8°. On a encore de lui : *Tabula consultatoria medica*, in-8°, Ulm, 1696; *De hydrophobiæ causâ et curâ*, dissertation, in-8°, Ulm, 1700;

*Elcodromus medica-practicus, anni* 1709, Stuttgard, 1711, in-4°; *Itromnemata theoretico-practica,* Stuttgard, 1712, in-8°.

**LENTULUS**, nom d'une illustre famille de Rome, d'où sont sortis plusieurs grands personnages. Les plus connus sont : Lentulus-Sura, lequel, après avoir occupé plusieurs places, entra dans la conjuration de Catilina, et fut étranglé dans sa prison. — Lentulus-Spinther, un des hommes les plus fastueux de son temps, embrassa le parti de Pompée, fut fait prisonnier par César, qui lui donna la vie, rejoignit ensuite Pompée, prit la fuite à la bataille de Pharsale, et mourut peu de temps après. — Cossus-Cornélius Lentulus, surnommé *Getulicus,* à cause de ses victoires sur les Gétules, se distingua sous le règne de Tibère par ses talents et ses vertus. Il a composé des épigrammes, citées par Martial, et dont quelques-unes sont parvenues jusqu'à nous. — Cnéius Lentulus, fils du précédent, fut accusé d'être le complice de Séjan, confondit son calomniateur et le fit punir, conspira ensuite contre Caligula, et fut mis à mort. Il avait composé des poésies et quelques ouvrages historiques qui se sont perdus.

**LENTULUS**, mime et mimographe, vécut sous Domitien et Trajan. Il appartenait à une noble famille de Rome, probablement à la famille *Cornelia.* Emporté par la passion du théâtre, qui, après Auguste, et surtout depuis Néron, s'empara de la jeunesse romaine, il composa des mimes, à l'exemple de Labérius. Lentulus, soit comme acteur, soit comme auteur, a laissé une réputation qui était encore populaire au temps de Tertullien et même de saint Jérôme.

**LENTULUS** (Cyriaque), publiciste, né à Lentz vers 1620, mort vers la fin du 17e siècle, fut professeur d'histoire et de philosophie à Herborn, se déclara l'antagoniste de Grotius, et réfuta le système de Descartes avec une aigreur condamnable. Il avait pour Tacite une admiration presque exclusive. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables sont : *Augustus, sive de convertendâ in monarchiam republicâ*, Amsterdam (Elzevir), 1645, in-12, rare et curieux ; *Aula Tiberina*, etc., ibid., 1662, in-12; *Princeps absolutus,* ibid., 1663, in-8°; *Janus reseratus politicus et militar.*, ibid., 1665, in-8°; *Germania cum vitâ Jul. Agricolæ,* Marbourg, 1666, in-8° (ces 5 ouvrages forment une espèce de commentaire sur Tacite) ; *Prudentia militaris prisci ac recentioris ævi ac imperatoris absoluti, part. II,* Marbourg, 1664, in-4°; *Apex gloriæ romanæ*, etc., 1668, in-4°. Kœnig, *Biblioth. vetus et nova*, cite plusieurs traités de droit du même auteur.

**LENTULUS** (Scipion), Napolitain, né dans le 16e siècle, se retira dans le pays des Grisons pour y professer la religion réformée, et fut ministre à Chiavenna. On a de lui une *Grammaire italienne,* Genève, 1568; une *Défense* de l'édit des ligues-grises contre les nouveaux ariens, Genève, 1592, in-8°.

**LENTULUS** (Paul), que l'on croit fils du précédent, fut médecin de la ville de Berne, et y mourut en 1613, après avoir publié : *Historia de prodigiosâ inediâ Apolloniæ Schregeræ,* 1604, in-4°.

**LENTULUS** (César-Joseph), arrière-petit-fils du précédent, né à Berne en 1683, entra au service d'Autriche, fit avec distinction les campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin, et celles contre les Turcs, parvint au grade de feld-maréchal-lieutenant, fut nommé gouverneur de Cronstadt en 1741, et mourut en 1744. Il se disait issu de l'ancienne famille des Lentulus de Rome, et ses aïeux avaient eu la même prétention.

**LENTULUS** (Robert-Scipion de), fils du précédent, né à Vienne en 1714, entra dès l'âge de 14 ans au service de l'Autriche, se distingua dans la campagne de 1744, et fut remarqué de Frédéric, qui, l'ayant fait prisonnier, témoigna le désir de l'avoir à son service. Lentulus n'y consentit qu'en 1746. Il fit briller de grands talents dans la guerre de sept ans, prit possession de la partie de la Pologne dévolue à la Prusse par le premier partage en 1773, obtint sa démission en 1778, se rendit à Berne, devint bailli de Kœnitz, et mourut le 26 décembre 1786 à sa maison de Monrepos près de Lausanne. Sa taille était, dit-on, de près de 7 pieds et ses proportions admirables. Il n'avait jamais été blessé. Sa *Vie* a été traduite en français par Hedel Hoker, Lausanne, 1787, in-8°; nouvelle édition, Berne, 1788, in-8°, avec portrait.

**LENZ** (Charles-Gotthold), philologue et littérateur allemand, né à Gera, le 6 juillet 1763, fut nommé professeur au gymnase de Gotha, en 1799, et mourut le 27 mars 1809. On a de lui en allemand divers ouvrages dont les principaux sont : *Histoire des femmes, dans les temps héroïques,* Hanovre, 1799, in-8°; *Sur les rapports de J. J. Rousseau avec les femmes,* Liepzig, 2 vol. in-8°; *Voyage à la Troade,* d'après Lechevalier, Altembourg, 1800, in-8°; *la Déesse de Paphos, d'après les antiques,* Gotha, 1808, in-4°.

**LÉO** (Léonard), célèbre compositeur, né à Naples en 1694, ou, selon Piccini, en 1701, étudia la musique sous Alexandre Scarlatti, devint maître du conservatoire de *Santo Onofrio,* et compositeur particulier de la chapelle du roi. Entre autres élèves d'un mérite supérieur, il forma Traetta et Piccini, contribua puissamment à l'illustration de l'école napolitaine, et mourut en 1743 ou 1744. On cite parmi ses principales compositions : *Sophonisbe,* 1718; *Olympiade; Demofonte, Caio Gracco*, 1720; *Tamerlane*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconoscuito*, 1739; *Achille in Sciro,* 1740; *Vologese*, 1744; 2 opéras-comiques : *la Contesa dell' Amore e della Virtù; il Cioè;* plusieurs *Oratorios*, *Motets* et *Cantates*, parmi lesquels *le Miserere* est regardé comme un chef-d'œuvre.

**LÉOCHARÈS**, sculpteur grec du 4e siècle avant l'ère chrétienne, travailla avec Scopas, Briaxis et Timothée au tombeau de Mausole, dont il fit le côté occidental; il exécuta, en or et en ivoire, les statues de Philippe, d'Alexandre, d'Olympias, d'Eurydice : en bronze la statue d'Isocrate; mais ses chefs-d'œuvre furent, dit-on, *Ganymède* dans les serres de l'aigle qui le porte à Jupiter et semble craindre de blesser une proie destinée au maître des dieux; la statue d'*Autolycus,* vainqueur dans les jeux du pancrace; un *Jupiter tonnant,* placé depuis au Capitole, et un *Apollon* orné d'un diadème.

**LÉON Ier** (Saint), dit *le Grand,* élu pape le 29 septembre 440, succéda à Sixte III. On ne sait rien de sa famille, sinon que son père s'appelait Quintien, qu'il

était originaire de Toscane, et qu'il naquit à Rome. Ses talents et ses vertus l'avaient fait remarquer dans des missions importantes. L'empire d'Orient était alors gouverné par Théodose II, et celui d'Occident par Valentinien III. Les Francs, commandés par Clodion, étaient à peine établis dans les Gaules, et n'étaient pas encore chrétiens. Genseric, roi des Vandales, désolait l'Afrique, et se préparait à passer en Sicile. Attila menaçait l'Italie supérieure, après avoir ravagé la Thrace et l'Illyrie; mais ses ennemis ne furent pas les premiers qui occupèrent les soins du nouveau pontife. Saint Léon, sous les papes ses prédécesseurs, avait déjà combattu les différentes hérésies qui infestaient le sein de l'Église. Il travailla d'abord à chasser de Rome les manichéens qui s'y tenaient cachés, et s'attacha surtout à détruire les erreurs de Nestorius et d'Eutychès sur le mystère de l'incarnation. Il approuva tous les actes du Concile tenu à Chalcédoine en 451, excepté celui qui donnait au siége de Constantinople la prééminence sur ceux d'Antioche et d'Alexandrie. Le système de saint Léon était d'ailleurs d'attacher l'autorité métropolitaine au plus ancien évêque, et non pas à un siége particulier, comme il le prouva dans la querelle entre St. Hilaire, évêque d'Arles, et Célidonius. Attila, roi des Huns, s'étant avancé vers Rome après avoir envahi le nord de l'Italie, l'empereur Valentinien II, enfermé dans Ravenne, sollicita la médiation de saint Léon. Ce pontife alla au-devant du vainqueur et sauva la capitale de l'empire d'Occident par un de ces événements extraordinaires que la sagesse humaine ne peut seule expliquer. Le roi des Huns, désarmé par l'éloquence du pontife, suspendit sa marche dévastatrice, et se retira au delà du Danube. Quelques années après, Genseric, roi des Vandales, s'étant emparé de Rome, St.-Léon intervint une seconde fois comme médiateur, mais ne put sauver la ville du pillage. Au milieu de ces désastres, aucune des hérésies qui désolaient l'Église n'échappait au saint pontife. Il combattit les priscillianistes et les pélagiens avec autant d'ardeur et de succès que les autres hérétiques. St. Léon mourut à Rome le 10 novembre 461. L'Église honore sa mémoire le 11 avril, jour de la première translation de ses reliques. C'est le premier pape dont on ait un corps d'ouvrage. Il se compose de 96 sermons, de 141 lettres, d'un traité sur la vocation des Gentils, et d'un code des anciens canons. Le P. Quesnel en donna une édition en 1675, 2 vol. in-4°, avec des augmentations, Venise, 1753, 3 vol. in-fol. Le P. Cacciari en a publié une autre sur les manuscrits du Vatican, Rome, 1751-55, 3 vol. in-fol. Les sermons de St. Léon ont été traduits en français par l'abbé de Bellegarde, Paris, 1701. Le style de ce pape, qui avait connu saint Augustin dans sa jeunesse, est élégant et noble.

**LÉON II** (St.), né en Sicile, élu pape le 16 avril 682, avait de l'érudition et de l'éloquence. Il traduisit du grec en latin les actes du 6e concile œcuménique pour les faire connaître à l'Église d'Occident, soutint avec fermeté ses droits contre l'exarque de Ravenne, fit divers règlements pour le maintien de la discipline, perfectionna le chant grégorien, composa plusieurs hymnes sacrées, et mourut le 23 mai 684, emportant les regrets du peuple romain qui avait su apprécier ses vertus et ses bienfaits. l'Église honore sa mémoire le 28 juin.

**LÉON III**, né à Rome, succéda à Adrien Ier, et s'assit sur la chaire de Saint-Pierre le 26 décembre 795. Son premier soin fut de rendre hommage à la suzeraineté de Charlemagne en lui envoyant les clefs de la basilique de Saint-Pierre et l'étendard de la ville de Rome, et le priant de commettre quelqu'un pour recevoir le serment de fidélité des Romains. Quatre ans après l'installation de ce pontife (799), il se forma une conspiration contre lui. Au milieu d'une procession, Léon fut assailli par une bande de gens armés qui le maltraitèrent, le dépouillèrent de ses vêtements, et l'abandonnèrent sur la place: Paschal et Campule, neveux du dernier pape, l'un primicier, l'autre sacellaire de l'Église romaine, chefs de ce complot, s'emparant alors de la victime, l'entraînèrent dans une église voisine, l'accablèrent de nouveaux outrages, s'efforcèrent de lui arracher la langue et les yeux, et l'enfermèrent dans le monastère de St.-Étienne. Léon parvint à s'échapper avec le secours de quelques serviteurs fidèles, et se réfugia près de Charlemagne. Ce monarque le renvoya en Italie avec une escorte; et le pontife rentra dans Rome en triomphateur. Charlemagne quitta peu de temps après Aix-la-Chapelle pour se rendre lui-même en Italie, où il reçut (l'an 800) la couronne impériale des mains du pape avec des circonstances que l'histoire a conservées. Une nouvelle conspiration se trama contre Léon en 815; mais il fit périr par le supplice les principaux conjurés, et mourut l'année suivante (11 juin 816). On a de ce pape 13 lettres, dans les collections des conciles, dans les recueils de Sirmond, d'Ughell et Baluze. Le livre intitulé: *Enchiridion contra omnia mundi pericula Carolo magno in munus datum,* imprimé sous le nom du pape Léon (Rome, 1525, in-32, réimprimé à Lyon, 1601, 1633, in-24) est une production apocryphe comme le prétendu *Grimoire* du pape Honorius.

**LÉON IV**, né à Rome, élu pape le 12 avril 847, justifia la confiance que les Romains avaient eue dans sa fermeté et son courage. Il défendit sa patrie contre les Sarrasins, fit réparer l'église de St.-Pierre qui avait été dévastée par ces barbares, et entourer de murs le bourg du même nom, devenu l'un des quartiers de Rome et qui porte encore le nom de cité Léonine. Il assembla un concile pour la réformation des mœurs, s'appliqua à instruire les pasteurs de leurs devoirs, et mourut le 17 juillet 855. C'est après sa mort et avant la nomination de Benoît III, qu'on a placé la fable de la papesse Jeanne.

**LÉON V**, né à Ardée, fut élu pape le 28 octobre 903, n'occupa le saint-siége que 2 mois, fut expulsé par Christophe, fils d'un autre Léon, et mourut de chagrin dans la prison où on l'avait renfermé, le 6 décembre de la même année.

**LÉON VI**, né à Rome, succéda au pape Jean X le 6 juillet 928, et mourut au commencement de l'année suivante (929). On a peu de détails sur son pontificat.

**LÉON VII**, élu en 936, se déclara, dans une lettre écrite au clergé de Bavière, contre le mariage public des prêtres; mais il ne voulut point que les enfants nés d'un tel mariage fussent déchus de la faculté d'être promus aux ordres. Il mourut en juillet 939 après un pontificat de 3 ans et demi.

**LÉON VIII**, élu au concile de Rome en 963 à la

place de Jean XII, fut chassé par son compétiteur de la chaire de Saint-Pierre (ce qui a fait placer quelquefois ce Léon dans la classe des antipapes). A la mort de Jean XII (964), Léon se présenta de nouveau; mais les Romains élurent un autre personnage qui prit le nom de Benoît V. L'empereur Othon, irrité de ce choix, entra dans Rome avec des troupes et rétablit Léon, qui mourut en avril 965, après un an et quatre mois de pontificat. On lui attribue une bulle que les ultramontains regardent comme apocryphe, et qui donnait à l'empereur un pouvoir absolu pour l'institution du pape et des évêques.

**LÉON IX** (SAINT), élu pape, le 11 février 1049, succéda à Damase II. Il portait le nom de Brunon, était fils de Hugues, comte d'Egisheim, cousin germain de l'empereur Conrad le Salique, et naquit en Alsace, le 21 juin 1002. Ce fut au fils de Conrad, l'empereur Henri III, que Brunon, alors évêque de Toul, dut son élévation au trône pontifical dans une assemblée de prélats et de grands de l'Empire. Il fut accueilli à Rome par une approbation générale, travailla avec zèle à la réforme de la discipline ecclésiastique, porta des lois sévères contre la simonie et le concubinage, tint plusieurs conciles en Italie, en France, en Allemagne, eut à repousser les incursions des Normands dans l'Italie méridionale, fut fait prisonnier par eux, recouvra la liberté à la suite d'une maladie que ses austérités lui avaient fait contracter pendant sa captivité, et vint mourir à Rome en 1054 le 19 avril, jour où l'Église honore sa mémoire. On a de ce saint pontife, outre plusieurs décrétales et lettres dans les collections des conciles, une *Vie de saint Hidulphe*, dans le *Thesaur. anecdot.* de D. Martène. La *Vie* de saint Léon se trouve dans le tome VII de *l'Histoire littéraire de la France*, par les bénédictins.

**LÉON X** (JEAN DE MÉDICIS, pape sous le nom de), né à Florence le 11 décembre 1475, fils de Laurent de Médicis, fut nommé cardinal par Innocent VIII à l'âge de 13 ans. Quatre ans plus tard il reçut les ordres, alla ensuite à Rome, revint à Florence après la mort de son père, changea plusieurs fois de résidence pendant l'invasion des Français sous le roi Charles VIII, voyagea en Allemagne, en Flandre, en France, y contracta de nombreuses et honorables liaisons, retourna à Rome, où il obtint l'amitié de Jules II, et se livra au milieu des intrigues politiques à la culture des sciences et des beaux-arts. Prisonnier à la bataille de Ravenne, ville où il était alors légat, Jean de Médicis ne recouvra la liberté qu'après l'évacuation du Milanais par les troupes françaises, et rentra dans sa patrie, où il eut le bonheur d'échapper à une conjuration tramée contre sa personne. Sur ces entrefaites Jules II étant mort, le cardinal se rendit à Rome, où il fut élu pape le 11 mars 1513. Le pontificat de Léon X est le tableau d'un siècle entier, auquel il eut la gloire d'imposer son nom. Il s'occupa d'abord de terminer le différent que Louis XII avait avec la cour de Rome. Le roi de France adhéra aux actes du concile de Latran, et reçut l'absolution des censures lancées contre lui par Jules II. Profitant ensuite de l'état de tranquillité où se trouvait l'Italie, Léon affermit d'une manière durable l'autorité de sa famille à Florence, en même temps qu'il disposa tout pour procurer la couronne de Naples à Julien de Médicis, son frère, à la mort du roi Ferdinand. Ce fut dans ces vues qu'il conclut avec Louis XII un traité qui n'eut point d'exécution. Les choses changèrent de face à l'avénement de François Ier. Ce monarque, appuyé des Vénitiens redevenus maîtres dans Gênes, se préparait à rentrer en Italie. Léon X ne pouvant pas garder la neutralité, se ligua avec le duc de Milan, Ferdinand, et les Suisses, contre le roi de France, que la victoire de Marignan remit bientôt en possession des duchés de Milan, Parme et Plaisance. Léon traita alors avec François Ier, et on convint d'une entrevue à Bologne. Le pape y développa la plus grande habileté obtint une paix avantageuse, et arrêta avec le chancelier Duprat, qu'il sut mettre dans ses intérêts, les bases de ce fameux concordat qui reçut l'année suivante une sanction définitive. En 1517, Léon découvrit une conspiration formée contre lui par les cardinaux Sauli et Petrucci, et fit pendre ce dernier dans sa prison : le premier racheta sa vie par ses trésors. Ne se dissimulant pas l'impression qu'avait faite le supplice de Petrucci, le pape créa, par compensation, 31 cardinaux choisis parmi ses parents, ses amis et les personnages les plus distingués par leur mérite, leur naissance et leurs richesses. Bientôt la liberté du commerce, la protection accordée aux beaux-arts, la sagesse de l'administration, une police vigilante, sans être rigoureuse, vinrent effacer les traces des événements passés, et jeter le plus grand éclat sur le règne du pontife. Cette brillante époque fut consacrée par un décret solennel ordonnant l'érection d'une statue dont l'exécution fut confiée à Michel-Ange, et que l'on voit encore au Capitole. Dans cet état des choses, Léon X conçut deux grand projets : l'un d'armer les princes chrétiens contre les Turcs devenus plus formidables que jamais sous le règne de Sélim II; l'autre d'achever la basilique de St.-Pierre, commencée par Jules II. Les cabinets ne promirent qu'une alliance défensive en donnant au pape le vain titre de chef de la ligue. Celui-ci avait publié des indulgences par toute l'Europe à l'occasion de la croisade contre les Turcs. Mais voyant la tiédeur des princes, il fit annoncer que le produit en serait employé à l'achèvement de St.-Pierre. Avec le penchant au luxe et à la magnificence, déjà si bien manifesté par Léon, il était facile à ses ennemis de rendre odieux ou ridicule l'emploi des tributs demandés. Toutefois les indulgences furent reçues et prêchées sans réclamation en France, en Angleterre, et dans une grande partie de l'Allemagne. Mais un moine d'un couvent de la basse Saxe donna la première impulsion de la révolte contre l'Église catholique. Les augustins avaient été jusqu'alors en possession de prêcher les indulgences. Ceux de Wittenberg, piqués de ce qu'on leur avait préféré les dominicains en cette occasion, excitèrent Martin Luther, professeur de théologie à l'université de cette ville, à s'élever contre le tarif mis par les prédicateurs au salut des âmes du purgatoire. Les prédications et les écrits de Luther, homme ardent et déjà imbu, dit-on, des opinions de Jean Hus, enlevèrent des peuples entiers à l'Église romaine. Léon X, après avoir tenté vainement de ramener ce moine audacieux par la douceur, l'anathématisa par deux bulles (15 juin 1520 et 5 janvier 1521). A cette époque, le feu de la guerre se rallumait dans toute l'Europe. Léon X balança longtemps entre François Ier et Charles-Quint, qui, l'un et

l'autre, recherchaient son alliance ; enfin il conclut avec le premier un traité (1520), par lequel il s'engageait à assurer au roi la possession du royaume de Naples, en se réservant la place de Gaëte. En 1521 il traita avec Charles-Quint pour chasser les Français d'Italie, et pour donner le Milanais à Fr. Sforze, et assurer au saint-siége le duché de Ferrare, qu'on voulait ôter à la maison d'Este. Léon survécut peu à cette négociation, et termina sa carrière le 1er décembre de la même année (1521), à l'âge de 46 ans. Protecteur éclairé des lettres, ce pape avait choisi ses secrétaires parmi les plus beaux esprits d'Italie. Il rétablit l'université de Rome et lui rendit ses revenus, employés depuis longtemps à d'autres usages. Des professeurs y furent appelés de toutes parts. Des priviléges furent accordés aux étudiants. Les bibliothèques furent fouillées : on en tira les anciens manuscrits, et Léon fit publier ou encouragea la publication des éditions des meilleurs auteurs de l'antiquité. Nous renvoyons pour de plus grands détails sur ce pape célèbre à l'excellente *Histoire de Léon X,* par P. F. Henry, 1808, 4 vol. in-8°. On ne connaît d'écrit de Léon X qu'une pièce de vers latins, composée pendant son cardinalat, sur une statue de Cléopâtre qui venait d'être découverte.

**LÉON XI** (Alexandre-Octavien de Médicis), d'abord cardinal de Florence, fut élu pape le 1er avril 1605, et mourut le 27 du même mois, à l'âge de 70 ans. Il avait été employé par son prédécesseur, Clément VIII, dans des négociations importantes, et notamment en France. Son *Éloge* se trouve dans le tome III des *Elogi degli uomini illustri Toscani.* Paul V lui succéda.

**LÉON XII** (Annibal della Genga, pape sous le nom de), né le 2 août 1760 à la Genga, terre de sa famille, l'une des plus distinguées de Spolette, et archevêque de Tyr *in partibus,* créé cardinal en 1816, eut l'administration de l'évêché de Sinigaglia, et fut nommé vicaire général du souverain pontife. Élu successeur de Pie VII le 28 septembre 1823, il fut couronné le 5 octobre. Léon XII ne désapprouva pas les mesures que le gouvernement français prit, en 1828, au sujet des jésuites, parce qu'on lui avait promis qu'elles ne seraient pas exécutées à la rigueur. Rome lui doit plusieurs embellissements ; il encouragea les sciences et les arts, fit de précieuses acquisitions pour la bibliothèque du Vatican, et pour les musées, institua une congrégation pour la surveillance des études, rendit de sages lois d'administration publique, favorisa le commerce et l'industrie, prit sous sa protection spéciale l'institution de Charité, et mérita la vénération des peuples, par sa paternelle sollicitude. Il mourut le 10 février 1829. Le cardinal Saverion Castiglioni, son successeur, prit le nom de Pie VIII.

**LÉON** ou **GRÉGOIRE**, antipape. *Voyez* **BENOIT VIII.**

**LÉON Ier**, dit *le Grand,* empereur d'Orient, né en Thrace d'une famille obscure, d'abord simple soldat, s'avança rapidement par la faveur d'Aspar qui commandait en chef les troupes de l'empire. Il était à la tête d'un corps sous les murs de Selimbria, lorsqu'il fut proclamé empereur en 457, après la mort de Marcien. Ce choix, fait par Aspar, fut confirmé par le sénat, et Léon reçut la couronne des mains d'Anatole, patriarche de Constantinople : ce qui ne s'était point encore pratiqué jusqu'alors. Le nouvel empereur, secouant le joug que voulait lui imposer Aspar, renouvela les dispositions prises par Marcien contre les eutychiens, obtint des succès contre les barbares, rendit le calme à l'Orient, et retira des mains de Genseric, roi des Vandales, Eudoxie, veuve de l'empereur Valentinien, et sa fille Eudoxie. Après une expédition entreprise sans succès contre les Vandales en Afrique, Léon, qui soupçonnait Aspar et son fils d'avoir contribué à cet échec par leurs intrigues, les fit mettre à mort en 471. Il eut ensuite à soutenir une guerre avec les Goths qui dévastèrent pendant 2 ans la Thrace et les environs de Constantinople, et mourut en 474. Ce prince était actif, éclairé, vigilant et sage ; il s'efforça de rendre à l'empire d'Orient son ancien éclat et sa force, promulgua de bonnes lois, éleva des monuments, donna l'exemple des bonnes mœurs et de l'économie ; mais, comme on lui reproche aussi de l'avarice et de la faiblesse dans son intérieur, le titre de grand, que lui décernèrent ses contemporains, ne semble pas complétement justifié.

**LÉON II**, petit-fils du précédent, fut déclaré auguste au moment de la mort de son grand-père, et s'associa son père Zénon. Il ne régna que 10 mois, et mourut en décembre 474.

**LÉON III**, dit *l'Isaurien,* empereur d'Orient, né en Isaurie dans la condition la plus obscure, servit d'abord comme simple soldat dans l'armée de Justinien II, s'éleva par son courage aux plus hauts grades, commanda en chef les troupes employées en Asie sous le règne d'Anastase, refusa de reconnaître Théodose III, marcha sur Constantinople, et se fit couronner empereur en 717. Peu de temps après, les mahométans d'Asie, qui l'avaient excité à s'emparer du trône, et qu'il avait amusés par de fausses promesses, vinrent assiéger Constantinople par terre et par mer. Léon parvint à les repousser, déjoua les tentatives d'Anastase pour remonter sur le trône, lui fit trancher la tête, et soutint avec des succès divers, en Sicile, en Italie et en Sardaigne, les attaques des Sarrasins ou musulmans. Mais des querelles théologiques vinrent le distraire de ses occupations militaires et plonger l'État, raffermi par ses armes, dans une déplorable crise. Cédant aux conseils de quelques zélateurs, Léon proscrivit le culte des images, déposa le patriarche Germain, persécuta ceux qui voulurent opposer de la résistance à ses ordres, et ternit par des excès la gloire qu'il s'était acquise dans les premières années de son règne. Il mourut en 741. Les médailles en or à l'effigie de ce prince attestent l'anéantissement total des arts du dessin à cette époque.

**LÉON IV**, dit *Chazare,* empereur d'Orient, fils de Constantin Copronyme, né à Constantinople en 751, monta sur le trône en 775, et mourut en 780 d'une maladie pestilentielle. Comme son père et son aïeul, il fut iconoclaste, et dans la ferveur de son zèle, il ne ménagea pas même Irène, sa femme, qu'il exila pour avoir conservé des images. Le règne de ce prince offre peu d'événements remarquables.

**LÉON V**, dit *l'Arménien,* empereur d'Orient, né vers la fin du 8e siècle, commandait un corps d'armée sous le règne de Nicéphore, lorsqu'il fut accusé de trahison, battu de verges, exilé, et forcé de prendre l'habit monas-

tique. Réintégré dans ses honneurs et dignités par l'empereur. Michel Curopalate, il reconnut les faveurs de ce prince en soulevant l'armée contre lui et en usurpant la couronne en 813. Il défit les Bulgares qui, maîtres de la Thrace, s'étaient avancés jusque sous les murs de Constantinople, et les contraignit à demander la paix. Débarrassé de ces redoutables ennemis, il réveilla l'hérésie des iconoclastes, et voulut vaincre par la force la résistance que lui opposaient le patriarche et les évêques réunis dans un concile qu'il avait convoqué. Le patriarche Nicéphore fut enfermé dans un couvent et remplacé par un officier de la garde impériale, qui fut tonsuré et sacré peu de jours après. Les évêques orthodoxes furent condamnés dans un nouveau concile, et la persécution s'étendit sur tous ceux qui refusaient de se soumettre aux ordres de l'empereur. Léon fut massacré en 820 à la suite d'une conjuration formée par Michel, dit *le Bègue*, qui lui succéda sur le trône impérial. Le patriarche Nicéphore, en apprenant la mort de Léon, porta ce jugement que l'histoire a confirmé : « La religion est délivrée d'un grand ennemi, mais l'État perd un prince utile. »

**LÉON VI**, dit *le Philosophe*, empereur d'Orient, fils de Basile le Macédonien, et d'Eudoxie, succéda à son père en 886 conjointement avec son frère Alexandre, qui, livré à ses plaisirs, lui abandonna toute l'autorité. Les premiers actes de Léon furent de déposer le patriarche Photius, qui s'était montré son ennemi du vivant de Basile, et de faire rendre les honneurs funèbres aux restes de l'empereur Michel le Bègue, assassiné par le même Basile en 867. Il fit ensuite, sans succès, la guerre aux Bulgares et aux Hongrois, qui paraissent pour la première fois sous ce nom dans l'histoire du Bas-Empire. Plus tard (891), il recouvra une partie de l'Italie méridionale, que la mauvaise conduite de ses délégués lui fit perdre 4 ans après. Cet empereur, peu digne de son surnom, après un règne de 25 ans, écoulé au milieu des intrigues du palais et des terreurs que causaient les invasions presque continuelles des barbares dans les provinces les plus rapprochées de Constantinople, mourut en 911, à l'âge de 46 ans. Il avait la prétention de prédire l'avenir, et l'on a de lui, outre les ouvrages dont nous parlerons ci-après, 17 oracles ou prédictions sur le sort de Constantinople, en vers grecs ïambiques, dont Rutgersius a publié les 16 premiers avec une version latine : Leunclavius y ajouta le 17e, qui était resté inédit. Léon retoucha et rédigea dans une meilleure forme un corps de droit, commencé par Basile et connu sous le titre de *Basiliques* (*Opus Basilicon*) en 60 livres, dont 47 ont été publiés en 1647 par C. A. Fabrot ; 4 autres ont été publiées par Reitz, avec une version latine de Ruhnkenius, Leyde, 1765, in-fol. Il rédigea encore des *Novelles* (*Novellæ*) au nombre de 113 avec des épitomes : Leunclavius les a publiées à la suite de son abrégé du *Basilicon*, Bâle, 1575, in-fol. Le plus estimé des ouvrages de ce prince est sa *Tactique*, publiée par Meursius à Leyde, 1612, in-4°, traduite en français par Maizeroi, Paris, 1771, 2 vol. in-8°. Les bibliothèques de Florence et du Vatican possèdent d'autres ouvrages militaires de Léon, manuscrits, des discours religieux et moraux, dont quelques-uns ont été publiés par Gretser, Combefis et Maffei, et l'on trouve de lui 27 vers rétrogrades en grec, dans les *Excerpta græc. rhetor.*, de Leo Allatius, Rome, 1641, in-8°, page 398. Il avait composé un cantique sur le jugement dernier et sur le triste état de la Grèce ; ces deux ouvrages se sont perdus.

**LÉON Ier**, prince ou roi des Arméniens établis dans la Cilicie, et le 4e de la race des Rhoupéniens, s'était rendu célèbre par ses victoires sur les Turcs dès l'an 1110. Il monta sur le trône en 1123 à la mort de Thoros ou Théodore, son frère aîné. Il battit de nouveau les Turcs, auxquels il enleva toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur son frère, s'unit à Roger, régent d'Antioche, pour prendre Azaz, dont la possession lui valut un immense butin, attaqua à diverses reprises Baudoin, roi de Jérusalem, renouvela avec Joscelin, comte d'Édesse, la guerre contre les Grecs, et se rendit si redoutable, que l'empereur Jean Comnène leva une armée puissante contre lui. Dès lors, la fortune lui devint contraire. Hors d'état de résister, il s'enfuit dans les montagnes, où il fut fait prisonnier en 1137 avec sa femme et deux de ses fils, et conduit à Constantinople, où il mourut après 4 ans de captivité. Thoros ou Théodore II, son fils aîné, parvint à s'échapper, et remonta sur le trône en 1144.

**LÉON II**, dit *le Grand*, fils de Théodore II et petit-fils du précédent, succéda à Rhoupen II, son frère aîné, en 1185, fit la guerre avec succès à l'émir turcoman Roustam, agrandit considérablement sa souveraineté, obtint du pape Célestin III et de l'empereur Henri VI la permission de porter le titre de roi en 1197, fut couronné par Conrad, archevêque de Mayence, et sacré par le patriarche Grégoire en 1198. Il épousa ensuite la sœur de Gui de Lusignan, roi de Chypre, battit Kaï-Kaous, sultan d'Iconium, qui était venu l'attaquer, et remporta de grands avantages, tant sur les musulmans de la Syrie et de l'Asie Mineure que sur le comte de Tripoli et autres seigneurs français. Il mourut en 1219, ne laissant qu'une fille (Zabel ou Isabelle) qui lui succéda.

**LÉON III**, roi d'Arménie, succéda, en 1269, à son père Haython ou Hethoun Ier, qui s'était retiré dans un monastère. Trois ans auparavant Léon avait été fait prisonnier par les mameluks d'Égypte, et son père n'avait obtenu sa liberté qu'en cédant beaucoup de places fortes. Devenu roi, Léon reprit ce qui avait été cédé ou enlevé, fortifia et embellit Sis, sa capitale, renouvela les traités avec les Mogols, et prit part à leur grande expédition contre le sultan d'Égypte ; mais, malgré le courage qu'il déploya dans cette occasion, l'armée alliée ayant été battue devant Émesse, Léon se vit forcé de ramener ses troupes dans ses États qu'il mit en état de défense : il n'y fut point inquiété jusqu'à sa mort, arrivée en 1289.

**LÉON IV**, roi d'Arménie, fils de Théodore III, succéda à son oncle Haythoun II, qui abdiqua en sa faveur en 1305. Mais 3 ans après, Bilarghou, général mogol, étant entré en Cilicie, s'empara de sa personne ainsi que de celle d'Haythoun, et les massacra l'un et l'autre.

**LÉON V**, fils d'Oschin et neveu d'Haythoun II, succéda à son père en 1320 ; il n'avait encore que 10 ans. Son règne fut troublé par les invasions étrangères et les discordes civiles. Les mameluks, les Tartares et les Turcomans ravagèrent successivement son royaume, tandis que, fugitif et confiné dans des montagnes inaccessibles, il implorait vainement les secours tantôt du sultan mogol

de Perse et tantôt du pape. Il mourut en 1342 sans postérité. Jean de Lusignan fut élu par les grands du royaume pour occuper le trône d'Arménie.

**LÉON VI**, prince de la maison des Lusignan de Chypre, fut proclamé roi d'Arménie en 1365, après 2 ans d'interrègne. Shahor-Ogli, général mameluk, entra presque aussitôt en Cilicie, s'empara du plat pays et de la capitale, mit tout à feu et à sang en 1371, et força le roi de chercher un asile dans les montagnes, où il se tint caché pendant 2 ans. En 1373, Léon revint à Tarse au moment où sa femme Marie, qui le croyait mort, allait épouser Othon, duc de Brunswick. Ayant repris la couronne, il chercha à traiter avec le sultan d'Égypte, qui ne voulut écouter aucune proposition. La guerre recommença avec une nouvelle fureur. Léon perdit de nouveau ses États, fut fait prisonnier, et ne recouvra sa liberté que par la médiation du roi de Castille, Jean Ier. Il tenta alors d'engager les rois de France et d'Angleterre à s'armer en sa faveur; mais ces princes se bornèrent à lui accorder des pensions. Léon VI fixa sa résidence à Paris, où il mourut en 1393. Son tombeau se voyait à l'ancien Musée des monuments français.

**LÉON** *de Byzance*, né dans cette ville au 4e siècle avant l'ère chrétienne, se forma à l'école de Platon, et fut nommé par ses concitoyens ambassadeur près des Athéniens et de Philippe. Celui-ci essaya de le corrompre; et, n'ayant pu y parvenir, il le rendit suspect aux Byzantins en faisant tomber comme par hasard entre les mains des magistrats une lettre supposée, dans laquelle le philosophe s'engageait à lui livrer sa patrie. Le peuple irrité s'ameuta contre Léon, qui, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ces furieux, se donna la mort. Il avait écrit plusieurs livres d'histoire et de physique qui sont perdus.

**LÉON** *le Grammairien*, l'un des auteurs de l'*Histoire byzantine*, n'est connu que par son livre traduit du grec en latin sous le titre de *Chronographia res a recent. imperat. gestas complectens*, qui comprend les *Vies* de Léon l'Arménien, Michel le Bègue, Théophile, Michel III, Basile le Macédonien, Léon le Philosophe, Alexandre et Constantin Porphyrogénète, et va par conséquent de 813 à 929. Cette histoire a été traduite en latin par Jacques Goar, et en français par Cousin. Quelques-uns le croient le même que ce Léon Asianus dont parle Scylitzès, ou Léon de Carie, nommé par Cedrène dans sa *Chronique*, ou enfin qu'un Léon, grammairien, archevêque de Calabre, dont on a une épître canonique : *De uxore ante ordinationem sumendâ.*

**LÉON**, diacre, né à Caloë en Ionie vers le milieu du 10e siècle, fit ses études à Constantinople, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique, suivit Basile II dans la guerre contre les Bulgares, et composa l'*Histoire* des événements qui s'étaient passés sous ses yeux de 959 à 975. Cet ouvrage très-précieux et complément indispensable de l'*Histoire byzantine* a été publié avec une version latine et des notes, par M. Hase, Paris, imprimerie royale, 1819, in-fol.

**LÉON** *de Marsi*, moine du Mont-Cassin, cardinal et évêque d'Ostie, vivait dans le 12e siècle; il composa les *Chroniques du Mont-Cassin*, auxquelles Pierre Diacre ajouta un 4e livre qui conduit l'histoire de ce monastère jusqu'en 1138. Ces *Chroniques* ont été publiées à Paris, 1603 et 1668, in-folio, avec celle d'Aimoin, et dans Muratori.

**LÉON**, dit *l'Hébreu*, fils d'Isaac Abarbanel, né au 15e siècle, dans le royaume de Castille, se réfugia à Naples après la conquête de Grenade en 1492, puis à Gênes, où il exerça la médecine avec distinction. Il paraît qu'il se convertit. On a de lui : *Dialoghi de amore*, Rome, 1535, in-4°; Venise, 1541, recueil d'idées cabalistiques; il a été traduit en latin très-élégant par Sarrazin, Venise, 1564; en français par Pontus de Thiard et du Parc, 1580, in-16; en espagnol, etc., etc.

**LÉON** (Jean), surnommé *l'Africain*, géographe arabe du 16e siècle, né à Grenade, d'une des plus illustres familles mores, fut élevé à Fez, puis à l'âge de 16 ans suivit son oncle dans une ambassade au Tombuth, parcourut, soit comme chargé d'affaires, soit comme curieux, une grande partie de l'Afrique septentrionale, l'Atlas, le Sahara, puis visita l'Arabie, la Perse, la Tartarie, l'Arménie, la Syrie et l'Égypte. Pris par des corsaires chrétiens, et livré à Léon X, il fut distingué par ce pontife qui le fit instruire dans la religion chrétienne et voulut être son parrain. Léon se partagea entre Bologne et Rome, et ouvrit dans cette dernière ville un cours d'arabe. On ne sait pas bien ce qu'il devint après la mort de Léon X. Il paraît toutefois qu'il retourna en Afrique. On a de lui une *Description de l'Afrique*, encore estimée de nos jours, quoique quelques géographes se soient attachés à la déprécier. Écrite d'abord en arabe, elle fut traduite par l'auteur même en italien (1526). Cette traduction, inédite et même inconnue jusqu'en 1550, fut publiée par Ramusio dans son *Recueil de voyages*. L'ouvrage a été traduit en latin par J. Florius, Anvers, 1556; Zurich, 1559; Leyde (Elzevir), 1632; en français, dans un *Recueil de voyages*, par Temporal, Lyon, 1556, 2 vol. in-fol., et seul, Anvers, 1556, in-12; en anglais, Londres, 1600, in-4°; en hollandais, Rotterdam, 1665, in-4°. Léon avait composé plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Vocabulaire arabe et espagnol;* une *Grammaire arabe;* un *Traité de la religion mahométane; Traité de la rhétorique arabe*, etc.; *Bibliothèque hispanique-arabique;* et Bruns, *Éphémérides géographiques de Zach*, 1801.

**LÉON** (Louis de), un des grands poëtes espagnols, né à Grenade en 1527, prit l'habit religieux à 16 ans dans l'ordre de Saint-Augustin, et fut bientôt nommé professeur d'Écriture sainte. Sa traduction du *Cantique des cantiques* en langue vulgaire devint pour lui le sujet ou le prétexte des persécutions. Jeté dans les prisons de l'inquisition, il y resta 5 ans sans faire entendre la moindre plainte. Rendu à ses nombreux élèves, il commença la leçon par ces mots caractéristiques : « Nous vous disions hier. » Il mourut en 1591. Ses ouvrages théologiques sont oubliés, mais ses poésies espagnoles, publiées par Quevedo sous le titre d'*Obras propias y traducciones lat., geiegas y italianas*, Madrid, 1631, in-16, l'ont été depuis par les soins de Grég. Mayans, Valence, 1761, in-8°, avec la *Vie* de l'auteur.

**LÉON** (Pierre CIEÇA de). *Voyez* CIEÇA DE LÉON.

**LÉON** *de Modène*, célèbre rabbin dont le nom était

Juda Ariè, né à Modène vers 1574, mort à Venise en 1654, avait à 14 ans composé un poëme hébreu en l'honneur de son maître le rabin Moïse, et depuis ce temps il ne laissa passer aucun événement mémorable pour ses compatriotes sans le célébrer. Outre une très-grande quantité de vers hébraïques et italiens, on a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Biblia hebr. rabbinica*, Venise, 1610, 4 vol. in-fol.; un *Dictionnaire hébreu-italien*, 1640, in-4°; *le Désert de Juda*, 1598 et 1602, in-4°; une *Histoire de la Pâque*, en italien, 1609, in-fol.; une *Histoire des rites hébraïques*, etc. (italien), 1637.

**LÉON D'ORVIÉTE**, né dans cette ville, au 13e siècle, dominicain suivant les uns, franciscain suivant les autres, laissa deux *Chroniques*: l'une des papes, qui finit en 1413; l'autre des empereurs, qu'il avait terminée en 1803.

**LÉON DE SAINT-JEAN**, né à Rennes le 9 juillet 1600, carme réformé, et provincial de son ordre, mourut le 30 octobre 1671, après avoir composé plusieurs ouvrages de piété et d'histoire, dont les principaux sont : des *Méditations du saint amour de Dieu*, 1653, in-12; *Vies* et éloges du P. Yvon; de Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne; de la mère Marie de Saint-Charles, etc.; *Journal* de la maladie et de la mort du cardinal de Richelieu, 1643; *Histoire de l'hostie miraculeuse de Paris*, 1653-1660; *Delineatio Redonensis Carmelitarum observantiæ*, in-4°; *la France convertie*, ou la *Vie* de saint Denis l'aréopagite, avec un *Abrégé* des antiquités de Montmartre, 1661, in-8°.

**LÉON** (Philippe de), peintre d'histoire, né à Séville, vers le milieu du 17e siècle, étudia avec ardeur les tableaux de Murillo. Il existe à Séville plusieurs tableaux de Léon, entre autres *le prophète Élie ravi au ciel dans un char de feu*. Cet artiste mourut dans cette ville, en 1728.

**LÉON** (Christophe de), frère du précédent, naquit à Séville, vers le milieu du 17e siècle, et se distingua comme peintre d'histoire. Élève de Murillo et de Valdés, il peignit à fresque, et avec un talent distingué, les ornements de Saint-Philippe-de-Néri, à Séville. Christophe de Léon mourut à Séville, en 1729.

**LEON** (Diégo), général espagnol, né en 1804, d'une bonne famille de province, annonça de bonne heure des dispositions pour les armes, et, au sortir d'une des écoles militaires de la Péninsule, entra comme officier dans la cavalerie. Son avancement fut rapide. Il n'était que colonel, cependant, quand la mort de Ferdinand VII déchaîna les guerres civiles sur la malheureuse Espagne, Diégo ne tarda point à recevoir sa nomination de brigadier général, et la justifia par son éclatante intrépidité, que rehaussait sa tenue riche et magnifique comme celle de Murat. Aussi fut-il surnommé dans la suite le Murat espagnol; et ce surnom ne contribua pas peu à le rendre une des idoles de l'armée. Promu ensuite au grade de lieutenant général, et revêtu du titre de comte de Belascoain sur le champ de bataille, il se distingua dans cette foule de petites rencontres qui signalèrent les deux dernières campagnes de l'Èbre, tant avant qu'après la convention de Bergara. Il eut jusqu'à 18 chevaux tués sous lui. Deux fois il sauva la vie à Espartero. En avril 1840, c'est lui qui s'empara du fort de Mora de l'Èbre, évacué la veille par Cabrera. Il fut ensuite employé à couvrir la Castille Nouvelle, contre les incursions des troupes carlistes. Au moment, où les plus tenaces adhérents de don Carlos avaient enfin laissé le champ libre à leurs adversaires, et où la lutte allait commencer entre les diverses nuances de constitutionnels et de révolutionnaires, le nouveau duc de la Victoire eût souhaité se concilier les sympathies intimes du comte de Belascoain. Mais, d'une part, Diégo Léon avait marqué assez de répulsion à Linage, ce favori d'Espartero, pour que ce dernier cherchât plutôt à dénouer qu'à resserrer les liens des deux généraux; et, de l'autre, il suffisait que le chef du gouvernement auquel il avait juré fidélité fût une femme pour que le chevaleresque Léon ne pût donner les mains aux trames ourdies contre elle, et dont déjà, en juillet 1840, on ne pouvait méconnaître qu'Espartero était le meneur. Sa désapprobation, sa tiédeur au moins, ne fut point un mystère lors de la fameuse journée du 18 juillet, provoquée par la feinte démission d'Espartero, après la sanction de la loi sur les *ayuntamientos*. Toutefois, d'accord avec les conseillers de Christine, il ne crut point à propos de se séparer avec éclat d'Espartero; et il sembla encore quelque temps marcher de concert avec le gouvernement de Madrid, tandis que, partant de Barcelone, la régente se rendait à Valence, et, de plus en plus abandonnée, faisait de vains efforts pour sauver son pouvoir. On sait avec combien de célérité, affermissant partout sa puissance, au nord, au centre et dans l'est, Espartero se fit charger par la régente de composer un cabinet plus progressiste que le ministère Sanche, entra en triomphe dans Madrid, alla recevoir les mêmes honneurs à Valence, seule ville alors des christinos, et que les christinos ne pouvaient tenir fermée, et, par la dureté des concessions qu'on exigeait d'elle, lui arracha sa démission des fonctions de régente (12 octobre). Ce fut quelques jours seulement avant ce triste dénoûment, et quand il était à peu près impossible désormais de l'empêcher, que Christine nomma Diégo Léon capitaine général de Madrid. Mais Léon n'eut pas le temps de prendre possession de son poste, et sa nomination se trouva naturellement annulée par l'abdication de la régente. Peu de jours après, la jeune reine Isabelle II, séparée de sa mère, qui partait pour l'exil, était ramenée à Madrid par les espartéristes. Peu s'en fallut qu'en chemin, les christinos ne ravissent à ceux-ci ce gage qui leur assurait le pouvoir. Diégo Léon, à la tête de ses troupes, qui n'avaient point encore donné leur adhésion au nouvel ordre de choses, s'était porté sur Aranjuez, où la jeune princesse devait passer la nuit du 26. Il est vrai qu'il prétendit avoir reçu des ordres d'Espartero. Mais les exaltados ne s'y méprirent point, et Diégo Léon devint décidément suspect à tous les démocrates. Cependant Espartero permit au comte Belascoain le séjour de la capitale sans lui donner d'activité. Un an n'était pas entièrement écoulé que le signal de l'insurrection contre Espartero, devenu régent et régent unique, partait de l'hôtel de Courcelles, résidence de l'ex-régente à Paris. Muni de fortes sommes, et comptant sur la coopération, morale au moins, du gouvernement français, O'Donnel relevait le drapeau de cette princesse à Pampelune (2 octobre), et une partie des provinces basques se prononçait en sa faveur, avec la Na-

varre, tandis qu'à Madrid, Diégo Léon, avec les généraux Pézuela et Concha, devait se mettre en possession de la ville et du palais. Le mouvement devait d'abord éclater le 4; mais, dès le 3, Espartero, prévenu, avait ordonné l'arrestation de tous les généraux et officiers compromis. Il est vrai que pas un ne fut pris, et que, avertis à temps, tous purent se dérober aux recherches. Les fils du complot n'en étaient pas moins rompus, ou fort embrouillés. L'intrépidité de Pezuela les renoua. L'on convint que le complot éclaterait le 8 octobre, à 8 heures du matin. Diégo Léon et Pezuela devaient tous deux se présenter, avec leurs amis, à la caserne del Soldado, pour entraîner les bataillons; et, à une décharge de mousqueterie, signal du succès dans cette partie de l'opération, le général Concha devait se mettre en marche pour s'emparer du palais. Pezuela ne fut point arrêté; mais évidemment Espartero pénétra ou apprit une portion du plan des conjurés. Le 7 octobre, au soir, il destitua 85 officiers des deux bataillons de la garde, et envoya au quartier del Soldado un nouveau colonel (le brigadier Velarde) non-seulement pour commander le régiment de Soria, mais encore avec pouvoirs pour annoncer aux sergents qu'ils étaient appelés à remplacer leurs officiers. A la nouvelle de leur destitution, ces derniers, dispersés par la ville, se réunissent tumultueusement et courent à la caserne, espérant provoquer un mouvement parmi les soldats que tant de fois ils ont conduits à la victoire. Mais ils trouvent le régiment déjà réuni dans la cour, et, en les apercevant, Velarde dit aux sergents et à tous que voilà l'instant venu de gagner leurs épaulettes, et donne l'ordre de faire feu. La plupart des soldats tirèrent en l'air, et il n'y eut, sur plus de 60 officiers sur lesquels on avait été censé tirer à bout portant, qu'un mort et un blessé. Mais d'une part, tous se retirèrent; et de l'autre, Concha prit cette décharge pour le signal convenu, et, croyant l'heure du complot avancé, il se rendit au quartier du régiment de la princesse, où il fut accueilli comme il le désirait par les 11 compagnies présentes, puis il marcha sur le palais. Il mit beaucoup d'activité à s'emparer de toutes les issues et à prendre position, en attendant que les espartéristes vinssent l'attaquer du dehors, et il tenta de pénétrer jusqu'aux appartements de la jeune reine, afin de pouvoir, en cas de non-réussite, l'enlever, elle et sa sœur, et la soustraire ainsi à ceux qui se servaient de son nom pour colorer tous leurs actes. Mais la garde intérieure, composée d'hommes plus dévoués au régent, s'y opposa, et leur résistance n'était pas complétement levée quand l'attaque extérieure commença. Concha se vit serré entre les assaillants du dehors et les appartements de l'intérieur, et les mesures prises par Espartero pour l'intimidation de Madrid, l'arrestation de presque tous ceux des officiers qui ne s'étaient pas joints au régiment de la princesse, cette hésitation qui suit une entreprise manquée, empêchèrent tout mouvement insurrectionnel dans la ville. Seulement Pezuela et Diégo Léon parvinrent, le premier, sous l'uniforme du corps royal d'état-major, le second, comme ordonnance, à traverser les lignes espartéristes et à rejoindre Concha. Mais ce n'étaient que deux braves de plus. On se battit ainsi avec acharnement de chambre en chambre jusqu'à 4 heures du matin par tout le palais. Finalement, Léon, Concha et les autres officiers, voyant le palais à peu près tout entier aux espartéristes et la ville immobile, se dérobèrent par une porte cachée qui conduisait dans la campagne, tandis que leurs soldats déposaient les armes et se rendaient à discrétion. Espartero poussa les recherches avec la plus grande vigueur, et organisa une commission militaire. Bientôt la plupart des fugitifs du 7 furent entre ses mains; et tandis qu'à Paris, on félicitait encore Christine des premiers et minces succès de la Navarre, Diégo Léon était repris. Sa mise en jugement fut ordonné sur-le-champ, et, le 13, il comparut devant le conseil de guerre. L'infortuné général fut condamné à mort par quatre voix contre trois. L'exécution eut lieu le 15 à 2 heures de l'après-midi.

**LÉON DE JUDA.** *Voyez* **JUDA.**

**LÉON PINELO** (Antoine). *Voyez* **PINELO.**

**LÉON-LEAL** (Simon de), peintre, élève de las Cuévas, né en 1610 à Madrid, où il mourut en 1687, exécuta pour le maître-autel de l'église du noviciat des jésuites, le grand tableau où l'on voyait saint Ignace présenté par le Père éternel au Christ son fils avec ces mots : *Tiens, voilà ton compagnon.* Cet artiste avait peint sur la voûte de la même église une suite de 21 tableaux représentant divers sujets de l'enfance de J. C.

**LÉONARD** (St.), solitaire du Limousin, mort vers le milieu du 6e siècle, avait été baptisé par saint Remi, qui le chargea de prêcher la foi aux peuples, et le présenta à Clovis. Le pieux solitaire ne demanda pour toute faveur au prince que la permission de visiter les prisonniers, et de délivrer ceux qui lui sembleraient mériter leur grâce; il rentra dans sa retraite, et le concours des néophytes qui l'y suivirent donna naissance à la petite ville de Saint-Léonard-le-Noblet (à 5 lieues de Limoges). Telles sont les seules circonstances de l'histoire de ce saint, qu'une apparence d'authenticité permet de distinguer parmi une foule de contes absurdes accumulés dans sa *Vie*, écrite par un anonyme. On la trouve dans Baillet, au 6 novembre, jour où l'Église honore la mémoire de saint Léonard.

**LÉONARD** *d'Udine*, l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps, né dans le 15e siècle, entra fort jeune chez les dominicains, et professait la théologie en 1428. En 1435, il prêcha devant Eugène IV, puis parut avec éclat à Venise, Rome, Milan, etc., devint successivement prieur du couvent de Saint-Dominique de Cologne, puis provincial de toute la Lombardie, et mourut vers 1470. On a de lui des *Sermons*, souvent réimprimés dans les 15e et 16e siècles, parmi lesquels on recherche principalement ceux qui ont pour titre : *Quadragesimale aureum*, 1471, in-4o (1re édition); *Sermones quadragesimales de legibus animæ simplicis*, Venise, 1473, in-fol.; *Sermones floridi de dominicis*, etc., Ulm, 1478, in-fol., réimprimés à Vicence, à Lyon, à Paris.

**LÉONARD**, dit *le Limousin*, peintre émailleur, né à Limoges en 1480, obtint de François Ier la direction de la manufacture d'émaux fondée dans cette ville, fit exécuter une grande quantité de coupes, de vases, d'aiguières, de plats d'une forme très-élégante, et enrichit ces divers objets de bonnes peintures d'après les dessins de Raphaël, de Jules Romain, de Jean Cousin. Les plus remarquables des ouvrages de Léonard sont les 4 tableaux

qui ornaient le tombeau de Diane de Poitiers, et que l'on voit au Musée royal de Paris, ainsi que les portraits de Henri II et du connétable de Montmorenci.

**LÉONARD** (Frédéric), imprimeur à Paris, est connu surtout par l'impression de 30 vol. environ de la collection dite *ad usum Delphini*.

**LÉONARD** (Marc-Antoine de MALPEINES), petit-fils du précédent, né à Paris en 1700, y mourut en 1768, conseiller au Châtelet. On a de lui : *Essai sur les hiéroglyphes*, traduit de l'anglais de Warburton, 1744, 2 vol. in-12; les remarques sur la chronologie sont de Fréret.

**LÉONARD** (Martin-Augustin), frère du précédent, né à Paris en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, et mourut en 1768. On a de lui : *Réfutation du livre des règles pour l'intelligence des saintes Écritures*, 1727, in-12; *Traité du sens littéral et du sens mystique des saintes Écritures*, 1727, in-12.

**LÉONARD** (Nicolas-Germain), poëte français, né à la Guadeloupe en 1744, fut chargé d'affaires de France à Liége en 1773, lieutenant général de l'amiranté et vice-sénéchal de la Guadeloupe en 1788. Il revint en France, et mourut à Nantes en 1793. Ses *OEuvres*, publiées par les soins de M. Campenon, son neveu, Paris, 1798, 3 vol. in-8°, renferment des *Idylles* estimées; un poëme des *Saisons; Alexis*, roman pastoral; un *Voyage aux Antilles;* la traduction en vers du *Temple de Gnide*, et *Lettres de deux amants de Lyon*. On y remarque en général de la grâce et une harmonieuse élégance dans la versification.

**LÉONARD**, coiffeur de la reine Marie-Antoinette, dont le véritable nom était *Autier*, mais qui ne fut connu que sous son prénom. Cette princesse alla jusqu'à le mettre dans le secret si important du voyage de Varennes en 1791. Parti secrètement de Paris, un peu avant le roi, et chargé de porter une partie de sa garde-robe, il arriva quelques minutes avant ce prince à Varennes, où M. de Bouillé fils avait reçu l'ordre de l'attendre avec un relais; il annonça à ce jeune officier, avec la plus extrême légèreté, que la voiture royale, ayant été retardée, n'arriverait certainement que le lendemain. Ce faux avis ayant induit en erreur Bouillé, le décida à faire rentrer ses chevaux et à retourner lui-même à son auberge, au moment où la famille royale allait arriver. Léonard, obligé de quitter la France à cette époque, se réfugia en Russie, où il exerça longtemps avec succès son industrie. Il ne rentra dans sa patrie qu'en 1814, et mourut à Paris en 1819. On a publié en son nom, en 1838, par le libraire Levavasseur, *Souvenirs de Léonard, coiffeur de la reine Marie-Antoinette*, 4 vol. in-8°.

**LÉONARD ARÉTIN**. *Voyez* **BRUNI**.

**LÉONARD DE PISE**. *Voyez* **FIBONACCI**.

**LÉONARD DE VINCI**. *Voyez* **VINCI**.

**LEONARDI** (Jean), instituteur de la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, né dans 16e siècle, à Decimo, étudia d'abord la pharmacie à Lucques, et s'associa ensuite à un artisan de cette ville qui consacrait le produit de son travail au soulagement des pauvres religieux et pèlerins. Au bout de 10 ans, il commença des études théologiques, fut ordonné prêtre en 1571, et ouvrit des conférences qui lui attirèrent un grand nombre d'auditeurs. Il choisit parmi les plus assidus et les plus méritants des compagnons pour mettre en œuvre son projet d'un institut dont le but principal était l'instruction des pauvres. Cet établissement éprouva des obstacles que Leonardi parvint à surmonter. Il fit agréer au cardinal Baronius le titre de protecteur de la congrégation, et ce prélat l'en désigna supérieur général. Leonardi mourut à Rome en 1609, à 69 ans. Sa *Vie* a été écrite par le P. Maracci, l'un de ses disciples; on en trouve un extrait dans l'*Histoire des ordres religieux* du P. Hélyot, t. IV; une autre a été publiée par le P. Ch. Ant. Erra, Rome, 1759, in-8°. Leonardi avait composé plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans Sarteschi : *De scriptoribus congregationis clericorum regul. matris Dei*, Rome, 1753, in-4°.

**LEONARDI** ou **LEONARDONI** (François), peintre, naquit à Venise en 1654. Quelques désagréments qu'il avait éprouvés dans sa patrie le décidèrent à la quitter. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il passa en Espagne, et alla se fixer en 1680 à Madrid, où il reçut un accueil favorable. Il fit, en petit, les portraits du roi et de la reine. On conserve, dans l'église du collége d'Atocha, à Madrid, des tableaux représentant *la Translation* et *l'Inhumation de saint Joseph*, et, dans l'église de Saint-Jérôme-le-Royal, un tableau de *l'Incarnation* qui orne la chapelle de Notre-Dame de Guadeloupe. François Leonardi mourut à Madrid en 1711.

**LEONARDIS** (Jacques), dessinateur et graveur à l'eau-forte, naquit à Palma, dans l'État de Venise, en 1712. Élève de Binville, peintre de portraits, et de Tiepolo, il remporta le premier prix de l'académie de Venise, l'année même où ce prix fut institué. Il consacra son burin à reproduire les tableaux les plus renommés que renfermait cette ville. On ignore l'année de la mort de Leonardis.

**LEONARDO** (Augustin), peintre et religieux de la Merci, né dans le royaume de Valence vers 1580, mort en 1640, peignit le portrait, l'histoire et les sujets dits de *genre*. Il existe de lui beaucoup de tableaux estimés dans les couvents de son ordre, principalement à Valence, Madrid, Tolède. Son dessin est correct, et sa composition bien entendue.

**LEONARDO** (Joseph), né à Madrid en 1618, mort à Saragosse en 1658, empoisonné par des rivaux jaloux, eut le titre de peintre du roi. Parmi ses ouvrages on remarque un magnifique portrait d'Alaric, dans la suite des portraits des rois d'Espagne; le *Siége de Breda*, et une *Marche militaire pendant laquelle le duc de Frias parle à un soldat*.

**LEONBRUNO** (Laurent) naquit à Mantoue en 1489. S'étant distingué dans la peinture dès sa jeunesse, il alla visiter l'école du comte Castiglione, ami de Raphaël. Nommé ensuite peintre du duc de Mantoue, il donna de l'ombrage à Jules Romain, et se vit forcé de se réfugier à Milan, où il mourut vers 1537. En 1825, on reconnut, à Mantoue, trois monuments de l'habileté de cet artiste malheureux. L'un représente un *Saint Jérôme*, d'une beauté remarquable, le second *la Métamorphose de Midas*, et le troisième *le Corps de Jésus-Christ dans les bras de la Vierge*.

**LÉONCE** (saint) naquit à Nîmes, au 4e siècle, quel-

ques années après saint Castor, son frère, et mourut dans la ville de Fréjus dont il était évêque, le 1er décembre 432. Ce fut à sa prière que saint Honorat choisit sa retraite dans l'ile de Lérins et fonda le célèbre monastère de ce nom, qui a donné tant de saints à l'Église.

**LÉONCE**, patrice d'Orient, né à Chalcis en Syrie vers le milieu du 5e siècle, fut d'abord commandant des Thraces sous l'empereur Zénon, et devint sénateur et patrice. Plus tard, étant passé en Syrie avec Illus, maître des offices de l'empire, celui-ci, secondé par Verine, belle-mère de Zénon, fit proclamer par l'armée Léon empereur. Les rebelles obtinrent d'abord quelques succès; mais Théodoric, envoyé contre eux par Zénon, les défit en plusieurs rencontres, força Léonce et Illus de se renfermer dans un château où il les tint bloqués pendant 3 ans, au bout desquels la place ayant été surprise, il leur fit trancher la tête en 488. Verine mourut peu de temps après en Thrace, où Zénon l'avait exilée.

**LÉONCE**, *Leontius*, empereur d'Orient, né dans le 7e siècle, d'une famille originaire d'Isaurie, entra jeune dans la milice, parvint aux premiers grades, puis fut emprisonné sur des soupçons injustes; mis en liberté au bout de 3 ans, par Justinien II et nommé gouverneur de la Grèce, au moment où il se rendait au port pour s'embarquer, ses amis qui l'accompagnaient excitèrent un soulèvement, et il fut décoré de la pourpre dans une assemblée tumultueuse tenue à l'Hippodrome en 695. Le nouvel empereur essaya de reconquérir l'Afrique, et obtint d'abord quelques succès; mais bientôt ses troupes révoltées proclamèrent Tibère-Absimarc. Celui-ci ayant fait couper le nez et les oreilles à Léonce le confina dans un monastère; mais il fut lui-même vaincu au bout de 7 ans par Justinien, dont Léonce avait épargné la vie, et les deux usurpateurs furent livrés au bourreau en 705.

**LÉONCE-PILATE**, savant du 14e siècle, fut le premier traducteur d'Homère, en langue italienne. C'était un Grec de Thessalonique, qui alla enseigner sa langue à Florence, où ses leçons sur Homère excitèrent l'attention au plus haut degré. Il connut, dans cette ville, Boccace, et fut aidé, dans sa traduction, par l'auteur du *Décameron*. C'était un homme grossier, sans urbanité et sans mœurs; mais en revanche, il possédait à fond la langue et la littérature grecques. Persuadé qu'une origine étrangère fait plus d'honneur, il se disait Grec en Italie, et Italien en Grèce. Malgré tous les efforts de Boccace et de Pétrarque pour le retenir en Italie, il s'obstina à retourner en Grèce; mais à peine y eut-il mis le pied, qu'il s'embarqua sur un vaisseau qui faisait voile pour Venise. Il était entré heureusement dans la mer Adriatique, lorsqu'il s'éleva tout à coup un ouragan terrible. Pendant que tout le monde était en mouvement dans le vaisseau, pour faire la manœuvre nécessaire, le Grec, épouvanté, se fit attacher à un mât sur lequel tomba la foudre. Il périt en un instant. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent saisis de frayeur, mais personne ne souffrit.

**LEONCLAVIUS.** *Voyez* **LEUNCLAVIUS.**

**LEONHARDI** (JEAN-GODEFROID), médecin allemand, naquit à Leipzig le 18 juin 1746. Appelé à la troisième chaire médicale de Wittenberg (celle d'anatomie et de botanique) il accepta, et fut la même année transféré à la seconde (celle de pathologie et chirurgie, 1782). Il y resta 9 ans, pendant lesquels il se fit, et par ses cours et par ses ouvrages, une réputation qui fixa sur lui l'attention de l'électeur de Saxe, et qui, en 1791, lui valut sa nomination au poste de médecin du prince, avec le titre de conseiller aulique et le privilége de faire remplir son cours par un suppléant. De 1804 à 1814, il géra les fonctions d'ancien de la faculté de médecine. En 1815, il reçut de son souverain la croix de l'ordre du Mérite civil. Sa mort eut lieu le 11 janvier 1823 à Dresde. On a de lui un grand nombre d'ouvrages et de publications utiles. Ce sont d'abord, et par-dessus tout, sa *Pharmacopœa saxonica jussu regio et auctoritate publica edita*, Dresde, 1820, grand in-8°, puis son excellente traduction du *Dictionnaire de chimie de Macquer*, Leipzig, 1781-1783, 6 vol. grand in-8°.

**LEONHARDI** (FRÉDÉRIC-THÉOPHILE), connu surtout par ses écrits sur l'agriculture, naquit le 15 février 1757, et mourut le 4 juillet 1814. Ses principaux ouvrages sont: *Procédé pour entretenir continuellement la chaleur des poêles de toute espèce, avec de la tourbe et de la houille*, Leipzig, 1802, in-4°, figures; *Description et figure de la charrue à trois socs de Zetter*, etc., Leipzig, 1802, in-4°, figures; *Description et figures de trois instruments économiques*, etc., Leipzig, 1803, in-4°; *Des divers moyens de sécher le fruit, et description d'un séchoir à fruit, en usage dans l'Esclavonie*, Leipzig, 1803, in-4°, figures, etc.

**LEONHARDI** (le baron JACQUES-FRÉDÉRIC DE), né le 3 avril 1778, mort le 6 avril 1839 à Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, avait été, en 1803 et 1806, envoyé de l'électeur de Hesse-Cassel aux cours de Stuttgard et de Carlsruhe, puis membre du collége des Cinquante-et-Un de Francfort (1812), et enfin représentant plénipotentiaire des princes de Hohenzollern-Hechingen et Hohenzollern-Sigmaringen, de Lichtenstein, de Reuss, branche aînée et branche cadette, de Schaumbourg-Lippe, de la Lippe et de Waldeck, à la diète de Francfort. Il est connu par quelques écrits: savoir: un *Essai d'une théorie de la tutelle*, Giessen, 1799; *Tableau comparé de l'empire d'Autriche, de 1804 à 1809*, Francfort-sur-le-Mein, 1809; *Des revenus publics*, Francfort-sur-le-Mein, 1812, (anonyme), etc.

**LEONHARDS** (CHRÉTIEN-THÉOPHILE) était un pauvre enfant naturel d'Annaberg, en Saxe. Son père (Charles de Drandorf), capitaine au service de l'électeur, allait le reconnaître et l'adopter, quand il mourut vers 1780. L'enfant apprit, à une des petites écoles d'Annaberg, tout ce qu'il était possible d'y apprendre, et se mit à donner, à des enfants plus jeunes que lui, des leçons de lecture et d'écriture. Trois ou quatre ans ainsi passés et une extrême économie le mirent à même de vivre, d'aider ses pauvres parents, et enfin de suivre tous ses cours au gymnase d'Annaberg. Travailleur infatigable, il en sortit très-fort surtout en langues modernes, et bientôt il put aller s'établir à Langensalza, comme professeur de langues. Tout en y gagnant assez d'argent pour vivre honorablement, il s'y perfectionna dans la littérature et les sciences, et composa plusieurs ouvrages qui firent connaître son nom. Appelé, en qualité de professeur de

langues modernes, à l'école princière de Grimma, en 1780, il en remplit 22 ans les fonctions, et mourut le 7 octobre 1850. On estime beaucoup sa *Nouvelle Grammaire française élémentaire* pour la jeunesse, et ses *Exercices de traduction française à l'usage des Allemands* (Altenbourg, 1802), et une foule de réimpressions.

**LEONI** (Louis), peintre, sculpteur et graveur, né en 1531 à Padoue, surnommé *Il Padovano*, exerça ses talents à Rome avec un grand succès, et mourut en 1606.

**LEONI** (Octave), *Il Padovanino*, fils du précédent, né à Rome en 1578, se distingua surtout dans le portrait et traita avec quelque distinction des sujets historiques. Grégoire XV le nomma chevalier du Christ, et plusieurs princes d'Italie le comblèrent de faveurs. Il s'occupa aussi de gravure, et publia une suite de 52 portraits, format in-8°, qui est encore recherchée des amateurs. Il mourut à Rome en 1630.

**LEONI** (Leone), orfévre, sculpteur et graveur en médailles, né à Arezzo, introduisit à Milan le goût de l'école florentine, puis alla se fixer à Bruxelles, où Charles-Quint, qui l'aimait, le logea dans son palais. Après avoir résidé aussi quelque temps à l'Escurial, Leone retourna à Milan. On a de lui une quantité considérable de médailles et d'ouvrages de sculpture, parmi lesquels on remarque le *Mausolée de Jacques de Médicis* dans l'église du Dôme, une statue de *Charles-Quint foulant aux pieds la Discorde*, que l'on voit à Madrid.

**LEONI** (Pompée), fils du précédent, aida son père dans l'exécution de plusieurs statues où il déploya beaucoup de goût et d'habileté. Philippe II le combla de bienfaits pendant son séjour à l'Escurial, après quoi il revint à Milan, sa patrie, où il mourut en 1660.

**LEONI** (Guillaume de), dessinateur et graveur à l'eau-forte, né à Parme en 1664, cultiva aussi la peinture avec succès et grava principalement d'après ses dessins.

**LEONICENUS** (Nicolas), médecin, né à Lonigo (*Leonicum*) en 1428, exerça d'abord sa profession à Padoue, où il se guérit lui-même de l'épilepsie, puis professa à Ferrare, où il mourut en 1524. On a de lui : *Liber de epidemiâ quam Itali morbum gallicum vocant*, Venise, 1497, in-4° ; la traduction de plusieurs ouvrages de Gallien ; *De Plinii et plurium aliorum medicorum*, etc., *erroribus*, Ferrare, 1492, etc., in-4° ; *De Dipsade et pluribus aliis serpentibus*, Bâle, 1529, in-4° ; *Opuscula medica*, ibid, 1532, in-fol. ; *Conversio et explanatio primi libri Aristotelis de partibus animalium*, Bâle, 1541, in-8°.

**LEONICENUS** (Omnibonus), célèbre grammairien, né, comme le précédent, à Lonigo en 1420, étudia sous Victorin de Feltre, puis sous Emmanuel Chrysoloras, devint directeur de l'imprimerie de Nicolas Jenson à Venise, et mourut au commencement du 16e siècle. On a de lui : *De octo partibus orationis*, Venise, 1473, in-4° ; *De versu heroico*, Milan, 1473, in-4° ; *Tractatus ad scandendum*, in-4° (réunis sous le titre de *Grammatices rudimenta*, Vicence, 1506) ; des éditions et *Commentaires* sur Lucain, Valère-Maxime, le *Traité de l'Orateur* les 4 livres de l'*Invention*, les *Offices* de Cicéron, etc. ; des traductions latines des *Fables* d'Ésope.

**LEONICO** (Angelo), poëte dramatique du 16e siècle. On n'est pas d'accord sur le lieu de sa naissance, les uns le font naître à Padoue, d'autres à Gênes, d'autres enfin à Venise. La seule pièce qu'on ait de lui est composée d'après un événement qui venait de se passer à Padoue. C'est un époux outragé, qui se venge en tuant sa femme et le séducteur. Cette pièce connue aussi sous le titre de *Daria*, nom d'un des principaux personnages, est intitulée : *Il soldato*. Elle fut imprimée à Venise, en 1550, in-8°, sans l'aveu de l'auteur, qui probablement n'avait pas l'intention de la rendre publique, puisqu'il n'avait déguisé ni le lieu de la scène, ni le nom des acteurs de cette épouvantable catastrophe. On a de Leonico : *l'Amore di Troilo e di Grisilide, dove in tratta in buona parte la guerra trojana*, Venise, 1553, in-4°. Leonico mourut à Padoue en 1556.

**LÉONIDAS Ier**, archagète ou roi de Sparte, de la race des Agides, fils d'Anaxandride, monta sur le trône l'an 493, ou selon d'autres 481 avant J. C., après la mort de Cléomène, son frère. On ne connaît de son règne et de sa vie que le dévouement héroïque qui les termina. Xercès, roi de Perse, ayant envahi l'Europe à la tête d'une armée que les moindres calculs font monter à plus de 1,500,000 hommes, et ayant déjà traversé la Thrace et conquis la Thessalie, se préparait à entrer en Grèce par le défilé de Thermopyles, passage étroit et montueux où deux hommes seulement pouvaient se présenter de front. Léonidas, suivi de 300 Spartiates et de quelques renforts qui portaient sa troupe à environ 4,000 hommes, se dirigea vers ce poste important, déterminé à le défendre contre les ennemis de la Grèce. Ce fut en vain que Xercès employa tour à tour les menaces et les promesses pour ébranler sa résolution : il alla même jusqu'à offrir à Léonidas la souveraineté de la Grèce s'il voulait lui céder le passage ; il chercha ensuite à l'effrayer par l'appareil de ses forces. « Mes soldats sont en si grand nombre, disait-il, que leurs flèches obscurcissent le ciel. — Tant mieux, répondit Léonidas, nous combattrons à l'ombre. » Pendant deux jours, le courage et le patriotisme des soldats qu'il commandait repoussèrent l'innombrable armée de Xercès et la contraignirent à fuir. 20,000 Perses périrent sous les coups de 4,000 Grecs ; les *Immortels* même, l'élite de l'armée persane, furent taillés en pièces, et le roi, la honte et la rage dans le cœur, songeait déjà à reprendre la route de l'Asie, quand un Trachinien, nommé Ephialte, indiqua aux Perses un sentier qui conduisait au-dessus du camp de Léonidas ; celui-ci en fut instruit à son tour par un transfuge, et sentit dès lors l'impossibilité de tenir plus longtemps. Léonidas congédia toutes ses troupes, à l'exception des 300 Spartiates, dîna gaiement avec eux en leur disant que le soir ils souperaient chez Pluton, et les conduisit dans le camp ennemi à la faveur de la nuit. Le succès couronna d'abord leur valeur ; ils tuèrent un nombre considérable de barbares, et peu s'en fallut qu'ils ne prissent le roi lui-même : mais au point du jour les Perses, s'étant aperçus du petit nombre de leurs vainqueurs, se réunirent et les accablèrent sous une nuée de flèches, sans oser toutefois approcher d'eux : c'est ainsi que les 300 Grecs et leur chef périrent, après des prodiges de valeur, et sur des monceaux d'ennemis, à l'exception d'un seul, qui alla porter à Sparte la nouvelle de l'événement, et qui fut accueilli avec tant de marques de mépris, qu'il se fit tuer de désespoir à la bataille de Platée. Léonidas était

tombé dès le commencement de la bataille. Xercès ayant retrouvé son cadavre, exhala sa colère en outrages contre ce corps inanimé, et le fit mettre en croix. Dans la suite Pausanias transporta ses ossements à Lacédémone, où on lui érigea un tombeau magnifique; on éleva aussi un temple aux 300, et on institua en leur honneur une fête nommée *Léonidées*, à laquelle les Lacédémoniens seuls avaient le droit d'assister, et dans laquelle on prononçait l'*Éloge funèbre* de Léonidas. A l'entrée du défilé fut placée une inscription composée par Simonide, et dont le sens était : « Passant, va dire à Sparte que nous reposons ici pour avoir obéi à ses saintes lois. » La mort sublime de Léonidas et de ses guerriers a fourni à l'Anglais Glover ainsi qu'à Fontanes le sujet d'un poëme épique. M. Pichat a fait jouer, en 1826, avec succès une tragédie de *Léonidas*. Enfin David en a fait le personnage principal de son beau tableau des Thermopyles, et sa statue par Lemot est un des ornements de la galerie du Luxembourg.

**LÉONIDAS II**, archagète de Sparte, fils de Cléonyme et de la famille des Agides, succéda l'an 257 avant J. C. à Arée II, et eut d'abord pour collègue Eudamide II, puis (244) Agis IV. Celui-ci ayant essayé de rétablir les institutions de Lycurgue, Léonidas s'opposa de toutes ses forces à ses tentatives, et devint chef de ceux qui favorisaient le luxe et le relâchement des mœurs. Mais accusé d'avoir transgressé les lois, il fut comme tel condamné au bannissement, et remplacé par Cléombrote II, son gendre, l'an 243 avant J. C. Deux ans après il fut rétabli, et se vengea d'Agis en le faisant mettre en jugement et condamner à mort. Il mourut lui-même en 235, et laissa la couronne à son fils Cléomène III.

**LÉONIDAS DE TARENTE**, l'un des poëtes de l'Anthologie grecque, né à Tarente, dans la grande Grèce, très-probablement vers les guerres de Pyrrhus en Italie (280 ans avant J. C.), fut obligé de quitter sa patrie et de subir les malheurs de l'exil. Méléagre a recueilli 105 épigrammes de Léonidas.—Léonidas d'Alexandrie, autre poëte de l'Anthologie grecque, né en Égypte, se rendit à Rome, y professa la grammaire et vécut jusqu'aux règnes de Vespasien et de Titus. Les épigrammes de l'un et de l'autre Léonidas ont été réunies et éditées par Meinecke, Leipzig, 1791, in-8°, et forment une curieuse monographie.

**LEONIO** (Vincent), littérateur italien, naquit en 1650 d'une famille noble de Spolète. Après avoir étudié le droit à Macerata, il se rendit à Rome, où il exerça la profession d'avocat, et contribua à la fondation de l'académie des Arcadiens établie en 1690, uniquement dans la vue d'extirper le mauvais goût et la bizarrerie qui s'étaient glissés dans la langue poétique. Ses poésies, après avoir été publiées dans diverses collections, ont été réunies dans le grand recueil *delle rime e delle prose degli Arcadi*. On trouve quelques-unes de ses élégies dans l'*Arcadum Carmina, pars prior*, Rome, 1757. Ce littérateur mourut à Rome, le 26 juin 1720.

**LEONIUS**, poëte latin du 12e siècle, n'est point, comme on l'a dit, l'inventeur des vers *léonins*. On croit qu'il fut chanoine de St.-Benoît à Paris, et que dans sa vieillesse il se retira à l'abbaye de St.-Victor. On lui attribue *Historia veteris et novi Testamenti, hexametris versibus*, manuscrit à la Bibliothèque du roi à Paris ; et un *Psautier à la louange de la Vierge*, écrit, non en vers, mais sur un mètre en usage dans ce temps-là ; les vers latins rimés, appelés léonins, sont antérieurs à Léonius. On peut consulter l'ouvrage d'Oberlin, *Rythmologia leonina ex Godfridi hagenoensis codice Ms.*, et la *Metrometica* de Caramuel.

**LÉONOR ou ÉLÉONORE** (dona), fille de Ferdinand Ier, roi d'Aragon et de Sicile, alla, en 1429, en Portugal, pour y épouser l'infant Édouard, fils de Jean Ier, qui devint 4 ans après le 11e roi de Portugal. En 1438, Léonor perdit son époux, qui mourut de la peste à Tomar, après l'avoir nommée régente du royaume. Celui de ses enfants qui monta sur le trône était alors âgé de 6 ans. Tant que dura la minorité de ce prince (Alphonse V), le Portugal fut agité par des divisions funestes. Le peuple et les grands contestèrent à Léonor le droit de gouverner le royaume. Les frères du feu roi, et surtout don Pèdre, duc de Coïmbre, prirent parti contre elle. En 1440, sur la proposition de don Pèdre, Léonor consentit à la convocation des états à Lisbonne; mais elle eut soin d'avertir tous ceux qui en faisaient partie de s'y rendre bien armés. Cette invitation ayant été connue du peuple, la lui rendit plus odieuse encore. Effrayée de l'orage qui s'annonçait, elle prit subitement le parti de se retirer à Alenquer, et de là elle essaya, mais en vain, de brouiller les infants Henri et don Pèdre. Ayant été priée, de la part de ces princes, de revenir à Lisbonne, elle répondit qu'elle n'y rentrerait que lorsque don Pèdre renoncerait entièrement aux affaires. C'est alors que les états, dépassant toute mesure, la dépouillèrent de la faible part qui lui restait dans le gouvernement, et conférèrent la régence au duc de Coïmbre. Ils déclarèrent en même temps qu'à l'avenir les femmes seraient exclues des affaires de l'administration. Ce règlement n'a jamais été appliqué qu'à Léonor. Ce coup d'État fut suivi de l'enlèvement du roi son fils, qu'on mena à Lisbonne pour être confié aux soins du régent. Léonor se retira à Cintra, où l'on a dit qu'elle reprit le fil de ses intrigues. Elle se rendit ensuite à Crato, où elle ne craignit pas d'appeler sur les États de son propre fils le fléau de la guerre civile et étrangère. A sa sollicitation, une armée castillane entra en Portugal, et fut presque entièrement massacrée. Enfin, se voyant menacée d'un siége dans Crato, elle se détermina à passer en Castille où elle fut suivie de plusieurs personnages attachés à son parti. Le roi de Castille, embrassant la défense de Léonor, envoya en Portugal un ambassadeur chargé d'exiger que le gouvernement lui fût rendu, et de menacer cette nation, en cas de refus, d'y être contrainte par la force des armes. On répondit à ces menaces par d'autres menaces ; et une pension convenable à la dignité de la reine fut offerte, à condition qu'elle ne reviendrait pas en Portugal. Léonor rejeta cette offre, qui fût goûtée par le conseil de Castille, puis se retira à Tolède. Elle eut bientôt consommé les richesses qu'elle y avait apportées. Dès l'année 1444, elle allait se voir livrée au plus entier dénûment. C'est dans cette position qu'elle fit solliciter auprès du régent la permission de venir finir ses jours en Portugal. Au moment où la négociation était entamée, elle mourut à Tolède, le 18 février 1445. Comme Léonor était morte subitement, le bruit courut qu'elle avait été empoisonnée par don Alvarès de Lune, ministre

castillan ; et lorsque, 8 ans après, ce ministre périt, à Valladolid, sur un échafaud, tout le monde pensa que c'était une juste punition du ciel.

**LÉONTIEFF** (Alexis), mort en mai 1786, était membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, conseiller aulique et conseiller de la chancellerie. Il s'était particulièrement appliqué à l'étude de la langue et de la littérature chinoise. On a de lui plusieurs traductions russes d'ouvrages chinois, entre autres celles du *Tahio,* l'un des livres classiques de ce pays, du *Tchoung-Young* et du *Lun-yu.* Son principal ouvrage a pour titre : *Description des huit bannières qui composent la nation mantchoue,* Pétersbourg, 1784, 16 vol. in-8°.

**LÉONTIUM**, courtisane athénienne, étudia la philosophie à l'école d'Épicure, et, s'il faut en croire les ennemis du philosophe, elle ne fut pas cruelle pour son maître. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle fut liée avec Métrodore, un des disciples d'Épicure les plus célèbres, et qu'elle en eut un enfant. Elle fut aimée aussi d'Hermésianax, qui donna le nom de *Leontium* à ses 3 livres d'élégies, et du peintre Théodore, qui la représenta lisant les ouvrages de son maître. Il paraît qu'à une beauté rare elle joignait un esprit très-distingué ; c'est du moins ce qu'il faut conclure d'un passage de Cicéron où il est parlé du livre qu'elle composa contre Théophraste en faveur d'Épicure. Elle laissa une fille nommée Danaé, favorite de Laodicé, femme d'Antiochus Théos Ier, mais que cette princesse fit mourir pour avoir donné avis à Sophron, son amant, que la reine voulait le faire périr.

**LEOPARDI** (Alexandre), architecte et sculpteur de Venise, mort en 1510, est connu par plusieurs ouvrages remarquables, parmi lesquels on distingue le mausolée du doge André Vandraminil, le piédestal de la statue du général Colleoni, dont il fondit la statue équestre d'après le modèle d'André da Varocchio, et les trois piliers de bronze de la place St.-Marc.

**LEOPARDI** (Jacques, comte), littérateur, né le 28 juin 1798 à Recanati, d'une ancienne et noble famille, se distingua de bonne heure par ses talents poétiques et par son érudition. Ses ouvrages offrent à un degré éminent le rare assemblage de ces deux qualités. Ses *dissertations* et les *commentaires* dont il a fait suivre divers morceaux traduits du grec, lui méritèrent, parmi ses compatriotes, une grande réputation. Ses *Operette morali* sont, au rapport de Manzoni, l'un des ouvrages les plus remarquables de l'Italie au 19e siècle. Atteint du choléra, et ne se faisant point illusion sur sa fin prochaine, il dicta, deux jours avant sa mort, une suite à la *Batrachomiomachie* d'Homère, dans laquelle il applique sa verve moqueuse aux querelles de notre époque, qu'il compare à celles des rats et des grenouilles. Il mourut à Naples le 14 juin 1837. On annonce une édition complète de ses *OEuvres*, qui ne peut manquer d'être bien accueillie par les nombreux amateurs de la littérature italienne.

**LÉOPOLD** (St.), margrave d'Autriche, de la maison de Bamberg ou Babenberg, né dans le 11e siècle, était encore fort jeune lorsqu'il succéda à son père en 1096. Il épousa la fille de Henri V, et fut sur le point de succéder à cet empereur; mais, jugeant que Lothaire réunirait en sa faveur un grand nombre de suffrages, il lui céda tous ses droits. Les chroniques rapportent qu'ayant à gouverner un peuple que la religion et les lois n'avaient pu civiliser, il sut les adoucir par sa sagesse et sa modération. Il fonda des monastères de concert avec Agnès, son épouse, mérita l'affection de ses sujets par son exactitude à rendre la justice, et mourut en 1136. Il fut canonisé en 1585 par Innocent VIII, sur la demande de Frédéric III, duc d'Autriche, l'un de ses descendants.

**LÉOPOLD** Ier ou II, dit *le Glorieux,* duc d'Autriche, 3e fils de l'empereur Albert Ier, s'unit à Frédéric, son frère, pour venger la mort de leur père, assassiné par les ordres de Jean de Habsbourg, puis partagea avec lui l'administration du duché. Il suivit en Italie l'empereur Henri de Luxembourg, qui lui donna en mariage Catherine de Savoie, sa sœur, et mourut peu après en 1313. Léopold voulait placer son frère Frédéric sur le trône impérial ; mais le duc Louis de Bavière obtint la pluralité des suffrages du collége électoral. Des deux côtés on courait aux armes ; Léopold marcha vers les cantons d'Uri, Switch et Underwald, qui tenaient pour le prince bavarois, et fut complétement battu près de Morgarten. Quelque temps après, Frédéric, son frère, perdit la bataille de Muhldorf, et fut fait prisonnier. Dans cette extrémité, Léopold s'unit au pape Jean XXII, qui fulmina contre Louis de Bavière une sentence d'excommunication, et s'engagea à favoriser l'élection à l'Empire, de Charles le Bel, roi de France. Léopold envahit la Bavière et défit complétement Louis, lequel conclut un traité (1325) portant que les deux compétiteurs régneraient ensemble, prendraient l'un et l'autre le titre de roi des Romains, et auraient alternativement la préséance. Ce traité, désapprouvé par le pape, n'en subsista pas moins, Léopold reçut le titre de vice-général de l'Empire, et mourut à Strasbourg à 35 ans, dans un accès de fièvre chaude.

**LÉOPOLD II** ou **III**, dit *le Preux,* duc d'Autriche, 3e fils d'Albert le Sage, né vers 1350, eut la Souabe à la mort de son père, gouverna le Tyrol conjointement avec Albert III, son frère, puis se fit céder ce pays avec la Styrie et la Carinthie. Il eut à se défendre contre Enguerrand VII de Coucy, qui réclamait plusieurs terres dans ses États, comme dot de sa mère, Catherine de Savoie, fille du duc Léopold Ier. Plus tard il se trouva mêlé dans les guerres que se firent en Italie la république de Venise, le roi de Hongrie et François de Carrare. Les Vénitiens achetèrent sa neutralité en lui cédant la Marche de Trévise, qu'il rendit presque aussitôt à François de Carrare. Voulant procurer la couronne de Pologne à Guillaume, son fils aîné, il chercha à lui faire épouser la belle Hedwige, fille du roi Louis, dit *le Grand ;* mais le duc de Lithuanie, Jagellon, obtint la préférence. Cet échec, joint au peu de succès de la guerre qu'il avait soutenue en Italie, le plongèrent dans un violent chagrin. Il négligea l'administration de ses États ; plusieurs villes se révoltèrent ; quelques cantons de la Suisse lui déclarèrent la guerre, et il fut tué dans le mémorable combat de Sempach (9 juillet 1386), où 1,300 Suisses défirent l'armée autrichienne, forte de 4,000 chevaux et de 1,400 hommes de pied.

**LÉOPOLD** Ier, empereur d'Allemagne, né le 9 juin 1640, était le second fils de Ferdinand III. La mort de son frère aîné lui fraya dès 1655 le chemin du trône.

Reconnu l'héritier présomptif des couronnes de Hongrie et de Bohême, il fut élu, après la mort de son père, en 1658, empereur d'Allemagne par les soins de l'archiduc Léopold, son oncle, à qui la couronne avait été offerte, et qui la refusa. Les électeurs lui firent signer une capitulation en 45 articles, dont un des plus remarquables lui interdisait de secourir l'Espagne contre la France dans les guerres d'Italie. Le jeune Empereur, qui s'était déjà signalé par sa valeur, dirigea ses armes contre la Suède, et eut ensuite à soutenir la guerre contre les Ottomans. Les troupes impériales, commandées par Montecuculli, obtinrent d'abord quelques succès, mais les Hongrois n'ayant point envoyé les secours qu'ils avaient promis, Léopold crut devoir entrer en négociation. L'ardeur du grand vizir Achmet Kuproli fit échouer les premières démarches. Voyant la Hongrie en proie à des dissensions, le ministre ottoman envahit ce pays à la tête de 100,000 hommes. Montecuculli, après s'être maintenu, non sans peine, dans l'ile de Schutt, ayant reçu des renforts, battit complétement l'armée turque dans la journée de Saint-Gothard (1er août 1664); mais la division s'étant mise parmi les vainqueurs, Léopold se vit contraint de souscrire aux propositions du grand vizir, et conclut avec la Porte une trêve de 20 ans (10 août). Quelques années après, Louis XIV ayant envahi les Pays-Bas, la cour de Madrid réclama le secours de Léopold. Le monarque garda d'abord une neutralité forcée, mais ayant réussi plus tard à soulever l'Empire contre la France, il leva des armées dont les opérations ne s'étendirent pas au delà des bords du Rhin. Cette guerre ayant été terminée par la paix de Nimégue (1679), Léopold tenta d'amener le corps germanique à se liguer de nouveau contre Louis XIV. Mais la division des princes allemands, et surtout l'embarras que causaient à l'Empereur les troubles de la Hongrie, rendirent ces tentatives inutiles, et permirent au roi de France de garder la plus grande partie de ses conquêtes. Une trêve de 20 ans fut conclue à Ratisbonne (26 avril 1684) entre Louis XIV, le roi d'Éspagne et l'Empereur ; mais elle en dura tout au plus trois. La célèbre ligue d'Augsbourg se forma ; le roi de France ayant proposé de convertir la trêve en paix, le corps germanique, à l'instigation de Léopold, s'y refusa, et les hostilités recommencèrent. Léopold était parvenu à poser les bases d'une alliance qui réunissait en quelque sorte l'Europe contre la France ; mais celle-ci finit par triompher de tous ses ennemis. Cependant la trêve conclue par Léopold avec les Turcs n'avait fait qu'indisposer de plus en plus les Hongrois, qui soupçonnèrent l'Empereur de ne l'avoir réglée que pour attaquer plus facilement leurs priviléges. Les principaux seigneurs formèrent une ligue secréte que Léopold déjoua complétement en faisant mettre à mort les chefs ; toutefois les mesures tyranniques que prit ce prince excitèrent une nouvelle insurrection qui fut appuyée par le prince de Transylvanie, par les pachas voisins et par la France. Après une lutte longue et terrible les insurgés allaient succomber lorsque Tékély se mit à leur tête. Léopold voyant son armée affaiblie par la désertion et le fer de l'ennemi, offrit de rendre à la Hongrie ses priviléges. Une amnistie générale fut publiée, les impôts arbitraires abolis, la liberté de conscience accordée. Tékély, qui d'abord avait rejeté les conditions qui lui furent offertes, crut devoir temporiser, reprit les armes dès qu'il eut reçu des secours, s'empara de plusieurs places et se joignit à une armée turque de 200,000 hommes sous les ordres de Kara-Mustapha. Dans ces circonstances critiques, Léopold conclut un traité d'alliance avec les électeurs de Bavière et de Saxe, et un autre avec le roi de Pologne Jean Sobieski, qui prit l'engagement de fournir 40,000 hommes. Cependant l'armée turque continuait à s'avancer en dévastant le pays jusqu'aux portes de Vienne. Kara-Mustapha avait investi cette capitale, et en pressait vivement le siége, lorsque Sobieski accourut avec ses troupes, les réunit aux débris de l'armée impériale, attaqua les Turcs dans leurs lignes, et leur imprima une telle terreur, que le grand vizir se retira pendant la nuit en toute hâte, laissant aux assaillants qui pénétrèrent dans le camp, à la pointe du jour, ses tentes, ses bagages, ses munitions de guerre et de bouche, 180 pièces d'artillerie, et jusqu'aux insignes de sa dignité. Léopold, peu reconnaissant d'un service aussi signalé, et jaloux sans doute de la gloire que venait d'acquérir Sobieski, reçut ce monarque avec une froideur qui excita le mécontentement des princes allemands. Le roi de Pologne, après avoir achevé la déroute de l'armée ottomane, indigné de la conduite de Léopold, retira ses troupes en déclarant qu'il continuerait à combattre les Turcs, mais qu'il ne tournerait pas ses armes contre les Hongrois insurgés. Toutefois Tékéli se vit abandonné par ses principaux partisans, et l'Empereur remit en vigueur les mesures violentes qu'il avait employées précédemment. Il institua dans la ville d'Eperies un tribunal de sang présidé par un Italien nommé Caraffa, et des milliers de victimes furent immolées au ressentiment de Léopold. Ce monarque soutint encore longtemps la guerre avec la Turquie et la France. Le traité de Riswyck (30 octobre 1697) rétablit encore une fois la paix entre Louis XIV et l'Empereur; mais à la mort de Charles II, roi d'Espagne, en 1700, la succession de ses États amena une 3e guerre qui mit la France dans une position très-critique. Au milieu du triomphe de ses armes, Léopold mourut d'une maladie de langueur le 6 mai 1705, dans la 49e année de son règne. Cet Empereur, qui ne combattit presque jamais que de son cabinet, était petit, d'une constitution faible, et vivait presque dans la retraite. Élevé par les jésuites, il était versé dans la métaphysique, la théologie et la jurisprudence. Il avait une dévotion minutieuse, et s'adonnait à l'astrologie ainsi qu'à l'alchimie. Ses ministres le gouvernèrent, et il ne vit que par leurs yeux. La postérité ne lui a pas confirmé le surnom de *Grand*, qui lui fut donné de son vivant. Léopold fut marié 3 fois : d'abord à Marguerite-Thérèse, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, qui mourut en couches; ensuite à Claude-Félicité d'Autriche, que sa passion pour la chasse conduisit au tombeau en 1676 ; et enfin à Éléonore-Madeleine-Thérèse, princesse palatine, qui survécut à son époux, et mourut en 1720. Elle avait traduit du français en allemand, entre autres, le livre intitulé : *Réflexions pieuses pour tous les jours du mois.*

**LEOPOLD II** (Pierre-Léopold-Joseph), empereur d'Allemagne, second fils de François Ier, et de Marie-Thérèse, naquit le 5 mai 1747, et fut d'abord grand-duc de Toscane (1765). La manière dont il gouverna cet

État est digne d'éloge à plusieurs égards. Avant lui les lois étaient très-compliquées ; il les simplifia, et abolit la peine de mort, même pour le parricide et le crime de lèse-majesté. Son code est encore en vigueur. On l'accuse cependant d'avoir trop aimé le régime réglementaire. Il favorisa ouvertement les efforts de Ricci, évêque de Pistoie, pour changer la discipline de l'Église. Le mécontentement fut extrême parmi le peuple, qui se révolta dans beaucoup d'endroits. Le grand-duc poursuivit sévèrement les révoltés, et plus de 600 d'entre eux furent envoyés aux galères. Il ne paraît pas cependant que Léopold ait approuvé toutes les innovations faites par Joseph II, dans les États autrichiens ; et peut-être faut-il attribuer à cette contradiction, la division qui se mit entre les deux frères. Elle fut poussée au point que Joseph voulut priver Léopold de la couronne impériale, en faisant reconnaître roi des Romains, son neveu chéri, l'archiduc François. Longtemps l'Empereur et le grand-duc n'eurent aucune communication entre eux ; mais Joseph, se sentant près de sa fin, écrivit à Léopold pour l'inviter à se rendre à Vienne. Ce dernier ne partit toutefois qu'après la mort de son frère, qui arriva le 20 février 1790. La monarchie autrichienne, à cette époque, était ébranlée jusqu'en ses fondements. Les provinces belgiques venaient de s'ériger en république. La Bohême et la basse Autriche avaient fait, contre un nouvel impôt, des représentations que devait suivre la liste de leurs nombreux griefs. Les Hongrois soutenaient que Joseph II ayant violé les lois fondamentales du royaume, celle qui établissait la succession à la couronne était abrogée ; qu'en conséquence Léopold n'avait aucun droit au trône, et que la nation avait recouvré le privilége d'élire son monarque. D'un autre côté la guerre se continuait encore contre les Turcs. Enfin le roi de Prusse fomentait des troubles dans tous les États autrichiens. Ses officiers secondaient les insurgés des Pays-Bas ; et il permettait à des Hongrois mécontents, de tenir un comité à Berlin. La révolution de France ayant rompu les nœuds que le traité de 1756 avait formés, Léopold n'avait à opposer à cette ligue puissante, d'autre allié que la Russie, qui, pour lui prêter des secours efficaces, était trop occupée de la guerre qu'elle faisait à la Turquie. Calmer les mécontentements qui agitaient ses provinces, recouvrer les Pays-Bas, conclure une paix honorable avec la Porte, réconcilier l'Autriche avec la Prusse, obtenir la couronne impériale, et suivre les négociations occasionnées par les décrets de l'assemblée nationale de France ; tels sont les objets importants qui durent fixer l'attention de Léopold, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement. Dès qu'il fut arrivé dans sa capitale, il rétablit, avec des modifications salutaires, la forme de gouvernement qui subsistait du temps de Marie-Thérèse. Par des mesures sages, il gagna tous les cœurs ; et bientôt il rétablit la tranquillité dans ses États. Dès le commencement de son règne, il avait offert à Frédéric-Guillaume, de remettre tout sur le pied du traité de Passarowitz ; mais en même temps, pour résister à une attaque soudaine de la part de la Prusse, il avait fait passer des troupes en Bohême et en Moravie. L'Angleterre suggéra l'idée d'une trêve ; mais cette proposition fut rejetée par Léopold, qui désirait pousser ses avantages contre les Turcs, avant que les Prussiens fussent prêts à entrer en campagne. Il confia au prince de Cobourg le commandement de son armée du Danube. Après un long blocus, la garnison d'Orsova, effrayée par un tremblement de terre, abandonna la place et les Autrichiens mirent le siége devant Widdin et Giorgevo ; mais les menaces de Frédéric-Guillaume les empêchèrent de s'en rendre maîtres. Les Turcs passèrent le Danube dans le dessein de livrer bataille au prince de Cobourg. Ce général les prévint en les faisant attaquer (26 juin) par Clairfait, qui les contraignit à se retirer. Ce fut la dernière action de la guerre. La paix de Sistove, signée le 1er août 1791, fut suivie de l'élection de Léopold à l'Empire ; et sa capitulation ne différa de celle de ses prédécesseurs qu'en ce qu'il y ajouta une promesse de réclamer pour les droits des princes allemands qui avaient des possessions en France. Ce fut là, en quelque sorte la première étincelle de l'incendie qui devait embraser si longtemps l'Europe. Vers la même époque les Hongrois, qui avaient arraché à Joseph II quelques concessions, se proposèrent d'en obtenir de plus importantes de son successeur. Léopold convoqua, pour la cérémonie de son couronnement, une diète générale. La plupart des seigneurs, fiers d'avoir forcé Joseph II à révoquer ses édits de réforme, accoururent à l'assemblée et rédigèrent un nouveau serment par lequel le monarque consentait à ce que les Hongrois eussent des délégués dans toutes les négociations de paix et de guerre. Léopold désigna Presbourg au lieu de Bude pour la cérémonie de son couronnement. Accompagné de cinq de ses fils, il fit son entrée dans la première de ces villes, le 3 novembre 1791, et y fut couronné le 15 du même mois. Il fut moins heureux dans ses efforts pour faire rentrer dans le devoir les peuples de la Belgique. Il avait publié, le 3 mars 1790, un manifeste où il improuvait les innovations faites par son prédécesseur, et offrait de tout rétablir sur l'ancien pied. Les insurgents étaient alors divisés en deux partis, dits des aristocrates et des démocrates. Le premier était dirigé par le célèbre Van der Noot et le chanoine Van Eupen. Le second parti l'était par l'avocat Vonck et le général Van der Mersch, qui, par une singularité remarquable, mirent en avant les plus grands seigneurs du pays, c'est-à-dire, les duc d'Aremberg et d'Ursel et le comte de la Marck. Les deux partis s'étant réunis pour rejeter avec beaucoup de fierté les offres de Léopold, ce monarque fit marcher une armée de trente mille hommes, et fixa pour dernier terme de soumission le 21 novembre 1790. Ce terme étant expiré, les troupes impériales, sous les ordres de Bender, passèrent la Meuse, et parurent sous les murs de Bruxelles. Van der Noot, Van Eupen et d'autres chefs de la révolte prirent la fuite. Le 3 décembre, les Autrichiens entrèrent dans la ville, et, avant la fin de l'année, toutes les provinces belgiques furent remises sous la domination de l'Autriche. Mais dès lors le nouvel Empereur eut à s'occuper d'une révolution plus dangereuse encore ; et toute son attention dut se porter sur la France. Sa qualité d'Empereur lui imposait l'obligation de soutenir les droits de ceux des princes de l'Empire que lésaient les décrets de l'assemblée nationale. Dès le mois de janvier 1790, ces princes s'étaient adressés à la diète ; et Joseph II, qui vivait encore, avait fait en leur faveur des représentations au gou-

vernement français. Le collége électoral pria l'Empereur de faire de nouvelles démarches ; ce qui eut lieu. L'assemblée nationale, convaincue que pour achever son ouvrage elle avait besoin de la paix, invita le roi à négocier avec les princes possessionnés une renonciation à leurs droits moyennant une indemnité : mais ils déclarèrent qu'ils n'accepteraient pour dédommagement que des biens-fonds. Les choses en étaient à ce point lorsque Joseph II mourut : Léopold écrivit, le 14 décembre, au roi de France, pour lui demander le rapport de toutes les lois contraires aux traités. Louis XVI répondit que l'affaire était étrangère à l'Empire ; qu'elle ne concernait les princes possessionnés qu'en leur qualité de vassaux de la France, et qu'au surplus on leur avait offert des indemnités. L'Empereur communiqua cette réponse à la diète, qui l'invita à prendre les mesures nécessaires pour le maintien des droits des princes et États de l'Empire. Le 1er février 1792, Koch fit, au nom du comité diplomatique de l'assemblée législative, un rapport sur le *conclusum* de la diète. Se fondant sur l'acte de cession de l'Alsace, il posa en principe que la souveraineté en avait été cédée à la couronne de France, et que par conséquent les princes de l'Empire, possessionnés dans cette province, étaient obligés de se soumettre aux décrets de l'assemblée nationale. Cependant il convint qu'il leur était dû des indemnités pour les droits et revenus dont les décrets les privaient, et qu'il fallait inviter le roi à traiter avec eux. Quelques princes de l'Empire aimèrent mieux s'arranger avec la France que d'attendre des secours incertains. En conséquence, ils conclurent différents traités, dont les événements ne tardèrent pas à empêcher l'exécution. Léopold avait fait, au mois de mai 1791, un voyage en Italie ; et il avait eu à Mantoue une entrevue avec le comte d'Artois, qui cherchait partout des libérateurs pour Louis XVI. On traça dans cette entrevue, un plan, d'après lequel l'Empereur devait faire marcher 35,000 hommes en Flandre, tandis que 15,000 de troupes des cercles auraient attaqué l'Alsace ; que 15,000 Suisses se seraient emparés de Lyon, et que les Sardes auraient pénétré en France par la Savoie, et les Espagnols par le Roussillon. Louis XVI rejeta ce plan. Plus tard la position de la famille royale, après le voyage de Varennes détermina Léopold à publier une déclaration par laquelle il invitait les autres puissances à se réunir pour réprimer une rébellion dont l'exemple compromettait la sûreté de tous les gouvernements. Un traité préliminaire d'alliance entre l'Autriche et la Prusse fut signé à Vienne le 25 juillet 1791. Toutefois Léopold hésitait à s'engager dans une guerre, et ce ne fut qu'à force d'importunités qu'on parvint à lui faire signer une déclaration pour le rétablissement de l'autorité du roi de France. Lorsque Louis XVI eut accepté la constitution, Léopold saisit cette occasion de rompre les engagements qu'on l'avait en quelque sorte forcé de faire. Il leva la défense qu'il avait faite à l'ambassadeur de France de partir pour sa cour, reçut dans ses ports le pavillon tricolore, enfin défendit aux émigrés réfugiés dans ses États d'y former des rassemblements militaires. Ces concessions ne satisfirent point l'assemblée législative. Le décret du 25 janvier 1792, par lequel l'Empereur était pour ainsi dire sommé de déclarer catégoriquement s'il renonçait à tout traité, toute convention contre la sûreté et la souveraineté de la nation française, ouvrit les yeux à Léopold. Il ne put se dissimuler que la guerre était inévitable, et ratifia l'alliance conclue avec la Prusse. La mort de ce prince suivit de près sa détermination. Une dyssenterie le mit au tombeau dans la 45e année de son âge, le 2 mars 1792. Son corps ayant été ouvert, on reconnut la gangrène dans les intestins. Il avait épousé en 1765 l'infante Marie-Louise, fille du roi d'Espagne (Charles III), dont il eut 16 enfants : l'aîné lui succéda sous le nom de François II comme empereur d'Allemagne ; mais ayant échangé depuis ce titre contre celui d'empereur d'Autriche, il s'est appelé François Ier.

**LÉOPOLD** (Achille-Daniel), savant aveugle-né, naquit à Lubecq, en 1691. Un de ses frères, plus jeune que lui, vint aussi au monde, privé de la vue. Leur père, avocat distingué, prit le plus grand soin de leur éducation. Le cadet mourut jeune ; mais Achille-Daniel, qui parvint à l'age de 62 ans, apprit les langues, la jurisprudence, la philosophie, la théologie, et s'attacha surtout à la littérature et à la poésie. L'histoire ancienne et moderne lui devint très-familière ; et même, peu de semaines avant sa mort, on ne pouvait lui citer aucun des événements passés de son temps, qu'il n'en indiquât, sur-le-champ, les circonstances les plus détaillées, et la date précise. Il avait aussi cultivé la musique, et jouait fort bien de divers instruments. Cet homme extraordinaire mourut le 11 mars 1753. On connaît de lui : *Collyre spirituel* (Geistliche Augensalbe), ou Recueil de trois cents Sonnets sur des passages choisis de l'Écriture sainte, Lubeck, 1734, in-8o ; *Poésies diverses*, publiées par J. P. Kohl, Hambourg, 1732, in-8o, en allemand ; *Commentatio de cæcis ita natis, varia theologico juridico-moralia exhibens*, Lubeck, 1726, in-4o ; etc.

**LÉOPOLD** (George-Auguste-Sides), littérateur allemand, né le 17 octobre 1755, à Leimbach, où son père était prédicateur, mort le 8 juillet 1827, assesseur du comté de Hohnstein et inspecteur des ecclésiastiques du pays. Agronome zélé, il mit ses soins à propager, dans tout le cercle soumis à son influence, les modernes procédés de culture. On lui doit, indépendamment de divers opuscules sur l'agriculture : *Pensées sur l'histoire de la musique*, 1780 ; *Joies et douleurs de Müller*, 1771, 3 vol. ; *Mélanges*, 1781 ; *l'Hiver* (poëme didactique en cinq chants), 1788.

**LÉOPOLD** (Charles-Gustave de), secrétaire d'État de Suède, né le 2 avril 1756 à Stockholm, fils d'un contrôleur à la douane, fut placé à l'école de Soder-Koping et ensuite à l'université d'Upsal. Réduit à se créer par son travail les moyens de continuer ses études, il parvint à se procurer les fonds nécessaires pour se rendre à l'université de Greifswal, où il obtint le grade de docteur en philosophie. Des tentatives eurent lieu pour l'attacher à la bibliothèque de la régence de Stralsund ; mais il retourna en Suède en 1785, et devint conservateur de la bibliothèque de l'université d'Upsal. Sa réputation arriva jusqu'au roi, qui le fit venir à Stockholm, et lui donna un appartement dans son palais. En 1786 il fut admis à l'académie suédoise. L'année suivante, il fut chargé de la bibliothèque de Drottningholm, et en 1788, il devint

secrétaire particulier du roi. Dès lors, intimement lié à la destinée du monarque, il chanta, comme les anciens bardes, les exploits des Suédois. Son *Ode sur la victoire de Hogland,* son *Épître en vers sur la bataille de Uttis et sur le combat naval de Friedrikshamn,* etc., furent faites au milieu du tumulte des camps, ainsi que sa tragédie d'*Oden,* représentée en 1790 à Stockholm. Après la mort de Gustave III, Léopold s'éloigna de Stockholm jusqu'au rétablissement de l'académie par Gustave-Adolphe IV. Chevalier de l'Étoile polaire en 1798, conseiller de la chancellerie en 1799, membre de l'Académie des belles-lettres, de l'histoire et des antiquités en 1802, de l'Académie des sciences en 1804, il fut anobli en 1809, devint commandeur de l'Étoile polaire en 1815, et reçut le titre de secrétaire d'État en 1818. Mais, pendant que son épouse perdait la raison, lui-même devenait aveugle. Il mourut le 3 mai 1829. Le *OEuvres* de Léopold ont été recueillies en 3 vol. in-8°. Ses tragédies, *Oden* et *Virgina,* sont traduites en français dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers.* Léopold a laissé de précieux manuscrits.

**LÉOPOLD.** *Voyez* **BRUNSWICK, LORRAINE,** et **ANHALT.**

**LÉORIER DE LISLE** (Pierre-Alexandre), né à Valence, d'abord capitaine de dragons, puis fabricant de papiers à Langlée, près de Montargis, mort en 1826, fit servir à la fabrication du papier les plantes, les écorces et les végétaux les plus communs. Quelques-uns de ses essais se voient dans le *Supplément aux loisirs des bords du Loing,* 1784, in-18, et dans l'édition des *OEuvres de Villette,* 1786, in-16. Les feuilles de ces ouvrages sont faites avec de la guimauve, de l'ortie, du houblon, de la mousse, des écorces d'osier, de saule, de peuplier, etc.

**LÉOSTHÈNE,** général athénien, disciple de Démosthène, fut mis à la tête de l'armée qui devait reconquérir l'indépendance de la Grèce, après la mort d'Alexandre le Grand, 324 ans avant J. C. Il s'empara de presque toute la Thessalie, défit Antipater et le contraignit à s'enfermer dans Lami. S'étant avancé trop près de cette place, dont il faisait le siége, il fut tué d'un coup de pierre. Sa mort entraîna la défaite des Athéniens. L'orateur Hypéride prononça son *Éloge* dans Athènes.

**LÉOTAUD** (Vincent), jésuite, né en 1595, à la Val-Louise, dans le diocèse d'Embrun, enseigna les mathématiques pendant 14 ans au collége de Dole; passa ensuite au collége de Lyon, et sur la fin de sa vie, se retira dans la maison de son ordre à Embrum, où il mourut en 1672. On a de lui : *Geometricæ practicæ elementa, ubi de sectionibus conicis habet quædam insignia,* Dole, 1631, in-16; *Magnetologia sive nova de magneticis philosophia,* Lyon, in-4°, 1648; etc.

**LÉOTYCHIDES,** roi de Sparte, monta sur le trône à la place de Démarate, son cousin, déclaré illégitime par l'oracle de Delphes. Il fit la guerre aux Éginètes, commanda une partie des forces navales de la Grèce, et partagea avec l'Athénien Xantippe la gloire du combat de Mycale, où la flotte des Perses fut détruite l'an 479 avant J. C. Il fit ensuite la guerre en Thessalie avec succès, se laissa gagner par les présents des vaincus, quitta son armée et revint à Sparte. Accusé de trahison, il fut banni, et mourut à Tégée vers l'an 475 avant J. C.

**LÉOVIGILDE.** *Voyez* **LEUVIGILDE.**

**LÉOWITZ** (Cyprien), en latin *Leovitius,* fameux astronome ou plutôt astrologue, naquit dans le 16e siècle à Leonicia, près de Hradisch en Bohême. Il se fit une réputation très-étendue, par des prédictions qui, dans un autre temps, l'auraient couvert de ridicule; et il obtint le titre de mathématicien d'Othon-Henri, électeur palatin. Il prédit aussi que l'année 1584 verrait finir le monde par un nouveau déluge. La frayeur fut si grande en France, que les églises ne pouvaient pas contenir ceux qui y cherchaient un refuge : un grand nombre faisaient leur testament, sans réfléchir que c'était une chose inutile, si tout le monde devait périr; et d'autres donnaient leurs biens aux ecclésiastiques, dans l'espoir que leurs prières retarderaient le jour du jugement. Léowitz ne vit pas le terme qu'il avait fixé pour la submersion du globe : il était mort dès l'année 1574, à Lawingen en Souabe. Il y avait reçu, en 1569, la visite de Tycho-Brahé, qui avait fait ce voyage pour s'entretenir avec lui de choses relatives à l'astronomie. On a de Léowitz : *Tabulæ ascensionum omnium obliquarum ad plures altitudinis gradus productæ,* Augsbourg, 1551, in-4°; *Eclipsium ab anno 1554 usque ad annum 1606 descriptio,* ibid., 1554; avec des additions, 1556, in-fol.; *Ephemeridum novum atque insigne opus ab anno 1556, ad annum 1606 accuratissimè supputatum,* ibid., 1557, in-fol.; *De conjunctionibus magnis insigniorum superiorum planetarum, solis defectionibus et cometis prognosticon,* Lawingen, 1564, in-4°; etc.

**LEPAGE DE LINGERVILLE** (Louis-Pierre-Nicolas-Marie), médecin, né en 1762 à Montargis, adopta les principes de la révolution, fut député par son département à la Convention; dans le procès de Louis XVI, vota pour l'appel au peuple, la détention et le sursis. Envoyé à Orléans pour y rétablir l'ordre troublé par la rareté des grains, il s'y conduisit avec beaucoup de prudence, et se montra constamment modéré. La session terminée, il n'entra pas dans les conseils; mais lors du rétablissement de la loterie, il obtint la place de chef des bureaux de l'administration, et mourut le 7 septembre 1823. On lui doit une édition revue et corrigée de la traduction des *OEuvres de Celse,* par Ninnin, Paris, 1821, in-12.

**LEPAIGE** (Jean), chanoine régulier de l'abbaye de Prémontré, et docteur de Sorbonne, prit le bonnet le 7 août 1604. Il était prieur du collége de Prémontré dans l'université de Paris, et procureur général de l'ordre. On travaillait alors à la réforme des ordres religieux. Les abbés généraux de Prémontré chargèrent Lepaige, en qualité de leur vicaire général, de visiter les maisons de France, et de rétablir la règle dans celles qui s'en étaient écartées. A la mort de l'abbé général Gosset, en 1635, il vint en pensée au cardinal de Richelieu, par des vues, sans doute, plus ambitieuses que celles d'avoir des religieux sous sa juridiction, de se faire élire abbé de Prémontré, comme il avait déjà été élu abbé de Cluni. Lepaige favorisa de tout son pouvoir ce projet, auquel s'opposaient et le chapitre de Prémontré, et tous les abbés des pays étrangers. On le déposa de sa place de prieur du collége, et on lui ôta la procure générale. Ne pouvant plus trouver que des désagréments dans ses rapports avec son ordre, il se fit pourvoir du prieuré-curé,

non de Nanteuil, comme le dit Moréri, mais de Nantouillet, village de Brie, où il mourut vers 1650. On a de lui : *Bibliotheca Præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, vol. in-fol., divisé en deux parties, dont la première est dédié à Urbain VIII, et la deuxième, au cardinal de Richelieu.

**LEPAIGE.** *Voyez* **PAIGE** (LE).

**LEPAUTE** (JEAN-ANDRÉ), célèbre horloger, né en 1709 à Montmédy, alla très-jeune encore à Paris, où il fit la première horloge horizontale qu'on y ait vue, et construisit la plupart des horloges qui décorent les édifices publics. Il mourut à Saint-Cloud le 11 avril 1789. On lui doit un très-bon *Traité d'horlogerie*, Paris, 1755, in-4° ; *Supplément* à ce traité, 1760 ; *Description de plusieurs ouvrages d'horlogerie*, 1764, in-12.

**LEPAUTE** (JEAN-BAPTISTE), horloger du roi, frère du précédent, se distingua également dans cette branche des arts mécaniques, et mourut à Paris en 1802. C'est à lui qu'on doit la belle horloge de l'hôtel de ville de Paris, posée en 1786.

**LEPAUTE** (Mme, née NICOLE-REINE ÉTABLE DE LABRIÈRE), née à Paris le 5 janvier 1723, annonça, dès son enfance, des dispositions peu communes pour les sciences. Elle épousa, à l'âge de 25 ans, Lepaute l'aîné, et, dès ce moment, partagea ses travaux. Elle devint l'amie de Clairaut et de Lalande, et elle leur fut très-utile à tous les deux par ses calculs sur la fameuse comète dont le retour était prédit pour 1757, mais qui ne fut aperçue que sur la fin de l'année suivante. Une trop grande assiduité au travail affaiblit sa vue, et elle fut forcée de discontinuer ses calculs. Son mari étant tombé malade, elle le soigna pendant 7 ans avec un zèle et une patience au-dessus de tous les éloges : elle le suivit à Saint-Cloud, où on le transporta pour lui faire respirer un meilleur air ; et elle y mourut quelques mois avant lui, le 6 décembre 1788. On lui doit : *la Table des longueurs des pendules*, dans le *Traité d'horlogerie* de son mari ; des *Observations* dans la *Connaissance des temps*, 1759-74 ; des *Tables* du soleil, de la lune et des autres planètes, dans les *Éphémérides des mouvements célestes*, tom. VII et VIII ; des *Mémoires d'astronomie*, imprimés par extraits dans *le Mercure*. Lalande a donné l'*Éloge* de Mme Lepaute dans son *Histoire de l'astronomie*, 1788.

**LEPAUTRE** ou **LEPOTRE** (ANTOINE), premier architecte du roi et de Monsieur, frère de Louis XIV, né en 1614, construisit les deux ailes du château de Saint-Cloud, et fut nommé membre de l'Académie dès son institution. Mme de Montespan le désigna pour bâtir le château de Clagny ; mais il mourut en 1691, du chagrin d'avoir vu préférer les dessins de Mansard aux siens.

**LEPAUTRE** ou **LEPOTRE** (JEAN), frère du précédent, dessinateur et graveur à l'eau-forte en architecture, né à Paris en 1617, devint membre de l'Académie en 1677, et mourut en 1682. Son œuvre se compose de 1440 pièces, dont généralement le style est un peu lourd, mais l'idée toujours conforme aux règles du goût le plus sévère. On remarque surtout 22 feuilles de sujets tirés de la mythologie, 12 *Paysages*, 6 représentant les *Visions de Quèvedo*, et 3 le *Sacre de Louis XIV*.

**LEPAUTRE** ou **LEPOTRE** (PIERRE), fils d'Antoine, né en 1659 à Paris, mort en 1744, se distingua comme sculpteur. On admire principalement son groupe d'*Énée et d'Anchise*, et celui d'*Arrie et de Pætus*, placés en regard au jardin des Tuileries.

**LEPAYEN** (CHARLES-BRUNO), agronome, né à Metz, en 1715, y mourut le 11 novembre 1782. Il était membre de l'Académie royale de cette ville et procureur du roi au bureau des finances de la généralité de Metz et d'Alsace. On a de lui : *Essai sur les moulins à soie, et description d'un moulin propre à servir seul à l'organsinage et à toutes les opérations du tord de la soie*, Metz, 1767, in-12 ; *Description de la construction, qui s'est faite à Metz, de vaisseaux en maçonnerie propres à loger et à conserver le vin*, Metz, 1780, in-4° et in-12 ; *Observations nouvelles sur les vignes en treilles*.

**LEPAYS** (RENÉ), sieur du Plessis-Villeneuve, poëte, né à Fougères en 1636, entra de bonne heure dans les finances, voyagea en Angleterre, en Hollande, en Flandre, devint directeur général des gabelles du Dauphiné et de la Provence, et mourut à Paris le 30 avril 1690. Il avait beaucoup d'esprit sans prétention, de gaieté sans mauvais ton, et, ce qui était plus rare à cette époque, du bon goût sans pédantisme. On doit à Lepays : *Amitiés, amours et amourettes*, Grenoble, 1664, in-12 ; *Zélotide*, histoire galante, Paris, 1665, in-12 ; *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672, 2 vol. in-12 ; Leipzig, 1738, 2 vol. in-8° ; *le Démêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1688.

**LEPECHIN** ou mieux **LEPEKHIN** (IWAN ou JEAN-IVANOWITCH), secrétaire d'État, membre, puis secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Pétersbourg, de la Société des scrutateurs de la nature de Berlin, etc., né en 1739, commença au gymnase de Pétersbourg ses études qu'il vint terminer à Strasbourg, où il prit le grade de docteur en médecine, retourna en Russie, et mourut le 18 avril 1802, après avoir dirigé plusieurs voyages scientifiques sur les bords du Volga et de l'Oural. Outre plusieurs écrits de médecine et d'histoire naturelle imprimés à Pétersbourg de 1790 à 1798, et des mémoires dans les collections académiques, on a de lui : *Notes journalières sur un voyage dans diverses provinces de l'empire russe*, 1771, traduites en allemand par Hase, 1774, 3 vol. in-4° ; *Considérations sur l'éducation des vers à soie*, 1798 ; enfin il a traduit en russe les tomes V à X de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

**LEPECQ DE LA CLOTURE** (LOUIS), né à Caen en 1736, fut, jeune encore, nommé docteur-régent de la faculté de médecine de sa ville natale et professeur royal de chirurgie. Quelques années après il alla se fixer à Rouen, et, obligé de quitter cette ville par suite de tracasseries qui prirent leur source dans des lettres de noblesse que lui avait accordées Louis XVI, il se retira à Saint-Pierre-d'Assise, donna gratuitement ses soins et ses secours aux malades des campagnes environnantes et mourut en 1804. On a de lui : *Observations sur les maladies épidémiques*, Paris, 1776, in-4° ; *Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques*, etc., 1778, 3 parties in-4°, etc.

**LEPECQ**, neveu du précédent, chirurgien-major au 48e régiment, mort en Pologne en 1807, à 33 ans, est auteur d'un *Rapport sur l'insalubrité du camp près d'Ostende*, etc., publié en 1809 par Desgenettes dans le *Journal de médecine*.

**LEPEL** (Guillaume-Henri-Ferdinand-Charles, comte de), savant seigneur poméranien, né le 2 mai 1755, au château de Nassenheide, avait d'abord été placé pour son éducation à l'académie noble de Liegnitz. Il continua ses études à Francfort-sur-l'Oder, et alla les achever à Halle. De 1787 à 1790, il remplit les fonctions d'envoyé prussien à Stockholm; et, revenu de sa mission, il résolut de se livrer entièrement aux lettres, aux arts et aux voyages. Mécontent de la froideur du gouvernement prussien, il légua solennellement à l'Académie royale des beaux-arts de Munich, son inestimable collection, de gravures des anciens maîtres, ses médailles, ses bustes, ses empreintes en plâtre et une riche bibliothèque. Le roi de Bavière, par reconnaissance, lui conféra la croix de l'Aigle rouge, deuxième classe. Le comte Guillaume de Lepel mourut le 20 janvier 1826. On lui doit: une édition de *l'œuvre de Claude Gelée*, 1809, (en français); un *Catalogue des estampes d'après Raphaël* (par *Tauriscus-Eubæus, membre de l'Académie de Berlin et de Rome*), 1819, etc.

**LEPELLETIER** (Jean), négociant, né à Rouen le 29 décembre 1633, sans négliger les affaires de son commerce, s'appliqua successivement à la peinture, à l'étude des langues, des mathématiques, de l'astronomie, de l'architecture, de la médecine et même de l'alchimie. Il mourut dans sa patrie en 1711. On a de lui: *Mémoire pour le rétablissement du commerce en France*, Rouen, 1701, in-12; *Dissertation sur l'arche de Noé, et sur l'hémine et la livre de saint Benoit*, 1704, 1710, in-12; *l'Alkaest, ou le Dissolvant universel de Van Helmont*, etc., 1704, in-12; *Tableau des monnaies, des poids et mesures des Hébreux, réduites à celles de France*, à la tête du *Commentaire sur la Genèse*, par D. Calmet; des *Lettres*, des *Discours*, des *Dissertations* dans les *Mémoires de Trévoux*, années 1702, 1703, 1704 et 1705; une traduction des *Fragmenta regalia* de R. Naunton, 1683, in-12. C'est par erreur qu'on lui a attribué la traduction de la *Vie de Sixte V*, par Leti; elle est de L. A. Lepelletier, prêtre, prieur de Saint-Gemme et de Ponancé.

**LEPELLETIER** (dom Louis), né au Mans, le 20 janvier 1663, entra fort jeune dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur. Il eut, pendant toute sa vie, un goût très-prononcé pour les antiquités philologiques. Un long séjour en basse Bretagne lui donna l'idée d'approfondir celles de la langue celtique. Dom Lepelletier consacra 25 années à la composition de son dictionnaire breton, qui terminé, en 1725, ne parut qu'en 1752, sous les auspices et aux frais des états de Bretagne, avec ce titre: *Dictionnaire de la langue bretonne, où l'on voit son antiquité, son affinité avec les anciennes langues, l'explication de plusieurs passages de l'Écriture sainte et des auteurs profanes, avec l'étymologie de plusieurs mots des autres langues*, Paris, 1752, in-fol. Dom Lepelletier travailla aussi à la nouvelle édition du Glossaire de Ducange; mais, dégoûté du séjour de Paris, il laissa à d'autres le soin de la finir, et revint en Bretagne, où il mourut, en 1733, à l'abbaye de Landévenec.

**LEPELLETIER** (Claude), docteur en théologie, né vers 1670 dans un hameau de Franche-Comté, exerça son ministère dans le diocèse de Lyon, fut ensuite pourvu d'un canonicat de la métropole de Reims par l'archevêque, M. de Mailly, dont il partageait le zèle contre le jansénisme. Les ouvrages qu'il avait publiés lui suscitèrent des ennemis. Ceux-ci apostèrent une juive de mauvaises mœurs qui l'accusa d'avoir eu avec elle un commerce criminel. Cette femme, convaincue de calomnie, fut bannie du royaume. Mais Lepelletier, déjà impliqué dans plusieurs affaires désagréables, n'en fut pas moins exilé par lettre de cachet. Après être resté longtemps en disgrâce, il obtint enfin de venir à Paris, et l'assemblée du clergé lui accorda une pension de 500 livres, indépendamment de son canonicat qu'il avait conservé. Plus tard il se démit de ce bénéfice pour se retirer à l'abbaye de Sept-Fonts; mais ses infirmités le forcèrent à revenir dans sa famille, et il mourut dans son lieu natal le 12 juin 1743. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *la Pratique et les règles des vertus chrétiennes*, etc., Lyon, 1713, in-12; *Traité dogmatique et moral de la grâce universelle*, etc., 1725, in-8°; *Traité de la pureté chrétienne*, etc., 1725, in-8°; *Traité dogmatique de la messe*, etc., 1727, in-12; *Manière d'entendre la messe*, etc., 1727, in-16; *Traité dogmatique et moral de la pénitence*, etc., 1728, in-12; deux *Traités* de la charité envers son prochain et envers Dieu, 1728 et 1729, in-12 (le dernier fut supprimé par arrêt du conseil en 1732); *l'Imitation de Jésus-Christ*, traduction nouvelle, etc., 1731, in-12; *Traité de la mort et de sa préparation*, 1740, in-12.

**LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU** (Louis-Michel), né à Paris le 29 mai 1760, d'une famille distingué dans la magistrature, fut successivement avocat général et président à mortier au parlement de Paris; député de la noblesse aux états généraux, il y vota constamment avec la majorité de son ordre, et quand Louis XVI eut enjoint à la noblesse de se réunir au tiers état, Lepelletier refusa d'obéir. Sa conduite dans les séances des 3 et 9 juillet répondit à cet acte d'opposition; mais à l'époque du 12 juillet il changea brusquement de système, embrassa la cause populaire avec ardeur, et dès lors appuya presque toutes les mesures révolutionnaires. Cependant il conserva toujours dans sa conduite et dans ses discours une modération et des formes de politesse dont se dispensaient la plupart de ses nouveaux alliés. Il fit, au nom du comité de jurisprudence criminelle, un rapport sur le code pénal, dans lequel il demanda l'abolition de la peine de mort, et proposa de la remplacer par une détention de 24 ans. Après la session, il fut nommé membre du département de la Seine, puis président du département de l'Yonne, où il avait de grands biens. Élu par ce département à la Convention, il fit décider que cette assemblée avait le droit de juger Louis XVI, et, dans les débats, vota la mort et contre le sursis. Le 20 janvier, veille de l'exécution de ce fatal jugement, Lepelletier se trouvait à table chez un restaurateur du Palais-Royal nommé Février, lorsqu'il y fut assassiné par un ancien garde du corps nommé Pâris. Son corps fut exposé au public sur la place Vendôme, et de là transféré au Panthéon. La mort de Lepelletier devint le signal des persécutions contre les royalistes et même contre les républicains qui avaient voté l'appel au peuple.

**LEPELLETIER** (Félix), frère du précédent, né en 1767, embrassa l'état militaire dès l'âge de 15 ans, et se

trouvait, à la révolution, capitaine de cavalerie et aide de camp du prince de Lambesc. Il donna sa démission le 3 juillet 1789, et se réunit à son frère dont il reçut le dernier soupir. Il prononça son oraison funèbre lors de la translation de ses restes au Panthéon, et le lendemain il présenta sa nièce à la Convention qui l'adopta pour sa fille au nom de la république. Membre de la société des jacobins, il y prononça plusieurs discours jusqu'au moment où il en fut exclu comme noble. Après le 9 thermidor il revint à Paris, et dans les divers mouvements populaires qui suivirent, quoique très-partisan des idées démocratiques, il se déclara pour la Convention, notamment au 13 vendémiaire, où il figura dans les bataillons des patriotes de 89. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, il refusa la place de commissaire du Directoire à Versailles, et, resté dans Paris, s'y fit remarquer parmi les membres de la société du Panthéon. Impliqué, par suite de ses liaisons, dans le procès de Babeuf, il fut traduit à la haute cour de Vendôme; mais il ne jugea pas à propos d'obéir au mandat lancé contre lui, et, quoique coutumace, fut acquitté. Pendant qu'il était en fuite, on maria sa nièce, dont il était tuteur, avec un étranger; dès qu'il fut libre, il réclama contre ce mariage, mais sans succès. Au 18 fructidor Merlin de Thionville demanda sa déportation et celle de son ami Antonelle; mais cette proposition fut écartée. Plus tard, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir, il fut encore question de le déporter à Cayenne, avec les républicains les plus exagérés; mais le premier consul ne voulut point consentir à cette odieuse mesure. Cependant, an 3 nivôse il fut arrêté, mis au Temple, puis conduit à l'île de Ré, où il resta 2 ans. De retour à Paris sans autorisation, il fut exilé à Genève, d'où il ne revint qu'en 1805. Retiré dans ses propriétés, il s'occupa de leur amélioration, et mérita d'être cité comme un de ceux qui avaient le plus favorisé les progrès de l'agriculture dans le département de la Seine-Inférieure. Maire de Bacqueville, il donna sa démission à la rentrée des Bourbons. Nommé dans les cent jours membre de la chambre des représentants par l'arrondissement de Dieppe, dans la discussion de l'adresse il proposa de déclarer *Napoléon sauveur de la patrie*, et prit la parole dans plusieurs discussions importantes. Au second retour du roi, il fut banni par l'ordonnance contresigné Fouché, et vint chercher un asile à Bruxelles, puis à Liége, d'où il fut obligé de se réfugier en Allemagne. Il s'établit à Francfort, et, de retour en France en 1819, habita Paris. Il fit imprimer en 1826 les *OEuvres* de son frère Michel Lepelletier, qui n'eurent alors aucun retentissement. Il mourut presque oublié le 3 janvier 1827.

**LE PENNEC** ou **PENNEC** (le R. F. CYRILLE), né dans le diocèse de Léon, fit profession au couvent des Carmes de Saint-Pol, le 15 mai 1611. Le R. F. Philippe Thibault, provincial de Touraine, faisant sa première visite au couvent d'Hennebon, en 1618, y trouva le P. Cyrille; il fut si satisfait de sa piété et de son savoir, qu'il le nomma prieur de cette communauté. Le P. Cyrille retourna, vers 1630, au couvent de Léon, et y composa les ouvrages suivants : *le Dévot pèlerinage du Folgoët, avec le sommaire des pardons et indulgences concédées à cette saincte chapelle,* Morlaix, 1634, in-18 ; *De la Salutation angélique, adjoustée des saincts noms de Jesus et Marie et autres œuvres de la Vierge,* Morlaix, 1634, in-18 ; *Calendrier des Festes de la Vierge,* Morlaix, etc., Le P. Le Pennec mourut à Saint-Pol de Léon, le 1er mai 1649.

**LEPERE**, architecte, né en 1762, mort à Paris le 16 juillet 1844. Le nom de Lepere se trouve lié aux plus brillants souvenirs des derniers temps. Il fit partie de l'expédition d'Égypte. Il enrichit de ses dessins le grand ouvrage qui en perpétue la mémoire. Connu personnellement de Napoléon, il éleva de concert avec M. Gondouin la colonne de la place Vendôme; et, presque aussitôt après, l'empereur lui confia la construction d'un obélisque en granit, sur le terre-plein du Pont-Neuf. Le soubassement seul en fut commencé : Lepere acheva depuis ce soubassement en pierre, en donnant un piédestal à la statue de Henri IV. Successivement architecte de la Malmaison, de St.-Cloud, de Fontainebleau, il consacrait ses dernières années à l'église St.-Vincent de Paule, commencée sur ses plans en 1824, et qu'il achevait aidé des soins de M. Hittorff, son gendre. Il joignait une imagination laborieuse à des connaissances variées. Il trouva le moyen de sculpter le granit aussi facilement que la pierre ; d'élever sur la colonne, en 1833, la nouvelle statue de l'empereur; et, dans un art tout différent, d'accorder les pianos à la vue, sans le secours de l'ouïe.

**LÉPICIÉ** (BERNARD), graveur, né à Paris en 1698, élève de Mariette et Gaspard Duchange, partagea son temps entre la littérature et l'étude des beaux-arts ; il voyagea en Angleterre, exerça pendant un an une charge de magistrat à Rennes, revint à Paris, où il fut nommé membre de l'Académie de peinture, puis secrétaire historiographe de cette compagnie, et mourut le 17 janvier 1755. On a de lui plusieurs estampes estimées, et *Catalogue des tableaux du roi,* 1752, in-4°, 2 vol., et les *Vies des premiers peintres du roi,* 1752, in-8°. — Sa femme, Renée-Élisabeth MARLIÉ, a gravé plusieurs sujets, entre autres *le Cuisinier flamand,* de Téniers.

**LÉPICIÉ** (NICOLAS-BERNARD), fils du précédent, né en 1735 à Paris, fut élève de Carle Vanloo, devint membre et professeur de l'Académie, peintre du roi, et mourut le 17 septembre 1784. On a de lui beaucoup de tableaux dans lesquels on trouve tous les défauts reprochés à l'école française de cette époque, composition maniérée, dessin sans étude et sans nature, coloris faux et de convention.

**LÉPIDUS** (M.-ÆMILIUS), triumvir avec Octave et Marc-Antoine, était issu de la famille Æmilia, l'une des plus anciennes de Rome. Préteur l'an 49 avant J. C., il s'attacha à la fortune de César, qui se l'adjoignit deux fois dans le consulat, et, pendant sa dictature, le nomma général de la cavalerie. Après la mort du dictateur, Lépidus s'unit à Octave et à Marc-Antoine, et partagea avec eux le gouvernement. Il eut pour sa part l'Espagne et la Gaule Narbonnaise, puis quitta ce commandement pour celui de l'Afrique, ne se montra pas moins cruel que ses collègues, et livra à leur vengeance son propre frère Paulus. Octave et Antoine, qui le méprisaient, ne tardèrent pas à s'accorder pour lui enlever sa part du pouvoir. Après la défaite de Sextus Pompée en Sicile, Octave séduisit les troupes de Lépidus, et celui-ci se vit contraint

d'implorer la générosité de son rival. Octave lui laissa la vie et la dignité de grand pontife, et le relégua à Circeics, petite ville d'Italie. Quelques années plus tard, inscrit sur la liste des sénateurs, Lépidus revint à Rome, où Octave Auguste ne cessa de l'accabler de mépris. Il mourut l'an 741 de Rome (13 ans avant J. C.). « C'était, dit Montesquieu, le plus méchant citoyen qui fût dans la république. » — Son fils, M.-Æmilius Lépidus, ayant conspiré contre Auguste, fut mis à mort l'an de Rome 724.

**LEPILEUR** (Henri-Augustin), né à Paris, le 3 août 1763, était capitaine de frégate et chevalier de Saint-Louis, avant la révolution. Plus tard il se fit recevoir docteur en droit, philosophie et belles-lettres, fut nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris, etc. Frappé d'aliénation mentale, il fut conduit à l'hospice de Charenton, où il mourut le 16 décembre 1828. On a de lui : *Traductions interlinéaires du hollandais en français*, Paris, 1803, in-8°; *Éléments de la langue hollandaise*, Leyde et Paris, 1807, in-8°; *Mélanges d'histoire, de littérature, de géographie, de morale*, etc., Leyde et Paris, 1808-1809, 3 vol. in-8°.

**LÉPINE.** *Voyez* **EPINE** et **ESPINE.**

**LÉPITRE** (Jacques-François), né le 6 janvier 1764, professeur de rhétorique, puis instituteur à Paris, se signala pendant la révolution par son dévouement à la famille royale. Membre du conseil de la commune en 1792, et chargé de surveiller le roi Louis XVI, détenu avec sa famille dans la tour du Temple, il prodigua à ces illustres victimes toutes les consolations qui étaient en son pouvoir et dressa même le plan de leur évasion, de concert avec un de ses collègues nommé Toulan et le chevalier de Jarjayes. Ce complot fut déjoué, et Toulan mourut sur l'échafaud; Lépître, plus heureux, recouvra sa liberté après le 9 thermidor. En 1814 il fut présenté à Madame duchesse d'Angoulême, et obtint la chaire de rhétorique au collége de Rouen. Il mourut le 18 janvier 1821 à Versailles. On a de lui : *Histoire des dieux*, etc., *adorés à Rome et dans la Grèce*, nouvelle édition, 1814, in-12, et 1819, in-12; *Cinq romances composées en 1793 et 1795*, Paris, 1814; *Quelques souvenirs, ou Notes fidèles sur mon service au Temple*, etc., 1814, 1817, in-8°.

**LEPLAT** ou **LEPLAET** (Josse), canoniste, né à Malines en 1733, professeur à l'université de Louvain, soutint dans deux thèses l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti, et attaqua ouvertement les doctrines ultramontaines sur l'infaillibilité du pape. Il trouva un antagoniste dans Van de Velde, qu'on l'accuse d'avoir fait destituer par l'empereur Joseph II. La complaisance que Leplat mit à seconder en Belgique les vues de ce prince acheva d'irriter ses concitoyens, et il se retira à Maestricht, puis en Allemagne, ensuite en Hollande. En 1806 il fut nommé directeur de l'école de droit de Coblentz, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 6 août 1810. On a de lui des éditions des *Commentaires* de Van Espen sur *le Nouveau droit canonique*, avec une préface, Louvain, 1777, 2 vol. in-8° ; des *Canons et décrets du Concile de Trente* (en latin), 1779, in-4°; des *Institutions de jurisprudence ecclésiastique*, de Riegger, 1780, 5 vol. in-8°; des *Discours* sur Fleury, sur l'*Histoire ecclésiastique* (en latin), 1780, 2 vol. in-12; *Dissertation sur les fiançailles et les empêchements du mariage*, 1782, *Collection* de pièces relatives à l'histoire du concile de Trente (en latin), 1784, 7 vol. in-4° ; *Lettres d'un théologien canoniste à Pie VI sur la bulle* Auctorem fidei, 1795, in-12. Leplat a coopéré à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques* publiées par l'abbé Mouton à Utrecht.

**LEPRÉDOUR** (Louis-Joseph-Marie) naquit le 2 juillet 1758, à Pleyben, en Bretagne. Après avoir terminé ses études au collége de Quimper, il fit son cours de droit à la faculté de Rennes, et fut reçu avocat au parlement, en 1779. Il plaida avec beaucoup de succès à Quimper et à Châteaulin. Au début de la révolution, il devint procureur de la commune de Châteaulin. Élu ensuite juge au tribunal civil de cette ville, puis membre de l'administration du département du Finistère, il participa, en cette dernière qualité, à la délibération par laquelle cette administration organisa, à la fin de 1792, une garde dite départementale ; c'était la seconde du Finistère. Sur l'appel des girondins, elle fut dirigée contre Paris, dans le but d'y assurer l'ordre et l'exécution des décrets de la Convention. Les girondins ayant succombé dans leur lutte contre les montagnards, un décret d'accusation fut porté, le 9 juillet 1793, contre l'administration du Finistère, séant à Quimper. Quelques-uns des administrateurs, prévenus à temps, parvinrent à se soustraire à une arrestation. Leprédour fut de ce nombre ; de son propre mouvement, quelques mois après il alla se constituer prisonnier au château de Brest. La procédure dont il fut l'objet, ainsi que 25 de ses collègues, fut dirigée avec la plus grande activité, par le tribunal révolutionnaire, établi en cette ville, et il les condamna le 3 prairial an II (22 mai 1794). à la peine capitale.

**LEPRIEUR DE BLAINVILLIERS** (Anne-Charlotte-Honorée BELLOT), née le 13 juin 1764, morte à Paris, le 23 juin 1820, fit jouer, sur le théâtre de la Gaieté, vers 1800, une comédie en un acte et en prose, intitulée : *le Thé*, ou *l'Usage à la mode*. On a encore de cette dame : *l'Heureuse rencontre*, ou *le Pouvoir d'un bon exemple*, comédie en 2 actes et en prose, etc.

**LEPRINCE** (Jean), peintre, né à Metz en 1733, élève de Boucher, s'appliqua spécialement au paysage, et grava plusieurs dessins de sa composition. Appelé en Russie, il y séjourna 5 ans, revint en France, où il fut reçu à l'Académie de peinture en 1764, composa un grand nombre de tableaux, pour les expositions du Louvre, et mourut le 30 septembre 1781. Quelques-unes de ses compositions sont encore recherchées des amateurs, mais on leur reproche en général le manque de vérité.

**LEPRINCE DE BEAUMONT** (Marie), sœur du précédent, née le 26 avril 1711 à Rouen, épousa à Lunéville, en 1743, M. de Beaumont ; mais ce mariage fut déclaré nul 2 ans plus tard. Elle débuta dans la carrière littéraire en 1748, par un roman qu'elle présenta au roi Stanislas, puis passa en Angleterre et se fixa à Londres, où elle fut chargée de plusieurs éducations pour lesquelles elle composa quelques-uns des ouvrages qui ont fait sa réputation. Après un séjour de 17 ans à Londres, Mme Leprince sentit le besoin de la retraite, acheta du produit de ses économies une petite terre en Savoie, où elle partagea son temps entre la culture des lettres et l'éducation des enfants qu'elle avait eus d'un second mariage, et mourut à Chavanod en 1780. On a d'elle

70 vol., la plupart destinés à l'instruction de la jeunesse et traduits presque tous en anglais, en allemand, en russe, en suédois, en italien et en espagnol. On se bornera à citer les principaux qui ont été souvent réimprimés : *Nouveau magasin français, ou Bibliothèque instructive*, Londres, 1750-55, 3 vol. in-8°; *Éducation complète*, etc., 1753, 3 vol. in-12; *Civan, roi du Bungo*, etc., *ou Tableau de l'éducation d'un prince*, 1754-1758, 2 vol. in-12 ; *Lettres de Mme du Montier à la marquise de ***, sa fille*, etc., 1756, 2 vol. in-12; *Magasin des enfants*, etc., 1757, 4 vol. in-12; *Magasin des adolescentes*, etc., 1760, 4 vol. in-12 ; *Magasin des pauvres, des artisans*, etc., 1768, 2 vol. in-12. Eidous a publié : *OEuvres mêlées de Mme Leprince de Beaumont*, etc., Maestricht, 1775, 6 vol. in-12; traduites en allemand, Leipzig, 1776, 2 vol. in-8°.

**LEPRINCE** (Nicolas-Thomas), né à Paris, en 1750, fut successivement employé à la Bibliothèque du roi, au dépôt des livres imprimés, puis à celui des manuscrits, ensuite inspecteur de la librairie près la chambre syndicale de Paris, et inspecteur au recouvrement des livres dus à la Bibliothèque du roi, dont S. M. le nomma secrétaire, en 1789. Il fut dépouillé de cet emploi, en 1792, par Carra, Chamfort, et, depuis ce temps, vécut dans la retraite. Il mourut à Lagny, le 31 décembre 1818. Leprince a publié : *Essai historique sur la Bibliothèque du Roi*, Paris, 1782, un vol. in-12 ; *Petite Bibliothèque des Théâtres*, Paris, 1783 et années suivantes, in-18 ; *Catalogue raisonné des livres de la bibliothèque de M. Hue de Miroménil*, Paris, 1781, in-4°; on l'a quelquefois confondu avec son frère cadet Leprince (*René*), auteur de *Lettres sur l'époque de plusieurs inventions du moyen âge, des moulins, de l'horlogerie*, etc., dans le *Journal des Savants*, de 1779 à 1782, et tirées à part, in-12. On doit encore à René Leprince une édition du *Traité du choix et de la méthode des études*, par l'abbé Fleury, corrigée et augmentée d'après un manuscrit de l'auteur, Nîmes et Paris, 1784, in-12.

**LEPRINCE** (Martine-Félicité PAILLARD DELORME, veuve), née en 1759 à Paris, où elle mourut le 23 novembre 1825, a marqué la fin d'une vie écoulée dans la pratique des plus précieuses vertus par des libéralités qui non-seulement lui ont acquis des droits à la reconnaissance publique, mais lui assurent encore une place honorable dans les souvenirs de la postérité. Après avoir, de son vivant, et pour remplir un vœu verbalement exprimé par son mari, ancien marbrier du roi et architecte distingué, constitué une rente de 12,000 livres au profit de divers établissements de charité (notamment à celui d'un hospice au Gros-Caillou), elle a, par son testament, assigné 3,000 livres de rente aux écoles des arts et métiers d'Angers et de Châlons, pareille somme à l'académie des beaux-arts, pour accroître les dotations des prix attachés à ces trois établissements, enfin, 1,000 francs pour les indigents de Saint-Germain en Laye, où elle a voulu être inhumée à côté de son mari, mort en 1814.

**LEPROUST** (le P. Pierre), né à Poitiers, le 4 décembre 1624, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, prêcha successivement en Berry, en Bretagne et à Paris. Dans un chapitre tenu à Montmorillon, en 1659, il fut nommé prieur du couvent de Lamballe, et visiteur, en 1662. Nommé, en 1671, provincial de son ordre, le P. Leproust fut obligé de partager son temps entre les soins à donner à sa propre congrégation et ceux que réclamait sa fondation des hospitalières de Saint-Thomas de Villeneuve. Son zèle suffit à tout pendant les 9 années que durèrent ses nouvelles fonctions. Dans les dernières années de sa vie, tourmenté par de graves infirmités, il habita le couvent des Petits-Augustins de Paris (aujourd'hui le palais des Beaux-Arts. Il mourut le 16 octobre 1697.

**LEQUEUX** (Claude), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, est moins connu par les ouvrages qu'il a publiés que par ses excellentes éditions des *Instructions chrétiennes*, de Singlin, 1756, 6 vol. in-12; de l'*Abrégé de l'année chrétienne*, de Letourneux, 1746, 6 vol. in-12 ; des *Traités choisis de saint Augustin*, etc., 1757, 2 vol. in-12 ; en latin, 1758, 2 vol. in-12; des *OEuvres de saint Prosper sur la grâce*, 1760, traduites, 1761, in-12. Lequeux avait donné des éditions de quelques ouvrages de Bossuet, lorsqu'il fut chargé, conjointement avec dom Deforis, d'une édition générale des œuvres de ce prélat; mais Deforis en resta seul chargé. Lequeux, janséniste, avait pris part aux folies des convulsions. On l'a accusé d'avoir anéanti un manuscrit de Bossuet : *De l'autorité des jugements ecclésiastiques*, dont un précis trouvé parmi ses papiers a été conservé.

**LEQUIEN** (Michel), savant dominicain, né à Boulogne-sur-Mer en 1661, fut élève du P. Marsolier, ami de dom Montfaucon et de l'abbé de Longuerue, et mourut le 12 mars 1733. Ses principaux ouvrages sont : *Défense du texte hébreu et de la version Vulgate*, Paris, 1690, in-12 ; *l'Antiquité des temps détruite*, 1693, in-12 (ces 2 ouvrages sont dirigés contre Pezron); *Nullité des ordinations anglicanes*, 1725, 2 vol. in-12 ; *Steph. de Altamura Ponticensis contra schisma Græcorum Panoplia*, etc., 1718, in-4° ; *S. Joannis Damasceni opera omnia*, grec et latin, 1712, 2 vol. in-fol. ; *Oriens christianus*, etc., 1740, 3 vol. in-fol. Le P. Lequien a concouru à la *Byzantine*.

**LEQUIEN DE LA NEUVILLE** (Jacques), littérateur, né à Paris en 1647, entra dans la carrière militaire; mais sa santé l'obligea de quitter le service pour suivre le barreau. Il venait d'acheter la charge d'avocat général de la cour des monnaies lorsqu'une banqueroute qu'essuya son père dérangea ses projets et le força à chercher une ressource dans la littérature. Appelé à l'Académie des inscriptions en 1706, il devint directeur des postes à Quesnoy, puis secrétaire d'ambassade en Portugal, et mourut à Lisbonne le 20 mai 1728. On a de lui : l'*Origine des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1708, in-12; *Histoire de Portugal*, 1720, 2 vol. in-4°; *Histoire des Dauphins du Viennois, d'Auvergne et de France*, publiée par le petit-fils de l'auteur, Paris, 1759, 2 vol. in-12. L'*Éloge* de Lequien, par de Boze, est au tome VII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

**LÉRAMBERT** (Louis), peintre et statuaire, né en 1614 à Paris, étudia la peinture à l'école de Vouet (où il se lia avec Lebrun et Lenôtre), puis la sculpture sous Sarrazin, obtint à la mort de son père la place de garde des antiques, qui lui fut ôtée en 1665, fut reçu la même

année à l'Académie, et mourut en 1678. Ses principaux ouvrages sont un *buste du cardinal Mazarin*, son morceau de réception à l'Académie; deux *Sphynx en marbre blanc*, dans le parc de Versailles; la *Mémoire* et la *Méditation*, bas-reliefs exécutés pour le tombeau de Jean Courtois, et qui ornent la cathédrale de Blois; enfin le *Tombeau du marquis de Dampierre*, avec une épitaphe en vers, aussi de sa composition. Lérambert avait exécuté pour les jardins de Versailles, 4 statues, le *dieu Pan*, une *Hamadryade dansant*, une *Nymphe jouant du tambour de basque* et un *Faune*. On a de lui, comme peintre, les portraits en médaillon du *cardinal Mazarin*, du *maréchal de la Meilleraie*, etc.

**LERCARI** (Nicolas-Marie), cardinal, né dans l'état de Gênes, en 1675, fut pourvu successivement des gouvernements de Todi, de Bénévent, de Camerino, d'Ancone, de Civita-Vecchia et de Pérouse. Pendant qu'il était à Bénévent, il avait su se concilier la faveur du cardinal Orsini archevêque de cette ville. Ce prélat ayant été élu pape, en 1724, sous le nom de Benoît XIII, se hâta de rappeler à Rome Lercari, qu'il combla de témoignages de son estime. Il lui conféra le titre de maître de la chambre (*Maestro di camera*), et l'éleva à la dignité d'archevêque de Nazianze. Deux ans après (1726), il le nomma son premier ministre, et enfin le décora de la pourpre romaine. Lercari continua de jouir de la plus haute faveur pendant la vie de Benoît XIII; mais son successeur l'éloigna du ministère pour y appeler un de ses favoris. Lercari partagea ses dernières années entre ses devoirs religieux et la société des artistes dont il s'était toujours montré le protecteur. Il mourut à Rome, le 23 mars 1757.

**LERCARO** ou **LERCARI**. *Voyez* **IMPÉRIALI**.

**LEREBOURS**, ancien secrétaire de la commune au 9 thermidor, directeur de l'instruction publique, et successeur dans ces fontions du conventionnel Lakanal, est mort en octobre 1843, aux environs du Mans où il était retiré. Il a laissé un fils, le tragédien Victor, lecteur du roi de Hollande.

**LEREBOURS** (Marie-Angélique ANEL), femme du précédent, née en 1731, morte le 3 avril 1821, se fit remarquer par son amabilité, son instruction, et fut liée avec d'Alembert, Condorcet, Dupaty, Roucher, etc. On lui doit un excellent ouvrage: *Avis aux mères qui veulent nourrir leurs enfants*, Utrecht, 1767, in-12; 5e édition, 1799, in-12; traduit en allemand, Breslau, 1772, in-8°, et Strasbourg, 1780, in-8°; en danois, Copenhague, 1771, in-8°.

**LERI**. *Voyez* **LERY**.

**LERIDANT** (Pierre), avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, mort le 28 novembre 1768, a publié: *Examen de deux questions importantes sur le mariage*, 1753, in-4°; *Dissertation théologique et historique sur la conception de la Vierge*, 1756, in-12; *Consultation sur le mariage du Juif Borach Levi*, 1758, in-4°; *Institutiones philosophicæ in novam methodum digestæ*, 1761, 3 vol. in-12; *le Code matrimonial*, 1766, in-12; réimprimé en 1770 (par les soins de Camus), avec des augmentations.

**LERIGET**. *Voyez* **LAFAYE**.

**LERIS** (Antoine de), compilateur, né le 28 février 1723, à Montlouis dans le Roussillon, fut envoyé à Paris pour y faire ses études, et il s'y fixa par l'acquisition d'une charge de premier huissier de la chambre des comptes. Il passa sa vie au milieu des gens de lettres, et mourut en 1795. On a de lui: *la Géographie rendue aisée*, Paris, 1753, in-8°; *Dictionnaire portatif, historique et littéraire des théâtres, contenant l'origine des différents théâtres de Paris*, etc., Paris, 1754, réimprimé avec des additions, 1763; in-8°, etc.

**LERME** (François de ROXAS DE SANDOVAL, duc de), premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, est un des exemples les plus frappants de l'inconstance de la fortune et du néant des grandeurs. N'étant encore que marquis de Denia, il fut nommé écuyer de l'infant don Philippe, et prit sur lui un tel ascendant, que ce prince, en arrivant au trône (1598), le créa premier ministre, malgré la recommandation expresse que son père lui avait faite en mourant de le tenir éloigné des affaires. Son élévation excita le mécontentement des grands, jaloux de la préférence accordée à un homme d'une naissance médiocre; et, dès ce moment, il fut entouré d'ennemis prêts à profiter de ses fautes pour le renverser. Le duc de Lerme voulut signaler les commencements de son ministère par un acte de vigueur: il équipa une flotte de cinquante voiles, destinée à croiser sur les côtes de l'Angleterre; mais elle fut détruite par une tempête, presque en sortant du port, et cet échec le détermina à recourir à des voies de conciliation. Il traita de la paix avec les Anglais, moyennant quelques sacrifices; et, en 1608, il fit une trève avec la Hollande. Ces deux actes déplurent assez généralement, et augmentèrent les plaintes contre le ministre. La situation des finances devait l'engager à provoquer la suppression d'une foule de charges créées sous les règnes précédents et devenues inutiles: mais la crainte d'accroître par cette mesure le nombre de ses ennemis, lui fit adopter un système opposé; et il multiplia tellement les emplois que toutes les ressources du trésor suffisaient à peine pour les payer. Il chercha à cacher au roi l'embarras des finances, en l'occupant sans cesse par de nouvelles fêtes. Il voulut encourager l'agriculture trop négligée depuis la découverte des Indes; mais ne pouvant adoucir le sort des cultivateurs par la diminution des impôts, il fit instituer un ordre de chevalerie, pour récompenser ceux qui se distingueraient: il exempta du service militaire tous les ouvriers; fausse mesure qui nuisit au recrutement de l'armée, sans rendre de l'activité aux manufactures. De nombreuses réformes étaient indispensables; le ministre les voyait sans oser les entreprendre. Cette hésitation, cette faiblesse, est le plus grand reproche que l'histoire puisse faire au duc de Lerme. Sa faveur semblait croître chaque jour; et songeant à la faire partager à son fils, le duc d'Uzeda, il le présenta au roi. Quelque temps après, le vieux ministre perdit sa femme (Félicité Henriquez de Cabrera); et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se persuada que s'il pouvait obtenir la pourpre, il imposerait pour jamais silence à ses ennemis: mais il se trompa, et le titre qu'il avait ambitionné pour se maintenir au ministère, précipita sa chute. Il s'établit entre le roi et le cardinal une étiquette que le prince trouva gênante; ses ennemis à la tête desquels on est indigné de trouver son propre fils, le duc d'Uzeda, profitèrent de cette circon-

stance, pour achever de le perdre dans l'esprit de Philippe : on rappela toutes les fautes de son ministère ; on osa même l'accuser d'avoir fait empoisonner la reine Marguerite, par son favori D. Rodrigue Calderon. Le roi consentit enfin au renvoi de son ministre : celui-ci quitta l'Escurial, le 2 octobre 1618, jour anniversaire de la mort de la reine, et se retira dans une de ses terres. Le duc d'Uzeda, qui lui succéda au ministère, voulait faire instruire son procès; et il fallut que le roi interposât son autorité pour empêcher ce scandale : mais après la mort de ce prince, Philippe IV laissa agir les ennemis du duc de Lerme : Calderon, son favori, eut la tête tranchée, et le biens de l'ancien ministre furent saisis pour l'obliger à restituer une somme de 1,400,000 écus, qui lui avait été donnée par le feu roi sur le produit des blés et des marchandises de la Sicile. Flétri par d'odieuses accusations, dépouillé de sa fortune, le duc de Lerme mourut de chagrin, en 1625.

**LERNOUT** (Jean), en latin *Janus Lernutius,* poëte latin, vit le jour à Bruges en 1545. Né avec de la fortune, il fit d'excellentes études littéraires à Gand, à Anvers, à Louvain; il employa ensuite plusieurs années à voyager avec Juste-Lipse et Victor Giselin. Il visita les principales académies de France, d'Italie et d'Allemagne, et se lia partout avec les savants les plus distingués. Il semble s'être occupé à Paris de recueillir une espèce d'anthologie française. En Italie, il se livra à l'archéologie, et enfin, après plus de 20 ans d'absence, revint dans ses foyers. Devenu père d'une famille nombreuse, il conserva ses anciens goûts, et se montra constamment étranger à toute ambition. Il ne put éviter cependant d'être échevin de sa ville natale; et l'empereur Rodolphe II le gratifia, en 1581, de lettres de noblesse pour lui et ses descendants. Dans les troubles des Pays-Bas, il fut fait prisonnier de guerre par les Anglais (1587); et il ne parvint qu'au bout de 5 ans d'un traitement assez dur, à recouvrer sa liberté, au moyen d'une rançon exorbitante. Il mourut à Bruges, le 29 septembre 1619. On a de lui : *Carmina,* Anvers, 1579, in-12, et Lignitz, 1603; *Commentarius de naturâ et cultu Caroli Flandriæ comitis, necnon de cæde ipsius, et vindictâ in percussores mox secutâ,* Bruges, 1621, in-8°. — Un de ses fils, nommé Jacques, a aussi publié à Bruges, en 1616, in-12 : *Preces metricæ.* Pierre Burmann, dans sa *Sylloge Epistolarum,* t. I, p. 8-27, a recueilli une suite de Lettres entre Juste-Lipse et Lernutius.

**LEROI** (Charles-François), savant oratorien, né à Orléans en 1608, étudia à Saumur et à Juilly, soutint en 1718 des thèses qui furent censurées par l'évêque d'Angers comme entachées de jansénisme, adhéra au réappel (1721), s'associa aux travaux du P. Houbigant, quitta l'Oratoire (1746) lorsqu'on y fit recevoir la bulle *Unigenitus,* et mourut en 1787. On lui doit une traduction de la *Défense de la déclaration du clergé, de* 1682, par Bossuet, 1745, 2 vol. in-4°, qui fait partie de l'édition des *OEuvres de Bossuet,* en 20 vol. in-4° ; une édition des *OEuvres posthumes de Bossuet,* 1753, et de l'*Histoire des variations,* 1770, 5 vol. in-12. Leroi est encore auteur ou éditeur de quelques autres ouvrages moins importants.

**LEROI.** *Voyez* **LEROY.**

**LEROUX** (Philibert-Joseph), Français réfugié à Amsterdam, est l'auteur du *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial,* 1718, 1750, 1752, réimprimé, Pampelune (Paris), 1787, 2 vol. in-8°, que l'on a critiqué comme trop licencieux, et qui cependant est utile pour l'intelligence de beaucoup d'expressions familières.

**LEROUX.** *Voyez* **DESHAUTESRAYES.**

**LEROUX** (Jean-Jacques), médecin, né à Sèvres le 17 avril 1749, exerça son art à Paris, où il jouissait déjà d'une honorable clientèle à l'époque de la révolution. Élu membre du conseil municipal, les devoirs de sa place l'appelèrent aux Tuileries le 10 août 1792; tant que dura le danger, il resta constamment près de l'infortuné Louis XVI, et il accompagna ce prince lorsqu'il consentit à se rendre dans le sein de l'assemblée législative. Quelques jours après il fut arrêté; mais il parvint à sortir de prison, et fut élu président de la section de l'*Unité.* Lors de l'insurrection de vendémiaire an IV contre la Convention, il fut condamné à mort comme un des chefs de la révolte; mais amnistié le mois suivant, il renonça pour toujours aux débats de la politique. Nommé professeur de clinique à la faculté de Paris, lors de sa réorganisation en 1795, il remplit cette chaire avec distinction, fut créé doyen en 1810, et conserva cette dignité jusqu'en 1822, qu'il donna sa démission à raison de son grand âge. Il mourut à Paris du choléra en 1832. L'un des rédacteurs de l'ancien *Journal de médecine,* dont il a publié la table en 1788, in-4°, il fut, avec Corvisart et Boyer, le fondateur du *Nouveau journal,* commencé en 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Cours de médecine pratique,* 1825-26, 8 vol. in-8°; *Essais de littérature,* 1830, 2 vol. in-8° : ce sont des poésies dans lesquelles on retrouve les inspirations du goût et les sentiments de l'homme de bien. On lui doit en outre plusieurs *Rapports* et les *Éloges* de plusieurs de ses confrères, entre autres de Caudeloque.

**LEROY** (Louis), *Regius,* né à Coutances, mort à Paris, le 2 juillet 1577, fut un des premiers écrivains qui donnèrent du nombre et de l'harmonie à la prose française. On a de lui : *Guill. Budæi Vita,* etc., 1540, in-8°; *Oratio in funere Caroli Valesii,* 1552, in-8°; *Oratio ad Henricum II,* 1559, in-4°; etc.; et des traductions françaises de plusieurs ouvrages de Platon, Aristote, Démosthène, Socrate, Xénophon, etc. On lui doit en outre : *De la Vicissitude et variété des choses,* Paris, 1576, in-fol.; 1583, in-8°; *De l'Origine et excellence de l'art politique,* etc., 1567, in-8°; *De l'excellence du gouvernement royal,* etc., 1576, in-4°, et plusieurs autres ouvrages moins importants. L'abbé Goujet lui a consacré une *Notice* dans l'*Histoire du collége royal.*

**LEROY** (Pierre), chanoine de Rouen et aumônier du jeune cardinal de Bourbon, est connu par la *Satire Ménippée,* Tours, 1593; Paris, 1594; Ratisbonne (Bruxelles), 1664; Amsterdam, 1696, 1709; la meilleure édition de ce chef-d'œuvre d'enjouement et de bonne plaisanterie est celle qu'a publiée Ch. Nodier, Paris, 1825, 2 vol. in-8°, avec planches. Gillot, P. Pithou, Rapin et Passerat aidèrent Leroy dans la rédaction de cet écrit, dont l'heureuse conception mérite à son auteur une reconnaissance éternelle; en attaquant les ligueurs

par les armes du ridicule, il servit plus Henri IV que ne l'avaient pu faire les vertus guerrières de ce modèle des princes. On n'a du reste aucun détail sur la vie de Leroy, que de Thou qualifie excellent citoyen, étranger aux partis.

**LEROY** (Jacques), baron du saint-empire, naquit à Bruxelles, le 29 octobre 1633. Sa famille, originaire de France, avait suivi en Flandre le duc de Bourgogne Philippe le Bon, lorsque ce prince y établit sa cour, au 15e siècle. Il fréquenta dans sa jeunesse les plus fameuses universités de l'Europe ; et après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il s'empressa de revenir dans sa patrie, où le bruit de ses succès l'avait devancé. Son père lui résigna aussitôt la charge de conseiller des finances ; et il y joignit, quelque temps après, celle de surintendant du commerce. Le marquis de Caracène, gouverneur des Pays-Bas, l'envoya en Espagne auprès du roi Philippe IV, pour lui rendre compte de la situation de ces provinces ; et Leroy s'acquitta de cette commission délicate avec beaucoup de prudence. Quelques désagréments que lui fit éprouver dans la suite le nouveau gouverneur, le marquis Castel-Rodrigo, le déterminèrent à se démettre de ses emplois ; et il se retira près d'Anvers dans une de ses terres, où il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il mourut à Lierre, dans le Brabant, le 7 octobre 1719. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, presque tous relatifs à l'histoire des Pays-Bas, dont les principaux sont : *Notitia marchionatûs S. Rom. imperii, hoc est, urbis et agri Antuerpiensis*, etc., Amsterdam, 1678, in-fol., figures ; *Topographia historica gallo brabantina*, etc., 1692, in-fol., figures ; *Chronicon Balduini Avennensis*, etc., Anvers, 1693, in-fol. ; *Castella et prætoria nobilium Brabantiæ*, etc., 1696, in-fol. ; *l'Érection de toutes les terres, seigneuries et familles titrées du Brabant, prouvée*, etc., Leyde, 1699, in-fol. ; *le Grand Théâtre sacré du duché de Brabant*, la Haye, 1729, 2 tomes en 4 parties in-fol. ; et *le Grand Théâtre profane*, ibid., 1730, 1734, in-fol.

**LEROY** (Julien), célèbre horloger, né à Tours en 1686, agrégé au corps des horlogers de Paris en 1713, horloger du roi en 1739, fixa l'huile au pivot des roues et du balancier des montres, réduisit le volume des montres à répétition, inventa un bon mécanisme de compensation pour rendre nuls les effets de la chaleur et du froid sur le pendule, donna le modèle des horloges publiques, dites *horizontales*, et enrichit la gnomonique de plusieurs découvertes. Cet artiste, qui joignait à des talents toutes les vertus de l'homme privé, mourut en 1759. L'*Éloge* de J. Leroy se lit dans les *Étrennes chronométriques*, 1760.

**LEROY** (Pierre), fils aîné du précédent, né en 1717, mort le 25 août 1785, est connu surtout par le perfectionnement des montres marines, dû à la découverte de l'isochronisme spiral, et par plusieurs ouvrages remarquables sur son art. Les principaux sont : *Étrennes chronométriques pour* 1760, in-12 ; *Mémoire sur la meilleure manière de mesurer le temps en mer*, couronné par l'Académie des sciences ; *Précis des recherches faites en France depuis* 1730 *pour la détermination des longitudes en mer*, etc., 1773, in-4° ; *Suite du précis sur les montres marines*, 1774, in-4°.

**LEROY** (Charles), frère du précédent, né à Paris en 1726, docteur en médecine à Montpellier en 1752, professeur en 1759, se fixa à Paris en 1777, et y mourut le 12 décembre 1779. Il était également habile comme praticien et comme professeur, connaissait à fond la chimie, la physique et l'anatomie des animaux, et émit des idées aujourd'hui généralement adoptées sur le scorbut et les fièvres aiguës. Parmi ses ouvrages on distingue : *Mémoires et observations de médecine*, 1re partie, Montpellier, 1766, in-8° ; *Mélanges de physique, de chimie et de médecine*, Paris, 1771, in-8° ; *Mélanges de médecine*, 2e partie, Paris, 1776, in-8°. De Ratte, Vicq-d'Azir et Castilhon ont écrit son *Éloge*.

**LEROY** (Jean-David), architecte, frère des précédents, né à Paris en 1728, voyagea en Grèce, et, à son retour, publia *les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, 1758, ouvrage qui contribua le plus à bannir le mauvais goût introduit dans l'architecture française. Membre de l'Académie des inscriptions et de l'institut de Bologne, il fut admis à l'Institut lors de sa formation, et mourut le 28 janvier 1803. On a de Leroy, outre l'ouvrage indiqué plus haut : *Observations sur les édifices des anciens peuples*, 1767, in-8° ; *la Marine des anciens peuples*, etc., 1777, in-8° ; *les Navires des anciens considérés par rapport à leurs voiles*, 1783, in-8° ; *Recherches sur le vaisseau long des anciens*, 1785, in-8° ; plusieurs *Mémoires* insérés dans les *Recueils* de l'Académie des inscriptions et de l'Institut.

**LEROY** (Guillaume), d'abord chanoine de Notre-Dame de Paris, puis abbé commendataire de Hautefontaine et de Saint-Nicolas de Verdun, était né à Caen, le 10 janvier 1610. Il se livra à l'étude de l'Écriture sainte et des Pères, fut uni d'amitié avec le docteur Arnauld, et défendit avec zèle la doctrine de saint Augustin. Vers 1653, il se retira dans la solitude, se fixa dans la suite à son abbaye de Hautefontaine, diocèse de Châlons, et mourut le 16 mars 1684. Il a publié plusieurs livres de piété, entre autres des *Instructions recueillies des Sermons de saint Augustin sur les Psaumes*, 7 vol. in-12, et des traductions d'écrits des Pères.

**LEROY** (Charles-George), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, mort en 1789, a composé : *Examen des critiques du livre intitulé de l'Esprit*, Londres, 1760, in-12 ; *Réflexions sur la jalousie*, Amsterdam, 1772, in-8° ; *Lettres sur les animaux*, Nuremberg (Paris), 1781, in-12, réimprimées avec des additions, 1802, in-8° ; *Portraits de Louis XV et de Mme de Pompadour*, Paris, 1802. Leroy a fourni quelques articles à l'*Encyclopédie*.

**LEROY** (Louis), né en Normandie en 1727, avocat en 1754, lieutenant général au bailliage du palais à Paris (1760-1766), puis membre du conseil du duc de Penthièvre, mort en 1811 à Saint-Germain en Laye, a laissé en manuscrit un *Voyage en Italie*, dans le genre du *Jeune Anacharsis en Grèce*, et publié : *Pensées de Cicéron*, 1802, 3 vol. in-18.

**LEROY DE LOZEMBRUNE** (Fr.), conseiller et instituteur des archiducs d'Autriche, né en 1751, mort en 1801, a publié : *OEuvres mêlées*, Manheim, 1783, 2 vol. in-16 ; *Essai de morale*, Bude, 1782, 2 vol. in-8° ; *l'Ordre moral*, Augsbourg, 1780, in-4° ; *les Matinées de*

*Landschitz*, Vienne, 1779, in-8°, *Justine de Saint-Val*, 1786, 2 vol. in-8°, etc.

**LEROY** (Jacques-Agathange), médecin, né à Maubeuge en 1734, mort à Paris le 11 février 1812, fut à 26 ans nommé pharmacien en chef des hôpitaux militaires, et acquit en peu de temps cet aplomb d'observation qu'on ne doit ordinairement qu'à une pratique très-longue. A son retour de l'Allemagne, où il avait suivi les armées, il fit, dans le désir d'observer les maladies du nouveau monde, un voyage en Amérique, puis, il devint en 1771 l'un des médecins de Monsieur. Pendant la révolution il se retira à Dunkerque, où il exerça gratuitement la médecine. On a de lui : *Essai sur l'usage et les effets de l'écorce du garou*, Paris, 1767, 1774, in-12; *Traité des maladies aiguës*, traduit d'Eller, 1774, in-12. Il a laissé en manuscrit : *Histoire raisonnée de la fièvre gangréneuse qui a régné à Rochefort en* 1776; et *Moyens de rendre la petite vérole bénigne dans tous les cas*. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* (1812, t. III, p. 440), une *Notice* sur Leroy, extraite en grande partie de celle que publia M. Ferrier, alors directeur général des douanes.

**LEROY** (Alphonse-Vincent-Louis), professeur d'accouchement à la faculté de Paris, naquit à Rouen, le 23 août 1741. Il avait des connaissances approfondies sur toutes les parties de la médecine humaine et vétérinaire. Leroy habitait seul une maison située à l'extrémité d'un quartier isolé. Des misérables qu'on suppose avoir été à son service, et qui connaissaient ses habitudes, s'introduisirent chez lui pendant la nuit, le surprirent dans son sommeil et l'égorgèrent pour le voler, le 16 janvier 1816. Voici ses principaux ouvrages : *Maladies des femmes*, etc., 1768, 2 vol. in-8°; *Pratique de l'art des accouchements*, 1776, in-8°; *la Médecine maternelle*, 1803, in-8°; *Manuel des goutteux et des rhumatiques*, 1803, in-18; 1805, in-8°. On a de lui beaucoup d'écrits de controverse médicale.

**LEROY DU VERGER** (Auguste, comte), maréchal de camp, né à la Flèche en 1778, fit la guerre dans la Vendée sous les ordres de d'Autichamp. Après la pacification, il s'enrôla dans les hussards volontaires en 1800. Ce corps ayant été licencié, il fut nommé lieutenant dans une légion, puis aide de camp du général Pacthod, et enfin capitaine en 1807. Leroy fit alors, avec Victor, depuis maréchal, duc de Bellune, dont il était aide de camp, les campagnes de 1808, 1809, 1810 et 1811. La désastreuse campagne de 1812 en Russie altéra tellement sa santé, qu'il prit, en 1813 et 1814, quelques moments de repos : il avait été élevé au grade de colonel. Nommé, en 1823, maréchal de camp, et l'année suivante inspecteur général de la gendarmerie, il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort en 1828.

**LERY** (Jean de), voyageur, né à la Margelle (Bourgogne) en 1534, étudia la théologie à Genève, puis alla comme pasteur à Rio-Janeiro, où le chevalier de Villegagnon venait d'établir une colonie protestante (1557). Mais des dissensions le forcèrent de quitter le pays, et il revint en France exercer son ministère aux environs de la Charité-sur-Loire. En 1573 il se réfugia à Sancerre, et y resta pendant le siége de cette ville. Il mourut en 1611. On a de lui : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Rouen, 1578, in-8°, très-estimée, et *Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574, in-8°, publiée en latin sous ce titre : *De Sacro-Cæsarei, quod Sancerrum vocant, obsidione*, etc., Heidelberg, 1576, in-8°.

**LESAGE** (Alain-René) naquit le 8 mai 1668, à Sarzeau, petite ville de la presqu'île de Rhuys, à 4 lieues de Vannes. Son père, avocat, notaire et greffier de la cour royale de Rhuys, était réputé riche. Mais Lesage, ayant perdu sa mère en 1677 et son père en 1682, resta sous la tutelle d'un oncle, qui laissa dépérir la fortune de son pupille. Placé au collége des jésuites de Vannes, il y fit d'excellentes études; sa vie offre ensuite une lacune de 5 à 6 ans. C'est probablement dans cet intervalle qu'il fut employé dans les fermes, en Bretagne. On ignore par quel motif et à quelle époque il perdit un poste si peu convenable à ses goûts et à son caractère. S'il eut à se plaindre d'une injustice, comme on le pense généralement, la haine qu'il en conçut contre les traitants, laissa dans son cœur de profondes racines, et dicta l'éclatante vengeance qu'il en tira 15 ans plus tard. Lesage se rendit à Paris, en 1692, dans le double but d'y faire sa philosophie et son droit, et d'y postuler un nouvel emploi. Avec une figure agréable, une taille avantageuse, beaucoup d'esprit naturel et un goût exquis pour la belle littérature, il fut bientôt répandu et recherché dans les meilleures sociétés. Fixé désormais dans la capitale, Lesage s'était fait recevoir avocat au parlement; il n'en prenait déjà plus le titre à la naissance de son second fils, en 1698, et ne se qualifiait que bourgeois de Paris. Il vécut quelque temps dans un état au-dessous de la médiocrité, avant d'obtenir un emploi peu lucratif, auquel il renonça bientôt pour se consacrer entièrement aux Muses. Le maréchal de Villars, qui connaissait son mérite, voulut inutilement se l'attacher : Lesage résista aux propositions les plus flatteuses, et préféra toujours son indépendance. Privé des faveurs de la fortune, il en fut dédommagé par la sincère et constante amitié d'un homme puissant. L'abbé de Lyonne ne se borna pas à le combler de présents, et à lui assurer une rente de 600 livres : passionné pour la langue espagnole, il l'apprit à son ami, et lui fit goûter les beautés de la littérature castillane. Trois comédies en 5 actes, *le Traître puni*, de D. Francesco de Roxas, *Don Félix de Mendoce*, de Lopez de Vega, et *le Point d'honneur*, du même Roxas, furent les premiers ouvrages que Lesage traduisit ou plutôt imita de l'espagnol. Les deux premières pièces, non représentées, furent imprimées en 1700; et la 3e, jouée avec peu de succès au Théâtre-Français le 3 février 1702, réduite depuis en 3 actes par l'auteur, et donnée en 1725, au Théâtre-Italien, sous le titre de l'*Arbitre des différends*, avec un prologue, n'y obtint que deux représentations, et fut imprimée en 1739, sous son premier titre. Lesage publia, de 1704 à 1706, *les Nouvelles aventures de Don Quichotte*, traduites d'Avellaneda, 2 vol. in-12, qui ne réussirent pas mieux que l'original espagnol du froid continuateur de Cervantes. L'année 1707 assura enfin à Lesage un nom dans la littérature, en lui procurant un double triomphe, d'autant plus flatteur, qu'il fut précédé d'une chute. Sa comédie de *Don César Ursin*, imitée de Calderon, et applaudie à la cour, tomba au Théâtre-Français, le 15 mars, et ne fut impri-

mée qu'en 1739; tandis que la petite pièce de *Crispin rival de son maître,* qui n'avait paru aux courtisans qu'une misérable farce, était jouée à Paris le même jour avec le plus brillant succès. Peu de temps après parut *le Diable Boiteux,* imprimé en 1707, dont Lesage a pris le nom et l'idée dans *El Diablo Cojuelo*, de Louis Velez de Guevara. Il avait présenté aux comédiens une pièce en un acte, intitulée : *les Étrennes,* pour être jouée le 1er janvier 1708 : sur leur refus, il la refit en 5 actes, sous le titre de *Turcaret;* mais il eut moins de peine à la faire recevoir qu'à la faire représenter. Cette comédie, l'un des plus beaux titres de gloire de l'auteur, parut à une époque où les malheurs et les besoins de la France avaient multiplié les traitants et les maltotiers, dont les noms abolis par l'usage et devenus presque injurieux ont été remplacés par ceux de fournisseur et d'agioteur, qui ne sont guère plus honorables. Voulant signaler sa haine contre ces vampires, Lesage avait lu sa pièce dans plusieurs sociétés. Le bruit des applaudissements qu'elle y avait obtenus, alarma les financiers. Ils cabalèrent parmi les actrices pour empêcher la représentation de la satire la plus amère à la fois et la plus gaie qui ait été dirigée contre eux. Il ne fallut rien moins qu'un ordre de Monseigneur, daté du 13 octobre 1708, et consigné sur le registre de la Comédie française, pour forcer les comédiens d'apprendre et de jouer *Turcaret.* Cette pièce fut enfin représentée le 14 février 1709. *Gil Blas de Santillane,* qui parut, en 1715, 2 vol. in-12, augmentés d'un 3e en 1724, et d'un 4e en 1735, mit enfin le sceau à la réputation de Lesage. Le ressentiment de Lesage contre les comédiens français, et surtout la nécessité de faire subsister sa famille, l'avaient jeté depuis quelque temps dans un genre dont il s'occupa durant 26 années de sa vie, et qu'il avait d'abord paru dédaigner, si l'on en juge par ce qu'il dit lui-même dans le prologue de Turcaret : il s'agit des spectacles des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Son premier ouvrage pour les spectacles forains, fut *Arlequin, roi de Serendib,* en 1713. S'il n'a pas été l'inventeur de ce genre, on peut dire qu'il lui a donné la forme qui lui est propre, et qu'il en a été l'un des auteurs les plus féconds. Le catalogue le plus complet de ses pièces se trouve dans la *Petite Bibliothèque des théâtres,* et lui attribue 101 opéras-comiques, prologues et divertissements, dont 24 composés par lui seul. Il s'était proposé de traduire l'Arioste, et il crut devoir commencer par *le Bojardo.* En 1732, il publia *les Aventures de Guzman d'Alfarache,* 2 vol. in-12. La même année, il mit au jour *les Aventures de Robert, dit le chevalier de Beauchesne,* 2 vol. in-12. En 1734, il donna les deux premières parties de l'*Histoire d'Estevanille Gonzalès, surnommé le Garçon de bonne humeur,* 2 vol. in-12. Lesage, en vieillissant, paraissait redoubler d'ardeur et de fécondité. En 1735, il publia *Une journée des Parques,* in-12. La même année il compléta Gil Blas. Il fit aussi représenter, au Théâtre-Italien, le 21 novembre, et devant la cour, le 26 du même mois, *les Amants jaloux,* comédie en 3 actes et en prose. En 1736 et 1738, Lesage fit jouer ses 4 derniers opéras-comiques, et donna *le Bachelier de Salamanque,* 2 vol. in-12. En cessant de composer des romans et des pièces de théâtre il ne renonça pas à écrire; mais il s'exerça dans un genre plus facile et plus proportionné à ses forces. En 1740, il publia, sous le voile de l'anonyme, *la Valise trouvée,* 1 vol. in-12, où dans un cadre assez simple, il a renfermé une trentaine de lettres qu'il suppose écrites par divers personnages, sur différents sujets satiriques; ce sont autant d'esquisses ou d'extraits d'un roman de caractère. Enfin, en 1743, il donna un *Mélange amusant de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappants,* 1 vol. in-12. Il avait eu 3 fils et une fille : quand il fallut songer à les établir, l'aîné, qu'il destinait au barreau, et qui avait même plaidé quelques causes avec succès, se fit comédien, et se rendit célèbre dans la suite sous le nom de *Montménil.* Le 3e choisit la même profession; c'était celle pour laquelle Lesage avait le plus d'aversion. Il avait cessé de voir Montménil; mais lorsque cet acteur eut acquis de la réputation, il le reçut en grâce, et Montménil devint le plus intime ami de son père. La mort de ce fils chéri, l'espoir, le soutien de sa vieillesse, fut pour lui un coup de foudre. Sur la fin de 1743, il se retira à Boulogne avec sa femme et sa fille, auprès de son fils le chanoine. Il y passa ses dernières années dans un état d'affaissement assez triste. Le cours du soleil influait singulièrement sur les organes de ce vieillard : il s'animait par degrés à mesure que cet astre approchait du méridien, et il semblait alors avoir conservé la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans et la vivacité de son imagination; mais, au déclin du jour, l'activité de son esprit et de ses sens diminuait graduellement, et il tombait bientôt dans une sorte de léthargie qui durait jusqu'au lendemain. Il mourut octogénaire à Boulogne, le 17 novembre 1747. Les *OEuvres de Lesage* ont été plusieurs fois imprimées : la meilleure édition est celle de Renouard, Paris, 1821-1822, 12 vol. in-8°, avec *fac-simile,* précédée d'une *Notice* sur Lesage par M. Audiffret. En 1821, *l'Éloge de Lesage* a été mis au concours par l'Académie française, et le prix a été décerné en 1822 à MM. Patin et Malitourne.

**LESAGE DE MONTMENIL** (René-André), fils aîné du précédent, né à Paris, le 30 juillet 1695, débuta sur la scène française le 28 mai 1726, par le rôle de Mascarille dans l'*Étourdi.* Il alla jouer 2 ans en province, et revint débuter une seconde fois à Paris, le 18 mai 1728, par le rôle d'Hector dans le *Joueur,* et y obtint le plus grand succès; il excellait dans Turcaret, dans l'*Avocat Patelin.* Réconcilié avec son père, il se montra le fils le plus tendre et le plus soumis, et se concentra dans sa famille dont il devint le soutien. Attaqué d'un mal violent dans une partie de chasse qu'il fit aux environs de Paris, cet acteur fut porté à la Villette, chez un invalide des gardes-françaises, où il expira le 8 septembre 1743.

**LESAGE** (Julien-François), frère du précédent, né à Paris, le 24 avril 1698, et chanoine à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer, mourut le 25 avril 1762. Il ressemblait singulièrement à Montmenil et possédait une partie de ses talents.

**LESAGE DE PITTÉNEC** (François-Antoine), frère des précédents, né à Paris le 22 février 1700, eut Danchet pour parrain. Séduit par les succès de son frère Montmenil, il se fit comédien, et joua plusieurs années en province sous le nom de Pittènec. Il revint à Paris

en 1734, et fit représenter à la foire Saint-Germain deux opéras-comiques : le *Testament de la Foire* et le *Miroir magique*. Il quitta le théâtre après la mort de son père, et se retira à Boulogne, où l'on conjecture qu'il mourut vers 1770.

**LESAGE** (Marie-Élisabeth), sœur des précédents, née à Paris le 9 août 1702, vécut dans le célibat, et fut toujours la compagne et la consolation de son père et de sa mère. Elle survécut à son frère le chanoine, après la mort duquel, se trouvant sans ressources, elle alla mourir à l'hôpital de Boulogne.

**LESAGE** (Bernard-Marie), député du département d'Eure-et-Loir à la Convention, vota avec les girondins dans le procès de Louis XVI, proposa en 1793 l'établissement d'un tribunal révolutionnaire très-expéditif, s'opposa à l'impression de la liste des pétitions des 20,000, et fut proscrit après le 31 mai. Mis hors la loi le 28 juillet, puis rappelé à la Convention après le 9 thermidor, il se distingua par l'ardeur avec laquelle il poursuivit les terroristes, et mourut le 9 juin 1796 dans un âge peu avancé.

**LESAGE** (George-Louis), né à Genève le 13 juin 1724, étudia la médecine, puis se livra avec ardeur aux mathématiques et à la physique, dont il donna longtemps des leçons à Paris. Son mérite lui ouvrit les portes de la Société royale de Londres, et le fit nommer membre correspondant de l'Académie des sciences. Il mourut à Genève le 20 novembre 1803. Lesage est connu surtout par des découvertes sur la pesanteur, et par sa théorie des fluides élastiques. On a de lui plusieurs *Notices, Extraits, Fragments*, etc., tous relatifs à ses études favorites ; une *Notice* sur sa vie et ses écrits a été publiée à Genève, 1805.

**LESAGE** (Hervé-Julien), religieux prémontré, né à Alzel en 1757, entra dans l'abbaye de Beauport, obtint, au bout de deux ans d'épreuve, une cure, refusa le serment et publia même une *Lettre d'un curé qui ne jurera pas à un curé qui a juré*. Obligé de quitter la France, il trouva un asile en Belgique. L'invasion française le contraignit bientôt de fuir en Allemagne. Il se retira jusqu'en Sicile, où l'ordre avait alors plusieurs maisons, et trouva enfin une retraite à l'abbaye de St.-Vincent de Breslau. L'abbé l'envoya à Czanowentz, monastère de chanoinesses régulières, où Lesage entreprit la *Traduction* de la *Morale chrétienne* par le P. Hammer, sous le titre d'*Exposition de la Morale chrétienne*, qu'il publia plus tard (1817, 2 vol. in-12). Ce travail, le plus important de Lesage, devait être précédé d'un ouvrage dogmatique en 5 vol., lequel est inédit. En 1802, Lesage, rentré en France, alla reprendre la direction de son ancienne paroisse. Nommé chanoine de Saint-Brieux, il se voua à la prédication, mais ne fit point imprimer ses *Sermons*. On n'a de lui que quelques *Discours de circonstances*. Lesage mourut à Paris en 1832, du choléra. Il laissa manuscrits des *Mémoires sur le diocèse de St.-Brieux*, et des *Lettres intéressantes sur les causes de la révolution et de l'émigration*.

**LESAGE-SENAULT** (J. H.), négociant de Lille, né vers 1760, fut député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, puis fut envoyé commissaire à l'armée du Nord, où il montra beaucoup de zèle et de fermeté ; mais ayant destitué le général Lavallette, une des créatures de Robespierre, il se trouva dès lors en butte à la haine des montagnards ; il concourut à la journée du 9 thermidor, fut nommé membre du comité de sûreté général, et, s'étant opposé de toutes ses forces à la réaction, se vit accusé de jacobinisme. Après la session il fit partie du conseil des Cinq-Cents ; s'étant montré peu favorable au 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif, et vécut obscur pendant le régime impérial. Contraint de quitter la France comme régicide en 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et mourut à Tournay en avril 1823.

**LESBIOS** (Benjamin), écrivain grec, né à Mitylène, en 1765, vint fort jeune en Europe pour y étudier les langues et les mathématiques. Retourné dans sa patrie, il y enseigna, comme recteur, dans les colléges de Kidonia, Bucharest, etc., et contribua beaucoup à la propagation des lumières. Il mourut, le 10 septembre 1824, à Napoli de Romanie. Lesbios a écrit dans sa langue, sur les mathématiques, la morale et la physique.

**LESBONAX**, orateur et philosophe, né à Mitylène, élève de Timocrate, florissait sous Auguste. Il enseigna dans sa patrie avec le plus grand succès et composa plusieurs ouvrages de philosophie. On a de lui 2 *Harangues* imprimées dans les *Orationes rhetor. græcorum*, Venise, Alde, 1513, et Paris, Étienne, 1575. Quelques savants conjecturent que Lesbonax le philosophe n'est pas le même que le rhéteur.

**LESBONAX**, grammairien de Constantinople, est auteur d'un livre *De figuris grammaticis*, publié par Walckenaer à la suite du traité *De adfinium vocabulorum differentiâ*, d'Ammonius, Leyde, 1739, in-4°.

**LESBROUSSART** (Jean-Baptiste) naquit le 21 janvier 1747, à Ully-St.-George, en Picardie. A peine âgé de 20 ans, il obtint la chaire de rhétorique, au collége de Beauvais, où d'excellentes études l'avaient déjà fait connaître avantageusement. Sa réputation pénétra bientôt dans la Belgique, et le gouvernement autrichien lui fit, en 1778, des propositions qui furent acceptées. Il devint successivement professeur à Gand et à Bruxelles : nommé membre de l'Académie royale de cette dernière ville, il ne tarda pas à justifier cette faveur par des Dissertations historiques, qu'un style pur et l'esprit d'analyse font distinguer dans la collection des Mémoires de cette société. Il publia, en 1783, sous le titre d'*Éducation littéraire*, ou *Réflexions sur le plan d'études adopté par S. M. l'Empereur pour les colléges des Pays-Bas autrichiens*, vol. in-12, un ouvrage qui lui valut les encouragements les plus flatteurs. Il cultivait ainsi paisiblement la littérature, lorsque les révolutions de la Belgique et de la France vinrent troubler son repos. Victime d'une intrigue que sa loyauté l'empêcha de déjouer, Lesbroussart, après avoir professé les langues anciennes à l'école centrale du département de la Dyle, ne se trouva point compris dans l'organisation du lycée : mais la ville d'Alost prit le soin de l'en dédommager, en lui confiant la chaire de belles-lettres à son école secondaire. Bientôt après, en 1810, le grand maître de l'université lui donna la chaire de rhétorique au lycée de Bruxelles, qui vit dès lors le nombre de ses élèves s'accroître de plus d'un tiers. L'Institut royal des Pays-Bas le mit au nombre de ses membres, en 1816 ; et il venait d'obtenir sa retraite, lorsqu'il mourut le 10 décembre 1818. Outre les ou-

vrages dont nous avons fait mention, Lesbroussart a publié : *Annales de Flandre du P. d'Oudegherst*, enrichies de notes historiques et critiques, Gand, 2 vol. in-8° ; *Éloge historique du prince Charles de Lorraine*, Bruxelles, 1781 ; un *Mémoire* qui remporta le prix proposé par l'académie de Châlons, sur cette question : *Quels sont les moyens de perfectionner l'éducation dans les colléges de France*, 1781.

**LESCAILLE** (Catherine), Genevoise d'origine, née vers 1649 à Amsterdam, où son père était associé dans la célèbre imprimerie de Blaeu, cultiva avec distinction la poésie hollandaise, et fut surnommée la *dixième Muse*, la *Sapho hollandaise*, etc. Elle succéda à son père dans le commerce de la librairie. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 3 vol. in-4°, par son beau-frère Rank, à Amsterdam, en 1728. On y trouve 7 tragédies, traduites du français, et jouées à Amsterdam ; savoir : *Genséric, Wenceslas, Hérode et Marianne, Hercule et Déjanire, Nicomède, Ariane* et *Cassandre*. Catherine Lescaille mourut le 8 juin 1711.

**L'ESCALE.** *Voyez* **SCALIGER.**

**LESCALLIER** (Daniel), né à Lyon le 4 novembre 1743, occupa divers emplois importants dans l'administration de la marine à St.-Domingue, à Toulon, dans les colonies, etc., et fut appelé au conseil d'État en 1799. Envoyé plus tard préfet colonial à la Guadeloupe, puis à Gênes préfet maritime, et enfin aux États-Unis en qualité de consul général, il conserva cette place jusqu'en 1815, quoique les circonstances ne lui eussent pas permis de se rendre à Washington. Destitué après 50 ans de services et privé de la pension à laquelle il avait droit, il présenta dans son intérêt un *Mémoire* au roi et aux chambres, et fit paraître en 1820 une *Notice sur sa vie et ses travaux*. Lescallier mourut en mai 1822 ; il était correspondant de l'Institut, et avait le titre de baron. Ses principaux ouvrages sont : *Vocabulaire des termes de marine anglais-français et français-anglais*, etc., Paris, 1777, in-4° ; nouvelle édition, 1797, 3 vol. in-4° ; il en existe un *Abrégé*, 1800, in-8° ; *Exposé des moyens de mettre en valeur et d'administrer la Guyane française*, 1791, in-8° ; 2e édition, 1798, in-8° ; *Traité pratique du gréement des vaisseaux et bâtiments de mer*, 1771, 2 vol. in-4° ; *Voyage en Angleterre, en Russie et en Suède, fait en* 1775, 1800, in-8° ; *le Trône enchanté, contes traduits du Persan*, New-York, 1808, 2 vol. in-8° ; *Contes indiens, traduits du persan.*

**LESCALOPIER** (Pierre), né à Paris en 1608, se fit jésuite le 12 septembre 1625, prononça ses quatre vœux en 1643, professa la rhétorique pendant 12 ans, à Reims, et l'Écriture sainte, pendant 15 ans, à Dijon. Il mourut dans cette dernière ville, le 6 août 1673. On a de lui : *Humanitas theologica in quâ M. T. Cicero, de Naturâ Deorum*, etc., 1660, in-folio.

**LESCALOPIER DE NOURAR** (Charles-Armand), né à Paris le 24 juillet 1709, fut maître des requêtes, cultiva les lettres, et mourut le 7 mars 1779. On a de lui : *l'Aminte du Tasse, pastorale*, 1735, in-12 ; traduction en prose ; *Traité du pouvoir du magistrat politique sur les choses sacrées, traduit du latin de Grotius*, 1751, in-12 ; *Histoire des capitulaires des rois de France*, etc.

**LESCAN** (Jacques-François), né à Lannion (Côtes-du-Nord), le 4 mai 1749, fut destiné de bonne heure à l'état de marin. Après deux longs voyages en Chine sur les vaisseaux *le Beaumont* et *le Berlin*, appartenant à la compagnie des Indes, il fut embarqué, en 1772, en qualité de pilote sur la frégate *l'Aurore*, faisant partie d'une escadre d'évolution. Dans cette campagne, il se livra plus particulièrement à l'étude des mathématiques, notamment aux principes de la mécanique appliquée aux évolutions des vaisseaux. Après le désarmement de l'escadre d'évolution, Lescan abandonna la navigation pour l'enseignement, et fut nommé répétiteur de l'école royale d'hydrographie à Brest. Il occupa cet emploi depuis le 11 septembre 1772 jusqu'au 1er juin 1780, époque où une nouvelle organisation du corps des professeurs d'hydrographie lui donna le titre de maître de construction pour messieurs les gardes de la marine. En 1791, une réorganisation des écoles d'hydrographie l'appela à Bordeaux pour y continuer ses services. C'est à lui que le ministre de l'intérieur confia, en l'an XI, le soin de dresser les nombreuses *Tables* de conversion des anciens poids et mesures de ce département en mesures et poids nouveaux. Après avoir remplacé provisoirement Monge, dans ses tournées d'examen pour l'admission des navigateurs aux grades de capitaine de long cours et de maître au cabotage, Lescan fut définitivement nommé, le 7 janvier 1824, à cet emploi. Lescan mourut le 6 janvier 1829. Il a laissé plusieurs ouvrages élémentaires très-estimés : *Mémoire contenant deux méthodes pour déterminer la latitude à la mer*, Brest, 1788 ; *Trigonométries rectiligne et sphérique, suivies du calcul des différences, tant finies que très-petites, appliquées à chacune des trigonométries*, Paris, 1819, in-8°, avec planches ; *Traité élémentaire de navigation historique et pratique*, 1820, in-8° ; *Cours de pilotage destiné à l'instruction des pilotins, ou aspirants officiers du commerce, et à celles des capitaines pour le cabotage*, Bordeaux et Paris, 1827, in-8°.

**LESCARBOT** (Marc), littérateur, était né à Vervins dans le 16e siècle, d'une famille noble. Il se fit recevoir avocat au parlement de Paris ; mais entraîné par son caractère aventureux, il ne tarda pas à quitter le barreau, et s'embarqua sur une flottille destinée pour la Nouvelle-France. Il contribua à former les premiers établissements dans le Canada, et rapporta, sur les productions de ce pays, des renseignements très-utiles. Il accompagna encore Pierre de Castille, nommé ambassadeur en Suisse. On ignore les autres particularités de la vie de Lescarbot. On présume qu'il mourut en 1630. On a de lui : *Histoire de la Nouvelle-France*, Paris, 1609, in-8° ; 1618, in-8° (avec un recueil de poésies composé en Amérique, et intitulé : *les Muses de la Nouvelle-France*) ; *le Tableau de la Suisse, auquel sont décrites les singularités des Alpes*, Paris, 1618, in-4° ; *la Chasse aux Anglais dans l'île de Ré*, Paris, 1629, in-8°.

**LESCÈNE DESMAISONS** (Jacques), né à Granville en 1750, passa plusieurs années en Angleterre, chargé de l'éducation d'un jeune lord, visita l'Italie, et suivit plusieurs légations françaises dans le nord : fixé à Paris à l'époque de la révolution, il fut chargé de plusieurs fonctions importantes. Nommé en 1791 l'un des commissaires médiateurs envoyés dans le comtat Venaissin pour pacifier ce malheureux pays désolé par la guerre civile,

il montra dans cette mission difficile beaucoup de sagesse et de fermeté, et il ne tint pas à lui de faire condamner par les tribunaux les assassins de *la Glacière*. Obligé de se cacher pendant la Terreur, il resta longtemps sans emploi ; mais en 1804, nommé par Fleurien chef du secrétariat de la liste civile, il occupa cette place jusqu'à sa mort en 1808. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, entre autres : *Histoire de la dernière révolution de Suède*, Paris, 1781 ; Amsterdam, 1782, in-12 ; *le Contrat conjugal, ou Loi du mariage*, etc., Neufchâtel, 1783, in-8°; *Histoire politique de la révolution de France*, Londres (Paris), 1789, 2 vol. in-8°. On lui doit encore *les Amis*, opéra-comique en 2 actes, 1790, et quelques opuscules de circonstance.

**LESCHASSIER** (Jacques), jurisconsulte, né à Paris en 1550, avocat au parlement, suivit le président de Pibrac dans sa mission en Pologne, et fut à son retour nommé substitut du procureur général. Il quitta Paris pendant les troubles de la Ligue, et n'y revint qu'avec Henri IV. La réputation dont il jouissait s'était étendue dans les pays étrangers : la république de Venise lui fit l'honneur de le consulter au sujet de ses différends avec le saint-siége. Il mourut le 28 avril 1625, laissant une *Correspondance* précieuse, dont on désirerait la publication, et plusieurs écrits, dont les plus remarquables sont : *De l'ancienne et canonique liberté de l'Église gallicane*, Paris, 1606; *De la Maladie de la France* (la vénalité et l'hérédité des charges), Paris, 1617. Ses *OEuvres* ont été publiées par Christophe, son neveu, conseiller à la cour des comptes, Paris, 1649 et 1652, in-4°, avec une *Vie* de l'auteur.

**LESCHENAULT** *de la Tour* (Louis-Théodore), naturaliste, naquit à Châlons-sur-Saône, le 13 novembre 1773, d'un père qui était procureur du roi. Parti en 1800, sur la corvette *le Géographe*, avec le capitaine Baudin, il ne revint pas avec ses compagnons de voyage, en 1814 ; mais il fut laissé malade à Timor, et il ne revit la France que très-longtemps après, rapportant une riche collection et des observations intéressantes. Son mémoire *sur la végétation de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van Diemen*, est un des résultats de ce premier voyage, qu'il termina par une excursion aux États-Unis. En 1814, il partit pour l'Angleterre, afin de solliciter la permission de visiter l'Indoustan britannique et Ceylan. Sir Joseph Banks lui obtint toutes les recommandations dont il avait besoin, et il s'embarqua pour Calcutta. Il passa à peu près 6 ans dans les Indes. Arrivé à Ceylan à la fin de juillet 1820, il fut retenu à Colombo par la dyssenterie. Il quitta l'île en février 1821. Pendant ces 6 mois, il s'occupa de travaux qui ont enrichi les colonies françaises d'un très-grand nombre de plantes utiles. L'île Bourbon lui doit la possession du cannellier le plus estimé ; et le Jardin-du-Roi, une multitude d'objets nouveaux : il procura aussi au Sénégal un très-bel arbre de l'Inde, qui a l'avantage de croître dans les sables. Ce second voyage dura 4 ans. Le troisième, entrepris en 1822, l'avait porté au Brésil, à Cayenne et dans la Guiane hollandaise. Après avoir ainsi parcouru sur le globe plus de 30,000 lieues, Leschenault sentit le besoin de mettre un terme à sa vie errante. Il jouissait d'un repos mérité, au milieu de ses amis, lorsqu'il fut atteint d'un coup de sang, et mourut le 14 mars 1826. On a de lui : *Notice sur l'épizootie* (la pourriture) *qui a régné en 1812, sur les troupeaux à laine des départements méridionaux de l'empire*, Paris, 1813 ; *Notice sur le cannellier de l'île de Ceylan, sur sa culture et ses produits*, Saint-Denis (île Bourbon), 1821, in-4°.

**LESCHEVIN DE PRÈCOUR** (Philippe-Xavier), né à Versailles, le 16 novembre 1771, d'un premier commis du contrôle de la maison du roi, et mort à Dijon le 6 juin 1814, était commissaire en chef des poudres et salpêtres, et membre de plusieurs académies. En 1794, il fut attaché aux poudres et salpêtres, dont il devint contrôleur à Colmar, puis commissaire à Vincennes, à Luxembourg, à Trèves, et enfin à Dijon. Il a publié : *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, Paris, 1798, in-8° ; une traduction avec notes de *l'Exposition des acides, alcalis, terres, métaux*, etc., de Trommsdorff, Paris, 1802, in-fol. ; *Voyage à Genève, en Savoie*, etc., 1812, in-8°; *Table analytique des matières contenues dans les 28 premiers volumes du Journal des Mines*. Il a donné beaucoup de *Notices, Rapports, Dissertations*, et enfin a été l'un des principaux rédacteurs des *Annales de la république française*, publiés par Laveaux, 1799, 6 vol. in-8° ; c'est à lui qu'est due la meilleure édition du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* (par St.-Hyacinthe), Paris, 1806, 2 vol. in-8° ; une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, publiée par Amanton dans le *Journal de la Côte-d'Or*, a été reproduite, par Charton de la Rochette, dans le *Magasin encyclopédique*, 1814, tome IV, page 349.

**LESCLACHE** (Louis de), né près de Clermont (Auvergne) en 1620, enseigna la grammaire et la philosophie avec succès à Paris ; mais les progrès de la philosophie de Descartes ayant fait déserter son école, il prit le parti de s'établir en province, et mourut de chagrin à Lyon le 17 août 1671. Il est connu par son *Cours de philosophie* expliquée en tables, 1650-1652, dont il a publié l'*Abrégé* (1665), in-4°, texte gravé par Richer ; enfin par ses *Véritables règles de l'ortografe francèze* (ouvrage dont il n'est pas besoin de signaler le ridicule), Paris, 1668, in-12.

**LESCO.** *Voyez* LESZSKO.

**LESCONVEL** (Pierre de), né vers le milieu du 17e siècle, au château de Lesconvel, diocèse de St. Pol-de Léon, nous apprend lui-même que, rebuté de n'avoir pu parvenir à aucun emploi de considération, il prit la plume pour remplir quelques-unes des heures de la grande oisiveté où il languissait à Paris. La rapidité avec laquelle se succédaient ses ouvrages, ne put lui faire obtenir une réputation éphémère ; et il mourut obscur à Paris en 1722. Il a composé des histoires, des romans et des poésies très-médiocres, entre autres : *Abrégé de l'Histoire de Bretagne*, de B. d'Argentré, Paris, 1685, in-12 ; *la Comtesse de Châteaubriand*, Paris, 1695, in-12 (réimprimé sous le titre d'*Intrigues amoureuses de François Ier*, ou *Histoire tragique de la comtesse de Châteaubriand*) ; *le Sire d'Aubigny*, Paris, 1698, in-12 ; *Nouvelle histoire de France depuis Pharamond*, etc., Paris, 1698, 2 vol. in-12 ; *Idée d'un règne heureux*, 1703, in-12, ouvrage qui semble dirigé contre le gouvernement de Louis XIV.

**LESCOT** (Pierre), architecte célèbre, né à Paris en 1510, mort en 1571, abbé commendataire de Clagny, est regardé comme le restaurateur de l'architecture en

France. Il donna en 1541 les dessins du Louvre; la *Façade de l'Horloge,* seule partie de son ouvrage qui subsiste encore, est un chef-d'œuvre; la *Fontaine des Innocents* lui fait également beaucoup d'honneur.

**LESCOT** (Simon), chirurgien, né à Paris au commencement du 17e siècle, devint un des plus habiles dissecteurs de son temps. Il introduisit en France l'art des injections avec la cire et les liqueurs colorées, d'après la méthode de Swammerdam, et s'en servit pour démontrer tous les vaisseaux du corps humain. La ville de Gênes le nomma chirurgien en chef de son grand hôpital, et lui assigna des appointements considérables pour le décider à quitter sa patrie. Il mourut dans cette ville, le 7 septembre 1690. On n'a de ce chirurgien qu'une Dissertation sur la myologie, insérée dans le *Regnum animale,* d'Emmanuel Konig, in-4°, Bâle, 1682 et 1698.

**LESCUN** (Thomas de FOIX, seigneur de), connu aussi sous le nom de maréchal de Foix, était frère puîné de Lautrec, et fut d'abord destiné au barreau. Il fit ses premières armes en Italie sous les yeux de François Ier. Maréchal de France en 1521, il fut nommé gouverneur du Milanais; mais il déploya tant de sévérité dans ses fonctions, qu'il s'aliéna le cœur des Italiens, et son imprudente expédition contre Reggio, ville des États du pape, le fit excommunier ainsi que tous ses soldats. La guerre se ralluma aussitôt, et après avoir perdu le Milanais, il fut obligé de repasser en France pour demander des secours. Il rentra en Italie en 1522, prit Novarre et Vigevano, fit des prodiges de valeur à l'attaque de *la Bicoque,* mais fut encore obligé d'évacuer le Milanais. Il y revint en 1525 avec François Ier, se trouva le 24 février à la bataille de Pavie où il combattit avec un courage désespéré, et mourut couvert de blessures, à Milan, le 3 mars suivant.

**LESCUN** (Jean-Paul de), gentilhomme de Gascogne, né dans le 16e siècle, s'appliqua à l'étude de la jurisprudence, et fut fait conseiller à la cour souveraine du Béarn. Il parvint ensuite à la dignité de conseiller d'État du royaume de Navarre. C'était un zélé protestant; et il s'opposa de tout son pouvoir à la réunion du Béarn à la France, et surtout au rétablissement des évêchés de Lescar et d'Oleron, dont les dotations étaient assignées sur les biens ecclésiastiques confisqués, lors de l'introduction de la réforme. Il publia à ce sujet plusieurs écrits qui furent déférés, comme séditieux, au parlement de Bordeaux. L'auteur fut arrêté, et condamné à avoir la tête et les quatre membres coupés : ce jugement fut exécuté à Bordeaux, le 18 mai 1622. On a de lui : *Généalogie des seigneurs souverains du Béarn,* Paris, 1616, in-4°; *Requête contre le livre intitulé* le Moine, 1616, in-8°; *Avis d'un gentilhomme,* etc., 1617, in-8°, etc.; *Mémoire sur les oppositions,* etc., 1617, in-8°; *Demande des églises de Navarre,* 1618, in-8°; *Apologie des églises réformées,* Orthez, 1618, in-8°. Ces quatre derniers ouvrages furent la cause de sa condamnation.

**LESCURE** (Louis-Marie, marquis de), général vendéen, né le 13 octobre 1766, fut élevé à l'école militaire, et commanda quelque temps une compagnie de cavalerie du régiment de royal-Piémont. Il émigra en 1791, mais revint presque aussitôt, et, sur les instances de Louis XVI, resta dans Paris. Après le 10 août il se rendit en Poitou pour organiser l'insurrection vendéenne, et engagea Laroche-Jacquelin, son cousin, à prendre les armes. Incarcéré peu après avec toute sa famille, il fut bientôt délivré par l'armée royaliste et devint un de ses chefs. Il se distingua par une intrépidité héroïque à l'attaque du pont de Thouars, à Fontenay, à Saumur et au combat de Torfou. Blessé mortellement au combat de la Tremblaye, il fut porté à la suite de l'armée vendéenne en déroute, et mourut entre Ernée et Fougères le 3 novembre 1793, laissant une mémoire vénérée de tous les partis.

**LESCUYER** (Nicolas-Jean-Baptiste), né en Picardie, vers 1750, fut obligé de s'expatrier, par suite de mauvaises affaires. Il alla s'établir dans le comtat Venaissin, et se fit notaire dans l'un des quartiers les plus populeux mais le moins riche d'Avignon. Lorsque la révolution commença. Il s'en montra l'un des plus chauds partisans, et fut nommé officier de la garde nationale. Il fut ensuite secrétaire de la municipalité, substituée à l'autorité papale, fit partie de la députation que les révolutionnaires envoyèrent à Paris pour y demander la réunion du Comtat à la France, et assista, en cette qualité, à la fédération du 14 juillet 1790. Revenu à Avignon, et regardant la réunion comme assurée, Lescuyer voulut que cette ville se mît au niveau de la France sous tous les rapports, et s'étant joint à quelques amis, ils se mirent à spolier les églises et les couvents. Le bruit s'étant répandu qu'on avait vu, dans l'église des Cordeliers, une statue de la Vierge rougir et répandre des larmes, une foule nombreuse se porta dans cette église, et prit la résolution de punir les auteurs de ce sacrilége, particulièrement Lescuyer. On alla aussitôt le saisir à la mairie, où il se trouvait; on l'amena dans l'église, où ce fut en vain qu'il monta en chaire pour se disculper. Forcé de descendre sans avoir pu se faire entendre, il fut impitoyablement massacré dans le sanctuaire par ces furieux. Cet assassinat fut horriblement vengé la nuit suivante, par le meurtre de 61 victimes, choisies parmi les citoyens les plus vertueux, dont la plupart étaient incarcérés depuis longtemps. Ce massacre fut exécuté à la porte de la prison, et les cadavres précipités au fond d'une glacière, ce qui lui a fait donner le nom de *massacre de la Glacière.*

**LESDIGUIÈRES** (François de BONNE, duc de), né à Saint-Bonnet-de-Champsaur, dans le haut Dauphiné, était destiné à la magistrature par un oncle qui faisait les frais de son éducation, et avait commencé l'étude du droit; mais la mort de ce parent l'obligea de chercher des ressources dans son épée. D'abord simple archer dans une compagnie en 1562, il devint en peu de temps un des chefs du parti réformé. Dès 1575 il était parvenu à une grande réputation militaire; et il fut choisi pour remplacer, à la tête de l'armée des protestants, Montbrun, qui avait payé de sa tête le tort d'être vaincu et fait prisonnier dans une guerre civile. Il commença par une opération bien difficile à cette époque de désordre; ce fut d'établir une sévère discipline dans son armée. L'édit de Poitiers (1579) avait fait poser les armes; mais cette paix factice était plus funeste aux protestants qu'un véritable état de guerre. La reine mère était venue à Nérac pour négocier avec le roi de Navarre. On sait comment les dames de cette cour, élevées pour la plupart à l'école de

Catherine, employèrent le pouvoir de leurs charmes et jusqu'aux ressources d'une galanterie plus que voluptueuse, pour enlever au roi de Navarre ses plus braves défenseurs. Henri sentit enfin la nécessité de défendre sa cause d'une manière plus digne de lui; et il se mit à la tête de son armée. Cette guerre fut appelée la *guerre des amoureux*, parce que l'amour, si l'on peut se servir ici de cette expression, avait masqué les premières hostilités. Non-seulement Lesdiguières y paya de sa personne avec succès, en prenant des places que la cour avait surprises dans le Dauphiné; mais il fournit encore de l'argent et des équipages pour l'armée, et il s'acquit dans les fréquents combats qui signalèrent cette déplorable époque, une gloire qu'il dut autant à ses talents militaires, qu'à sa prudence et à sa générosité. De grandes richesses et une influence prodigieuse dans l'armée furent le résultat de ses efforts pour la cause du roi de Navarre; mais il excita la jalousie des grands. Lesdiguières fut envoyé en Provence, comme lieutenant du duc de Guise; et il y montra le même attachement au roi, en repoussant le duc d'Épernon qui combattait toujours pour les ennemis de la France. Sa conduite dissipa sans doute toutes les défiances, puisque le gouvernement du Dauphiné lui fut rendu. Sa présence dans cette contrée contribua beaucoup à préserver la France d'une invasion. Non seulement il contint les ennemis, mais il porta même la guerre en Savoie. Il fut nommé maréchal de France en 1608, et sa terre fut érigée en duché-pairie. Le roi lui ayant confié le commandement de l'armée d'Italie, la Savoie fut bientôt conquise. Après la mort de Henri IV, Lesdiguières se maintint en Savoie, où il suppléait à la faiblesse de son armée et au vice des plans de la cour par une tactique habile et une activité sans égale. Il s'était engagé, d'après les ordres de Henri, à soutenir le duc de Savoie contre les Espagnols. Mais le faible gouvernement qui succédait à celui de Henri IV, ayant changé ces projets, Lesdiguières reçut des ordres contraires. Il n'en persista pas moins à remplir ses engagements, passa les monts, et battit les Espagnols sur tous les points. Sa conduite fut approuvée; mais celle qu'il tint dans les querelles de religion qui agitaient encore la France, ne pouvait, quoique dirigée par une grande prudence, avoir l'approbation des deux partis. On sait que les princes mécontents et quelques seigneurs ambitieux profitèrent des alarmes du parti protestant, pour le faire entrer dans leurs projets. Sully prétend que Lesdiguières prit part à ces menées, et qu'il fut même au nombre des chefs protestants qu'on accusa de vouloir établir une république. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce général refusa de servir la cause du parti protestant armé contre la cour, soit qu'il ne vît pas un intérêt assez puissant à le soutenir, soit qu'en effet il le trouvât blâmable. Il devint même tout à fait suspect aux calvinistes, et finit par abjurer leur religion en 1622. Il reçut les lettres de connétable après la cérémonie de son abjuration. Mais on n'est pas, pour cela, fondé à penser, comme Sully, que la seule religion capable de le fixer, était celle qui pouvait lui procurer des richesses et de l'autorité. Il mourut le 28 septembre 1626. La *Vie de Lesdiguières* a été écrite par Louis Videl, son secrétaire, in-fol., 1638.

**LESÉNECAL** (George-Hippolyte), général français, né en Normandie, vers 1767, était employé dans les finances au commencement de la révolution. Il entra au service comme sous-lieutenant, par suite de la suppression de son emploi en 1793, et parvint successivement, en passant par tous les grades, à celui de général de brigade, auquel il fut promu le 1er juillet 1809. Ayant suivi Bonaparte en Égypte, il y remplit les fonctions d'adjudant-commandant, chef d'état-major de la cavalerie, sous Kléber et Menou. De retour en Europe, il fut employé en Italie, et devint chef d'état-major du corps d'observation envoyé dans la Pouille, sous le commandement de Gouvion Saint-Cyr, et ensuite de Regnier, dans les Calabres. Après avoir servi dans cette contrée jusqu'en 1812, il passa en Allemagne avec la division du général Grenier, et ne rentra en France qu'en 1814, avec la garnison de Magdebourg, dont il faisait partie. Dans la campagne de 1815, il fut attaché au corps du maréchal Grouchy, comme chef d'état-major général; et lorsque ce corps d'armée s'approcha de Paris, après le désastre de Waterloo, le maréchal, ayant reçu du gouvernement provisoire l'ordre de demander au maréchal Blucher une suspension d'armes, chargea de cette mission son chef d'état-major, Lesénecal. Après la chute de Napoléon, cette circonstance ayant donné lieu à des accusations de trahison contre Lesénecal et le maréchal lui-même, celui-ci a fait imprimer, en 1840, sous le titre de *Fragments historiques réunis pour établir le fait de calomnie répandue dans un libelle du général Berthezène*, des correspondances et des ordres qui établissent sans réplique, que ni lui, ni le général Lesénecal n'avaient eu de correspondances coupables avec l'ennemi. Le général Berthezène démentit ensuite lui-même son accusation. Lesénecal qui comptait 22 ans de services non interrompus, et plusieurs blessures, se retira en Normandie au sein de sa famille, et y mourut en 1836.

**LESESNE DE MENILLES D'ÉTEMARE.** *Voyez* ÉTEMARE.

**LESEUR** (Thomas), habile géomètre, né à Rhétel en 1703, entra dans l'ordre des minimes en 1721, professa les mathématiques au collége de la Sapience à Rome, et donnait alternativement avec le P. Jacquier des leçons de théologie au collége de la Propagande. Il composa en société avec ce savant : *le Commentaire sur les principes de Newton*, et les *Éléments du calcul intégral*. Il mourut à Rome en 1770.

**LESEUR**, maréchal de camp, neveu du précédent, né à Château-Thierry vers 1772, entré dans un bataillon de volontaires, devint aide de camp du général Drouet, comte d'Erlon, se distingua dans plusieurs occasions, fut nommé adjudant-commandant, puis général de brigade, et mourut en 1817.

**LESFARGUES** (Bernard), imprimeur et traducteur, né à Toulouse dans les dernières années du 16e siècle, a publié : *Histoire d'Alexandre le Grand*, tirée de Quinte-Curce, 1639, in-8°; *les Verrines*, de Cicéron, traduite, 1640, in-4°; *les Controverses de Sénèque*, 1636, in-fol., 1689, in-4°; *David*, poëme, 1660 et 1685, in-12.

**LESKO.** *Voyez* **LESZSCO.**

**LESLEY** (Jean), évêque écossais, né en 1527, chanoine d'Aberdeen et de Murray (1547), docteur en droit de l'université de Paris, fut un adversaire zélé de la ré-

forme et défendit habilement la doctrine catholique dans la conférence d'Édimbourg (1560). Il fut en 1561 chargé de ramener en Écosse Marie-Stuart qui le nomma évêque de Ross et lui conféra plusieurs dignités. Attaché sincèrement à cette princesse, il ne négligea aucun moyen pour la soustraire au sort qui la menaçait; membre de la commission d'York, il la défendit avec éloquence; ambassadeur, il fit entendre d'énergiques réclamations, puis essaya de la marier au duc de Norfolk, qui lui aurait fourni les moyens de s'échapper; mais le duc fut décapité, et Lesley, enfermé successivement dans l'île d'Ély et à la Tour de Londres, n'obtint sa liberté qu'à la condition de quitter l'Angleterre. Il alla en Espagne, en France, en Allemagne, en Italie, implorant partout, mais inutilement, des secours pour Marie. Il fut même deux fois (en 1579 et en 1590) incarcéré en France. Retiré à Bruxelles, il y apprit la fin tragique de Marie, et mourut dans un monastère près de cette ville en 1596. Ses principaux ouvrages sont : *Afflicti animi consolationes*, etc., Paris, 1574, in-8° ; *De origine, morib. et reb. gestis Scotorum*, Rome, 1578, in-4° ; *De titulo et jure Mariæ Scotorum reginæ*, etc., Reims, 1580, in-4°.

**LESLEY** (Alexandre), jésuite, né dans le comté d'Aberdeen en 1694, élevé à Douai et à Rome, professa les belles-lettres à Sora et à Ancône, puis la théologie à Lorette en 1728, fit ensuite une mission en Écosse, revint en Italie en 1734, repassa par la mer en 1738, et, de retour à Rome, fut préfet des études au collége des Écossais (1744-46), professeur de théologie morale à celui des Anglais, collaborateur d'Emmanuel de Azevedo pour la publication du *Trésor liturgique*, et mourut en 1758. On a de Lesley : *Missale mixtum secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Rome, 1755, 2 parties in-4°.

**LESLIE** (Jean), conseiller privé de Charles Ier en Écosse, puis en Irlande (1633), fut évêque des Arcades, ensuite de Raphoé, enfin de Clogher. Partisan des Stuarts, il soutint contre les indépendants, commandés par Cromwell (1641), un siége dans son palais épiscopal de Raphoé, qui de tous les forts d'Irlande se rendit le dernier. Il mourut en 1671, plus que centenaire.

**LESLIE** (Charles), second fils du précédent, né en Irlande, chancelier de l'église cathédrale de Connor en 1687, se montra fort opposé aux catholiques. Cependant lorsque Jacques II fut expulsé du trône, il refusa de prêter serment à Guillaume, et peu après il se vit obligé de quitter l'Angleterre, où son attachement à la maison des Stuarts l'avait rendu suspect. Il ne rentra dans la Grande-Bretagne qu'en 1721, et se retira en Irlande, où il mourut le 13 avril 1722, estimé pour sa fidélité à une cause malheureuse et pour ses talents. On a de lui : *les Récits* (*Rehearsals*), journal hebdomadaire, 1704-10 ; *la Bonne vieille cause*, 1710 ; *le Serpent sous l'herbe*, 1697, in-8° (contre les quakers); *Essai sur le droit divin des dîmes*, 1700, in-8° ; *Méthode courte et aisée pour combattre les déistes*, 1694, in-8°, publiée parmi les ouvrages de Saint-Réal ; *Méthode courte et aisée pour combattre les juifs*, 1689, traduite en français par le P. Houbigant, Paris, 1770, in-8°, etc., etc.

**LESLIE** (sir John), correspondant de l'Académie des sciences, né en avril 1766, à Coates dans le comté de Fife, et destiné par ses parents à diriger une petite ferme, n'avait pas encore atteint sa 12e année lorsque les professeurs Robinson, Playfair et Stewart, frappés des dispositions de cet enfant, lui assurèrent des protections qui le mirent à même de faire avec éclat ses études à l'université d'Édimbourg. Le premier ouvrage qu'il publia, en 1793, fut la *Traduction de l'Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon. Après un voyage en Amérique, il commença, dit-on, à se livrer à des recherches scientifiques ; et, avant 1800, il avait déjà fait connaître son ingénieux *Thermomètre différentiel*, qui lui servit à une foule d'expériences curieuses qu'il a exposées, en 1804, dans son *Essai sur la nature et la propagation du calorique*. Cet *Essai* lui mérita la chaire de mathématiques à l'université d'Édimbourg. A dater de cette époque, Leslie laissa passer peu d'années sans enrichir la science de découvertes ou de *Mémoires* importants. Tels furent, en 1810, son procédé curieux pour faire artificiellement de la glace, et ses ouvrages intitulés : *Éléments de géométrie ; Expériences sur les instruments dépendant des rapports de l'air du calorique et de l'humidité; Éléments de philosophie naturelle*, etc. En 1819, il succéda à Playfair dans la chaire de sciences naturelles. Leslie était un homme d'un savoir fort étendu, d'un génie original et profond, ainsi que d'une gaieté et d'une simplicité de mœurs très-remarquables. Il mourut à Coates le 3 novembre 1832.

**LESNAUDIÈRE**, ou plutôt **L'ESNAUDERIE** (Pierre le MONNIER de), en latin *Lesnauderius*, naquit dans la paroisse de Saint-Germain-d'Anvillers, au pays d'Auge. Ayant achevé ses études à l'université de Caen, il y prit ses grades, et se fit inscrire sur le tableau des avocats. Depuis, il obtint une chaire de droit ; et, comme il avait une très-belle écriture, il exerçait en même temps les places de notaire juré et de greffier de la cour des priviléges apostoliques. Il se montra l'un des plus zélés défenseurs des droits de son université, dont il fut élu deux fois recteur. L'Esnauderie étant devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'une cure ; mais il ne jugea pas à propos d'en prendre possession. Il mourut à Caen, vers 1525. On a de lui : *De doctoribus et eorum privilegiis*, Paris, 1516, in-8° ; réimprimé dans les *Tractatus juris*, tome XVIII ; *la Louange du mariage et Recueil des histoires des bonnes, vertueuses et illustres femmes*, Paris, 1525, in-8°.

**LESPAGNANDEL** (Mathieu). *Voyez* **ESPAGNANDEL**.

**LESPARRE** (André de FOIX, seigneur de), frère de Lautrec et du maréchal de Foix, ainsi que de la célèbre duchesse de Châteaubriand, maîtresse de François Ier, fut chargé en 1521 de repousser les Espagnols de la Navarre. Il passa l'Èbre, attaqua Logrono, et, forcé de rétrograder, fut blessé si grièvement sous les murs de Pampelune, qu'il perdit pour toujours l'usage des yeux. Il mourut en 1547.

**LESPINASSE** (Augustin de), né en 1737 à Preuilly dans le Berry, embrassa de bonne heure la carrière des armes, et fit les deux dernières campagnes de la guerre de sept ans en qualité de cornette des carabiniers, puis d'aide de camp du marquis de Poyanne. Après la paix de 1763, il passa dans l'artillerie et continua de servir avec distinction dans la même arme sous la république et l'empire, jusqu'à ce que, mis à la retraite, il fut appelé à

siéger au sénat. A la restauration il fit partie de la chambre des pairs, et mourut à Paris le 28 décembre 1816. On a du comte de Lespinasse : *Essai sur l'organisation de l'artillerie,* 1800, in-8°.

**LESPINASSE** (Mlle DE). *Voyez* **ESPINASSE.**

**LESPINE** (RENÉ-TIMOTHÉE), né au Croisic, dans le 16e siècle, a laissé un petit poëme intitulé : *la Parure des dames,* Liége, 1610, in-12. Il mourut au Croisic, au mois de septembre 1610.

**LESPINE** (RENÉ DE), fils du précédent, naquit au Croisic, en 1610, l'année même de la mort de son père, et fut poëte comme lui. On ne connaît de Lespine fils qu'un petit recueil d'environ 100 pages in-12, contenant quelques-unes de ses poésies.

**LESPINE DE GRAINVILLE.** *Voyez* **GRAINVILLE.**

**LESSART** (ANTOINE DE VALDEC DE), né dans la Guienne en 1742, hérita du président de Gasc, dont on dit qu'il était le fils, devint ami et confident de Necker, contrôleur général des finances, qu'il seconda de tout son pouvoir dans ses plans de conciliation des ordres, remplaça Lambert au contrôle général des finances (1790), fut fait ensuite ministre de l'intérieur (1791), puis des affaires étrangères. Le parti républicain voulait la guerre ; de Lessart s'y opposait, et donnait par des pièces diplomatiques la preuve que l'empereur Léopold n'aspirait qu'à la paix. Sur un rapport de Brissot, l'assemblée législative le décréta d'accusation. Transféré à Orléans et de là à Versailles, il y fut assassiné le 9 septembre 1792, avec les autres prisonniers de la haute cour.

**LESSEPS** (JEAN-BAPTISTE-BARTHÉLEMI, baron DE), naquit à Cette le 27 janvier 1766. Son père était consul général à Pétersbourg; cette circonstance lui facilita l'entrée dans la carrière diplomatique; il devint de bonne heure vice-consul, ou substitut de son père, et exerça cet emploi pendant 5 ans. En 1785, le roi le désigna pour accompagner, comme interprète, Lapérouse dans sa fameuse expédition ; il suivit ce hardi et malheureux navigateur jusqu'à l'extrémité méridionale de la presqu'île du Kamchatka, où le 29 septembre 1787, il quitta l'Astrolabe pour porter en France des nouvelles de l'expédition, jusqu'alors si heureuse, et qui semblait annoncer un plein succès. Il dut, à cet effet, traverser dans la saison la plus rigoureuse les contrées presque désertes de la Sibérie et du Kamchatka ; le colonel russe Kasoff-Ougrein, commandant à Ockholsk, à qui Lapérouse avait recommandé Lesseps, lui facilita les moyens de continuer sa route; il arriva le 22 septembre 1788 à Pétersbourg, où il remit ses dépêches à M. de Ségur, ambassadeur de France à la cour de Russie. Il se rendit ensuite à Versailles. Présenté à Louis XVI le 18 octobre de la même année, ce monarque lui fit diverses questions sur les circonstances de son voyage, et voulut le voir en costume de Kamchatdale. Cette particularité rendit pendant 2 mois Lesseps l'objet de la curiosité publique; d'importuns visiteurs le recherchèrent comme s'il eût été vraiment indigène de la contrée sauvage dont il portait l'habit. Nommé ensuite au consulat de Cronstadt, il passa à celui de Pétersbourg, dont il remplissait encore les fonctions en 1812. Vers la fin de cette année, Napoléon étant entré en Russie, et les relations diplomatiques entre cet empire et la France se trouvant par conséquent interrompues, Lesseps fut appelé à Moscou, alors occupé par les Français, pour y exercer la charge d'intendant; il y travailla à l'organisation d'une municipalité et de plusieurs commissions administratives; mais les événements désastreux qui forcèrent l'armée française à battre en retraite obligèrent aussi Lesseps à rentrer en France. Il n'arriva cependant à Paris qu'après la reddition de cette ville et lorsque déjà Louis XVIII était sur le trône. Le duc de Richelieu, ministre des affaires étrangères, aurait désiré envoyer de nouveau Lesseps à Saint-Pétersbourg; mais ce fut vainement qu'il chercha à vaincre la répugnance d'Alexandre. L'empereur de Russie ne pouvait pardonner à Lesseps d'avoir accepté l'intendance de Moscou. Pour le dédommager, le ministre des affaires étrangères fit nommer Lesseps consul général de France à Lisbonne; mais, bien que la date du brevet qu'on lui adressa fût du 12 septembre 1814, et que le gouvernement portugais eût été informé officiellement de sa nomination, le 14 novembre suivant, ce ne fut qu'après les cent jours, c'est-à-dire au mois de juillet 1815, qu'il reçut l'ordre de se rendre à son poste. Il n'arriva même à Lisbonne qu'au mois de septembre suivant. Le Portugal était à cette époque gouverné par une régence que la reine Marie Ire, ou plutôt le prince-régent son fils qui dirigeait les affaires en son nom, avait nommée avant son départ pour le Brésil, où elle s'était réfugiée avec toute sa famille. La position du consul général de France, qui joignit à ce titre, en 1816, celui de chargé d'affaires, était fort délicate. La régence ne put lui délivrer qu'un *exequatur* provisoire, qui ne fut même expédié que le 24 octobre, parce que les pouvoirs dont elle avait été investie étaient fort restreints. Ils le devinrent encore davantage lorsque le nouveau roi eut envoyé du Brésil à Lisbonne le maréchal Béresford, auquel il avait conféré le commandement suprême des forces militaires. Ce général anglais, arrivé en Portugal au mois de septembre 1816, exerça bientôt une influence telle, qu'elle surpassa celle de la régence elle-même, et que Lesseps put difficilement faire admettre quelques dispositions favorables au commerce français. Au mois d'août 1820, des désordres s'étant manifestés à Porto, et une révolution paraissant imminente, Béresford crut devoir se rendre à Rio-Janeiro pour informer Jean VI du véritable état des choses en Portugal. Lesseps assista en observateur attentif au mouvement révolutionnaire qui renversa la régence et institua un gouvernement constitutionnel auprès duquel il conserva ses doubles fonctions. Il les conserva également auprès de Jean VI, quand ce prince eut quitté le Brésil et se fut rendu à Lisbonne (5 juillet 1821) pour y accepter la nouvelle constitution. Lesseps était encore dans cette capitale, au mois de mai 1823, lorsque, à l'instigation de don Miguel, second fils du roi, une contre-révolution abolit la nouvelle constitution et rétablit la royauté absolue. Il resta quelque temps à Lisbonne après cet événement ; mais sa santé étant dérangée, il obtint, au mois de décembre, un congé pour se rendre à Paris, et retourna à son poste au mois de juin 1825, et ses souffrances l'ayant forcé de demander un nouveau congé, au mois de mai 1827, ce fut M. Blanchet, son gendre, alors vice-consul de France à Lisbonne, qui géra le consulat en son absence. Lesseps était décidé à demander sa retraite, lorsque la

maison de banque à laquelle il avait confié la majeure partie de sa fortune fit faillite. Cet événement le força de changer de résolution. Quoique l'emploi de consul général de France à Lisbonne eût été supprimé par une ordonnance du 8 mai 1831 et que les fonctions en eussent été réunies à celles de la légation, le gouvernement français vit avec plaisir la détermination prise par Lesseps. A cette époque, en effet don Miguel s'était emparé du pouvoir, mais n'avait pas été reconnu par la France, en sorte que le consul qui avait, comme Lesseps, l'*exequatur* de l'ancien souverain pouvait seul représenter son pays, sans avoir aucune démarche, aucune concession à faire. Laissant sa famille à Paris, il partit pour Lisbonne, et à peine arrivé (8 novembre 1831), il eut une multitude de réclamations à présenter. On accueillit une partie de ses griefs. Au mois de novembre 1833, don Pedro, frère aîné de don Miguel, s'étant emparé de Lisbonne, et la France lui ayant envoyé un ministre plénipotentiaire, Lesseps fut informé (17 novembre) que sa mission temporaire avait cessé, et reçut l'ordre de faire la remise du service et des archives au baron Mortier. Il s'empressa d'obéir, et se disposait à rentrer dans sa patrie. Le 5 avril 1834, il écrivait à sa femme qu'il allait s'embarquer pour la rejoindre, mais sa lettre était à peine terminée qu'il se sentit plus souffrant : le lendemain il avait cessé de vivre. La relation du voyage de Lesseps a été publiée sous ce titre : *Journal historique du voyage de Lesseps, depuis l'instant où il a quitté les frégates françaises de la Pérouse, au port Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtchatka, jusqu'à son arrivée en France,* Paris, imprimerie royale, 1790, 2 vol. in-8°, figures. Il a enrichi de notes l'édition du *Voyage de la Pérouse,* publiée, en 1831, 1 vol. in-8°.

**LESSEPS** (Mathieu-Maximilien-Prosper, comte de), frère du précédent, né le 4 mars 1774 à Hambourg, fut attaché comme secrétaire, en 1792, à l'ambassade de Maroc, et bientôt eut seul la direction des affaires de France dans ces contrées. En 1799, il fut nommé consul à Cadix, puis en Égypte, où il se signala par sa prudence et par l'empressement qu'il mit, pendant son séjour au Caire, à faire investir du gouvernement le célèbre pacha qui civilise aujourd'hui l'Égypte. En 1806, il fut nommé consul général à Livourne, et 2 ans après commissaire extraordinaire à Corfou, et président du sénat ionien. La restauration lui enleva sa position. Napoléon, revenu de l'île d'Elbe, le fit comte et préfet du Cantal. Le retour du roi le laissa sans emploi ; mais en 1817 une négociation délicate se poursuivant entre la France et l'empereur de Maroc, les connaissances spéciales de Lesseps furent très-utiles à terminer cette affaire, et le consulat de Philadelphie devint la récompense du succès. Élevé plus tard au rang de consul général de Syrie, il se trouvait à Alep en 1822, lorsque cette ville fut bouleversée par un tremblement de terre et ravagée par le choléra. Lesseps rendit de grands services à ses compatriotes menacés par ces deux fléaux. Envoyé en 1827 à Tunis, il y prépara le succès de l'expédition d'Alger, et mourut le 28 décembre 1832.

**LESSER** (Frédéric-Christian), théologien et naturaliste, naquit le 29 mai 1692, à Nordhausen : son père, Philippe Jacob Lesser, était dans cette ville diacre de l'église de St.-Nicolas. Frédéric Lesser montra, dès son plus jeune âge, une inclination prononcée pour l'histoire naturelle ; et n'étant encore qu'écolier, il rassembla une collection assez considérable de pierres, de plantes et d'insectes. Il était à l'université de Halle, où il étudiait la théologie, la médecine et l'histoire naturelle, lorsqu'il apprit, en 1712, qu'un incendie avait consumé à Nordhausen, le 21 août, 670 maisons, parmi lesquelles se trouvait celle de son père. Toute la collection d'histoire naturelle qu'il avait été plusieurs années à former, fut aussi consumée par les flammes ; et cette perte ne lui fut pas moins sensible que celle de sa fortune. Il se rendit à Leipzig, et ensuite à Berlin pour se procurer des moyens d'existence ; mais il fut rappelé dans sa ville natale par son père, qui, devenu infirme, avait besoin de lui pour l'aider dans la prédication. Lui-même fut nommé, en 1716, desservant de l'église de Frauenberg. Il faisait servir ses promenades aux progrès de l'histoire naturelle. Il se forma une belle collection et une bibliothèque curieuse, surtout par les livres rares imprimés peu de temps après la réformation. Bientôt il se fit connaître par son savoir et son érudition ; et déjà, respecté pour ses vertus, il fut nommé pasteur de l'église de Saint-Martin en 1739, puis, en 1741, de celle de Saint-Jacques, et, en 1743, administrateur de l'hospice des orphelins. Il parvint à faire rebâtir à neuf l'église de Saint-Jacques ; et dans un petit écrit, qu'il publia en 1742, il fixa l'attention de ses compatriotes sur la nécessité des réunions chrétiennes, et sur les avantages qu'il y avait à donner de la pompe et de la dignité au culte public. Il mourut le 17 septembre 1754. Il a surtout le mérite d'avoir fait tourner l'histoire naturelle au profit de l'économie domestique et de l'utilité pratique. Il y a une *Notice de sa vie et de ses écrits,* publiée par son fils, Jean-Philippe-Frédéric Lesser, pasteur de l'église St.-Blaise à Nordhausen.

**LESSER** (Augustin CREUZÉ de). *Voyez* CREUZÉ.

**LESSING** (Gotthold-Ephraïm), célèbre littérateur allemand, né en janvier 1729, à Kamenz, petite ville de Lusace, n'eut, dans son enfance, d'autre guide que son père, ministre luthérien, et savant estimable. Mais, à l'âge de 12 ans, il fut admis dans l'école publique de Meissen, où il reçut une éducation presque gratuite. Il s'y livra à l'étude des langues anciennes, des principales langues modernes, et à celle de la philosophie et des mathématiques, avec une telle ardeur, qu'il y consacrait souvent jusqu'aux heures de récréation et de repos. Il alla, en 1746, à Leipzig, pour y achever ses études. Un penchant secret l'entraînait vers le théâtre ; et il acquit dans le commerce des comédiens qui étaient à Leipzig, la connaissance de plusieurs détails matériels de leur art. C'est dans une feuille hebdomadaire, publiée par M. Agricola, que parurent les premiers essais de Lessing. La première pièce de théâtre qui fut imprimée sous son nom, est le *Jeune Savant.* Le succès qu'elle obtint à la représentation, venant à l'appui de son goût naturel et des encouragements de Weisse, il s'abandonna presque exclusivement à cette partie. Un premier séjour à Berlin fut marqué par la publication d'un ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire et aux progrès du théâtre.* C'est pendant son séjour à Wittenberg, où il fut reçu maître ès arts, que commença sa querelle avec Lange, au sujet de la traduction d'Horace donnée par celui-ci. Il se

dégoûta bientôt de Wittenberg, et alla de nouveau habiter Berlin. C'est là que s'établit entre lui, Moses Mendelssohn et le libraire Nicolaï, une liaison qui contribua puissamment à donner à la littérature allemande une meilleure direction, sous le rapport du goût et de la critique. Mais Lessing, privé de la souplesse nécessaire pour solliciter et pour parvenir, n'avait presque d'autres ressources que les produits encore bornés de sa plume. Il espérait en trouver à Leipzig. En effet, à peine y était-il rendu, qu'il en partit pour accompagner dans ses voyages le fils d'un riche négociant. Après avoir visité ensemble la basse Saxe, et une partie de la Hollande, ils se proposaient de parcourir le reste de ce pays, et de passer en Angleterre, lorsque l'invasion de la Saxe, par Frédéric II, et l'occupation de Leipzig par les troupes prussiennes, forcèrent nos voyageurs à revenir dans cette ville. La fortune dédommagea Lessing en lui faisant retrouver Kleist, qu'il avait déjà vu à Berlin. Il devint ami de ce grand poëte. Après le départ de Kleist, Lessing alla pour la troisième fois à Berlin, où il retrouva Mendelssohn, Nicolaï, Ramler et ses autres amis. Moins occupé du théâtre, il publia, sur d'autres objets, quelques écrits importants : des *fables*; la *Vie de Sophocle*; les *Lettres sur la littérature*. La nomination de Lessing à la place de membre honoraire de l'Académie des sciences de Berlin, en 1760, fut la récompense de ses travaux. Les succès de Lessing, satisfaisants pour son amour-propre, n'avaient pu suffire qu'aux besoins du moment, sans assurer ceux de l'avenir. D'ailleurs, le repos était également nécessaire à son corps et à son esprit. Ces raisons le déterminèrent à accepter la place de secrétaire du gouvernement auprès du général Tauenzien, qui résidait à Breslau; et il partit, sans en avoir rien dit à ses amis les plus intimes. Il ne négligea point toutefois ses travaux littéraires; et il fit même, dans la bibliothèque de Breslau, la découverte d'un manuscrit des poésies de Scultetus, poëte du 17e siècle, qu'il fit imprimer. Mais ses amis furent étrangement surpris en apprenant que sa principale occupation était le jeu, dont il ne faisait rien moins qu'un délassement, puisqu'il s'y livrait avec une telle passion, que son visage était quelquefois tout en sueur. Soit inconstance, soit plutôt désir de recouvrer son indépendance, et de se livrer avec plus de suite à ses travaux littéraires, Lessing quitta Breslau en 1765, et retourna à Berlin. Il y avait 5 ans qu'il n'avait rien publié, lorsqu'il fit paraître son *Laocoon*, ou *Des limites respectives de la peinture et de la poésie*. La réputation toujours croissante de Lessing fixait déjà tous les regards. Une société d'amis du théâtre désirait donner à celui de Hambourg une nouvelle direction plus utile et plus conforme aux besoins de la nation. Lessing ayant le plus contribué à faire naître dans le public des idées saines à cet égard, et les entrepreneurs lui offrant des conditions fort avantageuses, il alla s'établir à Hambourg en 1767. Il s'était engagé à communiquer au public ses réflexions sur le jeu des acteurs, et sur les pièces représentées; mais les comédiens s'offensèrent des avis de Lessing, qui fut bientôt obligé de se borner à parler de leur art en termes généraux. Son travail en devint moins piquant pour le public de cette ville; mais l'Allemagne n'en eut pas moins la *Dramaturgie de Hambourg*, imprimée par numéros séparés, en 1767 et 1768 et traduite en français, par Mercier et Junke, en 1785. Soit que les travaux de Lessing ne lui procurassent pas une aisance suffisante, soit plutôt qu'il eût moins d'ordre dans les affaires que de précision dans les idées, il éprouvait une gêne extrême : aussi accueillit-il avec empressement la proposition que lui fit Bode, de l'associer à une entreprise de librairie et d'imprimerie, que celui-ci avait faite à Hambourg. Tous deux, indépendamment des avantages pécuniaires qu'ils s'en promettaient, avaient le noble but de travailler à franchir les savants de la dépendance des libraires, souvent nuisible à l'intérêt de la littérature. Lessing s'était fait illusion sur la facilité du succès. Aussi fut-il forcé, dès 1769, de renoncer à cette association. Sa position allait devenir d'autant plus embarrassante, que la gêne dans laquelle il se trouvait, augmentait considérablement la lenteur et la difficulté naturelles avec lesquelles il travaillait. Il projeta d'aller se fixer en Italie, et d'y écrire en latin sur les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ebert, un de ses amis, avait souvent parlé de lui au prince héréditaire de Brunswick : ce prince fit proposer à Lessing la place de bibliothécaire à Wolfenbuttel. Lessing alla s'établir dans cette ville au printemps de 1770, et il y reçut le titre de conseiller aulique. Ayant obtenu, en 1772, la permission de voyager pour sa santé, il trouva à Vienne le prince Léopold de Brunswick, qui lui proposa de l'accompagner en Italie. Mais il ne put visiter que le nord de cette terre classique des arts, et revint à Wolfenbuttel au bout de 8 mois. Il avait, avant son départ, commencé la publication de ses *Mémoires historiques et littéraires, tirés des trésors de la bibliothèque ducale de Wolfenbuttel*. A son retour, il continua cette entreprise; et, après avoir fait imprimer quelques morceaux sur des sujets variés, il se jeta tout à fait dans la théologie, et publia les premiers *Fragments d'un inconnu*. Les désagréments que lui attira cette publication, la vivacité même avec laquelle il se crut obligé de repousser les injures et les calomnies atroces de ses adversaires, ne firent qu'accroître son hypocondrie et son irritabilité, et affaiblir encore une santé déjà fort altérée. A ces sources de chagrin se joignait une gêne extrême. Il avait contracté beaucoup de dettes : ses appointements n'avaient pu suffire à remplir ses engagements; et il était surtout vivement affecté de ne pouvoir adoucir la position de ses parents. Enfin, en 1778, il perdit sa compagne, qu'il avait épousée à Hambourg, à la fin de 1776, et pour laquelle il avait un grand attachement. Ce fut néanmoins au milieu de cette vie agitée par des chagrins si multipliés, que parut, en 1779, son *Nathan le sage*. Ce fut comme le chant du cygne pour Lessing. Sa faiblesse devint extrême; sa gaieté, sa vivacité, furent remplacées par l'insouciance, l'apathie, et une disposition continuelle au sommeil : il perdit bientôt toute son énergie morale. L'asthme vint aggraver ses maux; et il termina sa carrière, le 15 février 1781. Les ouvrages de Lessing ont exercé la plus grande influence en Allemagne, et la plupart sont regardés comme classiques. Les principaux sont : des *Fables* en prose, traduites en français par d'Antelmy, Paris, 1764, in-12; des tragédies: *miss Sarah Samson*, 1755; *Philotas*, 1759; *Emilia Galotti*, 1772; *Nathan le Sage*, 1779 (imité par Chénier); *Mina de Barahelm*, 1763, imprimé en 1767 : ces trois pièces ont été

traduites par par M. de Barante dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers ;* des comédies : *le Jeune savant ; les Juifs ; le Misogyne ; l'Esprit fort ; le Trésor ; Laocoon, ou des Limites respectives de la peinture et de la poésie*, 1766, traduit par Vanderbourg, Paris, 1802 ; *la Dramaturgie, ou Observations sur plusieurs pièces de théâtre tant anciennes que modernes,* 1785, traduite par Cacault, 1785, 2 vol. in-8° ; *Dissertations sur le manuscrit de Béranger,* ouvrage théologique du plus grand mérite ; des *Lettres* très-nombreuses et d'autres ouvrages moins importants. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Berlin, 1771-94, 30 vol. in-18. Sa *Vie* a été écrite très au long par son frère.

**LESSIUS** (Léonard), fameux jésuite, né à Brecht en Belgique, le 1er octobre 1554, orphelin à 6 ans, fit ses études à Arras avec le plus grand succès, entra chez les jésuites à 17 ans ; à 19, professa la philosophie à Douai (1574-81), fut ensuite ordonné prêtre, alla étudier à Rome sous Suarez, et de là professer à Louvain la théologie. Six propositions extraites de ses ouvrages, et relatives à la prédestination et à la grâce, excitèrent dans les universités de Louvain et de Douai de si grands troubles, que l'intervention de Sixte-Quint fut demandée. Ce pontife se contenta d'imposer silence sur cette matière ; mais les jésuites n'en tinrent compte, et firent en 1613 déclarer pour leur confrère les universités de Mayence, Trèves, Ingolstadt et Louvain. Lessius mourut le 15 janvier 1623. On a de lui : *De justitiâ et jure actionum humanarum*, Anvers, 1621 ; Lyon, 1653, in fol., etc., ouvrage signalé dans *les Provinciales,* et censuré par les facultés de théologie ; *Dissert. de montibus pietatis,* Lyon, 1630 ; *Appendix de licito usu æquivocationum ; De gratiâ efficaci ; De prædestinatione,* etc. ; *Quæ fides et religio sit capessenda consultatio,* Anvers, 1610 ; *Hygiasticon*, Anvers, 1613 et 1614, in-8° ; *De potestate summi pontificis*, etc. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Anvers, 1625, 1630, et Paris, 1655.

**LESTANG** (Antoine de), président à mortier au parlement de Toulouse, né vers le milieu du 16e siècle, mort en 1613 ou 1617, entra dans le parti de la Ligue, servit ensuite Henri IV avec fidélité, fut lié avec les cardinaux d'Ossat et Duperron et la plupart des savants de son temps. On a de lui deux traités sur *la Réalité du Saint-Sacrement de l'autel,* et sur *l'Orthographe française ; Histoire des Gaules et conquêtes des Gaulois,* etc., Bordeaux, 1617, in-4° ; *Arrêts et discours prononcés en robe rouge,* 1612, in-8°.

**LESTANG** (Christophe de), frère du précédent, né en 1560, fut évêque de Lodève, leva des troupes pour maintenir son diocèse dans l'obéissance à l'autorité d'Henri III contre le duc de Montmorency, devint maître de la chapelle du roi, membre du conseil privé et évêque de Carcassonne, où il mourut le 11 août 1621.

**LESTERPT-BEAUVAIS** (B.), avocat, né à Florac (Lozère), en 1750, fut député aux états généraux, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel, mais avec le sursis. Attaché au parti girondin, il fut envoyé commissaire dans les départements de l'Est ; mais accusé de s'être prononcé contre les événements du 31 mai, il fut décrété d'accusation comme fédéraliste, et périt sur l'échafaud le 30 octobre 1793.

**LESTIBOUDOIS** (Jean-Baptiste), médecin et botaniste, né à Douai en 1715, fut nommé pharmacien en chef de l'armée française en 1739, et profita de son séjour en Allemagne pour étudier les plantes qui croissent dans les pays de Brunswick et de Cologne. Créé professeur de botanique à Lille en 1770, il concourut à la rédaction de la *Nouvelle pharmacopée* (de Lille), fournit plusieurs articles au journal de *Rosier*, et mourut le 20 mars 1804. On lui doit une *Carte de botanique,* accompagnée d'un *Abrégé élémentaire* où l'on trouve la combinaison de la méthode de Tournefort avec le système de Linné.

**LESTIBOUDOIS** (François-Joseph), fils du précédent, médecin et professeur de botanique, né à Lille en 1759, mort en 1815, est auteur de la *Botanographie belgique,* 2e édition, 1796, 4 vol. in-8°, et d'un *Abrégé élémentaire de l'histoire naturelle des animaux,* in-8°.

**LESTOCQ** ou **L'ESTOCQ** (Jean-Herman), né en 1697, dans le pays de Hanovre, de parents français, qui avaient quitté leur pays pour cause de religion, embrassa l'état de son père, qui était chirurgien. Ayant entendu parler des moyens de fortune que les étrangers trouvaient en Russie, il se rendit à Pétersbourg en 1713. Pierre Ier le nomma son chirurgien. Appelé à suivre ce monarque dans tous ses voyages, il eut occasion de gagner sa confiance, et de s'entretenir familièrement avec lui ; mais, au bout de quelque temps, il tomba en disgrâce, et fut relégué à Kasan, où il resta jusqu'à la mort de l'empereur. Catherine Ire, dont il avait soigné la santé pendant son voyage en Hollande, le rappela, en 1725, et le nomma chirurgien de sa fille Élisabeth. Lestocq s'attacha dès lors à la fortune de cette princesse. Déjà il eut, à la mort de l'empereur Pierre II, le projet de la faire parvenir au trône ; mais elle ne put encore se déterminer à tenter une telle entreprise. Onze ans plus tard, en 1741, il renouvela sa proposition, et parvint à décider la princesse. Lestocq fut l'âme des négociations et des intrigues qui précédèrent le dénoûment, et montra autant de fermeté que d'adresse : ce fut lui qui conduisit Élisabeth à la caserne des gardes, et qui la fit proclamer impératrice. Parvenue à régner, cette princesse se montra pénétrée de reconnaissance envers celui qui avait travaillé si heureusement à son élévation. Ayant été appelé à prendre part aux affaires de l'État, Lestocq y travailla avec une grande légèreté, et en prenant, selon sa coutume, le ton de la plaisanterie dans les occasions les plus sérieuses. Après le mariage de Paul, depuis empereur, il témoigna un grand intérêt à la jeune cour. Son assiduité à cette cour, sa manière de traiter les affaires, et les irrégularités de sa conduite, fournirent à ses ennemis les moyens de lui nuire auprès de l'impératrice. Bestucheff et Apraxin, qui étaient surtout irrités contre lui, le représentèrent comme un homme dangereux, dont les liaisons à la cour du grand-duc pouvaient avoir des suites fâcheuses. En 1748, Lestocq fut arrêté et conduit à la citadelle de Pétersbourg. Son procès fut instruit : pour lui faire avouer ses prétendus délits, on le menaça de la question ; mais quelques coups de fouet qu'on lui appliqua, suffirent pour lui arracher des aveux sans fondement, et qu'il ne faisait que pour échapper à des douleurs plus cruelles. En 1750, le procès fut terminé ; l'arrêt que l'impé-

ratrice signa, sans peut-être l'avoir lu, condamnait Lestocq à perdre toutes ses charges, ses titres et ses possessions, à recevoir le knout, et à être exilé. Il écrivit à Élisabeth une lettre touchante, pour lui rappeler les services qu'il avait rendus ; mais soit que la lettre ne fût point remise, soit qu'Élisabeth voulût être insensible à la voix de la reconnaissance, il ne reçut point de réponse. Après avoir subi, dans la citadelle, le supplice ignominieux du knout, Lestocq fut envoyé à Ouglitz sur le Volga, et y resta jusqu'en 1753 ; on le transporta ensuite à Oustioug-Veliki, dans le gouvernement d'Archangel. En 1762, il fut rappelé à Pétersbourg par Pierre III. Il recouvra ses titres et son hôtel ; mais ses richesses en bijoux et meubles avaient passé par tant de mains, qu'il fut difficile de les lui faire rendre. Comme il s'en plaignait à Pierre, ce prince lui dit, en plaisantant, qu'il n'avait qu'à chercher les objets qu'il pourrait reconnaître dans les maisons particulières, et les enlever où il les trouverait. Lestocq prit cet avis à la lettre. Arrivant au moment où on l'attendait le moins, chez ceux qu'il savait avoir eu part au pillage, il emportait les tableaux, l'argenterie, les bijoux qu'il reconnaissait lui avoir autrefois appartenu, alléguant que c'était par ordre de l'empereur. Pierre eut néanmoins rétabli sa fortune d'une autre manière ; mais il en fut empêché par une mort inattendue. Catherine II, s'étant souvenue de Lestoq, lui fit une pension de 7,000 roubles. Dans les derniers temps de sa vie, il ne fréquenta plus la cour : parvenu à un âge avancé, il se laissa aller à une malpropreté dégoûtante, qui augmenta ses infirmités. Il mourut en 1767. Le roi de Pologne, Auguste II, lui avait donné, en 1732, le titre de comte, qu'il conserva dans toutes les vicissitudes de son sort.

**LESTOILE.** *Voyez* ÉTOILE.

**LESTONAC** (Jeanne de), fondatrice des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, née à Bordeaux en 1556, épousa à 17 ans le fils du marquis de Montferrant, et, devenue veuve en 1597, entra chez les feuillantines de Toulouse, où elle fit possession en 1603. Ses austérités l'ayant fait tomber dangereusement malade, elle revint à Bordeaux en 1604, et fonda en 1608, sur le plan de l'institution des jésuites, une congrégation pour les femmes. Les *jésuitines* (tel fut le nom de l'association appelée depuis *Congrégation de Notre-Dame*) comptaient déjà 29 maisons en France lorsque la pieuse fondatrice mourut le 2 février 1640. Sa *Vie* a été écrite par le P. François, capucin, 1671, in-4°, et par le P. Beaufils, jésuite, 1742, in-12.

**LESTRA** (François), voyageur français, s'engagea au service de la compagnie royale, établie en France pour le commerce des Indes orientales. Il accompagna le directeur, qui allait à Surate et partit de Lorient le 4 mars 1671. Il arriva, le 26 octobre, à sa destination. Les Français avaient alors un comptoir à Surate et un autre à Sualis. Au bout de deux mois, Lestra s'embarqua sur l'escadre que commandait De Lahaie. Il la quitta dans la baie de Trinquemalé, et s'embarqua sur un bâtiment qui devait charger des vivres à Tranquebar et qui fut pris par les Hollandais. Tous les Français furent transportés sur un vaisseau de cette nation et traités très-durement. Mené d'abord à Negapatnam, ensuite dans un port du Bengale sur le Hougli, Lestra fit naufrage en descendant ce fleuve ; un autre navire le conduisit à Batavia, où il entra le 6 janvier 1673. Enfin, en décembre 1674, il fit voile pour l'Europe, débarqua fort heureusement au Texel l'année suivante, et, guéri de sa passion pour les courses lointaines, il revit ses foyers le 1er août 1675. Il a publié : *Relation ou journal d'un voyage fait aux Indes orientales, contenant l'état des affaires du pays et les établissements de plusieurs nations qui s'y sont faits depuis plusieurs années, avec la description des villes, des mœurs, coutumes et religions des Indiens*, Paris, 1677, in-12.

**LESTRANGE** ou **LÉTRANGE** (René d'HAUTEFORT, vicomte de), gouverneur du Puy pour les ligueurs (1591), fit diverses expéditions dans le Velay, prit les châteaux de Montbonnet, de la Valette et du Bouzol, et chassa le duc de Ventadour qui avait mis le siége devant le Puy. Les ligueurs le nommèrent sénéchal de cette ville en 1595. L'année suivante, il fut compris dans l'accommodement du duc de Joyeuse avec Henri IV, et confirmé dans son gouvernement du Puy, où il mourut vers 1621.

**L'ESTRANGE** (sir Roger), auteur anglais, né en 1616 à Hunstanton-Hall (Norfolkshire), suivit Charles Ier dans son expédition en Écosse (1639), fut arrêté, conduit à Londres et condamné à mort comme espion (1646), mais obtint un sursis, fut oublié et enfin s'échappa de prison (1648). Il tenta de soulever le comté de Kent, mais n'ayant pu y réussir il fut obligé de s'expatrier. Revenu en Angleterre environ 4 ans après (1653), il fut compris dans l'amnistie par Cromwell, moyennant 2,000 liv. sterling (48,000 fr.) de caution. Accusé par les royalistes d'avoir joué du violon dans un concert offert à Cromwell, il n'eut aucune part aux faveurs du gouvernement dans les premières années de la restauration. Nommé censeur de la presse et membre de la commission de la paix, il perdit ces places à la révolution de 1788, et mourut en 1704. On a de lui un nombre considérable de *Traductions* et d'opuscules politiques, écrits avec esprit et facilité, mais à peu près oubliés.

**LESTRANGE** (l'abbé Louis-Henri), plus connu sous le nom de dom AUGUSTIN, né en 1754, au château de Colombier-le-Vieux (Ardèche), était destiné à la marine. Sa vocation l'entraînait vers l'état ecclésiastique. A 15 ans il demanda d'entrer au séminaire, fut tonsuré à Vienne, à 17 ans, et se rendit ensuite à la communauté de Saint-Sulpice, en 1778. Deux ans après il se renferma à la Trappe où, sous le nom d'Augustin, il eut l'emploi de maître des novices. Sa piété et son éloquence devinrent en renom. Lors de la suppression des ordres monastiques, il chercha un asile, pour lui et une vingtaine de religieux fidèles, près de Fribourg en Suisse, à la chartreuse de la Val-Sainte. Bientôt cette colonie eut des succursales en Espagne, en Angleterre, en Piémont, dans le Brabant, en Hongrie et en Russie. Le 27 novembre 1794, dom Augustin fut élu abbé de la Val-Sainte, et se livra avec ardeur à ses devoirs. En 1798, les armées françaises s'emparèrent du Valais et de la Suisse ; les trappistes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'émigrés, furent obligés de chercher un autre asile. Ils se partagèrent en quatre colonies ; dom Augustin en prit une avec lui, émigra en Russie, jusqu'en 1800, où l'empereur chassa tous les Français de ses États. Les

trappistes exilés errèrent en Allemagne jusqu'en 1802 ; alors dom Augustin put rentrer à la Val-Sainte. En 1806, il fut chargé de la conduite d'un couvent de trappistes à Grosbois et au Mont-Valérien, où il reçut Napoléon et Marie-Louise. Le préfet de Chiavari ayant exigé un serment de fidélité des religieux de la Cervara, dom Augustin leur intima l'ordre de se rétracter. Ces religieux furent exilés, emprisonnés et dom Augustin, mis en prison à Bordeaux, parvint à s'échapper et se réfugia en Suisse, puis en Russie. Napoléon, irrité, supprima, en 1811, les trappistes sur le territoire français, et obligea le sénat de Fribourg à dissoudre la Val-Sainte. Dom Augustin revint à la Val-Sainte en 1814, racheta l'ancien monastère de la Trappe, commune de Soligne (Orne), et établit une colonie à Aigue-Belle (Drôme). L'évêque de Séez, M. de Saussol, voulut exercer son autorité sur les trappistes qui habitaient sur son diocèse. Dom Augustin résista à l'évêque, qui interdit la Trappe. Dom Augustin partit pour Rome, en 1825, pour terminer ces contestations par-devant le pape, en revint deux ans après et mourut le 16 juillet 1827, à Lyon. Il a composé de nombreux ouvrages ascétiques.

**LESUEUR** (Nicolas), en latin *Sudorius*, né à Paris, vers l'an 1540, conseiller, et ensuite président à la chambre des enquêtes du parlement, avait fait une étude approfondie des langues anciennes, et passait pour un des plus habiles hellénistes de son temps. Il fut assassiné par des voleurs, en revenant de la campagne à Paris, le 2 mai 1594. Il est particulièrement connu par sa traduction en vers lyriques latins des *Odes de Pindare* : elle a été imprimée à Paris, 1575, 1582, in-8°; Venise, 1582, in-12; Paris, 1592, in-12 ; et insérée dans la belle édition de Pindare, Oxford, 1697, in-fol. On a encore de lui, comme jurisconsulte : *Disputationum civilium liber, in quo juris civilis quæstiones complures, difficiles atque obscuræ, accuratè tractantur*, Paris, 1578, in-4°.

**LESUEUR** (Eustache), surnommé *le Raphaël français*, l'un des plus grands peintres du 17e siècle, naquit à Paris en 1617, étudia sous S. Vouet, et se fit remarquer du Poussin, qui lui envoyait de Rome les esquisses des plus beaux modèles. Aussi modeste qu'habile, il ne chercha point à s'introduire à la cour et ne peignit que pour des particuliers et des couvents, entre autres celui des chartreux. Sa fortune resta toujours médiocre. Persécuté par des envieux et resté veuf, il se retira dans un cloître des chartreux, et y mourut en 1655, âgé de 38 ans. Son caractère était noble et simple, son esprit naïf et fin. Comme peintre, il est le premier de l'école française sous Louis XIV. Lebrun, son rival, est loin de lui pour la grâce, la vigueur, la noblesse et l'art de la disposition. On peut dire que Lesueur a deviné l'antique ; presque tout dans ses tableaux semble de la main ou du moins de l'inspiration de Raphaël. Son *œuvre* gravé au trait et publié par Landon, Paris, 1811, se compose de 110 pièces, mais il est loin d'être complet. Les morceaux les plus importants de cette collection sont : la *Vie de St. Bruno*, en 22 tableaux ; *l'Histoire de St. Martin et celle de St. Benoît ; St. Paul guérissant les malades devant Néron ; St. Paul prêchant à Éphèse ; la Salutation angélique ; Martyre de St. Laurent ; St. Gervais et St. Protais*, et *onze Tableaux mythologiques* exécutés pour la galerie de l'hôtel Lambert et qui sont au Musée de Paris, ainsi que les principaux traits de la *Vie* de St. Bruno. Ce musée possède en outre de ce maître 19 tableaux : *Tobie donnant des instructions à son fils ; le Portement de croix ; la Flagellation ; la Descente de croix ; Jésus apparaissant à Madeleine*, etc.

**LESUEUR** (Jean), historien, mort en 1681, pasteur de l'église de la Ferté-sous-Jouarre, est connu par *l'Histoire de l'Église et de l'Empire, depuis la naissance de Jésus-Christ*, Amsterdam, 1730, 4 vol. in-4°, continuée par Bénédict Pictet, 1732, 3 vol. in-4°.

**LESUEUR** (Pierre), graveur en bois, célèbre par la hardiesse de sa manière, naquit en 1636 à Rouen, et mourut à Paris en 1716. — Pierre, son fils aîné, mort en 1698, âgé de 33 ans, donnait les plus belles espérances. — Vincent, le 2e, se perfectionna dans la gravure sous Papillon, qu'il surpassa dans la pratique des entretailles, et mourut en 1743. — Nicolas, neveu des deux précédents, gravait au burin avec autant de goût que de délicatesse, et perfectionna le genre dit *en camaïeu*. Il mourut à Paris en 1764. — Élisabeth, sa sœur, est célèbre par son talent pour la gravure en bois. Le corps municipal de Rouen lui fit une pension de 2,000 fr. pour avoir gravé les estampilles des toiles pour les halles.

**LESUEUR** (Jean-Baptiste-Denis), né au Havre, le 29 novembre 1750 ; servit d'abord dans la marine, devint officier d'amirauté, et s'établit ensuite comme armateur au port du Hâvre. Plus tard il alla se fixer à Paris, où il fut membre de la Société libre du point central des arts et métiers, qui avait un local au Louvre. Il mourut dans cette ville, le 5 juillet 1810, après avoir publié : *Mémoire sur les moyens de favoriser l'agriculture, le commerce*, etc.; *Notice sur l'expédition française aux terres australes ordonnée en l'an VIII, et exécutée par les deux corvettes de l'État* le Géographe et le Naturaliste, etc.

**LESUEUR** ou **LE SUEUR** (Jean-François), compositeur de musique, naquit le 15 février 1760, à Drucat-Plessiel, près d'Abbeville. Dès l'âge de 6 ans, il manifesta du goût pour la musique. L'année suivante, il fut admis à l'école de musique d'Abbeville, et bientôt après (1770) placé à la maîtrise et au collége d'Amiens, où il apprit les éléments des langues française et latine. Ses progrès furent tels, qu'il devint maître de musique de la cathédrale de Séez, en 1778. En 1779, il obtint la maîtrise de Dijon, et ensuite celles du Mans et de Tours. Averti par la conscience de son talent, il envoya à Grétry l'un de ses *Oratorios*, en le priant de lui dire s'il était digne de figurer parmi les artistes de la capitale. Grétry se hâta de lui répondre : *Venez à Paris, votre place est marquée parmi les grands compositeurs.* Lesueur y fut appelé, en 1784, pour faire exécuter plusieurs de ses compositions au concert spirituel. Il obtint alors la maîtrise de Saints-Innocents, sur la recommandation de Grétry, Grossec et Philidor. La place de maître de chapelle de la cathédrale de Paris étant proposée au concours, en 1786, il se mit sur les rangs, et l'emporta sur ses rivaux. Obligé d'avoir le petit collet, pour remplir cette fonction, il prit le nom d'*abbé Lesueur*, sans être dans les ordres. En 1786 et 1787, la foule se pressa à l'église Notre-Dame, pour entendre ses motets et ses messes. Il présenta au comité de l'Académie royale de musique son

opéra de *Télémaque*, en 3 actes, que l'on reçut, mais qu'il fut obligé ensuite de retirer, en restituant la somme de 2,000 livres, qui lui avait été donnée à titre d'avances. Fatigué de ces tracasseries, il prit le parti de se rendre à la maison de campagne de Bochard de Champigny, où il séjourna jusqu'en 1792, époque de la mort de son ami. Revenu à Paris, il fit jouer, l'année suivante, l'opéra de *la Caverne*, qui eut un immense succès. En 1794, il donna *Paul et Virginie*, opéra en 3 actes. L'opéra de *Télémaque* fut joué en 1796. Dès l'origine du Conservatoire de musique, Lesueur fut nommé inspecteur et membre du comité d'enseignement. En 1795, il coopéra avec Méhul, Gossec, Langlé et Catel, à la rédaction des *Principes élémentaires de musique* et des *solféges* de cette école. Aux obsèques de Piccini, en 1801, il prononça son éloge. Pasiello, ayant demandé sa retraite, en 1804, pour retourner à Naples, désigna Lesueur à Napoléon, comme le seul homme capable de le remplacer. Le 11 avril 1804, devenu maître de chapelle de Napoléon, il se trouva tout à coup dans une position très-brillante, et put en profiter pour faire jouer l'opéra des *Bardes*, au théâtre de l'Opéra. En 1814, Lesueur habitait le village du Chesnay, près Versailles. Les alliés, à la seconde invasion, en juillet 1815, y apportèrent le pillage et la dévastation. Lesueur et sa famille s'enfuirent dans la campagne, et restèrent 24 heures sans nourriture. A leur retour, ils trouvèrent tous leurs effets dispersés et les manuscrits en lambeaux. Cette année, Lesueur entra à l'Institut, et il remplaça Méhul, comme professeur de composition au Conservatoire de musique. Parmi ses principaux élèves, on compte MM. Thomas, Elwart, Berlioz, Prévôt, Boulanger et Boisselot. Comblé d'honneurs et de gloire pendant les 30 dernières années de sa vie, Lesueur, après une courte maladie, mourut à Chaillot, le 6 octobre 1837.

**LESUIRE** (Robert-Martin), littérateur, né en 1737 à Rouen, lecteur de l'infant duc de Parme, professeur de législation à l'école centrale de Moulins, mort à Paris le 27 avril 1815, se croyait un génie extraordinaire, et en cela il était seul de son avis. De ses nombreux ouvrages nous nommerons *l'Épître à Voltaire*, 1761, in-8°; *la vestale Clodia à Titus*, héroïde, 1767, in-8°; *le Nouveau-Monde*, poëme en XXVI chants, 1782, 1800, 2 vol. in-8°; *Isaac et Rebecca*, poëme en prose et en V chants, 1777, 1780, in-12; *Coup d'œil sur le salon de 1775 par un aveugle*, 1775, in-8°; *les Amants français à Londres*, 1780, in-12; *l'Aventurier français*, 1782, 2 vol. in-12; 1re, 2e et 3e suite de *l'Aventurier*, 1785, 1784, 1788; *le Philosophe parvenu*, 1788, 6 vol. in-12; *le Crime*, 1789, 4 vol. in-12; *le Repentir*, 1789, 4 vol. in-12; *Confession de Rabelais, de Marot, de Montaigne*, etc.; *Charmansage*, 1792, 4 vol. in-12.

**LESURQUES** (Joseph), né à Douai en 1763, exécuté en place de Grève, le 30 octobre 1796, est un des exemples les plus déplorables qu'offrent les annales judiciaires de l'incertitude de la justice humaine. Il servit pendant assez longtemps dans le régiment d'Auvergne, et, lorsqu'il quitta le service, il obtint, dans les bureaux du district, une place de chef. Il ne tarda pas à contracter un mariage avec une demoiselle de bonne famille. La dot de sa femme et les émoluments de sa place, joints à son patrimoine et à d'heureuses spéculations, lui composèrent un revenu de 10 à 12,000 livres. Devenu père de plusieurs enfants, il conçut le projet, à l'âge de 33 ans, de venir s'établir à Paris, pour y suivre leur éducation, et loua un appartement rue Montmartre, chez l'ancien notaire Momet. Lesurques connaissait un sieur Guesno, qui tenait une maison de roulage à Douai; il lui avait même prêté une somme de 2,000 francs. Guesno vint le voir pour s'acquitter envers lui, et l'invita à déjeuner. Guesno logeait chez un sieur Richard, né à Douai comme lui. Ce Richard, qui menait une vie dissipée, était lié avec un individu nommé Couriol. Richard fut du déjeuner. Couriol survint, et fut invité à se mettre à table. Cette réunion eut lieu quatre jours après l'affreux événement auquel Lesurques était tout à fait étranger, et qui pourtant lui coûta l'honneur et la vie. Au mois de floréal an IV (mai 1796), six individus formèrent à Paris le projet d'arrêter le courrier de la malle, sur la route de Lyon, pour le voler. Ces misérables se nommaient Vidal, Couriol, Rossi, Dubosq, Durochat et Bernard. Ce dernier se chargea seulement de procurer 4 chevaux de selle à ses complices; mais il n'eut point de part directe à cet horrible attentat, qui fut consommé le 8 floréal (27 mai). Les assassins du courrier étaient au nombre de cinq, dont un était assis à côté de lui, c'était Durochat. Les quatre autres étaient partis le matin de Paris. Ils étaient tous à cheval. Au moment convenu pour l'assassinat, le scélérat qui était dans la voiture se jeta sur le courrier, et lui donna en même temps un coup de poignard dans le cœur et un coup de rasoir à la gorge. Les quatre complices s'avancèrent et obligèrent le postillon à conduire la voiture à 500 pas environ de la grande route. Là ils assassinèrent ce dernier de plusieurs coups de sabre dont un lui a ouvert le crâne; après quoi ils dévalisèrent la malle. On découvrit bientôt que Bernard avait fourni les quatre chevaux. On l'arrêta. Les quatre autres complices s'enfuirent ou se cachèrent. Les quatre assassins avaient été vus, par un grand nombre de personnes, à Montgeron, où ils avaient dîné, où ils avaient joué au billard, et à Lieursaint, où ils s'étaient arrêtés. Cependant Guesno était allé à Château-Thierry pour ses affaires. Couriol s'y rendit aussi, et alla loger dans la même maison que lui. On l'arrêta, on saisit ses papiers, ceux de Guesno, et même du sieur Bruer, leur hôte. Ces deux derniers, mandés à la police, parurent exempts de tout reproche. On les remit en liberté. Couriol seul fut retenu. Guesno ayant obtenu la permission d'aller reprendre ses papiers au bureau central de la police, le malheur voulut qu'il rencontrât Lesurques. Il lui proposa de l'accompagner dans cette démarche. Lesurques y consentit, Les deux amis entrèrent au bureau. Comme ils attendaient leur tour pour être admis auprès de l'officier de police judiciaire Daubanton, ce magistrat s'occupait d'interroger d'autres témoins sur l'assassinat du courrier de Lyon. Deux femmes qu'on avait amenées de Montgeron à cet effet, la fille Grosse Tête, servante d'auberge, et la fille Santon, domestique de la dame Châtelain, prétendirent reconnaître dans Lesurques et Guesno deux hommes qui avaient dîné et pris le café à Montgeron, le jour de l'assassinat. Un mandat d'arrêt fut lancé contre eux. Appelées aux débats, où figuraient, à côté de Guesno, de Lesurques et de Bruer, Couriol, Richard et Bernard, les

deux femmes de Montgeron s'obstinèrent dans leur déclaration. Guesno la fit tomber en prouvant jusqu'à l'évidence son *alibi*. Il en fut de même pour Bruer. Lesurques, pour attester l'emploi qu'il a fait de la journée du 8, appela 15 témoins; ils déposèrent tous de manière à prouver son *alibi*. Le sieur Legrand, orfévre, déposa aussi que, ce jour-là, Lesurques avait passé une partie de la matinée chez lui; et avait fait, avec lui, un marché que, disait-il, il avait inscrit à la date du 8 floréal. Le président du tribunal criminel, Gohier, ordonna la représentation du registre; et l'on y vit très-clairement que la date du marché était du lendemain *neuf*, et que l'on avait fait de ce chiffre 9 un 8. Le président parapha cette pièce à l'instant, et la fit parapher par le témoin, qu'il renvoya en état d'arrestation, sous prévention de faux. Cet incident arma tout à coup les juges des plus fortes préventions. Dès ce moment, on ne voulut plus rien entendre. Cependant les débats étaient clos; l'accusateur public avait requis la mort de Lesurques et de ses coaccusés; les jurés étaient réunis dans leur chambre, lorsqu'une femme, voulant éviter au tribunal une erreur funeste, demanda avec instance à parler au président. C'était Madeleine Bréban, maîtresse de Couriol, qui, forcée par la vérité, venait sauver Lesurques. Amenée devant le président Gohier, elle déclare qu'elle sait positivement que Lesurques est innocent; que les témoins, trompés par une fatale ressemblance, l'ont confondu avec le véritable assassin, qui se nomme Dubosq, comme ils ont confondu Guesno avec Vidal. Aveuglé par les préventions, le président fait chasser cette femme de sa présence, alléguant la clôture des débats. Les jurés prononcèrent donc un verdict de mort contre Couriol, Lesurques et Bernard; Guesno et Bruer furent acquittés. En entendant l'arrêt, Couriol s'écria : « Oui, je suis coupable, et j'avoue mon crime; mais Lesurques est innocent, mais Bernard n'a point participé à l'assassinat. » Quatre fois il réitéra cette déclaration; et dans une lettre adressée à ses juges, il disait encore : « Je n'ai jamais connu Lesurques. Mes complices sont Vidal, Rossi, Durochat et Dubosq, dont la ressemblance avec Lesurques a trompé les témoins. » Lesurques déclara qu'il pardonnait à ses juges et aux témoins qui l'avaient fait condamner. Il voulut aller au supplice avec des vêtements blancs, et garda pendant le trajet l'attitude calme de l'innocence. Couriol, assis auprès de lui, dans la fatale charrette, ne cessait de crier : « Je suis coupable, et Lesurques est innocent. » Depuis cette catastrophe, qui eut lieu le 9 brumaire an v (30 octobre 1796), la déclaration de Couriol a été confirmée dans toutes ses parties, de la manière la plus positive. Peu de mois après le supplice de Lesurques, on arrêta Durochat, un des coupables désignés dans les déclarations de Couriol. C'était celui qui s'était placé dans la voiture du courrier pour l'assassiner. Il se nommait tantôt Véron, tantôt Laborde, tantôt Durochat, et c'est sous ce dernier nom que la procédure le désigne. Interrogé par l'officier de police judiciaire Daubanton, il avoua son crime, indiqua pour ses complices Vidal, Rossi et Dubosq, qu'avait également désignés Couriol; protesta comme ce dernier que Lesurques était innocent, et soutint cette déclaration jusqu'à la mort. Prêt à subir la peine due à son crime, on lui représenta Dubosq et Vidal, qu'on venait d'arrêter. Il reconnut Vidal et Dubosq. Ce dernier avait été trois fois condamné aux galères, mais il avait trouvé moyen de s'échapper de Bicêtre, des bagnes et des diverses prisons où on l'avait renfermé. Il était caché à Paris au moment du procès de Lesurques. Découvert de nouveau, et conduit aux prisons de Versailles, Dubosq parvint à franchir les murs; il se cassa la jambe, fut repris, et ne réussit pas moins à se soustraire à l'action de la justice, lorsqu'on le croyait à peine en état de se soutenir. Vidal, son compagnon, moins heureux, après avoir fui avec lui, fut repris, condamné et exécuté en l'an VI (1798). Le moment vint où Dubosq fut arrêté à Paris, et remis enfin sous la main de la justice. Le ministre de la justice avait recommandé aux magistrats d'apporter dans cette affaire la plus grande attention, et d'entendre les témoins qu'on avait ouïs en l'an IV, déposer contre Lesurques. Confrontés à Melun avec Dubosq, ces témoins tombèrent dans une grande incertitude. Enfin, après plusieurs autres confrontations, la dame Alfroy, après avoir attentivement considéré Dubosq, déclara avec une vive émotion que sa conscience lui faisait un devoir de dire qu'elle s'était trompée à l'égard de Lesurques, et que celui-ci, Dubosq, était bien l'homme qu'elle avait vu dans la fatale soirée de Lieursaint, qu'elle l'avait déjà reconnu à Pontoise. Après le jugement et la condamnation de Dubosq, la justice n'avait plus qu'un coupable à frapper. Trois ans après, Rossi dit encore Ferrari, ou Legrand, Italien et dont le vrai nom était Beroldi, fut découvert à Madrid, et livré sur la réclamation du gouvernement français. Il fut condamné à mort par le tribunal de Versailles, le 11 messidor an XII, environ 8 ans après l'assassinat du courrier de Lyon. Prêt à monter sur l'échafaud, ce misérable avoua qu'il était bien jugé, déclara qu'il n'avait jamais connu Lesurques, et remit à l'abbé Grandpré, curé de la paroisse de Notre-Dame de Versailles, son confesseur, un écrit dont il exigea que l'ouverture fût différée de six mois, et qui commençait ainsi : *J'ai decalare que le nome Lesurques et innocente.* L'opinion publique, en réhabilitant tout d'abord Lesurques, a dû flétrir les magistrats qui le firent condamner, mais ceux-ci à leur tour n'ont jamais pardonné à la mémoire de leur victime, et pendant plus de 30 ans, sa veuve et ses enfants ont vainement réclamé. Les mêmes hommes qui avaient causé ces douleurs ont constamment trouvé des défenseurs : enfin la pudeur publique l'a emporté; mais ce n'est qu'en 1831 que la fortune de Lesurques a été rendue à ses malheureux héritiers. En 1804, les héritiers Lesurques présentèrent à la cour criminelle de Versailles une requête pour obtenir la communication des pièces du procès de Rossi. Sur le réquisitoire du commissaire impérial Giraudet, elle fut repoussée par le tribunal (13 fructidor an XII). Un an après, ces malheureux héritiers présentèrent à Napoléon, pour obtenir la réhabilitation de la mémoire de leur père (décembre 1804), une requête rédigée par Caille, avocat distingué. Napoléon ordonna au grand juge Régnier de lui faire sur-le-champ un rapport. Ce ministre chargea de cet important travail Girandet, le même magistrat qui s'était conduit d'une manière si cruelle pour la famille Lesurques, qui avait émis à l'avance son opinion négative sur les demandes en révision des procès criminels! Le résultat était facile

à prévoir. Girandet non-seulement conclut au rejet de la requête, mais dressa en quelque sorte, un nouvel acte d'accusation contre Lesurques. En 1808, nouvelle requête des héritiers Lesurques; nouveau rapport défavorable fait par Collenel, chef de la division du personnel et des grâces au ministère de la justice. En 1814, après le retour du roi Louis XVIII, les héritiers sollicitèrent de nouveau la communication des pièces de leur malheureux auteur. Le chancelier d'Ambray renvoya la requête au procureur général Legoux, qui répondit, « qu'il y aurait trop d'inconvénients à communiquer ces pièces, et s'appuya de l'autorité de Girandet, alors avocat général, qui lui avait certifié, ajoutait Legoux, que *la coopération de Lesurques à l'assassinat du courrier de Lyon était de la dernière évidence.* Plus tard, la famille Lesurques reprit d'une manière plus suivie, la réhabilitation de son auteur. Elle confia la rédaction de ses mémoires à Salgues, littérateur connu. En 1821, il rédigea pour ces infortunés une pétition adressée aux deux chambres, et accompagnée d'une *Notice sur la vie et la mort de Joseph Lesurques* (Paris, 1821, in-4°). Cette pétition eut pour rapporteurs, à la chambre de pairs, le comte de Valence; et à celle des députés, le comte de Floirac, qui firent prononcer le renvoi de cette demande en révision au garde des sceaux (de Serre). Celui-ci ordonna un rapport à la suite duquel il rendit, le 30 novembre 1821, une décision portant « que *pour une injustice réelle reconnue, et qui ne pourrait être que bien imparfaitement réparée* (puisque la victime était dans la tombe), il serait imprudent d'ébranler jusque dans ses fondements la justice elle-même. » Salgues entreprit alors de composer un mémoire propre à dissiper toutes les incertitudes. Il ne tarda pas à publier un *Mémoire au roi* (1822, in-8°), qui fut bientôt suivi d'une *demande en revendication des biens saisis par l'administration des domaines sur la famille de l'infortuné Lesurques* (1823, in-8°). Le baron Zangiacomi, membre du conseil d'État et de la cour de cassation, fut chargé par le garde des sceaux, de faire un rapport sur cet objet. Salgues s'empressa d'adresser son précédent mémoire à ce magistrat qui n'en accusa pas même réception. Il refusa de voir la famille de Lesurques. Le rapport parut dans le *Moniteur*, et les conclusions en sont négatives. Si les héritiers Lesurques finirent après 1830, par obtenir une partie de l'héritage de leur père, sans avoir pu faire juridiquement réhabiliter sa mémoire, ce résultat n'a pu être obtenu que par une victoire signalée de l'opinion publique et de quelques hommes persévérants dans la voie du bien sur le mauvais vouloir des agents du gouvernement.

**LESZCZINSKI.** *Voyez* **STANISLAS.**

**LESZSKO** ou **LESCO**, nom commun à plusieurs ducs ou rois de Pologne; les deux premiers, nommés aussi Lech, régnèrent l'un vers 550 (c'est celui qu'on regarde comme le fondateur du royaume de Pologne), l'autre vers 700. Le 3e, Leszko Ier, s'appelait Przémislas, et était issu d'un sang obscur. Vainqueur des Hongrois qui depuis longtemps ravageaient la Pologne, gouvernée par 12 palatins, il fut appelé au trône en 760, fit pendant 44 ans le bonheur des Polonais, et mourut en 804 sans postérité.

**LESZSKO II** succéda au précédent, élu presque à l'unanimité par le peuple, et régna 6 ans. Il périt, dit-on, dans une bataille qu'il livra à Charlemagne avec les Bohémiens (810). Mais ce fait est douteux.

**LESZSKO III**, fils du précédent, se soumit à Charlemagne, et par là conserva à peu près l'indépendance de sa nation. L'histoire ne lui reproche qu'un goût désordonné pour les femmes. Il mourut en 915, laissant le trône à ses fils Popiel Ier et Popiel II.

**LESZSKO IV**, du sang des Piasts, succéda à Liémovit en 915, et mourut en 921, laissant le trône à Liéromislas.

**LESZSKO V**, dit *le Blanc*, fils de Casimir II, et roi de Pologne par l'abdication d'Uladislas Lakonogi (1209), céda d'abord la Mazovie, puis les provinces de Culm et de Cujavie et le territoire de Dobzin à son frère Conrad. Peu après il vit son royaume désolé par la famine et une irruption des Tartares. Enfin Swantopesk, palatin de Poméranie, se révolta contre lui, et, l'ayant pris en trahison, le fit égorger en 1229. Boleslas V fut son successeur.

**LESZSKO VI**, dit *le Noir*, fils adoptif de Boleslas V, lui succéda en 1273, et régna 16 ans au milieu des guerres civiles et de catastrophes de toute espèce.

**LÉTANDUÈRE DESHERBIERS** (Henri-François, marquis de), né à Angers en 1682, mort en 1750, avait commencé à naviguer dès l'âge de 10 ans. Nommé en 1697 garde de la marine, puis embarqué comme lieutenant sur la frégate *l'Étrille*, il se signala au siége de Gibraltar, et servit ensuite sous Ducasse et Duguay-Trouin. Au mois d'octobre 1747, il fut, avec une escadre de 8 vaisseaux, chargé d'escorter un convoi de 250 bâtiments chargés de vivres pour l'Amérique. Attaqué à la hauteur de Belle-Isle par une escadre anglaise, forte de 19 vaisseaux, aux ordres de l'amiral Hawke, il n'hésita pas à soutenir le combat. Dans cet engagement mémorable qui dura environ 8 heures, Létanduère parvint, par l'habileté de ses manœuvres, à préserver le convoi confié à ses soins, et ne perdit que 6 vaisseaux. On lui doit plusieurs plans des côtes, ports et rades des Indes orientales, des côtes du Labrador, et d'excellents relèvements de la côte du fleuve Saint-Laurent.

**LETBERT**, abbé des chanoines réguliers de Saint-Ruf, vivait vraisemblablement dans l'intervalle de 1050 à 1120, et se trouve désigné aussi sous les noms de Lechbert et de Lambert, en tête des manuscrits de son livre, qui a fort occupé un grand nombre de critiques. C'est à lui que, dans une dissertation spéciale, recueillie par le *Journal de Trévoux* en 1764 (juillet, 2 vol.), le savant chanoine Steigenberger attribue avec raison l'ouvrage qui a pour titre *Flores Psalmorum.* Letbert ne fut point chanoine régulier de l'île de Médoc, comme l'a dit l'abbé Lebeuf dans ses *Dissertations sur l'Histoire de Paris,* mais il appartint, en cette qualité, à l'église de Lille en Flandre. Il quitta ensuite cette église pour embrasser l'institut des chanoines réguliers, et ne tarda pas à devenir abbé de Saint-Ruf, sans doute à cause de l'honneur que lui fit son commentaire sur les Psaumes. Letbert mourut en 1110. Outre les *Fleurs des Psaumes,* production qui se recommande beaucoup plus par le fond que par la forme, il a composé une lettre à Ogier, prévôt de Ferran, que Martenne a publiée dans le *Thesaurus Anecdotorum,* tome Ier, collect. 329 à 331.

**LETELLIER** (Jean-Baptiste), né à Tours dans la seconde moitié du 16e siècle, y exerçait la profession de fabricant de soie. Dès que l'édit de Henri IV, du 21 juillet 1602, eut prescrit de planter des mûriers dans les campagnes environnant les grandes villes de son royaume, parmi lesquelles Tours était spécialement désigné, afin d'y faciliter l'éducation des vers à soie, Letellier s'empressa de seconder les vues du monarque, en publiant un ouvrage éminemment utile, où il enseignait à la fois la manière de nourrir et de soigner ces insectes, et tous les détails relatifs à la plantation et à la culture du mûrier blanc. Il l'intitula : *Mémoires et instructions pour l'établissement des mûriers en France, et art de faire la soie en France*, Paris, 1603, in-4°, figures. La date de sa mort étant inconnue, on pense qu'elle dut avoir lieu, au plus tard dans les premières années de la minorité de Louis XIV.

**LETELLIER**, peintre, neveu du Poussin, né en 1614 à Rouen, mort en 1676, a laissé beaucoup de tableaux faibles de couleur, mais dont on ne peut louer assez la noblesse et la simplicité du style. Quelques-uns, et ce sont ceux qu'il composa vers la fin de sa vie, se recommandent par une noblesse et un fini admirable. On en voit 17 au musée de Rouen.

**LETELLIER** (Michel), chancelier de France, né le 19 avril 1603, fut successivement conseiller au grand conseil, procureur du roi au Châtelet (1631), maître des requêtes, intendant du Piémont (1640), secrétaire d'État au département de la guerre (1641). Ami de Mazarin, il partagea sa première disgrâce, fit le traité de Ruel, et contribua puissamment à l'extinction des troubles de la Fronde. En 1654 il fut chargé de pleins pouvoirs pour empêcher Péronne de tomber entre les mains des ennemis. Il lui fit permis en 1666 de donner la survivance de sa charge de secrétaire d'État à Louvois son fils, mais Louis XIV lui en conserva le titre et les fonctions, et de plus le fit chancelier et garde des sceaux (1677). Letellier déploya dans ces fonctions un grand zèle joint à beaucoup de sévérité et de justice ; mais il eut le tort d'exciter le roi à révoquer l'édit de Nantes, et scella lui-même la fatale ordonnance en répétant ces paroles : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, etc. » Il mourut en effet la même année (1685), âgé de 83 ans. Bossuet et Fléchier prononcèrent son *Oraison funèbre*.

**LETELLIER** (Charles-Maurice), archevêque de Reims, fils puîné du précédent et frère de Louvois, naquit à Turin en 1642. Il voyagea en Italie, en Angleterre, en Hollande, devint coadjuteur de l'archevêque de Reims, Barberini (1668), lui succéda en 1671, prit part à presque toutes les affaires ecclésiastiques de son temps, et présida l'assemblée du clergé en 1700. Mais il déplut généralement par ses manières absolues et hautaines. Ce prélat mourut le 22 février 1710, léguant à l'abbaye de Ste-Geneviève sa bibliothèque qui se composait de 50,000 volumes.

**LETELLIER** (Michel), dernier confesseur de Louis XIV, né à Vire (basse Normandie) le 16 décembre 1643, étudia chez les jésuites de Caen, entra dans la société en 1661, professa les humanités et la philosophie, puis fut chargé de la rédaction de plusieurs écrits relatifs aux affaires du temps, et fut élevé à la dignité de provincial. Le P. Lachaise étant mort en 1709, Letellier fut chargé de diriger la conscience du roi. Le zèle âpre et inflexible qu'il déploya dans ce poste le rendit généralement odieux, et lui mérita des reproches dont l'exagération même démontre assez combien sa conduite lui créait d'ennemis. C'est lui qui fit détruire l'abbaye de Port-Royal-des-Champs ; et les jansénistes, persécutés par son prédécesseur, furent poussés à bout par suite de ses instigations. La mort de Louis XIV fut le terme de la puissance et de la grandeur de son confesseur. A peine ce monarque eut-il fermé les yeux, que le P. Letellier fut exilé à Amiens, puis à la Flèche, où il mourut le 2 septembre 1719. On a de lui : *Défense des nouveaux chrétiens et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, 1687, 2 vol. in-12 ; *Recueil de bulles sur les erreurs des deux derniers siècles*, 1697 ; *Histoire des cinq propositions de Jansénius* (sous le pseudonyme de Dumas), Liége, 1699, in-12 ; *le P. Quesnel, séditieux et hérétique*, 1705, in-12. Il fut un des premiers collaborateurs du *Journal de Trévoux*.

**LETELLIER** (Pierre-James Hippolyte), né à Bar-sur-Aube en 1769, fit dans cette ville de bonnes études, et alla fort jeune à Paris, où il se montra, dès le commencement, partisan de la révolution, et composa plusieurs brochures pour en appuyer les principes. Il entra en 1790 dans les bureaux du ministère de la justice ; contribua, en 1795, à la pacification de la Vendée, et fut nommé en 1800 secrétaire-rédacteur du tribunat, et plus tard de la chambre des députés. En 1815, il cessa ces fonctions, et prit la profession d'avocat. On attribue à Letellier plusieurs écrits politiques et littéraires, qu'il fit paraître sous le voile de l'anonyme. En 1825, il publia ses *Tableaux historiques des extraits de Tacite*, 2 vol. in 8°. Letellier mourut à Paris le 10 février 1831.

**LETELLIER** (Adrien). *Voyez* **TELLIER**.

**LETELLIER**. *Voyez* **BARBESIEUX**, **COURTANVAUX**, **ESTRÉES** et **LOUVOIS**.

**LETHIERS** (Guillaume GUILLON), peintre, né en 1760 à la Guadeloupe, vint en France en 1774, suivit à Rouen les leçons de Descamp, puis à Paris celles de Doyen, remporta le grand prix en 1786, et fut envoyé pensionnaire à Rome, où, inspiré par les souvenirs de l'histoire, il exécuta le *Junius Brutus*, dont le succès fut en partie le résultat des circonstances. De retour à Paris en 1792, il s'enferma dans son atelier, et ne prit aucune part à la révolution. En 1807, il remplaça Suvé comme directeur de l'académie de France à Rome, et mérita des éloges pour le zèle et l'intelligence qu'il apporta dans ses fonctions. Nommé en 1816 membre de l'Institut, son élection ne fut pas confirmée par le roi ; mais cette erreur du monarque fut réparée en 1818, et Lethiers, chargé de travaux pour la couronne, reçut le titre de professeur. Il mourut le 22 avril 1832. Parmi les productions de ce peintre, outre son grand tableau de *Junius Brutus condamnant ses fils* (au musée de Paris), on distingue : *Énée et Didon fuyant l'orage ; Philoctète gravissant les rochers de Lemnos ; l'Acte héroïque de saint Louis pendant la peste de Tunis* (au musée de Bordeaux) ; *le Passage du pont de Vienne ; François Ier signant l'acte de fondation du collége de France ; Homère chantant ; le Jugement de Pâris ;* une *Scène dans les Catacombes ; le Christ apparaissant sous la forme d'un jardinier* (à St.-Roch).

**LETHINOIS** (Jean), avocat aux conseils, naquit à

Reims, d'un huissier de cette ville, le 4 octobre 1738. Intime ami et compatriote du célèbre Linguet, il s'était déjà rendu remarquable par quelques ouvrages ayant rapport à sa profession, lorsqu'il mourut, jeune encore, en 1775. On a de lui : *Apologie du système de Colbert, ou Observations juridico-politiques sur les jurandes et les maîtrises d'arts et métiers*, Paris, 1771, in-12; *Mémoire pour les serfs de Saint-Claude*, etc.

**LETI** (Gregorio), historien, que son inexactitude et son goût pour le merveilleux, ont fait surnommer le *Varillas italien*, naquit à Milan, le 29 mai 1630, d'une famille originaire de Bologne. Il fit ses premières études à Cosenza, et fut appelé ensuite à Rome, par son oncle, qui, étant prélat, voulait l'avancer dans la magistrature, ou dans l'état ecclésiastique ; mais Leti, d'un naturel dissipé et de mœurs très-libres, rejeta bien loin ces propositions, et revint à Milan attendre l'âge de sa majorité. Une fois maître de sa petite fortune, il se hâta de satisfaire son goût pour les voyages, et consuma rapidement son patrimoine. Son oncle, nommé depuis peu évêque d'Aquapendente, le rappela près de lui, et songea, par ses sages conseils, à le faire changer de conduite ; mais le voyant sourd à ses remontrances, il le chassa de sa présence. Leti quitta Aquapendente très-mécontent de son oncle, dont il avait espéré tirer de l'argent, et continua de se livrer à toute sorte de dissipations. Il parvint à se procurer quelques ouvrages dont la lecture lui inspira du goût pour la réforme ; et il fut confirmé dans ses sentiments par les conversations qu'il eut avec un gentilhomme protestant. Il se rendit donc à Genève, et s'y arrêta quelques mois pour s'instruire à fond des principes des réformés ; de là il vint à Lausanne, où il fit profession de calvinisme, et épousa la fille de J. A. Guérin, habile médecin chez lequel il était logé. Retourné à Genève, en 1660, il y ouvrit une école pour l'enseignement de l'italien. Il commença, vers le même temps, à publier quelques écrits satiriques contre l'Église romaine, et mérita ainsi la protection des magistrats. Il obtint, en 1674, des lettres de bourgeoisie qui lui furent expédiées gratuitement ; et l'on a remarqué que cette faveur n'avait été accordée à personne avant lui. Quelques désagréments que lui attira son penchant pour la satire, l'obligèrent de quitter Genève en 1679. Il se rendit à Paris ; et il eut l'honneur de présenter à Louis XIV, un panégyrique, décoré de ce titre pompeux : *la Fama gelosa della Fortuna*, etc., Gex, 1680, in-4°; mais il ne crut pas devoir prolonger son séjour en France, où les protestants étaient déjà inquiétés, et il passa en Angleterre. Charles II l'accueillit avec bonté, lui fit don d'une somme de mille écus, et lui permit d'écrire l'histoire d'Angleterre : il se hâta de profiter de cette permission ; mais son ouvrage contenait des traits satiriques qui déplurent, et il reçut l'ordre de sortir du royaume. Il se réfugia en 1682, à Amsterdam ; et il obtint dans la suite le titre d'historiographe de cette ville, où il mourut subitement, le 9 juin 1701. C'était un écrivain infatigable ; il travaillait douze heures par jour, et à plusieurs ouvrages à la fois. Les principaux ouvrages de Leti, tous écrits en italien, sont : *la Vie de Sixte-Quint*, 1660, 2 tomes in-12, Amsterdam, 1693, 1721, 3 vol. in-12 (traduite en français par Lepelletier, 1683, 2 vol. in-12) ; *la Vie de Cromwell*, Amsterdam, 1692, 2 vol. in-8° (traduite en français, 1694, 2 tomes in 12) ; *Vie d'Élisabeth*, Amsterdam, 1693, 2 vol. in-12 (traduite en français, 1696, 1703) ; *Vie de Charles-Quint*, Amsterdam, 1700, 4 tom. in-12 (traduite en français par les filles de l'auteur), Amsterdam, 1702, 1740, 4 vol. in-12) ; *Théâtre français*, etc., Amsterdam, 1691, 1697, 7 vol. in 4°. Parmi ses satires, les plus souvent citées sont : *Roma piangente*, 1666, in-12, traduit en français, 1656, in-12 ; *Vie de dona Olympia Maldachini* (Genève), 1666, in-12, traduite en français par Renoult, Leyde, 1666, in-12, et par J. B. Jourdan, 1770, 2 vol. in-12 ; *Il Nepotismo di Roma*, Amsterdam, 1667, in-12, traduit en français, 1669, 2 tomes in-12 ; *Il Cardinalismo*, 1668, in-12 ; *Il Puttanismo romano*, (Genève), 1675, très-rare. De ses ouvrages littéraires, les seuls qu'on puisse citer sont : *Gli amori*, Raguse, 1666, in-12 ; *Il prodigio della natura e della grazia, poema eroico*, Amsterdam, 1695, in-fol.

**LETO** (Giulio-Pomponio). *Voyez* **POMPONIUS.**

**L'ÉTOILE.** *Voyez* **ÉTOILE.**

**LETORT** (Louis-Michel, comte), naquit le 29 août 1773, à Saint-Germain en Laye, et entra jeune encore au service comme simple volontaire, dans la 164e demi-brigade d'infanterie de ligne. Dès 1793, il était parvenu au grade de capitaine. Il demanda du service dans la cavalerie, et paya de deux grades l'avantage de changer d'arme. Mais il les eut bientôt regagnés, et dès l'an VII il se distingua comme capitaine, au 9e régiment de dragons, dans une charge au pont de Lecco. En l'an IX, il se fit remarquer à Monzabano, à Castel-Franco, et surtout à Montebello, où, à la tête d'un escadron du 9e régiment, il dispersa un corps autrichien, et ouvrit la route de Montebello à l'avant-garde française. Letort se distingua à la bataille d'Iéna : en Silésie, contre les partisans qui parcouraient ce pays ; en Espagne, dans la campagne de 1808 ; à la bataille de Wagram ; dans la campagne de Russie, en 1812, et fut fait général de brigade, le 30 janvier 1813. Il combattit à Wachau, le 16 octobre de la même année, et y reçut une blessure grave à la tête, ce qui ne l'empêcha pas, 15 jours après, de combattre à Hanau, tête nue, ne pouvant supporter ni casque ni chapeau, et de contribuer puissamment au succès de cette journée, où il eut un cheval tué sous lui. En 1814, lors de l'invasion, il se distingua particulièrement au combat de Château-Thierri, où Napoléon le fit général de division, et comte de l'empire. Le 19 mars suivant, Letort chassa de la rive gauche de l'Aube le prince de Wurtemberg, après avoir passé, malgré une vive fusillade, le gué au-dessous de Méry, et s'empara à Châtres, d'un équipage de 13 pontons. Le combat de Saint-Dizier, qui eut lieu sept jours après, fut le dernier de cette campagne où il eut occasion de se distinguer. Napoléon, au retour de l'île d'Elbe, le choisit pour un de ses aides de camp. Letort partit pour la Belgique où les combats avaient recommencé. Ses premiers efforts furent un succès important. Il venait d'enfoncer et de détruire en partie, avec quatre escadrons seulement, deux carrés d'infanterie prussienne, sur le plateau en avant de Charleroi, lorsque, en poursuivant les fuyards, il fut frappé d'une balle qui lui traversa la poitrine. Il expira le surlendemain à Charleroi.

**LETOURNEUR** (CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS-HONORÉ), né à Granville en 1751, était capitaine dans le génie quand la révolution éclata. Député par le département de la Manche à l'assemblée législative (1791) et à la Convention (1792), il fut chargé de plusieurs missions dans lesquelles il ne commit aucune cruauté. Cependant il vota la mort de Louis XVI, en y joignant toutefois l'appel au peuple. Membre du Directoire en 1796, il en sortit l'année suivante, fut nommé inspecteur général de l'artillerie, puis plénipotentiaire pour négocier la paix avec l'Angleterre, préfet de la Loire-Inférieure (1800), et maître des comptes en 1810. Ayant repris cette place en 1815, il fut banni comme régicide, et mourut à Lacken, près de Bruxelles, le 4 octobre 1817.

**LETOURNEUR.** *Voyez* **TOURNEUR** (LE).

**LETOURNEUX** (NICOLAS), né à Rouen le 30 avril 1640, prêtre à 22 ans, eut d'étroites liaisons avec les solitaires de Port-Royal, prêcha avec succès, et mourut à Paris en 1686, laissant entre autres écrits le *Catéchisme de la pénitence,* 1676, in-12; *Principes et règles de la vie chrétienne,* 1688, in-12; une *Vie de Jésus-Christ,* et *l'Année chrétienne,* achevée par Ruth d'Ans et condamnée par le pape Innocent XII.

**LETOURNOIS** (NICOLAS), bénédictin, naquit au Havre le 22 février 1677. Son goût pour la navigation le détermina d'abord à embrasser cet état; mais à l'âge de 25 ans, il s'en dégoûta, d'après les dangers imminents auxquels il fut exposé dans son dernier voyage. A son retour, ayant repris ses humanités, il réalisa le vœu qu'il avait formé de se faire religieux de la congrégation de Saint-Maur, et se rendit à l'abbaye de Lire. Il forma le projet d'un dictionnaire des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, grecque, latine et française, qu'il n'a pas terminé et qui est resté manuscrit. Ses supérieurs désirèrent qu'il achevât le *Lexicon hebraicum et chaldæo-biblicum,* commencé par dom Pierre Guarin, et qui n'était encore qu'à la lettre *Mem* inclusivement. D. Letournois termina ce savant ouvrage, qui forme 2 vol. in-4°; mais il ne put en voir la publication, étant mort à l'abbaye de Saint-Denis le 31 décembre 1741.

**LETROSNE** (GUILLAUME-FRANÇOIS), avocat du roi et conseiller honoraire au bailliage d'Orléans, né dans cette ville le 13 octobre 1728, élève de Pothier, fut lié avec Turgot, l'abbé Beaudeau et plusieurs autres économistes, et mourut à Paris le 26 mai 1780. On a de lui, entre autres ouvrages : *la Liberté du commerce des grains toujours utile et jamais nuisible,* 1764, 1765, in-12; *Recueil de plusieurs morceaux économiques,* Amsterdam (Paris), 1768, in-12; *Éloge historique de M. Pothier,* 1773. in-12; *Vues sur la justice criminelle,* 1777, in-8°; *les Effets de l'impôt indirect prouvés par les deux exemples de la gabelle et du tabac,* 1770, in-12, etc. Letrosne fut l'un des collaborateurs du *Journal d'agriculture, commerce et finances,* Paris, 1779, 15 vol. in-12, et des *Éphémérides du citoyen.*

**LETTE** (DOMINIQUE), l'un de ces misérables agents dont l'Espagne se servit dans le 16e siècle pour renverser la puissance portugaise, était issu d'une famille pauvre et obscure. Il naquit à Lisbonne, ne reçut aucune éducation, et vécut dès sa jeunesse, sans mœurs, sans principes. Se trouvant en 1647 à Madrid, il y fut remarqué par les ministres du roi catholique (Philippe IV), qui, désespérant de rentrer en possession du Portugal par la force des armes, formèrent le dessein d'y parvenir par la trahison, et cherchèrent un homme qu'ils pussent charger de leurs odieux projets. On leur parla de Dominique Lette. Ils lui promirent la plus brillante récompense, et lui donnèrent pour son voyage une forte somme. Lette partit sur-le-champ pour Lisbonne, emmenant avec lui un de ses camarades, nommé Rocco, Portugais comme lui, et à qui il dit : « Je vais à Lisbonne, pour y venger les outrages que ma femme a faits à mon honneur, en la poignardant aux yeux mêmes de ses amants. J'ai besoin de votre secours pour favoriser ensuite mon évasion. » Ils arrivèrent à Lisbonne quelques jours avant la Fête-Dieu. Ce fut ce jour-là même que Lette choisit pour consommer son crime. Sachant que le roi Jean IV, paraîtrait avec toute sa cour à la procession, il loua, dans une rue étroite par où devait passer le cortége, deux maisons communiquant ensemble par une porte secrète. Le jour de l'exécution venu, il sentit son courage fléchir, renonça à son projet, et courut au couvent de Notre-Dame de Grâce, où l'attendait Rocco. « Ami, lui dit-il, je n'ai pu venger mon injure. Ma femme n'a point paru dans l'endroit où j'espérais la punir. Retournons à Madrid, nous reviendrons, et je prendrai mieux mes mesures. » Ils partirent aussitôt. Arrivé en Espagne, Lette alla voir les ministres, qui lui témoignèrent beaucoup de mécontentement, et lui réitérèrent de belles promesses pour le déterminer à tenter de nouveau leur odieux projet. Lette se mit donc en chemin pour Lisbonne. Rocco le voyant agité, conjectura qu'il lui cachait le véritable motif de son voyage, et il finit par lui arracher son secret. Ayant aussitôt conçu la pensée de tirer parti de cette confidence, Rocco demanda à parler au roi Jean, pour l'avertir du danger qu'il avait couru et qu'il allait courir encore. Lette, immédiatement arrêté, expira bientôt au milieu des tortures.

**LETTICE** (JEAN), poëte et sermonnaire anglais, né le 27 décembre 1737, à Rushellen, dans le comté de Northampton, mort à Peasmarsh (Sussex), le 18 octobre 1832, était le fils d'un ministre anglais. Attaché en 1768, comme chapelain et secrétaire, à l'ambassade anglaise de Copenhague, il fut témoin de la révolution de 1772, qui renversa Struensée et enleva la couronne à la reine Caroline-Mathilde. De retour en Angleterre, il passa bon nombre d'années à terminer les éducations de plusieurs jeunes personnes du grand monde, et fit un voyage en France, en Suisse et en Italie. Il obtint en 1785 le bénéfice de Peasmarsh. Agé de 47 ans à cette époque, il ne s'attendait sans doute pas à le garder 47 ans encore. Sa vie depuis lors ne présente pas d'événements. A 82 ans il venait de se remettre à l'étude du danois, pour traduire *les Vies parallèles des femmes célèbres,* de Holberg. On a de lui une traduction en vers blancs du *De animi immortalitate,* de son ami Hawkins Browne; *la Conversion de saint Paul,* pièce de vers qui lui valut le prix Seaton; *Tables pour le coin du feu,* 1799; *Miscellanea,* ou *Pièces religieuses en prose et en vers,* 1821; *Fragments oratoires* (Strictures of elocution), 1821; des *Sermons; la Vie de Sigebrite,* traduite du danois de Hol-

berg; *Lettre d'un touriste en Écosse*, 1792; en société avec Martyn : *Recherches sur Herculanum*.

**LETTSOM** (Jean COAKLEY), médecin, né en 1747 dans une petite île près de la Tortola, dans les parages de Saint-Domingue, fut envoyé dès l'âge de 6 ans en Europe, voyagea longtemps et s'établit à Londres, où il fut reçu membre de la Société des antiquaires et de la Société royale (1771). Il fit de sa fortune l'usage le plus noble et le plus généreux. En 1815 il reçut de la chancellerie des domaines magnifiques dans l'île de Tortola, et mourut à Londres le 1er novembre de la même année. On lui doit beaucoup d'ouvrages, entre autres : *Observat. ad historiam theæ pertinentes*, Leyde, 1769, in-4°; *Histoire naturelle de l'arbre à thé*, Londres, 1772, in-4°, traduite en français, par Trochereau de la Berlière, 1773, in-12, etc.

**LEU** (Thomas de), dessinateur et graveur au burin, né à Paris en 1570, s'est rendu célèbre dans le genre du portrait, dont il exécutait tous les accessoires avec une fermeté et une finesse exquises. On distingue dans son œuvre les portraits de *Henri III*, de *Marie Stuart*, des ducs de *Joyeuse* et de *Mayenne*, du connétable *H. de Montmorency* et de *Lesdiguières*.

**LEU** (Jean-Jacques), né à Zurich, le 29 janvier 1689, accompagna le célèbre Scheuchzer dans son 4e voyage de Suisse, voyagea en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas, et, de retour dans sa patrie, fut nommé chancelier en 1729, et en 1759 bourgmestre de Zurich. Il mourut le 10 novembre 1768. L'ouvrage le plus considérable et le plus important qu'il ait donné, est son *Dictionnaire universel de la Suisse*, publié en 20 vol. in-4°. Cette collection a été continuée et augmentée par son fils, Jean Leu, qui l'a léguée à la bibliothèque de la ville de Zurich. Ce dernier fut conseiller et mourut en 1782.

**LEU** (SAINT-). *Voyez* **HORTENSE DE BEAUHARNAIS**.

**LEUCHT** (Christian-Léonard), jurisconsulte, né en 1645, à Arnstadt, dans la Thuringe, se fixa à Dresde, où il acquit une grande réputation dans la pratique du droit. Il devint, en 1683, conseiller du comte de Reus. L'empereur Léopold l'honora, en 1690, de la dignité de comte palatin, pour le récompenser de la description qu'il avait faite de la cérémonie de son couronnement; et, peu de temps après, Leucht fut appelé à Nuremberg, pour y remplir les fonctions de conseiller et d'assesseur au tribunal civil. Il se démit de cet emploi, en 1699, à raison de sa mauvaise santé : mais il continua de se livrer avec beaucoup d'ardeur au travail du cabinet, et mourut à Nuremberg, le 24 novembre 1716. On lui doit de bonnes éditions de plusieurs ouvrages de jurisprudence, et des recueils très-intéressants pour l'histoire du droit public de l'Allemagne.

**LEUCHTENBERG** (le prince Auguste-Napoléon de), premier mari de la reine de Portugal, Marie II, était le fils aîné, mais seulement le 3e enfant du prince Eugène Beauharnais, si connu comme vice-roi du royaume d'Italie sous Napoléon, et de la princesse Auguste-Amélie de Bavière. Il naquit à Milan, le 9 décembre 1810, 3 mois avant le roi de Rome. L'ex-vice-roi d'Italie, devenu duc de Leuchtenberg, se confina dans les États de Bavière. Les premières années du jeune prince furent donc partagées entre la principauté d'Eichstædt, que possédait en Bavière le prince Eugène, et la cour du roi, son grand-père, Maximilien-Joseph. La mort prématurée de son père, en 1824, fut pour son énergie un nouveau stimulant. A 17 ans il avait parcouru le cercle entier des études classiques. Il s'occupait principalement de l'étude du droit. Cependant c'est à la carrière militaire qu'il se destinait. Le prince Eugène, grâce à la munificence de son beau-père, avait été colonel propriétaire du 6e régiment de cavalerie, en Bavière. La propriété en avait été gardée au prince Auguste-Napoléon ; toutefois il dut faire en quelque sorte son apprentissage, en passant par les grades inférieurs, dans le 2e régiment de cavalerie. Bientôt arriva le jour de sa majorité : on lui remit la gestion d'une magnifique fortune, dont le revenu, grossi par de longues économies, s'élevait à près de 4 millions, et dont moitié était en biens-fonds ; et son oncle, le roi Louis Ier, lui donna place au conseil d'État. C'est cette époque qu'Auguste-Napoléon avait d'avance fixée pour ses voyages. Il fit diverses excursions à Rome, à Naples, et y resta quelque temps; c'est d'ailleurs dans les États ecclésiastiques qu'était située la plus grande partie de ses biens. La Belgique, après s'être séparée de la Hollande, allait devenir un royaume indépendant, grâce à l'intervention de l'Angleterre unie à la France. Restait à savoir quel souverain on donnerait au nouvel État : le nom du duc de Leuchtenberg fut plus d'une fois prononcé dans les conférences relatives à ce sujet, et ce fut le principal candidat mis en avant par les puissances du Nord. Mais la dynastie de France et le cabinet de Saint-James avaient un trop grand intérêt à repousser tout ce qui tenait à la famille de Napoléon ; la candidature fut sourdement combattue. La princesse Amélie, sa 5e sœur, venait d'épouser, par ambassadeur, l'empereur du Brésil, Paul Ier (don Pédro). Son frère, à la sollicitation, dit-on, de leur mère, voulut la suivre dans le voyage transatlantique qui allait la réunir à son époux. Ce n'était au reste point un simple voyage de curiosité; et l'on pensait à retrouver pour lui, au sud de l'Europe, ce qui semblait devoir lui échapper au nord de la France. Dans l'hypothèse à peu près certaine, depuis les révolutions française et belge, de voir la fille de l'empereur (dona Maria) devenir, de fait comme de droit, reine de Portugal, à l'exclusion de son oncle don Miguel, le comte Méjean et la princesse Auguste-Amélie avaient médité d'unir le prince à cette jeune souveraine. A peine Auguste-Napoléon était revenu en Europe, que don Pédro fut chassé par ses sujets las de ses efforts dispendieux pour assurer à sa fille le trône de Portugal. Les événements marchèrent sans coopération active du duc de Leuchtenberg. On ne peut douter cependant que don Pédro n'ait dû en partie le succès de son expédition contre don Miguel, aux secours pécuniaires d'Auguste-Napoléon. La jeune reine et sa belle-mère eurent une entrevue au Havre, avec lui, au moment de s'embarquer pour rejoindre don Pédro, toujours en lutte avec son frère (1834). Le duc avait quitté à cet effet l'Italie centrale, où il résidait en ce moment, et traversé diagonalement toute la France. Peu de temps après, don Miguel, définitivement renversé, fit place à sa nièce; puis don Pédro mourut à la fleur de l'âge, recommandant à

sa veuve, à sa fille le prompt accomplissement d'un mariage assorti, et qui devait à la fois consolider la nouvelle monarchie et en faciliter l'administration financière. Arrivé à Lisbonne, le 25 juillet 1835, sur le vaisseau anglais *le Royal Williams*, il fut créé par la reine, sa femme, duc de Santa-Cruz, colonel du régiment des chasseurs de don Pédro, grand connétable et pair du royaume, feld-maréchal, commandant en chef de l'armée. Il affecta de préférer à tout le titre de prince portugais, et de ne signer que don Auguste de Portugal. Sur sa dotation il fixa par an une rente de 15,000 francs, en faveur des veuves de 56 patriotes morts en combattant pour la reine aux Açores, à Porto et dans les lignes de Lisbonne. Mais à peine ces premières mesures avaient-elles été prises, à peine avait-on eu le temps de commencer à se fixer une opinion sur son compte qu'une angine croupale l'enleva en 5 jours, non sans que le peuple, toujours ami du merveilleux, soupçonnât un empoisonnement. Il fallut une autopsie faite dans les formes les plus régulières pour dissiper les soupçons. Le titre et les biens du jeune duc passèrent à son frère puîné, Maximilien, né le 2 octobre 1819, et depuis mari de la grande-duchesse Olga, fille de l'empereur de Russie.

**LEUCIPPE**, philosophe grec du 4e siècle avant J. C., est regardé comme l'inventeur du système des atomes et du vide, développé dans la suite par Démocrite et régularisé par Épicure. Les livres que ce philosophe a composés ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais Diogène Laërce nous a transmis son système.

**LEUCKFELD** (Jean-George), savant allemand, né à Heringen (Thuringe) en 1668, savait à peine lire à 15 ans; mais ayant commencé ses études à cet âge, il fit des progrès rapides, devint chapelain de l'abbesse de Gandersheim en 1700 et pasteur de Groeningen en 1702, s'appliqua à débrouiller les monuments historiques du moyen âge et l'histoire ecclésiastique de l'Allemagne, et mourut le 24 avril 1726. On a de lui les *Antiquités de Walkenred*, etc., 1705-1721, 15 vol. in-4°; une édition de l'*Itinéraire de l'Écriture sainte*, de Bunting, 1718, in-fol.; beaucoup de *Notices biographiques*, et plusieurs autres ouvrages. Il a eu part à la collection d'Heineccius : *Scriptores rerum germanicarum*. La liste de ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, se trouve dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, 1728.

**LEUDUGER** (Jean), missionnaire, né le 9 novembre 1649, d'une famille de laboureurs, demeurant dans la paroisse de Plérin, diocèse de St.-Brieuc, mort le 16 janvier 1722, était depuis plusieurs années, chanoine de la cathédrale de Saint-Brieuc. Sa mémoire est révérée à l'égal de celle d'un saint dans ce diocèse. Leuduger avait composé, pour les congrégations de femmes qui existaient de son temps, un livre écrit avec clarté et simplicité. Ce livre, souvent réimprimé et traduit en bas breton, est intitulé : *Bouquet de la mission, composé en faveur des peuples de la campagne*. La 1re édition est de Rennes, 1710, in-8°. Il a été réimprimé à Saint-Malo, 1825, in-18. Leuduger fut aussi le rédacteur du catéchisme de Saint-Brieuc, qui a été en usage dans ce diocèse jusqu'en 1820.

**LEULIETTE** (Jean-Jacques), né à Boulogne-sur-Mer le 30 novembre 1767, mort à Versailles le 23 décembre 1803, d'abord garçon serrurier, se lia avec Mercier, obtint une place subalterne dans l'administration, et se livra à l'étude des lettres. Après la révolution, dont il avait soutenu les principes avec ardeur, il fut nommé professeur de littérature à l'école centrale de Seine-et-Oise. On a de lui la traduction de la *Vie de Richardson*, par Mme Barbauld, Paris, 1808, in-8°, et plusieurs brochures, parmi lesquelles on remarque : *Des émigrés français, ou Réponse au mémoire de M. Lally-Tollendal*, 1797, in-8°; et *Discours sur cette question : Quelle a été l'influence de Luther?* etc., 1804, in-8°. Il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, entre autres de *la Sentinelle*.

**LEUNCLAVIUS** (Jean), en allemand *Lœwenklau*, savant, né à Amelbeuern en 1533, mort à Vienne en 1593, possédait la jurisprudence, le droit civil, le latin, le grec, le turc, qu'il avait appris pendant son séjour à Constantinople. Il s'occupa principalement de l'histoire du Bas-Empire et de la Turquie, que personne jusqu'alors n'avait aussi bien connue. On a de lui, outre un très-grand nombre d'éditions et traductions du grec et du latin, les *Annales des sultans ottomans*, Francfort, 1596, in-fol., et quelques opuscules plus rares que recherchés. On trouve une *Notice* sur sa vie dans les *Vitæ germanorum philosoph.*, de Melch. Adam.

**LEUPOLD** (Jacques), né à Planitz près de Zwickau en 1674, s'appliqua uniquement aux mathématiques. Il excellait dans la construction des instruments de physique et de géométrie, inventa une marmite plus simple et aussi utile que celle de Papin, et perfectionna la pompe pneumatique de Haubskee. Il mourut le 12 janvier 1727. Son meilleur ouvrage est le *Théâtre universel des machines et des sciences mécaniques*, Leipzig, 1723-27, 7 vol. in-fol., en allemand.

**LEURECHON** (le P. Jean), mathématicien, né vers 1591, dans le duché de Bar, était fils d'un professeur en médecine à l'université de Pont-à-Mousson. Ayant, à 18 ans, embrassé la règle de Saint-Ignace, ses parents, qui n'avaient pas d'autres enfants, accusèrent les jésuites de rapt et de séduction, et obtinrent que leur fils fût transféré dans le couvent des minimes, à Nancy, pour y être éprouvé sur sa vocation. Mais le jeune Leurechon, insensible aux larmes de sa mère, persista dans ses desseins, et les jésuites, pour éviter de nouvelles tentatives, l'envoyèrent achever son noviciat à Tournay. Dans la suite il parvint à se réconcilier avec ses parents, et il recueillit même leur succession. Après avoir consacré 16 ans à l'enseignement de la philosophie et des mathématiques, il fut fait recteur du collége de Bar, et sut mériter la confiance du duc de Lorraine Charles III, qui le nomma son confesseur. Il mourut à Pont-à-Mousson, le 17 janvier 1670. On a de lui : des *Thèses*, des *Observations sur la comète de* 1618, un petit traité sur la *Gnomonique*, ou *l'Art de tracer les cadrans solaires*, etc.; mais tous ces ouvrages sont oubliés depuis longtemps. Le seul que l'on recherche encore est : *la Récréation mathématique*, ou *Entretien facétieux, sur plusieurs plaisants problèmes, en fait d'arithmétique, de géométrie*, etc., Pont-à-Mousson, 1624, in-8°, figures.

**LEUSDEN** (Jean), savant philologue, né à Utrecht en 1624, mort en 1699, était très-habile dans les anti-

quités, les langues orientales et les mathématiques, et remplit dans sa ville natale, avec la plus grande distinction, la chaire d'hébreu, de 1649 à sa mort. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Biblia hebraica,* 1661, in-8°, surpassée par celle d'Éverard van der Hooght, 1705, 2 vol. in-8°; une édition des *OEuvres de Sam. Bochart,* en latin, Leyde, 1692, 3 vol. in-fol.; *Synopsis criticorum,* 1684, 5 vol. in-fol.

**LEUTINGER** (Nicolas), historien estimable, né en 1547, à Pollich, dans la Moyenne-Marche de Brandebourg, fut en 1571 nommé recteur de l'école de Crossen, et accepta la direction de l'école de Spandau, qu'il abandonna au bout de quelques mois. Il partit à l'insu de ses parents, visita une partie de l'Allemagne et de l'Italie, et revint à Wittenberg en 1580. L'électeur de Brandebourg le nomma pasteur du vieux Landsberg : il se démit au bout de 3 ans de ce bénéfice, dont le revenu était considérable; et, sans autre but que de satisfaire sa curiosité, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, et les différents États du Nord. Il était de retour, en 1587, à Wittenberg; et la nécessité de couvrir les dépenses que lui avait occasionnées son humeur vagabonde, lui inspira le dessein d'écrire l'histoire de Brandebourg : il en publia séparément quelques livres. Il fit, en 1592, un 3e voyage en Italie. De retour à Wittenberg, il y passa plusieurs années, occupé de la continuation de son histoire : mais la passion des voyages le reprit, et, malgré son âge avancé, il parcourut encore une fois la France, la Prusse, le duché de Juliers et le Danemark. Enfin, il tomba malade à Osterburg, dans la Vieille-Marche de Brandebourg, et il y mourut en avril 1612. On a de lui des *Harangues;* 5 livres de *Poésies;* et une *Histoire de la Marche de Brandebourg,* en 30 livres, imprimés en différents temps et en divers lieux, de format in-8°.

**LEUVIGILDE** ou **LEOVIGILDE**, 16e roi des Visigoths, associé au trône par Liuva, son frère, en 567, gouverna seul l'Espagne, reprit sur les empereurs de Constantinople, Cordoue, Médina-Sidonia, et quelques autres villes, soumit en 2 mois les Vascons, et bâtit Vittoria pour perpétuer le souvenir de sa victoire, triompha d'Hermenegilde, son fils, ligué avec les catholiques pour lui faire la guerre, tailla en pièces les troupes suèves, et réunit à ses États la Galice. Depuis il gouverna sagement ses peuples, bâtit ou restaura plusieurs villes, fit des lois, ressuscita la discipline militaire, réforma les finances, et mourut en 585 à Tolède. On ne reproche à ce prince que les persécutions qu'il fit subir aux catholiques et la mort d'Hermenegilde.

**LEUW** ou **LEEUW** (Guillaume de), célèbre graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1600, élève de Soutmann, adopta au lieu de points des tailles courtes et méplates. Il a travaillé surtout d'après Rembrandt et Rubens. On admire comme des chefs-d'œuvre son *Martyre de sainte Catherine,* les *4 grandes Chasses* de Rubens et la *Vierge de douleurs.*

**LEUW** ou **LEEUW** (Jean de), contemporain du précédent, graveur à la pointe et au burin, exécuta avec bonheur un grand nombre de portraits, parmi lesquels se trouvent ceux de l'*Histoire de Louis XIII,* par Levassor. — Deux peintres hollandais du même nom vivaient vers la fin du 17e siècle.

**LEUWENHOECK** ou **LEEUWENHOECK** (Antoine), célèbre naturaliste, né à Delft en 1632, fabriqua d'abord des microscopes d'une délicatesse et d'une perfection admirables; puis, s'en servant pour faire lui-même des observations, il acquit de vastes connaissances et un grand nom comme physiologiste et anatomiste. Parmi les nombreuses découvertes qui l'ont immortalisé, on place en première ligne celles de la continuité des artères, des veines et des vaisseaux capillaires; de la non-formation du sang, et de la dissolution des lames qui composent le cristallin. Il faut convenir cependant qu'il avait moins de sagacité et de critique que de finesse dans l'organe de la vue, et d'adresse dans l'art de fabriquer un microscope. Il crut voir beaucoup de choses qui n'ont jamais existé, et donnait souvent ses hypothèses pour des réalités. Leuwenhoeck est mort le 26 août 1723. On a de lui plusieurs mémoires dans les *Transactions philosophiques,* et traduits en latin sous le titre d'*Arcana naturæ detecta,* Delft, 1695-1699, 4 vol. in-4°; Leyde, 1719, 1722.

**LEUZE** (de). *Voyez* **FRAXINIS.**

**LEVACHER** (Gille), né le 29 mars 1693 dans le Bourbonnais, fit un cours public d'anatomie à l'université de Besançon en 1722, fut nommé successivement chirurgien-major de l'hôpital de cette ville (1725), chirurgien consultant de l'armée du Rhin (1740), et mourut le 18 octobre 1760. On lui doit l'*Histoire de frère Jacques, lithotom.,* Besançon, 1756, in-12; une *Dissertation sur le cancer des mamelles,* 1740, in-12; et un *Corps d'observations pratiques,* 8 vol. in-4° : cet ouvrage est inédit. Son *Éloge,* par Lebas de Clévans, est dans les *Registres de l'académie de Besançon,* tome II.

**LEVACHER DE CHARNOIS.** *V.* **CHARNOIS.**

**LEVACHET.** *Voyez* **VACHET** (le).

**LEVAILLANT** (François), naturaliste, né à Paramaribo (Guiane), mort à Sézanne en 1824, est auteur des ouvrages suivants, dont les titres suffisent pour faire connaître les circonstances de sa vie et la carrière qu'il parcourut : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance dans les années* 1780-1785, Paris, 1790, II tomes in-4°; *Second voyage dans l'intérieur de l'Afrique dans les années* 1783-1785, Paris, 1795, 2 vol. in-4°; nouvelle édition, avec une table servant aux deux ouvrages, 1800, 5 vol. in-8°; *Histoire naturelle d'oiseaux d'Afrique,* 1797-1812, 6 vol. in-4° et in-12, en 51 livraisons; *Histoire naturelle d'une partie d'oiseaux nouveaux et rares de l'Amérique et des Indes,* Paris, 1801-1804, in-fol.; *Histoire naturelle des perroquets,* 1801-1805, 2 vol. in-4° et in-fol.; *Histoire naturelle des oiseaux de paradis,* etc., ibid., 1803-1806, 3 vol. in-fol. en 33 livraisons, figures coloriées.

**LEVAL** (Jean-François), fils d'un orfévre de Paris, né le 17 avril 1761, s'enrôla, en 1779, dans le régiment de Poitou, et fit, comme simple soldat, sur un vaisseau de guerre, les campagnes de 1781, 1782 et 1783. Nommé en septembre 1792, capitaine au 1er bataillon de Paris, il obtint bientôt le grade de lieutenant colonel, puis celui de colonel, et alla prendre le commandement de l'ancien régiment de Deux-Ponts, alors en garnison à Philippeville (mai 1793). Après avoir fait une campagne à la tête de ce régiment, il fut nommé général de brigade, et se dis-

tingua, en cette qualité, aux armées des Ardennes et de la Moselle, sous le commandement du général Hoche, puis dans celle de Sambre-et-Meuse et du Danube, sous Jourdan. Il fut nommé général de division, et obtint de nouveaux succès au siége de Philipsbourg, où il commanda, en 1799, une des trois divisions chargées du blocus et du bombardement de cette place. Son corps, presque toujours engagé pendant les dernières campagnes de Moreau sur le Rhin, mérita d'être remarqué par sa discipline et la part glorieuse qu'il prit aux grandes opérations de l'armée. Le général Leval fut ensuite nommé commandant de la 5e division militaire à Strasbourg; et il occupa cette place pendant quelques années. Il reprit le service actif aux armées dans la guerre de 1806 et 1807, et se distingua aux journées d'Iéna et de Berfield. Après la paix de Tilsitt, il partit pour l'Espagne, où il ne cessa de commander, principalement dans l'Andalousie, sous les ordres des maréchaux Victor et Soult. A la suite de la bataille de Burgos, en 1808, il fut nommé grand officier de la Légion d'honneur, et obtint, en 1809, le gouvernement de Saragosse, après la prise de cette place, le 21 juillet 1812. Il battit le général espagnol Balesteros, au passage de la Guadiana, et alla, en janvier 1814, occuper le camp retranché de Bayonne, où il ne resta que peu de jours. Sa division fut appelée en Champagne, où elle combattit d'une manière très-brillante, sous ses ordres, dans le mois de février. Après la chute de Napoléon, il s'empressa d'envoyer son adhésion au rétablissement des Bourbons, et fut créé chevalier de Saint-Louis, le 2 juin 1814. Le roi lui confia ensuite l'inspection générale de l'infanterie des 21e et 22e divisions militaires. Il était gouverneur de Dunkerque à l'époque du second retour du roi, qui le laissa sans activité, il fut admis à la retraite, et mourut en 1834.

**LEVASSEUR** (Jacques) naquit le 21 décembre 1571, à Vismes, près d'Abbeville. Il commença par enseigner les humanités et la philosophie dans les colléges de Lisieux, des Grassins et de Montaigu; il prit, en même temps, le bonnet de docteur en théologie, et parvint, en 1609, à la dignité de recteur de l'université de Paris. Déjà chanoine et archidiacre de l'église cathédrale de Noyon, il en fut reçu doyen le 6 juillet 1616, et mourut, dans cette ville, le 6 février 1638. Voici les titres des ouvrages de Jacques Levasseur : *Franciæ reges*, Τυραστιχοι, Paris, 1602, in-8°; *les Devises des empereurs romains, tant italiens que grecs et allemands, depuis Jules César jusqu'à Rodolphe II*, Paris, 1608, in-8°; *le Bocage de Joussigny, où est compris le verger des Vierges et autres plusieurs pièces sainctes, tant en vers qu'en prose*, Paris, 1608, in-8°; *Antithèses*, ou *Contre-pointes du ciel et de la terre*, Paris, 1608, in-8°, etc..

**LEVASSEUR** (Jean-Charles), graveur du roi, membre de l'ancienne académie de peinture et de l'académie de Vienne, né en 1734 à Abbeville, fut de bonne heure envoyé à Paris, y reçut des leçons de Beauvarlet, et ne cessa de produire d'après différents maîtres une foule de bonnes estampes, parmi lesquelles on citera : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, d'après Lemoine; *Diane et Endymion*, d'après Vanloo; *Léonard de Vinci*, d'après Menageot; *le Commerce*, d'après Lemonnier; les *Quatre Saisons*, de Callet; une *sainte Famille*, d'après R. Munge, etc. Levasseur a reproduit plusieurs des compositions de Greuze, dont il était l'intime ami. Cet habile graveur mourut en 1816. Plusieurs des élèves qu'il a formés se sont fait une réputation.

**LEVASSEUR** (A. F. Nicolas), jurisconsulte et laborieux compilateur, était avocat au parlement avant la révolution. Il en adopta les principes, et fut nommé, en 1790, juge au tribunal de Bois-Commun (Loiret), sa patrie, puis directeur du jury d'accusation. Là se borna sa carrière dans la magistrature. Venu ensuite dans la capitale, il s'y livra à de longs travaux sur la nouvelle jurisprudence, et mourut en 1808. Il avait publié successivement divers écrits utiles qui ont eu quelque succès : *De la réunion des qualités d'héritier et de légataire*, 1790, in-12; *Nouvelles procédures criminelles*, ou *Observations sur la loi du 29 septembre 1792*, in-8°; *Code hypothécaire*, ou *Commentaires sur les deux lois du 11 brumaire an* VII, Paris, 1798, in-12, etc.

**LEVASSEUR**, dit *de la Sarthe* (René), conventionnel, né en 1747 au Mans, y exerçait la profession de chirurgien-accoucheur avec une grande habileté. Député par le département de la Sarthe, en 1792, à la Convention, il s'y prononça dès les premières séances pour les mesures de rigueur, et, dans le procès du roi, vota la mort sans appel et sans sursis. Le 9 mars suivant, il fit décréter l'établissement d'un tribunal extraordinaire pour juger les ennemis de la république, et, le 5 avril, s'opposa vivement à l'échange de quelques officiers autrichiens contre les commissaires de la Convention arrêtés par Dumouriez. Élu secrétaire le 29 juin, il signala Defermont et Coustard, opposants au 31 mai, comme des contre-révolutionnaires dangereux, et fit mettre en jugement la municipalité de Sedan, qui, après le 10 août, avait, par ordre de la Fayette, fait arrêter les commissaires de l'assemblée législative. Envoyé lui-même en mission, il se montra cependant plus modéré qu'on ne devait s'y attendre. Le 28 décembre 1793, il fit aux jacobins l'éloge de Marat. Son zèle furibond survécut même à la chute de Robespierre; néanmoins, à cette époque, il demanda l'élargissement des cultivateurs détenus. En septembre 1794, il dénonça Tallien, Lecointre, etc., qu'il accusa de vouloir succéder à Robespierre. Le 3 décembre, il défendit Carrier, dont le procès venait d'être commencé. Lors des troubles de germinal an III (1795), il fut, sur le rapport de Rovère, décrété d'accusation; mais il fut amnistié quelques mois après. Après la session, il revint au Mans, où il reprit sa profession d'accoucheur. Depuis, employé comme chirurgien dans les armées, il retourna en 1815 au Mans, d'où il fut enlevé par les Prussiens et conduit à Berlin. Relâché en 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et fixa sa résidence à Bruxelles. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il mourut au Mans le 18 septembre 1834. Levasseur a publié ses *Mémoires*, 2 vol. in-8°, avec son portrait.

**LEVASSEUR DE LA MEURTHE** (Antoine-Louis), autre conventionnel, vota également la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, *pour obéir*, dit-il, *au vœu de ses commettants*. Exilé en 1816, il se réfugia aussi en Belgique, où il vécut longtemps.

**LEVASSOR** (Michel), historien, né à Orléans, quitta la congrégation de l'Oratoire en 1675, et se retira en Hollande, puis en Angleterre en 1697, où il est mort en

1718. Il était lié avec Bayle, Basnage, Jaquelot, et autres chefs du parti protestant, et cependant il était rempli de zèle pour le catholicisme. Il est principalement connu par son *Histoire générale de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amsterdam, 1700-1711, X tomes reliés en 20 vol. in-12, ouvrage pesant, diffus, rempli d'invectives, mais plein de recherches et de faits curieux. Les autres ouvrages de Levassor sont peu importants. On trouve son *Éloge* dans les *Nouvelles littéraires de la Haye*.

**LEVATI** (l'abbé AMBROISE), professeur de littérature italienne et grecque, né en 1788, dans le village de Toricella près de Milan, mort à Paris le 6 juillet 1841, a écrit : *Elogio di Alessandro Verri*, 1817, in-8° ; *Viaggio di Francesco Petrarca, in Francia, in Germania ed in Italia*, 1820, 5 vol.; *Il Dizionario biografico delle Donne illustri*, Milan, 1822, 3 vol. in-8° ; *Saggio sulla storio della letteratura italiana nei primi venticinque anni del secolo XIX*, Milan, 1831, in-8° ; *Il piccolo Muratori, ossia Storia d'Italia del medio evo*, Milan, 1837, 5 vol.

**LEVAU** (LOUIS), architecte, né en 1612, mort en 1670, n'est connu que par ses œuvres. Il construisit pour Fouquet le château de Vaux, le Rainci pour Bordier, et les hôtels Lambert, de Pons, de Colbert et de Lionne, donna les dessins de la chapelle de la Vierge dans l'église de Saint-Sulpice, éleva deux ailes du château de Vincennes et embellit les Tuileries. Boileau, dans ses *Démêlés avec Perrault*, prétendit que c'est sur les dessins de Levau et de Ratabon que fut construite la colonnade du Louvre.

**LEVAVASSEUR** (BERNARD-MARIE-FRANCIS), poëte français, fils d'un maître de poste, cultivateur, était né le 15 septembre 1785, à Breteuil (Oise), et avait fait de très-bonnes études au collége de Lisieux, à Paris. Il suivit la même carrière que son père, et cultiva en même temps les lettres et surtout la poésie. Il publia en 1826, à Paris, *le Livre de Job, traduit en vers français, avec le texte de la Vulgate en regard, suivi de notes explicatives*, 1 vol. in-8°. Il était maître de poste, maire de Breteuil, et membre du conseil général de l'Oise ; il venait de faire un voyage relatif à ses fonctions, lorsqu'il mourut subitement à Clermont (Oise), le 1er novembre 1830.

**LEVAVASSEUR.** *Voyez* **MASSEVILLE.**

**LEVAYER.** *Voyez* **BOUTIGNY** et **LAMOTTE.**

**LEVE** (ANTOINE DE). *Voyez* **LEYVA.**

**LEVÉE** (JÉRÔME-BALTHAZAR), professeur de l'université, naquit au Havre le 5 septembre 1769. Orphelin dès l'âge de 2 ans, il eut le bonheur d'intéresser une amie de sa mère, qui était chargée de 3 autres enfants et sans fortune. Élevé par les soins de cette dame généreuse, à condition qu'il entrerait dans l'état ecclésiastique, le jeune Levée fit de bonnes études, dans sa ville natale, et reçut les quatre ordres mineurs ; mais se sentant peu de vocation, à mesure que l'instant de se lier irrévocablement approchait, il obtint enfin, en 1789, la permission de se vouer au commerce, et entra comme commis dans une maison du Havre, puis dans le greffe du tribunal civil. Il consacrait tous les moments dont il pouvait disposer à la culture des lettres et surtout des langues anciennes. En 1790, il fut nommé professeur adjoint au collége du Havre, et plus tard il obtint, au concours, une chaire de professeur à l'école centrale du département de la Lys, dont il fut bientôt administrateur et qui, sous sa direction, acquit une grande célébrité. Lorsque cette école fut érigée en lycée (1808), Levée en devint le censeur. Deux ans après, il passa comme professeur de rhétorique au lycée de Caen, et ce fut dans cette position que la restauration le trouva en 1814. Mis à la retraite sous prétexte de son âge et d'infirmités, il se fixa à Paris et concourut à plusieurs entreprises de librairie. On a de lui : *les Vers à soie*, poëme de Jérôme Vida, suivi du poëme *des Échecs*, etc., traduits du latin, 1809, in-8° ; *Ode sur l'heureux retour de S. M. Louis XVIII*, 1814, in-8° ; *Biographie ou galerie des hommes célèbres du Havre*, Paris, 1828, in-8°. Levée fut encore le principal éditeur des *OEuvres de Cicéron*, imprimées par Fournier 1816 et années suivantes, et il y a fourni lui-même la *Rhétorique*, les *Dialogues* de *l'Orateur*, etc. Il est mort à Paris vers 1835.

**LÉVEILLÉ** (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS), docteur en médecine, naquit à Onzouer, commune d'Azy (Nièvre), le 26 août 1769. Après avoir fait ses études à Nevers, il partit pour Paris ; se rangea parmi les élèves de Desault. En 1799, il obtint une commission de chirurgien de première classe à l'armée d'Italie. En 1801, il quitta le service militaire, et revint à Paris ; devint successivement médecin des prisons et de l'Hôtel-Dieu, membre de la Société de la Faculté, de l'Académie royale de médecine et autres compagnies savantes, chevalier de la Légion d'honneur. Il mourut d'une affection chronique du pylore, le 13 mars 1829. Léveillé a publié : *Traité pratique des maladies des yeux*, traduit de l'italien de Scarpa, Paris, 1802, 2 vol. in-8° ; ibid., 2e édition, 1807, 2 vol. in-8° ; *Mémoires de physiologie et de chirurgie pratique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8° ; *Traité élémentaire d'anatomie et de physiologie*, Paris, 1810, 2 vol. in-8° ; *Nouvelle doctrine chirurgicale*, ou *Traité complet de pathologie*, Paris, 1811-12, 4 vol. in-8° ; *Mémoire sur l'état actuel de l'enseignement de la médecine et de la chirurgie en France, et sur les modifications dont il est susceptible*, Paris, 1816, in-4°, etc.

**LEVEN** (JOSEPH DE TEMPLERI, seigneur DE), grammairien et littérateur provençal, né à Aix, vers le milieu du 17e siècle, et mort en 1706, était fils d'un receveur général des finances ; il étudia en droit, et fut pourvu, vers 1680, d'une charge d'auditeur à la chambre des comptes. C'était un des beaux esprits de la Provence. Il cultiva la poésie, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue française, peu familière alors au plus grand nombre de ses compatriotes. On a de lui : *Jephté, ou la mort de Seïla*, Paris, 1676 ; *Entretiens sur la langue française*, in-12, 1697 ; *Nouvelles remarques sur la langue française*, Paris, 1698, in-12.

**LEVENEUR** (ALEXIS-PAUL-MICHEL), général français, né le 29 septembre 1746, au château de Carrouges, près d'Alençon, en 1789, présida l'assemblée de l'ordre de la noblesse du bailliage d'Alençon, et fut élu en 1790, administrateur du département de l'Orne. Il était alors maréchal de camp, après avoir passé successivement par tous les grades. Ayant adopté les principes de la révolution, il fut bientôt nommé lieutenant général. Il servait en cette qualité, sous la Fayette, dans le mois d'août 1792, lors de la défection de ce général, et lui paraissait

fort attaché. Son premier mouvement fut de le suivre dans sa retraite; mais il se ravisa, revint sur ses pas, et vint offrir ses services à Dumouriez, qui venait de prendre la place de la Fayette. Celui-ci hésita d'abord, et finit par lui donner un commandement, sous Valence, qui le conduisit au siége de Namur, où il fit des prodiges de valeur, en escaladant lui-même les murailles du fort, à la tête d'un détachement, et en arrachant de sa main les mèches préparées pour faire sauter une mine. Leveneur fut surpris à Altenhoven sur la Roër le 1er mars 1793, et mis dans une complète déroute, de même que Dampierre, qui commandait en chef l'avant-garde. Cette faute fut blâmée par Dumouriez, et l'on peut croire que Leveneur en conserva un ressentiment qui le jeta dans le parti de la Convention, lorsque le général en chef entreprit de résister dans le mois d'avril suivant. Leveneur écrivit le 3 de ce mois, à la Convention nationale, une lettre dans laquelle il dénonçait Dumouriez. Craignant avec quelque raison pour lui-même, il se retira prudemment dès le 5 avril, et se rendit à Arras, puis à Rouen, où les administrateurs du département le firent emprisonner. Sa détention fut assez longue; et ce fut pendant ce temps qu'il publia, pour expliquer sa conduite, un mémoire fort curieux et très rare, qui a pour titre : *Notes relatives aux trahisons de Dumouriez et à mon évasion de l'armée.* Rentrée dans la vie civile et retiré dans son château de Carrouges, il fut, après le 18 brumaire, nommé membre du conseil général de son département, puis quelques années après député au corps législatif. Il mourut dans son château de Carrouges le 26 mai 1833.

**LÉVÊQUE** (Dom Prosper), bénédictin, né à Besançon en 1713, fut conservateur de la bibliothèque de Saint-Vincent, et mourut à Luxeuil en 1781. On lui doit : *Mémoire pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle,* Paris, 1753, 2 vol. in-12 : c'était plutôt l'apologie que l'histoire de ce grand ministre. Le 2e vol. contient des pièces originales très-importantes.

**LÉVÊQUE** (Pierre), mathématicien, né à Nantes le 3 septembre 1746, fut professeur de mathématiques à Mortagne, à Breteuil et à Nantes, où il obtint vers 1772 la chaire d'hydrographie. Examinateur de la marine en 1786, député à la législature (1797) et membre de l'Institut en 1801, il mourut le 16 octobre 1814, laissant un grand nombre d'ouvrages, tant imprimés que manuscrits. On distingue : *le Guide du navigateur,* Nantes, 1779, in-8°; *Examen maritime, ou Traité de la mécanique appliquée à la construction et à la manœuvre des vaisseaux,* 1782, 2 vol. in-4° (traduit de l'espagnol de D. George Juan), réimprimé avec des additions, Paris, 1792, 2 vol. in-4° : c'est un ouvrage classique; *Description nautique des côtes orientales de la Grande-Bretagne,* Paris, 1804, in-4°. Son *Éloge,* par Delambre, fait partie du *Recueil de l'Académie des sciences,* année 1816.

**LEVER** (le marquis Louis-Augustin), né en 1760, à Amiens, était colonel de cavalerie avant la révolution. Il émigra dès le commencement, fit les premières campagnes dans les armées des princes, et rentra en France vers 1800, après la révolution du 18 brumaire. Ayant recouvré une partie de sa fortune, il cultiva les lettres, les sciences, et surtout les antiquités relatives à l'histoire de la Picardie et du Ponthieu. Il fut un des fondateurs de la Société des antiquaires, dont ses confrères le nommèrent directeur en 1832. Il mourut dans son château de Roquefort, près d'Yvetot, le 8 octobre 1840. Il avait fait imprimer, à 25 exemplaires seulement, et pour être distribués à ses amis : *les Glaces enlevées, ou la Rapaxiade,* poëme héroï-comique en 5 chants, Paris, 1827, in-8°; *Dissertation sur l'abolition du culte de Roth, soit par saint Mellon, 1er évêque, soit par saint Romain, 19e évêque de Rouen,* Paris, 1829, in-8°; *Examen d'un diplôme de l'an 877, par un membre de la Société des antiquaires de Normandie,* Paris, 1829, in-8°; *Notice sommaire sur quelques difficultés historiques relatives à Jean de Bailleul, roi d'Écosse.*

**LÉVESQUE** (Louise CAVELIER, dame), née à Rouen, le 23 novembre 1703, fille d'un procureur au parlement de Normandie, mourut à Paris, le 18 mai 1745. On cite d'elle quelques ouvrages qui ne lui ont pas survécu : *Lettres et chansons de Céphise et d'un ami,* Paris, 1731, in-8°; *Célénie,* roman allégorique, ibid., 1733, 4 parties in-12; *Minet,* poëme, Paris, 1736, in-12; etc.

**LÉVESQUE** (Pierre-Charles), né le 26 mars 1737 à Paris, où il mourut le 12 mai 1812, membre de l'Institut, passa 7 ans (1773-1780) en Russie, où Catherine II l'avait appelé sur la recommandation de Diderot, et y apprit le russe et l'ancienne langue slave pour compulser les chroniques nationales. On a de lui une bonne *Histoire de Russie,* Yverdun, 1782-83, 8 vol. in-12; Paris, 1812, 8 vol. in-8°, et atlas de 60 planches : cet ouvrage était classique, même en Russie, avant la publication de celui de Karamsin; *la France sous les cinq premiers Valois,* 1787, 4 vol. in-12; *Histoire critique de la république romaine,* 1707, 3 vol. in-8°; *Études de l'histoire ancienne et de l'histoire de la Grèce,* 1811, 5 vol. in-8°; *Pensées morales de Confucius;* d'excellentes traductions; celles de quelques écrits de Xénophon et de Plutarque annoncent un habile helléniste; et enfin des *Mémoires, Discours, Notices,* et autres opuscules. Il a fourni plusieurs articles à la *Biographie universelle,* de Michaud.

**LEVESQUE DE BURIGNY** (J.). *V.* **BURIGNY.**

**LÉVESQUE DE POUILLY** (Louis-Jean), né à Reims en 1691, quitta l'étude des mathématiques, dans laquelle il obtenait les plus brillants succès, pour se livrer à celle des lettres, et fut reçu membre de l'Académie des inscriptions en 1722. Nommé lieutenant général de Reims, il embellit cette ville, y établit une promenade magnifique, lui procura des fontaines, et y fit créer des écoles spéciales de mathématiques et de dessin. Lévesque de Pouilly mourut en 1750. Il avait été l'ami de Pluche, de Fréret, de Newton, etc. On lui doit, entre autres ouvrages : *Théorie des sentiments agréables,* Paris, 1774, in-8°. La 1re édition (1743) est intitulée : *Réflexions sur les sentiments agréables.*

**LÉVESQUE DE POUILLY** (Jean-Simon), fils du précédent, ancien conseiller d'État, membre de l'Académie royale des inscriptions, etc., né le 8 mai 1734 à Reims, mort le 24 mars 1820, avait été président, lieutenant général du bailliage de Châlons-sur-Marne, commissaire-enquêteur, puis examinateur honoraire. Il quitta la France en 1791, y rentra quelques années après, devint correspondant de la 3e classe de l'Institut à son

organisation, et après la 2e restauration associé libre de l'Académie des inscriptions. Outre quelques *Mémoires* dans la collection de l'Académie, on a de lui : *Vie de Michel de l'Hôpital*, 1764, in-12 ; *Théorie de l'imagination*, 1803, in-12, etc.

**LÉVESQUE DE LA RAVALIÈRE** (PIERRE-ALEXANDRE), littérateur, né à Troyes le 6 janvier 1697, étudia d'abord en droit, puis alla s'établir à Paris, où il se livra uniquement aux recherches historiques. Son érudition lui ouvrit les portes de l'Académie des inscriptions en 1743. Il mourut le 4 février 1762. On a de lui une excellente édition des *Poésies du roi de Navarre* (Thibaut, comte de Champagne), Paris, 1742, 2 vol. in-12, accompagnée de pièces extrêmement curieuses. On lui doit encore plusieurs *Mémoires* insérés dans les recueils de l'Académie ou dans les journaux ; *la Vie de saint Grégoire de Tours*, celle de *Joinville*, celle d'*Étienne, comte de Sancerre*, etc. Il a laissé un *Précis des révolutions de la langue française, depuis Charlemagne jusqu'à saint Louis*, etc. ; une *Histoire des comtes de Champagne* : ce dernier ouvrage est inédit. Son *Éloge* est dans les *Mémoires* de l'Académie.

**LÉVI**, 3e fils de Jacob, né, selon la chronique sacrée, l'an 1748 avant J. C., mort en 1612, eut pour mère Lia, et fut la tige des lévites, auxquels étaient exclusivement confiés la garde et le service du temple, et en qui résidait la souveraine sacrificature. D'accord avec Siméon, Lévi extermina les Sichemites pour venger le rapt de Dina, sa sœur. Cette abominable cruauté lui fut vivement reprochée par Jacob, qui lui prédit que ses descendants seraient dispersés dans Israël. Dans un des livres de l'Ancien Testament (*le Lévitique*) ce patriarche prophétise que le Messie naîtra de lui et de Juda, et dépeint l'horrible scandale que l'iniquité des prêtres répandra sur le sanctuaire par la condamnation du Christ.

**LEVI BEN GERSON.** *Voyez* **GERSON.**

**LEVIEIL** (PIERRE), né à Paris en 1708, acquit la connaissance de l'art de peindre sur verre en voyant un de ses frères s'y livrer. Il ne l'exerça jamais lui-même ; mais il dirigeait l'exécution des travaux qui lui étaient commandés avec une habileté rare. On admire la manière dont il a restauré les vitraux de l'église Notre-Dame. A l'âge de 64 ans il termina son excellent *Traité de la peinture sur verre*. Cet ouvrage, dans lequel il donne tous les préceptes d'un art que l'on croyait perdu depuis longtemps, fait partie de la *Description des arts et métiers*, Yverdun, 1773, in-4°, t. XI. Levieil est mort le 23 février 1772.

**LEVIEIL** (GUILLAUME), père du précédent, très-habile peintre sur verre, avait été chargé par Mansard de la peinture des frises des vitraux de la chapelle de Versailles et du dôme des Invalides.

**LEVIEUX** (RENAUD), fils d'un orfévre de Nîmes, florissait comme peintre d'histoire, dans les beaux jours du règne de Louis XIV. Il fit un long séjour à Rome, et y perfectionna son talent. Ses principaux ouvrages sont une suite de tableaux faits pour l'église des Pénitents d'Avignon, et représentant l'histoire de saint Jean-Baptiste.

**LEVIRLOYS.** *Voyez* **VIRLOYS** (LE).

**LEVIS** (l'abbé JACQUES-EUGÈNE DE), né le 2 juillet 1737, à Crescentino, fut envoyé au séminaire de Verceil, puis ordonné prêtre. Revenu dans sa famille, il fut nommé directeur de l'hôpital. La découverte que l'on fit alors des anciennes villes de *Ceste*, de *Quadrata* et d'*Industria*, excita au plus haut degré sa curiosité. Venu à Turin, en 1768, il publia : *Lettere didattiche*, vol. in-8°, et en 1779, *De sanctæ, Priscillæ senioris cæmeetrii urbani commento*, Turin ; *Collection des anciennes inscriptions trouvées dans les États du roi de Sardaigne*, (en italien), Turin, de l'imprimerie royale, 1781 ; *Anecdota sacra*, etc., Turin, 1789, in-4° ; *Antiqua Cisalpinæ Reipublicæ historica monumenta*, Turin, 1801, in-4°. Cet infatigable historien mourut à Turin, en 1810.

**LEVIS** (le P. JEAN-AUGUSTIN DE), frère du précédent, né à Crescentino le 5 novembre 1740, fut reçu novice chez les augustins de la congrégation lombarde, à Casal de Montferrat, et, ayant été promu au sacerdoce, il fut nommé professeur, puis définiteur général. Au moment de la suppression des ordres religieux en Piémont, par ordre du gouvernement français, en 1802, il était prieur du couvent de Casal, et mourut en 1805. On a de lui : *Orazione funebre in lode del re Carlo-Emmanuale III*, Asti, 1773 ; *Lettere diverse sopra la nebbia, del 1783, che nell' estate danneggiò l'Italia*, etc.

**LÉVIS** (FRANÇOIS, duc DE), maréchal de France, né au château d'Ajac (Languedoc) en 1720, entra de bonne heure au service, et seul avec le maréchal de Lévis-Mirepoix, son cousin, dont il n'était que l'aide de camp, il fit 2 bataillons prisonniers. Sa conduite dans le Canada lui attira des applaudissements, mais il ne put conserver cette importante colonie à la France. A son retour il fut nommé lieutenant général, rendit de nouveaux services, surtout au combat de Johannisberg, devint maréchal en 1783, duc en 1784, et mourut en 1787 à Arras, où il présidait les états d'Artois. On trouve des détails sur le maréchal de Lévis dans *les Souvenirs et portraits*, 1813, in-8°, par M. le duc de Lévis, son fils.

**LÉVIS** (PIERRE-MARC-GASTON, duc DE), fils du précédent, naquit en 1764. Il était, au moment de la révolution, grand bailli de Senlis, maréchal de camp et capitaine des gardes de Monsieur. Élu député à l'assemblée constituante, par la noblesse du bailliage de Senlis, il vota fréquemment avec le côté gauche. Il ne se réunit point à la minorité de la noblesse, et, le 12 mai, avant la formation des états généraux en une seule assemblée, il protesta, dans la chambre de son ordre, avec 15 de ses collègues, contre les opérations de la majorité. Le 23 mai, la majorité de la chambre ayant arrêté qu'il serait adressé au tiers état une déclaration portant que la noblesse ferait abandon de ses priviléges pécuniaires, il annonça, au nom de la noblesse de son bailliage, qu'elle était résolue à cet abandon, mais qu'elle le subordonnait à l'établissement de la constitution. En 1791 le duc de Lévis termina la série de ses travaux législatifs, et signa les protestations de la minorité contre les innovations révolutionnaires. Obligé de quitter la France ; il se rendit à l'armée des princes, où il voulut servir comme simple soldat. L'Angleterre devint ensuite son asile, il prit part à la déplorable tentative de Quiberon, où il fut dangereusement blessé. De retour en Angleterre, où, dans le cours de sa vie, Lévis fit 5 voyages, et où il passa 8 an-

nées consécutives, il en apprit la langue comme la sienne, et parcourut ce pays dans tous les sens. Il amassa pendant ce séjour les matériaux d'un ouvrage intitulé : *De l'Angleterre au commencement du 19e siècle,* dont il publia le premier volume en 1814 (in-8°). Revenu en France, peu de temps après le 18 brumaire, il s'y tint à l'écart, uniquement occupé de littérature. Outre ses *Souvenirs et Portraits,* publiés en 1813, dont la 2e édition parut en 1815, il publia : *Maximes et Réflexions sur différents sujets,* 2e édition, 1808, 2 vol. in-12; 5e édition, 1825, in-32 ; les *Voyages de Kang hi,* ou *Nouvelles lettres chinoises,* Paris, 1812, 2 vol. in-12 ; la suite des *Quatre Facardins et de Zénéide* (dans l'édition des *OEuvres d'Hamilton,* publiée par Renouard) ; enfin, en 1813, une *Notice sur Senac de Meilhan* (en tête de l'édition des *Portraits et Caractères*). Il fut compris, le 4 juin 1814, dans la première promotion de pairs , et devint, pendant la session, successivement président et secrétaire de divers bureaux de la chambre. Nommé membre de l'Académie française, le 21 mars 1816, le 30 novembre 1817, il fit, en qualité de directeur de l'Académie, les réponses d'usage à Laya et Roger, récipiendaires. Assidu aux séances particulières de l'Académie, il lut, dans celle du 4 juillet 1821, trois actes de sa tragédie de la *Mort de Henri IV,* composée en 1812. Nommé membre du conseil privé, par ordonnance du 19 septembre 1816, il présida en cette qualité la commission chargée d'examiner l'opération des rentes confiées à Ouvrard, et qui conclut unanimement au maintien intégral de tous les résultats du traité fait, par Napoléon, avec ce fournisseur. Plus tard, le duc de Lévis appuya la loi du droit d'aînesse; puis, dans la discussion des divers projets relatifs aux élections, il appela de tous ses vœux les moyens de stabiliser la qualité d'électeur dans les familles. Ne négligeant aucune occasion de se rallier au parti royaliste, dont il était un des chefs influents, il avait publié, en 1819, lors de l'élection de Grégoire, une brochure intitulée : *De l'autorité des chambres sur leurs membres* (1819, in-8°). Le duc de Lévis fut réfuté, dans la *Minerve* (novembre 1819), par Benjamin Constant. Il mourut à l'Élysée-Bourbon, le 15 février 1830.

**LEVITA.** *Voyez* **ÉLIAS.**

**LEVIZAC** (Jean-Pons-Victor **LECOUTZ** de), d'une famille noble d'Alby en Languedoc, fut destiné à l'état ecclésiastique, et pourvu d'un canonicat du chapitre de Vabres. Faisant de la poésie un délassement à des études plus sérieuses, il obtint, en 1776, le prix de l'idylle à l'Académie des Jeux floraux, par une pièce intitulée : *le Bienfait rendu.* Obligé, par suite de la révolution, de quitter la France, il se réfugia d'abord en Hollande, puis en Angleterre, où il se livra avec beaucoup de succès à l'enseignement de la langue française. Il est mort à Londres, en 1813. On lui doit : *l'Art de parler et d'écrire correctement la langue française, ou Grammaire philosophique et littéraire,* Londres, 1797, 2 vol. in-8° : cet ouvrage a été souvent réimprimé ; 7e édition , revue et augmentée par M. Drevet, 1822, 2 vol. in-8° ; *Abrégé de la grammaire,* etc., ibid., 1798, in-12, plusieurs fois réimprimé ; *Bibliothèque portative des écrivains français,* Londres, 1800, 3 vol. in-12 ; 2e édition augmentée, ibid., 1803, 6 vol. in-8° ; *Dictionnaire français et anglais,* 1808, in-8° ; *Dictionnaire des synonymes,* 1809, in-12 ; et quelques autres ouvrages très-estimables.

**LEVRAULT** (Laurent-François-Xavier), imprimeur célèbre de Strasbourg, naquit dans cette ville, le 10 août 1763, d'une famille protestante. Dans le temps même où il achevait ses études à l'université, son père lui fit apprendre l'art du typographe. Devenu avocat au conseil souverain d'Alsace, il obtint un emploi important dans les bureaux de l'intendance, et fut ensuite conseiller du roi, puis avocat général au siége royal et prévôtal, échevin et membre du conseil des Trois-Cents de cette espèce de république dont Strasbourg avait du moins conservé les formes. En 1789, Levrault se montra d'abord partisan des innovations, et fut successivement substitut du procureur de la commune, et procureur syndic du département. C'est en cette dernière qualité qu'il provoqua, en 1792, contre la révolution du 10 août, une protestation énergique qui attira sur Levrault de funestes persécutions. Suspendu de ses fonctions par les commissaires de l'assemblée, il n'échappa que par la fuite à un mandat d'arrêt et de transfert à Paris. Il se tint caché d'abord dans l'intérieur, puis en Suisse, où il resta tant que dura le système de la Terreur. Pendant ce temps il travaillait comme simple ouvrier dans une imprimerie de Bâle, et ne revint dans sa patrie qu'après la chute de Robespierre. Rentré dans les fonctions publiques après le 18 brumaire, il fut membre du conseil général du département du Bas-Rhin, puis adjoint au maire de Strasbourg, et, en 1809, inspecteur de l'académie de cette ville. Nommé conseiller de préfecture en 1811, il remplit souvent les fonctions du préfet Marnésia qui avait pour lui beaucoup d'estime. Il était en outre membre de la chambre de commerce, et chaque année secrétaire du conseil général du département. La restauration ayant trouvé Levrault comblé de tous ces témoignages de la faveur du public et du gouvernement, y ajouta encore, en lui accordant la décoration de la Légion d'honneur, en le nommant en 1816 président de l'assemblée électorale du Bas-Rhin, et en le faisant un peu plus tard recteur de l'académie. C'est dans cet emploi qu'il se montra l'un des plus ardents propagateurs du système d'enseignement mutuel, et qu'il fit rédiger en allemand des tableaux de lecture et d'histoire, tirés de l'ouvrage de Bredow, intitulé : *Aperçu des événements les plus remarquables de l'Histoire universelle.* Tout en remplissant avec beaucoup de zèle ces différentes fonctions, Levrault, secondé par sa femme, dirigeait avec un grand succès la maison de librairie et d'imprimerie qu'il avait fondée et qui lui survit encore. Il mourut à Strasbourg, le 17 mai 1821.

**LEVRET** (André), chirurgien-accoucheur, né à Paris en 1703, mourut dans cette ville, le 22 janvier 1780. Sa haute renommée le fit appeler à la cour, en qualité d'accoucheur de Madame la Dauphine, mère de Louis XVI. Il était membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris. Il a fait, pendant longtemps, des cours d'accouchement, que suivait un nombreux concours d'élèves. Quoique appelé par les femmes les plus considérables de la capitale, il exerçait les autres branches de la chirurgie avec une grande distinction. Le fameux Samuel Bernard lui donna 100,000 francs, pour les soins qu'il en avait reçus. Il perfectionna le forceps, que l'on nomme encore *de Levret,* et composa plusieurs opuscules remarquables,

tous relatifs aux accouchements. Les principaux sont : *l'Art des accouchements démontré par des principes de physique et de mécanique*, Paris, 1753, 1761, 1766, in-8°, figures; *Traité des accouchements laborieux*, 1770, in-8°; il y expose sa doctrine du forceps; *Observations sur l'allaitement des enfants*, 1781, in 8°; traduites en allemand, Leipzig, 1785.

**LEVRIER** (Antoine-Joseph), né le 5 avril 1756 à Meulan, fut pourvu de la charge de lieutenant général du bailliage de cette ville, obtint après la révolution une place de juge à la cour d'appel d'Amiens, fut depuis conseiller et président à la cour royale de la même ville, et mourut le 30 avril 1823 à la Morflaur près de Belley. Il avait été correspondant de l'Académie des inscriptions, et l'était devenu de l'Institut. Outre quelques articles dans *le Magasin encyclopédique* et le *Journal des savants* (1790), on lui doit : *Chronologie historique des comtes de Genevois jusqu'à l'établissement de la réformation en* 1535, Orléans et Paris, 1787, 2 vol. in-8°, ouvrage plein d'érudition et de critique. Il a eu part à l'édition de *l'Art de vérifier les dates*, publiée par D. Clément.

**LEVRIER DE CHAMPRION** (Guillaume-Denis-Thomas), frère aîné du précédent, né à Meulan le 21 décembre 1749, fit ses études à Paris, et fut placé fort jeune dans les bureaux de l'intendance d'où il fut renvoyé parce qu'il négligeait ses devoirs pour faire des vers. Il entra vers 1777 à la bibliothèque du Roi comme employé au département des manuscrits, fut renvoyé en 1798, obtint en 1800 une place d'expéditionnaire à l'administration de l'enregistrement, fut mis à la retraite en 1818 et mourut en état d'enfance le 10 mars 1825. Il est auteur de quelques comédies, opéras-comiques et vaudevilles représentés à Paris, entre autres *le Diable couleur de Rose*, musique de Gaveaux.

**LEWENHAUPT** (Adam-Louis, comte de), général suédois, né en 1659 dans le camp de Charles-Gustave, qui faisait alors le siége de Copenhague, servit d'abord en Autriche et contre les Turcs, puis sous Guillaume III dans un corps auxiliaire envoyé de Hollande en Suède. Charles XII le distingua bientôt, lui confia des opérations importantes, et en 1706 le nomma gouverneur de Riga et des places voisines. Il rendit à ce prince les plus grands services pendant la guerre de Russie, remporta en 1708 la victoire de Liesna, fit des prodiges de valeur à la bataille de Pultawa, et prit le commandement des débris de l'armée, tandis que Charles vaincu fuyait en Ukraine. Le découragement des soldats l'ayant forcé à signer la capitulation du Borysthène (1709), il fut emmené prisonnier dans l'intérieur de la Russie, et y mourut 10 ans après. Il écrivit pendant cette longue captivité des *Mémoires* imprimés à Stockholm en 1757, et où l'on trouve un grand nombre d'anecdotes intéressantes sur Charles XII.

**LEWENHAUPT** (Charles-Émile, comte de), de la famille du précédent, né le 28 mars 1692, se distingua en Poméranie et en Norwége sous les ordres du comte de Steinbock, son parent. Il se trouvait au siége de Frédérikshall, où fut tué Charles XII. Lieutenant général en 1732, maréchal de la diète en 1734 et 1740, il contribua beaucoup à faire déclarer la guerre par la Suède à la Russie, et fut nommé en 1742 chef de l'armée envoyée en Finlande. Vaincu ainsi que son collègue le général Buddenbrock, malgré la bravoure et la sagesse dont il donna des preuves éclatantes; il fut traduit devant une commission établie par les états, et décapité à Stockholm (15 août 1743).

**LEWIS** (Jean), théologien et antiquaire, né à Bristol en 1675, mort à Margate le 16 janvier 1746, avait composé plus de 1,000 *Sermons;* mais par son testament il ordonna de les détruire, parce que, disait-il, un ministre devant composer ses sermons, il ne voulait pas, en publiant les siens, favoriser la paresse de personne. Il reste de lui plusieurs ouvrages tant imprimés que manuscrits; le plus souvent réimprimé est le *Catéchisme de l'Église expliqué*, 1700, in-12.

**LEWIS** (Gregory-Matthew ou Grégoire-Mathieu), fils d'un sous-secrétaire au département de la guerre, né le 9 juillet 1775, fit ses premières études à l'école de Westminster. Sa mère, une des plus jolies femmes de son temps, ayant par sa conduite légère provoqué le ressentiment de son mari, se retira en France. Le jeune Lewis, après avoir employé tous ses efforts pour apaiser son père, sacrifia à sa mère la petite liste civile destinée à ses plaisirs d'étudiant. Étant allé passer l'automne de 1792 à Paris, il envoya à mistriss Lewis alors revenue à Londres, sa première œuvre littéraire, afin qu'elle pût en tirer parti dans un moment où ils n'étaient pas plus riches l'un que l'autre. Cet ouvrage était une farce intitulée *l'Intrigue épistolaire;* elle fut refusée. Il fit passer alors à sa mère les 2 premiers volumes d'un roman qui n'a jamais été imprimé : *les Effusions de la sensibilité*, parodie de la manie sentimentale. Enfin il écrivit sa première comédie, *The East Indian*, et se rendit dans l'été de 1793 à Weimar pour y apprendre l'allemand. Revenu dans son pays, il visita l'Écosse, où il se lia avec Walter Scott, et alla enfin terminer ses études à Oxford. Il fit paraître en 1795 *le Moine*, roman dont, selon Lewis lui-même, la première idée lui fut suggérée par une histoire de *Santon Barsisa*, relatée dans le Guardian, et qui produisit une grande sensation. Le public se divisa en approbateurs ardents et en détracteurs qui allèrent jusqu'à menacer l'auteur d'un procès en immoralité. Lewis abandonna un instant la littérature, se tourna vers la politique, et siégea au parlement comme représentant le bourg d'Hindon. Mais son rôle y fut tout à fait nul, et il rentra de nouveau dans la carrière des lettres. Pendant 2 ou 3 ans, il écrivit pour le théâtre, où il débuta par le *Castle spectre*. A l'âge de 39 ans, la mort de son père le laissa possesseur de riches plantations dans les Indes occidentales. Il voulut s'assurer de la manière dont ses esclaves étaient traités; il partit, donna des ordres pour une réforme aussi complète que possible des abus, revint en Angleterre, et retourna l'année suivante à la Jamaïque pour vérifier si ses ordres avaient été fidèlement exécutés. Ce fut en 1818, au retour de ce second voyage qui avait fort altéré sa santé, que Lewis mourut en mer le 14 mai, au moment où il traversait le golfe de la Floride. Sous le titre de *Journal d'un propriétaire de l'Inde occidentale*, Lewis a écrit une relation intéressante de son voyage à la Jamaïque, relation qui est restée 15 ans sans être publiée, et qui eut en Angleterre un succès immense. *Le Moine* est le titre de gloire de Lewis, et le titre de cet ouvrage est devenu le prénom de l'auteur qui est baptisé

*Monk Lewis,* le moine Lewis. Il a été traduit sous le titre du *Jacobin espagnol,* Paris, an VI, 4 vol. in-18; sous son vrai titre, Paris, an x, et enfin par Léon de Wailly, Paris, 1840, 2 vol. in-12. Voici les titres des autres ouvrages de Lewis : *les Vertus de village,* drame, 1796; *le Ministre,* tragédie d'après Schiller, 1797; *le Spectre du château,* drame, 1798; *Rolla,* tragédie, 1799; *l'Amour du gain,* poëme, 1799; *l'Habitant des Indes orientales,* comédie, 1800; *Adelmorn ou le Proscrit,* drame, 1801; *Alphonse, roi de Castille,* trag., 1801; *Contes merveilleux,* 1801, 2 vol.; *le Bravo de Venise,* roman, traduit de l'allemand, 1804; *Rugantino,* mélodrame, 1805; *Adelgitha,* tragédie, 1806; *les Tyrans féodaux,* roman, 1806, 4 vol.; *Contes terribles,* 3 vol.; *Contes romanesques,* 1808, 4 vol.; *Veroni,* drame, 1809; *Monodie sur la mort de sir John Moore,* 1809; *Une heure, ou le Chevalier et le démon du bois,* romance, 1811; *Timour le Tartare,* mélodrame, 1812; *Poëmes,* 1812; *Riche et pauvre,* opéra-comique, 1812, et *Journal d'un propriétaire de l'Inde occidentale.*

**LEWIS** (Guillaume), chimiste anglais, membre de la Société royale de Londres, mort en 1781, est auteur des ouvrages suivants : *Experimental examination,* (Examen analytique du platine); *An experimental history of the materia medica,* Londres, 1760, 1768, 1784, traduit en français sur la seconde édition, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8°.

**LEWIS** (Guillaume), autre chimiste anglais, mort en 1814, a composé plusieurs ouvrages fort estimés, dont les suivants ont été traduits en français : *le Pharmacien moderne,* traduit par Ant. Eidous, Paris, 1749, in-12; *Expériences physiques et chimiques sur plusieurs matières relatives au commerce et aux arts,* traduit par Ph.-Fl. de Puisieux, Paris, 1769, 3 vol. in-12; *Connaissance des médicaments les plus salutaires,* traduit par Lebègue de Presle, avec des additions, Paris, 1771, 3 vol. in-8°.

**LEWIS** (Percival), mort en 1822 à l'âge de 64 ans, est auteur d'un ouvrage important, publié en 1811, sous le titre de *Historical inquiries,* etc., Recherches historiques sur les forêts avec des remarques topographiques, etc.

**LEWIS** (Guillaume), naturaliste et chimiste distingué, né à la Jamaïque vers 1750, vint de bonne heure en Angleterre, où il étudia au collége de Hadley. Il entra ensuite, comme employé, à la maison de banque de Bond de Waldbrook, un des négociants qui faisaient le plus d'affaires avec les Indes occidentales, et prit part à diverses entreprises. Lewis renonça totalement au commerce pour ne se livrer désormais qu'aux sciences ou au repos. Il mourut le 7 février 1823. Il n'a rien publié; mais il a laissé manuscrit un *Exposé des recherches et conjectures de Higgins.*

**LEWIS-MERRYWEATHER**, voyageur nord-américain, était né le 18 août 1774, près de Charlottesville, comté d'Albermarle, dans l'État de Virginie. Dès l'âge le plus tendre, Lewis se fit remarquer par son caractère hardi et entreprenant. Il avait achevé ses études à 18 ans, et, revenu près de sa mère il s'occupa, conjointement avec un frère cadet, du soin de la ferme que leur père leur avait laissée. Mais 4 ans après, cette vie tranquille lui parut trop uniforme; il s'engagea comme volontaire, dans un corps de milice que Washington, président des États-Unis, avait réuni à l'occasion des mécontentements causés par la levée des droits d'accise, dans les parties occidentales de l'Union. Ensuite il devint successivement lieutenant, puis capitaine dans l'armée de ligne, et sa scrupuleuse exactitude le fit nommer payeur du régiment. En 1792, Jefferson avait proposé une souscription à la Société philosophique américaine, pour faire explorer les sources du Missouri, traverser les montagnes Rocheuses, suivre le cours de la première rivière qui se présenterait, et arriver ainsi à la côte du grand Océan. Lewis, qui se trouvait à Charlottesville, demanda instamment à Jefferson d'être chargé de cette entreprise; elle ne put s'effectuer alors. Mais en 1803, l'acte concernant l'établissement des loges de commerce chez les Indiens, étant près d'expirer, Jefferson, qui était président de l'Union, recommanda au congrès, par un message confidentiel du 18 janvier, d'apporter quelques modifications à cet acte, et d'étendre ses vues aux Indiens du Missouri, en réalisant le projet de 1792. Le congrès adopta la proposition, et vota la somme nécessaire pour son exécution. Lewis, qui, depuis près de deux ans, remplissait les fonctions de secrétaire particulier de Jefferson, renouvela ses sollicitations, et son vœu fut exaucé. Le 20 juin, ses instructions furent signées par Jefferson; le 5 juillet, il partit de Washington pour Pittsbourg. En suivant le cours de l'Ohio, il choisit des soldats dans différents postes militaires; Clarke le joignit à Knoxville en Kentucky : toutes les personnes qui devaient les accompagner furent réunies, avant la fin de l'année, à Saint-Louis, sur le Mississipi; mais la saison était trop avancée pour que l'on se mît en route à travers des contrées totalement inconnues. Lewis et Clarke avaient projeté de passer l'hiver à Charrette, établissement le plus avancé en remontant le Missouri; le commandant espagnol de la province refusa à des étrangers la permission de traverser le territoire qui était sous ses ordres. Lewis alla donc hiverner à Kohokia, sur la rive gauche du Mississipi, à l'embouchure de la rivière des Bois. Le 14 mai 1804, on se mit en route en remontant le Missouri. Après un voyage long et pénible l'expédition revint à Saint-Louis le 23 septembre 1806, après une absence de 2 ans, 4 mois et 10 jours. Au milieu de février 1807, les voyageurs rentrèrent à Washington, où le congrès était assemblé. Une concession de terres fut accordée aux deux chefs de l'expédition et aux personnes qui les avaient accompagnés. Bientôt après, Lewis fut nommé gouverneur de la Louisiane, et Clarke, général de la milice de cette contrée et agent de l'Union pour les affaires des Indiens. Lewis arrivait dans un pays déchiré par les factions; il réussit, par sa fermeté, à réunir les esprits, à faire respecter le pouvoir et ceux qui l'exerçaient. Dès sa jeunesse, il avait été sujet à une affection hypocondriaque, héréditaire dans sa famille; elle revint avec plus de force lorsqu'il mena une vie sédentaire et tranquille, et ses amis conçurent des inquiétudes sérieuses. Ce fut dans une de ces crises que les affaires l'appelèrent à Washington, dans l'automne de 1809. Parti de Saint-Louis, il arriva le 15 septembre, aux Chickasaw-Elufs, situé par 36 degrés de latitude nord sur la rive gauche du Mississipi. M. Neely, agent de l'Union près des Chickasaws, qui vint là deux jours après, le trouva dans un état alarmant et annonçant de temps en temps un dé-

rangement mental. Quoiqu'il semblât un peu remis, M. Neely lui offrit obligeamment de l'accompagner, afin de veiller sur lui. Malheureusement, lorsqu'ils campèrent à la fin de leur première journée dans l'État de Tenessée, deux de leurs chevaux s'échappèrent, ce qui obligea M. Neely de s'arrêter pour les rattraper. Lewis poursuivit son chemin, en promettant de l'attendre à la maison du premier blanc qu'il rencontrerait ; mais le maître s'étant trouvé absent, sa femme, effrayée des symptômes d'aliénation qu'il manifestait, lui abandonna le logis et se retira dans un bâtiment extérieur, tandis que ses domestiques et ceux de Lewis reposaient dans un autre. Vers trois heures du matin, cet infortuné termina de sa main une vie qu'il aurait encore pu consacrer au service de son pays. Les papiers de Lewis furent remis à M. Paul Allen de Philadelphie, qui, les ayant examinés avec soin, eut recours à Clarke pour une nouvelle investigation. Celui-ci qui avait coopéré avec Lewis à la rédaction de leur journal tenu en commun, put fournir des éclaircissements précieux. Il résulta de ce travail l'ouvrage suivant, en anglais : *Histoire de l'expédition faite pendant les années* 1804, 1805 *et* 1806, *par ordre du gouvernement des États-Unis, sous le commandement des capitaines Lewis et Clarke, aux sources du Missouri, et de là à travers les monts Rocky, au fleuve Colombia et au grand Océan, préparée pour l'impression,* par Paul Allen, Philadelphie, 1814, 2 vol. in-8°, cartes et plans.

**LEWYD** (Édouard). *Voyez* **LLWYD**.

**LEY** ou **LEIGH** (sir James), jurisconsulte et antiquaire anglais, né dans le Wiltshire, vers 1552, fit ses études à l'université d'Oxford, d'où il passa au collége de jurisprudence de Lincoln's-Inn. Mis, en l'année 1604, à la tête de la justice en Irlande, il occupa plus tard en Angleterre sous le roi Jacques I^er^, fut attorney du roi près de la cour des tutelles, lord grand trésorier et président du conseil. Fait chevalier, baronnet, créé baron Ley et comte de Marlborough, il mourut dans Lincoln's-Inn en 1628. On n'a guère conservé de lui que des *Rapports sur les affaires jugées dans les cours de Westminster sous les règnes des rois Jacques et Charles I^er^, avec deux index;* suivi d'un traité des *Tutelles*, 1659, in-fol.

**LEYBOURN** (Guillaume), mathématicien anglais, vécut dans le 17^e^ siècle. Originairement imprimeur, il fut l'éditeur de plusieurs ouvrages d'astronomie, de Samuel Foster, professeur du collége Gresham. Il passait pour un des plus savants mathématiciens de son temps. On a de lui : *Cursus mathematicus ; Panarithmologia,* ou *Guide sûr du commerçant;* ouvrage qui est encore fort en usage en Angleterre, qui a servi de modèle à celui de Barême, en France, et dont la 7^e^ édition fut publiée en 1741.

**LEYBURN** (George), né en 1593 dans le Westmoreland, professa les humanités à Douai, et fut reçu docteur à Reims. De retour en Angleterre, son zèle trop vif pour le catholicisme le fit enfermer 3 fois à la Tour de Londres. Successivement vicaire général en Angleterre de Rich. Smith, évêque de Calcédoine résidant à Paris, puis président du collége anglais de Douai, il mourut à Châlons-sur-Marne en 1677. On a de lui quelques ouvrages peu importants.

**LEYBURN** (Jean), neveu du précédent, succéda en 1670, à son oncle, dans la place de président du collége de Douai. Six ans après, le cardinal Howard l'appela à Rome pour être son secrétaire et son auditeur. L'Église catholique d'Angleterre, privée du gouvernement épiscopal depuis la mort de Richard Smith en 1657, le désigna pour en remplir les fonctions ; et il y fut envoyé, en 1685, en qualité de vicaire apostolique, avec le titre d'évêque d'Audrumet (*in partibus*). La révolution de 1688 causa quelques changements dans la position de Leyburn ; il fut même mis à la Tour de Londres : mais les ministres de Guillaume III, lui rendirent bientôt la liberté. Il mourut en 1703. Outre une *Lettre pastorale,* adressée aux catholiques d'Angleterre, on a de ce prélat une élégante traduction latine du *Traité de la nature des corps, et de l'immortalité de l'âme,* composé en anglais, par Kénelm Digby, Paris, 1651, in-fol.

**LEYBURN** (Nicolas), autre neveu de George, et dernier frère de Jean, après s'être acquis l'estime de ses compatriotes catholiques, comme missionnaire, comme procureur et vice-président du collége de Douai, mourut en 1703. Il est auteur d'une traduction anglaise des *Instructions pour la jeunesse,* par Gobinet, 2 vol. in-8°.

**LEYDE** (Lucas DAMMESZ, dit Lucas de), peintre et graveur, né à Leyde en 1494, élève d'Engelbrechtsen, était à l'âge de 9 ans familier avec tous les genres de peintures. A 12 ans, il peignit en détrempe l'*Histoire de saint Hubert,* et ce tableau eut un succès universel. A 18 ans, il était regardé comme le premier peintre de l'école flamande et le plus habile graveur de son temps. Il voyagea ensuite afin de se perfectionner encore dans son art ; mais il fut, dit-on, empoisonné par des rivaux jaloux, et ne quitta presque pas le lit pendant les dernières années de sa vie. Il mourut à Leyde en 1533. Il avait gravé 172 planches, dont les bonnes épreuves ont une grande valeur. Les plus belles sont : l'*Adoration des Mages,* 1513; l'*Ecce homo,* 1510 (estampe magnifique, et qui contient au delà de 100 figures); le *Retour de l'enfant prodigue,* 1510; la *Danse de Madeleine,* 1519; *Virgile dans un panier* (sujet tiré d'une *Vie* apocryphe *de Virgile*) et *Tylenspiegel ou l'Espiègle.* Le Musée de Paris possède 3 tableaux de ce maître : une *Descente de Croix; la Salutation angélique,* et *la sainte Famille.*

**LEYDE** (Jean de), roi des anabaptistes, naquit vers la fin du 15^e^ siècle. Son véritable nom était *Boekels* ou *Boekelson*. Fils d'un bailli de la Haye, mais ayant perdu ses parents dans son enfance, il fut élevé à Leyde, et forcé d'apprendre le métier de tailleur. Cependant ses dispositions naturelles suppléèrent au défaut d'instruction ; il se dégoûta de son état, entra dans le commerce, passa 4 ans en Angleterre, visita la Flandre, Lisbonne, Lubeck, revint à Leyde, y épousa la veuve d'un batelier, et établit une petite auberge. Ses goûts continuèrent de l'entraîner vers une carrière plus élevée. Tout en faisant le métier d'aubergiste, il se livrait à la littérature, composait des pièces de vers et de théâtre, tenait école de poésie, jouait la comédie, et disputait sur la Bible avec une érudition et une facilité surprenantes. Sa petite auberge fut le rendez-vous des poëtes et d'une société fort joyeuse. On y jouait, riait, dansait et disputait sans cesse. L'esprit de la réformation avait fait fermenter les têtes en Allemagne et en Hollande, le vertige réformateur s'était em-

paré de la secte des anabaptistes, qui, non contents de propager leur doctrine, décriaient celle des autres cultes, et déclamaient contre les dogmes des catholiques et des protestants. Ils soulevèrent plusieurs villes de la Hollande, et commencèrent à gagner de l'influence dans la Westphalie. A Munster, où les autorités municipales, depuis longtemps en querelle avec leur évêque, s'étaient déclarées en faveur du protestantisme, quelques prédicateurs anabaptistes, d'abord réduits au silence à cause de leur hardiesse, finirent par l'emporter sur les prédicateurs protestants, et par entraîner plusieurs magistrats. Bockels, ayant entendu vanter leurs talents comme orateurs, voulut les entendre et abandonna sa femme et son auberge, pour se rendre à Munster. Il y arriva en 1533, écouta les prédicateurs anabaptistes ; leur fanatisme le gagna ; il étudia leur doctrine, et la prêcha ensuite avec toute la chaleur d'un fervent néophite. Il ne revint en Hollande que pour prêcher et disputer ; et dès le commencement de l'année suivante, il reparut à Munster avec l'anabaptiste Mathison. Tous deux, revêtus d'un costume étrange, furent annoncés par les prédicateurs de leur secte comme des prophètes envoyés de Dieu pour déjouer les projets des infidèles. Le peuple accourut en foule pour se faire rebaptiser : le nombre des fanatiques augmenta de jour en jour ; il y eut des inspirations, des visions, des scènes convulsionnaires. Les catholiques et les protestants, voyant la frénésie de la secte rivale, se tinrent sur leurs gardes, et se fortifièrent dans un quartier de la ville. Le prince-évêque, de son côté, ayant perdu toute son autorité, rassemblait des troupes pour assiéger les habitants et réduire les protestants et les anabaptistes. Le prince de Munster vint mettre le siége devant la ville, après avoir enrôlé des troupes auxquelles il avait promis la moitié du butin lors du sac de Munster, en se réservant l'autre moitié. Ceux des habitants qui lui étaient le plus dévoués, quittèrent la ville. Les anabaptistes étant alors maîtres de la place, se préparèrent à une vigoureuse résistance. Dans la première fureur, ils pillèrent les églises, et brûlèrent tous les livres et manuscrits qu'ils purent saisir. Après ces actes de violence, ils préparèrent les moyens de défense, formèrent un gouvernement composé de 12 vieillards, qu'ils nommèrent les *anciens du nouvel Israël*, et d'un prophète chargé d'annoncer leurs ordres au peuple. Ce rôle échut à Jean de Leyde. Les 12 anciens publièrent une sorte de constitution. Les vivres furent tous déposés dans des magasins communs, les habitants furent armés, les fortifications furent réparées et améliorées ; et quelques-uns de ceux qui désapprouvèrent les mesures prises par ces fanatiques, furent mis à mort. Les assiégeants, de leur côté, ne firent grâce à aucun des anabaptistes qui tombèrent en leur pouvoir. Tout en se défendant avec courage, Jean et ses collègues prêchaient la pénitence ; ils prescrivaient la plus grande sobriété, et en même temps ils autorisaient la polygamie, au grand scandale des vrais fidèles. Bientôt un prophète anabaptiste annonça que Dieu avait élu Jean pour roi du nouvel Israël ; et le fils de Bockels fut oint, et proclamé roi des anabaptistes. Le nouveau souverain se forma une garde de 28 trabans, une cour, et même un sérail. Après la mort de sa première femme, qui avait été exécutée dans une émeute de la nouvelle secte à Leyde, il avait épousé la veuve du prophète Mathison. Celle-ci fut proclamée reine ; et 12 à 15 autres femmes lui furent subordonnées. Un téméraire, ayant osé blâmer cette polygamie, eut aussitôt la tête tranchée. Les armes du nouveau roi étaient un globe percé par deux glaives, et surmonté d'une croix. Au milieu des plaisirs auxquels il se livrait, il sut contenir, par la terreur, le peuple que la famine commençait à pousser au désespoir. Depuis plus de 6 mois le siége traînait en longueur, lorsque dans une nuit orageuse du mois de juin 1535, une partie des troupes épiscopales fut introduite par trahison dans la ville. Les anabaptistes se retranchèrent derrière des poutres et des chariots dans la place publique, et périrent la plupart en combattant. Jean de Leyde fut arrêté dans une tour. Deux de ses compagnons furent également pris vivants, et conduits dans un des forts de l'évêché. La ville fut abandonnée au pillage ; et pendant 8 jours, les soldats s'y livrèrent aux plus affreux excès. Au mois de janvier 1536, Jean de Leyde et ses deux complices furent tirés de la prison, et conduits sur la place publique : après avoir été tenaillés, pendant plus d'une heure, avec des tenailles ardentes, on leur plongea un poignard dans le cœur ; ensuite on suspendit leurs corps dans des cages de fer au clocher de l'église Saint-Lambert.

**LEYDE** (Jean de). *Voyez* **EYCK**.

**LEYDECKER** (Melchior), savant calviniste, né à Middelbourg le 2 mars 1642, pasteur de Zélande (1662), professeur à Utrecht en 1678, se déchaîna contre les systèmes de Coccéius et de Descartes, qu'il connaissait peu, attaqua avec fureur Drusius et le livre de Spencer, *De legibus ritualibus Hebræorum*. Au reste il était lui-même très-habile dans la théologie et l'histoire ecclésiastique ; et quoique intolérant, il fit quelques efforts pour opérer la réconciliation des luthériens et des calvinistes. Leydecker mourut en 1721. De tous ses ouvrages on ne recherche que le suivant : *De Republicâ Hebræorum*, Amsterdam, 1704-1710, 2 vol. in-fol.

**LEYDEN** (Jean GERBRAND de), religieux carme, chroniqueur hollandais du 16e siècle, fut ainsi nommé parce qu'il était de la ville de Leyde. Il remplit les fonctions de prieur dans plusieurs maisons de son ordre, et mourut en 1504. Outre un grand nombre de sermons manuscrits, il laissa quelques ouvrages historiques, dont les deux suivants ont été imprimés après sa mort : *Chronicon Hollandiæ comitum et episcoporum ultrajectensium, a sancto Willebrodo ad annum* 1417, Francfort, 1620, in-folio ; *Chronicon Egmondanum, sive Annales abbatum Egmondensium*, Leyde, 1698, in-4°.

**LEYDEN** (Jean), poëte et orientaliste anglais, né à Denham, en Écosse, vers 1775, se consacra de bonne heure à l'étude des langues orientales. Pour s'y livrer plus à son aise, il se retirait dans une chapelle à demi ruinée, près d'un château appartenant à la famille des Douglas, dont la bibliothèque avait été mise à sa disposition. Les superstitieux Écossais, le voyant occupé incessamment à déchiffrer des livres tracés en caractères mystérieux, projetèrent de le brûler vif en qualité de sorcier, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à se tirer de leurs mains. Il obtint plus tard un emploi dans les Indes orientales, à Calcutta, où il résida quelques années. En 1811, les Anglais ayant dirigé une expédition contre Ba-

tavia, Leyden fut du nombre de ceux qui se rendirent devant cette ville. Étant entré imprudemment dans une bibliothèque qui avait été fermée longtemps, il y contracta une maladie qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau. On connaît de lui : *Minstrelsy*, etc., *les chants des Ménestrels de la frontière écossaise*, Édimbourg, 1802, 2 vol. in-8°; 2e édition, 1812; ouvrage publié de concert avec Walter Scott; *Account*, etc., Histoire générale des découvertes en Afrique. L'ouvrage ne parut qu'après la mort de Leyden, vers 1817, continué par Hugh Murray, etc. Sir Stamford Raffles a publié, peu de temps après son retour à Londres, en 1822, un ouvrage posthume de Leyden, ayant pour titre : *Annales des Malais*, auquel il a joint une introduction. Un vol. de *Poésies* de Leyden a été mis au jour en 1819, in-8°, sous le titre de *Poetical remains*, avec une notice sur sa vie par le révérend James Norton.

**LEYRIT** (George du VAL de), gouverneur des établissements français dans l'Inde, naquit au Havre, le 7 août 1715. Entré de bonne heure dans les emplois de la compagnie, il exerçait, en 1741, les fonctions de conseiller au conseil souverain de Pondichéry, et fut nommé, l'année suivante, directeur à Mahé. Dupleix, commandant à Chandernagor, chef-lieu des établissements français dans le Bengale, ayant été appelé au gouvernement de Pondichéry, la colonie qu'il quittait ne tarda pas à tomber dans un état de discorde et de confusion inexprimables. Du Val de Leyrit, à cette époque âgé de 30 ans, fut choisi pour en faire disparaître les abus et y ramener la paix. Tandis que Leyrit faisait prospérer au Bengale le commerce de la France, Dupleix opérait dans l'Indoustan la plus grande révolution, et portait au plus haut degré la gloire du nom français. Dupleix vit néanmoins ses services méconnus, et le gouvernement eut la faiblesse de le rappeler. Des différends survenus entre les compagnies anglaise et française dans l'Inde avaient déterminé la cour de Versailles à y envoyer un commissaire pacificateur. Ce fut M. Godeux qui se rendit à Pondichéry en cette qualité. Après plusieurs conférences, il conclut, le 2 octobre 1754, un arrangement de territoire entre les deux compagnies rivales. Au départ de Godeux pour la France, Leyrit, qui avait été nommé précédemment président du conseil supérieur de Pondichéry, lui succéda comme gouverneur des possessions françaises dans l'Inde, en vertu de lettres patentes du 13 mars 1756. Comme l'Angleterre se fortifiait en Asie de manière à compromettre les intérêts français, le cabinet de Versailles se décida, de son côté, à y faire passer une expédition, dont le commandement fut confié au comte de Lally. Ce fut le 28 avril 1758, à 5 heures du soir, que ce général opéra son débarquement à Pondichéry. Sept à huit heures après le débarquement, le comte d'Estaing partit pour Gondelour et le fort Saint-David avec le régiment de Lorraine. Le 30, M. de Soupire l'y joignit. Lally s'y rendit le 1er mai, avec le reste de son armée. Le 4, Gondelour ouvrit ses portes sans résistance, et, le 12, Lally revint à Pondichéry. De retour au camp devant Saint-David, le 14, Lally commence cette série de reproches et d'accusations qui n'ont pas cessé pendant son séjour dans l'Inde. Dès le 15 mai, il se plaint amèrement à Leyrit de ce qu'il le laisse manquer de tout, en le menaçant d'employer, contre le conseil et contre lui-même, des mesures sévères. Les adversaires de Lally ont dit que, jaloux de la haute réputation que le marquis de Bussy s'était acquise, et envieux des immenses richesses qu'on prétendait qu'il avait amassées, il ordonna le rappel de cet officier distingué (13 mai 1758), le remplaça par le marquis de Conflans, et refusa de l'employer. En moins de 6 mois sous le nouveau chef qu'il avait nommé, les troupes françaises furent battues, Mazulipatam tomba au pouvoir des Anglais (7 juin 1759), et la France perdit, avec cette place importante, toutes ses possessions sur la côte d'Orixa, ainsi que l'alliance du souba. Lally échoua dans son entreprise contre le paliagard de Tanjaour, et il accusa Leyrit et le père Lavaur, supérieur général des jésuites, de l'avoir poussé à agir contre ce faible chef indien. Lally va en personne assiéger Madras, il ouvre le siége le 14 novembre 1758, et, peu de jours après, il manque de munitions, et même d'artillerie. Le 16 février 1759 il avait levé le siége. Rentré à Pondichéry dans un état de violente exaspération, Lally attribue le non-succès d'une entreprise mal concertée au conseil et aux membres de l'administration. Après un combat douteux avec la flotte anglaise (10 septembre 1759), le comte d'Aché, commandant la flotte française, veut aller se réparer à l'Ile-de-France ; mais, sur les représentations de Leyrit, il diffère son départ, et, en quittant les parages de l'Inde, il laisse 900 hommes de son escadre. Ce fut à peu près à cette époque que le vicomte de Fumel prit la ville et le fort d'Arcate, et repoussa l'armée anglaise qu'il força de se retirer sous les murs de Velour. Une fermentation sourde régnait parmi les soldats français, qui n'avaient pas reçu de paye depuis plus de six mois; les officiers, qui s'en étaient aperçus, sollicitaient Lally de leur distribuer quelques à-compte ; mais il n'avait aucun égard à leurs observations, lorsque enfin la révolte éclata, le 18 septembre 1759. Les soldats renvoient leurs officiers, et, sous la conduite d'un sergent de grenadiers, campent hors des murs de Vandavachy. Les conseillers, les chefs d'administration, les plus riches habitants envoient leur argenterie à la Monnaie, acquittent une partie de la solde, et tout rentre dans l'ordre. Ce fut un mois après cet événement (4 décembre), que Lally s'emporta jusqu'à menacer Leyrit de le frapper. Peu de jours s'étaient à peine écoulés, que le colonel anglais Eyre Coote, profitant de ce que Lally avait affaibli son armée en la divisant en deux corps, reprit l'offensive, chassa les Français de plusieurs possessions, et entra à Vandavachy le 29 septembre 1759. Le 22 janvier suivant (1760), Lally perdit contre lui une bataille décisive : artillerie, bagages et munitions restèrent au pouvoir de l'ennemi, qui compta parmi ses prisonniers le marquis de Bussy. Les vaincus, ne pouvant rester en rase campagne, se retirèrent sous les murs de Pondichéry, où Lally se rendit le 25. Après l'échec de Vandavachy, qui fut bientôt suivi de la perte d'Arcate, de Karical et de plusieurs autres places, le mécontentement ne fit que s'accroître dans l'armée. Lally devint tout à fait intraitable et inaccessible, et ce fut contre Leyrit et le conseil qu'il accumula les reproches les plus durs et les imputations les plus graves. Il fit arrêter plusieurs conseillers. La compagnie, pour pourvoir à la subsistance des troupes, avait déjà contracté, au mois de

février 1760, un emprunt avec Sutton, chef de la loge hollandaise de Gondelour, et, le mois de mars suivant, Leyrit, et tous les membres du conseil supérieur engagèrent leur responsabilité, et se rendirent mutuellement solidaires pour procurer de l'argent à l'armée. Mais toutes les sommes qu'on parvint à réunir, par ces divers moyens, furent bientôt épuisées. Lally ne cessait de répéter verbalement et par écrit qu'il voulait rester étranger à tout ce qui se ferait, et qu'il s'abstiendrait de donner aucun ordre. Pondichéry était aux abois, lorsqu'une escadre anglaise parut devant la place. On avait perdu tout espoir; mais le 2 janvier 1761, un coup de vent affreux ayant dispersé les navires ennemis, dont une grande partie furent détruits, la ville cessa d'être bloquée par mer. Leyrit s'empressa d'annoncer cet événement aux personnes chargées des affaires de la compagnie à Paliacate, à Tranquebar, Négapatnam et dans différents autres endroits, pour les presser d'envoyer promptement des embarcations chargées de vivres. Mais, avant que ces secours fussent arrivés, le colonel Coote poussa vivement le siége, et Lally invita Leyrit à s'occuper d'une capitulation. Le résultat de cette capitulation, qui ne fut communiquée, avant d'être envoyée, à aucun des chefs militaires, c'est que, malgré les représentations et les protestations de Leyrit, resté à Pondichéry tandis que Lally avait été conduit à Madras, les Anglais démantelèrent la place, rasèrent les murs mêmes et les maisons, et firent transporter en Europe, non-seulement les troupes, mais encore tous les Français attachés au service de la compagnie et les principaux habitants. Leyrit se rendit ensuite lui-même à Madras. Il arriva en France avec les autres membres du conseil, et adressa, avec eux, le 3 août 1762, un Mémoire au roi, pour lui exposer qu'ils avaient été offensés dans leur honneur et dans leur réputation par les imputations du sieur de Lally, et pour demander un tribunal devant lequel ils pussent obtenir justice. Il ne fut pas donné suite à cette plainte particulière; mais Lally fut dénoncé au gouvernement comme coupable de concussion, d'abus d'autorité et d'avoir, par de fausses mesures, et même par des manœuvres secrètes, livré Pondichéry aux ennemis de la France. Ce général était encore prisonnier en Angleterre, il sollicita et obtint la permission de revenir en France, pour répondre à ces accusations. Le parlement de Paris, chargé de le juger, n'avait point encore prononcé, lorsque Leyrit tomba malade, et mourut, le 9 avril 1764, en recommandant à sa famille de publier, pour sa justification, la correspondance qu'il avait entretenue avec Lally.

**LEYSER** (Polycarpe), en latin *Lyserus,* théologien de la confession d'Augsbourg, né en 1552 à Wynenden (Wurtemberg), fut successivement ministre à Gollersdorf (1573), docteur et professeur en théologie à l'université de Wittenberg (1576), puis surintendant, coadjuteur à Brunswick (1588), premier prédicateur de la cour de Dresde (1594), et mourut à Wittenberg en 1601. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en allemand, complétement oubliés aujourd'hui.

**LEYSER** (Polycarpe II), fils du précédent, né à Wittenberg, en 1586, fut aussi professeur de théologie à Leipzig et à Wittenberg, et mourut le 15 janvier 1633.

**LEYSER** (Jean), fils du précédent, né à Leipzig en 1631, fut reçu bachelier vers 1654, et devint pasteur d'une paroisse près de Leipzig en 1664. C'est vers ce temps qu'il se mit en tête de soutenir la polygamie, et qu'à l'instigation d'un comte suédois, son ami, il publia que dans certains cas les lois divines et humaines ordonnent à un homme d'épouser plusieurs femmes. Cette extravagante opinion le fit chasser de tous les lieux où il voulut se fixer; le Danemark, la Suède, l'Italie, l'Angleterre, la Hollande le repoussèrent successivement, et il alla mourir de misère à Paris en 1684. On ne mentionnera de ses ouvrages que son *Court dialogue sur la polygamie* (en allemand, sous le nom de *Sincerus Wahrenberg*), et le *Discursus politicus de polygamiâ* (sous celui de *Theoph. Alethæus*), 1676, in-8°, réimprimé, Lund, 1682, in-4°, avec un ample commentaire et ce nouveau titre : *Polygamia triumphatrix.*

**LEYSER** (Polycarpe III), cousin du précédent, né à Halle, en 1656, fut pasteur à Magdebourg, surintendant de la principauté de Calenberg, et, en 1708, surintendant général à Zell : il mourut le 11 octobre 1725, après avoir publié divers ouvrages théologiques.

**LEYSER** (Polycarpe IV), fils du précédent, né à Wurmstorp, en 1690, fut nommé professeur de philosophie en 1718, de poésie en 1719, et d'histoire en 1726, à l'université de Helmstædt; il mourut le 7 avril 1728, laissant un grand nombre d'*Opuscules,* entre autres : *Hist. poetarum et poematum medii ævi,* Halle, 1721, in-8°, ouvrage curieux, mais incomplet; *Amœnitates litterariæ,* Wittenberg, 1729, in-8°; et divers traités sur les lois de Justinien.

**LEYTO** (André), peintre d'histoire et de genre, florissait à Madrid vers 1680. Il fut chargé de peindre, conjointement avec Joseph de Zarobia, les tableaux qui ornent le cloître du couvent de Saint-François à Ségovie. Les deux artistes y représentèrent la vie du fondateur. Leyto a peu travaillé dans le genre historique, et a peint plus particulièrement des scènes d'intérieur. Il a, parmi les Espagnols, très-peu de rivaux en ce genre.

**LEYVA** (Antoine, duc de), le plus habile général de Charles-Quint, né en 1480 dans la Navarre, d'une famille obscure, passa par tous les grades de la milice. Devenu général pendant les guerres d'Italie, il chassa Bonnivet de devant Milan, prit Valence (sur le Pô), se distingua à la journée de Rebecq, soutint un siége célèbre dans Pavie, et par sa résistance opiniâtre, ainsi que par une sortie qu'il fit à la tête de la garnison, détermina le gain de la bataille de Pavie. Nommé gouverneur du Milanais, il chassa Sforce de Marignan, prit Casal, fit prisonnier le comte de Saint-Paul, et consolida la puissance des Espagnols en Italie. Il suivit ensuite Charles-Quint dans son expédition d'Afrique, puis lui conseilla de se jeter dans la Provence, promettant de le conduire à Paris, et ne demandant d'autre récompense que l'honneur d'être enterré à Saint-Denis. Le duc de Leyva mourut en 1536, comblé de richesses et de dignités.

**LEYVA** (le frère Jacques de), Espagnol, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Daro de la Rioja, vers 1580. Il manifesta de bonne heure son goût pour la peinture, et se rendit à Rome pour se perfectionner dans cet art. Après un séjour de quelques années en Italie, il revint à Burgos, où ses talents ne tardèrent pas à le faire

connaître. Il s'était marié à son retour d'Italie; devenu veuf à 53 ans, il entra dans la chartreuse de Miraflorès, où il fit profession en 1634. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée le 24 novembre 1637, il enrichit le monastère de plusieurs tableaux.

**LEZARDIÈRE** (Marie-Pauline de), née au château de Vérie (Vendée) en 1754, morte en 1835, est auteur de la *Théorie des lois politiques de la monarchie française*, Paris, 1792, 8 vol. in-8° : cet ouvrage anonyme ne fut mis en vente que longtemps après la publication; 2 vol. parurent en 1791 sous le titre d'*Esprit des lois canoniques et politiques qui ont régi l'Église gallicane dans les premiers siècles de la monarchie.*

**LEZAY-MARNÉSIA** (Claude-François-Adrien, marquis de), né à Metz le 26 août 1735, servit quelque temps dans le régiment du Roi, mais bientôt se retira dans sa terre de Saint-Julien, près Lons-le-Saunier, où il se partagea entre l'agriculture et les lettres. Député du bailliage d'Aval aux états généraux, il se réunit aux députés du tiers; mais voyant qu'il devenait impossible de diriger le mouvement révolutionnaire, il quitta la France en 1790, avec le dessein de former un établissement dans l'Amérique septentrionale. N'ayant pu y réussir, il revit la France en 1792. Incarcéré, il ne dut sa liberté qu'à la révolution du 9 thermidor, et passa en 1797 à Lausanne; plus tard il revint à Besançon, et y mourut le 9 novembre 1800. Son principal ouvrage est un poëme en V chants : *Essais sur la nature champêtre*, Paris, 1787, in-8°, réimprimé en 1800 sous ce titre : *les Paysages*, etc., augmenté de *Pièces fugitives*, de l'*Heureuse famille*, et d'*Apelle et Campaspe*, ballet. On lui doit encore : *Essai sur la minéralogie du bailliage d'Orgelet*, Besançon, 1778, in-8°; *le Bonheur dans les campagnes*, Neufchâtel, 1784, in-8°; *Plan de lecture pour une jeune dame*, Paris, 1784, in-12; *Lettres écrites des rives de l'Ohio*, Paris, 1792, in-8°; la traduction du *Voyageur naturaliste*, de Lettsom, Amsterdam (Paris), 1775, in-12; et quelques articles dans l'*Encyclopédie*.

**LEZAY-MARNÉSIA** (Charlotte-Antoinette de BRESSEY, marquise de), mère du précédent, habitait Nancy, où sa maison était le rendez-vous des personnes les plus spirituelles, et mourut en 1785 au château de Condé. Elle est l'auteur des *Lettres de Julie à Ovide*, Paris, 1753, roman qui eut beaucoup de vogue, mais qu'elle n'avoua jamais. C'est à son fils que l'on doit la révélation de ce secret.

**LEZAY-MARNÉSIA** (Adrien, comte de), publiciste, né à Saint-Julien en 1770, fils du marquis de Marnésia, quitta de très-bonne heure le service, étudia la diplomatie à l'école de Brunswick, voyagea pendant la révolution, revint à Paris après le 9 thermidor, fut proscrit en 1795, et en 1797 alla en Suisse, d'où il ne revint qu'après la chute du Directoire. Envoyé près de l'électeur de Saltzbourg, puis dans le Valais, il fut fait en 1806 préfet de Rhin-et-Moselle, et en 1810 du Bas-Rhin. Il mourut près de Strasbourg le 9 octobre 1814, d'une chute de voiture. On a de lui *les Ruines, ou Voyage en France*, etc., 1794, in-8°; *Qu'est-ce que la constitution de 1793?* 1795, in-8°; *Faiblesse d'un gouvernement qui commence* (en réponse à l'écrit de Benjamin Constant : *la Force d'un gouvernement qui commence*), 1796, in-8°; *Pensées choisies du cardinal de Retz*, 1797, in-18; une traduction du *Don Carlos*, de Schiller, 1799, in-8°, etc.

**LEZAY-MARNÉSIA** (Claude-Gaspard), oncle du précédent, chanoine et comte de Lyon, mort en 1818, a donné des *Réflexions sur l'histoire de France*, Paris, 1765, in-12, et une *Oraison funèbre de Louis XV*, Lyon, 1774, in-4°.

**LEZCZINSKI** (Stanislas). *Voyez* **STANISLAS.**

**LEZONNET** (Olivier le PRESTRE, seigneur de), gentilhomme breton, vivait dans le 16e siècle. Nommé par le duc de Mercœur au gouvernement de Concarneau, il embrassa d'abord le parti de la Ligue. Après la conversion de Henri IV, il se soumit au roi qui lui conserva le gouvernement de Concarneau. Lezonnet résolut d'arracher Quimper à la Ligue; il employa d'abord la ruse, puis la force, et fut repoussé dans une première attaque de vive force, à la suite de laquelle il reçut une balle dans la gorge. Il excita le maréchal d'Aumont à venir attaquer Quimper; et, après une résistance admirable, la ville dut se rendre le 12 octobre 1594. Lezonnet mourut peu après des suites de la blessure qu'il avait reçue à la gorge.

**LÉZONNET** (Guillaume le PRESTRE, seigneur de), fils du précédent, fut nommé, en 1614, à l'évêché de Quimper, qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 8 novembre 1640. Il assista, comme membre du clergé, aux états de la province de Bretagne, tenus à Rennes, en 1616. Ce fut sous son épiscopat que les capucins, les ursulines, les calvairiennes et les filles de Sainte-Élisabeth s'établirent à Quimper. En favorisant les travaux apostoliques de Michel Lenobletz, il contribua à extirper les derniers vestiges de l'idolâtrie en basse Bretagne, et à rétablir la pureté de la foi, altérée par les guerres civiles.

**LHERIDAN** (Louis), royaliste breton, né à Vannes, en 1778, servit d'abord comme conscrit dans un bataillon de la légion de l'Ouest, se fit ensuite remplacer, et se rendit à Paris pour y apprendre le commerce. Le négociant chez lequel il travaillait ayant fait faillite, il se trouva sans place dans le moment où George Cadoudal, Joyaux, et Saint-Vincent, ses compatriotes, vinrent dans cette ville pour y attenter aux jours du premier consul Bonaparte. Ayant conservé avec eux quelques liaisons d'intimité, il s'associa à leurs complots, et fut arrêté en même temps et dans le même cabriolet que George Cadoudal. Mis en jugement avec lui, il ne fut condamné (10 juin 1804) qu'à une détention de deux ans. Lheridan ne subit pas même entièrement cette légère peine, et ayant pris du service, il parvint successivement au grade de colonel. Il était maréchal de camp sous la restauration, et commandait, en cette qualité, la subdivision du Morbihan lorsqu'il mourut, à Vannes, en juillet 1837.

**LHÉRITIER DE BRUTELLE** (Charles-Louis), savant botaniste, né à Paris en 1746, fut d'abord procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts, ensuite conseiller à la cour des aides; il cultiva la botanique avec succès, devint membre de l'Académie des sciences, et fit partie de l'Institut dès l'organisation. Forcé d'accepter un emploi au ministère de la justice pendant la révolution pour subsister, il venait de s'en démettre pour se livrer entièrement à ses travaux, lorsqu'il fut assassiné à coups de sabre à quelques pas de sa maison le 16 avril 1800. On

a de lui : *Stirpes novæ*, etc., 1784 et années suivantes, 2 vol. in-fol. (cet ouvrage n'a pas été terminé); *Cornus, specimen botanicum sistens*, etc., 1788, in-fol., avec 6 planches; *Sertum anglicum*, etc., 1788, in-fol., lignres, et quelques *Dissertations* latines. Il a laissé manuscrite une *Flore de la place Vendôme*, catalogue de plusieurs espèces de plantes qu'il avait observées en entrant ou en sortant de son bureau. Cuvier fit son éloge.

**LHÉRITIER DE VILLANDON** (Marie-Jeanne), fille de Nicolas Lhéritier, poëte tragique, historiographe de France, et traducteur des *Annales* de Grotius, naquit à Paris en novembre 1664. M<sup>lle</sup> de Villandon hérita du goût de son père pour la poésie. L'Académie des Jeux floraux se l'associa en 1696, et celle des Ricovrati de Padoue en 1692. Elle mourut à Paris le 24 février 1734. On a d'elle une traduction en prose et en vers des *Épîtres héroïques d'Ovide*, Paris, 1732, in-12 (c'est le seul de ses ouvrages qui ne soit pas anonyme); *OEuvres mêlées*, 1695, in-12; *Bigarrures ingénieuses*, 1696, in-12; l'*Apothéose de M<sup>lle</sup> de Scudéry*, 1702, in-12; *Érudition enjouée*, 1703, 3 vol. in-12; *la Tour ténébreuse*, 1705, in-12 (traduite de l'anglais); *la Pompe dauphine*, 1711, in-12; *Caprices du destin*, 1718, in-12. Son *Éloge* est dans le *Journal des Savants*, décembre 1734.

**LHERMINIER** (Nicolas), né en 1657 à Saint-Ulphace, diocèse du Mans, commença ses études dans cette ville, et alla les terminer à Paris. Il prit les ordres sacrés, et fut reçu en 1689 docteur de Sorbonne: livré par goût à l'étude de la théologie, il ouvrit dans sa maison un cours public de cette science, qu'il enseigna pendant 15 ans avec succès. Lherminier fut rappelé au Mans en 1707, par l'évêque Montenard de Tressan, qui le nomma chanoine théologal et archidiacre de son église. Il y exerça, en 1723, les fonctions de vicaire général du diocèse, pendant la vacance du siége épiscopal. Ce docteur retourna en 1725 à Paris, où il mourut le 6 mai 1735. Il a laissé : *Summa theologiæ ad usum scholarum accommodata*, Paris, 1701-1711, 7 vol. in-8°, etc.; *Tractatus de sacramentis*, Paris, 1736, 3 vol. in-12.

**LHERMINIER** (Félix-Louis), né à Paris, le 18 mai 1779, partit, à l'âge de 16 ans, passa en Amérique, et s'établit à la Guadeloupe. Exilé en 1815, par suite des troubles qui survinrent à la Guadeloupe, il se rendit d'abord aux États-Unis, dans la Caroline du Sud ; puis alla se fixer dans l'île Saint-Barthélemi. Dans des temps plus calmes, il retourna à la Guadeloupe, et s'y livra de nouveau à l'étude des sciences. Après 33 ans de séjour en Amérique, Lherminier revint en France, en 1729, et mourut à Paris, à la fin d'octobre 1833. On a de lui : *Recherches sur l'appareil sternal des oiseaux, considérés sous le double rapport de l'ostéologie et la myologie*, Paris, 1827, in-8°; seconde édition, 1828.

**LHERMITE** (Jacques), navigateur hollandais, commandait la flotte de 11 vaisseaux expédiés par les États-Généraux le 29 avril 1623, pour attaquer le Pérou. La traversée fut longue et pénible : le séjour que l'on fit dans une baie de la Terre-du-Feu, donna occasion de reconnaître que cette terre est coupée par un grand nombre de canaux. Lhermite, épuisé par une maladie de langueur, qui depuis plusieurs mois le mettait hors d'état d'agir, mourut devant le Callao le 2 juillet 1624. On avait donné son nom à une petite île du sud de la Terre-du-Feu, et dont le fameux cap Horn forme la pointe la plus méridionale.

**LHERMITTE** (Jean-Marthe-Adrien). *Voyez* **HERMITE** (l').

**LHEUREUX** (Jean), suivant un usage assez ordinaire de son temps, traduisit son nom en grec, et prit celui de *Macarius*, sous lequel il est beaucoup plus souvent désigné. Né à Gravelines vers le milieu du 16<sup>e</sup> siècle, il fit ses études à Berg Saint-Winoc, sous Paul Leopardus, et se rendit très-habile dans les langues grecque et latine. Il alla étudier la philosophie à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et se rendit à Rome, où il demeura plus de 20 années, occupé de la recherche des anciens monuments, et principalement des antiquités chrétiennes. A la recommandation de plusieurs protecteurs distingués que lui avaient mérités ses travaux, il fut nommé, par le pape, chanoine d'Aire en Artois. Il mourut dans cette ville le 11 juin 1614. Une seule de ses productions a vu le jour après sa mort, par les soins de Jean Chifflet, chanoine de Tournai : c'est une dissertation qui a pour titre : *Joan. Macarii canonici Ariensis Abraxas seu Apistopistus, quæ est antiquaria de gemmis Basilidianis disquisitio.* C'est une excellente dissertation sur les superstitions des Basilidiens.

**LHOMOND** (Charles-François), né à Chaulnes en 1727, fut quelque temps principal du collége d'Inville, où il avait fait ses études, puis nommé régent de rhétorique au collége du cardinal Lemoine. Il refusa tout avancement dans le désir de se rendre utile à l'enfance. Enfermé en 1792 avec les ecclésiastiques qui avaient refusé le serment, la protection de Tallien, dont il avait été le maître, lui fit rendre la liberté. Lhomond mourut le 31 décembre 1794. Ses ouvrages ont été souvent réimprimés. Ce sont : *Éléments de la grammaire française ; Éléments de la grammaire latine ; Histoire abrégée de l'Église ; Histoire abrégée de la religion ; Doctrine chrétienne ; Epitome historiæ sacræ*, et *De viris illustribus urbis Romæ*.

**LHOPITAL** (Michel de), chancelier de France et l'un des plus illustres magistrats des temps modernes, naquit en 1505 à Aigueperse (Auvergne), de Jean de Lhôpital, médecin du connétable de Bourbon, qu'il suivit dans sa disgrâce et dans son exil. Arrêté par l'ordre des commissaires qui instruisaient le procès du connétable, Michel fut mis en liberté sur un ordre du roi, eut la permission de rejoindre son père en Italie, continua ses études à Padoue, et se rendit à Rome où il obtint une place d'auditeur de rote. De retour en France en 1534, il suivit quelque temps le barreau de Paris, épousa la fille de Jean Morin, lieutenant criminel, et reçut en dot une charge de conseiller au parlement. Ses talents le mirent bientôt en relation avec plusieurs personnages distingués ; le chancelier Olivier avec lequel il avait contracté l'amitié la plus intime, le fit désigner ambassadeur au concile de Trente, que le pape Paul III venait de transférer à Bologne. Après être resté 16 mois dans cette ville, sans que la réunion du concile pût y avoir lieu, il revint en France pour être témoin de la disgrâce d'Olivier. La fille de François I<sup>er</sup>, qui avait hérité du goût de son père pour les lettres, informée du mérite de Lhôpital, le nomma son chancelier particulier, et plus tard,

de concert avec le cardinal de Lorraine, elle lui fit obtenir la place de surintendant des finances en la chambre des comptes. Nul homme ne convenait mieux à cette place : il fit revivre les anciennes lois, contint les prévaricateurs par des exemples de sévérité, refusa d'acquitter les dépenses qui ne tournaient point au profit de l'État, et ne se laissa intimider ou séduire ni par les menaces, ni par les flatteries. Après la mort de Henri II, le cardinal de Lorraine, placé à la tête du gouvernement, fit entrer Lhôpital au conseil d'État, et bientôt le rappela de Savoie où il avait suivi Marguerite pour l'élever à la dignité de chancelier. Au milieu des factions qui divisaient la cour, et dans la situation critique où se trouvait le royaume, Lhôpital forma des hommes les plus modérés un tiers parti, qui, sous sa direction, ne reconnut d'autres ennemis du bien public que ceux qui troublaient le repos de l'État. Assuré de la coopération d'un certain nombre de personnages distingués dans le clergé et la magistrature, Lhôpital voulut s'appuyer de la nation entière. Dans une assemblée de notables tenue à Fontainebleau en 1560, et où il avait eu le soin de n'appeler que des hommes dont les intentions et la sagesse lui étaient connues, il proposa la convocation des états généraux et celle d'un concile national, où serait réglé tout ce qui tenait à la religion. La révolte des protestants et la mort de François II ayant changé l'état des choses, le chancelier n'en poursuivit pas moins son système de rapprochement et de conciliation. En voyant la guerre civile sur le point d'éclater, il crut que le moyen de calmer l'irritation des protestants était de leur accorder une tolérance qu'il n'était plus possible de leur refuser, et rédigea un édit qui, sous certaines restrictions, autorisait l'exercice de la religion réformée. Mais cette mesure aigrit les catholiques et enhardit les protestants qui se livrèrent à de coupables excès. Lhôpital fit d'inutiles efforts pour éviter la guerre; il fut exclu du conseil et les hostilités commencèrent. La mort du duc de Guise, assassiné devant Orléans, amena la paix dont Lhôpital régla les conditions ; et, jugeant qu'une guerre étrangère, en réunissant les partis contre un ennemi commun, était le seul moyen d'éviter une nouvelle lutte, il fit déclarer la guerre aux Anglais qui avaient profité des troubles pour s'emparer du Havre. Malgré la fermeté avec laquelle il faisait exécuter les édits de pacification, Lhôpital voyait ses intentions traversées; il perdait de jour en jour la confiance de la reine mère, Catherine de Médicis. Ses avis cessèrent d'être écoutés, et bientôt on l'exclut des conseils où l'on délibérait sur le sort des protestants. Les intrigues redoublèrent, et Lhôpital prévint sa disgrâce en se retirant (1568) à sa modeste maison de Vignay près d'Étampes. Quelques jours après on lui fit demander les sceaux qu'il rendit sans regret. C'est dans cette retraite qu'il passa 4 ans, partageant ses loisirs entre l'étude, la prière, l'éducation de ses petits-enfants, la culture des champs et la société d'une femme digne de lui. Cette heureuse tranquillité fut bien cruellement troublée par la nouvelle du massacre de la St.-Barthélemi, dont il faillit être une des victimes. Les habitants du voisinage dévastèrent ses champs et traînèrent ses fermiers dans les prisons d'Étampes. Mais la reine mère avait envoyé un parti de cavalerie pour protéger l'ancien ministre. A l'apparition de cette troupe, dont on ignorait les desseins, la famille et les domestiques de Lhôpital lui demandèrent s'il voulait qu'on fermât les portes : « Non, non, dit le vertueux chancelier, et si la petite n'est bastante, que l'on ouvre la grande. » Ces cruels événements altérèrent sa santé ; il mourut à Vignay le 13 mars 1573, et fut enterré dans l'église de Champmoteux, sa paroisse. Son mausolée se voyait, il y a quelques années, au Musée des monuments français. Magistrat courageux, citoyen zélé, sujet fidèle, homme d'État sage et tolérant, Lhôpital conserva toujours l'austérité de ses mœurs et la simplicité de ses goûts. Aussi instruit dans le droit public que dans le droit privé, il regardait le gouvernement monarchique comme le plus parfait, mais il ne pensait pas que l'autorité du monarque dût être absolue. Il assigna des bornes à la puissance des parlements, et fut le premier qui fixa le point où leur résistance devait s'arrêter. On a voulu faire suspecter ses sentiments en matière de religion ; mais ses écrits fournissent la preuve de son orthodoxie. Lhôpital s'était appliqué dans ses loisirs aux belles-lettres, et les langues grecque et latine lui étaient très-familières : il avait un talent remarquable pour la poésie latine : ses vers, recueillis par Pibrac, J. A. de Thou et Scévola de Sainte-Marthe, Paris, 1585, in-fol., ont été publiés plusieurs fois; la meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1732, in-8°. Coupé en a donné une traduction qui n'est pas très-estimée, 1778, 2 vol. in-8°. M. de Langeac en a traduit un fragment relatif au *Bonheur que procure l'étude*, Paris, 1817, in-8°. Les *OEuvres* complètes de Lhôpital ont été publiées pour la première fois par Dufey (de l'Yonne), 1824-25, 5 vol. in-8°, dont deux composés de morceaux inédits. Lévesque de Pouilly a donné une *Vie* de Lhôpital, et Bernardi, dans les *Archives littéraires*, un *Essai sur la vie, les écrits et les lois de Lhôpital*, réimprimés à part, Paris, 1807, in-8°. On connaît un *Essai sur la vie de Lhôpital* (en anglais), par C. Butler, Londres, 1814, in-12 ; une *Vie de Lhôpital*, par M. Villemain, fait partie du 3e vol. de ses *Mélanges historiques et littéraires*.

**LHOPITAL** (Michel HURAULT de), sieur *de Fay*, petit-fils (par sa mère) et filleul du précédent, mort en 1592, fut successivement chancelier du roi de Navarre (Henri IV), ambassadeur en Hollande et en Allemagne, maître des requêtes et gouverneur de Quillebœuf. On connaît de lui : *Discours* sur l'état présent de la France, imprimé en 1593, avec d'autres morceaux sur le même sujet, et *Sixtus et anti Sixtus*, 1590, in-4°, en réponse au *Discours* du pape Sixte V, sur la mort de Henri III.

**L'HOPITAL** (François de), comte de *Rosnay*, seigneur *du Hallier*, maréchal de France, et frère du maréchal de Vitry, né en 1583, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, et pourvu de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, puis nommé, par Henri IV, évêque de Meaux ; mais il quitta bientôt cette carrière, et entra, en 1611, au service, comme enseigne de la garde. Il portait alors le nom de du Hallier, qu'il conserva jusqu'à sa promotion à la dignité de maréchal. Depuis l'année 1613, il était sous-lieutenant dans les gardes, lorsque, le 24 avril 1617, de concert avec le marquis de Vitry, son frère aîné, il concourut à l'assassinat du maréchal d'Ancre. Ce jour-là Vitry ayant reçu pour récompense le bâton de maréchal, du Hallier, en conservant la sous-lieutenance des gendar-

mes, obtint, en outre, la seconde compagnie française des gardes du corps et la capitainerie de Fontainebleau, dont son frère se démit en sa faveur. Il suivit Louis XIII dans la courte guerre que ce prince fit en 1619 contre sa mère, Marie de Médicis, et qui se termina par le traité d'Angoulême. L'année suivante, la guerre ayant appelé le roi en Normandie, puis sur la Loire, il prit part aux opérations de cette campagne, qui, après le combat du Pont-de-Cé, se termina par la pacification d'Angers. Bientôt commença la guerre contre les huguenots. Du Hallier, en qualité de capitaine des gardes, alla, au nom du roi, demander à Duplessis-Mornay les clefs du château de Saumur (1621), dont Henri IV lui avait confié la garde 34 ans auparavant. Du Hallier suivit le monarque au siége de Saint-Jean-d'Angely, puis devant Clérac, enfin devant Monheur. Au commencement de l'année suivante, il fut fait maréchal de camp, *par brevet* (3 mars 1622), et, durant cette seconde campagne contre les calvinistes, il servit aux siéges de Royan, de Negrepelisse, de Saint-Antonin, et de Montpellier. Plus tard, on le voit, exécuteur toujours prêt des ordres du puissant Richelieu, remplir les missions les plus hostiles aux partisans des Luynes, auxquels du Hallier devait sa fortune. Le 7 mai 1626, lors de l'arrestation du duc de Luxembourg, frère du connétable de Luynes, et gouverneur de la Bastille, il alla prendre possession de cette forteresse. Un mois après, il fut, avec le marquis de Mosny, capitaine des gardes comme lui, chargé d'arrêter le duc de Vendôme et le grand prieur de France son frère. Au siége de la Rochelle, du Hallier repoussa, le 7 décembre 1627, une sortie des assiégés, en prit et en tua plusieurs. Il repoussa encore, le 11 avril suivant, 1,200 hommes sortis de la place; dans cette affaire, la perte fut égale des deux côtés. Le 28 octobre, il fut, avec Marillac (alors comme lui maréchal de camp), chargé de signer les articles de la capitulation de la Rochelle. Il servit ensuite (1629), dans l'armée de Bresse sous les ordres du maréchal de la Force, suivit ce général en Italie, en 1630, se trouva à la reddition de plusieurs places et concourut à la défaite des Espagnols à Carignan (6 août). Du Hallier se démit, le 2 octobre 1631, de sa compagnie de gardes du corps, et partit immédiatement après pour la Lorraine où le roi envoya une armée commandée par le maréchal de la Force. Il concourut à la prise de plusieurs villes et au siége de Marsal qui fut levé par suite du traité de Vic, conclu entre Louis XIII et le duc Charles de Lorraine. Nommé, le 4 décembre, lieutenant des gendarmes de la garde du roi à la mort du maréchal de Saint-Géran, on le voit encore, lors de la révolte du duc de Montmorency, en Languedoc, servir sous les ordres des maréchaux de la Force et de Vitry, et contribuer avec ce dernier à la défaite de l'arrière-garde du duc d'Elbeuf, près de Rémoulins, le 5 septembre 1632. L'année suivante, il accompagna le roi dans son expédition en Lorraine, et se trouva au siége et à la prise de Nancy. Nommé maréchal de camp *en pied*, en 1633, il servit dans l'armée de Champagne, commandée par le comte de Soissons, et prit part au siége de Saint-Michel, qui se rendit, le 1er octobre, après que l'artillerie française eut fait deux brèches à ses murailles. En 1634, il battit les Polonais à Yvoy (30 mai), et reçut ensuite l'ordre de marcher, avec ses troupes, au siége de Corbie qui venait d'être pris par les Espagnols. Le duc de Saxe-Weimar, s'étant mis, avec son armée, au service de la France, était venu se plaindre à la cour de ce qu'on lui eût donné pour collègue le cardinal la Valette. On eut égard à ses plaintes : on ôta au cardinal le commandement de l'armée d'Alsace pour le donner au duc de Weimar; et il fut décidé que les troupes françaises, qui devaient agir conjointement avec lui, seraient conduites par Hallier. Ce dernier avait obtenu, le 6 avril 1637, le grade de lieutenant général. Tous deux se portèrent en Franche-Comté. Le comte de Mercy, lieutenant général du duc de Lorraine, gardait le passage de la Saône. Weimar et du Hallier le battirent près de la Ferrière, le 13 juin, et prirent le château de Lure. Ce fut dans l'armée de Flandre, que du Hallier fit la campagne de 1638. Il s'empara de Bruges, de Limbourg et de Renti; puis investit le Catelet, que les Français emportèrent de vive force le 14 septembre. Ces services le firent nommer gouverneur et lieutenant général de Lorraine, avec le commandement de l'armée dans cette province (avril 1639). Il se distingua dans les campagnes suivantes; et au commencement de 1643, il céda le gouvernement de Lorraine au marquis de Lenoncourt, pour celui de Champagne et de Brie (16 mars), et le 23 avril suivant, le roi lui donna le bâton de maréchal. Il changea alors de nom et fut appelé le maréchal de l'Hôpital. C'est ainsi qu'il est nommé dans toutes les relations de la bataille de Rocroy, où il commandait sous les ordres du duc d'Enghien. Dans cette journée l'Hôpital commandait l'aile gauche; sa cavalerie, s'étant avancée avec trop de vitesse contre l'aile droite des Espagnols, fut rompue; le maréchal eut le bras cassé dans cette charge, et il fut contraint de se retirer. Il se démit, en 1644, en faveur du duc d'Enghien, du gouvernement de Champagne, qui lui fut rendu en 1653 avec le titre de gouverneur général, sur la démission du prince de Conti. Le 21 février 1647, l'Hôpital s'était aussi démis de la compagnie des gendarmes de la garde, et avait obtenu en 1649 le gouvernement de Paris qu'il conserva jusqu'en 1657. Pendant les troubles de la Fronde, il demeura fidèle au parti de la cour, et pensa être assassiné par les ennemis de Mazarin. Il mourut le 20 avril 1660, 3 mois après s'être démis du gouvernement de Champagne. Il avait épousé en premières noces, l'an 1630, Charlotte des Essars-Sautour, l'une des maîtresses de Henri IV; elle avait eu de ce prince deux filles qui furent abbesses de Fontevrault et de Chelles, et qui ne se firent pas moins connaître que leur mère par leurs galanteries. Étant devenu veuf sans enfants, en 1651, il convola en secondes noces, le 28 août 1653, avec la fameuse Marie Mignot, fille d'une blanchisseuse et déjà veuve d'un conseiller au parlement de Grenoble. Il en eut un fils mort au berceau. Marie Mignot qui, suivant quelques *anas,* épousa secrètement l'ancien roi de Pologne, Jean-Casimir, survécut au maréchal de l'Hôpital plus d'un demi-siècle. Elle mourut en 1711.

**LHOPITAL** (Guillaume-François-Antoine), marquis de Saint-Mesme et comte d'Antremont, un des plus célèbres mathématiciens de France, naquit à Paris en 1661. Son aptitude pour la géométrie était si grande, qu'à 15 ans il donna la solution d'un problème proposé par Pascal, relatif à la cycloïde. En 1692, Jean Ber-

nouilli étant venu en France, il l'emmena dans sa terre d'Oucques, et pendant 4 mois il étudia sous cet habile maître les éléments de la nouvelle géométrie. Ses progrès furent merveilleux. L'année suivante, il fut nommé membre de l'Académie des sciences, et bientôt il donna la solution de plusieurs problèmes très-difficiles proposés par son maître. Il n'y eut dans toute l'Europe que Newton, Leibnitz, Jacques Bernouilli et Huyghens qui arrivassent aux mêmes résultats. Il y eut même la gloire d'être le seul qui détermina la courbe d'égale pression. C'est à partir de cette époque qu'il se livra à la composition de deux ouvrages qui opérèrent une révolution dans l'étude des mathématiques, et qui augmentèrent encore sa célébrité. Il mourut le 2 février 1704, âgé de 43 ans. On a de lui : *Analyse des infiniment petits*, 1696, in-4°; et *Traité analytique des sections coniques* (posthume), 1707, in-4°.

**LHOSPITAL.** *Voyez* **VITRY.**

**LHOSTE** (Paul). *Voyez* **HOSTE** (L').

**LHOSTE** (Nicolas). *Voyez* **VILLEROI.**

**L'HOTE** (Nestor) naquit à Cologne en 1804. Lors des événements de 1814, sa famille, d'origine française, alla de nouveau se fixer en France, à Charleville; c'est là que le jeune L'Hôte fit ses études. Il manifesta, dès son enfance, les plus heureuses dispositions. Dès l'âge de 18 ans, son goût se porta de préférence sur l'histoire, l'archéologie, et spécialement sur les antiquités égyptiennes. Il essaya ses forces dans un traité d'archéologie resté manuscrit. Champollion, qui en prit connaissance, conçut, pour le jeune savant, beaucoup d'estime et d'affection. L'Hôte entra en 1822 dans l'administration des douanes (à laquelle son père appartenait), où il occupa plusieurs emplois en province avant d'être appelé à Paris. Bientôt il fut question d'envoyer Champollion en Égypte, pour compléter le grand ouvrage de la commission. Toute l'ambition de L'Hôte fut d'être compris dans le nombre des jeunes dessinateurs qui devaient accompagner Champollion. Celui-ci le fit nommer membre de la commission française, chargée, en 1828, d'aller explorer l'Égypte sous sa direction; il se l'attacha, en qualité de dessinateur, avec Salvador Cherubini, Duchesne, Bertin, Lehoux. Les dessins de L'Hôte ne sont ni les moins nombreux ni les moins bien exécutés de ceux qui remplirent le riche portefeuille de la commission. Après la mort de Champollion, L'Hôte continua ses études égyptiennes. Champollion, atteint en Égypte même de la maladie qui l'enleva peu de temps après son retour, n'avait presque rien fait dessiner au-dessous de Thèbes. Lorsque, en 1838, le gouvernement français entreprit de publier les manuscrits de Champollion, et en particulier les matériaux de son voyage, on sentit combien il serait utile d'envoyer en Égypte un habile dessinateur, avec la mission de relever tout ce que Champollion avait laissé à faire pour une exploration ultérieure. Nestor L'Hôte fut choisi pour cette mission de confiance. Il s'acquitta de cette mission avec un succès incontestable. Il rapporta un nombre considérable de dessins parfaitement exécutés. Afin d'épargner le temps, il avait pris environ 500 empreintes en papier sur les monuments eux-mêmes. Il touchait le sol du pays, après une traversée pénible, lorsqu'il s'aperçut que l'eau de la mer, pénétrant dans les caisses, avait détruit toutes les empreintes, ou, du moins, les avaient avariées au point qu'il devenait impossible de s'en servir. Il se rend encore une fois en Égypte, et dans un voyage de près d'un an, non-seulement il répare toutes ses pertes, mais il ajoute à ce qu'il avait déjà recueilli. A son retour, il s'occupe sans relâche à mettre ces matériaux en ordre, à préparer leur publication. Il se hâtait d'autant plus qu'il sentait ses forces défaillir. Une pleurésie le mit à deux doigts de sa perte; à peine rétabli, une maladie nerveuse, suivie d'une fièvre cérébrale, l'enlève en peu de jours, dans le commencement de 1842.

**LHUILLIER**, né à Paris, dans une condition obscure, crut trouver dans le désordre un moyen de s'élever ou de s'enrichir, et, dès le commencement de la révolution, on le vit à la tête de toutes les émeutes, particulièrement aux attaques du château des Tuileries, le 20 juin et le 10 août 1792. Après le triomphe de la révolte dans cette dernière journée, Lhuillier fut nommé président de cette fameuse commune, qui s'empara du pouvoir par la violence, et s'en servit avec tant d'audace contre la Convention nationale elle-même. Il fut ensuite accusateur public près le tribunal du 10 août. Enfin, il eut une grande part aux massacres des prisons, dans les premiers jours de septembre 1792. Lorsque Rœderer eut cessé d'être procureur syndic du département de Paris, Lhuillier se mit de lui-même à sa place, et fut chargé dès lors de diriger toutes les entreprises de cette audacieuse commune. Le 31 mai 1793, assisté de son digne ami Hassenfratz, il parut à la barre de la Convention, et la somma de se retirer, de dissoudre à l'instant même la commission des Douze que venait de faire créer le parti de la Gironde. Enveloppé à la fin dans la disgrâce de Danton, il subit une arrestation de plusieurs jours au Luxembourg. Traduit au tribunal révolutionnaire (avril 1794), avec Danton, Lacroix, etc., il ne fut condamné qu'à la détention jusqu'à la paix. Transféré à la prison de Sainte-Pélagie, il s'y poignarda dans un accès de désespoir ou de folie, et mourut le même jour.

**LHUILLIER.** *Voyez* **LUILLIER.**

**LIA**, fille de Laban. *Voyez* **JACOB.**

**LIANCOURT** (Jeanne de SCHOMBERG, duchesse de), née en 1600, fille de Henri de Schomberg, maréchal de France, qui lui fit donner une éducation très-soignée, parlait plusieurs langues, et faisait agréablement des vers. Elle n'avait pas moins de piété que de talents, et se dirigeait d'après les conseils des solitaires de Port-Royal. Elle mourut le 14 juin 1674. On lui doit un opuscule intitulé : *Règlement donné par une dame de haute qualité à M*me*** (la princesse de Marcillac), *sa petite-fille, pour sa conduite et celle de sa maison*, Paris, 1698, in-12, et 1779, in-12. La *Vie* de la duchesse de Liancourt se trouve dans les *Vies des religieuses de Port-Royal* (Cologne), 1750, 4 vol. in-12, tome Ier.

**LIANCOURT.** *Voyez* **ROCHEFOUCAULD.**

**LIANO** (Théodore-Philippe de), peintre de portraits, né à Madrid en 1575, mort en 1625, fut élève d'Alphonse-Sanchez Coello, et alla se perfectionner en Italie. C'est surtout par ses portraits en petit, peints à l'huile, que Liano mérita la célébrité dont il jouit de son temps, et qu'il conserve encore dans sa patrie. Liano a aussi gravé, à l'eau-forte, une suite de 12 petites pièces

en hauteur représentant des *Soldats armés, de différentes nations*. J. Moyreau a gravé, d'après ce maître, *la Chute d'eau*, estampe en largeur.

**LIARD** (Joseph), ingénieur, né à Rosières-aux-Salines (Meurthe), le 17 décembre 1747, était fils d'un architecte de Stanislas. Entré à l'école des ponts et chaussées en 1769, il fut successivement contrôleur des travaux de la généralité de Paris, puis de Caen, et employé à lever les plans du canal de Bourgogne. En 1775 il eut la direction de travaux importants dans la Picardie et le Hainaut. Ingénieur en chef de la navigation de Bretagne en 1784, il fut en 1786 chargé de visiter les travaux hydrauliques de la Hollande. Attaché quelque temps au port du Havre, il construisit ensuite le beau pont de Rouanne, et fut nommé, en 1791, ingénieur en chef du département du Doubs, qui lui dut en partie ses belles routes et des communications plus faciles. Promu au grade d'inspecteur divisionnaire en 1805, il fut chargé de rédiger les projets du canal de jonction du Rhône au Rhin, dont il dirigea tous les travaux terminés en 1832. Liard fut nommé commandant de la Légion d'honneur. Il mourut à Besançon en 1832, à 84 ans.

**LIBANIUS**, sophiste célèbre, né à Antioche en 314, d'une famille distinguée, étudia dans Athènes sous Diophante, puis à Constantinople sous le grammairien Nicoclès et le sophiste Bémarque. Il ouvrit dans cette ville une école où bientôt affluèrent les élèves; banni comme magicien, il alla successivement à Nicée, à Nicomédie, à Athènes, où il professa 5 ans avec le plus grand succès, et revint à Antioche, où il mit le sceau à sa réputation. Julien faisait le plus grand cas de ses talents; monté sur le trône, il alla le visiter à Antioche, et voulut le nommer préfet du prétoire. Libanius ne voulut accepter que la charge de questeur. Il conserva une partie de sa faveur sous Valens; cependant il éprouva de nombreux désagréments, non-seulement de la part des sophistes ses rivaux, mais encore de ses compatriotes. Il mourut vers 390, âgé d'au moins 76 ans. Les ouvrages de Libanius se composent de *Déclamations, Dissertations, Discours, Lettres* et de *Progymnasmata*, ou exercices à l'usage des jeunes rhétoriciens. Le style en est brillant; l'auteur fait preuve d'imagination ainsi que de savoir, et il est rare qu'il sacrifie au mauvais goût qui dominait alors dans la littérature. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Morel (*Libanii soph. prœludia oratoria*, etc.), Paris, 1606-1627, 2 vol. in-fol., et de Reiske, Altenbourg, 1791-97, 4 vol. in-8°. Wolf a publié séparément les *Lettres*, Amsterdam, 1738, in-folio. Aucune de ces éditions n'est complète. Léon Adami en promettait une (en 1715) qui devait former 6 vol. in-fol.

**LIBARID**, général géorgien, de la race des Orpélians, se révolta contre Pakarad ou Bagrat IV, roi de Géorgie, qui avait séduit sa femme (1045), et ne consentit à le laisser rentrer dans sa capitale que sur la sollicitation de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople, et à condition qu'il lui céderait la partie S. et S.-O. de la Géorgie, connue sous le nom de Meschie. Dans la suite, les Turcs Seldjoucides s'étant jetés sur l'Arménie, il alla porter des secours à l'armée impériale et contribua puissamment à la victoire qu'elle remporta. Mais, fait prisonnier, il fut remis au sultan Ibrahim-Inal : celui-ci le traita avec bonté, et au bout de 2 ans le renvoya sans rançon. Libarid, de retour dans sa souveraineté, sut se maintenir indépendant, et resta fidèle allié des princes de Constantinople; Bagrat le fit assassiner vers l'an 1059. Ivané, son fils, essaya vainement de lui succéder.

**LIBAVIUS** (André), médecin, né à Halle en Saxe, professa l'histoire et la poésie à Iéna (1588), devint recteur du gymnase de Cobourg (1605), et y mourut en 1616. Il est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang*. On a de lui plusieurs ouvrages de chimie, auxquels il dut beaucoup de réputation. Les plus remarquables sont : *Epistolarum chymic. lib. III*, 1595 et 1599, 3 vol. in-8°; *Alchymia*, 1606, in-fol., figures, et *Commentaire alchymique*, 1615, 2 vol. in-fol. On emploie quelquefois comme caustique une composition de muriate suroxygéné d'étain, dite *liqueur fumante de Libavius*.

**LIBERALE**, peintre de l'école vénitienne, né à Vérone en 1451, et mort en 1536, fut élève d'Étienne de Zevio, mais s'appropria la manière de Jacques Bellin; il l'égale par l'expression qu'il sait donner aux figures de ses personnages. — Genzio ou Gennezio Liberale, peintre de genre, natif d'Udine, étudia les principes de son art sous Pellegrino da San-Daniello avec Jean Bellin. Il peignit surtout les poissons.

**LIBERALIS** (Antoninus). *Voyez* **ANTONINUS**.

**LIBÈRE** (saint), pape, successeur de St. Jules, élu le 24 mai 352, se distingua d'abord par sa fermeté contre l'arianisme. Trois conciles s'assemblèrent sous ses auspices à Rome, à Arles et à Milan, pour décider entre St. Athanase et Arius. Les deux derniers ayant adopté l'opinion de l'hérésiarque, la résistance courageuse du pontife le fit exiler à Berée (Thrace) par l'empereur Constance, et même il fut remplacé sur le siége de Rome par l'antipape Félix II. Mais dans la suite il adopta la formule de Sirmium, rédigée par les semi ariens, et obtint son rappel en 358. Le peuple l'accueillit assez froidement, quoiqu'il eût anathématisé le dogme des ariens purs ou anoméens. Un concile assemblé à Rimini approuva encore le dogme d'Arius. Mais Libère eut la consolation de voir la plupart des évêques d'Orient revenir à l'orthodoxie. Il mourut le 24 septembre 366, et eut pour successeur St. Damase. La chute de Libère a souvent été citée contre l'infaillibilité du pape. Voyez *Commentaire critique et historique sur St. Libère*, par Stilting, dans les *Acta sanctorum*, 23 septembre; et *Dissertation critique et historique sur le pape Libère*, par Corgne, 1726. Douze *Lettres* de ce pontife et son *Dialogue* avec Constance se trouvent dans la *Collection des conciles*, tome II.

**LIBERGE** (Martin), jurisconsulte, né à Belon-le-Trichard, professa le droit au Mans, puis à Angers, où il apaisa, par son éloquence, deux séditions populaires, et dont il fut nommé échevin perpétuel après la soumission de la ville à Henri IV. Ce prince, passant à Angers en 1595, fut si content de la harangue de l'habile professeur qu'il l'embrassa, le loua publiquement et accorda en son honneur à l'université d'Angers le droit d'*appétissement des pintes*. Il mourut en 1599. On a de lui : *Ample discours de ce qui s'est fait et passé au siége de Poitiers*, etc., 1569, in-8°; 2e édit., 1570, in-4°; 1625, in-12.

**LIBERGIER** ou **LEBERGER** (Hugues), architecte de Reims, né au commencement du 13e siècle, et mort

en 1263, construisit le portail, les deux tours, la nef et les deux ailes de la belle église de Saint-Nicaise, qui fut achevée par Robert de Coucy. Ce morceau d'architecture, détruit aujourd'hui, était admiré pour l'ordonnance simple et majestueuse de l'intérieur.

**LIBERI** (Pierre), peintre, né à Padoue en 1605, élève de Voratori, visita les grandes villes de l'Italie pour étudier la manière des différents maîtres, et, de la combinaison de leurs systèmes, se forma un style particulier. Sa réputation le fit appeler en Allemagne, où il reçut les titres de comte et de chevalier, et acquit des richesses considérables. De retour à Venise, il y vécut avec splendeur, et mourut en 1687, regardé comme le premier peintre de l'école vénitienne. On admire ses *Vénus nues*, et plusieurs tableaux d'église à Venise et à Bergame. — Marc Liberi, son fils et son élève, copia plusieurs tableaux de son père avec une grande perfection.

**LIBERTAT** (Pierre), né à Marseille vers le milieu du 16e siècle, suivit d'abord le parti de la Ligue, et fut un des principaux officiers de Casaulx, qui avait usurpé dans Marseille le titre de consul, et refusait de rendre cette ville au duc de Guise, général de Henri IV. Mais, séduit par les promesses du duc, il tua Casaulx et remit la ville aux troupes royales. Henri IV, pour lui témoigner sa reconnaissance, le nomma viguier perpétuel de Marseille, et lui fit compter 50,000 écus.

**LIBES** (Antoine), savant physicien, né à Beziers, le 2 juillet 1752, d'abord professeur de physique et de chimie au collége de sa ville natale, fut nommé professeur à Paris à l'organisation des écoles centrales, obtint ensuite la chaire du lycée Charlemagne, et mourut le 25 octobre 1832. On lui doit l'importante découverte de *l'Électricité à contact*, exécutée par la soie, et qui paraît avoir donné lieu à l'invention de la pile sèche. Ses ouvrages sont : *Physicæ conjecturalis elementa*, 1788 ; in-12 ; *Leçons de physique chimique*, 1796, in-8° ; *Théorie de l'élasticité, appuyée sur des faits, confirmée par le calcul*, 1800, in-4° ; *Traité élémentaire de physique, présenté dans un ordre nouveau, d'après les découvertes modernes*, 1802, in-8° ; 1808, 3 vol. in-8° ; *Nouveau dictionnaire de physique*, 1806, 4 vol. in-8° ; *Histoire philosophique des progrès de la physique*, 1810-13, 4 vol. in-8°.

**LIBICKI** (Jean), poëte polonais du 17e siècle, a laissé une *Traduction des Odes d'Horace en vers polonais*, Cracovie, 1647, in-4°. On a du même, en latin et en polonais : *Somnium de vino et aquâ inter se litigantibus pro præcedentiâ*, 1647 et 1684.

**LIBON**, architecte, né en Élide vers la 80e olympiade (458 avant J. C.), construisit auprès de Pise le célèbre temple de Jupiter Olympien, dont Pausanias a donné la description, mais dont il ne reste aucun vestige. Voyez l'ouvrage de M. Quatremère de Quincy, intitulé : *Jupiter Olympien*.

**LIBRI** (François DAI), dit *le Vieux*, peintre en miniature, né à Vérone vers le milieu du 15e siècle, se rendit célèbre par le talent avec lequel il peignait les livres de chœur et d'office. L'imprimerie était encore à son berceau ; et les plus riches chapitres mettaient leur honneur à posséder les plus beaux livres de chœur. François en peignit un grand nombre, dont plusieurs sont encore conservés avec soin à Vérone et dans d'autres villes d'Italie; mais le plus vanté de ses ouvrages est un petit livre où il peignit, avec une extrême délicatesse, 2 miniatures, dont l'une représente *saint Jérôme*, et l'autre *saint Jean dans l'île de Patmos, écrivant l'Apocalypse*. C'est à son talent dans ce genre, qu'il dut le surnom *Dai Libri*, qu'il transmit, ainsi que ses talents, à son fils Jérôme, né à Vérone en 1472. — Jérome ne se borna pas à la peinture des livres d'église; il reçut des leçons de Dominique Morone, et devint un des peintres les plus habiles de son temps. A l'âge de 16 ans, il peignit une *Déposition de croix*. On conserve encore à Vérone, dans l'église de Saint-George, un tableau qu'il a peint en 1529 ; c'est une *Vierge entre deux saints Évêques et trois Anges*. Il mourut en 1555 à Vérone, laissant deux fils dont l'aîné, nommé François Dai Libri *le jeune*, hérita de son talent pour la peinture des livres d'église ; mais un de ses oncles, riche et sans enfants, l'attira près de lui, et lui confia la direction d'une manufacture de verrerie, où il perdit les années les plus précieuses de sa jeunesse : son oncle, étant devenu veuf, se remaria, eut des enfants, et lui ôta tout espoir d'être son héritier. François reprit donc le pinceau, et entreprit, sous la direction de Fracastor et de Beraldi, médecins fameux et géographes, un globe terrestre, dont Navagero voulait faire hommage à François Ier; mais ce poëte étant mort à son arrivée en France, le globe, commencé par François Libri, demeura imparfait. Cet artiste étudia aussi la peinture à l'huile et l'architecture ; mais il vécut peu de temps. Son frère s'était fait prêtre ; et ce fut en lui que s'éteignit la famille Dai Libri, qui a fourni trois artistes d'un talent fort remarquable.

**LIBURNIO** (Nicolas), l'un des premiers Italiens qui aient écrit sur la grammaire, né en 1474, à Venise, fut le disciple de Marc Musurus, et alla depuis à Milan suivre les leçons de l'Antiquario. Peu favorisé de la fortune, il embrassa l'état ecclésiastique. S'étant chargé de l'éducation du jeune Louis Pisani, depuis cardinal, il accompagna son élève dans ses voyages. Il eut le plaisir de revoir à Bruges Érasme, qu'il avait connu 25 ans auparavant à Venise, dans la société des Aldes. En récompense de ses services, les parents de son élève lui procurèrent la cure de San-Fosca, et un canonicat de St.-Marc. Il mourut à Venise, le 22 septembre 1557. On doit à Liburnio des traductions du IVe livre de l'Énéide *in versi sciolti* et de l'ouvrage de Boccace, *De montibus* ; un recueil des pensées morales de Platon ; *le Selvette*, Venise, 1513, in-4° ; *le Volgari eleganzie*, Venise, Alde, 1521, in-8°, édition très-rare ; *De Copia et varietate opus*, Venise, 1522, in-4° ; *lo Verde antico delle cose volgari* ; ibid., 1524, in-8° ; *le Tre fontane sopra la grammatica e l'eloquenza di Dante, del Petrarca e del Boccacio*, ibid., 1526, in-4° ; 1534, in-8° ; *la Spada di Dante*, ib., 1534, in-8° ; *le Occorrenze humane*, ibid., Alde, 1546, in-8°.

**LIÇARRAGUE** (Jean de), ministre protestant dans le Béarn, sa patrie, fut mis en prison au commencement des troubles religieux. Jeanne d'Albret l'en fit sortir, se l'attacha, et le chargea de traduire le *Nouveau Testament* en basque. Cet ouvrage a été imprimé à la Rochelle, 1571, in-8°, très-rare. On trouve des détails sur sa *Vie* dans le *Dictionnaire* de Marchand.

**LICETI** (Fortunio), né à Rapallo (État de Gênes) le 3 octobre 1577, professa la logique, puis la philosophie

à Pise, et remplit en 1645 une chaire de médecine à Padoue, où il mourut le 17 mai 1657. C'était un des hommes les plus savants de son siècle ; mais sa vénération aveugle pour Aristote l'empêcha de faire faire le moindre progrès aux sciences. On a de lui, entre autres ouvrages : *De his qui diù vivunt sine alimento lib. IV*, Padoue, 1612, in-fol. ; *De monstrorum causis, naturâ et differentiis, lib. II*, 1616, in-4° ; *De spontaneo viventium ortu lib. IV*, 1618, in-fol. ; *De lucernis antiq. reconditis, lib. VI*, 1652, in-fol.

LICHTENAU (WILHELMINE ENKE-RIETZ, comtesse DE), favorite du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, née à Potsdam, en 1754, était la plus jeune des 5 filles d'Élie Enke, musicien de la chapelle du grand Frédéric. Trois garçons augmentaient encore le nombre de ces enfants et le malaise de toute la famille, lorsque le prince royal, neveu du roi, jeta les yeux sur la fille aînée d'Enke, aussi remarquable par sa beauté que par la violence de son caractère et l'audace de son esprit. La stricte économie de Frédéric, qui avait reçu lui-même de si rudes leçons de son père, ne permettait pas au prince royal de répandre une grande aisance dans cette famille. La 3e fille, âgée à peine de 13 ans, était une espèce de servante dans la maison. Sans cesse grondée, elle reçut un jour des soufflets de sa sœur aînée, la favorite. Le prince prit le parti de l'enfant battu, avec tant de chaleur, qu'il s'ensuivit une rupture formelle. La fière répudiée se jeta dans les bras du comte de Matuschka, qu'elle accompagna dans ses voyages. On la vit avec lui à Paris, où elle fut connue sous le nom de la *belle Polonaise*. Mais la petite Enke, qui avait inspiré tant de pitié au prince, devint l'objet de son affection. Il lui donna les premières leçons de musique ; une dame de la colonie française lui apprit sa langue. A 16 ans, l'élève docile devint une maîtresse en titre. Les dépenses auxquelles le prince se livra, pour faire régner une espèce de luxe dans ses amours, et qu'il ne pouvait exécuter qu'au moyen d'emprunts usuraires, firent froncer le sourcil à l'oncle ombrageux, qui laissa percer quelque mécontentement. Les amants obéirent à la nécessité d'une douloureuse séparation. La jeune exilée se réfugia à Paris, auprès de la belle Polonaise, qui se chargea d'achever l'éducation de sa sœur. L'absence de Wilhelmine laissa le prince livré à tous les travers d'une jeunesse ardente et volage. Le vieux monarque, après avoir bien calculé, trouva qu'une liaison d'habitude valait encore mieux que toutes ces fantaisies dispendieuses ; il résolut de rappeler la favorite. On négocia avec elle par l'intermédiaire d'un conseiller de cour, nommé Philippi ; on lui traça un plan de conduite économique ; elle reparut à Berlin, et reçut, en présent, la petite maison de campagne de Charlottembourg. Cette réunion ralluma les feux les plus vifs : 5 enfants en resserrèrent successivement les nœuds. L'aîné, élevé sous le nom de comte de la Marche, fut moissonné dans la fleur de sa jeunesse. Cependant le bonheur du couple amoureux eut un terme. Le prince royal se jeta dans les visions des illuminés. On déclara au prince, de la part du chef suprême, qu'il fallait renoncer à une liaison scandaleuse. Le néophyte obéit avec peine et commença par se réunir à son épouse légitime ; mais, pour dédommager sa bien-aimée d'un si grand sacrifice, il imagina de la marier à un valet de chambre, fils d'un de ses jardiniers de Potsdam, nommé Rietz, qu'il affectionnait particulièrement. Le mariage fut célébré en présence de Bischofswerder et de quelques adeptes. Le prince fit les fonctions de pontife, suivant le rite de la secte. Mais le nouveau ménage ne tarda pas à se brouiller ; une séparation devint nécessaire. Cependant la faveur politique de Mme Rietz n'avait point diminué avec son changement d'état. A la mort du grand Frédéric, en 1786, elle était toujours l'amie de prédilection, la confidente intime du nouveau roi, et cet empire ne s'affaiblit jamais. Entourée de toutes les jouissances de la richesse, elle s'était éloignée du grand monde, vivait en simple particulière au sein d'une société choisie, et composée d'artistes, de quelques individus du second ordre, et d'un petit nombre d'étrangers, qu'elle recevait, tantôt dans son magnifique hôtel de Berlin, tantôt dans la délicieuse retraite de Charlottembourg. Le roi la voyait souvent, mais d'une manière clandestine. A son départ pour la campagne de France, en 1792, il vint lui faire les plus tendres adieux, et lorsqu'elle le vit loin d'elle, ne pouvant y tenir, elle chercha du moins à s'en rapprocher en se rendant aux eaux de Spa, où elle parut au milieu d'un brillant cortége, et donna des fêtes splendides. Revenu à Berlin longtemps avant le roi, qui resta encore pendant plusieurs mois à son armée, sur le Rhin, elle y reprit le même train de vie. Ce fut alors qu'elle eut des relations avec plusieurs diplomates anglais, entre autres avec les lords Paget et Spencer. Ce dernier alla jusqu'à lui offrir, de la part de sa cour, un présent de 1,000 guinées, si elle parvenait à empêcher le roi de faire la paix avec la France. A la même époque, Mme Rietz, ayant vu partir pour l'Italie un de ses adorateurs, le chevalier de Saxe, demanda au roi la permission de faire un voyage dans cette contrée ; ce qui ne lui fut pas refusé. Elle s'arrêta quelque temps à Vienne, où son nom et sa position équivoque ne lui firent pas obtenir les distinctions qu'elle aurait désirées. Ses lettres pressantes et multipliées arrachèrent à Frédéric-Guillaume un diplôme de comtesse de Lichtenau, qu'elle reçut à Florence, et qui assura sa présentation à la cour de Naples, même son admission aux réunions intimes de la reine. Ce fut là qu'elle vit lady Hamilton. Elle y rencontra aussi le vieux lord Bristol, évêque de Londonderry, possesseur d'une fortune immense, qui afficha près d'elle le ridicule, ou plutôt le scandale, d'un galant suranné et d'un prêtre amoureux. Enfin, les adulations, les fêtes, les plaisirs de tout genre ne cessèrent d'enivrer la nouvelle comtesse pendant tout le cours de ce voyage enchanteur. Elle ne songeait guère à y mettre un terme, lorsque les premiers symptômes de la maladie qui devait conduire Frédéric-Guillaume au tombeau, réclamèrent sa présence à Berlin. La comtesse de Lichtenau revint dans cette ville. Elle traînait à sa suite l'évêque anglais ; elle amenait dans sa voiture le comte de Saint-Ygnon, émigré français, auquel elle fit obtenir une clef de chambellan. Tout fléchit devant la favorite ; ses réunions devinrent une espèce de cour. Le comte Haugwitz, ministre des affaires étrangères, croyant que cette femme pouvait servir ses projets ambitieux, affecta de lui rendre quelques soins. La comtesse n'eut point

de secrets pour ce nouvel adorateur ; mais celui-ci ne tarda pas à juger que sa conquête ne valait pas les attentions d'un homme d'État. Cependant la santé du roi dépérissait sensiblement ; les médecins lui ordonnèrent, pour la seconde fois, les eaux de Pyrmont, et il s'y rendit dans le courant de l'année 1797. Mme de Lichtenau tenait une petite cour dans le château de Pyrmont, où l'on se disputait l'avantage de plaire à la souveraine. Parmi les prétendants, Zouboff, l'un des derniers objets des amours de la grande Catherine, en éclipsant tous ses rivaux, fut près d'enflammer la colère de l'irascible évêque de Londonderry. Au retour des eaux, l'état de la santé du roi devenant plus alarmant, la comtesse le renferma, pour ainsi dire, dans l'enceinte du palais de marbre, où elle ne laissait pénétrer qu'un petit nombre d'élus. Au début de l'agonie, elle fut conseillée de quitter l'appartement du roi, et de se retirer dans son habitation particulière : ce perfide avis fut écouté. Elle ne fut instruite de la mort de son bienfaiteur qu'au moment où les mesures étaient prises pour lui ôter les moyens d'échapper. Tout abandonna Mme de Lichtenau, abandonnée de la fortune. La comtesse resta enfermée avec Dampmartin, qui fut enveloppé dans sa disgrâce. Au bout de 6 semaines, une commission, présidée par le baron de Reck, fut nommée pour examiner la conduite de la prévenue. Le fait le plus grave à la charge de la comtesse était l'enlèvement d'un énorme portefeuille qu'elle avait eu l'étourderie de faire prendre dans la chambre du roi, en plein jour et sous les yeux d'une foule de témoins. Toute l'Allemagne attendait, avec la plus vive curiosité, l'ouverture de ce fameux portefeuille ; il se trouva rempli de billets doux, de chansons, et l'on acquit ainsi la preuve que la comtesse ne s'était jamais mêlée d'autres choses que de plaisirs, de fêtes et de spectacles. La commission fit un rapport justificatif. Le 17 avril 1798, 4 mois après la mort de Frédéric-Guillaume II, le général Ruchel parut à 11 heures du soir chez la comtesse. Un greffier lut l'ordonnance royale qui la dépouillait de ses terres, de ses effets de banque, et confisquait au profit des hospices son hôtel et sa maison de campagne. Ses diamants et sa vaisselle d'argent durent être employés à l'acquittement de ses dettes ; on ne lui laissa, pour vivre en prison dans la forteresse de Glogau, que le prix de son mobilier et une rente viagère de 4,000 écus. Trois heures de la nuit lui furent à peine accordées pour régler ses affaires, dire adieu à quelques amis, et il fallut partir. Après 18 mois d'une dure captivité, elle obtint la permission de venir, pendant 15 jours, à Berlin, et d'aller vivre à Breslau. Elle rencontra un jeune musicien, dont elle se montra fort éprise et qu'elle épousa en 1802. Après tous les désagréments d'une union que l'âge et tant d'autres causes rendaient inconvenante, il fallut en venir à une rupture ouverte, et la comtesse se jeta, presque aussitôt, dans les bras d'un jeune et beau Hongrois, qui, ayant quitté le service pour un amour suranné, ne la rendit pas plus heureuse. Elle ne reçut quelques consolations que lorsque l'invasion des Français vint mettre le comble aux calamités de la Prusse. Quelques officiers de Napoléon lui adressèrent encore des hommages, et ils la recommandèrent à leur maître. Par l'intervention du vainqueur de la Prusse, Mme de Lichtenau recouvra une partie de ses anciennes richesses, et elle put vivre paisiblement à Berlin ; elle alla même à Paris en 1812, et y fut très-bien accueillie par les grands personnages de l'époque. Sous la restauration de la monarchie prussienne, la comtesse de Lichtenau continua de vivre à Berlin d'une modique pension, et elle mourut dans cette ville, le 9 juin 1820, oubliée et négligée. Les *Mémoires de la comtesse de Lichtenau, écrits par elle-même,* en 1808, ont été traduits en français par J. F. G. P., 1809, 1 vol. in-8°.

**LICHTENBERG** (George-Christophe), physicien et moraliste, né près de Darmstadt le 1er juillet 1742, étudia d'abord dans cette ville, puis à Gœttingue, et fit de très-grands progrès dans les sciences. Après avoir achevé ses études, il se mit à voyager et visita l'Angleterre. Revenu en Allemagne, il professa les mathématiques (1770) et la physique expérimentale (1777) à Gœttingue, consacra ses loisirs à la philosophie et à la littérature, et mourut le 24 février 1799. On a de Lichtenberg plusieurs ouvrages ; les principaux sont : *Timorus,* 1773 ; *Lettres sur Garrick ; Traité de la physiognosique contre les physiognomes ; Physiognomie des queues*, et l'*Explication des gravures,* ou *Compositions morales d'Hogarth,* dont il a paru, de 1794 à 1807, 9 livraisons in fol. et in-8°. On lui doit en outre une foule de *Mémoires* et d'articles remarquables dans le *Magasin de Gœttingue,* et la série des *Almanachs* de cette ville de 1778 à 1799. On ne peut lui refuser beaucoup d'esprit, de gaieté, une sensibilité profonde et une connaissance peu commune du cœur humain. Mais on doit avouer que les analyses auxquelles il soumet et les pensées et les sentiments sont souvent trop subtiles. Dans les sciences, il eut le tort de s'opposer à la restauration de la chimie par Lavoisier ; mais l'ouvrage où il le combat (*Exposition des idées de M. Deluc sur la formation de la pluie*, 1800, in-8°) est écrit avec tant de charme que l'on oublie la frivolité et même la fausseté des arguments pour admirer la richesse et l'élégance du style avec lequel il les expose. Kæstner a publié son *Éloge* (*Mémoires de l'acad. de Gœttingue,* 1799, in-4°).

**LICHTENBERGER** (Jean-Frédéric), né à Strasbourg le 3 décembre 1743, dans la religion protestante, fut professeur au gymnase de cette ville, et y mourut le 6 novembre 1831. S'étant longtemps occupé de l'invention de l'imprimerie, et persuadé que ce fut à Strasbourg que s'en firent les premiers essais, il a publié : *Initia typographica, opus celeberr. Schœpflini Vindicias typographicas elucubrans, nec non earum continuationem offerens,* 1811, in-4° ; *Ejusdem libri appendix, de indulgentiarum litteris Nicolai V, P. M., pro regno Cypri impressa,* etc, 1816, in-4°.

**LICHTENSTEIN** (Joseph-Venceslas, prince de), feld-maréchal autrichien, né à Vienne le 10 août 1696, entra au service à 18 ans, et se signala dans les campagnes de 1733 et de 1734. Nommé successivement général-major, lieutenant général et feld-maréchal, il alla prendre en cette qualité le commandement de l'armée d'Italie, et remporta le 20 juin 1746 la victoire de Plaisance. Il avait eu le titre d'ambassadeur en France (1738-41), et dans cette place avait montré des talents pour la diplomatie. Il conduisit avec beaucoup d'habileté l'élection du roi des Romains en 1764. Il fut récompensé

de tous ses services par le titre de directeur général de l'artillerie, et mourut à Vienne le 9 février 1772.

**LICHTENSTEIN** (le prince JEAN-JOSEPH DE), né à Vienne le 26 juin 1760, fut destiné dès l'enfance à la carrière des armes. Il fit ses premières campagnes dans la guerre contre les Turcs, à côté du jeune archiduc François. Il était colonel lorsque la guerre de la révolution française commença. Employé d'abord à l'armée des Pays-Bas, sous le prince de Cobourg, il se distingua particulièrement au mois de juin 1794, dans une affaire près de Bouchain, et fut élevé au grade de général-major. Il se distingua encore dans le mois d'août 1796, sous les ordres de l'archiduc Charles, près de Wurtzbourg, et fut bientôt nommé feld maréchal-lieutenant. C'est avec ce grade qu'il servit dans la campagne de 1799 en Italie. Employé de nouveau, dans la campagne de 1805, si désastreuse pour l'Autriche, il fut fait prisonnier à Ulm, et renvoyé sur parole, avec Mack et Klénau. Après la bataille d'Austerlitz et l'entrevue du 4 décembre, entre l'empereur François et Napoléon, le prince de Lichtenstein fut désigné pour régler les conditions d'un armistice, qu'il signa le 6 décembre au château d'Austerlitz, avec le maréchal Berthier. Le prince de Lichtenstein fut ensuite nommé, avec les comtes de Stadion et de Giulay, pour convenir des articles du traité de paix qu'il signa, en cette qualité, à Presbourg le 27 décembre, avec Talleyrand. L'année suivante, il reçut le commandement général de la haute et basse Autriche. A l'ouverture de la campagne en 1809, le prince Jean de Lichtenstein avait sous ses ordres une réserve de 20,000 hommes, avec laquelle il combattit à Taun, où il fut blessé le 19 avril. S'étant alors réuni à la grande armée commandée par l'archiduc Charles, il donna des preuves d'une rare valeur les 21 et 22 mai à Aspern et à Essling, à la tête de la cavalerie. Le prince de Lichtenstein se distingua de nouveau le 6 juillet, à la bataille de Wagram. Le 11, il fut envoyé auprès de Napoléon, pour lui proposer un armistice, qu'il obtint le même jour. Il fut alors pourvu pour la seconde fois du commandement de la haute et basse Autriche, dans lequel il eut pour successeur, en 1810, le prince de Wurtemberg. Il continua cependant à jouir de la confiance de son souverain, et fut encore employé avec succès dans plusieurs circonstances, jusqu'à la conclusion de la paix générale en 1814. Servant dans l'armée auxiliaire du prince de Schwartzenberg, il fut blessé sur le Bugg, en 1812, et se retira pour quelque temps à Varsovie. Le prince de Lichtenstein fut élu, en 1816, un des douze directeurs de la Banque nationale d'Allemagne. Dans le mois de novembre 1818, paraissant entraîné par le mouvement de quelques autres États de l'empire germanique, il donna aux habitants de la principauté de Lichtenstein, dont il était souverain, une constitution, basée sur celle des États autrichiens; ce qui changeait peu de chose à son ancien régime. Parvenu alors à un âge avancé, il prit peu de part aux affaires, et ne remplit plus aucune fonction. Il mourut à Vienne dans le mois d'avril 1836.

**LICHTENSTEIN** (le prince ALOYS-GONZAGUE-JOSEPH DE), cousin du précédent, né le 1er avril 1780, entra également fort jeune dans la carrière des armes, fit toutes les dernières guerres que l'Autriche soutint avec tant d'opiniâtreté contre la France, et parvint au grade de feld-maréchal-lieutenant. Il se signala particulièrement en 1813, à la bataille de Leipzig, où il commandait une division, sous le comte de Meerfeld. Le prince Aloys ne déploya pas moins de valeur dans les campagnes de France en 1814 et 1815. Nommé commandant général de la Bohême, il mourut à Prague le 4 novembre 1833.

**LICHTWER** (MANUS-GODEFROID), fabuliste, né à Wurtzen (Brandebourg) le 1er février 1719, et mort à Halberstadt le 6 juillet 1783, avait été successivement professeur de logique, de philosophie morale et de droit civil à Wittenberg, et chanoine à Halberstadt. Il est connu surtout par ses *Fables*, 4e édition, Berlin, 1762, in-8°, traduites en français par C. T. Pfeffel, 1763, in-8° : les Allemands les placent à côté de celles de Gellert et de Lessing. Son poëme du *Droit naturel*, Leipzig, 1758, in-4°, n'est point estimé.

**LICINIUS** (CAIUS-STOLO), gendre de M.-Fabius-Ambustus, se fit nommer tribun du peuple l'an 376 avant J.C. et proposa plusieurs lois très-préjudiciables à l'aristocratie, entre autres une qui ordonnait de ne nommer à l'avenir que des consuls au lieu de tribuns militaires, et d'en tirer toujours un du corps des plébéiens. Les patriciens multiplièrent les intrigues pour empêcher l'exécution de cette loi, et engagèrent quelques tribuns à arrêter toutes les délibérations par leur *veto*. Mais les autres tribuns et le peuple opposèrent non moins de résistance. Licinius avec Sextius, jeune plébéien d'un grand mérite, fut réélu pendant 9 ans, et 5 ans de suite ils furent les seuls magistrats, s'étant opposés à la nomination des tribuns militaires et de tous les dignitaires curules. Enfin l'an 366 avant J. C. la loi passa, et Sextius fut nommé consul. Deux ans après Licinius-Stolo obtint la même dignité, et il fut encore élu en 361. On prétend que ce fut à l'instigation de sa femme qu'il proposa ses lois contre les patriciens. Celle-ci étant allée rendre visite à sa sœur, femme de Sulpicius-Prætextatus, alors tribun militaire, laissa échapper un mouvement de frayeur lorsque les licteurs frappèrent à la porte avec leurs faisceaux pour avertir de l'arrivée du magistrat. Sa sœur rit en lui expliquant la cause du coup qui l'avait effrayée; ce qui piqua l'épouse de Licinius, et lui inspira une mélancolie dont son beau-père et son mari la tirèrent en lui annonçant qu'avant peu elle verrait les mêmes honneurs dans sa maison. On ajoute que dans la suite Stolo fut condamné à une amende pour avoir violé celle de ses lois qui défendait de posséder plus de 500 journaux de terre.

**LICINIUS** (FLAVIUS-VALÉRIUS-LICINIANUS), empereur, né vers l'an 263 dans la Dacie, d'une famille de paysans, s'éleva des derniers rangs de la milice aux postes les plus importants, se signala dans la guerre contre Narsès, roi des Perses, et sut plaire à Galérius, qui le déclara auguste en 307, et lui donna la Pannonie et la Rhétie. Ce prince mourut 4 ans après, laissant l'empire à trois augustes, Constantin, élu en 306, Maximin, en 304, et Licinius. L'Italie et Rome étaient occupées par Maxence, fils de Maximien, nommé par l'armée, et que les trois autres princes qualifiaient de tyran. Licinius crut d'abord avoir à combattre Maximin; mais bientôt un traité conclu entre eux lui permit de joindre aux deux provinces que lui avait données Galérius, l'Illyrie dans

laquelle se trouvaient comprises la Thrace et la Macédoine. Il s'unit ensuite avec Constantin contre Maxence, et après avoir contribué à la victoire de Rome (28 octobre 312), il épousa Constantia, sœur de son collègue (313), et donna conjointement avec lui un rescrit en faveur des chrétiens. Pendant ce temps Maximin pénétrait en Thrace avec 75,000 hommes : Licinius revient à la hâte, et malgré l'infériorité de ses forces, il remporte sur son rival deux grandes victoires. Maximin désespéré se soustrait par une mort volontaire aux tortures ou à la honte de subir la clémence du vainqueur, et l'empire, si longtemps partagé entre quatre, cinq et même six empereurs, n'appartient plus qu'à deux maîtres, l'Orient obéit à Licinius ; Constantin occupe l'Occident. Mais l'harmonie ne pouvait subsister entre deux collègues si puissants : le partage des dépouilles devint le sujet des réclamations de Constantin, et Licinius, vaincu à Cébales et à Mardie (314), fut obligé de lui céder la Thrace, la Mésie Inférieure et la Petite Scythie. Neuf ans de paix suivirent ; mais les deux compétiteurs ne songeaient qu'à la guerre ; elle éclata en 323 à l'occasion des persécutions exercées par Licinius sur les chrétiens, et se termina par les batailles d'Andrinople et de Chrysopolis, où la victoire se montra fidèle à Constantin. Celui-ci, non content de le dépouiller de la pourpre, abrogea toutes ses lois, le relégua à Thessalonique, et le fit étrangler l'année suivante (324), sous prétexte qu'il tramait une conspiration pour remonter sur le trône. Les historiens ecclésiastiques s'accordent à peindre Licinius comme un prince avare, cruel, ennemi des lettres. Ils auraient dû ajouter qu'il était brave, sobre et ami de l'agriculture. — LICINIUS ou LICINIANUS (Flavius-Valérius), fils du précédent et de Constantia, né en 315, césar en 317, consul en 319, fut élevé avec les fils de Constantin son oncle. Mais celui-ci, alarmé des qualités qu'il faisait paraître, le fit étrangler en 326, à l'âge de 11 ans.

**LICINIUS-CALVUS** (CAIUS), célèbre orateur, né l'an 74 avant J.C., mort à l'âge de 30 ans, sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il parut au barreau. A son éloquence peu inférieure à celle de Cicéron, il joignait un grand talent pour la poésie. On cite ses *Élégies* sur la mort de Quintilie, sa maîtresse, et une pièce satirique contre César. Horace le place à côté de Catulle. Malheureusement il ne reste de lui que quelques fragments dans le *Corpus poetarum* de Maittaire (voyez Funck, *De virili ætate linguæ latinæ*).

**LICINIUS-TÉGULA** (PUBLIUS), poëte dramatique, auquel quelques critiques assignaient le 4e rang, vivait vers l'an 202 avant J. C. Il avait composé plusieurs comédies ; l'une portait le titre d'*Aerea*, mais il n'en reste que deux vers. On présume que c'est le même que C.-Licinius-Imbrex.

**LICINIUS DE SAINTE-SCOLASTIQUE.** *Voyez* **VIRDOU.**

**LICINO** (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Bergame, florissait dans le 16e siècle. Il fut l'ami intime du Tasse, son compatriote, dont il embrassa la défense avec chaleur. Il ne négligea rien pour obtenir la liberté de cet illustre poëte, et alla même la solliciter, au nom de sa ville natale, auprès d'Alphonse, duc de Ferrare. Il publia une *Apologie du Tasse*, contre les académiciens de la Crusca, ainsi que des *Discours sur l'Art poétique*, et un *Recueil de lettres*, adressées à plusieurs de ses amis au sujet de *la Jérusalem délivrée*.

**LICIO** (ROBERT DE). *Voyez* **CARACCIOLI.**

**LICQUET** (THÉODORE, et plus exactement FRANÇOIS-ISIDORE), littérateur, né le 19 juin 1787 à Caudebec, s'essaya d'abord dans la carrière dramatique, et fit représenter sur le théâtre de Rouen, de 1812 à 1815, 3 tragédies : *Thémistocle, Philippe II* (imité d'Alfieri), et *Rutilius*, qui n'eurent pas assez de succès pour le décider à persister. Nommé conservateur de la bibliothèque de Rouen, puis membre de l'académie de cette ville, il partagea son temps entre ses devoirs et la littérature, et mourut le 1er novembre 1832, laissant imparfait un grand travail sur *l'Histoire de la Normandie*. On lui doit plusieurs *Dissertations* dans les *Recueils* de l'académie ou de la Société d'émulation de Rouen. Il a traduit *l'Histoire d'Italie* de Botta, 5 vol. in-8o, et en société avec Crapelet, le *Voyage bibliographique de Dibdin en France*, 4 vol. in-8o, etc.

**LIDEN** (JEAN-HENRI), littérateur suédois, vivait au milieu du 18e siècle. Une fortune assez considérable lui donna le moyen de parcourir l'Allemagne, la France, l'Angleterre et l'Italie. Revenu en Suède, il fut frappé, à la fleur de son âge, d'une paralysie qui lui ôta entièrement l'usage de ses membres. Il n'en conserva pas moins une grande activité d'esprit, rassembla une bibliothèque considérable, et dicta plusieurs ouvrages. On a de lui une Histoire des poëtes suédois, et des poëtes latins nés en Suède, plusieurs Mémoires historiques et littéraires, et une édition du *Journal de la diète de* 1682, par Duros. Liden mourut à Norkoeping, lieu de sa naissance, après avoir disposé de sa bibliothèque et d'une partie de sa fortune, en faveur de l'université d'Upsal.

**LIDNER** (BENGT), poëte suédois, mort à l'âge de 34 ans, le 4 janvier 1793, avait résidé quelque temps à Paris, et s'était fait connaître de l'ambassadeur de Suède, le comte de Gentz. Des mœurs peu réglées, et une fougue de caractère, qu'il ne put jamais dompter, nuisirent à sa fortune, lui attirèrent des chagrins, et abrégèrent ses jours. L'édition complète des œuvres de Lidner a paru à Stockholm en 1789, 2 vol. in-8o.

**LIDONNE** (NICOLAS-JOSEPH), mathématicien, né le 9 juillet 1757 à Périgueux, était professeur de mathématiques avant la révolution, dont il adopta les principes avec beaucoup de chaleur, ce qui le fit nommer chef de division au ministère de la justice sous le règne de la Terreur. Admis en 1825 à l'Athénée des arts, Lidonne prit beaucoup de part aux travaux de cette société. Il mourut à Paris en février 1830. On a de lui *Tables de tous les diviseurs des nombres, calculés depuis un jusqu'à cent mille*, Paris, 1808, in 8o ; *Tableau analytique propre à diriger les jeunes gens qui étudient les mathématiques*, Paris, 1828.

**LIEBAULT** (JEAN), médecin et agronome, natif de Dijon, et mort à Paris le 21 juin 1596, compléta le *Théâtre d'agriculture et Maison rustique* de Ch. Estienne, son beau-père (Paris, 1570, in-4o). Il composa de plus entre autres ouvrages : *Quatre livres des secrets de médecine et de la philosophie chimique*, Paris, 1573, 1579, 1582, in-8o (traduit du latin de Gasp. Wolf) ; *De cosmetica*, Paris, 1582, in-8o ; *Thesaurus sanitatis*, Paris, 1577, in-16.

**LIEBE** (Christian-Sigismond), numismate, né en 1687 à Franenstein (Misnie), mort le 7 avril 1736, fut successivement docteur en l'université de Leipzig (1714), gradué en théologie (1717), prédicateur à l'église de St.-Paul et bibliothécaire adjoint de l'académie, et enfin conservateur du cabinet des antiquités du duc de Saxe-Gotha. On a de lui entre autres ouvrages : *Roma Babylon ex nummis*, etc., Leipzig, 1714, in-4°, réimprimé sous ce titre : *Nummi Ludovici XII, Galliæ reg., epigraph. illustrati*, 1717, in-8°; *Gotha nummaria*, etc., 1730, in-fol., ouvrage d'une belle exécution et très-recherché; *Vies des principaux théologiens réformés et catholiques*, Gotha, 1730; *Vie abrégée de Henri l'illustre*, Altenbeung, 1731, in-8°, etc. Il fut un des principaux collaborateurs des *Acta eruditor. lipsensium*.

**LIEBERKUHN** (Jean-Nathanael), né à Berlin le 5 septembre 1711, se fit recevoir docteur en médecine à Leyde, et revint à Berlin, où il se livra particulièrement à l'étude de l'anatomie. Personne n'a peut-être déployé autant d'habileté que lui, dans l'art de préparer et d'injecter les diverses parties du corps humain. Il a porté ses observations microscopiques au plus haut degré de perfection. Il fit exécuter un miscroscope solaire, perfectionné, qui lui servit à démontrer aux yeux, la circulation du sang, et qui ouvrit la voie à un plus grand nombre de découvertes. Il mourut le 7 décembre 1756, laissant un cabinet anatomique composé de plus de 400 pièces très-bien préparées. On a de Liberkuhn, outre plusieurs mémoires : *Disputatio de valvulâ coli*, Leyde, 1739, in-4°; *Dissertatio de fabricâ et actione villorum intestinorum tenuium hominis*, 1744, in-4°, etc.

**LIEBHABER** (Ernest-Louis-Éric, baron de), naquit en 1785 à Blanckembourg, duché de Brunswick. Cadet dans un régiment autrichien en 1799, officier au bout de 4 mois, envoyé en Italie, à l'armée du général Mélas, blessé et fait prisonnier à la bataille de Marengo, captif à Gênes, puis mis en liberté, il quitta, en 1803, le service de l'Autriche et se retira près de ses parents, en Hanovre. L'occupation de ce pays par les Français le força de rentrer dans la carrière militaire, mais au service de la France. Une légion hanovrienne était formée, il y fut incorporé avec d'autres jeunes gens de famille, au mois de juillet 1804. Transporté avec son corps en Portugal, et grièvement blessé à Oporto en 1809, il demanda et obtint sa retraite, et alla résider au Pont-Saint-Esprit (Gard) jusqu'en 1812, époque où il reprit du service. Employé en Espagne, sous le maréchal Suchet, et bientôt capitaine, il fut, en 1814, conservé avec ce grade à la suite du 59e régiment de ligne. En 1815, pendant les cent jours, il prit parti dans l'armée du duc d'Angoulême, et fut nommé chef d'escadron des chasseurs royaux du Gard. Naturalisé Français en 1817, il eut la même année l'emploi de major de la légion du Finistère. L'année suivante, sous le ministère du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, on le mit à la retraite : il avait 33 ans. Il se livra à des études politiques et littéraires, et plus tard, se mêla à la polémique du temps. Il mourut le 14 août 1837.

**LIEBKNECHT** (Jean-George), antiquaire et mathématicien, né à Wassungen (Hesse) en 1680, fut reçu docteur en théologie, et professa les mathématiques à l'académie de Giessen depuis 1710 jusqu'à sa mort le 17 septembre 1729. Il était de l'académie de Pétersbourg et des Sociétés royales de Londres et de Berlin. On distingue parmi ses ouvrages : *Elementa geographiæ generalis*, Francfort, 1712, in-8°; *Dissertatio cosmographica*, etc., 1718, in-4°; *De nonnullis bracteatis nummis hassiacis*, Helmstædt, 1716, in-4°; *Hassiæ subterraneæ specimen*, etc., Giessen, 1738, in 4°. Gœtten a donné la *Vie* de Liebknecht dans le *Getehrte Europa*, part. 2e.

**LIEBLE** (Philippe-Louis), bénédictin, né à Paris en 1734, bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés, fut compris par la Convention parmi les gens de lettres à qui elle accorda des secours en 1795, et mourut en 1815. Son *Mémoire sur les limites de l'empire de Charlemagne*, 1765, in-12, avait obtenu, l'année précédente, le prix à l'Académie des inscriptions. Il coopéra au *Dictionnaire de diplomatie*, par de Vaines, et d'amples notes furent remises par ses héritiers aux éditeurs d'Alcuin, et à Chiniac de la Bastide pour son édition des Capitulaires de Baluze. On lui doit encore quelques opuscules dans les débats de la congrégation, et *Nouvelle rhétorique française*, 1803, in-12.

**LIEKEFELT** (Samuel-Godefroid), écrivain allemand, né le 21 novembre 1750 à Gulsa, en haute Lusace, où son père était pasteur, étudia au gymnase de Bautzen, puis à l'école supérieure de Leipzig, devint très-fort en droit, mais ne se résolut jamais à prendre de degrés au-dessus du baccalauréat, et ne put, par conséquent, arriver à une chaire académique. Des leçons particulières et le produit de ses ouvrages lui assurèrent une existence honorable. Sa mort eut lieu le 20 février 1827. On a de lui : *Manuel du droit civil en Allemagne*, Leipzig, 1788-1791, 7 vol.; *Histoire du droit canon et du droit allemand*, Leipzig, 1791; *Explication détaillée de la procédure allemande et saxonne en général*, Leipzig, 1792, 3 vol.; *Commentaire pratique sur les Pandectes*, Leipzig, 1795-1800, 10 vol., etc.

**LIEMACKER.** *Voyez* **ROOSE.**

**LIENHART** (George), abbé de Roggenburgh, ordre de Prémontré, et, en cette qualité, prélat du collége impérial des abbés de Souabe, naquit en 1717, à Uberlinghen, et mourut en 1783. Il a laissé : *Exhortator domesticus religiosam animam ad perfectionem excitans; Ephemerides hagiologicæ ordinis Præmonstratensis*, Augsbourg, 1764, etc.

**LIEOU-PANG**, autrement **TAI-TSOU-KAN-HOANG-TI**, c'est-à-dire, l'*Empereur élevé, fondateur de sa race*, chef de la dynastie impériale de Han à la Chine, né vers 250 avant J. C., dans le Kiangnan, mort l'an 195, était chef du village de Pey, sous le faible et voluptueux Eul-chi. Ayant laissé échapper des criminels qu'il conduisait au lieu de leur exil, et se croyant perdu par suite de cette négligence, il donna la liberté à tous les autres. Mais ceux-ci l'aidèrent à soulever la population des villes voisines. Bientôt Lieou-pang se vit à la tête d'une petite armée : combattu d'abord avec avantage par Tchang-Han, bientôt il vainquit à son tour, et Tchang-han, craignant d'être traité avec rigueur par son maître, le fit déclarer empereur. Sur ces entrefaites Eulh-chi fut assassiné, et Tse-yng, dernier prince de la dynastie des Tsin, lui succéda. Mais reconnaissant l'impossibilité de se maintenir sur le trône, il alla au-devant de Lieou-pang, et

lui donna de ses mains les insignes de la dignité impériale. Lieou-pang eut besoin de 4 années pour se faire reconnaître dans toutes les provinces de l'empire et pour mettre à la raison divers ambitieux qui comme lui osaient aspirer à la souveraine puissance. Hiang-yu était le plus redoutable. Cet habile capitaine, après l'abdication de Tse-yng, avait proclamé Hoai-couang, puis l'avait assassiné pour se mettre à sa place. Lieoug-pang, qui avait consenti à laisser en paix Hoai-ouang, reprit alors les armes, attaqua son compétiteur à la tête de 500,000 hommes, et, après des succès divers, le réduisit à se donner la mort 202 ans avant J. C. Dès lors seul maître de la couronne, il publia une amnistie générale, fit des lois très-sages, réforma les abus, établit des écoles publiques, et rédigea plusieurs ouvrages d'une haute importance. L'histoire lui reproche cependant d'avoir ajouté aux minuties du cérémonial et de l'étiquette, d'avoir trop légèrement attaqué les Huns qui le battirent et auxquels il fut trop heureux d'échapper à l'aide d'une forte rançon, et enfin d'avoir commis beaucoup d'injustices graves. Hiao-ocíti, son fils, lui succéda sur le trône.

**LIÈRE** (Auguste PRUNELLE de) naquit à Grenoble en 1740. Devenu maire de cette ville, il arrêta, lors d'une insurrection, le peuple qui venait piller un magasin public, et lui présenta courageusement sa tête. Élu membre de la Convention, il y soutint constamment le parti modéré, et vota l'exil de Louis XVI, comme mesure de sûreté, jusqu'à la paix générale, afin de sauver, a-t-il dit, les jours de la victime. Son *Opinion,* dans ce procès, a été imprimée en 1792, in-8°. Il était l'ami intime de Claude Saint-Martin, qu'il seconda dans ses travaux littéraires et philosophiques. Il prit part à tout ce qui se rapportait à l'auteur de l'*Imitation,* soit en recherchant ou même en procurant des éditions ou des manuscrits, soit en donnant de judicieux conseils sur ce livre, qu'il attribuait surtout à Gerson. Ayant fixé sa retraite dans une petite habitation du faubourg Saint-Germain, avec quelques livres et estampes, il y mourut en 1828. Lière avait été l'éditeur des *Quarante questions de l'âme,* par Jacob Boehme (dit le *philosophe teutonique*), 1807, in-8°; de la *Triple vie de l'homme,* par le même, 1809; ainsi que d'une *Explication,* par un Israélite. On a de lui : une traduction française des *Psaumes,* 1821, in-12; *Considérations sur les quatre Évangiles,* 1821, in-8°; *Prophéties d'Isaïe,* traduites en français, avec des notes, 1823, in-8°; *Pensées et considérations morales et religieuses,* 1824 et 1826; *les Quatorze épîtres de saint Paul et les sept épîtres catholiques,* traduites en français, avec des notes, 1825, in-8°.

**LIERRE** (Joseph van), peintre, né à Bruxelles vers l'an 1530, obtint un égal succès dans le paysage, la figure, et surtout dans la peinture en détrempe, où il montra un talent supérieur. Les cartons de tapisseries qu'il peignit pour quelques manufactures eurent le plus grand succès. Il s'était établi à Anvers, mais les troubles qui agitèrent les Pays-Bas le forcèrent à s'en éloigner, et il se réfugia à Franckendal. Le conseil l'admit parmi ses membres. Ayant embrassé la réforme de Calvin, il abandonna la peinture pour se livrer à la prédication, et il obtint une grande renommée dans cette nouvelle carrière. Les habitants d'Anvers vinrent en foule l'entendre prêcher jusqu'à Zwindrecht, dans le pays de Waes, où il s'était retiré. C'est ce qui a rendu ses tableaux extrêmement rares; mais la beauté du petit nombre que l'on connaît les fait rechercher. Van Lierre mourut à Zwindrecht vers 1583.

**LIESGANIG** (Joseph), astronome, naquit à Gratz en Styrie, le 24 juin 1718. Après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites, et fut chargé de l'enseignement des mathématiques dans différents colléges. A la suppression de cette société, ses talents le firent employer par la cour d'Autriche, il fut nommé directeur des bâtiments et de la navigation, dans la province de Gallicie; et mourut à Lemberg, le 4 mars 1799. On a de lui : *Dimensio graduum meridiani Viennensis et Hungarici,* Vienne, 1770, in-4°. On doit encore à ce savant religieux une bonne *Carte* de la Gallicie orientale.

**LIEUTAUD** (Jacques), astronome, né à Arles en 1660, enseigna les mathématiques à Paris, fut adjoint à l'Académie des sciences lors de son renouvellement, en 1699, rédigea 27 vol. de la *Connaissance des temps,* 1703-1729, et les *Éphémérides,* 1704-71, et mourut en 1733.

**LIEUTAUD** (Joseph), médecin, né à Aix en 1704, mort à Versailles le 6 décembre 1780, membre de l'Académie des sciences et premier médecin de Louis XVI, a laissé : *Éléments physiologiques,* 1749, in-8°; *Anatomie historique et pratique,* 1750, in-8°; *Synopsis universæ praxeos medicæ,* 1765-70, 2 vol. in-4° (très-estimé); *Précis de la matière médicale,* 1770, 1781, 2 vol. in-8°.

**LIEVEN** (Jean-Henri, comte de), né en Livonie en 1670, lorsque cette province appartenait à la Suède, s'attacha à la fortune de Charles XII, dont il se concilia les bonnes grâces et qui se plaisait à sa conversation. Il se trouva en 1700 à la bataille de Narva, et passa en Pologne, où il se signala à celle de Pultawa. Retourné en Suède après cette affaire désastreuse, il y fut témoin des intrigues tramées contre le roi, et il alla lui en rendre compte en Turquie. Charles XII, en rentrant dans son royaume, nomma Lieven lieutenant général et directeur de l'amirauté de Carlscrone. Après la mort de ce prince il fut fait sénateur, et mourut en 1733.

**LIEVENS** ou **LIVINEIUS** (Jean), helléniste, naquit à Termonde, en Belgique, vers l'an 1546. Son oncle maternel, Lievin van der Beke, plus connu dans le monde lettré sous le nom de *Lævinus Torrentius,* l'avait envoyé faire ses premières études à Cologne; s'étant fort avancé dans la langue grecque et la langue latine, il alla poursuivre ses études à Louvain, et y faire un cours de théologie. Livineius était encore dans cette ville à la fin de mai 1575, et s'y appliquait surtout à la lecture des auteurs grecs, tant sacrés que profanes. Il se prépara à en publier des éditions, et se lia d'amitié avec des professeurs animés du même goût, notamment avec Guillaume Canterus et André Schott. C'est avec le premier qu'il travailla à confronter et à examiner quelques manuscrits de la version des *Septante.* Leurs observations servirent à la partie grecque de la fameuse Polyglotte d'Anvers. Ayant eu l'occasion d'aller ensuite à Rome, il profita de ce voyage pour entrer en relation avec les savants qui s'y trouvaient, et pour fouiller dans la bibliothèque du Vatican et d'autres dépôts de ce genre. Il mourut à Anvers le 13 janvier 1599. On a de lui une édition des Panégyri-

ques anciens, 1499, in-8°. Les autres publications de Livincius ont pour objet divers écrits de *S. Grégoire de Nysse*, de *Théodore Studite* et de l'empereur *Andronic*. La mort l'empêcha de mettre au jour les *Épîtres de saint Jean Chrysostôme*, les *Tragédies d'Euripide*, les *Dignosophistes d'Athénée*, et plusieurs autres ouvrages grecs dont il avait fait la révision. La Bibliothèque de l'université de Louvain possède quelques-uns de ces auteurs, avec des gloses et des collations de l'écriture nette et élégante de Livincius, tels que : les *Parallèles* de Plutarque, Bâle, 1533, in-fol. ; *Epistolæ diversorum philosophorum, oratorum*, etc. (Ed. Aldina), Venise, 1499, in-4°, etc. Voir, dans le tome X du nouveau recueil de l'Académie royale de Bruxelles, le *Cinquième mémoire sur les deux premiers siècles de l'université de Louvain.*

**LIEVENS, LIVENS** ou **LYWYNS** (Jean), peintre et graveur, né à Leyde en 1607, fut élève de George van Schooten, puis de Lastman, et dès l'âge de 12 ans s'était acquis une réputation. En 1630 il passa en Angleterre, où il peignit la famille royale. Revenu en Flandre, il s'établit à Anvers, et se livra exclusivement au genre historique et au portrait. Son dessin, plus correct que celui de Rembrandt, a peut-être moins de couleur ; mais l'effet de ses clairs-obscurs est vraiment magique. Son œuvre se compose de 66 pièces, parmi lesquelles plusieurs sont du premier mérite. Adam Bartsch en a donné la liste à la suite du *Catalogue raisonné de l'œuvre de Rembrandt.*

**LIGARIO** (Pietro), peintre, né à Sondrio (Valteline) en 1686, étudia à Rome sous Lazaro Baldi, puis alla à Venise pour se perfectionner dans le coloris, et de là à Milan. Revenu dans sa patrie, il y peignit une foule de tableaux, et s'acquit une grande réputation. On doit regretter que son peu d'aisance ne lui ait pas permis de donner plus de soin à la composition de ses tableaux. Ses chefs-d'œuvre sont un *saint Benoît* et le *Martyre de saint Grégoire*, que l'on voit à Sondrio. Ligario mourut en 1752.

**LIGARIUS** (Quintus), lieutenant de C. Considius, proconsul d'Afrique, fut chargé du gouvernement de la province, lorsque celui-ci alla à Rome solliciter le consulat. Peu après la guerre civile entre Pompée et César éclata ; Ligarius prit parti pour le premier, et fut un de ceux qui réunirent en Afrique les débris de l'armée républicaine que César acheva d'anéantir à la bataille de Thapse, l'an 46 avant J. C. Ligarius obtint la vie de la clémence du vainqueur, mais il lui fut défendu de paraître en Italie ; et à l'instant où ses amis multipliaient les démarches pour obtenir son rappel, il fut accusé publiquement. L'examen de sa conduite fut renvoyé à un tribunal présidé par César lui-même ; mais Cicéron plaida sa cause avec tant d'éloquence, que César lui pardonna. L'année suivante Ligarius entra dans la conspiration de Brutus contre César ; mais il se trouva malade lors de l'assassinat du dictateur (15 mars, 44 ans avant J. C.), et mourut peu de temps après.

**LIGER** (Louis), agronome, né à Auxerre en 1658, mort en 1717 à Guerchi, a publié sur l'agriculture un grand nombre d'ouvrages utiles. Les principaux sont : *Économie générale de la campagne*, Paris, 1700, 2 vol. in-4°, d'après la *Maison rustique* de Ch. Estienne, et refondu successivement par Besnier, Labretonnerie et J. F. Bastien, sous le titre de : *Nouvelle maison rustique ; le Jardinier fleuriste et historiographe*, 1703, in-12 ; *le Jardinier fleuriste*, 1704, in-12 ; *la Culture parfaite des jardins fruitiers et potagers*, et *Dictionnaire pratique du bon ménager*, Paris, 1715, 2 vol. in-4° (incomplet), réimprimé par Lachesnaye sous le titre de : *Dictionnaire universel de l'agriculture*, etc., Paris, 1751, 2 volumes in-4°.

**LIGHTFOOT** (Jean), célèbre hébraïsant, né à Stoke, dans le comté de Stafford, en 1602, mort à Ély, dont il était chanoine, le 6 décembre 1675, a laissé sur la Bible, un assez grand nombre d'ouvrages, où l'on remarque des connaissances profondes, surtout dans le talmud, dans les écrits des rabbins, et dans les usages et cérémonies hébraïques. La plupart ont été d'abord recueillis en deux volumes in-fol., Rotterdam, 1686. Leusden en donna une édition plus ample, en 1699, à Utrecht.

**LIGHTFOOT** (Jean), botaniste, né dans le comté de Glocester en 1735, mort en 1788 à Uxbridge, membre de la Société royale de Londres et de la Société linnéenne, possédait un herbier magnifique, qui fut après sa mort acheté par le roi d'Angleterre. Il a publié : *Flora scotica*, ou *Flore d'Écosse*, Londres, 1777, 2 vol. in-8°, ouvrage estimé malgré quelques imperfections.

**LIGNAC** (Joseph-Adrien le LARGE de), oratorien, issu d'une famille distinguée de Poitiers, mort à Paris en juin 1762, s'appliqua principalement à la métaphysique, pour laquelle il suivit les principes de Mallebranche et de Descartes. On a de lui : *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques*, 1748, in-8° ; 1799, in-12 ; *Lettres à un Américain sur l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, 1751-56, 9 vol. in-12 ; *Éléments de métaphysique*, Paris, 1753, in-12 ; *Examen sérieux et comique du livre de l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12 ; *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1764, in-12, ouvrage posthume publié par J. Brisson.

**LIGNAMINE** (Jean-Philippe de), célèbre imprimeur, naquit dans le 15e siècle à Messine, d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. Ayant étudié la médecine, il professa quelque temps cette science à Pérouse. Ce fut dans cette ville qu'il connut François de la Rovère, depuis pape, sous le nom de Sixte IV, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il s'établit à Rome, vers la fin de 1469. La recommandation du cardinal de la Rovère ne lui fut sans doute pas inutile près du pape Paul II, qui l'accueillit avec bienveillance, et le décora du titre de son écuyer. Il avait établi, quelques mois après son arrivée à Rome, un atelier typographique, d'où sont sorties des éditions magnifiques, en assez grand nombre. Ce fut Lignamine qui, le premier, employa le caractère connu des imprimeurs sous le nom de l'ancien parangon, le plus élégant qu'on eût eu jusqu'alors. La plupart des éditions sorties des presses de cet habile typographe se recommandent autant par la correction du texte que par la beauté de l'exécution. Elles sont décorées d'épîtres dédicatoires et de préfaces qui suffiraient pour mériter à Lignamine une place distinguée parmi les littérateurs de son temps. La première, dans l'ordre chronologique, est celle de *Suétone*, 1470, petit in-fol. On n'en connaît au-

cune de postérieure à l'année 1482; et il est probable que cette année fut celle de la mort de Lignanime. Le seul ouvrage qui soit incontestablement de lui est le suivant : *Inclyti Ferdinandi regis vita et laudes,* Rome, sans date (1472), in-4°, rare. On peut lui attribuer, avec assez de vraisemblance, la continuation de la *Chronique* (*Chronica summorum pontificum imperatorumque*), dont il donna la première édition, Rome, 1474, in-4°.

**LIGNE** (Charles-Joseph, prince de), célèbre par son esprit, naquit à Bruxelles le 9 mai 1737 d'une des premières familles des Pays-Bas. Passionné pour l'art militaire, il entra au service en 1752, devint capitaine en 1756, se signala l'année suivante aux affaires de Breslau, Leuthen et Hochkirchen, et pendant tout le cours de la guerre de sept ans. Joseph II, à son avénement, le nomma général-major et ensuite (1771) lieutenant général. La campagne de 1778 ajouta beaucoup à sa réputation. A la paix, il visita l'Italie, la Suisse et la France, son pays de prédilection, et où il eut les plus brillants succès. Chargé d'une mission en 1782 près de Catherine II, il eut tout lieu d'être satisfait de l'accueil de cette souveraine. Catherine le nomma feld-maréchal, lui donna une terre en Crimée, et lui permit de l'accompagner dans le voyage qu'elle fit dans cette contrée. L'empereur Joseph II le nomma général d'artillerie en 1788. Il assista la même année au siége d'Oczakow, que dirigeait le comte Potemkin, et en 1789 à la prise de Belgrade par Laudon. C'est sur ces entrefaites qu'éclata la révolte des Pays-Bas : elle donna lieu contre lui à des soupçons qui paraissaient d'autant plus fondés, que son fils était un des chefs de la rébellion. Le prince de Ligne parvint à les dissiper; néanmoins cette circonstance, jointe à la mort de Joseph II, qui eut lieu peu après, l'éloigna pour toujours du commandement. Deux ans après (1792), il eut la douleur de perdre son fils lors de la fameuse expédition des Prussiens en Champagne. Le regret de cette perte empoisonna les dernières années de sa vie, et il ne put être consolé ni par quelques faveurs de la fortune, ni par son élévation au grade de capitaine des trabans de la garde et de feld-maréchal (1808), grades qui au reste ne lui procurèrent point le commandement des armées incompatible avec son âge avancé : il avait alors 73 ans. Il mourut le 13 décembre 1814, ne laissant que peu de fortune, et regretté comme un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de l'époque. A ces qualités il joignit celle d'habile tacticien. Ses *OEuvres* ont été publiées par lui, Vienne et Dresde, 1807, 30 vol. in-12. Il a de plus donné la *Vie du prince Eugène de Savoie,* 1809, et on a réuni ses *OEuvres posthumes,* Vienne et Dresde, 1817, 6 vol. in-8°. Dans le premier de ces recueils on remarque : *Coup d'œil sur Belœil, mes Écarts, OEuvres militaires et sentimentaires,* etc. Tous ces ouvrages, écrits en français, sont remplis d'esprit, de traits piquants et de vues neuves. Mme de Staël a publié en 1809 les *Pensées du prince de Ligne,* in-8°, et Malte-Brun ses *OEuvres choisies, littéraires, historiques et militaires,* 1809, 2 vol. in-8°.

**LIGNIVILLE** (Philippe-Emmanuel, comte de), né à Houécourt en 1611, entra dès sa plus tendre jeunesse dans la carrière des armes; se trouva en 1634 à la bataille de Nordlingen, et y fit prisonnier le comte de Horn, général suédois. Il se distingua encore en 1641, contre le maréchal Gassion, à l'attaque d'Armentières, et pénétra le premier dans Courtrai. Revenu en Lorraine, il soumit plusieurs villes, et fut grièvement blessé en 1650 à la bataille de Rethel. Deux fois Louis XIV lui offrit le bâton de maréchal de France, pour le détacher du service d'Espagne où le retenait un ordre de Charles IV, duc de Lorraine, alors prisonnier au château de Tolède; mais Ligniville préféra son devoir à tous les avantages de la fortune, et il ne rentra en France que lorsqu'il le put sans manquer à la fidélité qu'il devait à son souverain. Alors il fit, sous Turenne, les campagnes de 1656, 1657 et 1658; il se distingua particulièrement à la bataille des Dunes. Il contribua ensuite à la prise de Dunkerque, de Gravelines, d'Ypres, de Menin, de Bergues, de Dixmude, etc. La paix s'étant rétablie entre la France et l'Espagne en 1659, Ligniville passa au service de Bavière, et commanda en chef l'armée de l'électeur. En 1663, le duc Charles IV le chargea de ses intérêts auprès de la diète de Ratisbonne, et l'année suivante, il le nomma gouverneur de son neveu, le prince Charles (depuis Charles V, duc de Lorraine), qu'il accompagna dans la guerre contre les Turcs. Ce fut alors qu'il reçut le brevet de feld-maréchal-lieutenant, et qu'il assista, en cette qualité, aux batailles de Saint-Gothard et de Raab, avec le jeune prince. Il retourna à Vienne, où il mourut dans les douleurs de l'opération de la pierre, qu'il avait dû subir le 26 octobre 1664.

**LIGNIVILLE** (le comte René-Charles-Élisabeth), général français, de la famille du précédent, naquit en 1757, et, dès l'âge de 14 ans, entra dans la carrière des armes. En 1776, il était capitaine de dragons, et, en 1782, il assista au siége de Gibraltar, comme colonel d'infanterie. En 1789, il commandait le régiment de Condé. La plupart des officiers, ayant été obligés d'émigrer par la révolte des soldats, le comte de Ligniville resta presque seul. Ayant lui-même embrassé la cause de la révolution, il fut nommé maréchal de camp, et commanda, en cette qualité, dès le début de la guerre, une brigade de l'armée de la Fayette. Ce général lui ayant donné le commandement de Montmédi, il se trouvait dans cette place, lorsque les Prussiens en approchèrent, dans le mois de septembre 1792, pour leur invasion de la Champagne. Il fit tous les apprêts d'une vigoureuse défense. Les alliés ne l'attaquèrent pas; on n'en loua pas moins, dans les journaux et les rapports à la Convention, la vigoureuse défense de Montmédi. Ligniville fut nommé général de division, et le ministre Pache lui écrivit au nom du conseil exécutif qu'il avait bien mérité de la patrie. En novembre, il fut envoyé à l'armée de la Moselle, qu'il commanda même par intérim, en l'absence de Beurnonville. Il fit occuper le pays de Deux-Ponts, et arrêter le ministre du duc, qui avait osé protester contre les décrets de la Convention. Mais rien de tout cela ne put empêcher les dénonciations de pleuvoir, à la Convention et dans les clubs, contre le comte de Ligniville, qui fut décrété d'accusation, et incarcéré. Il obtint enfin sa liberté, et se réfugia en Allemagne, y éprouva beaucoup de désagréments de la part des émigrés, et se hâta de rentrer en France dès que le triomphe de Bonaparte lui en eut ouvert les portes en 1800; fut bientôt nommé préfet du département de la Haute-Marne, puis appelé

au corps législatif. Plus tard, il fut inspecteur général des haras, baron de l'empire et commandant de la Légion d'honneur. Fixé en Lorraine, il mourut dans son château de Roncourt, près de Commercy, le 15 septembre 1813. — Son fils, retourné en France en même temps que lui, entra dès lors au service, comme simple dragon, fit dans les grades subalternes toutes les campagnes de l'empire, et s'éleva jusqu'à celui de maréchal de camp. Il commandait, en cette qualité, le département de la Loire-Inférieure, lorsqu'il mourut à Nantes le 19 décembre 1840.

**LIGNON**, graveur, auquel on doit plusieurs beaux portraits : *Psyché et l'Amour,* d'après Picot, *le Triomphe de l'Amour,* d'après le Dominiquin, etc., venait d'exposer le portrait en pied de *Louis-Philippe,* lorsqu'il mourut en 1833, à 54 ans.

**LIGNY** (François de), jésuite, né à Amiens le 4 mai 1709, mort en 1788 à Avignon, où il s'était retiré depuis la suppression de la société, s'est fait un nom comme prédicateur et comme homme de lettres. On a de lui la *Vie de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon,* Paris, 1759, in-12, et *Histoire de la vie de Jésus-Christ,* Avignon, 1774, 3 vol. in-8°; 1776, in-4°; Paris, 1804, 2 vol. in-4°, figures, édition recherchée à cause des estampes.

**LIGNY.** *Voyez* **FIEUBET.**

**LIGON** (Richard), voyageur anglais du 18e siècle, perdit sa fortune par l'effet des troubles qui déchiraient l'Angleterre en 1647, et cédant au désir de s'expatrier, s'embarqua avec un ami pour la Barbade. La fièvre jaune y désolait l'île, la famine la menaçait, et cependant Ligon et son compagnon furent contraints, par d'autres circonstances, d'y rester. Ce dernier acheta une habitation, et prit avec lui Ligon, qui séjourna là 3 ans, occupé à surveiller la culture et l'exploitation de la propriété. Il quitta la Barbade, le 15 avril 1650, et, après une longue et pénible traversée, revit l'Angleterre. Avant son départ, il avait connu Abraham Duppa, évêque de Salisbury. A son retour, il alla saluer ce prélat, qui lui adressa différentes questions sur la Barbade et lui conseilla d'écrire le résultat de ses observations. Mais Ligon n'ayant ni moyens ni amis pour l'aider dans l'impression de son ouvrage, le garda deux ans, et durant ce temps s'occupa de l'orner de dessins. Cependant ses créanciers le firent mettre en prison où il continua sa besogne. Des âmes charitables tirèrent Ligon de peine, et il finit ses jours en paix. On a de lui la relation de son voyage, intitulée : *A true and exact history of Barbadoes* (*Histoire exacte et véritable de la Barbade*), Londres, 1650, in-folio, cartes et figures. Ligon avait, au nombre des femmes esclaves de l'habitation qu'il gérait, la jeune et belle Yarico, que l'Anglais Thomas Incle, qui lui devait la vie, vendit à ses compatriotes, arrivés pour acheter des Indiens sur la côte, où, sans elle, il eût été massacré avec la troupe dont il faisait partie. Steele a inséré, dans le numéro 11 du *Spectateur,* cette narration touchante, extraite du livre de Ligon. On sait que l'aventure d'Yarico a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre et de romans.

**LIGONIER** (Jean de), descendant d'un secrétaire de la chancellerie de Montpellier, appartenait à une famille noble de Castres, qui avait embrassé les doctrines de Calvin. Persécutée, en 1724, par suite des mesures du duc de Bourbon, une partie de sa famille embrassa le catholicisme, et l'autre persista dans ses erreurs, et se réfugia en pays étranger. Jean de Ligonier se retira en Angleterre, prit du service dans les armées, et devint feld-maréchal et pair d'Irlande. Obligé de prendre les armes pour combattre sa patrie, il donna des preuves d'un grand courage à la bataille de Lawfeld. Enveloppé par des troupes nombreuses, il mit bas les armes, et fut fait prisonnier par un soldat, qui prit son nom, et devint à son tour général, pendant la révolution. Ligonier, après la paix, se retira en Angleterre, et y mourut en 1760.

**LIGORIO** (Pirro), antiquaire, né à Naples dans le 16e siècle, se distingua comme peintre et comme architecte. Paul IV le nomma architecte du Vatican et de Saint-Pierre, conjointement avec Michel-Ange, puis avec Vignole; mais ayant perdu cette place en 1568 pour ne point avoir suivi, conformément aux ordres du pape, les dessins de Michel-Ange, il se rendit à la cour de Ferrare, où le duc Alphonse le nomma son architecte, avec un traitement de 25 écus d'or par mois. Ligorio mourut en 1583, laissant à ses neveux une collection magnifique d'antiquités, et ses manuscrits en 30 ou 40 vol. in-fol., sur les monuments, etc., avec de très-beaux dessins. On l'accuse de manquer d'exactitude; mais son recueil n'en est pas moins regardé comme précieux pour l'archéologie.

**LIGOZZI** (Jacques), peintre d'histoire, né à Vérone en 1543, élève de Paul Véronèse, fut choisi par le grand-duc Ferdinand II comme peintre de la cour et surintendant de la galerie de Florence, et mourut en 1627. On estime surtout son *Martyre de sainte Dorothée* et la *Conférence de saint François et de saint Dominique.*

**LIGUORI** (Alphonse-Marie de), fondateur d'une congrégation de missionnaires, né à Naples le 26 septembre 1696, suivit quelque temps le barreau avec succès. Mais il y renonça pour prendre en 1728 l'état ecclésiastique, s'unit à plusieurs congrégations pieuses, et prêcha en divers lieux avec le titre de missionnaire apostolique. Il se retira ensuite avec quelques autres missionnaires dans l'ermitage de Sainte-Marie à Scala, et y fonda l'institut du *très-saint Rédempteur* destiné à l'instruction des habitants de la campagne, institut qui, malgré quelques obstacles, fut approuvé par le souverain pontife, et bientôt eut des maisons dans toute l'Italie. Clément XIII nomma Liguori évêque de Sainte-Agathe des Goths (1762). Mais en 1775 il obtint de Pie VI la permission de se démettre de son siége, et se retira dans sa congrégation à Nocera de' Pagani, où il mourut le 1er août 1787, en odeur de sainteté. Liguori a été béatifié en 1816 par Pie VII. Partisan du probabilisme, il a beaucoup écrit sur ce sujet; nous citerons entre autres : *Dissertation sur l'usage modéré de l'opinion probable* (en italien), Naples, 1754; *Théologie morale,* etc. (en latin), 1755, 2 vol. in-4°, les dernières éditions ont subi plusieurs modifications. On lui doit encore des ouvrages ascétiques et théologiques, dont les plus remarquables sont : *Histoire de toutes les hérésies avec leur réfutation,* Venise, 1773, 3 vol. in-8°; *Instruction et pratique pour les confesseurs,* Bassano, 1780, 3 vol. in-12; *Vérité de la foi,* Venise, 1781, 2 vol. in-8°; *l'Homme apostolique dirigé pour entendre les confessions,* 1782, 3 vol. in-4°;

*Visites au saint Sacrement et à la sainte Vierge,* 1788, 2 vol. in-12, traduites en français par l'ex-jésuite P. Doré, et souvent réimprimées.

**LILBURNE** (Jean), fameux indépendant, né à Durham en 1618, fut d'abord commis chez un marchand de draps de Londres, où il puisa les principes les plus exagérés contre la hiérarchie ecclésiastique, et se fit dès lors une réputation de fanatique. Ayant en 1636 distribué l'ouvrage du docteur Bastwick contre les évêques, ouvrage qu'il avait lui-même fait imprimer en Hollande, il fut condamné par la chambre étoilée au pilori, à la prison et à une amende de 500 liv. sterl. (12,500 fr.). Mis en liberté en 1640 par le long parlement, il fut réhabilité par la chambre des communes, qui lui alloua de plus un dédommagement de 2,000 liv. sterl. (50,000 fr.), à prendre sur les biens de ses adversaires. Il entra volontaire dans l'armée du parlement, assista comme capitaine à la bataille d'Edge-Hill, et fut pris à celle de Brentford. Échangé peu après, il fut fait major par Cromwell (1645), puis lieutenant-colonel dans l'armée du comte de Manchester. Mais quand il s'aperçut que les opinions presbytériennes dominaient parmi les troupes parlementaires, il se prononça violemment contre tous les chefs, et publia contre ses deux protecteurs mêmes (Cromwell et le comte de Manchester) des pamphlets furibonds. Les choses en vinrent au point que Cromwell le fit traduire trois fois, soit devant le parlement, soit devant une commission ; mais il était si aimé de la populace, que les juges n'osèrent le condamner que la troisième à une amende et au bannissement. Retiré en Hollande, il proposa aux royalistes de rétablir Charles II, moyennant 19,000 liv. sterling (250,000 fr.) ; mais ses offres furent rejetées. Il revint en Angleterre sans autorisation, ce qui le fit traduire de nouveau devant un jury. Il fut acquitté, et se retira à Elthem (comté de Kent), où il se fit quaker, et mourut le 29 août 1657.

**L'ILE-ADAM.** *Voyez* **VILLIERS.**

**LILIEBLAD** (Gustave), savant suédois, né ne 1651, à Strengnes, porta d'abord le nom de *Povinger,* qu'il changea en celui de Lilieblad, quand il eut obtenu des lettres de noblesse. Il voyagea pendant 10 années et apprit à fond l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le turc, l'éthiopien. En 1681, il retourna en Suède, et fut nommé professeur des langues orientales à Upsal. Quelque temps après, Charles XI l'envoya en Pologne pour s'instruire de la doctrine, des cérémonies et des usages de la secte des karaïtes ; il rendit compte au roi de son voyage, et publia peu après : *Epistola de Karaïtis Lithuaniæ ad Johan. Ludolphum* (1691). Après avoir professé longtemps les langues orientales à Upsal, Lilieblad fut nommé censeur des livres, et bibliothécaire de la cour. Il mourut en 1710.

**LILIECRANTZ** (Jean, comte de), ministre suédois, né en 1730, s'appelait Westermann. Il voyagea longtemps aux frais des états en Allemagne, en Angleterre, en France et en Italie pour recueillir des observations sur le commerce et les manufactures, et les publia à son retour dans une série de mémoires importants. Gustave III l'anoblit et le nomma ministre des finances. Liliecrantz déploya dans cette place une grande habileté, procura par le commerce et à l'aide de la neutralité armée une grande abondance de matières d'or et d'argent au gouvernement suédois, et rendit à la banque de Stockholm le crédit qu'elle avait perdu. Dans la suite il fut nommé sénateur, puis, à la suppression du sénat, président au conseil de commerce, commandant et chancelier des ordres du roi. Il mourut en 1815. Le comte de Liliecrantz était membre de l'académie des sciences de Stockholm.

**LILIENBERG** (Jean-George, comte de), chambellan du roi de Suède Frédéric Ier, gouverneur d'Abo, puis d'Upsal, et enfin président au conseil des mines, mort vers la fin du 18e siècle à sa terre d'Herrestadt, âgé de 85 ans, était très-savant, et contribua beaucoup à perfectionner l'agriculture, les forges et l'exploitation des mines en Suède.

**LILIENBERG** (Éric-Gustave, baron de), frère du précédent, servit en France sous le maréchal de Saxe, dont il fut aide de camp pendant la guerre de 1740, se trouva aux batailles de Raucoux et de Lawfeld, et obtint en récompense de sa bravoure une pension de 1,200 fr. avec le titre de colonel. Revenu en Suède, il devint lieutenant général, combattit en Poméranie pendant la guerre de sept ans, et mourut en 1770 sans postérité.

**LILIENTHAL** (Michel), savant philologue allemand, né en 1686, à Liebstadt, en Prusse, mort en 1750, était membre de la Société royale de Berlin et de l'Académie de Pétersbourg. Il fut le principal rédacteur de l'*Erleuterte Preussen,* journal littéraire fort estimé, publié à Kœnigsberg de 1724 à 1728, 4 vol. in-4°. On a encore de Lilienthal : *De historiâ litterariâ certæ cujusdam gentis scribendâ consultatio,* Leipzig, 1710, in-8° : c'est le plan d'une histoire littéraire de la Prusse qu'il avait le projet de publier ; *De machiavelismo litterario,* Kœnigsberg, 1713, in-8° ; *Selecta historica et litteraria,* ibidem, 1715-1719, 2 vol. in-8°, etc.

**LILIESTROEM** (Jean), négociateur suédois, et ambassadeur de Suède près de plusieurs puissances, pendant les règnes de Gustave-Adolphe et de Christine, était né vers 1580, dans une condition obscure ; son talent et sa probité lui valurent l'estime du chevalier Oxenstierna, qui lui fit obtenir les moyens d'entreprendre quelques voyages pour observer les pays et les hommes. Il fut employé, pendant le séjour de Gustave-Adolphe en Allemagne, à diverses négociations importantes, en France et en Pologne. En 1635, il conclut une trêve de 26 ans, au nom de la Suède, avec le roi de Pologne, et ce fut lui qui, après la signature du traité de Westphalie, présida à la détermination des limites entre les possessions suédoises et brandebourgeoises en Allemagne. Il mourut, en 1657, laissant la réputation d'un homme d'État aussi éclairé que juste et incorruptible. Pendant son séjour à Wittenberg (1617), il traduisit en suédois les *Éléments* d'Euclide, et, en 1622, il soutint, à Iéna, une thèse de sa composition, qui fut imprimée la même année.

**LILIO** (Louis), en latin *Aloysius Lilius,* médecin, né à Ciro (Calabre), mort en 1576, appliqua les épactes au cycle de 19 ans, en ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, et parvint à une équation approximative des années solaire et lunaire. Son projet, présenté par Antoine Lilio son frère au pape Grégoire XIII, devint la base du calendrier grégorien que l'on substitua en 1582 au calendrier julien, en usage depuis plus de 16 siècles. Les *Ta-*

*bles des épactes* de Lilio se trouvent dans le *Calendarium romanum* de Clavius.

**LILIO GIRALDI.** *Voyez* **GIRALDI.**

**LILLE** (Christian-Éverard de), né à la Haye, en 1724, étudia la médecine à Leyde, où il fut reçu docteur en 1756. Il remplaça Camper dans la chaire de médecine et de chirurgie à Groningue. On a de lui : *Tractatus de palpitatione cordis,* Zwoll, 1755.

**LILLO** (George), poëte dramatique anglais, né en 1693, mort en 1739, était joaillier de profession. Ses *OEuvres,* publiées par T. Davies, 1775, 2 vol. in-12, contiennent 7 drames ou tragédies bourgeoises, savoir : *Sylvie,* 1730 ; *le Négociant de Londres,* 1731 ; traduit en français par Clément de Genève, 1748, in-12, et imité par Saurin ; *le Héros chrétien,* 1734 ; *la Curiosité fatale,* 1737 ; *Marina,* 1738 ; *Elmerick,* 1740 ; et *Arden de Feversham,* imprimée en 1762. Toutes ces pièces sont pleines d'intérêt et se font lire avec émotion. Pope place Lillo au premier rang des auteurs dramatiques anglais du second ordre.

**LILY** (Guillaume), né à Odiham (Hampshire), en 1468, se rendit en Grèce pour étudier la langue d'Homère et de Démosthène, satisfit ensuite sa dévotion en allant à Jérusalem, et vint à Rome apprendre la langue latine. De retour à Londres, il y donna des leçons de grammaire et de littérature, devint, à sa fondation en 1512, le premier maître de l'école de Saint-Paul, et mourut de la peste en 1532. On a de lui, entre autres ouvrages : *Antibossicon,* 1521, in-4° ; *Monita pædagogica ; Brevissima institutio ;* et *Omnium nominum in regulis contentorum..., interpret. aliqua :* tous ces traités se trouvent réunis, Oxford, 1673.

**LILY** (George), fils du précédent, passa en France lors de l'établissement de la religion anglicane, et fut chapelain du cardinal Polus ; il revint en Angleterre sous le règne de Marie, obtint une prébende à Cantorbéry ; puis un canonicat à Saint-Paul de Londres, et mourut en 1559. On a de lui une *Carte géographique de la Grande-Bretagne* (la première qui ait été publiée) ; *Anglorum regum chron. Epitome,* Venise, 1548 ; *Elogia virorum illustr.,* 1559, in-8° ; *Vie de l'évêque Fisher* (en anglais), etc.

**LILY** ou **LILLY** (Guillaume), astrologue, né en 1602 à Diceworth (comté de Leicester), fut d'abord domestique, et acquit par ses prédictions une fortune considérable. Charles Ier le consultait souvent. Il mourut en 1681 à sa terre de Horsham, laissant un grand nombre d'écrits ridicules, entre autres *Merlinus anglicus junior,* 1644, in-4° ; *le Messager des Étoiles,* 1645 ; *Recueil de prophéties,* 1646.

**LIMAN** (Louis-Théodore), architecte et voyageur prussien, était né à Berlin, le 18 novembre 1788. Dès sa tendre jeunesse, il montra des dispositions heureuses pour le dessin et l'architecture. Venu à Paris, au mois de septembre 1811, il suivit le cours de Percier. En novembre 1814, il partit pour l'Italie, et retourna à Berlin en 1819. Bientôt son talent le fit nommer professeur de l'académie d'architecture. Le baron de Minutoli, lieutenant général des armées prussiennes, et membre honoraire de l'Académie des sciences de Berlin, avait conçu, en 1820, le projet d'un voyage en Cyrénaïque et en Égypte. Parmi les savants qui devaient l'accompagner, on comptait Hemprich et son ami, Ehrenberg, habiles naturalistes. Le ministre des cultes et de l'instruction publique fit choix de Liman pour l'architecture. M. de Minutoli avait donné rendez-vous à ses compagnons de voyage à Alexandrie pour le milieu de septembre. Arrivé dans cette ville le 7 de ce mois, il n'en partit que le 5 octobre, après avoir vainement attendu Liman. Celui-ci, qui avait quitté Livourne dès le 6 juillet, eut une traversée pénible et si longue qu'il n'atteignit Alexandrie que le 7 octobre. Aussitôt, sans se reposer, il monte sur un chameau, et, sous la conduite d'un Arabe Bédouin, dont il adopte le costume, il se met en route, couche sur la dure, à la belle étoile, au milieu du désert, et, le 9, à 8 heures du matin, rejoint la caravane où étaient ses compatriotes déjà parvenus à Abousir (*Taposiris*). Son zèle imprudent lui avait occasionné une forte fièvre. Les tracasseries continuelles que l'on éprouvait de la part du cheik des Bédouins qui guidaient la caravane, la décidèrent à se séparer, le 24 octobre. M. de Minutoli se dirigea vers Siouah. Hemprich, avec les autres naturalistes et les savants, poursuivit sa route vers la Cyrénaïque. On essuya des fatigues inouïes. Le manque d'eau et de vivres contraignit de faire des marches forcées ; on souffrit beaucoup des pluies abondantes qui tombèrent pendant 5 jours, des vents froids du Nord, qui soufflaient presque tous les jours, des nuits fraîches et humides, de la multitude de vermine dont les vêtements étaient infestés, et d'une foule d'autres désagréments. Liman, épuisé par la dyssenterie et la fièvre, mourut, le 11 décembre 1820, à 10 heures du matin, 2 jours après la rentrée de la caravane à Alexandrie. Il a laissé un volumineux carton de dessins.

**LIMBORCH** (Philippe van), théologien, né à Amsterdam le 19 juin 1633, étudia dans cette ville, puis à Utrecht (1652-54), exerça les fonctions de pasteur à Gouda (1657) et à Amsterdam (1668), fut l'année suivante nommé professeur au séminaire des remontrants, et mourut le 30 avril 1712. Limborch se montra toute sa vie un apôtre zélé de la tolérance. On a de lui en latin : *Lettres ecclésiastiques et théologiques de quelques hommes illustres et savants,* 3e édition, très-augmentée, 1704, in-folio ; *Théologie chrétienne,* 5e édition, 1730, in-folio ; *Conférence avec un savant juif sur la vérité de la religion chrétienne,* 1687, in-4° ; *Histoire de l'Inquisition,* 1692, in-fol., ouvrage curieux et recherché. Il a donné plusieurs éditions, entre autres des *Sermons* d'Épiscopius, etc.

**LIMBORCH** (Henri van), peintre, né à la Haye en 1680, mort en 1758, avait été l'élève de Van der Werff, dont il se montra l'imitateur. Le musée de Paris possède de cet artiste deux tableaux : *le Repos de la sainte famille,* et *les Plaisirs de l'âge d'or.* On a de lui comme graveur, une estampe in-fol., dont le sujet est Hercule jetant Lychas à la mer.

**LIMIERS** (Henri-Philippe de), né en Hollande de parents réfugiés, mort en 1725 à Utrecht, rédigeait la *Gazette* de cette ville. Il avait publié plusieurs ouvrages très-médiocres dont on ne citera que les suivants : *Histoire de Louis XIV,* Amsterdam, 1717, 7 vol. in-12 ; 1719, 12 vol. in-12 ; Rouen, 1720, 2 vol. in-4° ; *Histoire de Charles XII,* Amsterdam, 1721, 6 vol. in-12 ; la traduction des *Comédies de Plaute,* Amsterdam, 1719,

10 vol. in-12; *Notes et remarques pour l'intelligence du poëme de Télémaque,* dans les éditions d'Amsterdam, 1719, 1725, in-12.

**LIMIERS.** *Voyez* **MASSUET** (Pierre).

**LIMNÆUS** (Jean), historien et publiciste allemand, né à Iéna, le 9 janvier 1592, alla continuer ses études à Weimar, et, de retour dans sa patrie, y suivit les leçons des plus célèbres professeurs. Ayant perdu son père, habile mathématicien, il partit en 1614 pour Altdorf, où il remplit, trois ans, les fonctions de répétiteur. Il se chargea, en 1617, d'accompagner en Italie deux jeunes gens de famille : mais la crainte de l'inquisition l'empêcha d'aller jusqu'à Rome; et il passa avec ses élèves en France où il demeura deux années. Il visita ensuite l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint en Allemagne en 1620. Le duc de Saxe l'ayant nommé, en 1623, auditeur d'un régiment, il perdit cet emploi au bout de quelque temps, et il accepta la charge d'instituteur du fils du chancelier de Culembach. Après avoir terminé cette éducation, il fit celle du margrave d'Anspach. Il revint en France, en 1632, avec les jeunes princes de Brandebourg : l'aîné, Albert, lui témoigna la reconnaissance de ses soins en l'attachant à sa personne; il le nomma dans la suite chancelier et membre du conseil privé. Limnæus mourut le 13 mai 1665. On a de lui : *Tractatus de academiis,* Altdorf, 1621, in-4°; *De jure publico imperii Romano-Germanici,* Strasbourg, 1629 et années suivantes, 5 vol. in-4°, etc.

**LIMOJON** (Alexandre-Toussaint de), né à Avignon vers 1630, fut écuyer de Jean-Antoine de Mesme, comte d'Avaux, qu'il accompagna au congrès de Nimègue en 1672, puis dans son ambassade de Hollande en 1684. Le comte ayant été nommé ambassadeur auprès du roi Jacques II qui se trouvait alors en Irlande, Limojon partit encore avec lui en 1689. Chargé d'aller rendre compte à Louis XIV, de la situation des affaires du roi Jacques, il périt la même année dans la traversée. On a de lui : *Histoire des négociations de Nimègue,* Paris, 1680, in-12; *la Ville et la République de Venise,* Amsterdam (Elzevir), 1680, in-12; *le Triomphe hermétique,* Amsterdam, 1685, in-12.

**LIMOJON** (Ignace-François de), coseigneur de Venasque et de Saint-Didier, neveu du précédent, et comme lui chevalier du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem, mort en 1739, âgé de 70 ans, avait remporté trois prix à l'Académie des Jeux floraux. On a de lui un *Voyage au Parnasse,* Rotterdam (Chartres), 1716, in-12, suivi de l'*Iltiade,* tragi-comédie en 3 actes, pièce dirigée contre les détracteurs des anciens, et en particulier contre la Motte, et *Clovis,* poëme épique en VIII chants, Paris, 1725, in-8°. Il ajouta depuis cinq chants à ce poëme; mais ils n'ont point été imprimés.

**LIMON** (Geoffroi, marquis de), intendant des finances du duc d'Orléans, décida en 1789, les électeurs du tiers état de Crépy à nommer ce prince leur représentant, et rédigea *l'Instruction donnée par le duc d'Orléans à ses représentants aux bailliages,* 1789, in-8°. Mais effrayé de la marche des événements, il ne tarda pas à se rendre en Allemagne, où il fut employé dans la diplomatie; on croit que ce fut lui qui rédigea la fameuse *Déclaration du duc de Brunswick,* 1792, in-8°, dont le résultat fut d'exciter les Français à prendre les armes. En 1796 il publia : *la Vie et le martyre de Louis XVI, avec un examen du décret régicide.* Il mourut en Allemagne en 1799.

**LIMPRECHT** (Jean-Adam), médecin allemand, né à Breslau, le 2 septembre 1651, passa quelques années dans les plus célèbres universités de France et d'Angleterre, voyagea aussi dans le Portugal, l'Espagne et l'Italie, et, de retour en Allemagne, devint premier médecin du duc de Wurtemberg OElsn, et se retira enfin à Berlin, où il termina sa carrière, le 27 juillet 1735. On a de lui : *De Tussi,* Leyde, 1675, in-4°, etc.

**LIN** (St.), né à Volterra (Toscane), succéda immédiatement à saint Pierre en 66, et gouverna l'Église conjointement avec saint Clet, saint Anaclet et saint Clément jusqu'en 78, époque à laquelle il subit le martyre par l'ordre de Vespasien. Il eut pour successeur saint Clément, selon le père Pagi et Lenglet Dufresnoy, ou saint Clet suivant Fleury et l'*Art de vérifier les dates.* On lui attribue deux ouvrages apocryphes : *D. Petri apost. passione libellus; De pass. D. Pauli libellus alter,* Paris, 1566, et dans *la Biblioth. Patrum max.,* tome II, p. 1-67.

**LIN** (Hans van), peintre de genre, surnommé *Stilheid,* né en Hollande, florissait vers le milieu du 17ᵉ siècle. Il excellait dans les tableaux de batailles; et aucun peintre hollandais, Wouwermans excepté, ne peut lui être comparé pour le talent de peindre les chevaux. Le seul historien qui ait parlé de Van Lin, est Houbraken. Il en fait un grand éloge; mais il se trompe en l'appelant Jan Van Lint. Tous les tableaux connus de cet artiste portent le nom de Hans Van Lin. C. F. Boëtius a gravé en 1766, d'après Van Lin, une estampe représentant un bâtiment devant lequel sont trois mulets et plusieurs hommes.

**LINACRE** (Thomas), en latin *Linacer,* médecin, né à Cantorbéry en 1460, mort en 1524, avait étudié à Oxford, à Rome, etc., était parvenu au titre de médecin ordinaire de Henri VIII. Il eut la principale part à la fondation du collége des médecins de Londres, dont il fut président. Vieux, il entra dans les ordres, et fut nommé chantre de l'église d'York. On a de lui : *les Éléments de la grammaire,* traduits en latin par G. Buchanan, Paris, 1533, 1550, in-8°; *De Emendata structura latini sermonis libri VI,* Paris, 1532, 1550, in-8°; *le Régime de la diète pour la santé; De Temperamento et inæquali temperie,* Venise, 1498; *Procli Diadochi sphæra* (traduit du grec), Venise, 1500, in-fol.

**LINANT** (Michel), littérateur, né à Louviers en 1708, fut précepteur du fils de Mᵐᵉ du Châtelet dans le temps que Voltaire vivait à Cirey, remporta trois fois le prix de poésie à l'Académie française (en 1739, 1741 et 1744). Cependant il ne composa rien qui soit au-dessus du médiocre. Sa paresse naturelle l'empêcha de mettre à profit et ses dispositions et les avis de Voltaire. Il mourut à Paris le 10 décembre 1749. On a de lui deux tragédies : *Alzaïde,* 1745, et *Vanda,* 1747; *l'Hymen augure de la paix,* 1745, in-8°; des *Odes,* des *Épîtres,* des *Poésies diverses* et une édition des *OEuvres de Voltaire,* Amsterdam, 1738-39, 3 vol. in-8°.

**LINCK** (Jean-Henri), naturaliste, né en 1674, dans la Saxe, visita la Hollande et l'Angleterre, et s'appliqua particulièrement à perfectionner ses connaissances en

histoire naturelle. De retour en Allemagne, il établit, à Leipzig, une pharmacie qui fut bientôt la première de la Saxe. Il se mit en relation avec les principaux naturalistes, auxquels il adressait des échantillons de minéraux, des pierres, des plantes rares que produit la Saxe, et qui lui renvoyaient en échange des productions de leurs pays. De cette manière, il parvint à se former un cabinet très-considérable et que les étrangers, passant à Leipzig, s'empressaient de visiter. Linck mourut en 1734. On a de lui : une *Dissertation sur le Cobalt,* dans les *Transactions philosophiques,* XXXIV, 192-203 ; *De stellis marinis liber singularis,* ibid., 1733, in-fol., avec 42 planches, ouvrage rare et curieux, etc.

**LIND** (JACQUES), médecin, mort à Gosport le 18 juillet 1794, a laissé: *Traité sur le scorbut,* Édimbourg, 1757, in-8° (trad. en français par Jacques Savary, Paris, 1758, 2 vol. in-12); *Essai sur les moyens de conserver la santé des marins,* 1757, in-8° ; trad. en français par Mazéas, 1758, in-12, et plusieurs autres ouvrages et *Mémoires* estimés.

**LINDA** (LUC DE), écrivain polonais, né à Dantzig, voyagea en Allemagne et en Néerlande, remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de secrétaire de la république, et mourut dans sa patrie, le 14 octobre 1660. On a de lui : *Descriptio orbis et omnium ejus rerum publicarum, in qua præcipuæ omnium regnorum et rerum publicarum, ordine et methodice pertractantur,* Leyde, 1655, in-8°; réimprimé à Iéna, 1670, in-8°.

**LINDANUS** (GUILLAUME-DAMASE), l'un des plus savants controversistes du 16e siècle, naquit en 1525, à Dordrecht, d'une famille très-distinguée, qui avait possédé la seigneurie de Linda, bourg submergé en 1422. Il fit ses études à l'université de Louvain, et se rendit à Paris, pour suivre les leçons de Mercier et de Turnèbe ; il retourna ensuite à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et reçut ses degrés en théologie en 1552. Appelé la même année à Dillingen, il y expliqua l'Écriture sainte pendant trois ans, obtint différents emplois, et fut enfin nommé inquisiteur de la foi, pour la province de Frise ; charge qu'il exerça, dit-on, avec une grande sévérité. Le roi d'Espagne, Philippe II, l'éleva à l'évêché de Ruremonde, lors de la création des nouveaux siéges dans les Pays-Bas (1562) ; mais Lindanus ne put en prendre possession que 7 ans après. Les intérêts de la religion l'obligèrent de faire deux voyages à Rome ; et il y reçut un accueil distingué du pape Grégoire XIII, et des cardinaux. Transféré, en 1588, sur le siége de Gand, il mourut le 4 novembre de la même année. Lindanus a laissé un grand nombre d'ouvrages, remplis d'érudition : *De optimo genere interpretandi Scripturas,* Cologne, 1558, in-8° ; *Panoplia evangelica,* ibid., 1563, in-fol., etc.

**LINDBLOM** (AXEL), prélat suédois, né dans l'Ostrogothie en 1747, étudia sous Ihre à Upsal, et fut ensuite chargé d'une éducation en Livonie. De retour à Upsal, il y remplit la chaire de belles-lettres et de politique, se maria, et publia un *Dictionnaire latin-suédois* très-estimé. Il entra dans les ordres en 1789, et fut nommé successivement évêque de Linkoëping et archevêque d'Upsal. Ce fut en cette qualité qu'il vint recevoir à Elsenaer la profession de foi luthérienne de Bernadotte, et qu'en 1818 il sacra ce prince à Stockholm sous le nom de Charles-Jean. Lindblom mourut en 1819.

**LINDEBROG** (ERPOLD), né à Brême vers 1540, mort en 1616, chanoine du chapitre luthérien de Hambourg, a publié plusieurs compilations estimées, entre autres : *Hist. compendiosa Daniæ regum,* Leyde, 1595, in-4° (cette histoire va jusqu'au règne de Christiern IV); et *Scriptores rerum germanicarum, septentrion.,* Hambourg, 1595, in-fol.

**LINDEBROG** (HENRI), fils aîné du précédent, né à Hambourg en 1570, voyagea dans les Pays-Bas, l'Italie et la France, et, de retour en Allemagne, fut nommé conservateur de la bibliothèque de Gottorp. On lui doit des *Notes* latines sur Censorin, Hambourg, 1614, in-4°, et une édition du *Polycraticus* de J. de Salisbury, Leyde, 1595, in-8°.

**LINDEBROG** (FRÉDÉRIC), frère du précédent, né à Hambourg le 28 décembre 1573, étudia en Hollande, où il se lia avec Scaliger, s'appliqua, d'après ses conseils, à la jurisprudence et à la critique des anciens auteurs, et mourut en 1647, après avoir géré divers emplois dans sa patrie. On a de lui plusieurs éditions, entre autres d'Ammien-Marcellin et de Térence, des notes sur les *Catalectes* de Virgile, les *Priapées,* etc.; *Commentarius de ludis veter.,* 1605, in-4° ; *Diversarum gentium historiæ antiquæ scriptores III,* Hambourg, 1611, in-4° : ce vol. contient les chroniques de Journande, Isidore de Séville et Paul Diacre ; *Codex legum antiquar.,* Francfort, 1613, in-fol., etc.

**LINDEN** (ANTOINE-HENRI VAN DER), né vers 1570, dans l'Oost-Frise, mort à Amsterdam, en 1633, était un habile médecin, un savant théologien, et un bon littérateur. Il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans le *De scriptis medicis* de son fils ; dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, et dans le *Dictionnaire* d'Éloy.

**LINDEN** (JEAN-ANTONIDE, VAN DER), fils du précédent, né le 13 janvier 1609 à Enckhuysen, y fit ses premières études, se rendit ensuite à Leyde et à Franeker, où il étudia la médecine, qu'il alla bientôt exercer près de son père à Amsterdam, et acquit en peu de temps une telle réputation, qu'on lui offrit la chaire de Franeker ; il l'occupa 12 ans, et les villes d'Utrecht et de Leyde se disputèrent l'avantage de le posséder. Il se décida pour Leyde, et mourut dans cette ville le 5 mars 1664, laissant la réputation d'un des hommes les plus savants de son temps, mais d'un praticien médiocre. On a de lui, parmi plusieurs ouvrages qui méritent d'être lus : *De scriptis medicis lib. II,* Amsterdam, 1637, 1651, 1662, in-8° : cette bibliographie médicale très-utile, quoique incomplète, a été publiée depuis par Mercklin avec beaucoup d'augmentation, sous le titre de *Lindenius renovatus,* Nuremberg, 1686 ; *Medicina physiologica,* etc., Amsterdam, 1653, in-4° ; *Selecta medica,* Leyde, 1656, in-4° ; *Hippocrates de circuitu sanguinis,* Leyde, 1661, in-4°, etc. ; et d'excellentes éditions de Celse, Leyde, 1657, 1665, in-12, et d'Hippocrate, grec-lat., Leyde, 1665, 2 vol. in-8°.

**LINDENER** (N....), dame hollandaise, connue sous le nom de *Zouteland,* qui était celui de son premier mari, épousa en secondes noces Boisson, ingénieur du roi. Après avoir quitté le calvinisme pour embrasser la religion catholique, elle publia un ouvrage intitulé : *la Ba-*

*bylone démasquée,* 1727, in-12 : c'est un dialogue entre deux dames sur les motifs qui doivent engager à renoncer aux sectes séparées de la communion romaine. Mme Lindener a aussi traduit les *Mémoires de Jean de Witt,* 1709 ; *les Mémoires de la famille et de madame de****, sur la république de Hollande, 1710 ; *la Vie et la mort des deux frères de Witt ; les Voyages du nouveau Monde ;* l'*Introduction aux médicaments de Hollande,* de Jean de Beivervyck.

**LINDERN** (François-Balthasar de), botaniste allemand, né en 1682, à Buxweiler, en Alsace, mort en 1755 ; a écrit : *Speculum Veneris noviter politum,* etc., ou *Tableau de la plupart des maladies vénériennes,* ibid., 1732 ; *Medicinischer Passepartout,* etc., ou *Caractères des différentes maladies du corps humain,* en allemand, 2 vol. in-8°, ibid., 1739, etc.

**LINDESTOLPE** (Jean), médecin suédois, naquit en 1678. Après avoir fait ses études aux universités d'Abo et d'Upsal, il se rendit en Hollande, et devint docteur à Harderwik. Revenu en Suède, en 1708, il fut nommé médecin de la flotte qui croisait contre les Russes. Après la paix, il exerça la médecine à Stockholm, et fut assesseur du conseil de médecine. Il mourut en 1724. On a de lui : *Pathologia,* Dorpat, 1691 ; *De natura ingeniorum,* ibid., 1691.

**LINDET** (Robert-Thomas), né à Bernay en Normandie, en 1743, était, avant la révolution, curé de Ste-Croix-de-Bernay, où il jouissait de quelque considération. Nommé, en 1789, député du clergé du bailliage d'Évreux aux états généraux, il y embrassa le parti révolutionnaire, ce qui le fit élire, en mars 1791, évêque constitutionnel du département de l'Eure. Il fut nommé, en septembre 1792, député de ce département à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI. Thomas Lindet joua un rôle très-obscur à l'assemblée constituante ainsi qu'à la Convention nationale, et il ne marcha guère qu'à la suite de son frère dans cette dernière assemblée. Toutefois, il s'occupa efficacement des mesures qui furent prises par la Convention pour réunir, en bibliothèques, dans chaque district, les livres provenant des communautés religieuses et des émigrés. Il sut s'environner d'une espèce de popularité, dans le parti révolutionnaire, en se mariant à Paris, dès le mois de novembre 1792, et fut ainsi le premier évêque qui donna ce scandale ; il fit célébrer la cérémonie par un prêtre déjà marié ; renonça à l'épiscopat, le 7 novembre 1793, et remit, le 16, à la Convention, les lettres de prêtrise de plusieurs ecclésiastiques d'Évreux, qui avaient suivi son exemple. Devenu membre du conseil des Anciens, Thomas Lindet en sortit en 1798, vécut depuis dans l'obscurité ; et, frappé par la loi contre les régicides, se dirigea vers l'Italie, en 1816 ; puis en Suisse, où il séjourna quelque temps. Ayant obtenu du ministère de Louis XVIII, la permission de rentrer en France, il mourut à Bernay, le 10 août 1823.

**LINDET** (Jean-Baptiste-Robert), frère du précédent, avocat à Bernay, fut nommé, en 1790, procureur syndic de son district. Élu député de l'Eure à l'assemblée législative, puis député à la Convention, il fit, le 10 décembre 1792, au nom de la commission des 21, le rapport sur les crimes imputés à Louis XVI, et vota ensuite la mort de ce prince. Pendant le régime de la Terreur, il devint membre du comité de salut public, où il entra, en remplacement de Jean Debry. Robert Lindet se conduisit cependant avec quelque modération dans les départements du Calvados, de l'Eure, du Finistère, où il se rendit pour réprimer les partisans des girondins, et même à Lyon, où il avait été envoyé, dans le mois de juin, pour prendre des renseignements sur l'état de cette ville. Dénoncé, le 1er prairial (20 mai 1795), comme un des auteurs de la révolte qui éclata contre la Convention, et dont le principal but était de sauver Barère et ses collègues des comités, il fut défendu par son frère ; mais, 8 jours après (28 mai), l'assemblée le décréta d'arrestation, comme ayant été membre du comité de salut public pendant le règne de la Terreur. Amnistié plus tard, Lindet fut impliqué dans la conspiration de Babeuf, jugé, par contumace, devant la haute cour, et acquitté en 1797. Il fut appelé, en 1799, après la journée du 30 prairial, au ministère des finances, par le parti du manége ou des démagogues, qui dominait, et il conserva cette place jusqu'à la révolution du 18 brumaire (9 novembre 1799). Il vécut depuis dans la retraite et mourut à Paris le 17 février 1825. Son *Rapport sur les crimes de Louis XVI* fut imprimé séparément, en 1792, in-8°, et traduit en allemand, par Wittenberg, Hambourg, 1793, in-8°, et en anglais, 1794. Celui du 3 vendémiaire an III (1794), *sur la situation antérieure, de la république,* fut également réimprimé et traduit en allemand, en anglais et en hollandais, 1795, in-8°.

**LINDLEY MURRAY**, célèbre grammairien, naquit, en 1745, à Swetara, près de Lancastre, dans l'État de la Pensylvanie. En 1753, il suivit son père qui, enrichi par le commerce, quitta la Caroline, et alla s'établir à New-York. En 1765, il fut reçu au barreau. En 1787, Murray publia son premier ouvrage : *le Pouvoir de la religion sur l'esprit.* Ses amis l'avaient souvent engagé à composer une *Grammaire anglaise,* il la fit imprimer en 1795. Les *Exercices* et une *Clef* pour ces exercices parurent en 1797, et eurent un débit prodigieux. Encouragé par ce succès, Murray donna d'abord *le Lecteur anglais,* puis une *Introduction* et une *Suite ;* ce qui forme 3 vol. in-8°. En 1802, il donna le *Lecteur français,* et ensuite une *Introduction.* Tous ces ouvrages sont excellents, et ont été adoptés dans toutes les écoles de l'Angleterre. Le 10 janvier 1826, Murray eut une attaque de paralysie à la main gauche. Le 13 février suivant, il tomba malade, et expira le 16.

**LINDSAY** (David), poëte écossais, d'une famille noble, né à Garmylton en 1490, fut d'abord page de Jacques V, et remplit quelques emplois à la cour. Nommé roi d'armes, il fut employé dans plusieurs négociations de 1531 à 1536 ; et, sous la régence, il épousa la cause des réformés, qu'il essaya de servir par ses ouvrages. Il mourut vers 1557. L'édition la plus récente de ses *OEuvres* est celle de 1806, 3 vol. in-8°, par Chalmers. Des pièces dont elle se compose, les plus célèbres sont : *le Rêve,* 1528 ; *la Complainte au roi,* 1529 ; *la Complainte du Papingo,* 1530 ; *les trois États,* drame : *Histoire et Testament de l'écuyer Meldram ;* et l'ouvrage intitulé *la Monarchie,* achevé en 1553.

**LINDSAY** (Robert), de Petscottie, contemporain du précédent, est auteur d'une histoire d'Écosse de 1436 à

1565, publiée depuis sous le titre de *Chronique d'Écosse,* 2 vol. in-8°, par Jean Dalyell.

**LINDSAY** (Jean), savant théologien, mort à Londres en 1768, âgé de 82 ans, a publié une *Histoire abrégée de la succession royale,* 1720, in-8°, et une traduction de la *Défense de l'Église d'Angleterre,* par Mason, 1720, 1721, 1828.

**LINDSAY** (Madame), Anglaise d'origine, mourut en France, à Angoulême, en 1820. Barbier, dans le *Dictionnaire des anonymes,* lui attribue la traduction d'un ouvrage anglais de miss Knight, la *Vie privée, politique et militaire des Romains, sous Auguste et sous Tibère,* 1 vol. in-8°, Paris, 1801.

**LINDSCHOELD** (Éric, comte de), sénateur de Suède, naquit, en 1634, dans la petite ville de Skaninge, dont son père était bourgmestre. Après avoir été employé à diverses missions diplomatiques par Charles XI, il fut nommé secrétaire d'État, obtint des lettres de noblesse, et fut élevé, en 1687, à la dignité de sénateur. Il devint un des principaux mobiles de la révolution qui donna à Charles XI le pouvoir illimité, son crédit se soutint jusqu'à sa mort, arrivée en 1690.

**LINDSEY** (Théophile), fondateur de la congrégation des unitaires à Londres, né à Middlewhich (Cheshire) en 1723, fut pourvu d'abord de bénéfices à Londres, dans les comtés d'York et de Dorset; mais ayant conçu des scrupules sur la doctrine de l'Église anglicane, il abandonna tous les avantages dont il jouissait, et refusa la place de chapelain du duc de Northumberland, alors vice-roi d'Irlande, pour venir à Londres, où, de concert avec quelques personnes pieuses qui partageaient ses opinions, il parvint en 1772 à jeter les fondements de la congrégation dont on a parlé. Pendant 20 ans il remplit les fonctions de pasteur de cette association, qu'il abdiqua pour se livrer à la retraite, et mourut en 1808. On a de lui beaucoup d'ouvrages, tous en anglais, et dont les principaux sont : *Apologie pour résigner la cure de Catterick,* 1774, in-8°, avec une *Suite,* 1776, in-8°; *le Catéchisme,* 1781, in-8°; deux *Dissertations sur l'évangile de saint Jean,* 1779, in-8°; *Essai historique sur l'état de la doctrine et du culte des unitaires,* 1783, in-8°; *Sermons* (posthume), 2 vol. in-8°. Belsham a publié des *Mémoires sur la vie et les écrits de Lindsey,* 1812, in-12.

**LINDSEY** (Robert, comte de), naquit, en 1582, de lord Peregrine Willoughby d'Eresby et de Marie Vere. Fils aîné de ce seigneur, il lui succéda, dans ses biens et ses titres, en 1601. Le 22 novembre 1626, il fut créé comte de Lindsey par Charles I^er^. Quatre ans après, il fut gratifié du titre de *knight,* et, dans l'affaire de lord Rec et David Ramsay, en 1631, il remplit, devant la cour militaire chargée d'instruire ce procès, les fonctions de constable d'Angleterre. En 1635, il fut investi d'un commandement naval, avec le titre de lord haut-amiral d'Angleterre, et il sortit des ports anglais à la tête d'une flotte de 40 voiles. En 1640 il remplit l'office de haut constable d'Angleterre dans l'affaire du comte de Stafford. Secondé par son fils, il amena au roi, désormais réduit à faire usage de toutes ses ressources, plusieurs renforts commandés par les principaux nobles du comté de Lincoln, que son influence avait décidé à prendre parti dans cette guerre. Enfin, en 1642, il devint général en chef des forces royales. Peu de temps après eut lieu la bataille d'Edgehill (29 octobre), dans le comté de Warwick. Lindsey y fut blessé; transporté dans une chaumière voisine, il y fut laissé, et expira dans la nuit.

**LINGELBACK** (Jean), peintre de genre et de paysages, né à Francfort en 1625, visita la Hollande (1640), la France (1642), Rome, puis revint en Hollande, où il paraît qu'il se fixa. Il mourut à Amsterdam en 1687. Ses tableaux, d'un bon ton de couleur, sont remarquables pour la gradation des teintes. Ses paysages, aimables et frais, sont embellis par des accidents variés et par de jolies figures d'une vérité admirable. Le Musée de Paris possède 4 tableaux de ce maître : un *Marché aux herbes,* dont le fond est orné de monuments de sculpture et d'architecture; un *Port de mer;* des *Paysans buvant à la porte d'une hôtellerie,* et un *Paysage ;* sur le devant, un homme à cheval tient un panier.

**LINGELSHEIM** (George-Michel), littérateur, né à Strasbourg dans le 16^e^ siècle, fut précepteur et ensuite conseiller de l'électeur palatin. Lingelsheim était fort lié avec de Thou, qui lui confia le manuscrit de son Histoire pour la revoir et y faire les corrections convenables. Il entretenait une correspondance avec Goldast et Bongars ; et l'on a publié, longtemps après sa mort, dont on ne peut fixer l'époque, un recueil de ses lettres et celles de Bongars :*Bongarsii et Lingelshemii epistolæ,* Strasbourg, 1660, in-12. On regarda Lingelsheim comme l'auteur d'une critique de l'histoire de N. D. de Halle, par Juste Lipse, publiée sous ce titre : *Dissertatio de idolo Hallensi Justi Lipsii mangonio et phaleris ornato,* Heidelberg, 1695, in-4°.

**LINGENDES** (Jean de), poëte, né à Moulins vers 1580, mort en 1616, était ami d'Hon. Durfé, de Davity, etc. On a de lui des *Stances,* des *Sonnets ;* une *Ode à la reine mère* (Marie de Médicis); les *Changements de la bergère Iris,* Paris, 1618, in-12 ; et une traduction des *Épîtres d'Ovide,* 1615, in-8°. Sa versification est généralement douce et harmonieuse.

**LINGENDES** (Jean de), de la famille du précédent, né à Moulins en 1595, précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV, devint aumônier de Louis XIII, évêque de Sarlat (1642), puis de Mâcon en 1650, député à l'assemblée du clergé en 1655, et mourut le 2 mai 1665. On a de lui l'*Oraison funèbre de Victor-Amédée, duc de Savoie,* 1627, et celle de Louis XIII, 1643.

**LINGENDES** (Claude de), jésuite, cousin des précédents, né en 1591 à Moulins, mort le 16 avril 1660, a laissé des *Sermons,* 1666, 3 vol. in-4° et in-8°. On le regarde comme un des prédicateurs qui contribuèrent le plus à bannir de la chaire les pointes et les jeux de mots.

**LINGLOIS** (Pierre-François), savant jurisconsulte, né à Besançon, vers 1580, fit d'excellentes études à l'université de Dôle, où il prit ses degrés, et passa en Flandre, où il exerça la profession d'avocat avec distinction. Il mourut, à Bruxelles, en 1629, dans un âge peu avancé. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Quinquaginta decisiones imperatores Justiniani quæ à* II *libro codicis usque ad* IX *diffusæ sunt,* Anvers, 1622, in-fol.

**LINGOIS** (l'abbé), de la maison et société de Sorbonne, professeur de philosophie au collége du Plessis, né à Elbeuf, vers 1740, publia, en 1779, un volume

intitulé : *Leçons élémentaires de mathématiques, pour servir d'introduction à l'étude de la physique.* Lorsque la révolution vint supprimer les colléges, il était principal de celui du Plessis depuis 1791 ; il réunit alors chez lui un certain nombre de jeunes gens, pour leur donner les connaissances propres à les faire entrer à l'école polytechnique. Il avait composé beaucoup de sermons pendant ses heures de loisir, et lorsque les églises furent rouvertes, l'abbé Lingois les prêcha, dans les différentes églises de Paris. Il mourut, à Paris, en mai 1814.

**LINGUET** (Simon-Nicolas-Henri), célèbre avocat, né à Reims en 1736, acheva ses études à Paris et se signala dans les concours de l'université en remportant les trois premiers prix en 1751. Le duc de Deux-Ponts, frappé de ce début, s'attacha ce jeune homme et l'emmena en Pologne, dans l'intention de lui procurer de l'avancement. Le climat de la Pologne ne lui convenant pas, il revint à Paris peu de temps après, se livra presque exclusivement à la culture des lettres, puis suivit à l'armée de Portugal le prince de Beauveau en qualité de secrétaire aide de camp. Sentant la nécessité de se faire un état, à 28 ans il fréquenta le barreau, sans renoncer à la littérature. Lié avec d'Alembert, il témoigna le désir d'entrer à l'Académie, mais ayant refusé de souscrire à quelques conditions qu'on lui imposait, il échoua dans sa candidature. Outré de cet affront, il attaqua dès lors les hommes qui l'avaient exclu, et sacrifia son temps à une polémique qui lui fit une foule d'ennemis. Cependant ses débuts au barreau obtinrent le plus grand éclat, et l'importance des causes vint encore ajouter à sa réputation. Son *Mémoire* pour le duc d'Aiguillon et surtout son plaidoyer pour le comte de Morangiez y mirent le sceau. Malheureusement il ne sut pas se faire pardonner ses succès ; bravant ses ennemis, dont le nombre s'accroissait avec ses triomphes, il eut encore le tort de se brouiller avec ses confrères, qui profitèrent du premier prétexte qu'il leur fournit pour le rayer du tableau des avocats. Son emportement alors ne connut plus de bornes, et il acheva de mettre les torts de son côté par ses invectives contre ses adversaires. Forcé de chercher des ressources dans ses talents littéraires, il entreprit un *Journal politique;* mais ayant indisposé le ministère Maurepas, son journal fut supprimé. Lui-même crut prudent de se retirer en Suisse, d'où il visita la Hollande, l'Angleterre et Bruxelles. De retour en France sous le ministère de Vergennes, sur de nouvelles plaintes, il fut enfermé 2 ans (1780-1782) à la Bastille, puis exilé à Rhétel. Il retourna bientôt à Londres, puis vint à Bruxelles, et s'étant concilié la bienveillance de Joseph II, ce prince lui permit d'aller à Vienne et lui donna avec des lettres de noblesse une gratification de 1,000 ducats. Mais Linguet ne put rester en repos, et sa défense des insurgés des Pays-Bas le fit renvoyer des États autrichiens. Il reparut à Paris en 1791, puis pendant la Terreur se tint caché; mais on le découvrit et il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire en 1794. On a de lui un grand nombre d'ouvrages généralement écrits avec chaleur, mais où se font remarquer la manie du paradoxe et une fougue inexcusable. Les principaux sont : *Histoire du siècle d'Alexandre,* 1762, in-12 ; *Histoire des révolutions de l'empire romain,* 1766, 2 vol. in-12; *Histoire impartiale des jésuites,* 1768, in-8° ; *Annales politiques, civiles et militaires du 18e siècle,* 1777-1792, 179 numéros formant 19 vol. in-8° ; *Mémoires sur la Bastille,* Londres, 1783, in-8°; *Théorie des lois civiles,* 1774, 3 vol. in-12 ; *Mémoires judiciaires,* 7 vol. in-12; *Théâtre espagnol,* 4 vol. in-12 ; *Examen des ouvrages de Voltaire,* Bruxelles, 1788, in-8°. Gardaz a publié *Essai historique* sur la *Vie* de Linguet, et Devérité, *Notice pour servir à l'histoire de la vie et des écrits de Linguet.*

**LINIÈRE** (François PAYOT de), poëte satirique, né à Paris en 1628, entra jeune au service qu'il abandonna pour le monde. Il avait de la fortune ; mais sa prodigalité et ses débauches le réduisirent à un état voisin de l'indigence. Il mourut en 1704, laissant beaucoup d'épigrammes et de chansons éparses dans les recueils du temps. On le regardait comme athée, mais Mme Deshoulières a tenté de le justifier de ce reproche dans une pièce intitulée : *le Portrait de Linière.* C'est à tort qu'on lui attribue la parodie de *Chapelain décoiffé.*

**LINIERS-BREMONT** (don Santiago), contre-amiral espagnol, né à Niort vers 1760, entré dans l'ordre de Malte, passa bientôt au service d'Espagne, parvint au grade de capitaine de vaisseau, et fut chargé de plusieurs négociations dont il s'acquitta avec succès. Nommé contre-amiral en 1805, il défendit Buénos-Ayres contre les Anglais, et, forcé de leur rendre cette ville en 1806, il la reprit l'année suivante. La cour d'Espagne en récompense le nomma capitaine général de Rio de la Plata. Sur ces entrefaites Napoléon entreprit de se rendre maître de l'Espagne, et personne ne douta que l'influence de Liniers, d'origine française, et décoré d'ailleurs des ordres du nouvel empereur, ne lui assurât l'Amérique espagnole. Cette persuasion indisposa les esprits contre lui, et sa marche ambiguë acheva de les aigrir. Cependant le tribunal de l'audience royale, qui se saisit de l'autorité au nom de Ferdinand VII, le nomma commandant provisoire, et il exerça cette charge jusqu'à l'arrivée de don Cisneros, élu par la junte centrale d'Espagne. Celui-ci lui ordonna de retourner en Espagne, puis lui permit de se retirer à Cordova, à 160 lieues de la capitale. C'est là qu'il reçut la nouvelle de l'insurrection de Buénos-Ayres. Il se mit alors à la tête de quelques troupes pour aller combattre les indépendants ; mais il fut vaincu et pris quelques jours après (6 août 1809), à 50 lieues de Cordova. Une commission sortie de Buénos-Ayres vint au-devant de lui jusqu'à 60 lieues de cette ville, et le fit fusiller sur la place le 26 août.

**LINN** (Guillaume), pasteur de l'Église hollandaise de New-York, né en 1752, fut d'abord aumônier ou chapelain dans les troupes indépendantes, lors de la guerre d'Amérique, et mourut en 1808 à Albany, après s'être démis de ses fonctions pastorales. On a de lui plusieurs *Sermons* et un *Éloge funèbre de Washington.*

**LINN** (Jean-Blair), fils du précédent, né en 1777 à Shippensbourg, dans la Pensylvanie, suivit aussi la carrière ecclésiastique, cultiva la poésie et la littérature avec succès, et mourut ministre à Philadelphie en 1804. On a de lui plusieurs poëmes, parmi lesquels on distingue celui qu'il fit *sur la mort de Washington* (1800), et un autre *sur la puissance du génie;* deux *Traités* de controverse, 1802 ; et un fragment d'un grand poëme intitulé :

*Valérien* (1805, in-4o), en tête duquel se trouve un *Essai sur la vie de l'auteur,* par Brown.

**LINNÉ** (Charles de), en latin *Linnæus,* le plus célèbre naturaliste des temps modernes, naquit à Roeshult (Smolande, province de Suède) le 24 mai 1707. Son père, peu favorisé de la fortune, le fit d'abord étudier à Vexioe, mais voyant qu'il abandonnait la classe pour aller chercher des fleurs dans la campagne, il le mit en apprentissage chez un cordonnier (1724). Un médecin nommé Rothman s'aperçut des dispositions rares du jeune homme, lui prêta un Tournefort et le plaça chez Kilian Stobæus, professeur d'histoire naturelle à Lund. Linné alla ensuite étudier à Upsal, où il vécut longtemps dans la gêne et les privations. Placé enfin chez Olaüs Celsius, professeur de théologie, qui l'employa pour la composition de son *Hiero-botanicon*, puis chez Olaüs Rudbeck, qui lui confia la direction du jardin botanique, et se fit quelquefois remplacer par lui dans ses cours, Linné commença à prendre l'essor. Il fut envoyé en 1732 dans la Laponie pour en recueillir et décrire les plantes. Il voulut ensuite donner des leçons à Upsal; mais les intrigues du professeur Rosen, qui redoutait sa supériorité, l'obligèrent à se retirer à Fahlun (Dalécarlie). De là il se rendit à Hambourg, puis en Hollande, où le célèbre Boerhaave l'aida de tous ses moyens et lui procura la protection d'un riche propriétaire nommé Clifford, qui mit à sa disposition un jardin, un cabinet et une bibliothèque. Linné demeura 3 ans avec Clifford, jouissant de tous les secours nécessaires pour approfondir les sciences et développer les idées qu'il avait déjà conçues. C'est alors qu'il publia ses premiers ouvrages les plus importants, qui lui valurent une renommée européenne. Cependant, étant allé peu de temps après en Angleterre, il y fut reçu froidement par Sloane et Dillenius, alors les plus fameux naturalistes. Il se rendit ensuite à Paris, où on l'accueillit avec transport, et s'y lia de la plus étroite amitié avec de Jussieu. Revenu en Suède après diverses aventures, il y éprouva beaucoup de désagréments, mais enfin la protection du comte de Tessin triompha de tous les obstacles, et il fut nommé successivement médecin de la flotte et professeur de botanique à Stockholm (1738); médecin du roi et président de l'Académie des sciences (1739), et enfin (1741) professeur de botanique à Upsal. Il remplit 37 ans cette place avec un succès éclatant, et mourut le 10 janvier 1778. La botanique et généralement toutes les sciences naturelles doivent une grande partie de leurs progrès à cet homme prodigieux. Ces sciences étaient traitées auparavant d'une manière incomplète et vague. Linné le premier, embrassant à la fois la minéralogie, la botanique et la zoologie, donna la description de toutes les espèces connues, n'employa que des mots d'une signification précise, asservit tous les noms aux mêmes idées fondamentales, au même système. Un mérite rare, c'est que sa doctrine botanique s'applique avec la plus grande justesse au règne animal. Sa minéralogie est la partie la plus faible de ses ouvrages. C'est à tort qu'on lui attribue l'invention du système sexuel, indiqué déjà par Burckhard et quelques autres. Parmi les ouvrages de Linné, les plus importants sont : *Systema naturæ*, etc., Leyde, 1735 (3 tableaux, chacun d'une feuille, et contenant une division synoptique des trois règnes : dans les éditions suivantes il a été considérablement augmenté : la 2e édition, 1740, in-8°, a 80 pages; la 6e, 1748, in-8°, en a 223; la 10e, 1757, est de 3 vol. in-8°; la 12e, 1766, en a 4; la 14e, donnée par Gmelin, en a 10); *Fundamenta botanica,* Amsterdam, 1736, in-8°; *Bibliotheca botanica,* ibid., 1736; *Classes plantarum,* Leyde, 1738, in-8°; *Critica botanica,* ibid., 1737, in-8° (ces 3 ouvrages sont le développement de *Fundamenta,* etc.); *Philosophia botanica,* Stockholm, 1751, in-8°; *Flora Laponica,* Amsterdam, 1737, in-8°; *Fauna Suecica,* 1746. A. Pulteney a publié : *Revue générale des écrits de Linné,* traduit en français par Millin, 2 vol. in-8°.

**LINNÉ** (Charles de), fils du précédent, naquit à Fahlun, en Suède, le 20 janvier 1741. Il fit ses études à l'université d'Upsal, et avec tant de succès qu'il fut nommé, à l'âge de 18 ans, démonstrateur de botanique au Jardin royal de cette ville, et, en 1763, professeur et suppléant de son père. Sa publication de deux décades des plantes rares du Jardin d'Upsal, prouve qu'il était digne de lui succéder, ce qui eut lieu en 1778, après la mort du Pline suédois. Il avait résolu de donner de nouvelles éditions des principaux ouvrages qui avaient procuré à son frère une gloire impérissable. Il ne vécut pas assez pour exécuter ce plan. De tous les travaux projetés, un seul fut mis au jour; c'est le *Supplementum plantarum systematis vegetabilium,* Brunswick, 1781, in-8°. Ayant obtenu une chaire de médecine théorique, Linné résigna celle de botanique au naturaliste Thunberg, et mourut le 1er novembre 1783, sans avoir été marié. On connaît de lui : *Plantarum rariarum horti Upsaliensis decades duæ,* Stockholm, 1762-1763, in-fol.; *Dissertatio illustrans nova graminum genera,* Upsal, 1779, in-4°; *Dissertatio de Lavandula,* Upsal, 1780, in-4°; *Methodus muscorum illustrata,* Upsal, 1781, in-4°; *Supplementum plantarum,* etc.; *Dissertationes botanicæ,* Erlangen, 1790, in-8°.

**LINOCIER** (Geoffroi), naturaliste, était né, vers le milieu du 16e siècle, à Tournon, dans le Vivarais. En 1584, il habitait la Ferté-sous-Jouarre; et depuis plusieurs années, il s'y livrait avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la botanique, recherchant curieusement les vertus et les propriétés médicales des plantes. Il adressa, cette même année, aux frères d'Agneaux, une pièce de vers, imprimée à la tête de leur traduction des *OEuvres* de Virgile. Linocier vivait en 1620, époque où il devait être septuagénaire; mais on ignore la date de sa mort. On connaît de lui : *les Sentences illustres des poëtes lyriques, comiques, et autres poëtes grecs et latins,* Paris, 1580, in-16, rare; *Mythologicus musarum libellus,* ibid., 1583, in-8°; *l'Histoire des plantes,* traduite du latin en français, avec leurs portraits, noms, qualités et lieux où elles croissent, etc., ibid., 1584, in-16, figures en bois, 2e édition, 1619 ou 1622.

**LINOWSKI** (Alexandre), sénateur du royaume de Pologne, né vers 1763, débuta jeune encore dans la carrière politique, comme membre de la diète constitutionnelle, en 1788. Le résultat de cette diète mémorable fut la constitution du 3 mai. Mais bientôt des armées étrangères envahirent le pays et détruisirent les travaux des patriotes. Les Polonais réunirent encore une fois leurs

efforts : l'étendard de la guerre de l'indépendance fut déployé par Kosciusko. Linowski prêta l'appui de sa plume éloquente à la cause de ses compatriotes ; mais enfin il fallut céder à la force. Après le démembrement définitif de la Pologne, Linowski vécut retiré au sein de sa famille, jusqu'en 1806, où la France tendit ses bras aux Polonais. Nommé alors conseiller d'État, il s'acquitta honorablement de cet emploi, et y fut confirmé à l'époque du rétablissement du royaume en 1815 ; mais cette fois, ce fut la police du pays qui lui échut. Incapable de plier aux exigences des ennemis des libertés publiques, il fut forcé de céder sa place. Retiré dans le sénat du royaume, il fut l'organe le plus éloquent de l'opposition de ce premier corps du pays. Il mourut en 1821.

**LINSCHOOTEN** (Adrien van), peintre de genre, naquit à Delft en 1590. Ses tableaux étaient curieusement recherchés, et payés fort cher. Cependant Linschooten, par son inconduite, n'aurait pu éviter la misère, si la mort de deux de ses sœurs ne lui eût procuré un héritage qui le mît à l'abri du besoin. Il parcourut alors le Brabant, se maria, eut plusieurs enfants, et, au bout de quelques années, il revint en Hollande, et s'établit à la Haye, où il fut chargé de nombreux ouvrages. On vante surtout un *saint Pierre devant la servante de Pilate,* et un *Chimiste*. Linschooten travaillait encore à Delft à l'âge de plus de 80 ans. On croit qu'il mourut en 1679.

**LINSCHOTEN** (Jean-Hugues van), voyageur hollandais, né à Harlem en 1563, visita d'abord Séville et Lisbonne, suivit en 1583 Vincent de Fonseca, nommé archevêque de Goa, revint en Portugal en 1589 et de là en Hollande. Il fut chargé peu après par le stathouder de chercher un passage à la Chine par le N. E., et partit du Texel en 1594 avec le titre de commissaire général de la flottille destinée à cette expédition; il ne put aller que jusqu'à l'embouchure de l'Oby, et fut forcé par les glaces de faire voile en arrière. Comme le passage lui paraissait très-possible et qu'il parla dans ce sens au stathouder en lui remettant le rapport de son voyage, il fut chargé l'année suivante (1595) d'une nouvelle expédition; mais il alla encore moins loin, et rebroussa dès le détroit de Waygatz. Revenu en Hollande, il se fixa à Enckhuysen et y mourut en 1633. On a de Linschoten : *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal,* etc., Amsterdam, 1596, in-fol., figures, traduit en anglais, en latin et en français ; la traduction française, Amsterdam, 1610-1638, in-fol., figures, contient de plus 3 appendices, dont le 2e, *le Grand routier de mer,* est très-estimé. On lui doit en outre : *Voyage, ou Navigation au nord le long de la Norwége, du cap Nord, de la Laponie,* etc., *dans les années* 1594 *et* 1595, Franeker, 1601, in-fol., figures.

**LINSENBAHRDT.** *Voyez* **LENTILIUS.**

**LINT** (Pierre van), peintre, né à Anvers en 1609, alla très-jeune à Venise, puis à Rome où on lui confia la décoration de la chapelle de Sainte-Croix. Le cardinal Ginnasi, évêque d'Ostie, le prit sous son patronage et lui fit une pension considérable, exigeant seulement qu'il ne travaillât que pour lui. Il revint à Anvers en 1639, et c'est là qu'il mourut, on ignore en quelle année. Ses tableaux, estimés pour la correction du dessin et la vérité du coloris, sont très-rares.

**LINT** (Henri), peintre flamand, né vers la fin du 17e siècle, voyagea en Italie, et peignit le paysage et les intérieurs avec quelque talent. Il a gravé à l'eau-forte avec succès ; on cite de lui une très-belle estampe in-fol. représentant le *Temple de la sibylle à Tivoli.*

**LION, LIONNET, LIONNOIS.** *Voyez* **LYON, LYONNET, LYONNOIS.**

**LIONNE** (Artus de), évêque de Gap, né vers la fin du 16e siècle, fut conseiller au parlement de Grenoble ; mais ayant perdu sa femme au bout de quelques années de mariage, il prit les ordres, fut élevé au siége épiscopal de Gap en 1637, dépensa une partie de ses biens pour l'avantage de son diocèse, refusa l'archevêché d'Embrun, donna sa démission en 1661, et mourut à l'abbaye de Solignac le 18 mai 1663. Il possédait des connaissances assez étendues en géométrie, et a laissé un ouvrage intitulé : *Amœnior curvilineorum contemplatio,* publié par le P. Léotaud, Lyon, 1654, in-4°. Il avait composé une *Histoire des évêques de Gap,* qui est restée manuscrite.

**LIONNE** (Hugues de), ministre d'État, fils du précédent, né à Grenoble en 1611, fut d'abord premier commis d'Abel Servien, son oncle ; il refusa les offres de Richelieu, et partit pour l'Italie, où il fit la connaissance du cardinal Mazarin qui plus tard, parvenu au ministère, le fit nommer secrétaire de la reine mère. Dans la suite Lionne partagea la disgrâce de ce ministre ; cependant il ne tarda pas d'être envoyé en qualité d'ambassadeur à Rome en 1655, puis en Espagne pour y négocier la paix et proposer le mariage de Louis XIV avec l'infante, qu'il ne dépendit pas de lui de faire réussir. Ayant succédé en 1661 à Mazarin dans la place de ministre des affaires étrangères, il fut nommé secrétaire d'État sur la démission de Brienne, et mourut à Paris en 1671. Ce ministre était très aimable et très-spirituel. On a de lui : *Mémoires au roi, interceptés en* 1667, 1668, in-12 (Hollande); réimprimés sous le titre de *Mémoires et instructions pour servir dans les négociations et affaires concernant la France,* Paris, 1689, in-12. Sa *Vie* se trouve dans les *Mélanges curieux* qui font suite aux *OEuvres* de Saint-Évremont, tome Ier, page 161.

**LIONNE** (Artus de), fils du précédent, né à Rome en 1655, fut d'abord chevalier de Malte ; une passion malheureuse lui fit ensuite prendre les ordres. Il alla missionnaire en Orient, s'instruisit dans les langues des Indiens, accompagna en 1686 les ambassadeurs envoyés par le roi de Siam à Louis XIV, fut nommé évêque de Rosalie (*in partibus*), retourna dans les Indes, visita de nouveau le royaume de Siam, et de là se rendit en Chine, d'où il revint à Rome en 1703, et enfin à Paris, où il mourut en 1713. Il a eu part à divers écrits des missionnaires *sur les superstitions des Chinois.*

**LIOTARD** (Jean-Étienne), dit *le Peintre turc,* né à Genève en 1702, visita successivement la France (1725), l'Italie et Constantinople, où il resta 4 ans (1738-1742), se rendit ensuite à Vienne où il reçut l'accueil le plus flatteur de François Ier et de Marie-Thérèse, puis en Angleterre et en Hollande. Après un séjour de quelques années à Amsterdam, il se retira à Genève, où il mourut vers 1776. Liotard était habile dans la miniature, le dessin, la perspective ; et surtout la peinture en émail.

On connaît de lui des émaux qui ont jusqu'à un pied et demi de hauteur sur un de large. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui.

**LIOTARD** (Jean-Michel), frère jumeau du précédent, et élève distingué de Benoît Audran, grava avec succès à Paris et à Rome d'après différents maîtres, revint ensuite à Genève sa patrie, et y mourut vers 1760.

**LIOTARD** (Pierre), botaniste, né à Saint-Étienne-de-Crossey près de Grenoble en 1729, d'une famille de cultivateurs, s'enrôla dans sa jeunesse, fit les campagnes de Mahon (1756), de la Corse (1764), et, ayant été blessé, obtint sa retraite avec la paye d'invalide. Il alla alors se fixer près de son oncle, herboriste à Grenoble, et sentit naître en lui un goût très-vif pour la botanique. En peu de temps il connut toutes les herbes des Alpes, parvint, quoique sachant à peine sa langue, à entendre le latin de Linné, et bientôt fut regardé comme le meilleur *cicerone* des montagnes. Il eut en cette qualité des relations avec diverses personnes célèbres, entre autres J. J. Rousseau. En 1783 il fut chargé de la culture du jardin botanique qui venait d'être établi à Grenoble ; c'est là qu'il mourut en 1796 de la chute d'un globe de pierre placé à la porte du jardin. On n'a de lui aucun écrit, si ce n'est sa *Lettre à Rousseau,* imprimée avec les réponses du philosophe de Genève. M. Berriat Saint-Prix a donné dans le *Magasin encyclopédique* une *Notice* sur P. Liotard.

**LIPENIUS** (Martin), bibliographe allemand, né à Gortze (Brandebourg) le 11 novembre 1630, fut successivement co-recteur du gymnase de Halle, recteur et professeur du gymnase Carolin de Stettin (1672-1676), enfin co-recteur de l'académie de Lubeck, et mourut le 6 novembre 1692. On a de lui entre autres ouvrages : *Navigatio Salomonis Ophiritica illustrata,* 1660, in-12 ; *Bibliotheca realis theologica,* Francfort, 1685, 2 tomes in-fol.; *Juridica,* ibid., 1679, in fol.; *Philosophica,* ibid., 1682, 2 vol. in-fol.; *Medica,* ibid., 1679, in-fol.; *Une histoire des Étrennes* (*Integra strenarum civilium historia*), 1670, in-4°, et dans le *Thesaurus antiquitatum romanarum* de Græ-vius, tome XII.

**LIPONA** ( Caroline-Marie-Annonciade , comtesse de), sœur cadette de l'empereur Napoléon, née en 1782 à Ajaccio, suivit en France sa famille proscrite par le général Paoli, et passa plusieurs années à Marseille, où elle acheva son éducation. Douée de tous les charmes de l'esprit, et réunissant aux grâces de son sexe un caractère noble et une âme énergique, elle fixa bientôt les regards des hommes que leurs services et leurs talents avaient rapprochés de son frère. Mariée en 1800 à Joachim Murat, successivement grande-duchesse de Berg et reine de Naples, elle se montra digne du haut rang où la fortune l'avait élevée. Pendant qu'elle occupa le trône de Naples, elle prit une part active à l'administration, encourageant les savants et les artistes, et fondant des établissements qui subsistent encore et qui suffisent pour attester son goût éclairé et sa munificence. Elle encouragea les fouilles de Pompéia, dont elle fit exhumer les monuments plus précieux, pour ajouter aux richesses du Musée royal des antiques. Mazois dut à sa protection la permission de dessiner les ruines de cette ville, et une pension de 12,000 f. pour l'encourager à publier son travail. Lorque Murat quitta Naples pour n'y plus revenir, déclarée régente, elle prit les mesures les plus sages pour assurer, après son départ, la tranquillité publique, et prévenir les effets toujours si désastreux des réactions. Avant de mettre à la voile, elle stipula pour les intérêts de ses anciens sujets avec le commodore Campbell, dont la flotte stationnait dans la rade, et ne s'occupa d'elle qu'après avoir obtenu des garanties pour ceux qui lui avaient témoigné de l'affection. Retirée au château de Baimbourg près de Vienne, elle y vécut, surveillant l'éducation de ses enfants, et faisant sur ses médiocres revenus des économies pour leur assurer une existence conforme à leur position. Après la révolution de 1830, elle vint à Rome voir sa mère et son oncle le cardinal Fesch. L'accueil qu'elle reçut en Italie et le désir bien naturel de se rapprocher de sa famille la décidèrent à s'y fixer. Après la mort de sa mère, elle habitait Florence, et elle y mourut le 28 mai 1839.

**LIPPERT** (Philippe-Daniel), glyptographe, né à Dresde en 1703, mort le 28 mars 1785, avait été professeur de dessin des pages de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Il trouva un procédé particulier pour prendre les empreintes de pierres gravées et les reporter sur une composition blanche et brillante dont il offrit des modèles aux amateurs, et reproduisit ainsi 3,000 pierres, dont il donna la description en 3 catalogues différents, abrégés dans sa *Dactyliothèque, ou Collection de 2 mille empreintes de pierres gravées antiques* (en allemand), Leipzig, 1767, in-4°.

**LIPPI** (Fra Filippo), peintre, né à Florence vers 1412, élevé par charité dans le couvent des carmes de cette ville, se forma sans maîtres en copiant les tableaux dont Masaccio avait orné leur chapelle. Proclamé le rival de Masaccio, il rentra dans le monde à 17 ans. Peu après il fut pris par des corsaires et conduit en Afrique où il devint esclave. Son talent lui ayant procuré la liberté, il se rendit à Naples, et revint à Florence où son magnifique tableau du *Couronnement de la Vierge* lui valut les bonnes grâces de Cosme de Médicis. Ayant enlevé une jeune religieuse, il fut obligé de mener une vie errante jusqu'à ce qu'il eût obtenu des dispenses du pape pour l'épouser; mais alors il déclara qu'il renonçait au mariage, et abandonna sa maîtresse qui fut trop heureuse de pouvoir rentrer au couvent. Il mourut en 1469, empoisonné, dit-on, par le père de la jeune personne outragée; d'autres disent qu'il périt victime d'une nouvelle aventure que lui fit tenter son goût effréné pour les femmes. Ce peintre est un de ceux qui ont fait faire le plus de progrès à l'art. La vigueur, la franchise et l'éclat sont ses caractères dominants ; ses figures sont pleines de grâce, de finesse, et son dessin est très-correct. Il est le premier qui ait peint des figures plus grandes que nature, et par là il contribua à donner du grandiose à la peinture. Le Musée de Paris possède deux tableaux de ce maître : *le Saint-Esprit présidant à la naissance de Jésus-Christ,* et *la Vierge debout, présentant son fils à l'adoration de deux saints abbés.*

**LIPPI** (Filippino), fils du précédent et de la religieuse qu'il avait enlevée, naquit à Florence en 1460 et manifesta de bonne heure des dispositions extraordinaires pour la peinture. Après avoir exercé son art dans plusieurs villes d'Italie, il se fixa à Florence où il mourut le 13 avril 1505. On a de lui un grand nombre de tableaux

admirables pour la grâce du dessin et le naturel de l'expression. Il excellait surtout dans les sujets de petite dimension.

**LIPPI** (Jacques), élève de Louis Carrache, né à Budrio, château voisin de Bologne, et qui lui fit donner le surnom de Giacomone da Budrio, se livra à tous les genres de peinture, mais excella principalement dans la fresque.

**LIPPI** (Lorenzo), peintre et poëte, né à Florence en 1606, mort en 1664, est célèbre par son poëme héroï-comique intitulé : *Il malmantile racquistato* (1676), véritable chef-d'œuvre de simplicité, de comique et de grâce, dont l'édition la plus complète est celle du Prato, 1814, 4 vol. in-4°. Ses tableaux ne lui ont pas acquis moins de réputation. Il joignait à l'habileté dans l'expression une grande pureté de dessin et un coloris vigoureux. On cite parmi ses nombreuses compositions, un *saint André*, un *Martyre de saint Sébastien*, et le *Triomphe de David*. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Laurenzo Lippi, qui a traduit du grec en latin les livres d'Oppien *de Piscatu et de Venat.*, Venise (Alde), 1517, in-8°, et Paris, 1555, in-4°.

**LIPPO**, peintre florentin, né vers l'an 1347, reçut les leçons de Giottino, et fut chargé d'exécuter un grand nombre de tableaux, qui presque tous ont péri dans les différentes guerres dont Florence a été le théâtre. Plein d'imagination, Lippo fut un des premiers à donner du mouvement à ses figures, et à leur faire exprimer les diverses passions de l'âme. Il mit de l'unité dans ses tableaux et de la clarté dans ses compositions. Il avait maltraité, devant les juges, un de ses concitoyens avec lequel il était en procès; son rival, pour se venger, l'attendit au passage, comme Lippo rentrait chez lui, et l'étendit mort de plusieurs coups de poignard.

**LIPPOMANI** (Louis), savant prélat italien, né à Venise en 1550, fut successivement évêque de Modon, de Vérone et de Bergame, s'acquitta avec succès de diverses négociations en Portugal, en Allemagne (1548), et en Pologne (1558), présida le concile de Trente, où il se distingua par son éloquence et son zèle pour l'orthodoxie, et devint en 1556 secrétaire du pape Jules III. Il mourut à Rome le 15 août 1559. On a de lui des *Sermons, Statuts synodaux*, etc.; *Vitæ sanctorum*, Venise, 1551-58, 6 vol. in-4°; et des *Commentaires* (latins) *sur la Genèse, l'Exode et les Psaumes.*

**LIPSCOMB** (le révérend William), littérateur anglais, ministre presbytérien, fut gouverneur du duc de Cleveland, et, pendant 35 ans, recteur de Welbury en Yorkshire; il est mort, le 22 mai 1842, à Brompton, près de Londres. On a de lui : *Poésies sur divers sujets*, 1784, in-4°; deux *Lettres à Henry Duncombe*, sur la guerre présente, etc., etc., 1794, 1795; les *Contes de Canterbury*, de Chaucer, mis en langage moderne, 1795.

**LIPSE** (Juste), célèbre philologue, né le 18 octobre 1547 à Isque, entre Bruxelles et Louvain, étudia successivement à Bruxelles, à Ath, à Cologne et à Louvain, où il commença son cours de droit. Il se mit ensuite à voyager, séjourna deux ans à Rome, près du cardinal de Granvelle, son protecteur, puis un an à Louvain, d'où il alla en Allemagne, en passant par la Franche-Comté. Revenant de Vienne dans sa patrie par la Thuringe en 1572, il s'arrêta à Iéna, où on lui offrit la chaire d'éloquence et d'histoire; il la remplit jusqu'en 1574, puis se maria à Cologne, et enfin revint à Isque, où il comptait achever ses jours dans la retraite. Mais diverses circonstances changèrent sa détermination, et il consentit à professer l'histoire à Leyde (1579-91). Il y acquit la plus haute réputation par son savoir et son éloquence; mais l'intolérance qu'il manifestait dans ses ouvrages lui attira des désagréments tels, qu'il donna sa démission, et passa à l'université de Louvain (1593), où il occupa la chaire d'histoire ancienne. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma son historiographe, et l'archiduc Albert lui donna le titre de conseiller d'État. Juste Lipse abjura peu après le protestantisme, et mourut le 24 mars 1606. Parmi ses ouvrages, qui sont fort nombreux, on remarque : *Manuductio ad philosophiam stoicam libri III; Physiologiæ stoicæ libri III; Politicorum libri IV; Poliorceticon libri V; De Militiâ romanâ libri V; Admiranda, sive de magnitudine romana libri IV; Diva virgo Hallensis; Diva virgo Sichemiensis*, et ses *Commentaires* sur Tacite et Sénèque. La collection complète en a été publiée, Anvers, 1637, 6 vol. in-fol., et Wesel, 1675, 4 vol. in-8°. Plusieurs ouvrages de Juste Lipse ont été traduits en français.

**LIPSIUS** (J. G.), né vers 1755, mort à Dresde en 1820, directeur du cabinet des monnaies et de la galerie des antiques de cette ville, a publié : *Bibliotheca nummaria, seu catalogus auctorum*, etc., Leipzig, 1801, 2 parties in-8°; *Collection d'estampes pour la description de la galerie électorale des antiques*, etc., Dresde, 1803, in-fol., 52 planches, et quelques autres opuscules peu remarquables.

**LIRELLI** (Salvador), géographe et astronome italien, naquit, le 16 juin 1751, à Agnona, bourg du Milanais savoyard, dans la vallée de la Sesia, près du Mont-Rose, et prit, dès son enfance, le goût de la géographie en accompagnant ses parents dans leurs fréquents voyages aux Alpes. Après avoir terminé ses études au collége de Varallo, puis sa philosophie et sa théologie au séminaire de Novare, il fut promu aux ordres sacrés, et il se détermina à quitter son village pour aller se fixer dans la capitale du Piémont. Présenté aux membres de l'académie des sciences, récemment érigée et dotée par le roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, et, en 1791, Lerelli fut nommé directeur de l'observatoire, qu'on élevait au-dessus du palais de cette académie. Il dirigea non-seulement la forme matérielle, mais encore l'intérieur de cette magnifique construction de l'architecte Feroggio, d'après le modèle de l'observatoire de Milan. Pour prix de son zèle, il reçut le titre de géographe du roi et fut chargé d'une mission dans l'île de Sardaigne pour en dresser la carte topographique. Il obtint, à son retour, le bénéfice ecclésiastique de Saint-Sauveur. Lirelli en a joui jusqu'à sa mort, arrivée le 11 février 1811. On a de ce géographe les ouvrages suivants, en français : *Analyse géographique des 29e et 30e feuilles d'un nouvel atlas de l'Europe*, Turin, 1789, in-4°; *Carte de la basse Hongrie, de la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie, la Bosnie et la Servie*, en 29 feuilles, d'un nouvel atlas de l'Europe, gravé par Amati, Turin, 1789; *Carte de la Crimée et d'une partie de la Moldavie, Valaquie, Bulgarie et Romélie*, formant la

30e feuille du même atlas ; en italien : *Carta degli stati del Piemonte; Carta astronomica di due emisferi, col polo al centro* : cette carte, très-curieuse, fut publiée en 1790; *Due carte geografiche delle valli della Stura et di Aosta,* dans le tome IX des mémoires de l'Académie de Turin ; *Dizzionario geografico,* Turin, 2 vol. in-8°.

**LIRIS** (le P. Léonard du), religieux récollet, né à Eymoutiers en Périgord, est connu par la dispute qu'il eut avec J. B. Morin, touchant la manière de déterminer les longitudes en mer. Ayant été employé dans les missions du Canada, il prétendit que, durant le trajet, il était parvenu à déterminer les longitudes, au moyen d'un globe qu'il nommait *Globe hauturier.* On connaît du P. du Liris : *le Secret ou la théorie des longitudes*, etc., Paris, 1647, in-4°. On ignore l'époque de la mort du P. du Liris; on sait seulement qu'après avoir prêché pendant quelque temps, il devint gardien du couvent de Saint-Amand, en Limousin.

**LIRON** (dom Jean), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres en 1665, religieux à 20 ans, aida Lenourry à terminer son *Apparatus ad biblioth. SS. Patrum,* mit en ordre les archives de l'abbaye de Marmoutiers, puis passa au Mans, où il mourut le 1er juillet 1748. L'un des principaux collaborateurs de *l'Histoire littéraire de la France,* etc., on a de lui : *Apologie pour les Armoricains et les églises des Gaules,* 1708, in-12; *Dissertation sur le temps de l'établissement des Juifs en France,* 1708, in-8°; *Dissertation sur Victor de Vite avec sa Vie,* 1708, in-8° ; *Aménités de la critique,* 1717, 2 vol. in-12; *Singularités historiques et littéraires,* 1734-40, 4 vol. in-12 ; *Bibliothèque chartraine,* 1719, in-4°; *Question curieuse sur l'histoire d'Abulcacim Tassis Abentarique,* 1708, in-8°.

**LIROU** (Jean-François ESPIC, chevalier de), mousquetaire, naquit en 1740. Amateur passionné de poésie et de musique, il était chaud partisan des opéras de Gluck, et, en même temps, ami de Piccini, pour lequel il fit l'opéra de *Diane et Endymion*, qui fut joué avec succès à l'Opéra, en 1784, et imprimé la même année, in-4°. L'année suivante, il publia, à Paris, l'*Explication du système de l'harmonie,* 1 vol. in-8°. Peu de temps avant sa mort, il avait fait le poëme lyrique de *Théagène et Cariclée,* il le destinait à l'Académie royale, et Berton devait en composer la musique. Lirou mourut en 1806, d'une goutte remontée.

**LIRUTI** (Jean-Joseph), antiquaire, né à Villafreda, dans le Frioul, au commencement du 18e siècle, avait de la fortune, et employa la plus grande partie de ses revenus à se former un cabinet, l'un des plus considérables qu'un particulier ait possédé en Italie. Il mourut en 1780 dans un âge avancé. On a de lui : *Della moneta propria e forestiere... di Friuli... dissert.,* Venise, 1749, in-4° ; *De servis medii ævi in foro Julii dissertat.,* Rome, 1752, in-8°; *Notizie delle vite e d'opere scritte da' letterati di Friuli*, Venise, 1760-80, 3 vol. in-4°, ouvrage plein de recherches curieuses; *Histoire du Frioul* (italien), 5 vol. in-8°; *Notizie di Gemona*, etc., Venise, 1771, in-4°.

**LISCOET** ou **LISCOUET** (Yves du), né au Liscoët, en Boquého, dans le diocèse de Tréguier, se distingua vers la fin du 16e siècle, dans les guerres civiles de la basse Bretagne sous la Ligue. Les services qu'il rendit à Henri IV déterminèrent ce prince à le nommer gentilhomme de sa chambre, le 24 avril 1586, capitaine de 50 lances au camp de Mantes, le 26 mars 1590, et maréchal de camp le 27 septembre 1593. Il prit part, en 1590, à une entreprise sur Carhaix, petite ville close de simples barrières, et dépourvue de garnison. Attaquée de nuit, Carhaix fut enlevée sans résistance, et livrée le lendemain au pillage. Les habitants des paroisses voisines, alarmés de voir les royalistes maîtres de cette ville, sonnèrent le tocsin, et formèrent en peu de temps un corps de troupes assez nombreux. Ils s'armèrent comme ils purent, et choisirent pour capitaine un gentilhomme, nommé Lanridon, qu'ils forcèrent de se mettre à leur tête, taxant sa prudence de lâcheté, et le menaçant de le tuer sur-le-champ, s'il n'acceptait le commandement qu'on lui proposait. Pendant que les uns l'invectivaient, les autres le piquaient par derrière avec des fourches de fer, pour le faire avancer plus vite, de sorte que, ne pouvant se débarrasser de leurs mains, il conduisit, vers Carhaix, cette troupe imprudente. Du Liscoët les fit tomber dans une embuscade ; la plus grande partie, forcée de se précipiter dans la rivière, s'y noya ; le reste fut tué. Le malheureux Lanridon lui-même périt. Le lendemain, une nouvelle troupe de paysans, commandés par le sieur de Bizit, et par un prêtre, nommé Linlouet, voulut tirer vengeance de cet échec. Arrivés aux portes de la ville, ils y entrèrent confusément, et sans attendre les ordres de leurs chefs. Ce ne fut qu'après une héroïque défense, qu'enveloppés par du Liscoët, ils furent défaits et presque tous massacrés. Du Liscoët eut la main détachée du bras d'un coup de hache, que lui asséna le prêtre Linlouet. Il se fit faire alors, à l'exemple de Lanoue, une main de fer dont il se servit depuis pour tenir son épée. Au mois de mai 1592, du Liscoët était au nombre des royalistes qui, avec le secours des Anglais, faisaient le siége de Craon. Bien que l'armée du duc de Mercœur fût de moitié inférieure à celle des royalistes, elle les obligea pourtant à lever le siége. Du Liscoët ne put les rallier. La même année, il fut chargé de défendre la ville de Quintin, fermée seulement de vieilles douves et de barrières. Bloqué dans cette bicoque, il tint tête, pendant 15 jours, aux ligueurs, qui avaient amené avec eux une grosse cavalerie, et ne capitula que quand il eut perdu tout espoir d'être secouru. Le 8 mars 1593, aidé du sieur de Kgoumarc, et du marquis de Sourdéac, gouverneur de Brest, il surprit la ville et le château de Corlai, et tailla en pièces une partie de la garnison espagnole que les ligueurs y avaient mise. Le 25 du même mois, accompagné d'environ 3 ou 400 hommes, il se présenta, à la pointe du jour, devant Châteauneuf-du-Faou, où il entra par surprise. Il accompagna, au mois d'octobre 1594, le maréchal d'Aumont, au siége du fort de Crozon, que les Espagnols, alliés des ligueurs, avaient élevé sur la pointe de Quélern, à l'entrée de la rade de Brest. Un jour (c'était au commencement du mois de novembre), il regardait les soldats et les pionniers travailler d'une cabane couverte de branchages sous laquelle il se tenait pour se garantir de la pluie, quand il entendit la sentinelle donner l'alarme, en criant : *A l'ennemi!* Sortant précipitamment de sa cabane, sans autre arme que son épée, il s'élança

sur le fossé, où il fut percé de coups de pique et tué avant même qu'il eût pu se mettre en défense.

**LISCOV** (Chrétien-Louis), satirique, né dans le Mecklenbourg au commencement du 18e siècle. fut d'abord chargé d'une éducation à Lubeck, puis en 1738 placé comme secrétaire. Quelques pamphlets lui ayant fait perdre son emploi, il se rendit à Dresde, d'où il fut exilé pour des épigrammes contre des hommes puissants ; il parcourut alors les différentes parties de la Saxe, et mourut en 1760 détenu pour dettes. On a de lui : *Recueil d'écrits satiriques et sérieux* (en allemand), Francfort, 1739. Les idées en sont spirituelles, philosophiques et variées, le style pur et correct mérite encore plus d'éloges. Cependant, vu le peu d'importance des sujets qui y sont traités ou débattus, l'ouvrage est presque oublié.

**LISLE** (Jean TROINS de), aventurier, né à Sylassez près de Barjaumont (Provence) vers 1662, tua, dit-on, un alchimiste, dont il était le domestique, s'empara de sa cassette et de sa poudre transmutatoire, vécut quelque temps déguisé en ermite, s'attacha à une femme de Sisteron, dont il eut un fils, et enfin acquit une sorte de célébrité (1705), par l'audace avec laquelle il prétendait exécuter des transformations alchimiques. Il fut même mandé à Versailles ; mais comme il différait de s'y rendre, l'évêque de Senez (Soanen) le fit enlever par une lettre de cachet en 1711. Les archers qui le conduisaient le blessèrent en route. Enfermé dans cet état à la Bastille il avoua qu'il ne possédait pas la poudre transmutatoire, et mourut peu après le 16 janvier 1712.

**LISLE** (de). *Voyez* **DELISLE** et **ROMÉ**.

**LISLOF** (André), prêtre de Smolensk en Russie, vers la fin du 17e siècle, est auteur d'une *Histoire des Scythes*, composée d'abord en idiome petit-russien ou slave polonais, traduit ensuite par l'auteur lui-même en russe pur, et publiée par Novikof, Pétersbourg, 1776, Moscou, 1787, 3 vol. in-8°.

**LISOLA** (François-Paul de), publiciste, né à Salins en 1613, exerça la profession d'avocat à Besançon, où il fut élu en 1608 membre du conseil annuel de la ville; mais son élection ayant été cassée comme frauduleuse, il fut obligé pour éviter des poursuites de se réfugier en Allemagne. L'empereur Ferdinand III le nomma son résident en Angleterre, et dans cette mission il développa de grands talents diplomatiques. Envoyé en Pologne (1660) il s'opposa de tout son pouvoir au rétablissement de la paix avec la Suède. Il fut ensuite ambassadeur en Espagne et conclut le mariage de l'Empereur avec une des infantes. Il se distingua surtout par le rôle qu'il joua lors des prétentions élevées par Louis XIV sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne. En récompense de ses services, il fut créé baron de l'Empire; cependant sa fortune était médiocre. On ignore en quelle année il mourut; seulement on sait que ce fut avant la paix de Nimègue. Parmi les ouvrages attribués à Lisola, quelques-uns ne lui appartiennent pas. Les seuls qu'il ait écrits sont : *Bouclier d'état et de justice contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle*, etc., 1667, in-12 ; *Suite du dialogue sur les droits de la reine très-chrétienne*, 1667, in-12 ; *la Politique du temps*, Charleville, 1671, in-12; Cologne, 1672, in-12 ; *la France politique*, 1671, in-16; *le Dénoûment des intrigues du temps*, 1672, in-12 ; *la Sauce au verjus* (sous le nom de Warendorp), Cologne, 1674, in-12.

**LISSOIR** (Remacle), religieux prémontré, né à Bouillon le 12 février 1730, fit profession à l'abbaye de Valdieu en 1749, et devint successivement maître des novices, professeur de théologie, prieur et enfin abbé (1766). Il se distingua dans cette place par la sagesse de son administration, et fut nommé plusieurs fois par les chapitres nationaux visiteur de son ordre. Privé de son bénéfice à la révolution, il fut enfermé pendant la Terreur, et lorsqu'il sortit de prison après le 9 thermidor, il devint un des collaborateurs du *Journal de Paris*. En 1797 il assista au concile des constitutionnaires, puis fut élu évêque de Samana ; mais il refusa ce titre. Après le concordat, il obtint la place d'aumônier des Invalides, et mourut le 13 mai 1806. On a de lui un abrégé du *Febronius* de Hontheim, intitulé : *De l'état de l'Église et de la puissance légitime du pontife romain*, Bouillon, 1766, in-12.—Théodore Lissoir, son frère aîné, bénédictin, a publié : *Tableau géographique du Martyrologe romain*, 1776, in-12.

**LISTER** (Martin), naturaliste, né à Radcliffe (comté de Buckingham) en 1638, fut nommé par Charles II membre du collége de Saint-Jean de Cambridge (1660), voyagea en France, puis revint en Angleterre (1670), et se fixa dans le comté d'York, où il s'appliqua en même temps aux sciences naturelles et à la pratique de la médecine. Reçu à la Société royale de Londres, il vint habiter cette capitale (1684), devint médecin ordinaire de la reine Anne, et mourut le 3 février 1711. On a de lui : *Historia sive synopsis conchyliorum libri IV*, 1685-1693, 2 vol. in-fol., très-estimé ; *Histor. animalium Angliæ tres tractatus*, 1678, in-4°; *Cochlearum limacum exercitatio anatomica*, 1694, 2 vol. in 8°; *Conchyliorum bivalvium utrinsque aquæ exercitatio anatomica tertia*, 1695, 2 vol. in-8°; *De fontibus medicatis Angliæ*, York, 1682, et *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

**LITHGOW** (Guillaume), voyageur écossais du 17e siècle, avait parcouru l'Europe, l'Asie et l'Afrique, lorsque, revenant en Angleterre, il fut arrêté à Malaga par l'inquisition comme hérétique, et mutilé dans les tortures. Jacques Ier, à qui on le présenta, fut si touché de sa position, qu'il paya deux fois les frais de son voyage aux eaux de Bath, et fit promettre à l'ambassadeur d'Espagne de solliciter pour Lithgow une indemnité de 1,000 livres sterling, ainsi que la restitution de ses effets. Il eut bientôt à reprocher à l'ambassadeur son manque de foi ; mais il eut l'imprudence de le faire dans l'appartement même du roi, et comme à cette première faute il ajouta celle de frapper l'ambassadeur, il fut mis en prison, où il resta 9 mois. On a de Lithgow : *Voyages faits par terre pendant* 9 *ans d'Écosse en Europe, Asie, Afrique* (anglais), Londres, 1614, in-4°, figures; et une *Relation* du siége de Breda en 1637.

**LITHOV** (Gustave), poëte latin, né en Suède en 1692, suivit Charles XII dans ses campagnes, et quitta le service après la mort de ce monarque pour se livrer à l'étude. Il s'appliqua principalement à la poésie latine. On a de lui : *Panegyricus exsequialis in obitum Caroli XII*, et *Poemata heroico-miscellanea*, 1734, in-4°. Il a laissé un poëme inédit.

**LITTA** (Laurent), cardinal, né le 25 février 1755 à Milan, débuta dans les hautes dignités ecclésiastiques par celle de nonce de Pie VI en Pologne, et se distingua dans cette mission par la prudence dont il fit preuve lors de la révolution de Varsovie en 1794. Après avoir rempli une ambassade en Russie, il fut créé par Pie VII trésorier de la chambre apostolique et cardinal. Lors de la rupture de Napoléon avec la cour de Rome en 1808, le cardinal Litta fut relégué à Saint-Quentin. C'est dans cette ville qu'il rédigea des *Lettres sur les quatre articles* de la déclaration du clergé de France en 1682, destinées à propager les principes de l'ultramontanisme, et réimprimées plusieurs fois, mais clandestinement. En 1815 ce prélat fut appelé au poste de préfet de la congrégation de l'*index*, et quelques années après nommé évêque de Sabine. Il mourut le 1er juin 1820. On a publié à Rome une *Notice* en italien sur ce cardinal; il en a paru également une en français.

**LITTLETON** (Thomas), célèbre magistrat anglais, né à Frankley, dans le comté de Worcester, vers le commencement du 15e siècle, suivit la carrière du barreau, et s'y distingua. Henri VI le créa juge de la cour du palais, ou maréchal de la maison du roi, et, en 1455, sergent du roi (*king's serjeant*), chargé des assises du nord. A l'époque de la révolution qui fit passer la couronne de la maison de Lancastre, à celle d'York, dans la personne d'Édouard IV, Littleton, alors shérif du comté de Worcester, fut continué dans ses fonctions par ce souverain, qui le nomma, en 1466, l'un des juges des plaids communs. La même année, il obtint un writ adressé aux commissaires des douanes (*Customs*) de Londres, Bristol, et Kingston sur Hull, pour leur enjoindre de lui payer annuellement 110 marcs, afin qu'il pût soutenir avec honneur sa dignité, 106 schellings 11 sols, pour la fourniture d'une robe fourrée, et 6 schellings 6 sols, pour une autre robe appelée *Linura*. Il fut fait chevalier du Bain, en 1475, et continua de jouir de l'estime de son souverain et de la nation, par sa profonde connaissance des lois anglaises, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 23 août 1481. Thomas Littleton est surtout connu par son traité des *Mouvances de fiefs* (*Tenures*), qu'il avait composé pour l'usage de Richard son second fils. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions : suivant Middleton, la première fut imprimée à Londres, en français, en 1481 : mais lord Coke suppose que l'édition française in-fol., imprimée sans date, à Rouen, par W. Letailleur, a été la première.

**LITTLETON** (Édouard, lord), garde du grand sceau d'Angleterre sous Charles Ier, fut d'abord avocat, puis juge du pays de Galles, assesseur à Londres, conseiller de l'université d'Oxford, premier lecteur d'Inner-Temple (1632), solliciteur général, lord-président des plaids communs, et enfin (1640) lord garde du sceau à la place de lord Finch, pair d'Angleterre et baron de Monslow. La complaisance qu'il affecta quelquefois pour les indépendants lui nuisit dans l'esprit du roi. Cependant il fut nommé membre du conseil privé et conserva le sceau de la cour jusqu'à sa mort à Oxford, le 27 août 1645. Il emporta la réputation d'un des jurisconsultes les plus profonds de l'Angleterre.

**LITTLETON** (Adam), savant anglais, né en 1627, à Hales-Owen, dans le Shropshire, exerça les fonctions de ministre de l'Église et de maître d'école. Il mourut à Chelsea, dont il était pasteur, le 1er juillet 1694, après avoir été maître de l'école de Westminster, prébendier de la cathédrale de cette ville, et chapelain de Charles II. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire latin, grec, hébreu, anglais,* très-estimé, Londres, 1679, in-4°; *Elementa religionis,* 1658, in-8°; *Sermons,* 1680, in-8°, et la traduction de l'ouvrage de Selden, *Jani Anglorum facies altera,* avec des notes, publiée sous le nom de Redman Westlote, 1683, in-fol.

**LITTLETON** (Édouard), sous-maître de l'école d'Eton, ministre de Maple Derham, dans le comté d'Oxford, et chapelain de Leurs Majestés, a publié quelques petits poëmes parmi lesquels on cite celui qu'il composa *sur une araignée.* Il mourut en 1734. Un recueil de ses sermons fut imprimé après sa mort.

**LITTLETON.** *Voyez* **LYTTLETON.**

**LITTRE** (Alexis), médecin, né à Cordes (Albigeois) en 1658, mort à Paris le 3 février 1725, excellait surtout dans l'anatomie, et s'acquit une très-grande réputation comme professeur aussi bien que comme praticien. Il était membre de l'Académie des sciences. Ses principaux écrits sont : *Observations sur une nouvelle espèce de hernie,* 1700 (Mémoires de l'Académie); *Description de l'urètre de l'homme* (ibid.); *Observations sur un fœtus humain monstrueux* (ibid.), etc.

**LIUTBERT**, roi des Lombards, fils et successeur de Cunibert, régna de 700 à 701. Cunibert, en mourant, laissa son fils encore très-jeune, sous la tutelle d'Ausprand. Raginbert, cousin de Cunibert, profita de la jeunesse de Liutbert pour lui disputer le trône; il remporta, en 701, une victoire sur Ausprand, et mourut peu de temps après. Ausprand s'enfuit avec son pupille, et bientôt il trouva le moyen de rassembler une nouvelle armée, avec laquelle il vint attaquer Aribert II, fils de Raginbert. Il fut défait une seconde fois près de Pavie, et Liutbert tomba entre les mains du vainqueur, qui le fit mourir dans le bain, en lui ouvrant les veines.

**LIUVA Ier**, roi des Visigoths, fut d'abord gouverneur de la Gaule Narbonnaise ou Septimanie (560). Élu après la mort d'Athanagilde, il épousa sa veuve, et son élection reçut l'assentiment de tous les grands; mais les Visigoths d'Espagne ne tardèrent pas à se révolter parce qu'il avait choisi Narbonne pour sa capitale. Il envoya contre eux Leuvigilde, son frère, auquel, peu de temps après (569), il abandonna la partie de son royaume située au delà des Pyrénées. Il mourut 3 ans après à Narbonne, sans postérité, et Leuvigilde réunit sous ses lois les deux monarchies.

**LIUVA II**, petit-fils de Leuvigilde, succéda en 601 à son père Récarède; mais étant tombé entre les mains de Witeric, celui-ci le fit mourir après lui avoir coupé la main droite, l'an 603.

**LIVE** (la). *Voyez* **EPINAY** et **LALIVE.**

**LIVERPOOL** (Charles JENKINSON, baron HAWKESBURY, comte de), ministre d'État anglais, né le 10 mai 1727 dans le comté d'Oxford, sembla d'abord se consacrer exclusivement à la littérature, et fournit plusieurs articles remarquables au *Monthly review.* Mais il abandonna bientôt les lettres pour la politique. Son *Dis-*

*cours sur la conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des puissances neutres* (1758) fixa sur lui l'attention des publicistes. Il paraît cependant que ce fut à quelques couplets composés en l'honneur de sir Edw. Turner qu'il dut son élévation. Celui-ci le présenta à lord Bute, qui le choisit pour son secrétaire, et, lors de son avénement au ministère en 1761, le nomma sous-secrétaire d'État. L'année suivante il entra à la chambre des communes et obtint la place de trésorier de l'artillerie, qu'il abandonna bientôt pour celle de secrétaire adjoint de la trésorerie. Destitué en 1765, lors de l'élévation du marquis de Rockingham au ministère, il ne tarda pas à reparaître sur la scène avec éclat. La reine mère le nomma auditeur des comptes cette même année. Bientôt devenu par la retraite de Bute chef du parti que l'on désignait par le nom des *amis du roi*, il devint en 1766 secrétaire de la trésorerie, en 1767 lord de l'amirauté, en 1772 vice-trésorier d'Irlande et membre du conseil privé, en 1775 clerc des rôles en Irlande, en 1776 grand maître de la monnaie, et secrétaire de la guerro en 1778. Renversé avec le ministère en 1782, il fut rappelé en 1786 par Pitt, qui le fit nommer chancelier du duché de Lancastre, peu après baron de Hawkesbury, et enfin pair, comte de Liverpool (1796), président du conseil de commerce et receveur des douanes. Lord Liverpool mourut à Londres le 17 décembre 1808, laissant la réputation d'un homme habile, adroit, mais artificieux, intrigant, s'il faut en croire ses ennemis. Il fit p. uve de beaucoup de talent pour la parole avant son élévation au ministère. L'Angleterre lui doit son traité de commerce avec l'Amérique et la création de la pêche de la baleine dans la mer du Sud. On a de lui une *Collection des traités de 1648 à 1783*, Londres, 1785, 3 vol. in 8°; et un *Traité sur les monnaies du royaume*, 1805, in-4°.

**LIVERPOOL** (Robert BANKS-JENKINSON, comte de), fils du précédent, né à Londres le 7 juin 1770, fit ses premières études à Charter-House, et les termina à l'université d'Oxford. Un voyage à Paris (1789) entrepris pour compléter son instruction, devint par le fait son début dans la carrière politique; le gouvernement anglais le chargea en 1791 d'une mission à Coblentz auprès des frères de Louis XVI. Dès le même temps il avait été porté à la chambre des communes comme représentant du bourg de Rye, en Sussex. Il fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vigoureusement à l'abolition de la traite des nègres. Il vota aussi contre la demande d'une réforme parlementaire, et en général il appuya toutes les mesures des torys. La promotion de son père au titre de comte, en 1796, le mit en possession de celui de lord Hawkesbury; et, lorsque Pitt eut donné sa démission, il fut nommé ministre des affaires étrangères, puis chargé de négocier le traité d'Amiens. En 1803, il fut appelé à la chambre des pairs. Pitt ayant bientôt repris les rênes du gouvernement, lord Hawkesbury passa au ministère de l'intérieur, et succéda à son père (décembre 1808) dans la qualité de comte de Liverpool. Quand Perceval fut à la tête du gouvernement, il reçut le portefeuille de la guerre, et devint premier ministre en 1812, après l'assassinat de Perceval. Le 8 février 1827, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui ne lui permit plus de continuer ses fonctions, et une nouvelle attaque l'enleva le 4 décembre 1828. Il ne laissa aucune postérité, quoiqu'il eût été marié deux fois. Cet homme d'État, remarquable d'ailleurs par de grands talents et par l'influence qu'il a longtemps exercée dans la direction des affaires, était un des antagonistes les plus prononcés de l'émancipation des catholiques.

**LIVIE DRUSILLE**, en latin *Livia Drusilla* ou *Julia Augusta*, née l'an de Rome 695, de la famille *Claudia*, épousa d'abord Tibérius-Claudius Néro, dont elle eut deux fils, Tibère (depuis empereur) et Drusus, surnommé *Germanicus*. Elle n'avait pas 20 ans lorsqu'elle fut enlevée à son mari par Auguste, et appelée ainsi à partager l'empire du monde. Profitant habilement de l'ascendant qu'elle avait sur son esprit, elle lui fit adopter ses enfants, et sut, à force d'adresse, combler l'intervalle qui séparait Tibère du trône. Quelques historiens l'accusent d'avoir hâté la fin d'Auguste : ce qui est certain, c'est qu'elle cacha sa mort jusqu'à l'arrivée de Tibère, alors absent de Rome. Ce fils, cause de toutes les accusations portées contre Livie, mais dont aucune n'est prouvée, se montra bien peu reconnaissant de tout ce qu'elle avait fait pour lui : il saisit le premier prétexte pour l'éloigner de sa cour; et lorsqu'elle mourut l'an 782 (29 de J. C.), il ne prit aucun soin de ses funérailles, cassa son testament, et défendit de lui rendre aucun honneur. Claude, son petit-fils, lui fit décerner les honneurs divins. Livie, que Caligula nommait un *Ulysse en jupe*, avait, dit Tacite, « une partie de la dissimulation de son fils Tibère, combinée avec toute l'adresse d'Auguste, son mari. »

**LIVIE LIVILLE**, en latin *Livia Livilla*, petite-fille de la précédente et sœur de Germanicus, épousa Drusus, son cousin, fils de Tibère : séduite par Séjan, elle empoisonna son mari, et devint la complice de l'infâme ministre dans ses projets contre les fils de Germanicus. Séjan, ayant demandé sa main à Tibère, éprouva un refus, et dès lors se montra moins dévoué à l'empereur. Lorsqu'il eut reçu le juste châtiment de ses crimes, Livie fut enfermée, par l'ordre de sa mère Antonia, dans un cachot où elle mourut de faim, vers l'an 35 de J. C.

**LIVIE ORESTILLE**, femme du sénateur Calpurnius, fut enlevée le jour de ses noces par l'empereur Caligula qui l'épousa le même jour et la répudia quelque temps après. Livia mourut dans l'exil.

**LIVILLE** (Julia Livilla), qu'il ne faut pas confondre avec Livie Liville, était la 3e fille de Germanicus et d'Agrippine, qui devait le jour au grand Agrippa. Cette princesse, sœur de Caligula, naquit dans l'île de Lesbos, l'an 17 de J. C., et fut, en l'an 33, donnée en mariage au sénateur Marcus-Vinucius. Lorsque son frère, Caligula, monta sur le trône, en l'an 37, Liville, à peine âgée de 20 ans, obtint une grande faveur à la cour de cet empereur, qui passa pour être son premier corrupteur, et, bientôt dégoûté de sa possession, l'abandonna aux compagnons de ses débauches. Il est probable que Liville, se voyant délaissée par son frère, en témoigna du mécontentement, et qu'elle s'attira ainsi la haine de ce monstre. Accusée d'être entrée dans une conspiration contre lui, elle fut envoyée en exil dans l'île de Ponce, à l'entrée du golfe de Gaëte. Claude, son oncle, ayant été proclamé empereur après l'assassinat de Caligula, s'em-

pressa de la rappeler. C'était en l'an 41. Elle reparut triomphante à Rome et à la cour, où elle jouit d'abord d'un grand crédit qui eut peu de durée. Messaline, femme de Claude, ne pouvant supporter longtemps l'influence de Liville, obtint l'exil de cette jeune princesse, sous prétexte d'adultère et la fit massacrer par un de ses satellites, à peine âgée de 24 ans. On assure que Sénèque le Philosophe fut un des nombreux amants de Liville, et que c'est pour ses liaisons avec elle qu'il fut envoyé en exil dans l'île de Corse, à l'instigation de Messaline.

**LIVINGSTON** (Jean), ministre écossais, né en 1603, fit ses études au collége de Glascow. Il s'attira quelques persécutions par son zèle pour le presbytérianisme. Nommé ministre d'Anerum, en 1628, par l'assemblée générale, il fut deux fois suspendu par l'évêque Down. Il fut un de ceux qui présentèrent le *Covenant* au roi Charles II, peu de temps avant son débarquement en Écosse. Banni du royaume, en 1663, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité, il se retira en Hollande, où il fut prédicateur de la congrégation écossaise de Rotterdam, jusqu'à sa mort, arrivée le 9 août 1672. On a de lui les ouvrages suivants : *Lettres écrites de Leith, en* 1663, *à ses paroissiens à Anerum; Caractères mémorables de la Providence divine;* une traduction latine (inédite) de l'*Ancien Testament.*

**LIVINGSTON** (Guillaume), gouverneur de New-Jersey, né en 1723 d'une famille originaire d'Écosse, mort en 1790, concourut puissamment à l'indépendance des États d'Amérique, par la part qu'il prit à toutes les mesures dont elle fut l'heureux résultat. On cite parmi ses ouvrages un poëme intitulé : *la Solitude philosophique;* un *Éloge funèbre du président Burr,* 1758; et la *Revue des opérations militaires au nord de l'Amérique, de* 1753 *à* 1758. Il a en outre publié dans divers recueils un grand nombre de pièces.

**LIVINGSTON** (Robert), de la famille du précédent, né en 1746 dans l'État de New-York, fut, très-jeune encore, député au congrès à Philadelphie, fut membre du comité chargé de rédiger la déclaration d'indépendance, puis de celui qui présenta les bases de la constitution (1777). Nommé chancelier d'État, il en exerça les fonctions pendant 25 ans, fut ensuite chargé d'une mission diplomatique en France, et rapporta de ce voyage diverses notions qu'il publia dans les *Mémoires* de la société de New-York, dont il était président, ainsi que de celle des beaux-arts. Livingston mourut en 1813, après avoir signalé sa bienfaisance par plusieurs dotations. On lui doit : *Examen du gouvernement d'Angleterre, comparé aux constitutions des États-Unis,* 1789, in-8°.

**LIVINGSTON** (Édouard), frère du précédent, né en 1764 au domaine de Livinsgton, aujourd'hui Clermont, dans l'État de New-York, entra au collége de Princeton en 1779, et prit ses degrés deux ans après. Ce fut sous la direction de son frère aîné, le chancelier, qu'il étudia le droit et se mit à même d'entrer au barreau, où il fut admis en 1785. Depuis cette époque jusqu'en 1794, il exerça la profession d'avocat à New-York, et il remplit les fonctions de maire de cette importante cité. Dans cette année 1794, les comtés de Queens et de Richmond l'élurent membre du congrès des États-Unis. Sa vocation naturelle l'appelait dès lors à suivre, en Amérique, la mission que sir Samuel Romilly et Jérémie Bentham s'étaient imposée en Angleterre, la réforme du code pénal. Mais cette première tentative, quoiqu'elle fût préparée par plusieurs écrits de Franklin, ne put obtenir le succès qu'il en attendait, et sa motion, tendant à faire mitiger la sévérité des lois criminelles, ne fut point adoptée. A l'expiration de ses pouvoirs législatifs, en 1801, Livingston ne voulut pas être réélu, et, peu de temps après, il fut nommé *attorney général* (procureur général) au district de New-York. Quelques années plus tard, en 1804, il quitta cette ville, pour aller se fixer à la Nouvelle-Orléans, où il exerça, avec de grands succès, la profession d'avocat, et fut élu membre de la chambre des représentants de la Louisiane, par la paroisse de Plaquemine. On connaît les événements qui accompagnèrent la présence des Anglais dans cette contrée, à la fin de 1814 et en 1815. Livingston offrit aussitôt ses services au général Jackson, qui les agréa, et qui lui donna, auprès de lui, le poste d'aide de camp-secrétaire. C'est lui qui fut chargé de la correspondance du général avec le gouvernement, et qui rédigea les bulletins remarquables par lesquels Jackson fit connaître à ses concitoyens les heureux résultats de cette campagne. Ses connaissances, déployées au barreau et à la chambre des représentants, le firent choisir, en 1820, pour reviser la loi municipale de la Louisiane, et les modifications qu'il y apporta furent adoptées en 1823. Le sénat et la chambre des représentants le chargèrent de rédiger un nouveau code criminel, et, dès l'année suivante, il fit connaître, dans un rapport, les principes sur lesquels il entendait baser sa réforme. Ce rapport produisit une profonde sensation en Amérique et en Europe, où quelques exemplaires furent envoyés. Il fut réimprimé à Londres, et une édition française parut à Paris, en 1825, par les soins de M. Taillandier, ami de l'auteur. Livingston s'y montre l'adversaire de la peine de mort, et l'on voit qu'il appartient plutôt à l'école de Beccaria qu'à celle de Bentham. Ce n'est pas seulement un code pénal qu'il voulait donner à la Louisiane, mais un système complet de législation criminelle. Ce système embrasse quatre codes différents : 1° celui des délits et des peines; 2° celui de la procédure; 3° celui de la discipline des prisons; 4° et enfin celui des preuves. Durant le cours de l'année 1828, Livingston fut engagé dans une polémique assez vive avec Robert Vaux, son compatriote, sur l'amélioration morale des détenus. Il fut lié pendant plus de 50 ans avec la Fayette. En 1829, Livingston avait été élu, par la législature de la Louisiane, membre du sénat des États-Unis. Le général Jackson, dont il était l'ami, le nomma, en 1831, secrétaire d'État au département des affaires étrangères. Deux années plus tard, il fut envoyé en France, comme ministre plénipotentiaire, pour y appuyer la fameuse réclamation des 25 millions, qui fut d'abord rejetée par la chambre des députés (1834), ainsi qu'elle l'avait déjà été plusieurs fois par le département des affaires étrangères, puis admise l'année suivante, sur les vives instances du ministère français. Livingston quitta la France aussitôt après ce triomphe inespéré. Pendant son séjour à Paris, il fut attaché à l'Académie des sciences morales et politiques en qualité d'associé étranger. Il était à peine de retour dans sa patrie, lorsqu'une mort, causée par imprudence, vint l'enlever

à ses amis. Se trouvant dans sa terre, sur les bords de l'Hudson, et ayant extrêmement chaud, il but un verre d'eau froide, et fut atteint aussitôt de douleurs d'entrailles qui le conduisirent au tombeau, le 23 mai 1836. M. Taillandier, conseiller à la cour royale de Paris, a publié, dans la même année : *Notice nécrologique sur Édouard Livingston*, etc. Dans la séance de l'Académie des sciences morales et politiques, du 30 juin 1838, M. Mignet lut un éloge de Livingston. On a encore de celui-ci : *Opinion sur le duel et sur la manière de le réprimer*, Paris, 1829, in-8°.

**LIVIUS ANDRONICUS.** *Voy.* **ANDRONICUS.**

**LIVIUS** (Titus). *Voyez* **TITE-LIVE.**

**LIVIZZANI** ou **LEVIZZANI** (Jean-Baptiste), peintre et poëte, florissait à Modène, dans le milieu du 17e siècle. Sous le nom d'*Ausonio Fedeli*, il publia un ouvrage en vers, imprimé à Venise par Valvasone, et intitulé : *Applauso poetico al divo Luigi il Giusto, re cristianissimo, ottimo, massimo.* Il fit paraître un autre opuscule anonyme à l'occasion des guerres qui déchiraient alors l'Italie, pour la possession du duché de Montferrat. Ce poëme avait pour titre : *Il Zimbello, o l'Italia schernita* (l'Italie méprisée), et il fut imprimé à Saint-Marin, en 1641.

**LIVON**, roi d'Arménie. *Voyez* **LÉON.**

**LIVONIÈRE** (Claude POQUET de), jurisconsulte, né à Angers en 1652, fut successivement avocat, conseiller au présidial et professeur de droit dans sa patrie, et mourut en 1726 à Paris, où il poursuivait un procès. On a de lui : *Recueil des commentaires sur la coutume d'Anjou*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol. ; *Traité des fiefs*, 1729, in-4° ; *Règles du droit français*, 1730 et 1768, in-12 ; *Dissertation sur l'ancienneté de l'université d'Angers*, 1736, in-4°.

**LIVOY** (le P. Timothée de), littérateur, né vers 1715, à Pithiviers, prit l'habit religieux dans la congrégation des barnabites, et fut chargé d'enseigner les humanités dans différents colléges. Il visita ensuite l'Italie, et, de retour en France, fixa son séjour à Paris, où il mourut le 27 septembre 1777. Il a laissé, entre autres ouvrages : *Dictionnaire des synonymes français*, Paris, 1767, in-8° ; 2e édition, corrigée par Beauzée, 1788, in-8° ; on en doit une 3e à M. Lepan, 1828, in-12. Le P. de Livoy a traduit de l'italien quelques ouvrages de Denina, de Bartoli, de Muratori, du P. Gerdil, etc.

**LIZET** (Pierre), né dans les montagnes d'Auvergne, au diocèse de Saint-Flour, exerça, vers l'an 1482, la profession d'avocat au parlement de Paris, où il devint conseiller en 1515, avocat général en 1517, et premier président en 1529. Ce magistrat eut le malheur d'indisposer contre lui toute la maison de Lorraine, pour avoir fait refuser aux Guises, dans une plaidoirie, le titre de princes, réservé alors exclusivement aux princes du sang. Le cardinal de Lorraine présidant un jour au conseil, Lizet qui s'y trouvait, prétendit, nonobstant la remontrance de l'impérieux ministre, être en droit d'opiner assis et couvert. Le cardinal saisit cette occasion pour venger sa maison de l'outrage qu'il prétendait en avoir reçu : il intéressa la duchesse de Valentinois dans sa querelle, et accusa Lizet d'avoir parlé insolemment du roi. Ce malheureux vieillard, effrayé des menaces du cardinal-ministre, et mal secondé par son corps, qui n'était pas fâché d'avoir un autre chef, alla se jeter aux pieds de son ennemi. Cette démarche, que de Thou appelle une *pitoyable lâcheté*, n'eut aucun succès ; et le cardinal voulant avoir un premier président à sa dévotion, Lizet fut obligé, en 1550, de se démettre pour obtenir son pardon. On lui donna, en considération de sa pauvreté, l'abbaye de Saint-Victor, où il reçut la prêtrise en 1553. Il mourut le 7 juin 1554. Il a laissé quelques ouvrages de controverse, que Bèze a tournés en ridicule dans un écrit macaronique inséré dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, de Hutten, et un autre, posthume : *De la manière de procéder dans les causes criminelles et civiles.*

**LIZOT** (Pierre-Jean-Charles-Florent), né en 1768 à Brionne, fils d'un avocat au parlement de Rouen, suivait le barreau au commencement de la révolution. Échappé, non sans peine, à quelques persécutions, Lizot devint plus tard procureur impérial près le tribunal de Bernay ; il fut conservé dans ces fonctions après le retour de la famille royale, puis, pendant les cent jours, élu député par le département de l'Eure en août 1815, il ne cessa point dès lors de siéger à la chambre, fut ensuite juge de paix du 10e arrondissement de Paris, et mourut en 1827.

**LLANOS DE VALDÈS** (don Sébastien), peintre d'histoire et de genre, florissait à Séville, en 1660. Élève de Herrera le Vieux, il contribua puissamment à l'établissement de l'académie de peinture de Séville, et succéda à Murillo et à Juan de Valdès dans la place de président de cette académie. Il consacra la plus grande partie de sa fortune à la prospérité de cet établissement. Les deux plus grands tableaux à l'huile de Llanos que l'on connaisse, sont : *une Vierge entourée d'anges et de saints*, qu'il peignit, en 1669, pour l'église de Saint-Thomas de Séville, et *une Madeleine*, qu'il fit pour les récollets de Madrid.

**LLHWYD** ou **LLOYD.** *Voyez* **LLWYD.**

**LLORENTE** (Jean-Antoine), savant espagnol, naquit le 30 mars 1756 à Rincon-del-Soto près de Calahorra, de parents nobles mais peu riches. Élevé par les soins d'un oncle maternel, bénéficier de la ville de Calahorra, il reçut la prêtrise par dispense d'âge en 1779, fut reçu docteur en droit canon, et nommé successivement avocat au conseil suprême de Castille (1781), vicaire général de l'évêché de Calahorra, enfin commissaire, puis secrétaire général de l'inquisition (1789). Dans ces différents emplois il montra des vues philanthropiques, et servit la cause de la philosophie, en même temps qu'il méritait le titre de père des ecclésiastiques français par son empressement à prodiguer les soins d'une généreuse hospitalité à ceux qui durant les troubles de la France, allèrent au delà des Pyrénées chercher un asile ou des autels. L'intérêt trop vif qu'il montra pour son protecteur don Jovellanos lui fit perdre ses charges en 1801, et sa disgrâce dura jusqu'en 1805, qu'il fut appelé à quelques dignités ecclésiastiques. Les événements de 1808 ouvrirent à Llorente une nouvelle carrière. Engagé dans le parti du roi Joseph, il accepta de ce prince la place de directeur général des biens nationaux. Bientôt le régime précaire auquel il s'était dévoué l'entraîna dans sa chute. Obligé de quitter l'Espagne à la rentrée de Ferdinand en 1814, Llorente

alla se fixer à Paris, où son *Histoire de l'inquisition* lui valut promptement une sorte de célébrité. Un écrit qu'il publia sur les papes, à l'époque de la réinstallation des cortès, lui fit donner l'ordre de quitter la France. A peine arrivé dans sa patrie, il y succomba le 5 février 1823 aux fatigues d'un voyage pénible pour son âge. Il avait publié lui-même une *Notice* sur sa *Vie*, *Noticia biografica,* Paris, 1818, in-12, que M. Mahul a analysée dans son *Annuaire nécrologique ;* on y trouve la liste des nombreux ouvrages de Llorente, parmi lesquels nous citerons : *Mémoires pour servir à l'Histoire de la révolution d'Espagne,* etc., par Nellerto (anagr. de Llorente), 1815-1819, 3 vol. in-8° ; *Histoire critique de l'inquisition d'Espagne,* etc., traduite de l'espagnol par Al. Pellier, 1817-1818, 4 vol. in-8°. Léonard Gallois en a donné *l'Abrégé,* Paris, 1823, in-18, précédé de la *Notice* de M. Mahul ; *Discursos sobre una constitucion religiosa,* etc., 1819, in-12 ; *OEuvres complètes de Barth. de Las-Cases,* etc., 1822, 2 vol. in-8° ; *Observations critiques sur le roman de Gil Blas,* etc., 1822, in-8° ; *Portraits politiques des papes,* etc., 1822, 2 vol. in-8° ; dans ce dernier ouvrage l'auteur déploie plus d'érudition que de jugement, de critique ou de droiture d'intention.

**LLOYD** (Nicolas), biographe anglais, naquit en 1634, à Holton dans le Flintshire. Après avoir fait ses premières études à Wykeham, près de Winchester, il fut reçu maître ès arts à Oxford, en 1658. Il devint ensuite chapelain du docteur Blandford, qui, ayant été nommé évêque d'Oxford, lui donna, en 1671, la cure de Newington dans le comté de Surrey. Il y mourut en 1680. On a de lui : *Dictionarium historicum, geographicum, poeticum, gentium, hominum, deorum gentilium, regionum,* etc., Oxford, 1670, in-fol.

**LLOYD** (David), biographe et historien anglais, né dans le Merionethshire, en 1625, occupa successivement divers emplois dans le ministère de l'Église, et mourut le 16 février 1691, dans le lieu de sa naissance. On a de lui, en anglais : *Politique moderne achevée, ou les Actions et les conseils publics du général Monk,* Londres, 1660, in-8° ; *Portrait de S. M. le roi Charles II,* ibid., 1660, in-8° ; *l'Ombre de la comtesse de Bridgewater,* ibid., 1663, in-8°, etc.

**LLOYD** (Guillaume), prélat anglais, était né dans le Berkshire, en 1627. Après avoir occupé divers emplois dans l'Église, il fut nommé curé de Saint-Martin-des-Champs, à Londres. Déjà il avait fait preuve de zèle contre le catholicisme, par plusieurs écrits, lorsque, en 1677, il publia des *Considérations sur le véritable moyen de détruire le papisme dans ce royaume,* avec une notice sur l'histoire de la réformation en Angleterre. Il fut un des 6 premiers prélats emprisonnés à la Tour, en 1688, pour avoir résisté à l'ordre du roi qui enjoignait de distribuer et de publier dans toutes leurs églises la déclaration relative à la liberté de conscience. Vers la fin de l'année, la part active qu'il prit à la révolution, lui valut la place de lord aumônier. En 1692, il fut transféré au siége de Lichtfield et Coventry, et en 1699, à celui de Worcester. S'étant mêlé, ainsi que son fils, avec trop de chaleur, des élections du comté de Worcester, il fut dénoncé à la chambre des communes, qui prit une délibération tendant à supplier la reine de priver l'évêque de Worcester de sa place d'aumônier de S. M. Anne fit droit à cette adresse. Cependant Lloyd continua de venir à la cour : mais l'âge affaiblit ses facultés intellectuelles. Il mourut le 30 août 1717. On a de lui : *Histoire du gouvernement de l'Église tel qu'il existait dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, au moment où la religion chrétienne y fut introduite,* 1684 ; *Abrégé chronologique de la vie de Pythagore,* 1699, etc.

**LLOYD** (Robert), auteur dramatique anglais du 18e siècle, se fit remarquer autant par son inconduite que par son talent pour la poésie. Lié intimement avec Churchill qui l'avait comblé de bienfaits, il mourut en décembre 1764 du regret que lui inspira la mort de son ami. On a de lui 5 pièces, dont les plus connues sont : *la Nouvelle école des femmes,* 1763 ; *la Mort d'Adam,* tragédie, 1763 ; *les Amants capricieux,* opéra-comique, 1764, et des *Poésies diverses,* 1774, 2 vol. in-8°. On estime sa versification, qui est harmonieuse et facile.

**LLOYD** (Henri), tacticien, né dans la principauté de Galles en 1729, étudia de bonne heure les mathématiques et les langues, puis voyagea dans les Pays-Bas et l'Allemagne, et observa partout l'organisation des armées. Étant parvenu à se faire nommer aide de camp du général autrichien Lascy, il fit ses premières armes en 1757 dans la guerre de sept-ans, devint rapidement capitaine et lieutenant-colonel, et fut mis en 1760 à la tête d'un gros détachement d'infanterie et de cavalerie pour observer les mouvements de l'armée prussienne. Mécontent de ne point avancer assez vite, il quitta le service d'Autriche pour celui de la Prusse, et fut fait aide de camp général du prince de Brunswick. Après la paix il se remit à voyager, vint à Pétersbourg, et obtint de Catherine le grade de général-major et un commandement dans l'armée destinée à faire la guerre aux Turcs. Il s'y distingua comme tacticien, et allait être mis à la tête d'un corps de 30,000 hommes en Finlande, lorsque la paix avec la Suède rendit inutile la formation d'une armée. Lloyd quittant alors la Russie, visita l'Italie, l'Espagne et le Portugal, puis retourna furtivement en Angleterre, d'où bientôt il fut obligé de revenir, non toutefois sans avoir acquis, par des explorations clandestines, une profonde connaissance des côtes et des points attaquables ; il se fixa à Huy sur les bords de la Meuse, et mourut le 19 juin 1783. Il avait vendu, dit-on, au ministère anglais pour 500 livres sterling son *Mémoire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne.* L'ouvrage qui porte ce titre et qui a été traduit sur la 5e édition par Imbert, Paris, 1803, in-8°, est incomplet ; la partie importante, celle qui est relative à l'invasion, n'existe plus. Outre cet ovrage, on a de Lloyd : *Introduction à l'histoire de la guerre en Allemagne* (1756), etc., Londres, 1781, 2 vol. in-4°, traduit en français par Romance de Mesmon et par Roux-Fazillac, 1784, in-4° ; la traduction de Roux a été réimprimée en 1803, 2 vol. in-8° ; *De la composition des différentes armées anciennes et modernes,* traduit en français par de Mesmon, avec notes, Paris, 1801, in-8° ; *Essais politiques ; Essais sur les passions ; Essai sur les finances.* Ces trois ouvrages n'ont point été traduits en français.

**LLWYD, LHUYD, LLHWYD** ou **LHOYD** (Humphrey), antiquaire anglais, né à Denbigh, mort vers

1570, a exécuté la carte de l'Angleterre pour l'ouvrage intitulé : *Theatrum Orbis*. Il avait rassemblé un grand nombre de livres curieux et utiles pour lord Lumley, dont il avait épousé la sœur. Ces livres, achetés ensuite par Jacques Ier, devinrent le fondement de la Bibliothèque royale de Londres, et forment maintenant une partie très-estimable du Muséum britannique. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Commentarioli Britannicæ descriptionis fragmentum*, Cologne, 1572 ; *De Monâ Druidum insulâ antiquitati suæ restitutâ ; Chronicon Walliæ, à rege Cadwalladero, usque ad ann. Dom.* 1294 ; manuscrits dans la bibliothèque Cottonienne ; *Histoire de Cambrie, maintenant appelée pays de Galles*, Londres, 1584, in-4°, etc.

**LLWYD** ou **LHUYD** (Édouard), antiquaire, né en 1660, dans le midi du pays de Galles, devint, en 1690, conservateur du Muséum ashmoléen, se livra à l'étude des antiquités de son pays, par ses lectures et voyages dans diverses parties de l'Angleterre, et mourut en 1709, après avoir publié : *Archæologia Britannica*, Oxford, 1707, in-fol. ; *Lithophylacii Britannici Iconographia*, 1699, in-8°, etc.

**LLYWELYN Ier, LHEWELIN** ou **LEWELYN**, 16e souverain de Galles, attaqua en 1015 Aédan, usurpateur du pays de Galles septentrional, le tua ainsi que ses 4 fils, et réunit ses États à son royaume. Il fut assassiné en 1021, et laissa un fils nommé Gruffyth, qui ne parvint à la couronne que 17 ans après.

**LLYWELYN II**, roi de Galles, était petit-fils d'Owen Gwneth et fils de Jozweth Drwyndwn. Celui-ci se vit enlever sa couronne par David, son frère cadet (1194); mais Llywelyn le chassa du trône, et força les seigneurs gallois à reconnaître sa suzeraineté. Il remporta plusieurs avantages (1215) sur Jean sans Terre, dont il avait épousé la fille, et se rendit tellement redoutable, que le fils du roi de France (Louis VIII) s'étant rendu en Angleterre, dont le pape lui avait donné la couronne, lui demanda son amitié. Il eut ensuite la guerre à soutenir (1217) contre quelques barons qui reconnaissaient pour suzerain le roi d'Angleterre, puis contre son propre fils Gruffyth (1221), contre l'Irlandais William Marshall (1223), enfin contre Henri III lui-même, et fut victorieux dans toutes ces guerres, excepté dans la dernière qui ne dura qu'un instant, et qui fut tout à fait insignifiante. Il mourut en 1240, maître absolu du pays de Galles, que ses prédécesseurs n'avaient possédé qu'en partie.

**LLYWELYN III**, dernier roi du pays de Galles, petit-fils du précédent et fils de Gruffyth, monta sur le trône à la mort de David, son oncle (1246), conjointement avec son frère Owen Goch, et lui donna le midi du royaume, se réservant le nord, qui était regardé comme la partie la plus importante des États de Galles. Mécontent de son infériorité, Owen Goch prit bientôt les armes; mais il fut vaincu et totalement dépouillé (1254). Llywelyn fit ensuite diverses invasions en Angleterre, où il mit tout à feu et à sang, et prêta des secours à tous les barons qui voulurent se révolter contre Henri III ; mais les rebelles ayant été défaits à Evesham (1265), il fut obligé de prêter foi et hommage au roi d'Angleterre, et de se déclarer son vassal. Henri III mourut peu après ; Édouard, son successeur, exigea que Llywelyn vînt en personne lui rendre hommage à Londres, et, sur son refus, il marcha contre lui avec une armée considérable. Llywelyn, hors d'état de résister, fut obligé de s'enfuir, et bientôt de se rendre à discrétion. Édouard lui imposa les conditions les plus dures, et remplit le pays de soldats dont les vexations exaspérèrent tellement les Gallois, qu'ils se révoltèrent. Llywelyn se mit à leur tête ; mais il fut tué (1282) dans une rencontre avec Roger Mortimer. David, son frère, se fit proclamer, mais il ne put se maintenir dans sa principauté.

**LOAISEL DE TRÉOGATE** (Joseph-Marie), littérateur, né au château de Beauvel dans la basse Bretagne le 18 août 1752, gendarme de la garde du roi, consacra ses loisirs à la culture des lettres, reçut à ce titre des secours de la Convention, et mourut en octobre 1812. On a de lui des *Romans* et *Nouvelles* tombés dans un juste oubli ; quelques ouvrages dramatiques, dont la plupart n'ont été représentés que sur les théâtres du dernier ordre ; *l'Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, et *de Louis le Débonnaire*, dans *l'Histoire des Hommes* de Delisle de Sales ; des articles, soit en prose, soit en vers, dans le *Journal encyclopédique*, *le Mercure*, etc., et un recueil d'élégies sous ce titre : *Aux âmes sensibles.*

**LOAYSA** (Garcias de), cardinal, né à Talavera vers 1479, entra fort jeune chez les dominicains de Salamanque, devint professeur de théologie, puis recteur du collége de Valladolid, définiteur des maisons de son ordre en Espagne, supérieur général, confesseur de Charles-Quint, évêque d'Osma, cardinal, grand inquisiteur, président du conseil de Castille et de la Croisade, et mourut à Madrid en 1646. Il s'était distingué par son éloquence aux chapitres tenus à Naples (1515), à Rome (1518), ainsi qu'à Valladolid (1523). Il fut un de ceux qui conseillèrent à Charles-Quint de renvoyer François Ier sans rançon après la bataille de Pavie. C'est à tort qu'on lui a attribué la collection des *Conciles d'Espagne.*

**LOBAU** (George MOUTON, comte de), maréchal de France, né en 1770 à Phalsbourg, entra comme volontaire dans un bataillon du département de la Meurthe, parvint promptement au grade d'officier, et fit les campagnes de l'armée d'Italie. Il commandait en 1799 le château Saint-Ange, et remplit à la bataille de Novi les fonctions d'aide de camp de Joubert. Colonel du 3e de ligne, il sut maintenir la discipline dans ce corps, malgré toutes les privations que les soldats éprouvaient. Après avoir pris une part glorieuse à tous les combats qui précédèrent le blocus de Gênes, enfermé dans cette ville il se signala pendant le siége, et fut atteint d'une balle qui lui traversa le corps, en repoussant une attaque contre le fort Quezzi. Rentré en France, il fut nommé général de brigade au camp de Boulogne, et Napoléon se l'attacha comme aide de camp. Blessé à Friedland, il fut fait peu de temps après général de division. En 1808 il commandait une division en Espagne, où il se signala dans plusieurs rencontres. Appelé l'année suivante à la grande armée en Allemagne, il contribua beaucoup aux victoires d'Eckmühl et d'Essling, et reçut le titre de comte de Lobau, en récompense du service qu'il avait rendu en s'emparant de cette île, dont l'occupation entraîna la reddition de Vienne. Il suivit Napoléon dans la campagne de Russie,

et partagea la gloire et les dangers de cette expédition. En 1813 il prit part aux principales affaires qui eurent lieu en Saxe, et, renfermé dans Dresde, après la bataille de Leipzig, il partagea le sort de Gouvion-Saint-Cyr, et fut, au mépris de la capitulation, envoyé en Hongrie, d'où il ne revint en France qu'après le rétablissement des Bourbons. Laissé sans emploi, il reçut de Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le commandement de la Ire division et fut créé pair. A la bataille de Waterloo, il était à la tête du 6e corps, et résista toute la journée à un ennemi cinq fois plus nombreux ; mais surpris par les Prussiens au moment où il ralliait les débris de l'armée, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. Inscrit, après le second retour du roi, sur la liste des proscrits, il dut habiter la Belgique, d'où il rentra en France vers la fin de 1818, et se retira dans son département. Élu membre de la chambre des députés en 1828, il s'y plaça dans l'opposition modérée, et vota constamment avec Perrier, etc. A la révolution de 1830, il passa à la chambre des pairs, fut nommé maréchal, et remplaça la Fayette dans le commandement de la garde nationale de Paris. Il montra beaucoup de zèle pour le rétablissement de la tranquillité publique, et donna des preuves réitérées de son dévouement à la nouvelle dynastie. Il mourut à Paris le 29 novembre 1838.

**LOBEIRA** (Vasco). *Voyez* **LOVEIRA.**

**LOBEL** (Mathias de), botaniste, né à Lille en 1538, mort à Highgate, près de Londres le 3 mars 1616, avait étudié la médecine à Montpellier; il exerça son art à Anvers et à Delft, fut médecin du prince d'Orange, et ensuite des états généraux, puis attaché à Jacques Ier, roi d'Angleterre en qualité de botaniste. On a de lui : *Stirpium adversaria nova*, etc., Londres, 1570, in-4°; *Plantarum seu stirpium historia,* Anvers, 1576, in-fol.; *Icones stirpium,* 1581, 1591, in-4°, avec un *Index* en sept langues. Ce dernier ouvrage est souvent consulté. Plumier a donné le nom de *lobelia* à un genre de la famille des campanulacées.

**LOBERA** (Louis), né à Avila dans la Vieille-Castille, fut médecin de Charles-Quint, et accompagna cet Empereur dans toutes ses expéditions en Europe et en Afrique. On a de lui les ouvrages suivants : *Libro de anatomia,* 1542, in-fol. *Vergel de sanidad*, o *Banquete de cavalleros,* etc.

**LOBINEAU** (Gui-Alexis), savant bénédictin, né à Rennes en 1666, mort à l'abbaye de Saint-Jagut, près de Saint-Malo le 3 juin 1727, a publié une *Histoire de Bretagne,* Paris (Rennes), 1717, 2 vol. in-fol., moins estimée que celle de D. Morice; *Histoire des saints de la Bretagne,* etc., ibid., 1624, in-fol. On lui doit encore les 3 derniers vol. de l'*Histoire de Paris,* par dom Félibien, Paris, 1725, 5 vol. in-fol., et quelques traductions. C'est à tort qu'on lui attribue *les Aventures de Pomponius, chevalier romain :* cet ouvrage est de D. Labadie.

**LOBJOY** (François), né le 25 septembre 1743, fut pendant les premières années de la révolution, maire de Colligis, près de Laon, puis nommé, par le département de l'Aisne, député à l'assemblée législative, où il ne se fit pas remarquer. Après la session, il revint à Colligis, dont il fut encore élu maire. Après avoir été vice-président de district, il prit place, en l'an v (1797), au conseil des Anciens, où il se trouvait lors de la révolution du 18 brumaire. Il passa peu après au corps législatif, qu'il présida en 1802. Il en faisait encore partie lorsqu'il mourut, à Colligis, en octobre 1807. Il n'a rien publié; mais il préparait depuis longtemps un grand ouvrage de critique sur l'histoire ancienne.

**LOBKOWITZ** (George-Chrétien, prince de), général autrichien, né en 1702, commanda l'armée de Marie-Thérèse dans la haute Autriche en 1741, fut vaincu à Sahay (1742) par les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle, laissa échapper ce dernier de Prague, où il le tenait bloqué, chassa les Espagnols de Rimini en 1743, et mourut à Vienne le 9 octobre 1755.

**LOBKOWITZ** (le prince Joseph de), fils du précédent, né le 8 janvier 1725, général-major en 1758, se signala dans la guerre de 7 ans; ambassadeur en Russie (1764-1777), il contribua par son adresse à faire adjuger à l'Autriche la Gallicie et la Lodomérie, et mourut à Vienne le 6 mars 1802, commandant des archers de la garde et général-feld-maréchal.

**LOBKOWITZ.** *Voyez* **CARAMUEL** et **HASSENSTEIN.**

**LOBO** (Gerardo), poëte espagnol, mort vers 1668, plut à Philippe IV par sa facilité à improviser. Il parlait des journées entières en vers. Il ne reste de lui que des *Odes, Sonnets, Dizains, Redondilles,* etc., dans les *Cancioneros.*

**LOBO** (Jérôme), jésuite missionnaire, né à Lisbonne en 1593, professa d'abord au collége de Coimbre, puis partit en 1621 pour les Indes, passa 3 ans après en Abyssinie, revint en Europe, repassa aux Indes, fut recteur de la maison professe de Goa, puis provincial, et, de retour à Lisbonne, y mourut en 1678. On a la relation de son voyage en Abyssinie sous ce titre : *Histoire de l'Éthiopie,* Coimbre, 1659, in-fol. (en portugais); traduite en français par l'abbé Joachim Legrand sous le titre de *Relation historique*, etc., Paris, 1728, in-4°, cartes.

**LOBRA** (Guillaume de), l'un des sept fondateurs de l'Académie des Jeux floraux. *Voyez* **CAMO.**

**LOBSTEIN** (Jean-Frédéric), anatomiste et chirurgien, né en 1736 à Lampetheim, près de Strasbourg, où il mourut le 11 octobre 1784, pratiqua la lithotomie et l'extraction de la cataracte avec succès. On a de lui : *Dissertatio inaugur. de nervo spinali,* 1760, in-4°. Il préparait des *Institutions anatomiques* et des *Commentaires physiologiques* (en latin) demeurés manuscrits. On a son *Éloge* en latin par J. L. Schurer, 1785, in-fol., et en français par Vicq-d'Azir, 1786, in-4°.

**LOCATELLI** (Louis), né à Bergame, se fit une grande réputation à Milan, dans le 17e siècle, comme médecin-chimiste. Il parcourut toute l'Italie, et il avait formé le projet de visiter la France et l'Allemagne, pour voir opérer les médecins-chimistes de cette époque, lorsque la guerre vint y mettre obstacle. Appelé à Gênes pour y traiter une maladie contagieuse qui faisait de grands ravages, il obtint d'abord beaucoup de succès; mais il ne put en éviter les atteintes, et il y succomba en 1637, étant encore à la fleur de son âge. Il a laissé : *Theatrum arcanorum chymicorum, sive de Arte chemicomedicâ Tractatus exquisitissimus,* Francfort, 1636, in-8° :

traduit en italien, sous le titre de *Teatro d'arcani del medico L. Locatelli*, Venise, 1644, 1667, in-8°.

**LOCATELLI** (Pierre). *Voyez* **LUCATELLI.**

**LOCATO** (Humbert), chroniqueur du 16e siècle, né de parents obscurs, dans un bourg du Plaisantin, entra, en 1520, dans l'ordre de Saint-Dominique à Plaisance. Sa réputation ne tarda pas à franchir les murs de son couvent : il fut nommé inquisiteur de la foi à Pavie; et, quelques années après, il revint exercer les mêmes fonctions à Plaisance. En 1566, le pape Pie V le nomma commissaire général de l'inquisition à Rome, et le choisit en même temps pour son confesseur. Humbert fut élevé, en 1568, sur le siége épiscopal de Bagnarea. Étant tombé malade à Rome et croyant sa fin prochaine, il se fit élever un tombeau dans l'église de Sainte-Sabine. Il recouvra cependant la santé; mais il se démit de son évêché, et se retira en 1581 au couvent de son ordre à Plaisance, où il mourut le 17 octobre 1587. On a de ce prélat : *De Placentinæ urbis origine, successu et laudibus seriosa narratio*, Crémone, 1564, in-4°; ibid., 1614; *Italia travagliata*, etc., Venise, 1576, in-4°; *Opus judiciale inquisitorum ex diversis theologis et juris doctoribus extractum*, Rome, 1570; Venise, 1583, in-4°.

**LOCCENIUS** (Jean), né à Ytzehoe (Holstein) en 1599, mort en 1677, professa l'histoire et la politique à Upsal, devint ensuite bibliothécaire de Stockholm, historiographe de Suède, puis fut placé en 1672 à la tête d'une institution qui avait pour but de recueillir et de publier les monuments de l'histoire de Suède. On lui doit une *Histoire de Suède*, 1676, in-8°, qui est peu consultée depuis celles de Benzelius, Dalin, Ihre, Lagerbring; beaucoup de *Dissertations*, de *Traités*, d'*Opuscules* (en latin) *sur les antiquités, les lois et l'histoire de la Suède*; des *Épigrammes* latines, et des éditions de Cornélius Népos, Quinte-Curce, etc.

**LOCHER** (Jacques), surnommé *Philomusus*, né à Ehingen en 1470, professa la poésie et la rhétorique avec distinction, fut couronné poëte par l'empereur Maximilien Ier, et mourut à Ingolstadt en 1528. Parmi ses compositions on distingue une *Tragédie*, 3 *Comédies*, 2 *Dialogues théologiques*, un *Panégyrique de Maximilien*, etc. On lui doit aussi des éditions d'*Horace*, Strasbourg, 1498, in-fol.; du *Panégyrique de Trajan*, Nuremberg, 1520, in-4°; de *Fulgence-Planciade*, Augsbourg, 1521, in-fol.; un *Abrégé de rhétorique*; un *Art de composer l'oraison funèbre*; une *Grammaire*, etc. Zapf a publié en allemand : *Locher considéré sous les rapports biographique et littéraire*, Nuremberg, 1802, in-8°.

**LOCHNER** (Michel-Frédéric), médecin-naturaliste, né en 1662 à Furth, près de Nuremberg, visita pour s'instruire les principales contrées de l'Europe, reçut le doctorat à Altorf en 1684, devint plus tard médecin à l'hôpital de Nuremberg, et mourut dans cette ville le 15 octobre 1720. Ses compatriotes le surnommèrent *l'Esculape de Nuremberg*. On a de lui : *Heptas dissertationum*, etc., 1717, in-4° : c'est un recueil de 7 dissertations déjà publiées séparément, parmi lesquelles on distingue *Nerium sive Rhodoltaphne vet. et recent.*, 1716, in-4°, et *De novis et exoticis theæ et kafæ succedaneis*, etc., 1717, in-4°.

**LOCHNER** (Jean-Jérôme), professeur à Nuremberg, sa patrie, mort le 11 avril 1769, à 69 ans, possédait une riche collection de médailles modernes, dont il publia le *Catalogue*, 1737-1744, 8 vol. in-4°. On lui doit encore une *Notice sur la Corse*, 1736, in-4°.

**LOCK** (Mathieu), musicien anglais, mort en 1677, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, entre autres : *Théâtre de musique* et *Melothesia*, Londres, 1673, in-4°.

**LOCKART** (Alexandre), membre du parlement d'Écosse, né en 1673 à Carnwath, près d'Édimbourg, se montra zélé jacobite, remplit une mission infructueuse en France, se retira des affaires pour rédiger des *Mémoires sur l'Écosse*, qui parurent à Londres en 1714, et fut tué dans un duel en 1732.

**LOCKE** (Jean), célèbre métaphysicien, né à Wrington (Bristol) le 29 août 1632, étudia d'abord à Westminster, puis à Oxford, où il prit ses degrés, et obtint un bénéfice au collége de Christ. Son esprit juste conçut de bonne heure un dégoût pour la philosophie scolastique qu'accrut encore la lecture de Descartes. Il fit ses cours de médecine, acquit dans cette science des connaissances assez profondes; mais la faiblesse de sa santé ne lui permit pas d'exercer. En 1664, il accompagna comme secrétaire l'ambassadeur anglais à Berlin. De retour à Oxford, il fit la connaissance de lord Ashley, qui était venu le consulter comme médecin, et qui bientôt en fit son ami. Locke se chargea de l'éducation du fils, et plus tard du petit-fils de lord Ashley, et eut ainsi la gloire de former lord Shaftesbury, l'auteur des *Caractères*. Lord Ashley, créé en 1672 grand chancelier, lui donna l'emploi de secrétaire des présentations aux bénéfices; mais il perdit cette place l'année suivante à la disgrâce de son protecteur. En 1674, il entreprit pour raison de santé un voyage dans le midi de la France, et il séjourna quelques années à Montpellier, employant ses loisirs à composer l'*Essai sur l'entendement humain*, dont il avait conçu l'idée en 1670. Devenu président du conseil (1679), lord Ashley rappela près de lui Locke, qui bientôt suivit en Hollande son protecteur frappé d'une nouvelle disgrâce. Il ne trouva point la tranquillité dans sa retraite : on l'accusa près de Charles II et de Jacques II d'avoir écrit des pamphlets séditieux et d'avoir trempé dans la conspiration de Montmouth, et en conséquence il fut dépouillé de son bénéfice d'Oxford. Son extradition fut demandée aux États de Hollande, et il n'échappa qu'en se cachant une année entière. Locke se consola de ces persécutions dans la culture des lettres et l'amitié des savants. La révolution de 1689 lui permit enfin de rentrer dans sa patrie avec Guillaume III. Nommé commissaire des appels, puis du commerce et des colonies, il occupa cette dernière place jusqu'en 1700, époque où le mauvais état de sa santé l'obligea de donner sa démission. Il ne quitta plus dès lors sa paisible retraite d'Oates, et il mourut en 1704. Locke est justement célèbre comme philosophe et comme publiciste. En philosophie, il consomma la révolution commencée par Bacon et Gassendi; il ne se borna pas, comme ses prédécesseurs, à affirmer que toutes nos idées dérivent de l'expérience, il se proposa, dans son *Essai sur l'entendement humain*, d'assigner l'origine de chaque idée, et il poursuivit cette longue et pénible entreprise avec une patience et une pénétration admirables. Il ruina de fond en comble l'hypothèse des idées innées, montra comment toutes nos connaissances naissent de la *percep-*

*tion* ou des sens et de la *réflexion*, et signala le premier l'influence qu'exercent les mots sur la formation de nos idées et sur la naissance de nos erreurs. Comme publiciste, il fut un des plus éclairés défenseurs des libertés publiques. Son *Traité du gouvernement civil* et sa *Lettre sur la tolérance* renferment les principes défendus depuis par Rousseau dans le *Contrat social*, et par Voltaire dans plusieurs de ses écrits. Le style de Locke est en général noble et grave, mais quelquefois lourd et diffus. Ses ouvrages sont : *Essai sur l'entendement humain*, 1690; *Direction sur l'entendement*, posthume, 1706; *Pensées sur l'éducation des enfants*, 1693; *Traité du gouvernement civil*, 1690; *Lettre sur la tolérance*, 1689; *le Christianisme raisonnable*, 1695; *Adversariorum methodus, ou Méthode de faire des recueils*, 1686; *Mémoires historiques;* quelques ouvrages de physique et de météorologie; *Recueil de lettres*. Les *OEuvres complètes de Locke* ont été publiées en Angleterre par le docteur Law, 1801, 10 vol. in-8°. Thurot a publié la traduction de tous les ouvrages philosophiques et politiques, Paris, 1821-1825, 8 vol. in-8°.

**LOCKMAN.** *Voyez* **LOKMAN.**

**LOCKYER** (Nicolas), ministre non conformiste, né en 1612 dans le comté de Somerset, fut chapelain de Cromwell, puis prévôt du collége d'Eaton; à la restauration, fut remplacé par le frère du général Monk, et mourut en 1684. Vood a donné la liste des *Discours, Sermons* et autres productions de Lockyer. Son ouvrage le plus important est : *l'Angleterre surveillée pour le soulagement de ses plaies, ou le Christ reposant sur elle et sur ses enfants en syncope*, publié avant 1649, in-4°.

**LOCQUES** (Nicolas de), chimiste du 17e siècle, publia *les Rudiments de la philosophie naturelle*, Paris, 1665, in-8°, ouvrage extrêmement rare, où l'on trouve d'assez bonnes observations à côté des rêveries de l'alchimie.

**LOCRÉ DE ROISSY** (Jean-Guillaume), jurisconsulte, né à Leipzig, d'une famille française, le 20 mars 1758, alla de bonne heure en France avec son père, qui y établit la plus ancienne manufacture de porcelaine à la manière de Saxe. Il se livra dès sa jeunesse, avec ardeur, à l'étude du droit. A 27 ans, il fut reçu avocat au parlement de Paris, et la révolution française le trouva en possession d'une clientèle nombreuse. Nommé, en 1792, juge de paix de la section de Bondy, il eut le courage, avec quatre de ses confrères, de se transporter aux Tuileries pour instruire contre les auteurs de l'attentat du 20 juin. Avec eux, il fit tous ses efforts pour prévenir la catastrophe du 10 août. Il se rendit chez le roi pour aviser aux moyens de le préserver de sa perte. Locré échappa au bourreau, en se retirant à Joigny (Yonne); deux ans après, chargé par les habitants de cette ville d'une mission auprès de la Convention, il revint à Paris. C'est alors que Merlin et Cambacérès, choisis par leurs collègues pour classer les lois décrétées jusqu'à cette époque (1794), proposèrent au proscrit de se mettre à la tête de ce travail, en qualité de secrétaire général de la commission. Locré rédigea un plan ingénieux, qui parut si remarquable, que le comité de salut public le fit écrire à la main, encadrer et placer dans la salle de ses séances. Son nom trouvé dans les papiers de Quatremère, une lettre pleine de sentiments religieux, ranimèrent contre lui la fureur révolutionnaire : un mandat d'arrêt fut lancé; on l'arrêta dans ses bureaux, mais Cambacérès ayant déclaré au comité de salut public que le prisonnier était l'auteur du tableau placé dans la salle des séances, le mandat fut retiré sur-le-champ. Locré, rendu à ses fonctions, continua avec ses deux protecteurs, les travaux du code civil, et en 1795, lorsque vint le Directoire, il fut nommé secrétaire-rédacteur du conseil des Anciens; sous le consulat et sous l'empire, il fut attaché au conseil d'État, avec le titre de secrétaire général, et nommé baron. Assistant aux discussions du code, il rédigeait les procès-verbaux, revoyait les projets arrêtés. La première restauration récompensa ses longs services en lui laissant ses hautes fonctions. Dambray, nommé chancelier de France, le chargea de la rédaction du projet de réorganisation du conseil d'État, mise en harmonie avec la charte; et après les cent jours, on l'aurait sans doute conservé à son poste, s'il n'avait signé la déclaration du conseil d'État du 24 mars 1815. Rendu à la vie privée, il reprit la profession d'avocat, et continua les grands ouvrages de jurisprudence qu'il avait commencés sous l'empire. Il se fit connaître sous la restauration par ses travaux de jurisconsulte et quelques consultations savantes. Il rédigea entre autres, pour un collaborateur d'Anquetil, un curieux mémoire *sur la propriété littéraire et les lois qui la règlent*, Paris, 1817, in-8°. L'âge et les fatigues d'une vie laborieuse ne lui laissant plus que les forces nécessaires pour mettre fin à ses longs travaux, il abandonna les affaires, et vécut dans la retraite depuis 1832 jusqu'à sa mort, arrivée à Mantes, le 8 décembre 1840. Ses dernières années furent malheureuses; une cécité presque complète l'avait forcé à suspendre pour toujours des occupations qu'il aimait et qui faisaient toute sa fortune. C'est ainsi qu'il n'a laissé que les matériaux d'un ouvrage précieux qui devait avoir pour titre : *Napoléon au conseil d'État*. Il vivait d'une modique pension bien méritée par ses honorables services et son long désintéressement; mais un procès qu'il perdit avec son libraire, lui enleva ses dernières ressources, et il aurait connu la misère, si le roi Louis-Philippe, qui avait pour lui une grande estime, ne l'avait aidé de ses secours. Voici ses ouvrages : *Esprit du code Napoléon, tiré de la discussion*, Paris, 1806, 7 vol. in-8°; *Esprit du code de commerce*, ou *Commentaire sur chacun des articles du code*, Paris, 1811-1813, 10 vol. in-8°; et *Esprit du code de procédure civile*, Paris, 1816, 5 vol. in-8°; *Législation civile, commerciale et criminelle de la France, ou commentaire et complément des Codes français*, Paris, 1826-1832, 31 vol. in-8°.

**LOCRES** (Ferri de), curé de Saint-Nicolas, à Arras, dans le 17e siècle, fut un des hommes les plus érudits de cette époque, et a laissé des ouvrages historiques qui sont encore utilement consultés : *Discours sur la noblesse*, Arras, 1605, in-8°; *Histoire des comtes de Saint-Pol*, Douai, 1613, in-4°; *Chronicon belgicum ab anno 258 ad annum 1600*, Arras, 1616, in-4°. Locres mourut à Arras en 1614.

**LOCUSTE**, fameuse empoisonneuse, vivait sous le règne de Néron. Elle avait d'abord été condamnée pour des empoisonnements : mais on la garda comme un instrument dont on pourrait avoir besoin; et ce fut à elle

qu'Agrippine eut recours pour faire mourir Claude, afin d'assurer le trône à Néron. Quelques années après, Néron, devenu empereur, conçut de la jalousie contre Britannicus, fils de Claude, qui était en âge de régner. Comme il n'osait pas le faire tuer publiquement, il donna ordre à Pollion Julius, tribun d'une cohorte prétorienne, de le faire périr par le poison. Celui-ci, qui avait sous sa garde cette horrible femme, la chargea de préparer le poison qui devait enlever à l'empire Britannicus, jeune prince de si grande espérance. Le breuvage mortel n'agissant point assez promptement au gré de Néron, il menaça le tribun, frappa Locuste, et ordonna même son supplice, lui reprochant de n'avoir donné qu'un remède à Britannicus. Locuste s'excusa, en disant qu'elle avait affaibli la dose pour éviter l'éclat. Eh! penses-tu, lui répliqua Néron, que je craigne la loi contre les empoisonnements? Il la força de répéter son opération devant lui dans son appartement. Le breuvage fut ainsi rendu plus actif; et le malheureux prince l'eut à peine avalé, qu'il tomba mort. Néron, voulant reconnaître les services du même genre que Locuste lui avait rendus en plusieurs circonstances, la combla de bienfaits et lui donna des élèves afin qu'elle les instruisît dans son horrible métier.

**LODE** (Jean), licencié ès lois, naquit dans le diocèse de Nantes. La date de sa naissance et celle de sa mort ne peuvent être précisées. La Bretagne ayant été désolée, en 1488 et 1489, par les Français, il se retira à Orléans, où ses grandes connaissances le mirent à même d'ouvrir une école qui fut très-fréquentée, et qu'il dirigeait encore en 1515. On croit que Lodé mourut de 1535 à 1540. Il a laissé: *Guidon des parents, ou instruction et direction de leurs enfants,* Paris, 1515, in-8°; *Cinquante-huit préceptes sur l'état de mariage, envoyés par Plutarque à Politianus et Eurydice, sa femme,* traduits de Plutarque, Paris, 1535, in-16; deux dialogues latins, en vers hexamètres, l'un intitulé: *Timon adversus ingratos;* l'autre: *De justitiâ et pietate Zaleuci, Locrorum regis.*

**LODER** (Juste-Chrétien), naturaliste, né à Riga le 28 février 1753, étudia la médecine à Gœttingue, où il reçut ses degrés en 1778, et après 2 années de professorat à Iéna, visita la France, la Hollande, l'Angleterre, etc., où il se perfectionna dans la science, et se lia d'amitié avec les plus illustres médecins et anatomistes. De retour à Iéna en 1802, après 22 ans d'études et de voyages, il y professa de nouveau avec succès les branches diverses de la science, et y fonda plusieurs institutions médicales du plus grand intérêt. En 1803, il passa au service de la Prusse, et en 1810 à celui du gouvernement russe, sur lequel il exerça une heureuse influence pour la formation d'écoles et d'amphithéâtres destinés à l'enseignement de la médecine. A l'ouverture de l'école et du musée d'anatomie fondés, en 1819, à Moscou, il prononça son *Discours* inaugural *De optimo anatomiæ docendi et discendi modo,* 1819, in-4°, écrit en latin, langue dans laquelle il faisait toutes ses leçons. Il mourut à Moscou le 16 avril 1832. Outre un assez grand nombre de *Dissertations académiques,* on lui doit: *Manuel d'anatomie,* 2e édition, 1800; *Principes élémentaires d'anthropologie médicale et des sciences médico-légales,* 1791, 3e édition, 1800; *Journal de chirurgie, des accouchements et de médecine légale,* 1797-1804; *Tabulæ anatomicæ,* latin-allemand, 1803; *Elementa anatomiæ corporis humani,* 1822, etc.

**LODGE** (Guillaume), graveur, né à Leeds, dans le comté d'York, en 1649, accompagna à Venise lord Falconberg, ambassadeur près de cette république, et s'y lia d'amitié avec le peintre vénitien Jacques Barri, auteur d'un Voyage pittoresque en Italie. De retour en Angleterre, Lodge enrichit son pays d'une bonne traduction de cet ouvrage, et y ajouta une carte d'Italie, ainsi que plusieurs têtes gravées par lui d'après les plus grands maîtres, et la fit imprimer en 1679. Il a gravé avec un talent remarquable une suite de portraits estimés, parmi lesquels on cite comme un des plus curieux celui d'*Olivier Cromwell, accompagné de son page,* dédié au protecteur; les *Vues* d'Angleterre et de quelques autres contrées de l'Europe. On fait aussi un grand cas d'une suite de gravures ayant pour titre: *Livre de diverses vues faites d'après nature,* par G. Lodge, petit in-fol., en travers, ainsi que des *Vues de Wakefield et de Leeds,* sa ville natale. Cet artiste mourut à Leeds en 1689.

**LODGE** (Thomas), poëte et médecin à Londres, dans le 16e siècle, donna au théâtre plusieurs pièces qui obtinrent des succès, entre autres: *les Maux de la guerre civile,* 1594, in-8°, et avec Robert Green, un ouvrage critique, plus connu sous ce titre: *le Miroir de Londres et de l'Angleterre,* 1598.

**LODOLI** (Charles CONTI de), savant récollet, né en 1690 à Venise, établit dans cette ville une école pour la jeune noblesse, d'où sortirent des sujets du plus grand mérite, et composa pour l'usage des réformateurs trois catalogues des livres suspects et de leurs différentes éditions et traductions. Mais il est encore plus célèbre par son amour pour les beaux-arts et par la hardiesse avec laquelle il réprouvait sans restriction toutes les architectures, et prétendait que l'art était dans l'enfance. Ses principes sont développés dans un ouvrage intitulé: *Éléments de l'architecture lodolienne* (en italien), Rome, 1786, in-4°. Ils ont été réfutés dans un écrit publié à Bassano en 1787 sous ce titre: *Apologhi immaginati estemporaneamente,* etc. Le P. Lodoli mourut en 1761.

**LODOVICI** (Dominique), jésuite, né à Naples en 1676, mort en 1745, composa diverses pièces de poésie qui ont quelque mérite. Ce sont des *Odes*, des *Épîtres*, et un grand nombre de morceaux assez courts sur des sujets de piété. Elles ont été recueillies en 2 vol. sous ce titre: *D. Ludovici societatis Jesu carmina et inscriptiones,* Naples, 1764, in-4°.

**LODOVISI** ou **LUDOVISI** (Louis), cardinal, né à Bologne en 1575. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et alla joindre à Rome, son oncle, le cardinal Alexandre, qui l'aimait uniquement. Ce prélat fut élu pape, au commencement de l'année 1621, sous le nom de Grégoire XV: il résigna aussitôt à son neveu l'archevêché de Bologne, et le créa cardinal, quelques jours après. Lodovisi eut la plus grande influence sur toutes les décisions qui furent prises pendant le court pontificat de son oncle; il se retira ensuite dans son diocèse où il passa les dernières années de sa vie, partageant ses loisirs entre ses devoirs et l'étude: il avait des revenus très-considérables; mais il en consacrait la plus grande partie au soulagement des pauvres,

il fonda en 1628, et dota richement le collége des Irlandais à Rome. Il fit aussi construire, dans cette ville, la première église dédiée à saint Ignace, que son oncle avait canonisé; mais il ne la vit pas terminer: il mourut à Bologne, le 18 novembre 1632. Ce prélat a publié en italien des *Réflexions spirituelles;* des *Instructions,* adressées aux pasteurs de son diocèse; des *Sermons,* et un *Panégyrique de saint Ignace,* etc.

**LOEBENSTEIN-LOEBEL** (Édouard), docteur en médecine, anatomiste distingué et professeur à l'université d'Iéna, mort dans cette ville le 16 avril 1819, a composé un grand nombre d'ouvrages estimés, dont les deux suivants ont été traduits en français : *Traité sur l'usage et les effets des vins dans les maladies dangereuses et mortelles, et sur la falsification de cette boisson,* traduit de l'allemand, par J. F. D. Lobstein, correspondant de la Société médicale d'émulation, Strasbourg et Paris, 1817, in-8°; *Tableau de la séméiologie de l'œil, à l'usage des médecins,* traduit par le même, Strasbourg et Paris, 1818, in-8°.

**LOEFFLER** (Josias-Frédéric-Christian), né le 18 janvier 1757 à Saalfeld, dans la Thuringe, où son père était syndic et avocat fiscal, fut nommé, sur la fin de 1776, prédicateur d'une église de Berlin. Ces fonctions, dans lesquelles il acquit une très-grande réputation, ne l'empêchèrent pas de consacrer ses moments de loisirs aux études théologiques et littéraires; ce fut ainsi qu'il s'occupa de la traduction d'un ouvrage qui dans le temps avait fait beaucoup de sensation, et qui avait pour titre : *Souverain du platonisme dévoilé.* Nommé aumônier de la gendarmerie royale, il partit, en avril 1778, pour la Silésie avec son régiment. Dès le premier jour de la campagne, il commença à écrire son journal dans le but de se rendre compte jour par jour de l'emploi qu'il avait fait de son temps. Il retourna, vers la fin de 1779, avec son régiment à Berlin, où il s'occupa, indépendamment des devoirs de sa place, de l'instruction des jeunes gens, et de l'étude de la morale. L'édition de la traduction des *Cinq Livres* de Moïse Mendelsohn, qu'il avait entreprise en 1780, n'ayant point de succès, il donna de nouveau tous ses soins à l'ouvrage du *Souverain,* dont il acheva la traduction en 1781, et qu'il publia sous le voile de l'anonyme. L'archidiacre et professeur de théologie Simonetti venait de mourir à Francfort-sur-l'Oder. Loeffler sollicita et obtint, malgré quelques oppositions, la place de troisième prédicateur de la principale église. A la fin de 1787, il accepta la place de surintendant général à Gotha. Il avait déjà publié, en 1789, la collection des *Sermons* qu'il avait prononcés à Francfort. Il en publia, en 1796, une deuxième édition, dans laquelle il inséra un second *Traité sur la doctrine de la réparation qui est due à l'Église.* Il avait déjà publié, en 1790, un premier traité sur le même sujet. Pour se distraire de la mort de sa femme, qu'il perdit le 13 juillet 1789, il fit un voyage en Suisse, et séjourna quelque temps à Genève, d'où il se rendit à Berlin. Il fut nommé directeur en théologie par l'université de Copenhague. Il institua, en 1800, une école gratuite pour les enfants de la basse classe, qui ne fréquentaient pas les écoles par indigence ou autrement. Il mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dans l'église de Gamsted, au pied de l'autel, le 4 février 1816.

**LOEFLING** (Pierre), botaniste, né à Tollforsbruch, le 31 janvier 1729, fut élève de Linné, qui le désigna comme le plus digne parmi tous ses disciples d'être engagé au service du roi d'Espagne. Lœfling partit en 1715 pour la Péninsule, explora le Portugal et les environs de Madrid, avec beaucoup de succès, puis s'embarqua pour la Nouvelle-Andalousie, où il comptait faire encore des découvertes; mais il y mourut le 22 février 1756 à peine âgé de 27 ans. On a de Lœfling : *Gemmæ arborum,* Upsal, 1749, in-4°; *Iter hispanicum,* Stockholm, 1758, in-8° (publié en suédois par Linné); et quelques *Descriptions* dans les mémoires des académies de Stockholm et d'Upsal. Linné a donné le nom de *lœflingia* à une petite plante de la famille des *caryophyllées.*

**LOEHR** (Jean-André-Chrétien), écrivain allemand, né le 18 mai 1764, à Halberstadt, où son père, pauvre officier, privé d'un bras par le canon à la bataille de Torgau, n'avait pour vivre avec sa pension, qu'une petite place d'employé de l'accise. Du gymnase de Wernigerode, il se rendit à 17 ans, 14 écus en poche, à l'université de Halle, où il étudia la médecine d'abord, parce que c'était là sa science de prédilection; puis, quand il vit que les études médicales étaient trop chères pour sa bourse, la théologie. Il n'en faillit pas moins périr de faim et de froid durant l'hiver de 1781 à 1782. Enfin des âmes charitables l'aperçurent malade, mourant, et le prirent en pitié. Guéri, mais imparfaitement, de l'affection que lui avaient causée de trop longues privations, il obtint, par ses protecteurs, une place de maître à la maison des orphelins; et le produit de quelques leçons de clavecin le mit au-dessus des premiers besoins. Trois ans après, il faisait aux environs de Querfur, une éducation particulière. Il n'y resta que 2 ans, passa ensuite à Halle, où il eut le bonheur de se faire remarquer du docteur Baumgarten. Bientôt, sur la recommandation de celui-ci, il fut nommé prédicateur dans un des faubourgs de Merseburg. Sans cesse en proie aux rechutes, depuis le cruel hiver de Halle, il n'avait, pour ainsi dire, que le souffle. Cependant un bon régime, le bien-être, une sage et régulière distribution de tous ses moments, le soin d'éviter toutes les émotions, de vivre, en quelque sorte, de la vie de l'enfant, prolongèrent sa carrière. Lœhr travaillait beaucoup. C'est principalement pour l'enfance qu'il a écrit. Il mourut le 28 juin 1823. Le plus remarquable peut-être de ses ouvrages sur l'enfance, a pour titre : *Livre du Chat et de la Caille, par le docteur Martin,* Leipzig, 1824, in-8°, figures. Il y tourne en ridicule les modernes idées sur l'instruction des enfants, en en montrant l'insuffisance et le vide. Les autres, pour ne point parler de ses *Abécédaires à gravures,* et de quelques menus opuscules, sont : *Petites Histoires et Récits pour les Enfants,* Leipzig, 1799, in-8°, 4e édition, 1818; *Petites Causeries pour les Enfants,* Francfort, 1800; *Description des pays et des peuples de la terre,* Halle, 1808; *les Faits utiles de l'Histoire naturelle,* Leipzig, 1815-1817, 5 vol. in-8°, figures; *la Famille Oswald,* Leipzig, 1819, 2 vol. in-8°; *le Livre d'images,* Leipzig, 3 vol. in-8°, figures, 1819 et 1820, etc.

**LOEILLARD.** *Voyez* **AVRIGNY.**

**LOESCHER** (Valentin Ernest), philologue saxon, et professeur de théologie à Wittenberg, né à Sonders-

hausen en 1672, mort à Dresde le 8 février 1749, surintendant des églises de Misnie, est compté parmi les érudits précoces. Il avait autant d'esprit et de jugement que d'érudition. Outre un journal de littérature théologique, conçu sur un plan très-vaste, et qu'il rédigea sous le titre de *Notices anciennes et nouvelles*, et sous celui de *Notices impartiales* de 1701 à 1720, puis de 1732 à 1746, il composa un grand nombre d'ouvrages, la plupart en latin; les principaux sont : une *Dissertation sur l'usage des médailles dans l'histoire ecclésiastique*, Wittenberg, 1695, in-4°; *la Théologie mystique orthodoxe* en allemand, Francfort, 1702, in-8°; *Conspectus vitæ litteratæ... Gasparis Læscheri* (tableau des ouvrages de son père); *Ion, sive originum Græciæ restaurator. lib. II*, Leipzig, 1705, in-8°; Trois *Livres sur les causes de la langue hébraïque*, Wittenberg, 1706, in-4°. — Gaspard, son père, surintendant à Zwichau et professeur de théologie, composa plusieurs ouvrages peu connus, et mourut en 1718 âgé de 82 ans.

**LOESEL** (Jean), médecin et botaniste, né en 1607, à Brandebourg, fit ses études à Wittenberg et à Kœnigsberg, visita la France, l'Angleterre et la Hollande, se fit recevoir docteur en médecine à Kœnigsberg, où il fut nommé professeur d'anatomie et de botanique, et y mourut en 1656. Il mit beaucoup de soin à recueillir les plantes indigènes de la Prusse, et il avait le projet de publier un ouvrage sur ce sujet. Mais sa mauvaise santé l'empêcha de l'exécuter; et il en chargea son fils, qui fit paraître : *Catalogus plantarum in Borussiâ nascentium*, Kœnigsberg, 1654, in-4°. En 1703, J. Gottsched, qui avait acquis les manuscrits et les dessins de Loesel père, les publia sous le titre de *Flora Prussica, seu plantæ in regno Prussiæ sponte nascentes*, etc.

**LOEWENDAHL.** *Voyez* **LOWENDAL.**

**LOEWENHIELM** (Charles-Gustave, comte de), sénateur de Suède, fut chef du parti des bonnets, avant la révolution de 1772. Son parti ayant triomphé à la diète de 1765, il fut placé à la tête des affaires étrangères, et acquit une grande influence dans le sénat. Il eut toujours un goût décidé pour les sciences et les lettres. L'Académie des sciences de Stockholm le comptait parmi ses membres les plus zélés; et les recueils de cette société contiennent plusieurs discours et mémoires de cet homme d'État éclairé. Il fut aussi associé étranger de l'institut de Gœttingue, avec lequel il entretint une correspondance suivie. Le comte de Lœwenhielm mourut en 1768.

**LOEWENHOECK.** *Voyez* **LEUWENHOECK.**

**LOEWENKLAU.** *Voyez* **LEUNCLAVIUS.**

**LOFFICIAL** (Louis-Prosper), conseiller à la cour royale d'Angers, était lieutenant général au bailliage de Vouvant, lorsque la révolution éclata. Nommé, en 1789, député du tiers aux états généraux, il fut, au mois de septembre 1792, élu membre de la Convention nationale. Lors du procès de Louis XVI, il vota, comme mesure de sûreté générale, la détention du roi jusqu'à la paix. Après le 9 thermidor, ce fut Lofficial qui accusa Carrier et provoqua l'acte d'accusation porté contre lui. Au mois de novembre 1795, il fut envoyé dans la Vendée pour y porter le décret d'amnistie accordé aux chouans et aux Vendéens et pacifier cette malheureuse contrée. Nommé en 1798 membre du conseil des Cinq-Cents, Lofficial fut nommé conseiller à la cour royale d'Angers, fonctions qu'il a remplies jusqu'à sa mort arrivée en 1815.

**LOFFT** (Capel). *Voyez* **CAPEL LOFFT.**

**LOGAN** (Jean), poëte et théologien écossais, né en 1748 à Soutra (Mid-Lothian), mort à Londres le 28 décembre 1788, après avoir professé avec distinction la philosophie et l'histoire à l'université d'Édimbourg, avait été l'ami de Bruce, dont il publia les œuvres en 1770. Outre le résumé de ses leçons imprimé en 1781 sous le titre d'*Éléments de la philosophie et de l'histoire*, on a de lui un vol. de *Poésies*; une tragédie intitulée *Runnamède*, dont le gouvernement défendit la représentation comme contenant des allusions politiques, etc.

**LOGAN** (Jacques), né dans l'Irlande en 1674, mort en 1751 dans la Pensylvanie, y avait occupé diverses charges de haute magistrature. Outre plusieurs *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques* (1735 et suivantes), il a fait imprimer entre autres écrits : *Canonum pro inveniendis refractionum...., focis demonstrationis geom.*, Leyde, 1739. A sa mort il légua à la ville de Philadelphie sa bibliothèque composée de 3,000 vol.

**LOGAW** (Frédéric, baron de), poëte allemand, né en Silésie en 1604, mort à Lignitz en 1655, a publié à Breslau (1638-54), sous le nom de *Salomon de Golaw*, un recueil de 3,553 *Épigrammes*, la plupart assez faibles. Ramler et Lessing ont réduit à 1,284 le nombre de ces pièces dans une édition divisée en XII livres, et précédée d'une *Vie* de l'auteur par Lessing lui-même, Leipzig, 1759; Ramler en donna une 2ᵉ édition augmentée de 3 livres, Leipzig, 1791.

**LOGES** (Marie BRUNEAU, dame des), née à Sedan vers 1584, morte au château de la Pléau (Limousin) le 1ᵉʳ juin 1641, était calviniste. Elle est principalement célèbre par les assemblées de beaux esprits qui se tenaient chez elle et par l'amitié particulière qui l'unit à Balzac, à Malherbe et à Gaston, duc d'Anjou. Son fils, marié en Hollande, parvint au grade de général-major. Il ne reste aucun ouvrage de Mᵐᵉ des Loges.

**LOGGAN** (David), peintre, né à Dantzig vers 1630, fut élève de Simon Passe et de Hondius. Après un séjour de quelques années en Hollande, il se rendit en Angleterre, où l'on goûta ses portraits et ses vues de diverses contrées de ce royaume. Les deux universités d'Oxford et de Cambridge lui confièrent l'exécution de différentes vues de ces deux colléges, qu'elles faisaient dessiner et graver. Pour se livrer à ce grand travail, Loggan se fixa dans la première de ces villes, et s'y maria en 1672. C'est à la même époque qu'il publia, en un vol. grand in-fol. : *Habitus Academicorum Oxoniæ, a doctore ad servientem*. Outre cet ouvrage et les différentes *Vues* qu'il a gravées, on a encore de cet artiste une collection nombreuse de portraits. Loggan mourut à Londres en 1693.

**LOHAIA** (Ibn), surnommé *Hadhrami* et *Misry*, et dont le nom véritable était Abou-Abd-Alrahman Abd-Allah, cadi d'Égypte en 771 sous le calife Abou-Djafar-Almansour, est le premier cadi qui reçut du fisc un traitement; il fut aussi le premier qui observa par lui-même l'apparition de la nouvelle lune du mois de ramadhan pour fixer le commencement du jeûne. Destitué en 780, il mourut en 786 ou 790, âgé de 81 ans.

C'est d'après les traditions qu'il avait recueillies que les annalistes musulmans ont commencé dans le siècle suivant à écrire l'histoire; elles sont encore aujourd'hui de la plus grande autorité.

**LOHENSTEIN** (Daniel-Gaspard de), auteur allemand, né à Nimptsch, petite ville de Silésie, en 1635, visita les différentes parties de l'Allemagne et plusieurs autres pays de l'Europe. En 1666, il fut nommé conseiller impérial et premier syndic de la ville de Breslau, et occupa cette place jusqu'à sa mort, en 1683. Lohenstein fut le fondateur d'une école qui arrêta les progrès de la langue allemande. Il composa d'abord des tragédies : *Ibrahim Bassa, Agrippine, Épicharis, Cléopâtre, Sophonisbe, Ibrahim Sultan.* Ses autres poésies sont sur des sujets tirés du Nouveau Testament, des héroïdes, des chants funèbres; et chacune de ces divisions porte le nom d'une fleur. Lohenstein publia ses poésies à Breslau, en 1680; il y en a eu plusieurs éditions, dont la dernière est de 1733. Parmi ses ouvrages en prose, on distingue son roman héroïque d'*Arminins et Thusnelda,* qui ne parut qu'après sa mort, à Leipzig, en 1689 et 1690, 2 vol. in-4°.

**LOHRASP**, roi de Perse, le 4e de la dynastie des Kaianides, est regardé par quelques orientalistes comme le même que le Cambyse des Grecs. Il est difficile cependant de trouver le moindre rapport entre l'histoire de ces deux princes. Arrière-petit-fils de Kai-Kobad, fondateur de la dynastie, Lohrasp, appelé au trône par Kai-Khosrou (Cyrus) qui n'avait pas de postérité, gouverna ses États avec sagesse et modération et étouffa plusieurs révoltes; mais il fut forcé de céder à Roham, un de ses gouverneurs, la possession à titre de fief de tout ce que celui-ci soumettrait aux environs de l'Irak-Adjem. Alors Kischtasp, son fils, osa lui demander une souveraineté indépendante; et, n'ayant pu l'obtenir, il s'enfuit sous un nom supposé et parut à la cour du roi de Lydie, qui lui donna une de ses filles en mariage. Bientôt il fit déclarer la guerre à son père; mais celui-ci, ayant appris que le gendre du roi de Lydie était son fils, lui céda la couronne en présence de l'armée et se retira dans un monastère voisin de Balkh. Il n'en sortit que pour combattre les Touraniens qui avaient le Khoraçan, et périt en héros à la tête de la garnison qu'il avait menée contre eux. Les annales fabuleuses des Orientaux donnent à Lohrasp un règne de 120 ans.

**LOIR** (Nicolas-Pierre), peintre, né à Paris en 1634, élève de Bourdon, s'attacha cependant à la manière du Poussin, fut reçu académicien en 1663, et mourut en 1679. Son chef-d'œuvre est le tableau de *Cléobis et Biton traînant le char de leur mère.* On a de lui 150 gravures à l'eau-forte.

**LOIR** (Alexis), frère du précédent, fut orfèvre et graveur, et mourut en 1713. On estime beaucoup sa *Descente de croix,* et un *Massacre des innocents* d'après Lebrun.

**LOISEAU** (Jean-François), conventionnel, né vers 1750, à Châteauneuf en Thimerais, était chirurgien-barbier dans un village de la Beauce lorsque la révolution commença. Il en adopta les principes avec une sorte de fureur, et se rendit à Paris, où il prit part aux premières émeutes. Choisi par la populace pour l'un des jurés du tribunal sanguinaire institué après le 10 août 1792, il s'y montra l'un des plus cruels, et fut, dans le même temps, nommé, par le département d'Eure-et-Loire, député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. En 1795, Loiseau fut un des commissaires que la Convention nationale chargea d'assurer les subsistances de la capitale. Après la session conventionnelle le Directoire l'employa comme commissaire près l'une des administrations de son département. Exilé comme régicide en 1816, il rentra bientôt en France par suite de la tolérance ministérielle, et mourut à Paris, le 16 décembre 1822.

**LOISEAU** (Jean-Simon), jurisconsulte, né le 10 mai 1776 à Frasnes (département du Doubs), n'avait point achevé ses études, lorsqu'il fut atteint par la réquisition; ayant obtenu d'entrer dans les bureaux de l'état-major à Besançon, il put suivre les cours de droit, obtint chaque année les premiers prix, et se rendit à Paris, où, lors de la réorganisation des tribunaux, il devint avocat à la cour de cassation. Il jouissait d'une grande réputation au barreau, lorsqu'il mourut le 17 décembre 1823. Indépendamment de nombreux articles dans les journaux consacrés aux matières légales, on a de lui : *Jurisprudence du code civil,* avec M. Bavoux, de 1804 à 1812, 19 vol.; *Cause célèbre* (*enfant égaré dans la Vendée*), 1809, 2 vol. in-8°; *Dictionnaire des arrêts modernes,* 1809, 2 vol. in-8°; *Traité des enfants naturels*, etc., 1811, in-8°; *Appendice* à ce traité, 1819, in-8°; *De la juridiction des maires de village,* etc., 1813, in-12; 2e édition, 1816; *Mémoire sur le duel,* Paris, 1819, in-8°.

**LOISEAU DE MAULÉON**. *Voyez* **LOYSEAU**.

**LOISEL** (Antoine), savant jurisconsulte, né à Beauvais en 1536, fit ses premières études à Paris sous le célèbre Ramus, qui le nomma son exécuteur testamentaire, puis alla suivre le barreau à Toulouse, se lia avec Cujas et Pithou, accompagna le premier à Cahors, à Bourges, à Paris, à Valence, fut ensuite reçu avocat au parlement de Paris, devint substitut du procureur général, puis successivement conseiller au Trésor, avocat de Monsieur, frère du roi, de la reine Catherine de Médicis, du duc d'Anjou, avocat du roi en la chambre de justice de Guienne, procureur du roi en celle de Limoges, et mourut à Paris en 1167. On a de lui : *Amnistie, ou de l'Oubliance des maux faits et reçus pendant les troubles*, 1595, in-8°; *Homonoce, ou de l'Accord et union des sujets du roi,* etc., 1595, in-12; *la Guienne* (recueil des harangues prononcées à la chambre de justice de cette province), 1605, in-8°; *Mémoires des pays de Beauvais et Beauvaisis,* 1617, in-4°; *Institutes coutumières*, etc., souvent imprimé. L'édition de 1783, 2 vol. in-12, est accompagnée du commentaire d'Eusèbe de Laurière : *Opuscules divers,* publiés par Claude Joly, avec la *Vie* de l'auteur, 1652 et 1656, in-4°; des *Poésies latines,* 1610, in-8°. On attribue encore à Loisel : *De l'université de Paris, et qu'elle est plus ecclésiastique que séculière,* 1587, in8°.

**LOISEL** (Charles), fils du précédent, a publié le *Trésor de l'histoire générale de notre temps, depuis* 1610 *jusqu'en* 1628, 1636, in-8°.

**LOISELEUR-DESLONGCHAMPS** (Augustin-Louis-Armand), orientaliste, né à Paris le 14 août 1805,

était le fils unique d'un médecin. Destiné à suivre la carrière de la médecine, il fut retardé dans ses études par une maladie. Ayant recouvré la santé, il manifesta un goût si prononcé pour les langues orientales, que son père le laissa libre de suivre ce penchant. Reçu bachelier ès sciences le 10 janvier 1825, il commença peu après, l'étude du sanscrit, sous la direction de Chézy, et s'y appliqua avec tant d'ardeur qu'en 1827, devenu membre de la Société asiatique de Paris, il proposa au conseil de cette société l'impression du texte sanscrit de l'*Hitopadesha* (bons conseils), avec une traduction française, dont il déposa le premier livre sur le bureau. Il publia en 1832-33, le *Manava-Dharma-Sastra* (livre des lois de Manou), *contenant les institutions civiles et religieuses des Indiens*, en 2 vol. grand in-8°. Cet ouvrage le plus important de ceux qu'a publiés Loiseleur, n'obtint dans les journaux qu'une simple mention, sous le titre défiguré de *Code de Manou*. C'est un livre du plus haut intérêt, qui jette le plus grand jour sur la civilisation indienne. Les peines et les soins qu'un tel travail avait causés, pendant six ans, à Loiseleur, portèrent une nouvelle atteinte à sa frêle constitution. Entré, en novembre 1832, comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, il redoubla de zèle et d'ardeur, et en 1838, il donna dans le *Panthéon Français*, une nouvelle édition des *Mille et une Nuits*, traduites par Galland, et des *Mille et un Jours*, traduits par Petis de la Croix. Il donna ensuite un *Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, 1838, in-8°. Le dernier ouvrage de Loiseleur-Deslongchamps est *Amarakocha* (trésor d'Amara, ou trésor immortel), ou *Vocabulaire d'Amarasinha*, publié en sanscrit, *avec une traduction et un index*, imprimerie royale, 1839, grand in-8°, formant la première partie. L'index alphabétique, avec renvois au texte, que devait donner Loiseleur, aurait formé la seconde partie de son ouvrage; mais à peine avait-il eu la satisfaction de voir la première partie imprimée, lorsqu'il lui survint un crachement de sang qui ne semblait pas avoir des suites plus funestes que les précédents, et qui même s'arrêta, comme pour faire espérer la convalescence du malade. Cependant, le 9 janvier 1840, il tomba dans un état désespéré, et le lendemain, il fut enlevé à ses parents.

**LOISON** (Jean-Baptiste-Maurice), général français, né vers 1770, à Damvilliers en Lorraine, fils d'un conseiller au parlement de Metz, montra une passion prononcée pour la carrière des armes. Il s'enrôla au commencement de 1792, dans un bataillon de volontaires du département de la Meuse, d'où il sortit le 1er août de la même année, avec un brevet de sous-lieutenant au 94e régiment d'infanterie. Loison fit dans ce corps les premières campagnes aux armées des Ardennes, de la Moselle, et il parvint bientôt aux grades supérieurs. Nommé général de brigade, en 1794, et employé dans le duché de Luxembourg, il fut accusé de s'être livré à d'odieuses exactions dans l'abbaye d'Orval. Il allait être jugé par un tribunal peu disposé à l'indulgence, lorsqu'un représentant en mission prit intérêt à sa position, et le fit réintégrer dans ses fonctions. Par suite de cette affaire, Loison se trouvait à Paris l'année suivante, au moment de la lutte de la Convention nationale avec la populace parisienne, et il fut employé dans les troupes qui combattirent à la célèbre journée du 13 vendémiaire. Le lendemain de la victoire, on le nomma président du conseil de guerre chargé de juger les chefs de la révolte. Le Directoire lui donna un commandement dans les environs de Paris, et l'envoya peu de temps après en Suisse, où il se trouvait en 1799, commandant une brigade, sous les ordres de Masséna, dans la division Lecourbe. Il se distingua principalement sur les bords de la Reuss. Il combattit ensuite les Russes de Suwarow au Saint-Gothard, et mérita par sa valeur, dans ces différentes occasions, d'être nommé général de division, le 3 vendémiaire an VII (septembre 1799). Revenu dans la capitale après cette glorieuse campagne, Loison y fut très-bien accueilli par Bonaparte, qui venait de s'emparer du pouvoir au 18 brumaire, et qui l'emmena bientôt avec lui à l'armée de réserve destinée à reconquérir l'Italie. Il se distingua au passage du Saint-Bernard, et au blocus du fort de Bard. Envoyé ensuite vers Milan, tandis que l'armée du consul triomphait à Marengo, Loison s'empara de Brescia, et s'y rendit maître d'approvisionnements considérables. Ayant continué d'être employé en Italie, il s'y trouva sous les ordres de Brune, et se distingua encore au passage de la Brenta, s'empara d'Arsinori et de Crema. En 1805 il se signala aux affaires de Wertingen, de Guntzbourg et à la bataille d'Austerlitz; ce qui lui valut la grand-croix de la Légion d'honneur, et le titre de gouverneur du château de Saint-Cloud. En 1806, il fut chargé du gouvernement général des provinces de Munster et d'Osnabruck, fut créé comte en 1808, et envoyé aux armées d'Espagne et de Portugal. Il combattit longtemps dans cette contrée, sous les ordres de Junot, de Soult, et y éprouva beaucoup de vicissitudes. Employé à la grande armée en 1812, il commandait une division de la réserve à Kœnigsberg, pendant la désastreuse expédition de Moscou. Accouru au secours, dès qu'il eut connaissance de la retraite, il s'avança jusqu'auprès de Wilna, où sa division occupait un village, lorsque Napoléon quitta son armée, et se retira sur un traineau, suivi de près par les Cosaques. Ayant essuyé quelques jours après, un échec considérable, Loison tomba malade, et fut obligé de s'éloigner de l'armée. Il revint en France, et se trouvait à Paris au moment de la chute de Napoléon, en 1814. Louis XVIII le créa chevalier de Saint-Louis, et lui confia le commandement de la 5e division militaire, qu'il conserva jusqu'au retour de Napoléon en mars 1815. Bien que fort mécontent, il s'empressa alors de lui offrir ses services, et le suivit à Waterloo. Lorsqu'il le vit définitivement tombé, il se retira dans le pays de Liége, où il possédait des terres considérables. C'est là qu'il est mort en 1816.

**LOISON** (Charles). *Voyez* **LOYSON**.

**LOISY** (de), nom d'une famille de Besançon, qui a fourni 4 graveurs. — Pierre, dit *le Vieux*, né vers la fin du 16e siècle, était graveur des monnaies à Besançon. On trouve de lui quelques petites planches dans le *Vesontio* de Chiflet. — Jean, son fils, grava les estampes de l'ouvrage de Jean Terrier: *Portraits des saintes vertus de la Vierge*, Paris, 1635, in-4°; Besançon, 1668. Il succéda à son père dans l'emploi de graveur des monnaies. — Pierre, dit *le Jeune*, s'attacha à graver les médailles. On a de lui un livre d'emblèmes, in-4°, et plusieurs au-

tres ouvrages. — Claude-Joseph, fils de Pierre le Jeune, est connu par plusieurs portraits estimés.

**LOIZEROLLES** (Jean-Simon AVED de), ancien conseiller du roi et lieutenant général du bailliage de l'artillerie à l'arsenal de Paris, était né dans cette ville en 1735. Arrêté en 1793, il fut conduit avec son fils à Saint-Lazare. Le 7 thermidor an II (juillet 1794), deux jours avant la chute de Robespierre, l'huissier du tribunal révolutionnaire vient à cette prison avec une liste de victimes, et il appelle Loizerolles fils. Le jeune homme dormait: son père, n'hésitant pas à faire le sacrifice de sa vie pour le sauver, se présente, est conduit à la conciergerie, et paraît le lendemain à l'audience. Le greffier ne voyant qu'une erreur dans la différence d'âge, substitue 60 à 22 ans, change les prénoms, et ajoute à l'acte d'accusation les anciennes qualités du père, qui est ainsi conduit à l'échafaud, où il consomme, sans rien dire, son héroïque sacrifice, et son fils est sauvé.

**LOJARDIÈRE**, voyageur français, s'embarqua pour les Indes en 1686, à l'âge de 14 ans, et ayant été abandonné sur les côtes de la Cafrérie, vécut deux ans avec les naturels de cette contrée. Revenu en Europe en 1690, il prit du service chez l'électeur de Brandebourg et devint colonel. Il avait écrit la relation de son voyage; mais elle fut traduite en allemand sur les manuscrits et publiée sous ce titre: *Voyage en Afrique, traduit avec des observations et notes*, etc., Francfort-sur-l'Oder, 1748, in-8°.

**LOKMAN**, célèbre fabuliste arabe dont l'histoire est évidemment un chapitre ajouté aux contes qu'on lui attribue, fournirait, d'après les écrivains orientaux, un exemple étonnant de longévité. Les uns lui donnent 300 et même quelques-uns 1,000 ans d'existence. Il était de la tribu d'Ad, à l'extermination de laquelle il survécut par une grâce spéciale, Dieu lui ayant accordé une existence égale en durée à la vie de 7 vautours qui se succéderaient sans interruption. On distingue Lokman le fabuliste d'un autre Lokman surnommé *le Sage*, prétendu contemporain de David et duquel il est parlé dans le Coran. Les *Fables de Lokman* sont peu estimées en Orient, mais elles ont une grande vogue en Europe, où l'on en a fait une multitude d'éditions. La première est celle d'Erpenius, publiée en 1615, et la meilleure celle de Caussin, Paris, 1818, pour l'usage des élèves du collège de France. Parmi les traductions nous citerons celle du jésuite Lassale, en vers latins, et celle de Marcel, en français, 1799, in-4°, et 1803 (augmentées de 4 fables inédites), in-12.

**LOLI** (Laurent), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Bologne, en 1612, et fut élève du Guide, dont il était le disciple chéri. Loli fréquenta aussi l'école de Sirani. Il cultiva, avec beaucoup de succès, la gravure à l'eau-forte. Le nombre des eaux-fortes de Loli, décrites au *Catalogue raisonné de Bartsch*, est de 27 pièces. Les plus belles et les plus rares sont: *la Fuite en Égypte*, d'après le Guide; *Persée délivrant Andromède*, estampe in-folio, d'après Sirani; *Trois bacchanales d'enfants*, d'après ses propres compositions; enfin, *l'Assomption de la Vierge*, d'après Sirani, pièce rare, in-fol., que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de Loli. Cet artiste mourut le 5 avril 1691.

**LOLLARD** (Walther), hérésiarque, né vers la fin du 13e siècle en Angleterre, commença à prêcher ses erreurs en Allemagne, l'an 1315; enseignant que les anges rebelles avaient été injustement chassés du ciel, et que leurs adversaires seraient damnés éternellement avec tous les hommes qui oseraient prendre leur défense. Il méprisait les cérémonies de l'Église, rejetait l'intervention des saints, l'utilité des sacrements, et tournait en ridicule les prêtres et les évêques. Le mariage, selon lui, n'était qu'une prostitution jurée; et il accordait d'ailleurs la plus grande liberté aux deux sexes. Suivant Trithème, le nombre de ses disciples, en Allemagne, était de plus de 80,000; il en choisit 12, qu'il nomma ses apôtres, et qu'il chargea de parcourir la Bohême et l'Autriche pour annoncer sa doctrine. Lollard fut arrêté à Cologne en 1322, par ordre des inquisiteurs, et condamné à mort: il alla au bûcher, sans témoigner de frayeur ni de repentir. La rigueur que l'on mit à poursuivre ses disciples, loin d'en diminuer le nombre, ne fit que l'accroître: les uns s'enfuirent en Angleterre, où ils se réunirent aux wicléfistes, et préparèrent le peuple à se séparer de la communion romaine; tandis que ceux qui étaient restés en Bohême, disposèrent les esprits à recevoir les idées de Jean Huss.

**LOLLIA-PAULINA**, impératrice, fut d'abord mariée à Memmius Régulus, personnage consulaire; l'empereur Caligula ayant entendu vanter ses charmes, força son mari de la répudier, et l'épousa l'an 789 de Rome (38 de J. C.). Bientôt dégoûté de sa nouvelle conquête, Caligula s'en éloigna et lui défendit de retourner avec Memmius, comme aussi de contracter aucun autre engagement. Après la mort de Messaline, Lollia se mit sur les rangs pour devenir l'épouse de Claude; mais Agrippine l'emporta par les intrigues de Pallas, et fit tuer sa rivale dans le lieu d'exil que le sénat lui avait assigné, l'an 800 de Rome (49 de J. C.).

**LOLLINO** (Louis), évêque de Bellune, né en 1557 à Candie, d'une ancienne famille vénitienne, mourut en 1625, après avoir gouverné son diocèse pendant 40 ans. Ce savant prélat avait réuni une ample collection de manuscrits dont une partie enrichit la bibliothèque du Vatican et l'autre celle qu'il fonda lui-même à Bellune et qui conserva son nom. Plusieurs écrivains ecclésiastiques, notamment Baronius, tirèrent grand parti de ces manuscrits, presque tous grecs. Entre autres ouvrages on a de Lollino: *Episcopalium curarum characteres, XIV opuscutis expressi*, Bellune, 1630, in-4°; *Carminum lib. IV*, Venise, 1655, in-8°; *Epistolæ miscellanæ*, Bellune, 1641, in-4°, etc.

**LOLLIO** (Albert), littérateur italien, naquit à Florence en 1508, mais quoique né et élevé dans cette ville, il prit toujours le titre de gentilhomme de Ferrare, d'où sa famille tirait son origine, et où il résida par la suite. Il cultiva avec succès la philosophie, les mathématiques, la langue grecque, mais il donna la préférence à la langue et à la littérature maternelles. Il devint célèbre par ses discours oratoires, et fut chargé plusieurs fois de haranguer en public. Il contribua à la fondation, ou du moins à l'affermissement de l'Académie *degli Alterati*, qui existait à Ferrare. C'est dans cette ville qu'il mourut le 15 novembre 1568. En ordonnant, par son testament,

que lorsque ses héritiers directs viendraient à s'éteindre, une partie de ses biens servirait à fonder, dans une de ses maisons, un collége pour douze étudiants nés à Ferrare. Voici ses principaux ouvrages : *Invettiva contra il giuoco del Tarocco,* Venise, 1550, in-8°; *Il Moreto di Virgilio, tradetto in versi sciolti,* Venise, 1546 et 1548, in-8°; *Commedia della gli Adelfi di Terrenzio, tradotta in versi sciolti,* Venise, 1554, in-12 ; *Orazioni,* Ferrare, 1563, in-4° ; *l'Aretusa, commedia pastorale, rappresentata in Ferrara nel Palazzo de Schivanoja, l'anno* 1563, etc.

**LOLME** (Jean-Louis de), écrivain politique, né à Genève en 1740, exerça d'abord la profession d'avocat, puis voyagea pour étudier les institutions et les gouvernements, et se fixa en Angleterre. Vers 1775 il revint à Genève et fut élu membre du conseil des Deux-Cents; mais il retourna bientôt à Londres, où il resta presque jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut à Seven (canton de Schwitz) en 1806. De Lolme, d'un caractère bizarre, changeait sans cesse de nom et vivait dans une misère profonde qu'aggravait encore sa passion pour les femmes et le jeu. Cependant il avait le génie élevé, le jugement sain, un esprit éminemment philosophique et une force de raisonnement à laquelle il était difficile de résister. Sa *Constitution de l'Angleterre, ou État du gouvernement anglais,* etc., (Amsterdam, 1771, in-8°, et Londres, 1775, in-8°, en anglais), est classique en Angleterre; et ses autres ouvrages ne lui sont point inférieurs. On estime surtout : *Parallèle du gouvernement anglais et de l'ancien gouvernement de Suède,* etc., 1772; *Observation sur l'embarras national,* 1789. On trouve sur de Lolme un article plein d'intérêt dans les *Calamités des auteurs,* par d'Israeli.

**LO-LOOZ** (Robert de), né vers 1730 dans le pays de Liége, d'abord colonel au service de Suède, passa bientôt à celui de France, où il se distingua et comme militaire et comme tactitien. Blessé grièvement au siége de Berg-op-Zoom, puis à l'expédition de Ham en Westphalie, il fut décoré de la croix de St.-Louis. Mais des désagréments de toute espèce le firent renoncer au service ; il se livra tout entier à la philosophie, et mourut à Paris en 1786. On a de lui quelques ouvrages, entre autres : *les Militaires au delà du Gange,* 1770, 2 vol. in-8°; *Recherches sur l'art militaire,* 1767, in-8°; *Recherches* sur divers sujets de physique, d'astronomie et d'histoire naturelle, Paris, 1788, 4 parties en un vol. in-8°. Lo-Looz fut un zélé partisan du magnétisme animal.

**LOMAZZO** (Jean-Paul), peintre et littérateur, né le 26 avril 1538 à Milan, mort postérieurement à 1591, aveugle depuis sa 33e année, fut longtemps garde de la galerie de Florence. On lui doit un *Traité de peinture,* qui n'a pas encore été surpassé : le premier livre a été traduit en français sous le titre de *Traité de la proportion naturelle,* Toulouse, 1649, in-fol., figures ; *Rime varie,* 1687, in-4° ; on y trouve la *Vie* de l'auteur *in versi sciolti.* Ses tableaux, peu nombreux, se distinguent par la composition et par la nouveauté des idées.

**LOMBARD** (Pierre), dit *le Maître des sentences,* né au 12e siècle dans un bourg de Lombardie près de Novarre, de parents obscurs, étudia à Bologne et en France, d'abord à Reims, puis à Paris, où il fut reçu docteur. C'est, dit-on, le premier qui ait obtenu ce grade. Il succéda en 1159 à Thibaut, évêque de Paris, et mourut le 20 juillet de l'année suivante. La faculté de théologie de Paris faisait célébrer tous les ans une messe le jour anniversaire de sa mort. Son ouvrage principal est le cours de théologie intitulé : *Sententiarum lib. V,* Nuremberg, 1474, Venise, 1477-1480-1486, in-fol., réimprimé un grand nombre de fois, et sur lequel il a été fait près de 500 commentaires. On en trouve une analyse très-étendue dans *l'Histoire littéraire de France,* tome XII, et dans *l'Histoire des auteurs ecclésiastiques,* par D. Ceillier, tome XXIII. Les autres écrits de P. Lombard sont une *Glose sur les Psaumes,* Nuremberg, 1478, in-fol.; des *Sermons,* et une *Apologie* manuscrite.

**LOMBARD** (Lambert), peintre et le restaurateur des arts à Liége, était né dans cette ville, en 1482, d'une famille de banquiers italiens. Possesseur d'une fortune assez considérable, il fit plusieurs voyages pour perfectionner ses talents, et pour recueillir des antiquités, dont il forma par la suite une collection très-précieuse. Pendant son séjour en France, il s'appliqua surtout à dessiner les ruines des châteaux et des abbayes, et passa plusieurs années à Rome et à Florence. De retour à Liége, il établit à ses frais, une école de dessin, d'où sont sortis plusieurs artistes distingués, tels que Hubert Goltzius, François Floris, Guillaume Key, etc. Ce savant artiste mourut dans sa patrie en 1565. Dominique Lampsonius a publié sa vie sous ce titre : *Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi vita,* Bruges, 1565, in-8°.

**LOMBARD** (Théodore), écrivain et poëte français, né à Annonay, le 21 juillet 1699, entra dans la compagnie de Jésus, professa la rhétorique au collége de son ordre à Toulouse, et mourut vers 1770. Trois de ses *Odes,* couronnées en 1738, 1739, 1740, à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, où il remporta 12 prix, ont été insérées dans le *Parnasse chrétien* de J. Chabaud. On a encore du P. Lombard : un poëme *sur la peste de Marseille,* 1722 ; *les Combats de saint Augustin; Leçons aux enfants des souverains; Vie du P. Vanière,* 1739, in-8° : elle est estimée ; *Réflexions sur l'impiété prise du côté littéraire,* 1749, in-8°.

**LOMBARD** (Jean-Louis), savant professeur d'artillerie, né à Strasbourg en 1723, reçu avocat au conseil souverain d'Alsace (1743), se rendit à Paris, où il passa 3 ans à se perfectionner dans les diverses connaissances qu'il avait acquises, et vint à Metz (1747), où il parut quelque temps au barreau avec distinction. Nommé professeur d'artillerie dans cette ville (1748), il fut envoyé avec le même titre à Auxonne, et mourut en 1794. A une connaissance approfondie des sciences mathématiques et physiques il unissait celle des langues anciennes et modernes, de l'archéologie et de la jurisprudence. On a de lui des *Tables du tir des canons et des obusiers,* 1787 ; in-8°; *Traité du mouvement des projectiles,* Dijon, an V (1796-1797), in-8°; et quelques autres ouvrages estimés. Amanton a publié *Recherches biographiques sur Lombard,* in-8°.

**LOMBARD** (Claude-Antoine), né le 17 août 1741 à Dôle, fut successivement chirurgien en chef de l'hospice de cette ville, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Strasbourg, puis de l'armée du Rhin (1790), et mourut le 15 avril 1811. Il a composé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Cours de chirurgie pratique sur la*

*maladie vénérienne*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°. Extrêmement irascible, Lombard a mis peu de ménagement dans sa polémique avec ses adversaires. Il était correspondant de l'Institut.

**LOMBARD** (Charles-Pierre), ancien procureur au parlement de Paris, se déclara dès le commencement fort opposé à la révolution, et fit insérer en 1790, 1791 et 1792, beaucoup d'articles signés de la lettre initiale de son nom, dans les *Actes des Apôtres* et autres journaux royalistes. Vivement persécuté sous le règne de la Terreur, il vit son beau-père, Dorival, périr sur l'échafaud. Ayant lui-même subi une longue détention, il prit le parti, après la chute de Robespierre, de vivre à la campagne et se retira dans une maison qu'il possédait aux Thernes, près de Monceaux, où il consacra tous ses loisirs à l'éducation des abeilles et publia plusieurs écrits sur cet intéressant sujet. Lombard mourut en octobre 1824. On a de lui : *Manuel des propriétaires d'abeilles*, etc., Paris, 1802, in-8°; 6e édition entièrement refondue, 1825 ; *État de nos connaissances sur les abeilles, au commencement du 19e siècle*, 1805, in-8° ; *Mémoire sur la difficulté de blanchir les cires de France*, 1808, in-8°. Lombard fut un des rédacteurs du *Cours d'agriculture* de Sonnini.

**LOMBARD** (Jean-Guillaume), conseiller de cabinet prussien, né à Berlin en 1767, d'une famille obscure, fut d'abord simple commis. L'enjouement et la facilité de son caractère le firent aimer de Guillaume-Frédéric II ; et quoique disgracié momentanément par Frédéric-Guillaume III, il ne tarda point à occuper près de ce prince le rang qu'il avait près de son prédécesseur. Nommé conseiller privé, il dirigea la partie des affaires étrangères ; et, grâce à son influence, la Prusse garda presque la neutralité pendant les longues guerres de la France républicaine et impériale jusqu'en 1806. Aussi ses ennemis l'accusèrent-ils d'être vendu à la France. Après la paix de Tilsitt il fut nommé secrétaire général de l'académie de Berlin. Le délabrement de sa santé le força de quitter cette ville en 1811, et il se rendit à Montpellier et de là à Nice, où il mourut le 28 avril 1812.

**LOMBARD-LACHAUX**, conventionnel, né vers 1740, était prêtre à l'époque de la révolution. Démocrate exalté, il abjura solennellement ses principes religieux, et parvint de cette manière à se faire nommer maire d'Orléans par la populace de cette ville. Lié avec Léonard Bourdon et avec la plupart des maratistes, il s'opposa vivement à ce qu'on envoyât des troupes pour arrêter les brigands qui, dans les journées des 16 et 17 septembre, dévastaient les maisons et se livraient à toutes sortes d'excès. A l'ouverture de la session conventionnelle, le département du Loiret l'ayant choisi pour député, il vota la mort du roi, prit part à tous les décrets révolutionnaires, et se montra l'un des plus chauds partisans de *la Montagne*. Après la session, Lombard-Lachaux ne fit point partie des deux tiers réélus, mais il fut employé sous le Directoire en qualité de commissaire du pouvoir exécutif. En 1799, il devint un des fournisseurs des hôpitaux, puis professeur dans une école centrale de Paris. Sous le gouvernement impérial, il remplit les fonctions de ministre protestant à Brest, et mourut vers 1820.

**LOMBARD DE LANGRES** (Vincent), né à Langres, vers 1765, fit ses études au collége des pères de la doctrine chrétienne à Chaumont. Lié avec Danton, son compatriote, il adopta les principes de la révolution et fut élu président de la société populaire de Villeneuve-sur-Yonne. Étant allé à Paris, il y connut Barras qui devint son protecteur, et le fit nommer juge au tribunal de cassation. Lombard cultivait en même temps les lettres, et il donna au théâtre quelques pièces peu importantes. En octobre 1798, sur la recommandation de Treilhard, il fut nommé envoyé extraordinaire de France près la république batave, et, dès son arrivée à la Haye, il demanda au gouvernement de ce pays une amnistie générale pour les délits révolutionnaires. Il fut rappelé en juillet 1799, et quelques mois plus tard, la chute de son protecteur, au 18 brumaire, l'éloigna pour toujours des fonctions publiques. Il mourut à Paris en 1830. On a de lui : *le Banquier, ou le Négociant de Genève*, comédie, Paris, 1794, in-8° ; *École des enfants*, Paris, 1795, 3 vol. in-18 ; *les Tombeaux*, ouvrage philosophique, 1796, in-8°; *Neslie*, poëme, 1798, in-18 ; *Contes militaires*, 1810 ; *Mémoires d'un sot, contenant niaiseries historiques, révolutionnaires et diplomatiques*, 1820, etc.

**LOMBARD DE TARADEAU**, député du tiers état de Grasse et Draguignan aux états généraux de 1789, vota dans cette assemblée avec le parti de la révolution ; fut, en 1797, secrétaire de l'entreprise des hôpitaux militaires, un peu plus tard secrétaire général, et enfin archiviste du ministère de la police ; emploi qu'il perdit à la restauration en 1814. Depuis ce temps, il vécut dans l'obscurité et mourut en 1821.

**LOMBARDI** (Jérôme), philologue italien, né à Vérone en 1707, fut admis chez les jésuites, professa les humanités dans différents colléges, et y mourut à Venise le 9 mars 1792. On lui attribue : *Notizie spettanti al capitolo di Verona*, Rome, 1752 ; *Vita della B. Angela Merici di Brescia*, Venise, 1781, etc.

**LOMBARDI** (Alphonse), sculpteur, né à Ferrare en 1487, fut élève de Nicolo da Puglia, et se rendit célèbre de bonne heure par son talent à faire des portraits en médaillons sur cire, sur plâtre et sur terre cuite. Il exécuta le *tombeau en marbre de Ramazzotto*, dans l'église de Saint-Michel-aux-Bois, près Bologne. Cet ouvrage, qui lui fit beaucoup d'honneur, fut cependant surpassé par son groupe en terre cuite, représentant *la mort de la Vierge*, qu'il fit pour la ville de Bologne, et dont les têtes sont si belles, qu'elles servent de modèle en Italie, dans presque tous les ateliers de sculpture et même de peinture. Charles-Quint, étant venu à Bologne, résolut de se faire peindre par le Titien. Lombardi, qui désirait faire également le portrait de ce prince, alla trouver le peintre, et, sans lui découvrir son projet, le pria de le mener avec lui chez l'Empereur comme un élève chargé de porter ses couleurs. Le Titien y consentit, et pendant la séance il ne s'apercevait pas que Lombardi modelait le médaillon de l'Empereur. Quand le Titien eut terminé, Lombardi tâcha de lui cacher son ouvrage ; mais l'Empereur l'avait vu travailler et voulut examiner ce qu'il avait fait. Il en fut si content, qu'il lui demanda s'il se sentait la force de l'exécuter en marbre. L'Empereur alors recommanda Lombardi au cardinal Hippolyte de Médicis,

qui le prit auprès de lui, et après la mort de Clément VII le fit charger de l'exécution du tombeau de ce pontife; mais Médicis lui-même étant mort quelque temps après, le cardinal Salviati fit passer ce monument dans les mains de Baccio Bandinelli qu'il protégeait. Lombardi était bel homme, s'habillait avec recherche et magnificence et négligea souvent son art pour ses plaisirs; sa suffisance auprès des femmes lui attira quelques aventures déplaisantes qui le rendirent la risée de la ville de Bologne. Ces désagréments joints au chagrin que lui avait causé la préférence accordée à Bondinelli, abrégèrent ses jours. Il mourut en 1536.

**LOMBARDI** (Jean-Dominique), peintre, élève de Paulini, naquit à Lucques, en 1682, et fut surnommé l'*Omino*. Il se rendit à Venise pour étudier les ouvrages des coloristes. Deux de ses tableaux ornent le chœur des Olivétains de Lucques : ils représentent *saint Bernard, guérissant les habitants de la peste*. Lombardi eut pour élève Pompei Battoni, et mourut à Lucques en 1752.

**LOMBARDI.** *Voyez* **CITADELLA.**

**LOMBARDO** (Jérôme), sculpteur, né à Ferrare vers 1510, fut élève d'André Contucci. Le Sansovino, chargé par le pape Clément VII, de la reconstruction de Notre-Dame de Lorette, ayant été rappelé à Florence pour y terminer la bibliothèque Laurenziana, Lombardi fut désigné pour le remplacer. Il s'établit à Recanati, et y demeura jusqu'en 1560.

**LOMBARDO** (Frà Aurelio), frère du précédent, embrassa la vie monastique, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver la sculpture. Appelé par son frère à Recanati, il partagea quelques-uns de ses travaux, et l'aida particulièrement à fondre un magnifique tabernacle en bronze, destiné par Paul III, pour la chapelle Pauline, au Vatican, mais dont Pie IV fit présent à la cathédrale de Milan. Jérôme eut pour élève Antoine Calcagni.

**LOMBARDO** (Pierre), architecte et sculpteur vénitien, florissait dans le 15e siècle. En 1482, il sculpta, à Ravenne, le tombeau élevé au Dante, près de l'église de Saint-François. C'est sur ses plans que fut élevé à Venise l'église des Saints-Jean-et-Paul. Il reconstruisit d'une manière convenable le magasin des Allemands (*Fondaco dei Tudeschi*), à Rialto, qui avait été consumé par un incendie. Il donna les plans de l'église de Sainte-Marie Mère de Dieu; de l'école de la Miséricorde; du couvent de Sainte-Justine, à Padoue, et de plusieurs autres édifices remarquables encore aujourd'hui.

**LOMBARDO** (Antoine), fils du précédent, et son élève, cultiva la sculpture et l'architecture. Il exécuta, conjointement avec son frère Tullio, les beaux bas-reliefs qui décorent la chapelle *del Santo*, à Padoue. C'est encore à lui que sont dues les deux belles statues placées sur le maître-autel de l'église des religieuses de Sainte-Justine, à Venise.

**LOMBARDO** (Tullio), frère du précédent, mort en 1559, fut comme lui élève de son père, et ne fut pas moins habile dans les deux arts cultivés avec tant de succès par sa famille. Il édifia, à Trévise, l'église de la *Madona Grande*, trois chapelles dans celle de St.-Polus, et la chapelle du Saint-Sacrement, dans la cathédrale. Comme sculpteur, on doit au ciseau de cet habile artiste les statues d'*Adam* et d'*Ève*, qui font partie du mausolée d'André Vendramino, ouvrage du fameux sculpteur Leopardi. On lui encore les *deux Lions en marbre*, placés à l'entrée principale du collége de Saint-Marc, à Saint-Pierre-et-Saint-Paul, etc.; mais ses plus beaux ouvrages sont les deux grands bas-reliefs, en marbre, qu'il exécuta dans la chapelle *del Santo*, à Padoue, et dont les figures sont presque de grandeur naturelle; il les fit en 1525.

**LOMBARDO** (Sante), né à Venise, en 1504, neveu des précédents, et leur élève, n'est connu que comme architecte. C'est lui qui construisit, à Venise, le grand escalier et la façade du collége de Saint-Roch. On attribue encore à Sante Lombardo le palais Trevisani, à Sainte-Marie-Formose, et celui de Gradenigo. Cet artiste mourut le 16 mai 1560.

**LOMBARDO** (Martino), de la même famille que les précédents, s'adonna comme eux à l'architecture. On estime, avec raison, le collége, ou la *Confraternité de Saint-Marc*, qu'il fit bâtir à Venise. On lui attribue encore la construction de l'église de Saint-Zacharie, dont le style tient beaucoup de l'édifice que nous venons de citer. — Moro Lombardo, son fils, fut l'architecte de l'église de Saint-Jean-Chrysostôme.

**LOMBART** (Pierre), graveur, né en 1612 à Paris, où il mourut en 1682, travailla plusieurs années en Angleterre. Il a surtout réussi dans le portrait. Ses principales estampes sont : *la Cène* et *la Nativité*, d'après le Poussin; *la Vierge assise sur un trône*, d'après Ann. Carrache; *le saint Michel*, de Raphaël, etc.

**LOMBERT** (Pierre), traducteur, né à Paris, mort dans cette ville vers 1710, avait été reçu avocat, mais suivit peu le barreau. Ami de la retraite, il se lia avec les solitaires du Port-Royal, se livra entièrement à l'étude des Pères, et entreprit de traduire leurs meilleurs ouvrages. On a de lui : *Explication des premiers chapitres du Cantique des cantiques*, par saint Bernard, 1670, in-8°; *OEuvres de saint Cyprien*, 1672; *la Cité de Dieu*, par saint Augustin, 1675, 1693, 2 vol. in-8°; 3e édition, avec des remarques et la *Vie* du traducteur par Goujet, 1737, 4 vol. in-12; *Principes de la vie chrétienne*, par le cardinal Bona, 1681; *Commentaire de saint Augustin sur le sermon de la montagne*, 1683 et 1701, in-18.

**LOMBRES** ou **DELUMBRES** (Antoine de), seigneur de Herbingen, Loos et la Cloye, chevalier des ordres du roi, conseiller d'État connu aussi sous la qualification de *président de Lombres*, parce qu'il avait été président de la juridiction du grenier à sel de Montreuil, avant son entrée dans la carrière politique, fut un des négociateurs les plus habiles de son temps. Le duc de Longueville ayant été forcé de s'arrêter à Montreuil, au retour d'un voyage en Angleterre, avait eu l'occasion d'apprécier son aptitude, et la haute portée de ses facultés. Il le fit connaître au cardinal de Richelieu, qui lui donna, en 1635, une mission auprès de l'électeur de Trèves. Depuis 1646 jusqu'en 1650, de Lombres fut accrédité auprès du prince-évêque de Liége, et en avril 1651, auprès de l'électeur de Brandebourg. Il négocia et signa, avec les ministres de ce prince, le traité du 24 février 1656. En avril 1655, il avait été chargé de négociations auprès de l'assemblée de Francfort, des électeurs de Co-

logne et de Saxe, ainsi que de traiter, au profit du duc de Mantoue, sur le dédommagement dû à ce prince, pour le Montferrat. Nommé ambassadeur en Pologne, en 1656, il rejoignit, au mois de juin, après la défaite de Varsovie, Jean Casimir, à Lublin, et s'efforça, de concert avec le baron d'Avaugour, d'opérer une réconciliation entre ce prince et Charles-Gustave, roi de Suède. Ces négociations furent rompues par les événements qui se passèrent en 1657, et n'eurent aucun résultat. Elles furent reprises, en 1658, par suite de la demande que fit Charles-Gustave, de la médiation de la France, qui fut acceptée par le roi de Pologne; et de Lombres remplit, au célèbre congrès d'Oliva les fonctions de médiateur, au nom de Louis XIV; mais il ne fut pas reconnu comme tel par les ministres de l'Empereur, tant parce que la médiation de la France leur était suspecte, que parce qu'ils ne voulaient pas accorder la préséance au président de Lombres, ce qu'ils eussent été obligés de faire s'ils l'avaient admis comme médiateur. On arrangea les choses de telle manière que ces ambassadeurs ne se trouvaient jamais aux conférences en même temps que lui; les uns n'arrivaient que lorsque l'autre s'était retiré. Les conférences commencèrent le 23 mars 1660, et il fallut toute l'habileté du médiateur pour empêcher une rupture. Grâce à ses soins, la paix fut signée, et les actes en furent échangés le 3 mai 1660. Il continua de résider, comme ambassadeur, à Varsovie, jusqu'en 1664. En revenant de Pologne, il s'arrêta à Brunswick, afin d'accommoder les différends des diverses branches de la maison de ce nom, relatifs au duché de Zell. Il signa, comme médiateur, le traité du 2 septembre 1665, qui y mit fin. A partir de cette époque, on ne voit plus figurer de Lombres dans les affaires, et l'on ignore complétement la date de sa mort et le lieu où elle arriva, aussi bien que l'époque de sa naissance.

**LOMEIER** (Jean), philologue, né en 1636 à Zutphen, où il mourut le 2 décembre 1699, après y avoir longtemps professé les belles-lettres et la philosophie, a laissé un excellent *Traité des bibliothèques* (*de Bibliothecis liber singularis*), 1680, in-8°; *Epimenides*, etc., 1700, in-4°; 2 *Décades de dissertations*, 1694 et 1696, dont quelques-unes roulent sur des sujets très-curieux; et une édition de l'*Agonistica sacra*, de Jacques Lydius, 1700, in-12.

**LOMENI** (Ignace), fils d'un jurisconsulte distingué, né à Milan, le 20 septembre 1779, reçut, en 1800, le grade de docteur en médecine, à l'université de Padoue. Nommé, peu de temps après, médecin ordinaire de l'hôpital civil de sa ville natale, le spectacle des infirmités humaines ne fit que fortifier son penchant à la bienfaisance. Mais l'affaiblissement de sa santé l'ayant détourné de la pratique médicale, il dirigea principalement ses pensées et ses travaux vers l'agronomie et les sciences qui s'y rattachent. Ses principaux ouvrages sont: *la Politique du médecin dans l'exercice de sa profession*, Milan, 1826; *Traité de la fabrication du vin; l'École du Magnaner*, Milan, 1832. Lomeni mourut le 10 novembre 1838, laissant 200,000 francs de legs, destinés au soulagement des malades, à l'instruction du peuple et au progrès de l'agriculture.

**LOMÉNIE** (Antoine de), fils de Martial de Loménie, greffier du conseil, tué à la Saint-Barthélemi en 1572, fut nommé par Henri IV ambassadeur à Londres, puis secrétaire d'État, et mourut en 1638, à 78 ans. C'est lui qui légua à la Bibliothèque du roi à Paris le précieux recueil de pièces historiques connu sous le nom de *Manuscrits de Brienne*.

**LOMÉNIE** (Henri-Auguste de), comte de Brienne, fils du précédent, remplit diverses missions honorables pour Louis XIII, dont il fut secrétaire d'État (1638-43). Ministre au département des affaires étrangères pendant la minorité de Louis XIV, il se conduisit avec sagesse et fermeté au milieu des troubles de la Fronde, et mourut en 1666, après avoir résigné sa charge à son fils. On a de lui, entre autres ouvrages: *Mémoires contenant les événements des règnes de Louis XIII et Louis XIV*, 1661, in-fol.; Amsterdam, 1719, 1723, 3 vol. in-12; réimprimés avec une *Notice*, par Petitot, dans la 2e série des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, tome XXXV et XXXVI. Le P. Senault de l'Oratoire a fait son *Oraison funèbre*.

**LOMÉNIE** (Louis-Henri de), comte de Brienne, fils aîné du précédent, né en 1635, successivement secrétaire d'État au département des affaires étrangères et conseiller d'État, ne commença à remplir ces hautes fonctions qu'en 1663, après avoir voyagé dans presque toute l'Europe. Ayant donné sa démission au bout de quelques mois pour se retirer dans la congrégation de l'Oratoire, il y reçut le sous-diaconat et se distingua par sa piété; mais, obligé d'en sortir par suite de démarches où l'engagea une passion extravagante, sa famille le fit enfermer à Saint-Lazare. Loménie ne recouvra la raison qu'après un grand nombre d'années, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la levée de son interdiction, ses parents s'accommodant fort de jouir de ses biens. N'osant reparaître dans le monde, il se retira d'abord dans ses terres, puis à l'abbaye de Château-Landon, où il mourut le 17 avril 1698. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Itinerarium*, Paris, 1660, in-12; 1662, in-8° (revu par Charles Patin); la description en vers et en prose (latine) de sa galerie de tableaux sous ce titre: *De Pinacothecâ*, etc., 1662, in-8°; *Recueil de poésies chrétiennes et diverses*, 1671, 3 vol. in-12; *Poésies diverses latines et françaises* (publiées par Gomberville, sans date): il s'y trouve plusieurs pièces de très-bon goût. On a conservé quelques-uns de ses manuscrits. Les plus curieux sont ses *Mémoires*, et un *Poëme sur les fous renfermés à Saint-Lazare*.

**LOMÉNIE DE BRIENNE** (Étienne-Charles), cardinal, né à Paris en 1727, docteur de Sorbonne en 1752, devint évêque de Condom (1760), puis archevêque de Toulouse (1763). Les philosophes, dont il ménageait et peut-être partageait secrètement les principes, lui firent une réputation d'homme d'esprit et d'administrateur qui lui valut son admission à l'Académie française en 1770, puis en 1787 la place de contrôleur général des finances, et enfin de premier ministre. Il ne montra dans cette place qu'une témérité, une faiblesse, une inconstance et une étourderie déplorables. C'était l'époque où les questions de finance et d'économie commençaient à agiter tous les esprits. Le premier ministre voulut faire enregistrer les édits du timbre et de la sub-

vention territoriale, et comme les parlements protestaient contre cette double mesure, il les fit deux fois exiler; bientôt il se vit obligé de signer leur rappel. Malgré ce changement, l'opinion se déclarait contre lui avec force, et le 24 août 1788, le roi fut obligé de le remplacer par Necker. Mais il le consola en lui donnant, avec plusieurs riches abbayes, l'archevêché de Sens, et en lui faisant obtenir le chapeau de cardinal. Loménie prêta serment, écrivit au pape pour justifier sa conduite, et, mécontent des reproches que lui adressa Pie VI dans un bref qui fut imprimé, donna sa démission du cardinalat. Les gages qu'il avait donnés de son attachement au nouvel ordre de choses ne purent le garantir des fureurs révolutionnaires. Arrêté en 1793, il obtint la permission de retourner chez lui; mais le 16 février 1794, des soldats, chargés de l'arrêter de nouveau, se conduisirent à son égard avec tant de barbarie, que le matin on le trouva mort dans son lit. On a de lui, outre des *Rapports* et *Discours* dans les *Procès-verbaux* des assemblées du clergé, une *Oraison funèbre du Dauphin*, 1766, in-4°.

**LOMÉNIE** (Athanase-Louis-Marie de), comte de Brienne, frère du précédent, qui lui céda son droit d'aînesse, devint lieutenant général, puis (1787) ministre de la guerre. Dans cette place, il fit, ainsi que son frère, ses preuves d'incapacité; mais il forma cependant un conseil composé d'officiers distingués, d'où sortirent plusieurs bons règlements. Remplacé en 1788, il périt sur l'échafaud en 1794, âgé de 64 ans.

**LOMÉNIE** (Pierre-François-Marcel de), comte de Brienne, neveu du cardinal et son coadjuteur dans l'archevêché de Sens (1788), fut condamné par le tribunal révolutionnaire le 10 mai 1794, le même jour que Madame Élisabeth.

**LOMET** (Antoine-François), baron de Foucaux, ingénieur, né à Château-Thierry le 6 novembre 1759, fut employé dans la généralité de Bordeaux de 1782 à 1790, époque à laquelle il entra dans un bataillon de volontaires. Devenu bientôt lieutenant-colonel, aide de camp du général Servan, il exécuta sous ses ordres, en moins de 15 jours, près de 500 baraques, qui préservèrent du cruel hiver de 1793 les troupes campées sur les bords de la Bidassoa. Plus tard il professa la mécanique et la topographie à l'école polytechnique. Exilé de Paris lors de la disgrâce de Carnot, il alla faire à l'école centrale d'Agen des cours de chimie et de physique jusqu'en 1799, où il fut placé par Bernadotte à la tête du conseil central des opérations des armées. Cette division ne fut composée, de 1808 à 1809, que de 13 employés. Nommé commandant de Braunau sur l'Inn, il eut occasion de connaître l'art de la lithographie, qui venait de naître en Allemagne, et c'est à lui qu'on doit la première épreuve lithographique qui ait paru en France. Lomet prit sa retraite en 1819, et mourut à Paris le 10 novembre 1826. Son *Traité du baraquement des troupes* se conserve au dépôt de la guerre. Le *Journal* de l'école polytechnique contient de lui quelques mémoires. Son *Traité des machines de théâtre* forme la 6e partie de *l'Art de la charpente*, de Kauf; enfin on lui doit : *Mémoire sur les eaux minérales et les établissements thermaux des Pyrénées*, 1795, in-8°.

**LOMI** (Baccio), peintre, élève de Taddée Zuccheri, florissait à Pise vers le milieu du 16e siècle. Son tableau du maître-autel de Saint-Laurent le mit au rang des artistes les plus distingués.

**LOMI** (Aurélio), neveu et disciple du précédent, prit aussi des leçons de Bronzino, exécuta différents ouvrages remarquables à Florence, à Rome, à Gênes, à Lucques, à Bologne ainsi qu'à Pise, sa patrie, et mourut dans cette ville en 1622, à 66 ans. On regarde comme ses plus belles productions une *Circoncision*, une *Guérison de l'aveugle-né*, et un *saint Jérôme*, à Pise. — Orazio, son frère, est plus connu sous le nom de *Gentileschi*.

**LOMMIUS** ou **VAN LOMM** (Josse), habile médecin, né dans le duché de Gueldre, disciple et ami de Fernel, pratiqua d'abord à Tournai, puis à Bruxelles, où il mourut en 1557. Ses écrits, aussi remarquables sous le rapport des principes qu'il y développe que sous celui du style, ont été réunis, Amsterdam, 1745, 2 vol. in-12. Ses *Observat. medicinal. lib. III*, ont été traduites par Lebreton sous le titre de *Tableau des maladies*, Paris, 1716, in-12, et depuis par l'abbé Lemascrier, ibid., 1765, in-12.

**LOMONOSOF** (Michel-Wassiliéwitch), célèbre poëte russe, né en 1711 à Denissofka, près de Kholmogori, partagea d'abord les occupations de son père, simple pêcheur. La lecture de quelques livres que lui avait prêtés un ecclésiastique enflamma sa jeune imagination, et, n'écoutant que son avidité d'instruction, il s'enfuit de la maison paternelle. S'étant rendu à Moscou, il fut admis à l'école de Jaïkonospask, où il fit de brillantes études. Envoyé en Allemagne en 1736 aux frais du gouvernement, il apprit la chimie, la minéralogie et la métallurgie. La poésie n'en occupait pas moins ses loisirs, et une *Ode sur la prise de Khotin*, qu'il adressa en 1739 à l'impératrice Anne, excita une admiration générale en Russie. Lomonosof revint à Pétersbourg en 1741, fut admis à partager les travaux académiques, eut la direction suprême de l'université et du gymnase (1760), fut créé conseiller d'État en 1764, et mourut 5 mois après en 1765. Il fut enterré au couvent d'Alexandre Nefskiï, où le grand chancelier Vorontsof lui fit élever à ses frais un magnifique mausolée. Versé dans plusieurs sciences, Lomonosof connaissait les langues anciennes et modernes; c'est comme littérateur qu'il s'est acquis la gloire la plus durable. Créateur de la poésie lyrique russe, il n'a pas encore été surpassé dans ce genre, et sa prose est un modèle de pureté et d'élégance. Ses *OEuvres complètes* ont été recueillies en 6 vol. in-4°, Pétersbourg, 3e édition, 1803. On y distingue des *Odes*, des *Discours* et le poëme de *la Pétréide*, en 11 chants, son chef-d'œuvre. Son *Histoire de Russie* (traduite par Eidous) a été surpassée par celle de Karamsin. La *Vie* de Lomonosof a été écrite en russe par l'amiral Schichkoff.

**LOMONT** (Claude-Jean-Baptiste), du Calvados, que l'on a quelquefois confondu avec Laumond, conseiller d'État, né à Caen, en 1749, y exerçait la charge de procureur du roi à la monnaie, au commencement de la révolution, dont il se montra le partisan modéré. En 1791, il devint l'un des administrateurs du département du Calvados, qui, l'année suivante, le nomma député à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, Lomont se rangea parmi ceux de ses collègues qui refusè-

rent de se reconnaître la qualité de juges. Après le 9 thermidor, il fut nommé l'un des membres du comité de sûreté générale (4 décembre 1794); mais il se trouva compromis dans la correspondance de Lemaître, agent royaliste, à l'époque du 13 vendémiaire an IV, fut décrété d'arrestation, et resta deux mois en prison. Après la dissolution de la Convention nationale, Lomont passa, par le sort, au conseil des Cinq-Cents. Compris dans la déportation du 18 fructidor an V, il fut transporté à l'île d'Oléron, d'où il ne revint qu'en décembre 1799. Depuis ce temps, Lomont vécut retiré aux environs de Coutances, et il était maire de sa commune, où il mourut vers 1830.

**LONCHAMPS** (Charles de), littérateur, né à l'île de France, en 1768, vint en Europe fort jeune, et fut élevé au collége de Rennes. Après y avoir fait de très-bonnes études, il retourna dans son pays natal, où la mort de son père le mit en possession d'une fortune assez considérable pour qu'il pût se livrer à des passions très-vives. Il entreprit ensuite de parcourir les mers de l'Inde, et de visiter les contrées célèbres qui les environnent. S'étant arrêté à Chandernagor, en 1790, il y rencontra M. de Jouy, et forma dès lors, avec lui, une liaison qui ne devait finir que par la mort. La révolution ayant alors commencé dans ce pays, et le gouverneur de Chandernagor ayant refusé de s'y soumettre, il fut assiégé par une troupe de révolutionnaires, dont Lonchamps était le capitaine, dans une forteresse où ils l'obligèrent de capituler. Charmé d'un pareil début, Lonchamps se hâta d'aller en porter la nouvelle à l'île de France, où sa conduite fut approuvée par l'assemblée coloniale. Lonchamps s'embarqua pour la France, il y fut, presque à son arrivée, arrêté comme suspect, et conduit à la prison de Saint-Lazare, de Paris, où il passa 7 mois. Ayant recouvré sa liberté, il se servit de son brevet de capitaine de cipayes pour entrer au service, et devint adjoint de l'adjudant général Jouy, son ami. Mais les circonstances ayant bientôt obligé son chef à quitter le service, Lonchamps fut contraint d'y renoncer également. Il composa d'abord soit seul, soit en société avec Jouy et Dieu-la-Foy, quelques vaudevilles qui eurent du succès, et fit ensuite, pour le Théâtre-Français, des comédies : *le Séducteur amoureux*, comédie en 3 actes jouée en 1803, obtint un grand succès; mais il n'en fut pas de même de la *Fausse honte*, et encore moins du *Garçon malade*, qui furent à peine achevées. Dégoûté par ces revers, Lonchamps renonça au théâtre, et fut nommé secrétaire des commandements de la grande-duchesse de Berg, sœur de l'empereur. Il suivit aussitôt Murat, en qualité d'officier d'état-major, dans la campagne d'Austerlitz, où il obtint la décoration de la Légion d'honneur. Devenu roi de Naples, Murat l'emmena dans ce pays, et lui donna les titres de chambellan et de surintendant de ses théâtres. Ces fonctions lui laissèrent beaucoup de loisirs, et c'est alors qu'il composa les *Poésies fugitives* qu'il a publiées en 1821, 2 vol. in-12. Lonchamps revint en France, en 1811, lorsque le roi Joachim commença à se brouiller avec son beau-frère, et il ne retourna plus à Naples, où l'on a dit qu'il était disgracié. Lonchamps se retira à Louviers, patrie de sa femme; et c'est là qu'il mourut, le 17 avril 1832.

**LONDERSEL** (Assuérus) peintre et graveur en bois, né à Amsterdam, en 1550, est connu par des paysages signés de son nom, que leur mérite et leur rareté rendent extrêmement précieux et qui sont très-recherchés. On lui doit aussi plusieurs jolies tailles en bois, imprimées dans le 16e siècle, et parmi lesquelles on fait une estime particulière de celles qui ont été publiées à Anvers, chez Sylvius, en 1576.

**LONDERSEL** (Jean), d'une autre famille que le précédent, né à Bruges, vers 1580, se distingua dans la gravure au burin. Sa manière de graver a donné lieu de croire qu'il était élève de Nicolas de Bruyn. Il a gravé un grand nombre de paysages d'après différents maîtres. Parmi les gravures qu'on lui doit, on distingue : *une Vue perspective de l'intérieur de l'église de Saint-Jean de Latran*, d'après Hendrick Arts, peintre, qui n'est connu que par cette estampe de Londersel ; *les Trois vertus théologales ; les Cinq Sens.*

**LONDRES** (Ansquer de). *Voyez* **PONÇOL** (Ansquer de).

**LONG** (Thomas), théologien anglican, né à Exeter en 1621, après avoir été pasteur de village, obtint, à la restauration, une prébende dans la cathédrale, et la perdit à la révolution de 1688, parce qu'il refusa de prêter serment au nouveau gouvernement. Il mourut en 1700. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse théologique, et quelques livres historiques.

**LONG** (Roger), astronome anglais, né le 2 février 1680, mort le 16 décembre 1770, fut maître du collége de Pembroke, professeur d'astronomie à l'université de Cambridge, et recteur de Cherryhinton et de Bradwell. Il avait construit, en 1765, dans une des salles du collége de Pembroke, une sphère ou plutôt un globe céleste de 18 pieds de diamètre, dans lequel plus de 30 personnes pouvaient être assises commodément. On lui doit un gros traité d'astronomie et quelques opuscules.

**LONG** (Édouard), historien anglais, naquit en 1734, à Saint-Blaise, en Cornouailles. Étant allé à la Jamaïque, en 1757, pour recueillir la succession de son père, le gouverneur de cette colonie, qui était son beau-frère, le prit pour secrétaire. Il fut ensuite nommé juge de la cour d'amirauté : sa mauvaise santé le força de quitter l'île en 1769; et il mourut le 13 mars 1813, au château d'Arundel Park en Sussex. On a de lui : *Histoire de la Jamaïque*, Londres, 1774, 3 vol. in-4°; des *Romans* et autres écrits d'un genre léger ; *Lettres sur les Colonies*, 1775, in-8°, etc.

**LONG** (Jean), voyageur anglais, s'embarqua, en 1768, pour le Canada, et resta 7 ans chez un marchand de Montréal pour y apprendre le français et la langue des sauvages. Au commencement des hostilités avec les Américains des États-Unis, en 1775, il entra comme volontaire dans un parti d'Indiens, et passa ensuite dans un régiment anglais. Cette situation l'ennuya bientôt ; il partit pour la traite au delà des lacs, en 1777, et fut adopté comme frère par une tribu de Tchippiouans, qui lui donna le nom de Castor. Après avoir passé, à différentes reprises, 6 ans dans les pays situés autour du lac Supérieur, il revint en Angleterre en 1783. L'année suivante, il retourna au Canada, échoua dans ses entreprises, et après beaucoup d'aventures revit sa patrie en 1787, n'ayant rapporté de ses longues courses que le souvenir qu'il en consigna dans ses *Voyages d'un inter-*

*prêtre et commerçant indien, décrivant les mœurs et les coutumes des Indiens de l'Amérique septentrionale*, Londres, 1791, 1 vol. in-4°.

**LONG** (R. Ballard), né le 4 avril 1771, passa du collége d'Harrow à l'université de Gœttingue, pour y suivre les études relatives à la profession militaire, puis entra au service, en 1791, comme cornette de dragons, dans la garde royale, et fit les campagnes de 1793, 1794 et 1795, dans les Pays-Bas et en Hollande, tant sous le duc d'York, que sous le général Don. Il était en 1795 major de brigade et remplissait près du général Don les fonctions d'adjudant général. La révolte d'Irlande le trouva dans cette espèce de non-activité : il fut promu au grade de lieutenant-colonel des tirailleurs à cheval de Hompesch, que commandait le baron Ferdinand de Hompesch, et s'embarqua immédiatement pour l'île rebelle, où il demeura aussi longtemps que dura l'insurrection. De retour en Angleterre, en 1800, il passa au régiment des hussards d'York, toujours avec le même titre, car il n'eut d'autre occupation que d'organiser et d'exercer ce corps jusqu'au moment où la paix d'Amiens en permit la dissolution (1802). Promu au grade de colonel du 8° régiment de dragons légers (25 avril 1808), il mit à la voile pour l'Espagne le 30 octobre suivant, pour être colonel d'état-major de l'armée britannique, sous les ordres de sir John Moore. La rapide retraite de ce général, l'occupation de presque tout le territoire de la Galice par les Français, empêchèrent Long de joindre son général. Il ne traversa qu'avec péril plusieurs cantons de la province, s'embarqua au port de Vigo, et parut à la hauteur de la Corogne, la veille au soir de la bataille de ce nom. Quoique sans commandement, il descendit à terre afin d'y prendre part, et combattit avec le courage d'un soldat. Il échappa, et revint sain et sauf à Portsmouth. Quatre mois après, il repartit pour une autre expédition, non moins malheureuse, mais plus honteuse. Ce fut l'attaque de l'île de Walcheren. En 1810 Long débarqué à Lisbonne, alla joindre le général Wellington, sous Coïmbre, puis fut envoyé près du maréchal Béresford, en qualité de commandant de la cavalerie du Sud, et eut part aux brillantes et sanglantes affaires de Campo-Mayor, de Los Santos, d'Albatra, d'Usagres, de Ribero, d'Arroyo del Molino, d'Almares (1811), et fut nommé major général. Étant allé ensuite avec l'armée du Sud rejoindre, à Madrid, le général Wellington, après sa retraite de Burgos, et ayant été laissé sous ses ordres, il justifia son avancement par sa participation aux succès éclatants de Vittoria, de Pampelune. En 1813 il fut rappelé pour faire place à un plus jeune officier. On lui offrit, dès qu'il reparut en Angleterre, un commandement en Écosse : il refusa. On se souvint de lui en 1821, pour le nommer lieutenant général. Sa mort eut lieu le le 2 mars 1825.

**LONG** (Jacques le). *Voyez* **LELONG.**

**LONGCHAMP** (S. G.), secrétaire de Voltaire avant 1752, mort vers 1793, a laissé sur son illustre patron des *Mémoires* qui ont été publiés avec ceux de Wagnière par les soins de MM. Beuchot et Decroix, 1826, 2 volumes in-8°.

**LONGCHAMPS** (Pierre de), littérateur, né vers 1750 à la Rochelle, mort à Paris le 22 avril 1812, est connu par son abrégé de *l'Histoire littéraire de France*, sous le titre de *Tableau historique des gens de lettres*, Paris, 1767-70, 6 vol. in-12, et par des traductions de *Properce* et *Tibulle*, qui, dans le temps, ont été bien accueillies, celle de *Properce* surtout. On lui doit encore quelques ouvrages, entre autres une tragédie en 3 actes, intitulée : *Malagrida*, Paris, 1763, in-12.

**LONGCHAMPS** (Louis, baron), général, né en 1770, mort à Sombacour (Doubs), en 1832, entra au service en 1792 comme capitaine au 7° bataillon du Doubs, et se distingua dans les combats auxquels ce corps prit part avec les armées du Nord, du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Après la paix de Tilsitt, il passa dans la garde impériale, fit plusieurs campagnes en Espagne, et parvint au grade de maréchal de camp ; c'est en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1813, 1814 et 1815. Dans toutes les occasions, il se montra soldat intrépide et officier plein d'intelligence.

**LONGCHAMPS.** *Voyez* **LONCHAMPS.**

**LONGEPIERRE** (Hilaire-Bernard de REQUELEYNE, baron de), poëte, né en 1659 à Dijon, fut précepteur du comte de Toulouse et du duc de Chartres, secrétaire des commandements et gentilhomme ordinaire de ce prince, et mourut à Paris le 31 mars 1721. Sa tragédie de *Médée*, son début dans la carrière dramatique, est restée au répertoire; mais ses autres tragédies n'obtinrent pas le même succès. *Sésostris* n'eut qu'une seule représentation, et n'est connu que par une épigramme de Racine. Ce fut malgré lui qu'il fit représenter son *Électre* en 1719, 6 ans après celle de Crébillon, et cette pièce ne put se soutenir malgré la protection avouée du régent. On doit encore à Longepierre des traductions en vers (prolixes et faibles) d'*Anacréon*, *Sapho*, *Théocrite*, *Bion* et *Moschus*.

**LONGHI** (Luc), peintre, né à Ravenne en 1507, mort le 12 août 1580, excella dans le portrait. Il exécuta un grand nombre de tableaux pour l'église Saint-Benoît de Ferrare, pour l'abbaye de Milan, et surtout pour Ravenne. — François Longhi, son fils, et Barbe, sa fille, se livrèrent aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

**LONGHI** (Pierre), né à Venise en 1702, élève de Balestra et de Crespi, montra beaucoup d'originalité dans ses *Mascarades*, ses *Conversations*, etc. — Alexandre Longhi, son fils, né en 1733, se distingua dans la gravure à l'eau-forte et le portrait.

**LONGHI** (Giuseppe), né en 1766 dans la petite ville de Monza, mort à Florence le 2 janvier 1831, était un des ornements de l'Italie moderne. Ses connaissances profondes dans l'art du dessin, son habileté comme graveur, enfin ses écrits élégants et purs lui avaient acquis une réputation méritée. Aussi l'Institut de France et les académies de Berlin, de Vienne, des Pays-Bas, etc., s'empressèrent-ils de le placer au nombre de leurs associés. Pendant 30 années, il est sorti de son école de gravure des artistes éminents par leur talent, notamment Garavaglia, Anderloni, Jesi, etc. Les dessins à la plume de Longhi, ouvrages admirables, parmi lesquels nous citerons un délicieux *Portrait* de Casti, ses gravures des tableaux de Rembrandt pour la collection connue sous le nom de *Musée français*, et ses autres ouvrages, répandus

aujourd'hui dans toute l'Europe, attestent le mérite de ce célèbre artiste.

**LONGIN** ou **LONGINUS** (Dyonisius-Cassius), célèbre rhéteur grec, né à Athènes, où il enseigna l'art oratoire, était, selon l'opinion commune, originaire de Syrie. Il se livra aussi à la philosophie, et fut disciple d'Ammonius Saccas, et ami de Plotin ; mais, en admettant ce qu'il y avait de bon dans leurs théories, il sut éviter l'exagération. Zénobie, qui l'avait appelé à sa cour pour qu'il lui enseignât la langue grecque, le nomma son premier ministre. Longin devint l'âme de ses conseils, et il paraît que son influence contribua puissamment à affermir cette princesse dans la résolution de s'ensevelir sous les ruines de Palmyre. Aurélien triompha, et souilla sa victoire par le meurtre de Longin en 273. Il ne nous reste de lui que son *Traité sur le sublime ;* mais cet opuscule suffit pour le mettre au-dessus de tous les critiques. De tous les écrivains païens, il est le premier qui ait senti, ou du moins qui ait avoué les beautés simples de l'Écriture. La meilleure édition de son *Traité* est celle de Weiske, Leipzig, 1809. Boileau en a donné une traduction élégante, mais un peu froide, dans laquelle les morceaux poétiques cités en exemples sont rendus en très-beaux vers : il en existe une autre traduction par Lancelot. Longin avait composé 20 *Livres sur les auteurs classiques de l'antiquité,* et un *Commentaire sur Phédon et le Timée.*

**LONGINUS** (Flavius), ou **LONGIN**, gouverneur d'Italie pour les empereurs Justin le Jeune et Maurice (568-584), succéda dans cette charge à Narsès, et fut remplacé par Smaragde. Il fut le premier qui prit le titre d'*exarque,* jusque-là réservé aux gouverneurs d'Afrique. Dès son arrivée à Ravenne, lieu de sa résidence, il s'était vu en butte aux vives attaques des Lombards ; mais la mort d'Alboin, leur chef, lui permit de rétablir momentanément son autorité. Rosemonde étant venue lui demander un asile après le meurtre de son premier époux, Longin, épris de ses charmes, songeait à lui donner sa main avec la couronne d'Italie, lorsque cette femme ambitieuse et perfide fut réduite à partager avec Almichide, son second mari, un breuvage empoisonné qu'elle lui avait fait prendre. Cette circonstance fit tomber les trésors d'Alboin aux mains de l'exarque, qui les fit passer à l'empereur.

**LONGLAND** (Jean), prélat anglais, né en 1473 à Henley, comté d'Oxford, successivement doyen de Salisbury, chanoine de Windsor, chancelier de l'université d'Oxford, confesseur de Henri VIII et évêque de Lincoln mort en 1547, fut un de ceux qui approuvèrent le divorce de ce prince avec Catherine d'Aragon. On a de lui des *Sermons* estimés et un *Discours* (en latin) prononcé dans l'assemblée des archevêques et évêques formée par Henri VIII pour rompre son union (*Concio habita,* etc.), 1522, in-fol.

**LONGLAND.** *Voyez* **LANGELANDE.**

**LONGOBARDI** (Nicolas), jésuite né en 1565 à Calatagirone, s'embarqua pour la Chine en 1596, fut désigné par le P. Ricci pour lui succéder dans la charge importante du supérieur général des missions de ce vaste empire, la remplit 12 ans avec zèle, et mourut à Pékin. Le 11 décembre 1655, l'empereur subvint aux frais de ses funérailles. Il reste de lui, entre autres ouvrages : *Annuæ litteræ è Sinis, ann.* 1598, 1601, in 8° ; *le Ching-kiao-ji-ko, ou Prières journalières de la sainte loi* (en chinois) ; *De Confucio ejusque doctrinâ,* etc., traduit en français, 1701. Leibnitz en a donné une édition dans son *Recueil des anciens traités sur les cérémonies chinoises,* inséré dans ses *Epistolæ ad diversos,* publié par Kortholt, 1735, 4 vol. in-8°.

**LONGOLIUS** (Paul-Daniel), savant et fécond écrivain, né en 1704, à Kesselsdorf près de Dresde, exerça pendant 44 ans, l'emploi de recteur au gymnase de Hof, dans la principauté de Bayreuth, et mourut le 24 février 1779. Outre les éditions qu'il a données des *Lettres de Pline* le jeune, Amsterdam, 1734, in-4° ; de *Diogène Laërce,* grec et latin, Hof, 1739, in-8° ; d'*Aulu-Gelle,* ibid., 1741, 1758, in-8°, etc., il a composé, tant en latin qu'en allemand, 57 dissertations relatives aux antiquités de Hof et de la Franconie, ou sur divers points de philologie et d'histoire littéraire.

**LONGOLIUS.** *Voyez* **LONGUEIL.**

**LONGOMONTANUS** (Christian), astronome, né en 1562 à Langsberg (Jutland), était fils d'un pauvre laboureur. Orphelin à 8 ans, il fut élevé par un de ses oncles ; placé à Wibourg, à 11 ans, il travaillait la nuit pour avoir du pain, et étudiait le jour. Il se rendit à Copenhague, recommandé à Tycho-Brahé, dont il devint l'ami, le disciple et le commensal. En 1605 il fut nommé recteur du gymnase de Wibourg, et en 1605 professeur de mathématiques à l'académie de Copenhague, où il mourut le 8 octobre 1647. Longomontanus est connu par son système astronomique où il chercha vainement à combiner ceux de Copernic et de Tycho, et par ses rêveries sur la quadrature du cercle. Ses ouvrages principaux sont : *Cyclometria vera,* 1612, 1627, 1664, in-4° ; *Pentas problematum philosophiæ,* 1623, in-4° ; *Inventio quadraturæ circuli,* 1634, in-4° ; *Astronomia Danica,* etc., 1622, in-4°, 1630, 1640, 1663, in-fol.

**LONGUEIL** (Richard-Olivier de), archidiacre de Rouen, puis évêque de Coutances (1453), fut 2 ans après chargé de revoir le procès de Jeanne d'Arc, et fit preuve d'un grand zèle pour réhabiliter la mémoire de cette héroïne. Dans la suite il fut ambassadeur près du duc de Bourgogne, premier président de la chambre des comptes, cardinal ; et quoiqu'il eut attaqué en plein parlement la pragmatique sanction, il fut proposé en 1460 pour l'évêché de Tournay. Envoyé à Rome, et ayant échoué dans sa mission, il n'osa revenir en France, accepta l'évêché de Porto et la légation de l'Ombrie, et mourut à Pérouse le 11 août 1470.

**LONGUEIL** (Christophe de), en latin *Longolius,* né à Malines en 1490, était fils d'une demoiselle de cette ville et d'Antoine de Longueil, évêque de Léon, et chancelier de la reine Anne de Bretagne. Il annonça de bonne heure les plus heureuses dispositions ; et son père l'ayant fait venir à Paris dès l'âge de 8 ans, le confia aux meilleurs maîtres. Son goût le portait vers la littérature, mais il fut obligé de céder aux vœux de ses parents, et il alla étudier le droit à Valence, où il demeura 6 années. Il n'avait que 19 ans, lorsqu'il fut désigné pour remplir une chaire de droit à Poitiers. Au mois d'octobre 1510, au moment où il commençait son discours d'ouverture, ses écoliers mirent l'épée à la main et fondirent sur lui

pour l'obliger à céder sa place à un professeur gascon; mais ayant terrassé ceux qui s'étaient avancés le plus près de sa chaire, sous le poids de trois énormes volumes de l'*Infortiat*, le combat cessa contre toute attente. Il revint quelques mois après à Paris, et suivit le barreau pendant 2 ans, avec tant de succès qu'il fut nommé, malgré sa jeunesse, conseiller au parlement. Cependant il ne tarda pas d'abandonner la jurisprudence pour reprendre ses études littéraires. Il entreprit un commentaire sur Pline l'Ancien, et pour recueillir les matériaux dont il avait besoin, visita la France, l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre, et s'exposa à mille hasards. Très-bien accueilli du pape, on tenta de l'attirer à Florence par des offres flatteuses; mais il donna la préférence à Padoue, où il mourut le 11 septembre 1522. On a de lui: *Perduellionis rei defensiones duæ*, Venise (Alde), 1518, in-8° (rare); trois *Discours* latins, dont un *Panégyrique de saint Louis*, publié à Paris, 1533, Bâle, 1540, 1580; et des *Lettres* dans les *Epistolæ ciceroniano stylo scriptæ*, rassemblées par H. Estienne, 1581, in-8°. Son *Commentaire* sur Pline est perdu. La vie de cet écrivain se trouve à la tête de ses *Lettres*, in-8°.

**LONGUEIL** (Gilbert de), en latin *Longolius*, médecin et littérateur, né en 1507, à Utrecht, d'une famille noble, alla en Italie se faire recevoir docteur. Il revint ensuite dans les Pays-Bas, et enseigna la littérature à Deventer, puis à Andernach. Il quitta cette dernière ville pour se rendre à Cologne, où il continua de donner des leçons de belles-lettres. L'archevêque Herman le choisit pour son médecin. Longueil mourut en 1543. On a de lui: des *Remarques* sur le livre d'Érasme, *De civilitate morum puerilium*; sur les *Comédies* de Plaute; sur l'ouvrage de Laur. Valla, *Elegant. ling. latinæ*, et sur les *Vies des hommes illustres* de Cornelius Nepos; des *Notes* sur les *Métamorphoses* d'Ovide, sur les *Lettres familières* et les *livres* de Cicéron à Herennius; des *Éditions* de la *vie d'Apollonius de Tyane*, traduite en latin, par Alemanno Rinuccini; du *Lexique grec et latin*, augmenté de près de 1,000 mots; et enfin des *Actes du concile de Nicée*, grec et latin, Cologne, 1540, in-8°; une *traduction latine des sept opuscules* de Plutarque, ibid., 1542, in-8°.

**LONGUEIL** (Joseph de), graveur, élève d'Aliamet, naquit à Givet, et mourut le 2 juillet 1792. On a de lui plusieurs estampes estimées, parmi lesquelles on remarque *les Pêcheurs*, d'après Vernet, *les Batailles de la Chine*, d'après les dessins envoyés par les missionnaires, enfin une foule de *Vignettes* pour les poésies de Dorat, Pezay, *la Henriade*, *les Contes* de la Fontaine.

**LONGUEMARE** (GOUYE de). *Voyez* **GOUYE**.

**LONGUERUE** (Louis DUFOUR, abbé de), savant littérateur, né en 1652, fils d'un gentilhomme normand, lieutenant de roi à Charleville, montra dès l'âge de 4 ans une aptitude extraordinaire, et à 14 commença l'étude des langues orientales. Étant entré dans les ordres, il s'établit au séminaire de Saint-Magloire, et y demeura 15 ans, au bout desquels il rentra dans le monde. Il mourut à Paris le 22 novembre 1733. Les moines de son abbaye du Jard lui demandaient le nom de son confesseur: « Je vous le dirai, répondit-il, quand vous m'aurez appris quel était celui de notre père saint Augustin. » Quoique fort savant, particulièrement dans l'histoire, il ne voulut jamais se mettre sur les rangs pour l'Académie des inscriptions ni faire imprimer ses ouvrages. Mais ses amis prirent ce soin pour les suivants: *Traité d'un auteur romain sur la transsubstantiation*, Londres, 1686, in-12, faussement attribué à Alix; *Dissertation sur Tatien*, dans les *OEuvres de Tatien*, publiée par Worth, Oxford, 1700, in-8°; *Dissertation touchant les antiquités des Chaldéens et des Égyptiens*, ouvrage très-rare, copié par R. Simon dans le tome II de ses *Lettres choisies*; *Note sur l'histoire de Justin*, 1709, in-16, et dans le *Diarium italic.* du P. Montfaucon; *Description historique et géographique de la France ancienne et moderne*, avec 9 cartes, Paris, 1719, 1722, in-fol.: les exemplaires non cartonnés sont rares et recherchés; *Annales Arsacidarum*, Strasbourg, 1732, in-4°; *Remarques sur l'inscription d'un marbre trouvé à Torigny* (*Mercure*, avril et mai 1733); *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de France*, Paris, 1769, in-12. On trouve une *Notice* des manuscrits de Longuerue, ainsi que de ses autres ouvrages dans le *Longueruana*, 1754, 2 parties in-12.

**LONGUEVAL** (Jacques), historien né le 18 mars 1680 près de Péronne, entra chez les jésuites, et professa successivement les humanités, la rhétorique et la théologie. Exilé pour avoir pris une part trop vive aux querelles religieuses, il trouva dans le lieu de sa retraite une bibliothèque nombreuse, et forma le projet d'écrire l'*Histoire de l'Église gallicane*. Il en avait publié 8 vol. lorsqu'il mourut d'apoplexie le 11 janvier 1735. Cet ouvrage, le seul titre de Longueval à l'estime de la postérité, fut continué par les PP. Fontenay, Brunoy et Berthier. La 1re édition, Paris, 1730-49, 18 vol. in-4°, est recherchée; on fait cas aussi de celle de Nîmes, 1782, 18 vol. in-8°; l'*Éloge de Longueval*, par de Fontenay, se trouve en tête de la continuation de son *Histoire*.

**LONGUEVILLE** (François d'ORLÉANS, comte de DUNOIS et de), fils du fameux comte de Dunois, fut gouverneur de Normandie et du Dauphiné, et grand chambellan de France. Il se retira en Bretagne avec le duc d'Orléans, depuis Louis XII, qui s'était révolté; et il mourut le 25 novembre 1491.

**LONGUEVILLE** (François II de), fils du précédent, obtint de Louis XII que le comté de Longueville serait érigé en duché (1505). Il mourut en 1512.

**LONGUEVILLE** (Louis d'ORLÉANS de), frère puîné du précédent, fut duc de Longueville après lui. Très-bon capitaine, il combattit à Agnadel et à Marignan. Il avait été chargé d'aller, avec le connétable de Bourbon, au secours de Jean d'Albret, roi de Navarre; mais ces deux chefs ne s'entendirent pas entre eux. La bataille de Guinegaste, ou des Éperons, livrée le 6 juin 1513, ayant eu, malgré les efforts de Longueville, une issue funeste pour la France, il fut emmené prisonnier à Londres, où il rendit sa captivité plus utile à son pays que ne l'aurait été le succès de ses armes, puisqu'il lui procura la paix, en faisant conclure le mariage de Louis XII avec la princesse Marie, sœur de Henri VIII. Louis d'Orléans devint souverain de Neufchâtel, dont il épousa l'héritière, et mourut en 1516. — Claude d'Orléans, son fils, fut tué au siége de Pavie, en 1525.

**LONGUEVILLE** (Léonor d'ORLÉANS de) recueillit,

en 1551, la succession de François III, duc de Longueville, qui était son cousin, et mourut à Blois, en 1573, au retour du siége de la Rochelle. Ce fut en 1571 que Charles IX accorda aux ducs de Longueville le titre de princes du sang, en raison de leur origine, de leurs alliances et de leurs services.

**LONGUEVILLE** (Henri d'ORLÉANS Ier du nom, duc de), fils aîné du précédent, souverain de Neufchâtel et Vallangin, gouverneur de Picardie, gagna sur les ligueurs la bataille de Senlis en 1589. Il périt le 29 avril 1595, d'un coup de mousquet tiré dans une salve qu'on lui fit, lors de son entrée à Dourlens.

**LONGUEVILLE** (Henri II du nom, duc de), fils du précédent, naquit en 1595. Protégé, dès le berceau, par le roi Henri IV, qui était son grand-oncle et son parrain, le jeune Longueville fut d'abord nommé au gouvernement de Picardie, et obtint plus tard celui de Normandie. Il n'était âgé que de 21 ans, lorsqu'on lui fit épouser Louise, fille de Charles de Bourbon-Soissons, dont il eut la duchesse de Nemours. Ce fut, à cette époque, qu'il se lança dans la politique. Il n'était pas moins que les autres grands du royaume, jaloux de l'empire qu'exerçait Richelieu dans le conseil du roi. Dans une conférence tenue à Fleury en 1626, il fut entraîné à prendre part à un complot formé contre la vie du cardinal; complot qui resta sans exécution. Plus tard, il se signala, en Italie et en Allemagne, au service de Louis XIII. Devenu veuf en 1637, il épousa, en 1642, la sœur du grand Condé. Ayant été nommé membre du conseil de la régence à l'avénement de Louis XIV, il contribua au triomphe des armes du monarque enfant. La cour montra la bonne opinion qu'elle avait de ses talents, en le mettant, en 1645, à la tête des ministres plénipotentiaires qu'elle chargea de négocier la paix à Munster ; mais il fut joué par un de ses collègues (Servien), qui était porteur d'ordres secrets du cardinal Mazarin, et il se retira. Lié avec ses beaux-frères, les princes de Condé et de Conti, par des vues communes d'ambition, Longueville ne vécut pas en meilleure intelligence avec le nouveau favori d'Anne d'Autriche, qu'il n'avait vécu avec Richelieu. Un plan de révolte contre la régente ayant été arrêté au parlement en 1649, il assista aux délibérations de cette compagnie. Mais ce fut surtout la duchesse de Longueville qui décida son mari à prendre un rôle dans ce drame populaire qu'on appelait la *Fronde*. Au reste, le duc ne voulut point accepter de fonctions particulières, et promit seulement que, dans son gouvernement de Normandie, il travaillerait, autant que les circonstances le lui permettraient, au succès de la cause qu'il servait. Il avait quitté Paris, se regardant comme sûr de faire soulever la province qu'il commandait. Après la paix signée le 1er avril 1649 entre la cour et les frondeurs, le duc de Longueville revint à Paris. Il n'eut point alors véritablement à se plaindre d'Anne d'Autriche, qui, sur la demande du prince de Condé, lui accorda le gouvernement de Pont-de-l'Arche. Mais sa femme le tenait, ainsi que ses deux frères, dans des dispositions contraires à la tranquillité de l'État. Arrêté le 18 janvier 1650, il partagea la prison du grand Condé et du prince de Conti. Dès qu'il en fut sorti, il renonça aux affaires publiques, et se retira dans ses terres, où il vécut honoré et chéri. Ce fut lui qui répondit un jour à la proposition de défendre la chasse sur ses terres aux gentilshommes du canton : « J'aime mieux mes amis que des lièvres. » Il mourut à Rouen en 1663.

**LONGUEVILLE** (Anne-Geneviève de BOURBON-CONDÉ, duchesse de), fille de Henri II de Bourbon-Condé, premier prince du sang, et de Charlotte-Marguerite de Montmorency, naquit le 29 août 1619, au château de Vincennes, où son père était prisonnier d'État : elle avait pour frères le grand Condé et le prince de Conti. Conduite à la cour par sa mère, elle y captiva l'admiration de tout ce qu'on y voyait alors de plus distingué : sa beauté aurait suffi pour produire cet effet; mais la finesse de son esprit et une grâce particulière qu'elle mettait à tout, la firent peut-être encore plus remarquer dans le grand monde où elle était destinée à vivre, et nommément parmi les habitués de l'hôtel de Rambouillet qu'elle se plaisait à fréquenter. A l'âge de 19 ans, elle fut promise au prince de Joinville, fils de Henri de Lorraine, duc de Guise; ce jeune prince étant mort en Italie, et le duc de Beaufort, qui avait ensuite recherché la main de Mlle de Bourbon, paraissant y renoncer, elle épousa, n'ayant tout au plus que 23 ans, le duc de Longueville, qui en avait 47, et qui était veuf de la fille du comte de Soissons. Tous les mémoires du temps ont parlé du voyage qu'elle fit en 1646, en Westphalie, pendant que son mari remplissait les fonctions de plénipotentiaire à Munster. A peine le traité de Munster eut-il suspendu pour la France le fléau des guerres du dehors, que les divisions intérieures commencèrent à troubler le royaume. La haine que les parlements portaient au cardinal Mazarin, donna naissance à la *Fronde*, dont la duchesse de Longueville devint bientôt l'héroïne. Elle fut dans ce parti ce qu'avait été dans celui de la Ligue la duchesse de Montpensier. Elle y fit entrer son mari avec elle, et se mit à la tête de ce parti avec le coadjuteur de Paris, depuis cardinal de Retz, le prince de Marsillac, et le prince de Conti, son second frère. Quant à l'aîné, le prince de Condé, il suivit alors le roi et sa mère; ce qui indisposa fortement contre lui Mme de Longueville. Pour mieux assurer la confiance du parlement et gagner celle du peuple de Paris, pendant que les troupes royales en faisaient le siége (1649), elle se laissa conduire par le coadjuteur à l'hôtel de ville, avec la duchesse de Bouillon. L'une et l'autre portaient dans leurs bras un enfant aussi beau que sa mère. Ce fut là que la princesse établit sa résidence : elle y fit même ses couches, le 29 janvier; et le prévôt des marchands, avec ses échevins, tint, sur les fonts de baptême, l'enfant, qui fut nommé *Charles-Paris*. On se rassemblait pour les conseils dans la chambre de la duchesse, et on venait y rendre compte des séances du parlement, ainsi que des divers mouvements des armées : les jeunes officiers y recevaient les marques de leurs dignités; c'était aux pieds des héroïnes du parti, qu'ils déposaient les trophées de la victoire. Pendant les 3 mois que dura le blocus de la capitale, Mme de Longueville eut la plus grande influence sur toutes les décisions qui furent prises contre la cour et ses intérêts. Ce fut encore dans son appartement qu'on dressa les articles de la paix signée le 11 mars 1649. La duchesse reparut devant la reine : mais ni cette princesse, ni le cardinal, n'étaient

disposés à lui pardonner ; et la froideur qu'on lui montra, ne fit qu'accroître son aversion pour le ministre favori ; aversion qu'elle finit par communiquer au prince de Condé. On sait que la tendresse de celui-ci pour sa sœur, avec laquelle il venait de se réconcilier, était extrême, au point même d'avoir donné lieu à quelques bruits odieux. Le prince de Conti aimait aussi M$^{me}$ de Longueville avec une sorte de passion. Des intrigues de cour, et l'esprit de vengeance qui animait Mazarin, amenèrent la reine à faire arrêter les princes, ainsi que le duc de Longueville. Cet événement eut lieu le 18 janvier 1650, au Palais-Royal même, où ces trois personnages avaient été attirés sous différents prétextes. La duchesse y fut aussi mandée : mais informée à temps, et secondée par son amie la princesse Palatine, elle sortit de Paris, et prit en toute hâte la route de Normandie. Son mari étant gouverneur de cette province, elle espérait bien la faire révolter d'un bout à l'autre. Voyant toutes ses espérances déçues, elle se dirigea vers un petit port où elle voulut s'embarquer malgré un très-mauvais temps : elle tomba dans la mer et pensa se noyer. Obligée d'errer sous divers déguisements, elle déploya beaucoup de courage et de caractère ; enfin, ayant gagné le capitaine d'un vaisseau anglais qui était au Havre, elle se fit conduire à Rotterdam. Le prince d'Orange y arriva, avec sa famille, pour la voir et l'engager à se fixer à la Haye ; mais elle aima mieux se réunir dans Stenay à Turenne qu'elle avait conquis au parti de la Fronde, et qui tenait son quartier général dans cette place. Ce fut là qu'on rédigea un traité où il était stipulé que les deux armées se joindraient ensemble, et que la guerre serait entreprise avec l'appui et le secours du roi d'Espagne, jusqu'à la délivrance des princes français. Ce plan ne fut pas adopté sans quelques regrets par Turenne que le roi venait de pourvoir de sa nouvelle dignité de maréchal de France. La cour, cédant aux sollicitations de toute la noblesse et du parlement, rendit la liberté aux princes, après trois mois de détention, le 11 février 1651. Cependant la duchesse continuait à Stenay ses négociations pour terminer la guerre : elle ne sortit de cette ville que lorsque le roi y eut envoyé Fouquet de Marsilly, chargé de suivre les conférences. Les plus grands honneurs furent rendus sur la route à la princesse ; et cette fois elle fut accueillie favorablement du roi et de la reine mère. Bientôt la cour et la ville affluèrent chez elle : avant tout elle s'occupa, dans Paris, ainsi qu'elle l'avait promis aux Espagnols, d'amener à bien la conclusion de la paix générale. Dans cette vue, elle ouvrait sa maison aux ministres étrangers, et traitait avec eux, sans la participation de la cour de France, qui ne pouvait manquer d'en être blessée. Ce fut à cette époque que, mêlant, suivant son usage, des intérêts secondaires aux grandes questions politiques, elle se mit à la tête des champions poétiques qui soutenaient le sonnet d'*Uranie*, par Voiture, contre celui de *Job*, par Benserade. De nouvelles divisions ayant éclaté entre la reine et la maison de Condé, la duchesse partit pour Bourges, chef-lieu du gouvernement de Monsieur le prince, qui s'y était retiré. Un foyer de troubles existait encore à Bordeaux, où se trouvait la princesse de Condé : la duchesse s'y rendit de son côté, du reste la mésintelligence existait entre celle-ci et le prince de Conti. La ville était réduite à un véritable état d'anarchie, lorsqu'on parla de traiter avec la cour. Les chefs favorisèrent, par le peu d'union qui régnait entre eux, les vues de Mazarin : aussi ce ministre parvint-il à imposer, au nom de la cour, la loi qu'il voulut. La Rochefoucauld, non content d'avoir abandonné la duchesse de Longueville, avait essayé de lui faire perdre la confiance de Monsieur le prince. Alors, soit dépit, soit commencement de dégoût des prospérités mondaines, elle sollicita la permission d'aller se réunir à sa tante, la veuve du duc de Montmorency décapité à Toulouse. Cette illustre dame était devenue, à Moulins, supérieure du couvent de la Visitation. En accordant à M$^{me}$ de Longueville ce qu'elle demandait dans ce moment, on lui fit dire que, quant à son retour à Paris, et celui de son frère aîné, qu'elle sollicitait également, ce serait la conduite qu'ils tiendraient l'un et l'autre qui en déciderait. La duchesse de Montmorency était le modèle de toutes les vertus ; sa nièce retrouva près d'elle les sentiments religieux qui avaient si vivement occupé sa première jeunesse : mais le duc de Longueville, qui avait négocié avec succès pour sa femme, vint la chercher au bout de 10 mois, pour l'emmener dans son gouvernement de Normandie, où elle ne tarda pas à conquérir tous les cœurs, et mérita surtout les bénédictions des pauvres, par ses bienfaits. On vit peu à peu se calmer l'animadversion des personnes les plus opposées à M$^{me}$ de Longueville ; et la reine mère elle-même, ne la voyant plus se mêler d'affaires qui pussent compromettre la tranquillité publique, finit par se montrer plus favorable pour elle. Cependant, Condé s'était engagé dans une nouvelle guerre, qui dura jusqu'en 1659, époque de la paix des Pyrénées, et du mariage de Louis XIV. Au retour du prince de Condé, sa sœur, rentrée en grâce, comme tous les autres rebelles, se rendit, avec le duc de Longueville à la cour, qui redevint calme et brillante tout à la fois. M$^{me}$ de Longueville, parvenue à l'âge de 40 ans, se contenta de veiller aux intérêts de sa famille. Par degrés la piété à laquelle, depuis quelque temps, elle était revenue, comme par accès, acheva de calmer son âme. Elle résidait, tantôt à Rouen ou dans sa terre de Normandie, tantôt à Paris où elle visitait assidument ses amies, les carmélites de la rue Saint-Jacques. Le duc de Longueville étant mort en 1663, sa veuve quitta tout à fait le monde. Elle joignit aux exercices de religion la plus grande surveillance sur l'éducation de ses deux fils. Le fils dont elle était accouchée à l'hôtel de ville de Paris, et qui avait été connu sous le nom de comte de Saint-Paul jusqu'à la mort de son père, fut tué, n'étant âgé que de 23 ans, au fameux passage du Rhin (12 juin 1672). Elle se voua dès lors à une solitude plus habituelle encore, se partageant entre les carmélites et Port-Royal-des-Champs. Préférant cette dernière retraite à toute autre, elle y fit bâtir un corps de logis. Lorsque l'autorité civile s'arma contre les jansénistes, elle les déroba souvent aux poursuites, soit en faisant usage de son crédit auprès de quelques grands personnages, soit en les cachant dans sa propre maison, où le docteur Arnauld, nommément, demeura longtemps déguisé : elle lui portait elle-même, à manger. Elle finit ses jours dans les plus grandes austérités : aussi M$^{me}$ de Sévigné la nomme-t-elle, tantôt *mère de l'Église* et tantôt *cette pénitente et*

*sainte princesse*. Elle mourut le 15 avril 1679. On a de la duchesse de Longueville un écrit imprimé dans *la Nécrologie* de Port-Royal, où elle peint ses sentiments religieux: Villefore a publié *l'Histoire de la duchesse de Longueville*, Paris, 1738, Amsterdam, 1739, in-12, et l'on trouve une *Notice* sur sa vie par Lémontey, dans la *Galerie française*.

**LONGUEVILLE** (Jean-Louis-Charles de), dit l'abbé d'Orléans, fils aîné de la précédente, mourut en 1694 dans un couvent de bénédictins, où on l'avait enfermé.

**LONGUEVILLE** (Charles-Paris de), frère cadet du précédent, entra dans l'état ecclésiastique; mais son frère lui ayant cédé ses titres, il suivit le parti des armes, et se distingua dans la guerre de 1669. Il était question de le faire roi de Pologne, quand il fut tué au passage du Rhin le 12 juin 1672.

**LONGUEVILLE** (Charles-Louis d'ORLÉANS), chevalier de Longueville, fils naturel du précédent et de la maréchale de la Ferté, fut légitimé en 1672. Dans les lettres de légitimation le père seul fut nommé, et cette forme eut lieu plus tard, lors de la légitimation des 6 enfants de Louis XIV et de M<sup>me</sup> de Montespan, reconnus sans qu'il fût fait mention de leur mère. Ce prince mourut par accident au moment de la prise de Philipsbourg en 1688.

**LONGUS**, rhéteur grec dont on ignore le vrai nom, et que l'on place sans fondement solide vers le milieu du 4ᵉ siècle, est l'auteur du roman des *Amours de Daphnis et de Chloé*. Les idées, quelquefois un peu trop libres, sont naïves et gracieuses, et le style d'une élégance qui dégénère rarement en affectation. Les éditions les plus remarquables de cet ouvrage sont celles de Columbani, Florence, 1598; de Jungermann, 1605; de Boden (*Variorum*), Leipzig, 1777; du docteur Bernard, Paris, 1754; de Dutens, ibid., 1776; de Bodoni, Parme, 1786; de Coraï, 1802, de Villoison, et de Schæfer, Leipzig, 1803. Toutes ces éditions étaient déparées par une longue lacune au premier livre; mais en 1810 P. Courrier découvrit dans un manuscrit de la Laurentiane de Florence le passage qui manquait depuis si longtemps, et donna une édition complète de Longus, 1810. Ce fragment a été réimprimé dans les éditions et traductions postérieures. Longus a été traduit en anglais par Thornley, 1657, et par Craggs, 1764; en allemand par Passow; en italien par Ann. Caro, Manzzini et Gozzi; et en français par Amyot, le Camus, Debure Saint-Fauxbin, l'abbé Mulot, P. Blanchard. La meilleure est celle d'Amyot: Courrier l'a publiée plusieurs fois, d'abord en 1810 en y intercalant la traduction du fragment nouvellement retrouvé, puis en 1813. Mais cette fois il corrigea, ou pour mieux dire refondit le texte d'Amyot; et, en imitant toujours les formes de style de cet écrivain, il fit de cette traduction un chef-d'œuvre de goût et de délicatesse certainement au-dessus de l'original.

**LONHIENNE** (Pierre-Godefroid), né à Verviers le 20 mai 1750, compléta ses études dans les universités d'Allemagne, entra comme cadet, en 1774, dans un régiment de dragons au service de Hollande et ne tarda pas à être nommé capitaine. Lors de la révolution liégeoise, il rentra sous les drapeaux de son pays avec le grade de lieutenant-colonel des chasseurs liégeois, et employa une partie de sa fortune à l'équipement du corps qu'il commandait. Le pays de Liége ayant été conquis, Lonhienne conduisit son régiment en France où il fut licencié. Rentré dans sa patrie, il fut nommé consul hollandais dans le pays de Liége. En 1815, il fut choisi comme mandataire de la représentation nationale au couronnement du roi des Pays-Bas. Son âge avancé et les infirmités suites de blessures l'obligèrent à se retirer du conseil de régence de la ville de Liége, et l'empêchèrent d'accepter d'autres fonctions. Il mourut à Liége le 27 novembre 1827, léguant aux hospices de cette ville le tiers de sa fortune.

**LONICER** (Jean), en latin *Lonicerus*, littérateur, né en 1499 à Orthern, fut reçu docteur à Wittenberg (1521), puis enseigna la langue hébraïque à Fribourg, à Strasbourg, et enfin à Marpurg, où il mourut le 20 juillet 1569. Ses principaux ouvrages sont: *Grammaire grecque; Rhétorique; Abrégé de la philosophie d'Aristote; Notes sur Catulle, Tibulle*, etc.; des traductions latines des *Odes* de Pindare, des *Harangues* d'Isocrate, d'*Ajax furieux*, etc. Sa *Vie*, en latin, par son petit-fils J. A. Lonicer, est insérée dans la *Bibliotheca calchographica* de Boissard.

**LONICER** (Adam), médecin et naturaliste, fils du précédent, né à Marpurg en 1528, étudia la médecine à Francfort, professa les belles-lettres à Freyberg (1547-1551), revint à l'étude de la médecine à Mayence, occupa la chaire de mathématiques à Marpurg, y reçut le doctorat (1554), enfin fut nommé médecin pensionnaire du sénat de Francfort-sur-le-Mein, et mourut le 19 mai 1586, après avoir rempli cette place pendant 32 ans. On a de lui: *Methodus rei herbariæ*, etc., 1550, in-4°; *Naturalis historiæ opus novum*, etc., 1551-1555, 2 vol. in-fol., figures; traduit en allemand et souvent réimprimé dans cette langue; *Traité des accouchements* (allemand), 1573, in-4°; *Omnium corporis humani affectum explicatio methodica*, 1594, in-8°; *De purgationibus libri XIII*, 1596, in-8°: ces deux ouvrages ont été publiés par son fils.

**LONICER** (Jean-Adam), fils et successeur du précédent dans la place de médecin pensionnaire de Francfort, né dans cette ville en 1557, cultiva la littérature en même temps que la médecine, et publia plusieurs ouvrages, dont les principaux sont: *Venatus et aucupium iconibus... expressa et succinctis versibus illustrata*, 1582, in-4°, avec 40 estampes; les 3ᵉ et 4ᵉ parties de la *Biblioth. calchographica* de Boissard, 1598-1599; une traduction latine de l'*Histoire du Brésil et de la navigation*, de H. Linschoten, dans la *Collection des grands voyages de Théodore de Bry*; et des *vers latins* sous le nom de Teucrius Annæus Privatus.

**LONJUMEL** (frère André de), missionnaire du 13ᵉ siècle, était né à Lonjumeau, au diocèse de Paris. Les auteurs qui écrivent André Lonciumel, Lontumel, de Losimer, défigurent le nom de sa patrie. On ignore la date de sa naissance, et celle de son entrée chez les dominicains de la rue St.-Jacques. Il n'est connu que par les missions qu'il a remplies en Orient. Dans la première, en 1238, il fut chargé par saint Louis d'aller chercher, à Constantinople, la sainte couronne d'épines, que ce monarque avait rachetée de l'empereur latin Beaudouin II. André et son confrère Jacques la transportèrent à Ve-

nise, puis à Sens, où Louis accourut à sa rencontre, enfin à Paris, où elle fut déposée à la sainte Chapelle, qui venait d'être magnifiquement reconstruite. Il visita une seconde fois les contrées de l'Orient, en 1245. Nicolas Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, tous quatre frères prêcheurs, avaient été chargés par le pape Innocent IV de porter des lettres à Batchou, général mongol, qui commandait en Perse et en Arménie. Guichard de Crémone et André de Lonjumel les joignirent en route, en Géorgie, et leur apportèrent deux lettres du pape, écrites de Lyon, le 5 mars 1245. Les dominicains arrivèrent au mois d'août 1247 au campement de Batchou-Nouyan. La négociation offrit de grands dangers, et pensa coûter la vie à ceux qui s'acquittaient de cette mission. Dans les pourparlers qui eurent lieu, les Tartares s'informèrent adroitement si les Francs avaient de nouveau passé en Syrie, car ils les connaissaient déjà de réputation. Après de longs délais, dus principalement, de l'aveu des religieux, au mépris que les Tartares avaient pour eux, les lettres du pape ayant été traduites en persan par les interprètes turcs et grecs, puis du persan en tartare, par ceux de Batchou, on se prépara à les renvoyer. Ogoda, général mongol, qui venait prendre le commandement de la Géorgie, arriva sur ces entrefaites et remit à Batchou de nouveaux ordres du grand kan pour tous les lieux de sa domination. Les Tartares expédièrent au pape une copie de ces ordres, qu'ils nommaient, suivant les relations du temps, *lettres de Dieu*. Les dominicains partirent pour l'Europe en 1248. Lorsque, dans le courant de cette même année, saint Louis était dans l'île de Chypre, il y vint, le 19 décembre, des ambassadeurs, qui se disaient envoyés par Ilchi-Khataï, commandant mongol de la Perse et de l'Arménie, et le lendemain ils présentèrent au roi des lettres écrites en langue persane et en caractères arabes. Le F. André traduisit d'arabe en latin les lettres que saint Louis fit passer à la reine Blanche, sa mère. Ce prince, voulant répondre à la courtoisie du kan tartare, résolut de lui envoyer une ambassade, en nomma chef André de Lonjumel, et lui adjoignit Jean de Carcassone, Français de nation. Cette légation portait aux Tartares des présents et des lettres du roi. Les frères partirent de Nicosie avec les envoyés tartares, le 29 janvier 1249. L'ambassade traversa la Perse, apparemment pour s'entendre avec Ilchi-Khataï, et ce fut sans doute après avoir vu ce général, que frère André écrivit à saint Louis une lettre dont le roi envoya une copie en France, avec la traduction de celle d'Ilchi-Khataï. Il est fâcheux que cette lettre ne se soit pas retrouvée. Les frères se rendirent ensuite à la cour mongole au moment où Gayouk venait de mourir. Il n'était pas encore remplacé, et la régente, Ogoul-Gaïmisch, les reçut. Les envoyés furent ensuite congédiés avec honneur; mais sans avoir rien obtenu d'effectif, par rapport au but principal de leur voyage, c'est-à-dire à la conversion des princes mongols. Ils revinrent, après 2 ans d'absence, trouver le roi dans la ville d'Acre, où il était alors. On ignore ce que devint André après 1253. Il ne reste de lui que sa lettre à saint Louis, transmise par ce monarque à la reine Blanche, et la traduction de la lettre, vraie ou supposée, d'Ilchi-Khataï, dont Bergeron a inséré une version française dans la Relation du voyage d'Ascelin.

**LOON** (Théodore van), peintre d'histoire, né à Bruxelles, vers le milieu du 17e siècle, était déjà assez avancé dans la peinture, lorsque le désir de s'y perfectionner le conduisit en Italie. Après avoir visité Florence et les principales villes de cette contrée, il alla à Rome, où, séduit par la manière de Carle Maratti, il se lia avec cet habile peintre. Après un séjour prolongé à Rome, où sont restées quelques-unes de ses productions, il revint à Bruxelles et y fut chargé de plusieurs travaux qui confirment sa réputation, et où il mourut. On voyait dans l'église des Carmélites de cette ville 5 tableaux de Van Loon, reremarquables par la composition et le dessin, et, dans celle de Saint-Gery, 6 petits tableaux estimés, représentant des sujets tirés de la vie de Jésus-Christ.

**LOOS** (Corneille), théologien hollandais, connu aussi sous le nom de *Cornelius Callidius Chrysopolitanus* qu'il a pris en tête de quelques-uns de ses ouvrages, était né à Gouda vers le milieu du 16e siècle. Il commença ses études à Louvain, alla les terminer à Mayence, et revint prendre possession d'un canonicat du chapitre de Gouda. Les troubles religieux qui éclatèrent peu de temps après en Hollande, l'obligèrent de se retirer à Trèves. Pendant qu'il était dans cette ville, il examina la question du sabat et des sorciers, et resta convaincu qu'il y avait de la barbarie à envoyer au bûcher des malheureux dupes de leur propre imagination. Il exposa ses sentiments à cet égard dans un traité *De verâ et falsâ magiâ,* dont il envoya une copie à un libraire de Cologne pour le faire imprimer. Cette copie fut saisie entre les mains du libraire, et Loos mis en prison : il n'en sortit qu'après avoir signé une rétractation qui lui fut dictée par Pierre Binsfeld, évêque *in partibus,* et vicaire général du diocèse de Trèves. Loos partit ensuite pour Bruxelles, et y fut nommé vicaire de la paroisse de Notre-Dame de la Chapelle. On l'accusa, bientôt après, de continuer à enseigner sa *pernicieuse* doctrine touchant les sorciers, et il fut mis de nouveau en prison; enfin on se disposait, dit-on, à sévir une troisième fois contre lui, pour la même faute, lorsqu'il mourut le 3 février 1595. On citera de lui : *Illustrium Germaniæ utriusque scriptorum catalogus,* Mayence, 1581, in-8°; *De spiritu vertiginis utriusque Germaniæ, in religionis dissidio,* ibid., 1579-1582, in-8°. On a encore de Loos plusieurs *Ouvrages polémiques,* et *ascétiques,* dont on trouvera la liste dans la *Biblioth. Belgica* de Foppens.

**LOOS** (Onésime-Henri de), né le 1er octobre 1725 à Sedan, alla habiter Paris où il est mort en 1785 après avoir passé sa vie à chercher la pierre philosophale. Il est auteur de l'ouvrage suivant, publié sous le pseudonyme de Philanthropos : *Diadème des sages,* Paris, 1781, in-12. Il a laissé beaucoup de notes manuscrites sur l'*Histoire de la philosophie hermétique* de Lenglet-Dufresnoy.

**LOOS** (Philippe), bibliographe et encyclopédiste, mort à Paris, le 7 octobre 1819, était né en 1754 à Bouxwiller, en Alsace. Il habita d'abord la Prusse, et publia divers ouvrages à Berlin, entre autres, l'*Encyclopédie pour les artistes,* 6 vol. in-8°, en langue allemande, 1794 à 1798. Il fournit, dans le même temps, un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie économique et technologique,* publiée par Krunitz. Venu à Paris, il y prit part à différentes publications, notamment au *Journal général de la littérature étrangère,* ou *Indicateur bibliographique de*

*livres nouveaux en tout genre, cartes géographiques, etc., qui paraissent dans les pays étrangers,* 1801 à 1819, formant 19 vol. in-8°. On a encore de lui, en langue allemande : *Histoire des plus anciens solitaires chrétiens dans les déserts de l'Orient,* Leipzig, 1787, 2 vol. in-8°.

**LOPE DE BARRIENTOS.** *Voyez* **VILLENA** (Henri d'ARAGON, marquis de).

**LOPE DE RUEDA,** batteur d'or à Séville, sa patrie, naquit vers l'an 1500. Doué d'un génie particulier pour l'art dramatique, dans un temps où l'Espagne n'avait encore que deux pièces de théâtre et des *Autos sacramentales* ou *mystères,* il rassembla 4 ou 5 de ses amis, et parcourut le pays avec eux, composant et jouant des comédies. Cet auteur, qu'on pourrait nommer le *Thespis espagnol,* a été loué par Cervantes. Il mourut en 1564 à Cordoue, où on lui fit des obsèques magnifiques.

**LOPE DE VEGA CARPIO** (Feliz), célèbre poëte espagnol, né à Madrid le 25 novembre 1562, composa dès l'âge de 14 ans des ouvrages dramatiques ; mais ces premiers essais ne furent point accueillis. Son poëme héroïque de *l'Arcadie* l'avait fait connaître du duc d'Albe, lorsque, ayant blessé grièvement un gentilhomme en duel, il fut obligé de quitter Madrid, et vécut quelque temps dans une sorte d'exil à Valence. De retour à Madrid, il eut la douleur d'y perdre sa femme, et prit du service à bord de la fameuse *Invincible armada.* De nouveaux malheurs l'obligèrent à quitter le service, puis à entrer dans les ordres ; et, bien que devenu familier du saint-office, il ne renonça ni au théâtre ni à la poésie. Au reste cette espèce de contradiction sembla n'étonner personne en Espagne ; et il fut accablé de louanges et d'honneurs même par les ecclésiastiques les plus rigides. Des libéralités de ses protecteurs et du produit de ses pièces, il se fit une fortune considérable. Cependant, soit ambition, soit avarice, il se plaignait sans cesse de sa pauvreté. Les attaques violentes de quelques ennemis empoisonnaient aussi sa vie, et il entendait avec douleur les moindres critiques. Sur la fin de ses jours, il se livra entièrement aux pratiques de la dévotion, et mourut le 26 août 1635, âgé de 73 ans. Peu d'auteurs ont été aussi féconds que Lope de Vega. Il composa, dit-on, 1,800 pièces de théâtre ; 497 seulement nous sont connues, et de ces 497 un tiers environ a été imprimé. Vingt-quatre heures ordinairement lui suffisaient pour composer une tragédie. Quelques-unes ont été traduites par M. A. la Beaumelle dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers ;* mais Lope a moins de réputation en France qu'en Allemagne, où il est regardé comme le père du théâtre romantique. Outre ses tragédies, comédies, et tragi-comédies, on a de cet infatigable écrivain 4 poëmes épiques, des églogues, des romances, des sonnets, etc. On évalue à environ 21,300,000 le nombre de ses vers imprimés, et on a calculé qu'il a dû chaque jour de sa vie écrire 900 lignes en vers ou en prose. La collection de ses ouvrages forme 25 vol. in-4°, dont 20 parurent à Madrid de 1609 à 1625. Les 5 autres ont été publiés de 1632 à 1647. Les poésies de Lope de Vega ont été publiées de nouveau par Sancha, Madrid, 1776-1779, 21 vol. petit in-4°. Lord Holland, neveu de Fox, a donné : *Some account of the life and writing of Felix Lope de Vega Carpio and Guilen de Castro,* Londres, 1817, 2 vol. in-8°.

**LOPEZ** (Édouard), voyageur espagnol, né à Bénavente (Estramadure), partit en 1578 pour le Congo, et peu de temps après revint demander au nom du roi de cette contrée des missionnaires et des prêtres au pape ainsi qu'aux princes chrétiens d'Europe. N'ayant pu rien obtenir, même de Sixte Quint, Lopez retourna au Congo, où l'on croit qu'il mourut. Pigafetta a publié en italien : *Relation du royaume de Congo et des pays voisins, composée d'après... Édouard Lopez,* etc., Rome, 1591, in-4°, figures ; en latin et en allemand dans le tome I[er] du *Recueil des petits voyages* de Théodore de Bry.

**LOPEZ** (Thomas), voyageur portugais, alla aux Indes en 1502, et publia une relation de sa campagne, qui ne consistait qu'en courses contre les Mores. Cette relation a été insérée dans le tome I[er] de Ramusio, et traduite en français dans la collection de Temporal.

**LOPEZ** (Alonzo), poëte espagnol, surnommé *le Pinciano,* du nom latin de Valladolid (*Pincia*), sa patrie, né vers le milieu du 16[e] siècle, étudia d'abord la médecine, et mérita la confiance de Marie de Castille, fille de l'empereur Charles-Quint. On a de lui : *El Pelayo,* Madrid, 1605, in-8°, poëme épique oublié depuis longtemps ; et *Filosofia antigua poetica,* Madrid, 1596, in-4°, très-rare, où, tout en suivant Aristote, il ose penser par lui-même, et recherche dans le cœur humain l'origine de la poésie. On cite de lui comme médecin : *Hippocratis prognosticum,* Madrid, 1596, in-4°.

**LOPEZ DE LERENA,** et non **LLERENA** (don Pedro), ministre espagnol, était fils d'un cabaretier, de Val-de-Moro, et naquit le 6 mai 1734, dans ce bourg de la Nouvelle-Castille. Il conduisait, dans son enfance, les ânesses, et fut ensuite mis en apprentissage chez un forgeron voisin de son père. Ayant épousé une assez riche veuve de Cuenca, il s'établit dans cette ville, où il obtint un petit emploi. Il eut l'occasion de recevoir chez lui l'avocat Monino, depuis comte de Florida-Blanca, se mit bien dans son esprit, et ce fut à cette liaison fortuite non moins qu'à ses talents, qu'il dut sa rapide et brillante fortune. Florida-Blanca, devenu tout-puissant, n'oublia pas son ami. Lopez de Lerena remplit plusieurs fonctions importantes, et fut nommé, en 1781, intendant de l'armée de Minorque. A la fin de la guerre, il fut fait intendant de l'Andalousie et assistant de Séville, où il rendit de grands services, surtout pendant la terrible inondation qui eut lieu en 1783. Le 25 janvier 1785, après la mort de Miguel de Musquiz, il obtint la place de secrétaire d'État des finances, et, par *interim* le portefeuille de la guerre. Jaloux des talents de Cabarrus, il débuta par témoigner sa prévention contre lui et contre la banque de Saint-Charles qu'il avait fondée, et dont il était directeur général. Le ministre s'efforça de les discréditer par un écrit anonyme dont il fit circuler un grand nombre d'exemplaires ; enfin il parvint, en 1790, à forcer Cabarrus de donner sa démission, et à le faire incarcérer. Sa haine contre le général O-reilly, avec lequel il avait eu des démêlés en Andalousie, fut encore plus active ; car, dès le mois de juin 1786, il fit prononcer sa destitution et son exil. Eu juillet 1787, Lerena se démit du ministère de la guerre, qui fut rétabli en faveur de don Geronimo Caballero. Il conserva le ministère des finances à l'avénement de Charles IV, en 1788, et eut

encore le crédit de faire renvoyer en Galice le général O-reilly, qui, croyant sa disgrâce finie, avait reparu à la cour du nouveau roi. Le 25 avril 1790, il joignit à son ministère celui des finances des Indes; mais le délabrement de sa santé l'obligea de solliciter sa retraite et de remettre, par *interim*, le portefeuille des finances, le 18 octobre 1791, au conseiller d'État Gardoqui, qui devint ministre en titre par la mort de Lerena, arrivée le 2 janvier 1792. Créé comte de Lerena par Charles IV, et décoré de plusieurs ordres, il était, dans ses dernières années, gouverneur du conseil des finances, président de ses tribunaux et surintendant général des manufactures et hôtels des monnaies de l'Espagne. Pour honorer le lieu de sa naissance, il y avait fondé une manufacture de bas. Il avait fondé aussi, en 1789, dans les montagnes d'Alcaraz les fabriques de Saint-Jean et de Saint-George, pour utiliser une mine de calamine par l'extraction du platine, du laiton et du zinc.

**LOPEZ DE VILLALOBO** (RUIZ) partit du Mexique, en 1542, pour aller reconnaître le groupe d'îles, découvert et nommé par Magellan, *Archipel de Saint-Lazare*. Villalobo eut d'abord connaissance des Ladrones; ensuite ses pilotes s'accordant mal sur la route à suivre, il fut obligé de relâcher dans la baie de Caraga, sur la côte sud-est de Mindanao. Les maladies lui firent perdre beaucoup de monde; les tempêtes désemparèrent 4 de ses vaisseaux : il demanda du secours au gouverneur de Ternate, qui lui en refusa. Alors il se réfugia dans l'île d'Amboine, où il mourut en 1543.

**LOPEZ-LEGASPI** (MICHEL), guerrier espagnol, fut expédié, en 1564, par le vice-roi du Mexique, avec une flotte, pour faire la conquête des Philippines, et il s'empara d'abord de Zébu. En 1570, il fut revêtu du titre de capitaine général, et reçut ordre d'étendre ses conquêtes. Il prit Manille, et jeta les fondements de la ville actuelle; il mourut en 1572.

**LOPEZ.** *Voyez* **AYALA, CASTANHENDA, GOMARA** et **ZARATI.**

**LORAUX** (CLAUDE-FRANÇOIS **FILLETTE**, dit), né à Paris vers 1753, fut longtemps agent des droits d'acteurs auprès des théâtres. Nommé, au commencement de la révolution, secrétaire général de la commission des travaux publics, il fut destitué, après la journée du 18 fructidor (1797). Il a été depuis employé dans les droits réunis, et mourut en 1821. On a de lui : *l'Amant à l'épreuve*, opéra-comique, joué en 1787, au Théâtre-Italien, et dont la musique était de Berton son beau-frère; *Lodoïska*, comédie lyrique en 3 actes, musique de Chérubini, représentée en 1791, au théâtre Feydeau; *Sélico*, opéra en 3 actes, non représenté.

**LORCH** ou **LORICH** (MELCHIOR), peintre et graveur, naquit à Flensburg, dans le duché de Sleswig, en 1527. Il se rendit à Constantinople, et gagna la confiance du Grand Seigneur d'une manière assez intime pour obtenir de graver au burin son portrait, ainsi que celui de la sultane favorite. Il profita également de son séjour en Turquie pour dessiner une *Collection d'habillements turcs*, très-curieuse, qu'il grava sur bois, et qu'il publia en 1576, 1 vol. in-fol. Revenu de ce voyage, Lorch se fixa à Rome, où il mourut en 1586.

**LOREDANO** (LÉONARD), doge de Venise, succéda, le 3 octobre 1501, à Augustin Barbarigo, et mourut le 22 juin 1521. Son règne comprend toutes les guerres qui furent la conséquence de la ligue de Cambrai, et les temps les plus désastreux pour la république de Venise. On loue beaucoup la prudence qu'il montra dans des circonstances aussi difficiles; mais la nomination de ce doge et l'institution des inquisiteurs d'État furent contemporaines : la souveraineté dès cette époque passa toute entière à ce tribunal redoutable et au conseil des Dix; et les doges ne furent plus chargés que d'une vaine représentation. Antoine Grimani fut le successeur de Loredano.

**LOREDANO** (PIERRE), doge de Venise, fut élu au mois de novembre 1567, pour succéder à Jérôme Priuli; il était alors âgé de 86 ans : on ne l'avait point mis sur la liste des candidats, ni sur celle des électeurs; mais les suffrages ayant été constamment partagés pendant treize scrutins, l'impatience des électeurs les réunit en faveur de ce vieillard, qui ne pouvait pas occuper longtemps le trône ducal. Il mourut en effet le 5 mai 1570, au moment où la guerre allait éclater contre les Turcs, pour la possession de l'île de Chypre. On lui donna pour successeur Louis Mocenigo.

**LOREDANO** (FRANÇOIS) succéda, en 1752, à P. Grimani, et occupa 10 ans le trône, à une époque où l'histoire de la république vénitienne ne présente aucun événement remarquable. Il eut Foscarini pour successeur en 1762.

**LOREDANO** (JEAN-FRANÇOIS), dit *il Vecchio*, ou l'ancien, né à Venise dans le 16e siècle, a réussi principalement dans le genre de la comédie. Il mourut dans le mois d'octobre 1590. On a de lui 7 comédies : *I vani amori*; *la Malandrina* qu'il publia lui-même. Les 5 autres : *Berenice, l'Incendio, la Turca, la Matrigna* et *il Bigonzio*, furent publiées par Sébastien Loredano, son petit-fils, dont on a aussi 2 tragédies, *Pharaon et Mithridate*, qu'Apostolo Zeno avait eues en manuscrit.

**LOREDANO** (JEAN-FRANÇOIS), dit *le Jeune*, né à Venise le 28 février 1606, mort le 13 août 1661, avait été successivement sénateur, trésorier au château de Palma-Nuova et provéditeur de Peschiera. Il fonda l'académie *degli Incogniti*, et composa un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, tous très-médiocres. Les principaux sont : le *Cimetière* (*il Cimeterio*), ou *Recueil d'épitaphes badines*, etc., Venise, 1654, in-12; *Gli scherzi geniali*, dont la 15e édition parut à Venise, 1643, in-8°, traduite en grec, latin, espagnol, français; *Vita del J. B. Marino*, ibid., 1633, in-4°; *Morte e ribellion dell Wallenstein*, publié sous le nom anagrammatisé de Donalero. Les principaux ouvrages de Loredano ont été recueillis à Venise, 1653, 6 vol. in-12, et sa *Vie* a été écrite par Antoine Lupis, Venise, 1663.

**LORENS** (JACQUES DU). *Voyez* **DULORENS.**

**LORENTZ** (JOSEPH-ADAM), médecin, né à Ribeauville le 19 janvier 1734, étudia à Strasbourg, à Montpellier et à Paris, fut successivement médecin ordinaire de l'armée française en Westphalie, de l'hôpital de New-Brisach, puis de Schlestadt, enfin premier médecin de l'armée du Rhin (1794), membre du conseil de santé, directeur de l'école de Strasbourg, et mourut à Salzbourg en 1801. On a de ce savant praticien un opuscule estimé, sous le titre de *Morbi deterioris notæ Gallorum castra trans Rhe-*

*num sita, ab anno* 1757 *ad* 1762 *infestantes,* Schlestadt, 1765, in-12. C'est une réponse au professeur Strack de Mayence, qui avait attaqué les médecins français sur la manière de traiter les maladies et en particulier la dysenterie.

**LORENZ** (Jean-Michel), historiographe, né en 1723, à Strasbourg, mort le 2 avril 1801, élève de Schœpflin, remplit avec distinction les chaires d'histoire et d'éloquence, et la place de bibliothécaire de l'université. On a de lui des *Thèses, Dissertations* et *Opuscules* historiques, parmi lesquels nous citerons : *Dissertatio juris publici de antiquo coronæ galticæ... in regnum Lotharingiæ jure,* 1748, in-4° ; *Epitome rerum gallicarum ab origine gentis usque ad Romanorum imperium,* 1762, in-4° ; *Sub romano imperio,* 1765-66, in-4° ; *Elementa historiæ universæ,* 1773, in-8° ; *Summa historiæ universæ,* 1773, in-8° ; *Summa historiæ gallo-franciæ civilis et sacræ,* 1790-93, 4 vol. in-8°. Oberlin a donné une *Notice* sur Lorenz dans le *Magasin encyclopédique.*

**LORENZANA** (François-Antoine de), prélat espagnol, né le 22 septembre 1722 à Léon, fut successivement chanoine de Tolède, évêque de Placencia (1765), archevêque de Mexico (1766), de Tolède (1772), et cardinal (1789). Il se distingua par sa libéralité, surtout à l'égard des prêtres français émigrés, alla porter des consolations à Pie VI dépouillé de ses États en 1797, se trouva au conclave de Venise en 1800, se démit de son archevêché, et se fixa à Rome, où il mourut le 17 avril 1804. On a de lui : *Recueil de Lettres pastorales,* imprimé à Mexico ; *Recueil des lettres de Fernand Cortez,* Mexico, 1770, in-4° ; *Missale gothicum, secundum regulam B. Isidori, in usum Mozarabum,* Rome, 1804, in-fol., figures.

**LORENZETTI** (Ambroise), peintre, né à Sienne, en 1257, et mort en 1340, fut, dit-on, élève de Giotto. Il reste de lui de belles fresques et un grand tableau que l'on peut regarder comme un poëme allégorique. Il cultiva aussi les lettres et fut revêtu de plusieurs charges importantes dans sa patrie.

**LORENZETTI** (Pierre), frère du précédent, mort après 1355, est regardé par quelques auteurs comme le premier artiste de son temps. On voit de lui dans le Campo-Santo de Pise un tableau très-estimé, représentant la *Vie des pères du désert.*

**LORENZETTI** (Jean-Baptiste), de Vérone, peintre du 17e siècle, élève de Piétro de Cortone, se fit remarquer par une touche hardie, un faire large et un bon coloris.

**LORENZI** (Jean-Baptiste), surnommé *Battista del Cavaliere,* sculpteur, né à Florence, en 1528, fut élève de Baccio Bandinello, et se distingua dans son art. Ses premiers ouvrages sont les statues des *Quatre-Saisons,* qu'il fit pour les Guadagni, gentilshommes florentins de la suite de Catherine de Médicis. Après plusieurs autres travaux qui augmentèrent sa réputation, il fut chargé de l'exécution de la belle statue de la *Peinture* et du *Buste de Michel-Ange,* qui ornent le tombeau de ce grand artiste. Le dernier ouvrage de Lorenzi fut une statue en habit militaire que l'on voit dans l'église du Dôme, à Pise, et qu'il exécuta en 1593. Il mourut, dans cette ville, le 7 janvier de l'année suivante.

**LORENZI** (Stoldo di GINO), né à Settignano, se destina d'abord à la peinture et fut condisciple de Jérôme Macchietti ; mais l'habitude de voir son père, qui était serrurier, manier le fer, le décida pour la sculpture, à laquelle il se livra avec succès. La première figure en marbre qu'il exécuta fut un *Saint Paul,* qui est passé à Lisbonne. La vue de cette figure plut tellement à un riche Pisan, nommé Martini, qu'il conduisit à Pise le jeune artiste, et le logea chez lui pendant 6 ans. A son retour à Florence, le grand-duc Cosme lui confia l'exécution de la *Fontaine en bronze de Neptune,* dans les jardins du palais Pitti. Il fut ensuite appelé à Milan, et orna la façade de l'église de la Vierge de Saint-Celse de 4 belles statues en marbre : *Adam et Ève,* la *Vierge* et l'*Ange Gabriel,* ainsi que de deux bas-reliefs, représentant l'*Adoration des Mages* et la *Fuite en Égypte.* Il fut depuis employé aux sculptures qui décorent l'église du Dôme de la ville de Pise.

**LORENZI** (Antoine di GINO), frère du précédent, né comme lui à Settignano et élève du Tribolo, est connu par la statue du philosophe et médecin *Mathieu Corte,* qui décore le tombeau que le grand-duc Cosme fit élever à ce savant illustre.

**LORENZI** (l'abbé Bartolommeo ou Barthélemi), né à Mazuga près de Vérone, le 4 juin 1732, entra dans les ordres, consacra sa longue carrière à l'agriculture et aux muses, et mourut au village de Valpolicella, le 11 février 1822. Il avait un talent remarquable pour l'improvisation. On a de lui un poëme : *Il Pastore* (vers 1821), et un autre *Della coltivazione de'monti,* 3e édition, Vérone, 1811, in-8°. On a donné, en 1822, une édition de ses œuvres.

**LORENZINI** (Laurent), né à Florence en 1652, reçut dans sa jeunesse des leçons de géométrie et de mathématiques du célèbre Viviani. Il occupait un emploi à la cour de Cosme III, grand-duc de Toscane, lorsque des dissensions entre ce prince et sa femme, Marguerite d'Orléans, déterminèrent la grande-duchesse à se retirer en France. Cependant, par l'entremise de Lorenzini, le prince héréditaire Ferdinand entretenait avec sa mère une correspondance qui demeura longtemps secrète, mais qui fut enfin découverte. En butte au ressentiment de Cosme III, le malheureux confident fut enfermé, en 1681, dans la forteresse de Voltera. Pour se distraire, il demanda des ouvrages de mathématiques ; mais le gouverneur de la prison ayant remarqué, dans ceux qu'on apporta, des signes algébriques, des figures géométriques, s'imagina que c'étaient des livres de magie, et non-seulement il ne les lui donna pas, il lui fit encore de sévères réprimandes. Force fut donc au pauvre Lorenzini de s'en passer. Ainsi réduit à ses propres méditations et au souvenir de ses premières études, il ne laissa pas de composer sur les *sections coniques* un ouvrage en 12 livres, qui lui coûta 11 ans de travail. Rendu enfin à la liberté, après une captivité de 20 ans, Lorenzini trouva tout changé dans l'enseignement des mathématiques. Il renonça donc à faire imprimer ses ouvrages, mais il n'en continua pas moins de se livrer avec ardeur à ses études favorites durant les 20 années qu'il vécut encore. Il mourut à Florence, en 1721. On a de Lorenzini : *Exercitatio geometrica,* Florence, 1721.

**LORENZINI** (Étienne), frère du précédent, dont il partagea la disgrâce et la captivité, jouit d'une certaine réputation comme médecin et naturaliste. Il est auteur d'un bon ouvrage sur les Torpilles, intitulé : *Osservazioni intorno alle Torpedini,* Florence, 1678, in-4°.

**LORENZINI** (Antoine), connu sous le nom de *Fra Antonio,* né à Bologne en 1665, fut élève de Pasinelli et se livra d'abord à la peinture, puis à la gravure; il entra dans l'ordre des franciscains, mais sans renoncer à la pratique de son art, et mourut en 1740. On a de lui un grand nombre d'estampes, dont on peut voir le détail dans le *Manuel des amateurs* de Hubert et Rost.

**LORENZINI** (François-Marie), poëte italien, né en 1680, à Rome, entra d'abord, comme novice, dans la compagnie de Jésus, mais en sortit bientôt pour suivre la carrière de la jurisprudence; étudia aussi les sciences naturelles, et cultiva surtout avec prédilection la littérature et la poésie auxquelles il doit sa célébrité. Il fut admis, en 1705, à l'Académie des Arcades, dont il devint custode ou président, en 1728, après la mort de Crescimbeni. Lorenzini forma aussi, dans d'autres villes des États romains, cinq réunions académiques, appelées Colonies arcadiennes, où l'on jouait les comédies de Plaute et de Térence en latin. Les dépenses que de telles entreprises exigeaient tarirent plus d'une fois ses ressources pécuniaires, et il serait tombé dans une profonde détresse si le cardinal Borghèse ne fût venu à son secours. Ce généreux protecteur lui donna un logement dans son palais, à Rome, et c'est là que Lorenzini mourut, le 14 juin 1743. Ses principaux ouvrages sont : *Vie du B. Alexis Falconieri,* Rome, 1719; *Vie de la B. Julienne Falconieri,* Rome, 1737; *le Chardon, Dialogues,* etc., *sur les Tables anatomiques de Barthélemi Eustachi,* Leyde, 1728; des *Poésies* italiennes, imprimées à Milan, à Venise, à Florence, à Naples, etc., et insérées dans beaucoup de recueils littéraires.

**LORENZO** (dom), peintre florentin de l'ordre des camaldules, florissait vers la fin du 16e siècle et fut élève de Taddeo Gaddi. Il fut chargé, soit à Florence, soit dans les environs, de faire un grand nombre de tableaux, qui presque tous ont péri dans les différents siéges que cette ville a essuyés. Il a peint également avec beaucoup de talent plusieurs livres de chœur pour son couvent et d'autres monastères. Il forma des élèves habiles, parmi lesquels on nomme François de Florence, et mourut à l'âge de 55 ans des suites d'un abcès qu'il avait contracté en s'appuyant sur la poitrine pour peindre la miniature.

**LORENZO DI BICCI**, peintre florentin, naquit vers l'an 1365, et fut élève de Spinello d'Arrezzo. Il acquit une telle facilité pour peindre à fresque, que les tableaux qu'il exécuta, quand il fut fixé dans sa ville natale, surpassent en nombre tous ceux des peintres ses prédécesseurs. C'est sur ses dessins que fut élevée l'église de Saint-Égidio; et il peignit sur la façade de l'hôpital de Santa-Maria-Nuova, la *Consécration de cette église par le pape Martin V.* Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous les travaux qu'il a exécutés; on se bornera à citer l'*Assomption de la Vierge,* qu'il peignit sur la façade du couvent de Sainte-Croix. Cette fresque, qui existe encore aujourd'hui dans un état parfait de conservation, passe pour son plus bel ouvrage. Lorenzo mourut en 1450.

**LORENZO DI BICCI** (Neri di), fils du précédent et son élève, naquit vers 1415. Il exécuta, conjointement avec son père, quelques-unes des peintures dont ce dernier avait été chargé. Parmi ses nombreux ouvrages, le plus remarquable est celui qu'il entreprit en 1454, par ordre du gonfalonnier Thom. Soderini, pour l'ornement d'une espèce de tabernacle où l'on avait renfermé le précieux manuscrit des *Pandectes de Justinien,* conquis par les Pisans, lors de la prise d'Amalfi.

**LORENZO DI BICCI** (Bicci), frère du précédent et comme lui élève de son père, aida ce dernier dans la plupart des travaux dont il orna la ville et l'État de Florence. On ne connaît comme entièrement de lui qu'un *Christ* qu'il a peint sur la façade de l'église Sainte-Croix. Il mourut le 6 mai 1452.

**LORENZO**, peintre, né à Venise, vers le commencement du 14e siècle, est regardé comme appartenant à l'école de Bologne, parce que c'est dans cette ville qu'il a le plus travaillé. On y voit encore un tableau de *Daniel dans la fosse aux Lions,* qu'il a marqué de son nom, avec la date de 1370.

**LORET** (Jean), poëte, connu surtout par sa *Gazette burlesque en vers,* naquit à Carantan (basse Normandie), vers le commencement du 17e siècle. Mazarin lui fit une pension de 200 francs, et la lui conserva par son testament : il en recevait une semblable de Mlle de Longueville, et une de 600 de Fouquet. A la chute de ce ministre il eut le courage de le plaindre, et de manifester le désir de le voir triompher de ses ennemis. Il mourut en avril 1665. Outre sa *Gazette,* qui va de 1650 à 1665 (3 tom. in-fol.), on a de lui des *Poésies burlesques*, 1646, in-4°. Il faut joindre à la *Gazette, Lettres en vers à Mme* ***, ou *Gazette,* etc., depuis 1665 jusqu'au 27 décembre 1670, avec une continuation jusqu'en 1678 par Dulorens (Charles Robinet), 2 tom. in-fol.

**LORGES** (Louis de DURFORT-DURAS, duc de), petit-fils de Gui Aldonse (et non Alphonse) de Duras, né le 18 février 1714, se distingua à Fontenoy (1745), fut fait maréchal de camp la même année, et lieutenant général en 1748. Il servit sous ce titre les trois premières années de la guerre de sept ans, fut créé duc en 1759, et employé en Guienne sous le maréchal de Richelieu.

**LORGES** (Jean-Laurent de DURFORT-CIVRAC, duc de), gouverneur du château de Rambouillet, lieutenant général et pair de France, né en 1745 à Lamotte-Montravel, mort à Rambouillet le 4 octobre 1826, avait de bonne heure embrassé la carrière des armes. Successivement mousquetaire, lieutenant dans les grenadiers de France (1762), capitaine dans le régiment de Champagne, colonel de Royal-Piémont, puis maréchal de camp (1787), le duc de Lorges quitta, dès 1790, la France, où il ne rentra qu'avec la famille royale en 1814. C'est lui qui, en 1791, dépositaire du premier étendard, la *cornette blanche,* avait opéré le rassemblement du Limbourg; l'année suivante on le désigna pour commander la cavalerie destinée à appuyer l'insurrection des Lyonnais. Il ne put prendre une part immédiate aux guerres de la Vendée, mais, quoique absent, il dirigea la plupart des soulèvements de la Guienne.

**LORGNA** (Antoine-Marie), mathématicien, né à Vérone, vers 1730, mort le 28 juin 1796, d'abord colo-

nel du génie, professa les mathématiques à l'école militaire de Vérone, fonda la Société italienne pour l'encouragement des sciences, remporta (1784) un prix à l'Académie des sciences de Paris sur la nature du salpêtre, trouva un procédé pour rendre potable l'eau de la mer, et laissa plusieurs ouvrages sur la physique et les mathématiques. Le plus important est : *Della graduazione de' termometri a mercurio.*

**LORIA** ou **LAURIA** (Roger de), célèbre amiral italien, né vers le milieu du 13e siècle, ennemi de la maison angevine, seconda de tous ses efforts Jean de Procida, pour faire révolter la Sicile, et soutint les droits de Pierre II par une foule de victoires. Il détruisit plusieurs flottes considérables, prit plusieurs villes et acquit des richesses immenses par la rançon des prisonniers. Mais dans la suite ayant eu à se plaindre du roi de Sicile, qui même en vint à faire trancher la tête à son neveu, il se mit à la tête des flottes aragonaises et répandit la terreur en Sicile par ses vengeances. Enfin la paix fut signée en 1402. Mais Loria se retira en Espagne, et mourut à Valence, le 17 janvier 1305.

**LORIEUX** (Auguste-Julien-Marie), jurisconsulte et littérateur, naquit au Croisic (Loire-Inférieure), en 1797. Après avoir achevé son droit à Rennes, il y fut nommé substitut du procureur du roi, en 1823. Lorsque la révolution de 1830 éclata, il rentra dans la vie privée, alla s'établir à Nantes, s'y maria en 1831, y reprit l'exercice de la profession d'avocat, fut nommé, en 1837, substitut du procureur du roi à Nantes, et en 1840, juge au même tribunal. Il mourut le 24 juillet 1842. On a de lui : *le Spectre barbier*, conte imité de l'anglais, Nantes, 1824, in-18 ; *Précis historique des événements de* 1832, par un ancien magistrat, Nantes, et 1833, in-8° ; *Histoire du règne et de la chute de Charles X*, 1834, in-8°, etc.

**LORING** (Henri-Lloyd), mort archidiacre de Calcutta, le 4 septembre 1822, dans sa 38e année, avait pour père un haut shérif de la province de Massachusset, que les événements de la guerre de l'indépendance dépouillèrent de sa place, et qui alla s'établir en Angleterre au comté de Berks, où il devint commissaire général des prisonniers. Élevé à Reading sous la direction de Valpy, puis membre du collége Madeleine, à Oxford, Henri Loring entra de bonne heure dans les ordres, fut chargé des fonctions pastorales dans divers bénéfices, et finalement, sur la recommandation du marquis d'Hastings, fut envoyé comme archidiacre à Calcutta. On a de lui plusieurs *Sermons* imprimés séparément.

**LORIOT** (Pierre), jurisconsulte, né à Salins vers le commencement du 13e siècle, fit ses études à l'université de Dôle, et se rendit à Bourges, où il obtint une chaire qu'il remplissait encore en 1550, mais il donna sa démission peu de temps après. Son penchant pour la réforme l'ayant déterminé à se retirer à Leipzig, il y mourut vers 1580. On a de lui : *De gradibus affinitatis commentarius*, Lyon, Seb. Gryphe, 1542, in-fol. ; *De juris apicibus tractatus* VIII, ibid., 1545, in-fol., etc.

**LORIOT** (Julien), prêtre de l'Oratoire, né à Laval, entra dans cette congrégation en 1654, à l'âge de 21 ans. Après s'y être consacré pendant 40 ans à faire des missions dans les campagnes, il alla se fixer à Paris dans la maison de Saint-Honoré, et y mourut le 19 février 1715. On a de lui : *Traduction des Psaumes selon la Vulgate*, Paris, 1700, 3 vol. in-12 ; *Sermon pour l'octave du saint Sacrement*, Paris, 1700, in-12, etc.

**LORIOT** (Antoine-Joseph), habile mécanicien, né près de Pontarlier en 1706, inventa plusieurs machines très-ingénieuses pour battre les grains, arroser les prairies, raper les tabacs, etc. Il composa aussi une espèce de mortier appelé de son nom *mortier Loriot*, plus dur que le ciment. Louis XV lui accorda une pension de 1,000 fr. Il mourut à Paris en 1782. On lui attribue quelques opuscules : *Mémoire sur une découverte dans l'art de bâtir*, Paris, 1774, in-12 ; *Instruction sur la nouvelle méthode de préparer le mortier*, ibid., 1675, in-8° ; l'*Art de fixer la peinture au pastel*, ibid., 1780, in-4°.

**LORIQUET** (l'abbé P.), supérieur du petit séminaire de Saint-Acheul-lez-Amiens, né à Épernay, vers 1770, mort à Paris le 10 avril 1845, entra chez les pères de la foi dès l'origine de leur organisation, s'y voua à l'instruction, et fut nommé professeur au petit séminaire de l'Argentière (diocèse de Lyon), qu'à force d'intrigues les révérends pères avaient obtenu du cardinal Fesch. Napoléon, n'ayant pas tardé à démêler leur but et leurs prétentions, les chassa de leur établissement ; quelques pères même furent arrêtés, et d'autres se sécularisèrent en apparence. A la restauration, lorsque les jésuites reparurent en France, le père Loriquet fut nommé supérieur de la maison d'Aix. Sa sévérité et les traitements violents qu'il employa envers quelques élèves le forcèrent bientôt à quitter le pays ; il fut envoyé à Saint-Acheul, qu'il organisa sur de nouvelles bases, et qui devint bientôt, sous sa direction, un des plus considérables établissements de l'ordre. Dur, inflexible, ambitieux, il a souvent opposé la plus énergique résistance à l'autorité des évêques. Les jésuites, convaincus de la nécessité de régénérer la France pour pouvoir y établir leur despotisme, ont regardé avec raison l'instruction publique comme le seul moyen d'atteindre à ce but. En attendant qu'ils soient assez forts pour renverser l'université et s'établir sur ses ruines, ils ont voulu au moins essayer d'y introduire leurs livres et leurs doctrines ; le père Loriquet fut en conséquence chargé de refaire tous les livres classiques, de mutiler les auteurs français, et enfin de reconstruire une nouvelle histoire. Ces compositions sont revêtues des initiales A. M. D. G*** (*ad majorem Dei gloriam*), c'est-à-dire, *à la plus grande gloire de Dieu !!!* Indépendamment des ouvrages qu'il a mutilés dans les nouvelles éditions qu'il en a données, il a publié les ouvrages suivants, qui ont eu un très-grand nombre d'éditions : *Tableau chronologique de l'histoire ancienne et moderne, tant sacrée que profane, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an de grâce* 1814, in-18 ; *Histoire ancienne des Égyptiens, des Babyloniens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Carthaginois*, in-18 ; *Histoire sainte, suivie d'un abrégé de la vie de Jésus-Christ*, in-18 ; *Histoire ecclésiastique depuis Jésus-Christ jusqu'à l'an* 1814, in-18 ; *Histoire romaine depuis la fondation de Rome jusqu'à la fin de l'empire d'Occident*, in-18 ; *Histoire de France, à l'usage de la jeunesse, avec cartes géographiques*, Lyon, 3e édition, 1819, 2 vol. in-18 ; *Sommaire de la géographie des différents âges, et traité abrégé de sphère et d'astronomie*, in-18 ; *Abrégé de mythologie*, in-18 ; *Éléments*

*d'arithmétique, suivis d'un traité abrégé de la tenue des livres de compte*, in-18 ; *Traité de l'élégance et de la versification latine*, Lyon, in-12 ; *Dictionnaire classique de la langue française*, 1825, in-8° ; *Abrégé des principes de morale*, Lons-le-Saulnier, 1826, in-18.

**LORITI** (Henri). *Voyez* **GLAREANUS**.

**LORME** (de). *Voyez* **DELORME**.

**LORMEAU DE LA CROIX**, né à Orléans, en 1755, y fit ses premières études, alla ensuite à Paris les achever et s'adonna à la poésie. Il avait fait choix d'un état, et se livrait aux études nécessaires, lorsqu'il mourut, en 1776, à peine âgé de 21 ans. Ses poésies ont été réunies par les soins de M. Vial, ancien administrateur des messageries, et imprimées sous ce titre : *Recueil des opuscules posthumes de M. Lormeau de la Croix, dédié à son père, par son frère aîné*, Paris, 1787, in-12.

**LORRAIN**. *Voyez* **GELÉE** et **LELORRAIN**.

**LORRAIN** (Pierre le). *Voyez* **VALLEMONT**.

**LORRAINE** (René II, duc de), né en 1451, de Ferry II, comte de Vaudemont, et d'Yolande d'Anjou, fut appelé à la couronne ducale en 1473 par sa mère, fille de René Ier de Lorraine, et héritière de tous les droits de ce prince par la mort de son frère et de son neveu. Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, contestant ses droits, envahit la Lorraine, prit Nancy et le força à fuir. René se joignit alors aux Suisses menacés aussi par Charles, et se couvrit de gloire à Morat. Rentré dans ses États, il allait s'occuper de réparer les désastres de l'invasion, quand le retour du prince bourguignon le força de retourner en Suisse demander des secours, laissant Nancy assiégé de nouveau. Il reparut bientôt à la tête d'une armée de 20,000 hommes, et battit aisément le duc de Bourgogne qui n'en avait pas 4,000, et qui fut tué dans le combat (1477). Trois ans après René conclut un traité d'alliance avec les Vénitiens, qui le nommèrent capitaine général de leurs troupes et inscrivirent son nom sur le livre d'or. A la mort du comte du Maine en 1481, il réclama la Provence et voulut s'en emparer ; mais il échoua dans cette tentative. Il renouvela ses réclamations au commencement du règne de Charles VIII, et n'obtint que des réponses évasives. En 1485, quelques seigneurs napolitains, las de la tyrannie de la maison d'Aragon, lui offrirent la couronne, et il allait se rendre à leurs instances, quand il apprit que ses partisans étaient prisonniers ou en fuite. Il se trouvait avec Charles VIII à la bataille de St.-Aubin. N'ayant pu obtenir de ce prince l'investiture de la Provence, il se retira dans ses États, où il eut à soutenir une guerre contre la ville de Metz, probablement excitée par la France. Malgré ces griefs il refusa constamment à l'empereur Maximilien de s'unir contre les Français. Les dernières années de sa vie ne présentent rien de remarquable. Il mourut d'apoplexie, le 10 décembre 1508 à Fains, près de Bar.

**LORRAINE** (Antoine, dit *le Bon*, duc de), fils de René II, duc de Lorraine et de Philippe de Gueldres, naquit à Bar-le-Duc le 4 juin 1489. Lorsqu'il n'avait encore que 10 ans, sa mère le conduisit à Lyon, où il fut présenté au roi Louis XII. Ce monarque fut tellement charmé de ses heureuses dispositions, qu'il pria le duc René de le lui confier. Antoine accompagna le roi dans les expéditions d'Italie qui eurent lieu de 1505 à 1507, tant dans le Milanais que contre les Génois. La mort du duc René, son père, le rappela en Lorraine. Philippe de Gueldres voulut retenir et exercer l'autorité de régente et de tutrice de ses enfants ; mais les trois états de Lorraine, assemblés dans la ville de Nancy, déclarèrent Antoine majeur, et le reconnurent pour légitime souverain du duché. Antoine avait pris possession du duché le 14 février 1509 ; dès le 8 mars de la même année, il était parti pour suivre Louis XII en Italie. Le roi de France, exécutant les résolutions de la ligue de Cambrai, venait de déclarer la guerre aux Vénitiens. Antoine, accompagné de 44 gentilshommes lorrains, alla le rejoindre à Milan. Après quelques avantages remportés sur les troupes de la république, les deux armées se trouvèrent en présence, non loin d'Agnadel ; l'action s'engagea, et, à la suite d'un combat meurtrier, la victoire resta aux Français, secondés par le duc Antoine, qui n'avait cessé de combattre à côté du roi. Le duc de Lorraine, et bientôt après Louis XII, furent atteints d'une maladie qui les contraignit de quitter le sol brûlant de l'Italie. De retour dans ses États, Antoine mit tous ses soins à faire fleurir les arts de la paix. La mort de Louis XII et l'avénement de François Ier enlevèrent momentanément Antoine à ses sujets. Il assista au sacre du nouveau roi (1515), et y représenta le duc de Normandie. En 1517, il tint sur les fonts de baptême François de Valois, dauphin de France, et, quelque temps après, il épousa Renée de Bourbon, fille du comte de Montpensier. Antoine s'arracha des bras de sa jeune épouse, pour accompagner le roi de France dans son expédition du Milanais. La valeur des deux princes brilla d'un nouvel éclat dans les deux journées de Marignan. Le roi redevenu maître de l'Italie, ratifia le traité connu sous le nom de concordat, qui abolissait la pragmatique sanction. Le duc Antoine, à qui le saint-père avait proposé le même accommodement, ne crut pas devoir l'accepter. L'année même de son retour dans ses États, il eut à repousser une invasion soudaine de deux comtes allemands, qui avaient pris la ville de Saint-Hippolyte, et dont le but était de s'emparer des mines d'argent de la Lorraine. Antoine les battit en plusieurs rencontres, reprit sur eux Saint-Hippolyte, et purgea ses États de la présence de ces partisans. Une autre expédition plus formidable se formait dans le lointain. Une troupe de sectaires passe le Rhin, entraînant avec elle les Rustauds de l'Alsace. Le duc marche droit, avec un petit nombre de troupes, à ces nouveaux conquérants religieux, qui prêchent l'Évangile et se livrent au pillage. Il les tailla successivement en pièces. Une action décisive s'engage près de Loupestein, à 2 lieues de Saverne ; 6,000 Allemands restent sur le champ de bataille. La ville de Saverne est investie, une capitulation est accordée. Toutes les troupes devaient sortir sans armes, et se retirer. Sous le prétexte le plus léger, parce qu'un paysan avait prononcé, disait-on, le nom de Luther, on répond par le cri du carnage : *Frappe, il est permis !* Une horrible boucherie suit de près cette sanguinaire exhortation, dont les habitants de Saverne eux-mêmes deviennent les victimes. Il restait encore quelques bandes, dont la principale, composée de 16,000 hommes, avait pris position à Scherwiller, près de Schelestadt. Le duc Antoine alla à leur rencontre et remporta un triomphe aussi éclatant que le premier. On

a vu jusqu'ici le duc Antoine presque uniquement occupé de la guerre; il va devenir l'arbitre de la paix. Non content de maintenir une neutralité difficile, entre Charles V et François I$^{er}$, il aspire à rapprocher les deux rivaux; c'est à Nice qu'il se rend pour joindre ses efforts médiateurs à ceux du pape Paul III. Le roi et l'Empereur y viennent eux-mêmes; une trêve est conclue. Par le traité de Nuremberg, conclu avec l'Empire, en 1543, le duché de Lorraine fut reconnu comme souveraineté libre et indépendante. Antoine voulut essayer encore de ramener Charles V et François I$^{er}$ à des sentiments plus modérés. La guerre venait de se rallumer; malgré son âge avancé et la rigueur de la saison, il se rendit à Valenciennes (en 1543), près de l'Empereur, qui le reçut comme un ami. Il était parti au printemps de l'année suivante, pour aller joindre le roi de France; mais, portant déjà le germe d'une maladie mortelle, il fut forcé de s'arrêter à Bar-le-Duc, où il succomba, le 14 juin 1544.

**LORRAINE** (Henri, surnommé *le Bon,* duc de), fils de Charles III et de Claude de France, né à Nancy en 1563, épousa Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, puis en secondes noces Marguerite de Gonzague, succéda à son père en 1608, fit plusieurs édits très-sages, notamment contre le duel, et mourut le 31 juillet 1624.

**LORRAINE** (Charles IV, duc de), né le 5 avril 1604, fils de François, comte de Vaudemont et de Christine de Salm, succéda, en 1624, à Henri le Bon, son oncle, dont il avait épousé la fille aînée Nicole. A peine jouissait-il de l'autorité, que le comte de Vaudemont, son père, prétendant avoir des droits sur le duché, le somma de le lui remettre. Charles y consentit; mais le comte se démit au bout de quatre jours. Imprudent et léger, Charles IV sembla se faire un jeu d'indisposer contre lui la cour de France; il fit alliance avec l'Angleterre pour renverser Richelieu, accueillit la duchesse de Chevreuse, puis le duc d'Orléans, auquel il donna Marguerite sa sœur en mariage, et enfin conduisit ses troupes à l'Empereur, qui venait d'être battu par Gustave-Adolphe. Pendant ce temps Louis XIII s'emparait de la Lorraine, et Charles, obligé de signer un traité désavantageux, fit une cession simulée de ses États à son frère, qui ne put en prendre possession. En 1635, la fortune sembla vouloir changer. Charles, qui s'était signalé à la bataille de Nordlingen, si fatale aux Suédois, rentra en Lorraine et rejeta les Français dans le pays messin. Forcé bientôt à la retraite, il rejoignit l'armée espagnole en Flandre, et continua de rendre aux ennemis de la France de très-grands services jusqu'à la paix de Munster, dans laquelle il ne fut pas compris. En 1650, il fit le siége de Cambrai, puis, prenant parti pour la Fronde, il vint au secours de Condé, assiégé dans Étampes, et força Turenne à se retirer. Il se laissa ensuite attirer à Paris, où on lui fit signer un traité plus onéreux que les précédents, puis à Bruxelles, où les Espagnols le soupçonnant de trahison l'arrêtèrent. Sorti de prison au bout de cinq ans (1659), il obtint la restitution d'environ la moitié de ses États, et, mécontent de sa propre famille, il institua (1661) Louis XIV héritier de tous ses domaines, à la condition que les princes de Lorraine auraient le titre de princes du sang. Mais, ayant refusé de livrer la ville de Marsal, il fut obligé de reprendre les armes, et, battu de nouveau, signa un autre traité, dont il viola encore les clauses, et, fuyant de sa capitale assiégée, il rejoignit l'armée impériale, dans laquelle il combattit avec des succès divers jusqu'à sa mort, arrivée à Larback en 1675. Ce prince savait faire la guerre, mais sa légèreté et son inconstance le rendirent la fable de l'Europe. Sa vie intérieure fut aussi agitée que sa vie politique. Ayant répudié presque sans formalité sa première femme pour épouser Béatrix de Cusance, il s'ensuivit une longue querelle. Il eut aussi un grand nombre de maîtresses. La plus célèbre fut Marianne Pajot, fille d'un apothicaire, qu'il aurait épousée si Louis XIV n'eût fait enfermer Marianne dans un couvent.

**LORRAINE** (Charles V, duc de), neveu et successeur du précédent, fils de Nicolas-François de Vaudemont, né à Vienne le 3 avril 1643, fut amené par son père à Paris, et fiancé à plusieurs princesses; mais aucun de ces mariages ne réussit. Dégoûté de la France par ces lenteurs et par l'orgueil de Louis XIV, il se réfugia près du pape, et de là près de l'Empereur. Peu après, Louis XIV ayant voulu, par suite du traité de Montmartre, se faire livrer Marsal, assiégea cette place, et Charles vint s'y jeter pour la secourir. Le roi irrité défendit à son oncle de le recevoir à sa cour, et quand le jeune prince revint à Paris se justifier, il lui ordonna de quitter sur-le-champ la capitale. Charles, de retour à Vienne, se distingua dans la campagne contre les Turcs et à la journée de St.-Gothard. En 1674, il se mit sur les rangs pour obtenir le royaume de Pologne; mais les intrigues de la France le firent échouer, et il jura à ce pays et à son roi une haine implacable. Il rejoignit l'armée impériale, fit des prodiges de valeur à Seneffe, et, quoique blessé grièvement, servit encore dans la campagne suivante. A la mort de Charles IV (1675), il fut reconnu duc de Lorraine par toutes les puissances, la France exceptée; mais cette unanimité de vœux ne lui rendait pas les États enlevés à sa famille. Élevé l'année suivante au rang de généralissime, il prit Philipsbourg, crut l'instant venu de rentrer dans ses États, et fit broder sur ses étendards la fameuse devise : *Aut nunc, aut nunquàm.* Cependant il ne put effectuer ses projets, et le maréchal de Créqui prit Fribourg en sa présence. L'année suivante, l'Empereur lui donna en mariage sa sœur, l'archiduchesse Marie-Éléonore, reine douairière de Pologne. En 1679, la paix de Nimègue rendit à Charles V la Lorraine, à l'exception de Nancy. Humilié de cette clause, le duc se retira près de l'Empereur, auquel il rendit encore de très-grands services dans la guerre contre la Turquie (1683), et dans celle de 1689 contre la France. Il mourut le 8 avril 1690 à Weltz, près de Lintz. Ce duc possédait toutes les qualités, et Louis XIV lui-même disait que c'était le plus sage, le plus grand et le plus magnanime de ses ennemis. On a une *Vie de Charles V de Lorraine,* par la Brune. Le *Testament politique* publié sous son nom est de Henri de Straatman.

**LORRAINE** (Léopold I$^{er}$, duc de), fils du précédent, et de l'archiduchesse Marie-Éléonore, né à Inspruck le 11 septembre 1679, se distingua à la bataille de Temeswar en 1696. Le traité de Riswyck, signé l'année suivante, rendit au jeune duc la Lorraine presque entière. Il s'appliqua à y faire fleurir le commerce, la paix et les arts,

fit percer des routes et creuser des montagnes, fonda des chaires pour les sciences médicales et le droit, institua une académie de peinture et de sculpture, promulgua des lois utiles, et diminua les impôts. La tranquillité de la Lorraine ne fut troublée que quand la cour de Versailles crut nécessaire de mettre garnison dans Nancy lors de la guerre de la succession; on proposait à Léopold de feindre une résistance qu'il ne pouvait opposer; mais il s'y refusa, et fixa sa résidence à Lunéville jusqu'en 1715. Ce bon prince mourut le 27 mars 1729. Il avait eu 14 enfants, dont 4 lui survécurent; l'aîné lui succéda sous le nom de François III, et devint Empereur sous celui de François Ier.

**LORRAINE** (François de), grand prieur de France, né le 18 avril 1534, fit ses premières armes sous le grand duc de Guise, son frère, alla ensuite à Malte, et fut nommé commandant des galères de l'ordre. De retour en France, il fut fait aussi général des galères, et chargé de diverses expéditions sur les côtes d'Italie, de Portugal et d'Écosse. Sa négligence le fit échouer dans cette dernière, et la capitulation de Leith, qui ruina pour toujours les affaires des Français dans l'Écosse, fut le résultat de la lenteur qu'il mit à débarquer des troupes. Il avait le projet de retourner à Malte et de s'emparer de l'île de Rhodes, quand il fut enlevé par une fluxion de poitrine le 6 mars 1563. S'il eût eu autant de prudence qu'il avait de valeur et de magnanimité, il aurait été le premier capitaine de son siècle. Brantôme lui a consacré un chapitre dans ses *Vies des capitaines français.*

**LORRAINE** (Charles-Alexandre de), né à Lunéville le 12 décembre 1712, peu de temps après le mariage de François et de Marie-Thérèse, fut nommé, jeune encore, feld-maréchal, et se signala d'abord en Hongrie, en repoussant un corps de troupes turques, très-considérable, qui avait attaqué l'armée autrichienne, tandis qu'elle passait le défilé de Mehadia (juillet 1738). En 1742, il commanda l'armée de Bohême, et, après s'être emparé de Czaslau (17 mai), il livra bataille au roi de Prusse, qui remporta la victoire, mais perdit presque toute sa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre la reine de Hongrie et Frédéric II, le prince Charles marcha contre les Français, qui avaient remporté de grands avantages dans la Bohême; il enleva Piseck et Pilsen, mit le siége devant Prague (28 juillet), et prit Leutmeritz, avant la fin de la campagne. En 1744, il commanda sur le Rhin, passa ce fleuve, s'empara des lignes de Spire, de Germensheim, de Lauterbourg et de Haguenau, s'établit au milieu de l'Alsace, et poussa même, au delà de la Sarre, des partis qui jetèrent l'épouvante jusque dans Lunéville, que le roi Stanislas fut obligé de quitter avec sa cour. Le prince Charles put alors se flatter de revoir, et même de conquérir sa terre natale, cette Lorraine qu'il avait quittée avec tant de regret. Mais le roi de Prusse, alarmé des succès des Autrichiens, reprit ses relations avec la France, et attaqua la Bohême et la Moravie. Le prince Charles fut obligé de repasser le Rhin, et, après avoir été renforcé par des troupes saxonnes, il repoussa Frédéric de poste en poste, et le força d'évacuer la Bohême. L'année suivante, le roi de Prusse prit sa revanche, et le battit à Friedberg et à Sorr. Le prince Charles commanda de nouveau les troupes autrichiennes, dans la guerre de sept ans. En 1757, il défit le général Keith, et chassa les Prussiens de toute la Bohême. Le 22 novembre de la même année, il les battit encore près de Breslau; mais le 5 décembre suivant, Frédéric lui fit essuyer une entière défaite à Lissa. Ce revers porta le prince Charles à résigner le commandement, qu'il ne reprit plus. Il avait été nommé gouverneur des Pays-Bas en 1744. Le 7 janvier de cette même année, il épousa la sœur de Marie-Thérèse, l'archiduchesse Marie-Anne, qu'il perdit à Bruxelles le 16 décembre suivant. Il fut nommé grand maître de l'ordre Teutonique le 4 mai 1761; et il mourut au château de Tervueren le 4 juillet 1780. Sa douceur et sa générosité l'avaient fait chérir généralement. Il était versé dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques et la mécanique. Les gens de lettres avaient près de lui un accès facile; et sa bibliothèque, son cabinet de médailles et d'histoire naturelle, leur étaient continuellement ouverts. C'est durant son administration que se sont écoulés les derniers jours heureux de la Belgique, où il a constamment protégé le commerce, et fait régner l'abondance. Les états de Brabant lui avaient élevé, de son vivant, en 1775, sur la place Royale de Bruxelles, une statue en bronze, qui a été brisée en 1794.

**LORRAINE** (Charles de), jésuite, fils de Henri de Lorraine, marquis de Moy, né à Kœurs près de St.-Mihiel en 1592, annonça beaucoup de goût pour la profession des armes, et se livra d'abord avec ardeur aux plaisirs; mais ayant été pourvu de l'évêché de Verdun, en 1617, il changea de conduite, s'appliqua à réformer son diocèse, et se démit de son siége pour prendre l'habit de jésuite à Rome. Il fut aussitôt nommé supérieur de la maison professe de Bordeaux, et quelque temps après on lui offrit le chapeau de cardinal; mais il refusa, et mourut à Toulouse le 28 avril 1631. Le P. Baltus a traduit de l'italien : *Réflexions spirituelles et sentimentales de piété du P. Charles de Lorraine,* Dijon, 1720, in-12. On a sa *Vie* par Laubrussel, Nancy, 1733, in-8°.

**LORRAINE-VAUDEMONT** (la princesse de), née à Montmorency, de la branche aînée établie en Flandre, morte à Paris en janvier 1833, sauva M. de Vitrolles pendant les cent jours, et contribua, sous la restauration, à l'évasion de Lavalette.

**LORRAINE.** *Voyez* **AUMALE, GUISE, HARCOURT, MAYENNE, MARIE, MERCOEUR.**

**LORRAINE.** *Voyez* **CHARLES, FRANÇOIS** et **LÉOPOLD.**

**LORRIS** (Guillaume de), né à Lorris sur la Loire, près de Montargis, est le premier auteur du *Roman de la Rose,* production très-remarquable pour le temps où elle a été composée, et qui a conservé pendant près de 2 siècles une grande influence sur la littérature française. Fauchet conjecture que Guillaume s'était appliqué à l'étude de la jurisprudence. Les particularités de sa vie sont inconnues; et l'on croit qu'il mourut jeune, vers l'an 1240, avant d'avoir terminé son poëme, qui fut continué, 40 ans après, par Jean de Meung.

**LORRY** (Paul-Charles), avocat au parlement, puis conseiller d'État, né à Paris le 18 décembre 1719, d'abord professeur de droit à l'université, acquit la réputation d'un profond jurisconsulte, et mourut en 1766. Il a pu-

blié : *Justiniani imperat. institut. juris civilis expositio methodica* (ouvrage de son père), 1757, in-4°, et 1777, 2 vol. in-12 ; *Essai sur le mariage en sa qualité de contrat et de sacrement*, 1760, in-12 ; etc.

**LORRY** (Anne-Charles), médecin, né à Crosne le 10 septembre 1726, frère du précédent, acquit la réputation de l'un des premiers praticiens de la capitale, soigna Louis XV pendant la maladie à laquelle ce prince succomba, et mourut à Bourbonne-les-Bains le 18 septembre 1783. On a de lui : *Essai sur les aliments*, Paris, 1754, 1757, 1781, 2 vol. in-12, ouvrage très-estimé ; *De melancholiâ et morbis melancholicis*, 1765, 2 vol. in-8° ; *Tractatus de morbis cutaneis*, 1777, in-4°, etc.

**LOSANA** (l'abbé Mathieu) naquit à Vigone, en Piémont, en 1758. Reçu docteur et agréé de la Faculté, il obtint au concours la paroisse de Lombriaco, et consacra ses loisirs à l'agriculture et à l'histoire naturelle. A la réorganisation des études par le gouvernement français en 1802, nommé professeur de théologie à l'université de Turin, il conserva cette chaire jusqu'en 1814. Membre de l'Académie des sciences et de la Société d'agriculture de Turin, il publia plusieurs *Mémoires* intéressants *sur les reptiles, sur les animaux infusoires, sur la maladie des blés et du riz*. L'une de ses dernières occupations fut le *perfectionnement des charrues* pour les différentes terres légères et argileuses, dont il composa des modèles qui furent bien accueillis. Ce modeste savant mourut à Lombriaco le 2 décembre 1833.

**LOSCHGE** (Frédéric-Henri), médecin allemand, né à Anpach, le 16 février 1755, fut reçu docteur en médecine à Erlangen, en 1780, et fut, pendant quelques années, prosecteur de la faculté de cette ville, où il obtint, en 1792, la chaire d'anatomie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, le 29 septembre 1840. Ses ouvrages sont : *De medicina obstetricia agente et expectante*, Erlangen, 1780, in-4° ; *De commodis quibusdam quæ ex singulari infantum calvariæ structura oriuntur*, Erlangen, 1785, in 4°, etc.

**LOSEL** (J.) *Voyez* **LOESEL**.

**LOSME**. *Voyez* **MONCHESNAY**.

**LOSRIOS** (Jean-François de), né à Anvers, en 1728, y fit de bonnes études et s'adonna aussitôt après au commerce des livres, qu'il alla continuer à Lyon en 1766. Étant retourné dans sa patrie à l'époque de la révolution de France, il passa les dernières années de sa vie à Malines, ayant à peine conservé quelques moyens d'existence, et, ce qui était plus fâcheux encore, totalement aveugle. Il mourut dans cette ville, le 24 novembre 1820. Voici la liste de ses ouvrages : *Petite bibliothèque amusante*, Lyon, 1766, in-12 ; *Bibliographie instructive*, ou *Notice de quelques livres rares, singuliers*, Avignon et Lyon, 1777, in-8°, avec portrait de l'auteur ; *Petite bibliothèque amusante*, ou *Recueil de pièces choisies*, London (Lyon), 1781, 2 parties in-16 ; *OEuvres de François de Losrios, libraire de Lyon, contenant plusieurs descriptions et observations sur des objets curieux ou particuliers, aventures, voyages*, etc., Londres (Paris), 1789, in-18 ; *Science de la librairie, à l'usage des élèves de cet état* (date et nom d'éditeur inconnus).

**LOSRIOS** (M^lle Charlotte-Marie de), maîtresse de pension, née à Anvers, en 1726, et morte en 1802, a publié : *Magasin des petits enfants*, ou *Recueil d'amusements à la portée du jeune âge*, Anvers et Paris, 1771, in-12 ; *Encyclopédie enfantine*, ou *Magasin pour les petits enfants*, Dresde, 1780, in-8° ; *Abrégé historique de toutes les sciences et des beaux-arts*, Lausanne, 1789, in-12.

**L'OSTAL**. *Voyez* **HOSTAL**.

**LOSTANGES DE SAINTE-ALVÈRE** (Alexandre Louis-Charles-Rose de), né à Versailles en 1763, se consacra dès sa jeunesse à l'état ecclésiastique, et fut nommé grand vicaire de Dijon. Ayant refusé de prêter le serment qui fut exigé de tous les ecclésiastiques en 1791, il émigra et ne revint en France qu'en 1801, après le 18 brumaire, et vécut dans une retraite absolue jusqu'à la restauration. Nommé à l'évêché de Périgueux, il fut sacré le 21 octobre 1821, et mourut à Bergerac le 11 août 1835. Ce prélat a laissé de nombreux manuscrits.

**LOTH**, neveu d'Abraham, le suivit à Haran, et de là dans la terre de Chanaan ; il se sépara de lui à cause des disputes fréquentes qui s'élevaient entre leurs bergers, et se retira à Sodome, où, quelques années après, il fut fait prisonnier par un roi d'Assyrie. Mais Abraham vint le délivrer à la tête de ses serviteurs. Dieu ayant résolu de détruire Sodome et quatre villes voisines, envoya un ange à Loth pour lui ordonner de quitter les lieux qui allaient être le théâtre d'un embrasement universel. Loth s'enfuit avec sa famille et ses richesses ; mais sa femme ayant tourné la tête en route, malgré la défense formelle de Dieu, fut changée en statue de sel ; alors ses filles, croyant que le genre humain avait péri avec les villes de la Pentapole, enivrèrent leur père et commirent avec lui les incestes auxquels Ammon et Moab durent la naissance.

**LOTH** (Charles), peintre, nommé *Carlotto* par les Italiens, né à Munich en 1632, mort à Venise en 1698, disciple de son père, Ulrich Loth, et de Pierre Liberi, fut nommé peintre de l'empereur Léopold II, et composa un grand nombre de très-beaux tableaux pour les villes de Milan, Florence, Vérone et Venise, qui se le disputaient. On regarde comme son chef-d'œuvre *Adam et Ève pleurant sur le corps d'Abel*, tableau qui a été gravé d'une manière supérieure par Porporati.

**LOTHAIRE I^er**, 3^e empereur d'Occident depuis Charlemagne, né vers 795, était fils de Louis le Débonnaire qui l'associa à l'empire en 817, et le nomma roi des Lombards en 820. Il s'unit à ses deux frères Pépin et Louis pour empêcher leur père de former un nouveau royaume en faveur de Charles le Chauve, fils de l'impératrice Judith. Après la mort de son père, Lothaire crut pouvoir réduire Louis le Germanique à la Bavière et Charles le Chauve à l'Aquitaine (Pépin était mort à cette époque) ; mais ces deux princes ligués contre lui le vainquirent à la célèbre bataille de Fontenai (841) ; et par suite du traité conclu à Verdun (843) entre les trois frères, Lothaire garda le titre d'empereur, l'Italie et quelque provinces de France ; Louis eut la Germanie, c'est-à-dire, tous les États situés au delà du Rhin avec quelques villes sur la rive gauche ; Charles le Chauve resta roi de France, c'est-à-dire de la Neustrie et de l'Aquitaine. Lothaire fixa sa cour à Aix-la-Chapelle, et saisit toutes les occasions qui lui parurent favorables pour accomplir ses ambitieux projets ; mais il ne put

y réussir. Atteint d'une maladie mortelle, il partagea ses États entre ses trois fils, Louis, Charles et Lothaire, et se retira dans le couvent de Prum en Ardennes, où il mourut le 28 septembre 855 dans la 60e année de son âge.

**LOTHAIRE II**, Empereur, né en 1075, fils de Gebhard, comte d'Arnsberg, devint duc de Saxe par son mariage avec Richèze, fille de Louis le Gros, et fut élu Empereur en 1127 au préjudice de Frédéric, duc de Ferrare, et de Conrad, duc de Franconie, qui se fit de son côté élire à Spire et couronner à Milan. Pendant ce temps les Romains nommaient deux papes, Innocent II et Anaclet. Chassé de Rome, Innocent se réfugia à Liége auprès de Lothaire, qui le prit sous sa protection, le reconduisit à Rome, et se fit sacrer une seconde fois. L'Empereur, touché des bontés du pontife, lui baisa les pieds et conduisit sa mule quelques pas, signes de vassalité qui dans la suite donnèrent lieu aux papes de prétendre que l'Empire était un fief du saint-siége. Devenu paisible possesseur du trône par l'inaction de ses rivaux abandonnés de leurs alliés, Lothaire convoqua, en 1135, la célèbre diète de Magdebourg, où furent faites quelques lois pour la police intérieure de l'Empire. En 1137 il repassa en Italie pour défendre Innocent contre Roger, roi de Sicile, qui soutenait Anaclet, le vainquit, et mourut le 4 décembre de la même année en revenant dans ses États à Bretten près de Trente. Il ne laissa point de postérité, et Conrad, son ancien compétiteur, lui succéda.

**LOTHAIRE II**, roi de France, fils de Louis d'Outremer, né en 941, fut associé au trône en 952, et sacré après la mort de son père en 954. Ce prince fut pendant tout son règne aux prises avec les grands vassaux de la couronne. Après avoir fléchi devant la puissance de Hugues Capet, il tenta de lutter contre Richard, duc de Normandie, et fut obligé de lui demander la paix. Plus heureux contre Arnoul, comte de Flandre, il s'empara de plusieurs villes, et conserva, par un traité, une partie de ses conquêtes. Il eut ensuite à soutenir une guerre contre Othon II, empereur d'Allemagne, qui, s'étant avancé jusque sous les murs de Paris, se vit forcé par la rigueur de la saison de retourner dans ses États. Lothaire, sur la fin de ses jours, crut devoir associer à la royauté son fils Louis, et mourut à Reims le 2 mars 986, empoisonné, dit-on, par sa femme Emma; mais ce crime n'est rien moins que prouvé.

**LOTHAIRE II**, fils de Hugues, roi d'Italie, associé à son père en 931, régna jusqu'en 950. Hugues de Provence régnait depuis 5 ans sur l'Italie; et déjà il s'y était rendu odieux par plusieurs actes tyranniques, lorsque, pour mieux assurer sa couronne, il s'associa en 931, son fils Lothaire, qu'il avait eu de Villa, sa première femme. Lothaire, fort jeune encore, était étranger à la politique perfide et à la cruauté de son père. En 938, celui-ci lui fit épouser Adélaïde, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne. Les vertus de cette princesse eurent une heureuse influence sur le caractère de Lothaire; et ce jeune prince était autant aimé des Lombards, que Hugues en était détesté. Ce fut lui qui, en 940, déroba Bérenger, marquis d'Ivrée, depuis Bérenger II, à la colère de son père, en le prévenant des embûches qui lui étaient dressées. Mais Bérenger reconnut bien mal ce service; car en 945, il rentra en Lombardie, à la tête d'une armée, pour dépouiller le père et le fils. Lothaire se rendit au congrès des princes d'Italie, que Bérenger avait assemblé à Milan; et la nation résolut de lui conserver une couronne qu'il voulait ôter à son père; mais Bérenger vit avec dépit, le prince qu'il avait cru dépouiller, occuper encore le trône; toutes les forces étaient entre ses mains, et il était plus roi que Lothaire: cependant il ne fut point content de la réalité, s'il n'y joignait encore l'apparence; et il y a tout lieu de croire qu'il fit empoisonner son jeune souverain. Lothaire mourut le 22 novembre 950, ne laissant qu'une fille, Emma, qui fut mariée à Lothaire II, roi de France: sa veuve, Adélaïde, se remaria à Othon le Grand.

**LOTHAIRE**, roi de Lorraine, 2e fils de l'empereur Lothaire Ier, commença à régner en 855, et fit alliance avec Louis le Germanique, son oncle, pour dépouiller leurs voisins. Il tourna ensuite du côté de Charles le Chauve; mais les rapides succès de Louis le forcèrent à faire la paix. Du reste, ce prince n'est célèbre que par son aveugle passion pour Valdrade, sœur de Gonthier, archevêque de Cologne. Quoique marié, il vécut d'abord publiquement avec elle (858), puis il répudia sa femme Teutberge pour l'épouser (862). Mais le pape Nicolas Ier, excité en secret par Charles le Chauve, déclara le divorce scandaleux, et menaça Lothaire d'excommunication s'il ne reprenait Teutberge. Lothaire fut donc obligé d'aller en présence du légat et de toute sa cour au-devant de son ancienne épouse, et de jurer qu'il ne la quitterait plus. Mais à peine le légat fut-il parti, qu'il la renferma dans un coin du palais et rappela Valdrade (864). Étant passé en Italie en 868, il chercha à se concilier le nouveau pape Adrien II pour faire casser son premier mariage. Mais celui-ci, loin d'y consentir, l'obligea de jurer sur la sainte hostie et au moment de communier qu'il avait rompu avec Valdrade. Lothaire prêta le serment exigé. Il mourut l'année suivante (869) en revenant dans ses États, et l'on ne manqua pas d'attribuer sa mort à son parjure; car alors l'eucharistie était au nombre des épreuves ou jugements de Dieu, et l'on croyait que quiconque se parjurait sur l'hostie périssait dans l'année. C'est de son nom que les pays qui lui étaient échus en partage prirent le nom de *Lotharingia*, dont la langue française a fait *Lorraine*.

**LOTICH** (Pierre), surnommé *Secundus*, pour le distinguer d'un autre Pierre Lotich, son oncle, né le 2 novembre 1528 à Schluchtern (Wétéravie), étudia sous Mélissus, Mélanchton et Camérarius, combattit sous les drapeaux de la ligue de Smalkalde, voyagea en France et en Italie, où il se livra à l'étude de la médecine, fut reçu docteur à Padoue, professa la médecine à Heidelberg, et mourut à peine âgé de 32 ans, le 7 novembre 1560, d'un philtre préparé pour un autre. On a de lui des *Poésies latines*, souvent réimprimées; l'édition de Burman, Amsterdam, 1754, 2 vol. in-4°, est la meilleure.

**LOTICH** (Pierre), oncle du précédent, abbé de Schluchtern, fut un des apôtres les plus ardents du luthéranisme. Fondateur d'un collége, il donna l'un des premiers en Allemagne l'exemple de secouer le joug de la scolastique. Il mourut le 23 juin 1567 à Hanau, laissant quelques ouvrages polémiques aujourd'hui sans intérêt.

**LOTICH** (Christian), frère puiné du poëte, mort en 1568, a composé aussi des poésies latines, imprimées dans le recueil des vers de son petit-fils.

**LOTICH** (Jean-Pierre), petit-fils du précédent, professa la médecine à l'université de Rinteln, et composa divers ouvrages, entre autres une *Histoire des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III* (*Rerum germanicarum*, etc.), 1646, 4 vol. in-fol.; un *Commentaire* sur Pétrone, 1629, in-4°; *De casei nequitiâ*, 1643, in-8°; et un recueil de poésies latines, composé principalement d'épigrammes, 1620, in-8°. Il mourut en 1669.

**LOTTER** (Jean-George), littérateur, né à Augsbourg en 1699, professeur d'éloquence et d'antiquités à Pétersbourg en 1735, fut chargé d'écrire la vie de Michel Alexiowitch, père de Pierre le Grand. Le travail excessif auquel il se livra pour débrouiller ces matériaux accéléra sa mort, qui eut lieu le 1er avril 1737. On a de lui: *Hist. vitæ Peutingeri*, Leipzig, 1729, in-4°; un *Commentaire sur la table de Peutinger; Histor. instaurat. templi Hierosolymitani*, etc., contre Basnage, et différents *Opuscules, Dissertations*, etc., dans les *Acta eruditorum*. On lui doit une édition augmentée de la *Biblioth. philosophica*, de Struve.

**LOTTI** (Cosme), peintre, architecte et mécanicien florentin, né vers la fin du 16e siècle, fut élève de Benedetto Poccetti, travailla beaucoup pour la famille ducale de Toscane, pour Philippe IV, roi d'Espagne, dont il devint architecte et ingénieur. Ce fut lui qui construisit le théâtre de Buen Retiro. Son talent comme machiniste lui acquit la réputation de sorcier parmi le peuple de Madrid. Il a laissé quelques tableaux, parmi lesquels on cite une *Vierge au rosaire*.

**LOTTIN** (Augustin-Martin), libraire, né à Paris le 8 août 1726, mort le 6 juin 1793, est auteur de quelques opuscules peu importants, entre autres : *le Retour de Saint-Cloud* par mer et par terre; c'est la suite du *Voyage de Paris à Saint-Cloud*, de Néel, 1761-1773, 12 vol. in-24; *Almanach de la Vieillesse; Almanach historique des ducs de Bourgogne*, 1752, in-24; *Éloge de Catinat*, etc.

**LOTTIN** (Antoine-Prosper), frère du précédent, né en 1739, libraire (1748-82), assassiné à Paris en 1812, cultiva aussi la littérature. Son ouvrage principal est *l'Essai sur la mendicité*, publié sous le pseudonyme de Lambin de Saint-Félix. Boulard a publié sur la vie et les ouvrages des frères Lottin, deux notices, la première dans le *Journal de la librairie* (de Ravier), an V (1797); la deuxième dans le *Magasin encyclopédique*, 1813.

**LOTTINI** (Jean-Ange), sculpteur et poëte, naquit à Florence, en 1547, et fut élève de frère Ange Montorsoli. Il embrassa de bonne heure la vie religieuse dans l'ordre des servites, et continua de cultiver l'art de la sculpture. Il mit en vers 80 des principaux miracles opérés, par l'image de la Vierge, dans le couvent de l'Annonciade, et les fit imprimer avec quelques autres poésies. Lottini est encore auteur de plusieurs poëmes dramatiques tirés de l'histoire sainte et des légendes. Sur la fin de sa vie, il devint aveugle et mourut en 1629.

**LOTTO** (Laurent), peintre, né dans le Bergamasque vers la fin du 15e siècle, fut élève de Bellini, du Giorgione, peut-être aussi de Léonard de Vinci, et mourut vers 1560 à Lorette, où il était allé peindre des sujets sacrés dans la chapelle de la Vierge. On a de lui plusieurs tableaux très-estimés. Le Musée royal de Paris possède de cet artiste, l'un des premiers de l'école vénitienne, *la Femme adultère amenée devant Jésus-Christ*.

**LOUAIL** (Jean), auteur appelant, né à Maïenne vers le milieu du 17e siècle, était ami de Letourneux, et partagea quelque temps sa retraite. On le donna à l'abbé de Louvois pour l'aider dans ses études; et ce fut sans doute par la protection de cet abbé, qu'il obtint le prieuré d'Aurai. Après la mort de l'abbé de Louvois, arrivée en 1718, Louail refusa la place de bibliothécaire du cardinal de Noailles, et vécut dans la retraite jusqu'au 3 mars 1724, qu'il mourut. Il avait aidé Mlle de Joncoux dans la traduction des *Notes de Wendroek* sur les *Provinciales* de Pascal, notes que l'on sait être de Nicole. Louail composa aussi avec cette demoiselle l'*Histoire abrégée du Jansénisme, et Remarques sur l'ordonnance de l'archevêque de Paris*, 1698, in-12.

**LOUBENS-VERDALE** (Hugues de), né vers le milieu du 16e siècle, entra fort jeune dans l'ordre de Malte, et y acquit beaucoup de gloire, surtout au siége de l'île de Zoane, où il sauva l'étendard de la religion. Il fut ensuite envoyé en ambassade à Rome, et s'y trouvait à l'époque où le grand maître de Lacassière y mourut. Il fut choisi pour le remplacer, en 1582, et décoré de la pourpre romaine par Sixte-Quint, en 1587. Verdale fit fortifier l'île de Gozo, punir des chevaliers puissants qui abusaient de leurs droits, écrire l'Histoire de son ordre par Bosio, et bâtir le couvent des Capucins et le château du Mont-Bosquet, appelé depuis Mont-Verdale, et mourut à Rome, en 1595.

**LOUBÈRE** (Antoine de la), géomètre distingué, né en 1600, dans le diocèse de Rieux en Languedoc, fut admis chez les jésuites à l'âge de 20 ans, et y professa successivement les humanités, la rhétorique, l'hébreu, la théologie, et enfin les mathématiques avec un égal succès. Il mourut à Toulouse en 1664. On a de lui : *Quadratura circuli et hyperbolæ segmentorum*, Toulouse, 1651, in-8°; *Propositiones geometricæ sex*, etc.

**LOUBÈRE** (Simon de la), neveu du précédent, né à Toulouse en 1642, composa à 16 ans une comédie et une tragédie, qu'il eut le bon esprit de brûler, et se rendit à Paris où quelques vers galants le firent bientôt connaître. Nommé secrétaire d'ambassade de M. de Saint-Romain en Suisse, il alla à Siam (1687), en qualité d'envoyé extraordinaire. A son retour il fut chargé d'une mission secrète en Espagne; mais arrêté à Madrid sur quelques soupçons, il ne fut relâché que difficilement. Il s'attacha ensuite à M. de Pontchartrain dont il accompagna le fils dans ses voyages. En 1693 il remplaça l'abbé Tallemant à l'Académie française. Son élection donna lieu à beaucoup d'épigrammes; en 1694 il devint membre de l'Académie des inscriptions. Il se retira dans la suite à Toulouse, où il rétablit les Jeux floraux, et y mourut le 26 mars 1729. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *Du royaume de Siam*, Paris, 1691, 2 vol. in-12; des *Poésies morales et galantes* dans divers recueils; *Traité de l'origine des Jeux floraux*, 1715, in-8°, etc. Son *Éloge*, par de Boze, est au tome VII du recueil de l'Académie des inscriptions.

**LOUCHALI.** *Voyez* **OCCHIALI.**

**LOUCHET** (Louis), conventionnel, né à Longpré-sur-Somme, en Picardie, le 21 janvier 1753, fut transporté fort jeune dans le Rouergue, et y était devenu professeur lorsque la révolution commença. Il s'en montra l'un des partisans les plus enthousiastes, fut nommé par le département de l'Aveyron, député à la Convention nationale, et on le vit, dès les premières années, siéger au sommet de la Montagne. Il vota pour la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Après la session conventionnelle, Louchet fut employé en qualité de commissaire du Directoire exécutif. Devenu receveur général du département de la Somme, il conserva cet emploi lucratif sous le gouvernement impérial, jusqu'à la restauration de 1814. L'ayant alors perdu, il en conçut un chagrin très-vif, et mourut en 1815.

**LOUET** (George), jurisconsulte, né dans l'Anjou, fut avocat, puis conseiller au parlement de Paris, devint ensuite agent du clergé, évêque de Tréguier, et mourut en 1608 avant de prendre possession de son diocèse. On a de lui : *Recueil d'arrêts notables,* 1602, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1742, 2 vol. in-fol. avec des remarques et augmentations de Rousseau de la Combe; et des notes sur le *Commentaire sur les règles de la chancellerie romaine,* par Dumoulin, 1656, in-4°.

**LOUIS Ier**, dit *le Débonnaire,* Empereur et roi de France, naquit à Casseneuil (Agenois) en 778, fils de Charlemagne et de Hildegarde, sa 2e femme. Nommé roi d'Aquitaine à 3 ans, associé à l'Empire (813), il succéda à son père l'année suivante, permit aux Saxons, transplantés par Charlemagne, de retourner dans leur patrie, témoigna son mécontentement au pape Pascal Ier, qui avait négligé de faire confirmer son élection, et partagea ses États à ses fils : Lothaire fut fait roi d'Italie et associé à l'Empire, Pépin eut le royaume d'Aquitaine et Louis celui de Bavière (817). En 818 Bernard, roi d'Italie, fils de Pépin et son neveu, s'étant révolté, fut défait et conduit à Aix-la-Chapelle, où il eut les yeux crevés par ses ordres, et mourut 3 jours après. Cette cruauté lui fut reprochée par le clergé qu'il avait voulu rappeler aux mœurs de leur état, et il fut obligé de faire une pénitence publique (822). Il avait, l'année précédente, épousé en deuxièmes noces Judith de Bavière, dont il eut un fils (Charles le Chauve); voulant lui laisser un royaume, il revint sur le partage qu'il avait fait de ses États ; mais ses trois fils du premier lit se révoltent et le relèguent dans un monastère; une diète tenue à Nimègue le rétablit. Les trois princes reprennent les armes en 833 et le font déposer solennellement dans la diète de Compiègne. Mais bientôt la discorde se met entre Lothaire, qui prétendait à la suprématie, et ses deux frères. Ceux-ci délivrent leur père et tiennent à Saint-Denis une assemblée où ils le font rétablir. Lothaire voulut en vain s'opposer à cette réparation; il fut vaincu et son père lui pardonna (834). Louis mourut en 840, dans une ile du Rhin près de Mayence, du chagrin que lui causa la nouvelle révolte de son fils Louis de Bavière. Il venait de déclarer Charles le Chauve roi de France. Brave, chaste, pieux, savant et bon, ce prince avait toutes les qualités d'un particulier. Mais celles qui font les grands rois lui manquèrent; et c'est à sa faiblesse qu'on doit en partie imputer l'établissement du régime féodal et l'agrandissement du pouvoir des papes.

**LOUIS II**, dit *le Jeune,* né vers 822, fils de Lothaire Ier, roi d'Italie en 844, fut associé à l'Empire par son père en 849, et lui succéda en 855. Il se fit céder par son frère Charles les pays situés entre le Jura et les Alpes, et, à la mort de ce prince, il eut une partie de la Provence (859-863). En 866 il marcha contre les Sarrasins qui s'étaient établis dans la Calabre, et parvint au bout de 5 ans à les en expulser. En 871, Adelgise, prince de Bénévent, le fit arrêter dans son palais; mais craignant les suites de cet attentat, il lui rendit la liberté. Louis voulut inutilement se venger; il fit sa paix avec ce prince, et mourut peu après, le 12 août 875 en Lombardie, ne laissant qu'une fille Ermengarde, qui fut mariée à Boson, roi d'Arles.

**LOUIS III**, dit *l'Aveugle*, empereur d'Allemagne, était fils de Boson, roi d'Arles et de Provence, et d'Ermengarde, fille de l'empereur Louis le Jeune. Après la mort de Boson, sa mère le conduisit à la cour de Charles le Gros, qui l'adopta pour fils; mais Charles, ayant été déposé par ses vassaux en 888, Ermengarde se hâta de ramener Louis en Provence, et le fit reconnaître pour successeur de Boson, dans une assemblée des grands et des prélats, convoquée à Valence. Les seigneurs lombards révoltés contre Bérenger, appellent Louis en Italie, en 899; mais, surpris dans un défilé, il est contraint d'accepter les conditions que lui dicte Bérenger, et s'engage, par serment, à ne jamais rentrer en Italie. Oubliant bientôt une promesse qui lui avait été arrachée par la force, il retourne dans la Lombardie, sur la fin de l'an 900, met en fuite Bérenger, et se fait couronner Empereur dans Rome, par le pape Benoit IV. Bérenger, qu'on avait cru mort, reparait tout à coup à la tête d'une armée; il s'empare de Louis qui s'était renfermé dans Vérone, et lui fait arracher les yeux, suivant l'usage de ce temps-là. Louis obtint la permission de retourner en Provence; et il y mourut en 928, ou au commencement de l'an 929.

**LOUIS IV**, dit *l'Enfant,* fils de l'empereur Arnoul, né en 893, fut reconnu roi de Germanie, après la mort de son père, et réunit, la même année (900) à ses États, la Lorraine, donnée en partage à Zwentebold, son frère, qui périt dans une révolte excitée par ses grands vassaux. Louis prit, en 908, le titre d'Empereur; mais on doute qu'il ait reçu la consécration ecclésiastique, cérémonie regardée alors comme indispensable. L'Italie est en proie à des troubles, auxquels il ne prend aucune part. L'Allemagne est ravagée par les Huns; mais, trop faible pour arrêter leurs excursions, il les paye pour s'en retourner. Bientôt après Othon, duc de Saxe, et Conrad, duc de Franconie, se disputent le trône: les petits princes prennent leur part dans le pillage des églises. Louis, effrayé, s'enfuit à Ratisbonne, et y mourut le 21 janvier de l'année 912.

**LOUIS V**, de Bavière, 32e empereur d'Allemagne, fils de Louis le Sévère, duc de Bavière, et de Mathilde, fils de Rodolphe Ier, né en 1284, fut élu en 1314 par une partie des électeurs, tandis que les autres nommaient Frédéric le Beau. De là une guerre civile. Louis fait son rival prisonnier en 1322, et ne lui rend la liberté qu'à condition qu'il renoncera à l'Empire. Le pape Jean XXII

s'oppose à cet accord, ordonne à Louis d'abdiquer, et sur son refus l'excommunie. Louis passe en Italie, fait élire pape Pierre de Corbière, et reçoit de sa main la couronne impériale en 1328. Peu après il retourne en Allemagne. Clément VI l'excommunie de nouveau en 1346; cinq électeurs élisent empereur Charles de Luxembourg. Louis mourut l'année suivante (11 octobre 1347) d'une chute de cheval.

**LOUIS Ier**, roi de France. *Voyez* **LOUIS Ier LE DÉBONNAIRE.**

**LOUIS II**, surnommé *le Bègue*, fils de Charles le Chauve, né le 1er novembre 846, fut fait roi d'Aquitaine par son père en 867, et 10 ans après lui succéda sur le trône de France, non sans beaucoup d'obstacles de la part des nobles. Plusieurs même prirent les armes, et refusèrent de le reconnaître, quoique sacré, d'abord à Reims par l'archevêque Hincmar, puis à Troyes par le pape Jean VIII, venu en France pour implorer sa protection contre Lambert, duc de Spolète. Louis désirait accorder au pape les secours dont il avait besoin; mais l'indifférence ou les dispositions hostiles des seigneurs l'en empêchèrent. Il fut forcé de faire à la plupart des concessions ruineuses, et de signer avec quelques-uns des traités honteux. Aucun prince ne donna plus de terres à titre de fiefs aux grands toujours disposés à se révolter. Il allait marcher contre Bernard, duc de Septimanie, quand il mourut à Compiègne le 10 avril 879, laissant deux fils, Louis III et Carloman, et sa femme enceinte d'un enfant qui fut Charles le Simple.

**LOUIS III**, fils du précédent, lui succéda en 879, conjointement avec son frère Carloman. En 881 ils partagèrent la monarchie; mais ils restèrent toujours unis, et tandis que Carloman marchait contre Bozon, que l'assemblée Mentale venait de déclarer roi d'Arles, Louis remportait une victoire signalée sur les Normands à Saucourt (Ponthieu). L'année suivante (août 882) il tomba malade à Tours, et mourut âgé de 22 ans.

**LOUIS IV**, surnommé *d'Outremer*, fils de Charles le Simple et d'Ogive, naquit en 918. A la mort de l'usurpateur Raoul, Herbert et Hugues le Blanc, n'osant ni prendre ni se disputer la couronne, s'accordèrent pour l'offrir à Louis, alors en Angleterre, où Ogive sa mère l'avait conduit pour le soustraire aux factions qui divisaient le royaume. Sacré à Laon le 19 juin 936, il choisit Hugues pour son ministre. Mais devenu majeur, il voulut gouverner par lui-même, et dut se résigner dès lors à trouver Hugues opposé à tous ses plans pour affranchir la monarchie du joug de ses grands vassaux. Il échoua dans son plan de reprendre la Lorraine sur l'empereur Othon Ier, et dans une entreprise contre la Normandie, il fut fait prisonnier par Aigrold, roi de Danemark, qui le mit dans les mains de Hugues. Celui-ci ne le relâcha qu'au bout d'un an, et se fit céder le comté de Laon, le seul domaine de la couronne; mais Louis lui déclara la guerre; et, appuyé d'Othon, du pape et du comte de Flandre, il l'obligea de lui restituer un don extorqué. Il mourut le 10 septembre 954 à Reims, d'une chute de cheval qu'il avait faite en poursuivant un loup. Lothaire, son fils aîné, lui succéda. Charles, son puîné, n'eut point d'apanage.

**LOUIS V**, surnommé *le Fainéant*, fils de Lothaire et d'Emma, fut associé au trône par son père en 986, et lui succéda la même année. Sa mère songeait à le faire passer en Allemagne près d'Othon, pour le mettre à couvert des projets de Hugues Capet, qui visait au trône, quand il mourut le 21 mai 987, au bout d'un an et deux mois de règne, sans postérité. Charles, son oncle, fils de Louis d'Outremer et duc de la basse Lorraine, devait lui succéder; mais Hugues Capet se fit élire, et en lui commença une 3e dynastie. Les courtisans ne se souvinrent de Louis que pour le ridiculiser par le titre de *fainéant*. Cependant il avait, du vivant de son père, fait preuve de courage et d'activité; et d'ailleurs, en un an de règne et à une telle époque, qu'avait-il eu le temps d'entreprendre?

**LOUIS VI**, dit *le Gros*, fils de Philippe Ier et de Berthe, né en 1078, associé au gouvernement en 1100, et seul roi en 1108, commença par faire la guerre aux seigneurs qui songeaient à maintenir leur indépendance de la couronne. Il la fit ensuite au roi d'Angleterre, qui possédait alors la Normandie; mais après avoir défait Henri Ier, il fut battu lui-même à Brenneville (1119), et fit la paix. Cependant il continua de favoriser secrètement les prétentions de Cliton, neveu de Henri, sur la Normandie. Henri s'en vengea en lui suscitant un ennemi puissant dans l'empereur Henri V, qui s'avança bientôt avec une armée considérable; mais Louis sut persuader à ses grands vassaux de réunir leurs forces aux siennes dans une guerre nationale, et se trouva dans peu de temps à la tête de 200,000 hommes. L'Empereur, qui ne s'attendait point à ce déploiement de forces, se retira sans combattre. C'est à cette époque que pour la première fois on voit les rois de France aller prendre à Saint-Denis la bannière sacrée dite *Oriflamme*. Trois ans après (1127) il alla punir les assassins de Charles le Bon, comte de Flandre, et comme le comte ne laissait point de postérité il adjugea ses États à Cliton. Mais ce jeune prince périt l'année suivante en poursuivant les troupes de son compétiteur, le comte d'Alsace. En 1130 il convoqua un concile à Étampes pour terminer le schisme né de la rivalité d'Innocent II et d'Anaclet, nommés papes en même temps par deux partis opposés. La mort de Philippe, son fils aîné, qu'il avait fait sacrer à Reims en 1128, lui causa un vif chagrin; mais forcé de faire taire sa douleur pour s'occuper des intérêts du royaume, il désigna son successeur. Louis, son second fils, fut sacré (1131) à Reims par le pape Innocent II. En 1135 il entreprit une expédition contre le seigneur de Saint-Brisson-sur-Loire, qui commettait d'affreux brigandages, et le vainquit. Mais la fatigue lui causa une dyssenterie dont il mourut le 1er août 1137. Ce prince était actif, affable, sobre, brave, chaste et bon politique; il s'attacha surtout à miner le système féodal, et c'est dans cette vue qu'il favorisa l'institution des communes desquelles est sorti le tiers état.

**LOUIS VII**, dit *le Jeune*, fils du précédent, né en 1120, lui succéda en 1137. Il fit en 1142 la guerre au comte de Toulouse, puis au comte de Champagne Thibaut, et dans une campagne contre ce prince il ordonna de brûler l'église de Vitry: 1,300 personnes y furent brûlées. Cette horrible vengeance excita ses remords; et bientôt il ne crut pouvoir expier son crime qu'en allant combattre dans la Palestine. Il partit en 1147 à la tête

de 80.000 hommes, malgré les représentations de l'abbé Suger, son ministre, qu'il laissa régent du royaume, conjointement avec Raoul, comte de Vermandois. Il battit les Sarrasins au passage du Méandre; mais surpris ensuite par l'ennemi, son armée fut entièrement défaite, et il arriva devant Antioche avec un petit nombre de soldats; repoussé devant Damas qu'il assiégeait il prit le parti de revenir en France (1149). La reine Éléonore de Guienne, qui l'avait accompagné dans cette expédition, s'étant montrée plus que légère dans sa conduite, Louis crut devoir la répudier; et cette princesse en se mariant à Henri II, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, lui porta en dot la Guienne, le Limousin et le Poitou. Le reste du règne de Louis VII n'offre plus que des guerres avec l'Angleterre, qui n'eurent aucun résultat décisif, et pendant lesquelles le prince anglais fut plus d'une fois contraint de rendre hommage à Louis. Constance de Castille (1150), puis Adélaïde de Champagne (1160), entrèrent successivement dans la couche du monarque français : il eut de la dernière Philippe Auguste (1165). Louis VII mourut le 18 septembre 1180, âgé de 60 ans, dans la 44e année de son règne. Libéral, intrépide, juste et actif, ce prince perdit le fruit de ces belles qualités par son étourderie et ses caprices. Bien qu'il eût de la dévotion, il fut deux fois excommunié par le pape sans qu'il y parût fort sensible. Il s'occupa beaucoup des lois et de l'administration, affranchit un grand nombre de communes, et rendit les charges inamovibles.

**LOUIS VIII**, surnommé *Cœur de Lion*, fils et successeur de Philippe Auguste, né le 5 septembre 1187, passa en Angleterre du vivant de son père sur l'invitation des nobles anglais, et malgré les excommunications du pape, acheva de dépouiller le malheureux Jean sans Terre. Mais, à la mort de ce prince, presque tous les seigneurs rebelles se réunirent à son fils Henri III, et Louis assiégé dans Londres, n'obtint la liberté qu'à condition de rendre à l'Angleterre toutes les conquêtes de Philippe Auguste. Monté sur le trône en 1223, il ne songea nullement à remplir ses promesses; au contraire, il reprit aux Anglais le Poitou, le Limousin, le Périgord, l'Aunis, et allait leur ravir la Gascogne et Bordeaux, seules possessions qui leur restassent en France, quand le pape, après l'avoir en vain poursuivi de ses excommunications, trouva moyen de détourner ses armes, en le déterminant à se mettre à la tête d'une croisade contre Raymond, comte de Toulouse, et les Albigeois. Louis s'empara d'Avignon après trois mois de siége, soumit tout le Languedoc, à l'exception de la capitale, et il se préparait à l'assiéger quand il mourut à Montpensier (Auvergne), le 8 novembre 1226. On soupçonna sans beaucoup de fondement qu'il avait été empoisonné par Thibaut, comte de Champagne. Ce prince était brave, chaste et généreux. Il est le premier de la race capétienne qui n'ait point été sacré du vivant de son père. Il avait eu de Blanche de Castille, sa femme, 11 enfants, dont 6 seulement lui survécurent. Louis IX, l'aîné, lui succéda.

**LOUIS IX ou SAINT LOUIS**, fils de Louis VIII, et de Blanche de Castille, né à Poissy, le 25 avril 1215, succéda, le 8 novembre 1226, à son père n'étant que dans sa 12e année. C'était la troisième minorité depuis Hugues Capet, et la première régence exercée par une femme. La reine Blanche s'empara de l'autorité aussitôt après la mort de Louis VIII; et connaissant l'aversion des Français pour le gouvernement des femmes, elle se hâta d'assembler des troupes, conduisit et fit sacrer son fils à Reims, avant que les seigneurs eussent pu s'entendre pour réclamer contre le pouvoir qu'elle s'arrogeait. Elle accorda tout ce qui n'était pas contraire à son autorité, et fit marcher le roi à la tête d'une armée, afin de joindre la force aux négociations. Louis IX avait à peine 13 ans, et déjà on aurait pu croire qu'il gouvernait par lui-même; tant sa mère avait soin de le mettre en avant dans toutes les occasions, même lorsqu'il s'agissait de parler. Tour à tour soutenus et trahis par le comte de Champagne, les principaux confédérés tournèrent enfin leurs armes contre lui, et Blanche fit marcher le roi à sa défense: mais dès qu'elle n'eut plus besoin des secours du comte, elle ne pensa qu'à rabaisser cette maison de Champagne dont le pouvoir portait depuis si longtemps ombrage à la couronne; et Thibault fut contraint de partir pour la terre sainte avec le duc de Bretagne. Blanche termina aussi avec gloire cette fatale guerre des Albigeois, qui durait depuis le règne de Philippe Auguste : elle maria Louis IX à Marguerite, fille du comte de Provence; et la fin de sa régence fut aussi calme que les commencements en avaient été agités. Le roi fut déclaré majeur, le 25 avril 1236, à l'âge de 21 ans. Il maintint longtemps son royaume dans le calme, et fit tous ses efforts pour rendre la paix à l'Europe, alors troublée par les divisions du pape et de Frédéric II. En 1249, Louis refusa pour son frère, le comte d'Artois, la couronne impériale qui lui fut offerte par le pape Grégoire IX. En 1214, il tint à Saumur une cour plénière qui fut nommée la *non pareille*, à cause de sa magnificence. Il y donna la ceinture militaire à son frère Alphonse, l'investit du comté de Poitou, de celui d'Auvergne, de l'Albigeois cédé par le comte de Toulouse, et lui fit rendre hommage par ses vassaux. Le comte de la Marche ayant refusé de remplir ce devoir, Louis l'attaqua avec une armée nombreuse; et quoique le roi d'Angleterre, Henri III, fut accouru au secours du comte, il le battit deux fois en 4 jours, la première à Tailleboug, en Poitou, où il fit des prodiges de bravoure; la seconde à Saintes, où il remporta une victoire décisive. Louis dicta la paix, et pardonna au comte qui était venu s'humilier devant lui. La guerre contre le comte de la Marche avait été suivie d'un traité avec l'Angleterre. Vivement poursuivi par l'armée française, le monarque anglais demanda une trêve de 5 ans; et cette trêve ne lui fut accordée qu'en payant à la France 5000 livres sterling. Louis IX avait éprouvé, dans cette campagne, une maladie grave dont il ressentait encore les suites. Dans l'année 1244, il retomba malade. On pleurait déjà sa mort, lorsque tout à coup il parut se ranimer, et prononça ces mots : *La lumière de l'Orient s'est répandue sur moi par la grâce du Seigneur, et m'a rappelé d'entre les morts*. Le premier usage qu'il fit de la parole, fut de demander la croix, et de prononcer le serment d'aller combattre les infidèles. On venait d'apprendre en Occident que les Kharismiens, peuple chassé de la Perse par les Tartares, avaient pris Jérusalem, et dévasté la Palestine. Louis IX, vivement affecté du malheur qu'éprouvaient les chrétiens de la terre sainte, voulait partir lui-même, pour y porter

remède. En vain l'évêque de Paris, la reine Marguerite et la reine Blanche, réunirent, à plusieurs reprises, leurs vives instances, pour le détourner de son entreprise : saint Louis resta inébranlable, renouvela son serment, et s'occupa des préparatifs de la croisade dont il devait être le chef. Il assembla, à Paris, un parlement, auquel assista le légat du pape, et dans lequel il prêcha lui-même la guerre sainte. Après avoir confié la régence à la reine Blanche, il partit avec Marguerite son épouse, s'embarqua, le 25 août 1248, dans le port d'Aigues-Mortes, et aborda en Chypre, où il passa l'hiver. Au mois de mai suivant, Louis donna le signal du départ; et la flotte qui portait les croisés français, après avoir essuyé une tempête, parut à la vue des côtes de l'Égypte. On assembla un conseil pour savoir si l'on opérerait sur-le-champ descente : Louis parla avec tant de force et d'énergie, qu'il enflamma le courage de tous ceux qui l'écoutaient ; l'armée entière descendit, ou plutôt se précipita sur le rivage en présence des Sarrasins. Louis animait les croisés par son exemple : l'armée musulmane fut mise en déroute; et le lendemain du combat, le roi de France, précédé du clergé, marchant les pieds nus, entra dans Damiette, que les ennemis avaient abandonnée. Comme on approchait du temps marqué pour l'accroissement des eaux du Nil, on résolut de séjourner quelque temps à Damiette, et d'attendre l'arrivée du comte de Poitiers, frère du roi, qui devait venir avec l'arrière-ban de la France. Ce séjour corrompit les mœurs des croisés, altéra parmi eux la discipline, et fit naître des désordres dont la piété du monarque fut vivement affectée. Enfin, le comte de Poitiers arriva ; l'armée chrétienne, n'ayant plus à craindre les débordements du Nil, marcha sur le Caire. Parvenue au canal de Tanis, en face de Mansourah, elle trouva une armée musulmane qui lui en disputa le passage. Après avoir employé un mois à des travaux inutiles, on découvrit un gué; et les croisés, ayant traversé ce bras du Nil, remportèrent, sur les Sarrasins, une victoire que l'imprudence et l'inhabileté des chefs empêchèrent d'être décisive. Le comte d'Artois, frère du roi, poursuivant l'ennemi avec trop de chaleur jusque dans Mansourah, tomba au pouvoir des infidèles, et perdit la vie. Cette victoire coûta à Louis la moitié de sa cavalerie : il eut beaucoup de peine, les jours suivants, à défendre le camp musulman dont on s'était emparé; chaque jour il gagnait des batailles, mais il perdait l'élite de ses troupes : enfin la disette et les maladies portèrent leurs ravages dans l'armée chrétienne. Louis fit embarquer sur le Nil les malades et les blessés; il donna aux troupes le signal du départ. Quoique attaqué de la contagion et se soutenant à peine il ne voulut partir qu'avec l'arrière-garde. La retraite se fit dans le plus grand désordre ; ceux qui étaient partis les premiers, comme ceux qui étaient partis les derniers, ceux qui se trouvaient sur le Nil, comme ceux qui avaient pris la route de terre, tout fut atteint par l'ennemi, tout fut massacré ou fait prisonnier. Louis IX, qui était arrivé presque mourant, à Minich, eut le sort des autres croisés ; et lorsque ses serviteurs s'occupaient de le rappeler à la vie, il fut entouré par des Sarrasins, qui le chargèrent de chaînes et le conduisirent à Mansourah. Le monarque déploya dans sa prison toutes les vertus d'un chrétien. Lorsque le sultan du Caire offrit de lui rendre sa liberté pour 8000 besans, il répondit qu'un roi de France ne se rachetait pas pour de l'argent, qu'il donnerait la ville de Damiette pour sa personne, et les 8000 besans d'or pour son armée. Enfin, le traité fut conclu ; mais lorsqu'on allait l'exécuter, le sultan Almoadan fut assassiné dans sa tente par les mamelnks. De là naquirent de nouveaux troubles pour l'Égypte, et de nouveaux dangers pour Louis. Des meurtriers se présentèrent plusieurs fois devant lui : ils furent près de massacrer ses plus fidèles serviteurs, et ils menacèrent de le tuer lui-même. Enfin le roi fut libre, et s'embarqua pour la Palestine avec la reine Marguerite, ses deux frères Alphonse et Charles, et quelques croisés, reste de 55,000 qu'il avait amenés de France, et de 20,000 autres qui étaient venus avec le comte de Poitiers. Il séjourna 3 ans et demi dans la terre sainte, attendant de l'Europe des secours qui n'arrivèrent point. Ce fut alors (1252) que dans l'espérance de répandre la lumière de l'Évangile au centre de l'Asie, il envoya une ambassade au grand kan de Tartarie. La régente, qui soupirait après le retour de son fils, le sollicitait sans cesse de revenir, et mourut sans le revoir. S'étant embarqué au port d'Acre, le 24 avril 1254, il débarqua aux îles d'Hyères le 10 juillet, et arriva le 5 septembre à Vincennes. Il signala son retour par plusieurs ordonnances, au nombre desquelles on doit remarquer celle qui défendait la guerre entre particuliers, celle qu'il fit contre la corruption des juges, et celle enfin par laquelle il organisa les corps de métiers. Louis mettait principalement tous ses soins à réparer les injustices qu'on avait commises en son nom. Il parcourait sans cesse ses États pour entendre toutes les plaintes ; on le voyait souvent, en été, rendre lui-même la justice, soit dans le jardin de son palais, soit dans le bois de Vincennes sous un grand arbre. Il fonda plusieurs établissements utiles, tels que les Hôtels-Dieu de Pontoise, de Compiègne, de Vernon, et l'hospice des Quinze-Vingts. Enfin c'est à sa munificence que l'on doit la fondation de la Sorbonne. En 1216, il opéra, dans l'administration de la justice, des réformes dont les plus importantes sont, la suppression de l'épreuve par le duel, en matière civile et criminelle, et l'établissement de la *justice du ressort* ou *d'appel*. Après avoir rempli tous les devoirs d'un monarque, il se dégoûta des grandeurs, et, si l'on en croit l'histoire, il songea un moment à ensevelir le reste de sa vie dans un cloître. Sa famille le fit revenir de cette résolution. Vers l'année 1267, on apprit que Bondocdar, sultan des mameluks, ravageait la Palestine, s'emparait des places fortifiées par saint Louis, et menaçait d'anéantir les colonies chrétiennes d'Orient. Ces nouvelles répandirent la consternation en Europe; le pape fit prêcher une nouvelle croisade : Louis ayant convoqué un parlement à Paris, s'y présenta, portant dans ses mains la couronne d'épines de Jésus-Christ, et il retraça le tableau des malheurs de la terre sainte. Le pieux monarque prononça de nouveau le serment d'aller combattre les infidèles ; et s'occupa d'assurer la tranquillité de son royaume pendant son absence. Ce fut alors, si l'on en croit plusieurs historiens, qu'il publia l'ordonnance qui porte le nom de *Pragmatique Sanction*, par laquelle il rendit aux abbayes et aux cathédrales le droit d'élire leurs évêques ou abbés, réprima les entreprises du clergé sur l'autorité séculière, et le

droit que s'arrogeaient les papes d'établir des impôts sur les églises de France. Bossuet trouve, dans cette célèbre ordonnance, les vrais principes des libertés gallicanes. On croit que Louis IX publia, dans le même temps, le recueil d'ordonnances que l'on possède sous le nom des *Établissements de saint Louis*. C'es un monument précieux, dont l'idée lui avait été suggérée par les *Assises de Jérusalem*, qu'il avait connues pendant son séjour en Palestine, d'où il en avait apporté les premières copies. Les préparatifs de la croisade étant achevés, Louis IX fixa les droits de ses enfants à son héritage, nomma pour gouverner, pendant son absence, l'abbé de Saint-Denis et le comte de Nesle; leur substitua, en cas de mort, l'évêque d'Evreux et le comte de Ponthieu, et s'embarqua de nouveau à Aigues-Mortes, en 1270, accompagné de ses 3 fils, avec une armée de 60,000 hommes, et une flotte de 1,800 vaisseaux. Charles d'Anjou, roi de Naples, qui devait réunir ses forces à celles du roi de France, avait fait décider qu'on attaquerait le royaume de Tunis. La flotte se dirigea vers les côtes d'Afrique, et aborda près de l'ancienne Carthage : l'armée débarquée sur ce point, attaqua d'abord les troupes de Tunis ; mais comme on résolut d'attendre l'arrivée de Charles d'Anjou, l'ardeur du climat et la contagion eurent le temps de faire de grands ravages parmi les croisés. Louis tomba malade ; et les progrès du mal furent si rapides, que l'on désespéra bientôt de sa vie. Ce fut alors, que ce prince traça pour son successeur cette belle instruction sur les devoirs des rois, rapportée toute entière par Joinville. Lorsqu'il sentit que sa fin approchait, il se fit mettre sur un lit de cendres; et les bras croisés sur la poitrine, les yeux levés au ciel, il expira le 25 août 1270. Il fut canonisé en 1297 par Boniface VIII. La *Vie de saint Louis* a été écrite par le sire de Joinville et par Guillaume de Nangis, son confesseur. Parmi ses biographes modernes on distingue l'abbé de Choisy et Filleau de la Chaise. L'abbé de Saint-Martin a publié en 1786 : *Établissements de saint Louis suivant le texte original et rendus dans le langage actuel*. Saint Louis a été le sujet de divers ouvrages, parmi lesquels nous citerons le poëme du P. Lemoyne et la tragédie d'Ancelot jouée en 1819.

**LOUIS X** surnommé *Hutin*, fils aîné et successeur de Philippe le Bel, né à Paris le 4 octobre 1289, roi de Navarre en 1307, roi de France en 1314, fut couronné en 1315 à Reims. Pendant l'intervalle qui s'écoula de son avénement à son sacre, Charles de Valois, son oncle, se mit à la tête du gouvernement, et fit pendre sans de justes motifs le contrôleur des finances Enguerrand de Marigny, son ennemi personnel. Louis déclara la guerre au comte de Flandre, et, pour la soutenir, accabla le peuple d'impôts , vendit aux juifs le droit d'habiter le royaume, et força tous les serfs à acheter leur liberté. Il mourut en juin 1316, laissant Clémence de Hongrie, sa femme, enceinte d'un fils qui reçut le nom de Jean I<sup>er</sup> et ne vécut que cinq jours. Philippe le Long lui succéda.

**LOUIS XI**, fils de Charles VII, naquit à Bourges le 3 juillet 1423, et fut élevé d'une manière fort simple sous les yeux de sa mère, Marie d'Anjou, fille de Louis II, roi titulaire de Naples. Dès l'âge de 5 ans il fut marié à Marguerite d'Écosse, qui mourut 7 années après. Devenu ainsi veuf à 12 ans, il accompagna son père dans plusieurs expéditions, où il montra du courage, et surtout l'étonnante activité, et la vigueur de résolution qui ne cessèrent pas de le distinguer. Un contraste aussi remarquable avec le caractère de faiblesse et d'indécision de Charles VII, ne pouvait manquer de produire des dissensions dans la famille royale. Elles éclatèrent par la haine que ce jeune prince voua, dès son enfance, à la belle Agnès Sorel, et à tous les ministres favoris du roi. Louis avait à peine 17 ans, lorsque, poussé par quelques hommes turbulents, il s'échappa de la cour, pour se rendre à Niort, où il devint le chef d'une révolte connue sous le nom de la *Praguerie*. Charles VII marcha contre les rebelles, les dissipa, et fit périr quelques hommes obscurs, en pardonnant à son fils, et même à ceux qui l'avaient entraîné. Le jeune prince s'efforça bientôt d'effacer ses torts par son zèle et sa valeur dans les commandements qui lui furent confiés au siége de Pontoise, de la Réole, et surtout à celui de Dieppe, qu'il fit lever aux Anglais en 1443. L'année suivante, ayant marché contre les Suisses, il les vainquit dans plusieurs combats sanglants ; et, à son retour, il fut comblé par Charles VII des marques de la plus vive tendresse. Mais après quelques mois de résidence à la cour, le caractère inquiet et difficile du Dauphin reprit tout son empire; ce prince ne se contint plus dans sa haine contre les courtisans ; et dans son impatience de régner, il prit part à plusieurs intrigues où il ne s'agissait de rien moins que de ravir à son père le trône et la liberté. Obligé de s'éloigner une seconde fois de la cour, il se retira dans le Dauphiné, que Charles, malgré tant de motifs de défiance, laissa tout entier à sa disposition ; lui permettant même de jouir de plusieurs autres possessions. Se livrant à toute son activité, il changea entièrement l'administration de la province, augmenta les impôts, et fit des levées de troupes dont le but ne pouvait être rassurant. Dans le même temps il épousa, malgré son père, la fille du duc de Savoie; et, ne cessant pas d'entretenir des correspondances coupables à la cour de Charles VII il fut accusé de n'avoir pas été étranger à la mort d'Agnès Sorel. Le roi ordonna à Chabannes de marcher contre le Dauphin, et de s'assurer de sa personne. Ce prince, averti à temps, partit sous prétexte d'un pèlerinage à Saint-Claude, et se réfugia dans les États du duc de Bourgogne qui voulut bien lui accorder un asile. Il donna au Dauphin une résidence agréable dans une petite ville de Hainaut, et lui assigna une pension assez considérable, mais qui ne lui suffit pas toujours. Le jeune prince fit des emprunts, demanda de l'argent à tout le monde ; et ce fut alors qu'il essuya, de la part du duc de Bretagne, un refus qu'il ne lui pardonna jamais. Il passa 5 ans dans cette retraite, où il lui naquit un fils qu'il perdit peu de mois après. Il y fit des études assez suivies ; et ce fut là qu'il recueillit les *Cent Nouvelles nouvelles*. Tous ses moments paraissaient consacrés aux lettres, et à la chasse qu'il aimait beaucoup. Dès que Louis reçut la nouvelle de la mort de son père, il se rendit à Reims pour se faire sacrer, accompagné du duc de Bourgogne, du comte de Charrolais et de quelques gentilshommes. Il refusa, par défiance, une escorte plus nombreuse. Philippe le Bon assista, comme pair du royaume, à la cérémonie, et fit hommage de ceux de ses domaines qui relevaient de la couronne. Dès qu'il eut

saisi les rênes du gouvernement, voulant en tout point le contraire de son père, il rendit la liberté au duc d'Alençon, fit grâce au comte d'Armagnac, et se hâta d'écarter tous les chefs de la noblesse qui avaient servi Charles VII. Il déposa le chancelier Juvenal des Ursins, puis l'amiral, le grand chambellan, les maréchaux de France, beaucoup d'autres officiers civils et militaires, et les principaux directeurs des finances, qu'il remplaça par des gens obscurs. Son barbier devint ambassadeur et comte; son tailleur héraut d'armes, et son médecin chancelier. Il venait à peine de jurer à son sacre de ne point augmenter les impôts, qu'il en établit de très-considérables : les habitants de Reims, qui avaient été témoins de sa promesse, furent les premiers à se révolter ; il fit écarteler le chef de la rebellion, et l'on trancha la tête à 6 de ses complices. Angers, Alençon, Aurillac, où s'étaient manifestés de semblables troubles, virent de pareilles exécutions ; et la paix fut rétablie. Le roi visita ensuite le midi de son royaume ; et, en passant à Tours, il reçut l'hommage du duc de Bretagne, qui vint dans cette ville avec une suite brillante. Ce fut alors que Louis institua le parlement de Bordeaux. S'étant avancé sur la frontière d'Espagne, il prit la défense du roi d'Aragon, usurpateur du royaume de Navarre, lui prêta 100,000 écus, reçut de lui une cession du Roussillon et de la Cerdagne, et fit marcher ses troupes contre les peuples de la Catalogne, qui furent réduits après de sanglants combats. L'année suivante il entra en négociation avec Henri IV, roi de Castille, qui le prit pour arbitre de ses différends avec le roi d'Aragon et ses peuples révoltés. La décision de Louis ne satisfit aucun parti ; et les troubles se renouvelèrent, comme l'avait probablement prévu ce prince. Il ne manqua jamais une occasion de se ménager, dans toutes les cours, des créatures et des agents qu'il payait fort cher, auxquels il donnait lui-même des instructions, et dont il suivait la correspondance, de peur d'être trahi. Son séjour dans les États du duc de Bourgogne l'avait mis à portée de gagner quelques serviteurs de ce prince; et il fit longtemps des pensions à plusieurs d'entre eux, entre autres à Jean de Croy, favori de Philippe le Bon, qui le servit à merveille dans son acquisition des places de la Somme. François II, duc de Bretagne, se voyait de plus en plus harcelé par les prétentions du roi. Après l'avoir fait juger par une espèce de commission, Louis, s'étant rendu avec une armée sur la frontière de Bretagne, lui intima défense de s'intituler *Duc par la grâce de Dieu*, de frapper monnaie en son nom, de faire des levées d'hommes, et enfin d'exiger un serment de ses sujets. C'était lui déclarer la guerre : François n'y était point préparé. Il eut recours à une soumission apparente, et redoubla en secret d'efforts pour soulever contre le roi toutes les haines et tous les intérêts. Il parvint à former une ligue dans laquelle entrèrent successivement les ducs de Calabre, de Bourbon, de Lorraine, d'Alençon, de Nemours, de Bourgogne, et enfin le duc de Berri, frère du roi. Ce prince, d'accord avec les confédérés, réussit à s'évader au moment de l'explosion ; et il devint le prétexte et le chef apparent de cette redoutable confédération, qui prit le nom de *ligue du bien public*. Louis redoutant surtout le duc de Bourgogne, lui envoya son chancelier Morvilliers, qu'il chargea de repousser une accusation dont toute l'Europe avait retenti, et selon laquelle le roi aurait tenté de faire enlever le duc de Bourgogne et le duc de Charollais par un certain Rubempré, que ces princes tenaient en prison. Les explications de Morvilliers furent loin de les satisfaire ; et le ton d'aigreur et de menace qu'il prit, ne fit qu'ajouter au resentiment de Philippe, qui, depuis longtemps, résistait avec peine à son fils, impatient de combattre : dès lors il n'hésita plus à se joindre à la coalition et fut le premier à faire marcher des troupes sous les ordres du comte de Charollais. Louis XI était à Poitiers lorsqu'il apprit que ce prince s'approchait de Saint-Denis, rendez-vous général. Il envoie aussitôt des ordres à Paris pour que l'on y fasse une bonne défense ; et il entre dans le Berri avec 14,000 hommes. Après avoir soumis cette province, il réduit l'Auvergne, le Bourbonnais, et se dirige vers la capitale. Les Bourguignons, repoussés par les habitants dans plusieurs attaques, impatients de ne pas voir le duc de Bretagne, venaient de passer la Seine pour aller au-devant de lui, lorsque le roi les rencontra dans la plaine de Montlhéry, et leur livra bataille le 16 juillet 1465. On combattit avec un acharnement qui rendit la perte considérable de part et d'autre. Les deux chefs se montrèrent très-braves ; le Bourguignon, impétueux et téméraire, fut grièvement blessé : le roi le fut légèrement. Il entra le lendemain dans Paris tandis que le comte de Charollais ne quitta pas le champ de bataille, faute de pouvoir faire un seul mouvement. L'entrée du roi dans sa capitale se fit aux acclamations de tout un peuple, non moins ivre de ses succès que de ceux du monarque. Louis récompensa un si grand zèle par une légère diminution d'impôts, et en prenant parmi les bourgeois un conseil, par lequel il est assez probable qu'il n'avait aucune envie de se laisser conduire. Aussitôt après son arrivée, la défense prit le caractère de vigueur et d'activité qu'il savait imprimer à ses opérations : mais tout son royaume était livré à d'affreux ravages ; la Normandie s'était soulevée, et Rouen venait d'être livré aux confédérés. Cependant, voyant que la monarchie pouvait être perdue par une imprudence, et ne voulant pas l'exposer aux hasards d'une bataille, il aima mieux négocier, et, après quelques démarches inutiles, il résolut d'être lui-même son négociateur. Tout à coup on le voit entrer dans un bateau ; il aborde sur la rive opposée où le comte de Charollais vient le recevoir, entre en pourparlers avec ce prince, et consent à tout ce qu'on exige de lui. Il signa le 30 octobre 1465, les traités de Conflans et de Saint-Maur, par lesquels il céda la Normandie à son frère, une partie de la Picardie au duc de Bourgogne, le comté d'Étampes au duc de Bretagne, et donna l'épée de connétable au comte de Saint-Pol. Enfin, il fit plus de concessions en tout genre que ses ennemis n'auraient osé l'espérer. Mais à peine étaient-ils séparés, qu'il protesta contre un traité arraché par la force ; profitant de quelques difficultés que le parlement fit pour l'enregistrer, il déclara hautement qu'il ne consentirait jamais que la Normandie fût démembrée du royaume ; et il fit marcher une armée vers cette province. Quelques places essayèrent en vain de fermer leurs portes, il pénétra partout de vive force ; et contre sa coutume, il se montra généreux envers ceux qui avaient tenté de lui résister : mai

afin que sa clémence ne pût pas être prise pour de la faiblesse ou de la crainte, il y mêla quelques actes de rigueur. Son frère, incapable de se défendre, s'adressa vainement au duc de Bretagne et au duc de Bourgogne, tous deux garants du traité de Conflans. Le premier avait peu de moyens de le seconder; et tout ce qu'il osa fut de le recevoir dans ses États. Le second était trop occupé contre les Liégeois, que Louis aidait secrètement. Ce fut dans cette circonstance que le roi assembla dans Tours les états généraux, auxquels il exposa les torts de son frère. Ces états, qu'il avait su composer selon ses vues, et devant lesquels il vint lui-même développer ses motifs, les approuvèrent tous. Après avoir déclaré que la Normandie ne pouvait pas être séparée de la France, ils offrirent, pour conserver cette province, toutes les ressources du royaume. Le duc de Bretagne, jugeant qu'il ne pourrait lutter longtemps seul contre toutes les forces du roi, signa une espèce de capitulation au moment où le duc de Bourgogne venait à son secours avec une armée. Louis XI pouvait lui livrer bataille: mais les chances en étaient douteuses; et, en pareil cas, il aima toujours mieux se servir d'autres moyens. Cette fois il lui en coûta 120,000 écus d'or; pour cette somme le duc lui accorda une trêve. On s'occupa ensuite d'un traité de paix. Le roi, plein de confiance dans ses talents, et se laissant d'ailleurs entraîner par les flatteries de Jean de la Balue, résolut de profiter de sa supériorité sur son jeune rival; et persuadé qu'il le ferait aisément tomber dans ses piéges, il se rendit à Péronne, avec un sauf-conduit et une suite peu nombreuse. Peu de temps après son arrivée à Péronne, Charles apprit que les Liégeois avaient fait une sortie, et qu'ils annonçaient hautement leur alliance avec le roi de France. A cette nouvelle, le duc entre dans une extrême fureur; il s'emporte contre le roi, dans les termes les plus injurieux, le menace, l'enferme dans la citadelle, et le laisse pendant 3 jours incertain du sort qu'il lui préparait. Enfin, le 4e jour, Charles se rend dans la prison du monarque, et l'abordant d'un air brusque, il lui demande si son intention est encore de l'accompagner à Liége. Le roi n'hésite pas; et les deux souverains entrent en conférence sur la paix. Louis consentit à tout; on rédigea un traité, et il jura de s'y soumettre, sur la croix de Charlemagne. Dès ce moment, les deux princes semblèrent vivre en bonne intelligence; mais le roi était surveillé et environné de gardes, moins chargés de veiller à sa sûreté que d'observer ses démarches. Ce fut ainsi qu'il partit pour Liége, au milieu de l'armée bourguignone, dont il prit les couleurs, ne conduisant avec lui qu'un petit nombre de Français. Le siége fut long et sanglant: Louis XI y courut de grands dangers; et toujours placé sous les yeux du soupçonneux Bourguignon, il fut près d'être égorgé par les assiégés, qui avaient pénétré pendant la nuit jusque dans le quartier général. Enfin, Liége fut pris, ou plutôt les habitants l'abandonnèrent pour se sauver dans les bois; et le monarque français vit détruire, sous ses yeux, cette malheureuse cité dont il avait causé la ruine. Lorsqu'il eut ainsi essuyé tous les genres d'humiliation, il lui fut permis de se retirer. Il n'avait donné, pour se retirer, que des promesses, des serments; et il trouvait que c'était bien peu. Ce qui l'intéressait davantage, c'est que Chabannes lui avait conservé son armée, malgré un ordre positif de la licencier, ordre que le duc de Bourgogne lui avait fait écrire à Péronne, sous sa dictée. Son premier soin fut de l'augmenter; et loin de faire publier en parlement *son appointement* de Péronne, il ne permit pas même qu'on lui en parlât, et ne souffrit jamais qu'on prononçât devant lui le nom de cette ville. On raconte que quelques habitants de Paris ayant instruit des pies et des geais à le répéter, il envoya des gens chargés de tuer ces oiseaux et d'informer contre leurs malins instructeurs. L'article du nouveau traité qui lui tenait le plus à cœur, était la cession à son frère des comtés de Brie et de Champagne. Le roi cherchait tous les moyens d'éluder sa promesse: n'osant pas d'abord y manquer ouvertement, il mit en usage toutes sortes de ruses pour faire accepter à son frère le duché de Guienne, qui, en l'éloignant du prince bourguignon, devait le soustraire à son influence. Mais il fut trahi dans cette affaire par le cardinal de la Balue. On surprit la correspondance de ce traître, qui expia ses crimes dans une longue et cruelle captivité. Les intrigues de la Balue avaient beaucoup contribué à tenir le duc de Berri éloigné du roi: dès que ce prince, bon et facile, fut livré à lui-même, le monarque en obtint tout ce qu'il voulut. Les deux frères eurent à Saintes une entrevue dans laquelle, selon l'usage de ce temps, ils se parlèrent d'abord à travers des barreaux de fer. Ce ne fut que le second jour qu'ils s'embrassèrent. Louis fit renoncer son frère à la Brie, à la Champagne et à la Normandie, pour accepter la Guienne. Le duc promit encore de ne pas épouser la fille du duc de Bourgogne; et ce dernier la lui ayant fait offrir secrètement quelque temps après, il n'hésita pas à en informer le roi. Louis XI était encore sans enfant mâle, et le duc de Berri se trouvait ainsi l'héritier de la couronne: il est probable qu'une aussi belle perspective contribuait beaucoup à lui inspirer du calme et de la patience. Mais la naissance d'un Dauphin vint changer sa position et ses sentiments. Le duc de Bourgogne ayant profité de cette circonstance pour réitérer ses offres, et le duc de Bretagne ayant en même temps insisté pour qu'il acceptât une aussi belle proposition, il ne résista plus, lia secrètement une correspondance avec ces deux princes, et s'engagea bientôt par de nouveaux traités. Le roi ne tarda pas à en être informé. Le duc de Guienne fut empoisonné: ce crime n'a jamais été mis en doute; on ne varie que sur le nom de celui qui en fut l'auteur. La guerre se ralluma avec une fureur sans exemple, même dans ces temps de désolation; et tandis que le duc de Bourgogne portait le fer et le feu dans la Normandie et la Picardie, où la ville de Beauvais put seule lui résister, les généraux de Louis XI exercèrent contre la Flandre et la Bourgogne de terribles représailles. Pendant ce temps, le roi tenait en échec le duc de Bretagne; et lorsqu'il eut forcé ce prince d'accepter une trêve, le duc de Bourgogne fut obligé de consentir à des conditions semblables. Cette trêve n'était que de trois mois; mais elle fut prolongée. Le roi d'Aragon n'avait pas été compris dans ces arrangements, quoiqu'il eût pris part aux hostilités contre Louis XI. Louis dirigea une armée contre Perpignan; mais ses généraux ne purent enlever cette place. Le monarque aragonais s'y était établi en personne, et lui seul la défendit par son exemple. Louis

fit encore, l'année suivante, marcher des troupes de ce côté; et profitant d'un moment de sécurité qu'il avait su inspirer au roi d'Aragon, il surprit ses frontières sans défense, et livra le pays aux plus affreux ravages. Cette guerre fut terminée par un traité le 17 septembre 1472. C'est vers la même époque qu'il envoya le cardinal Jouffroy contre le comte d'Armagnac, qui, après avoir fait dans Lectoure une vive résistance, périt victime du plus horrible assassinat. L'inflexibilité avec laquelle le roi fit périr un si grand nombre d'ennemis de son pouvoir, était sans doute dans son caractère; mais on doit avouer que la monarchie avait alors besoin d'être soutenue par une main aussi ferme. Ce prince régnait depuis 14 ans, et il n'avait pas cessé de lutter contre ses vassaux, contre ses sujets, et contre des voisins puissants et ambitieux, prêts à se partager ses dépouilles. Il était, à cette époque, dans la plus heureuse position pour mettre à profit toutes les chances qu'allait lui offrir la fortune, toutes les fautes qu'allaient faire ses ennemis. Le duc de Bourgogne, entraîné par l'ambition la plus insensée, prétendait ressembler à Annibal, et il s'efforçait, en tout point, d'imiter ce grand capitaine; mais au moment où il marchait à la conquête du monde, il fut arrêté, à son passage des Alpes, par des paysans suisses qu'il avait méprisés, et que le roi de France aidait secrètement. Ces braves Helvétiens firent éprouver de sanglantes défaites à leur téméraire agresseur; pendant ce temps, le roi d'Angleterre, Édouard IV, allié du duc de Bourgogne, descendait en Picardie avec la plus belle armée que les Anglais eussent encore fait débarquer sur le continent. L'indignation de ce prince fut extrême, lorsqu'il vit que le duc ne venait pas se réunir à lui comme ils en étaient convenus; et le roi de France profita habilement de cette circonstance pour entrer en négociation avec Édouard. Persuadé qu'il arriverait mieux à son but par des séductions que par la force des armes, Louis épuisa ses trésors, fit des emprunts de tous côtés, et combla de ses largesses les ministres, les conseillers, les soldats, et le monarque lui-même. Enfin, il fit si bien qu'en moins d'un mois, toute cette expédition rentra dans les ports d'Angleterre, et qu'Édouard fut son pensionnaire et son allié. Après avoir éloigné avec tant de bonheur ce redoutable ennemi, Louis eut bon compte du duc de Bretagne, et même du duc de Bourgogne, dont les embarras augmentaient de jour en jour par ses téméraires entreprises. Ces deux princes conclurent une trêve à la fin de 1475; c'était la 7e depuis 14 ans! Louis n'y fit pas comprendre le duc de Lorraine, qu'il venait d'exciter à une levée de bouclier dont Charles voulait le punir de son côté, le prince bourguignon livra le connétable de Saint-Pôl, dont le roi cherchait à se venger. Pour satisfaire son ressentiment, ce prince renonça aux places de Saint-Quentin et de Ham. Le sang de cette victime fumait encore, lorsque le duc de Bourgogne qui l'avait si indignement livrée, périt lui-même devant Nancy le 5 janvier 1477. Dès que Louis XI reçut cette nouvelle, il ne put dissimuler sa joie; et il l'annonça à ses bonnes villes par une circulaire, donna un grand dîner, partit pour un pèlerinage d'actions de grâces, et voua une balustrade d'argent au tombeau de saint Martin, à Tours. De tels soins ne l'empêchèrent pas de tirer parti de l'événement; il mit ses troupes en campagne, et reprit les places de la Somme qui avaient été le prix du sang du connétable: d'un autre côté il fit signifier aux états de Bourgogne, qu'en sa qualité de seigneur suzerain, il était maître de cette province, le feu duc n'ayant pas laissé de postérité masculine. Cette prétention, appuyée par une armée, n'éprouva aucun obstacle. Pendant que l'héritage du duc de Bourgogne était ainsi de toutes parts envahi, sa jeune héritière, environnée de conseillers timides et d'un peuple turbulent, n'osait prendre aucune détermination. Cette princesse avait 20 ans; on voulait lui faire épouser le Dauphin, qui n'en avait que 8. Sa première pensée fut de diviser cet immense héritage, d'en réunir à son domaine la meilleure partie, et de distribuer le reste à ses généraux. Mais le développement de ses projets ambitieux avait révolté tous les esprits; et la princesse qui venait de voir périr deux de ses plus fidèles serviteurs, par suite d'une perfidie du roi, ne pouvait plus donner sa main qu'à l'archiduc Maximilien. La mort de Charles le Téméraire n'offrit donc à Louis qu'une occasion de s'emparer par la violence de ses vastes domaines. Ses armes firent de grands progrès en Flandre et en Picardie. Beaucoup de places se rendirent sans combattre: d'autres opposèrent quelque résistance; et, selon sa coutume, il usa envers celles-ci d'une rigueur d'autant plus blâmable que leur tort était de se montrer fidèles au souverain légitime. Il changea jusqu'au nom d'Arras, qu'il nomma *Franchise;* et les habitants de cette ville les plus honnêtes et les plus considérables furent livrés au prevôt Tristan qui leur fit trancher la tête: les autres furent dispersés; et l'on donna leurs biens à des aventuriers. Un peu plus tard ceux d'Avesne, de Condé et de Mortagne furent traités d'une manière aussi cruelle. Une lettre de l'Empereur fit alors connaître au roi que ce prince était décidé à soutenir la cause de son fils; et Maximilien reçut en effet des renforts, avec lesquels il ne tarda pas à se mettre en campagne. Après avoir repris Cambrai, il obtint sur les généraux de Louis XI, à Guinegate, une victoire importante, mais qui ne fut pas décisive. Cette guerre traîna encore en longueur plusieurs années, et fut mêlée de succès et de revers. Le cardinal de la Rovère, envoyé du pape auprès des souverains de l'Europe pour les engager à se réunir contre Mahomet II, qui menaçait d'envahir l'Occident, proposa à Maximilien de proroger la trêve tant que les infidèles seraient en Italie. Lorsque cette trêve fut arrêtée, on voulut ouvrir des négociations de paix; mais la défiance était si grande, que les négociateurs ne pouvant pas convenir du lieu où ils se réuniraient, communiquèrent par correspondance de Lille à Arras. *Ils vous mentent bien,* écrivait aux siens Louis XI, *mentez bien aussi.* Tous ces mensonges n'amenèrent rien de décisif. Mais le roi d'Angleterre ayant fait comprendre à Maximilien que Louis étant près de sa fin, il ferait mieux d'attendre, les opérations militaires cessèrent de part et d'autre. En effet, dès le commencement de 1481, Louis avait éprouvé une attaque d'apoplexie; et les approches de la mort, ajoutant à son caractère inquiet et soupçonneux, il ne s'occupait plus que de ses terreurs. Renfermé dans son château de Plessis-lès-Tours, il s'y rendait inaccessible. Un fossé large et profond fut creusé tout autour. On n'arrivait à la porte qu'après avoir passé sur deux ponts-levis; et cette porte ressemblait au

guichet d'une prison. Toutes les murailles étaient hérissées de longues pointes de fer ; et 400 archers qui veillaient jour et nuit autour de cette effrayante demeure, avaient ordre de tirer sur tous ceux qui en approcheraient sans permission. Ne voulant pas paraître si près de sa fin, et craignant de faire connaître l'altération de son visage, le roi ne se montrait plus au public que de très-loin et magnifiquement habillé ; ce qui contrastait singulièrement avec sa simplicité habituelle. C'était dans la même intention qu'il publiait chaque jour de nouveaux règlements, qu'il ôtait ou donnait des emplois, qu'il adressait à ses ministres, à ses ambassadeurs et au parlement des lettres très-fermes et très-impérieuses. Enfin il ne semblait occupé que du soin de faire croire son autorité plus active et plus forte ; sa seule crainte était qu'on ne s'aperçût de sa décadence. Une seconde attaque étant venue augmenter ses terreurs, sa défiance devint extrême ; il changeait chaque jour de domestiques, augmentait le nombre de ses gardes tremblait devant son médecin, et ordonnait d'horribles supplices. Au moment où il prenait des précautions si cruelles contre les hommes, voulant apaiser le ciel par tous les moyens qu'inspire la crainte, il ordonnait des pèlerinages, des processions, faisait recueillir des reliques dans toutes les contrées, prodiguait des biens immenses aux gens d'église, et se mettait à genoux devant l'ermite François de Paule, qu'il avait fait venir du fond de la Calabre. Lorsqu'il se vit près de sa fin, une de ses plus grandes inquiétudes fut que son fils ne pût pas achever l'exécution de ses plans ; et il paraît qu'il se repentit de n'avoir pas donné d'autres soins à son éducation. Craignant qu'il n'eût envers lui les torts que lui-même avait à se reprocher envers son père, il l'avait toujours tenu éloigné de la cour ; et ce prince était sans instruction. Le roi ne voulait pas qu'il sût d'autre latin, que ces cinq mots dont il faisait sa maxime favorite : *Qui nescit dissimulare nescit regnare.* Quelques jours avant sa mort, s'étant rendu à Amboise pour lui faire ses adieux, il lui adressa des exhortations vraiment paternelles, en faisant noblement l'aveu de ses fautes, et il l'engagea à ne rien changer dans son gouvernement. Depuis cette scène touchante, il ne parla plus de son fils, qu'en disant *le Roi.* Louis XI, en effet, ne régnait plus : il n'eut que le temps de faire quelques dispositions pieuses ; le 31 août 1483, il se confessa, reçut les sacrements, et mourut en disant : *Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi.* Louis XI passe pour l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles,* Paris, 1486, in-fol. ; ibid., 1702, 2 vol. in-8°, et du *Rozier des guerres,* Paris (vers 1521), in-4°, 1616, in-8°. On peut voir sur ce règne les *Mémoires* de Comines, *la Chronique scandaleuse* par Jean de Troyes, et *l'Histoire de Duclos.* On a de Mély-Jeannin une comédie historique de *Louis XI,* jouée en 1827. L'auteur a pris son sujet dans *Quentin Durward.*

FIN DU ONZIÈME VOLUME.

